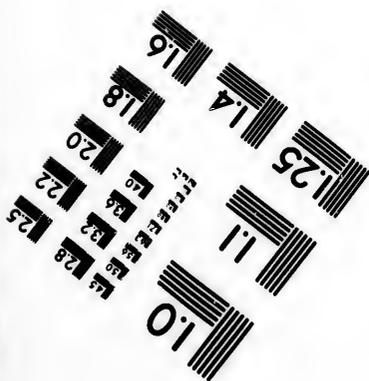
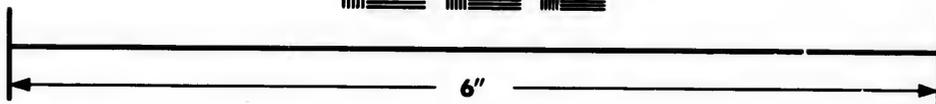
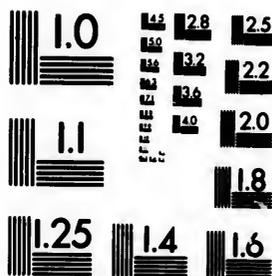


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Irregular pagination: [1] - 522, 527 - 528, 523 - 526, 529 - 544 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Library Division
Provincial Archives of British Columbia

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

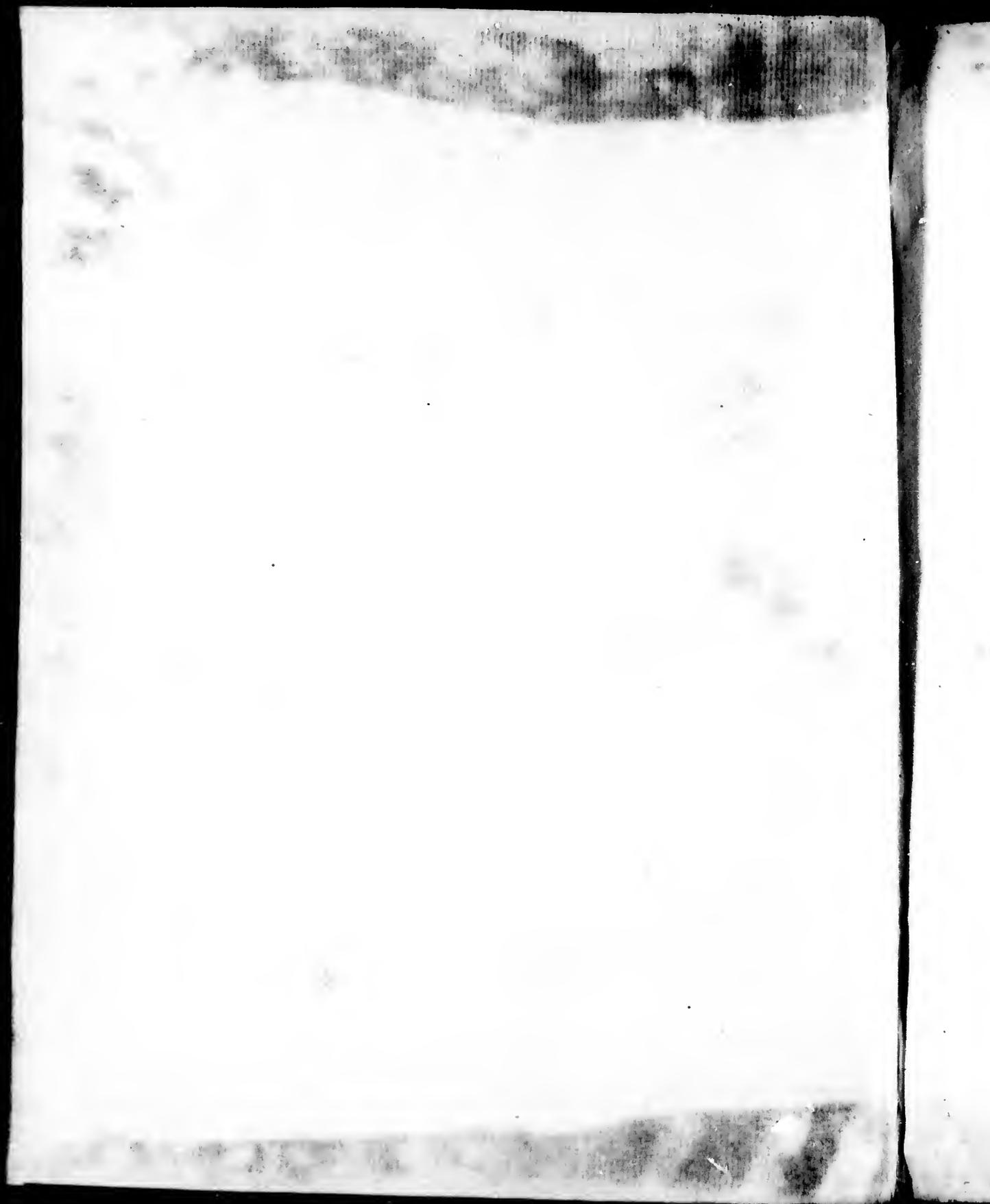
Library Division
Provincial Archives of British Columbia

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



HISTOIRE GÉNÉRALE 27 DES VOYAGES,

OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES
LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

*Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les
Voyageurs ont pénétré,*

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur
Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres,
leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales
Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS
SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET
DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX,
DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITÉS, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue sur les Originaux des Voyageurs, & où l'on a non-seulement fait des Ad-
ditions & des Corrections très-considerables;*

Mais même ajouté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, gravées par d'habiles Maîtres.

TOME VINGT-QUATRIÈME.



A AMSTERDAM,

Chez { E. VAN HARREVELT &
D. J. CHANGUION.

MDCCLXXIX.

NW

910.8

P204a

v. 34

AVERTISSEMENT.

C'EST ici le premier volume publié par les Continuateurs de feu l'Abbé Prevost. Nous allons rapporter une partie de leur Préface. „ Pour commencer à suppléer véritablement l'Abbé Prevost on a cru devoir donner d'abord la *Description de l'Islande*, sur laquelle on ne trouve rien dans l'*Histoire générale des Voyages*. La situation de cette île dans l'océan Atlantique, d'où l'on se rend dans les mers du Nord de l'Asie, sembloit indiquer cette marche, & les raisons en sont exposées dans l'Introduction de cette partie. De l'Islande, après avoir seulement reconnu l'*Isle de Jean Mayen*, nous avons été conduits à la *Nouvelle-Zemble*. De là nous avons passé chez les *Samojedes*, les *Ostiacks*, &c. Ces peuples font partie de la Sibérie; ils nous ramènent directement dans cette vaste région de l'Empire Russe, la plus septentrionale de toutes, & qui s'étend dans l'Asie. Vient ensuite le *Voyage des Professeurs de Petersbourg, fait en 1733 par la Sibérie, pour se rendre au Kamtschatka*, où n'est parvenu qu'un seul d'entre eux, M. de Lisse de la Croycere. Enfin un autre *Voyage fait par M. de Lisse à Beresow*, termine ce volume.

„ L'HISTOIRE abrégée de l'Islande est tirée de sources connues & indiquées dans l'Introduction. On s'est fixé principalement à la Relation de M. Horrebow, parce que, s'il y en a de plus récentes, elles ne peuvent certainement être plus sûres ou mieux autorisées.

„ L'*Isle de Jean Mayen*, où nous touchons en passant, est si peu de chose, que nous en parlons seulement pour constater son existence, qu'aucun géographe n'ignore.

„ DEPUIS le Voyageur Hollandois Witsen, on a peu fait de découvertes sur la Nouvelle-Zemble, parce qu'il n'y en a point probablement à faire. Il paroît très-certain qu'elle est inhabitée, & que les prétendus Zembliens, dont parlent quelques histoires naturelles, n'existent absolument que là. Nous en avons dit à peu près tout ce qu'on en fait.

„ LA nouvelle *Relation des Samojedes*, qui suit immédiatement, est tirée d'un très bon Mémoire sur ces peuples, imprimé à Kœnigsberg en Prusse, en 1762. C'est l'ouvrage d'un étranger de mérite, employé depuis longtems en Russie & très instruit, comme l'on verra, de l'état actuel des Samojedes.

„ LA *Notice particulière des Ostiacks* que l'on y a jointe, a été formée de tout ce qu'on a pu puiser de plus certain & de plus exact dans les meilleures relations, qui ne s'accordent pas toujours dans l'idée qu'elles donnent de ces peuples.

XXIV. Part.

„ LA traversée de la Sibérie, pour aller au Kamtschatka, est proprement un voyage de terre, & l'un des plus grands qui aient été faits. Le Journal de M. Gmelin, dont nous donnons un très-ample Extrait, contient donc seul un voyage d'une étendue immense, quoique borné à la Sibérie, & que Jakutzk en ait été le terme. Rien de plus exact, de plus détaillé, même de plus minutieux que ce Journal. L'auteur décrit avec une attention étonnante les villes, les villages, les moindres stations, les fleuves, les rivières, les ruisseaux, les lacs, les montagnes, les mines, les églises, les monastères, les peuples de chaque contrée, leurs mœurs, leur religion, leurs cérémonies, leurs coutumes, leurs usages particuliers, & tous les incidens de ce long voyage. Malgré ce fond de détails unique que nous avons bien abrégé, nous avons tiré, des relations de M. Muller, quelques particularités échappées à M. Gmelin.

„ L'ABRÉGÉ du Journal de M. Gmelin étoit susceptible de différentes formes, & toutes se sont présentées; mais les circonstances ont forcé de s'en tenir à la plus simple. Plusieurs personnes, prévenues de l'importance du voyage, auroient préféré, pour avoir tout, une traduction quelconque au meilleur extrait, & elles conseilloient de n'en réformer que le style. On a pris un parti mitoyen, celui de donner à peu près l'équivalent d'une traduction, c'est-à-dire, de représenter exactement l'ordre du Journal; d'en ôter seulement les répétitions, les digressions inutiles, & les observations météorologiques; d'abrégger tous les détails trop minutieux, trop chargés, &c.: or cette seule opération a produit des retranchemens considérables. Du reste, on a suivi presque pas à pas l'auteur du Journal; on ne le perd point un instant de vue. Par terre ou par eau, dans toutes ses courses, jusque dans ses promenades botaniques, & dans les lieux où il séjourne, on est toujours avec lui.

„ EN conservant la forme du Journal de M. Gmelin, réduit aux bornes où nous l'avons renfermé, nous y avons fait entrer presque entièrement l'itinéraire des voyageurs & la plupart des détails géographiques. Si cette partie n'est pas la plus amusante, elle est certainement une des plus utiles, & nous avons cru l'instruction aussi nécessaire que l'amusement dans une *Histoire générale des Voyages*, dont on ne doit pas perdre de vue l'objet principal.

„ QUANT au *Voyage de Sibérie fait par M. de Lisse en 1740*, aussi par ordre du gouvernement Russe auquel il étoit alors attaché, comme il avoit pour objet non-seulement d'observer le passage de Mercure sur le Soleil, mais encore de faire beaucoup de reconnois-

sances & d'opérations concernant la géographie, il ne pouvoit être mieux placé qu'après le Journal de M. Gmelin. La concurrence des deux voyages, faits à peu près dans le même tems, la nouveauté de celui-ci qui paroît pour la première fois, la qualité du voyageur, homme très célèbre; voilà suffisamment de quoi rendre ce dernier intéressant. On refait volontiers, avec l'Astronome, une partie du voyage dont on a lu les détails; on revient avec quelque plaisir sur les pas de M. Gmelin jusqu'à Beresow, c'est-à-dire, à plus de dix journées par-delà Tobolsk; on compare les relations des deux Professeurs, ou la manière dont ils ont vu les mêmes choses, & en les conciliant on se forme une idée plus exacte des lieux. Telle est la substance de ce Volume."

Au reste, les Editeurs de Hollande ont soigneusement confronté l'Édition de Paris avec les pièces originales, rectifié les noms propres & plusieurs autres erreurs; ils ont surtout restitué, dans l'*Abbrégé du Voyage fait en Sibérie par M. Gmelin*, une omission assez considérable pour remplir huit pages d'impression. Voyez page 453 - 460 tout ce qui est contenu entre deux crochets. Enfin ils ont détaché du même Journal deux courtes Relations des *Voyages tentés par les Russes pour passer par le Lena dans la Mer Glaciale & par le Nord-Est au Kamtschatka*, parce qu'elles y faisoient une trop longue digression, & qu'il a paru plus convenable de les faire entrer dans le volume suivant, où elles trouveront leur véritable place dans la *Relation des Voyages & Découvertes des Russes sur l'Océan Oriental*.

„ Le Voyage de Sibérie, (poursuivent les continuateurs de l'abbé Prevost) dont le vrai but étoit de passer dans la Presqu'Isle du *Kamtschatka*, amène nécessairement dans le Volume suivant l'histoire de cette dernière contrée. Il en a paru à Lyon une Description traduite de l'Anglois d'après la Relation de M. Kraschenikow, & M. l'Abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie Royale des Sciences, en a publié une traduction faite sur l'original Russe à Petersbourg, & sous les yeux de M. Muller, par M. de Sainpré. Il faudra peut-être préférer celle-ci, ou du moins les conférer ensemble. On ne pourra se dispenser d'y joindre un Extrait de la *Relation des Voyages & Découvertes des Russes sur l'Océan Oriental*, donnée par M. Muller (*), & de dire aussi quelque chose de celles qui ont été faites depuis dans les mêmes Mers. Ensuite viendra le *Groenland*, sur lequel on ne trouve rien dans l'*Histoire générale*

(*) *Voyages & Découvertes faites par les Russes le long des côtes de la Mer Glaciale & sur l'Océan Oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique, &c. par M. Muller.*

des Voyages, & dont on formera le tableau, tant sur la Relation du Ministre Légede, publiée en 1720, que sur celle de M. Crantz, beaucoup plus récente. Enfin pour suppléer seulement, dans l'ouvrage de l'Abbé Prevost (qu'il s'agit d'abord de compléter, avant que de penser aux Voyages de terre), ce qui peut manquer dans l'histoire des mers & des pays dont il a parlé, un assez grand nombre de voyages, faits par des Anglois & des Allemands, nouvellement publiés, s'offrent au travail des continuateurs.

„ Le traducteur de M. Gmelin ayant conservé beaucoup de termes locaux, Russes ou Sibériens, particuliers aux pays dont nous entretenons le voyageur, & n'ayant pas toujours eu soin d'en marquer les rapports à nos usages, nous allons en expliquer les principaux, ou ceux qui se rencontrent le plus fréquemment.

Géodésistes, (nom composé du Grec *γῆ*, terre, & *ἴδος*, chemin), Arpenteurs. Les Russes comprennent aussi quelquefois sous ce nom les géographes.

Wolock, nom générique, qui signifie *portage* ou *passage*.

Slobode, est un bourg fortifié par une enceinte de bois.

Ostrog, est une forteresse aussi défendue par des ouvrages construits en bois, & munie de tours, de barrières, de chevaux de frise, &c. Il y a peu d'autres fortifications dans la Sibérie, parce qu'il n'y a d'autres ennemis à craindre que les Baskires, les Calmoucks, & les Tartares de la Casatkia-Iorda. Or, comme toutes leurs hostilités ne consistent que dans des irruptions subites qu'ils font ordinairement à cheval, emmenant avec eux tout ce qu'ils rencontrent, & que la plupart n'ont d'autres armes que des arcs & des fleches, il ne faut que leur opposer des barrières que leurs chevaux ne puissent franchir.

Simowies, sorte d'habitations d'hiver, qui, dans les endroits de la Sibérie où les villages sont trop éloignés les uns des autres, y suppléent & servent d'hospices aux voyageurs. On y trouve ordinairement du fourrage pour les chevaux. Le nom de *simowie* désigne aussi toute maison isolée, quoique habitée même en toutes saisons.

Jar, est un lieu situé sur un rivage élevé.

Muis, est une espèce de promontoire ou de cap beaucoup plus saillant que le Jar, & situé de même sur le bord d'une rivière ou de la mer.

Werste, mesure itinéraire, qui revient à un quart de la lieue Française.

Rouble, monnaie d'argent de Russie, revenant à peu près à 5 livres de France, ou à deux florins, huit sols de Hollande.

Copec ou *copeque*, menue monnaie, qui vaut environ 1 sol & quatre deniers de France, ou six deniers d'Hollande.

Poud, poids Russe qui peut être évalué à quarante livres.

T A B L E
D E S
TITRES ET PARAGRAPHES,
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Avertissement des Editeurs de HOLLANDE. Pag. III

L I V R E C I N Q U I E M E.

INTRODUCTION.	Pag. 2
CHAPITRE I. Histoire particuliere de l'Islande.	5
§. I. Situation de l'Islande. Etendue de cette isle, sa température, &c. <i>ibid.</i>	
§. II. Constitution de l'Islande, nature de ses montagnes & leur différence.	7
§. III. Peuples d'Islande, leur portrait, leurs habillemens, leurs habitations, leurs villes.	37
§. IV. Epoque de la découverte de l'Islande. Religion des habitans.	48
§. V. Mariages des Islandois. Education des enfans. Divertissemens de ces peuples. Maladies auxquelles ils sont sujets.	55
CHAPITRE II.	60
§. I. Description de l'isle de Jean Mayen, ou de la Trinité.	<i>ibid.</i>
§. II. De la Nouvelle Zemble.	62
§. III. Relation nouvelle de la Samoïédie & des Samoïedes.	66
§. IV. Notice particuliere des Ossiacks, autre Peuple de la Sibérie.	82
CHAPITRE III. Voyage au Kamtschatka par la Sibérie.	94 ✓
INTRODUCTION.	<i>ibid.</i>
§. I. Extrait d'un voyage fait en Sibérie, par M. Gmelin.	102
CHAPITRE IV. Extrait d'un voyage fait à Beresow en Sibérie, par M. de Lisle.	500

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

AVIS AU RELIEUR,
P O U R
PLACER LES CARTES ET LES FIGURES.
D U
VINGT-QUATRIEME VOLUME.

C ARTE de l'Islande	Page 5
Animaux d'Islande	17
Carte de l'isle de Jean Mayen, ou de la Trinité.	60
Carte du pays des Samojedes & des Oltiacks.	66
Armes des Tunguses & des Samojedes.	74
Nattes, traîneaux & fleches des Oltiacks.	84
Traineau tiré par des chiens.	84
Première Carte de la Sibérie.	94
Seconde Carte de la Sibérie.	94
Divers habillemens des femmes de Sibérie.	123
Autres habillemens des femmes de Sibérie.	124
Grotte de Kungur.	128
Plan de la forteresse de Tobolsk.	140
Ruines de Sempalat.	159
Ruines de Kalbassin.	161
Plan des environs & de l'enceinte particulière du Temple d'Ablaikit, } & vue de cet édifice.	164
Peintures du Temple d'Ablaikit, pedestaux sur lesquels étoient les } idoles & vase singulier.	164
Représentations d'idoles du temple d'Ablaikit.	165
Tambours magiques servant aux forciers & figures d'idoles qui se trou- vent dans les jurtes des Tartares.	176
Vases, bijoux & utensiles trouvés dans les tombeaux.	193
Monumens de sculpture & idoles trouvés dans les mêmes tombeaux. } Piéges & ares automatés.	269
Carte du district de Witim; & Phénomène (*).	288
Carte du fleuve Jeniseï près de Mangaiéa.	373
Grotte remplie d'idoles.	393
Argali & autres animaux de Sibérie.	404
Plan de l'ancienne forteresse de Karaguay.	431
Vue de Beresow.	510
Vue de l'observatoire & de l'église de Spaskaya à Beresow. } Vue de l'ostrog du Waywode de Beresow & de la prison } du Prince Menzicoff.	511
Fleur & fruit d'un cedre.	517
Vues de la forteresse de Tobolsk, & de Samaroskoi-Jani.	523
Vue de l'église à cinq domes d'Abalak.	526
Vue de la ville d'Ossâ.	534

(*) Ce phénomène, décrit à la page 432, se trouve sur la Carte du District de Witim, pag. 288.



**HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^{me} SIECLE.
VINGT-QUATRIEME PARTIE.
LIVRE CINQUIEME.**

HISTOIRE PARTICULIERE DE L'ISLANDE.

I N T R O D U C T I O N .

LISLANDE, isolée dans l'Océan Atlantique, est située sous le Cercle Polaire Arctique, entre notre Continent & le Groenland, qu'on croit tenir à l'Amérique; ainsi, pour se rendre de presque toutes les parties de l'Europe dans les Mers du Nord de l'Asie, il faut nécessairement passer devant l'Islande. Cette île d'ailleurs a toujours dépendu d'une puissance Européenne, dont elle a reçu les loix & la religion. Son histoire, à la tête de ce volume, aura donc le double avantage d'être dans l'ordre géographique & à sa véritable place.

QUANT à l'ordre géographique, en jettant les yeux sur une Carte, on verra qu'en partant de l'Islande [nous laissons à gauche l'île de *Mayen*, &] notre marche se dirige naturellement vers la *Nouvelle-Zemble*, qui sépare les mers du Nord de l'Europe, de celles du Nord de l'Asie. Or, après avoir rassemblé sur cette dernière île tout ce qu'on a pu recueillir de plus exact &

XXIV. Part.

Α

E S.

page 5

17

60

66

74

84

94

123

124

128

140

159

161

164

165

176

193

269

288

373

393

404

431

510

511

517

523

526

534

fin,

RE

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

INTRO-
DUCTION.

de plus certain dans quelques Relations modernes, dont l'abbé Prevost n'a point fait usage, [en côtoyant le pays des *Samojedes* & des *Ostiacks*] nous sommes conduits à l'embouchure de la *Lena*, d'où sont partis les Russes pour leurs expéditions; ce qui nous met à portée de les suivre dans toute cette partie de l'Asie Septentrionale, qui compose le *Kamtschatka* & la *Sibérie*.

IL suit clairement de-là que la description de l'Islande ne pouvoit être mieux placée qu'à la tête de cet ouvrage, puisque nous serons par-là dispensés de revenir sur nos pas, à l'occasion du Danemarck dont dépend cette Isle, & que c'est un de ces morceaux échappés aux auteurs Anglois & François de l'*Histoire générale des Voyages*.

APRÈS ce court préambule, nous allons; suivant la méthode de notre prédécesseur, indiquer d'abord les voyageurs qui ont visité l'Islande, les relations qu'ils en ont données, & les écrivains qui ont parlé de cette Isle: nous ferons voir ensuite quel fond on doit faire sur tous ces récits.

NOUS passons sous silence les auteurs anciens, dans lesquels on croit qu'il est fait mention de l'Islande sous le nom de *Thule*, que quelques écrivains appliquent à la Scandinavie (a). Cette *Thule*, quelle qu'elle puisse être, étoit regardée comme une des extrémités du monde, & les anciens ne l'ont jamais envisagée que sous ce point de vue, sans la faire connoître exactement par ses qualités physiques, ni par les habitans qu'elle renfermoit.

Olaüs Ma-
gnus.

Olaüs Magnus, archevêque d'Upsäl, en a donné une courte description (b), mais remplie de contes absurdes, qui annoncent assez les tems d'ignorance & de crédulité où écrivoit cet archevêque.

Arngrimus
Jonas &
Théodore
Thorlacius.

Arngrimus Jonas & *Théodore Thorlacius*, Islandois, ont publié des relations de leur patrie; mais les ouvrages du premier, qui sont fort rares d'ailleurs, apprennent peu de chose, & ceux du dernier sont inconnus en France.

La Pereyre.

LA *Pereyre*, auteur du fameux système des Prédamites, a donné, d'après les écrivains Islandois & Danois, quelques notions de cette Ile dans une lettre adressée de Copenhague en 1644 à M. Lamothe-le-Vayer; il s'y trouve des traits intéressans, mais beaucoup de choses faillées ou suspectes.

M. Anderson.

L'HISTOIRE d'Islande, publiée il y a vingt ans par M. *Anderson*, bourgeois maître de Hambourg, fit oublier toutes les anciennes relations: la réputation du savoir de l'auteur mérita la plus grande faveur à son ouvrage, & personne ne douta que ce savant n'eût réuni la vérité & l'exactitude à la plus profonde érudition. L'histoire d'Islande de M. *Anderson* jouissoit de la plus

M. Horre-
bous.

haute estime, lorsqu'en 1750 M. *Horrebous*, savant Danois, fut envoyé par le Roi de Danemarck en Islande, pour y faire des observations exactes & su-

(a) La Scandinavie des anciens est la Presqu'Isle qui renferme aujourd'hui la Suede, la Norvège & le Danemarck. On croit que les anciens la regardoient comme une Isle, & qu'ils l'appelloient par cette raison *Ultima Thule*. C'est le sentiment de la Martinie-re, du Baron de Stralenberg, officier Suédois, qui a donné d'excellens Mémoires sur la grande Russie, & sur l'Europe & l'Asie Septentrionales. Voyez ses Mémoires sur la

grande Russie, Tome I. p. 104. Ce qui donne beaucoup d'avantage à cette dernière opinion sur celle qui fait de l'Islande l'ancienne *Thule*, c'est que Strabon, liv. 4, écrit que la *Thule* de son tems est un pays de plaine qui porte du froment. On verra que cette description ne peut absolument se rapporter à l'Islande, & convient parfaitement à la Scandinavie.

(b) *Breviarium Historiæ gentium Septentrionalium*, lib. 2. c. 2.

res, & pour rectifier les erreurs que le savant d'Hambourg avoit répandues sur l'histoire de cette île. Après avoir résidé en Islande pendant les années 1750 & 1751, il revint à Copenhague, & offrit à son Souverain l'hommage de ses travaux & de ses observations, sous le titre de *Nouvelle Description, physique, historique, civile & politique de l'Islande, avec des Remarques critiques sur l'Histoire naturelle de cette Île, donnée par M. Horrebows*. Cette description nouvelle décrédita absolument les anciennes, & dissipa toute la prévention qu'on avoit pour celle de M. Anderson, sans cependant rien diminuer de la reconnaissance qui lui est si justement due pour les recherches savantes & pour les vérités qui s'y trouvent. Aussi l'auteur Danois lui rendit la justice de croire qu'il n'auroit jamais publié son ouvrage, s'il avoit été convaincu de la fausseté des rapports qu'il avoit recueillis. Mais laissons parler M. Horrebows lui-même, ou du moins dans les termes de son traducteur. Le lecteur en fera plus à portée de juger du mérite des écrivains qui ont publié des Relations de l'Islande, puisque l'auteur Danois, dans sa préface, les examine tous, & paroît s'expliquer sur leur compte avec autant de discernement que d'impartialité.

„ QUOIQUE l'Islande, dit cet historien, soit après l'Angleterre & l'Ecosse, se l'Isle la plus considérable de l'Europe, & qu'elle forme un pays très-étendu qui méritoit bien d'être connu, il n'en est cependant aucun sur lequel on ait des connoissances si vagues ou si peu vraies. Ce n'est pas que les Islandois aient ignoré l'art d'écrire: aucun peuple au monde n'a peut-être pris plus de soin qu'eux de consacrer dans des écrits la mémoire de tout ce qui s'est passé dans leur pays; mais autant ils ont écrit sur l'histoire civile & politique, autant ils ont négligé l'histoire physique, & c'est de-là que procède le défaut de connoissances à cet égard.

„ ON ne peut regarder comme des descriptions parfaites les petits ouvrages qu'ont publiés sur leur patrie Arngrimus Jonas, Théodore Thorlacius, Islandois, & quelques autres.

„ QUELQUES étrangers ont voulu suppléer à ce qui nous manquoit; mais comment s'en sont-ils acquittés? Il est plus difficile qu'on ne pense de décrire avec vérité un pays de cette étendue, qui renferme des choses extraordinaires, surtout si l'on en ignore la langue, & si l'on n'y a pas fait un séjour de plusieurs années. Malgré ces difficultés, il s'est trouvé des Ecrivains qui se sont crus en état de hasarder des descriptions de cette île; les uns, parce qu'ils y avoient résidé pendant quelques semaines, les autres sans y avoir jamais abordé, mais d'après des relations orales qu'ils tenoient de gens qui commerçoient en Islande. *Bleffkenius* est du nombre des premiers. Un vaisseau hollandais, sur lequel il étoit, resta quelque tems à l'ancre sous l'Islande; peut-être même cet auteur alloit-il à terre quelquefois: mais il est sûr qu'il n'entendoit pas la langue. Cependant à son retour en Hollande, il publia de l'Islande une description aussi fautive, que calomnieuse, à l'égard de ses habitans. Le savant Arngrimus Jonas l'a refusée dans un ouvrage qui porte pour titre *Anatome Bleffkeniana*.

„ ON peut mettre à peu près au même rang le savant & célèbre *Jean Anderson*, premier bourguemaitre de Hambourg. Ce dernier avoit eu d'af-

DESCRIPTION DEL'ISLANDE. „ fez bonnes intentions en publiant son Histoire Naturelle d'Islande ; mais il
 „ n'a pas fait attention que les capitaines de navire, les négocians ou leurs
 INTRO- „ commis qu'il avoit consultés, étoient des gens trop peu instruits & trop
 DUCTION. „ ignorans dans la science des observations, pour adopter aveuglement leurs
 „ rapports. Il est arrivé de-là qu'il a renouvelé d'anciens contes, qu'il a
 „ publié beaucoup d'erreurs & de faussetés, & que le public a été trompé.
 „ Son ouvrage a été cependant traduit de l'allemand en danois, puis dans tou-
 „ tes les langues de l'Europe (c), & reçu partout avec plaisir. Mais com-
 „ me le nom d'un savant tel que M. Anderson attiroit beaucoup de confiance
 „ à ses récits, & accrédoit des faits controuvés ou injurieux aux Islandois,
 „ j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de désabuser le public, & de relever tout
 „ ce qui se trouve de faux & de défectueux dans l'histoire de M. Anderson.
 „ Tout ce qui est de son propre fond, est marqué au coin du savoir & de
 „ l'érudition la plus vaste: aussi n'est-ce pas sur ce point que je prétends le
 „ contredire. Je me suis attaché seulement aux rapports des gens qu'il a con-
 „ sultés, rapports qui n'annoncent que de très-foibles connoissances & beau-
 „ coup d'envie de ridiculiser les Islandois. Je dois prévenir aussi que ma re-
 „ lation differe d'autant plus de toutes les autres, qu'elle ne contient rien que
 „ je n'aie vu par moi-même, ou dont je ne doive la connoissance à l'expé-
 „ rience & au séjour que j'ai fait pendant deux ans dans cette isle. Pour ce
 „ que j'ai rapporté d'antérieur à mon arrivée, je l'ai appris d'Islandois très-
 „ éclairés, qui en ont été témoins.”

M. HORREBOWS dit ensuite, que les observations astronomiques & météoro-
 logiques qu'il a faites pendant son séjour, lui ont procuré des connoissances
 certaines sur la hauteur de cette isle, & sur la température de son climat;
 que l'éclipse de lune arrivée au mois de Décembre 1750, lui a fait connoi-
 tre exactement la Longitude de l'Islande, & qu'il a remarqué qu'elle est de
 quatre degrés plus orientale qu'on ne la croyoit.

„ JE me suis efforcé, conclud-il, de bien déterminer son étendue & sa
 „ position, & je crois pouvoir me flatter d'avoir réussi dans la Carte géo-
 „ graphique que j'en ai donnée. De toutes celles qu'on a eues jusqu'à pré-
 „ sent, il n'en est aucune d'exacte: celle-même de M. Anderson est la plus
 „ défectueuse de toutes. La mienne, je l'avoue, doit sa perfection aux bon-
 „ tés de mon très-gracieux Souverain. Il a ordonné qu'on me communi-
 „ quât la carte levée en Islande, il y a quelques années, par plusieurs in-
 „ génieurs qui y étoient allés par son ordre, & que le capitaine *Knopf* a
 „ achevée en 1734. Ma carte est une copie fidelle de cette grande carte qui
 „ n'a point été publiée; ainsi je me flatte qu'elle sera reçue avec quelque
 „ distinction.”

ON juge donc bien que M. Horrebows a été notre principal guide dans la
 description qui va suivre; mais on a eu soin d'y joindre tout ce qu'il n'a pas
 censuré dans l'histoire de M. Anderson. Ainsi ces deux ouvrages fondus

(c) La traduction qu'on en a en France, yale de Londres. Elle a été publiée en
 est due à M. *Sellius*, ancien professeur de 1750, avec l'*Histoire Naturelle du Groen-*
 philosophie à Gœttingue, de l'Académie Ro-land. Deux volumes in-12. chez Jorry.

mais il
ou leurs
& trop
at leurs
qu'il a
trompé.
ns tou-
s com-
onfiance
andois,
er tout
derfon.
r & de
ends le
a con-
beau-
ma re-
en que
l'expé-
our ce
is très-

météo-
noiffan-
climat;
connoi-
est de

e & fa
te géo-
à pré-
la plus
x bon-
mmuni-
urs in-
knopf a
rte qui
uelque

dans la
n'a pas
fondus

blée en
Groen-
orry.



EXPLICATIONS

Il n'y a que deux Villes Episcopales dans cette Isle:
elles sont désignées .
Ce qu'on appelle Villes, n'est qu'un endroit où
l'on fait le Commerce, lors-que des Négocians Français
arrivent dans l'Isle.
Le mot Jokul s'applique aux Montagnes qui
sont toute l'année couvertes de glace et de neige.
Le mot Syssel revient à celui de Bailliage,
ou Sous-Bailliage.

Longitude Occidentale du Méridien de Paris.

Longitude Occidentale du Méridien de Paris.



CARTE DE L'ISLANDE
 Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.
 Dressée sur celle de M. Hérrebois.

Echelle de 25 Lieues communes.

5 10 15 20 25

Meridien de Paris.



ensemble, donnent de l'Islande les connoissances les plus exactes, les plus étendues & les plus récentes qu'on ait eues jusqu'à ce jour, sans qu'on ait négligé de recueillir tout ce qu'on a pu trouver de sûr & d'intéressant dans les différens Ecrivains qu'on a cités (d). DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

C H A P I T R E P R E M I E R.

§. I.

Situation de l'Islande, Etendue de cette Isle, sa Température, &c.

L'ISLANDE est située dans l'Océan atlantique (e), sous le 64^e degré 6 minutes de Latitude, & à 25 degrés à l'Ouest du Méridien de Londres, (*) à 240 lieues des Côtes de Norvege, & à 100 de celles du Groenland. Elle est (f) par conséquent de quatre degrés plus à l'Est qu'on ne la croyoit.

„ QUANT aux dimensions exactes de l'isle, dit M. Horrebows, il est très-difficile de les donner: cette opération exigeroit bien des voyages, & ce n'est qu'après de longs travaux qu'on pourroit se flatter de quelque succès.” Cependant, en réunissant les différentes remarques qu'il a faites, aux témoignages des Islandois les plus instruits, on peut juger que leur pays a de l'Orient à l'Occident près de quatre-vingt-seize lieues danoises (g). A l'égard de sa largeur du Sud au Nord, si l'on considère les endroits les plus étroits, ils n'ont gueres que quarante lieues, mais il s'en trouve d'autres dont la largeur va jusqu'à soixante. Ainsi, en balançant le fort & le foible, on peut, sans erreur, porter la largeur de l'isle en général à cinquante lieues de Danemarck, ou à cent lieues de vingt-cinq au degré. Situation de
l'Islande.

Son étendue.

„ L'ISLANDE entiere, selon M. Mallet (*Introduction à l'Histoire du Danemarck*), ne doit être regardée que comme une vaste montagne, parsemée de cavités profondes, cachant dans son sein des amas de minéraux, de matières vitrifiées & bitumineuses, & s'élevant de tous côtés du milieu de la mer qui la baigne, en forme d'un cône court & écrasé. Sa surface ne présente à l'œil que des sommets de montagne blanchis par des neiges &

(d) A ces différens Ecrivains, il faut encore joindre M. de Kerguelen Tremarec, Lieutenant de Vaisseau au service de S. M. Tr. Chr., dont nous avons la *Relation d'un Voyage fait dans la Mer du Nord en 1767*, contenant quelques observations, à la vérité très légères, sur cette Isle. Voyez le Tome XXII de ce Recueil, pag. 483 & suiv. R. d. E.

(e) On donne ce nom ou celui de mer d'Espagne, à l'Océan qui baigne les côtes de Barbarie & d'Europe, depuis le mont Atlas jusqu'aux isles de Hételand, qui avoisinent les côtes de Norvege.

(*) 27 Deg. 25 min. à l'Occid. de celui de Paris.

(f) Un auteur allemand prétend que M. Horrebows s'est trompé, & qu'il n'est pas vraisemblable que l'Islande soit plus orientale qu'on ne la croyoit. Voyez *Friedrich Hufsching, Doctor von der Theologie und Philosophie, &c. Neue Erd-Beschreibung, Hamburg 1758. tome I. p. 376.*

(g) La lieue de Danemarck est de cinq mille pas; il en faut douze pour un degré: ainsi quatre-vingt-seize lieues danoises font environ deux cens lieues de France, de vingt-cinq au degré.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

„ des glaces éternelles ; & plus bas, l'image de la confusion & du boule-
 „ sement. C'est un énorme monceau de pierres & de rochers brisés & tran-
 „ chans, quelquefois poreux & à demi-calcinés, souvent effrayans par la
 „ noirceur & les traces du feu qui y sont encore empreintes. Les fentes &
 „ les creux de ces rochers ne sont remplis que d'un sable rouge, noir &
 „ blanc ; mais dans les vallées que les montagnes forment entr'elles, on trou-
 „ ve des plaines vastes & agréables, où la nature, qui mêle toujours quel-
 „ que adoucissement à ses fléaux, laissé un asyle supportable à des hommes
 „ qui n'en connoissent point d'autre, & une nourriture abondante & très-dé-
 „ licate au bétail.”

ON croit avec assez de fondement, que c'est la vue de ces glaces dont le
 sommet des montagnes & la plus grande partie des côtes de l'isle sont pres-
 que perpétuellement couverts, qui lui a fait donner le nom d'*Eis-Land*, mot
 allemand qui signifie *Pays de Glace*.

Température
du pays.

LE climat de cette isle est en général le même qu'en Suede & en Dane-
 marck. Les observations météorologiques de M. Horrebows le démontrent
 clairement. Il résulte de leur examen, que les quatre saisons y sont très-
 distinguées, contre l'opinion générale qui n'admettoit en Islande que l'été &
 l'hiver.

LE printems y est doux & agréable ; l'été n'incommode point par des cha-
 leurs excessives ; l'automne est mêlé de tems pluvieux & de beaux jours ;
 l'hiver commence au mois de Décembre, & amene quelquefois beaucoup
 de neige, mais les plus grands froids se font sentir communément au mois de
 Février ou de Mars.

AUX rigueurs de l'hiver, se joint encore le désagrément de la courte durée
 des jours ; mais il n'est pas vrai que les ténèbres y regnent plusieurs mois de
 suite, comme toutes les géographies le débitent. On doit faire attention
 d'abord que les jours ne peuvent pas être égaux dans toute l'isle, mais qu'ils
 sont plus courts en hiver, & plus longs en été, suivant que les lieux sont
 plus septentrionaux, & *vice versa*.

Longueur
des nuits d'hi-
ver.

M. HORREBOWS nous assure, d'après le rémoignage de gens habiles &
 lettrés qui ont habité la partie septentrionale de l'isle, que dans le jour le plus
 court de l'hiver, le soleil paroît environ une heure sur l'horison, & que la
 clarté y regne près de quatre heures. Il peut se faire aussi que, dans les ex-
 trémités les plus septentrionales, comme, par exemple, à la pointe du *Nor-
 der-Strand* & de *Kisefior'ds-Syffel*, le soleil ne se montre pas pendant quel-
 ques jours ; mais cependant on n'y reste point dans l'obscurité. Au moyen de
 la réfraction, on y a des crépuscules qui éclairent pendant plusieurs heures.
 Ils sont d'autant plus remarquables, observe l'auteur danois, qu'en Islande le
 soleil, longtems avant son lever & après son coucher, avance très-près sous
 l'horison, ou à côté de l'horison, c'est-à-dire qu'il forme avec l'horison un
 angle plus aigu que dans les autres pays moins septentrionaux. En se cou-
 chant & en se levant, on fait qu'il suit une ligne qui approche davantage de
 la perpendiculaire, à mesure qu'on avance vers l'équateur, où la ligne qu'il
 décrit est exactement perpendiculaire à l'horison. C'est par cette raison que
 près des poles on jouit de longs crépuscules, tandis que sous la ligne & dans

les pays voisins les ténèbres arrivent au moment même que le soleil a quitté l'horizon.

A l'égard de ce qui arrive l'été en Islande, la longueur des jours de cette saison y dédommage de la brièveté de ceux d'hiver : le soleil ne reste que deux ou trois heures sous l'horizon, & depuis la mi-Mai jusqu'au mois de Septembre, il n'y a plus de nuit, ou du moins elles sont toujours accompagnées d'une clarté assez grande, pour qu'on puisse lire très-aîsément. Les Aurores boréales & les parélies sont des phénomènes qu'on observe assez souvent en Islande, surtout les premières. Elles éclairent presque toutes les nuits d'hiver, mais leur clarté est rarement assez forte pour qu'on puisse en tirer de grands avantages. Les voyageurs seulement peuvent profiter de cette lueur pour se guider, mais elle ne suffiroit pas pour que l'on pût faire quelque ouvrage.

LES Parélies sont des anneaux colorés comme l'arc-en-ciel, qu'on observe autour du soleil. Il y a peu d'années qu'il n'en paroît en Islande, & on les regarde, ainsi qu'ailleurs, comme l'annonce du mauvais tems & des orages; ce qui n'empêche pas que le contraire n'arrive souvent.

LA situation de l'Islande l'exposant beaucoup à la violence des vents, on y ressent quelquefois des Ouragans qui y font de grands ravages, mais cependant ils n'y sont pas aussi communs que l'a prétendu M. Anderson, car M. Horrebows assure qu'il n'en a vu que deux en deux ans. En été, les vents font d'un grand secours contre la chaleur. Toutes les fois qu'il fait beau tems, il s'éleve communément pendant la nuit un vent de terre, qui regne dans toute l'île. Entre neuf & onze heures du matin, succede un petit vent de mer, qui dure jusqu'à cinq heures du soir, & même quelquefois jusqu'au coucher du soleil. L'un & l'autre de ces vents rafraîchissent l'air fort doucement & ne donnent ni pluie ni mauvais tems.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Durée des
jours d'été.

Aurores bo-
réales.

Parélies.

Ouragans.

§. II.

Constitution de l'Islande, nature de ses Montagnes & leur différence.

L'ISLANDE est fort inégale dans toute son étendue, & hérissée d'une extrémité à l'autre de rochers & de montagnes immenses, qui sont contiguës, soit du Sud au Nord, soit de l'Est à l'Ouest; cependant il se trouve entre ces montagnes des vallées très-fertiles & d'une grandeur très-considérable. Cette disposition du pays l'a fait diviser en dix-huit districts, appelés *Harden* & *Syssel*, dont chacun peut avoir quinze à vingt lieues. Ces *Harden* sont aussi séparés dans quelques cantons par de grands golfes ou par des rivières, & il y a plusieurs de si étendus, qu'il a fallu y établir deux Sous-Baillis.

DE toutes les montagnes qui sont dans le centre de l'île, la plupart sont stériles & inhabitées. Il en est peu qui donnent des pâturages; mais celles qui sont près des districts, celles qui les séparent ou qui sont situées dans leur arrondissement, sont en général très-fertiles, & fournissent d'excellente nourriture pour les bestiaux.

Montagnes
de l'île.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. ON divise les montagnes stériles en deux espèces. Les unes sont de simples montagnes de roche & de sable; les autres sont des rochers qui pendant toute l'année sont couverts entièrement, ou seulement à leur sommet, de glace & de neige, & on les appelle *Jokuls*, *Jockelen*. Il en sort en été de grands ruisseaux, dont les eaux sont troubles, noirâtres & pour la plupart de fort mauvaise odeur.

Rochers, appelés *Jokuls* ou *Jockelen*.

CE qu'il y a de singulier, c'est que ces *Jokuls* qui ne sont pas bien hauts, sont dominés par plusieurs autres montagnes beaucoup plus élevées, & sur lesquelles cependant on ne voit en été ni glace, ni neige. Il faut, sans doute, en chercher la cause dans la constitution intérieure de ces rochers, & dans l'abondance du nitre & du salpêtre dont ils sont remplis.

„ LA nature de ces *Jokuls*, dit notre voyageur danois (h), n'étonne moins que les phénomènes qui s'y sont remarquer. Une suite d'observations physiques sur ces montagnes instruirait, sans doute, bien plus qu'une description historique; mais comme je n'ai pu me procurer que des connaissances du dernier genre, je vais rapporter ce qui m'a frappé davantage.

„ CES *Jokuls* croissent, décroissent, s'élevent, & s'abaissent, grossissent & diminuent perpétuellement. Chaque jour ajoute à leur forme, ou en enlève quelque chose. Par exemple, si l'on aperçoit des traces de quelqu'un qui a passé la veille, & qu'on suive ces traces, elles se perdent tout-à-coup & se trouvent aboutir à des monceaux de glace qu'on ne peut absolument traverser, d'où l'on conclut que ces glaces n'existoient pas le jour précédent. Ce fait se vérifie avec beaucoup de facilité, puisque si l'on abandonne le premier sentier, & que l'on veuille remonter les *Jokuls*, en faisant un circuit à leur pied, on retrouve les traces qu'on avoit abandonnées à la même hauteur & sur la même ligne que les premières.

„ IL arrive aussi qu'on trouve un passage & un chemin dans des endroits où quelques jours auparavant on n'avoit vu que des monceaux de glaces inaccessibles.

„ SOUVENT des voyageurs imprudens ou téméraires, voulant tenter de passer à travers ces glaces, ont perdu leur cheval dans les crévasses qui s'y trouvent. Et une chose fort surprenante, c'est que peu de jours après on a retrouvé le cheval étendu sur la surface de la glace: ainsi ce qui étoit un gouffre, un précipice de plusieurs toises de profondeur, redevient au niveau & ne présente plus aucun vuide.”

IL s'ensuit de ces faits, qu'il n'y a réellement point de chemin sûr à travers ces *Jokuls*, & que les voyageurs y sont exposés à de fâcheux accidens. On ne trouve de ces *Jokuls* que dans le canton de *Skastefield*, à la partie méridionale de l'île.

LES autres montagnes couvertes de glace, telles que l'*Hécla*, le *Wester*, le *Jockel*, le *Dranga*, & quelques autres, sont d'une nature différente des *Jokuls*, & n'éprouvent pas, comme eux, les changemens dont on vient de parler.

Volcans.

LA plupart de ces *Jokuls* sont des volcans qui, de tems à autre, jettent du

(h) Tome I. page 9.

du feu & des flammes, & causent des tremblemens de terre: on en compte environ une vingtaine dans toute l'île. Les habitans des environs de ces Jokuls ont appris par leurs observations, que lorsque ces montagnes de glace s'élevent jusqu'à une hauteur considérable, c'est-à-dire lorsque la glace & la neige ont bouché les cavités par lesquelles il est anciennement sorti des flammes, on doit s'attendre à des tremblemens de terre, qui sont suivis inmanquablement d'éruptions de feu. C'est par cette raison, dit M. Horrebows, qu'à présent les Islandois craignent que les Jokuls qui jetterent des flammes en 1728 dans le canton de Skaftefield, ne s'enflamment bientôt; la glace & la neige s'étant accumulées sur leur sommet & paroissant fermer les soupiroux qui favorisent les exhalaisons de ces volcans.

ON pourra se faire une idée des effets terribles de ces Jokuls, par le récit que nous allons donner du plus affreux ravage qu'on ait jamais vu en Islande, & qui arriva en 1721.

Le Jokul, appelé *Koëtlegau*, à cinq ou six lieues à l'Ouest de la mer, & près de la baie de Portland, s'enflamma après plusieurs secouffes de tremblement de terre, & vomit beaucoup de fumée & de feu. Cet incendie fondit des morceaux de glace d'une grosseur énorme, d'où se formerent des torrens impétueux, qui portèrent fort loin l'inondation avec la terreur, & entraînent jusqu'à la mer des quantités prodigieuses de terre, de sable & de pierre. Tout le terrain que ces eaux parcoururent, fut entièrement ruiné & dépouillé de cette couche supérieure que forme le sol, & il ne resta qu'un lit profond de sable. Les masses solides de glace, & l'immense quantité de terre, de pierre & de sable qu'emporta cette inondation, comblèrent tellement la mer, qu'à un demi-mille des côtes il s'en forma une petite montagne, qui a diminué un peu avec le tems, mais qui paroissoit encore au-dessus de l'eau en 1750, tems où M. Horrebows étoit en Islande.

DEUX voyageurs se trouvant près du Jokul embrasé, se réfugièrent promptement sur une petite montagne voisine, située entre la mer & le volcan. La violence de l'inondation détacha une quantité si considérable de terre, de sable & de pierre de cette montagne, que ces voyageurs, saisis d'effroi, croyoient à chaque instant voir entraîner la montagne entière: cependant il ne leur arriva aucun accident. Après avoir demeuré sur le sommet un jour & demi, ils traversèrent tout le terrain qui venoit d'être inondé. C'est de ces hommes, témoins oculaires & les plus fideles qu'on puisse consulter sur cet affreux événement, que l'auteur danols paroît tenir ce récit.

IL ajoute qu'on peut juger combien cette inondation amena de matieres à la mer, puisqu'elle la fit remonter douze milles au-delà de ses bords.

LA fumée & les cendres que lançoit chaque éruption du Jokul, obscurcissent tellement l'air, que pendant une journée entière on ne vit pas le soleil dans tout le canton. Les cendres qui suivoient le cours du vent, furent jetées à un éloignement incroyable. Le foin qui étoit dans la campagne, ainsi que l'herbe, & une partie du poisson qu'on avoit étalé pour sécher, en furent couverts. Heureusement peu de tems après il survint une pluie abondante, qui dura un jour entier, & qui rétablit une partie du désordre. Le feu du volcan ne donnoit pas toujours une flamme bien claire. Il ne paroissoit d'abord que des bouffées qui s'élançoient avec violence; bientôt après on apperce-

DESCRIPTION voit une colonne de fumée extraordinairement épaisse, qui répandoit une odeur
DEL'ISLANDE. sulphureuse très-forte. Le feu vraisemblablement étoit étouffé de tems en tems par des monceaux de neige & de glace, qui se précipitoient dans le gouffre; c'est ce qui occasionnoit une interruption dans la flamme, & un redoublement de fumée & d'exhalaisons sulphureuses.

LA durée entière de cette inondation fut de trois jours, & ce ne fut qu'après ce tems qu'on pût passer sur les montagnes comme auparavant.

Le mont Hécla.

A l'égard des autres volcans, le mont *Hécla*, que l'on a toujours compté parmi les plus fameux de l'univers, à cause de ses éruptions terribles, est aujourd'hui un des moins dangereux de l'Islande. Le mont de Koëlegau, dont on vient de parler, & celui de *Krasle*, ont fait récemment autant de ravages que l'Hécla en faisoit auparavant.

ON remarque que ce dernier volcan n'a jetté des flammes que dix fois dans l'espace de huit cens ans, savoir dans les années 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, & pour la dernière fois, en 1693. Cette éruption commença le 13 Février, & continua jusqu'au mois d'Août suivant. Tous les autres incendies n'ont de même duré que quelques mois. Il faut donc observer que l'Hécla ayant fait les plus terribles ravages au quatorzième siècle, à quatre reprises différentes, a été tout-à-fait tranquille pendant le quinzième, & a cessé de jeter du feu pendant cent soixante ans. Depuis cette époque, il n'a fait qu'une seule éruption au seizième siècle, & deux au dix-septième; ainsi il y a plus de soixante-dix ans qu'il est tranquille. (*)

ACTUELLEMENT on n'apperçoit sur ce volcan ni feu, ni fumée, ni exhalaisons. On y trouve seulement dans quelques petits creux, ainsi que dans beaucoup d'autres endroits de l'Isle, de l'eau bouillante.

EN 1750, deux Islandois, qui avoient fait leurs études à Copenhague, & qui voyageoient dans l'intention de chercher des plantes, parcoururent l'Hécla, & n'y trouverent que des pierres, du sable & des cendres, si ce n'est de côté & d'autre de petites cavités remplies d'eau chaude. Après s'être beaucoup fatigués à marcher dans les cendres & le sable jusqu'aux genoux, ils revinrent sans avoir vu aucune marque de feu, & sans avoir pu aller jusqu'au sommet du mont, parce que l'Hécla, qui est une des plus hautes montagnes de l'Islande, a son sommet perpétuellement couvert de glace & de neige.

Le mont Krasle.

EN 1726, après quelques secousses de tremblement de Terre, qui ne furent sensibles que dans les cantons du Nord, le mont Krasle commença à vomir avec un fracas épouvantable de la fumée, du feu, des cendres & des pierres: cette éruption continua pendant deux ou trois ans, sans faire aucun dommage, parce que tout retomboit sur ce volcan, ou autour de la base.

Ruisseau de feu.

EN 1728, le feu s'étant communiqué à quelques montagnes de soufre, situées près du Krasle, elles brûlerent pendant plusieurs semaines; lorsque les matières minérales qu'elles renfermoient furent fondues, il s'en forma un ruisseau de feu qui coula fort doucement vers le Sud, dans les terrains qui sont au-dessous de ces montagnes. Ce ruisseau brûlant s'alla jeter dans un lac,

(*) Suivant les Gazettes étrangères & celle de France, il y a eu une éruption de l'Hécla en 1724; & M. de Kerguelen Tremerec assure, qu'en 1766 le mont Hécla vomit une si grande quantité de pierres, que la mer en étoit couverte à vingt lieues au large dans la partie du Sud. Voyez la XXIIe. Partie de ce Recueil, pag. 491. R. d. E.

appelé *My-Varne*, à trois lieues du mont *Krasse*, avec un grand bruit, & en formant un bouillonnement & un tourbillon d'écume horrible. La lave ne cessa de couler qu'en 1729, parce qu'alors vraisemblablement la matière qui la formoit, étoit épuisée. Peu de tems après, cette lave s'endurcit, & laissa sur son passage des pierres calcinées, dont la couleur & la friabilité indiquoient assez les effets terribles de ces matières ardentes. Il y eut une église & plusieurs métairies ruinées, avec les prairies qui les avoisinoient; mais il n'y périt personne. Le lac *My-Varne*, dans lequel s'étoit jetté cette lave enflammée, fut rempli d'une grande quantité de pierres calcinées, qui firent considérablement élever ses eaux, & il y périt un grand nombre de poissons. Ce lac a environ vingt lieues de circuit, & il est éloigné de la mer aussi de vingt lieues. La lave étoit comme un métal en fusion, & un mélange de soufre, de minéraux & de pierres; elle coula pendant presque deux années entières, mais avec tant de lenteur & de tranquillité, qu'on pouvoit en approcher sans courir le moindre risque.

L'ÉCRIVAIN Danois dit que dans plusieurs entretiens qu'il eut sur cet événement avec un Islandois, homme d'esprit & de considération, cet homme l'assura qu'il avoit été souvent examiner ce courant de feu, & que même il y avoit allumé plusieurs fois sa pipe.

NOUS ne parlerons pas des autres volcans de l'Islande, il suffit d'avoir fait remarquer les plus considérables.

ENTRE les montagnes & sur les côtes, on trouve des vallées & des plaines qui donnent d'excellens pâturages. Les vallées du milieu du pays ne sont point habitées, mais on y conduit les moutons qui restent toute l'année dans la campagne. Ces vallées sont entrecoupées de beaucoup de petites rivières, de ruisseaux, même de lacs, & d'excellentes eaux douces, qui nourrissent quantité de truites & de saumons, & qui répandent la fertilité & l'agrément dans les prairies qu'elles arrosent.

Plaines &
vallées.

LES autres grandes vallées qui sont habitées, sont toutes plus basses que celles du milieu du pays. Elles s'étendent vers les côtes & le long de la mer: il y en a qui ont quatre à cinq milles de largeur; d'autres qui, après avoir serpenté pendant plusieurs milles entre les montagnes, se prolongent jusqu'aux bords de la mer. Ces grandes vallées composent les districts, & renferment encore de petits vallons qui servent à entretenir des herbages. Plusieurs particuliers y ont des maisons qu'ils habitent pendant l'été, & où demeurent pendant toute l'année des gens qui ont soin du bétail, & qui recueillent le beurre, le lait & la laine.

TOUTES les rivières & tous les torrens qui descendent des montagnes dans le plat pays, sont fort poissonneux. La mer forme aussi de grands golfes, très-favorables & très-propres à la pêche. Il y a encore plusieurs lacs d'eau douce, qui ont jusqu'à douze lieues de circonférence; & d'autres plus petits, qui nourrissent aussi de très-bons poissons, tels que des saumons, des truites de plusieurs espèces, des anguilles, &c.

Rivières.

LES mêmes poissons, dit M. Horrebows (1), se trouvent aussi dans quel-

(1) Premier Volume, page 90.

DESCRIPTION que ces eaux chaudes, qui coulent directement dans les rivières; ce qui prouve
DEL'ISLANDR. que ces eaux n'ont aucune qualité sulphureuse ou minérale.

Eaux chau-
des, appelées
huerer.

ON distingue en Islande trois sortes d'eaux chaudes, appelées généralement *huerer*. Quelques-unes d'une chaleur médiocre, ne la doivent qu'à leur passage sur un terrain échauffé; d'autres forment des fontaines, dont le bassin est plus ou moins grand, & dans lequel l'eau bout comme si elle étoit sur un grand feu: enfin il y en a qui bouillant avec violence, lancent leurs eaux en l'air, les unes continuellement & sans régularité, les autres périodiquement & dans un ordre continu.

DE cette dernière espèce est une source chaude, qui se trouve dans le canton du Nord, & non d'Husevig. Elle a des singularités dignes de l'attention des physiciens, & que M. Horrebows fait connoître.

Singularités
des trois four-
ces chaudes.

PRÈS d'une Métairie, appelée *Reykum* (k), sont situées trois sources d'eau chaude, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises; l'eau dans chacune bouillonne & s'élance alternativement: c'est-à-dire, lorsque la fontaine, qui est à une extrémité, a jetté de l'eau, celle du milieu en jette à son tour, puis celle qui se trouve de l'autre côté; la première ensuite recommence à bouillonner, & à jeter de l'eau de la même manière; ce qui continue toujours successivement dans le même ordre, & si régulièrement, que chaque source en jette environ trois fois dans un quart-d'heure.

CES trois fontaines ne sont point sur une montagne, mais dans une plaine d'assez grande étendue, à quinze ou dix-huit lieues du mont Kralle. Le terrain où elles sont situées, est de pure roche. L'eau de deux de ces sources, dont l'ouverture est apparente, perce à travers des pierres & des crévasses. Elles ne lancent leurs eaux qu'environ à la hauteur de deux pieds au-dessus de terre. La troisième a une ouverture pratiquée dans une roche fort dure, & si exactement arrondie, qu'on la croiroit un ouvrage de l'art, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec une chaudière de brasseur. Lorsque cette fontaine a bouillonné, elle lance l'eau à dix ou douze pieds de hauteur, & retombant ensuite dans l'ouverture, elle s'enfonce de quatre pieds. On peut alors s'en approcher pour la considérer à son aise; mais il faut se retirer avant que l'eau remonte, & l'on en est averti par trois bouillonnemens. Le premier élève l'eau à la moitié de la distance, qui est entre la surface & l'ouverture; par le second, elle monte jusqu'à l'ouverture même; le troisième forme un jet de la hauteur marquée ci-dessus, & retombe aussitôt, comme on a dit, à quatre pieds au-dessous du niveau de l'ouverture. Pendant que l'eau de cette source reprend son état naturel, la fontaine de l'autre côté jette de l'eau, puis celle du milieu, & ainsi de suite, dans un ordre constant & alternatif.

LE mouvement perpétuel & régulier de ces trois sources n'est pas la seule chose qu'on y remarque; leurs eaux produisent encore des effets singuliers, qui ne sont pas moins surprenans. Si l'on met de l'eau de la grande fontaine dans une bouteille, on la voit sortir de la bouteille deux ou trois fois au mé-

(k) Reyk en Islandois signifie *fontaine*; les fermes ou métairies du pays qui sont comme il s'en élève beaucoup des *huerer*, situées près des eaux chaudes, on a fait le mot *reykum* pour désigner toutes

me instant que la source lance son eau, & ce jeu continue aussi longtems que dure l'effervescence de l'eau qui est dans la bouteille. Après le second ou le troisième bouillonnement, elle devient tranquille & froide. Lorsqu'on bouche la bouteille après l'en avoir remplie, elle éclate en morceaux au premier jet de la source. M. Horrebows dit s'être assuré de ce phénomène par plusieurs expériences. Lorsque l'on peut approcher de la grande source, & que l'on y jette quelque chose, de quelque nature que ce soit, & même du bois, elle l'entraîne au fond; mais aussi lorsqu'elle rejette l'eau, elle lance le bois & les pierres par-dessus ses bords, & même à quelques pas de son ouverture. On a quelquefois éprouvé sa force, en y jettant des pierres aussi grosses & aussi pesantes qu'un homme vigoureux pouvoit en porter: elles occasionnoient un grand bruit dans la fontaine; mais bientôt elles cédoient à la violence du bouillonnement, &, malgré leur pesanteur, elles étoient rejetées hors de l'ouverture.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

DE l'eau que cette source lance en l'air, il se forme un petit ruisseau qui se refroidit dans son cours, & va se jeter dans une rivière à peu de distance de-là. Cette eau n'a que très-peu de goût minéral, & elle est fort bonne à boire lorsqu'elle est froide. Le terrain des environs donne toujours de bons pâturages, excité à huit ou dix pieds autour des trois sources, où le sol est très-pierreux.

LA ferme, près de laquelle coulent les eaux encore tièdes de ces trois fontaines, y fait abreuver son bétail, & il est prouvé que ses vaches donnent plus de lait que les autres; c'est un nouvel effet particulier à ces eaux. Au reste, cette dernière propriété, quoique extraordinaire, n'est pas affectée seulement aux trois *huerer* qu'on vient de décrire: il y en a plusieurs autres qui l'ont aussi, quoiqu'elles n'aient aucun mouvement réglé.

Avantages
qu'en retirent
les habitans.

ON trouve en plus de cent endroits d'Islande d'autres eaux chaudes; mais n'offrant rien de curieux, elles ne méritent d'être considérées que par les avantages qu'elles procurent aux habitans. Le premier, est d'être un excellent barometre. On a appris par l'expérience, que lorsque ces eaux donnent une fumée épaisse, la pluie n'est pas éloignée; au contraire, quand elles fument peu, c'est le présage d'un tems sec & serein. La raison de ce phénomène se conçoit très-facilement. Lorsque l'air est humide, les exhalaisons étant plus considérables, il s'enfuit nécessairement que les vapeurs de ces eaux s'augmentent: au contraire, si l'air est sec, il ne fournit que peu de vapeurs, & les exhalaisons sont en petite quantité.

Autres sources
d'eaux
chaudes.

LES habitans qui ont leur demeure près de ces eaux chaudes, & particulièrement auprès de celles qui sont bouillantes, s'en servent fort utilement à différens usages. Ils mettent leur viande, ou ce qu'ils veulent faire cuire, dans une marmite remplie d'eau froide qu'ils suspendent au-dessus de la fontaine; tout s'y cuit de la même façon que sur un grand feu, sans qu'aucune mauvaise odeur se communique aux alimens, ni à l'eau de la marmite. Les voyageurs tirent de même un bon parti de ces sources, en y suspendant la théière qu'on porte ordinairement en voyage, & elle bout en moins d'un demi-quart d'heure.

Usages des
eaux bouil-
lantes.

PRÈS de Krusévig est une de ces fontaines bouillantes, où le voyageur

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. Danois dit avoir vu un homme qui étoit occupé à courber des cerceaux, sans employer d'autre moyen que celui de tremper ses perches dans l'eau chaude. Quoiqu'elles eussent plus d'un pouce d'épaisseur, elles acquéroient un tel degré de flexibilité, que l'ouvrier paroïssoit faire ses cerceaux sans aucune peine. Cependant, observe M. Horrebows, il étoit obligé de s'éloigner de la source d'heure en heure, quelquefois même plutôt, pour respirer un autre air: ce qui rendoit cette précaution nécessaire, c'est que la fontaine, qui est environnée de soufre, d'alun, de salpêtre & de toutes sortes de terres colorées, exhale une odeur aussi infecte que dangereuse. J'ai moi-même, ajoute-t-il, ramassé dans cet endroit différens échantillons de cette terre; mais l'odeur qu'exhaloit cette source, étoit si violente, que je ne pus la supporter que très-peu de tems.

Les Islandois tirent encore un bon service de ces eaux chaudes; ils en forment des bains, dont on tempere la chaleur comme l'on veut. Ils sont en général si persuadés que ces bains sont salutaires & qu'ils prolongent la vie, que ceux qui en ont à portée de leur habitation, en font un usage fréquent dans toutes les saisons de l'année.

Qualité du terroir.

COMME dans tous les pays du monde, le terroir de cette isle a beaucoup de variété. En plusieurs endroits, il se trouve une bonne terre grasse; en d'autres, c'est de la terre argilleuse ou sablonneuse; ailleurs on voit des terres fangeuses, appellées *myren*, qui deviennent d'un bon rapport, lorsqu'on est parvenu à les dessécher. La tourbe est assez commune partout & d'une bonne nature.

Occupations champêtres des Islandois.

QUELLE que soit la différence des terres d'Islande, & l'utilité qui pourroit en résulter pour l'agriculture, les habitans ne connoissent généralement aucune autre occupation champêtre que celle de cultiver des prairies, de les fumer, de les garantir des bestiaux, & d'y recueillir le fourrage qu'elles produisent. C'est-là ce qui fait la richesse des métairies, & chacune a ses prairies autour ou à peu de distance de ses murs. L'herbe y pousse avec une telle vivacité, que, quoique la neige soit à peine fondue à la fin de Juin en quelques endroits, quinze jours après on y voit de beau foin d'un pied de hauteur.

Plantes connues en Islande. Plante qui sert de pain.

ON ne connoît jusqu'à présent d'autres plantes en Islande que l'oseille, la cochlearia, l'angélique, & une certaine espèce de mousse qui croît sur les rochers nus & stériles, appellée *Muscus cataracticus* (1). Cette dernière plante est un aliment fort commun, & beaucoup d'habitans s'en servent au lieu de pain. Ceux qui sont voisins des lieux où elle croît, en ramassent non-seulement pour leur provision, mais encore pour vendre à ceux qui ne sont pas à portée d'en recueillir. „ J'ai souvent mangé de cette plante par goût, „ dit l'écrivain Danois: je l'ai trouvée fort bonne & bienfaisante.”

Autres simples.

„ Ces quatre plantes, ajoute-t-il, ne sont pas les seules que produise „ l'Islande, il s'y trouve encore une grande quantité de simples dignes de la „ curiosité d'un botaniste;” mais c'est tout ce qu'il nous apprend à l'égard des plantes sauvages.

(1) Bartholin en a donné une description *Medica & Philosophica Hassniensia*, année exacte dans le premier volume de ses *Acta* 1672, pag. 126.

QUANT à celles qu'on appelle *potageres*, il paroît, par son récit, qu'avec des soins & de l'expérience dans le jardinage, on peut parvenir à en faire croître dans toute l'isle, puisqu'en plusieurs jardins on trouve des choux, du celeri, du persil, des navets, des petits-pois, plusieurs autres légumes de cette espece, &, en général, toutes les plantes qui sont d'usage dans nos cuisines.

IL n'en est pas de même des arbres ou arbrisseaux fruitiers: on n'en voit pas d'autres ici que des groseilliers, dont les fruits mûrissent assez bien & sont de bon goût. „ Je ne doute pas, observe notre auteur, que plusieurs autres sortes d'arbres & d'arbuscules ne pussent très-bien y réussir, en leur donnant les soins convenables. Le plus grand inconvénient me paroît être dans la difficulté de transporter les arbres sans leur faire tort; pour l'éviter, il faudroit choisir un tems contraire à celui où l'on fait le trajet de cette isle. Les vaisseaux ne partent de Copenhague que dans le mois de Mai, tems où les arbres ont déjà poussé, & où quelques-uns même sont en fleurs; c'est ce qui les rend très-difficiles à transporter. Cependant, avec certaines précautions, on pourroit peut-être encore les porter bien sains, & dans un état où l'on pourroit les transplanter avec succès.”

PUISQUE l'Islande renferme des jardins qui produisent toute sorte de racines & de légumes, il est probable qu'elle produiroit également des grains, si son terrain étoit cultivé; mais les Islandois ignorent absolument toute espece de labourage & l'art de semer. On ne fait d'où peut procéder cette ignorance; car la tradition nous apprend que le pays étoit autrefois cultivé, & qu'il y avoit des champsensemencés. La vérité de cette tradition se reconnoît en divers endroits par les sillons de ces champs, & par les divisions qui en avoient été faites. Beaucoup de métairies, des plaines entières, & même quelques promontoires ont des noms dérivés d'*Aker*, qui veut dire *champ*; tels sont *Akrekot*, *Akregierde*, situés tous deux près de la ferme royale de Besssted, & *Akernef*, qui en est éloigné de trois milles. „ D'ailleurs, dit M. Horrebows, j'ai sous les yeux le Code de Droit d'Islande; j'y trouve différens chapitres où il est traité des terres labourées des champsensemencés, des contestations qu'ils pouvoient faire naître, & des décisions qui devoient intervenir sur ces objets.” Quoiqu'il soit démontré par ces faits que l'agriculture a été en vigueur dans l'isle, il est assez difficile d'expliquer comment un art si utile a été abandonné généralement; comment tous les habitans ont pu perdre à la fois l'habitude & le goût de labourer & de semer? On peut cependant présumer avec assez de fondement, que l'affreuse mortalité qui, vers le milieu du quatorzième siècle, fit périr une si grande quantité de monde en Europe, & surtout dans les pays septentrionaux, ayant réduit les Islandois à un très-petit nombre d'hommes, les bras manquèrent à la culture, & qu'insensiblement la facilité de recueillir les pâturages fit abandonner les occupations plus pénibles & plus multipliées du labour & de la récolte.

DEPUIS cette époque si funeste à l'humanité, on ne trouve rien dans les Annales Islandoises qui concerne l'agriculture. L'auteur Danois nous apprend

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Plantes potageres.

Arbres fruitiers.

Précautions qu'il faudroit prendre pour transporter des arbres dans cette isle.

Etat de son agriculture.

Conjectures sur la cause de l'abandon de la culture des terres.

Colonie d'agriculteurs envoyée en Islande.

DESCRIPTION que son Souverain a fait passer dans l'Islande plusieurs payfans de Danemarck & de Norvege, pour rétablir la culture des terres. Le climat de cette isle ne peut contrarier les succès qu'on est en droit de s'en promettre, puisqu'en Laponie, où l'été est beaucoup plus court, on recueille de très-bon froment; six ou sept semaines suffisent pour le semer, le faire mûrir & en faire la moisson (m). Nous avons de plus un fait qui démontre que le bled viendra très-bien en Islande; il croit en certains endroits de cette isle, surtout dans le canton de Skaftefield, une sorte de bled sauvage, dont on fait une farine excellente que les naturels estiment autant que celle qu'on leur apporte de Danemarck. Ce bled sauvage croit dans un terroir profond, où il ne croit aucune autre plante. En quelques endroits, il est petit & clair-semé; en d'autres, il est abondant & très-épais. Il se sème de lui-même chaque année. Sa tige, qui s'éleve à la hauteur de trois pieds, fournit une belle paille garnie d'un épi long, dont la forme est semblable à celle de notre froment. Peut-être que ce bled est un reste de celui qu'on avoit anciennement semé, & que le tems ou le défaut de culture ont fait dégénérer au point où on le voit aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le Roi de Danemarck a donné des ordres précis d'examiner cette plante, & d'essayer de la faire venir partout où l'on pourra, pour le bien général des habitans.

Bled sauvage. Les plantes marines, suivant notre auteur, sont en très-grand nombre; mais il ne nomme que l'*Alga marina saccharifera*, sur laquelle il nous apprend qu'un jeune médecin Islandois a donné une belle dissertation. Aucunes de ces productions marines ne sont inutiles aux habitans: les unes servent à nourrir les bestiaux pendant l'hiver, lorsque l'on manque de fourrage; l'algue sucrée se mange par goût, plutôt que par nécessité; elle fait même une branche de commerce entre les habitans des côtes & ceux qui sont plus éloignés dans les terres. Le prix de cette plante est de la moitié du prix que vaut le poisson séché.

Plantes marines.
L'Algue sucrée.

Forêts. A l'égard des arbres des forêts qui appartiennent encore au genre végétal, ils sont en assez petit nombre en Islande. On n'y voit que des bouleaux & des saules, dont la grosseur n'excede pas celle du bras, & dont la hauteur va au plus à dix ou douze pieds. En plusieurs endroits, les arbres sont rassemblés, de maniere qu'ils forment çà & là de petits bouquets; mais généralement parlant, on peut dire qu'ils sont assez rares relativement à l'étendue de l'Islande. Outre ces bois, il y a des broussailles & des arbrisseaux qui donnent assez d'ombrage, pour garantir du soleil une personne ou deux; le genévrier & d'autres arbuttes de cette espece sont fort communs. Nous ne faisons ici mention de ces productions peu considérables, que parce qu'elles offrent aux habitans des ressources pour faire du charbon, à l'usage des forges. Les habitans riverains en ont de bien plus sûres dans des arbres, que la mer amene tous les ans en grande quantité sur les côtes de leur isle.

En creusant la terre de côté & d'autre, on trouve des fouches pourries & de

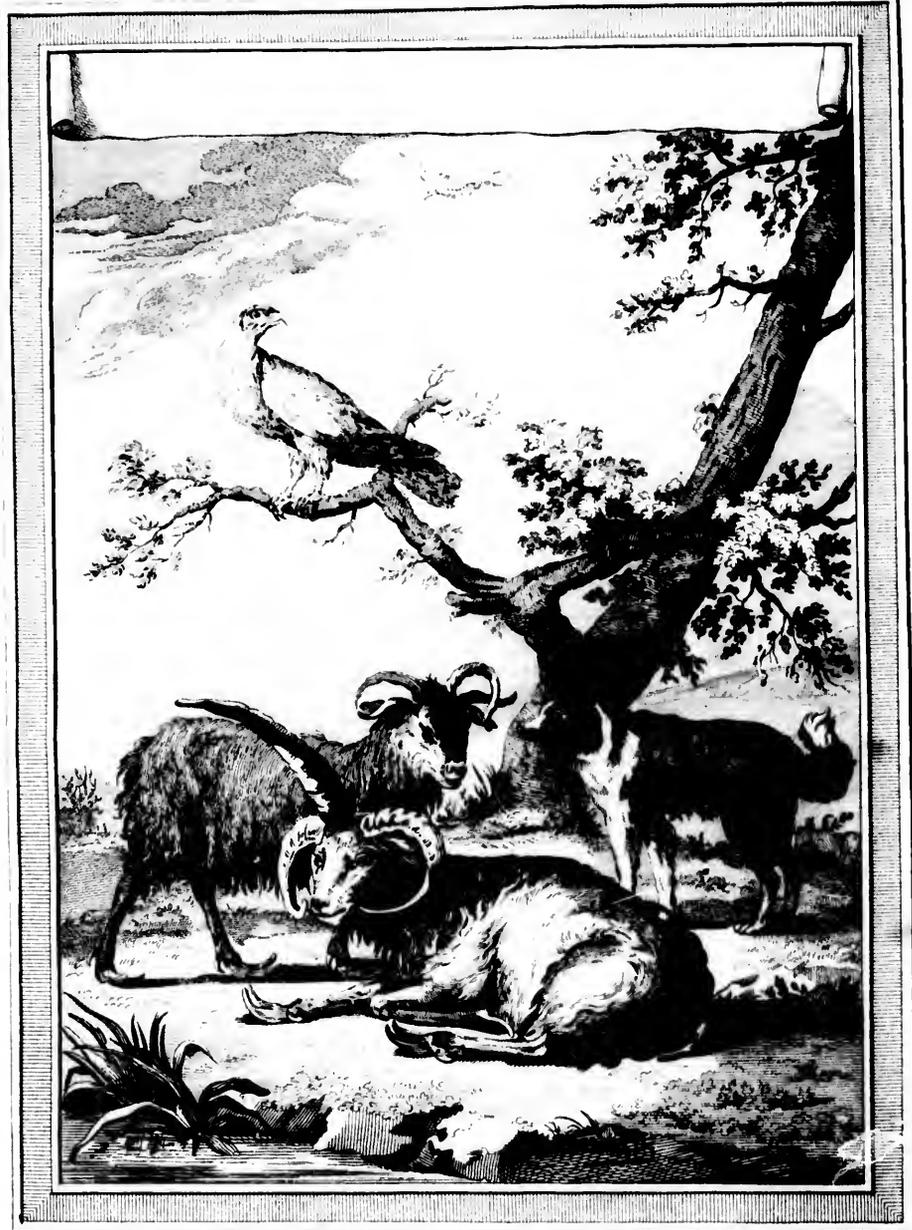
(m) Ce fait est tiré d'une excellente description, que M. *Hogbroms*, Professeur Allemand, a donnée récemment de cette contrée qu'il a visitée lui-même. On en donnera la traduction à l'article des *Voyages par terre*.

Danemarck
de cette isle
, puisqu'en
s-bon fro-
& en faire
e bled vien-
le, surtout
fait une fa-
ur apporte
, où il ne
clair-semé ;
me chaque
t une belle
notre fro-
ciennement .
u point où
donné des
partout où .

nombre ;
nous ap-
Aucunes
s fervent à
rage ; l'al-
même une
plus éloi-
u prix que

genre végé-
des bou-
& dont la
s, les ar-
bouquets ;
tivement à
arbrisseaux
ou deux ;
ns. Nous
orce qu'el-
l'usage des
es arbres,
eur isle.
ourries &
de

ne. On en
les *Voyages*



ANIMAUX D'ISLANDE.

de vieilles racines, qui indiquent qu'il y a eu anciennement des bois en bien des lieux, où il n'en existe plus actuellement. Quelquefois on en rencontre une espece fort singuliere, que l'on nomme *Schwarzen-brand*, *Noir-tison*. Ce bois est toujours à une grande profondeur, en morceaux larges & minces, comme de grandes tablettes, & communément entre de grosses pierres qui le couvrent par dessus & par dessous. Il est d'une pesanteur singuliere, fort dur, noir comme l'ébene & ondé : „ je sus extrêmement surpris, dit M. Horre-
 „ bows, lorsque j'en vis pour la premiere fois, & plus encore lorsqu'on m'affu-
 „ ra de quelle maniere il se trouvoit dans les pierres. Je doutai que ce fût du
 „ bois, & je crus devoir le mettre au rang des pétrifications; mais comme
 „ je fis l'expérience qu'il cédoit au rabot, qu'il donnoit des copeaux très-
 „ fins, & qu'on pouvoit le travailler comme l'on jugeoit à propos, je pense
 „ qu'il doit être regardé comme un bois d'une espece singuliere & en con-
 „ server le nom (n).”

IL n'y a point de bêtes fauves en Islande; il ne s'y trouve d'autres animaux sauvages que des renards. On y voit arriver quelques ours qui viennent du Groenland sur de gros glaçons; mais les habitans ont grand soin de les empêcher de pénétrer dans le pays, ou de s'y multiplier lorsqu'ils parviennent à y entrer. Dès qu'ils en aperçoivent un, ou seulement ses traces, ils ne cessent pas de le chercher & de le poursuivre jusqu'à ce qu'il soit tué. Deux motifs très-pressans les portent à cette chasse: le premier, c'est de prévenir les ravages que ces animaux, très-voraces dans les pays septentrionaux, pourroient faire parmi leurs troupeaux; le second, c'est de gagner le prix assigné pour la peau, qui doit en toute occasion être remise au Baillif, parce qu'elle est dévolue de droit au fisc royal. Ces peaux d'ours de Groenland passent pour les plus belles: on en a de blanches, de grises, de brunes & de tigrées.

LES renards d'Islande sont à peu près de la même couleur que les nôtres; les habitans les appellent *morroth*. Les noirs y sont très-rares, & on les regarde comme des étrangers qui sont venus dans l'isle sur les glaces du Groenland.

IL n'en est pas de même des renards blancs. Ils sont très-communs; mais on en voit très-peu de gris-bleu. Les blancs le sont l'été comme l'hiver, & ne changent pas de couleur (o). Ceux des autres couleurs la conservent également pendant toute l'année, à l'exception du tems de leur mue, où, comme l'on fait, tous les animaux paroissent d'une couleur mêlée.

LES animaux domestiques d'Islande, sont les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons & les chevres. Les premiers sont généralement petits, courts & ramassés, mais vigoureux & forts. Les habitans les aiment beaucoup: ils sont si communs, que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval, & que chacun se pique d'en avoir le plus qu'il peut; ce qui leur est d'autant plus facile, qu'ils ne coûtent rien à nourrir, & que ceux dont on n'a pas besoin, on les mene, après les avoir marqués, dans les montagnes,

(n) Il y a beaucoup d'apparence que ce bois est une sorte de bois fossile, qu'on trouve assez souvent dans les tourbieres. Bartholin l'appelle *ebene fossile*. Voyez les *Acta Medica & Philosophica Hafniensia*. Tome IV, page 182.
 (o) Premier volume, page 154.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.Bois singulier, appelé
Noir-Tison.Genre animal.
Ours qui viennent du Groenland sur des glaçons.

Renards de différente couleur.

Animaux domestiques.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. où on les laisse plus ou moins de tems. Lorsqu'on veut les prendre, on envoie des gens qui les chassent, les rassemblent en une troupe & les prennent avec des cordes, parce qu'alors ils sont devenus très-sauvages. Si quelques jumens donnent des poulains dans ces montagnes, les propriétaires les marquent comme les autres & les laissent-là trois ans. Ces chevaux deviennent communément plus beaux, plus fiers & plus gras que tous ceux qui sont élevés dans les écuries.

Bestiaux. EN général, les bœufs & les vaches n'ont rien en Islande qui les distingue des nôtres; mais dans les parties méridionales de l'île, on voit plusieurs de ces animaux qui n'ont point de cornes. Les Islandois tirent leur principal revenu de leurs vaches, par le commerce de beurre qu'ils font, & par l'usage où ils sont de composer leurs boissons ordinaires avec le petit-lait qui reste, lorsque le beurre est fait. Ils donnent à cette liqueur le nom de *Syre*. A mesure qu'elle vieillit, elle devient claire & aigre, jusqu'à égaler en force le vinaigre de vin; après quoi n'étant plus potable seule, on y mêle beaucoup d'eau pour en tempérer l'acidité.

Nourriture extraordinaire des vaches. DANS les contrées méridionales où les pâturages ne sont pas assez communs relativement à leur population, les Islandois ont un usage qu'on pourroit éprouver peut-être avec quelque avantage dans tous les pays maritimes, où les fourrages sont rares. On nourrit les vaches avec l'eau dans laquelle on a fait cuire du poisson, & l'on y mêle même des poissons pourris & des arrêtes, qu'on réduit en bouillie à force de feu. Les vaches y sont si bien accoutumées, qu'elles sont très-friandes de cette nourriture. C'est même pour elles une espèce de rafraîchissement, après lequel elles donnent de bon lait, sans qu'il contracte ni mauvais goût, ni odeur désagréable.

Moutons & brebis différens des nôtres. LES chevres, les moutons sont de même grandeur que les nôtres. Ces derniers ne diffèrent de nos moutons qu'en ce qu'ils ont presque tous, moutons, brebis & béliers, des cornes plus grandes & plus grosses que ces animaux n'en ont chez nous. Il s'en trouve plusieurs qui ont trois cornes, & quelques-uns même qui en ont quatre, cinq & même davantage. Cependant il ne faut pas croire que cette particularité soit commune à toute la race des moutons d'Islande, & que tous les béliers y aient plus de deux cornes. Dans un troupeau de cinq à six cens moutons, on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes; & lorsque le cas arrive, on les envoie à Copenhague comme une rareté. Tout mouton qui a plus de deux cornes vaut en Islande, comme ailleurs, beaucoup plus qu'un autre, à cause de sa singularité; & c'est une preuve qu'ils n'y sont pas bien communs.

Trafic de moutons & de laine. IL se fait tous les ans un grand trafic de moutons & de la laine qu'on a recueillie, qu'on enleve pour le Danemarck; cependant cette laine, en général, ne paroît pas supérieure à celle des moutons de ce royaume. Le choix de la matière, la préparation qu'on fait lui donner, ce sont-là les moyens les plus sûrs qu'on doit employer dans la fabrication des étoffes pour les conduire à la perfection, & c'est aussi par-là qu'on parvient à tirer un parti très-avantageux de la laine d'Islande, qui a, comme partout ailleurs, différens degrés de qualité & de bonté.

CETTE île n'ayant point d'autres grains que ceux qu'on y apporte de Danemarck, ce qui les rend toujours chers, on y élève peu de volaille, telle que des poules, des canards & des pigeons: il ne s'en trouve même que chez quelques gens aisés, qui se piquent de vivre avec un peu de délicatesse, ou chez des marchands qui nourrissent des poules, pour faire commerce de leurs œufs.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.
Oiseaux.
Rareté de la
volaille do-
mestique.

LA disette de volaille domestique est à la vérité bien réparée par l'abondance du gibier, & surtout des oiseaux aquatiques. Le gibier consiste en becassés, en cailles, & en perdrix d'une espèce particulière, qui est blanche en hiver, grise pendant l'été, & qui a toujours les pattes couvertes d'un petit duvet (p): c'est ce qui a fait donner à ces oiseaux, par les Ornithologistes, le nom de *Lagopodes*; en Allemagne & en Suisse on les appelle *Poules-à-neige*.

Abondance
d'oiseaux
aquatiques.

PARMI les oiseaux qui vivent sur les eaux & qu'on y voit en grand nombre, il faut distinguer ceux d'eau douce & ceux de mer. Ces derniers sont en troupes immenses sur de petites îles voisines de l'Islande, & se répandent jusqu'à douze ou quinze lieues de distance. C'est même à la vue de ces oiseaux qu'on commence à s'apercevoir qu'on approche de cette île. On retrouve parmi ces oiseaux de mer différentes espèces de mouettes, & la plupart de ceux, dont on trouve la Description au Tome XV (q) de cet ouvrage, à l'article du *Voyage au Spitzberg de Barenz*.

Oiseaux de
mer.

PARMI les oiseaux de rivière & d'eau douce qui sont mangeables, il y en a quelques-uns d'un goût exquis. On met dans cette classe les cygnes, les oies, les canards, les plongeurs, les sarcelles, & d'autres de cette espèce.

Oiseaux de
rivière.

LES cygnes & les canards sont de tous ces oiseaux ceux qui font le plus de profit aux Islandois par leur multitude, par leurs œufs qui sont une bonne nourriture, & par le duvet & les plumes dont on fait un commerce très-lucratif.

LES Islandois distinguent dix sortes de canards, qu'ils désignent tous par des noms particuliers. Dans ce nombre, il n'y en a que six sortes qui se mangent. Les meilleurs sont de la grosseur d'un pigeon, & paroissent être une sorte de *rouges* ou *rougets*. Mais l'espèce la plus estimable, la plus utile, est le canard à duvet, appelé en Islandois *Aeder-Fugl*, en Allemand *Eyder-Ente*, & en Latin *Anas plumis mollissimis* (r). Le mâle est à-peu-près de la grosseur d'une oie ordinaire, & porte beaucoup de plumes blanches; la femelle n'est pas plus grosse qu'une canne commune, & ses plumes sous l'estomac sont brunes. Il y en a une grande quantité dans toutes les parties de l'île; mais le plus grand nombre se tient du côté de l'Occident, parce qu'il s'y trouve de petites îles, où ces oiseaux font leur retraite. Les habitans ayant reconnu le bénéfice qu'ils tiroient de ces *Aeder-Fugl*, ont formé plusieurs petites îles à quelque distance des côtes pour y attirer ces

Canard qui
donne l'eidre-
don.

(p) Voyez la *Flora Lapponica* de M. Linnæus, paragraphe 342. Il a été parlé ci-devant de ces oiseaux à l'article de la Laponie. Voyez le XXIIe Volume de ce Recueil, pag. 422 & suiv. R. d. E.

(q) C'est le Tome XXII de notre Edition. R. d. E.

(r) Voyez le *Musæum Danicum* de Wormius, p. 302.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. oiseaux; aussi s'y en trouve-t-il une multitude infinie, parce qu'ils multiplient beaucoup. Quoique ce canard ait soin de choisir ainsi de petites îles désertes, pour y établir son ménage, cependant avec un peu de précautions on parvient à l'accoutumer à vivre près des habitations; mais il ne faut alors garder ni chien ni bétail. „ J'ai moi-même été témoin, dit M. Horrebows, „ que les canards vont quelquefois habiter la terre-ferme. Alors si ceux qui „ les y ont attirés ne leur donnent point d'inquiétude, ils peuvent aller & „ venir parmi ces oiseaux, même quand ils sont sur leurs œufs, sans qu'ils en „ soient effarouchés. On peut aussi leur ôter ces œufs, sans qu'ils quittent „ leurs nids, & sans que cette perte les empêche de renouveler leur ponte „ jusqu'à trois fois. Les petits qui naissent dans ces endroits, y couvent l'année suivante, & se multiplient au profit du propriétaire.”

L'ESTOMAC de cet oiseau est garni de ce duvet mol & élastique, connu sous le nom d'*eiderdunen*, d'où vient notre mot corrompu d'*egledon*, ou celui d'*eiderdon*. Le meilleur est celui qu'on appelle *duvet-vif*, parce qu'il a le plus de ressort & qu'il est encore le plus durable. L'oiseau se l'arrache de l'estomac pour faire son nid; c'est-là qu'on le ramasse & qu'on l'enlève avec les œufs. La première ponte enlevée, le canard refait un autre nid, se déplume de nouveau, & pond d'autres œufs qu'on lui dérobe encore. Cependant il ne se décourage point; un autre nid est bientôt refait, & replumé une troisième fois. Mais comme la femelle est alors toute dépouillée de plumes sous l'estomac, le mâle vient à son défaut, & se déplume à son tour. C'est ce qui fait que ce nouveau duvet est le plus précieux & le plus blanc: car le mâle a l'estomac blanc, au lieu que la femelle l'a brun. Elle fait donc une troisième ponte; mais si on enlève encore ses œufs, elle abandonne pour jamais cet endroit. Aussi les bons économes ont grand soin de lui laisser couvrir cette ponte; ils sont assurés que l'année suivante revenant au même endroit avec son mâle & ses enfans, au lieu d'un nid, ils en auront trois ou quatre.

QUAND les petits canards ont quitté le nid, on ôte le duvet pour la troisième fois. De cette façon, les habitans ont de chaque nid deux pontes d'œufs & trois récoltes de duvet. On peut juger de-là quel profit ces oiseaux rapportent à ceux qui ont plusieurs centaines de nids sur leur terrain. Les œufs ont très-bon goût, & ne le cedent point à ceux de poule. Tout ce que les Islandois amassent de duvet, est transporté hors du pays, parce qu'ils en font peu d'usage, & qu'ils aiment mieux en tirer de l'argent; cette marchandise est toujours d'un prix assez cher.

AVANT de terminer la description de ce qui concerne les oiseaux aquatiques qu'on voit en Islande, il est bon de remarquer l'industrie avec laquelle les habitans vont dénicher leurs œufs & leurs petits, malgré le danger affreux dont ils sont menacés dans cette expédition. „ J'ai moi-même été témoin, dit leur historien, de la manière dont on s'y prend; & je dois avouer „ que je n'ai pu voir, sans frémir, avec quelle intrépidité des hommes osent „ risquer leur vie pour servir leur intérêt. Plusieurs fois il est arrivé que, „ faute de prendre assez de précautions, plusieurs personnes ont péri malheureusement à cette chasse.”

ON a déjà dit que les oiseaux cherchent pour placer leurs nids les endroits les plus inacessibles aux hommes, & les rochers les plus escarpés. Voici les dispositions que l'on fait pour réussir à attaquer ces petites habitations. On attache très solidement au haut du rocher une solive, qui reste saillante le plus qu'il est possible: elle porte une poulie & une corde, au moyen desquelles un homme lié par le milieu du corps descend tout le long des rochers. Il tient une longue perche armée d'un crochet de fer, pour s'approcher des rochers & se diriger à son gré. A certain signal convenu, les hommes qui sont sur le rocher retirent celui-ci qui fait chaque fois une récolte de cent à deux cens œufs. La promenade se continue tant qu'on trouve des œufs, ou tant qu'il est possible de supporter cette suspension, qui devient très-fatigante. Pendant cette chasse, on voit les oiseaux s'envoler par milliers, en poussant des cris affreux. Les habitans des endroits où cette chasse est praticable, en retirent un grand bénéfice; car outre les œufs, ils enlèvent aussi quantité de jeunes oiseaux, dont les uns servent de nourriture, & les autres donnent beaucoup de plumes qui se vendent aux négocians Danois, ainsi que l'*eiderdon*.

ON remarque que tous ces œufs sont d'un jaune verdâtre, tacheté de brun, comme le sont ordinairement ceux des oiseaux qui habitent les eaux douces. La coquille des premiers est infiniment plus épaisse que celle des œufs des oiseaux terrestres (s), & c'est vraisemblablement afin que dans ce climat froid ils conservent mieux la chaleur, qu'ils reçoivent de l'incubation de la femelle pendant le tems qu'elle les laisse découverts pour aller chercher sa nourriture. La plupart de ces œufs sont d'un bon goût & sont un aliment très-sain.

LES oiseaux de proie qu'on trouve en Islande, se réduisent aux quatre espèces suivantes; savoir, l'aigle, le faucon, l'épervier & le corbeau; on n'y en voit aucune autre. Comme trois de ces oiseaux n'ont rien qui les distingue de ceux de la même espèce qu'on connoît partout, nous ne nous arrêterons qu'à faire connoître le faucon d'Islande, qui a la réputation d'être le plus brave & le plus adroit à la chasse de tous les autres faucons de l'Europe.

ON ne connoît ici qu'une seule espèce de faucons, parmi lesquels il en est des blancs, des gris-blancs & d'entièrement gris. On trouve quelquefois dans le même nid des petits de toutes ces couleurs. Ce qui a pu donner lieu de dire qu'il y en avoit de plusieurs espèces, c'est cette variété de couleurs, & la différence de grosseur qui est entre le mâle & la femelle, le premier étant bien plus petit & moins haut que l'autre.

OUTRE les faucons qui font leur nid en Islande, il y en vient encore quelquefois en hiver du Groenland, qui sont presque tous blancs. On appelle ceux-ci *faucons volans*, parce qu'ils ne pondent pas dans le pays.

DANS chaque canton il y a un ou plusieurs fauconniers, qui s'attachent si bien à observer les faucons qui l'habitent & à épier leurs mouvemens, qu'il n'y a pas un seul nid qu'ils ne connoissent. Ces chasseurs ont des brevets du

(s) On a aussi remarqué que les œufs des oiseaux aquatiques contiennent beaucoup plus de blanc que ceux des autres oiseaux, parce qu'il faut beaucoup plus de tems au fœtus pour parvenir à la maturité, à cause de l'humidité & du froid dont il est continuellement environné, & que par conséquent il doit avoir une plus grande quantité de blanc, qui est sa nourriture dans l'œuf.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE.

Maniere dangereuse de dénicher les nids des oiseaux aquatiques.

Couleur des œufs des oiseaux aquatiques.

Oiseaux de proie.

Faucons d'Islande.

Faucons du Groenland, appelés faucons volans.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. Baillif, & ils sont les seuls auxquels il soit permis de prendre des faucons. Tous doivent être Islandois, & cette occupation est très-lucrative, quand on joint l'intelligence au bonheur.

Chasse au faucon.

LA maniere dont on attrape les faucons, mérite d'être rapportée à cause de sa simplicité. On plante à terre deux pieux sur une même ligne, à la distance de deux toises l'un de l'autre. On attache au premier, par une patte, un pigeon ou une perdrix, avec une ficelle de trois ou quatre aunes de long, afin que l'oiseau ait du jeu pour voltiger. A l'autre patte de l'oiseau tient une autre ficelle de cinquante ou soixante toises de long, qui passe dans le second pieu, & dont le fauconnier tient le bout pour tirer la perdrix du premier au second pieu. Près de ce dernier est planté un bâton qui porte un filet tendu perpendiculairement sur un demi-cercle de trois ou quatre aunes de diametre, de maniere qu'en tombant il couvre ce pieu & tout le terrain qui l'environne à une certaine distance. A l'extrémité du filet en demi-cercle est attachée une ficelle de même longueur que la précédente, & qui passe par le pieu planté du côté du fauconnier. C'est avec cette ficelle qu'il peut tirer à terre le filet pour envelopper le faucon, de la même maniere qu'il a tiré la perdrix du premier piquet au second. Les fauconniers choisissent pour cette chasse les endroits voisins des nids des faucons, & les lieux où ils ont vu reposer des faucons volans nouvellement arrivés.

Dès que le faucon aperçoit voltiger la perdrix qui sert d'appât, on le voit tourner en planant directement sur l'oiseau, & examiner s'il n'y a point de danger. Enfin il se précipite à terre avec une rapidité sans égale; d'un coup de bec il coupe d'abord la tête de l'oiseau aussi nettement que si elle eût été tranchée avec un couteau, puis il remonte en l'air assez haut pour s'assurer qu'il peut tranquillement se repaître. Pendant qu'il s'envole, le fauconnier tire la perdrix vers le filet, mais assez promptement, pour que le faucon ne puisse pas s'en apercevoir. Bientôt après cet oiseau revient se saisir de sa proie; alors le fauconnier tire le filet, & le faucon se trouve pris comme dans une cage. Le fauconnier s'approche: il prend le faucon avec beaucoup de précaution, pour ne lui arracher aucune plume, & aidé d'un de ses gens, il lui met un chaperon sur les yeux. Pendant la chasse, il faut que le fauconnier se tienne bien caché ou couché par terre à cinquante ou soixante toises de son filet; car le faucon, qui est naturellement soupçonneux, & qui a la vue très-sûre, n'approcheroit jamais de la perdrix qui sert d'appât, s'il découvroit la moindre chose qui lui fit ombrage, & surtout des hommes.

Tous les ans, le jour de la St. Jean, chaque fauconnier se rend à Besssted, maison appartenante au Roi de Danemarck, où loge le grand Baillif de l'isle, & il y dépose ses faucons. Le fauconnier du Roi, qui vient aussi chaque année dans l'isle, choisit les faucons capables de servir, réforme ceux qui ne le sont pas, & fait porter les premiers dans son vaisseau pour les conduire à Copenhague.

Récompense des fauconniers.

SUR la vérification du fauconnier du roi, les fauconniers Islandois reçoivent du Baillif de Besssted quinze rixdales (†) pour un faucon blanc, dix pour un

(†) La rixdale courante de Danemarck vaut 4 livres 10 sols 6 deniers, argent de France.

gris-blanc, & sept pour chacun de ceux qui sont entièrement gris. On leur accorde même une gratification de deux ou de quatre rixdales, quand ils livrent un ou plusieurs faucons des deux premières couleurs, parce qu'ils sont les plus rares.

QUAND le vaisseau destiné à transporter les faucons est prêt à mettre à la voile, le fauconnier royal fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour nourrir ces oiseaux pendant quinze jours; mais on en conserve de vivans, ainsi que d'autre bétail, afin de ne pas manquer de provisions, si le trajet duroit plus de trois semaines ou un mois, qui est le tems qu'on y emploie communément, étant défendu à ce vaisseau de prendre terre, à moins d'une nécessité très-pressante. Il faut beaucoup de soins pour que ces faucons arrivent sains & saufs en Danemarck (u); ils sont rangés entre les deux ponts sur des perches auxquelles on les attache, & qui sont garnies de coussins de gros drap d'Islande remplis de foin. La quantité de faucons que le Danemarck tire annuellement de l'Islande, n'est pas toujours la même, mais communément le nombre de ces oiseaux de proie est de cent ou cent vingt, & quelquefois il a été à plus de deux cens. C'est de ces jeunes faucons que le Roi de Danemarck envoie tous les ans à différens Princes de l'Europe.

APRÈS tous les oiseaux dont nous avons parlé, les Islandois en ont de petits, que M. Horrebows croit inconnus en Danemarck, & auxquels les Insulaires donnent des noms particuliers. Il y en a de la grosseur des alouettes, d'autres approchans des moineaux, & tous sont très-bons à manger.

DE toutes les classes que comprend le genre animal en Islande, celle des Poissons en est la plus nombreuse, la plus variée & la plus intéressante. Cette île, par sa situation, jouit préférentiellement à tous les endroits du monde, d'une abondance inépuisable de grands & de petits poissons de mer, qui ont encore l'avantage d'être du plus excellent goût. Car, pour l'observer en passant, l'expérience fait reconnoître que le poisson est plus gras & meilleur dans les plages les plus voisines du Nord, & que partout il est plus parfait en hiver & par les grands froids, qu'en tout autre tems. Il est d'ailleurs vraisemblable, comme le pense M. Anderson (v), que les abîmes profonds situés sous le pôle, sont la véritable source des poissons de la mer; qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient le plus; qu'ils y acquièrent toute leur consistance; & que plus ils s'en éloignent, plus ils perdent de leur vigueur & de leur graisse. Cependant la multiplication excessive de ces poissons, les force à sortir de leur lieu natal, à se répandre sur les côtes qui environnent la mer du Nord, & à venir s'offrir eux-mêmes aux peuples qui les habitent, & dont l'industrie fait suppléer par le commerce de ces poissons au défaut des autres productions que la nature a refusées à leurs climats.

LES Islandois principalement doivent donc à leur situation, l'avantage de recevoir en abondance, avec tous les vents, dans le golfe & dans les baies de leur île, toutes sortes de bons poissons qui viennent immédiatement du Nord.

(u) On peut en voir le détail dans l'ouvrage de M. Anderson, p. 84.

(v) Histoire naturelle d'Islande, T. I. p. 99.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Maniere de
transporter
les faucons.

Autres oi-
seaux.

Poissons.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. Les principaux & les plus utiles sont le Hareng, le Cabeliau, la grande Morue, le Merlan, le Turbot, le Flaitan & les Solles.

Le hareng. LE Hareng, ou le poisson couronné, comme l'appellent les pêcheurs Danois, est si généralement connu, qu'il n'est pas besoin de le décrire pour le faire distinguer de tous les autres. Cependant on ne connoît point encore assez toutes les espèces de ce poisson, pour les ranger sous des classes particulières. On croit communément que les harengs ne vivent que du limon de l'eau, & c'est une erreur fort accréditée parmi les pêcheurs. Mais l'examen de leur bouche, dans laquelle on voit de petites dents, prouve d'une manière incontrétable que ces dents ne leur ont pas été données pour avaler de l'eau. En effet, des curieux ont trouvé dans l'estomac de ces poissons des alimens solides. Neukrantz, qui a donné un Traité sur les harengs (x), rapporte qu'il a souvent trouvé dans l'estomac d'un de ces poissons plus de soixante petits crabes, à moitié digérés. Leuwenhoeek ayant fait la dissection de quelques harengs dans le tems du frai de ces poissons, a vu quantité d'œufs dans leurs intestins.

Quoi qu'il en soit de la variété des espèces du hareng & de la nourriture qu'il prend, il est sûr que ces poissons arrivent tous les ans par troupes innombrables sur les côtes d'Islande, ainsi que dans les Mers Septentrionales d'Europe, & que c'est-là que vont les attendre différentes nations auxquelles ils fournissent une branche de commerce considérable. Ce n'est pas un spectacle indifférent, que de considérer les migrations des harengs, & la guerre que leur font les autres poissons. Anderson, d'après Neukrantz, en fait une description curieuse. C'est donc de cet Ecrivain, ou plutôt de son Traducteur, & du Journal Etranger de Mai 1757, que nous empruntons les détails qui suivent.

Migration des harengs.

ANDERSON, après avoir établi par différentes preuves tirées des Relations des voyageurs, que les harengs, ainsi que beaucoup d'autres petites espèces, telles que les maquereaux, les plies, les sardines, &c. sont leur séjour habituel dans les abîmes les plus reculés du Nord, s'explique en ces termes : „ Il „ est certain que les glaces immenses qui ne se fondent jamais dans ces mers, „ & qui augmentent tous les ans en épaisseur & en étendue, sont pour ces „ poissons une retraite sûre, qui conserve leur frai & qui favorise l'accroissement de leurs petits ; car il est évident que dans ces gouffres profonds & „ glacés ils n'ont rien à craindre des marfouins, cabeliaux, &c. que la difficulté de respirer dans ces endroits empêche d'y pénétrer, & moins encore „ des baleines, qui ayant les poumons conformés presque comme les animaux „ terrestres, ont toujours besoin d'un air pur & nouveau pour respirer ; en „ sorte que ces petits poissons jouissent dans leur retraite d'un repos qui ne „ peut être troublé ni par les gros poissons, ni par les pêcheurs qui ne peuvent en approcher”. Il arrive de-là que se multipliant prodigieusement, leur

(x) *De Harengo Exercitatio Medica, in qua principis praeicium exquisitissima bonitas summaque gloria asserta & vindicata*, in-4o. Lub 1654. Ceux qui désireront avoir des connoissances exactes & détaillées de toute l'économie du hareng & de sa constitution anatomique, les trouveront dans l'ouvrage qui

vient d'être cité ; dans un autre Ecrit de Jacques Solas Dodd. Anglois, qui a publié en 1750 un volume in-8o. sous le titre : *Essay towards a natural history of the Herring*, & dans le Journal Etranger du mois de Mai 1757.

au, la grande

pêcheurs Da-
scrire pour le
t encore assez
particulieres.
de l'eau, &
amen de leur
aniere incon-
de l'eau. En
imens solides.
qu'il a sou-
petits crabes,
ques harengs
eurs intestins.
la nourriture
upes innom-
ales d'Euro-
elles ils four-

spectacle in-
erre que leur
ne descrip-
ducteur, &
qui suivent.
les Relations
ites especes,
séjour habi-
ermes: „ Il
is ces mers,
nt pour ces
l'accroisse-
profonds &
que la diffi-
oins encore
les animaux
épirer; en-
epos qui ne
qui ne peu-
gieusement,
leur

autre Ecrit de
, qui a publié
s le titre: *Es-*
the Herring.
du mois de

leur nombre s'accroît tellement, qu'enfin la nourriture leur manque & les oblige à détacher des colonies, pour aller vivre ailleurs. Peut-être aussi qu'un petit reste de ces colonies, ou du moins leur progéniture, après bien des détours dont nous parlerons incessamment, s'en retourne ensuite vers le pôle, pour contribuer de sa part à la conservation de l'espece.

SORTANT des glaces du Nord, les troupes de harengs sont aussitôt attaquées par toutes les grosses & les petites especes de poissons voraces, qui, pressés par la faim & conduits par un instinct particulier, vont à leur rencontre, & les chassent continuellement devant eux, de la mer Glaciale dans l'Océan Atlantique. Les harengs effrayés cherchent bientôt les Côtes, & se jettent dans les Golfes, les Bas-fonds, & même aux embouchures des Fleuves, tant pour y trouver un asyle contre leurs ennemis, que pour mettre leurs petits en sûreté. Aussitôt qu'ils ont jetté leur frai, ils continuent leur route; & le même instinct qui fait voyager les peres, porte leurs enfans à les suivre, dès qu'ils en ont la force. Tous ceux qui échappent aux filets des pêcheurs, se rendent vraisemblablement dans d'autres mers, car ils disparaissent entièrement. Mais suivons, avec notre historien, les harengs dans leurs voyages. Nous trouverons également de quoi exciter notre admiration & satisfaire notre curiosité.

C'EST au commencement de l'année que débouche des mers du Pole la troupe innombrable des harengs. Elle se montre d'abord à l'endroit de la mer où elle paroît la plus large, & son étendue occupe, suivant un auteur Anglois (y), pour le moins autant d'espace en largeur que toute la longueur de la Grande Bretagne & de l'Irlande. Son aîle droite se détourne vers l'Occident; elle tombe au mois de Mars sur l'Islande, & c'est là principalement que les colonnes de harengs sont d'une épaisseur prodigieuse. La quantité de gros poissons qui les attendent, les oiseaux de mer qui fondent sur eux par milliers, les font tenir tellement ferrés de tous côtés, qu'on les aperçoit de loin par la couleur noirâtre de la mer, & par l'agitation qu'ils y excitent en s'élevant souvent jusqu'à la surface, & s'élançant même en l'air pour éviter un danger pressant. Si alors on va au-devant d'eux, & qu'avec une espece de pelle dont on se sert pour arroser les voiles des vaisseaux, ou un autre instrument large & creux, on puise de l'eau, on est certain de tirer chaque fois un grand nombre de harengs. Au reste, on ne fait pas si cette colonne, avant d'aborder l'Islande, n'envoie pas un fort détachement au Banc de Terre-Neuve, & l'on ignore de même ce que devient le reste de la colonne qui file le long de la côte occidentale de l'isle. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses golfes, ses détroits, ses baies sont tous remplis de harengs, & en même tems de quantité d'autres gros poissons qui les attendent. Parmi ces ennemis des harengs, on distingue, entre autres, le Nordcaper (z), qui est un des plus dangereux &

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Route an-
nuelle des
harengs.

Adresse du
Nordcaper à
prendre les
harengs.

(y) Dans l'Atlas maritime & commerçant, publié en Anglois à Londres en 1728, & cité par M. Anderson, p. 149.

(z) C'est une espece de baleine qui se nourrit de harengs, & à laquelle les Islandois ont donné le nom de *Sildreke*, mot qu'il

ne faut pas rendre par *matre des harengs*, comme M. Anderson (p. 115), mais par *persecuteur des harengs*, ainsi que l'observe M. Horrebows, qui nous apprend que *reke* en Islandois signifie *chasser & poursuivre*, p. 259.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

remarquable par la ruse dont il se sert pour en faire sa proie. Il se tient le plus souvent aux environs de l'extrémité septentrionale de la Norvege, qu'on appelle Cap du Nord, d'où il a tiré son nom. Ce poste ne peut être plus favorable à ses vues, car il est d'abord averti du passage des harengs qui côtoient la Norvege en descendant du Nord. Lorsque toutes les troupes de harengs ont dépassé sa demeure habituelle, son intérêt l'amene aux environs de l'Islande. Là, quand il est pressé par la faim, il a l'adresse de rassembler les harengs dispersés dans les golfes de l'île, & de les chasser devant lui vers la côte. Lorsqu'il les voit en assez grande quantité, il les resserre le plus qu'il peut dans quelque baie, & par un coup de queue il y excite un tourbillon très-rapide, & capable même d'entraîner de légers canots. Cette petite tempête étourdit & comprime tellement les malheureux harengs, qu'ils se précipitent par milliers dans sa gueule qu'il tient ouverte. Il les y attire encore en aspirant avec force l'air & l'eau, ce qui les entraîne directement dans son estomac comme dans un gouffre.

Suite de la
route des ha-
rengs.

L'AILLE gauche des harengs, par sa marche, est plus à portée de notre connoissance. Elle se porte à l'Orient; & après avoir détaché une colonne qui rase les côtes Orientales & Occidentales de l'Islande, elle descend la mer du Nord, sans cesse chassée par les marfouins & les cabeliaux. A une certaine hauteur, elle forme deux divisions. L'aile Orientale dirige sa courtée vers la Norvege, dont elle rase la côte; & se divisant de nouveau, une partie suit la Norvege en ligne droite jusqu'à ce qu'elle tombe par le Détroit du Sud dans la mer Baltique, & l'autre partie étant arrivée à la pointe du Nord du Jutland, se sépare encore en deux colonnes. La premiere défile le long de la côte Orientale de Jutland, & se réunit promptement par les Belts avec celle de la mer Baltique, pendant que la seconde descendant à l'Occident des mêmes plages, & côtoyant ensuite le Schleswick, le Holstein, l'Evêché de Breme & la Frise, se jette par le Texel & le Vlie dans le Zuiderzée; puis, après l'avoir parcouru, s'en retourne dans la mer du Nord.

LA seconde des deux grandes divisions, qui tourne à l'Occident, est aujourd'hui la plus nombreuse. Elle s'en va, toujours accompagnée de marfouins, de cabeliaux & de requins, droit aux Isles de Schetland & aux Orca-des, où les pêcheurs de Hollande les attendent au tems marqué; de-là s'avancant vers l'Ecosse, elle s'y divise en deux colonnes, dont l'une, après avoir descendu le long de la côte Orientale de l'Ecosse, fait le tour de l'Angleterre, en laissant toutefois dans sa route des détachemens considérables qui se portent sur les côtes des Frisons, des Hollandois, des Zélandois, des Brabançons, des Flamands & des François. L'autre colonne tombe en partage aux habitans de la partie Occidentale de l'Ecosse & aux Irlandois, qui de tous côtés sont alors environnés de harengs. Toutes ces divisions s'étant à la fin réunies dans la Manche, ce qui est échappé aux filets des pêcheurs, à la voracité des poissons & aux oiseaux de proie, forme encore un nombre prodigieux (a),

(a) Cet auteur ajoute, que ceux qui font les pêcheurs, est à celui de la troupe, lorsqu'elle arrive du Nord, comme un est à portion du nombre de harengs pris par tous un million.

& se jette dans l'océan Atlantique, où il se perd; du moins on n'en voit plus sur toutes les côtes de l'Europe.

LE hareng fréquente aussi les côtes de l'Amérique Septentrionale, mais il s'en faut beaucoup qu'il y soit aussi abondant qu'en Europe; & en tirant du côté du Midi, on n'en voit plus au-delà des fleuves de la Caroline. On ne fait pas si la colonne qui pénètre en Amérique, est un détachement de la grande troupe descendant du Nord, ou si c'est un reste de ceux qui s'en sont retournés par la Manche. „ Quoi qu'il en soit”, dit l'auteur Anglois de l'*Atlas maritime & commerçant*, „ autant que j'ai pu découvrir par mes recherches, le hareng ne se trouve jamais, du moins en grande quantité, dans les pays méridionaux, comme l'Espagne, le Portugal, les côtes méridionales de la France, ni sur les côtes de l'Océan, ni dans la Méditerranée, ni dans les parages d'Afrique, comme s'il étoit défendu à ce poisson de se livrer à ces peuples, ainsi qu'il fait aux autres, pour les mettre dans la nécessité de tirer leurs provisions d'Angleterre.”

QUELQUE envie que ce même Anglois, par zèle pour son pays, paroisse avoir de nous persuader que sa nation fait un commerce considérable de harengs, il est sûr que ce sont les Hollandois qui distribuent ce poisson par toute l'Europe, & que le commerce qu'ils en font, est non-seulement beaucoup plus étendu que celui des Anglois, mais même supérieur à celui de toutes les autres nations ensemble.

CETTE seule pêche nourrit en Hollande ordinairement plus de cent mille personnes, & elle en enrichit beaucoup. *Huet* fait monter à la quantité de trois cents mille tonneaux, le produit annuel de cette Pêche, qu'il évalue à vingt-cinq millions d'écus de banque, dont dix-sept millions en pur gain, & huit millions pour les frais. *Funcius* soutient que les Hollandois pêchent par an quatorze mille huit cents millions de harengs. *Dodd* prétend qu'en 1688 quatre cents cinquante mille Hollandois furent employés à la Pêche du hareng.

CHAQUE année, à la St. Jean; les Hollandois se rendent, ainsi qu'on l'a déjà dit, aux îles de Schetland ou Hiltland, du côté de Fayrhill & de Bockenefs, avec cent cinquante, ou soixante buyes, sorte de barques destinées à cette pêche. Lorsqu'elles sont rassemblées, on se met en mer en poussant au Nord-Nord-Ouest, & l'on jette le premier filet près de Fayrhill la nuit du lendemain de la St. Jean d'abord après minuit. La pêche ne se fait jamais pendant le jour, tant pour mieux reconnoître le fil du banc de harengs, qu'on distingue plus aisément par le brillant de leurs yeux & de leurs écailles, & pour régler là-dessus la direction des filets, que parce que le poisson est attiré par la clarté des lanternes que portent les buyes, & qu'en étant ébloui, il ne peut discerner les pièges qu'on lui tend.

LES filets qui servent à pêcher le hareng, ont des dimensions marquées par les ordonnances, dont il n'est pas permis de s'écarter. Aujourd'hui, au lieu de chanvre, on y emploie une espèce de grosse soie qu'on tire de Perse, parce qu'on a trouvé que des filets de cette matière durent au moins trois ans, tandis qu'il falloit renouveler tous les ans ceux de chanvre. L'usage est de les teindre en brun, à la fumée de copeaux de chêne. Ces filets ont mille ou douze cens pas de long, & on ne les retire qu'une fois dans la nuit. D'un

De la Pêche
des harengs.

Filets dont on
se sert pour la
pêche du ha-
reng.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

seul coup, on prend quelquefois trois, quatre, cinq, dix & jusqu'à quatorze laists de harengs : chaque laist comprend douze tonneaux, & le tonneau contient mille poissons.

IL n'est pas permis de jeter les filets avant le vingt-cinq Juin, parce que le poisson n'est pas encore arrivé à sa perfection, & qu'on ne sauroit le transporter loin sans qu'il se gâte. Chaque année les Etats Généraux rendent une Ordonnance expresse, & font afficher des Placards, par lesquels il est enjoint aux Maîtres de Buyfes, Pilotes & Matelots de prêter serment, avant leur départ de Hollande, de ne pas précipiter la Pêche; & à leur retour, ils font un nouveau serment, pour attester que ni leur vaisseau, ni aucun autre n'a enfreint la loi, au moins à leur connoissance. En conséquence de ce double serment, on expédie des certificats à chaque vaisseau destiné au transport des nouveaux harengs, pour empêcher la fraude & pour conserver le crédit de ce commerce lucratif. Cet article est si important, que dans la convention faite en 1606, entre la Hollande & la ville de Hambourg, il a été expressément stipulé qu'on veilleroit très-exactement de part & d'autre à l'exécution des ordonnances relatives à cette pêche.

Temps de la
pêche des ha-
rengs.

DANS les trois premières semaines qu'elle dure, c'est-à-dire depuis le 25 Juin jusqu'au 15 Juillet, on met tout le hareng qui a été pris pêle-mêle dans des tonneaux; qu'on expédie à mesure sur certains bâtimens bons voiliers, appellés *Chasseurs*, qui le transportent en Hollande; le premier hareng qui arrive est nommé par cette raison *hareng de Chasseur*.

QUANT à celui qu'on prend après le 15 Juillet, aussitôt qu'il est à bord des Buyfes, & qu'on lui a ôté les ouïes, on a grand soin d'en faire trois classes, qu'on nomme *hareng vierge*, *hareng plein* & *hareng vuide*. Chaque espece est salée, & mise dans des tonneaux particuliers. Le *hareng vierge* (en Hollandois *groen haaring*) est celui qui se prend le premier, & qui est rempli de laites ou d'œufs; ce qui est son état d'intégrité ou de perfection.

Le *hareng vuide* (*holl* ou *schooten haaring*) est celui qui a frayé; & le *hareng plein* (*voll haaring*) celui qui est sur le point de frayer. La première de ces deux especes est la moins estimée, & ne se conserve pas si bien que le hareng plein: ce sont les deux dernières especes qui forment la charge ordinaire des Buyfes, & elles partent à mesure qu'elles sont remplies, ou quand la pêche est finie. Cette pêche dure ordinairement jusqu'au mois de Novembre, & les ordonnances même permettent de la continuer jusqu'à la fin de Décembre.

Maniere de
préparer le
hareng.

LES tonnes de harengs des trois especes étant arrivées en Hollande, avant de les transporter plus loin, on les ouvre, on les sale de nouveau, & on les rehausse si bien, que de quatorze tonnes de mer on en fait douze tonnes d'Amsterdam, qui forment ce que les marins appellent *un tonneau*, ou on les met dans de petites caques. Si le hareng de Hollande est si excellent & son goût infiniment plus délicieux que celui des harengs pris & préparés par toutes les autres nations, c'est que les pêcheurs Hollandois lui coupent les ouïes, à mesure qu'ils le prennent, & qu'après l'avoir préparé avec soin, ils ne manquent jamais de ferrer tout ce qu'ils ont pris dans une nuit avant la chute du jour. Les tonneaux dans lesquels on entasse ces harengs, sont tous de bois de chêne, & on les y arrange avec beaucoup d'ordre sur des couches de gros

sel d'Espagne ou de Portugal. Toutes les autres nations de l'Europe prenant beaucoup moins de précautions, leurs harengs sont d'une qualité très-inférieure, & se conservent bien moins que ceux de Hollande.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

IL y a environ trois cens cinquante ans que l'usage d'encaquer le hareng subsiste. Avant qu'on eût trouvé le moyen de le conserver, on ne le mangeoit vraisemblablement que frais ou sec. L'époque de cette utile invention est fixée, par quelques historiens, à l'an 1397, & par d'autres à 1416. L'inventeur s'appelloit *Guillaume Beuckels*, ou *Beuckelsen*, ou *Buckfeld*, & il étoit de Biervliet en Flandre. On reconnut bientôt en Hollande les avantages de la caque pour conserver le goût du hareng, & pour le transporter aisément partout. Depuis ce tems, cette invention si simple est devenue comme la base du commerce des Hollandois. Aussi la mémoire de Beuckels a-t-elle été dans la suite en telle recommandation, que l'Empereur Charles V & la Reine de Hongrie allerent en 1536 en personne voir son tombeau à Biervliet, comme pour le remercier d'une découverte si avantageuse à leurs sujets de Hollande.

AVANT d'encaquer les harengs, il y a deux façons de les saler, en blanc ou en rouge; c'est ce qu'on appelle *blanc salé* & *rouge salé*. Voici la première façon. Aussitôt que le hareng est pêché, on l'ouvre, on sépare les boyaux d'avec les œufs ou la laite & on les ôte. On lave ensuite le poisson dans de l'eau fraîche, on le frotte bien avec du sel, & on le met dans une saumure composée de sel & d'eau fraîche, assez forte pour qu'un œuf puisse y tenir sans s'enfoncer. Les harengs y restent quatorze ou quinze heures; après quoi on les retire, on les seche bien, & on les met dans un tonneau bien pressés, avec du sel au fond & par-dessus la dernière couche, lorsqu'il est tout-à-fait rempli. On ferme ensuite exactement le tonneau, pour que la saumure n'en découle pas, & qu'il n'y entre pas le moindre air; sans cette précaution le hareng se gâteroit bientôt. Quand on change les harengs de tonneaux, & qu'on les remet dans les caques, il faut avoir les mêmes attentions.

LA préparation des harengs en rouge se fait de la manière suivante. Quand les poissons sont tirés de la saumure où ils ont restés au moins vingt-quatre heures, on leur passe une broche de bois dans la tête, & on les accroche dans un four préparé pour cet effet, & qui en contient ordinairement douze mille. On allume ensuite au-dessous des poissons du sarment, qui fait beaucoup de fumée & très-peu de flamme. On les laisse en cet état jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment séchés & fumés; ce qui se fait dans l'espace de vingt-quatre heures. Alors on les retire pour les mettre dans des tonneaux. Leur mérite consiste à être gros, gras, frais, tendres, d'un bon sel, d'une couleur dorée, & à n'être point déchirés. C'est l'espece de hareng appelée *Boekems*, & cr. François *Hareng fore* ou *foret*. La première sorte s'appelle *Hareng blanc* (b).

Harengs so-
res.

LES harengs que l'on mange en France, ne paroissent pas tous les ans sur les côtes d'Islande en aussi grande quantité, mais seulement de tems à autre;

(b) Journal Euranger, Mai 1757, p. 100.

DESCRIPTION de sorte que ces poissons ne font point une branche de commerce pour les
DE L'ISLANDE. Islandois.

Sardines.

L'ESPECE de harengs qui chaque année ne manque pas de se montrer dans ces parages, est celle qu'on appelle *sardine*, & qui arrive avec les cabelliaux, dont elle est pour suivie. La baleine, qui ne les épargne pas non plus, engloutit souvent les sardines & leurs persécuteurs.

Baleine,
échouée à la
poursuite des
sardines.

L'ARDEUR & l'avidité d'une baleine (c) l'ayant un jour fait échouer sur le sable pour s'être trop approché des côtes, tous les Islandois du canton vinrent bientôt l'assaillir & la tuèrent. Une baleine étoit pour eux une prise très-agréable & très-heureuse; mais elle le devint bien davantage encore, lorsqu'on trouva dans son ventre plus de six cens cabelliaux frais & vivans, une multitude infinie de sardines & même quelques oiseaux.

Oiseaux qui
font la guerre
aux sardines.

„ IL est amusant & curieux ” (dit M. Horrebows qui avoit joui plusieurs fois de ce spectacle) „ de voir arriver les sardines en grandes troupes. Pendant que les flots sont agités par le mouvement de ces poissons accumulés par millions, le ciel est obscurci par une multitude innombrable d'oiseaux de proie, qui voltigent au-dessus des malheureuses sardines, & qui remplissent l'air de cris perçans. A chaque instant quelques-uns de ces oiseaux se détachent, s'élancent dans les eaux comme un trait, s'y enfoncent assez profondément, & remontent avec leur proie dans le bec.”

DES poissons bien plus utiles aux Islandois que les harengs & les sardines, ce sont le cabelliau (d) qu'ils appellent *torchs*, la lange ou la grande morue (e), l'égresin (f), & tous ceux que nous avons nommés plus haut.

Le cabelliau.

LE cabelliau est trop connu pour qu'il soit besoin d'en donner la description. Sa chair est d'un goût si excellent, qu'il passe partout pour un mets délicieux. Les Islandois pêchent ce poisson à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de moule, de poisson ou de viande crue. On remarque que le cabelliau a reçu de la nature une facilité de digérer singulière. Tout poisson qu'il mange est digéré en moins de quatre heures. L'écaille des crabes qu'il avale, devient dans son estomac aussi rouge que si elle étoit bouillie.

Sa Pêche.

Sa facilité à
digérer.

C'EST avec le cabelliau, la lange & l'égresin que les habitans préparent le *slackfish* & le *hengesch*, deux sortes de poissons séchés, auxquels on donne le nom général de *stockfish* (g). Le détail de la façon dont on prépare ces poissons, apprendra en même tems ce que c'est que le *slackfish* & le *hengesch*, & en quoi ils diffèrent l'un de l'autre.

Manieres dif-
férentes de
préparer le
cabelliau.

POUR faire du *slackfish*, on coupe la tête aux cabelliaux, morues ou égresins; on leur ouvre le ventre dans toute sa longueur; on leur arrache l'épine du dos, & on applique ces poissons les uns contre les autres par le côté ouvert, si le tems est sec. Après cette opération, on étale ces pois-

(c) Description de l'Islande, d'Horrebows. Tome I. p. 158.

(d) *Ajellus major vulgaris*.

(e) *Ajellus longus*, dans Willoughby.

(f) *Ajellus tertius* ou *egresinus* dans Rondelet, & *egresinus* dans Bellonius, en

Anglois *haddock*.

(g) Ce nom, composé de deux mots Allemands, qui signifie *poisson-hâton*, se donne indistinctement à tout poisson séché, sans doute par analogie à la dureté qu'il contracte par la dessication.

sons sur des pierres arrangées exprès, ou sur le sable; on les retourne plusieurs fois dans le jour, exposant alternativement à l'air le côté de la chair & celui de la peau. Lorsque le tems est beau & qu'il regne un air sec, quatorze jours suffisent pour sécher parfaitement ces poissons; mais communément il faut trois semaines ou davantage, parce qu'il est rare que la sécheresse ne soit pas interrompue par un tems humide dans la saison de la Pêche, qui dure pendant les mois de Mai & de Juin. Le poisson étant bien desséché, on le met alors en tas sur un mur construit exprès pour cela, en observant que le côté de la peau soit toujours en dehors. Quelque tems qu'il fasse alors, rien ne peut lui causer d'altération.

QUANT au hengesfisch, il se prépare de la même manière, avec la seule différence qu'on fend le poisson par le dos, & qu'on lui fait un trou au ventre, afin de pouvoir y passer une broche de bois, pour le suspendre à l'air dans de petites cases construites aussi pour cet usage. Les parois de ces cases, qu'on appelle *hialdes* dans le pays, ne sont formées que de lattes attachées à une certaine distance l'une de l'autre, de façon que le vent & l'air puissent passer au travers, & un toit garantit le poisson de la pluie. Le nom de hengesfisch que porte ce poisson ainsi préparé, vient de cette préparation même, *hengen* signifiant suspendre, d'où le mot composé de hengesfisch veut dire *poisson suspendu*. Il se vend plus cher que le *slackfisch*, & il est aussi bien plus estimé; cependant on en fait beaucoup moins que de ce dernier, qui est, à proprement parler, la monnaie du pays: aussi prépare-t-on communément cent livres de *slackfisch* contre une de hengesfisch.

CES deux sortes de poissons ainsi séchés, se conservent très-longtems, même pendant dix ans. Cependant on a vu qu'il n'entre point de sel dans cette préparation, & qu'elle consiste simplement à l'exposer à l'air. C'est dans les qualités de cet élément qu'il faut chercher les causes de cette conservation; la pureté & la sécheresse de l'air, suivant M. Horrebows, sont les agens principaux de la dessiccation, à quoi il faut ajouter une chaleur modérée & constante pendant dix-huit ou vingt heures.

AVOIR nommé les autres poissons, tels que le merlan, le turbot ou flaiton, les plies & les folles, c'est les avoir assez fait connoître. Les Islandois en tirent les mêmes avantages que les autres peuples, c'est-à-dire qu'ils les mangent frais, lorsqu'ils en prennent, ou qu'ils font sécher pour leur provision tout ce qu'ils en ont de superflu.

CES insulaires en usent de même à l'égard du *Steinbeisser*, loup marin, ou brochet de mer, des rougets, & de quelques autres poissons de la petite espèce qui n'ont rien de particulier.

PARMI les poissons de la grande espèce, la baleine tient le premier rang. On en distingue en Islande plusieurs sortes qui ont chacune leur nom, mais que l'on ne nous fait connoître que par cette seule observation. Au reste, il a été déjà traité de ces animaux monstrueux, & de la façon de les prendre, à l'Article du *Spitzberg*, dans le quinzième volume de cet ouvrage (*h*); ainsi nous n'ajouterons rien à ce sujet. Nous remarquerons seulement qu'il y a

Loup marin,
ou brochet
de mer.

Baleines.

(h) C'est le XXIIe. vol. de notre Edition, pag. 392 & suiv. R. d. L.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

trente ans que les Islandois se contentoient de darder la baleine avec un harpon, où étoit la marque de celui qui l'avoit lancé; qu'ils attendoient l'effet de la blessure que le fer avoit faite, & que la baleine vint échouer en expirant sur la côte. Alors celui à qui appartenoit le harpon, alloit le reconnoître, & la loi d'Islande lui adjugeoit une certaine portion de la baleine; le reste étoit dévolu au propriétaire du fonds sur lequel elle avoit échoué. Mais le Roi de Danemarck ayant fait passer en Islande, en 1748, tous les ustensiles du harponnage, & un homme très-entendu dans le métier de harponneur, on pratique aujourd'hui dans cette isle à peu près la même méthode que nous avons indiquée ci-devant.

Bœufs marins, espadons, veaux & chiens marins.

Les bœufs marins, les espadons ou scies de mer, les veaux & les chiens marins sont encore des poissons assez communs sur les côtes d'Islande; la description qu'on en trouve au même endroit que celle de la baleine, nous dispense de rien dire ici de ces animaux, si ce n'est des chiens marins, dont les Islandois tirent de très-grands avantages.

Diverses especes de chiens marins.

Ils en distinguent trois sortes, les *land-sele*, chiens marins de terre; *oo-sele*, chiens marins d'isle; *gronland-sele*, chiens marins de Groenland. La première espece est la plus petite, mais la plus commune. On les appelle chiens marins de terre, parce qu'ils se tiennent presque toujours près de la terre. Ils vont aussi dans les golfes & les petits bras de mer, pour donner la chasse aux truites & aux saumons. Les chiens marins d'isle sont les plus grands. Ils ont reçu ce nom, parce qu'ils se tiennent volontiers dans les isles semées autour de la terre-ferme, & surtout dans celles qui sont désertes, où rien ne trouble leur repos. Le chien marin de Groenland, quoique grand comme celui des isles, auquel il ressemble, n'a été distingué, sans doute, que parce qu'il est étranger & qu'il arrive tous les ans au mois de Décembre. Il se tient principalement sur les côtes septentrionales du pays, où il reste de ces animaux jusqu'au mois de Mai, qu'ils s'en retournent. Comme ils viennent en troupes très-nombreuses, on peut regarder ceux-ci comme une richesse de l'Islande.

Pêche du chien marin.

DANS les golfes où ils arrivent, on arrange 20 ou 30 filets longs d'environ 20 brasses, de maniere que par les détours & les contours qu'on leur fait faire, ils forment une espece de labyrinthe, d'où peu de ces poissons qui s'y prennent, peuvent s'en dégager. Au bout d'un ou de deux jours, les pêcheurs levent leurs filets, & ils y trouvent depuis 60 jusqu'à 200 chiens marins. Chacun de ces animaux est estimé la valeur de deux écus d'Empire, par rapport à sa graisse & à sa peau. Il y a des cantons en Islande, où, au lieu de tendre des filets aux chiens marins, les habitans les harponnent comme les baleines. Ils sont si adroits, qu'ils lancent à dix ou vingt brasses un harpon auquel est attachée une longue corde, & rarement ils manquent leur coup.

Autre maniere de prendre les chiens marins.

Les chiens marins de Groenland ont deux, quatre & même six anneaux d'Allemagne de long. A l'égard de ceux des isles, quelquefois on en prend aussi de grandes quantités, surtout dans les isles désertes. Comme ces animaux s'y croient en sûreté, les habitans s'y rendent en troupe pour les épier; & dès que les chiens marins sont sortis de la mer pour venir se coucher au soleil,

ils

ils les ataquent & les affomment avec une massue dont ils sont armés. Il arrive souvent qu'ils en tuent une centaine en une seule fois. On prend aussi les chiens marins de terre de la même façon que ceux de Groenland, c'est-à-dire avec des filets arrangés en labyrinthe, où l'on les tue à coups de fusil.

Les poissons d'eau douce ne sont pas en aussi grand nombre en Islande que les poissons de mer. On n'y connoît que ceux dont nous avons déjà parlé; savoir, les saumons, les truites & les anguilles, poissons trop connus pour que nous nous y arrêtons.

On ne voit en Islande ni serpens ni aucun reptile venimeux: M. Anderson en attribue la raison à la rigueur du climat; mais, comme dit M. Horrebows, les observations météorologiques démontrent que le froid n'y est pas plus excessif qu'en Danemarck, & les serpens pourroient y vivre de la même façon. D'ailleurs, on sçait que l'isle de Madere & celle de Malthe, toutes deux situées sous un climat où la gelée est inconnue, ont, comme l'Islande, l'avantage de ne nourrir aucun reptile venimeux; propriété heureuse, dont vraisemblablement il faut assigner la cause à quelques qualités particulières de l'air ou du sol, & peut-être à quelque accident, tel qu'un tremblement de terre ou une inondation qui a pu anciennement bouleverser ces isles & faire périr tous les reptiles, sans que personne ait été tenté d'en rapporter de dehors pour rétablir l'espece.

Il y a peu de pays qui soient moins tourmentés des insectes que l'Islande. Les plus communs sont des araignées fort petites; on n'y connoît ni ces mouches piquans, nommés communément cousins & mosquitoes, ni guêpes, ni taons. Après les araignées, le seul insecte dont on soit incommodé en quelques endroits, ce sont de grandes mouches dont il y a une quantité infinie, surtout dans le *Norder-siffel*, canton le plus froid du pays. Elles se tiennent particulièrement près des eaux & autour du lac Myvarne dont il a été parlé, nom qui lui a été donné à cause des mouches dont ses bords sont infectés presque toute l'année. Les hommes en sont aussi incommodés que les bestiaux, de manière que les voyageurs qui sont obligés de passer dans le voisinage de ce lac, mettent communement un crêpe sur leur visage pour se défendre de ces insectes, dont la piquure est très-vive & très-sensible.

Aux endroits où les pêcheurs étalent leur poisson pour en faire du flak-fisch, il se trouve aussi des essaims nombreux de ces grosses mouches; mais on ne voit en Islande aucune autre espece d'insectes volans, ou du moins, dit M. Horrebows, on ne les connoît pas.

Lorsqu'après une grande sécheresse il survient une pluie abondante, on voit en plaine, comme partout ailleurs, sortir de terre une grande quantité de vers rougeâtres, appelés vers de pluie, & quelques autres qui sont entièrement verts, que les insulaires croient être tombés du ciel avec la pluie. Ces derniers ont presque la grandeur & la figure des vers à soie qui n'ont que la moitié de leur accroissement ordinaire; ils gâtent & consomment l'herbe d'une façon étonnante aux endroits où ils paroissent.

Les productions naturelles d'Islande, dans le genre minéral, paroissent être en assez grand nombre, mais elles ne sont pas encore toutes bien connues.

XXIV. Part.

E

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Reptiles &
Insectes.
Point de Re-
ptes venimeu-
ses en Islande.

Araignées.

Mouches.

Vers, ver-
misseaux.

Productions
minérales.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.
Argent & au-
tres métaux.

On sçait que plusieurs habitans ont trouvé dans les montagnes du métal qu'ils ont eux-mêmes fondu, & qui s'est trouvé être de bon argent; mais on ignore où existent les mines. D'autres particuliers, lorsqu'ils veulent fonder des clefs, vont chercher sur les montagnes une certaine matiere qu'ils appliquent à la clef & dans laquelle ils placent la barbe. Ils enveloppent ensuite le tout d'une pâte de glaise ou de limon, & le jettent au feu, où ils le laissent jusqu'à ce qu'ils croient la matiere fondue. Ils retirent alors la clef, brisent l'enveloppe de terre, & trouvent la barbe aussi bien attachée à la clef, que s'ils eussent employé du cuivre dont on se sert communement pour de pareilles soudures. Peut-être se trouve-t-il des parties cuivreuses dans la matiere qu'ils ramassent, & qui, selon les apparences, ne peut être que du minerai d'un métal quelconque.

Mines de
cuivre & de
fer.

Tous les Islandois sont instruits par la tradition que leur île renferme de riches mines de cuivre, mais on n'en a jamais cherché ni ouvert aucune. Quelques-uns font de leurs propres mains des ustensiles de ménage, avec du fer dont ils recueillent sans peine la mine en différens endroits. Ainsi l'induction naturelle qu'on doit tirer de tous ces faits, c'est que l'Islande ne renferme pas seulement des mines de cuivre & de fer, mais peut encore receler des métaux bien plus précieux.

Les autres productions minérales, après les métaux, sont le crystal, le bitume, la tourbe, la pierre-ponce, le gagathe ou ambre noir, le soufre & le sel.

Crystal d'Is-
lande.

Parmi les crystals qu'on trouve en Islande, il est un d'une espece particuliere connu sous le nom de crystal d'Islande. Il a la propriété de représenter doubles tous les objets qu'on regarde au travers. Il devient feuilleté, lorsqu'on le fait calciner dans un creuset, & il acquiert alors la vertu de luire dans l'obscurité. M. Horrebows appelle ce crystal *lapis specularis*, pierre spéculaire; en quoi il se trompe, ainsi que quelques autres auteurs, qui ont cru que c'étoit une pierre talqueuse, à cause de son tissu feuilleté. D'autres ont regardé ce crystal comme une espece de sélénite. Cependant il paroît constant que c'est un *spath calcaire* qu'il ne faut pas confondre avec d'autres substances qui lui ressemblent par la figure rhomboïdale & par la transparence, mais qui en diffèrent par d'autres propriétés (i).

Bitume, tour-
be, pierres
ponces.

Le bitume, la tourbe, les pierres-ponces sont des matieres assez connues pour nous dispenser d'en parler; il suffit d'observer qu'elles sont fort abondantes en Islande, & qu'en cela rien n'est plus naturel, puisqu'il s'y trouve autant de volcans que nous l'avons dit.

Ambre noir,
forte de poix
terrestre.

C'est vraisemblablement avec le bitume que se forme la pierre appelée *gagathe* ou *ambre noir*, que l'on trouve en différens endroits. On en distingue deux fortes. L'une qui brûle comme une bougie, lorsqu'on l'allume, est, suivant M. Horrebows, une espece de poix terrestre assez dure & d'un noir brillant. L'autre, que les Islandois appellent *harfn sinna*, c'est-à-di-

(i) On peut voir à ce sujet l'excellent ouvrage de Huygens sur la lumière, il y traite fort amplement du crystal d'Islande. in-4^o. Leyde 1690, chap. 5. p. 49. Voyez aussi la Continuation de la Lithéognosi de M. Pott, p. 226; les Mémoires de l'Académie des Sciences, avant 1699, Tome 1. p. 286; ceux de l'année 1710, p. 311.

re, pierre à fusil noire, ne brûle pas & est beaucoup plus dure que la première. Elle est très-noire & très-luisante. Les Danois l'appellent *agate noire*, parce qu'elle fait du feu comme la véritable agathe. C'est à celle-ci que convient véritablement le nom de gagathe & de pierre obsidienne. Il paroît que cette pierre noire n'est autre chose qu'une scorie ou vitrification très-pure, unie & bitumineuse, formée par l'action d'un feu violent (k); & en effet lorsque l'on en casse un morceau, il s'éclate comme le verre. La montagne de Krasle fournit une grande quantité de ces pierres, parmi lesquelles on a trouvé des feuilles de la grandeur d'une petite table, qui pesoient six lipsfunds (l) & plus. La pierre que les anciens appelloient *obsidienne*, servoit, au rapport de Pline (m), à faire des cachets. La gagathe d'Islande se grave & se travaille de même, mais il faut beaucoup de précaution. Un Roi de Danemarck ayant eu un gros morceau de cette pierre noire d'Islande, en fit faire une jatte avec son couvercle, & l'on prétend, dit M. Anderson (n), qu'il fallut quatre ans pour l'achever. Communément on en fait des manches de couteaux, des colliers, des boucles d'oreilles, & toute sorte de bijoux qui entrent dans la parure des femmes en tems de deuil.

Le soufre se trouve abondamment en deux endroits de l'Islande; savoir, dans le district de Husevig, au canton du Nord, & près de Krysevig dans la partie méridionale, au quartier de Guedbringe. Ces lieux sont secs & ardens; on voit des vapeurs s'en élever sans cesse, & presque toujours il se trouve aux environs quelque source chaude. Lorsqu'on a découvert un terrain de cette nature, on trouve le soufre non seulement sur les rochers & sur les montagnes, mais même dans la plaine & assez loin du pied de la montagne. Il y a toujours sur le soufre une couche de terre stérile, ou, pour mieux dire, de limon ou de sable. Cette terre est de différentes couleurs, blanche, jaune, verte, rouge & bleue. Sous la croûte de terre, on trouve le soufre qu'on leve avec des beches & des pelles. Souvent il faut que les ouvriers creusent la terre jusqu'à trois pieds pour trouver de bon soufre; mais ils ne peuvent creuser à une plus grande profondeur; ils y auroient trop chaud, & l'ouvrage seroit trop pénible; ce qui seroit d'autant plus défavantageux, qu'ailleurs ils peuvent en prendre des provisions suffisantes avec beaucoup moins de peine. Dans les endroits abondans en soufre, on peut en charger dans l'espace d'une heure quatre-vingts chevaux, dont chacun porte près de douze lipsfunds, (120 livres). Les meilleures mines de soufre se reconnoissent à une petite éminence que forme la terre dans ces endroits. Cette éminence est percée dans le milieu, & il s'en exhale une vapeur beaucoup plus forte & plus

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.
Agathe noire,
ou sorte
de jayet.

Jatte singu-
lière de gaga-
the.

Soufre.

Maniere de
ramasser le
soufre.

(k) Cette pierre, qui est une espèce de jais ou jayet, semble être la même que celle qui étoit connue des ancêtres sous la dénomination de *pierre obsidienne*, du nom d'*Obsidius*, qui l'apporta le premier d'Ethiople. On lui a donné ensuite le nom de *gagas* ou *lapis Thracius*, parcequ'elle se trouvoit en Lycie, dans la rivière de Gaga, près de la ville du même nom. M. le Com-

te de Caylus, que l'amour des sciences & des arts distinguoit encore plus que la naissance, a très-bien décrit cette pierre dans un Mémoire lu à l'Académie Royale des Inscriptions, le 10 Juin 1760.

(l) Le lipsfund vaut dix livres pesant.

(m) Histoire Naturelle, liv. 36. chap. 26.

(n) Page 40.

DESCRIPTION chaude que dans les environs. Ce sont-là les endroits que l'on choisit par
DE L'ISLANDE. préférence pour l'exploitation du soufre.

LORSQU'ON a enlevé la croûte de terre sur cette éminence, on y trouve le soufre le plus compact, le meilleur & en plus grande quantité; il ressemble presque à du sucre-candi. A peu de distance du terre, on trouve du soufre en petits morceaux détachés, & on le ramasse avec des pelles. Au contraire, celui qui se trouve sous l'élévation qu'on a fouillée, est en masse très-dure; il faut beaucoup de travail pour le détacher & le ramasser. Le soufre qu'on ramasse par globules dans la terre est bon, mais cependant beaucoup moins que celui qui est ferme & inhérent au tuf. On continue ainsi d'exploiter la mine, jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Alors on tâche d'en découvrir une autre, & l'on y parvient d'autant plus vite, qu'elles sont en grande quantité dans les deux endroits qu'on a indiqués.

QUAND il fait chaud, les ouvriers ne peuvent travailler pendant le jour. Ils choisissent les nuits, qui en été sont assez éclairées pour ces sortes de travaux. Ils ont soin aussi d'attacher autour de leurs fouliers un morceau de wadmel, gros drap du pays, ou de quelque autre étoffe de laine; autrement ils seroient exposés à se brûler les pieds. En effet, lorsqu'on tire le soufre, il est si chaud qu'on peut à peine le tenir dans les mains; il se refroidit peu à peu dès qu'il est à l'air. Dans l'endroit où l'on a tiré du soufre une année, on peut en tirer encore l'année suivante, & même la troisième, les mines de soufre étant inépuisables.

Causés qui
ont fait abandonner le
commerce du
soufre aux
Hollandois.

QUELQUE bénéfice que le commerce de ce minéral paroisse offrir aux Islandois, ils s'y adonnent peu aujourd'hui, & différentes causes ont concouru à détruire cette branche de trafic. La première, c'est qu'un vaisseau qui étoit chargé de cette marchandise ayant échoué malheureusement au sortir du port, le soufre qui étoit tombé à la mer, écarta tellement le poisson de cette côte, qu'il se passa plusieurs années avant qu'on pût en prendre. Cet événement dégoûta les habitans du commerce de soufre. Ce minéral étoit de plus devenu si commun dans les villes de commerce de l'isle, qu'on n'en avoit plus de débit; ainsi ceux qui l'apprétoient perdant leurs frais & leurs peines, le soin d'en recueillir fut avec raison négligé par les habitans. Une troisième cause qui a fait cesser absolument le commerce de soufre, c'est que le particulier qui avoit à Copenhague le privilège de trafiquer cette marchandise, étant mort à peu près dans le même tems, aucun autre n'a entrepris de le remplacer; & depuis cette époque ce commerce est toujours resté languissant.

Sel commun.

QUOIQUE M. Anderson prétende qu'il n'y a dans cette isle ni sel ni source d'eau salée, il paroît par le récit de l'auteur Danois que cette assertion est hasardée. „ Je n'ai vu, dit-il (o), aucune source salée ni aucune mine de „ sel, mais j'ai tenu un morceau de sel minéral, & l'on m'a assuré qu'il s'en „ trouvoit une grande quantité en plusieurs endroits. Il est certain aussi qu'il „ doit y avoir des sources salées sur les côtes, & même dans le pays. J'ai „ vu en beaucoup d'endroits des rochers que la mer venoit battre pendant la

(o) Tome I. p. 112.

marée, couverts d'une croûte de sel desséché par le soleil. Les habitans à portée de ces endroits, ont attention de ramasser ce sel pour leur usage : ces faits suffisent pour pouvoir conclure que l'Islande n'est pas dépourvue de sel. Au surplus, on voit par les anciennes fondations & par les lettres de donations des tems où l'Isle étoit Catholique, qu'en différens endroits de l'Isle; & surtout dans la partie septentrionale, on donnoit à de certaines églises & aux prêtres, des morceaux de sel, *salz-koten*, & le droit seigneurial de faire du sel. D'où il suit évidemment que dans ces tems reculés il y avoit du sel en mine dans le pays, & que l'on sçavoit en faire avec de l'eau de la mer; car enfin des ecclésiastiques se seroient-ils contentés d'un droit chimérique? c'est ce qu'il n'est pas possible de présumer.

Tout récemment deux Sous-Baillifs ont essayé de faire du sel avec de l'eau de la mer, & l'un d'eux m'a assuré qu'après avoir fait fondre une tonne de sel de France dans de l'eau de la mer, & avoir fait bouillir le tout pendant quelques heures, il en avoit retiré une tonne & un quart de beau sel blanc & fin, aussi bon que celui de Lunembourg. Cette expérience faite, *rudi minered*, par des gens qui n'étoient pas instruits de la meilleure maniere de procéder à cette opération, & qui manquoient des ustenciles nécessaires, porte à croire qu'il est possible & très-aisé même de se procurer du sel en Islande.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.Maniere de
faire le sel.

§. III.

Peuples d'Islande, leur portrait, leurs habillemens, leurs habitations, leurs villes, &c.

LES Islandois sont, en général, d'une stature médiocre, mais bien faits, assez semblables aux Norvégiens par la figure & par les traits. Ils ont les dents blanches & bien saines; d'où l'on doit conclure que leur constitution est excellente, le climat sain & leur nourriture assez bonne: aussi leur tempérament est-il vigoureux.

Figure des
Islandois.

LES femmes sont d'une figure passable, & quoique d'une constitution moins robuste que les hommes, elles jouissent d'une santé qui n'est jamais altérée que par les accidens fâcheux dont leurs accouchemens sont assez fréquemment suivis.

Des Islandoises.

L'HABILLEMENT des Islandois, ou du commun de la nation, est assez semblable à celui de nos matelots. Il consiste pendant l'été en une veste & une culotte de toile; & pendant l'hiver, l'une & l'autre sont de wadmél. Chaque homme a encore un habit fort long, fait comme un surtout qui s'appelle *hempe*. On s'en sert lorsqu'on sort de la maison, lorsqu'on voyage, ou qu'on va à l'église.

Habillement
des hommes.

LES femmes ont des robes, des camifoles & des tabliers de wadmél ou d'autre drap. Par dessus leur camifole, elles mettent ordinairement une robe très-ample qui monte jusqu'au cou, enveloppe bien la poitrine, & dont les

Habillement
des femmes.

DESCRIPTION manches étroites leur couvrent les bras jusqu'au poignet; c'est à peu près la
DE L'ISLANDE forme de celles qu'on appelle en France *robe en amadis*.

CETTE robe chez les Islandoises ne traîne pas à terre, mais elle laisse dépasser les vêtements de dessous d'environ six pouces. Elle est toujours noire, & porte le nom de *hempe*, ainsi que le surtout des hommes. Elle est bordée par en bas d'un ruban de velours ou de certaine garniture qu'elles font elles-mêmes, & qui ressemble à de la dentelle. Le tout est cousu très-proprement, & cet habillement est d'assez bon air.

Ornement
des Islandoises.

LES personnes aisées portent le long du devant de la *hempe* plusieurs paires de boucles d'argent agréablement travaillées & presque toujours dorées. Elles ne servent uniquement que pour la parure, & composent la garniture de la robe. Le bas du tablier est aussi garni de rubans de velours ou de soie de différentes couleurs. Au haut de ce tablier sont trois grands boutons de filigrane d'argent, qui sont ordinairement dorés, & quelquefois de cuivre; ils servent à attacher le tablier à une ceinture garnie de petites plaques & boîtes d'argent ou de cuivre, dans lesquelles sont pratiquées de petites ouvertures pour recevoir les boutons. Cette ceinture se ferme par-devant avec un crochet de même travail.

LES camisoles, qui sont toujours de la même couleur que la *hempe* & justes à la taille, avec des manches étroites qui vont presque au poignet, sont aussi garnies par derrière & aux côtés, sur toutes les coutures, de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs, & tout le devant est couvert d'une étoffe de soie pareille aux rubans. Il y a au bout de chaque manche quatre ou six boutons d'argent qui servent à la tenir ouverte ou fermée. Ces camisoles ont un collet fermé, large de trois doigts, & un peu saillant. La robe de dessus se joint très-exactement à ce collet, qui est d'une belle étoffe de soie ou de velours noir, bordée d'un cordon d'or ou d'argent.

Leur coëffure.

LA coëffure des Islandoises est un grand mouchoir de grosse toile blanche fort roide. Une autre bande de toile plus fine couvre la première. Elle est arrangée sur la tête en forme pyramidale, enforte que ces femmes semblent porter sur la tête un pain de sucre de la hauteur de trois pieds. Autour du front, elles mettent un autre mouchoir de soie qui leur enveloppe la tête & le front de la largeur de trois doigts.

Grande parure des Islandoises.

OUTRE ces habillemens ordinaires, la coquetterie & le luxe en ont fait inventer d'autres pour les femmes qui veulent se distinguer; elles font usage de différens petits ornemens d'argent proprement travaillés, & surtout de filigrane doré, tels que de gros boutons montés de pierres diversement colorées, ou de petits anneaux & de plaques à jour. On met trois ou quatre de ces gros boutons au dessus du front en forme d'aigrette, & c'est-là le plus riche ornement de la coëffure.

Habillement des mariées.

L'HABILLEMENT des jeunes mariées est singulier. Le jour de la nôce, elles ne portent point de *hempe*, mais seulement leur camisole, telle qu'on l'a décrite. Elles ont sur la tête une couronne d'argent doré qui s'étend jusque sur le front. Deux chaînes aussi d'argent doré sont disposées en sautoir sur la camisole, y forment des festons & se croisent par-devant & par derrière. Leur col est entouré d'une pareille chaîne à laquelle est attachée une petite cassiolette

peu près la
elle laisse dé-
ours noire,
e est bordée
s font elles-
proprement,

plusieurs pai-
ours dorées.
la garniture
ou de soie
boutons de
de cuivre;
ques & bos-
petites ouver-
vant avec un

empe & jus-
et, sont aussi
ans de soie
d'une étoffe
quatre ou six
ramifoles ont
be de dessus
e ou de ve-

oile blanche
e. Elle est
es semblent
Autour du
pe la tête &

en ont fait
s font usage
rtout de fili-
ement colo-
ou quatre de
-là le plus

le la nôce,
lle qu'on l'a
prend jusque
autour sur la
rière. Leur
ite callôlette

odeur, ou à *baume*, comme ils l'appellent, qui leur tombe sur la poitrine. Cette boîte s'ouvre des deux côtés, & a communement la forme d'un cœur ou d'une croix. „ Je puis assurer, dit M. Horrebows, que la parure & les ornemens des femmes d'Islande sont d'assez bon goût, & ne manquent pas de grace, par la disposition & l'arrangement qu'on leur donne.” Les femmes les plus aisées en ont pour trois ou quatre cents écus de l'Empire.

A l'égard des riches Islandois, des Officiers de Justice, & autres personnes employées à l'administration publique, ils s'habillent de la même façon qu'en Danemarck; on leur voit des habits de beau drap & fort propres.

Les femmes font elles-mêmes leur chaussure, & celle des hommes. Cette chaussure est sans beaucoup de façon: elle est faite de cuir de bœuf ou de peau de mouton, dont on a gratté le poil ou la laine. On les ramollit dans l'eau, on les fait sécher ensuite, puis on les cout de manière que les soulers emboîtent exactement le pied, & n'ont point de talons. On les assujétit encore au moyen de quatre courroies fort minces de peau de mouton; deux de ces courroies attachées au derrière du souler, se lient pardevant au-dessus du cou-de-pied; les deux autres partent des deux côtés, nommés communement *oreilles*, & après avoir fait un tour par-dessous la chaussure, se lient de même au bout du pied.

L'USAGE des chemises n'est point inconnu à ces insulaires, mais il n'est pas général. On en porte de flanelle légère ou de grosse toile. Lorsque les hommes vont à la pêche, ils ont des habits de peau de mouton ou de veau, qu'ils mettent par-dessus leurs habits ordinaires, & qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exhale une odeur très-désagréable.

Les habitations des Islandois, sans être ni magnifiques, ni élégantes, sont commodes, & ils y trouvent toutes leurs aisances à proportion de leurs facultés. On trouve dans notre auteur Danois la description d'une maison ordinaire de paysan, dont quelques détails suffiront pour montrer combien ces Insulaires sont éloignés de l'état de barbarie dans lequel on les a toujours représentés. Car, à notre avis, rien ne prouve mieux qu'une nation est civilisée, que son industrie à se vêtir, à se loger & à se nourrir le plus avantageusement qu'il lui est possible.

La première pièce, est un corridor long & étroit, de la largeur d'une toise, lequel est couvert par un toit porté sur des soliveaux de travers. On pratique de distance en distance au toit, pour donner passage à la lumière, des ouvertures en forme d'œils-de-bœuf, fermées par de petits carreaux de verre, ou plus communement par de petits cerceaux sur lesquels est un parchemin fortement tendu. Ce parchemin est de la fabrique de nos insulaires; ils le font avec les membranes *allantoides* des bœufs & des vaches; ils l'appellent *hinne*, & il est fort transparent. Lorsqu'il neige ou qu'on est menacé d'orage, les petites fenêtres se couvrent avec des especes de contre-vents. A l'un des bouts du corridor, est l'entrée commune; l'autre enfile une pièce de vingt-quatre ou trente pieds de long, sur douze ou quinze de large, laquelle fait face à l'entrée. Les Islandois appellent cette salle *badstube* ou étuve; c'est ordinairement la salle de travail, où les femmes cousent & font les

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Habillemens
des gens ri-
ches.

Chaussure de
la nation Is-
landoise.

Maisons de
ces insulaires.

Leur con-
struction.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. ouvrages du ménage, où l'on prépare la laine &c. Derrière cette badstube, est une chambre à coucher pour le maître de la maison & sa femme, & au-dessus couchent la plupart des enfans & des servantes.

AUX deux côtés de cette salle de travail, sont quatre autres pieces ou petites chambres, deux de chaque côté de l'entrée commune; elles n'ont d'issue que dans le corridor. Une de ces pieces sert de cuisine, l'autre de garde-manger, la troisième de laiterie & la quatrième est la chambre à coucher des domestiques. On y fait coucher aussi les étrangers & les voyageurs de cette classe; elle porte le nom de *skaule*.

Ce bâtiment, qui renferme dans son entier six chambres, dont chacune paroît détachée, n'a d'autre entrée que celle du corridor, de façon que cette porte étant fermée, les chambres n'ont plus de communication au dehors. On pratique dans le toit de chaque chambre, comme dans celui du corridor, des ouvertures pour y introduire la clarté, au moyen de quelques vitraux ou châssis de hinne; mais la salle de travail est ordinairement éclairée par une couple de fenêtres en vitrage, afin d'y recevoir plus de jour.

DANS quelques bâtimens, outre les six chambres, il y a une piece du côté de la *skaule*, c'est-à-dire, à l'entrée du corridor, destinée à recevoir les étrangers & les voyageurs de distinction. C'est, à proprement parler, la chambre des hôtes, & en même tems la chambre de parade ou d'honneur des Islandois; c'est aussi la seule de la maison qui ait une porte particulière en dehors, indépendamment de celle du corridor.

VIS-A-VIS ou du côté de la *skaule*, il y a d'autres réduits appelés *skiuner*. Les habitans y serrent leur poisson sec & toute espece de provisions pour l'hiver, ainsi que les harnois des chevaux & toutes sortes d'utenciles.

PRÈS de-là, ils ont une cabane ou maisonnette, qu'ils appellent la *forge*. C'est-là qu'ils fabriquent leurs ouvrages en fer & en bois. Près de ces bâtimens sont les étables ou les bergeries, suivant l'espece de bétail que nourrit le payfan. Il y a toujours une étable à vaches, une écurie pour les chevaux & une ou plusieurs bergeries où l'on tient les agneaux séparés des moutons. On ne serre pas le foin dans des bâtimens, mais on l'entasse dans une place que l'on entoure d'une fosse, & dans laquelle on le met par petites meules séparées l'une de l'autre, & de la hauteur d'une toise. Ces tas de foin sont recouverts de gazon, qui sert à les assujettir & à les garantir de la pluie.

L'ÉTUVE, la chambre à coucher du maître & l'appartement des étrangers sont entièrement boisées pour la plupart; & au-dessus de ces pieces, il y a de petits cabinets où ils serrent leurs coffres, leurs habits & leurs effets. Ordinairement ces mêmes chambres ont de petits châssis composés de cinq ou six carreaux de verre; mais les autres n'ont point d'autre plafond que le toit, point d'autres fenêtres que les ouvertures couvertes de parchemin, dont on a parlé.

Ameuble-
ment de ces
maisons.

LES meubles de ces maisons ne sont pas en général d'une grande valeur. Des lits faits de wadmel & de plumes, que la quantité d'oiseaux aquatiques ne rend ni rares ni cheres; des tables, des chaises, des bancs, des armoires, c'est

est à peu près tout ce qui compose l'ameublement des Islandois. Mais si ces meubles ne sont pas fort délicatement travaillés, ils n'en sont pas moins commodes; & le soin que prennent les femmes de les tenir propres, compense ce qui leur manque du côté de l'élégance.

Au reste, tout ce qu'on vient de dire ne regarde que les maisons des pay-
sans qui sont récolte & des autres habitans de la campagne. A l'égard des personnes distinguées, des habitans riches, ils sont très-bien meublés: les glaces, les commodes, tous les autres meubles utiles ou simplement de luxe, ne leur manquent pas plus qu'ailleurs (p).

QUANT à l'architecture & l'apparence extérieure des maisons, on conçoit qu'il n'y a rien de bien recherché. Comme tous les matériaux se tirent de Copenhague, & coûtent par conséquent fort cher en Islande, on y bâtit avec la plus grande économie. Par cette raison, les maisons n'ont ni fondemens ni poutres. Les pièces d'appui, les corniers, les angles des édifices reposent sur de grosses pierres. Les murs sont construits de pierres mêlées avec de la terre & du gazon. Ils peuvent avoir à leur base environ quatre pieds d'épaisseur, & sont terminés en talus large de deux pieds. Les toits sont formés de planches arrangées les unes sur les autres comme des ardoises, & chez les pauvres c'est de la bruyere recouverte simplement de gazon. Ces maisons, telles qu'on les voit par ce détail, sont très-fraîches en été, & assez chaudes en hiver, pour que quelques habitans n'aient pas besoin de faire du feu dans la *badstube* ou salle de travail. D'autres ont des poêles de terre cuite ou de brique. Telle est l'idée qu'on doit se faire de toutes les habitations des métayers ou fermiers de l'Islande.

IL n'y a proprement en Islande ni villes ni bourgs: on n'y trouve que des villages, ou plutôt ce que nous appellons des hameaux. Cependant on y donne le nom de villes ou de places de commerce à l'assemblage de trois ou quatre maisons appartenant à la Compagnie Danoise qui fait le commerce de cette île, & dont dependent autant de bâtimens qui servent de cuisines & de magasins. Aux environs de ces prétendues villes qui sont communément bâties près de quelque port, on voit çà & là quelques habitations de pêcheurs qui trafiquent leur *stockfish* avec les négocians Danois: aussi les côtes & le voisinage des établissemens de la Compagnie sont-ils beaucoup plus peuplés que l'intérieur du pays.

DANS toute l'île, chaque ferme ou métairie est bâtie seule au milieu des prairies qui en sont dépendantes. Il réside dans ces prairies autant de locataires ou fermiers que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages ou simplement une maison. Quelquefois un seul propriétaire a autour de lui cinq ou six fermiers qui font valoir son fonds. On les appelle *hialege maenner*, c'est-à-dire, hommes locataires des prairies, & la maison qu'ils occupent porte le nom d'*hialege*. Les *hialege maenner* sont distingués des autres locataires en ce qu'ils ont un pâturage pour nourrir une ou plu-

(p) M. de Kerguelen Tremarec trouve dit à la page 500 & suivante du Tome XXII tout fort exagéré. Voyez ce qu'il en de ce Recueil, R. d. E.

XXIV. Part.

F

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Extérieur des
maisons.

Point de vil-
les ni bourgs
en Islande.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. sieurs vaches, au lieu que les autres ne louent que la maison; c'est ce qui fait que toute l'isle est divisée par paroisses.

Ce que c'est que les villages d'Islande. Ces métairies ainsi bâties séparément, & quelquefois à une grande distance les unes des autres, forment un hameau ou un village; car il y a de ces métairies qui, comprenant les locataires, ont depuis douze jusqu'à cinquante bâtimens. Au reste, il ne faut pas regarder comme un inconvénient cette méthode de bâtir au milieu de ses fonds une maison isolée. On en a plus de facilité à veiller aux travaux de la campagne, moins d'embarras pour la récolte & plus de sûreté contre les incendies ou les autres accidens qui peuvent provenir de la négligence des voisins.

Nourriture des Islandois. APRÈS le poisson frais ou sec cuit à l'eau de la mer, & accommodé à force de beurre, la principale nourriture des Islandois est le lait de vache ou de brebis. Ils font usage aussi de gruau ou de farine de froment cuite dans du lait. La soupe faite avec de la viande fraîche & du gruau est encore un de leurs mets favoris. Comme ils ont peu d'épicerie, c'est le gruau qui leur en tient lieu, & ils le mêlent dans toutes leurs sausses. Le rôti ne leur est pas inconnu; mais ils ont l'habitude de faire cuire à l'eau toutes les viandes qu'ils mangent, même celles qui sont destinées à être rôties, ce qui se fait dans une poêle de fer; au surplus, chacun regle la maniere de se nourrir sur ses facultés, & les gens aisés se nourrissent en Islande aussi bien qu'ailleurs.

Boisson des Islandois. LEUR boisson ordinaire est, comme on l'a dit, cette liqueur piquante qui reste après que le beurre est fait, & qu'ils appellent *fyre*; lorsqu'ils l'ont préparée à leur maniere.

Usage & commerce du bled. C'EST à tort qu'on a débité dans les Géographies & dans l'Histoire même d'Islande, que ses habitans ne connoissoient point l'usage du pain. Il est vrai que l'agriculture n'y étant presque point exercée, le bled & tous les autres grains y sont rares; mais le commerce supplée à cette disette. Tous les ans on apporte dans ses ports de la farine & du pain cuit, qui se répandent par tout le pays. Il n'est point de port en Islande, où il n'entre annuellement depuis quatre cens jusqu'à mille tonneaux de farine, outre deux ou trois cens tonnes de pain. Quoique cette provision ne soit pas suffisante pour que tous les insulaires mangent du pain tous les jours, au moins en est-ce assez pour qu'on ne puisse pas dire qu'ils en ignorent l'usage. Il est certain que les Islandois les plus pauvres font cuire communement du pain dans les jours des fêtes solemnelles, pour des noces & autres assemblées de cette espece, & que les autres en mangent toute l'année.

LE bled sauvage, dont il a été parlé ci-devant, sert aussi à faire d'excellent pain. Malheureusement il se trouve en petite quantité; mais il donne une farine si belle & si propre à faire du pain, qu'un habitant n'en donneroit pas une tonne pour une pareille quantité de farine de Danemarck (q). La fari-

(q) S'il est vrai que l'Islande soit la *Thule* des anciens, il ne sera pas difficile de découvrir l'origine de ce bled sauvage, qui vraisemblablement n'est qu'un froment dégénéré. Une seule chose pourroit contrarier cette conjecture, c'est le rapport des écrivains Islandois & Danois, qui disent que l'Islande depuis sa découverte a toujours tiré du bled de la Norvege. Reste à savoir si cela doit s'entendre de la provision tota-

c'est ce qui
grande distan-
r il y a de ces
à cinquante
ient cette mé-
à plus de fa-
pour la récolte
peuvent pro-
accommodé à
de vache ou
ent cuite dans
est encore un
ruau qui leur
ti ne leur est
es les viandes
ce qui se fait
se nourrir sur
qu'ailleurs.
piquante qui
ils l'ont pré-
Histoire mé-
pain. Il est
tous les au-
te. Tous les
se répandent
annuellement
ou trois cens
our que tous
ce assez pour
n que les Is-
les jours des
pece, & que
faire d'excel-
il donne une
onneroit pas
). La fari-
le rapport des
qui disent que
e a toujours ti-
Reste à savoir
provision tota-

de ce bled sauvage a cependant le défaut d'être noire, ce qui provient de ce que les Islandois manquant de bons moulins à bras, pour broyer ce bled, ils le font tellement sécher au feu qu'il en est un peu brûlé. Ainsi la farine qu'il produit fait un pain noir, comme le pain de seigle: en revanche une tonne de farine fait un quart de profit de plus qu'une tonne de farine de Danemarck.

ON ne peut certainement pas dire qu'un pays soit bien peuplé, lorsqu'il contient à peine la vingtième partie des habitans qu'il peut nourrir; tel est l'état de l'Islande. La première cause de ce petit nombre d'habitans est attribuée d'abord à cette épidémie si terrible, appelée la peste noire, qui désola tout le Nord pendant les années 1347, 1348 & 1349. Il périt tant de monde en Islande, qu'il n'y resta plus personne en état de faire une relation des effets de ce fléau meurtrier. Les Annales Islandoises, où tout ce qui est arrivé depuis que le pays est habitée, est exactement rapporté, n'en font aucune mention. On fait seulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeste contagion qu'un petit nombre d'habitans qui s'étoient sauvés dans les rochers. Tout le reste de cette nation périt sans secours, & dans la plus affreuse misère. Cette même tradition apprend que tout le plat pays, où la peste exerçoit le plus ses fureurs, étoit couvert d'un brouillard très-épais. Le Danemarck ayant été aussi dépeuplé dans le même tems, on ne put y envoyer de colonies.

CEPENDANT les habitans échappés à la destruction générale repeuplerent l'île de leur mieux. Mais leurs malheureuses générations ont encore été détruites en partie par des fléaux non moins cruels que la peste.

EN 1627 (r), des corsaires Algériens firent une irruption dans cette île, y commirent d'horribles cruautés, plusieurs massacres & enleverent deux cens quarante-deux hommes.

EN 1687, un corsaire Turc prit aussi terre en Islande, & ne l'abandonna qu'après y avoir volé des marchandises & une douzaine d'hommes.

LES années 1697, 1698 & 1699 furent encore plus funestes à la nation Islandoise: il mourut beaucoup du monde de faim, & l'on prétend qu'il périt de cette manière plus de vingt personnes en une seule paroisse.

EN 1707, la petite-vérole, jointe à une autre maladie épidémique & pestilentielle, emporta plus de vingt mille habitans; & peu de tems après la petite-vérole seule fit périr encore beaucoup de personnes.

AUJOURD'HUI on fait monter le nombre des Islandois à quatre-vingts mille; ce qui est bien peu considérable, si l'on fait attention que leur île a deux cens lieues de long sur presque cent de large.

J'AI souvent été témoin, dit M. Horrebows (s), que les Islandois ne sont ni poltrons, ni timides, ainsi que les en accuse M. Anderson. On en a vu dans les troupes du Roi de Danemarck servir avec distinction, & parvenir au

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Nombre des
habitans.

Destruction
générale par
la peste.

Caractère des
Islandois; leur
bravoure.

le de l'île. Voyez *Traſtatus Oeconomico-Physicus de habitu Norvegiæ ad Agriculturam*, auctore Claudio Urſin, in-12. Hafnienſis 1754. p. 15 & 16. *Erci Pontoppidani Episcop. Berghenſis, Annales Eccleſ. Da-*

nica, in-4°. Tom. I. p. 744.

(r) Buſching, dans ſa Géographie, Tome I. p. 390.

(s) Tome II. p. 57 & 58.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. grade de Capitaine. S'il ne se trouve que peu d'Islandois dans les Armées Danoises, c'est que ce pays étant peu peuplé, les habitans voyagent rarement au-dehors; c'est en outre qu'étant pour son bonheur fort éloignée du royaume, aucun enrôleur n'est tenté d'entreprendre un voyage long & pénible pour y aller faire des recrues.

Leurs guerres civiles. Les Annales Islandoises prouvent encore qu'ils n'ont pas plus de timidité & de lâcheté que les autres peuples de l'Europe. Ils ont eu entr'eux des guerres civiles, dans lesquelles on a vu, comme dans toutes les guerres de cette espece, autant d'exemples de valeur que de férocité.

A l'égard du service maritime, il est aisé de présumer qu'ils y sont aussi propres qu'à celui de terre, étant continuellement sur la mer & très-familiarisés avec cet élément.

Islandois distingués par le savoir. QUANT aux Sciences, nombre d'Islandois s'y sont appliqués avec succès. Cette isle a produit un *Snorron Sturleson*, un *Sæmondre*, un *Thormodus Thordlacius*, un *Arnas Magnacus*, un *Arngrimus Jonas* (t), & plusieurs autres écrivains assez célèbres. On voit encore actuellement dans l'université de Copenhague des étudiants Islandois qui ne le cèdent point aux autres: à parler même en général, ils les surpassent ordinairement, & dans le nombre de ces étudiants il s'en trouve peu de médiocres.

Leur goût pour les voyages. ON apprend encore par leurs Annales, & quelques auteurs Islandois le confirment, que plusieurs de ces insulaires voyageoient beaucoup anciennement, dans le dessein de s'instruire. Un écrivain de cette nation a publié, il y a quelques années, une dissertation Latine sur les voyages des anciens peuples Septentrionaux, & il s'étend particulièrement sur ceux de ses compatriotes. Il s'attache surtout à démontrer que ces derniers ne méritent pas les reproches de barbarie & de grossièreté qu'on leur fait gratuitement, sans les connoître. „De tous les tems, dit cet écrivain, les Islandois ont aimé à voyager. Ceux qui n'étoient pas sortis de l'isle étoient méprisés de leurs concitoyens; tandis qu'au contraire ceux qui revenoient après de longs voyages, étoient fêtés, chéris & en grande vénération.” L'auteur tire les preuves de ce qu'il avance de plusieurs maximes Islandoises, recueillies dans les plus anciens écrivains de la nation (u). On voit en effet par-là combien les Islandois

(t) Cet écrivain a donné dans sa *Crimogée* la vie abrégée de plusieurs Islandois, célèbres ou par leur naissance, ou par leur savoir. Voyez cet ouvrage, liv. 2. p. 3. in-4^o. Edition de Hambourg de 1610. Voyez aussi le *Spécimen Islandiæ Historicum & Chorographicum* du même auteur, in-4^o. Amsterdam 1643.

(u) *Sculti sunt qui domi educantur liberi... non se ab imperitiæ liberabit culpa, qui nullos præter Islandiam nostram peritustras... Prudenti rationis usû obus est ei qui passim vagatur, domi contra quilibet impune licet. Asternabit aliorum obtutus subicitur, qui imperitus est, ubi urbanis affidet. Solus cognoscit, qui late proficiscitur*

multaque peragravit loca, quale ingenium foveat virorum unus quisque quem rationis cura tenet. On peut avoir recours à la dissertation même de l'auteur, dont le titre annonce avec assez d'étendue son objet & ses vues: *Dijquisitio historico-anthologica de veterum septentrionalium imprimis Islandorum peregrinationibus, in quâ ex antiquorum Islandorum peregrinandi studio eorumque de peregrinationum usu & necessitate sententiis politici politici mores adstruuntur, & Historicorum Islandorum auctoritas vetustiorum manuscriptorum fide vindicatur.* Per Joannem Erici Islandum in communitate regia Decanum. Petite in-12. de 140 pages, Lipsiæ 1755. pp. 19, 25, 37, &c.

Is étoient persuadés que les voyages servent beaucoup à l'instruction de la jeunesse & à perfectionner son éducation.

UN défaut cependant que M. Horrebows dit avoir remarqué dans ces insulaires, c'est qu'ils sont sujets à ce qu'on appelle *la maladie du pays*, quoiqu'il soit assez apparent qu'ils sont beaucoup mieux & plus agréablement ailleurs que chez eux. Mais on ne doit pas en être surpris; cette foiblesse leur est commune avec toutes les nations. Si elle se trouve principalement chez celles du Nord, qui paroîtroient devoir y être les moins sujettes, puisqu'elles ne peuvent que gagner à changer de climat, c'est que leurs pays étant moins fréquentés par les étrangers, & qu'eux-mêmes voyageant peu, l'habitude de ne voir que ses compatriotes, jointe au peu de connoissance qu'on y a des autres peuples, attache chacun à sa patrie, ce qui lui inspire naturellement des regrets dès qu'il l'a quittée, & des desirs de la revoir qui lui causent une langueur mortelle, s'il n'y retourne promptement. D'où l'on peut conclure que moins un pays est fréquenté, moins les habitans communiqueront avec d'autres peuples, plus ils seront passionnés pour leur sol & leur climat, & sujets à la maladie du pays.

A l'égard des dispositions des Islandois pour les arts, on ne peut leur contester qu'ils n'en aient de très-grandes. On en voit la preuve en Islande, où il se trouve plusieurs bons ouvriers en différentes professions, sans qu'ils aient jamais eu d'autres maîtres que leur goût & leur génie. Plusieurs habitans travaillent également en orfèvrerie, en cuivre, en menuiserie, & à tout ce qui est du ressort du maréchal & du forgeron, du constructeur de barque, & des autres métiers de première nécessité. Or rien ne marque plus d'adresse que de savoir faire tout ce qui est à l'usage ordinaire, sans avoir ni les meilleurs matériaux, ni les instrumens propres à toutes les professions.

ON remarque aussi à l'avantage des Islandois, qu'il en est très-peu qui ne sachent lire & écrire. C'est une étude pour laquelle toute la nation montre le même empressement; & je mets en fait, dit l'écrivain Danois, qu'on trouve en Islande parmi le peuple plus de gens qui écrivent bien que partout ailleurs.

LES autres occupations de nos insulaires sont de prendre soin de leurs bestiaux, & de tirer parti de tout ce qui en est le produit. Les peaux de ces animaux, ils les tannent assez grossièrement, parce qu'ils n'ont ni le tan, ni les ustensiles nécessaires à la profession de tanneur; mais, par leur méthode ils gagnent en célérité ce qu'ils perdent du côté du fini. Avec un couteau bien affilé, ils raclent le poil sur leurs genoux d'une manière si prompte qu'on en est étonné. Ils étendent ensuite ces peaux, & les font sécher au vent. Après cette première opération, on les laisse tremper dans de l'eau salée ou dans du petit-lait, & on les foule plusieurs jours de suite avec les pieds. Ils savent aussi noircir les cuirs de bœuf, & en faire des selles & des harnois qui durent plus que ceux des autres pays, quoiqu'ils soient apprêtés avec beaucoup moins d'art & de propreté.

MAIS l'occupation la plus générale, celle de toute la nation pendant l'hiver, c'est de préparer les laines de leurs moutons. Ils la filent, la tordent & en font des étoffes sur des métiers aussi peu commodes que grossièrement

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Maladie du
pays.

Source ordi-
naire de cette
maladie.

Leurs dispo-
sitions aux
arts.

Leur façon
de tanner.

Leur façon
de filer la lai-
ne, & d'en
fabriquer des
étoffes.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. fabriqués. Ces métiers ne sont point horisontaux comme les nôtres, mais perpendiculaires; de façon que la posture gênante à laquelle sont assujettis les ouvriers, jointe au défaut d'outils convenables, leur permet à peine de faire par jour une demi-aune de France de ce gros drap qu'on appelle *wadmel*. C'est ce qui a engagé le Roi de Danemarck à faire passer dans cette isle plusieurs tisserands habiles avec des métiers ordinaires, & l'on en espere de grands succès pour le perfectionnement des fabriques.

Différentes manieres de fouler.

Le pays n'ayant point de moulin à foulon, on conçoit bien quelle peine les habitans ont à fouler leurs étoffes de laine, & les objets de fabrique qui ont besoin de cette opération, tels que les gants, les bas & les camisoles. Ils y emploient plus de travail que d'art, & voici en quoi il consiste. Après avoir fait tremper dans de l'urine pendant plusieurs jours leur *wadmel* ou autre étoffe, ils la mettent dans un tonneau dont les deux fonds sont ôtés & qui est sur le côté. Deux hommes assis vis-à-vis l'un de l'autre devant chaque fond du tonneau, y poussent les pieds de toute leur force, pour fouler l'étoffe qu'on arrose de tems à autre, toujours avec de l'urine. Si les pieces sont petites, ils les foulent sur une table en les pressant avec la poltrine; mais l'une & l'autre de ces méthodes sont également pénibles & très-longues. Pour les gants, ceux qui vont en mer les mettent à leurs mains, les trempent de tems en tems dans l'eau & les foulent en ramant. Ainsi la peine de ramer fait toute la difficulté.

DANS les endroits où il y a des bains chauds, ils foulent dans l'eau chaude; l'étoffe est bien plutôt préparée, & s'amollit davantage que par l'urine. Pour fouler les bas & les gants, ils ont aussi l'usage de s'asseoir dessus, & de les fouler, en se remuant alternativement d'un côté & de l'autre. Il arrive de là qu'ils contractent si bien l'habitude de ce mouvement, qu'ils le conservent perpétuellement dès qu'ils sont assis, alors même qu'ils n'ont rien à fouler. Le tisserand que le Roi de Danemarck a fait passer en Islande, y ayant fait transporter un moulin à foulon, il y a lieu de croire que les habitans abandonneront leur ancienne méthode.

Façon de blanchir le linge.

ON ne se sert point de savon pour blanchir le linge, parce qu'il est très-rare & fort cher; il n'y a gueres que ceux qui ont été en Danemarck qui connoissent la propriété de cette composition, & qui en fassent venir pour leur usage particulier. Tout le peuple ne se sert que d'urine & quelquefois de lessive faite avec de la cendre; cependant le linge blanchi de cette maniere, n'est point si mal qu'on le pourroit croire.

ON connoit en Islande l'usage de tirer du verd-de-gris du cuivre qu'on arrose d'urine; cette drogue entre pour beaucoup dans les teintures des laines dont on veut faire des étoffes rayées & de différentes couleurs.

Point d'horloges en Islande.

Maniere de diviser le jour, & de compter les heures.

IL ne faut pas oublier d'ajouter que les Islandois n'ayant pas la moindre connoissance de l'horlogerie ni d'aucune façon artificielle de mesurer le tems, ils se reglent uniquement sur le soleil, ou sur les marées, & sur les étoiles, quand cet autre n'est point visible. Ils n'ont point l'usage de compter les heures comme nous par un, deux, trois, quatre; &c. ils ont même assez de peine à comprendre cette méthode; mais ils divisent les vingt-quatre heures en certains espaces qui ont des noms particuliers. Ils connoissent midi & mi-

it; puis ils subdivisent le tems écoulé avant le premier de ces points en intervalles d'une durée égale, à qui ils donnent en leur langue des noms qui reviennent à-peu-près à mi-jour (v), jour plein.... jour de midi; & après midi, c'est mi-soir.... soir-nuit, minuit.

Le principal commerce des Islandois consiste en bestiaux qu'ils conduisent dans les ports. Là ils les tuent & les livrent à la Compagnie Danoise, après en avoir ôté la tête & les entrailles; les Danois salent ces viandes & les exportent dans des tonneaux. Il y a un tarif qui règle le prix du bétail, ainsi que celui du poisson sec, qui est une autre branche de commerce, la plus considérable après la vente des bestiaux.

Les autres marchandises qu'on exporte d'Islande, sont du beurre, de l'huile de poisson, des marchandises de laine, telles que du wadmél, des camifoles grossières & médiocres, des gants & des bas, de la laine brute, des peaux de mouton, d'agneaux & de renards de différentes couleurs, de l'édreidon & diverses plumes. On tiroit aussi autrefois du soufre de cette île; mais l'on a déjà dit que ce commerce a cessé.

Les marchandises qu'on apporte en retour aux Islandois, sont du bois de charpente & de menuiserie, du fer ouvré & non ouvré, beaucoup de hameçons & de fers à cheval, du vin, de l'eau-de-vie, du blé, du tabac, du pain, de la farine, de sel, de la grosse toile & quelques soieries. Au reste, on leur apporte tout ce qu'ils demandent. Ce commerce étant affermé à une Compagnie, on pense bien que ses privilèges en excluent toute autre nation. Les marchandises qu'elle tire d'Islande, sont exemptes de tous droits d'entrée dans les ports du royaume de Danemarck & des provinces conquises.

Tout ce que les Islandois reçoivent, ils le paient avec leurs denrées, & le reste en argent comptant, dont cependant on fait peu d'usage. Celui qui se cours en Islande, est argent de banque, & il consiste en couronnes de Danemarck. Toutes les acquisitions, les ventes, &c. se font en une certaine quantité de poissons secs. Les livres de compte se tiennent sur ce pied. Un bon poisson de deux livres vaut deux schellings de Lubec (x). Ainsi quarante-huit poissons de cette sorte font un écu d'Empire, argent de banque (y). Une couronne de Danemarck (z) vaut, suivant la taxe du pays, trente poissons; une demi-couronne, quinze; un demi-écu d'Empire, vingt-quatre poissons; & enfin un quart d'écu, douze poissons. Les douze poissons font la moindre monnaie reçue en Islande. Les comptes se règlent sur le nombre des poissons. Comme en Danemarck, on y calcule par marc (a) & par schelling jusqu'à la concurrence de l'écu de banque (b). En Islande,

(v) Manquent ici les divisions intermédiaires, l'Auteur Danois n'ayant pas pu les rendre.

(x) Le schelling vaut 1 sols 2 deniers de la monnaie de France.

(y) L'écu d'Empire est de même valeur qu'un petit écu.

(z) La valeur d'une couronne de Danemarck est d'une livre seize sols.

(a) On distingue en Danemarck trois for-

tes de marcs: le marc *Lubs*, qui s'appelle aussi *croon* ordinaire, & qui vaut une livre dix sols; le marc Danois, qui vaut quinze sols; & le marc double, qui vaut une livre quinze sols.

(b) L'écu de banque vaut cinq livres dix sols six deniers. Voyez l'Abbrégé Chronologique de l'Histoire du Nord, par M. de la Combe, Tome I. p. 792, & le Dictionnaire du Commerce.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Commerce
des habitans.
Marchandises
d'exportation.

Autres mar-
chandises.

Marchandises
d'importation.

Payemens
faits en pois-
sons.

Valeur déter-
minée de ces
poissons.

DESCRIPTION ce qui vaut moins de douze poissons ne peut se payer en argent. En pareil
DE L'ISLANDE. cas, on se sert de poissons en nature ou de tabac, dont une aune se compte pour un poisson. De cette sorte, on peut regarder les poissons & le tabac comme la véritable monnoie d'Islande.

Poids & mesures. Le calcul des poids ne s'y fait pas comme en Danemarck, où on les réduit en lijsfunds. Le plus grand poids des Islandois s'appelle *vetten*: c'est le poids ordinalre de quarante poissons, qui valent quatre-vingts livres ou cinq lijsfunds. Le poids qui suit immédiatement le *vetten*, est appellé *sihrung* ou *foringen*: il est de dix livres. Ils ont aussi des poids d'une livre, dont deux font un poisson. Cependant, quoique tous ces poids soient conformes à ceux de Danemarck, ils ne calculent pas par lijsfund, mais par *foringen* & *vetten*; en sorte qu'un *foringen* est composé de dix livres, & que huit *foringens* font un *vetten*, qui vaut cinq lijsfunds.

§. IV.

Epoque de la découverte de l'Islande. Religion de cette Isle.

ARNGRIMUS JONAS, auteur Islandois, est le seul qui ait jetté sur cette matiere quelques lumieres, qu'il dit avoir puisées dans les Annales de sa patrie. Son récit est assez curieux pour trouver place ici. Il nous apprend qu'un certain *Naddocus* (c), allant aux isles de Faro ou Feroe, fut jetté par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, à laquelle il donna le nom de

Première découverte.

Seconde découverte.

Troisième découverte.

Moyen ingénieux employé pour suppléer à la boussole.

Snelande, à cause des hautes neiges qu'il y trouva. Ce fut là le premier navigateur du continent qui prit terre en Islande, mais il ne s'y arrêta pas. *Gardarus*, Suédois, entendit parler de cette découverte; il partit pour aller chercher l'Islande. Il y passa l'hiver en 864, & lui donna le nom de *Gardars-Holm*, c'est-à-dire isle de *Gardarus*.

UN troisième, nommé *Flocco*, pirate renommé de Norvege, voulut aussi reconnoître cette isle dont il avoit entendu parler. On lui attribue une invention très-heureuse qu'il employa pour diriger sa route, au défaut de boussole & de compas qui étoient alors inconnus. Comme il parcourait les isles des mers septentrionales, sans découvrir celle qu'il cherchoit, il prit trois corbeaux en partant de l'isle de Schetland, l'une des Orcades, & en lâcha un lorsqu'il se crut bien avant en mer. Il reconnut qu'il n'étoit pas si éloigné de terre qu'il l'avoit cru, puisque le corbeau reprit la route de Schetland. Il avança toujours, & lâcha un second corbeau, qui revint dans le vaisseau après avoir beaucoup tourné de côté & d'autre sans voir de terre. Un troisième corbeau, lâché encore plus avant en mer, découvrit l'Islande & s'y envola. *Flocco* remarqua la direction de son vol, le suivit des yeux & de ses voiles, & aborda heureusement à la partie orientale de *Gardars Holm* où il passa l'hiver. Au printemps, se voyant allégé des glaces qui venoient du Groenland, il donna le nom d'Islande à cette isle, & elle l'a toujours conservé. *Flocco*

passa

(c) Voyez la *Crimogee*, p. 9. & le *Specimen Historicum & Chorographicum*, p. 1.

un second hiver dans la partie méridionale de l'Islande; mais apparemment il ne s'y trouva pas bien, car il revint en Norvege, où il fut appelé *Raf-floke*, c'est-à-dire, *Flocco-le-corbeau*, en mémoire des corbeaux dont il étoit servi pour faire sa découverte.

Les Annales Islandoises ne marquent point si ces trois navigateurs trouverent des habitans en Islande. Elles citent comme la source des peuples de cette île, un certain *Ingulfe*, Baron de Norvege, qui se retira dans cette île avec son beau-frere *Fiorleifus*, pour avoir tué deux grands Seigneurs de leur pays. Comme c'étoit une coutume que les bannis de Norvege arrachassent les portes de leurs maisons & les emportassent avec eux, Ingulfe, qui n'avoit pas oublié les siennes, les jeta dans la mer dès qu'il fut à la vue de l'Islande, se proposant d'aborder au hasard où les flots les pousseroient. Cependant il prit terre en un autre endroit, & ne trouva ses portes que trois ans après; ce qui l'obligea de fixer son séjour où elles s'étoient arrêtées. C'est à l'an 874 qu'est fixée l'époque du séjour d'Ingulfe en Islande. Les Annales assurent qu'il trouva cette île inculte & déserte, lorsqu'il y arriva, & qu'il reconnut néanmoins que des mariniers Anglois ou Irlandois avoient autrefois pris terre dans cette île, par quelques cloches, par certaines croix & quelques autres ouvrages faits à la mode d'Irlande & d'Angleterre, qu'on voyoit sur le rivage. Cependant on ne peut pas conclure de ce récit que l'Islande ne fût point habitée avant l'arrivée d'Ingulfe, mais seulement que le canton où il se fixa ne l'étoit point. Les mêmes Annales rapportent, que les anciens Islandois appelloient les Irlandois *Papas*, & la partie occidentale de leur île *Papey*, parce que ces étrangers avoient coutume d'y aborder comme à la plus proche & à la plus commode. Or ces anciens Islandois, parmi lesquels vraisemblablement Flocco passa les deux années qu'il demeura en Islande, doivent être regardés comme les habitans primitifs de l'île; mais leur origine se perd dans la nuit des tems, & leur source se confond avec celle des Celtes, dont il y a beaucoup d'apparence qu'ils faisoient partie (d).

Il paroît encore par leurs Annales, que, dans ces tems reculés, ils adoroient, entre autres Dieux, *Thor* & *Odin*. Thor étoit comme le Jupiter, & Odin comme le Mercure des anciens Grecs & Latins. C'est de-là que le jeudi porte encore parmi les Islandois modernes le nom de *Thorsdag*, & le mercredi celui d'*Odensdag*; ce qui répond au *dies Jovis* & *dies Mercurii* des Latins. Les autels consacrés à ces Divinités étoient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûloit, & l'on y plaçoit un vase d'airain, pour recevoir le sang des victimes qui servoit à arroser les assistans. A côté de ce vase, étoit un anneau d'argent du poids de 20 onces, qu'on frottoit de ce même sang, & qu'on empoignoit quand on vouloit faire un serment solemnel (e). Ces idolâtres sacrifioient des hommes à leurs idoles. Ils les écrasient sur un grand rocher, ou les jetoient dans des puits profonds, creusés exprès à l'entrée des temples. Le rocher étoit au milieu d'un cirque, suivant les fastes d'Islande.

(d) Voyez la Collection de différens morceaux sur l'Histoire Naturelle & Civile du Nord, par M. de Keralio, Chevalier de l'Ordre Royal de St. Louis, & Capitaine Aide-Major de l'Ecole Militaire.

(e) Voyez la Crimogée, liv. 1. p. 112.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. Cette coutume barbare ayant été abolie, le rocher recint plusieurs siècles après la couleur du sang humain qui y avoit été répandu.

Anciens historiens Islandois. ON représente ces anciens Islandois comme des hommes spirituels & curieux, qui conservoient avec soin la mémoire, non seulement de tout ce qui se passoit dans leur patrie, mais même de tous les événemens remarquables qui arrivoient dans les royaumes de l'Europe. Aussi leur compatriote, Arngrimus Jonas, leur applique-t-il ce qu'Hérodote & Platon ont dit des Egyptiens, *ad totius Europæ res historicas Lyncei*. En effet, Saxon le Grammairien, dans la préface de son Histoire Danoise, avoue qu'il s'est servi très-utilement des Annales Islandoises. La Pereyre (f) dit que le Docteur Wormius, qui en avoit une copie, lui en avoit expliqué différens endroits, & qu'il y avoit remarqué plusieurs traits d'histoire relatifs à la Norvege, au Danemarck, à l'Angleterre & aux isles Orcades; & entr'autres le récit de l'irruption des Normands en France, lequel étoit sans date. Il parle aussi de la descente d'Ingulfe. Or cette première irruption des Saxons étant de l'an 845, sous Charles le Chauve, c'est une nouvelle preuve que l'Islande étoit habitée depuis longtems, puisqu'elle avoit déjà des historiens & des poëtes; car une partie de ces Annales est écrite en vers, & les Islandois ont toujours joui parmi leurs voisins d'une grande réputation par leurs poésies.

Mythologie Islandoise.

LES Islandois ont une mythologie très-ancienne, dont la collection se nomme *Edda*. Voici l'idée qu'en donne la Pereyre, dans sa Lettre déjà citée. „ Les auteurs de l'Edda, dit-il, posent pour principe éternel un géant qu'ils „ appellent *Jummer*. Il sortit du chaos, selon eux, de petits hommes qui se „ jetterent sur le Géant & le mirent en piéces. De son crâne, ils firent le „ ciel; de son œil droit, le soleil; de son œil gauche, la lune; avec ses „ épaules, les montagnes; avec ses os, les rochers; avec sa vessie, la mer; „ les rivieres, avec son urine, & ainsi de toutes les autres parties de son „ corps. De sorte que ces poëtes appellent le ciel, le *crâne* de *Jummer*; le soleil, *son œil droit*; la lune, *son œil gauche*. Les rochers, les montagnes, „ la mer, les rivieres n'ont de même point d'autres noms, que ceux d'*os*, „ d'*épaules*, de *vessie* & d'*urine* de *Jummer* (g). Le Docteur Wormius, „ ajouta la Pereyre, m'a fait voir une vieille copie de l'Edda écrite en Islandois, de la main même d'un Islandois, & c'est lui qui m'a expliqué les gentilleses que je vous écris.”

QUOIQ'IL en soit de ce récit de la Pereyre, ou des explications de Wormius, personne n'a répandu plus de lumieres sur la mythologie Islandoise, & en particulier sur l'Edda, que M. Mallet, auteur de la meilleure histoire de Danemarck que nous ayons. A la suite de son introduction à cette Histoire, on trouve la traduction de l'Edda ou de la Mythologie Celtique, & nous y renvoyons les Lecteurs curieux de connoître cet ouvrage.

LE même nous apprend, qu'il y a deux Edda: la première & la plus ancienne, rédigée par Sœmund Sigfussou, surnommé le *Sçavant*, & né en Is-

(f) Lettre à la Mothe-le-Vayer.

(g) Un Spinoziste raffiné pourroit trouver dans cette fable, toute absurde qu'elle

est, le germe du système Ethico-Physique du fameux Juif d'Amsterdam.

de environ l'an 1057; l'autre recueillie environ 120 ans après par Snorro Sturleson, célèbre Islandois, né l'an 1179 d'une des plus illustres familles de l'île. DESCRIPTION DE L'ISLANDE.

ON fait que les prêtres des Celtes, nation dont les Islandois faisoient partie, avoient, comme les anciens prêtres d'Égypte, ou comme les Brames modernes de l'Inde; deux espèces de doctrine, l'une qu'ils se réservoient comme un secret inviolable & qui a péri avec eux; l'autre qui n'étoit qu'un mélange informe de fables & de dogmes politiques, transmis de génération en génération par tradition orale. Ces vers se perdirent chez les Gaulois & les Bretons; lorsque la forme de leur gouvernement changea; mais probablement les Islandois les conservèrent avec soin jusqu'au milieu de l'onzième siècle, époque de la première collection faite par Sœmund, sous le nom d'Edda. Ce nom d'Edda appliqué au corps de la mythologie Islandoise, a donné la torture aux étymologistes; mais comme, selon M. Mallet, il vient d'un terme de l'ancien Gothique qui signifie *Aycule*, „ il est, dit-il, dans le génie des anciens philologes Celtes, d'avoir voulu désigner ainsi l'antiquité de leur doctrine.”

IL ne reste aujourd'hui de l'Edda que trois poèmes entiers & l'abrégé qu'en fit en prose, au commencement du treizième siècle, Snorro Sturleson. Ces trois poèmes sont les plus anciens qui existent en langue Gothique. L'un est intitulé *Vaulospa*, ou prophétie de la Sibylle; le second, *Havamaal*, & y contient la morale d'Odin qui passe pour en être l'auteur; le troisième a pour titre, *Chapitre Runique*: il renferme le détail des prodiges que l'auteur se croyoit ou vouloit se faire croire capable d'opérer par le moyen de la magie & surtout des Runes ou caractères Runiques, dont le même Odin est cru l'inventeur.

CET Odin, suivant les Annales Islandoises, étoit un Prince Asiatique, dont les Etats étoient situés entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin (h). Histoire d'Odin. Valncu & soumis par les armées Romaines que Pompée commandoit dans la Phrygie mineure, Odin prit la route du Nord, s'établit d'abord en Saxe, & passa successivement dans la Suede, la Scandinavie & l'Islande, avec les Phrygiens qui l'avoient suivi.

ON place cette migration environ 70 ans avant J. C. & à cette époque la scène de ces régions septentrionales change tout-à-coup. Odin y apporte l'usage des lettres: il enseigne l'art de la poésie; il persuade à ces peuples qu'il a mille secrets divins; qu'il peut par des paroles & de certains caractères appaiser les querelles, chasser la tristesse & guérir toutes les maladies, enchaîner les vents, enfin exciter & appaiser les flots. Cet Odin, qui parloit ainsi aux Scandinaves, nation pauvre & sauvage, étoit accompagné d'une cour, dont l'éclat les éblouissoit. Il ne leur parut pas moins qu'un Dieu.

(h) On croit que ces Etats d'Odin comprennoient la contrée qui porte aujourd'hui le nom de *Georgie*. Strabon l'appelle *Asia*, & en nomme la capitale *Aspurgia*, nom traduit vraisemblablement du mot Gothique *Asgard*, dérivé lui-même d'un mot Grec,

qui signifie *Fort & Château*. Ptolémée appelle *Asotes*, & Pline *Aslens* les habitans de ce pays, noms qu'Odin & ses compagnons conservoient en passant dans le Nord. Collection de M. de Keralio, p. 86.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. Le Prince Asiatique sçut bien profiter de leur étonnement, pour répandre une hittoire merveilleuse accommodée à leurs idées, & qu'il fit composer par ses poëtes. La crédulité des hommes est toujours en raison de leur ignorance. Les Scandinaves aisément trompés, déifient l'homme qu'ils avoient reçu pour maître. Ce Souverain établit pour juges de la nation, douze Seigneurs de sa suite: bientôt on en fit autant de Dieux; leurs femmes & leurs filles participerent aux mêmes honneurs. Après avoir vu mourir toutes ces divinités humaines, on continua de les invoquer comme s'ils présidoient encore aux emplois qu'ils avoient exercés pendant leur vie.

Langue des Islandois.

LA langue & les caracteres Runiques apportés par Odin en Scandinavie, sont la source de celle qui se parle encore à présent en Islande. Le Docteur Wormius assuroit à la Pereyre, que l'Islandois étoit le plus pur Runique qui se fût conservé. Cet idiôme est, suivant Busching (i), l'ancienne langue Norvégienne qui a reçu quelque altération, mais cependant très-utile pour expliquer les langues des anciens peuples du Nord. Les caracteres de la langue Islandoise ont retenu de même leur origine Runique. Il y en a d'hieroglyphiques qui signifient des mots entiers.

Etablissement de la religion Chrétienne en Islande.

ON ne peut révoquer en doute, que l'Islande n'ait reçu les lumieres de l'Evangile dès le neuvieme siecle, puisqu'il existe des monumens qui l'attestent. Telles sont, entre autres, les Lettres-Patentes de Louis le Débonnaire, du 15 Mai 834, où il est dit que J. C. a été annoncé en Islande & dans le Groenland. Ces Lettres-Patentes sont adressées à Ansgarius, François, prélat très-célebre, que le monde arctique reconnoît pour son premier apôtre. L'Empereur le fit Archevêque de Hambourg, en érigeant pour lui ce district en Archevêché, dont il étendit la juridiction dans tous les pays septentrionaux, depuis l'Elbe jusqu'à la mer Glaciale & dans les isles qu'elle renferme. Ces Lettres-Patentes furent confirmées par une Bulle de Grégoire IV. de l'an 835 (k). Quoique l'Evangile eût été annoncé en Islande, toute l'isle ne l'embrassa pas d'abord. Arngrimus Jonas rapporte que le paganisme n'y fut absolument extirpé que vers l'an 1000 de l'ère Chrétienne.

Et de la Réformation.

AU milieu du seizieme siecle, Frédéric, Roi de Danemarck, ayant introduit le Luthéranisme dans ses Etats, voulut l'établir aussi dans l'Islande, qui lui appartenoit comme une dépendance de la Norvege, unie dès-lors au Danemarck; mais la Réformation ne put s'effectuer dans cette isle sans trouble & sans effusion de sang. Un Evêque de haute qualité, fort attaché à la cour de

(i) Voyez sa Géographie en Allemand, Tome I. p. 389.

(k) Voyez le Continuateur de Puffendorf, Tome VIII. p. 520.

Pontanus rapporte tout au long ces Lettres Patentes. Voici ce qu'on y lit au sujet de l'Islande: *INCIRCO Dei Ecclesia presentibus scilicet & futuris certum esse volumus, qualiter, divina ordinante gratia, nostris in diebus, aqulionaribus in partibus, scilicet, in gentibus Danorum, Suecorum, Norvagogorum, Groenlandorum, Helsinglandorum, Islandorum, & omnium Septentrionalium, Nationem*

magnam caelestis gratia prædicationis sive acquisitionis patefecit ostium. Data idus Maii anno 421, Imperii Romani Ludovici piissimi Augusti, indictione XV. anno D. N. J. C. 834.

Le même historien donne aussi la Bulle de Grégoire IV. *Rerum Danicarum Historia*, in fol. Amsterd. 1631, p. 97 & 98. Voyez aussi l'Hittoire Ecclesiastique de M. Fleury, Tome X. p. 367, Edition de 1704, & le Recueil des *Historiens des Gaules*, par les PP. Bénédictins, Tome VI. p. 221.

Rome, & soutenu par un parti puissant, s'opposa vigoureusement, pendant plusieurs années, à l'établissement de la Réforme; mais il paya sa fermeté de sa tête, & sa mort fut suivie de l'anéantissement total de la religion Catholique. Depuis cet événement, dont nous ne trouvons point l'époque, le Luthéranisme est la seule religion que l'on professe en Islande; toutes les autres en sont bannies. Busching dit dans sa Géographie (1), que les troubles occasionnés par l'établissement de la Réforme durèrent depuis 1539 jusqu'en 1551.

DEUX Evêchés partagent le domaine spirituel de l'Islande, *Skalhoet & Hoolum*. Le premier comprend les trois quarts du pays, savoir, les cantons de l'Orient, du Midi & de l'Occident. Le quartier du Nord seul forme le Diocèse de Hoolum. Il y a dans chaque Evêché une école latine, pourvue d'un Recteur & d'un Régent, dans laquelle les Etudiants prennent tous les ans le degré de Licentié. Ensuite, lorsqu'ils ont donné des preuves de leur capacité, ils sont nommés aux cures du pays, sans qu'ils soient obligés de subir aucun examen à l'université de Copenhague. Cependant il se trouve toujours plusieurs Islandois qui passent dans cette capitale, pour y étudier la théologie & le droit civil; aussi ceux-là sont-ils assurés, à leur retour dans leur patrie, d'avoir la préférence sur les autres & d'obtenir les meilleures cures. Ce sont eux qui remplissent encore les offices de Baillifs, de Sous-Baillifs & les autres charges de judicature.

Etat ecclé-
siastique de
l'Islande.

On peut bien dire des Evêques d'Islande ce qu'on disoit de ceux de la primitive Eglise, *Crosses de bois, Evêques d'or*; il y a sûrement peu de pays où ils se rapprochent autant des apôtres, dont ils sont les successeurs. Lorsque la Réformation fut introduite dans cette île, une petite partie des biens du clergé Catholique demeura unie aux sieges épiscopaux & aux cures; le reste fut confisqué au profit du Roi qui en jouit encore.

LES Evêques d'Islande ont eux-mêmes la régie de leurs biens temporels. Ils en tirent environ deux mille écus par an: mais sur cette somme chaque Prélat paie dans son diocèse le Recteur, le Régent & le Prédicateur de la cathédrale, qui est aussi son Grand-Vicaire. Il est en outre obligé de loger & d'entretenir en partie un certain nombre d'étudiants. L'entretien de l'église & de tous les bâtimens qui dépendent de son siege ou qui composent le palais épiscopal, sont encore à sa charge. Tout cela payé, M. Horrebows estime qu'il ne lui reste pas mille écus par an. La modicité de ce revenu a engagé le Roi de Danemarck à concéder aux Evêques d'Islande le droit de percevoir la taxe annuelle que paie chaque habitant, qui consiste en dix poissons par tête; mais ils n'usent de ce droit qu'en quelques paroisses, & même sur un petit nombre de têtes: ainsi c'est une foible augmentation à leurs revenus.

LES Curés ou Prédicateurs ne sont pas à proportion plus opulens que leurs Evêques. Leurs revenus ne consistent qu'en fonds de terre, joints à la cure, en impositions sur chaque métairie, & dans les émolumens qu'ils reçoivent de la communauté pour l'exercice de leur ministère. L'étendue d'une

(1) Tome I. p. 390.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. paroisse & le nombre de ses habitans en font la valeur. Les meilleures cures ne vont gueres qu'à 1200 livres. Il y en a de très-pauvres, & dont les Pasteurs ont si peu de revenu, qu'ils sont obligés de travailler pour faire subsister leurs femmes & leurs enfans. On les voit aller à la pêche avec leurs paroissiens, & suivre en cela, comme dit l'écrivain Danois, l'exemple de Saint Paul, qui, pour vivre du travail de ses mains, n'en étoit pas moins un grand apôtre, justement respecté pendant sa vie & révééré après sa mort.

ON peut juger, par ce détail des richesses du clergé, que les églises d'Islande sont peu somptueuses. Il n'y a même, à proprement parler, que les deux seules cathédrales qui méritent le nom d'églises; tous les autres bâtimens de ce genre ne sont que de petites chapelles bâties comme les maisons des payfans. Un autel, une chaire, un confessionnal, un chœur, des fonds baptismaux & des bancs en font toute la décoration. Quelques-unes cependant sont boisées en-dedans, & entretenues suivant les facultés de la communauté: les ornemens de l'autel, & ceux des prêtres, répondent de même à l'opulence ou à la pauvreté des paroissiens.

DES deux cathédrales, celle de Hoolum est la plus considérable par sa grandeur & par la façon dont elle est construite. Ce bâtiment, & le palais épiscopal qui s'y trouve joint, passent en Islande pour la merveille du pays.

„ CETTE église, dit M. Horrebows (m), est construite de bois de charpente portée sur de gros murs. Elle a environ quatre-vingts pieds de longueur, trente de largeur, & est élevée de quarante ou cinquante. Elle est bâtie sur une petite éminence, & elle a un petit clocher de bois. Autour du chœur subsiste encore un gros mur de belle pierre de taille, construit, il y a plus de quatre cens ans, par un Evêque qui avoit dessein de faire bâtir toute la cathédrale de la même façon; mais sa mort interrompit l'entreprise; & l'on n'a pas songé depuis à la continuer.”

„ LE palais de l'Evêque consiste en différentes maisons bâties à la manière d'Islande, à la réserve de celle qui forme la résidence habituelle du Prélat. Celle-ci est de bois de chêne, avec un mur de pierre & un toit de bois, sans revêtement de terre, non plus qu'aux murs extérieurs. Les principales piéces de cette construction ont été travaillées à Copenhague, puis rassemblées & posées en 1576, par les soins de l'Evêque Gudbrander: c'est ce qu'indique une inscription gravée sur le lambris de la salle. Depuis deux cens ans, cet édifice s'est très-bien conservé, à l'exception de quelques parties des fondemens qui auroient besoin d'être renouvelées.”

L'AUTEUR Danois reproche assez vivement à M. Anderson, d'avoir injustement calomnié les pasteurs Islandois, en disant qu'ils sont généralement d'une ignorance crasse, & qu'ils font de si mauvaises études qu'à peine ils savent lire le latin. Quant aux mœurs, M. Anderson écrit que les ecclésiastiques d'Islande sont fort libertins, qu'ils s'enivrent perpétuellement d'eau-de-vie, que même on a vu quelquefois le pasteur & les ouailles tellement hors d'état de remplir les devoirs communs de la religion, qu'on étoit obligé de remettre le service divin à un autre jour.

(m) Tome II. p. 112.

L'AUTEUR Danois réfute expressément ces accusations par son propre témoignage. Il assure que l'ignorance n'est rien moins qu'un vice commun à tout le clergé ; qu'il peut y avoir à la vérité, comme il s'en trouve partout, quelques ecclésiastiques peu instruits, mais qu'il a vu plus communément parmi eux des Prédicateurs dignes du nom de Savans & d'habiles Littérateurs. Ils n'étoient pas même, dit-il, seulement bons Théologiens & versés dans la connoissance des livres Ascétiques ; ils possédoient encore fort bien les Poètes & les Auteurs Grecs & Latins. D'ailleurs, comme il l'observe, la plupart des Ministres Islandois font leurs études à Copenhague, & y subissent des examens sur la Théologie, avant de pouvoir posséder des Bénéfices en Islande ; il faut par conséquent en conclure que le Clergé ne peut y être aussi ignorant que M. Anderson a voulu le persuader.

IL y a plus : on veille en Islande avec tant d'attention sur les Prédicateurs, sur les Ministres de l'Évangile, & sur tout l'état Ecclésiastique, que le vice le plus léger ne peut manquer d'y être apperçu, & que les fautes y sont punies très-sévèrement. Qu'un Prédicateur entreprenne seulement un petit voyage un jour de dimanche ou de fête, il est aussitôt cité au Consistoire, & il n'en sort qu'après avoir été amendé, ou du moins après avoir essuyé une réprimande sévère. Par ce qui s'ensuit d'un fait si peu grave, on peut juger de la justice que l'on feroit des ecclésiastiques qui meneroient une vie scandaleuse.

Mœurs &
conduite des
Pasteurs.

§. V.

Mariages des Islandois. Education des enfans. Divertissemens de ces peuples. Maladies auxquelles ils sont sujets, &c.

LES mariages des Islandois se font communément sans beaucoup de cérémonies ; & , comme partout ailleurs, l'intérêt y a toujours plus de part que l'inclination. Il n'est pas rare non plus qu'il se fasse des mariages forcés & arrangés par les parens, sans la participation des époux ; mais, dans tous ces cas, la célébration est toujours la même. L'usage est, que le Ministre de la paroisse du jeune homme fasse les propositions du mariage aux pere & mere de la fille, ou à ceux qui les représentent. Lorsqu'on est d'accord, les plus proches parens de part & d'autre conduisent les futurs à l'église, où ils reçoivent la bénédiction nuptiale. Elle se donne ordinairement le Dimanche devant l'Autel, après que le service divin est commencé, & avant que le Ministre monte en chaire. L'office fini, les nouveaux mariés se rendent avec les conviés dans leur maison, où l'on boit & l'on mange, où l'on se divertit, suivant leur état & leurs facultés. Quelquefois en revenant de l'église, on donne un verre d'eau-de-vie à chaque assistant ; mais jamais il n'y a ni musique, ni danse. Après le premier repas, qui est toujours assez frugal, chacun se retire chez soi. Tout ce détail, tiré de M. Horrebows, prouve contre M. Anderson, que les Islandois ne portent pas le goût de l'ivrognerie jusques dans l'église, où cet écrivain „ fait boire de l'eau-de-vie à l'in-

Mariages des
Islandois.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE. „stant même de la cérémonie du mariage, au Ministre, aux Futurs & aux „ Assistans, aussi longtems qu'ils peuvent tenir la bouteille, & se soutenir sur „ leurs jambes.”

Education des enfans.

CET Historien, suivant M. Horrebows, n'est pas mieux instruit sur l'éducation des enfans: tout ce qu'il en dit est faux & inventé à plaisir. On élève les enfans en Islande, comme ailleurs; on a pour eux les mêmes soins, les mêmes attentions, & la source en est, ainsi que partout, dans la tendresse des parens & surtout des meres. La seule chose qu'on trouvera peut-être singuliere, c'est qu'on met d'ordinaire les enfans en culotte & en veste à neuf ou dix semaines. Cependant l'auteur Danois assure qu'il n'a vu parmi les Islandois aucun homme qui eût quelque défaut corporel, ou qui fût contrefait.

Instruction des enfans.

LES soins de former le cœur & l'esprit des enfans suivent ceux qu'on a pris pour le corps; les facultés & la condition des parens reglent le genre d'éducation qu'ils reçoivent, mais on commence d'abord par leur apprendre à lire & les élémens de leur religion. Le catéchisme du célèbre Pontoppidan, Evêque de Berghen, en Norvege, a été traduit en langue Islandoise; il est enseigné aux enfans non-seulement dans la maison paternelle, mais encore dans les églises & par les ministres eux-mêmes. Il y a à Hoolum une Imprimerie, qui est particulièrement occupée à imprimer des livres de dévotion. On y imprime aussi quelquefois des livres de droit, & les ordonnances du Roi de Danemarck, le tout en langue Islandoise.

Imprimerie établie en Islande.

Récréations, amusemens.

LES divertissemens des Islandois sont aussi simples que la vie qu'ils mènent. Toutes leurs récréations, dans les momens de loisir qu'ils ont pendant l'hiver, pendant les tems orageux, & les dimanches & les fêtes, consistent à se rassembler en famille, à converser ensemble, à chanter d'anciennes chansons guerrieres de leurs ancêtres, & à jouer aux échecs. Ils ont une grande quantité de ces chansons, & ils les chantent sur des airs assez grossiers, parce qu'ils ne connoissent ni mesure, ni musique, ni aucune sorte d'instrumens. La danse étant également ignorée chez eux, ils n'en font aucun usage, & ils n'ont même aucun exercice qui en approche; c'est en quoi ils different particulièrement de tous les habitans des pays septentrionaux, & peut-être de tous les peuples du monde.

Goût des Islandois pour le jeu d'échecs.

LES Islandois ont un goût marqué pour le jeu d'échecs, & il paroît que de tout tems ils ont passé pour d'habiles joueurs, comme ils en ont encore la réputation. Le jeu des échecs est donc fort en usage chez eux, & il n'est pas rare de trouver, même parmi le petit peuple, des gens qui le jouent très-bien. La Pereyre dit qu'il n'y a point de si misérable payfan qui n'ait chez lui son jeu d'échecs fait de sa main, & d'os de poisson. La différence qu'il y a de leurs pions aux nôtres, c'est que leurs fous sont des Evêques, parce qu'ils pensent que les Ecclésiastiques doivent être près de la personne des Rois; leurs Rocs, aujourd'hui les Tours, sont de petits Capitaines représentés, l'épée au côté, les joues enflées, & sonnant d'un cor qu'ils tiennent des deux mains. Le jeu d'échecs n'est pas ancien & commun seulement chez les Islandois, mais encore dans routes les contrées du Nord. La chronique de Norvege rapporte que le géant Drosfon, qui avoit élevé Héralde le Chevelu, ayant appris les grands exploits de son élève, lui envoya, parmi des présens

présens d'un grand prix, un très-beau jeu d'échecs. Cet Héralde régnoit vers l'an 870 (n).

MALGRÉ la vie frugale que menent les Islandois, ils parviennent rarement à une grande vieillesse. Dès qu'ils ont passé cinquante ans, ils sont communément attaqués de phthisie, ou d'autres maladies de poitrine qui les conduisent au tombeau, après quelques années de langueur. Il n'est pas douteux, dit M. Horrebows, que cette prompte destruction ne provienne des travaux excessifs qu'ils supportent en mer, & de l'imprudence avec laquelle ils se conduisent. Ces insulaires revenant de la pêche, où souvent ils sont entièrement trempés d'eau, n'ont pas la précaution de changer d'habits.

ILS donnent à la plus grande partie des maladies auxquelles ils sont sujets, le nom général de *land-sarfock*, fièvre de pays. Il regne en Islande une autre maladie, appelée *lepre*, qui est presque toujours héréditaire, sans qu'elle soit pourtant contagieuse. Le scorbut, les coliques de toute espèce, les maladies hypocondriaques sont encore très-communes dans l'isle; & comme il n'y a ni Médecins, ni Chirurgiens, les Islandois sont très-souvent victimes de la première maladie qui les attaque. Rien surtout n'est plus digne de compassion, que de voir quelqu'un qui a eu une jambe ou un bras cassé, ou d'autre fracture de cette espèce. Abandonné à la nature, faute de Chirurgien & de secours, il demeure estropié toute sa vie, ou meurt misérablement après avoir langui dans les souffrances.

C'EST à tort que quelques voyageurs ont attribué aux femmes Islandoises l'heureux avantage d'accoucher facilement, de s'aller baigner même & de se remettre à l'ouvrage aussitôt après leur délivrance. Il s'en faut beaucoup qu'elles soient douées de tant de force, dit l'écrivain Danois; les couches sont la maladie la plus funeste aux Islandoises. Il en meurt beaucoup en cet état, parce qu'elles n'ont ni sages-femmes, ni hommes expérimentés dans l'art des accouchemens.

LE Chef de l'administration est ordinairement un Seigneur du premier rang, qui a le titre de *Gouverneur Général*, & qui fait sa résidence à la cour. Après le Gouverneur, est le Grand-Baillif; il est obligé de demeurer en Islande, à Besssted, maison appartenant au Roi, & où est le siege du Conseil souverain, dont le Grand-Baillif est comme le Premier Président, tant pour le civil que pour le criminel.

LE Grand-Baillif n'est pas le seul officier considérable d'Islande; le Roi y entretient encore un Receveur Général, appelé *Sénéchal*, & deux Juges principaux, appelés *Lowmen*. L'emploi du Sénéchal est de percevoir tous

(n) La Pereyre rapporte ensuite qu'il a joué aux échecs sur un échiquier d'ambre blanc & jaune, avec des piéces d'or émaillées des mêmes couleurs que l'échiquier, & d'un travail très-curieux. Les Rois & les Reines de ce jeu étoient assis sur des trônes, avec le manteau royal, la couronne sur la tête & le sceptre à la main: les Evêques avoient des mitres fort riches;

les Chevaliers étoient montés sur des chevaux bien faits, & proprement harnachés. Les Rocs étoient des éléphants portant des tours; & les Pions, de petits Arquebustiers qui mettoient en joue, & sembloient attendre l'ordre de faire feu. Voyez les Voyages au Nord, Tome I. Relation de l'Islande, p. 50.

DESCRIPTION
DE L'ISLANDE.

Maladies des
Islandois.

Ils n'ont ni
Médecins, ni
Chirurgiens.

Gouvernement civil.

DESCRIPTION les droits & les revenus royaux, & d'en rendre compte à la Chambre des Fi-
DE L'ISLANDE. nances de Copenhague.

Revenus. CES revenus consistent en une sorte de capitation, appelée *giestold*, que chaque habitant doit dès qu'il a atteint l'âge de vingt ans, & qui est de dix poillons par tête; dans la location de certains bâtimens publics; dans les droits qui se payent sur les ports, & dans ceux que la Compagnie Danoise doit chaque année pour le Commerce exclusif d'Islande.

LA capitation se perçoit dans toute l'isle par le moyen des *Syflomen*, ou Sous-Baillifs, auxquels le Sénéchal passe un bail particulier de cette taxe, chacun pour le district qui est de sa juridiction; ces juges y trouvent en même tems les appointemens de leurs charges.

Tribunaux. QUOIQUE le Grand-Baillif ait la Jurisdiction générale de l'isle, elle est encore partagée entre les deux *Lowmen*, ou Juges principaux, dont l'un a le Département des cantons de l'Orient & du Sud, l'autre, celui du Nord & de l'Occident.

OUTRE les districts généraux des *Lowmen*, il y en a dix-huit particuliers, appelés *Syffel*, nom qu'on peut rendre par le mot de *Bailliage*. Ces *Syffel* ont chacun un *Syflomen* ou Sous-Baillif, qui, dans chaque ressort, juge les causes en première instance: ce sont eux qui, comme on l'a observé, font les fonctions de fermiers & de receveurs particuliers des revenus qui appartiennent au Roi de Danemarck. Quelques *Syffel*, tels que ceux de Mule & de Skastefiel, plus étendus que les autres, ont deux *Syflomen*; ainsi en y comprenant celui qui réside aux isles de Westman, qui touchent à l'Islande & qui en dépendent, on compte vingt-un de ces Juges.

**Loix d'Is-
lande.**

IL y a différentes loix, par lesquelles tous les cas litigieux se décident. La première est un ancien code de droit Islandois, auquel on a recours dans ceux où il s'agit de successions, de bien-fonds, & en général dans toutes les contestations qui s'élevent au sujet du *tien* & du *mien*. Les causes qui regardent les Terres Seigneuriales & les affaires Ecclésiastiques, se décident par les loix de Norvege & par différens édits particuliers des Rois de Danemarck.

**Justice cri-
minelle.**

A l'égard des formalités prescrites dans les procès criminels, on se conforme encore aux loix de Norvege. Il y a de plus différentes coutumes & quelques édits particuliers, qui, avec ceux qu'on vient de citer, forment le corps de la Jurisprudence. Frédéric IV. (o) Roi de Danemarck, avoit chargé plusieurs Jurisconsultes de composer un nouveau corps de droit pour l'Islande; il a été exécuté sous le feu Roi Frédéric V (p); mais on ignore s'il est actuellement établi en Islande.

TOUTES les causes sont portées d'abord par-devant le *Syflomen*, & à l'audience du district où elle ressortit; car chacun de ces Juges a des audiences déterminées, auxquelles appartiennent les causes de certains districts, à l'exclusion de toutes autres. Du tribunal du *Syflomen*, on peut appeler au *Low-*

(o) Ce Prince commença à regner en 1699, & mourut en 1730. L'Histoire le compte au rang des meilleurs Rois.

(p) Ce Souverain est décédé le 12 Janvier 1766, regretté de tous ses sujets, qu'il gouvernoit en pere, bien plus qu'en maître.

men, qui tient des especes d'assises ou de plaids tous les ans en un certain lieu. Sa séance commence le 8 Juillet, & continue aussi longtems qu'il se présente des affaires à juger. Chaque Lowmen a huit Assesseurs qui prononcent les Jugemens avec lui; cependant ils ne sont pas encore définitifs: on peut en faire appel à la grande Jurisdiction, qui se tient dans le même tems & au même endroit, & dont le Grand-Baillif est le Président. Ce Magistrat est assisté par le Lowmen qui n'a pas rendu le Jugement sur lequel on plaide, par plusieurs Syslomen, & en cas de besoin, par les Assesseurs de la Jurisdiction du Lowmen. Il y a donc toujours douze Juges, sans compter le Grand-Baillif qui préside; & en son absence, il est remplacé par le Sénéchal. Cette Cour de Justice a du rapport avec le Conseil souverain de Norvege, quant aux formalités, & en ce qu'un Juge peut y être cité directement pour déni de Justice ou pour d'autres cas qui concernent ses fonctions. De ce Tribunal supérieur d'Islande, on appelle à la Cour suprême de Copenhague, lorsque l'affaire est importante & d'une nature prescrite par les Loix.

DESCRIPTION
DEL'ISLANDE.

LES affaires Ecclésiastiques se jugent en premiere instance par la Jurisdiction du Chapitre de chaque Cathédrale, qui est composé d'un Prevôt & de deux Assesseurs. Elles passent de ce Tribunal à celui d'une chambre Consistoriale tenue par l'Evêque, le Prevôt, les Prébendaires & autres Ecclésiastiques, & encore présidée par le Grand-Baillif ou par un autre Magistrat que nomme le Gouverneur-Général de l'isle. Cette Chambre de Justice ressort directement à la Cour souveraine de Copenhague. Dans ces assemblées Ecclésiastiques, on ne s'occupe pas seulement d'affaires contentieuses, on y examine aussi tout ce qui a rapport à la police du Clergé. On y distribue des pensions aux anciens Ministres, & aux veuves de ceux qui sont morts dans l'année.

Justice Ecclésiastique.

IL n'y a en Islande aucun Avocat reconnu & immatriculé. Les Juges en constituent chaque fois qu'on en a besoin.

Point d'Avocats.

C'EST une erreur de M. Anderson, d'avoir dit que les Syslomen ou Sous-Baillifs étoient chargés des exécutions, tant au civil qu'au criminel. Quoique l'office de bourreau ne soit pas plus infâmant en Islande qu'il l'étoit jadis chez les Grecs, où il formoit une charge de Magistrature (q), cependant il y a des particuliers qui ont des gages pour exercer cette profession.

Exécutions.

IL n'y a d'autres supplices pour les hommes que d'avoir la tête tranchée avec une hache, ou d'être pendus. Les femmes qui ont mérité la mort, sont noyées dans un sac.

(q) Voyez le chapitre dernier du liv. 6. de la Politique d'Aristote & le Journal des Sçavans de 1702, p. 83.



CHAPITRE SECOND.

§. I.

Description de l'Isle de Jean Mayen, ou de la Trinité.

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
JEAN MAYEN,
OU DE LA
TRINITÉ.

Situation de
cette isle.

Epoque de
sa découverte.

CETTE isle, située sous le 71 degré de latitude, & à 40 degrés environ de longitude occidentale du Méridien de Paris, n'est considérable ni par son étendue, ni par ses productions. Aussi n'en ferions-nous pas mention, si elle ne se trouvoit sur la route qui nous mene naturellement d'Islande en Sibérie, en touchant à la Nouvelle-Zemble.

L'ISLE de *Jean Mayen* tire son nom du Capitaine *Jean Jacobs May*, Hollandois, qui la découvrit en 1614. Son étendue n'est que de huit à dix lieues du Sud-Ouest au Nord-Est. Sa largeur varie suivant la hauteur où l'on aborde. En quelques endroits, elle peut avoir deux ou trois lieues de largeur, & en d'autres un quart de lieue. Elle se retrécit, à mesure que l'on avance du Nord-Est au Sud-Ouest.

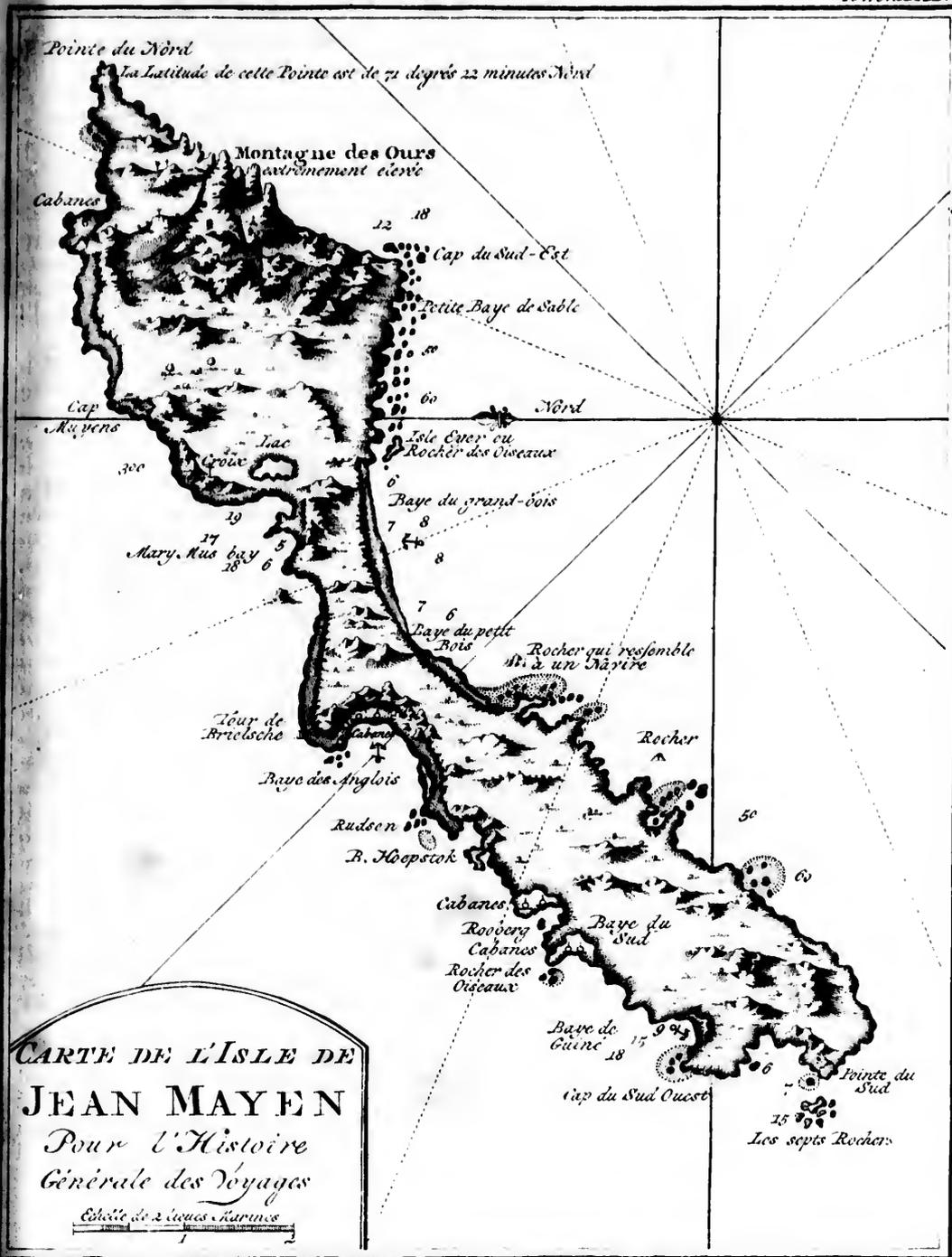
CETTE isle est entierement couverte de rochers, plus ou moins élevés, mais absolument nuds & stériles. Elle étoit autrefois très-fréquentée par les Européens, qui alloient à la pêche des baleines dans ses parages. Mais aujourd'hui que ces animaux en ont abandonné les côtes, on n'y aborde que fort rarement, & seulement pour se mettre à l'abri des gros tems, ou pour chercher du secours contre le scorbut.

LA côte orientale de cette isle, au rapport des navigateurs, est environnée de glaces pendant toute l'année, jusques dans l'étendue de dix milles en mer. A la difficulté du passage, le long de cette côte, se joint encore le danger auquel on est exposé par un vent terrible qui vient d'une montagne, nommée *Beerenberg*, c'est-à-dire, *Montagne des Ours*.

„ CETTE isle, dit M. *Anderion* (a), paroît être un fragment du mon-
„ de détaché du continent, ou produit, soit par des feux souterrains, soit par
„ quelque autre accident extraordinaire: elle est inhabitée, & tout-à-fait
„ inhabitable. Dans la partie septentrionale est le mont des ours, ainsi
„ appelé à cause de la grande quantité de ces animaux qu'on y apperçoit en
„ tout tems. Il est si élevé, que sa cime se perd dans les nues; & selon
„ le rapport de quelques navigateurs de *Hambourg* très dignes de foi, on
„ le découvre par un tems serein à la distance de trente-deux lieues. Cette
„ montagne est nue, & son sommet est perpétuellement couvert de glaces
„ & de neiges. Elle remplit tout l'espace qui est entre la côte Orientale &
„ Occidentale, & c'est en cet endroit qu'est la plus grande largeur de l'isle.

„ IL ne s'y trouve ni herbes, ni broussailles, ni aucune terre propre à
„ produire des végétaux. Mais au pied de la montagne des ours seulement,
„ on voit une croûte assez mince d'une matiere de couleur de terre, qui

(a) *Histoire Naturelle d'Islande*, Tome I. p. 10.



ité.

egrés environ
 e ni par son
 ention, si elle
 e en Sibérie,

Jacobs. May,
 de huit à dix
 la hauteur où
 trois lieues de
 mesure que l'on

moins élevés,
 entée par les
 es. Mais au-
 borde que fort
 u pour cher-

est environnée
 milles en mer.
 ore le danger
 gne, nommée

ment du mon-
 reins, soit par
 & tout-à-fait
 s ours, ainsi
 y apperçoit en
 es; &, selon
 es de foi, on
 ieues. Cette
 ert de glaces
 e Orientale &
 eur de l'isle.
 erre propre à
 s seulement,
 de terre, qui

n'est autre chose que de la siente des oiseaux de proie, dont il se tient-là des quantités prodigieuses, pour donner la chasse aux crabes de mer très-fréquens dans les bas-fonds qui environnent cette isle. Cette siente, par un heureux hasard, produit beaucoup de cochlearia, d'oseille, & d'autres herbes anti-scorbutiques, d'une grande ressource pour les marins qui passent devant cette isle dans leur voyage au Groenland."

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
JEAN MAYEN
OU DE LA
TRINITÉ.

L'ISLE de Jean Mayen n'offrant plus rien d'intéressant du côté de ses productions, nous allons terminer cet article par le récit d'un incendie singulier qu'on y a vu en 1732. Ce phénomène ne manquera pas de plaire aux physiciens, & pourra leur fournir en même tems une belle occasion d'exercer leurs talens pour les conjectures. M. Anderson, dans son Histoire Naturelle de l'Islande, la rapporte de la maniere suivante.

UN capitaine de vaisseau de Hambourg, nommé Jean-Jacques Laab, allant en Groenland, & étant à l'ancre à cause du vent contraire, à trois lieues au Sud de la montagne des ours, vit le 17 Mai des flammes d'une longueur prodigieuse, qui s'élevoient du bas de la montagne, en se dispersant de tous côtés comme des éclairs très-vifs & très-rapides; des détonations souterraines & terribles accompagnoient cet incendie de terre. Laab saisi de la plus grande frayeur, ne pouvoit quitter l'endroit où il étoit retenu par le vent contraire, & avoit de vives inquiétudes sur les suites que pourroit avoir cet incendie à l'égard de son vaisseau. Un brouillard fort épais & très-étendu sembla mettre fin à ces accidens, & les flammes ne durèrent que vingt-quatre heures. La montagne ne s'ouvrit point; elle ne jeta ni pierre, ni matiere combustible, mais il en sortit une fumée noire & épaisse qui continua jusqu'au 21 du même mois. Le vent ayant alors changé, le vaisseau gagna promptement le large. Il étoit à peine à quinze lieues de cette isle, que Laab fut effrayé de nouveau par une énorme quantité de cendres que le vent jettoit derriere lui, & dont les voiles & le pont de son navire furent bientôt couverts & tout noircis. Il craignit d'abord que ces cendres n'eussent apporté avec elles quelques charbons ardens, ou des parcelles de minéraux enflammés qui auroient pû mettre le feu à son vaisseau: mais ayant trouvé ces cendres froides à l'atouchement, & n'y voyant rien de combustible en les approchant du feu, il se rassura, & les fit enlever avec de l'eau. Tout l'équipage s'occupa de ce travail pendant plus de cinq heures, avant qu'on pût venir à bout de nettoyer parfaitement le navire, parce que tant qu'il fut sous le vent, il recevoit de tems en tems de nouvelles bordées de ces cendres." M. Anderson, à qui l'on apporta de cette cendre, trouva qu'elle étoit d'un gris clair & fort douce au tact; vue au microscope, elle lui parut composée de petits grains de sable, ou plutôt de petits morceaux de pierre brisée.

UN autre Capitaine de vaisseau, appellé Alick Payens, compatriote du précédent, passa quinze jours après dans cet endroit. Comme il avoit entendu parler de l'aventure de Laab, il aborda à l'isle de Jean Mayen, & il eut assez de courage pour visiter l'endroit où avoit paru l'incendie: il remarqua que la montagne n'avoit aucune crevasse, qu'elle n'avoit jetté que de cendres & que tout le terrain en étoit couvert à deux lieues à l'entour à la hauteur d'un pied.

§. II.

De la Nouvelle-Zemble.

NOUVELLE-
ZEMBLE.

IL est déjà parlé de la Nouvelle-Zemble, ou *Zemle*, dans le XV^e volume de cet Ouvrage (b), à l'article des *Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est*; mais il est assez difficile de prendre une idée exacte de son véritable état & des différentes productions qu'elle renferme. Notre prédécesseur semble n'en avoir parlé qu'en passant, & seulement parce que les voyageurs dont il raconte les expéditions au Nord, y avoient pris terre. C'est pour suppléer, autant qu'il est possible, au peu qu'il en dit, que nous avons cru devoir rassembler ici toutes les observations éparées dans les différens voyageurs, qui ont visité les côtes de cette contrée. Si le peu de secours que nous trouvons chez eux, ne nous permet pas d'en donner une description complète, au moins nous pouvons nous flatter d'en donner toutes les notions que nos recherches ont pu nous faire découvrir.

Variété des
sentimens sur
l'état de cette
terre.

LES voyageurs & les géographes ne sont point d'accord entre eux sur le véritable état de la Nouvelle-Zemble. Les uns la représentent comme une île séparée de notre continent par le Détroit de Weigatz, & toujours bordée de ce côté-là par des montagnes de glace d'une hauteur étonnante. Les autres donnent cette terre pour une Péninsule, & assurent qu'elle tient par un isthme à la côte orientale de la Sibérie, fort près de l'embouchure du fleuve Oby.

Opinion de
Strahlenberg.

LE Baron de Strahlenberg, Colonel Suédois, qui a passé douze années dans ces contrées, & qui s'est appliqué à les connoître, assure positivement que, sur les informations qu'il a prises au sujet de la Nouvelle-Zemble, il paroît certain qu'elle tient à la Sibérie du côté de l'Est, en partie par des montagnes de glaces qui occupent tout l'intervalle qui la sépare de cette province Russe, & en partie par un isthme (c). Cet écrivain entre ensuite dans le détail de plusieurs témoignages qu'il a recueillis de différentes personnes qui ont habité la ville de *Turochanski*, située sur le Jenisei, & assez près de la mer; il s'en sert pour insinuer que la Nouvelle-Zemble tient à la Sibérie. Un vieillard principalement l'a assuré, que pendant son séjour à *Mangazeia* ou *Turochanski*, un domestique Russe, qui s'étoit sauvé de chez son maître & qui vouloit éviter d'être poursuivi, avoit pénétré à la Nouvelle-Zemble en suivant du côté du Nord l'isthme qui la joint au continent; & qu'après avoir fait le tour du golfe *Taforskoï* du côté septentrional, il étoit revenu sur la glace, par le Détroit de Weigatz, près de l'embouchure de

(b) Voyez le Tome XXII de ce Recueil, *Philipp Johann von Strahlenberg*, in-4^o. Stockholm 1730, p. 17. Une partie de cette Histoire a été traduite en François, par

(c) Voyez l'ouvrage Allemand de cet écrivain, qui a pour titre: *Das Nord und Ostliche Theil von Europa und Asien, historisch-geographische Beschreibung*, &c. von M. Sellius, & donnée sous le titre de *Description de l'Empire Russe*. Deux volumes in-12. Paris 1757.

L'Oby. Mais ce rapport est formellement contredit par la Relation des Découvertes faites par les Russes, qu'a publiée M. Muller (d). Le Lieutenant *Murawiew* fut commandé en 1734, pour tenter le passage d'Archangel jusqu'à l'Oby; il n'avança le premier été que jusqu'à la rivière de *Peschera*, & passa l'hiver à *Pusto-Serskoi-Ostrog*. L'été suivant, il passa le détroit de *Weigatz*, ayant à sa gauche l'isle de ce nom, & le continent à sa droite. Il ne visita pas l'autre passage entre l'isle *Weigatz* & *Nova-Zembla*. Le même Navigateur remonta le long de cette pointe, jusqu'à la hauteur de 62 degrés 30 minutes. Les Lieutenans *Malygin* & *Skuratow* continuèrent la navigation, doublerent le cap *Julmal*, & entrèrent dans le golfe de l'Oby en 1738.

La même année *Owzin* & *Kofchley*, partis de l'Oby, doublerent non-seulement le cap *Maisol*, situé à l'Est du golfe de l'Oby, mais eurent encore le bonheur d'entrer dans le *Jenifé* sans obstacle. Ces navigations démontrent d'une manière incontestable que la Nouvelle-Zemble est une île. Ainsi tout ce qu'a rapporté M. de *Strahlenberg* est contraire à la vérité, quelque confiance qu'y aient pris quelques géographes Européens. Au reste, si les sentimens ne peuvent plus être partagés sur la question de savoir si la Nouvelle-Zemble est une île ou une Péninsule, on doit aussi convenir unanimement de son étendue. Tous les écrivains & les géographes s'accordent à la placer depuis le 69^e degré de latitude, jusques près du 77^e. Sa longueur est donc d'environ deux cens lieues, sur soixante à soixante-dix de largeur.

Le nom de *Nouvelle-Zemble*, suivant *Strahlenberg*, signifie en langue Russe *nouveau pays*. Le même écrivain remarque que cette île est celle de *Tazata*, que *Pline* place dans la Mer Septentrionale ou de *Scythie*. Elle fut ainsi nommée anciennement du fleuve *Taas*, qui est passablement grand & navigable pour de gros bâtimens. Ce fleuve se décharge vis-à-vis la Nouvelle-Zemble dans le même golfe que l'Oby, avant d'entrer dans le détroit de *Weigatz*. Les Russes donnent au golfe le nom de *Guba Tafsowskaia*, c'est-à-dire, golfe du *Taas*. C'est vraisemblablement du nom de ce fleuve qu'on avoit appelé l'isle qui en est proche, *Tafata* ou *Isle de Taas*.

Il résulte des rapports de tous les navigateurs qui ont pris terre dans la Nouvelle-Zemble, que c'est le plus misérable pays de l'univers; un pays rempli de montagnes & toujours couvert de neige, & que les seuls endroits qui en soient exempts, sont des fondrières inaccessibles, où il croit une sorte de mousse qui porte de petites fleurs bleues & jaunes, à quoi se réduisent apparemment toutes les productions de cette île dans le genre végétal.

Le regne animal n'est guere plus riche: à l'exception des renards & des ours blancs qui sont très-féroces, il ne paroît pas que la Nouvelle-Zemble nourrisse d'autres quadrupedes. A l'égard des oiseaux, on y retrouve une partie des mêmes especes dont il est parlé à l'article du *Spitzberg*; mais ils n'y passent que huit ou neuf mois. Le reste de l'année, qui est le tems de l'hiver, où le soleil ne se montre que quelques instans, ou même ne paroît

NOUVELLE-ZEMBLE.

Preuves que la Zemble ne tient pas au Continent.

Son étendue.

La Zemble connue des Anciens.

Qualités du Pays.

(d) Voyages & découvertes faites par les Russes le long des Côtes de la Mer Glaciale & sur l'Océan Oriental, par M. Muller. Deux volumes in-12. Amsterdam, chez Marc Michel Rey, 1766, Tome 1, p. 185.

NOUVELLE-
ZEMBLE.

pas du tout, on n'y voit que des renards. Les ours même restent continuellement dans leurs tannieres. On trouve la description de ces animaux & des exemples terribles de leur force & de leur voracité en différens endroits du quinzieme volume de cet ouvrage (*).

LES observations du capitaine Wood, Anglois, rapportées dans le même volume, font voir que les productions minérales de la Nouvelle-Zemble font encore plus rares que celles des deux autres regnes. On ne trouvoit que de la glace, dit ce voyageur, en creusant même à deux pieds en terre, & cette glace étoit aussi dure que du marbre. Il ajoute qu'en plusieurs endroits découverts par les ruisseaux, qui se forment pendant l'été de la fonte des neiges, on voit sur quelques montagnes du marbre noir à raies blanches & de l'ardoise.

La Zemble
inhabitée.

QUELQUE foibles que soient les notions que nous avons pu rassembler sur la Nouvelle-Zemble & sur ses productions, il faut avouer que nous en avons encore moins à l'égard des habitans qu'elle peut renfermer. Il y a très-peu de voyageurs qui aient parlé des Zembliens; & le portrait qu'ils en ont fait est si éloigné de la vraisemblance, que leur existence paroît une chimere. Le plus grand nombre des écrivains & des voyageurs modernes prétend que la Nouvelle-Zemble n'a point d'habitans naturels; & c'est l'opinion la plus probable. Suivant les Voyageurs Hollandois (e) & un manuscrit du *Dépôt de la Marine*, cotté XX & XXIX, les hommes qu'on trouve dans cette terre sont des Samojedes, qui y passent à la fin de l'hiver, & qui s'y occupent pendant l'été seulement à la chasse & à la pêche; mais leurs cabanes & leurs instrumens y restent toute l'année, & c'est ce qui a fait croire sans doute que la Nouvelle-Zemble avoit des habitans. Les Samojedes rapportèrent aux Hollandois, qu'il n'y avoit point d'habitans dans la Nouvelle-Zemble que ceux de leur nation, qui y passoient & qui y restoient pendant l'hiver, lorsqu'ils ne pouvoient pas revenir. Ils dirent aussi qu'il en périssoit souvent par un vent de Nord, qui éteignoit, en très-peu de tems, toute chaleur naturelle, quelques précautions qu'on eût prises pour se garantir des effets du froid. C'est vraisemblablement ce qui rend cette île inhabitable.

UN Seigneur Russe disgracié (selon le même manuscrit) ayant rapporté à la cour de Moscow, qu'il y avoit des Mines d'argent dans la Nouvelle-Zemble, y fut envoyé pour en faire la découverte; mais il revint comme il y étoit allé. Il y retourna une seconde fois, accompagné d'une grande quantité d'ouvriers: il n'a jamais reparu, ni lui, ni aucun des siens. On soupçonne qu'étant restés trop longtems à terre, ils n'auront pu s'en revenir avant l'hiver, à cause des glaces, & qu'ils sont tous morts de froid.

Faux rapport
d'un Voyageur
Français.

CEPENDANT un certain la Martiniere, non le géographe, mais un chirurgien de vaisseau, dans un *Voyage aux pays septentrionaux*, &c. dit avoir vu des Zembliens; & il en fait une peinture si ressemblante à celle des Samojedes, qu'en supposant qu'ils formassent réellement deux nations distinctes, la description des derniers, qui va suivre celle-ci, seroit aussi nécessairement celle

(*) C'est le XXIIe. de notre Edition. R. d. E.

(e) Voyage au Nord, Tome IV. pages 196, 197.

celle des Zembiens, s'il en existoit. Mais il y a bien de l'apparence que ce voyageur s'est trompé à cet égard, puisque tous les navigateurs Hollandois & Anglois qui ont abordé à la Nouvelle-Zemble, avouent qu'ils n'y ont jamais vu aucun naturel du pays. On ignore même jusqu'à leur nom dans tout le Nord. Ainsi l'on doit être étonné, que les judicieux auteurs de l'*Histoire Naturelle* aient, sur la foi d'un témoin unique & justement suspect, parlé des Zembiens & des Borandiens. Au reste, pour mettre les Lecteurs à portée de juger eux-mêmes du degré de foi que mérite le rapport de la Martiniere, nous allons donner un exemple de sa maniere de voir les choses & de les raconter. Cette digression servira du moins à jeter quelque variété dans une description que l'on n'a pu rendre intéressante ni par le fond, ni par la forme.

CE chirurgien raconte d'abord fort sérieusement, que le capitaine de son vaisseau & lui, ayant appris qu'il y avoit parmi les habitans des côtes de la Lapponie Danoise des forciers qui dispoient des vents à leur volonté, ils s'adressèrent au principal Négromancien d'une habitation, & le prièrent de leur fournir un vent qui les portât au Cap Nord, dont ils étoient fort éloignés. Le Lappon leur répondit, qu'il ne pouvoit fournir du vent que pour les conduire jusqu'à un promontoire qu'il leur nomma, & qui étoit assez près du Cap où ils vouloient aborder. En conséquence ils firent marché pour ce vent à vingt francs, outre une livre de tabac. Le prétendu forcier attacha à un coin de la voile du mât de misene un lambeau de toile de la longueur d'un tiers d'aune, & large de quatre doigts, auquel il avoit fait trois nœuds, & regagna son habitation.

„ IL n'eut pas plutôt quitté notre bord, poursuit la Martiniere, que notre patron défit le premier nœud du lambeau. Aussitôt il s'éleva un vent d'Ouest-Sud-Ouest, le plus agréable du monde, qui nous poussa à plus de trente lieues du Maelftroom (*f*), sans être obligé de défaire le second nœud. Cependant le vent commençant à varier, & à vouloir se tourner au Nord, notre patron dénoua le second nœud, & le vent nous demeura favorable jusqu'à plus de quarante lieues de cet endroit. Aux montagnes de Roucela, notre bouffole se détourna de plus de six lignes. Notre pilote la fit fermer; & comme il avoit souvent navigué dans ces mers, il se servit seulement de la carte marine, pour gouverner le vaisseau jusqu'à ce que nous eussions dépassé toutes les montagnes, dans lesquelles nous soupçonnâmes qu'il y avoit de l'aimant. Alors la bouffole reprit sa direction, & nous fit connoître que nous approchions du cap.

„ LE vent manquoit: notre patron dénoua le troisieme nœud du lambeau. Mais, ô malheur! nous eûmes grand sujet de nous en repentir. A peine ce nœud fut-il défait, qu'il s'éleva un furieux vent de Nord-Nord-Ouest,

(*f*) Le Maelftroom est un gouffre situé auprès de l'isle de Morkoc, sur les côtes de Norvege. Il étoit autrefois très redouté des navigateurs, & on l'évitoit avec beaucoup de soin. Hubner, dans sa *Geographie Allemande*, assure qu'il a vingt-quatre

lieues de circuit. Pendant six heures il absorbe tout ce qui est dans son voisinage, les baleines, l'eau & tout ce qui nage au-dessus; il rend ensuite pendant le même espace de tems tout ce qu'il avoit englouti.

NOUVELLE-ZEMBLE.

Sortilege prétendu d'un Lappon.

NOUVELLE-
ZEMBLE.

„ qui nous fit voir à chaque instant des abîmes immenses, près d'engloutir
 „ notre vaisseau. Il sembloit que le firmament alloit s'écrouter pour nous
 „ écraser sous ses ruines, & que Dieu, par une juste vengeance, nous von-
 „ loit exterminer pour la faute que nous avions commise d'avoir adhéré aux
 „ forciers. Nous ne pouvions tenir aucune voile, & nous fûmes obligés de
 „ nous abandonner à la merci des flots en courroux. Après avoir passé trois
 „ jours dans cet état cruel, une bourrasque nous jeta tout d'un coup sur
 „ un rocher à quatre lieues des côtes. Chacun commença à se lamenter &
 „ à demander pardon à Dieu de bon cœur, croyant que c'étoit son dernier
 „ jour; car tout le monde s'attendoit à voir briser le vaisseau en mille pièces.
 „ Une vague des plus violentes fit notre bonheur: elle releva notre vaisseau
 „ de dessus le rocher, & le remit à flot.”

§. III.

Relation nouvelle de la Samoëdie & des Samoëdes.

RELATION
DES SAMOË-
DES.

IL est déjà parlé de cette contrée & des peuples qui l'habitent au quinzième volume de cet ouvrage (g); cependant les observations que nous donnons ici sur le même sujet, loin d'être une répétition de ce qu'on a vu, ont le double avantage d'être fort récentes & presque inconnues.

A l'égard de l'observateur anonyme, à qui elles sont dûes, & du degré de créance qu'il mérite, c'est dans les termes mêmes de l'éditeur de cette relation (h) que nous donnerons une idée de sa personne, de ses connoissances & de son exactitude.

Préface de
l'Éditeur.

„ LE Mémoire que l'on publie, mérite, dit-on, d'être distingué de la
 „ foule des écrits qui paroissent si fréquemment sous ce titre, par le neuf, le
 „ singulier & le vrai qui s'y trouvent réunis.

„ CELUI à qui nous en sommes redevables, connoît très-bien, quoiqu'é-
 „ tranger, le vaste Empire de Russie. C'est un homme d'esprit, employé
 „ depuis longtems en ce pays, d'abord dans le militaire, & à présent dans les
 „ affaires civiles.

„ A un fond de connoissances acquises, il joint toutes les qualités qui con-
 „ stituent un bon observateur, une ardente curiosité pour toutes les produc-
 „ tions de la nature, beaucoup d'attention & une sagacité très-étendue. On
 „ se convaincra facilement qu'un tel éloge n'est point outré, par la lecture
 „ de son Mémoire; mais l'on en trouveroit un plus grand nombre de preu-
 „ ves encore dans le Supplément que ce même écrivain a fait pour le *Diction-
 „ naire de Savary*, relativement aux articles qui concernent la Russie, si,
 „ comme il est à désirer, il se détermine à en faire présent au Public. La vé-
 „ rité & l'exactitude qui caractérisent tous les ouvrages qui sortent de sa plu-

(g) Voyez le Tome XXII de ce *Recueil*, page 122 & suiv. R. d. E. *Lappon*, avec cette épigraphe: *Hos Natura modos primum dedit.* A Königsberg en Prusse, 1762.

(h) *Mémoire sur les Samoëdes & les*

près d'engloutir
uler pour nous
nce, nous vou-
voir adhéré aux
mes obligés de
voir passé trois
d'un coup sur
se lamenter &
toit son dernier
en mille pieces.
notre vaillèau

edes.

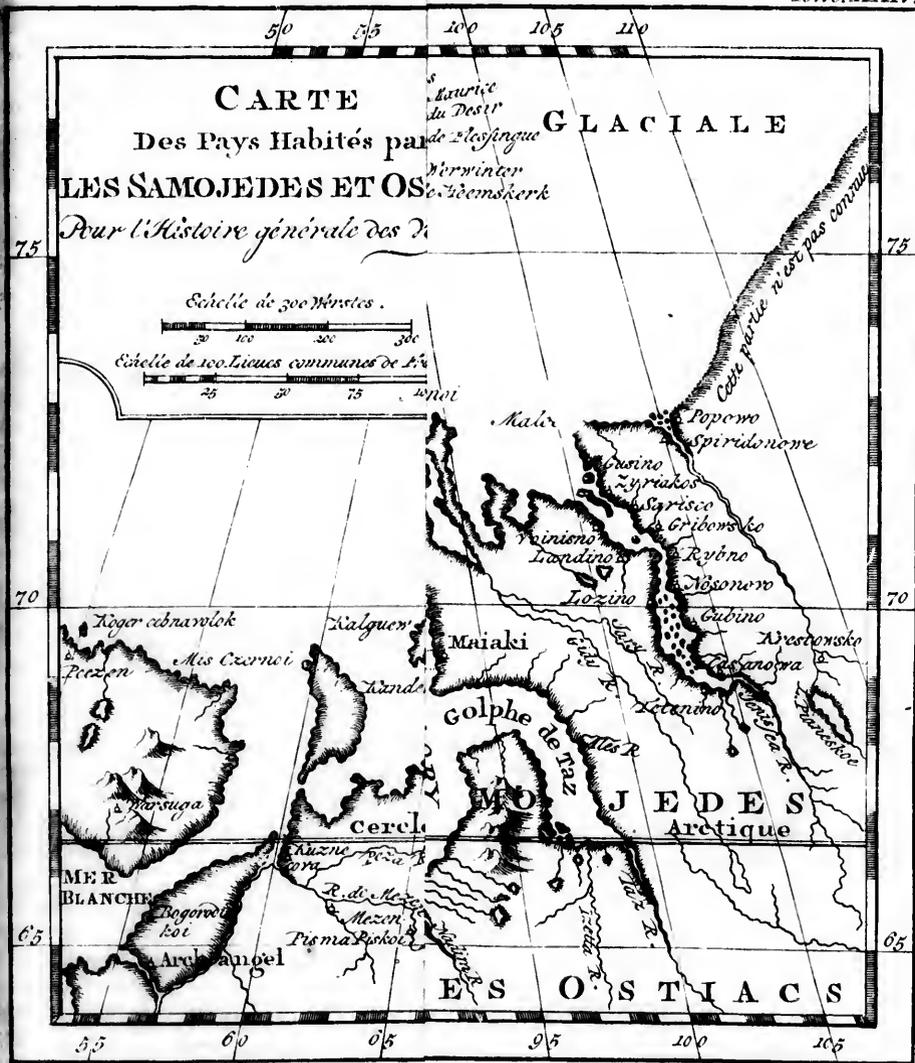
nt au quinziesme
e nous donnons
on a vu, ont le

& du degré de
de cette rela-
es connoissances

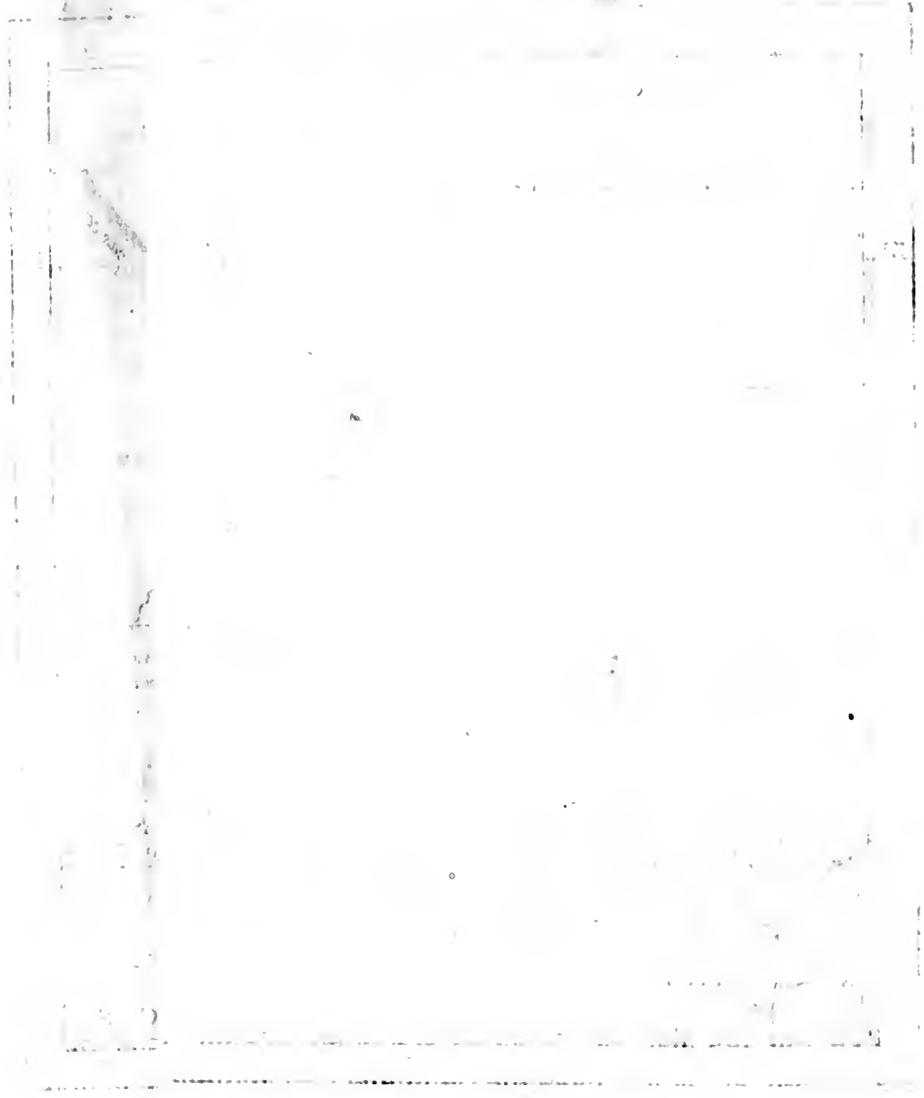
distingué de la
par le neuf, le

bien, quoiqu'é-
esprit, employé
présent dans les

ualités qui con-
tes les produc-
s-étendue. On
par la lecture
ombre de preu-
pour le *Diction-*
t la Russie, ti.
Public. La vé-
rtent de la plu-



graphie: *Hos Nau-*
A Kongsberg en



o
&
g
t
f
in
p
v
p
fa
lu
ar
qu
re
m
qu
no
di
pe
ra
le
no
te
cu
ci
qu
à
b
d

„ me, leur donnent une supériorité incontestable sur tout ce qui a paru jus-
 „ qu'ici dans le même genre.

„ Ce Recueil d'observations a fait partie des Mémoires envoyés à M. de
 „ Voltaire, pour son *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*;
 „ mais cet illustre auteur n'en a fait qu'un usage superficiel, ainsi que de tous
 „ les documens que S. Exc. M. le Chambellan Iwan Iwanowitsch de Schu-
 „ walow lui avoit fournis, avec la permission de sa cour; c'est du moins le
 „ reproche que lui fait le Docteur Busching, si connu par les services im-
 „ portans qu'il a rendus à la Géographie, dans la préface qu'il a mise à la
 „ tête d'une traduction Allemande de l'Histoire de Pierre le Grand de M. de
 „ Voltaire.”

RELATION
 DES SAMOJE-
 DES.

LE mérite du Mémoire en question nous porteroit volontiers à le donner
 purement & simplement tel qu'il a été publié; mais nous avons cru devoir,
 d'une part, y joindre quelques observations qui n'y seront point étrangères,
 & de l'autre, en retrancher ce qui a rapport aux Lapons, pour en faire usage
 dans la suite, lorsque nous traiterons de ces peuples, d'après une excellen-
 te histoire, publiée en Allemand depuis quelques années par le savant Pro-
 fesseur Hoegstrooms.

„ PARMi le grand nombre de relations de voyages, dont le public est
 inondé, il s'en trouve fort peu où le caractère & les mœurs de plusieurs peu-
 ples sauvages, dispersés en différentes parties du monde connu, aient été dé-
 veloppés d'une manière satisfaisante; ou si celles que l'on a sur un même peu-
 ple de sauvages sont assez détaillées, elles s'accordent si peu entr'elles sur les
 faits, qu'un lecteur avide de s'instruire, ne fait autre chose, après les avoir
 lues, que douter & suspendre son jugement.

„ LES unes nous représentent ces sauvages comme des especes d'animaux
 antropoformes, auxquels c'est faire beaucoup de grace que de leur accorder
 quelque conformité avec le reste du genre humain du côté de la figure: heu-
 reux encore, si on ne leur conteste pas le bon sens naturel à tous les hom-
 mes, parce qu'on trouve de la différence entre leurs manieres & les nôtres, &
 qu'on n'examine les étrangers qu'à travers le voile des préjugés que l'on a gé-
 néralement en faveur de sa nation & de ses usages particuliers.

„ D'AUTRES relations nous font envisager ces sauvages comme trop peu
 différens de nous, & déguisés seulement sous un masque bizarre & nouveau
 pour nous. Par un attachement singulier à ce principe favori & généralement
 reçu, que les hommes sont partout les mêmes, on leur prête ici les idées,
 les vices & les vertus que l'on a vus dans les sociétés polies, & qu'on imagi-
 ne être inhérens à l'espece humaine, comme le don de la parole. Observa-
 teurs trop bornés pour appercevoir toute la distance qu'il y a de l'homme in-
 culte & sauvage, qui tient encore à l'état primitif de la nature, à l'homme
 civilisé qui s'en éloigne en raison de la politesse ou de la culture qu'il a re-
 çue, ils confondent ensemble ces deux êtres si différens, & ne nous montrent
 à l'extrémité du globe, au milieu des plus affreux déserts, que leurs sembla-
 bles, en proie à toutes les passions dont ils sont dévorés.

„ IL seroit néanmoins très-important, pour l'histoire naturelle de l'homme,
 d'avoir des notions plus précises de tous les individus qui conservent encore

RELATION
DES SAMOJÉ-
DES.

quelques traits originaux de l'homme sortant des mains de la nature; on seroit, par l'examen, en état de reconnoître ce qu'il a gagné ou perdu dans les sociétés & par l'éducation. Mais, comment espérer d'avoir de semblables observations, tant que l'on ne saura rien de ces peuples que sur la foi de navigateurs ou de marchands, occupés de bien d'autres vues ou de leurs seuls intérêts?

„ CE que l'on peut donc faire de mieux, pour suppléer à ce défaut, c'est d'approfondir, lorsque l'occasion s'en présente, la vérité des relations qu'on a sur des peuples éloignés, d'en rectifier les erreurs, & par-là de mettre les Savans en état d'y puiser des idées justes & fondées, qui puissent leur épargner au moins le désagrément de voir couler tout leur système, lorsqu'ils en ont établi la base sur des faits chimériques & faux tirés de relations peu sûres & totalement infidèles.

„ CE qu'on vient de dire en général des connoissances imparfaites que l'on a de la plupart des Nations sauvages se trouve vrai, surtout à l'égard des *Samojedes* & des *Lapons*, sujets de l'Empire de Russie.

„ IL n'y a guere plus d'un siècle que le nom même de *Samojede* étoit presque inconnu dans l'Europe. Depuis, plusieurs voyageurs, & particulièrement *Olearius*, *Isbrand Ides*, le célèbre *Wirzen* & *Corneille le Bruyn*, se sont appliqués à connoître les mœurs & le génie de ces peuples, & ils ont donné au Public ce qu'ils en ont pu apprendre; mais leurs relations sont très-défectueuses & très-erronnées, & leurs erreurs confirmées par les observations sur les *Samojedes* qu'on a publiées à Petersbourg en 1732, se sont établies, faute d'instructions plus exactes. Il n'est donc pas étonnant que tout ce qui a paru dans la suite sur le même sujet, soit aussi marqué du sceau de l'ignorance & du mensonge, puisque l'on n'a fait que copier des voyageurs très-mal instruits eux-mêmes.

„ COMME mon sort a voulu que je fisse un assez long séjour à Archangel, dans le voisinage des *Samojedes*, j'ai cru ne pouvoir mieux employer une partie de mon loisir, qu'à examiner de près leurs usages & leurs mœurs. Après avoir consulté tout ce qui avoit été publié sur ce sujet, j'ai fait un Recueil abrégé des particularités les plus intéressantes que j'y ai trouvées, en m'attachant à discerner avec soin le vrai du faux, & en y joignant les idées particulières que je me suis faites du caractère & du naturel de ces nations sauvages, après les avoir étudiées d'un œil attentif & impartial.

„ SANS prétendre au titre d'habile observateur, je me féliciterai d'avoir rempli le but que je me suis proposé, si je réussis à défabuser une bonne fois le public de tout ce qu'on lui a donné jusqu'ici d'incertain & de faux sur ces peuples, & je trouverai une récompense très-flatteuse dans la satisfaction qui me restera d'avoir contribué de tout mon pouvoir à la découverte de quelques vérités historiques.

„ QUAND je parle de la ville d'Archangel, comme d'un endroit voisin de ces peuples, je ne prétends point accréditer ce qui est rapporté dans la plupart des relations de voyages faits en Russie, savoir qu'on trouve les premiers établissemens des colonies *Samojedes* aux environs de cette ville. Il est très-certain qu'on n'en rencontre qu'à la distance de trois ou quatre cens vers-

tes (i)
en hiv
poisso
payfan

„

encor
des h

aux e

ques
Bruy

que
établi

cune

leurs

jamai

marin

siens

„

peut

que

trois

„

re de

mun

qui

l'aut

„

mais

Peup

koï,

„

des

grés

l'Or

ce

hab

„

ont

la c

vre

ou

La

fon

tes (i). Si l'on a vu de tems en tems quelques Samojedes à Archangel, c'est en hiver, & ils n'y viennent que pour y amener avec leurs rennes des huiles de poisson & d'autres marchandises pour le compte de quelques marchands ou payfâns, qui ont soin de les entretenir eux & leurs rennes.

„ CE qui a donné lieu à cette erreur, c'est qu'il y a eu autrefois, & même encore au commencement de ce siècle, quelques familles Samojedes aux gages des habitans d'Archangel, qui, suivant la coutume de ces peuples, campoient aux environs de cette ville, pour chercher de la pâture à leurs rennes. Quelques voyageurs en ayant vus en cet endroit, particulièrement Corneille le Bruyn, qui est entré à ce sujet dans un grand détail, ont assuré positivement que c'est près de la ville d'Archangel que commencent la Samojedie & les établissemens des Samojedes. Au reste, depuis plus de trente ans il n'y a plus aucune famille Samojede établie aux environs d'Archangel; il est constant d'ailleurs que ces peuples n'ont jamais habité les côtes de la Mer blanche, & n'ont jamais été employés par les Russes à la pêche des chiens marins, des vaches marines & des autres animaux dont on tire de l'huile, comme le portent plusieurs relations.

„ LE véritable commencement des habitations des Samojedes, si l'on en peut supposer chez des peuples qui n'ont pas de résidence fixe, ne se trouve que dans le district de *Mezene*, au delà du fleuve de ce nom, à la distance de trois ou quatre cens werstes d'Archangel.

„ LA colonie qui s'y trouve actuellement, & qui vit dispersée à la manière de ces peuples, chaque famille à part, sans former de villages ou de communautés d'aucune espece, ne consiste que dans trois cens familles environ, qui descendent toutes de deux tribus différentes, l'une appelée *Laghe*, & l'autre *Wanoute*: distinctions exactement observées entr'eux.

„ CETTE colonie porte le nom d'*Objondire*; une autre qui en est voisine, mais plus près de *Petzora*, est nommée *Tihjondire*; celle des environs de *Poufsozer*, vis-à-vis le détroit de *Weigats*, appelée communément *Gougorskoï*, se donne elle-même le nom de *Guaritzzi*.

„ CETTE nation sauvage occupe l'étendue de plus de trente degrés le long des côtes de l'océan septentrional & de la mer glaciale, entre les 66 & 70 degrés de latitude boréale, à compter depuis la rivière de *Mezene*, tirant vers l'Orient au-delà de l'*Obi*, jusqu'à celle de *Jeniféi*, & peut-être plus loin, parce qu'on ne fait pas encore bien quelles sont les bornes précises de leurs habitations.

„ Tous ces Samojedes dispersés dans des déserts d'une si vaste étendue, ont sans contredit une origine commune, ainsi que le démontre évidemment la conformité de leur physionomie, de leurs mœurs, de leurs manières de vivre & même de leur langage, quoiqu'ils soient partagés en différentes tribus ou familles, plus ou moins éloignées des habitations Russes.

„ JE suis bien éloigné d'adopter le sentiment de ceux qui supposent que les Lapons & les Samojedes ne font qu'une seule & même nation. M. de Buffon, qui s'est justement acquis le plus grand nom dans la république des let-

(i) A soixante-quinze ou à cent lieues de France.

RELATION
DES SAMOJÉDES.

tres, se trompe évidemment, lorsqu'il avance d'une manière aussi positive qu'il le fait dans son *Histoire Naturelle*, que les Lapons, les *Zembiens*, les *Borandiens*, les *Samojedes*, & tous les Tartares du Nord sont des peuples qui descendent d'une même race. Il faut remarquer d'abord en passant, qu'il parle d'un peuple qui n'existe qu'en idée, lorsqu'il fait mention des *Zembiens*, puisqu'il est certain que le pays qu'on appelle *Nouvelle-Zemble* ou *Zemle*, ce qui signifie en langue Russe *Nouvelle-Terre*, n'a pas d'habitans. Il ne paroît pas mieux fondé dans ce qu'il dit des *Borandiens*, dont on ignore jusqu'au nom même dans tout le Nord, & que l'on ne pourroit d'ailleurs que difficilement reconnoître à la description qu'il en donne. Il suppose encore une chose absolument hasardée, lorsqu'il prend pour une même nation les Lapons, les *Samojedes* & tous les peuples Tartares du Nord; puisqu'il ne faut que faire attention à la diversité des physionomies, des mœurs & du langage de ces peuples, pour se convaincre qu'ils sont d'une race différente, comme on le prouvera par la suite.

Digression sur
la Nouvelle-
Zemble.

„ QU'ON me permette une petite digression au sujet de la *Nouvelle-Zemble* dont je viens de parler, on y trouvera quelques particularités intéressantes que je tiens de personnes instruites, & qui nous mettront à portée de découvrir ce qui a pu faire présumer que cette île avoit des habitans.”

„ COMME les Russes, habitans de *Mezene* & des environs d'*Archangel*, sont depuis un grand nombre d'années en possession d'aller à la pêche des walrusés, ou vaches marines, sur les côtes de la *Nouvelle Zemble*, & même d'y passer l'hiver, toutes les côtes leur en sont bien connues. Il est donc constaté par le rapport unanime de tous ceux qui ont abordé dans cette île, qu'elle est séparée du continent par le détroit de *Weigats*; qu'elle commence sous le 71^e. degré, qu'elle s'étend en ligne droite vers le Nord jusqu'au 75^e. degré 4 minutes de latitude septentrionale, & qu'elle comprend de l'autre côté une étendue de 7 degrés de l'Ouest à l'Est. Justement au milieu de cette île, ou, pour parler avec plus de précision, sous le 73^e degré de latitude du côté de l'Est, il se trouve une espèce de canal ou de détroit qui traversant toute l'île, & tournant vers le Nord-Ouest, tombe dans la mer du Nord, du côté de l'Occident, sous le 73^e. degré 3 minutes de latitude, où il coupe cette île presque en deux parties égales.

„ ON ignore si ce détroit est quelquefois navigable; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on l'a toujours trouvé couvert de glaces, & par cette raison on n'a jamais bien pu le reconnoître.

„ Le trajet, pour aller d'*Archangel* ou des côtes de *Mezene* à la *Nouvelle-Zemble*, se fait sans beaucoup de risque, en passant près de *Kandaloves* & de l'île *Kalgnev*. Quelque peu versés que soient dans la navigation les gens qui font ce voyage, ils en savent assez pour ne pas manquer les baies qui se trouvent sur les côtes de ce pays, & qui leur sont déjà connues. Aussi y a-t-il toujours un assez grand nombre de gens prêts à entreprendre cette pêche, quoique d'ailleurs le profit qui leur en revient, soit fort modique.

„ CES voyages se font dans de petits bâtimens construits à l'ancienne manière du pays, dont l'équipage consiste ordinairement en dix ou douze hommes qui n'ont d'autres appointemens que la part qu'on leur donne dans le pro-

duit de la pêche, après en avoir prélevé les frais de l'équipement, & la portion principale réservée au propriétaire du navire.

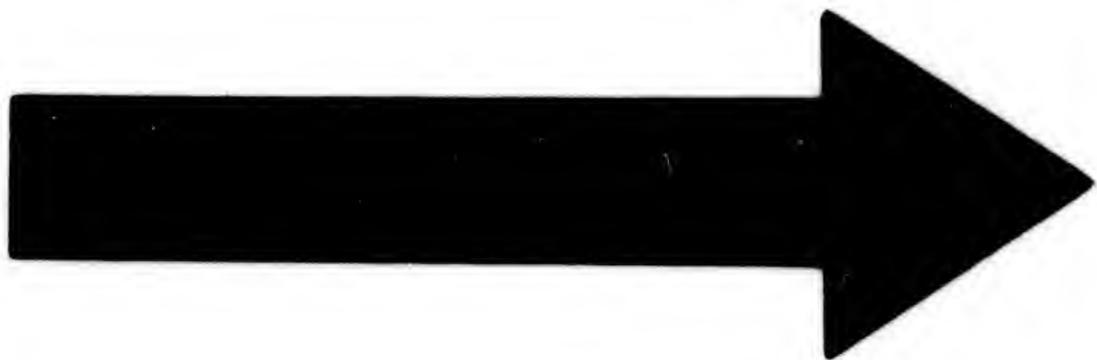
„ Ce pays, du moins autant qu'on le connoit à présent, est entièrement désert & stérile. Il ne produit que fort peu d'herbes; on n'y trouve ni arbres, ni brossailles, de façon que ceux qui s'y rendent pour la pêche, sont obligés de se pourvoir de bois pour avoir du feu.

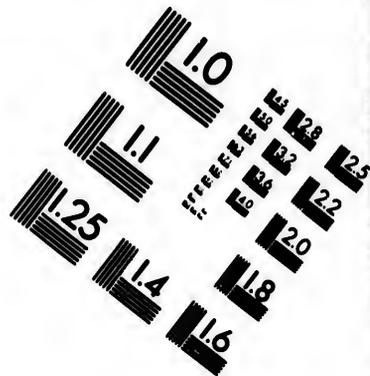
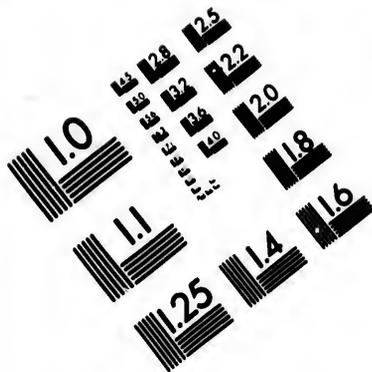
„ Il est vrai que de tous ceux qui ont pris terre dans l'isle, il n'en est aucun qui ait pénétré dans l'intérieur à plus de cinquante werstes; ce qui pourroit laisser croire qu'il se trouve peut-être au centre de l'isle quelques terrains plus fertiles, & même des habitans. Cependant, comme les bords ont été depuis longtems fréquentés dans toute la circonférence par un grand nombre de gens que la pêche y attire, sans qu'on ait jamais découvert la moindre trace d'habitans; que d'ailleurs on n'y trouve point d'autres animaux que ceux qui se nourrissent de poisson ou de moufle, tels que les ours blancs, les renards blancs & les rennes, & pas un de ceux qui vivent de baies, d'herbes, de racines ou de bourgeons d'arbrisseaux, il est très-probable que cette isle ne renferme point d'habitans, & que son intérieur est aussi dépourvu de bois que le sont ses côtes.

„ Il y a beaucoup d'apparence en même tems, que ceux qui ont été pris pour habitans naturels de ce pays, étoient des hommes appartenans à l'équipage de quelque bâtiment Russe, d'autant plus que les pêcheurs ont coutume de se servir pour ces voyages d'habillemens à la façon des Samojedes. Cependant le froid n'y est pas aussi violent qu'on pourroit se l'imaginer. Des navigateurs, qui ont hiverné plusieurs fois, tant dans la Nouvelle-Zemble qu'au Spitzberg, m'ont assuré qu'ils avoient trouvé le froid de la Nouvelle-Zemble très-modéré, en comparaison de celui du Spitzberg, qui est aussi plus près du pôle de quelques degrés.

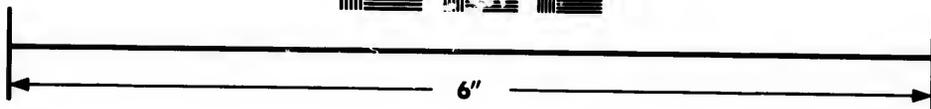
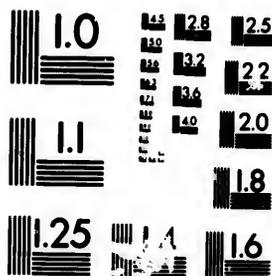
„ DANS cette dernière isle, on ne jouit pendant les mois de l'hiver d'aucun crépuscule. Ce n'est qu'à la seule position des étoiles qui sont continuellement visibles, qu'on peut distinguer le jour de la nuit; au lieu que dans la Nouvelle-Zemble, les jours sont toujours marqués par une foible lumière qui paroît aux heures de midi, même dans le tems où le soleil ne se montre pas.

„ LA personne qui m'a rapporté ces particularités, perdit, il y a huit à neuf ans, vingt-quatre hommes de l'équipage de quelques bâtimens qu'elle avoit envoyés à la Nouvelle-Zemble, pour y passer l'hiver; on les trouva tous morts dans l'endroit où ils s'étoient établis. Ce malheur arrive fréquemment à ceux qui y font un trop long séjour; mais il ne faut pas s'obstiner à croire que c'est l'excès du froid qui les fait périr. Il faut attribuer leur mort à des brouillards épais, malfaisans, qui sont causés d'ordinaire par la putréfaction des herbes & des mouffes du rivage de la mer. Lorsque la gélée tarde trop à venir, ces vapeurs empestées empoisonnent, étouffent ceux qui les respirent. Ce qui confirme ce fait, c'est qu'il se trouva dans le même tems une colonie de Mezene composée de vingt hommes, qui avoient construit leurs cabanes à cent werstes de celles des autres, & qu'il n'en mourût aucun. Ils revinrent tous l'année suivante en bonne santé; mais ils assure-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

RELATION
DES SAMOJÉ-
DES.

rent qu'ils avoient beaucoup souffert des brouillards & qu'ils avoient été tous malades.

„ LA punteur de ces brouillards, au rapport de tous ceux qui ont fréquenté la Zemble, est quelque chose d'insupportable, dont on ne peut donner une idée; les effets en sont surtout très-funestes, lorsque les vents de mer les poussent dans un tems de dégel vers l'endroit où les pêcheurs hivernent.

„ ON fait, par une ancienne tradition, que sous le regne du Czar Ivan Wafilewitz, du tems de la destruction de Nowogrod, quelques familles Russes se réfugièrent & s'établirent dans la Nouvelle-Zemble. Un payfan qui s'étoit soustrait à la domination des Stroganow, s'y étoit aussi retiré avec sa femme & ses enfans. Plusieurs Russes connoissent encore les endroits qui furent habités par ces fugitifs, & les désignent même par leurs noms; mais les descendans de ces malheureux ont tous péri dans le même tems, vraisemblablement par les impressions de ces vapeurs pestilentielles.

„ ON prétend qu'on avoit autrefois découvert dans la Nouvelle-Zemble une Mine d'argent, & que par cette raison l'endroit fut appelé *Serebronka*, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Celui qui m'a rapporté le fait de la mine & les autres, m'a dit en même tems, qu'il n'avoit pu vérifier si ces traditions sont bien sûres, quoiqu'il soit toujours fort attentif à s'assurer de la vérité dans les recherches de cette nature.

„ L'EXISTENCE de cette mine d'argent, en la supposant véritable, n'auroit rien d'extraordinaire, puisqu'il passé pour constant dans la Russie, que, sous le regne de l'Impératrice Anne, on trouva dans une petite île déserte de la Mer-Blanche, quelques rochers incrustés presque partout des plus riches mines d'argent qu'on eût jamais vues; ce qui fut reconnu à Petersbourg, où l'on en avoit envoyé de grandes barres. On se promettoit même déjà d'immenses richesses de cette heureuse découverte; mais en creusant le rocher, on s'aperçut que l'intérieur ne contenoit pas la moindre trace de mine; que c'étoit une simple incrustation peut-être aussi ancienne que le monde, & qu'il faut apparemment rapporter encore au déluge, qui résout aujourd'hui tant de problèmes.

Figure des
Samojedes.

„ POUR revenir aux Samojedes, dont nous nous sommes un peu écartés, ces hommes sont pour la plupart d'une taille au-dessous de la moyenne. Je n'en ai vu aucun qui n'eût plus de quatre pieds, quoique ce soit la hauteur la plus considérable qu'on leur accorde en général, par une suite de la tradition des Pygmées, dont on veut qu'ils réalisent la fable. Il y en avoit même qui passoit la taille moyenne & qui avoient jusqu'à six pieds de hauteur. Ils ont le corps dur & nerveux, d'une structure large & carrée, les jambes courtes & les pieds petits, le cou très-court & la tête grosse à proportion de leur corps, le visage aplati, les yeux noirs & médiocrement ouverts, le nez tellement écrasé, que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure qu'ils ont très-forte & fort élevée, la bouche grande & les lèvres minces. Leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, mais extrêmement durs & forts, leur pendent sur les épaules & sont très-lisses; leur teint est d'un brun fort jaunâtre; leurs oreilles sont grandes & rehaussées.

„ LES

„ LES hommes ont fort peu ou presque point de barbe; & leur tête, ainsi que celle des femmes, est la seule partie de leur corps où il y ait du poil. Reste à examiner, si c'est un défaut naturel, une qualité particulière à leur race, ou l'effet d'un simple préjugé qui leur faisant attacher au poil quelque idée de difformité, les porte à l'arracher partout où il en paroît. Quoi qu'il en soit, les femmes, entr'autres, ont un très-grand intérêt à ne point laisser subsister de poil sur leur corps, quand la nature leur en donneroit, puisque, suivant l'usage de ces peuples, un mari seroit en droit de rendre à ses parens la fille qu'il auroit prise pour femme, & de se faire rendre ce qu'il leur auroit donné, s'il lui trouvoit du poil ailleurs qu'à la tête. Il est vrai qu'un semblable cas doit être fort rare, quand même ils seroient naturellement sujets à cette végétation naturelle, qu'ils regardent apparemment comme une grande imperfection, puisqu'un homme épouse ordinairement une fille dès l'âge de dix ans. Aussi, parmi ces peuples, est-il fort commun de voir des meres-enfans d'onze ou de douze ans au plus; mais par compensation, ces meres précoces, après trente ans, cessent de l'être. Ne seroit-ce pas dans cette coutume de marier les filles avant l'âge ordinaire de maturité, ainsi que dans la liberté qu'ont les hommes d'acheter autant de femmes qu'ils peuvent en payer, qu'il faut chercher les raisons physiques du peu de fécondité des Samojedes, & peut-être de la petitesse de leur taille?

„ LA physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes, excepté qu'elles ont des traits un peu plus délicats, le corps plus mince, la jambe plus courte & le pied encore plus petit. D'ailleurs, il est fort difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur & par les habits, qui ne sont presque pas différens.

„ LES hommes & les femmes, comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux, portent des fourrures de rennes, dont le poil est tourné en-dehors & cousues ensemble; ce qui fait un habillement tout d'une piece, qui leur serre & couvre très-bien tout le corps. Cet habillement est si propre à leurs besoins dans le rude climat qu'ils habitent, que les Russes & les autres nations qui se trouvent dans la nécessité de voyager dans leur pays, s'habillent de même. La seule distinction qu'on reconnoît aux habits des femmes, consiste en quelques morceaux de draps de différentes couleurs, dont elles bordent leurs fourrures; & les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses qui leur pendent derrière la tête.

„ CEUX qui ont prétendu que les femmes Samojedes ne sont point sujettes aux évacuations périodiques, se sont trompés: c'est une particularité, sur laquelle j'ai pris des informations très-exactes; mais il est vrai que leurs purgations sont très-foibles.

„ UNE autre particularité physique des femmes Samojedes, qui m'a paru très-curieuse & dont mes recherches à ce sujet m'ont également assuré, c'est qu'elles ont toutes les mamelles plates, petites, molles en tout tems, lors mêmes qu'elles sont encore vierges, & que le bout en est toujours noir comme du charbon. On pourroit croire que cet accident est l'effet des mariages prématurés des filles, s'il n'étoit constant que cet attribut leur est commun

RELATIONS
DES SAMOJE-
DES.

Leurs habi-
tations.

avec les Laponnes, quoique les dernières ne se marient jamais avant l'âge de quinze ans. Il faut donc en chercher quelqu'autre raison, soit dans la constitution physique, soit dans la nourriture de ces peuples.

„ LEURS tentes, composées de morceaux d'écorce d'arbre, cousus ensemble & couverts de quelques peaux de rennes, sont dressées en forme pyramidale sur des bâtons de moyenne grosseur. Ils ménagent au haut de cette tente, une ouverture pour donner passage à la fumée & pour augmenter la chaleur en la fermant. On voit par-là que tout ce qu'on raconte de leurs habitations souterreines, n'est rien moins que fondé. Comme il leur est très-facile de plier ces tentes, & de les transporter d'un endroit à l'autre par le moyen de leurs rennes, cette manière de se loger est sans contredit la plus convenable à la vie errante, qu'ils sont obligés de mener : car le terroir ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure, pour chercher le bois qu'il leur faut, & la mouffe qui sert de fourrage à leurs rennes.

„ C'EST encore une des raisons qui, jointe aux intérêts de leur chasse, les empêche de demeurer ensemble en grand nombre ; car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre ; & comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent, sans se faire aucun tort les uns aux autres.

„ EN été, ils préfèrent les environs des rivières, pour profiter avec plus de facilité de la pêche ; mais ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans former jamais de société.

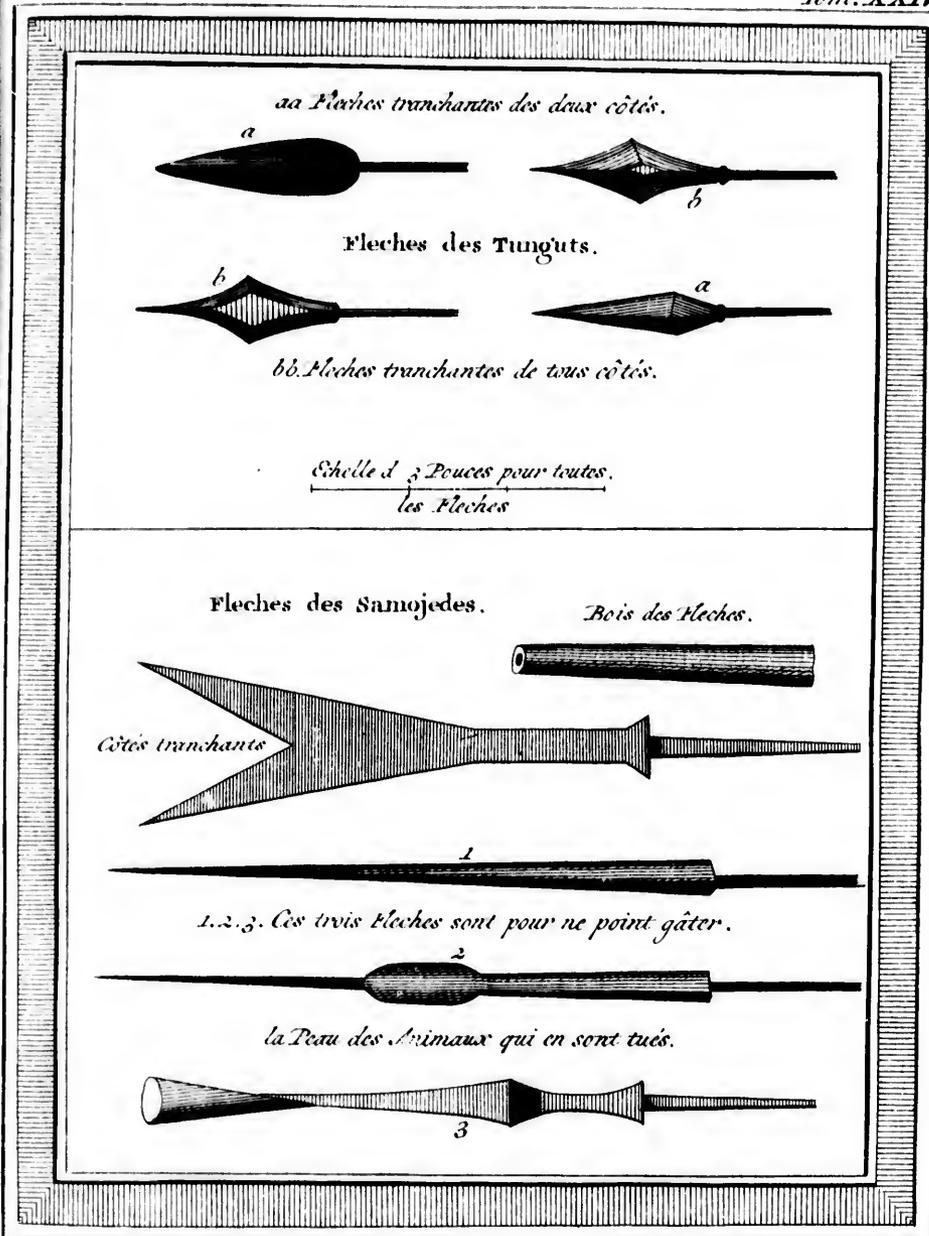
Leurs occu-
pations.

„ APRÈS avoir pourvu à leur nourriture, soin dont les hommes sont chargés dans chaque famille, tandis que l'occupation des femmes est de coudre les habits, d'entretenir le feu, & d'avoir soin des enfans, il n'y a plus rien qui les intéresse ; ils végètent tranquillement, en s'amusant à leur manière sur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane. Les douces de l'oïveté tiennent lieu de toutes les passions à ces peuples, & la nécessité seule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oïveté est un des traits principaux auxquels on reconnoît l'homme sauvage abandonné à la nature.

Leur nour-
riture.

„ LA chasse en hiver & la pêche en été leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire. Ils sont également habiles à ces deux exercices ; & comme les rennes sont toutes leurs richesses, ils tâchent d'en prendre & d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse naturelle de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun soin, & qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mouffe dont ils se nourrissent. D'ailleurs, quelque espèce d'animal qu'ils prennent à la chasse, ils le jugent propre à leur nourriture, & ne dédaignent pas même de faire le même usage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts. Quelque révoltant que nous paroisse ce goût des Samoïedes, ils ne sont pourtant pas en cela plus sauvages que les Chinois, qui, comme on sait, tout polis, tout civilisés qu'ils sont, s'accoutument aussi des charognes.

„ LES Samoïedes exceptent pourtant du nombre des animaux qu'ils man-



ARMES DES TARTARES TUNGUTS ET DES SAMOIEDES.

ger
cou
ma
cha
fer
tire

,
pui
cui
jou
ner
mil

,
fon
ge,
la
inf
ceu
qu'
me
par

,
peu
vier
fitic
est
lui
non
pur

la l
ont
de
vi
gie
lan
nat

de
vri

,
nat
reg
rap
dar
que

gent, les chiens, les chats, l'hermine & l'écureuil, sans que j'aie pu découvrir la raison de cette distinction. Quant à la chair des rennes, ils la mangent toujours crue : c'est pour eux une délicatesse que de boire tout chaud le sang de ces animaux; ils prétendent même que cette boisson leur sert de préservatif contre le scorbut; mais ils ne connoissent point l'usage d'en tirer du lait, comme plusieurs écrivains l'ont dit sans fondement.

RELATION
DES SAMOJÈDES.

„ ILS mangent de même le poisson tout crud, de quelque espece qu'il puisse être; mais pour les autres sortes de viandes, ils préfèrent de les faire cuire; & comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas, il y a toujours une chaudiere remplie de quelques viandes, sur le feu qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes, afin que chacun de ceux qui composent la famille, puisse manger quand bon lui semble.

„ A l'égard du nom de *Samojede*, on n'est communement pas d'accord sur son étymologie. Les uns croient que ce nom répond à celui d'antropophage, donné anciennement à ces peuples, parce qu'on les avoit vu manger de la chair crue, que l'on prenoit pour de la chair humaine; d'où l'on avoit inféré qu'ils mangeoient les corps morts de leur propre espece, aussi-bien que ceux de leurs ennemis, à la façon des Cannibales. Mais il y a longtems qu'on est revenu de cette injuste erreur sur leur compte, & l'on fait même par la tradition de ces peuples, que ce barbare usage n'a jamais subsisté parmi eux.

Origine du
nom de Sa-
mojede.

„ D'AUTRES prétendent que le mot *Samoje* signifie, dans la langue de ces peuples, un habitant de la contrée, & que c'est de-là simplement que provient leur dénomination. Cette origine paroîtroit assez naturelle, si la supposition qui lui sert de base n'étoit pas destituée de preuve. Mais comme il est certain qu'il ne se trouve point dans leur langue de mot approchant de celui de *Samoje*, & que, dans leur idiome, ils se donnent eux-mêmes les noms de *Minez* & de *Chafowo*, on voit que cette dernière étymologie est purement chimérique, comme tant d'autres adoptées sans discussion.

„ IL convient donc à mon avis d'en chercher une qui ait du rapport avec la langue des nations voisines. Or, comme il est certain que les Finnois ont anciennement habité la plus grande partie des contrées du Nord, le mot de *Sooma*, qui signifie en langue Finnoise un marais, peut bien avoir servi d'origine au nom de *Samojede*: c'est aussi vraisemblablement l'étymologie du nom de *Samalanssch*, que les Lapons se donnent dans leur propre langue, & celle du nom de *Somaemejes*, que les Careliens affectent à leurs nations.

„ DANS les chancelleries Russes, les Samojedes sont désignés par le nom de *Sirogneszi*, mangeurs de choses crues. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de moins incertain sur le nom de ces peuples.

„ POUR ce qui regarde le tems où les Samojedes ont passé sous la domination Russe, presque tous les historiens s'accordent à en fixer l'époque au regne du Czar Fedor Iwanowitz. C'est sous ce regne qu'on prétend que les rapports faits par un certain Onecko, qui faisoit un commerce fort lucratif dans ce pays-là, avoient fait naître le dessein de le soumettre. On ajoute que la conquête du pays ne fut achevée que sous le regne de son successeur,

Epoque de
leur assujettis-
sement à
l'Empire de
Russie.

RELATION
DES SAMOJÉ-
DES.

le Czar Boris, & qu'on y parvint, en y faisant construire des forts & même quelques villes. Cependant j'ai lieu de croire qu'on se trompe encore sur ce point: car j'ai vu des ordonnances publiées dans les premières années du regne de l'Empereur Pierre I, concernant les arrangemens à prendre pour la perception des tributs des Samojedes, où il est expressément fait mention de Lettres Patentes accordées à ces peuples plus de soixante ans avant le regne du Czar Fedor Iwanowitz, & par lesquelles on leur accorde la permission de recueillir par eux-mêmes le tribut qu'ils devoient payer en pelleteries. D'ailleurs, il est certain qu'il n'a jamais été question de construire aucune ville, ni aucun fort pour assujettir les Samojedes, & qu'actuellement même il n'en existe point dans la contrée qu'ils habitent. C'est dans de petites villes situées aux environs de leur pays, & habitées par des colonies Russes, que l'on reçoit leur tribut appelé *jeslak*. Il consiste en une fourrure de la valeur de vingt-cinq copecs, que tout homme capable de se servir de l'arc doit livrer tous les ans, & chaque sorte de pelleterie se trouve évaluée à un certain prix. Mais, comme il s'agit ici d'un fait qui se trouve contredit par tous ceux qui ont écrit sur cette matière, & que les curieux pourront voir avec plaisir une piece originale dans le style de ce tems-là, j'ai cru devoir joindre ici la traduction d'une des ordonnances dont je viens de parler. L'original en est conservé dans les archives de la chancellerie de Pustoser.

Ancienne Or-
donnance en
faveur des
Samojedes.

„ De la part des Czars & grands Princes, Jean Alexeiwitz & Pierre Ale-
„ xeiwitz, Souverains de toutes les Russies, la Grande, la Petite & la Blan-
„ che, à notre Stolnick & Gouverneur à Pustoser, *Jean Marweowisz Kast-
„ re*. Il nous a été présenté à nous grands Seigneurs une Requête des *Sa-
„ mojedes Gongorski & Pefcherski*, où ces peuples nous exposent qu'ils se
„ trouvent en possession de Lettres-Patentes accordées à eux par nos ancê-
„ tres dans les tems reculés, lorsque ces peuples demanderent en l'année
„ 7033 (qui revient à l'an 1525 de l'ère ordinaire) d'être reçus sous la do-
„ mination du grand Seigneur Czar & grand Prince, *Wasili Iwanowitz*,
„ Souverain de toutes les Russies, de bienheureuse mémoire; par lesquelles
„ il a été ordonné, qu'ils devoient être reçus en qualité de sujets sous no-
„ tre main puissante, & protégés contre toute insulte étrangere, moyennant
„ qu'ils payeroient leur tribut en pelleterie à *Petchora* & à *Pustoser*. Dans
„ la suite des tems, & nommément l'an 7105 (qui revient à notre année
„ 1597), il a été accordé à ces mêmes peuples *Samojedes*, par notre bif-
„ yeul, le grand Seigneur Czar & grand Prince, *Fedor Iwanowitz*, Souve-
„ rain de toutes les Russies, de bienheureuse mémoire, qu'ils ne payeroient
„ leur tribut qu'en conformité des anciens Registres à *Pustoser*, & qu'ils au-
„ roient la permission de recueillir ce tribut-là entr'eux par eux-mêmes.
„ Et comme à présent, suivant les plaintes qu'ils forment, on leur demande
„ ce tribut à *Beresowa* & dans le *Mesén*, sans leur donner de quittances du
„ paiement qu'ils en font, & qu'on les oblige à payer une seconde fois ce
„ même tribut à *Pustoser*: en conformité des Lettres-Patentes qui subsistent,
„ ils supplient qu'il soit enjoint de procéder à leur égard d'une maniere con-
„ forme aux Ordonnances précédentes; qu'ils aient la permission d'amasser

RELATION
DES SAMOJÈDES.

„ leur tribut en pelleteries entre eux-mêmes dans un seul endroit, & nom-
 „ mément à *Pustoser*, & qu'il soit défendu de le leur demander une seconde
 „ fois à *Beresowa* & dans le *Meslen*, & de leur faire violence, afin qu'ils
 „ ne soient pas forcés de se débânder & d'abandonner le pays, ce qui fe-
 „ roit perdre le tribut au Souverain. Il nous a été également représenté par
 „ les *Karatschskoi Samojedes* & les familles en dépendantes, dans une Re-
 „ quête signée des marques usitées parmi ces peuples, qu'ils livrent chaque
 „ année un grand nombre de pelleteries en tribut à notre receveur à *Bereso-
 „ wa*, & ne sachant pas si ledit tribut parvient en son entier à nous, Grands
 „ Seigneurs, à *Moscow*, ils ont donné une spécification, signée de leurs
 „ marques usitées, du surplus, qu'ils payent annuellement à notre receveur
 „ à *Pustoser*, le Soldat *Stainka Wolouquenin*. C'est donc sur ces Requetes
 „ que nous ordonnons, que tu ayes immédiatement, après avoir reçu ces
 „ présentes Lettres, à prendre des arrangemens pour que lesdits *Samojedes*
 „ *Gongorski* & *Petscherski* ne soient plus forcés à payer d'autre tribut que
 „ celui qui leur a été imposé par les Lettres-Patentes de nos ancêtres, &
 „ par la présente; qu'ils aient la permission d'amasser ce tribut-là par eux-
 „ mêmes en conformité de leur Requete, suivant les anciens Registres, &
 „ qu'on leur accorde pour Receveur dudit tribut celui d'entre les gens de
 „ notre service, qu'ils choisiront eux-mêmes; que tu ayes en outre soin,
 „ que lesdits receveurs du tribut ne fassent point de violence à ces peuples *Sa-
 „ mojedes*, en demandant & extorquant d'eux à leur propre profit au-delà de
 „ ce qui leur a été imposé, & que le tout ayant été amassé, soit porté à
 „ *Pustoser*, comme par le passé. Et lorsque ces peuples seront accoutumés
 „ à payer leur tribut à *Pustoser*, tu auras à nous envoyer ledit tribut chaque
 „ année régulièrement, sans permettre qu'il y ait des arrérages, & cela par
 „ le Receveur accompagné d'un *Samojede*, tel qu'ils voudront le choisir
 „ entr'eux, & de le faire porter directement à nous Grands Seigneurs à
 „ *Moscow*, dans la Chancellerie ou *Pricasie* de *Nowogorod*; qu'on ne de-
 „ mande point de tribut pour la seconde fois à ces *Samojedes* *Gongorski* &
 „ *Petscherski* à *Beresowa* ou dans le *Meslen*; qu'ils soient protégés contre
 „ toute insulte étrangere, & que tu ayes une attention particulière qu'on ne
 „ leur fasse aucune violence. Et après avoir lu ces présentes Lettres, & en
 „ avoir pris copie de ta propre main, pour être gardée dans les Archives
 „ de ta Chancellerie, tu auras à remettre l'Original de ces Lettres-Paten-
 „ tes à ces *Samojedes*, afin qu'elles puissent leur servir à l'égard des au-
 „ tres *Waywodes* ou Officiers, qui pourront te succéder dans l'emploi dont
 „ tu es revêtu. Donnée à *Moscow* en l'année 7192 (qui revient à l'an
 „ 1684), le 9 Juillet.” L'original de cette piece est signé de la main
 „ du Diack (k) *Procophei Wofnizin*, & collationné par le Sous-Diack *Alexei*
Ferfanow.

„ A l'occasion de *Pustoser*, dont il est fait mention dans cette ordonnance,
 il faut observer que, conformément aux informations tirées des archives de la

(k) Dignité qui, suivant l'usage de ce tems-là, répond à celle de Chancelier ou de Secrétaire d'Etat.

RELATION
DES SAMOJEDES.

Chancellerie de cette ville, la nation, dont les descendants habitent aujourd'hui cette contrée, avant d'avoir embrassé le Christianisme, (il y a deux cens à trois cens ans, suivant la tradition du pays), avoit porté le nom de *Tjchudi*, qui signifie *Finois* en langue Russe.

„ Les Samojedes qui vivoient dans les marais, ou dans les déserts voisins, donnant de l'inquiétude aux colonies Russes, ont bâti la petite ville de *Pustoser*, pour se mettre en état de défense contre les étrangers, qui pourroient aborder de ce côté-là par mer, comme le portent leurs anciennes traditions. C'est aussi pour le même objet, qu'en 7156 (c'est-à-dire, en 1648) on y établit cinquante soldats, avec leurs femmes & leurs enfans, qui s'y rendirent de *Cholmogor* aux environs d'*Archangel*. Actuellement il y a toujours une compagnie de soldats tirés de la garnison d'*Archangel* même. Ainsi, malgré la stérilité du pays, le petit nombre & la misère de leurs habitans, l'industrie de ces gens-là rend le poste de *Waywode* de *Pustoser* très-lucratif pour l'officier qui en est revêtu.

„ *Pustoser*, le seul endroit dans le pays des Samojedes, à qui l'on donne le nom de ville, quoique ce ne soit proprement qu'un village, est situé à cent werstes ou environ des bords de la mer glaciale, à peu de distance du détroit de *Weigatz*. L'air y est si froid & le terroir si ingrat, qu'il ne produit aucune sorte de bled, ni de fruit; mais le lac qui lui donne son nom ⁽¹⁾, est très-poissonneux. C'est à quoi se réduit tout ce qu'il y a de remarquable dans cette contrée, inconnue au reste de la terre.

Religion des
Samojedes.

„ La religion des Samojedes est fort simple. Ceux qui prétendent que les seules lumières de la raison humaine suffisent pour former un système de religion, sont obligés de convenir qu'un semblable système conçu & arrangé par des hommes dans l'état de pure nature, comme le sont les Samojedes, ne pourroit être que très-obscur & très-imparfait. Aussi toute leur croyance se réduit-elle au petit nombre d'articles suivans.

„ Ils admettent l'existence d'un Etre suprême, Créateur de tout, souverainement bon & bienfaisant: qualité qui, suivant leur façon de penser, les dispense de lui rendre aucun culte, & de lui adresser des prières, parce qu'ils supposent que cet Etre ne prend aucun intérêt aux choses d'ici-bas; qu'il n'exige point par conséquent de culte des hommes, & même qu'il n'en a pas besoin. Ils joignent à cette idée, celle d'un Etre éternel & invisible, très-puissant, quoique subordonné au premier, & enclin à faire du mal; c'est à cet Etre-là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie. Cependant ils ne lui rendent non plus aucune sorte de culte, quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelque cas des conseils de leurs *Koedefnicks* ou *Tadebes*, ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet Etre malin, se soumettant d'ailleurs avec une espèce d'insensibilité à tous les maux qui peuvent leur survenir, faute de connoître les moyens de les détourner.

„ Le soleil & la lune leur tiennent encore lieu de Divinités subalternes: c'est par leur entremise qu'ils croient que l'Etre souverain leur fait part de ses

(1) Le mot Russe d'*Osero* signifie un lac, & *Pusto* est un désert: de-là le nom de *Pustoser*.

faveurs; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches qu'ils portent sur eux, suivant les conseils de leurs Koedefnicks. Ils semblent même faire peu de cas de ces idoles; & s'ils s'en chargent, ce n'est que par l'attachement qu'ils paroissent avoir aux traditions de leurs ancêtres, dont les Koedefnicks sont les dépositaires & les interprètes.

„ ON trouve aussi chez eux quelques idées de l'immortalité de l'ame, & d'un état de rétribution dans une autre vie; mais tout cela ne se réduit qu'à une espèce de métempycose. Ce sentiment, quelque obscur qu'il soit, semble indiquer que ces peuples descendent de quelque nation Asiatique, qui habitoit autrefois dans le voisinage des Indes.

„ C'EST en conséquence de leur sentiment sur la transmigration des ames, qu'ils ont coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent, les habits du défunt, son arc, ses fleches, & tout ce qui lui appartient, parce qu'il se pourroit, disent-ils, que le défunt en eût besoin dans un autre monde, & qu'il ne convient de personne de s'approprier ce qui appartient à autrui. On voit par-là que, si le dogme de l'immortalité de l'ame fait partie de leur religion, ce n'est que comme une simple possibilité, à l'égard de laquelle il leur reste encore des doutes.

„ ENFIN on ne trouve parmi eux aucune de ces cérémonies religieuses en usage parmi les autres peuples de la terre, dans certaines circonstances de la vie. Il n'est question de leurs Koedefnicks ni à l'occasion de leurs mariages, ni à la naissance de leurs enfans, ni aux enterremens: tout le ministère de cette espèce de prêtres se borne à leur donner des avis & des idoles de leur façon, lorsqu'il arrive qu'ils sont plus malheureux que de coutume dans leurs chasses, ou qu'il leur survient quelque maladie. Il seroit très-difficile d'amener ces peuples au Christianisme, parce que leur entendement est trop borné pour concevoir des choses qui sont hors de la portée des sens, & qu'ils croient leur sort trop heureux, pour y désirer quelque changement.

„ LES Samojedes sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes. Ils ne connoissent aucune loi, & ignorent même jusqu'aux noms des *vices* & des *vertus* (m). S'ils s'abstiennent de faire du mal, c'est par un simple instinct de la nature (n). Il est vrai qu'ils sont dans l'usage d'avoir chacun leurs femmes en propre, & d'éviter scrupuleusement dans leurs mariages les degrés de consanguinité ou de parenté, jusque-là qu'un homme n'épousera jamais une fille qui descend, comme lui, d'une même famille, à quelque degré d'éloignement que ce soit. Quoique quelques écrivains aient avancé le contraire, le fait est certain. Ils prennent soin de leurs enfans, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

(m) Tous les peuples de la terre, sans exception, ont été vraisemblablement de même, & tels que Justin représente les Scythes, Liv. II. ch. 2. *Tanto in illis plus profecit vitiorum ignorantio, quam cognitio virtutis.* La vertu est le contraire du vice, & le suppose nécessairement. La chasteté

qui n'auroit ni desirs, ni passions à combattre, ne seroit plus, en quelque sorte, qu'un défaut d'organisation, une froideur, une impassibilité naturelle.

(n) *Justitia ingenii gentis culta, non legibus.* Ibid.

RELATION
DES SAMOJEDS.

Idee qu'ils
ont de l'ame.

Nullé céré-
monie reli-
gieuse parmi
eux.

Simplicité de
leur morale.

RELATION
DES SAMOJÉDES.Nulle loi
contre les
crimes.

„ Tous ces usages qu'ils observent religieusement entr'eux, ne sont que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, & l'on pourroit avec fondement regarder cette tradition comme une loi. Mais on ne trouve pas qu'elle leur défende d'affûiner, de voler, ou de se mettre par la force en possession des filles & des femmes d'autrui. Cependant, s'il faut en croire ces bonnes gens qui paroissent trop simples pour se déguiser, il est bien peu d'exemples que de pareils crimes aient été commis parmi eux. Quand on leur demande la raison d'une semblable retenue, puisqu'ils avouent eux-mêmes qu'ils ne connoissent aucun principe qui dût les détourner de ces actions, ils répondent tout simplement: qu'il est très-aisé à chacun de pourvoir à ses besoins, & qu'il n'est pas bon de s'approprier ce qui appartient à un autre. Pour le meurtre, ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviser de tuer un de ses semblables. A l'égard des femmes, ils pensent que celle qu'ils ont la commodité d'acheter à fort peu de frais, peut aussi bien contenter leurs desirs naturels, qu'une autre qu'ils trouveroient peut-être plus à leur gré, mais qu'ils ne pourroient posséder que par la violence.

„ ON voit par tout ce qui vient d'être dit, qu'ils ne connoissent d'autres besoins que ceux de la simple nature, c'est-à-dire, la nourriture, l'usage des femmes & le repos.

„ COMME ils sont d'un goût grossier & très-facile à contenter, l'extrême indifférence qu'ils contractent par rapport au choix de leurs femmes, leur tient lieu de principe, & les fait agir conséquemment, sans même le savoir.

„ LEURS sens & leurs facultés sont dans une juste combinaison avec leur façon d'être & d'exister. Ils ont la vue perçante, l'ouïe très-fine & la main sûre; ils tirent de l'arc avec une justesse admirable, & sont d'une légèreté extraordinaire à la course. Toutes ces qualités qui leur sont naturelles & d'une nécessité absolue, pour pourvoir à leurs besoins, ont été perfectionnées par un exercice continuel. Ils ont, au contraire, le goût grossier, l'odorat foible, le tact émoussé; ce qui vient de ce que les objets, qui les environnent, sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate.

„ ON conçoit aisément que l'ambition & l'intérêt, ces deux grands ressorts qui mettent en mouvement tout le genre humain, & qui sont dans la société les mobiles de toutes les actions, bonnes ou mauvaises, ainsi que de tous les vices qui marchent à la suite, comme l'envie, la dissimulation, les intrigues, les injures, les desseins de vengeance, la médifance, la calomnie, le mensonge, n'entrent pour rien dans le système moral de ces peuples: au moins est-il certain que leur langue manque de termes, pour exprimer ces différens vices, qui sont tant de ravages dans les sociétés les plus polies.

Egalité des
Samojedes.

„ On croira sans peine que la manière de vivre de ces peuples doit être conforme à la simplicité de leurs notions, & à la stérilité du pays qu'ils habitent. Quoique plusieurs auteurs assurent que les Samojedes ont des princes, des juges ou maîtres, auxquels ils obéissent avec beaucoup de soumission, il est certain qu'ils n'en ont jamais connus, & qu'actuellement il n'en existe point parmi eux. Ils paient sans répugnance le tribut qui leur est imposé en fourrures, sans connoître d'autre sujétion envers le Souverain: ils se soumettent

mettent à ce paiement de bon gré, parce qu'ils ont vu pratiquer la même chose à leurs peres, & qu'ils savent qu'en cas de refus on sauroit bien les y forcer.

„ Au reste, ils sont parfaitement indépendans les uns des autres; & s'ils ont quelque déférence, ce n'est que pour les plus vieux de chaque famille, & pour les Koedefnickes, dont ils prennent quelquefois les conseils, sans que cela les engage jamais à se soumettre à eux.

„ QUAND on dit que les rennes sont les seules richesses des Samojedes, il faut supposer qu'ils ne connoissent point l'usage des monnoies, & la différence qu'il y a entre le prix & la valeur des métaux, à l'exception de quelques-uns qui habitent dans le voisinage des Russes, dont ils peuvent avoir appris cette distinction. Ils se servent de leurs rennes pour l'achat des filles, dont ils font leurs femmes; mais, quoiqu'en convenant du prix avec leurs peres, il leur soit permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent, il est rare qu'ils aient plus de cinq femmes, & la plupart se bornent à deux. Il y a des filles, pour lesquelles on paie cent & jusqu'à cent cinquante rennes; mais ils sont en droit de les renvoyer à leur parens, & de reprendre ce qu'ils en ont donné, lorsqu'ils ont sujet de n'en être pas contents. Comme leurs femmes sont accoutumées à enfanter presque sans douleur, ils les soupçonnent d'infidélité & d'avoir eu commerce avec quelque étranger, dès qu'ils voient arriver le contraire. C'est là principalement le cas où ils les battent & les maltraitent, pour leur faire avouer leur faute: si la femme confesse le fait, ils la renvoient aussitôt à ses parens, & s'en font rendre le prix. Quoiqu'on dise présentement le contraire dans des écrivains même récents, ces faits n'en sont pas moins certains. M. de Buffon assure comme une chose avérée, que non-seulement ils ne connoissent point la jalousie, mais qu'ils offrent même leurs filles & leurs femmes aux premiers venus. Cet habile Naturaliste a eu de fort mauvais mémoires. Les femmes des Samojedes ont tant de pudeur, qu'on est obligé d'user d'artifice pour les engager à découvrir quelque partie de leur corps, quoiqu'il soit assez difficile de comprendre pourquoi elles attachent une idée de honte à laisser voir quelque nudité. Les deux sexes ignorent l'usage des bains, & ne se lavent jamais le corps; ce qui les rend très-froides & d'une très-mauvaise odeur.

„ CETTE maniere de vivre si misérable, fait sans doute horreur à tout homme né & élevé dans la société: cependant ces peuples ne laissent pas d'être toujours gais, exempts de chagrin & très-contens de leur sort. J'ai connu quelques Samojedes, qui avoient vu les villes de Moscow & de Petersburg, & qui par conséquent avoient pu remarquer les avantages & les commodités dont les peuples civilisés jouissent, mais qui n'en paroissent pas fort touchés. Ils ont constamment préféré leur façon de vivre à tout ce qu'ils avoient vu de plus attrayant & de plus voluptueux au milieu des Russes; tant ils ont d'éloignement pour la servitude, la dépendance, & pour tout ce qui peut interrompre leur repos, ou leur penchant déterminé pour la paresse.

„ Ils aiment à fumer du tabac, & à boire des liqueurs fortes, quand ils en trouvent chez l'étranger; mais ils en quittent l'usage, sans la moindre marque de regret. Cette stupide insensibilité leur est si naturelle, qu'aucun ob-

XXIV. Part.

L

RELATION
DES SAMOJEDS.

Usage des
rennes pour
les échanges
& autres be-
soins de la so-
ciété.

RELATION
DES SAMOJÉ-
DES.

Exemple sin-
gulier de leur
apathie.

jet, quelque nouveau qu'il soit pour eux, ne les frappe que très-légerement. Il peut bien réveiller leur attention pour un instant, mais à coup sûr il n'excite pas leurs desirs.

„ J'AI fait l'expérience de leur apathie. Je fis un jour assembler dans une chambre plusieurs Samojedes de deux sexes, pour les examiner de plus près. Mais, quoique j'eusse laissé sur la table de l'argent, des fruits & des liqueurs fortes, dont je leur avois fait goûter, & tout ce que je pus imaginer de plus propre à tenter leurs desirs; quoique j'eusse même abandonné la chambre à leur discrétion, ayant fait retirer mes domestiques, & m'étant retiré moi-même dans un coin, d'où je pouvois les observer sans en être vu, ils ne sortirent point de leur indifférence; ils restèrent tranquillement assis par terre, les jambes croisées, sans toucher à la moindre chose. Il n'y eut que les miroirs qui leur causèrent d'abord une sorte de surprise; mais un moment après ils ne paroissoient plus y faire attention.”

§. IV.

Notice particulière des Ostiacks, autre Peuple de la Sibérie.

NOTICE DES
OSTIACKS.

LES Ostiacks, peuple voisin des Samojedes, ne méritent pas moins, par leur singularité, d'être connus.

AUCUN voyageur n'a donné de détail un peu circonstancié sur ces peuples, si ce n'est M. Muller, Officier Allemand, exilé en Sibérie (o). Mais, comme sa relation n'est encore qu'un tableau très-imparfait de cette nation, nous avons cru devoir y ajouter bien des traits empruntés des meilleurs écrivains qui ont parlé de la Sibérie, & surtout du Baron de Strahlenberg (p), Officier Suédois, déjà cité en plusieurs endroits de cette Collection. Cette Notice sera du moins le résultat des connoissances les plus exactes que nous ayons jusqu'à présent des Ostiacks.

Situation du
pays des Os-
tiacks, leur
figure, leurs
habillemens,
&c.

IL n'est pas aisé de déterminer d'une manière précise la situation & l'étendue du pays qu'habitent les Ostiacks, parce qu'ils changent de demeure suivant le besoin qu'ils ont de pourvoir à leur nourriture, soit par la pêche, soit par la chasse. Nos Cartes d'Europe représentent communément ces peuples comme habitans des bords occidentaux de l'Obi, mais sans marquer les dimensions de la contrée qu'ils occupent. Celle qui a été donnée à Petersbourg en 1758 (q), pour servir à faire connoître les découvertes des Russes, place les Ostiacks en deux endroits différens de la Sibérie, savoir: 1°. entre le 59° & le 60° degrés de latitude, & les 174°. & 180°. de longitude, dans

(o) Recueil des Voyages au Nord, par Bernard. Vol. III.

(p) Description de l'Empire de Russie, par Strahlenberg; Relation du Voyage d'Isbrand Ides à la Chine; la Flora Sibirica, de M. Gmeinn; Histoire de Pierre le Grand, par M. de Voltaire.

(q) On en donnera une copie dans le Volume suivant, à la tête de la Description du Kamtschatka, avec les corrections que M. de Lisle y a faites, d'après les nouvelles connoissances que l'on a acquises sur ces contrées.

une île formée par la rivière de *Tschulim* & celle de *Ket*, qui passe à *Jeniseisk* & se jette, ainsi que la première, dans l'*Obi*: 2°. entre les 61°. & 62°. degrés de latitude, & les 181°. & 185°. de longitude, sur les rives orientales de l'*Obi*, & non loin de *Surgut*.

NOTICE DES
OSTIACKS.

IL paroît que ces peuples sont les restes d'une nation ancienne, beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'est aujourd'hui, puisqu'on nous assure que le nom d'*Ostiack*, qui leur a été donné par les Russes, signifie *restant*. Dans leur langue, les *Ostiacks* s'appellent *Choutifski*, & nomment leur patrie *Gandimick*.

Leur origine.

Ces peuples, ainsi que tous ceux qui habitent sous un ciel rigoureux, dont les effets sont d'engourdir la nature ou d'en arrêter les progrès, ne parviennent pour l'ordinaire qu'à une hauteur médiocre. Leur taille est cependant assez bien proportionnée, & leurs traits diffèrent peu de ceux des Russes. Leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux.

Leur figure.

DES peaux d'ours, de rennes & d'autres animaux leur servent à faire des vêtements pour l'hiver. En été, ils en ont d'autres, provenant de la dépouille de certains poissons, & surtout d'éurgeons. En toutes saisons, leurs bas & leurs souliers, qui tiennent ensemble, sont faits de peaux de poisson. Par-dessus cet habillement, qui est à peu près taillé comme une robe, ils mettent en hiver une camisole fort courte, mais ample, à laquelle tient une espèce de capuchon ou de bonnet, qu'ils ne relevent sur leur tête que lorsqu'il pleut. Si le froid est excessif, ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Cette circonstance fait époque parmi ces peuples; & pour désigner un hiver très-rude, ils disent qu'ils portoient deux camisoles.

Leur habillement.

Au reste, rien n'est plus simple que la façon de tous ces habillemens. Ils emploient les dépouilles des animaux, sans prendre la peine de les passer & sans y donner aucune autre préparation. Un *Ostiack* a-t-il besoin d'un bonnet? Il court à la chasse, tue une oie sauvage, un cygne ou un autre oiseau, le dépouille sur le champ & fait un bonnet de sa peau.

L'HABILLEMENT des femmes chez les *Ostiacks*, ainsi que chez tous les peuples sauvages, ne diffère de celui des hommes que par les différens embellissemens, dont le désir de plaire leur inspire le goût & qui sont proportionnés à leurs facultés. Les femmes les plus riches portent des habillemens de drap rouge, qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie. Leur coëffure est composée de bandes de toile peinte de différentes couleurs, avec lesquelles elles s'enveloppent la tête, de façon que leur visage est presque entièrement caché. Celles qui portent le drap rouge, ont une espèce de voile de damas ou d'autre étoffe de soie de la Chine. Elles ont aussi, comme les *Tunguses*, l'usage de se faire des marques noires au visage & aux mains.

LE logement de ces peuples consiste, comme chez les *Samojedes*, en de petites huttes carrées, dont la couverture & les parois sont d'écorces de bouleau cousues ensemble. Au-dedans de ces habitations & le long des parois, s'éleve, un peu au-dessus de l'aire, une espèce d'estrade ou de banc, en forme de coffre & rempli de raclure de bois, qui leur sert de lit. Le foyer est au milieu de la cabane, dont la couverture est percée en

NOTICE DES OSTIACKS. cet endroit d'une ouverture suffisante pour donner une issue à la fumée.

Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en fleches & en ustensiles de ménage faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent & mangent. Quelques-uns ont un ou deux couteaux, & c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer, ou un pareil instrument.

UN Ostiack considérable, & qui avoit dans sa nation le titre de Knées, étant venu à bord du vaisseau d'Isbrand Ydes, envoyé du Czar Pierre I. à la Chine (r), invita cet Ambassadeur à l'aller voir, & le conduisit lui-même à sa résidence. „ Elle étoit, dit Isbrand Ydes, comme les autres habitations, d'écorces d'arbres assez mal cousues. Quatre femmes que j'y trouvai, composoient le harem du prétendu Prince. La plus jeune avoit une jupe de drap rouge, avec des ornemens de corail & de verre autour du col, à sa ceinture, & dans ses cheveux, qui pendoient en tresses sur ses épaules. Elle avoit aussi de grandes boucles aux oreilles, d'où tomboient des grains de corail enfilés. Tout l'ameublement de ce Prince ne consistoit qu'en quelques berceaux & en quelques coffres faits d'écorce, dans lesquels étoient les lits tous remplis de raclure de bois, qui avoit la mollesse de la plumé. Les berceaux placés à l'extrémité de la cabane, étoient remplis d'enfans nus. Pour toute batterie de cuisine, il y avoit une seule marmite, des plats, des assiettes, des chaudrons, & d'autres vaisseaux de cette espece, tous faits aussi d'écorce d'arbre, mais dont apparemment on ne pouvoit se servir sur le feu, quand il y avoit de la flamme.”

L'AGRICULTURE étant inconnue aux Ostiacks, leur pays ne produit que quelques racines sauvages, & leur nourriture ordinaire est le fruit de leur chasse ou de leur pêche. Ils mangent la viande avec des racines, & à demi-cuite; mais ils mangent le poisson crud, frais ou sec, & ne boivent que de l'eau.

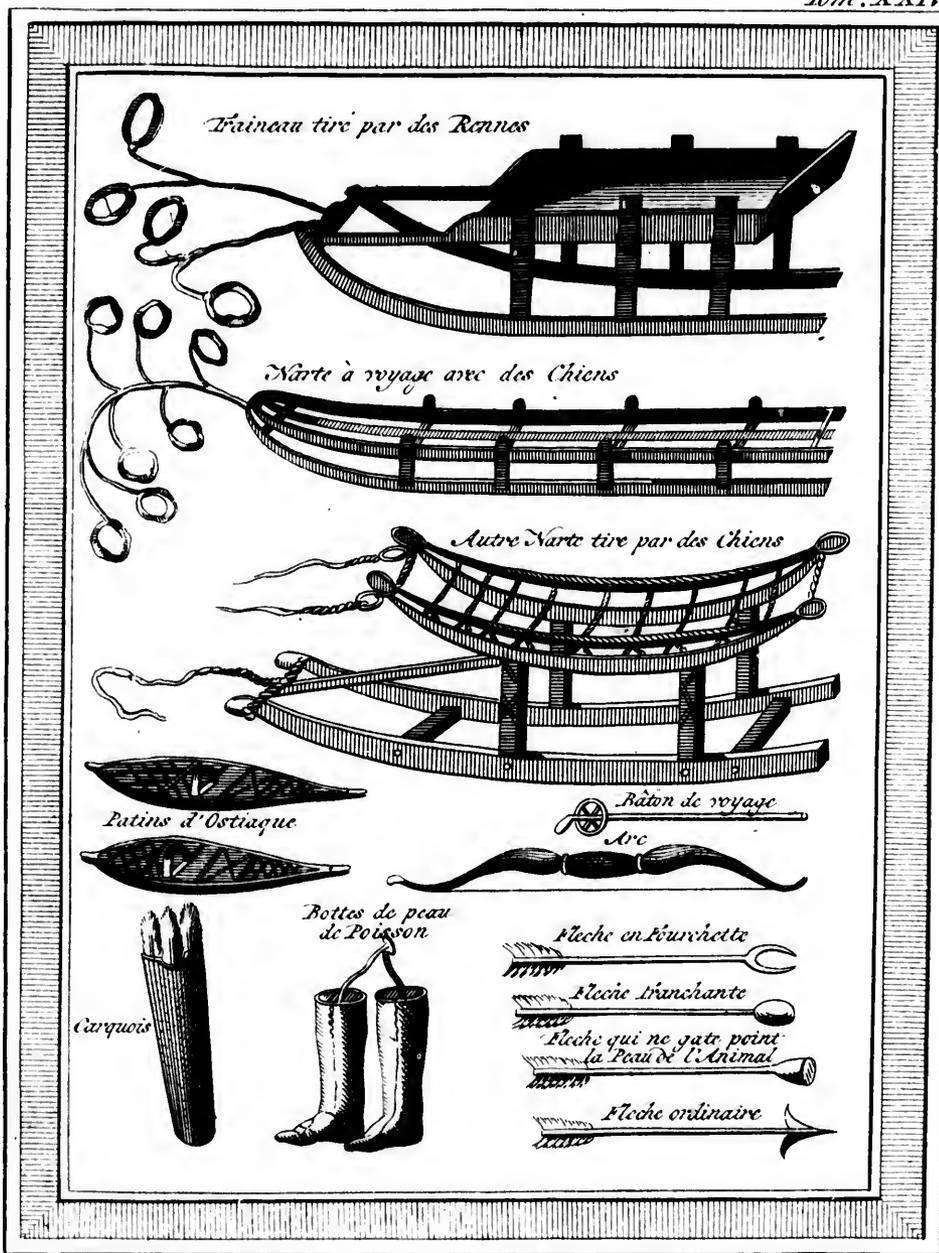
ILs paroissent faire grand cas du sang chaud de quelque animal que ce soit. Aussi, lorsqu'ils tuent une renne, un ours ou tout autre quadrupede, leur premier soin est de recueillir le sang qui coule de ses blessures & de le boire. Un morceau de poisson sec trempé dans de l'huile de balcine, ou même un grand verre de cette huile, est encore pour eux un mets exquis.

QUELQUES-UNS entretiennent des rennes, pour tirer leurs traîneaux; mais le plus grand nombre élève des chiens de trait pour cet usage. Ils attellent depuis six jusqu'à douze chiens à un traîneau long de quatre à cinq aunes, sur une demi-aune de largeur (s).

„ A moins de l'avoir vu, dit M. Muller, on auroit peine à croire avec quelle agilité, quelle vitesse ces chiens tirent les traîneaux. Dès qu'ils sont en marche, ils ne cessent de hurler & d'aboyer que lorsqu'ils ont atteint le premier relais. Si la traite est plus longue qu'à l'ordinaire, ils se couchent deux-mêmes devant le traîneau, & se reposent un instant. On leur don-

(r) Sa Relation, en ce qui concerne la Chine, est rapportée au septième volume de cet Ouvrage. R. d. E.

(s) Il est question ici de l'aune d'Allemagne.



NARTES, TRINEAUX ET FLECHES DES OSTIACKS.

a fumée.
fer, en
de bou-
ou deux
e fer, ou

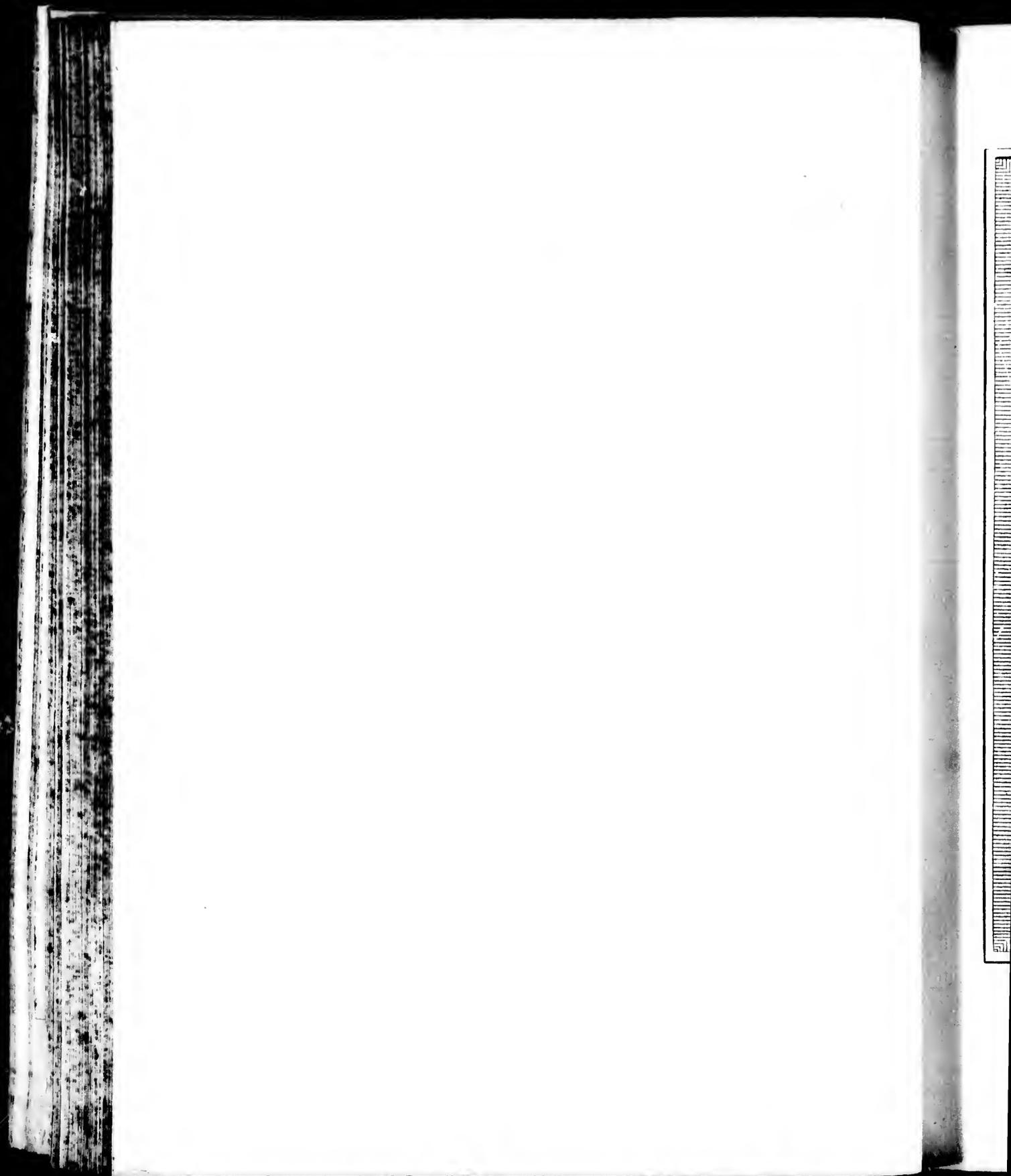
e Knées,
ierre I. à
ni - même
s habita-
j'y trou-
avoit une
autour du
es sur ses
omboient
consistoit
dans les
la mollesse
ient rem-
une seule
siffaux de
nment on

e produit
fruit de
ines, & à
divent que

al que ce
drupede,
& de le
leine, ou
exquis.
raîneaux ;
Ils atte-
cinq au-

oire avec
u'ils sont
atteint le
couchent
eur don-

né d'Alle-





TRAINEAU TIRÉ PAR DES CHIENS.

”
”
”
”
”
”
”
ajo
par
cep
rop
me
une
ent
leur
leur
ne
Oft
mar
l'et
l'an
fets
chi
fon
prè
il p
l'an
car
les
té
de
ll
co
te
aff
an
ci
U

„ ne un peu de poisson sec ; & après ce léger rafraîchissement, ils repren-
 „ nent leur train jusqu'au relais. Quatre de ces chiens tirent très bien en
 „ un jour un traîneau chargé de trois cens livres pendant douze ou quinze
 „ lieues. Dans la partie septentrionale de la Sibérie, on se sert fort com-
 „ munément de traîneaux tirés par ces animaux, soit pour voyager, soit
 „ pour transporter des marchandises. Il y a des postes aux chiens établies
 „ comme celles d'Europe avec des relais réglés de distance en distance. Plus
 „ un voyageur est pressé, plus on met de chiens à son traîneau.”

NOTICE DES
OSTIACKS.

QUOIQUE les filles des Ostiacks soient généralement laides, & qu'elles ajoutent encore à leur difformité naturelle le défaut d'être fort dégoûtantes, par la mal-propreté des haillons qui leur servent de vêtemens ; elles se piquent cependant de coquetterie, & le désir de plaire les agite autant que les Européennes.

LES hommes de leur côté ressentent aussi le pouvoir de l'amour, & n'omettent aucun des petits soins qui peuvent les conduire à leur but. Comme une seule femme ne leur suffit pas, ils en prennent autant qu'ils en peuvent entretenir. Dès qu'une femme a quarante ans, c'est une véritable vieille à leurs yeux, & ils ne l'approchent plus. Cependant, au lieu de renvoyer leurs douairières, ils les gardent pour avoir soin du ménage, & servir la jeune femme qui est devenue la compagne & la femme du maître. Lorsqu'un Ostiack a le cœur pris, voici de quelle manière se font les demandes de mariage.

UN ami de l'amoureux va négocier avec le père de la fille, qui rarement l'estime moins de cent roubles. On porte cette parole, on marchandé. Si l'amant consent au marché, il propose de donner en paiement différens effets, comme, par exemple, son bateau sur le pied de trente roubles, son chien pour vingt, ses filets pour le même prix, &c. jusqu'à ce que, suivant son estimation qui est toujours fort haute & à son avantage, il atteigne à peu près la somme qui lui est demandée. Le beau-père futur est-il d'accord, il promet de livrer sa fille dans un tems préfix & marqué. Jusqu'à ce terme, l'amoureux n'a d'autre ressource auprès de sa belle que le langage des yeux ; car il ne lui est pas permis de lui rendre aucune visite, ni de lui parler.

Mariages des
Ostiacks.

LORSQU'IL va voir le père & la mère, il entre à reculons, pour ne pas les regarder en face. S'il leur parle, il tient toujours sa tête tournée de côté, pour marquer son respect & sa soumission.

AU tems dont on est convenu, l'amant vient recevoir sa future des mains de son père, qui la lui livre en présence des parens & des amis assemblés. Il recommande ensuite aux époux de vivre en bonne union, & de s'aimer comme mari & femme. C'est dans cette courte exhortation que consiste toute la cérémonie du mariage. Ceux qui en ont le moyen, régaleront tous les assistans d'un verre d'eau-de-vie, & c'est le sceau d'une parfaite union.

ORDINAIREMENT un père se défait de sa fille dès l'âge de huit à neuf ans, afin qu'elle puisse mieux s'accoutumer à l'humeur de son mari. Celui-ci consomme son mariage, lorsque la nature en a marqué l'instant.

LES degrés de parenté ne mettent aucun obstacle à ces unions conjugales. Un fils n'épouse pas sa mère, parce que les mères, sans doute, sont déjà vicil-

NOTICE DES **OSTIACKS.** les lorsque leurs enfans sont nubiles; mais on voit des peres faire leurs femmes de leurs propres filles, & des freres épouser leurs sœurs.

LORSQU'UN mari ne se sent plus de goût pour sa femme, il est le maître de la renvoyer & d'en prendre une autre. On remarque néanmoins qu'en pareil cas l'équité naturelle l'emporte presque toujours sur les mouvemens déréglés de leurs desirs.

ILS ont aussi la louable coutume de faire habiter leurs femmes dans une cabane séparée, non-seulement pendant tout le tems de leurs couches, mais encore chaque fois qu'elles ont leurs indispositions périodiques.

CES femmes ne paroissent avoir aucune inquiétude sur le tems de leur accouchement; elles ne prennent par conséquent aucune de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend presque indispensables. Il arrive souvent, même en hiver, qu'étant en marche pour changer de demeure, l'instant du travail les surprend & les force de s'arrêter. Comme elles n'ont point alors de tentes prêtes, elles se contentent de s'asseoir, avec les autres femmes de la famille, au premier endroit, fût-il même couvert de neige, & elles accouchent sans paroître ressentir aucune douleur, sans témoigner du moins de mauvaise humeur, ni le moindre mécontentement. Le premier soin des femmes qui se trouvent à leur délivrance, est de couvrir entièrement de neige le nouveau-né, pour l'endurcir au froid & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il crie. Alors la mere prend son enfant dans son sein, & continue sa route avec les autres femmes.

DÈS que l'on est arrivé à l'endroit où l'on doit s'établir, les nouvelles accouchées ont un logement à l'écart, & il n'est permis à personne, pas même à leurs maris, de les approcher. Une vieille femme leur sert à la fois de garde & de compagne pendant quatre ou cinq semaines. Au bout de ce tems, on allume un grand feu au milieu de la cabane, & l'accouchée foute par-dessus. Cette sorte de purification achevée, elle va avec son enfant retrouver son mari, qui la reçoit ou la renvoie, selon qu'il le juge à propos.

LES occupations des hommes sont, comme celles de tous les peuples sauvages, la chasse & la pêche. En été, ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, afin d'en faire une provision pour l'hiver, & la chasse supplée encore à leurs besoins.

DÈS que l'hiver s'est déclaré par la neige & par les glaces, les Ostiacks vont courir les bois & les déserts avec leurs chiens, pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, &c.

LORSQU'ILS ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, & la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font cérémoniellement plusieurs tours, comme pour honorer ces dépouilles. Ils font ensuite des lamentations, ou des grimaces de douleur autour du cadavre, & lui font de grandes excuses de lui avoir donné la mort. *Qui t'a ôté la vie? lui demandent ils tous en chœur; & ils répondent: Ce sont les Russes. Qui t'a coupé la tête? C'est la hache d'un Russe. Qui t'a ouvert le ventre? C'est le couteau d'un Russe. Nous t'en demandons pardon pour lui.*

CETTE pratique extravagante est fondée sur une imagination de ces peuples. Ils croient que l'ame de l'ours, qui est errante dans les bois, pourroit

se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avoient soin de l'appaiser, & de lui faire cette espèce de réparation, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle avoit établi sa demeure.

NOTICE DES
OSTIACKS.

OUTRE les soins du ménage & de la cuisine qui ne regardent qu'elles, les femmes Ostiacks s'occupent encore à préparer & à filer, d'une manière particulière, de certaines orties; elles en font de la toile & des rideaux, pour se défendre, dans le tems du sommeil, des moucherons qui sont toujours fort incommodés pendant l'été, surtout dans les forêts & aux environs des lacs. Quoique cette toile ait un peu de roideur, elle leur sert encore à faire des mouchoirs pour mettre sur leur tête, & on les peint de différentes couleurs.

RIEN ne paroît faire plus de plaisir aux deux sexes, que de fumer du tabac; mais leur méthode est très-différente de celle des autres nations. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, & tirent le plus qu'ils peuvent de fumée, pour l'avalier avec cette eau. A peine ont-ils pipé trois ou quatre fois, qu'ils tombent à terre sans connoissance. Ils demeurent ainsi souvent étendus pendant un quart-d'heure, les yeux fixes, la bouche béante, le visage couvert d'écume & de sérosités, qui distillent des yeux, de la bouche & du nez. On croiroit voir un épileptique dans les convulsions de sa crise.

QUELQUEFOIS ces malheureux sont les victimes de cette étrange façon de fumer. Les uns en sont suffoqués ou tombent en défaillance; d'autres se trouvant alors sur le bord d'une rivière, d'un lac, ou près du feu, se noient ou se brûlent.

LES femmes accoutument de bonne heure leurs enfans à fumer; & il sembleroit que cette habitude pourroit leur être utile en effet, si elle étoit modérée, en ce qu'elle leur tient lieu de médecine, en opérant l'évacuation des humeurs, que produisent abondamment en eux le poisson crud & la mauvaise nourriture dont ils font usage. Quoique généralement parlant, la propriété paroisse inconnue aux Ostiacks, & que tout l'extérieur des femmes n'inspire que le dégoût, elles ont cependant un soin particulier de se tenir le corps propre. Elles portent en tout tems sur elles, avec une ceinture de la même forme que celles que la jalousie a fait inventer aux maris de certaines contrées de l'Europe, un petit paquet composé de filets de l'écorce la plus mince du saule (†). Cette matière absorbe toute l'humidité, toute espèce de transpiration. Chaque fois que des besoins naturels les obligent de déranger la ceinture, elles mettent un nouveau paquet d'écorce; & elles en ont toujours une provision avec elles, surtout dans les tems critiques.

Si l'amour dans ces climats rigoureux se fait sentir assez vivement, la jalousie marche à sa suite aussi bien que dans nos contrées; mais les effets n'en sont jamais funestes. Ils se bornent à quelques pratiques superstitieuses, & les seules peut-être au monde qui produisent quelque bien réel; car, comme leur objet est d'éviter ou de prévenir un mal imaginaire, dans l'un & l'autre cas elles contribuent du moins à tranquilliser le jaloux. Un Ostiack, tourmenté de cette passion, coupe du poil de la peau d'un ours, & le porte à celui

(†) *Salix foliis elliptico lanceolatis, ferratis, subtus sericels, vimine fragili. Salix maxima fragilis, alba, hirsuta, Flora Sibitrica, Tom. I. p. 159.*

NOTICE DES OSTIACKS. qu'il soupçonne d'occasionner l'infidélité de sa femme. Si ce dernier est innocent, il accepte ce poil; mais s'il est coupable, il avoue le fait, & convient à l'amiable avec le mari du prix de l'infidèle, que le premier répudie & que l'autre épouse. Ils agissent tous de bonne foi dans ces circonstances, &, de maniere ou d'autre, le jaloux est délivré de toute inquiétude.

Les se persuadent que, dans le cas où un homme coupable d'adultère seroit assez hardi pour accepter le poil qu'on lui présente, l'ame de l'ours, dont il provient, ne manqueroit pas de le faire périr au bout de trois jours. Si l'homme soupçonné du crime continué donc à se bien porter, tous les soupçons du jaloux s'évanouissent; il se croit dans son tort, & met tous ses soins à les faire oublier à sa femme. Celle-ci, de son côté, ne manque pas de montrer, à cette occasion, ou une orgueilleuse confiance, ou une sensibilité délicate, qui n'est souvent qu'un artifice, pour mieux couvrir sa perfidie.

UNE paresse excessive, commune à tous les peuples errans, tient les Ostiacks dans une perpétuelle inaction, à moins que le besoin de pourvoir à leur subsistance ne vienne les en tirer. Travailler pour amasser, est pour eux une idée étrange qui n'entre pas dans leur esprit.

L'ART de mesurer le tems & de compter les années, est absolument ignoré de ces peuples: les neiges leur servent de calendriers. Comme il neige longtems & régulièrement chaque hiver, mais que dans l'été toutes ces neiges disparaissent, ils disent: *Je suis âgé de tant de neiges*, comme nous disons, *j'ai tant d'années*. Au reste, le même usage subsiste parmi tous les peuples de la Sibérie, qui habitent les cantons septentrionaux.

LE plus grand effort de prévoyance que paroissent faire les Ostiacks, c'est de ramasser en été quelques provisions pour l'hiver. Encore est-il assez probable, qu'ils ne prennent cette précaution, que parce qu'ils l'ont vu prendre à leurs ancêtres, non par une prudence raisonnée, ni par des vues sur l'avenir.

„ LORSQUE les officiers Suédois, dit M. Muller, leur remontrant,
 „ qu'ils vivoient en hommes bien moins qu'en bêtes, leur réponse étoit que
 „ leurs peres avoient de tout tems vécu de cette façon, & qu'ils préten-
 „ doient en faire de même. A l'égard du présent, disoient-ils, nous voyons
 „ beaucoup de Russes qui, malgré les peines qu'ils se donnent, quoiqu'ils
 „ s'épuisent à travailler, & qu'ils prétendent avoir une religion toute divi-
 „ ne, ne laissent pas d'être plus malheureux que nous. Quant à l'avenir, il
 „ est si incertain, que nous nous en reposons sur les soins de celui qui nous
 „ a créés.”

LES Ostiacks n'ayant que fort peu de besoins, le commerce qu'ils font est très-médiocre. Il se réduit à échanger des pelleteries contre du pain, contre du tabac, de la rassade ou verroterie, des utensiles & des outils de fer, tels qu'une hache, des clous, des côuteaux, &c.

COMME ils ne savent ni lire ni écrire, & que cependant ils desirer quelquefois de se procurer des denrées, dont ils ont besoin, sans avoir à donner aucune sûreté au marchand, ils se font des marques sur les mains en présence de leurs créanciers, afin que ceux-ci puissent les distinguer sûrement de leurs compatriotes, & promettent de livrer dans le tems préfix, en échange

de ce qu'ils reçoivent, ce qu'on leur a demandé. Jamais on ne voit un Ostiack manquer à ses engagements. Aux termes convenus, ils apportent, avec l'attention la plus scrupuleuse, le poisson sec, les pelleteries, & ce qui a été stipulé dans le marché qu'ils ont fait. Ils font voir en même tems les marques qu'ils portent sur les mains; on les efface & tout est terminé.

NOTICE DES
OSTIACKS.

Si les Ostiacks sont paresseux, le caractère excellent qu'ils ont tous racheté bien ce défaut; c'est parmi eux qu'il faut chercher l'humanité la plus simple & la plus pure. Malgré l'ignorance profonde dans laquelle ils vivent, quoiqu'ils n'aient que des notions très-obscurées & très-imparfaites de Dieu, ils sont naturellement bons, doux, pleins de charité.

On ne voit chez les Ostiacks, dit M. Strahlenberg, aucun libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucuns de ces vices grossiers, si communs même parmi les nations polies. On trouveroit difficilement parmi eux un seul homme atteint de ces vices, à moins que ce ne soit quelqu'un de ces Ostiacks dégénérés, qui vivent avec les Russes corrompus, & qui contractent insensiblement leurs habitudes vicieuses.

L'OFFICIER Suédois, dont nous rapportons le témoignage, y joint cet exemple.

„ EN 1722, dit-il, ayant reçu la nouvelle que la paix étoit conclue dans le Nord, entre la Suede & la Russie, je partis de la ville de Crasnojarsk sur le Jenisséi, sans autre compagnie que celle d'un jeune domestique Suédois, de l'âge de quatorze ou quinze ans. Le Commandant de Crasnojarsk m'avoit donné un conducteur Russe qui devoit m'accompagner, mais il s'étoit enfui, & je me trouvai réduit à traverser seul avec mon jeune homme de vastes contrées, qui n'étoient habitées que par des Payens.

„ J'AVOIS fait construire un train de bois, sur lequel je descendis la rivière de Czulim jusques dans le fleuve Obi; j'étois muni d'un ordre du Commandant de Crasnojarsk, qui m'autorisoit à prendre de distance en distance cinq Tartares payens pour ramer. Etant ainsi seul & abandonné de mon guide Russe qui devoit aussi me servir d'interprete, je montrai mon passeport aux Tartares, qui me donnerent sur le champ tous les secours qui dépendoient d'eux, & me conduisirent paisiblement d'une habitation à l'autre. Il faut que je dise à leur louange, que je ne perdis rien avec eux, quoiqu'il leur fût bien facile de me voler, puisque je dormois la nuit sur mon train de bois, & que souvent ils s'étoient relevés trois ou quatre fois avant que je fusse éveillé.

„ J'AVOUE en même tems, que je n'aurois pas voulu risquer de voyager aussi solitairement entre Tobolsk & Moscou, où les Russes Rosboniques, quoique baptisés & Chrétiens, n'auroient certainement pas manqué de m'enlever la plus grande partie de mes effets.

„ CERTAINES raisons m'obligerent de m'arrêter pendant quinze jours chez les Ostiacks sur le fleuve Obi. Je logeai dans leurs cabanes; le peu de pelleterie que j'avois, resta pendant tout mon séjour dans une tente ouverte, habitée par une nombreuse famille, & je ne perdis pas la moindre chose.

(u) Tome II. page 21.

XXIV. Part.

M

NOTICE DES
OSTIACKS.

„ VOICI encore un trait de la probité de ces peuples qu'un marchand
„ Russe m'a raconté.

„ Ce marchand allant de Tobolsk à Beresow, ville située à douze jour-
„ nées au Nord de la première, passa la nuit dans une cabane d'Ostiacks.
„ Le lendemain matin, il perdit à quelques werstes de sa couchée une bour-
„ se, dans laquelle il y avoit environ cent roubles. Les routes de ces can-
„ tons ne sont guere fréquentées; mais le fils même de l'Ostiack, qui avoit
„ donné l'hospitalité au Russe, allant un jour à la chasse, passa par hasard à
„ l'endroit où cette bourse étoit tombée, & la regarda sans la ramasser. De
„ retour à la cabane, il se contenta de dire, qu'il avoit vu sur le chemin une
„ bourse pleine d'argent, & qu'il l'y avoit laissée. Son pere le renvoya aussitôt
„ sur le lieu, & lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche d'ar-
„ bre, afin de la dérober aux yeux des passans, & qu'elle pût être retrou-
„ vée à cette même place par celui à qui elle appartenoit, si jamais il ve-
„ noit la chercher. La bourse resta donc à cet endroit pendant plus de
„ trois mois. Lorsque le Russe qui l'avoit perdue revint de Beresow, il
„ alla loger encore chez le même Ostiack, & lui raconta le malheur qu'il
„ avoit eu de perdre sa bourse le jour même qu'il étoit parti de chez lui.
„ L'Ostiack charmé de pouvoir lui faire retrouver son bien, lui dit: *C'est*
„ *donc toi qui as perdu une bourse? Eh bien, sois tranquille. Je vais te*
„ *donner mon fils, qui te conduira sur la place où elle est; tu pourras la ra-*
„ *masser toi-même.* Le marchand en effet trouva sa bourse au même en-
„ droit où elle étoit tombée.”

A l'exception des Waywodes, que le gouvernement de Russie établit chez
les Ostiacks pour les gouverner & pour lever les impôts, il n'y a point de
Chefs ou de Supérieurs reconnus dans la nation, & l'on n'y fait aucune dis-
tinction de rangs de naissance & de qualités. Quelques-uns pourtant parmi
eux prennent le titre de Knées, & s'approprient le domaine de certaines ri-
vieres; mais, malgré ces prétentions, ils sont fort peu respectés des autres,
& ces Knées n'exercent aucune sorte de juridiction.

CHAQUE pere de famille est chargé de la police de sa maison, & termi-
ne seul à l'amiable les petits différends qui peuvent y survenir. Dans les af-
faires graves, ils ont recours aux Waywodes, où ils appellent les ministres
de leurs idoles pour les juger. La contestation se termine ordinairement
par une sentence que le prêtre prononce, comme si elle lui étoit inspirée;
mais l'idole, dont il est l'organe, n'oublie pas ses intérêts; car il y a une
amende de pelleterie imposée, & le ministre, comme de raison, est chargé
de la recevoir pour l'idole.

Religion des
Ostiacks.

LA religion de ces peuples consiste à rendre quelque culte à ces idoles,
& ils en ont de deux sortes: de publiques, qui sont révérees de toute la na-
tion; de domestiques, que chaque pere de famille se fabrique lui-même, &
dont le culte particulier se borne à sa maison.

Ces deux especes d'idoles ne sont communément que des troncs d'arbres,
ou des buches arrondies par le haut, pour représenter une tête, dont les
yeux sont marqués par deux trous, la bouche par un autre trou, le nez par

un relief quelconque, le tout si grossièrement façonné, qu'il n'y a que des yeux d'Ostiacks qui puissent y voir une divinité.

EN 1714, lorsque le Pere Philotée, Archevêque de Tobolsk, se rendit chez les Ostiacks pour les convertir, on trouva chez eux quelques idoles publiques d'une belle fonte, qui paroissent être venues de la Chine. Ils adoroient aussi de grandes plaques de cuivre, sur lesquelles étoient représentées en relief différentes figures d'animaux, tels que des cerfs, des chiens, des ours, &c.

Les idoles particulieres sont couvertes de soie ou d'autres étoffes, suivant les facultés de chaque famille. Lorsque ces idoles paroissent ne pas prendre assez d'intérêt à leurs petites fortunes, ils les dépouillent, les maltraitent, & quelquefois même les jettent au feu ou dans l'eau, & en fabriquent d'autres. Mais lorsqu'ils prospèrent, lorsqu'ils croient avoir à se louer de la protection de leurs dieux, il n'y a point d'honneurs dont ils ne les comblent à leur manière. Ils les caressent tendrement, ils les couvrent des fourrures les plus précieuses, de peaux de renards noirs & zibelines; ils les placent à l'endroit le plus honorable de leur cabane; ils leur offrent en sacrifice des animaux, des poissons, & les barbouillent de leur graisse, comme un mets très-agréable pour eux.

ORDINAIREMENT un pere de famille est à la fois prêtre, sorcier & fabricant d'idoles, & il en distribue à ceux qui en veulent. Lui seul a le droit de leur offrir des sacrifices, de les consulter & de rendre les oracles qu'elles lui dictent. Avant d'aller à la chasse & à la pêche, l'idole est consultée, & l'on se conduit suivant le succès heureux ou malheureux que promet sa réponse.

QUELQUES Ostiacks ont aussi, comme les Lapons, des tambours magiques, dont ils se servent pour savoir, par exemple, si telle personne mourra ou relèvera de sa maladie, si la pêche sera bonne, si l'on retrouvera quelque chose que l'on a perdu, & généralement pour toutes les sortes de divinations, auxquelles on voit encore tant d'imbéciles ajouter foi, même chez les peuples les plus éclairés & les plus polis.

LORSQU'UNE femme a perdu son mari, dit M. Muller, elle témoigne sa douleur en faisant fabriquer promptement une idole qu'elle habille des vêtements du défunt. Elle la couche ensuite avec elle, & la place pendant le jour devant ses yeux pour se rappeler la mémoire du mort, & pour s'exciter en même tems à pleurer sa perte. Cette cérémonie se continue pendant une année entiere, & chaque jour doit être marqué par des larmes. Voilà l'histoire de Laodamie.

L'ANNÉE du deuil étant révolue, l'idole est dépouillée & reléguée dans un coin jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour une pareille cérémonie. Une femme qui n'observeroit pas cette pratique, seroit déshonorée. Elle passeroit pour n'avoir pas aimé son mari, & sa vertu seroit violemment soupçonnée.

Les dogmes de leur religion ne sont pas en aussi grand nombre que les pratiques extérieures de leur culte. Strahlenberg rapporte que voyageant parmi eux, il leur demanda où ils croyoient que leurs âmes alloient après la mort, & qu'ils lui répondirent: „ que ceux qui mourroient d'une mort vio-

NOTICE DES
OSTIACKS.

„ lente, ou en faisant la guerre aux ours, alloient droit au ciel; mais que
 „ ceux qui mouroient dans leur lit ou d'une mort naturelle, étoient obligés
 „ de servir longtems sous terre, près d'un Dieu sévère & dur.
 „ CECI, dit l'Officier Suédois, pourroit faire présumer que les Ostiacks
 „ descendent des premiers Cimbres qui ont habité la Russie, car Valere
 „ Maxime attribue à ces Cimbres la même façon de penser, lorsqu'il écrit
 „ qu'ils sautent de joie dans une action, comme allant à une mort glorieuse;
 „ & qu'au contraire lorsqu'ils sont malades, ils se désolent, comme se cro-
 „ yant menacés d'une mort ignominieuse.”

LES Ostiacks, quoique voisins des Samojedes, en different beaucoup par le langage, & ces peuples ne peuvent s'entendre sans interpretes. La langue Ostiaque a bien plus de rapport, suivant Strahlenberg, avec celle des habitans de la Permie, d'où l'on croit qu'ils se retirèrent, lorsque le Christianisme fut introduit dans cette province Russe qui confine à la Lapponie. Cette origine paroît d'autant plus vraisemblable, qu'il se trouve beaucoup plus de conformité par les mœurs & la religion entre les Ostiacks & les Lapons, que les premiers n'en ont en effet avec aucun autre peuple de la Sibérie.

LES Ostiacks étant soumis à l'Empire, chaque fois que la Russie change de maître, il est d'usage de leur faire prêter un nouveau serment de fidélité; c'est le Waywode établi chez eux qui reçoit ce serment, & en voici la formule.

ON rassemble les Ostiacks dans une cour, où est étendu par terre une peau d'ours, avec un couteau, une hache, & un morceau de pain dont on leur distribue à tous une petite partie.

AVANT de le manger, ils prononcent les paroles suivantes: *Au cas que je ne demeure pas toute ma vie fidele à mon Souverain; si je me révolte contre lui de mon propre mouvement & avec connoissance; si je néglige de lui rendre les devoirs qui lui sont dûs, ou si je l'offense en quelque maniere que ce soit, puisse cet ours me déchirer au milieu des bois: que ce pain que je vais manger, m'étouffe sur le champ: que ce couteau me donne la mort, & que cette hache m'abatte la tête.* On n'a pas d'exemple qu'ils aient violé leur serment, quoiqu'on les ait souvent inquiétés pour cause de religion.

QUELQUES tentatives qu'on ait faites pour amener les Ostiacks au Christianisme, on n'a pu faire parmi eux qu'un très-petit nombre de vrais Chrétiens. La vie errante qu'ils mènent dans les forêts, & qui rend d'abord inutile l'établissement des prêtres & des églises; les anciennes habitudes de leurs peres, soit en matiere de culte, soit par rapport aux mariages, sont autant d'obstacles aux progrès du Christianisme chez des peuples qui se rappellent sans cesse que leurs ancêtres ont vécu heureusement dans leur religion, & que les Russes leur paroissent plus misérables qu'eux.

LE grand Convertisseur Philotée, à qui la plus grande partie des Idolâtres Sibériens doivent le baptême, (si c'est conférer ce sacrement que de faire jeter dans l'eau par des Dragons des Payens attachés à leur créance); cet Archevêque de Tobolsk visita les Ostiacks dans les années 1712, 1713 & 1714, pour les convertir. Quelques-uns se plongèrent volontairement dans l'eau baptismale, mais le plus grand nombre refusa de se soumettre à la céré-

monie. Le ministère des soldats Russes fut heureusement employé; moitié par force, moitié par crainte, on parvint à en baptiser quatre à cinq mille. NOTICE DES OSTIACKS.

Tout le fruit que les Ostiacks ont donc retiré de la mission de l'Archevêque de Tobolsk, c'est que depuis ce tems ils se disent Chrétiens; mais le sont-ils en effet? On en peut juger par toutes leurs superstitions, par leurs cérémonies religieuses, enfin par l'idée qu'ils avoient des récompenses de la vie future, lorsque huit à dix ans après leur conversion ils firent à M. Strahlenberg la réponse que nous avons rapportée.

„ IL seroit difficile de trouver sur la terre, dit encore le même, des hommes plus insensibles & plus intrépides que le sont les Ostiacks. Les approches de la mort leur causent si peu de frayeur & d'inquiétude, que ni les remèdes propres à l'éloigner, ni les moyens de prévenir la maladie, ne sont point chez eux l'objet des moindres recherches & des moindres soins.”

L'EXCESSIVE mal-propreté dans laquelle ils vivent, les viandes crues & infectes dont ils se nourrissent, leur causent des maladies scorbutiques, ou des éruptions cutanées, semblables à la lepre, & si terribles qu'on peut dire qu'ils pourrissent tout vivans. Cet amour de la vie, que la nature a gravé si profondément dans tous les hommes pour les rendre attentifs à leur conservation, cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur destruction, n'entrent point dans l'ame d'un Ostiack. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe ou à quelque autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention; ils voient tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre & ronger petit à petit les autres parties de leur corps; ils voient leurs membres tout pourris se séparer du tronc les uns après les autres, sans marquer aucune douleur, sans jeter aucune plainte; enfin dans ces instans douloureux, où l'ame près de succomber sous le poids des maux qui détruisent son enveloppe, n'envisage qu'avec horreur cette destruction, les Ostiacks montrent une insensibilité, une résignation apathique, que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides, & qui doit d'autant plus surprendre qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme d'opinions, tel que celui dont se parloient les Philosophes Stoïciens.

LES enterremens des Ostiacks se font sans cérémonies religieuses. La famille du mort s'assemble; on habille le cadavre, & on l'enterre, en mettant à côté de lui son couteau, son arc, une fleche, & les ustensiles de ménage qui lui appartiennent. Si c'est en hiver, on le cache dans la neige; & lorsque l'été est venu, on fait une fosse, & on l'y dépose en présence de tous les parens.

Enterremens des Ostiacks



C H A P I T R E III.

VOYAGE AU KAMTSCHATKA PAR LA SIBÉRIE.

I N T R O D U C T I O N.

INTRO-
DUCTION.

LA Presqu'Isle du *Kamtschaska*, située au Nord-Est de l'Asie, à l'extrémité de l'Empire Russe & de notre continent, a été aussi peu connue de l'Europe jusqu'à la fin du dernier siècle, que l'étoient, avant le seizième, les Indes Orientales & Occidentales.

M. Muller (dans sa *Relation des voyages & découvertes des Russes sur l'Océan oriental*) dit qu'en 1690 on avoit à *Jakutsk*, dans la Sibérie, quelques connoissances du *Kamtschaska*, mais très-foibles. Isbrand Ydes, qui traversa la Sibérie en 1693, pour aller en ambassade à la Chine, en avoit seulement entendu parler, mais par des gens très-mal instruits, puisque dans la carte qu'il a jointe à la relation de son voyage, cette Presqu'Isle est désignée comme une ville, ou comme un village fort avancé vers le Nord, près duquel les Russes alloient à la pêche du Narval.

Le même auteur, M. Muller, met en 1696 la première reconnoissance qui fut faite du *Kamtschaska*. Quelques Cosaques, conduits par un Lieutenant de *Wolodimer Atlassow*, officier qui commandoit un corps de ces troupes au service de la Russie, pénétrèrent jusqu'à un ostrog ou habitation de *Kamtschadales*, & en exigèrent un tribut. C'est à cet officier Cosaque *Atlassow* qu'on attribue communément la découverte, ou, comme s'expriment les Russes, la conquête du *Kamtschaska*. Ce fut lui du moins qui l'année suivante, 1697, non en 1701, comme M. de Voltaire l'a marqué dans son *Histoire de Pierre le Grand*, apparemment d'après *Strahlenberg* (a), en prit possession pour l'Empereur de Russie. Depuis, d'autres Commandans envoyés successivement de *Jakutsk*, pour perfectionner cette découverte, firent de tels progrès en trois ou quatre ans, qu'en 1706 les Russes s'étoient rendus maîtres de la partie la plus méridionale du pays, & avoient reconnu une partie des Isles *Kuriles*. Le Ktés *Gagarin*, Gouverneur & Fermier Général de la Sibérie, fit faire encore, depuis 1710 jusqu'en 1716 ou 1717, quelques voyages par terre & par mer au *Kamtschaska*, & l'on ne perdit plus de vue cette Presqu'Isle (b).

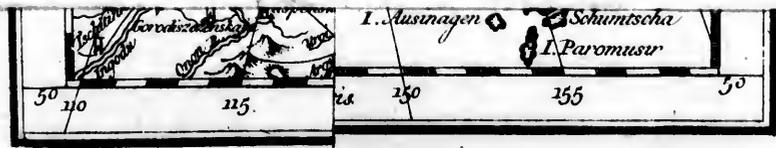
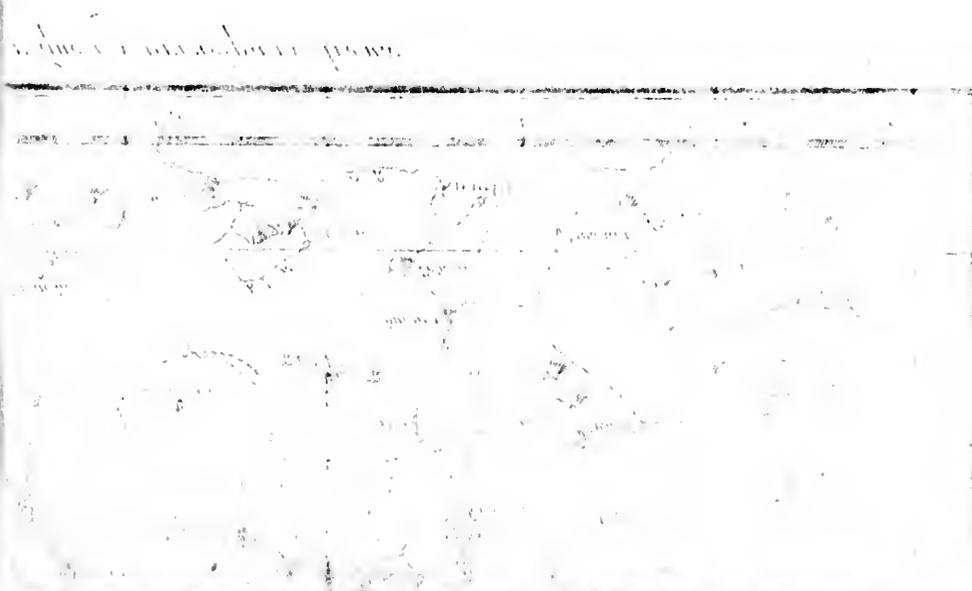
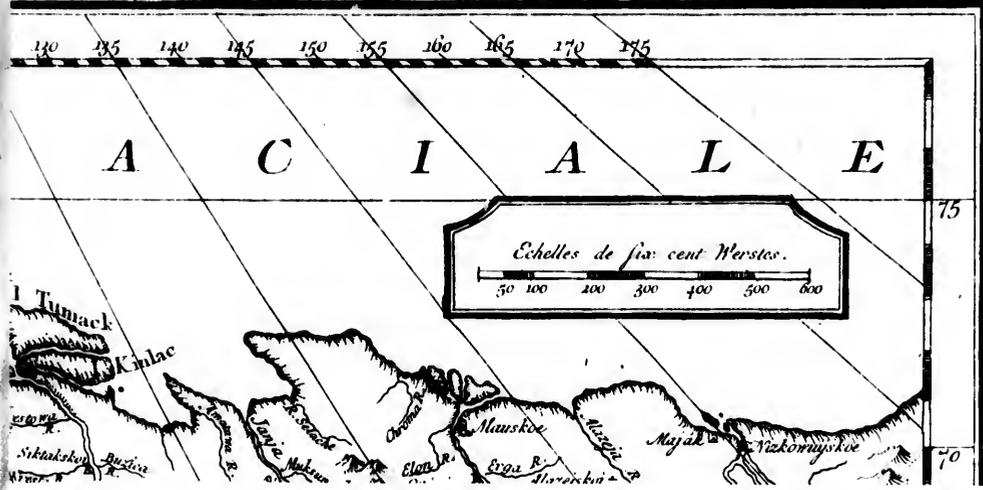
UN Monarque puissant qui, pour apprendre à regner, avoit porté de toutes parts son active curiosité, qui lui-même avoit été longtems voyageur, ne pouvoit qu'encourager les voyages, dont il avoit déjà tiré tant de fruit.

(a) Il y a de l'apparence qu'ils ont confondu l'époque de cette découverte, avec celle de la déposition que fit l'Officier Cosaque à Moscou, à la Prikase de Sibérie

en 1701.

(b) On donnera tous les détails de ces petites expéditions dans l'Histoire même du pays.

On peut juger leur posit. par celle des princip. lieux les plus vois



à l'extré-
connue de
sième, les
s sur l'O-
quelques
ui traversa
seulement
s la carte
née com-
és duquel
onnoissan-
un Lieu-
ces trou-
bitation de
s saque Ai-
expriment
ui l'année
dans son
) en prit
s envoyés
ent de tels
ndus mai-
une partie
Général de
quelques
us de vue
té de tou-
ageur, ne
ruit.

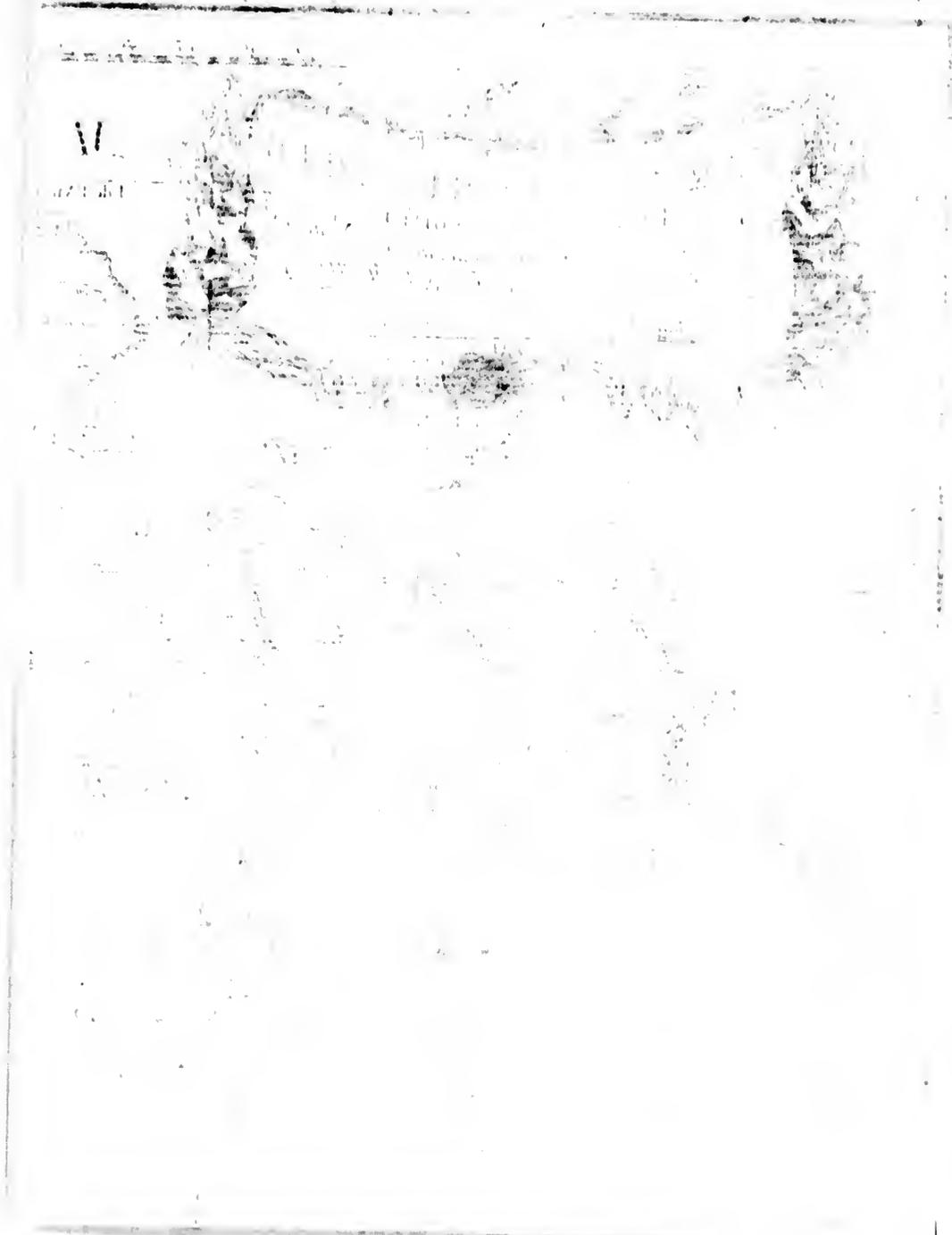
ails de ces
oire même

asse; ni tous les petit Riv. et ruisf. dont il parle. On peut juger leur posit. par celle des princip. lieux les plus rois



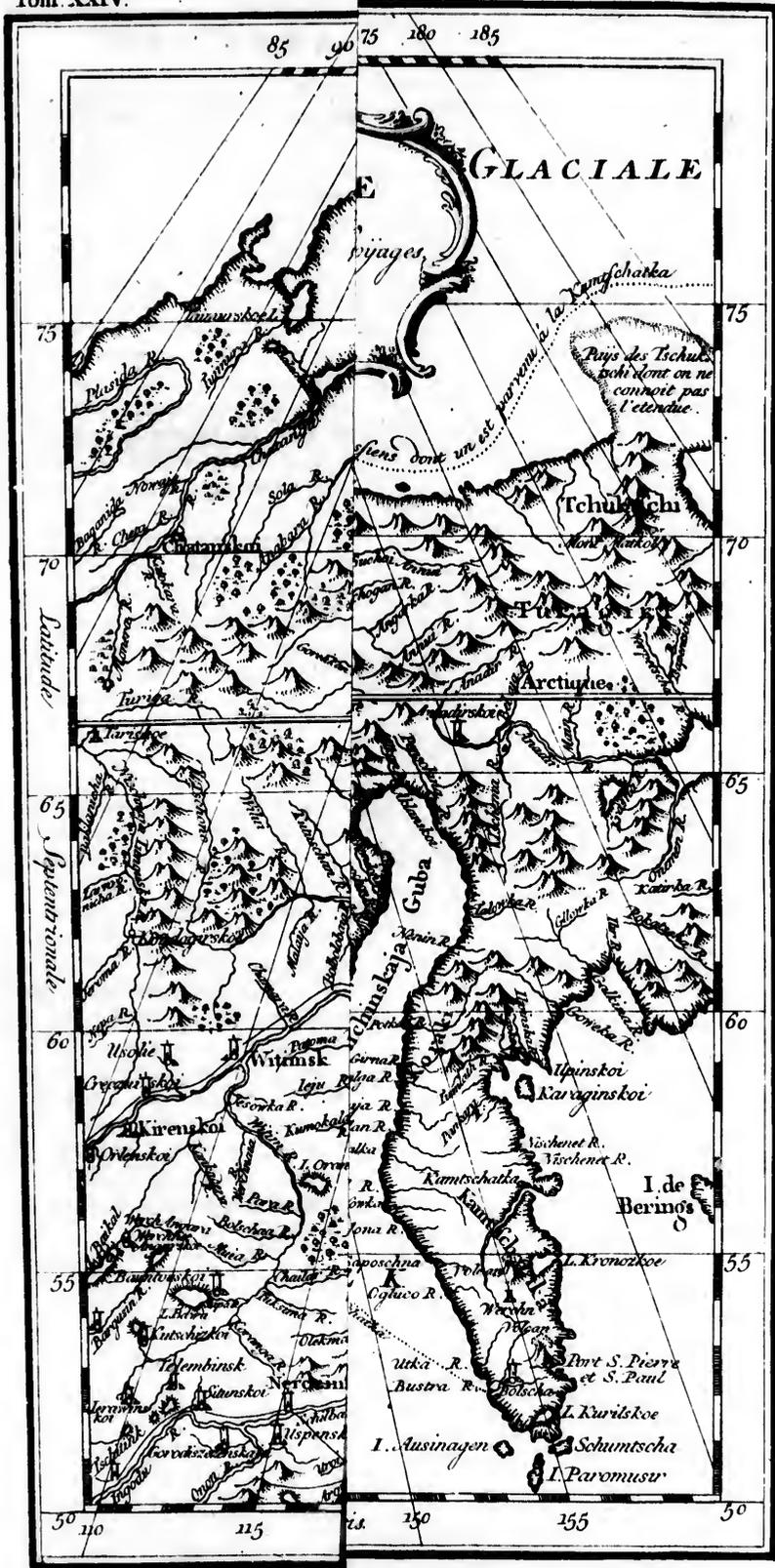
marquée par des points..... et l'on n'a pu marquer que les principaux lieux.

A. Kichinof del.



VI

azul



85 90 95 100 105 110 115 120 125 130 135 140 145 150

M E R

Suit
LA S
Et le Pa
Pour l'Hist
Echelle



75
70
Latitude

65
60
Sphère ronde

50 110 115 120 Longitude 125 Orientale 130 du 135 Méridien 140

130 135 140 145 150 155 160 165 170 175 180 185

Suite de la Carte de
LA SIBERIE
Et le Pais de Kamtschatka,
Pour l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de 150 Lieues communes.

GLACIALE

Echelle de 600 Verstes
100 200 300

en 1698 par 3 Navigateurs Russiens dont un est

Pays des Tschoukotchi dont on ne connoit pas l'etendue.



135 Méridien 140 De 145 Paris. 150 155 50



le
Da
Art
ficio
du
cou
pro
noit
pe
pen
ign
l'A
l'E
voy
ne
ava
loin
pou
Tj
Ce
Lie
La
trôn
être
pas
ring
fa p
rial
vel
tou
qui
mie
feu
mo
vri
qu
cet
co
ob
dè

ge
OS

PIERRE LE GRAND, sous le ciel rigoureux du Nord, à peine assis sur le trône de ses peres, s'étoit créé un nouvel Empire, un peuple nouveau. Dans le pays des Scythes & des Huns, il avoit introduit les Sciences & les Arts, avec les Mœurs de l'Europe instruite & polie. Il regardoit ces acquisitions comme ses plus précieuses conquêtes, & n'étoit sans cesse occupé que du soin de les étendre encore. Il s'attachoit surtout à connoître exactement toutes les parties de ses vastes dominations, à perfectionner sa marine, à se procurer, par la navigation & par les voyages, ce qui manquoit aux connoissances qu'il avoit été chercher lui-même en diverses contrées de l'Europe, où, cachant le Souverain, il n'avoit montré que l'Observateur.

VOYAGE EN
SIBIRIE.
INTRO-
DUCTION.

Au commencement de 1719, ce Prince envoya deux *Géodésistes*, ou Arpenteurs, au Kamtschatka; mais le résultat de leur mission paroît entièrement ignoré. Ce voyage en prépara du moins un autre bien plus important, que l'Amiral Apraxin fut chargé de faire exécuter, suivant les instructions que l'Empereur avoit dressées de sa propre main. On choisit pour ce fameux voyage (regardé comme la première expédition du Kamtschatka) le Capitaine *Beerings*, habile Marin, Danois de nation. Pierre le Grand mourut avant son départ; mais l'Impératrice Catherine, qui venoit de lui succéder, loin d'abandonner l'entreprise, en pressa vivement l'exécution. On donna pour Lieutenans à *Beerings*, *Martin Spangenberg*, aussi Danois, & *Alexis Tschirikow*, Officier Russe; & ils partirent de Petersbourg le 5 Février 1725. Ce voyage dura cinq ans, & le Capitaine *Beerings* fut de retour avec ses deux Lieutenans à Petersbourg au mois de Mars 1730. (c).

L'IMPÉRATRICE Catherine, & Pierre II, son successeur, étoient morts. La Duchesse de Courlande, *Anne Ivanowna*, venoit d'être élevée sur le trône. Cette Princesse, dont la capacité surprit ceux qui ne l'avoient peut-être appelée à l'Empire que dans l'espérance de regner sous son nom, n'eut pas de peine à entrer dans les vues de Pierre le Grand. Le Capitaine *Beerings* ayant proposé lui-même de faire un second voyage au Kamtschatka, sa proposition fut très-bien reçue. Au mois d'Avril 1732, un ordre Impérial, adressé au Sénat suprême, mit d'abord tout en mouvement pour la nouvelle expédition. Le Sénat demanda à l'Académie des Sciences un détail de toutes les connoissances qu'on avoit jusqu'alors de cette contrée, & des mers qui l'environnent. Cette Compagnie chargea de ce travail *M. de Lisle*, premier Professeur d'Astronomie & l'un de ses principaux membres. Ce Professeur dressa une Carte qu'il présenta lui-même à l'Impératrice, avec un Mémoire, où il indiquoit trois différentes routes à suivre par mer, pour découvrir ce qui restoit d'inconnu vers l'Orient du Kamtschatka. On fit en conséquence toutes les dispositions nécessaires, pour tirer les plus grands fruits de cette expédition. L'Académie eut ordre de nommer un Professeur de son corps, qui accompagneroit le Capitaine *Beerings*, pour déterminer, par des observations astronomiques, la position des nouvelles terres qu'on pourroit découvrir, & pour enrichir l'histoire naturelle de tout ce qu'on rencontre-

(c) Plusieurs particularités de ce Voyage, ainsi que des suivans entrepris par ces Officiers habiles & intrépides, se trouvent déjà consignées dans le XXIIe. volume de ce Recueil, pp. 188 & suiv. 287 & suiv. R. d. E.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
INTRO-
DUCTION.

roit de remarquable ou de curieux dans les animaux, les plantes, les minéraux, &c. Deux membres de l'Académie, M. Gmelin, Médecin & Commandant & Professeur de Botanique, & M. de Lisse de la Croycere, second Professeur d'Astronomie, s'offrirent d'eux-mêmes à faire le voyage, & furent agréés par le Sénat. Quelque tems après, M. Muller, autre Académicien attaché à l'histoire naturelle, & bon observateur, offrit de les accompagner, pour écrire l'histoire des pays qu'on alloit parcourir & celle du voyage; ses offres furent pareillement acceptées.

POUR compléter la caravane académique, on y joignit six Etudiens, un Interprete, cinq Géometres & un Faiseur d'instrumens, tous Russes, avec un Peintre & un Dessinateur Allemands. Mais la troupe, avant son départ, perdit malheureusement trois sujets. Le jour de la naissance de l'Impératrice (3 Février 1733), les Etudiens étant allés tous ensemble voir le feu d'artifice qu'on avoit construit sur la Nawa, un d'eux fut tué par la bague de t'ne fusée volante qui lui tomba sur la tête. Le 27 Avril suivant, veille du couronnement de l'Impératrice, le faiseur d'instrumens se trouva le soir dans un cabaret, où il se mit à chanter. Un soldat logé dans la maison, étoit occupé à nettoyer son fusil pour le lendemain, & le chant de l'ouvrier l'étourdissoit. Il s'en plaignit, & sur le refus que celui-ci fit de se taire, il le menaça plusieurs fois de lui lâcher un coup de fusil. L'artisan, ne pouvant pas croire qu'il effectuât ses menaces, continuoit toujours; le soldat impatienté chargea son fusil, & jeta le chanteur sur le carreau. Celui-ci fut remplacé par un apprentif du même métier. Enfin peu de tems après, un Géometre, & le plus habile des cinq, fut emporté par une maladie violente. Ainsi la troupe fut réduite aux trois Académiciens; à cinq Etudiens, qui étoient le Sieur Etienne Krascheninnikow, depuis Professeur de l'Académie, & les Sieurs Feodor Popow, Alexis Gerlanow, Luc Iwanow, Alexis Tretjakow; au Sieur Ilias Jachontow, Interprete; aux quatre Géometres, savoir, les Sieurs André Krassnikow, Moïse Ushakow, Nikifor Tschekin, & Alexandre Iwanow; à l'Apprentif faiseur d'instrumens, nommé Etienne Owsjannikow; aux Sieurs Jean-Christien Berekhaan, Peintre, & Jean-Guillaume Lursenius, Dessinateur. On donna encore aux Académiciens douze Soldats pour leur garde, avec un Caporal & un Tambour.

CE voyage intéressant avoit plus d'un objet. Il s'agissoit non-seulement de se rendre au Kamtschatka, pour y faire les observations nécessaires, & de là se porter partout où il étoit ordonné de faire des reconnoissances & des tentatives, mais encore de parcourir presque toute la Sibérie, pour en connoître exactement la topographie, les propriétés, les différens peuples, &c. Ainsi l'expédition étoit partagée entre les Officiers de la Marine & les trois Académiciens. Spangenberg avoit pris le devant dès le mois de Février 1733: le Capitaine Beerings, nommé Commandant en chef, partit, avec plusieurs Officiers sous ses ordres, le 18 Avril suivant; & les Académiciens, ayant obtenu la faculté d'aller par terre, se mirent en route au mois d'Août.

C'EST le voyage de ces trois Académiciens dans la Sibérie, dont nous donnons ici le Journal, publié par M. Gmelin à son retour dans sa patrie en Allemagne. Quoique cette relation appartienne proprement aux Voyages de

de terre que nous n'entamons point encore, puisqu'un seul des Académiciens est parvenu jusqu'au pays qui étoit le terme de leur expédition, nous avons cru que le récit de leurs courses jusqu'à Jakutzk, à l'extrémité de la Sibérie, étoit inséparable de l'Histoire du Kamtschacka, & qu'il devoit la précéder.

„ RAREMENT, dit M. Muller, on verra l'exemple d'un voyage si pénible & si long, entrepris par tous ceux qui en furent, avec plus de courage & de satisfaction que celui-ci. On s'encourageoit les uns les autres: on ne négligeoit rien, on étoit attentif à tout ce qui paroïssoit devoir tourner le moins du monde à l'avantage de ce dont on étoit chargé." M. Gmelin, dans la Préface de sa *Flora Sibirica*, rend la même justice à ses compagnons de voyage. Il faut donc commencer par faire connoître des voyageurs si raisonnables & capables d'une concorde si rare, quoique pourtant si nécessaire pour le succès de ces sortes d'entreprises.

Jean-Georges Gmelin, né à Tubingue en 1706, étoit Docteur en Médecine, & il l'exerçoit dans sa patrie, lorsqu'il fut appelé à Petersbourg, en 1727, pour y remplir une place à l'Académie. Il fut nommé, en 1730, Professeur de Chymie & d'Histoire naturelle. Revenu de Sibérie, après un nouveau séjour de quatre ans à Petersbourg il voulut retourner dans sa patrie. Il se rendit à Tubingue en 1747, & y mourut le 20 Mai 1755, Professeur de Botanique & de Chymie. „ Ce fut, dit M. Muller (avec lequel il étoit fort uni) „ une vraie perte pour les Sciences; car il s'en falloit beaucoup qu'il eût mis au net les observations aussi nombreuses que curieuses qu'il avoit faites en Sibérie (d).”

Gérard-Frédéric Muller, Prussien de nation, étoit aussi Professeur de l'Académie Impériale. Avant le voyage de Sibérie, il avoit publié en Allemand différentes pièces originales, concernant l'Histoire de la Russie, de la Sibérie, de la Tartarie. Il étoit chargé dans l'expédition de la partie historique, ou des recherches sur l'origine, la fondation & l'histoire des villes que le Journal nous fait connoître. On le croit retiré dans sa patrie.

Louis de Lisse de la Croycere, frere puîné du célèbre Géographe *Guillaume de Lisse*, étoit le second Professeur d'Astronomie de l'Académie Impériale. On l'avoit donné pour Adjoint à M. *Nicolas de Lisse*, aussi son frere, premier Astronome de l'Empire, actuellement Doyen de l'Académie Royale des Sciences, & premier Astronome de la Marine. On verra dans l'Histoire du Kamtschacka le détail de ses courses particulières, & le triste événement qui les a terminées avec sa vie (e).

LES trois Académiciens entrèrent dans la Sibérie vers la fin de l'année 1733. Ils trouverent au mois de Janvier 1734, à Tobolsk, le Capitaine Beerings. Après plusieurs tours & détours dans le pays, au grand profit de la Géographie & de l'Histoire Naturelle, dit M. Muller, dans cette même

(d) On a de cet habile Professeur d'excellens Mémoires composés avant son voyage en Sibérie, & insérés parmi ceux de l'Académie de Petersbourg.

(e) Une partie de ses courses & les circonstances de sa mort ont déjà été rapportées à la page 292 & suiv. du XXII^e. vol. de ce Recueil. R. d. E.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
INTRO-
DUCTION.

année 1734, M. de la Croycere se sépara de ses deux confreres, pour accompagner le Capitaine Tschirikow jusqu'à l'embouchure de la riviere d'*Ilim*, où il le quitta, pour aller à *Irkutzk*, & de-là, par le lac Baikal, à *Selinginsk*, à *Nerfischink*, & à la riviere d'*Argun*. MM. Gmelin & Muller s'embarquerent sur l'*Irtisch*, qu'ils remonterent jusqu'à *Ust-Kamenogorskaia-Krepost*; ils en parcoururent les contrées, surtout les plus orientales, jusqu'à l'*Obi* & aux confins des *Calmoucks*, & s'avancerent jusqu'à *Irkutzk*. D'*Irkutzk*, ils se transporterent dans les contrées qui sont de l'autre côté du lac Baikal, & tout l'été de 1735 fut employé à les parcourir. Au printems de 1736, les trois Académiciens se rassemblèrent aux environs du haut *Lena*. M. de la Croycere descendit ce fleuve, sans s'arrêter, jusqu'à *Jakutzk*. MM. Gmelin & Muller le descendirent aussi, mais plus lentement, pour faire leurs observations dans le pays. Pendant qu'ils étoient à *Jakutzk*, où ils furent rendus à la fin de la même année 1736, il y arriva un incendie, dans lequel M. Gmelin perdit tout le Recueil des remarques de son voyage (f). Ce malheur le détermina à remonter le *Lena*, ce qu'il fit dans l'été de 1737, tandis que M. de la Croycere descendoit au contraire ce fleuve.

Le mauvais état de la santé de M. Muller l'engagea à ne pas se séparer de M. Gmelin, pour être à portée de ses secours. Il ne retourna point même à *Jakutzk*: un ordre du Sénat le dispensa de pousser jusqu'au *Kamtschatka*, & le chargea de parcourir les contrées de la Sibérie, où il n'avoit pas encore été, ou qu'il n'avoit traversées qu'à la hâte, afin que rien ne manquât à la description de ce pays. M. Gmelin ne tarda pas à demander aussi son rappel, & l'obtint de même. Ainsi n'ayant point tous deux passé *Jakutzk*, leur voyage fut borné à la Sibérie, qu'ils parcoururent presque dans toute son étendue.

Les deux Professeurs, pour remplir leur mission, réduite alors à l'intérieur de la Sibérie, visiterent, en 1738, les pays arrosés par les rivières d'*Angora* & de *Tunguska*. Ils passerent l'année suivante, & toute l'année 1740, à suivre les bords du *Jenisseï* ou *Jeniseï*, & à reconnoître d'abord les pays qu'il traverse entre le 51 & le 66 degré de latitude, puis ceux qui s'étendent entre ce fleuve & l'*Oby*. C'est après avoir atteint le *Jeniseï*, que M. Gmelin s'aperçut, dit-il, qu'il étoit entré dans l'Asie. Jusqu'alors, il n'avoit point vu d'animaux, de plantes, ou généralement de productions fort différentes de celles de l'Europe. Là, toute la nature lui parut avoir changé de face. En 1741, les mêmes Académiciens se porterent dans les vastes champs des *Burabintzi* & de l'*Ischim*. Ils virent, en 1742, une grande partie des contrées de l'*Iset* jusqu'au *Jaik*, dans le district d'*Astracan*, & toutes les mines de cette partie (g). A la fin de 1742 ils quitterent la Sibérie, où ils avoient passé neuf ans, & ils revinrent à *Petersbourg* vers le milieu de Février 1743.

M. Gmelin, dans la préface de sa *Flora Sibirica*, donne une idée de la

(f) „Celles qu'on devoit le plus regret-
ter, dit M. Muller, étoient les observa-
tions faites pendant le dernier été (1736)
sur le *Lena*, dont il avoit décrit les di-
verses régions, jusqu'au 62. degré. Pour

„les autres, il en avoit envoyé copie à
„*Petersbourg*”.

(g) *Omniem tractum metallicum. Prefat.*
Flor. Sibir.

façon dont ils voyageoient. Ils ne négligeoient aucune partie de l'histoire naturelle; ils ne se fioient aux rapports d'autrui qu'avec beaucoup de précaution, & ils vouloient presque tout voir par eux-mêmes. Pour les aider dans les travaux de ce pénible & long voyage, ils avoient des botanistes très-ardens, un homme versé dans la connoissance des mines, & des chasseurs qui leur servoient à la recherche des animaux. Outre ces secours, le Peintre *Berckhaan*, qui avoit beaucoup de génie pour l'histoire naturelle, faisoit de son côté des recherches & de fort exactes descriptions. C'étoit un homme infatigable & de mœurs très douces: aussi peu de tems après son retour fut-il agrégé à l'Académie. Ce Peintre & le Dessinateur, son adjoint, (le Sieur *Lursenius*) malgré les fatigues du voyage, qui renaissent tous les jours, exécutoient promptement tout ce qu'on exigeoit d'eux; & souvent à la fin de la journée, travaillant au dessin d'une plante, ils ne la quittoient pas qu'ils ne l'eussent entièrement terminée, de crainte que le lendemain elle ne fût moins fraîche, ou qu'il n'y eût encore quelque nouvelle plante à dessiner, aussi pressée. M. Gmelin avoit de plus des coureurs à cheval, qui alloient de côté & d'autre à la découverte, & qui lui apportoient tout ce qu'ils trouvoient de curieux dans les trois regnes. L'Académie Impériale lui avoit envoyé dès 1738 un excellent coopérateur. M. *Georges-Guillaume Steller*, Adjoint de cette Compagnie, & homme tout fait, dit M. Gmelin, pour l'histoire naturelle, joignit les deux Académiciens à *Jeniféa* vers la fin de l'année. En 1740, on leur envoya encore le Sieur *Alexandre-Guillaume Martinius*, pour copier leurs observations. Ce nouveau compagnon, aussi très-intelligent, aida beaucoup M. Gmelin dans ses recherches botaniques. Ils n'avoient plus avec eux, depuis quelque tems, M. *Krafcheninnikow*. En 1737, les trois Professeurs, qui se trouvoient réunis à *Jakutzk*, voyant d'une part les obstacles qui ne leur permettoient pas de partir alors pour le *Kamtchatka*, & de l'autre, la nécessité de continuer dans la Sibérie les recherches qu'on y avoit commencées, conformément aux intentions de l'Impératrice, se déterminèrent à y envoyer cet habile étudiant. M. *Krafcheninnikow* fut chargé d'y faire construire une habitation propre à loger commodément les voyageurs, & une serre pour les plantes du pays; de commencer des observations météorologiques, principalement sur le flux & le reflux de la mer, & d'écrire exactement tout ce qu'il pourroit apprendre de la nation des *Kamtchadales*, soit par les monumens publics, soit par le rapport des habitans. Toutes ces dispositions furent exécutées avec la plus grande intelligence.

Dès que MM. Muller & Gmelin se virent dispensés d'aller jusqu'au *Kamtchatka*, ils ne s'occupèrent plus qu'à se procurer, en parcourant la Sibérie, les connoissances les plus étendues & les plus variées qu'il seroit possible. M. Gmelin n'ayant pu voir les contrées inférieures de l'Oby, le district de *Verchoturie*, & les montagnes voisines, ce vuide fut rempli par M. Muller. Ces deux Professeurs n'avoient presque point été séparés jusqu'en 1740 (h). Mais à cette époque, considérant combien il leur restoit encore de contrées à par-

(h) C'est en cette même année 1740 que M. de Lisse, premier Professeur d'Astronomie de l'Académie Impériale, se transporta en Sibérie, pour y observer le passage de Mercure sur le Soleil.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
INTRO-
DUCTION.

courir dans la Sibérie, & le tems qu'il faudroit y employer, ils convinrent de partager entr'eux les voyages, afin qu'il n'y eût presque pas d'endroit qui n'eût été vu par l'un d'eux. Ils étoient tellement unis, dit M. Gmelin, dans sa préface déjà citée, qu'ils s'empressoient à l'envi à se soulager mutuellement, & que chacun, outre ses propres travaux, se chargeoit volontiers d'une partie de ceux de son compagnon. Après cette résolution, M. Muller se porta dans les contrées du Bas-Oby, dans celles de l'Isér, dans le pays de Verchoturie, & dans la partie des montagnes, où il recueillit avec soin tout ce qu'il put rencontrer de plantes, de minéraux, de quadrupedes, d'oiseaux, & de poissons rares ou singuliers. Lorsqu'il rejoignit M. Gmelin, il lui remit le tout, avec les dessins qu'il en avoit fait faire, & avec d'exactes notices des lieux & du jour même où chaque piece avoit été trouvée.

M. STELLER, qui mérite bien aussi d'être connu, tant par son mérite personnel, que par toutes les observations qu'on lui doit, étoit de Winshheim en Franconie, & Membre de l'Académie Impériale. M. Gmelin en fait un très-beau portrait. C'étoit un homme bien constitué, très-laborieux, capable de soutenir les ennuis & toutes les incommodités du plus pénible voyage. Il se chargeoit de tout, ne refusoit rien, ne cherchoit même que les opérations les plus difficiles, & méprisoit également les délices & les aises de la vie (i). Doux & patient, comme doit l'être un Naturaliste qui veut s'instruire & qui a besoin de tout le monde, il étoit encore plus robuste, plus endurci aux fatigues de toutes especes qu'un matelot ne peut l'être, & de plus très-alerte, très-sain. Il offrit de lui-même de faire le voyage de Kamtschatka, & personne en effet n'étoit plus propre à faire utilement un pareil voyage. On le fit partir au commencement de 1739; & dès cette année même, il justifia très-avantageusement ce qu'on attendoit de lui, par le grand nombre d'observations qu'il fit tant aux environs d'Irkutzk, dont le territoire lui fournit une ample collection de plantes, qu'au lac Baikal, au fleuve Bargouin, &c. Il fut rendu au Kamtschatka en 1740. Les deux années suivantes, il les passa continuellement avec les marins du pays. En allant d'Irkutzk au Kamtschatka, il observa les plantes des bords du Lena, & à celles qu'avoit ramassées M. Gmelin dans ces mêmes lieux, il en ajouta beaucoup d'autres, qu'il recueillit entre Irkutzk & le port d'Ohkota. Il enrichit encore l'histoire naturelle du Kamtscharka d'un très-grand nombre de descriptions, soit de productions marines, & de poissons ou d'animaux marins, soit de singularités concernant les Kamtschadales & l'Amérique. A son retour par la Sibérie, il joignit de même beaucoup d'observations importantes à celles que les Professeurs y avoient faites. Il se donnoit à peine le tems de respirer, dit M. Gmelin, & c'est le modele du plus excellent Observateur. Il ne revit point Petersbourg, & mourut assez malheureusement en chemin. M. Muller raconte ainsi les circonstances de son retour (k). „ En revenant du Kamtschatka, il se mêla imprudemment „ & sans nécessité, quoique dans la meilleure intention du monde, de cho- „ ses qui n'étoient pas de sa compétence. Cela lui fit des affaires auprès de

(i) *Commodorum & doctorum hujus vitæ conscriptores Germani.*

(k) *Voyages & découvertes des Russes, Tome I. p. 335.*

„ la Chancellerie Provinciale d'Irkutzk, & l'on en envoya le rapport au Sénat Dirigeant à Petersbourg. Cependant il se justifia si bien à Irkutzk, que le Gouverneur lui laissa continuer sa route. Mais la nouvelle de son passage à Tobolsk étant arrivée plutôt à Petersbourg, que celle de sa justification à Irkutzk, le Sénat envoya un exprès, avec ordre de le ramener à Irkutzk. Bientôt après, les lettres d'Irkutzk étant parvenues à Petersbourg, il fut dépêché un second exprès, avec la révocation de l'ordre précédent; mais le premier de ces deux exprès ayant trouvé M. Steller à Solikamsk, lui avoit fait rebrousser chemin jusqu'à Tura, lorsque le second courrier les atteignit. M. Steller, sans perdre de tems, reprit le chemin de Petersbourg par Tobolsk; mais il n'alla que jusqu'à Tumen. Il fut arrêté dans cette ville par une fièvre chaude, qui le faisoit & qui l'emporta au bout de huit ou dix jours, le 12 Novembre 1756, âgé de quarante-sept ans & sept mois, étant né le 10 Mars 1709 (1).

LA Sibérie ou Sibirie, comme l'appellent MM. Gmelin & Muller, conformément à l'analogie, tire son nom de *Sibir*, rivière qui se jette dans l'Irtis ou l'Irtisch, au-dessous de la ville de Tobolsk (m). Cette vaste partie de l'Empire Russe s'étend de l'Occident à l'Orient, depuis les montagnes du district de Verchouture ou Verchoturie, jusqu'à la mer de Kamtschatka, & comprend dans sa largeur tous les pays en-deçà de la Mer Glaciale, jusqu'aux confins des Tatars ou Tartares Calmoucks & Monguls, & jusqu'à la Chine. Elle se divise en deux parties. La Sibérie occidentale en-deçà de l'Oby, est comprise dans l'Europe, & *Tobol* ou *Tobolsk* en est la capitale. La partie orientale, la plus étendue au-delà de l'Obi, appartient à l'Asie. La Sibérie & la Tartarie étoient connues des Anciens sous le nom vague & général d'*Asia extra Taurum*. C'étoit la patrie de ces Scythes qui, selon Justin (n), disputoient d'antiquité avec les Egyptiens, & le Kamtschatka est peut-être ce qu'on appelloit la *Scythie inconnue* (o). C'est encore de la Sibérie que sont sortis les Huns, & la plus grande partie des nations Barbares, qui, après la destruction de l'Empire Romain, que la fortune sembloit avoir élevé comme une digue immense pour contenir les autres peuples, inonderent, comme un torrent impétueux, toute l'Europe, & en changèrent la face. La Sibérie fut découverte en 1563, & conquise par les Russes en 1595.

Ces courtes notions doivent suffire pour mettre le Lecteur en état de voyager avec M. Gmelin: nous passons à son Journal.

(1) *Quasi ardore, & siti quibus perseverendis habitudo ipsi erat à natura data, illam ipsam nitidam laurcam mercis voluisset*, ajoute M. Gmelin.

(m) *Sibir*, selon d'autres, signifie *Pays septentrional*.

(n) L. 2. c. 1.

(o) Les Antiquités de Sibérie doivent répandre quelque jour sur l'histoire des an-

ciens Scythes. Vers la source du Jeniédi, on a trouvé, dans des tombeaux très-anciens, toutes sortes d'outils tranchans de cuivre, & pas un instrument de fer; ce qui prouve que l'usage du cuivre a précédé dans cette contrée, comme dans la Grèce & ailleurs, celui du fer & l'a fort longtems remplacé.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

§. I.

Extrait du Journal du Voyage fait en Sibirie, depuis 1733 jusqu'en 1743.

Départ de Pe-
tersbourg.

LE 7 Juillet 1733, la Troupe Académique eut l'honneur de baiser la main de Sa Majesté, en prenant son audience de congé; & le lendemain elle fut admise aux mêmes honneurs auprès de la Famille Impériale.

LES Académiciens furent plusieurs jours à attendre les chevaux qui leur avoient été promis. Ils avoient demandé qu'on les fit partir par terre, & le Sénat leur en avoit donné toutes les assurances possibles; mais ces dispositions furent changées. On leur amena un bateau, qui devoit les conduire jusqu'à Bronniz. Ce bateau leur paroissant mal assuré contre le vent & la pluie, ils firent de nouvelles représentations. L'absence de la cour fit que l'on n'obtint que pour les trois Professeurs la faculté d'aller par terre. & de se faire accompagner d'un Géometre, du Peintre, de l'Interprete, & de quatre Soldats. Le reste de leur suite fut embarqué, & le bâtiment partit le 3 Août, à une heure après midi. Il falloit remonter la Newa, de-là entrer dans le canal de Ladoga, puis dans le Wolchow jusqu'à Novogrod. Le commandement de cette troupe fut confié au Dessinateur, le Sieur Lurfenius.

LE départ des Académiciens par terre fut retardé jusqu'au 8 Août 1733; ils quitterent Petersbourg à cinq heures du soir, & par une pluie forte & continuelle ils arriverent à minuit & demi à *Ishora*, sur la Newa. Là, ils furent obligés de faire enfoncer la porte d'une hôtellerie par leurs soldats, & ne trouverent pour toute provision que de l'eau.

LE 9, ils partirent de ce mauvais gîte à 6 heures du matin; ils arriverent à midi par une pluie aussi forte que la veille au bourg de *Sablini*, & à 11 heures du soir au village de *Tofina*.

LE 10, ils se mirent en route à huit heures du matin. On voulut leur faire croire en chemin, qu'il y avoit une bande de voleurs dans le voisinage. Ils se mirent en état de défense; mais il ne parut point de voleurs, & ils arriverent sains & saufs au village de *Lubani*, qu'ils quitterent le lendemain matin à quatre heures.

LE 11, ils atteignirent le bourg de *Tschudowa*, pousserent jusqu'au village du même nom, & dans cette route passerent deux fois la riviere de *Keres*. Ils furent obligés, à cette station, de coucher dans leurs voitures, à cause de la quantité prodigieuse de punaises & de *tarakanes* (p), qui s'étoient emparé de l'auberge.

LE lendemain à cinq heures du matin, on partit par un tems couvert, & dans l'étendue d'environ un werst & demi, on fut obligé de passer encore

(p) Escarbot, que Frisch (*Tome V. de ses Insectes, n. 3.*) appelle la grande teigne noire des poëles, & escarbot noir à farine; & que Linnæus (dans son *Syst. Nat.*) a laissé sous le nom de *blatta*. Il est à présumer que

cet insecte a passé des Finlandois aux Russes. Il tire en effet de plus en plus vers l'Est; ce qui peut faire conjecturer que le nom de *tarakan*, qu'on donne à cet insecte en Russie, est dérivé du Finlandois.

trois fois le Keres. La troupe arriva la même matinée à *Nowaja Pristan*. Les instrumens d'Astronomie souffrirent beaucoup dans ce trajet par les cahotemens violens & continuels qu'on essuya dans les mauvais chemins. M. Gmelin profita de la lenteur des voitures pour botaniser.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

ON s'appréta d'abord à *Nowaja Pristan* à gagner *Novogrod* par eau, en s'embarquant sur le *Wolchow*. En conséquence, on choisit un des meilleurs bâtimens à fond plat, parce que cette riviere est remplie de bas-fonds. Les Académiciens y embarquerent leurs voitures & leurs instrumens, & ils partirent à deux heures après-midi par un beau tems, mais le vent contraire. Comme il falloit remonter la riviere, cette circonstance, jointe à la lenteur du bateau qu'il falloit tirer, fit que la troupe n'arriva que le troisieme jour vers midi au couvent de *St. Antoine*, situé un peu au-dessous & vis-à-vis *Novogrod*.

Embarque-
ment sur le
Wolchow.

LES Académiciens, curieux de voir le couvent, s'y firent passer. On les mena d'abord à l'église, où on leur montra, entr'autres choses, la meule sur laquelle on prétend que *St. Antoine* fit le voyage de Rome à *Novogrod*, & le tombeau du Saint. Ils demanderent à voir son corps; mais on leur dit qu'il n'y avoit que l'Archevêque & l'Archimandrite, qui eussent le privilege de le découvrir. L'Archevêque étoit à *Petersbourg*, & l'Archimandrite leur fit dire qu'il n'étoit pas visible.

Monastere de
St. Antoine.

APRES avoir quitté le couvent, ils prirent la route de la ville, & furent réduits à deux heures à *Weliki-Novogrod*, où ils jugerent à propos de s'arrêter, pour attendre des nouvelles de leur suite qui venoit par eau.

*Weliki-No-
vogrod*.

LE lendemain après-midi, nos voyageurs se firent conduire au couvent de *St. George*, situé sur le bord de la riviere. Le Supérieur de la maison reçut avec amitié, & les régala de pommes, d'eau-de-vie, de biere & d'hydromel. Les cellules des moines sont fort étroites. Au haut du couvent est un réfectoire, où la table est toujours mise; chacun y mange aussi souvent & autant qu'il veut. On y sert des concombres, des navets, des choux; &c. mais dans aucun jour de l'année il n'est permis de manger de la viande, ni du lait. Ce réfectoire est assez grand, mais mal éclairé; on y célèbre aussi la messe. Dans une chambre à côté, on voyoit une vingtaine de jeunes garçons, dont l'emploi est de tenir les cellules & la vaisselle propres, & qui mangent les restes des moines.

Couvent de
St. George.

M. Gmelin passa le 16 à chercher des plantes: les forêts & les champs de *Novogrod* ont abondamment de quoi bien occuper un Botaniste.

LE 17, les Académiciens visiterent la cathédrale. On leur fit remarquer, entr'autres curiosités, une des portes de l'église, à deux battans de cuivre jaune, laquelle y avoit été anciennement apportée de *Corsum*.

CE même jour au soir, la troupe eut avis que le bateau qui portoit les instrumens des Académiciens & leur suite, avoit passé à *Nowaja-Pristan*. Comme on devoit faire quelques observations à *Bronnitz*, pour être prêts à quitter ce lieu aussitôt que le bâtiment y arriveroit, on résolut de se mettre au plutôt en route. La troupe partit donc le lendemain à 6 heures du soir de *Novogrod* par eau; mais elle ne put aller ce jour-là plus loin qu'au cloître de

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Lac Ilmen.
Embouchure
du Msta.

St. George. On laissa le Peintre Berckhaan à Novogrod, pour achever le plan de cette ville.

Le lendemain 19, nos voyageurs passèrent le lac d'*Ilmen*, & se trouverent en peu de tems à l'embouchure du *Msta*, où ils entrèrent. Ils remonterent cette riviere à voile, avec un vent favorable; mais la voile étoit si mauvaise, qu'il fallut aider le bateau en le faisant tirer. Ils arriverent l'après-midi à *Bronniz*, & débarquerent à l'hôtel où la cour s'arrête ordinairement dans ses voyages: ce qui lui a fait donner le nom de *Dworez*. Ils envoyèrent aussitôt chercher l'inspecteur des voituriers (*Janiskoi Upravitel*), lui montrerent leurs ordres, & lui demanderent des ouvriers. Cet officier ayant refusé d'obéir, ils furent obligés d'attendre les nouveaux ordres qu'ils avoient demandés, pour cet objet, à la Chancellerie de Novogrod. Enfin le bâtiment de leur suite arriva ce même jour au matin, & le peintre Berckhaan qui s'y étoit embarqué, apporta l'ordre de Novogrod, qui enjoignoit à l'inspecteur des voituriers, ou, en son absence, à l'ancien du bourg (9), de fournir à la troupe Académique tout le monde dont elle avoit besoin. Le premier de ces officiers étoit à Novogrod, & l'on eut bien de la peine à venir à bout de l'inspecteur, qui à la fin amena des hommes vers les deux heures après-midi.

Première
montagne vue
dans la route.

Les Académiciens sortirent avec leur escorte, pour visiter une montagne à deux lieues à l'Est du bourg. Ce fut la première montagne qu'ils rencontrèrent dans leur route; le reste du pays, autant que la vue pouvoit s'étendre, n'étoit qu'une plaine. Cette montagne est presque ronde; le Msta n'en est pas fort éloigné, & le terrain s'élève depuis le bord de cette riviere jusqu'à la montagne. A cent pas de son sommet, est une source qui, par la quantité de pierres dont elle est embarrassée, n'a pas plus d'une brassée de profondeur.

Les Académiciens voulurent examiner les tombeaux qui s'y trouvent. Ils en virent deux, plus apparens que les autres; au Nord-Est de la montagne; ils firent creuser assez profondément dans un de ces tombeaux, & l'on découvrit un cadavre, que les ouvriers assurerent être le corps d'un voleur enterré depuis peu. A la profondeur d'une orgée, on découvrit des charbons; mais comme la nuit étoit venue, on renvoya les ouvriers au lendemain. Ce fut en vain qu'on les attendit; le commandant les avoit fait écarter, & malgré les ordres positifs de la Chancellerie, les Académiciens ne purent pousser leurs recherches plus loin.

Départ par
terre.

Il leur fallut donc poursuivre leur route. Ils demanderent pour cet effet des chevaux; mais le même officier fut encore éluder cette demande par mille subter-

(9) Cet emploi a différentes dénominations, comme en Allemagne. C'est un homme élu par la communauté des paysans, & confirmé par un tribunal supérieur, à qui les paysans sont obligés d'obéir sans réserve dans l'absence du commandant. On l'appelle dans quelques en-

droits *Starost* ou l'*Anclen*, parce qu'ordinairement on ne choisit pas de jeunes gens. Ici on l'appelle *Wuhorn* ou *Etu*. Dans plusieurs villages, il y a un *Starost* & un *Wuborn*, qui lui est subordonné. Tous deux doivent être nés du lieu & de l'ordre des paysans.

subterfuges, & leur causa par ce refus beaucoup de dépense. Ils quitterent enfin Bronnitz le 27, à six heures du soir.

LE 31 au soir, les voyageurs arriverent à *Krestenski-Jam* (r). A peu de distance du lieu, ils virent des deux côtés du chemin deux tombeaux placés sur des hauteurs; celui du côté droit étoit le plus apparent, & il y avoit au bas une niche habitée par un mendiant.

LA troupe avoit résolu de partir de grand matin le lendemain premier Septembre; mais la mauvaise humeur du commandant de Bronnitz les poursuivoit encore. Il avoit donné le mot au Starost & au Wuborn: on leur donna donc de mauvais outils pour leurs ouvriers, & on les accabla de frais, en les forçant de prendre dix à douze chevaux de plus à un prix exorbitant.

PAR toutes ces difficultés ils ne purent reprendre leur route que le 2 Septembre au soir. Ils arriverent dans la même nuit à *Rogwina*; ils passerent le lendemain par *Jaschelbiza*, sur la riviere de *Polamet*, & la nuit du 4 ils se trouverent au bourg de *Waldey*. Tout le terrain, depuis Bronnitz jusqu'à ce bourg, est montagneux. On rencontre la premiere montagne, après le village de *Saitza*, & les boues en font un cloaque; les autres montagnes sont plus petites & les chemins incilleurs.

LE lendemain matin, la troupe parvint à *Simagori-Jam*, qui n'est qu'à trois werstes de *Waldey*. Le commandant du lieu voulut imiter celui de Bronnitz; mais on lui en imposa en le menaçant d'en porter ses plaintes à la cour.

ON partit de ce lieu le même soir, & l'on gagna celui d'*Idrowa*. Le six, la troupe passa par *Kuschankina*, & arriva encore dans la matinée à *Chotielowski-Jam*. Il y a peu d'endroits où il y ait autant de mendiants qu'ici, à proportion du lieu. Les Académiciens furent assaillis par quarante enfans à la fois. La voix de ces mendiants étoit comme une espece de chant, & leur prononciation ressembloit à celle du peuple de Novogrod.

ILS quitterent *Chotielowski* le même jour, & arriverent à une heure après minuit à *Kolonna*, bourg éloigné de douze werstes de la dernière poste. Ils y furent très-mal logés, & s'étant remis en route dès le lendemain, 7 du mois, de grand matin, ils parvinrent à six heures du soir à *Wuschnei-Woloschek*.

LEUR premier soin fut de chercher un bâtiment qui les conduisit par eau jusqu'à *Twer*, pour éviter les frais énormes que leur coûtoit le transport de leurs instrumens par terre. Ils trouverent plusieurs barques, & en choisirent une. Pendant qu'on la préparoit, ils eurent le tems de voir le bourg, qui est grand, assez beau & que la navigation rend fort vivant. Les vivres y sont à très-grand marché; mais le poisson y est très-rare, parce qu'il n'y en a presque point dans la riviere de *Twersa*. Cette riviere & celle de *Msta* sont jointes ici par un canal, moyennant lequel les bâtimens d'*Astracan*, de *Cassan* & de *Twer* passent dans la *Newa*; parce que, comme on l'a dit, le *Msta* se jette dans le lac d'*Ilmen*. Le *Wolchow* sort de ce même lac, & cette

(r) *Jam* signifie une *poste*; c'est ici ordinairement un *bourg*.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.

1733.
Embarque-
ment pour
Twer.

Torschok.

Lieschis,
hommes sau-
vages.

rivière ouvre le passage dans la Newa par le lac ou le canal de Ladoga.

LES Académiciens s'embarquerent le 9 au soir, mais ils ne trouverent dans le bâtiment ni gouvernail, ni rames; les ouvriers travailloient à en fabriquer. Quant au gouvernail, ces sortes de bateaux n'en ont proprement jamais. On attache au bâtiment deux poutres fort longues, grossièrement équarries, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. Elles entrent par un bout dans l'eau, l'autre bout remonte jusqu'au milieu du bateau, & l'on fait agir la poutre qui se trouve du côté où l'on veut aller. Ces poutres & les rames furent prêtes le lendemain, & les voyageurs partirent ce jour même 10 du mois, à huit heures du matin. Le vent, quel qu'il eût été, ne pouvoit pas beaucoup leur servir: car, outre qu'ils n'avoient point de voiles, la rivière est si petite & si cachée dans les forêts, que le vent n'a guere de prise sur elle. Ils voguerent nuit & jour sans s'arrêter, & arriverent le 12 au matin à *Torschok*. Cette ville est assez grande, & munie d'un rempart. Elle étoit autrefois entourée d'un mur, qui tombant en ruine fut abattu par ordre de Pierre le Grand. Tous les vivres y sont à très-bon compte; mais il ne fut pas possible à nos voyageurs d'avoir du poisson, quoiqu'ils en eussent demandé, à quelque prix que ce fût. Ils se rembarquerent le même soir, & après avoir fait quinze werstes, ils furent obligés de s'arrêter, pour ne pas s'exposer, pendant la nuit, au choc dangereux des cataractes qui étoient devant eux. Car la nuit d'aparavant ils avoient donné sur une cataracte contre un bâtiment pareil au leur, ce qui les avoit fort effrayés. Heureusement que leur barque étant plus fort que l'autre, qui fut percée d'outre en outre, n'avoit point été endommagée.

EN passant par tant de forêts, les ouvriers entretenoient souvent les Académiciens des *Lieschis*, dont elles étoient toutes remplies, selon eux. Ils dépeignoient ces *Lieschis* comme des Sauvages, tout couverts de poil, dont la taille se mettoit à la mesure de tous les objets auprès desquels ils se trouvoient. Dans les forêts, par exemple, ils devenoient aussi hauts que les arbres; dans le bled, ils n'étoient qu'à la hauteur du bled; dans l'herbe, ils se réduisoient à celle de l'herbe. Ils ne faisoient pas de mal aux hommes, disoient-ils: ils ne faisoient que leur rire au nez & les chatouiller. Quand ils trouvoient un homme sensible à l'attouchement, ils le chatouilloient jusqu'à le faire mourir. Ils assuroient encore, qu'il y avoit des *Lieschis* mâles & femelles. On promit une récompense à celui qui pourroit amener à la compagnie un de ces curieux couples; un ouvrier s'engagea d'en faire venir par son art. Tout son secret consistoit apparemment à crier & à hurler continuellement; car il ne fit autre chose pendant toute la nuit. On le menaça le lendemain de le métamorphoser lui-même en *Lieschi*, s'il n'en faisoit pas venir au moins un dans la journée. Il ne put en venir à bout, & demanda grace.

ON reprit le bateau à la pointe du jour, & la troupe arriva vers les 10 heures du matin au bourg de *Niedna*. Ils y trouverent une prononciation singulière; on prononçoit partout le *sch* comme z. Après y être resté environ deux heures, ils continuerent leur route pendant toute la nuit, & aborderent le lendemain, 14 du mois, vers six heures du matin, à la ville de

Twer. Ils eurent dans ce court trajet beaucoup d'inquiétude, par rapport à la quantité de cataractes & de petits rochers qui se trouvent dans la Twerza.

LA saison qui étoit fort avancée, obligea les Académiciens à précipiter leur voyage de Casan. Ils trouverent à Twer un bâtiment, avec un pilote, un contre-maître, & trois matelots, que le capitaine Beerings y avoit laissés pour eux. On disposa le bâtiment pour le rendre le plus commode qu'il seroit possible; on y fit construire quelques cabanes, une cheminée pour chauffer la troupe, & deux foyers pour la cuisine. On se pourvut aussi de quelques ancres, de perches & de cables. En attendant que ce bâtiment fût prêt, les Académiciens parcoururent la ville qui n'a rien de remarquable. Elle est située au dessus de l'embouchure de la Twerza, des deux côtés du Wolga, & divisée en deux parties qui sont jointes par un pont de bateaux. Près du rivage droit du Wolga, elle a une forteresse entourée d'un rempart de terre, qui étoit autrefois surmonté d'un mur, mais dont il ne reste plus qu'une tourelle au-dessus de la porte du côté de l'Est. La ville est assez grande, mais les maisons en sont mal bâties. Les vivres n'y sont pas chers, à l'exception du poisson, qui est d'une cherté exorbitante.

LE 26 au matin, on se remit en route, & l'on passa ce même jour devant les bourgs de *Constantinowskoi*, de *Bolschaja-Peremiero*, de *Wlastewo*, de *Jannik*, de *Semenowsko*, de *Jurjewsko* & d'*Igumenka*.

ON s'arrêta près d'*Igumenka*, parce que le pilote n'osa pas franchir pendant la nuit la cataracte *Baran-Porog*, qu'on ne pouvoit éviter. Entre le village de *Pischtschulina* & le bourg d'*Igumenka*, à quelques verstes de Twer, à la droite du Wolga, on voit sur le bord de ce fleuve environ trente petites collines, les unes près des autres, qui ressemblent assez à d'anciens tombeaux.

LE 27 de grand matin, on fit route, & l'on passa encore devant *Fenowo-Sielzo*, *Gorodens-Sielo*, *Tschelischtschewa-Sloboda*, & devant les bourgs de *Jedimonowo*, de *Borki*, de *Nowoje*, de *Sucharino*, de *Sutschki*, de *Troitzkoje*. Le bâtiment marcha toute la nuit, dépassa les bourgs de *Chartschewo*, de *Krewa*, de *Nikolskoje*, de *Dubanskoje-Ustie*, d'*Iwanowskoje*, & se trouva le lendemain matin près de *Kymra*. Ce même jour, on vit les bourgs d'*Abramowo*, de *Bieloje*, de *Biel-Gorodok*, de *Puchlino*, de *Medwedizkoi* & de *Romanzowo*. Le bâtiment, pendant la nuit, fut à l'ancre; mais on partit de grand matin, & après avoir laissé derrière soi les bourgs de *Sknietin*, *Nikiitzkoi*, *Kaschinsk-Ustie*, la *Nicolskaja-Sloboda*, la *Sluschia-Sloboda*, & *Gorodischische*, *Jergootzko*, *Wassina*, *Spasnakukse*, *Spirowa*, *Priluki*, on arriva le 29 au soir devant la ville d'*Uglitz*. Cette ville, située sur la rive droite du Wolga, à près du rivage, à son centre, une forteresse carrée de bois, munie de tourelles au milieu & à ses angles. M. Muller, & après lui le Sieur Lurfenius, le Sieur Krafilnikow, & le pilote, que le Capitaine Beerings avoit laissés, voulurent aller voir la ville. Sur le signal qui fut donné, le premier revint au bâtiment; les autres restèrent plus longtems, & ne rejoignirent la troupe que fort avant dans la nuit. On étoit venu de Twer jusqu'à Uglitz sans voile & à rames seules, tant à cause des basses eaux, que par rapport à la quantité de rochers dont la riviere est semée.

VOYAGES P.
SIBÉRIE.
1733.
Cataractes de
la Twerza.

Description
de la Ville de
Twer.

Arrivée dans
la ville d'U-
glitz.

VOYAGE EN
SIBÉRIE
1733.

Ce qu'on appelle ici *cataracts*, est un endroit où il y a beaucoup de rochers, & où l'eau fait du bruit: car aux cataractes de *Baran*, *Lozi*, *Kur*, *Tschernetzkoï*, *Nikitzkoï*, que l'on avoit déjà passées, on avoit rarement remarqué que l'eau eût une pente; il sembloit quelquefois, au contraire, qu'elle couloit plus lentement qu'ailleurs. A peu de distance de la cataracte *Tschernetzkoï*, au milieu de la rivière, un peu vers la droite, est une petite île que les voyageurs auroient dû laisser à leur droite; mais la violence du vent les força de prendre la gauche. L'eau n'avoit pas plus de trois pieds de profondeur, & le bâtiment qui prenoit plus de trois pieds d'eau, y échoua. Cependant on fut bientôt débarrassé, & après avoir gagné avec peine l'autre côté de l'île, on continua de marcher,

En partant d'Uglitz, on passa pendant la nuit la slobode (s) *Ribatzkaja*, les bourgs de *Salotoruscha*, *Woskresenskoje*, *Rabanowo*, *Myfchikina*, *Krivetz*, *Jeremeitzowa*, *Gorodok*, *Gliebowo* & *Koprino*. Vers le midi, après avoir passé le bourg *Schumarowo*, on vit la slobode *Mologa*. Le vent étoit foible alors & peu favorable; il devint plus violent vers le soir, & le bâtiment fut obligé de s'arrêter, après avoir dépassé les bourgs de *Wieska*, *Mikulska* & *Kamennik*.

Le lendemain, après avoir eu la vue du bourg de *Balobanowa*, on arriva vers midi à la slobode *Ribna*. On s'y arrêta pour y prendre des vivres, & l'on ne put avoir de poisson. La troupe marcha tout le jour suivant & la nuit, en laissant derrière elle les bourgs de *Schachonskoje-Ustie*, *Wasiljewskoje*, *Semenowska*, *Spaskoje*, *Ilunskoje*, *Sawinska*, *Bogoslawskoje*, la petite ville de *Romanow*, la slobode *Borissô-Gliebskaja*, les bourgs de *Petrâ-Pawla*, *Idskoje-Ustie*, *Woskreschenie*, la slobode *Norskaja*, le bourg de *Iwanowskoje*; & le 2 Octobre, elle se trouva à *Jaroslaw*.

Jaroslaw.

JAROSLAW est une grande & belle ville: les vivres y sont à très-grand marché; les boutiques du grand magasin-marchand sont très-bien arrangées, & remplies de belles marchandises, tant étrangères que du pays. Les Académiciens se rendirent l'après-dinée au couvent de *Spaskoi*. On leur montra dans une chapelle des ossemens, qu'on prétendoit être des os de géans, trouvés dans la terre même sur laquelle est bâtie la chapelle, lorsqu'on voulut y enterrer *Tryphon*, Archevêque de *Rostow*; mais M. Gmelin croit que ce sont des os d'éléphans.

On quitta *Jaroslaw* à l'entrée de la nuit, & l'on mit à la voile par un vent très-fort; mais comme la direction de la rivière ne suivoit pas celle du vent, on ne put avancer que quatre werstes, après avoir passé devant la slobode *Korowniki*, située à une werste de la ville. Le 3 Octobre on s'avança, non sans peine, encore de six werstes jusqu'au bourg d'*Orlowa*, & la violence du vent obligea le bâtiment de s'arrêter toute la nuit & le jour suivant. Le tems s'étant calmé vers le soir, on essaya d'aller plus loin, mais après avoir passé le village de *Tunofchna*, on fut encore obligé de rester-là. Vers les neuf heures du soir, le bâtiment s'embarassa dans les sables; & s'étant remis à flot avec peine, on n'osa pas s'exposer davantage. Le vent devint

(s) *Sloboda*, *Slobode*, est un bourg fortifié à la mode du pays, c'est-à-dire fermé par une enceinte de bois.

tout-à-fait favorable vers les deux heures après minuit, & l'on passa les bourgs de *Gorodischtsche*, *Meleda* & la slobode *Selischtsche*. Le cinq, vers midi, on poussa jusqu'à la ville de *Costroma*. Cette ville est d'une étendue médiocre; elle a un rempart de terre, & vis-à-vis de la ville sur la rive droite, on voit la slobode *Gorodischtsche*. Au-dessus de *Costroma*, les voyageurs laisserent sur la gauche l'*Ipatskoi-monastir*, dont ils ne purent s'empêcher d'admirer de loin la magnificence. Ce monastere est entouré de fortes murailles & de tourelles murées; c'est le modele d'un Sanctuaire bien fortifié.

Le vent étant devenu contraire, on fut obligé de rester jusqu'au lendemain devant *Costroma*; mais le vent changea vers les 4 heures du matin, & le bâtiment reprit sa marche. Après avoir passé les bourgs d'*Ilunsko*, *Krasnija-Poschni*, *Micolsko*, *Siderowskoje* & *Sungurowo*, on arriva vers midi dans le district de la slobode *Plioffa*. Ce même jour, on eut encore la vue des bourgs de *Nowlensko*, *Woskowschensko*, *Iwanowsko*, *Polujechtowo* & *Nawalki*; mais on ne marcha point la nuit. Le 7, le bâtiment força de rames, pour avancer; on dépassa les bourgs de *Solpuga*, *Merinowo* & *Kriwitz*, & vers le midi on apperçut la ville de *Kineschma*, qui est peu de chose. Ce même jour & la nuit suivante, on passa devant les bourgs *Nicola-Miera*, *Ilunskoje*, la slobode *Rieschena* & *Jolnat*; on arriva le lendemain à 7 heures du matin devant *Jurjew-Powolski-Gorod*. Le vent contraire ne permit pas d'aller plus loin, quoique la petite ville devant laquelle on étoit, ne promet rien d'intéressant.

CETTE ville peut avoir été plus considérable autrefois, car le rivage au-dessus & sur la droite est extrêmement élevé. On voit aussi près de-là les ruines d'une forteresse assez grande, dont les murs étoient de briques. L'estomac des voyageurs fut ici mieux régalé que leur curiosité. Ils y trouverent à très-bon marché des esturgeonneaux (*Sterleden*), dont ils mangerent avidement le premier jour, & dont ils furent presque dégoûtés le troisieme. Ce poisson est tout-à-fait semblable à l'esturgeon: il n'a, comme lui, que des cartilages, au lieu d'arrêtes; mais il n'est jamais aussi gros que le véritable esturgeon, & la hure en est plus pointue. Sa graisse rend sa chair fort délicate, mais rassasiante.

L'APRÈS-DÎNÉE, on essaya de marcher; mais on ne put avancer au-delà de quatre werstes, parce que la riviere changeant de direction, le vent étoit contraire & très-violent. On fut donc obligé de s'arrêter pendant quelque tems; le vent s'étant calmé vers le soir, on continua de voguer, en faisant remorquer le bateau par une chaloupe à quatre rames. Les voyageurs eurent beaucoup à souffrir, dans cette occasion & dans beaucoup d'autres, de la paresse de leurs conducteurs. A la moindre difficulté, ces gens étoient prêts à jeter l'ancre; & si l'on s'en fût rapporté à eux, on auroit souvent perdu cinq ou six jours, tandis qu'ils n'avoient quelquefois qu'une demi-heure à travailler, pour trouver une autre direction de la riviere & un bon vent. On vint cependant à bout de leur en imposer; on leur défendit même de jeter dorenavant l'ancre sans ordre. On regagna bientôt en effet un vent favorable, & l'on avança beaucoup pendant la nuit. Le 9, à quatre heures du

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.
COSTROMA.

9-11 Octob.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Le matin, les voyageurs furent éveillés par un bruit affreux. Il étoit occasionné par les flots qui donnoient avec violence contre le bâtiment, & par les craquemens terribles qu'on entendoit dans toutes ses parties. On étoit échoué sur un banc de sable, & la nuit étant fort obscure, il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui d'attendre le jour. En effet, dès qu'il commença à paroître, on fut bientôt débarrassé : mais comme le vent étoit contraire, on fut obligé de jeter l'ancre aussitôt. On n'étoit alors qu'à trois werstes ou environ du bourg de *Putscheschk*, qu'on voyoit de loin, & le bâtiment resta à l'ancre jusqu'au lendemain matin.

APRÈS avoir passé les bourgs de *Kressi*, *Katunka* & *Waflewa*, la violence du vent obligea les voyageurs de s'arrêter encore le soir au dernier endroit. Leur bâtiment étoit endommagé par le choc des flots qu'il avoit essuyé à *Putscheschk*. L'eau y entroit, & en moins de six minutes il y en avoit de la hauteur d'un pied. On fut très-embarrassé pour trouver l'endroit par où le bâtiment faisoit eau. Les ouvriers refusoient de le chercher, ou le faisoient de mauvaise grace ; il fut à la fin découvert par les matelots que le Capitaine Beerings avoit laissés aux voyageurs, & l'on y remédia sur le champ. Bientôt après, le bâtiment fit un chemin considérable ; il passa ce même jour vers le midi devant la slobode *Gorodez*, & le soir devant *Balachna*. Un accident singulier l'avança beaucoup dans cette course. Le vent étant assez foible, on entendit tout-à-coup du côté de *Gorodez* un bruit & un sifflement très-fort au-dessus du bâtiment. C'étoit un nuage chargé de neige, que le vent pouffoit avec violence contre ce bâtiment qui dans un instant en fut couvert, pendant que la voile, enflée par le vent qui venoit de l'arrière, l'emportoit assez rapidement. Ce coup de vent ne dura pas plus d'une demi-heure ; mais le même accident se renouvela vers les quatre heures du soir.

Balachna, ses
Salines.

LA ville de *Balachna* n'est pas d'une belle apparence, mais elle est fort longue & fameuse par ses Salines. Elles sont si riches, qu'on y entretient continuellement plus de cinquante puits de sel. Les bords de la rivière près de cette ville, sont partout bien garnis de bois propre à l'usage des salines qui en font une consommation étonnante. Les ouvriers de l'équipage Académique en firent provision. Il s'en consommoit beaucoup dans le bâtiment, mais on trouvoit tout le bois dont on avoit besoin sur les bords des rivières, coupé, fendu & prêt à brûler. „ Nous nous faisons d'abord un scrupule, „ dit M. Gmelin, d'emporter ainsi du bois sans le payer ; mais ayant envoyé „ dans les villages pour en acheter, nous eûmes toujours pour réponse que les „ paysans ne vendent point de bois, & nous fûmes obligés de le voler „ malgré nous.”

IL n'y a de *Balachna* jusqu'à *Nischnei-Novogrod*, que vingt-cinq werstes, & les voyageurs s'attendoient à marcher pendant toute la nuit. Le contre-Maitre demanda s'il jetteroit l'ancre à *Nischnei*, ou s'il passeroit outre ? On lui défendit de s'arrêter, parce qu'on aime mieux se priver du plaisir de voir une assez belle ville, que de retarder le voyage dans une saison si avancée. Les Académiciens eurent à cet égard beaucoup de contradiction à souffrir de la part des gens de leur suite : les uns vouloient aller voir leurs parens à *Nischnei*, & d'autres y acheter des vivres. Ils tinrent ferme ; ils firent dé-

senfé
fortin
Sauf
da.
fouci
Les
que
tin,
on a
avoit
le.
du
passé
les
d'au
ticul
N
sonn
aller
bien
gere
fois
& la
Xtos
M.
& a
on a
fut
Ban
de
que
de
Kaj
cinc
d'ar
I
de
de
le
con
ava
ble
que
Lai
nou

senté au Contre-Maitre d'arrêter en aucun endroit, & à la garde de laisser sortir qui que ce fût du bâtiment. On passa la nuit devant les bourgs de *Saussolie*, *Bolschoi-Kosino*, *Kopossowo* & l'embouchure de la riviere de *Linda*. Peu après le bâtiment échoua contre le rivage, & le Contre-Maitre soutint qu'il étoit impossible de passer outre tant que le vent seroit contraire. Les Académiciens ne jugerent pas à propos de faire revivre les mouvemens que leur ordre avoit excités parmi les gens de leur suite. Le lendemain matin, après avoir dépassé le bourg de *Gordiewska* & l'embouchure de l'*Oka*, on arriva devant *Nischnei-Novograd*. Les Académiciens s'apperçurent qu'on avoit donné le mot au Contre-Maitre, pour arriver de jour devant cette ville. Ils dissimulerent & renouvelerent les ordres de ne laisser sortir personne du bâtiment, ni d'arrêter en aucun endroit sans une extrême nécessité. On passa dans la matinée devant plusieurs marais, dont le terrain est si propre pour les choux, qu'on en charge de bateaux par centaine, qui les transportent en d'autres lieux. L'isle de *Duban* qui est à vingt werstes de *Costroma*, est particulièrement célèbre par l'abondance de ses légumes.

NISCHNEI-NOVOGRAD est une grande ville qui se présente bien. Personne de la troupe n'y entra, à l'exception de M. Muller, qui crut devoir y aller pour ramasser quelques Mémoires historiques. Les boutiques sont très-bien disposées; elles renferment des magasins immenses de marchandises étrangères & du pays. Tous les vivres y sont à bon marché, & la farine quatre fois moins chere qu'à Petersbourg. M. Muller garda la chaloupe avec lui, & la troupe dépassa la ville, la slobode *Podnowia*, les bourgs de *Stolbischka*, *Xtowa*, *Wiliki-Wrak* & *Beswodna*. Ce fut devant ce dernier bourg que M. Muller vint rejoindre. On continua de marcher pendant toute la nuit, & après avoir traversé les bourgs de *Kadnizi*, *Rabotki*, *Tatinez* & *Jurkina*, on arriva le treize à six heures du matin près de *Makariew-Monastir*. On fut porté ce même jour au-delà des bourgs de *Prossék*, *Masa*, *Kremonki*, *Barmino*, *Sonowka*, *Pokino*, & les voyageurs se trouverent à la brune près de *Wasili-Corod*; mais l'obscurité ne leur permit pas d'en voir autre chose que les clochers. Pendant cette nuit, le bâtiment passa encore devant le bourg de *Sumka*, & le lendemain quatorze, à la pointe du jour, devant la ville de *Kajma-Demianskoï*. De-là, dans la même matinée, on s'avança jusqu'à cinq werstes au dessus d'*Ilunskaja-Pustinka*, où le vent contraire obligea d'arrêter.

Les Académiciens apprirent qu'il y avoit dans ces quartiers-là beaucoup de *Tschurwasches*, & comme la violence du vent leur ôtoit toute espérance de quitter sitôt cet endroit, M. Gmelin & M. Muller résolurent de devancer le bâtiment dans la chaloupe jusqu'à la ville de *Tschebaxar*. Ils se firent accompagner de l'interprète, de deux valets & de quatre soldats. On convint, avant leur départ, que le grand bâtiment les suivroit aussitôt qu'il seroit possible; qu'en passant devant *Tschebaxar*, on leur donneroit le signal, en tirant quelques coups de fusil; qu'ils y répondroient, & rejoindroient sur le champ. Laissons parler ici M. Gmelin.

„ Nous quitâmes, dit-il, notre bâtiment à trois heures du soir, & nous eûmes fait à peine cinq werstes, que nous vîmes, aux environs de *Puf-*

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Nischnei.
Novograd.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.
Tschuwa-
ches, leur
idolâtrie.

inka, un feu allumé sur une montagne. Deux de nos soldats, qui étoient des Tschuwafches baptisés, nous dirent que quelques Tschuwafches idolâtres faisoient-là quelque cérémonie religieuse. La curiosité nous y attira. Nous grimpâmes comme nous pûmes sur cette montagne, en traversant les bois avec beaucoup de peine, & nous atteignîmes à la fin le feu. Nous y trouvâmes deux Tschuwafches, & à quelques pas de-là un cheval attaché à un arbre, sur lequel ils étoient venus. Les Tschuwafches venoient de tuer un mouton; ils en faisoient cuire dans un chaudron les entrailles & l'estomac, qu'ils avoient farci de graisse, de sang & de gruau. Près de ce lieu, à l'Orient, étoit un espace carré & fermé d'une espèce de palissade, vers lequel ils se tournoient, en faisant leurs prières. Nous ne vîmes pas leurs cérémonies: elles étoient finies vraisemblablement, ou ils ne les firent qu'après notre départ. Quant à l'enclos palissadé, on nous raconta que c'étoit une espèce de sanctuaire ou de lieu sacré, dont la consécration étoit faite par un homme ou par une femme, que les Tschuwafches appellent dans leur langue *Jumasses*, & les Russes *Woroschei* ou *Woroscheja*, c'est-à-dire, sorcier ou sorcière. Par la description qu'on nous fit de ces Jumasses, il paroît que ce sont des prêtres: dignité qui chez eux peut être remplie par l'un & l'autre sexe, & dont les fonctions consistent en quelques prestiges. Ces prêtres ont beaucoup de pouvoir & d'autorité; il n'arrive point de maladie ni d'autre accident à un Tschuwafche, qu'il ne demande des conseils & des secours à ces Jumasses; je présume que ce n'est pas sans les payer. Chaque village de Tschuwafches a son Jumasse, & peut-être plusieurs. Le Jumasse consulté détermine la qualité du sacrifice que le Tschuwafche doit faire. Quand c'est un mouton, comme celui que nous vîmes, ils l'amènent à l'endroit que j'ai décrit, l'égorge, en farcissant l'estomac, & en mangent autant qu'ils veulent. Ils font ensuite leurs prières: puis chacun, selon ses facultés, met quelque argent dans un arbre creux, qui n'a qu'une seule fente, & qui est renfermé dans l'enclos. On emporte à la maison ce qui reste du sacrifice, & on le mange avec ses amis. Autrefois, dit-on, ils faisoient cette cérémonie en se tournant vers la peau de l'animal qu'on suspendoit dans l'enclos; cet usage a été aboli, parce que, au rapport des Russes, ils trouvent plus de profit à vendre ces peaux. Ils adorent, à ce qu'on sait d'eux-mêmes, un seul Dieu qu'ils appellent *Tora*. Ils regardent le soleil comme un être du premier ordre, & lui adressent aussi leurs hommages. Ils ont encore des Divinités subalternes, qu'ils comparent aux Saints que les Chrétiens réverent. Chaque village a son idole particulière, qui réside dans un enclos pareil à celui de la montagne. L'idole commune du village, d'où étoient nos deux Tschuwafches, se nommoit *Borodon*. Nous visitâmes son petit temple, & nous n'y trouvâmes aucun ustensile sacré. Nous n'avons pas pu savoir ce que devenoit l'argent de l'offrande: peut-être sert-il à l'entretien des Jumasses. Tout ce que nous en avons appris, c'est qu'après un certain tems, cet argent est enlevé de l'arbre par un homme de confiance du village. Il ne nous a pas été possible d'être plus instruits des usages, des mœurs & de la religion des Tschuwafches. Les deux soldats qui étoient de cette nation, paroïssent lui être encore affectionnés, & peu disposés, par conséquent, à révéler ses mystères.

mystères. Nous avons sçu depuis que c'étoit une nation très-économe & fort éloignée de l'ivrognerie. On dit qu'ils ont un talent singulier pour voler des chevaux aux Russes, & que ces vols sont très-fréquens chez eux. Nous vîmes le lendemain à Tschéboxar deux Tschuwasches aux fers, pour un vol de cette nature. Nous aurions été bien charmés de prendre de plus amples informations sur ce peuple, mais le jour commençoit à tomber, & nous avions encore vingt werstes à faire jusqu'à Tschéboxar. Nous gagnâmes promptement notre chaloupe, & nous nous rembarquâmes près de la *Pustinka* (t). Dans notre passage de ce lieu jusqu'à Tschéboxar, il nous parut que le vent étoit devenu favorable pour le bâtiment que nous avions laissé derrière nous, & nous espérions le revoir dans la même nuit en cette ville. Nous y arrivâmes à huit heures du soir, & après avoir confié notre chaloupe à une bonne garde, nous entrâmes dans la ville pour chercher un gîte. Nous y fûmes fort mal logés. Nous n'eûmes pour notre souper que du lait & des œufs, qu'il fallut manger sur des assiettes de bois avec des cuilliers de bois. Quoique couchés aussi sur des bancs de bois, nous dormîmes assez bien, dans l'espérance d'être éveillés par l'arrivée de notre bâtiment; mais il ne parut point. Nous étions dans un grand embarras: nous n'avions pour tout vêtement qu'une veste doublée de fourrure & un manteau; ainsi nous n'étions pas en état de nous présenter. Nous allâmes au marché, pour acheter des provisions; mais nous ne trouvâmes point d'ustensiles pour les faire cuire. Nous résolûmes de payer de hardiesse & d'aller chez le Waywode pour lui conter notre aventure. Il nous reçut avec amitié & nous donna un bon dîner.

„ EN nous entretenant avec cet officier, nous apprîmes de lui que les Tschuwasches étoient une nation fort nombreuse; que dans le district de Tschéboxar il y en avoit plus de 18000; dans celui de *Kusmademjanski* plus de 10000; dans celui de *Sirîsgorod* plus de 12000; dans celui de *Swyasck* plus de 6000, & dans celui de *Kokschaisk* environ 400. Nous demandâmes s'il n'étoit pas possible de convertir ces idolâtres au Christianisme? Le Waywode nous répondit qu'on y travailloit; que dans toutes les villes Russes de ces mêmes districts, on avoit fondé des écoles pour les jeunes Tschuwasches, afin de les instruire des principes du Christianisme, pour qu'un jour ils pussent convertir toute leur nation; que cependant on n'étoit pas fort avancé dans cet ouvrage, parce qu'on manquoit de sujets capables de bien étudier le caractère de ces jeunes profélytes; qu'on avoit déjà baptisé beaucoup de Tschuwasches, mais que ces sujets ne tournoient pas à la gloire de la religion; qu'enfin la plus grande partie de ces peuples n'avoient embrassé le Christianisme, que pour se soustraire aux persécutions, ou pour profiter des avantages qu'on faisoit aux nouveaux convertis, & pour en abuser même, en se livrant à diverses extravagances qui ne leur étoient pas permises comme Payens. Nous retournâmes vers le soir dans notre quartier, & nous fûmes fort effrayés de n'y point trouver de nouvelles de notre bâtiment. Nous craignîmes

(t) Pustinka est un hermitage, habité par un seul homme, qui vit séparé du monde & d'aumônes.

VOYAGES EN
SIBÉRIE.
1733.

qu'il n'eût passé pendant la nuit du dimanche, sans que la garde que nous avions posée à notre chaloupe s'en fût aperçu. Le lendemain nous fîmes prier le Waywode d'envoyer un homme à cheval du côté de notre bâtiment, pour s'informer à tous les bâtimens des environs de Tschebaxar, si l'on n'avoit point de nouvelles du nôtre. En dînant encore ce jour-là chez le Waywode, nous eûmes une fausse allarme: on vint nous avertir qu'un bâtiment semblable au nôtre, avoit passé devant la ville la nuit du dimanche; que l'obscurité avoit empêché de le voir, & que du bord on avoit crié à la sentinelle que le bâtiment étoit chargé de soldats. Ce récit redoubla nos frayeurs: nous savions qu'on ne pouvoit pas passer des deux côtés de la ville à cause des bancs de sable; que le seul bon passage étoit du côté gauche, éloigné de deux werstes du côté droit, & que par conséquent notre bateau auroit aisément pu passer sans être aperçu. Nous résolûmes sur le champ de faire couvrir notre chaloupe, & de courir après notre compagnie. En attendant que tout fût prêt, nous fîmes chercher deux Tschuwafches, pour nous distraire avec eux par des questions sur l'état de leur nation. Nous leur demandâmes bien des choses; mais nos deux soldats étoient de si mauvais interpretes, & ceux que nous interrogeions savoient si mal le Russe, que nous en tirâmes des réponses peu satisfaisantes. Nous apprîmes, à l'égard de leurs fêtes, qu'ils ne travailloient pas le vendredi, mais qu'ils ne regardoient pas cependant ce jour comme plus saint qu'un autre; qu'ils avoient tous les ans une grande fête, & qu'ils se rendoient tous ce jour-là vers l'enclos décrit ci-dessus, pour faire leurs prières; que cette fête n'étoit pas immobile, & que leur Jumasse la fixoit chaque année au jour qu'il jugeoit à propos. Nous les congédiâmes en leur faisant un petit présent de corail."

„ CEPENDANT on avoit couvert la chaloupe d'écorces de bouleau, tendue d'un bord de la chaloupe à l'autre, dans l'endroit où nous devons être assis. Cette espece de dais étoit ouvert devant & derriere, pour ne pas donner trop de prise au vent. N'ayant point de nouvelles du courier dépêché par le Waywode, nous nous embarquâmes le 17 Octobre à cinq heures du matin. Après avoir gagné la chaloupe avec beaucoup de peine par un très-mauvais chemin, il fut d'abord question de savoir qui de nous se chargeroit du gouvernail, car personne n'y entendoit rien, & tout étoit ici plein de bancs de sable. Enfin, un de nos gens prit le gouvernail à tout hasard: nous eûmes beaucoup de peine à quitter seulement la terre, & nous y fûmes même repoussés à plusieurs reprises. Le vent étoit fort & glacial, nous étions transis & nos soldats commençoient à murmurer. Après nous être tourmentés inutilement pendant plus de deux heures, nous fûmes forcés de débarquer au village de *Berechnaja*, à une demi-werste de la ville. De-là nous envoyâmes encore au Waywode demander des nouvelles de notre bâtiment; mais il n'en avoit eu aucune. Nous persistâmes dans la résolution de poursuivre notre route; cependant nous ne voulions faire ce jour-là que vingt werstes, & nous arrêter au bourg de *Sundir*; au cas que nous n'y trouvassions point de nouvelles de notre bâtiment. Nous louâmes trois ouvriers, pour nous conduire à *Casan*, & nous leur promîmes à chacun quarante copeques. Le vent ayant un peu changé, nous quittâmes *Berechnaja*. Le ri-

vag
mo
cou
vill
hau
ont
de
nou
avo
sua
ou
me
tou
que
très
& v
kou
du
No
Tsch
avid
mie
cent
infé
infu
nou
res
de
nou
aug
mes
& n
éloi
tre
le f
mer
divi
terr
bra
ren
pilo

(
fait
de
pait
l'ea

vage s'éleve toujours depuis *Jurjew* jusqu'à *Cafan*, & c'est sur une de ces montagnes qu'est situé le village d'où nous partîmes. Nous avions eu beaucoup de peine à y monter, & plus encore à descendre. Les paysans de ce village ne s'embarraient pas de réparer le chemin; ils gagnent la ville par les hauteurs, & n'ont pas besoin de descendre pour aller à l'eau, parce qu'ils ont une belle source au haut de la montagne. Nous atteignîmes le bourg de *Sundir* sur les quatre heures du soir. Nous mîmes pied à terre, pour nous informer si l'on n'avoit pas vu notre bâtiment. On nous dit qu'il en avoit passé un lundi à midi; & la description qu'on nous en fit, nous persuada que c'étoit le nôtre, qui par conséquent devoit être arrivé à *Cafan*, ou près de cette ville. Nous fûmes confirmés dans notre idée par un bâtiment qui remontoit le *Volga*, & dont l'équipage assura en avoir rencontré un tout pareil au nôtre, dont les gens alloient en Sibérie. En supposant donc que notre bâtiment étoit déjà rendu à *Cafan*, nous y crûmes notre présence très-nécessaire. Nous passâmes devant *Kokschaïsk*, petite ville très-pauvre, & vers les sept heures du soir nous nous trouvâmes au village de *Kuschnikowa*. Personne de nous ne connoissoit cette route, & nous étions roides du froid; nous mîmes pied à terre, pour attendre au moins le clair de lune. Notre souper fut un morceau de rôti froid, que nous avions apporté de *Tchébaxar*, avec une soupe au lait, & nous bûmes du *quas* (u). Nous avions le choix de nous coucher au-dessus du poêle, ou par terre. Le premier endroit étoit trop chaud; l'autre étoit trop froid. La famille, dans cette maison, étoit déjà couchée au haut du poêle; ce lieu d'ailleurs étoit infecté d'un mélange d'ail, d'oignons, d'huile de lin, &c. dont l'odeur étoit insupportable; de plus les punaises & les *tarakanes* en étoient en possession: nous aimâmes mieux affronter le froid, & coucher par terre. A onze heures de la nuit, nous nous remîmes en route, nous passâmes devant le bourg de *Bielowolschki*, & nous arrivâmes à cinq heures du matin à *Wjefowie*, où nous mîmes encore pied à terre pour nous chauffer, parce que le froid étoit augmenté considérablement dans cette matinée; mais nous nous rembarquâmes une demi-heure après. Nous étions encore gelés vers les huit heures, & nous espérions nous réchauffer à la slobode *Griwa*, dont nous n'étions plus éloignés que de cinq werstes; mais il nous arriva un nouveau malheur. Notre pilote d'hazard, glorieux de ne nous avoir fait échouer que deux fois sur le sable, dont il avoit même eu l'adresse de nous débarrasser assez promptement, se crut assez habile pour risquer un coup de sa tête. La rivière se divisoit en deux bras; le plus gros à la gauche, & l'autre à la droite. La terre qui étoit entre deux, parut une île au pilote; il enfila le plus petit bras, qu'il prétendoit être le chemin le plus court. Les ouvriers s'aperçurent bientôt que l'eau n'avoit plus de courant, & ils représentèrent à notre pilote que nous étions dans un cul-de-sac. Il s'entêta, & nous mena encore

(u) Le *quas* est une boisson aigrelette, faite avec de la farine, qu'on délaye dans de l'eau & qu'on laisse fermenter, ou de pain sans levain, sur lequel on verse de l'eau, & qu'un peu de chaleur met en fer-

mentation. On se sert souvent, au déaut du *quas*, d'une bière fort légère, qu'on fait sur le champ en versant de l'eau sur la drêche qui reste après avoir brassé la bière, en la laissant un peu fermenter.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

cinq werstes plus loin; mais enfin ne voyant point d'issue, il gagna la côte, & monta sur un arbre, pour en chercher des yeux: il n'en trouva point, & nous fûmes obligés de retourner sur nos pas. Nous passâmes devant *Swiesk-Gorod*, ville située sous le gouvernement de Casan, & qui se trouvoit éloignée de nous de deux werstes dans les terres. Quelques églises de pierre, dont elle est ornée, lui donnoient assez d'apparence. Nous eûmes bientôt après la vue de la slobode Griwa, & le froid étant devenu insupportable nous y fîmes pointer en droiture. Un instant après, nous fûmes pris dans les sables qui rendent cet endroit inabordable. Le froid excessif qu'il faisoit, nous paroissant dans ces circonstances ce qu'il y avoit de plus dangereux pour nous, nous mîmes pied à terre pour nous réchauffer en courant: nous rentrâmes ensuite dans la chaloupe. Peu de tems après, nous arrivâmes près du bourg d'*Uflon*; de-là nous fîmes route en droiture vers l'embouchure de la riviere de *Casanka*, où nous parvînmes enfin, après tant de peines, vers les deux heures après-midi. Près de l'embouchure il y avoit un poste, où nous demandâmes des nouvelles de notre bâtiment. On nous dit que, depuis le dimanche, il n'en étoit point entré dans le Casanka. Nous fûmes d'autant plus étonnés de cette réponse, qu'un soldat de Casan venoit de nous assurer qu'il avoit vu notre bâtiment remonter cette riviere. Nous y entrâmes aussitôt, & n'ayant trouvé aucune trace de notre compagnie, nous arrivâmes fort tristes à *Casan*."

Arrivée de
MM. Gmelin
& Muller à
Casan.

» Nous étions accablés de sommeil, affaînés & glacés de froid; il nous auroit fallu un bon gîte. Nous en fîmes demander à *Platon Iwanowitsch Muschin Puschin*, Stathalter du lieu. On nous assigna un assez mauvais logement; mais nous nous en consolâmes par l'espérance qu'on nous donna de trouver du vin & de l'eau-de-vie. Nous achetâmes en effet pour trente copeques un *galenot* de vin blanc, & pour vingt-cinq copeques un *demi-galenot* d'eau-de-vie de France. Le vin est apporté dans cet endroit de *Makariew*; son goût approche assez de celui du cidre; il est fort, mais assez agréable à boire. L'eau-de-vie est passable, quoiqu'un peu renforcée de poivre. Nous fûmes fort heureux d'avoir trouvé de quoi corriger le quas que nous avions bu depuis quelques jours. Après nous être allés bien reposés, l'inquiétude nous reprit le matin sur le sort de notre bâtiment. Cependant il fallut songer à faire quelques provisions, pour nous donner le tems d'attendre les événemens. Il nous restoit heureusement environ dix roubles que M. Muller avoit portés avec lui, pour acheter des habillemens de *Tschuwafches*. Nous fîmes emplette de vivres, d'ustensiles & d'un peu de mauvais linge. Il falloit tout faire cuire dans le poêle qui sert à chauffer la chambre, & nous étions continuellement enfumés. Toutes ces incommodités m'ennuyèrent; je courus dans la ville pour chercher les moyens d'être un peu plus à notre aise, & je vins à bout de déterrer un homme de ma profession, le Sieur *Speer*, chirurgien de la garnison. Je l'engageai par tous les motifs capables de toucher un homme sensible à nous secourir. Il fit d'abord chercher M. Muller, & il nous donna d'entrée de jeu un bon souper & de bons lits. Le lendemain ayant repris de nouvelles forces, nous allâmes nous promener sur le bord du Casanka, & nous apprîmes d'un soldat que

notre bâtiment venoit d'entrer dans la riviere. Nous retournâmes dîner chez le chirurgien, & bientôt on vint nous dire que notre bâtiment étoit arrivé devant la forteresse. Nous nous y rendîmes aussitôt, nous embrasâmes notre compagnie & nous passâmes fort joyeusement la soirée."

„ AVANT l'arrivée de notre bateau, nous avions présenté un Mémoire à la Chancellerie, pour qu'on nous fournît un logement & nos autres besoins. Mais ayant retrouvé nos habits, nous allâmes solliciter nous-mêmes de vive voix le Statthalter. Il nous promit une prompte expédition, & il envoya sur le champ pour cet objet à l'hôtel-de-ville; ce ne fut cependant que trois jours après qu'on nous assigna des logemens convenables."

„ LE 22 du mois, dès le matin, le Statthalter nous fit dire qu'on célébreroit, ce même jour, une fête en l'honneur de Notre-Dame de Casan, & il nous invitoit d'y assister. Nous nous rendîmes à son hôtel vers les dix heures: il descendoit alors l'escalier, accompagné du Sous-Statthalter & d'autres personnes distinguées de la ville, pour se rendre en cérémonie à la cathédrale, & nous nous rangeâmes à sa suite. Arrivés à l'église, nous vîmes l'Archimandrite faire les fonctions de l'Archevêque, qui étoit à Petersbourg. Il y avoit encore deux Abbés (*Igumeni*), & quelques Diacres, vêtus comme l'Archimandrite, en habits pontificaux. A notre arrivée, le clergé se mit en ordre. On apporta l'évangile & quelques images, & la procession commença. L'évangile & les images étoient portés devant l'Archimandrite. Le Statthalter, avec sa suite, dont nous faisons partie, suivit le clergé, & la procession se rendit au couvent de Notre-Dame de Casan, monastere de religieuses. Lorsqu'on fut arrivé devant la porte, on lut quelque passage de l'évangile, & l'on encensa. On vit ensuite arriver l'abbesse & quelques religieuses avec l'image de Notre-Dame de Casan. C'étoit un tableau peint sur bois, où la Vierge étoit représentée, tenant l'Enfant Jésus sur son bras. Elle étoit parée d'une couronne & d'un collier si magnifiques, que la seule façon de joaillier avoit coûté 300 roubles. Cette figure est l'ouvrage d'un ecclésiastique, à qui l'on prétend qu'apparut la Vierge, & qui la peignit le lendemain, trait pour trait, telle qu'il l'avoit vue."

„ IL est bon d'observer, à cette occasion, qu'il y a toujours dans le clergé Russe des ecclésiastiques qui se mêlent de peinture, & qui se font un bon revenu des tableaux de piété qu'ils peignent pour l'usage des Eglises. L'abbesse ayant fait le compliment ordinaire au magistrat, l'image de la Vierge fut portée processionnellement devant lui jusques à l'église qui dépend du monastere, où elle est gardée. Cette procession fut suivie d'une espece de panegyrique. Pendant le service on apportoit de toutes parts quantité de cierges de différentes grosseurs, avec lesquels on remplaçoit continuellement ceux que portoient les flambeaux, & qu'on remettoit à mesure dans une grande caisse. On dit que le couvent n'a d'autre revenu que le produit des cierges qui lui restent, & dont le nombre dépend du degré de dévotion de ceux qui les apportent. Après le sermon, on commença la liturgie & les prières ordinaires; ce qui termina la cérémonie. Au sortir de l'église, *Neset Miquitiz Kudraszow*, premier Commissaire de l'Amirauté de Casan, nous pria tous à dîner, & nous nous y rendîmes sur le champ, parce qu'il étoit midi.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Réunion de
la troupe Aca-
démique.

Fête de la
Vierge de Ca-
san.

Festin, où
les Académi-
ciens font in-
vités.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Nous y trouvâmes une nombreuse assemblée distribuée dans deux salles: dans l'intérieure étoient les femmes, & dans l'extérieure les hommes. Les deux compagnies se mirent aussitôt à table, & elles furent servies à la manière du pays. On donna de la bière à ceux qui en demandoient; il se but aussi beaucoup de vin blanc & rouge: le blanc étoit un bon vin de France, le rouge étoit du vin d'Asracan, qui me parut insipide. On but, dans de grands verres, la santé de l'Impératrice & de la Famille Impériale, & ensuite dans de petits verres, celles du Prince *Tscherkaski*, du Statthalter, qui étoit avec nous, & du Knees *Demetri-Michaelowitz Galizsin*, son parent. On servit au dessert du punch fait avec de l'eau-de-vie commune & du jus de citron. Les Dames vinrent après le repas nous saluer avec des gobelets pleins de punch, & chacun fut obligé de leur faire raison. Nous avions eu pendant le repas une assez bonne musique; après être sorti de table on dansa des menuets & des polonoïses. Nous vîmes passer en revue toutes les beautés de l'autre salle, & quelques femmes étoient horriblement sardées. La fête dura jusqu'à minuit, mais nous nous retirâmes dès sept heures du soir."

„ LE 23 nous allâmes occuper les logemens qui nous avoient été distribués par l'hôtel-de-ville: c'étoient des maisons de marchands, infectées de punaises & de tarakanes, mais où nous avions du moins de quoi nous étendre. Nous fîmes construire une cuisine, & dans deux jours nous fûmes passablement arrangés."

Séjour à Casan.

„ NOUS allâmes le 26 au couvent de *Silandowo*, situé sur le bord du Casanka, environ à deux werstes de Casan. Nous y trouvâmes un Archimandrite avec qui nous nous entretenîmes en Latin; il étoit arrivé depuis peu de Kiow, où il avoit rempli la place de Professeur. Il nous prit pour des Philosophes, & nous parla beaucoup d'un Maître de Philosophie qu'il avoit amené de Kiow. Nous désirâmes de le connoître. On nous fit voir un homme aussi gros qu'une tonne, qui avoit le front étroit & le nez pointu, avec des joues pâles, au milieu d'une troupe de petits garçons *Tschuwafches*, *Tscheremissches*, *Mordunes*, *Calmoucs* & *Tartares*, auxquels il enseignoit la Philosophie. Ils entendoient peu la langue Russe, mais le Philosophe avoit le secret de leur apprendre cette langue en même tems que la Philosophie. Voici ce que c'est que ces enfans."

„ ON a établi dans ce couvent une école, dans laquelle on enseigne la langue Russe, les principes de la religion Chrétienne, la langue Latine & la Philosophie. Ces enfans sont choisis dans toutes les nations par des gens entendus qui les enlèvent à leurs parens, & leur choix tombe principalement sur ceux qui paroissent les plus éveillés. On espere avec le tems en faire des sujets propres à convertir leurs nations au Christianisme. C'est par cette raison qu'on ne les laisse jamais aller avec des enfans Russes, & que dans leurs heures de récréation on les laisse toujours parler leur langue naturelle. L'Archimandrite leur fit réciter devant nous quelques vers en langue Russe, & ensuite dans leur propre langue. Ils s'en acquitterent fort bien, & nous remarquâmes, entr'autres, deux de ces enfans qui nous parurent promettre beaucoup. La nuit étant venue, nous regagnâmes la ville."

„ NOUS fûmes plusieurs jours sans sortir de notre logis: il fallut attendre

que la Chancellerie nous eût envoyé un interprète pour pouvoir communiquer avec les étrangers qui se trouvoient dans la ville. Nous employâmes ce tems de résidence à arranger nos Observations."

„ Le 9 Novembre, nous nous transportâmes à une heure après-midi à une *Metsched*, ou temple Tartare. Il y en a quatre dans la Slobode Tartare, qui est un peu séparée de la ville, & près du lac *Bulak*. La *Metsched* que nous visitâmes, & dont l'architecture est peu différente de celle du pays, étoit un bâtiment carré de bois, surmonté d'un clocher & entouré d'une galerie, sans cloches ni croix. Elle est dans le rang des autres maisons, mais un peu isolée de chaque côté. On y monte de la rue par un perron de quatre à cinq marches, & l'on entre d'abord par une petite porte dans une espèce de vestibule. C'est-là que les Tartares ôtent leurs souliers, pour entrer dans le temple par une autre porte qui est vis-à-vis la première & toute semblable. Après avoir admiré la quantité de souliers qu'on avoit laissés dans le vestibule, l'adresse de ces gens-là à distinguer chacun sa chaussure, ou quelques-uns même à changer de mauvais souliers contre de bons, nous entrâmes sans autre cérémonie dans le temple. C'étoit un bâtiment carré percé de quantité de fenêtres & fort clair. Près de la porte à droite, il y avoit un poêle, qui répandoit une chaleur douce dans toute la pièce & qui portoit sur quatre colonnes. Au dessus de la porte étoit une petite tribune, dans laquelle il y avoit des chantres. Vis-à-vis de la porte, & au milieu du mur opposé, étoit une espèce de niche où se tenoit l'*Abiss* ou prêtre Tartare, la face tournée vers le peuple. A sa gauche, & vis-à-vis du poêle, étoit une place plus élevée, où il falloit monter quelques marches, & l'on y voyoit un pupitre avec quelques livres. Cette place étoit éclairée par une fenêtre particulière qui jetoit beaucoup de clarté sur le pupitre; on y marchoit entre les colonnes sur des tapis. Cet emplacement est le sanctuaire du temple, & il ne nous fut pas permis d'y marcher avec nos souliers. Le temple étoit tout plein, & les Tartares y étoient rangés par files avec beaucoup d'ordre. Ils étoient assis les jambes croisées à la mode des Turcs, & tous le bonnet sur la tête. Aussitôt qu'un Tartare entroit, il joignoit le rang qui n'étoit pas rempli, se laissoit tomber sur les genoux & s'asséyoit. Nous entrions au moment que l'*Abiss* faisoit une lecture en chantonnant, & nous nous tîmes près de la porte, la tête couverte. Les Tartares gardoient un profond silence pendant la lecture de l'*Abiss*, & avoient toujours les mains jointes. Un instant après, on entendit chanter; ce chant ne fut pas long & ne nous parut point désagréable. L'*Abiss* revêtu des habits sacerdotaux de la religion, monta ensuite à la place élevée pour lui à sa gauche, & lut quelque chose d'un livre Arabe très-bien écrit. Je ne sçais si c'est le génie de la langue, ou si ce prêtre avoit un défaut dans l'organe, il prononçoit tout d'une manière si gênée, que nous peinions à l'entendre. En lisant, tantôt il montoit une marche plus haut, tantôt il en descendoit une plus bas. Enfin, il cessa de lire & revint à sa première place. Les chantres recommencèrent leur musique qui dura assez longtems. Le sort de la cérémonie parut pour-lors commencer. L'*Abiss* marmotta quelques mots, & jamais troupes bien exercées ne firent de mouvement plus prompt que le fut celui des Tartares en entendant

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Temple de
Tartares.

Cérémonies
religieuses
des Tartares.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

ces paroles. A l'instant, ils se dressèrent droits comme des cierges; mais leurs mouvemens depuis furent moins uniformes. On voyoit bien qu'ils étoient en priere, puisqu'ils tenoient chacun son chapelet & qu'on entendoit un bruit sourd. Tantôt ils se bouchoient les oreilles avec les doigts; tantôt ils passoient la main sur leur visage, & principalement sur la bouche, ce qu'ils faisoient exactement, quand on chantoit les mots *lailaha illalahu Mahammeden rasululja*. Souvent, comme s'ils vouloient ramasser quelque chose à terre, ils s'inclinoient fort bas & se redressoient tout de suite; quelquefois ils se jetoient tout-à-fait par terre, y restoient pendant quelques minutes, puis se relevoient à demi & retomboient encore. Celui qui avoit fini sa priere, s'en alloit sur le champ: ainsi le temple dans un quart-d'heure fut vuide, à l'exception de quelques dévots qui allerent l'un après l'autre s'asseoir autour de l'Abis. La nuit commençoit à tomber, & nous étions trop éloignés pour bien distinguer ce qu'ils faisoient, mais nous entendions le bruit des chapelets qui se remuoient rapidement. Ceci nous parut durer trop longtems, & nous quittâmes la partie. Nous nous fîmes conduire à travers toute la slobode Tartare, & de-là dans une slobode Russe, contiguë à la premiere, dont elle n'est séparée que par des *ragattes* (v). Nous aurions bien voulu pousser jusqu'à l'extrémité du lac Bulak, si les chemins avoient été praticables. Nous regagnâmes promptement la ville, & en chemin nous vîmes encore la maniere dont les Tartares & les Turcs appellent leur monde au service. Un homme monté au haut d'un clocher, appelé *Maafin* en langue Tartare, & *Minaret* chez les Turcs, crioit ou plutôt chantoit de toute sa force. Il n'avoit pas crié longtems, qu'on voyoit les croyans du Musulmanisme courir en foule au temple. Nous apprîmes à cette occasion, que les Tartares ont chaque jour cinq offices différens: le premier, à la pointe du jour; le second, vers les dix heures du matin; le troisieme, à midi; le quatrieme, à quatre heures; & le dernier, à six heures.

Description
des Jakutes.

LE 14, on nous fit voir des *Jakutes*: c'étoit une fille & un garçon. La fille avoit quatorze ans, & le garçon 11. Ils avoient été amenés de leur pays par ordre de la cour; ils voyageoient déjà depuis près de trois ans, & devoient partir dans deux jours pour Petersbourg. Leur habillement ne les auroit pas fait prendre pour des étrangers. Ils avoient resté deux ans à Tobolsk, où on les avoit habillés très-proprement à la mode du pays. Ils ressembloient par la forme du visage aux Calmoucs. Ils avoient le nez plat, de petits yeux, un visage presque rond & des cheveux noirs. Leur visage étoit peint de plusieurs couleurs, ce qui n'est point du tout l'usage des Jakutes; mais on l'avoit fait faire à ceux-ci, parce qu'on n'avoit pu avoir de *Tunguses* qui se barbouillent de cette maniere, & que la cour avoit demandé des visages peints. Les figures tracées sur ces visages étoient assez régulières & bleuâtres. M. de la Croyere nous montra sur différens endroits de son corps plusieurs figures semblables de la même couleur, que les Sauvages Américains lui avoient incrustées dans la peau jusqu'à la chair, avec trois aiguilles très-fines, ferrées ensemble, & dont les pointes avoient été trempées dans

(v) Barrières ou poutres garnies de pointes de bois, qui servent à fermer les rues.

de la poudre à canon. Mais on nous assura que les figures des Jakutes étoient cousues avec du fil. A la suite de ces Jakutes, il y avoit quelques animaux étrangers, qui se trouvent communément dans les environs de *Jamschewi*. Nous ne pûmes pas bien les distinguer, à cause de l'obscurité de la nuit; nous apprimes seulement qu'on les appelloit en Russe *Marali*. Le 17, nous fîmes amener ces animaux à notre logis. Il y en avoit sept, six mâles & une femelle. Ils étoient fauves; & par leur figure, ainsi que par leur bois, ils ressembloient exactement à des cerfs: aussi n'étoit-ce pas autre chose.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Le 5 Décembre, M. le Major de la Moche, dont nous avions reçu bien des politesses pendant notre séjour à Casan, nous fit inviter à voir le serment des Tartares & des Wotjacks nouvellement enrôlés. Un écrivain Russe lut aux Tartares le serment en langue Russe; il leur fut expliqué dans leur langue par un Abis présent à la cérémonie. Pendant la lecture, ils étoient à genou, & après l'avoir entendue, avec l'interprétation, ils baisèrent le Koran que l'Abis leur présenta ouvert. On lut aux Wotjacks le même serment, qui leur fut expliqué de même en leur langue par leur Sotnik (x) aussi présent, car ils n'entendent presque point le Russe, ou ne veulent pas l'entendre par entêtement. On leur présenta ensuite deux épées nues croisées. Ils s'approchèrent les uns après les autres, & l'on donna à chacun, par-dessus les épées, un petit morceau de pain coupé en forme de dez & trempé dans le sel; ils le reçurent presque à genou, & l'avalèrent tout de suite. Cette cérémonie signifie qu'ils consentent que ce morceau de pain leur donne la mort, s'ils ne font pas fidèlement leur service.

Enrôlement
des Tartares
& des Wot-
jacks.

Le 9 Décembre, nous fûmes invités à dîner chez le Statthalter. Nous y trouvâmes une assemblée très-nombreuse, & entr'autres beaucoup d'ecclésiastiques, à qui le Statthalter sembloit marquer beaucoup de respect. La table étoit toute servie en malgre. On portoit beaucoup de fantés, mais on ne forçoit personne à boire. Après le repas, on présenta du punch fait avec de mauvaise eau-de-vie, & nous nous retirâmes de bonne heure.

La ville de Casan, chef-lieu du gouvernement de ce nom, est située sur le rivage gauche du Casanka, à sept werstes de son embouchure où elle se jette dans le Wolga. Elle a une belle forteresse bâtie de pierre, & située dans un endroit élevé. Cette forteresse est la demeure du Statthalter & du Commandant. Ce dernier est un zélé Luthérien, quoiqu'il n'entende point d'autre langue que le Russe. Cette forteresse renferme aussi la cathédrale (*Sobor* ou *Solornaja Zerkow*), comme c'est l'usage dans toutes les forteresses de l'Empire Russe. Près de l'entrée à gauche, est un couvent avec son église, fondés l'un & l'autre par le Czar Iwan Basilowitz. On voit encore dans la forteresse un arsenal bâti de pierre. Il est permis à tout le monde, même aux Tartares, d'entrer dans la forteresse; ils sont même souvent obligés d'y entrer malgré eux, parce qu'elle renferme aussi la chancellerie du gouvernement, où il faut quelquefois paroître. Personne de ceux que nous avons questionnés, n'avoit entendu dire que l'entrée de la forteresse

Description
de Casan.

(x) Mot Russe, dont la signification revient à celle du mot Latin *Centurio*. Le Sotnik commande cent paysans.

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1733. eût jamais été défendue aux Tartares, comme *Olearius* l'avance mal-à-propos.

DANS l'endroit le plus élevé de la ville, il y a un beau magasin pour les marchandises, construit de pierre, composé de boutiques fort spacieuses, & où l'on trouve toutes sortes de marchandises étrangères & du pays. Les premières y sont à-peu-près au même prix qu'à Petersbourg. Les Tartares ont dans ce magasin leurs boutiques particulières, où ils vendent des marchandises de Perse, qui sont presque toutes des étoffes de soie. A peu de distance de ces boutiques, est un marché, où l'on vend des pommés, des noix, &c. & de la poterie; plus loin il y en a un autre où l'on achète des traîneaux, des voitures, &c. A l'autre extrémité de la ville, qui est presque inhabitée, sont les boucheries. Le marché au foie, est du côté de la slobode Tartare. A un autre bout de la ville, on trouve une fabrique de draps, établie aux dépens de l'Empereur, par un Russe nommé *Iwan Asanasewicz Mekleew*. Ce particulier avoit amassé tant de richesses, soit par cette fabrique, soit par quelque autre commerce, qu'il a fait bâtir à ses dépens la cathédrale de St. Pierre & St. Paul, & sept églises paroissiales, toutes de pierre. Tous les gentilshommes qui ont des terres dans le district de Casan, sont obligés, par ordre de la cour, de fournir une certaine quantité de laine à cette fabrique. Les draps qui s'y font, sont vendus à la couronne à un prix fixe & employés à habiller les soldats. Le possesseur de la fabrique étoit alors *Asanassi Feodorowicz Mekleew*, cousin du précédent.

ENVIRON au milieu de la ville, est un hôpital bâti de bois pour la garnison de Casan, qui consiste en trois régimens.

DERRIERE la slobode Tartare, il y a le *Kaban Osero*, d'où la rivière de Bulak s'écoule par le milieu de la ville-basse. On préfère son eau à celle du Casanka, & quelques-uns prétendent même que cette dernière est mal-saine; du moins ne vaut-elle rien pour le thé.

Départ de Casan.

NOUS quittâmes Casan le 12 Décembre, vers les neuf heures du soir, & nous arrivâmes à une heure après-midi à *Wuschmaja-Gora*. De-là nous pousâmes jusqu'à *Tschipschugi*, où nous arrivâmes vers les sept heures du matin. Nous pousâmes ensuite par *Katschielina*; nous arrivâmes vers les quatre heures du soir à *Kursa*; le lendemain à cinq heures du matin à *Schickschi*; à deux heures après-midi à *Ulga*, & le soir à huit heures & demie à *Serednia-Schun*. *Katschielina* & les villages suivans sont tous habités par des Tartares. Nous eûmes occasion, chez ces peuples, de voir beaucoup de choses assez nouvelles pour nous. Ils sont de la religion Mahométane, & ont par conséquent chacun autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Leurs habillemens sont les mêmes que ceux des Russes; mais les hommes ont la tête rasée, & plusieurs d'entr'eux portent la barbe en pointe. Notre hôte de *Kursa* avoit quatre femmes, & comme il étoit alors à Moscou, il nous fut d'autant plus aisé de les voir. Elles vinrent les unes après les autres nous rendre visite, & nous firent beaucoup de politesses. Elles auroient été charmées de s'entretenir avec nous, mais nous n'avions pas toujours un interprète sous la main. Elles tirèrent de leurs poches des noix mêlées avec quantité de petits oignons qu'elles paroissent aimer beaucoup, & elles nous en

Habitations, usages & mœurs des Tartares.

nce mal-à-

in pour les
cieuses, &

Les pre-
tartes ont
marchandi-
de distance

noix, &c.

traîneaux,

l'inhabitée,

de Tartare.

établie aux

kleew. Ce

, soit par

rale de St.

Tous les

bligés, par

e fabrique.

employés

lli Feodo-

ur la garni-

riviere de

à celle du

mal-saine:

du soir, &

De-là nous

heures du

rs les qua-

à *Schickt-*

demie à

és par des

p de cho-

e, & ont

r. Leurs

es ont la

otre hôte

nous fut

tres nous

été char-

interpre-

e quanti-

s nous en



DIVERS HABILLEMENS DES FEMMES DE SIBÉRIE.

pré
nâ
dan
cor
rine
ces
sien
ban
tout
dan
pen
la f
nou
mai
à p
pou
affe
par
ma
de
du
cha
I
rels
diffé
riva
oie
che
tule
I
& c
un
inf
la t
une
les
le r
de
I
C
ren
ma
tou
ce
ma
en

présenterent. Comme en ce moment nous prenions le thé, nous leur donnâmes du sucre, qu'elles mangèrent avidement. Une de ces femmes étoit dans ses grands atours: elle avoit une coëffe garnie de vieux copeques & de corail, qui lui couvroit presque toute la tête, & un anneau passé dans la narine droite; le reste de son habillement étoit Russe. Dans la compagnie de ces femmes, il y avoit une jeune personne qui portoit ses cheveux à la Rus-sienne. Ils étoient tressés par derrière, & la tresse étoit terminée par un ruban, dont les deux bouts entrent dans l'écharpe dont elle avoit le corps entouré, & pendoient en devant. Cette jeune Tartare avoit des anneaux passés dans les oreilles, & réunis par une chaîne jaune garnie de copeques, qui pendoit assez bas sur sa poitrine. Dans cette même compagnie étoit encore la fille de notre hôte, qui étoit venue dîner avec les quatre femmes. Elle nous raconta que son mari avoit payé pour elle dix-huit roubles de *kalun* (y); mais que son pere avoit rendu l'argent. Les Tartares n'ont point de chambres à poêle & à bain; mais dans chaque chambre il y a deux cheminées, l'une pour se chauffer, l'autre pour faire la cuisine. Leurs chambres ont un air assez propre; il y a des bancs larges & bas, sur lesquels on trouve presque partout un tapis arrangé selon les facultés du maître de la maison, avec un matelas ou coussin, pour asséoir les étrangers plus commodément. Au lieu de vitres aux fenêtres, ils se servent de la membrane extérieure de l'estomac du veau étendue sur des châssis; ce qui donne assez de clarté dans leurs chambres.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Les Tartares, en général, nous ont paru bonnes gens, officieux, humains, tels enfin qu'ils nous ont forcés d'attacher au nom de *Tartare* une idée toute différente de celle qu'on s'en fait en Europe. Nous trouvions partout, en arrivant, des présens destinés pour nous sur une table: c'étoit ordinairement une oie plumée & un pain, ou une espece de gâteau. Nous eûmes de plus à Ulga, chez un *Sornik* à son aise, une assiette d'étain pleine de miel, avec trois spatules de bois, & une autre assiette remplie de noisettes.

Les Tartares ont un instrument de musique que les Russes appellent *Gusli*, & qui ressemble à une harpe. Il est monté de dix-huit cordes de boyau sur un chevalet fort bas, derrière lequel elles sont arrêtées. La tablature de cet instrument est telle: la première & la seconde cordes différent d'une quinte; la troisième est d'un semi-ton plus élevée que la seconde; la quatrième fait une tierce avec celle-ci, comme la cinquième en fait une avec la quatrième; les autres, jusqu'à la dix-huitième, différent toutes d'un ton entr'elles. Quand le musicien veut jouer de cet instrument, il est assis & il se sert des deux mains; de la droite pour la basse, & de la gauche pour le dessus.

Nous partîmes très-contens des Tartares. Nous arrivâmes le lendemain à

(y) C'est un don que le marié ou ses parens sont obligés de faire aux parens de la mariée. La même chose est en usage chez toutes les nations payennes de la Sibérie; si ce n'est que ce don se fait non en argent, mais en chevaux, en moutons, en bestiaux, en rennes, en fourrures, &c. Le don augmente & diminue, selon le mérite de la mariée, ou la fortune des parens. On entend rarement parler de la restitution de ces sortes de dons. Les Tartares sont les plus polis de tous les peuples de la Sibérie; & en général, les Mahométans le sont beaucoup plus que les Idolâtres.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

Description
des Wot-
jacks.

sept heures du matin à *Bolchoi Saramak*; à une heure après-midi à *Makanpilga*, & à une heure après-minuit à *Kaxia*. Le lendemain 16 du mois, vers les neuf heures du matin, nous gagnâmes *Sirijes*. Ces quatre villages sont habités par des Wotjacks. Nous trouvâmes encore chez ces peuples des choses bien étrangères pour nous.

ILs ont tous des cheveux roux, hommes & femmes. L'habillement des hommes est Russe, & leurs cheveux sont coupés fort courts. Les femmes ont des habillemens différens, selon les trois âges qui les distinguent le plus: les vieilles sont habillées à la Russe; les jeunes ont aussi une robe à la Russe, mais dont les manches sont fendues vers le milieu à la Polonoise; elles y passent les bras, & le bas des manches est arrêté dans l'écharpe ou dans la ceinture qui leur serre le corps. Elles portent sur la tête une coëffe étroite d'écorce de bouleau, aux deux côtés de laquelle sont attachées par le haut des barbes de deux doigts de large, qui pendent par derrière & sont garnies des deux côtés de bandes d'une étoffe à jour ou de mauvaises franges. Cet ajustement ressemble beaucoup aux anciennes coëffures élevées des Européennes. Les Wotjacks un peu distinguées portent une espèce de calotte bordée de six rangs de rubans, qui sont garnis de corail, & entremêlés d'ornemens, de copeques d'argent ou d'étain. Cette calotte est pointue par en haut, & garnie pareillement en hauteur de huit étages de rubans. Leurs cheveux sont entrelacés à la manière Russe, & forment deux tresses terminées par des houppes. Les femmes, ainsi que les filles, sont fort timides, & nous fûmes obligés de garder avec elles un grand sérieux, pour ne pas les effrayer. Les Wotjacks n'ont presque point de religion. Ils croient un Dieu qu'ils appellent *Jumar*, & dont, selon eux, le séjour est dans le soleil; mais ils ne lui rendent presque point de culte. Quand il leur arrive quelque affliction, ils s'adressent à une espèce de prêtre appelé *Dona*, & qui est à peu près comme le *Jumassé* des *Tschuwassches*; ils lui content leurs peines, & lui demandent conseil. Nous fîmes chercher un de ces *Dona*, & nous le consultâmes sur ce qui nous vint d'abord dans l'esprit. Son art consistoit à remuer un peu de tabac à fumer, soit à sec dans la main, soit avec de l'eau-de-vie dans une tasse: il prononçoit ensuite son oracle, tel qu'on peut bien l'imaginer. Les Wotjacks n'ont point de fêtes; ils nous dirent bonnement qu'il étoit fête chez eux, quand ils avoient bien à boire. Ils connoissent pourtant la fête de Noël, qu'ils appellent *Roschdowy*, mais elle n'a point chez eux de jour fixe; ils la célèbrent deux ou trois jours plutôt ou plus tard, c'est-à-dire, le jour que leurs bières, qu'ils brassent exprès pour cette occasion, sont prêtes à boire. Au reste, ils ne manquent pas de bon sens. Je leur fis voir une montre, & je leur dis qu'elle marquoit à chaque instant l'heure du jour. „ C'est donc, me „ répondirent-ils, un *Sohnzschka*, ou petit soleil? ” Ils sont d'une grande pauvreté: ce ne fut qu'à *Makanpilga*, où l'on put nous faire présent d'une oie. Ils s'occupent principalement de la chasse. Aussitôt qu'il gele, ils courent les bois, & tuent des ours, des renards, des loups, des lievres, des écureuils, les uns avec l'arc, d'autres, mais en petit nombre, à coups de fusil.

LES scènes de la Sibérie sont extrêmement variées. Nous partîmes ce même jour de *Sirijes* & nous arrivâmes à quatre heures après-midi à *Werchnoi-*

di à Makan-
6 du mois,
atre villages
peuples des

villement des
s femmes ont
le plus: les
a Rusienne,
elles y pas-
dans la cein-
étroite d'é-
le haut des
garnies des
s. Cet ajus-
Européennes.
te bordée de
nemens, de
haut, & gar-
eux sont en-
des houpes.
es obligés de

Les Wot-
ils appellent
s ne lui ren-
tion, ils s'a-
ès comme le
mandent con-
es sur ce qui
deu de tabac
une tasse: il
es Wotjacks
e chez eux,
noël, qu'ils
; ils la céle-
ur que leurs
boire. Au
ontre, & je
st donc, me
une grande
résent d'une
, ils courent
es écureuils,
fil.

partimes ce
à Werchnoi-



AUTRES HABILLEMENS DES FEMMES DE SIBÉRIE.

Pob
fem
pro
pres
jack
bits
la c
derr
plus
cor
coë
épar
d'un
fort
autr
nie
min
enc
ge l
La
la n
lun
mei
l'ha
que
curi
mai
mai
ga
pre
de
fon
nio
tou
fins
Tar
me
&
qu'
par
fon
pre
cha
cri

Pobju, village des *Tscheremisches*, où tout ce que nous vîmes, hommes & femmes, étoient ivres. Il se faisoit dans ce village une nôce, ce qui nous procura l'occasion de voir les habillemens des deux sexes. Les hommes sont presque tous habillés à la mode Russe; & les femmes, comme chez les *Wotjacks*, s'ajustent selon les différens âges. Les jeunes portent deux sortes d'habits, mais la différence entr'elles, ainsi qu'entre les vieilles, ne consiste que dans la coëffure. Les unes portent deux cercles, dont l'un entoure la tête devant & derriere, & l'autre tombe du haut en bas. Le premier cercle est beaucoup plus large que l'autre; il est garni d'un rang de copeques, d'ornemens de corail & de rubans attachés en zigue-zague. (Tous les détails de cette coëffure sont la matiere d'une longue description, dont nous croyons devoir épargner l'ennui aux Lecteurs). Les deux cercles de la tête sont surmontés d'un bonnet très-haut, qui ressemble à un bonnet de grenadier; les cheveux sortent sur le devant du bonnet, & derriere, ils sont tortillés en rond. Une autre jeune femme avoit sur la tête une espece de calotte peu large, & garnie de même de copeques & d'ornemens de corail. Cette calotte étoit terminée par une queue formée par un ruban large d'un pouce. Nous vîmes encore une jeune fille d'environ quinze ans, qui n'avoit sur la tête qu'un linge brodé par derriere dans le goût des tapis de Perse, & terminé en triangle. La personne étoit fort jolie, & son pere l'avoit présentée ce jour même pour la marier; mais personne n'avoit voulu donner plus de cinq roubles de kalun, & le pere en demandoit dix. Il résolut donc de la garder pour une meilleure occasion. Nous observâmes encore bien d'autres singularités dans l'habillement des *Tscheremisches*, & nous remarquâmes, entre autres, quelques femmes qui portoient de petits grelots à leurs pieds. Nous étions fort curieux de voir le forcier du village, ou, comme ils l'appellent, le *Woroſchei*; mais il étoit absent, à ce qu'on nous dit, ou s'étoit caché.

Nous quittâmes *Werchnoi Pobju* vers les cinq heures du soir, & le lendemain 17 Décembre, nous arrivâmes à huit heures du matin à *Koetscho Pilga*, village de *Wotjacks*. Ces *Wotjacks*-ci nous parurent tous différens des premiers: je ne puis mieux les comparer, pour l'obstination, qu'aux payfans de Finlande. Sur cent questions, à peine répondoient-ils un mot, & tous font semblant de ne pas entendre le Russe; au lieu que ceux que nous venions de quitter, se donnoient toutes les peines imaginables pour satisfaire à tout ce que nous leur demandions. C'est peut-être parce qu'ils sont plus voisins des Tartares, & par-là plus sociables; car, comme je l'ai déjà dit, les Tartares sont fort affables; & ceux qui ont passé trente ans parlent ordinairement assez bien la langue Russe & la *Tscheremische*. Les *Tscheremisches* & les *Wotjacks* parlent aussi le Tartare & le Russe; mais les derniers, à ce qu'ils nous dirent, n'entendent pas un mot du langage des *Tscheremisches*, parce qu'ils conversent fort peu avec cette nation.

De ces nations différentes, les Tartares; & après eux les *Tscheremisches*, sont les plus propres. Les *Wotjacks*, au contraire, vivent dans une mal-propreté étonnante. Cependant les uns & les autres n'ont pas de bains ni de chambres à poëles, & leurs habitations ressemblent à celles des Tartares décrites plus haut. Leurs chambres, au reste, sont aussi remplies de fumée

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

que celles du peuple Russe, car ils ne brûlent point de chandelles, mais du *Luschinki* (2). Leur viande est de la chair de cheval, d'ours, de vache & d'écureuil. Les *Wotjacks* & les *Tscheremisches* mangent aussi du cochon, mais en élevant rarement chez eux: quant aux Tartares Mahométans, leur loi ne leur permet pas d'en manger.

ÉTANT arrivés à *Koetscho Pilga*, nous avions deux chemins devant nous, l'un par lequel on traversoit tous les villages jusqu'à *Offa*, l'autre par *Sarapul*. Le dernier a dix werstes de détours; cependant nous le choisîmes, dans l'espérance d'apprendre quelque chose de positif sur la construction de cette ville & sur les lieux voisins. Nous partîmes à midi, & quoique nous eussions résolu d'aller d'une seule courée jusqu'à *Sarapul*, un de nos traîneaux qui se cassa, nous obligea de nous arrêter dans le village de *Bugrusch Jefschnoi*. Le surnom de *Jefschnoi* indique que ce village n'appartient pas au domaine, comme la plus grande partie de ceux des environs. A une werste de-là, est *Bugrusch Tjagloi*, qui est du domaine. Quelques werstes avant d'arriver à *Bugrusch*, nous vîmes deux *Keremets*, l'un de *Wotjacks*, & l'autre de *Tscheremisches*, tous les deux en pleine campagne. Les *Keremets* sont des enceintes consacrées aux cérémonies de la religion; ceux-ci ressembloient entierement à celui que nous avions vu chez les *Tschuwafches*, si ce n'est que le dernier & tous ceux des mêmes peuples sont au milieu des bois. Toute la raison qu'on put nous donner de cette différence, c'est que le *Dona* des *Wotjacks*, & le *Musch* ou *Muschangetsch* des *Tscheremisches*, l'avoient ainsi ordonné. Les *Tscheremisches*, outre leur *Musch*, ont encore un personnage plus distingué, qu'ils nomment *Jugrusch*. Sa fonction est d'ordonner les offrandes, & de régler l'ordre dans lequel elles doivent être faites, de réciter à la célébration des mariages quelques prières pour la bénédiction de la maison, & de présenter aux convives de la bière & de l'hydromel, jusqu'à ce qu'ils croient qu'ils ont assez bu.

APRÈS avoir changé de traîneau, nous arrivâmes à trois heures du matin à *Sarapul Sloboda*. Près de cette slobode est une petite ville, ou plutôt une forteresse assez élevée & munie d'une forte enceinte de bois. Nous y trouvâmes trois *Uprawitels*, sorte d'officiers municipaux, dont deux étoient sortis de charge. Au souvenir du mal que nous avoit fait celui de *Bronitz*, nous craignions que trois hommes de cette espece ne fissent encore pis qu'un seul, mais nous fûmes agréablement trompés. Ces officiers se piquèrent, comme à l'envi l'un de l'autre, de nous bien recevoir. En nous conduisant dans la forteresse, ils nous montrèrent quatre canons, avec lesquels on avoit dispersé les *Baschkirs* qui avoient voulu approcher de la forteresse (a). Nous vîmes chez l'*Uprawitel* en charge un jeune castor privé, qui se promenoit dans la chambre, & qu'on manioit comme l'on vouloit. L'*Uprawitel* nous raconta que cet animal faisoit quelquefois une route de trente werstes; qu'il enlevait les femelles des autres castors, les amenoit à la maison, & les laissoit en liberté, après s'être satisfait avec elles.

Castor ap-
privoisé.

(2) Ce sont des éclats ou des morceaux de sapin longs & minces.

(a) Il y avoit dix-huit ans, selon les uns, & vingt-six, selon les autres.

ENFIN les Uprawitel nous amuserent si bien, que nous ne quittâmes Sarapul qu'à trois heures après-midi. Nous traversâmes le village de *Noetschikina*, où nous passâmes le Kama; nous arrivâmes vers les cinq heures du matin au village de *Saigutky*, & vers les quatre heures du soir, nous fûmes rendus au bourg de *Dubrowa*. On nous avoit conseillé à Sarapul d'aller de-là par le pays des Baschkirs à *Kungur*, & nous avions résolu de le faire, parce que nous comptions trouver sur la route bien des singularités curieuses. Mais ceux de *Dubrowa* nous en détournèrent, sous prétexte que les chemins étoient fort mauvais; que dans bien des endroits il n'y en avoit point, & que nous serions obligés de revenir sur nos pas. Nous nous rendîmes à ces raisons, que nous apprîmes ensuite n'être que des mensonges. Nous passâmes donc par la slobode de *Tschastie* à celle d'*Ossa*: nous arrivâmes le lendemain 20 du mois, au premier de ces endroits, à neuf heures du matin, & à l'autre à sept heures du soir. En venant de Casan à *Dubrowa*, nous avions traversé des forêts plantées principalement de chênes; après avoir passé *Dubrowa*, nous ne vîmes plus de ces arbres. C'est même de-là que ce lieu tire son nom: *Dubrowoi-Lies* signifie une forêt mêlée de bouleaux & de sapins. En allant à *Ossa*, à cinq werstes du lieu, nous rencontrâmes une *Sarwode* ou Forge de cuivre, qui appartenoit à *Nikita-Nikititz Demidow*. Nous mimés pied à terre, pour visiter cette fabrique; mais nous apprîmes qu'elle étoit nouvellement établie, & qu'il n'y avoit encore ni ouvriers, ni fourneaux. Depuis *Tschipschugi*-slobode on a une façon particulière d'exprimer les distances des lieux: les Tartares comptent par *aleschak*, les Wotjacks par *tchumkas*, & les Tschereimisches par *kofchniafch*; les Russes ont conservé le nom Wotjacke de *tchumkas*.

CETTE mesure vaut une bonne lieue d'Allemagne; mais il est d'usage de n'y compter que cinq werstes. A tous les endroits, où nous changions de chevaux, j'ai marqué la distance à la manière ordinaire, savoir en comptant cinq werstes pour un *tchumkas*, pendant qu'on en devoit compter huit. Suivant ces dernières mesures, il y a de Casan jusqu'à *Ossa* sept cents dix-sept werstes. Nous eûmes souvent des stations ou postes de sept *tchumkas*, pour lesquels on peut hardiment compter près de soixante werstes; cependant on ne nous en faisoit payer que trente-cinq. Nous vîmes avec étonnement, à cette occasion, que les chevaux se soutenoient quelquefois pendant quatorze ou quinze heures sans manger & sans paroître trop fatigués.

PRÈS de la slobode *Ossa*, est *Ossa Gorod*, endroit fort petit; nous ne pûmes pas le voir, à cause de la nuit. Nous ne demandions qu'à avancer; mais l'Uprawitel & le Starost étoient ivres & hors d'état de nous expédier. Il fallut donc rester jusqu'au lendemain; encore les chevaux n'étoient-ils pas prêts. Ayant quelques observations à faire à *Kungur*, où nous voulions rester un jour ou deux, nous résolûmes, M. Muller & moi, de prendre les devants avec le peintre Berkhaan & quelques soldats, afin d'avoir achevé nos observations, quand toute la compagnie arriveroit à *Kungur*, & pouvoir continuer notre route sans aucun délai. Nous donnâmes l'inspection sur les instrumens & sur les soldats au dessinateur *Lursenius*; nous partîmes à sept heures du matin, & nous gagnâmes, avec les mêmes chevaux, *Burma*;

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

village Tarrare, où nous arrivâmes le même soir vers les neuf heures. Nous passâmes par une forêt qui avoit cinquante-quatre werstes de long. Les Tarrares qui habitent ce village, sont de la tribu de Kungur; ils ont une dialecte différente de celle des Tarrares de Casan. Les femmes sont aussi habillées d'une autre manière. Une jeune femme, pour laquelle son mari avoit payé cinquante roubles de Kalun, portoit un long étui de fer-blanc pendu à sa ceinture, dans lequel il y avoit du fil & une aiguille. A cet étui étoit attaché un amulette, & c'étoit un os tiré du genou d'un castor. On porte cet amulette, quand on a mal aux pieds.

Arrivée des
Académiciens
à Kungur.

LE 22 Décembre nous arrivâmes à midi dans la ville de Kungur, & heureusement assez tôt pour conférer encore un instant avec M. de la Croycer, qui étoit sur son départ. Il partit une demi-heure après, & nous nous emparâmes de son logement. L'hôte de la maison, qui étoit le premier bourgmestre de la ville, nous fit mauvaise mine, parce qu'il craignoit que notre séjour ne s'étendit jusqu'aux fêtes de Noël; ce qui l'auroit empêché de régaler ses amis.

Grotte de
Kungur.

LE lendemain de notre arrivée, nous nous fîmes conduire à la Grotte (b), dont Strahlenberg a donné la description, & qui attire la curiosité de tous les voyageurs. Nous n'avions d'autre conducteur qu'un de nos voituriers, qui l'avoit vue à différentes reprises. Nous y entrâmes à neuf heures & demie; nous nous perdions de tems en tems, & nous étions souvent obligés de marcher, comme l'on dit, à quatre pattes. Excédés de fatigue, nous nous arrêtâmes près d'une croix de bois élevée dans la grotte par un habitant des environs, & qui en est l'endroit le plus remarquable. On nous raconta que cette grotte avoit été autrefois habitée par des Russes, qui s'y étoient retirés pendant une invasion des Baschkires; c'est à cette occasion qu'on avoit érigé la croix. Nous avions recommandé à notre conducteur de nous chercher un chemin aisé pour le retour, & de nous venir prendre. Il ne revint pas, & nous sortîmes de la grotte à deux heures & demie par un chemin beaucoup plus court & plus commode, que le hasard nous fit trouver. Cependant ayant appris que notre homme y étoit encore, nous l'appellâmes; comme il ne répondit pas, nous fûmes obligés de le laisser. Il vint nous retrouver le lendemain au soir, & nous dit qu'il ne faisoit que de sortir de la grotte, que ses lumières s'étoient éteintes, & qu'il s'étoit perdu. Il étoit blessé au visage. Il nous dit encore avoir entendu toute la nuit beaucoup de bruit dans

(b) Explication du Plan de la Grotte de Kungur. A. entrée de la Grotte. B. Grandes places, dans lesquelles sont plusieurs passages tortueux, qui donnent entrée au jour dans le souterrain. C. Quartiers de pierre qui se sont détachés de la voûte. D. Amas de pierre à faire du plâtre, & endroit où l'on brûle du plâtre. E. Rochers naturels, & Croix plantée par les Russes. F. Image de St. Nicolas, placée sur un de ces rochers par des ouvriers Russes. G. Petite

monticule de sable. H. Petit étang rond, duquel sort une rivière qui se perd dans la terre. I. Rivière qui tombe d'un rocher & qui forme un courant écumant & bouillonnant. K. Piliers & étonçons. L. Voûte & niches naturelles dans le rocher, ainsi que des degrés de pierre formés par la nature. M. Rivage très escarpé de la rivière Sylva. N. Grande place, où croissent de l'herbe & des fleurs. NB. Tout ce qui est blanc, représente les vuides du souterrain.

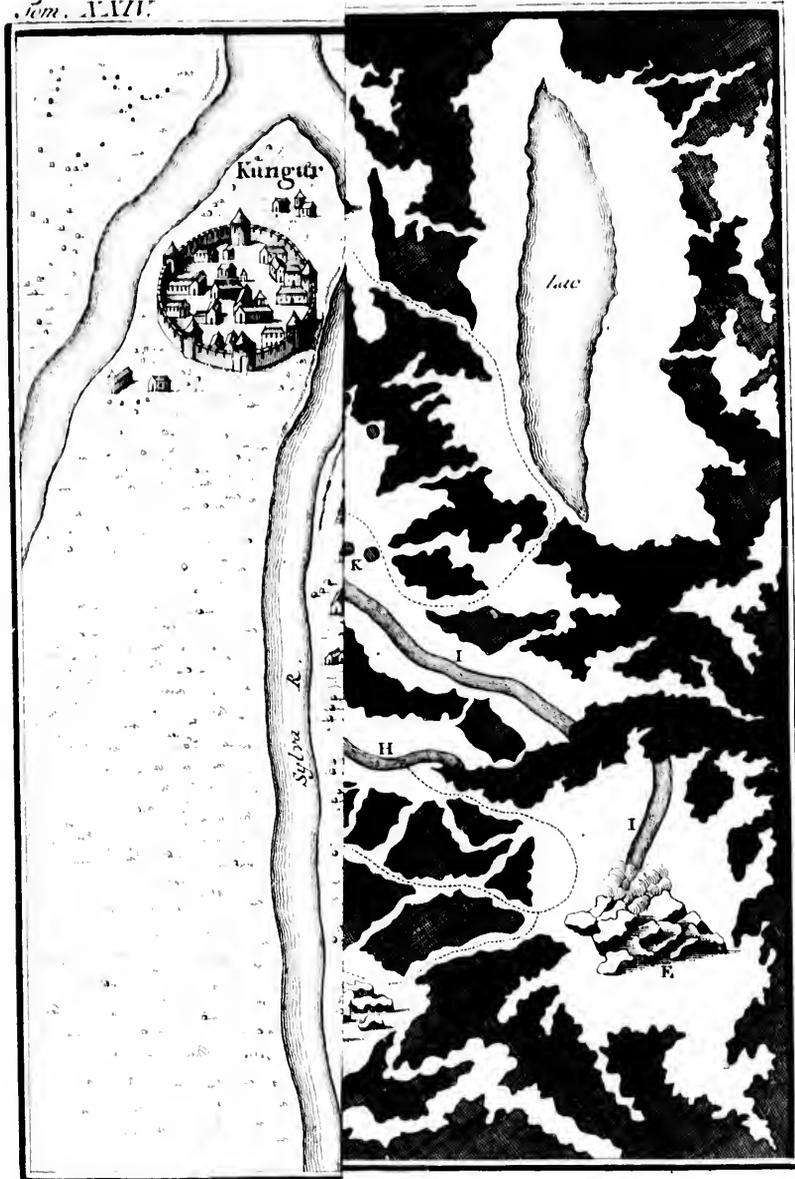
eures. Nous
 5. Les Tar-
 ont une dia-
 t aussi habil-
 n mari avoit
 blanc pendu à
 étui étoit ar-
 On porte cet

Kungur, &
 de la Cro-
 rès, & nous
 bit le premier
 gnoit que no-
 empêché de

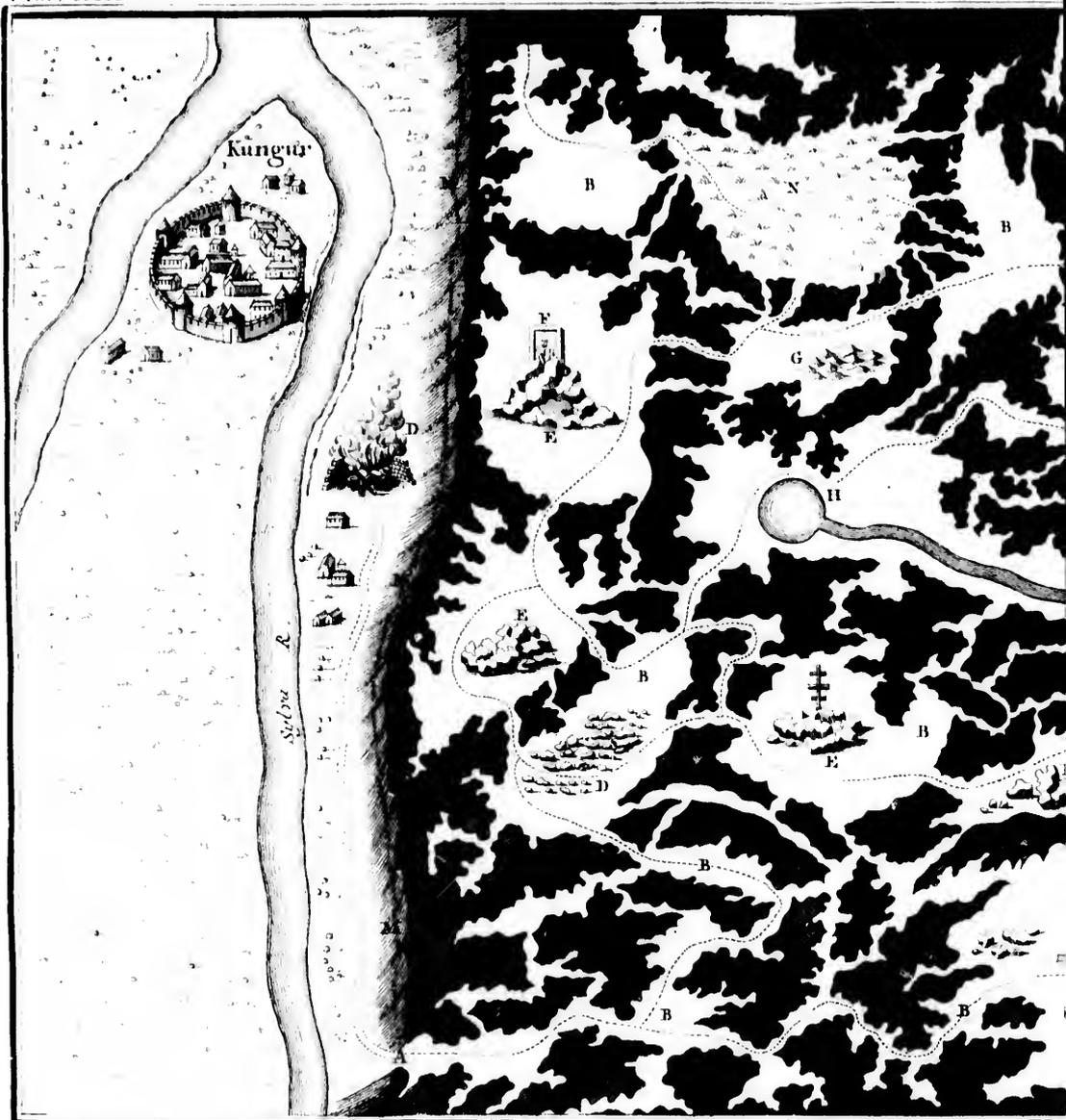
la Grotte (b),
 ré de tous les
 pituriers, qui
 es & demie;
 ligés de mar-
 nous nous ar-
 bitant des en-
 raconta que
 étoient retirés
 on avoit érigé
 nous chercher
 e revinc pas,
 chemin beau-
 ver. Cepen-
 lâmes; com-
 nous retrou-
 r de la gro-
 l étoit blessé
 oup de bruit
 dans

it étang rond,
 e perd dans la
 d'un rocher &
 mt & jiffant.
 odre & niches
 sifi que des de-
 a nature. M.
 ere Sylva. N.
 de l'herbe &
 est blanc, re-
 ain.

Tom. XVII.



B. de Hakker fecit



L. de Saller fecit

PLAN DE LA GROTTTE DE I



ROTE DE KUNGUR.

dans
voien
chaux
grotte
lard

A
bourg
fonde
ce qu
vimes
fer,
la mi
gestic
des h
rend
ici un
vie,
hors.

N
petit
de dif
se, a
Des
de gr
de la
gent,
une q

D
burea
desce
lenber
même

(c)
mande
graphi
ge 37
" A d
" efc
" qui
" mo
" du
" être
" l'or
" con
" qui
" a e
" ftes
" vau

XX

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1733.

dans la grotte; il prétendoit que c'étoit un *revenant*, & que d'autres l'avoient entendu comme lui. Cette grotte naturelle est formée de pierres à chaux; mais elle n'est pas, à beaucoup près, aussi singulière que la fameuse grotte de Bauman (*Baumans-Holl*) au Hartz, & que le Trou-à-Brouillard (*Nebel-Loch*) du Duché de Wurtemberg (c).

APRÈS avoir quitté Kungur (le 24 Décembre), & passé deux petits bourgs, nous fîmes un détour de dix werstes, pour visiter les *Sawodes* ou fonderies d'Irgin. Nous y arrivâmes à midi; mais nous n'y trouvâmes point ce que nous avions espéré. Dans ces sawodes nouvellement établies nous ne vîmes que de mauvais ouvriers. Il y avoit deux fourneaux pour la mine de fer, un fort élevé pour la fonte du métal, & un autre pour le purifier. Pour la mine de cuivre, il y avoit deux fourneaux de fonte, un fourneau de digestion & un fourneau de liquation, où l'on fondoit le cuivre pour en faire des lingots. La mine de fer est à vingt werstes de-là, & le quintal n'en rend que vingt livres; la mine de cuivre y est apportée de *Burma*. Il y a ici un magasin où l'on vend toutes sortes de grosses marchandises de Moscovie, & des vases de cuivre de cette fabrique, étamés en-dedans & en-dehors. Les ouvrages de cuivre sont assez mal travaillés.

Nous passâmes le lendemain à *Jalum*, village Tartare, composé d'un petit nombre de maisons. L'habillement des femmes avoit ici quelque chose de différent de celui des autres Tartares. Leur robe est faite à la mode Russe, avec des boutons & des boutonnières; mais leur coëffure est assez bizarre. Des deux côtés pend un ruban large de deux doigts, garni de copeques & de grains de corail, & les deux rubans se joignent sous le menton. Le haut de la tête est couvert d'une espee de calotte aussi garnie de copeques d'argent, & bordée tout autour de corail rouge. Elle se termine derrière par une queue, presque aussi lourde que la femme qui la porte.

DEPUIS *Jalum* jusqu'à *Podglinoi-Gori-Sassawa*, où est une douane ou bureau de visite, pendant l'espace de cinq werstes, nous allions toujours en descendant. Cette pente est formée par le mont *Urali*, qui, selon *Strahlenberg*, sépare l'Europe de l'Asie, & la Russie de la Sibérie. Il y a de même à *Werchoturie* deux bureaux, où les marchandises qui viennent de

Entrée des Académiciens dans la Sibérie.

(c) *Strahlenberg*, dans l'édition Allemande de sa *Description historique & géographique de l'Empire Russe*, chap. 13, page 371, décrit ainsi la Grotte de Kungur. A deux werstes de cette ville, sur les bords escarpés de la rivière, appelée *Sylva*, qui sont formés d'une sorte d'albâtre fort mol que brûlent les Russes pour faire du plâtre, est un souterrain qui paroît être l'ouvrage de la nature, mais où l'on a creusé des logemens capables de contenir une centaine de familles; ce qui fait conjecturer qu'anciennement il a été habité. Ce souterrain a six werstes, ou un demi-mille d'Allemagne (qui vaut une lieue de France) de longueur,

& environ la moitié de largeur. Des pierres gypseuses, recouvertes de terre, en forment la voûte; il est percé en dessus de plusieurs ouvertures semblables à des soupiraux. On y voit un rocher naturel; une figure de St. Nicolas, que des ouvriers Russes y ont placée, & une croix; un petit étang rond, d'où sort un ruisseau qui se perd dans la terre; une source d'eau tombant d'un rocher, qui forme un courant écumeux & bruyant; un grand espace, où il croît de l'herbe & des fleurs; une espee de lac, plus long que large; beaucoup de petites niches creusées naturellement dans le roc, &c."

XXIV. Part,

R

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

l'Europe, sont simplement marquées d'un cachet. Ce cachet est rompu dans les villes, les marchandises sont visitées, & l'on fait payer les droits de péage.

NOTRE marche, dans tout ce district, fut bien rallentie, faute de chevaux. On trouve ici peu de villages, & ce n'est ordinairement qu'une ou deux maisons, dans lesquelles il y a un corps-de-garde. A peine pouvions-nous rassembler à chaque poste six à huit chevaux, pour relever ceux qui étoient les plus fatigués.

LE 23, nous atteignîmes les fonderies ou sawodes de *Schelesnje*; nous y vîmes trois fourneaux, où l'on fond la mine qui se tire à vingt werstes du lieu sur le bord du ruisseau de *Schischim*. Enfin le lendemain 29, nous arrivâmes à *Catherinenbourg*.

Catherinen-
bourg.

CETTE ville fondée en 1723 par Pierre I, & achevée en 1726 sous l'Impératrice Catherine, dont elle porte le nom, est de la province de Tobolsk; mais elle a sa juridiction particulière, & ne dépend point de la chancellerie de ce gouvernement. On peut la regarder comme le point de réunion de toutes les fonderies & forges de Sibérie, qui appartiennent au college suprême des Mines; car ce college y réside, & c'est de-là qu'il dirige tous les ouvrages de Sibérie. Toutes les maisons qui la composent, ont été bâties aux dépens de la cour: aussi sont-elles habitées par des officiers Impériaux, ou par des maîtres & des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. La ville est régulière, & les maisons sont presque toutes bâties à l'Allemande. Il y a des fortifications, que le voisinage des Baschkires rend très-nécessaires. L'*Iset* passe au milieu de la ville, & ses eaux suffisent à tous les besoins des fonderies. L'église de Catherinenbourg est de bois; mais on a jetté les fondemens d'une église en pierres. Le commandant de la ville étoit alors M. d'Iennin, Lieutenant Général, qui a le plus contribué à l'établissement du lieu. Il étoit Président du college suprême des Mines, & il avoit sous lui un Assesseur tiré du college du Commerce, outre les officiers qui dépendent de celui des Mines. Il y a dans cette ville un magasin garni de boutiques, & bâti de bois; mais on n'y trouve guere que des marchandises du pays. Il y a aussi un bureau de péage, dépendant de la Régence de Tobolsk; les marchandises des commerçans qui y passent dans le tems de la foire d'*Irbit*, y sont visitées. La durée de cette foire est le seul tems où il soit permis aux marchands de passer par Catherinenbourg. On retireroit même volontiers cette permission, parce qu'on n'est pas toujours assuré de la vérité des passeports, & qu'il est aisé de frauder le péage en passant à côté: mais comme les marchands seroient obligés de faire un trop grand détour, si l'on leur défendoit cette route, on préfère le bien public, & l'on apporte seulement toute l'attention possible pour empêcher la fraude.

POUR s'instruire à fond dans la matiere des mines, forges, fonderies &c. il suffit de voir cette ville. Les ouvrages y sont tous en très-bon état, & les ouvriers y travaillent avec autant d'application que d'habileté. Aussi la police y est-elle admirable. On empêche, sans violence, ces ouvriers de s'enivrer, & voici comment. Il est défendu par toute la ville de vendre de l'eau-de-vie dans d'autres tems que les dimanches après-midi. De plus,

pour
sure
Les
touch
très-
bien
Chiru
des
D
où no
tout-
il éto
qu'il
milit
Diabl
gens-
débar
A
M. d
deux
qui e
res;
nous
dans
faut,
couch
trois
peu a
de po
pas b
pes q
D
néces
me e
en m
visité
M
vatio
le, t
mena
mes
pour
cisser
dont
étion
Lieu

pour ne pas profaner ce jour, on ne permet de vendre qu'une certaine mesure; & l'on tient exactement la main à l'exécution d'un règlement si sage. Les ouvriers d'ailleurs n'ont pas à se plaindre, ils ne manquent de rien. Ils touchent leur paie régulièrement tous les quatre mois, & les vivres sont à très-grand marché. Lorsque quelqu'un d'eux tombe malade, il est très-bien soigné dans un hôpital bâti exprès pour eux, & dirigé par un bon Chirurgien-Major. On y apporte même les malades des mines ou fonderies des environs.

DANS la nuit du 31 Décembre, nous fûmes régalez d'un spectacle Russe où nous ne trouvâmes pas le mot pour rire. Notre appartement se remplit tout-à-coup de masques. Un homme vêtu de blanc conduisoit la troupe; il étoit armé d'une faux qu'il aiguisoit de tems en tems, & c'étoit la Mort qu'il représentoit: un autre faisoit le personnage du Diable. Il y avoit des musiciens, & une grande suite d'hommes & de femmes. La Mort & le Diable, qui étoient les principaux acteurs de la piece, disoient que tous ces gens-là leur appartenoient, & vouloient nous emmener aussi. Nous nous débarrassâmes d'eux, en leur donnant pour boire.

AU commencement de Janvier, M. Muller & moi, nous allâmes, avec M. d'Hennin, visiter les mines de cuivre de *Polewai*, situées à cinquante-deux werstes de Catherinenbourg. Nous entrâmes dans la mine de cuivre, qui est dans l'enceinte des ouvrages élevés contre les incursions des *Baschkires*; nous descendîmes par un escalier bien construit; & pour y pénétrer, nous n'essuyâmes pas, à beaucoup près, les difficultés qu'il faut surmonter dans les mines d'Allemagne. Le rocher n'est pas indomptable; cependant il faut, pour le briser, de la poudre à canon. La mine ne s'y trouve pas par couches: elle est distribuée par chambres, & donne, l'un portant l'autre, trois livres de cuivre par quintal. La terre qui la tient est noirâtre, & un peu alumineuse. Comme la mine n'est pas profonde, on a rarement besoin de pousser les galeries au-delà de cent brasses de profondeur; aussi n'est-on pas beaucoup incommodé des eaux, qui d'ailleurs sont chassées par des pompes que la rivière de *Polewa* fait agir.

DE la mine, nous allâmes aux fonderies, où l'on voit tous les fourneaux nécessaires pour préparer la pierre crue (*rohstein*), & le cuivre. Dans le même endroit, sont les forges avec les marteaux. Tous ces ouvrages sont mis en mouvement par la *Polewa*, qu'un batardeau fait enfler. Après avoir tout visité, nous revînmes le même jour à Catherinenbourg.

M. de la Croyere pressoit son départ pour *Tobolsk*, où il avoit des observations astronomiques à faire, pour déterminer la vraie situation de cette ville, tant en longitude qu'en latitude. Il nous quitta donc le 9 Janvier, emmenant avec lui le géometre & deux étudiants. M. Muller & moi nous fûmes obligés de nous arrêter quelques jours de plus à Catherinenbourg, tant pour avoir encore sur les fonderies & sur les forges de Sibérie quelques éclaircissements qui nous manquoient, que pour faire construire divers instrumens, dont nous avions besoin pour nos observations météorologiques. Nous nous étions aussi proposé de visiter encore quelques travaux des mines avec le Lieutenant-Général d'Hennin, & de voir la foire d'Irbit. Le 14, M. Muller

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

1734.

Mines de Po-
lewai.

VOYAGES EN
SIBÉRIE.
1734.

reçut une lettre du Capitaine Beerings, qui lui mandoit son départ prochain de Tobolsk. Nous avions encore bien des choses à régler avec cet officier relativement à notre voyage; mais ne pouvant pas partir tous deux ensemble, M. Muller se mit le même jour en route, avec le peintre, l'interprète & deux étudiants; ainsi je restai seul avec un étudiant & deux soldats.

Départ de
Catherinen-
bourg.

Je partis enfin à mon tour le 19 Janvier, avec ma petite suite, & j'accompagnai le Lieutenant-Général aux autres ouvrages qu'il me restoit à voir. En passant à *Phomino*, on me dit qu'à deux journées de ce village il y avoit un grand désert, dans lequel se trouvoient plusieurs lacs, les uns salés, d'autres si amers, que les bestiaux même évitoient d'y boire, & des chevaux sauvages. A *Pokrowskoje Sielo*, qui est à soixante-treize werites en droiture de Catherinenbourg, je vis une espèce particulière de cerises sauvages, qui ont un goût aigrelet & un noyau allongé.

J'ATTEIGNIS le même jour au soir la fonderie de fer de *Kamenskie*, située sur la rivière de *Kamenka*. Cette fonderie, qui est entourée de bois, est une des plus anciennes, & le fer qu'on y prépare, est le meilleur de toute la Sibérie; il est fort fibreux, très-doux & le plus propre pour la fabrication du canon.

J'ARRIVAI le 22 à la slobode *Kamuschlovska*, où se séparent les chemins pour Irbit & pour Tobolsk. Le chemin de la gauche conduit à Irbit, & ce fut celui que je pris.

Foire d'Irbit.

IRBIT, où je fus rendu le 23, est éloigné de Werchoturie de deux cens werites, & de deux cens vingt-huit de Catherinenbourg. En y entrant, nous nous aperçûmes du concours qu'occasionnoit la foire. On pouvoit à peine y passer, tant les rues étoient pleines d'hommes, de chevaux, de traîneaux, &c.

IL n'est presque point de ville en Russie, & dans les autres provinces soumises à cette couronne, dont il n'y eût alors un ou plusieurs négocians à Irbit. Quant aux étrangers, il y avoit des Grecs, différentes sortes de Tartares, & des Buchares de la domination de *Galdan Ziren*, Souverain des Kalmouks. Chaque forain avoit apporté des marchandises de son pays, ou fabriquées chez lui. Les Grecs avoient principalement des marchandises étrangères d'Archangel, comme des vins, des eaux-de-vie de France, &c. Les principales marchandises des Buchares consistoient en or & en argent pur, qu'ils vendoient au poud, poids de 40 livres. Quelques Russes avoient aussi de l'argent, qu'ils avoient trouvé dans des tombeaux. Ici, les marchands sont obligés de déclarer toutes leurs marchandises au bureau du péage, & d'y payer le droit; l'or & l'argent en sont exempts. Ce péage est le dixième de toutes les marchandises en nature; on estime ensuite le reste, & l'on en paie dix pour cent. Le péage acquitté, il dépend ensuite du Waywode de Werchoturie, qui se trouve au tems de la foire à Irbit, avec un petit détachement de sa chancellerie, d'ouvrir la foire quand il lui plaît. Il est de l'intérêt des marchands que l'ouverture en soit prompte; mais, si le Waywode aime les présents, il en dilère le terme jusqu'à ce qu'il en ait suffisamment reçus. Le terme ordinaire étoit autrefois le jour des rois; il fut reculé cette année jusqu'au 27 Janvier. On ouvrit à la vérité toutes les boutiques le 20,

mais
tes,
sinitiv
lever
Ce d
ayant
le pé
D
& de
au pé
garnie
re to
petits
mend
aux p
Je
je gag
C
bois;
couve
cathéd
de la
On b
La vi
fort é
petite
la Tu
la vill
nal de
II.
l'igno
attend
je vou
Tarta
nus de
confé
dai à
qu'ils
une
premi
leurs
premi
de Tu
fut u
mains
& n.c

mais on les ferma presqu'aussitôt; quelques heures après elles furent rouvertes, & de nouveau refermées un instant après. L'ouverture se fit enfin définitivement le 27. On établit un receveur sous la porte de la slobode, pour lever le péage de tous les vivres qui entreroient pendant la durée de la foire. Ce droit est apparemment arbitraire; car j'entendis les plaintes d'un payfan qui ayant apporté deux cochons-de-lait, fut obligé de payer six copeques pour le péage, & ne put vendre ses cochons que quatre copeques.

Dès que les boutiques furent ouvertes, elles furent inondées de marchands & de curieux. Une de ces boutiques étoit remplie des marchandises prises au péage, & dont on cherchoit à faire de l'argent. Une autre étoit toute garnie de vases de cuivre, travaillés à Catherinenbourg. On vendoit encore toutes sortes de friandises & de boissons extraordinaires; on cuisoit des petits gâteaux & des tartellettes dans les rues. Il y avoit aussi des troupes de mendiens assis en cercle autour d'un grand feu, qui demandoient l'aumône aux passans en chantant des hymnes.

Je quittai le même jour Irbit & sa foire; & après deux jours de marche, je gagnai *Tumen* ou *Tiumen*.

Cette ville est d'une moyenne grandeur, & presqu'entièrement bâtie de bois; son enceinte est de-la même construction. Il y a neuf églises & deux couvens, dont un habité par des religieuses. Le couvent des moines & la cathédrale sont bâtis de pierre. Le premier est situé sur la rive méridionale de la Tura, hors de la ville, dans un lieu qui doit être fort agréable en été. On bâissoit alors derrière le couvent une église neuve & un mur de pierre. La ville est de même située sur le rivage méridional de la riviere, lequel est fort élevé; mais elle s'étend du côté des terres. Elle est traversée par une petite riviere, appelée *Tamenki Kluschi* ou *Ketschi*, qui se décharge dans la Tura. A peu de distance du couvent des moines, on voit encore hors de la ville la *Jamskaja Sloboda*, & vis-à-vis de celle-ci, du côté septentrional de la riviere, une slobode Tartare.

Il est d'usage d'aller de Tiumen à Tobolsk, sans changer de chevaux. Je l'ignorois, & pour vouloir précipiter mon voyage, je perdis bien du tems à attendre des relais. J'arrivai le 30 au matin à *Mirim* ou *Mirimowoi Justi*, & je voulus y changer de chevaux. Mais les habitans du lieu, qui sont des Tartares, originaires de la Bucharie, prétextoient d'anciens privileges obtenus des Czars, en vertu desquels ils étoient exempts de tous impôts, & par conséquent de la servitude de fournir des chevaux aux voyageurs. Je demandai à voir leurs titres: ils eurent l'adresse d'éviter ma demande, en me disant qu'ils étoient déposés dans un autre village. Je remarquai à cette occasion une grande inimitié entre les Tartares de *Mirim* & ceux de *Turbin*. Les premiers voulurent me persuader qu'il falloit contraindre les autres à me louer leurs chevaux; ceux-ci prétendoient qu'il falloit enlever de force ceux des premiers, & les maltraiter même en cas de résistance. Je priai les Tartares de *Turbin* de me mener eux-mêmes plus loin, & je vins à bout d'eux. Ce fut un nouveau sujet de discorde: les deux nations pensèrent en venir aux mains. Les Tartares de *Mirim* voyant que les autres alloient me conduire, se mequoient d'eux du haut du rivage qu'ils occupent; mes conducteurs, de

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Tiumen.

VOYAGE EN leur côté, leur répondoient des injures. Enfin les premiers commençoient à
SÉNATE. descendre la montagne pour joindre ceux-ci: je coupai cours à cette querel-
 1734. le, en ordonnant à mes Tartares de presser le pas. J'arrivai donc ce même
Arrivée de jour à *Tobolsk* vers les 10 heures du matin, & j'y trouvai mes collègues, avec
M. Gnelin à toute notre suite, en bonne santé.
Tobolsk.

LA troupe, depuis mon absence, étoit augmentée d'une personne. Le Capitaine Beerings y avoit joint par ordre du Sénat un Chirurgien en second, nommé *Pierre-Thomas Brauner*.

Séjour des
Académiciens
à Tobolsk.

IL ne se passa rien de remarquable à Tobolsk avant le 17 Février. La *Semaine du beurre*, qui commença ce jour-là, mit en mouvement toute la ville. Les gens les plus distingués se rendoient continuellement des visites, & le peuple faisoit mille extravagances. On ne voyoit, & l'on n'entendoit jour & nuit, dans les rues, que des courses & des cris; la foule des passans & des traîneaux y causoit à chaque instant des embarras. Une nuit passant devant un cabaret, je vis beaucoup de monde assis sur un tas immense de neige qu'on y avoit élevée exprès. On y chantoit & l'on y buvoit sans relâche; la provision finie, on renvoyoit au cabaret. On invitoit tous les passans à boire, & personne ne songeoit au froid qu'il faisoit. Les femmes se divertissoient à courir les rues; elles étoient souvent jusqu'à huit dans un traîneau, & parmi elles il s'en trouvoit qui étoient prises de boisson. Tous les matins, on entendoit parler de quelque malheur arrivé dans la nuit: une femme, entr'autres, fut dépouillée toute nue dans la rue par un bas-officier de marine, & si mal-traitée par tout le corps à coups de *katze* (d), qu'elle en mourut quelques jours après.

LE 28 Février, je reçus des lettres de Catherinenbourg, par lesquelles on me donnoit avis que le Général étoit tombé dangereusement malade, & qu'il m'invitoit à l'aller voir. Je me mis en route le premier Mars au matin, & je repassai par tous les endroits que j'ai ci-devant articulés. A *Pechter*, j'entrai dans une maison de Tartares. Ceux du district de Tobolsk ne sont nullement comparables aux Tartares de Casan pour la politesse & la propreté. Ces derniers ont ordinairement une chambre particulière pour leurs femmes. Ceux de Tobolsk n'ont qu'une seule chambre, dans laquelle toute la famille vit pêle-mêle, avec les bœufs, les vaches, les veaux & les moutons. Cette mal-propreté provient vraisemblablement de leur pauvreté; c'est par la même raison qu'ils ont rarement plus d'une femme, & qu'ils ne boivent que de l'eau. Cependant j'ai trouvé la même mal-propreté chez les Tartares de *Mirimovo*, qui devoient du moins être plus à leur aise, puisqu'ils sont exempts de la plupart des impôts. Les chambres des Tartares de Tobolsk sont construites comme celles des Tartares de Casan. Je vis encore à *Pechter* un enfant Tartare qui avoit trois amulettes pendus à son col. Ils étoient tous trois cousus dans du cuir. Ces amulettes d'ordinaire renferment des passages de l'Alcoran, & on les achete de l'Abis. On les regarde comme efficaces pour la conservation des enfans, & l'on n'en voit point qui n'en ait au moins un.

(d) *Katze* est un paquet de cordes, semblable à un martinet, avec lequel on frappe sur le dos nud des matelots pour les punir.

J'ARRIVAI le 4 Mars, à une heure après midi, à Catherinenbourg.

LE Général étoit malade de la gravelle, & il avoit déjà rendu deux petites pierres; je lui fis jeter encore beaucoup de sable. Je restai auprès de lui tout le tems que je crus pouvoir lui être utile. Dès qu'il me parut à peu près rétabli, je pressai mon départ, & je fus de retour à Tobolsk le 13 vers midi.

AUTANT la ville avoit été tumultueuse dans la semaine du beurre, autant je la retrouvai tranquille. On voyoit tout le monde en priere; la dévotion publique éclata surtout dans une cérémonie qui se fit le 3 Mars à la cathédrale, & qui fut célébrée par l'Archevêque du lieu. Elle commença par une espèce de béatification de tous les Czars morts en odeur de sainteté & leurs familles, des plus vertueux Patriarches, & de plusieurs autres personnages, du nombre desquelles fut le *Jermak*, qui avoit conquis la Sibérie. Ensuite on prononça solennellement le grand ban de l'église contre tous les infidèles, hérétiques & schismatiques, c'est-à-dire contre les Mahométans, les Luthériens, les Calvinistes, & les Catholiques-Romains, supposés auteurs du schisme qui sépare les deux églises. Pendant tout le carême on n'entendit point de musique; il n'y eut aucune sorte de divertissement, ni nêces, ni fiançailles. Si nous n'eussions pas eu des Tartares à observer, nous aurions été réduits à la plus grande inaction.

LE 15 Mars, nous eûmes avis qu'il se faisoit une nêce Tartare au village de *Sabanaka*: nous fûmes curieux de la voir, & nous nous rendîmes sur les lieux. On compte de Tobolsk à *Sabanaka* sept vieux werstes, qui en font environ douze nouveaux. Nous allâmes droit à la maison des nouveaux mariés; nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers, qui avoient eu la même curiosité que nous, dans une chambre particulière, où l'on avoit rangé des chaises pour nous recevoir. Nous y trouvâmes aussi les bancs larges & bas, que nous avions vus jusqu'à présent dans toutes les chambres Tartares, & ils étoient couverts de tapis. La table avoit aussi son tapis; on y avoit servi un gâteau, de gros raisins & des noix de cedre. En arrivant dans la chambre, on nous présenta de l'eau-de-vie à la manière Russe, & ensuite du thé. On nous prévint qu'on avoit rassemblé à Tobolsk quelques chevaux qui viendroient en course, pour disputer les prix. C'est un ancien usage dans toutes les nêces Tartares, de donner le spectacle de ces courses avant de commencer la nêce. Or, afin qu'il se trouve toujours des cavaliers & des chevaux pour les courses, il y a des prix proposés, tant de la part du marié, que du côté de la mariée, & le plus considérable est adjugé à celui qui atteint le premier le but. Le prix donné par le marié étoit une pièce de *kamka* rouge, une peau de renard, une pièce de *cham* verd, une pièce de *ischandar* (ces deux dernières étoffes sont de coton, & tirées de la Calmouquie), & une peau roussie de cheval. De la part de la mariée, il y avoit une pièce de *kamka* violet, une pièce d'étoffe de Bucharie rayée rouge & blanc, moitié soie & moitié coton, qu'on nomme *dareï*, une peau de loutre, une pièce de *kitaika* rouge, & une peau roussie de cheval; ce qui faisoit en tout dix prix, destinés pour les dix meilleurs coureurs. Ces prix étoient attachés à de longues perches, & étalés devant la maison des mariés.

VERS les onze heures, on vit arriver trois cavaliers. C'étoient de jeu-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Cérémonies
religieuses de
Tobolsk.

Nêce Tar-
tare.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

nes garçons Russés qui avoient des culottes fort larges; ils remporterent les trois premiers prix. Quelque tems après, il en arriva plusieurs autres, qui étoient presque tous de jeunes Tartares ou de jeunes Russés. Les prix furent donnés aux dix premiers; mais nous apprîmes, qu'on les distribuoit quelquefois avec un peu de partialité, & qu'ici particulièrement il y avoit eu de la faveur. A peu de distance de ces prix, il y avoit deux tables, sur chacune desquelles il y avoit un instrument de musique Tartare, consistant en un vieux pot, sur lequel étoit un cuir bien tendu & sur lequel on frappoit comme sur un tambour. Cette musique n'étoit pas merveilleuse; cependant il y avoit une si grande foule de Tartares empesés de l'entendre, qu'on avoit de la peine à en approcher.

APRÈS la distribution des prix, nous passâmes dans la chambre du marié, qui étoit dans la cour de la maison où demuroit la future. Cette chambre étoit remplie de gens qui se divertissoient à boire. Deux musiciens Tartares étoient de la fête. L'un avoit un simple roseau percé de quelques trous, avec lequel il rendoit différens tons; l'embouchure de cette espèce de flûte étoit entièrement cachée dans sa bouche: l'autre raclait un violon ordinaire. Ils nous jouèrent quelques morceaux qui n'étoient pas absolument mauvais; nous fûmes surtout invités à entendre la *Chanson* ou *Romançe de Jermak*, qu'ils nous assurèrent avoir été faite dans le tems que ce guerrier conquit la Sibérie, & que leurs ancêtres furent soumis à la domination Russe.

DE-LÀ nous repassâmes dans la première chambre, d'où nous vîmes le marié, conduit par ses paranymphe & par ses parens, faire trois fois le tour de la cour. Lorsqu'il passa la première fois devant la chambre de la mariée, on jeta des fenêtres de celle-ci des morceaux d'étoffe, que le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avoit une longue veste rouge, avec des boutonnières d'or. Son bonnet étoit brodé en or, & de la même couleur. De la cour, il monta droit l'escalier, & se rendit dans une chambre, où l'*Achun* (prêtre, égal en dignité à un évêque), deux *Abufs* ou *Abifs*, & deux hommes qui représentoient les peres du marié & de la mariée, étoient assis sur un bane. Il y avoit dans cet endroit une grande foule de spectateurs accourus pour voir la cérémonie. Les deux paranymphe entrèrent dans la chambre avant le marié, & demanderent à l'*Achun* si la cérémonie se feroit? Après sa réponse, qui fut affirmative, le marié entra: les paranymphe lui demanderent, *si lui N. N. pourroit obtenir N. N. pour femme?* Là-dessus l'*Abufs* envoya chez la mariée, pour avoir sa réponse. Son consentement étant arrivé, & les peres & meres des futurs conjoints ayant aussi donné le leur, l'*Achun* récita au marié les loix du mariage, dont la principale étoit qu'il ne prendroit jamais d'autre femme, sans le consentement de celle qu'on alloit lui donner. A toutes ces formalités, le marié gardoit un profond silence; mais ses paranymphe promirent qu'il feroit tout ce qu'on exigeoit de lui. L'*Achun* pour-lors donna sa bénédiction, & il finit la cérémonie par un éclat de rire, qui fut imité par plusieurs des assistans. Pendant tout ce tems, les parens & les amis des mariés apportoient des pains de sucre pour présens de rôtée. Après la bénédiction nuptiale, on cassa ces pains en plusieurs morceaux. On sépara les gros des petits, & on les mit séparément sur

des as
stans;
chamb
l'on m
bœuf
revin
pendan

TE
il en e
quelles
mes.

aux en
placé
bre de

sa virg
la char

on se
Tartare

Près d
quelqu
généro

re un
ques li
derrier

filles de
blanc.

future,
mes d

rent l'
près :

„ rens
„ rée)

femme
ne fini

riere le
sa com

dans c
le mêm
requer
mencer

nuit, &
marié l

No
que fin
mi le p
XX

des assiettes. Les plus gros furent distribués au clergé, & les autres aux assistans; nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre, pour s'aller mettre à table, & nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avoit reçus d'abord. Le repas étoit composé de riz, de pois, de bœuf & de mouton. A une heure après-midi, nous nous retirâmes & nous revînmes à Tobolsk. Nous scûmes depuis que la nôce avoit duré trois jours, pendant lesquels on n'avoit cessé de boire & de manger.

TELLES sont les cérémonies publiques du mariage chez les Tartares; mais il en est de particulières qui se célèbrent chez la mariée dès la veille, & auxquelles on n'admet guere que les plus proches parens ou des amis bien intimes. M. Muller y assista quelques années après (le 9 de Décembre 1740), aux environs de Tobolsk; & le récit qu'il m'en a fait, ne peut être mieux placé qu'ici. La veille du mariage, il y avoit chez la fiancée un grand nombre de femmes & de filles, qui paroissoient s'y être assemblées pour pleurer sa virginité; cérémonie qui est pareillement en usage chez les Russes. Toute la chambre étoit si pleine, qu'à peine y pouvoit-on trouver place. D'abord on se mit à manger: bientôt après, on entendit un violon & un hautbois Tartares, au son desquels de petits garçons unirent leurs voix & dansèrent. Près d'eux étoit un homme, à qui les assistans donnoient de tems en tems quelques copeques, & qui, par reconnaissance, louoit continuellement la générosité des convives. Pendant tout ce tems, la mariée étoit assise derrière un rideau, & entourée d'un grand nombre de filles. Un présent de quelques livres de raisins secs valut à M. Muller la permission de pénétrer jusque derrière le rideau. Il vit la mariée sur un tapis, & à côté d'elle une jeune fille de ses compagnes. Elles étoient toutes deux couvertes d'un grand linge blanc. On voyoit successivement une femme & une fille s'approcher de la future, l'embrasser & prendre aussitôt congé d'elle. Il parut enfin deux hommes du côté du marié, qui se tinrent au milieu de la chambre, & chantaient l'hymne nuptiale. Cette hymne étoit assez lamentable: elle disoit à peu près: „ Que la future avoit été jusques-là dans la dépendance de ses parens, mais que maintenant le marié (qui pourtant ne parut pas de la soirée) l'avoit acquise pour sa femme, & l'alloit prendre chez lui”. Les femmes & les filles pleuroient, & l'on entendoit sangloter la future. L'hymne finie, les deux chanteurs & les gens de leur suite coururent en sautant derrière le rideau, firent les quatre coins du tapis, enlevèrent la future avec sa compagne, & les porterent dans une autre maison, qui n'étoit pas cependant celle du futur. Les lumières & la musique précédoient leur marche. Dans cette nouvelle maison, la mariée fut encore posée derrière un rideau sur le même tapis, avec sa compagne. Là, d'autres femmes, du côté du marié, reçurent la future, en l'accablant de caresses. La musique & la danse recommencerent; la fiancée resta comme en dépôt dans cette maison pendant la nuit, & y passa le lendemain tout le tems de la célébration, jusqu'à ce que le marié la menât chez lui.

Nous ne vîmes rien de remarquable à Tobolsk, jusqu'au 14 Avril, jour que finit le carême. Les cérémonies de pâques, usitées chez les Russes parmi le peuple, sont ici les mêmes. Le 15, nous eûmes à peu près le même

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.
Spectacles de
Tobolsk.

spectacle qu'on nous avoit donné à Catherinenbourg, si ce n'est qu'il se fit en plein jour. Ce fut la représentation d'une pieuse farce, toute semblable aux anciens *Mysteres*, & distribuée en trois actes. „ Le premier commen-
„ ça par des chants. Ensuite vint un petit garçon, qui complimenta la com-
„ pagnie sur la fête de pâques. Ce prologue fini, parut le Diable, tel
„ qu'on le peint ordinairement, & tout noir. Il chassoit devant lui un vieil-
„ lard à barbe grise, qui touffoit avec violence, pour représenter les infirmi-
„ tés de la vieillesse: il devoit figurer le vieil Adam. Le Diable fit autour
„ de lui toutes sortes de postures & de grimaces, & lui mit au col l'image
„ d'un serpent empaillé, qui tenoit dans sa gueule une pomme. Le vieil
„ Adam tomba par terre, & resta comme inanimé. La Mort survint avec
„ sa faux, & voulut enlever le corps; mais le Diable s'y opposa. Enfin
„ Jésus-Christ, représenté par un jeune homme fort laid, arriva; il tenoit
„ d'une main une croix, & de l'autre une couronne d'or. Sa vue paroissoit
„ effrayer beaucoup le Diable, qui ne savoit où se fourrer, jusqu'à ce qu'il
„ trouvât le moment de s'esquiver de la chambre. La présence & la vertu
„ de la croix rendirent la vie au vieil Adam, & Jésus-Christ lui ayant ordon-
„ né de se lever, lui donna sa couronne d'or. Le vieil Adam ne savoit
„ comment exprimer sa joie, & Jésus-Christ l'emmena pour le conduire au
„ ciel. Le sujet du second acte, étoit la tradition du Décalogue, ou des
„ dix Commandemens de Dieu. Je n'y vis rien de plus remarquable, que
„ l'horrible perruque dont étoit coëffé le patriarche Abraham, qui vint pro-
„ noncer un galimathias philosophique sur le monde. Dans le troisieme ac-
„ te, le Sacrement de Baptême fut représenté de cette maniere. Il parut un
„ homme vêtu d'une mauvaise pelisse, par-dessus laquelle on avoit jetté un
„ filet. Il avoit un sabre au côté, sur son dos un carquois garni de fle-
„ ches, & représentoit un Prince Ostiaque. Deux autres hommes, à moi-
„ tié nuds, s'avancerent sur l'Ostiaque, qui avoit beaucoup vanté sa bravou-
„ re, le faisoient, & le deshabillerent presque tout nud. Puis ayant fait ap-
„ porter un baquet plein d'eau, ils le mirent dedans, lui jetterent quelques
„ *wiedros* (e) pleins d'eau sur la tête, & le firent renoncer à sa pelisse & à
„ tout ce qu'il avoit. Après l'avoir ainsi baptisé malgré lui, ils se retirerent.
„ Le spectacle finit, comme il avoit commencé. Le Diable, le vieil A-
„ dam, la Mort, & Jésus-Christ reparurent: un petit garçon prononça
„ un discours, & les chanteurs se firent entendre. Toute la piece étoit en
„ vers, & la seule chose qui nous frappa, fut la maniere aisée avec laquel-
„ le les acteurs débitoient leur rôle. Il est vrai que ce sont de jeunes gar-
„ çons formés, dès leur enfance, à ces exercices par le clergé dont ils dé-
„ pendent.”

IL y eut ce même jour à Tobolsk une autre solemnité dont M. Muller fut témoin. A une werste de la ville, il étoit entré dans une maison, située sur une éminence, & qui paroissoit ne contenir qu'une seule chambre. Il y descendit par quelques marches basses, & il y trouva beaucoup de cercueils remplis de corps morts & qu'on pouvoit aisément ouvrir. Ce sont les cadavres

(e) Un *wiedro* est une mesure de vingt-six livres pesant d'eau.

de gen
conféc
sont r
conco
dre co
les mo
que c
ces m
cet ét
cette c
rieurs
jusqu'à
que qu
pour é
dès le
part le
y a sep
sion so
quelqu
pables

LA
lace la
gances
maine
femmes
le. Je
bolsk.
ou du
sont be
nez est
cette vi
son, il
gratuite
sans se
le vitri
avec de
le femm
qui s'été
ses mal

LE
& qui d
sèi. Il
culiere
que l'es
couper
tée à qu

de gens qui sont morts d'une mort violente, ou sans sacremens, & qui par conséquent ne peuvent pas être enterrés avec ceux qui les ont reçus, ou qui sont morts d'une mort naturelle. Près de ces bieres, il y avoit un grand concours de monde, soit parens des morts, soit inconnus, qui venoient prendre congé des défunts: *Car*, disent-ils, *quoique nous ne soyons pas parens, les morts peuvent dire un mot en notre faveur.* Ce n'est pas qu'ils croient que ceux qui ne sont pas morts dans les regles, ne puissent être sauvés: ces morts, selon les dévots de Tobolsk, ne restent pas au-delà d'un an dans cet état, & quelques-uns même n'ont pas si longtems à attendre. Suivant cette opinion, tout ce qui meurt dans l'année, entre les deux jeudis antérieurs à celui qui précède les fêtes de la pentecôte, reste sans être inhumé jusqu'à ce dernier jeudi, & est gardé dans ce magasin de morts. S'il arrive que quelqu'un meurt ce jeudi même, il faut qu'il attende une année entiere pour être enterré; si, au contraire, il ne meurt qu'un seul jour avant, il l'est dès le lendemain. Ce jeudi est appelé *Tulpa* en langue Russe; mais la plupart le nomment *Sedmik*, parce que depuis le jeudi saint jusqu'à celui-ci il y a sept semaines. Ce même jour, l'archevêque de Tobolsk fait une procession solennelle, avec son clergé, jusqu'à cette maison; & après avoir récité quelques prieres, il absout les morts des péchés dont ils se sont rendus coupables par leurs négligences, ou qu'ils n'ont pu expier par leur mort subite.

LA semaine de pâques se passa gaiement en visites respectives. La populace la célébra par beaucoup de divertissemens à sa mode; mais ses extravagances n'approchoient pas à beaucoup près de celles qui se firent dans la semaine du beurre. C'est-là principalement le tems des débauches avec les femmes, qui cependant ne sont pas rares tout le reste de l'année en cette ville. Je n'ai vu dans aucun lieu du monde autant de gens sans nez, qu'à Tobolsk. Le froid ne peut pas en être la cause, puisqu'il y fait plus chaud, ou du moins qu'il n'y fait pas plus froid qu'à Pétersbourg, où ces accidens sont beaucoup plus rares. Il est donc assez vraisemblable, qu'ici la perte du nez est un des fruits ordinaires du mal vénérien, qui est très-commun dans cette ville. On le conçoit d'autant plus aisément, que, pour toute la garnison, il n'y a qu'un seul chirurgien, & qu'il n'est pas obligé d'administrer gratuitement ses remedes aux habitans; d'où il arrive que les pauvres restent sans secours pour cette maladie. Le remede ordinaire de la gonorrhée, est le vitriol. Le gros mal a jusqu'à présent été traité, comme je l'ai appris, avec de l'arsenic & du sublimé corrosif. Il y avoit alors à Tobolsk une vieille femme, qui avoit la réputation d'avoir guéri dans trois semaines tous ceux qui s'étoient mis entre ses mains. J'ai vu l'onguent avec lequel elle frottoit ses malades; il étoit composé de mercure & de saindoux.

LE 2 Mai, on mit à l'eau la double chaloupe qu'on avoit construite ici, & qui devoit passer de l'Obi, par la Mer Glaciale, à l'embouchure du Jénisséi. Il y avoit, pour cette opération, un traîneau d'une construction particuliere; cependant cette chaloupe ne fut pas lancée en une seule fois, parce que l'eau avoit un peu trop élevé le devant du traîneau, ce qui obligea de couper cette partie. On se servit en même tems d'une ancre qu'on avoit jetée à quelque distance du bâtiment, & vers laquelle on le fit avancer, en re-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

tirant le cable: c'est par ces deux moyens qu'on vint à bout de le lancer. Ce bâtiment ressembloit par sa forme à une chaloupe, sinon qu'il étoit beaucoup plus gros & couvert; il étoit monté de huit canons. Dès qu'il fut à l'eau, la forteresse tira trois coups de canon, & le nouveau bâtiment y répondit de tous les siens. Le Statthalter & le Sous-Statthalter, qui étoient présens à l'opération, se firent mener à bord du bateau. On y avoit préparé pour eux, & pour toute la compagnie, un repas qui dura jusqu'au soir; il finit par des fantés, qui furent bues au son des trompettes & au bruit continuel du canon. Le commandant de la chaloupe étoit un Lieutenant de la flotte, nommé *Owzin*. Elle portoit le nom de *Tobol*, qui lui fut donné par le Statthalter.

CETTE chaloupe mit à la voile le 14 Mai, & les mêmes personnes se trouverent encore à bord. En passant devant la forteresse, elle tira tous ses canons, & la forteresse répondit par trois coups. On but ensuite, & l'on tira continuellement jusqu'au soir fort tard. La chaloupe étoit accompagnée de quatre *Dofchtschennikes*, sorte de bâtimens usités dans le pays, qui portoient les vivres; elle étoit montée de cinquante soldats, de deux martelets & de vingt-quatre travailleurs. Dès le lendemain, elle perdit un soldat & un travailleur, qui furent noyés en ramassant les voiles. Cet accident fit tenir beaucoup de discours à Tobolsk, où il fut regardé de mauvais augure.

LE 15, M. Muller & moi, nous nous rendîmes à l'endroit où, selon l'opinion commune, avoit été bâtie la ville de *Sibir*, résidence des anciens Souverains de Sibérie. Il est sur la rive droite de l'*Irtisch*, à dix-huit werstes de Tobolsk, & près d'un petit ruisseau, nommé *Sibirka*, qui se jette dans l'*Irtisch*. Nous y vîmes quelques vestiges d'un rempart & rien autre chose.

LE 19, M. de la Croyere partit de cette ville, avec le détachement de la Marine, que le Capitaine Beerings y avoit laissé. L'escadre consistoit en douze *Dofchtschennikes*, ou bâtimens de convoi.

Description
de la ville de
Tobolsk.

TOBOLSK (*f*), capitale de la Sibérie, est située sur le fleuve *Irtisch*, à la latitude de 58 degrés 12 minutes. Elle est divisée en ville haute & en ville basse. La ville haute est sur la rive orientale de l'*Irtisch*; la basse occupe le terrain qui est entre la montagne & ce fleuve. Elles ont l'une & l'autre un circuit considérable; mais toutes les maisons sont bâties de bois. Dans la ville haute, qu'on appelle proprement la *Ville*, est la forteresse, qui forme presqu'un quarré parfait, & qui a été construite par le Statthalter Gagarin. Elle renferme un magasin de marchandises bâti de pierre, la chancellerie de la régence, & le palais archiépiscopal. Près de la forteresse, est la maison du Statthalter. Outre le magasin de marchandises, il y a dans la haute ville encore un marché pour des vivres & pour toutes sortes de menues denrées. Le Statthalter faisoit alors entourer toute cette ville haute, du côté

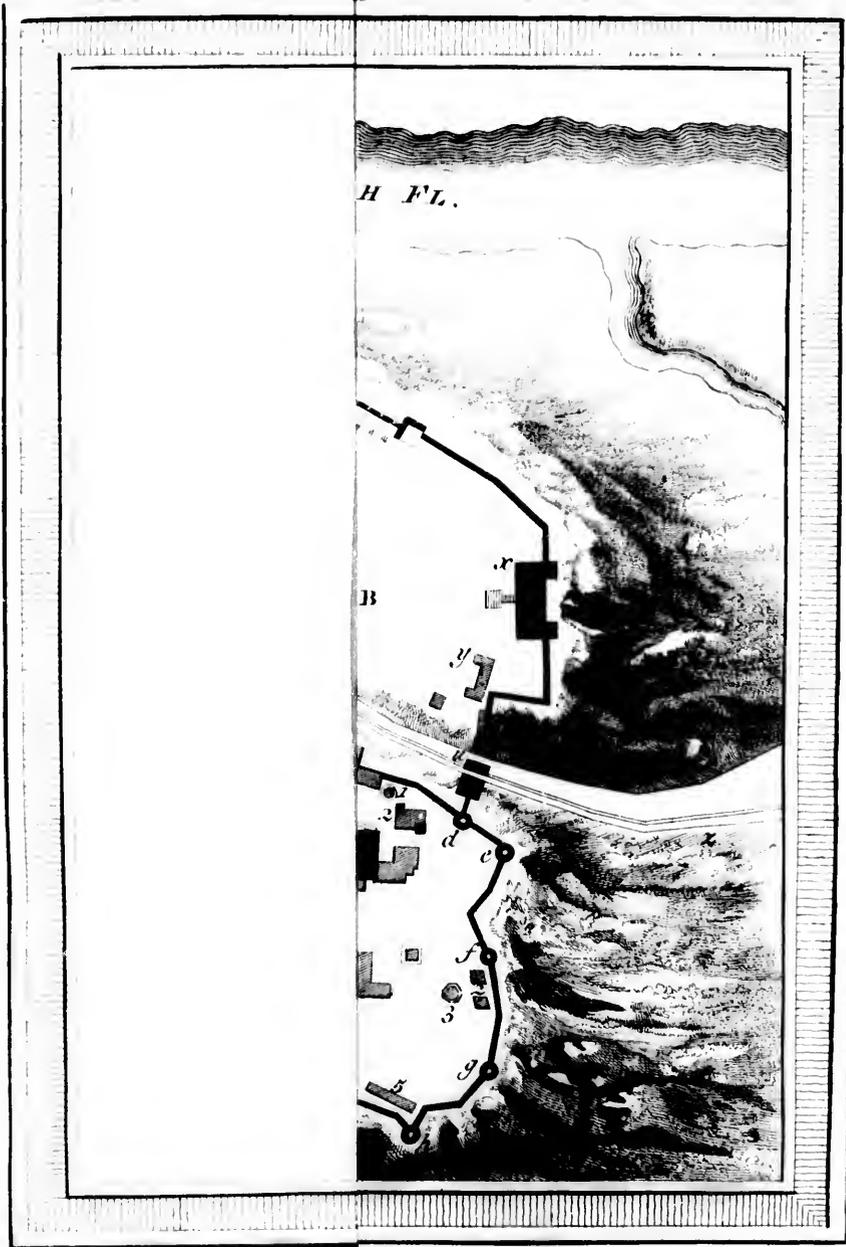
(*f*) Explication du Plan de la Forteresse de Tobolsk. A, ancienne forteresse: B, nouvelle forteresse: c, d, e, f, g, h, i, k, bastions: l, cathédrale: m, n, portes de l'ancienne forteresse: o, maison de l'archevêque: p, boutiques: q, r, s, t, tours qui les environnent: u, porte du côté de la montagne: x, chancellerie: y, grande garde: z; chemin qui conduit à la ville: 1, clocher de la cathédrale: 2, magasins: 3, chapelle: 4, cuisines: 5, écuries: 6, maisons de pierre: 7 jardins: 8, lieu où l'on met les canons: 9, porte du côté du rempart: 10, rempart de terre.

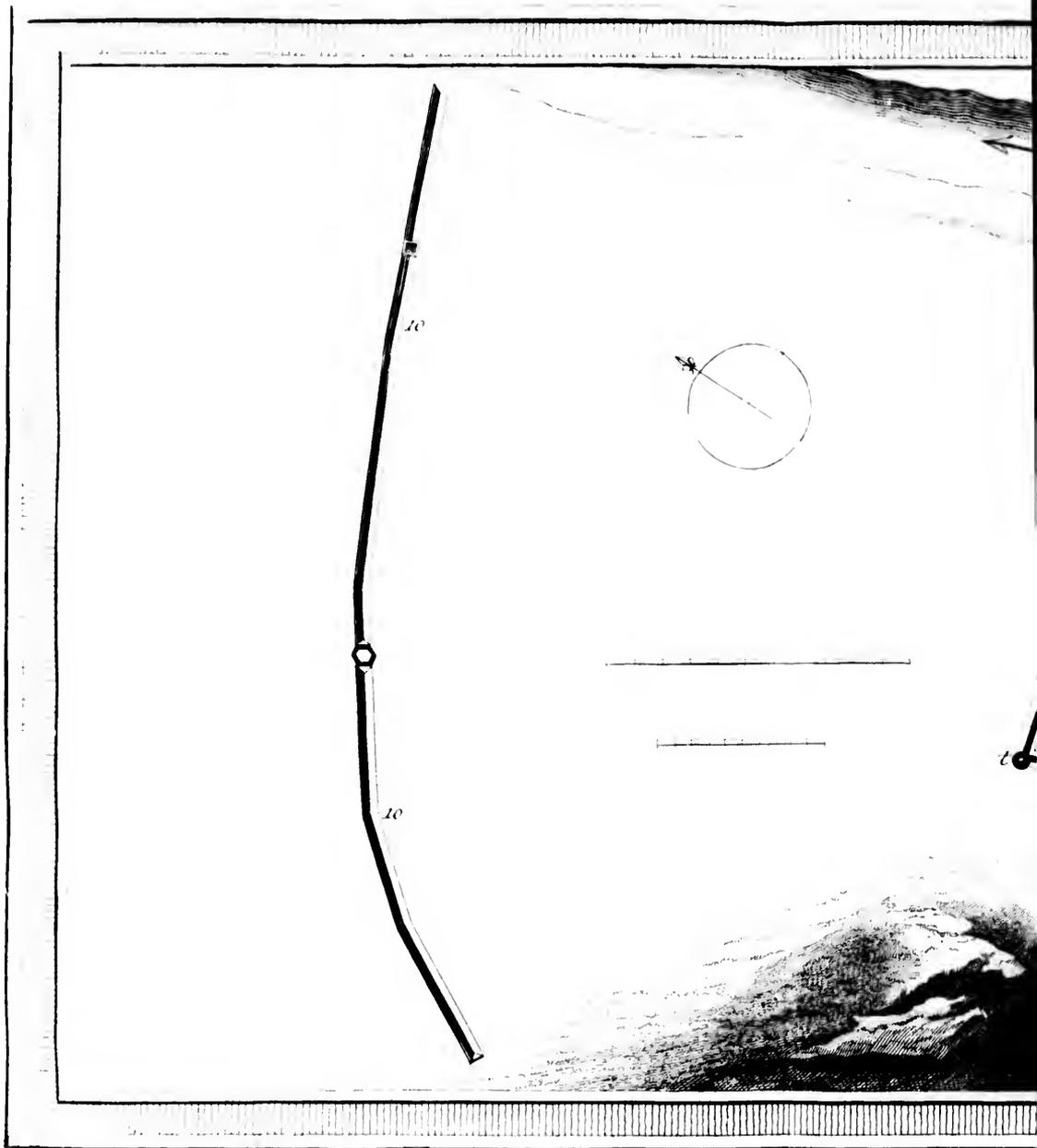
cer. Ce
 beaucoup
 à l'eau,
 ondit de
 réfens à
 ur eux,
 par des
 canon.
 nommé
 atthalter.
 onnes se
 tous se
 & l'on
 mpagnée
 qui por-
 eiots &
 t & un
 fit tenir

elon l'o-
 ens Sou-
 werstes
 tre dans
 chofé.
 ent de la
 en dou-

rtifich, à
 te & en
 le occu-
 & l'au-
 s. Dans
 ui forme
 Gagarin.
 llerie de
 maison
 aute vil-
 ues den-
 du côté

y, grande
 la ville:
 magasins:
 urtes : 6,
 lieu où
 côté du



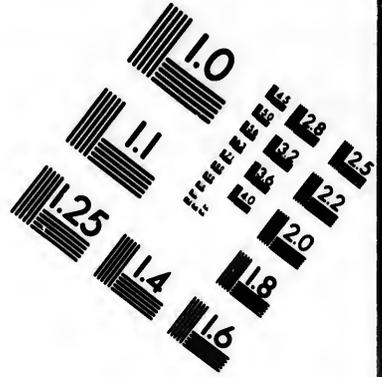
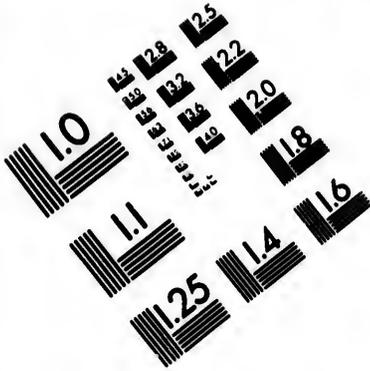


PLAN DE LA FORTERESSE DE

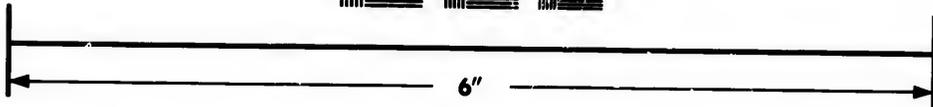
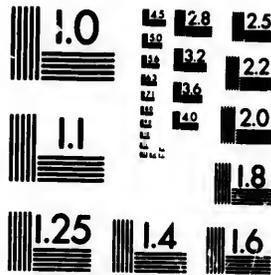


INTERESSE DE TOBOLSK





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E E E E E E
E 128
E 132
E 122
E 120
E 118
E 116

ii
io
51
52

orienta
de ten

LA
vend a
provisi
heures
rend à
peine
donne

LA
dans l
wensk
re, q

LA
elle a
dont e
qu'il a
hors e
elle e

ON
dation
lemen
inondé

LE
qui es
& c'es
vé, c
dans l
rempa
Tobol
le terr
de la
milieu
point
quent
pratic

JE
contre
que l'
printe

LA
source
rein,
parcou
il reç
font l'

oriental vers la terre, d'un rempart terrassé, qui devoit être achevé dans peu de tems. VOYAGE EN SIBÉRIE. 1734.

LA ville basse a son marché particulier, avec quelques boutiques, où l'on vend aussi toutes sortes de menues denrées. Quand on veut faire ici quelque provision, il faut se trouver au marché le matin, & l'après-midi à certaines heures, hors desquelles on ne trouve plus rien. Comme tout le monde s'y rend à peu près dans le même tems, il y a une telle presse, qu'on a de la peine à passer dans les rues, parce que le chemin de la ville basse à la haute donne, en été surtout, par ce marché.

LA ville haute a cinq églises, dont deux construites de pierres, enclavées dans la forteresse, & trois bâties de bois, outre un couvent appelé *Roschdestwenskoï - Monastir*. La ville basse a sept paroisses, & un couvent bâti en pierre, qui se nomme *Snamenskoï*.

LA ville haute a l'avantage de ne point être sujette aux inondations; mais elle a une grande incommodité, en ce qu'il faut y faire monter toute l'eau dont elle a besoin. L'archevêque seul a un puits profond de trente brasses, qu'il a fait creuser à grands frais, mais dont l'eau n'est à l'usage de personne hors de son palais. La ville basse a l'avantage d'être proche de l'eau, mais elle est sujette à des inondations.

ON nous dit à Tobolsk, que cette ville essuie tous les dix ans une inondation qui la met sous l'eau. En effet, l'année précédente (1733) non-seulement la ville, mais tous les lieux bas des environs, jusqu'à Tioumen, étoient inondés.

LES deux villes ont communication par trois chemins différens: le premier, qui est du côté de la rivière, est le plus escarpé, il va droit à la forteresse, & c'est l'ouvrage de l'ancien Statthalter Gagarin. Comme ce chemin est pavé, c'est le plus fréquenté dans l'été & dans le printems; il conduit d'un bout dans la ville basse jusqu'au couvent de *Snamenskoï*, & par en haut jusqu'au rempart de terre, qui est à l'extrémité de la haute ville. Il est incommode à Tobolsk de demeurer ailleurs que sur cette rue: car, comme partout ailleurs, le terrain est fort glaiseux, les boues dans le printems sont si fortes, qu'on a de la peine à s'en tirer. L'autre chemin de communication, qui est celui du milieu, n'est pas beaucoup pratiqué ni en été, ni en hiver, parce qu'il n'est point pavé, & que la pente en est rude. Le troisieme, qui est le plus fréquenté dans l'hiver, a une pente assez douce, qui le rend beaucoup plus praticable que les deux autres.

JE n'ai pas trouvé d'endroit où l'on voie autant de vaches qu'on en rencontre à Tobolsk. Elles courent les rues, même en hiver; de quelque côté que l'on tourne, on voit des vaches, mais bien plus encore en été & dans le printems.

LA principale rivière qui passe au-devant de Tobolsk, est l'*Irtisch*. Sa source est fort avant dans la Calmouquie. Après y avoir parcouru bien du terrain, il traverse un lac, appelé en langue Calmouque *Nurr-Saissan*; puis parcourant encore un district d'environ deux mille werstes jusqu'à Tobolsk, il reçoit en chemin plusieurs rivières grandes & petites, dont les principales sont l'*Ischim* & le *Tobol*, & se décharge enfin à quatre cents werstes au-des-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

sous de Tobolsk dans l'Obi, près de *Samarowskoï-Jam*. Le Tobol, comme on l'a déjà dit, a son embouchure un peu au-dessus de la ville, sur la rive occidentale. L'eau de l'Irtisch est toujours trouble & mêlée de vase. Les voyageurs rapportent que l'eau du Tobol est beaucoup plus claire & plus pure, & qu'on peut la distinguer de l'eau de l'Irtisch jusqu'à une lieue au-dessous de son embouchure: cela ne s'accorde point du tout avec mes observations. Pour m'en assurer, je me fis apporter de l'eau du Tobol; elle étoit presque aussi trouble que l'eau de l'Irtisch, & avoit la même pesanteur. Ces mêmes voyageurs se trompent, en donnant à l'Irtisch un cours fort rapide. Sans parler des glaces qui charient très-lentement, lorsque cette rivière dégele, nous avons constaté que son cours n'avance dans une heure que d'une werste. Outre ces rivières, il y a de petits ruisseaux qui se déchargent dans l'Irtisch, après avoir traversé la ville basse: ce sont le *Kurájamka*, le *Monafirska*, le *Katschalowka*, le *Piligrimka* & le *Soljenka*.

La ville de Tobolsk est fort peuplée, & les Tartares sont près du quart des habitans. Les autres sont presque tous des Russes, ou exilés pour leurs crimes, ou enfans d'exilés. Comme ici tout est à si grand marché, qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an, la paresse y regne au suprême degré. Quoiqu'il y ait des ouvriers de tous métiers, il est très-difficile d'obtenir quelque chose de ces gens-là; on n'y parvient guere qu'en usant de contrainte & d'autorité, ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand ils ont gagné quelque chose, ils ne cessent de boire jusqu'à ce que n'ayant plus rien ils soient forcés par la faim à revenir au travail. Le bas prix du pain cause en partie ce désordre, & fait que les ouvriers ne pensent à rien épargner; deux heures de travail leur donnent de quoi vivre une semaine & satisfaire leur paresse.

Du Statthalter de Tobolsk, dépend le Sous-Statthalter d'*Irkutzk*, & tous les Waywodes de Sibérie. Il ne peut pas cependant les destituer, ni les choisir lui-même; mais il est obligé de les recevoir tels qu'on les lui envoie de la *Prikase*, ou chancellerie de Sibérie, qui réside à Moscou. Il reçoit, ainsi que le Sous-Statthalter & les autres Officiers de la Chancellerie, des appointemens de Sa Majesté Impériale. Il y a deux Secrétaires à la chancellerie de ce gouvernement, qui sont perpétuels, quoiqu'on change les Statthalters. Ces Secrétaires, par cette raison, sont fort respectés; les grands & les petits recherchent leur protection, & ils gouvernent presque despotiquement toute la ville.

Le Statthalter célèbre toutes les fêtes de la cour. Il fait inviter ces jours-là tous ceux qui sont au service de Sa Majesté Impériale, & même tous les négocians de la ville. Tout ce qu'il y avoit à Tobolsk de personnes destinées pour le voyage de Kamtschatka, reçut de pareilles invitations. Nous étions toujours placés à la même table avec l'Archevêque, les Archimandrites, quelques autres ecclésiastiques d'un ordre inférieur, & les officiers de la garnison. Le dîner étoit servi à la manière Russe; on y buvoit beaucoup de vin du Rhin & de vin muscat. Ordinairement après le dîner, hors le tems du carême, on dansoit jusqu'à sept ou huit heures du soir. D'autres fumoient, jouoient au trictrac, ou s'amusoient à d'autres jeux. Ces repas furent très fréquens à

Tobolsk
à toute
Sous-S
de leur

Ces
neux:
ou un
font ici
qu'il n
plus de
cians d
coutum
entendr

LES
bitoient
font int
obtenu
comme
me un
de l'eau
de voir
avoir au
Chrétie
fois à le
pération
mence
d'un or
tres Tar
remplie
enfans
la cham
présent
qu'il va
qui se
les uns
Ordinal
où l'on
& l'on
permet
souvent
opere s
est une
& un p
pieds d
qu'on l
M. C

Tobolsk pendant notre séjour, non-seulement les jours de gala, mais encore à toutes les fêtes de la famille du Statthalter, qui étoit très-nombreuse. Le Sous-Statthalter & les deux Secrétaires en faisoient autant les jours de fêtes de leurs familles.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Ces repas, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont rien moins que ruineux : car aucun des négocians ne quitte la table, sans laisser un demi-rouble, ou un rouble, & c'est à qui fera mieux les choses. Or les négocians, qui sont ici le plus grand nombre, suffisent pour payer tout le repas, surtout lorsqu'il n'y a pas de voyageurs, tels que ceux du Kamtschatka, qui buvoient plus de vin dans deux mois, que n'en peuvent boire en deux ans cent négocians de Tobolsk ; car, quand ils veulent s'émanciper à en boire plus que de coutume, on leur donne, au lieu de vin, de l'hydromel, & on leur fait bien entendre qu'ils sont encore trop honorés d'être reçus dans une grande maison.

Les Tartares établis dans cette ville, descendent en partie de ceux qui l'habitoient avant la conquête de la Sibérie, & en partie des Buchares, qui s'y sont introduits peu à peu avec la permission des Grands-Ducs, dont ils ont obtenu certains privilèges. Ils sont en général fort tranquilles, & vivent du commerce ; mais point de métier parmi eux. Ils regardent l'ivrognerie comme un vice honteux & deshonorant. Ceux d'entr'eux qui boivent seulement de l'eau-de-vie, sont fort décriés dans la nation. Je n'eus point d'occasion de voir leurs cérémonies religieuses. Ils sont tous Mahométans, & peuvent avoir autant de femmes qu'ils veulent ; mais comme ils demeurent avec des Chrétiens, ils en prennent rarement plus d'une. M. Muller a assisté plusieurs fois à leur circoncision, & a vu circoncire cinq jeunes garçons à la fois. L'opération se fait à différens âges, depuis six ans jusqu'à quatorze. Elle commence par un repas, dans lequel l'Achum, ou, en son absence, un ministre d'un ordre inférieur, occupe la première place. Après lui sont assis les autres Tartares sur de larges bancs, & la cour de la maison est ordinairement remplie de monde. Après le repas, on prend du thé. Ensuite arrivent les enfans qui doivent être circoncis, & qui sont portés par autant d'hommes dans la chambre où la compagnie est assemblée. L'Abdal (c'est l'opérateur) les présente aux assistans & demande à l'Achum sa bénédiction pour l'opération qu'il va faire à ces enfans. Toute la compagnie se met aussitôt en prières, ce qui se fait tout bas. Les enfans sont rapportés dans la chambre : on les met les uns à côté des autres sur un large banc, & sous une couverture légère. Ordinairement toute la compagnie, & même l'Achum, restent dans l'endroit où l'on a mangé. Alors les mères des enfans assistent seules à la circoncision, & l'on n'y admet point d'autres femmes. Si la pauvreté des Tartares ne leur permet pas d'avoir plusieurs pièces, la chambre où se fait la cérémonie est souvent remplie d'hommes & de femmes. La bénédiction donnée, l'Abdal opère sur le champ. Tout l'appareil consiste en un plat de bois, dans lequel est une petite baguette, en une tenaille élastique de bois, en un vieux rasoir & un peu de coton brûlé. L'opérateur tenant ce plat, se met à genoux aux pieds de l'enfant, le déchauffe, & serre ses jambes entre ses genoux, tandis qu'on lui tient les bras.

M. Gmelin décrit ici toute l'opération. Mais nous en avons dit assez pour

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734

les gens du métier, qui devineront de reste l'usage du rasoir & de la tenaille : le coton brûlé s'applique sur la plaie, & sert à arrêter le sang.

PENDANT la cérémonie, les assistans font des exclamations de joie de ce que l'enfant va devenir un vrai Musulman. On bat aussi sur un petit tambour, soit pour l'amuser, soit pour étouffer seulement ses cris. Les enfans supportent quelquefois l'opération fort tranquillement, & ne se remuent pas; d'autres s'agitent beaucoup, se défendent même, & l'on n'en viendrait pas à bout, si l'on ne leur remplissoit la bouche de petits gâteaux, pour les empêcher de crier. Cette cérémonie, que les Tartares regardent plutôt comme un simple usage & une sorte de fête que comme un grand mystère, est accompagnée, chez ceux qui sont à leur aise, des mêmes divertissemens usités dans les noces Tartares, tels que les courses de chevaux, &c. On se régale surtout pendant plusieurs jours. C'est pourquoi les Tartares lui donnent le nom de *swadba*, qui signifie nœce en langue Russe. Quelque tems après cette fête, les Tartares en font une autre, lorsqu'on leur rase la tête. Comme ils y prennent encore les mêmes divertissemens qui sont en usage aux noces, ils disent que, chez eux & chez tous ceux qui veulent devenir de vrais Musulmans, deux noces doivent précéder la véritable. La boisson d'honneur, avec laquelle ils se régalent dans ces sortes de solemnités, est le thé; la plus exquisse, selon eux, est le *kirpitschnoischai* (g), ou *thé-boë*, qu'ils font bouillir sur le feu dans un grand chaudron, & dans lequel ils mêlent du lait & du beurre: ils le boivent avec une avidité singulière. La chair de poulain est aussi pour eux une viande délicieuse.

LES Tartares font leurs prières au lever & au coucher du soleil, ainsi que chaque fois qu'ils mangent. Je demandai un jour à un Tartare, qui faisoit son action de grâces après le repas, pourquoi à la fin de ses prières il passoit la main sur sa bouche? Il me répondit par cette autre question: *Pourquoi joignez-vous les mains en priant?*

LES Tartares ne changent pas aisément de religion: on en a cependant baptisé quelques-uns, mais ces profélytes sont fort méprisés dans leur nation. Ceux qui s'appellent *les Vrais Croyans*, leur reprochent qu'ils ne changent de religion que par goût pour l'ivrognerie, ou pour se tirer de l'esclavage. Cette dernière raison paroît la plus vraisemblable. Les Tartares l'ont pénétrée dès la fin du dernier siècle, & s'en sont plaints très-vivement. Le Czar qui regnoit alors, avoit en effet ordonné qu'on n'affranchiroit plus de Tartares, sinon ceux qui, après un sévère examen, se trouveroient véritablement convaincus de la vérité de la religion Chrétienne. Mais, disent les Tartares, on n'observe pas bien cette défense.

Préparatifs
pour le dé-
part de To-
bolsk.

LE tems de notre départ approchoit. Nous avons fait préparer deux *Dofchtschennikes*, où l'on avoit réuni toutes les commodités possibles. Un *Dofchtschennik* est un bâtiment qui a la forme d'une barque, & qu'on peut regarder comme une grande barque convertie. Lorsqu'il est destiné à remonter les rivières, il a un gouvernail comme les autres bâtimens; mais ceux qui

(g) Mot Russe, qui signifie *thé en brique*, parce que les feuilles de thé sont couchées l'une sur l'autre, & pressées ensemble comme des briques.

les de
grande
Dans
res.
ler &
tres,
te &
arrêté
vint n
mit à
vue d
qu'occ
de par
vimes
retard
temen
solide
noit à
& nor
faires.
24.
beaucc
No
bord r
arrivâ
Nous
nous
j'allai
chemin
rés, s
ment
boulea
me de
les tr
LA
rinage
l'une d
figure
No
Une t
d'y pa
déploy
je, sit
30 au
ka, re
les ap
XX

les descendent, ou qui en suivent le cours, ont, au lieu de gouvernail, une grande & longue poutre devant & derrière, comme les bâtimens du Wolga. Dans chacun de ces bâtimens il y avoit vingt-deux manouvriers, tous Tartares. Chacun étoit en outre muni de deux canons & d'un canonier. M. Muller & moi nous occupâmes le premier bâtiment; sur l'autre étoient les peintres, l'interprete, le chirurgien, les étudiants, le géometre, le minéralogiste & le maréchal. Nous étions prêts à nous mettre en route, & nous avions arrêté de partir le 22 Mai au soir. Mais vers deux heures après-midi, on vint nous avertir que notre second bâtiment faisoit beaucoup d'eau. On semit à pomper tant qu'on put, mais on n'avançoit rien, & l'eau gagnant à vue d'œil, on fut forcé de le décharger entierement. Dans la confusion qu'occasionna cette opération, plusieurs choses furent détournées, la plus grande partie fut trempée d'eau, & l'équipage essuya beaucoup de pertes. Nous vîmes enfin couler à fond le bâtiment, quoique fort près du rivage; ce qui retarda notre départ. Le Statthalter employa ses soins pour y remédier promptement. Il nous falloit un autre Dofchtschennik. Il en fit choisir un bien solide; & le lendemain de grand matin, on nous en amena un qui appartenoit à un marchand de la ville. Nous nous en accommodâmes sur l'estimation, & nous y fîmes faire sur le champ les cabanes & les autres commodités nécessaires. Ainsi, grâce à l'activité du Statthalter, nous fûmes en état de partir le 24. Ce nouveau bâtiment étoit bien plus spacieux que l'autre, & nous fut beaucoup plus commode.

Nous partîmes en effet ce même jour au soir. Notre marche fut d'abord très-lente, parce qu'il fallut tirer les bateaux. Le 26 au matin, nous arrivâmes à la slobode *Abalak*, qui n'est qu'à vingt werstes de Tobolsk. Nous allions pourtant nuit & jour; mais les grands détours de la riviere ne nous permettoient pas d'avancer beaucoup. Avant d'arriver à cette slobode, j'allai à pied le long du rivage, qui est élevé jusqu'à *Solennoje*, & je vis en chemin quantité de tombeaux Tartares. Ce sont de petits emplacements quarés, sexangulaires, ou d'autre forme, entourés d'un enclos, & qui renferment une ou plusieurs tombes. Ils sont ordinairement plantés en-dedans de bouleaux. Au-devant de quelques-uns sont dressées de longues perches, comme des mâts, du haut desquelles pend un arc. Les Tartares qui ont servi dans les troupes Russes, ont le droit de marquer ainsi leurs services.

LA Notre-Dame d'Abalak est fort célèbre. On y voit beaucoup de pèlerinages dans tous les tems de l'année. Il y a dans cet endroit deux églises, l'une de bois, abandonnée par sa vetusté, l'autre de pierre, où est gardée la figure de la Vierge.

Nous atteignîmes le même jour au soir *Koifelan* ou *Jepantschinski Jurii*. Une tempête violente, accompagnée de tonnerre & de pluie, nous obligea d'y passer la nuit & tout le lendemain; nous en partîmes sur le soir, la voile déployée. Le 28 après-midi, nous passâmes devant la slobode *Begischewskoje*, située sur une montagne près du rivage, dans une situation agréable. Le 30 au soir, j'allai dans un village, appelé *Schafahina* ou *Ogrischkorowojaimka*, récemment bâti, & composé seulement de deux ou trois maisons. Elles appartiennent à des marchands qui commercent dans la Calmouque. La

XXIV. Part.

T

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.Départ de
Tobolsk.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

situation en est des plus agréables; le bled y vient très-bien & les pâturages y sont excellens.

LE 5 Juin au soir, nous arrivâmes à un gros village Tartare, appelé *Utus-Aul*; il est proprement composé de trois villages, dont deux d'été & un d'hiver. Les Tartares de ces cantons-là ont assez généralement l'usage d'avoir une habitation pour l'été, & une autre pour l'hiver; ils changent de demeure à l'approche de chaque saison. La raison de ces changemens est, selon toutes les apparences, que la grande route de Tobolsk à Tara est différente en été de celle qu'on pratique en hiver: c'est pourquoi les villages d'hiver se trouvent sur la route d'hiver, & les villages d'été sur la route de cette saison. Les villages Tartares & Russes, qui se trouvent le long de l'Irtisch, sont distingués par le surnom d'*Aul* & de *Derewna*. *Aul* signifie en langue Tartare un village, appelé *Derewna* en langue Russe. Les Russes donnent à tous les villages des Tartares le nom de *Jurti*, d'un mot Tartare, qui ne signifie qu'une maison.

LE 6 au matin, nous nous retrouvâmes à un endroit, où nous avons déjà passé la veille, parce que la rivière fait-là une courbure des plus singulieres & revient au même point. La ligne droite de cette courbure est de sept brasses ou de sept orgies mesurées, & le détour par eau fait au moins quinze werstes. Les Tartares y avoient creusé un canal, qui devoit être incessamment achevé.

LE 10, nous parvînmes à *Mursina*, village Russe, & le premier que nous rencontrâmes au-delà de Schafchina. Les villages Russes sont dans la proximité des villes, & ceux des Tartares, au contraire, sont dans les écarts.

LE 11 au soir, nous atteignîmes *Tjcheredowa* ou *Snamenskoï-Pogost*. C'est un village situé dans les terres, sur une colline, près d'un petit lac, & dont la situation est fort agréable. Il est à quarante-six werstes, en ligne droite, de Tara. J'y ai vu des maisons de paysâns, qui ne cedent pas à bien des maisons bourgeoises des villes.

Arrivée des
Académi-
ciens à Tara.

LE 13 au soir, nous nous trouvâmes devant la ville de *Tara*. Nous remontâmes l'Agarka, rivière qui se jette dans l'Irtisch, fort près de la ville, du côté gauche ou occidental, & nous arrivâmes bientôt après à Tara. J'aspirois après le séjour de cette ville; je me sentoïis incommodé depuis huit jours, & j'avois perdu l'appétit: les cousins qui nous dévoroient sur l'eau, m'avoient ôté le sommeil. Ma maladie devint une fièvre ardente, mais qui fut terminée dans huit jours: j'en fus quitte pour perdre tous mes cheveux, qui revinrent peu à peu dans la suite. Ma situation ne me permit pas de profiter beaucoup du séjour que nous fîmes dans cette ville; ainsi je n'en dirai rien de particulier.

Description
de Tara.

ON peut diviser Tara en ville haute & ville basse. La ville haute, située sur une colline, est défendue par un ostrog; il y a aussi des chevaux de frise, & sur le devant un rempart de terre. Elle sert de résidence au Waywode & à la chancellerie; il y a trente canons de bronze. Dans la ville basse est une slobode Tartare qui tient à la ville, avec une metched ou chapelle. La ville est petite, & les habitans en sont pauvres. On n'y voit pas un seul bâtiment de pierre, ni public ni particulier, & l'on n'y trouve que les vivres absolu-

ment
ce qui
1722
la succ
tans qu
que ne
perfon
Nous
n'y en

LE
escorte
renfor
point
bâtime
Le ler
Cette
& son
chure
te son
aux fo
chure.

Les Ta
comme
ce ave
nous v
l'amen
bonne
souten
étoit h
fic ent
lot de
manté
du mo
toile p
nous c
mange
mercia

LE

(h)
guliere
saques
vent à
(i)
Prince.
(k)
qui pai

ment nécessaires pour le soutien de la vie. Aussi est-elle très-peu peuplée: ce qui vient en partie de la perte de sept cents habitans, qui ayant refusé en 1722 de prêter, par ordre de Pierre le Grand, le serment d'hommage pour la succession à la couronne, furent tous exécutés l'année suivante. Les habitans qui restent, sont fort adonnés à l'oïveté; car pendant toute la semaine que nos bâtimens y restèrent, nous vîmes chaque jour un grand nombre de personnes, de tout âge & des deux sexes, s'amuser à regarder ces bâtimens. Nous n'y fûmes pas heureusement incommodés par les tarakanes, parce qu'il n'y en a point, & qu'il ne s'en trouve plus remontant l'Irtisch.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

LE 22, nous quittâmes Tara vers midi, après qu'on nous eut donné une escorte de vingt *Sluschiwies* (h), bien munis d'armes & de poudre: ce qui renforça considérablement celle que nous avons déjà. Comme il n'y avoit point de place pour eux dans notre bâtiment, ils furent embarqués dans un bâtiment particulier, qui devoit aller de conserve avec nous jusqu'à *Omska*. Le lendemain à huit heures, nous passâmes devant l'embouchure du Tara. Cette riviere se décharge dans l'Irtisch, du côté gauche à l'Est-Nord-Est, & son eau, en comparaison de celle de l'Irtisch, est fort claire. Son embouchure est à trente-deux werstes de la ville, en ligne droite. Cette ville porte son nom, parce que dans toute la Sibérie les rivieres donnent leur nom aux forteresses qu'on bâtit sur leurs rives. A peu de distance de cette embouchure, est un village de Tartares, que les Russes appellent *Ust-Tara*, & les Tartares *Tar-tamak*. C'est la résidence d'un *Knjafez* (i) Tartare, qui commande les Tartares *Jesajchnie* (k) de ces environs. Pour faire connoissance avec lui, nous le fîmes inviter à se transporter sur notre bâtiment. Il vint nous voir avec une chaloupe assez grande à quatre rames. Les gens qui nous l'amenerent, sembloient lui porter beaucoup de respect. Son âge avancé, sa bonne mine, & la propreté de ses habits lui donnoient un air vénérable qu'il soutenoit par son affabilité. Nous comprîmes même par ses discours qu'il étoit homme de beaucoup d'esprit. Il vit par hasard une boussole, & il nous fit entendre qu'il en connoissoit bien l'usage; ce qu'il avoit appris d'un matelot de distinction (l) qui passoit par son village. Il nous dit que l'aiguille aimantée se dirigeoit toujours vers la grande barre de fer, qui étoit d'un côté du monde, & qui s'élevoit jusqu'à une petite étoile. (Il vouloit désigner l'étoile polaire). Il nous fit plusieurs questions sur les qualités de l'opium, & nous en montra, mais qui étoit mêlé avec d'autres drogues. Quand on en mangeoit le soir, disoit-il, on étoit le lendemain *pochmesli* (m). Nous le remercîâmes bien de sa visite, & il nous fit présent d'un gros mouton.

Départ de
Tara.

Visite d'un
notable Tar-
tare.

LE 24, nous essayâmes, depuis une heure après-midi jusqu'à trois, deux

(h) Les *Sluschiwies* sont des troupes irrégulières qui servent à pied, comme les Cosaques sont des troupes irrégulières qui servent à cheval.

(i) *Knjafez* est le diminutif de *Knjas*, Prince.

(k) *Jesajchnie-Tartari* sont des Tartares qui paient un *jesak*, c'est-à-dire, un tribut

à la Couronne.

(l) Les Tartares donnent le nom de matelot à tous les marins, de quelque ordre qu'ils soient.

(m) *Pochmetel* est un mot Russe, qui désigne le goût du houblon. Dans le sens propre, ce mot signifie la sensation qu'on éprouve, lorsqu'on a trop bu la veille.

Voyage en
SIBÉRIE.
1734.

Fameuse
horde de Co-
saques nom-
mée *Cofatschia*
horda. Ses in-
cursions & ses
cruautés.

gros orages, avec une pluie épouvantable. L'eau pénétra dans nos cabanes, & nous eûmes toutes les peines du monde à sauver nos livres, nos papiers, &c. Le même accident nous est arrivé plus d'une fois; mais nous y étions mieux préparés. Ce fut pour nous un avertissement de faire mieux calfater à l'avenir nos bâtimens par en haut.

Au point de l'Irtisch, où nous nous trouvons alors, nous avons au rivage oriental la steppe ou le désert des Tartares *Barabins*, & à l'occidental celui des Cosaques. Ainsi nous fîmes faire bonne garde. Nous n'avions rien à craindre des premiers qui sont soumis à l'Empire Russe, si ce n'est que la horde des Cosaques vient quelquefois visiter leur désert. Heureusement que la rivière, qui est entre deux, les empêche d'y venir en été. Mais le désert, qui est de leur côté, est très dangereux; car du bord de l'Irtisch, on peut arriver en trois jours jusqu'à la *Cofatschia horda*, horde de Cosaques, ainsi nommée par les Russes, qui court de tems en tems ce désert & qui s'est rendue redoutable. Ces Cosaques tuent ordinairement tous les hommes qu'ils rencontrent, & emmènent les femmes. Ils traitent les Tartares un peu plus doucement que les Russes; ils les font marcher avec eux quelques pas, puis les dépouillent, les battent bien & les laissent aller. Autrefois ils se contentoient d'emmener les Russes en captivité; j'en ai vu plusieurs qui en étoient sortis, & qui ne se laissoient point de parler des cruautés qu'on leur avoit fait souffrir.

Ces idées, quelque tristes qu'elles fussent en elles-mêmes, ne nous firent pas beaucoup d'impression; nous étions rassurés par la direction du fleuve, qui ne faisoit plus de courbure vers les terres, & par le vent favorable qui nous faisoit marcher très-vite. Le 27 au soir, après avoir échoué de tems en tems sur le sable, nous atteignîmes l'embouchure de la rivière d'Om. Nous remontâmes cette rivière jusqu'au pont, & nous nous rangeâmes près d'*Omskaja-Krepost*. L'Om se jette du côté droit au Sud-Ouest dans l'Irtisch, & son eau paroît noire en comparaison de celle de ce fleuve: c'est pourquôï quelques-uns l'appellent *Czorna-reka*, rivière noire. Sa couleur la fait distinguer de fort loin en descendant l'Irtisch, ses eaux ne se mêlant qu'à une werste au-dessous de son embouchure. A gauche, est le nouveau *Krepost*, où réside le commandant de la garnison. Ce *Krepost* est composé de maisons entourées d'un petit fossé & de chevaux de frise. Il y a dans cet ostrog ou fortin quelques canons en petit nombre. L'Irtisch est à l'Occident de la forteresse. Au-dessous sont encore plusieurs maisons qui s'étendent presque jusqu'à l'embouchure de l'Om, & au-delà de cette embouchure une slobode.

Ce fut-là que nos Sluschiwies Tartares furent relevés par d'autres: mais ne se trouvant point pour eux de bâtiment, comme à Tara, nous en distribuâmes dix sur les nôtres, & l'on donna des chevaux à dix autres, pour accompagner les *Doschtschennikes* le long du rivage oriental. Nous repartîmes le 28 à quatre heures après-midi. Comme depuis cet endroit jusqu'à *Schelesinskaja-Krepost*, il n'y a pas un seul village, nous fîmes provision d'un bœuf & de quelques poulets. Nous avons encore des deux côtés du fleuve les déserts des Tartares & des Cosaques, qui s'étendent jusqu'à *Sempalatni*. Depuis cet endroit on ne trouve plus de villages, pour désigner la route par leurs

nom-
parc-
veau
Sche-
L
lac f-
princ-
werst-
uns p-
le ma-
droit.
fasse
ré pe-
ques
crysta-
& en-
de sel-
L
tre b-
avion-
der l-
pas,
teau,
minut-
& no-
re: u-
d'eau
Il fall-
vant d-
Cepe-
tems
du so-
semen-
avant
mes
est b-
passab-
assez
mand-
ligion-
& la
tans
tout y
beau-
son,
très-c

noms, & l'on compte par *plioesses*. Un *plioesse* est un district que la riviere parcourt dans une même direction: dès qu'elle se courbe, on compte un nouveau *plioesse*. Ainsi, lorsque je demandois combien il y avoit encore jusqu'à *Schelesinska*? on me répondoit „ tant de *plioesses*”.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Le 29 au matin, nous passâmes devant *Solonowka-Retschka*, situé sur un lac salé de la steppe. Il y a plusieurs de ces lacs salés dans les deux déserts, principalement dans celui des Cosaques. Près de l'Irtisch, à soixante-six werstes au-dessus de l'Omsk, on trouve encore quantité de ces lacs salés les uns près des autres. Nous comptons bien les aller voir; mais en nous levant le matin du 30, nous apprîmes que pendant la nuit nous avions dépassé l'endroit. Toute l'eau de ces lacs est amère; ils méritent par conséquent qu'on fasse des recherches sur leur nature. Un officier des mines, qui avoit demeuré pendant quelque tems à portée de celles de *Kolywa*, me procura, quelques années après, du sel de ces lacs qu'il avoit purifié par la solution & la cristallisation. Ce sel est entièrement semblable au *sel admirable de Glauber*, & en a toutes les propriétés; les mineurs s'en servent avec succès, au lieu de sel d'Angleterre, pour se purger.

Le 30 au matin, étant à diner, nous eûmes une terrible allarme. Notre bâtiment faisoit eau, & elle y entroit à vue d'œil. L'accident que nous avions eu à Tobolsk, nous étoit encore présent: nous fîmes pomper & vuidier l'eau du mieux qu'il nous fut possible. Mais comme elle ne diminueoit pas, nous fîmes porter en diligence tout notre équipage sur le pont du bateau, & nous gagnâmes la côte. Nous étions à peine à terre, que l'eau diminua beaucoup; on nous dit qu'on avoit trouvé l'endroit par où elle entroit, & nous revînmes sur le champ dans nos cabanes. Notre joie fut bien courte: un instant après on vint nous annoncer qu'on ne pouvoit boucher la voie d'eau, à moins que le bâtiment ne fût tiré à terre & entièrement déchargé. Il fallut, malgré nous, s'y résoudre; mais il se passa plus de deux heures, avant que l'on pût trouver un endroit commode pour tirer le bâtiment à terre. Cependant il n'y eut de gâté qu'une petite quantité de vivres, & comme le tems étoit fort beau, le bâtiment se trouva bien réparé vers les sept heures du soir. Ainsi nous partîmes de-là, & le 4 Juillet nous arrivâmes heureusement à *Schelesinskaja Krepost*. Nous y avons envoyé du monde deux jours avant, pour trouver tout prêt à notre arrivée; c'est pourquoi nous n'y restâmes que le tems qu'il falloit pour prendre une idée du lieu. La forteresse est bâtie comme toutes celles que nous avons rencontrées jusqu'alors, & passablement grande: elle est située sur le rivage oriental de l'Irtisch, qui est assez élevé. Il y a près de cette forteresse des caernes, dont alors le commandant étoit un Lieutenant, Suédois de naissance, qui avoit embrassé la religion Russe à Tobolsk. La garnison étoit composée de soixante-dix hommes, & la forteresse munie de quatre pieces de canon. Il n'y avoit d'autres habitans que ces soldats, & environ cent *Sluschiwies*; aussi n'y labouroit-on pas: tout y étoit apporté d'Omsk, de Tara & de Tobolsk. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous pûmes avoir un mouton; on nous dit pour raison, qu'il s'en étoit égaré depuis peu plus de cent dans la steppe; accident très-commun, parce que les moutons, poursuivis par les bêtes sauvages, se

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

sauvent de tous côtés & se perdent. C'est ce qui fait qu'on ne vit ici la plupart du tems que de gibier, qu'on fait sécher au soleil pour le conserver. Les maisons, dans cette forteresse, pour n'être pas sujettes au feu, sont toutes par en haut couvertes de terre & n'ont point de toits.

DE cet endroit, en voyageant par eau, on ne compte plus par werstes, mais par *ruschkas*; mot qui signifie un rivage élevé & escarpé. Or, comme le fleuve n'a pas toujours un rivage escarpé du côté oriental, & que, par rapport à ses courbures, cette hauteur est souvent bien loin dans les terres, on commence à compter d'un rivage élevé à l'autre; le premier est appelé *la premiere ruschka*, & ainsi des autres. M. Muller les avoit fait mesurer tous exactement: mais je ne suivrai pas cette maniere de compter; je déterminerai les distances par l'éloignement des rivieres qui tombent dans l'Irtisch.

LE 5, nous passâmes devant *Schelesinska*, situé sur un ruisseau, qu'on nous dit être fort poissonneux. Nous envoyâmes de nos gens à l'embouchure, pour y jeter le filet. Ils le jetterent à deux reprises, & eurent leur barque pleine de brochets, de perches & d'autres poissons. Parmi les brochets, il s'en trouva un long d'une aune & demie de Russie. Tous ces poissons furent distribués entre les Tartares, les Sluschiwies & les soldats. Il y en avoit tant, qu'ils voulurent en faire sécher à l'air une partie, pour les conserver. Comme il faisoit extrêmement chaud, le bâtiment en fut tellement infecté, que nous fûmes obligés de leur ordonner de jeter tout le poisson à l'eau, ou de le manger dans la journée. Heureusement nous avions à faire à des estomacs si expéditifs, que dès le lendemain matin il ne parut aucun vestige de poisson.

LE 6 au soir, nous arrivâmes à l'extrémité de la huitieme & dernière *ruschka*, où un petit ruisseau, qui vient du lac *Kriwoje-Ofero*, se jette dans l'Irtisch. De *Schelesinska* jusqu'à ce ruisseau, il y a cinquante-une werstes. Ici finit le compte par *ruschkas*, la disposition du rivage ne permettant plus de mesurer ainsi les distances. On s'aide de quelques renseignemens, qu'on appelle *uroschischische*; c'est le nom qu'on donne aux endroits qui ont quelque marque particuliere: une simple croix, par exemple, placée à un certain endroit du rivage, est un *uroschischische*.

LE 7, étant bien débarrassés de la puanteur des poissons, on nous demanda la permission de pêcher. Nos gens avoient choisi pour la pêche un lac, appelé *Gluckoje-Ofero*, situé à côté de l'Irtisch. Nous eûmes de la peine à y consentir, de crainte de retomber dans l'inconvénient du 5. Nous le permîmes enfin, mais à condition qu'on ne prendroit pas une si grande quantité de poissons. Nos pêcheurs revinrent bientôt après tous joyeux, ayant leur barque pleine de corbans, dont quelques-uns avoient une demi-aune Russe de longueur.

NOUS leur demandâmes pourquoi ils avoient passé nos ordres, en prenant tant de poissons? Ils nous répondirent, qu'ils n'avoient pu s'opposer à la volonté de Dieu, qui avoit béni leur pêche. Pour que cette bénédiction n'eût pas de mauvaises suites pour nous, nous leur permîmes d'arrêter pendant toute la nuit, pour se régaler à leur aise. Nous nous trouvâmes bien de cette

compl
main

L. e
faison
de gre
se déb
vent:
bâtime
falloit
c'étoit
sur le
occupé
dre du
se non
avoient
hors d
soleil
nent,
propre
que le
provisi
petite
fleuve,

L. A
de Sc
furtout
Il y a
dant il
pliers
glier.
nes.
lée dan

No
core
n'arriv
toutes
fit pren
schiwie
vaux.
à cette
bâtime
nous é

(n)
sedi.
appelle

complaisance; ils passerent toute la nuit à expédier leur poisson, & le lendemain matin il n'en restoit plus.

Le 8, nous marchâmes lentement & avec beaucoup de peine, comme nous faisons depuis quelque tems. Tous les rivages étoient embarrassés de quantité de gros saules, de peupliers & de vieux bois que la riviere avoit amenés en se débordant au printemps. Depuis Schelesinska nous n'avions point eu de vent: nos gens qui étoient déjà fort fatigués, pour avoir si longtems tiré les bâtimens contre le cours de l'eau, avoient alors un surcroît de peine; il leur falloit sans cesse écarter ou franchir les bois qui embarrassoient le passage, & c'étoit pour eux un tourment continuel. Nous rencontrâmes ce même jour sur le rivage occidental quelques habitations de pêcheurs. La dernière étoit occupée par cinq à six hommes, qui s'étoient associés ensemble, pour prendre du poisson & du gibier & pour en partager le profit. Ces sortes de gens se nomment *Promyschlenie*. Ceux que nous vîmes ici, étoient de Tara; ils avoient choisi ce genre de vie, parce qu'ils étoient, disoient-ils, absolument hors d'état de payer la capitation que la couronne exige. Ils font sécher au soleil les éturgeons, les brochets, les tanches & les *jassi* (*n*) qu'ils prennent, & ils rejettent dans la riviere les perches & les corbans, comme peu propres à être séchés. Ils font aussi sécher au soleil le gibier qu'ils tuent, & que le pays leur fournit abondamment. Dans l'automne, ils portent leurs provisions à Tara, & les vendent. Ils reviennent l'hiver habiter leur *isbushcka*, petite maison composée d'une seule chambre, bâtie sur la rive orientale du fleuve, ou en prennent une autre, & chassent pendant toute cette saison.

La quantité prodigieuse d'arbres qui flottent dans l'Irtisch, rend le passage de Schelesinska à *Jamuschewa-Krepoff* extrêmement pénible & dangereux, surtout quand on marche jour & nuit, comme nous avons fait jusqu' alors. Il y a dans ces environs quantité de sangliers de la plus grosse espece; cependant il ne s'y trouve point de chêne, on n'y voit d'autres arbres que des peupliers & des saules, qui ne fournissent rien de propre à la nourriture du sanglier. Mais on nous assura qu'ils ne mangeoient que de l'herbe & des racines. En hiver, ils savent trouver sous la neige une certaine herbe, appelée dans la langue du pays *kunduruk*, dont ils se nourrissent dans cette saison.

NOTRE voyage avoit été jusqu'ici fort lent; nos gens nous avertirent encore que si le vent contraire continuoit, ou qu'il survint un calme, nous n'arriverions pas de huit jours à Jamuschewa. La crainte de manquer, par toutes ces longueurs, le tems des observations que nous avions à faire, nous fit prendre le parti de dépêcher le 12 à Jamuschewa quelques-uns de nos Sluschiwies, pour prier le commandant du lieu de nous envoyer quelques chevaux. Notre dessein étoit de prendre le devant, pour avoir le tems de voir, à cette station, ce qui nous paroîtroit digne de remarque, pendant que les bâtimens arriveroient. On nous amena des chevaux le 13 au soir, lorsque nous étions encore à soixante-six werstes de Jamuschewa. Nous fîmes arrê-

(*n*) Poisson du genre du *Cyprinus* d'*Ar-* en Latin *rutilus* ou *rubellus*: c'est peut-être *tedi*. Il ressemble au poisson que *Gesner* notre *rouget*. appelle en Allemand *rothelen*, *rothe*, &c.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Caractère
des maritimes
Tartares.

ter nos bâtimens; nous mîmes sur des charrettes tout ce que nous voulions emporter, & dans la nuit même M. Muller & moi nous montâmes à cheval, avec le peintre Berckhaan, le sous-chirurgien & l'interprete.

JUSQUES-LÀ notre navigation sur l'Irtisch, à la lenteur près, & malgré les inconvéniens dont je viens de parler, ne pouvoit être plus heureuse. Nous n'avions qu'à nous louer des travailleurs ou manouvriers que nous avions pris à Tobolsk. C'étoient tous gens tranquilles, officieux, pleins de bonne volonté. Nous étions toujours touchés de voir ces pauvres gens travailler, sans un moment de relâche, sans même un instant de repos la nuit, & pourtant sans le moindre murmure. L'accident qui arriva à notre bâtiment, nous fit encore mieux connoître toute la bonté de ces Tartares. Nous avions, dans notre bâtiment, une provision considérable de cochon fumé. On fait que cette viande est en horreur aux Tartares, & qu'ils n'osent seulement pas la toucher. Cependant comme le mal pressoit, & qu'il falloit que le bâtiment fût promptement déchargé, nous les vîmes, avec des mains tremblantes, aider à porter cette viande à terre. Une autre fois, un cochon-delaît étant tombé dans l'eau, un de nos Tartares s'y jeta sur le champ, nagea après l'animal & le rapporta. Nous avons aussi vu des marques de l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres. Entre Schelesinskaja Krepoit & Jamusche-wa, il étoit souvent arrivé que trois ou quatre Tartares étoient obligés, soit en nageant, soit en marchant dans l'eau, de prendre les devants, pour sonder la profondeur de l'eau, & empêcher nos bâtimens d'échouer sur les bancs de sable. Un jour un de ces travailleurs qui, contre l'ordinaire des Tartares, ne savoit pas bien nager, fut embarrassé dans un endroit profond & près de se noyer. Ses camarades le voyant en danger, trois ou quatre d'entre eux se jetterent à l'eau & le sauverent. Nous ne nous sommes jamais apperçu qu'ils nous aient volé la moindre chose. Leur probité est connue partout; aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment. Ils n'en connoissent pas même l'usage; mais lorsqu'ils ont frappé dans la main, en promettant quelque chose, on peut être plus sûr de leur foi, que de tous les sermens de la plupart des Chrétiens. Ils sont de plus très-religieux; je ne les ai jamais vu manger, qu'ils n'aient fait leur priere à Dieu avant & après le repas. Ils ne levoient jamais la voile, sans demander à Dieu, par des exclamations en leur langue, sa bénédiction pour notre voyage.

CES Tartares sont presque tous maigres, secs, fort bruns & ont les cheveux noirs. Ils sont grands mangeurs, & quand ils ont des provisions, ils mangent quatre fois le jour: on a vu plus haut qu'ils mangerent une fois pendant toute la nuit. Leur mets ordinaire est de l'orge, qu'ils font un peu griller & qu'ils appellent *kurmatsh*. Ils la mangent ainsi presque crude, ou, quand ils veulent se régaler, ils la font griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes, celle qu'ils aiment le mieux, est la chair de poulain. Ils furent obligés, avec nous, de se contenter de ce que nous pouvions leur donner; mais ils n'étoient point délicats. Je les ai souvent vu mettre sur le feu des morceaux de viande toute pourrie, qu'ils mangeoient de très-bon appétit. A Tara, à Omsk, & quelquefois dans la route, ils se

ré.

régaloie
doigts.
que l'an
Pour no
tâmes à
en firen
La céré
bouches
qui reg
nimal.

ton, &
sa un p
re, & l
les Tart
parerent
avoir fai
les main
loient le
heures a
nombre
doit, et
tes, d'o

Nou
laquelle
fins, do
sâmes. L
nentent
qu'ils en
vrent en
même a
qu'elles
très-dél
sur la p
fible.

taches r
pour s'e
qui cou
On mer
brjanoi
de l'ince
commoc
per libre
table.
de coufi
mier, j
envelop
XXII

régalioient d'un *buschbarmak* ; ce mot traduit littéralement signifie *plat à cinq doigts*. Ce mets se peut faire avec toute sorte d'animaux vivans ; mais il faut que l'animal dont on le compose, soit entierement mangé dans un seul repas. Pour nous donner le plaisir de leur voir apprêter & manger ce plat, nous achetâmes à Schelesinska un mouton que nous leur donnâmes. Le repas qu'ils en firent, paroît tenir un peu à la religion, & peut-être à la pâque des Juifs. La cérémonie fut faite par trois Tartares, dont l'un faisoit la fonction de boucher. Ils lièrent les pattes du mouton, le porterent du côté du bâtiment qui regardoit le Midi (la Mecque), & tournerent de ce côté la tête de l'animal. Après qu'ils eurent fait leur priere, le boucher coupa le col au mouton, & laissa couler son sang dans l'eau. Quand le mouton fut mort, il versa un peu d'eau sur la plaie & la lava. L'animal fut ensuite couché par terre, & le boucher le dépeça. Lorsqu'il fut entierement coupé par morceaux, les Tartares, partagés en plusieurs bandes, se jetterent sur ces morceaux, séparèrent les os de la chair, firent cuire ces os & la chair à part ; & après avoir fait leur priere, ils mangerent tout, sans couteaux ni fourchettes, avec les mains seules. Il étoit curieux de voir avec quelle célérité ces gens avoient leur mouton. L'animal fut tué vers les dix heures du matin, & à deux heures après-midi il n'en restoit pas un morceau. Les convives étoient au nombre de vingt. Il paroît que tout le mystere du repas consiste en ce qu'on doit, en mangeant, ne se servir que des doigts, sans couteaux ni fourchettes, d'où l'unique mets qui le compose est appelé le *plat à cinq doigts*.

Nous n'eûmes dans tout ce voyage par eau qu'une seule incommodité, à laquelle il ne fut pas possible de trouver le moindre remede. C'étoient les coufins, dont il y a des quantités prodigieuses dans tous les endroits où nous passâmes. Ils s'attachent à toutes les parties du corps qui sont découvertes ; ils pénètrent avec leur trompe jusques dans la peau, en sucent le sang, jusqu'à ce qu'ils en soient rassasiés, & s'envolent ensuite. Si l'on les laisse faire, ils couvrent entierement la peau, & causent des douleurs insupportables. On m'a même assuré qu'à Ilmsk ils tourmentent quelquefois si cruellement les vaches, qu'elles en tombent mortes. Le coufin des bords de l'Irtisch est d'une espece très-délicate : on ne peut guere le toucher sans l'écraser ; & si on l'écrase sur la peau, il y laisse son aiguillon, ce qui rend la douleur encore plus sensible. Sa piquure fait enfler la peau aux uns, & à d'autres ne fait que des taches rouges, telles qu'en font naître les orties. Le moyen usité dans le pays pour s'en garantir, est de porter une sorte de bonnet fait en forme de tamis, qui couvre toute la tête & qui n'ôte pas entierement la liberté de la vue. On met autour des lits des rideaux d'une toile claire de Russie, nommée *brjanoi-cholst*. Nous employâmes les deux moyens ; mais nous trouvâmes de l'inconvénient à l'un comme à l'autre. Le premier causoit une chaleur incommode, qui se faisoit sentir à la tête, quand l'air ne pouvoit pas la frapper librement, & qui, par la chaleur qu'il faisoit, devoit bientôt insupportable. L'autre moyen nous parut d'abord sans effet : nos lits étoient assiégés de coufins, & nous ne pouvions pendant la nuit fermer l'œil. Quant au premier, je résolus de supporter plutôt les coufins, que d'avoir toujours la tête enveloppée. D'ailleurs on pouvoit y résister jusqu'à un certain point dans le

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Repas cérémoniel des
Tartares.

Coufins &
mouches des
bords de l'Ir-
tisch.

Moyens de
s'en garantir.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

bâtiment, surtout quand l'air étoit très-froid ou très-chaud. Lorsqu'au contraire il pleuvoit un peu, ou que le tems étoit couvert, les cousins redoublaient de fureur. Quand on les tuoit, on avoit d'abord tout le visage en sang, & l'on souffroit de vives douleurs. C'étoit encore pis de se laisser piquer; il falloit nécessairement alors recourir au tamis. On ne se garantissoit les mains & les jambes, qu'en mettant des gants & des bas de peau. Les cousins sont en bien plus grande quantité sur les bords de l'eau, que sur les bâtimens, & quelque chose qu'on fasse, on en est toujours couvert. Je risquai un jour d'aller sur le rivage les mains & le visage découverts; je ne puis exprimer tout ce que je souffris. Mes mains & mon visage furent aussitôt remplis de petites pustules qui me causoient une démangeaison continuelle. Je regagnai vite le bâtiment & je me soulageai bientôt en me lavant avec du vinaigre. Nous nous aperçûmes à la fin que les cousins qui nous tourmentoient la nuit, ne venoient pas à travers les rideaux, mais qu'ils montoient d'en bas entre les rideaux & le lit. Il étoit aisé de leur ôter ce passage: nous arrêtàmes les rideaux dans le lit, & nous n'étions plus interrompus dans notre sommeil. Pour pouvoir tenir pendant le jour dans nos cabanes, il falloit y faire une fumée continuelle: le mal étoit moindre, quand il faisoit du vent; il ne falloit alors qu'ouvrir les fenêtres. Les cousins ne supportent pas le vent, & comme il y en avoit toujours un peu sur le pont ils étoient dispersés. Plus nous approchions de Jamuschewa, moins nous étions incommodés de ces insectes. Quand il faisoit froid, il n'y avoit plus de cousins. Ils restoient dans les cabanes attachés aux murs; & comme morts; mais la moindre chaleur les faisoit revivre. Du côté de Jamuschewa, nous avions, au lieu de cousins, une espèce de très-petites mouches, appelées *moschki* (o). Elles se trouvent en très-grande quantité dans les endroits marécageux. Cette mouche s'attache de même à la peau, & à peine l'a-t-elle effleurée, qu'elle est aussitôt gorgée de sang. Elle est aussi très-délicate; on ne sauroit presque la toucher sans l'écraser.

Voyage de
terre.

Je reviens à notre voyage de terre. Nous montâmes à cheval avec une petite suite, & nous emmenâmes avec nous la moitié de l'escorte qu'on nous avoit donnée à Schelesinskaja - Krepost. Notre chemin traversoit directement la steppe, qui est partout fort unie. Nous vîmes au loin à diverses distances des feux que nous avions déjà observés quelques nuits auparavant. Les Sluschiwies nous dirent qu'il y avoit quelque incendie dans ce désert.

Le lendemain à six heures nous avions fait la moitié du chemin. Nous laissâmes manger de l'herbe à nos chevaux, & après les avoir fait reposer nous nous remîmes en route. Mais nous eûmes beaucoup à souffrir jusqu'à Jamuschewa; la chaleur étoit devenue si forte, que nous pensâmes périr. Il faisoit à la vérité du vent, mais il étoit aussi chaud, que s'il sortoit d'une fournaise ardente. Nous n'avions pas dormi depuis près de trente-six heures; le sable & la poussière nous ôtoient la vue, & nous arrivâmes très-fatigués à

(o) Linnæus range les *moschki* parmi les cousins. Il parle de cette mouche dans sa *Fauna Suecica*, n. 1118, sous le nom de *Culex niger*, *alis acutis*, *pedibus nigris*, *annulo albo*, & n. 1116, sous le nom de *Culex cinereus abdomine*, *annulis fuscis octo*.

une heure après-midi à *Jamuschewa - Krepost*. Là, nous sentîmes encore à notre arrivée la chaleur si vivement, que nous désespérions de pouvoir la supporter davantage; tout ce qu'on nous servoit à table, quand nous prenions nos repas, étoit plein de sable que le vent y faisoit entrer. La chambre n'avoit point de fenêtres; il n'y avoit que des ouvertures pratiquées dans la muraille, & c'étoit par-là que le vent nous charioit ce sable incommode. Il me prit envie de me baigner, & je m'en trouvai bien; je me trouvai tout-à-la-fois rafraîchi & délassé. En rentrant à notre logis, j'entendis le tambour de la forteresse qui donnoit le signal du feu. Nous apprîmes qu'il étoit dans la steppe, & qu'il y faisoit du ravage. Le vent chassoit la flamme avec violence vers la forteresse, & de la rue on voyoit le feu. Nous montâmes aux ouvrages de fortification, & nous vîmes en plusieurs endroits du désert des feux qui répandoient une grande lumière. Quelques-uns de ces feux ressembloient à un cordon de lumières formé sur une longue rangée de maisons. L'officier qui commandoit dans la forteresse, n'étoit pas fort à son aise: car le feu le plus proche n'étoit pas éloigné de lui de plus de cinq werstes. Toutes les femmes du lieu furent commandées pour porter chacune, en cas d'accident, une mesure d'eau dans sa maison, & quelques hommes furent occupés à creuser des fossés, pour empêcher la communication du feu de ce côté-là. Ces précautions furent inutiles: le feu s'éteignit, en quelque façon, de lui-même. La steppe ressemble à une terre labourée, où il n'y a que du chaume, tant elle est sèche & stérile. L'herbe aride y brûle très-vite, & en est d'autant plutôt consumée. Le vent ne peut porter le feu dans d'autres endroits par les étincelles qu'il disperse; tout ce qui se trouve combustible, brûle de suite & de proche en proche. Or, dans ces steppes, outre les routes fort battues & les lacs, il y a au printemps quantité d'endroits marécageux, & en été beaucoup d'endroits secs, où il ne croît point du tout d'herbe. Ainsi dans tous ces endroits, le feu s'arrête de lui-même, sans pouvoir aller plus loin & s'éteint faute d'aliment. Les incendies des steppes ne sont point rares: nous en avons vu plusieurs, & les habitans des environs assurent qu'on en voit presque tous les ans. On indique deux causes de ces incendies. La première vient des voyageurs, qui font du feu dans les endroits où ils s'arrêtent pour faire manger leurs chevaux, & qui en s'en allant n'ont pas soin de l'éteindre. L'autre cause vient des fréquens orages, & s'attribue au feu du ciel. Les huit derniers jours que nous passâmes sur nos bâtimens, nous eûmes presque tous les jours deux ou trois orages, & les jours qu'il ne tonnoit pas, il y avoit ordinairement des éclairs très-vifs: cependant je crois que la plupart de ces incendies proviennent de la première cause. En effet, du côté des Cosaques, où passent très-rarement quelques Promyschlennikes, & jamais de voyageurs, nous ne vîmes qu'une seule fois du feu, & cela dans un seul endroit, pendant qu'au contraire nous vîmes la steppe du bord oriental brûler pendant plusieurs jours de suite en différens tems & dans différens endroits. Or, c'est le côté où tout le monde voyage.

Le lendemain de notre arrivée à *Jamuschewa*, nous nous rendîmes, avec peu de suite, au fameux lac salé *Jamuschewa*, dont la forteresse a pris son nom, & qui en est éloigné de six werstes à l'Est. Ce lac est une merveille

VOYAGE EN
SIBÉRIE.

1734.

Arrivée des
Académiciens
à *Jamuschewa*.

Incendie
considérable
dans la steppe.

Causes des
incendies
dans les steppes.

Lac salé de
Jamuschewa.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

de la nature. Il a neuf verstes de circonférence, & est presque rond. Ses bords sont couverts de sel, & le fond est tout rempli de cristaux salins. L'eau en est extrêmement salée; & quand le soleil y donne, tout le lac paroît rouge comme une belle aurore. Le sel qu'il produit, est blanc comme la neige, & se forme tout en cristaux cubiques. Il y en a une quantité si prodigieuse, qu'en très-peu de tems on pourroit en charger beaucoup de vaisseaux, & que dans les endroits où l'on en a pris une certaine quantité, on en retrouve de nouveau cinq à six jours après. Les provinces de Tobolsk & de Jeniseik en sont abondamment fournies, & ce lac suffiroit encore à la fourniture de cinquante provinces semblables. La couronne s'en est réservé le commerce, comme celui de toutes les autres salines. A peu de distance de ce lac, sur une colline assez élevée, est une station de dix hommes, qui sont postés-là pour prendre garde que personne, excepté ceux qui sont autorisés par la couronne, n'emporte du sel. Ce sel, au reste, est d'une qualité supérieure: rien n'approche de sa blancheur, & l'on n'en trouve nulle part qui sale aussi bien les viandes.

L'ARRIVÉE de nos bâtimens qui vinrent nous joindre, la diminution de la chaleur, & la fraîcheur du vent nous firent penser à continuer notre route. Le bateau qui nous avoit portés jusque-là, M. Muller & moi, étoit fort vieux & caduc; nous ne voulûmes pas risquer d'aller plus loin par cette voie. Nous le fîmes décharger, & nous le remîmes à la chancellerie de la forteresse, résolus d'aller encore par terre jusqu'à *Sempalatnaja-Krepost*, avec la même suite qui nous avoit accompagnés jusqu'à *Jamuschewa*. Nous nous fîmes donner ici de nouveaux travailleurs, & une nouvelle escorte pour le second bâtiment, qui portoit le reste de notre compagnie. On y mit trente travailleurs, six hommes d'escorte, & deux pilotes-côtiers, nommés en langue Russe *Prewodniki*. Nous y laissâmes encore les quatre hommes de notre escorte ordinaire, & nous continuâmes l'inspection du bâtiment au dessinateur *Lursenius*, qui le fit partir le 19 à la pointe du jour.

Description
de *Jamuschewa*.

Jamuschewa-Krepost est situé sur la rive orientale de l'Irtisch, qui est fort élevée en cet endroit. La première forteresse qu'il y eut ici, fut construite en 1715 par le Lieutenant-Colonel *Buchholtz*, à l'occasion d'une certaine entreprise; mais elle fut rasée dans l'année même par cet officier, à cause de l'invasion des Calmoucs. Elle avoit été bâtie au-dessus & près de l'endroit où est la nouvelle forteresse. On en voit encore les restes; elle avoit une très petite enceinte. En 1717, le Major *Stupin* fit construire celle qui subsiste aujourd'hui, par ordre du *Knees Gagarin*, alors *Statthalter* de Sibérie. Elle est bâtie de bois, & munie de bastions & de tourelles. Pour sa défense, elle a onze canons, qui sont disposés de manière qu'on peut les transporter promptement à tous les endroits de la forteresse. Dans les murs, on a pratiqué des casernes. Aux deux côtés, oriental & méridional, est une slobode, entourée par-dehors d'un ostrog, de chevaux de frise & de dolobis. Le Major qui commande dans la forteresse, a sous sa dépendance celles de *Schelesfinska*, *Sempalat* & *Ust-Kameno-Gorsk*. Les environs de *Jamuschewa* sont les plus désagréables de tous les lieux qui sont situés sur l'Irtisch. Du côté de la rivière où est la forteresse, ce n'est qu'une steppe continuelle, à

l'exception d'un petit district, dont le terrain est assez bon, assez boisé même, & qui s'étend le long des bords du Prejnaja-Retschka, riviere que reçoit l'Irtisch un peu au-dessus de la forteresse. Cette forteresse est si mal fournie de vivres, qu'un voyageur risqueroit de mourir de faim, s'il n'apportoit pas de quoi se nourrir. Elle est cependant située sur une riviere très poissonneuse; mais pendant tout notre séjour nous n'y vîmes pas un seul poisson. Les habitans en rejetoient la faute sur le commandant, qui permettoit, nous disoient-ils, à peu d'habitans de sortir de la forteresse pour leurs affaires. Ce lieu d'ailleurs est sujet à une grande incommodité: toutes les maisons sont remplies de perce-oreilles, & l'on ne peut se garantir des mouches.

Nous en partîmes le 21 sur le soir, avec une escorte de vingt hommes, commandés par un enseigne & un caporal. Comme il falloit aller avec les mêmes chevaux jusqu'à *Sempalat*, nous étions obligés de les faire manger à toutes les vingt ou trente werstes. On choisit communément pour cela des herbages situés sur la riviere, appelés *Kormowischtsches*, endroits de fourrage. Hors de-là, nous marchions continuellement dans des steppes ou champs arides, & nous voyions presque dans toutes des feux semblables à ceux dont j'ai parlé. Le 22, à cinquante-huit werstes ou environ de *Jamuschewa*, nous passâmes devant un lac tout-à-fait desséché, & qui n'a de l'eau que dans le printems. Il étoit tout blanc, & contenoit un sel un peu amer, qui s'étoit précipité dans son lit & sur ses bords. Nous en avons déjà trouvé de pareils entre *Tara* & *Omsk*, & nous en rencontrâmes encore plusieurs sur la route de *Sempalat*. La nuit du 23 nous arrivâmes à la cinquieme *Kormowischtsche*, où nous étions à moitié chemin. Ce fut-là que nous observâmes un changement considérable dans la qualité du terrain. Tout n'étoit auparavant que du sable. Depuis *Schelesinska*, nous n'avions presque vu d'autre bois que du peuplier blanc & noir & de grands saules. Ici la terre étoit noire; elle n'avoit plus cet air desséché, elle étoit mêlée de petits cailloux, & tant sur la steppe que sur le bord de la riviere, on voyoit quantité de sapins & de bouleaux. Quant aux plantes, nous remarquons principalement la sauge, qui commençoit à y croître en grande quantité, & dont nous n'avions pas vu le moindre vestige auparavant. Le 24, quelques-uns de nos *Sluschiwies*, ayant aperçu au-delà de la riviere une grande quantité de *Saigas*, nous demandèrent la permission d'aller à la chasse. Le *Saiga* est un animal fort ressemblant au chevreuil, sinon que ses cornes, au lieu d'être crochues, sont droites. On ne connoît cet animal que dans ce canton de la Sibérie; celui qu'on appelle *Saiga* dans la province d'*Irkutzk*, est le *Musc*. On mange ici beaucoup de cette espece de chevres sauvages; mais notre compagnie ne voulut point en goûter, vraisemblablement parce qu'aucun de nous n'avoit fait l'essai de cette viande. Il est d'ailleurs assez dégoûtant de voir cet animal héberger tout vivant des vers, qui sont nichés entre l'épiderme & la chair. Ces vers sont blancs, d'environ trois quarts de pouce de longueur, & pointus des deux côtés. On en trouve de même aux élans, aux rennes & aux biches. On nous assura que la chair du *saiga* avoit exactement le même goût que celle du cerf. Les *Sluschiwies* nous tourmentoient donc, pour obtenir la permission de tirer quelques-uns de ces animaux. La grande difficulté étoit de passer la

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Description
du Saiga.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

rivière : car il n'y avoit point là de bateaux de passage. Mais à peine leur eûmes-nous accordé la permission, qu'en moins d'un quart-d'heure ils eurent construit un radeau de deux arbres liés ensemble, avec un autre morceau de bois qui servoit de gouvernail & d'aviron. Ils furent aussi lestement embarqués; & quoique le courant de l'eau les entraîna un peu plus bas, ils gagnèrent promptement le bord. Quelques heures après ils renvinrent avec trois saigas.

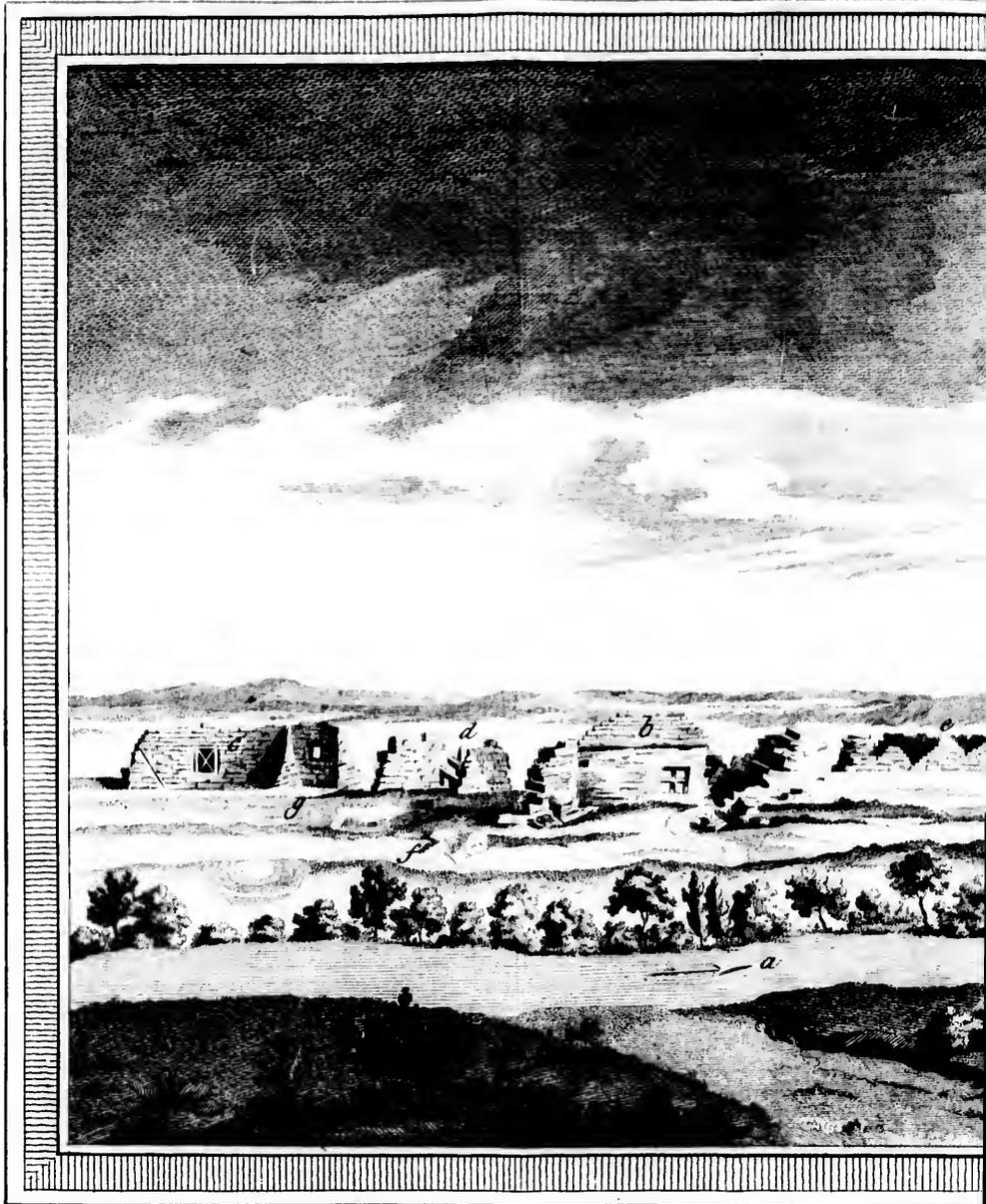
Nous arrivâmes le 26 Juillet à Sempalatnaja-Krepost. Avant d'y être rendus, deux de nos soldats qu'on avoit envoyés prendre le devant pour préparer nos logemens, vinrent nous donner une nouvelle effrayante. Un soldat de la forteresse avoit été tué la veille, du côté des Cosaques, par les Calmoucs, & un autre avoit été mortellement blessé. Leur rapport nous inquiéta d'autant plus, que si nous avions malheureusement rencontré des Calmoucs, loin de nous désier d'eux, nous les aurions regardés comme amis. En arrivant dans la forteresse, le commandant, au lieu de nous rassurer, nous dit positivement qu'il craignoit une invasion des Calmoucs. Il nous raconta, que depuis peu cent Calmoucs étoient venus visiter la forteresse; qu'ils s'étoient informés de la santé de l'Impératrice; qu'ils avoient dit en même tems, par ordre exprès du *Galdanzir*, qu'il y avoit dans le voisinage encore mille Calmoucs, mais qu'ils n'en vouloient point à la Russie; qu'ils n'étoient envoyés que contre la *Casatschi-Florda*. L'officier Russe prenoit cet avis pour une ruse de guerre, & croyoit qu'ils méditoient quelques coups de main. J'allai d'abord voir le blessé, en cas qu'il eût besoin de mon ministère. Il me dit qu'il avoit été attaqué par une troupe d'environ cent cinquante Calmoucs à cheval; qu'il avoit aussitôt gagné la rivière, pour se sauver à la nage; que les Calmoucs avoient tiré sur lui avec des *turki* (p); que quelques-uns même s'étoient jetés à la nage, pour le saisir; qu'un d'eux l'avoit percé d'un coup de lance dans le dos, & qu'enfin il avoit eu le bonheur de leur échapper & de gagner l'autre bord de la rivière; que son camarade qui s'étoit séparé de lui, avoit été pris & tué; qu'ils avoient d'abord dévoré le pain qui s'étoit trouvé dans sa poche; qu'ensuite ils avoient déchiré ses hardes en plusieurs morceaux & les avoient partagés entr'eux. Il ajouta que ces Calmoucs entendoient si bien les surprises, qu'ils n'en avoient pas vu le moindre trace, qu'au moment qu'ils en avoient été attaqués. Nous trouvâmes bien à rabattre du récit de ce soldat, en voyant le lieu de la scene, puisqu'on n'y trouvoit les traces que de dix-sept chevaux. Ainsi nous perdîmes beaucoup de notre crainte, & nous jugeâmes que ces dix-sept hommes étoient des voleurs Calmoucs, sortis pour faire du butin. Nous continuâmes donc notre route; & après avoir traversé un chemin montagneux, rempli de sable & fort incommodé pour nous chevaux, ainsi qu'un petit district de la steppe, nous arrivâmes à *Sempalat*, lieu situé à seize werstes de la forteresse, sur le bord de la rivière & sur la steppe même. Le nom de Sempalat lui a été donné par les Russes, parce qu'à leur arrivée on y voyoit

(p) *Turki*, en langue Russe, sont des moufquetons fort en usage chez les Calmoucs & chez les nations voisines. On y met le feu avec une meche, parce qu'ils n'ont point de batterie.

redmes-
nt con-
de bois
arqués;
gnèrent
saigas.
tre ren-
prépa-
n foldat
les Cal-
ous in-
es Cal-
e amis.
, nous
aconta,
ils s'é-
même
encore
ils n'é-
noit cer-
ups de
ministe-
inquan-
sauver à
e quel-
l'avoit
heur de
ade qui
voré le
hardes
que ces
moin-
uvâmes
, puis-
s perdi-
ommes
ontinua-
t, rem-
etic di-
es de la
nom de
voyoit

ce qu'ils

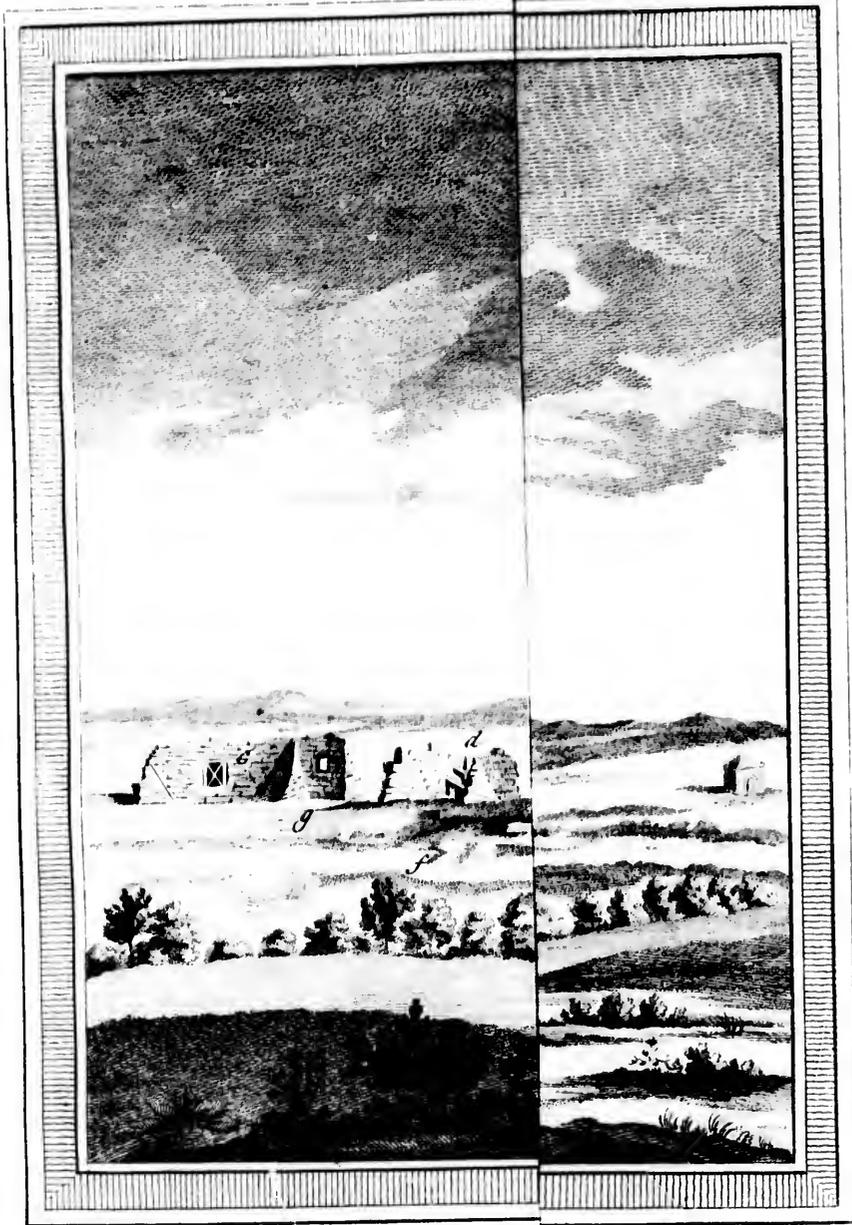
121



RUINES DE SEN



RUINES DE SEMPALAT.



encore
désigné
pellé
vent
des C
uns pr
l'un ,
murs
tout f
Tous

UN
la simp
qui se
cis in

Su
porcel
dont o
d'or f

Co
par ea
travail
dant c

détach
un pe
depuis
dans la

bâtime
n'étan
dans l

On se
on les
veaux
te sur
que ,

L. E
lettre
difficu
nous c

port a
il s'ar
fait ,

(q)
•, fle
plus c
fouter
forme

encore les restes de sept bâtimens de pierre fort anclens : car le mot *Palasi* désigne en langue Russe toute sorte de bâtimens de pierre. Ce lieu est appelé en langue Calmouque *Darchan Zordschin Kit*, ce qui signifie couvent du *Darchan-Zordchi*, ou bâti par *Darchan-Zordchi*, prêtre idolâtre des Calmoucs, qui sans doute y résidoit. Ces bâtimens étoient entassés les uns près des autres, sans ordre, & il n'en restoit plus que les murs. Dans l'un, il y avoit encore deux idoles ou deux figures d'ours en bois. Les murs d'un autre étoient chargés de figures humaines, peintes sur plâtre, le tout fort mal fait, & de plus devenu méconnoissable par les injures du tems. Tous ces bâtimens, à la réserve d'un seul, étoient construits de briques crues.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

UN plus long détail n'instrueroit pas les Lecteurs autant que pourra le faire la simple vue de ces monumens. On les représente ici (q) d'après les planches qui se trouvent à la fin de la Dissertation de M. Muller, de *Scriptis Tanguticis in Sibiria repertis* (r), & dont les dessins ont été faits sur les lieux.

Sur le terrain de ces bâtimens, nous trouvâmes de petits morceaux de porcelaine commune, & nous vîmes près d'une mesure une grande fosse, dont on nous dit qu'on avoit tiré, depuis peu de tems, environ deux onces d'or fort pâle.

COMME on nous avoit prévenu que le voyage de Jamuschewa jusqu'ici par eau étoit difficile, nous trouvâmes à propos de renforcer le nombre des travailleurs qui étoient dans nos bâtimens. Nous priâmes donc le commandant du lieu d'envoyer vingt hommes au-devant de ces bateaux. Ils furent détachés dès le lendemain matin, avec un caporal, dans un *Saïssanka* : c'est un petit bâtiment qui ressemble à une chaloupe, dont on se sert dans le pays depuis l'expédition faite par le Major-Général Licherow au *Nurr-Saïssan*, dans la Calmouquie, en 1720. Cet officier ne pouvant y arriver avec de gros bâtimens, à cause du peu de profondeur de la riviere, & les barques du pays n'étant point propres à son dessein, fit construire de ces sortes de chaloupes, dans lesquelles il transporta ses troupes, avec ses munitions & son artillerie. On se sert aujourd'hui des bâtimens qui restent de cette expédition ; & comme on les trouve très-commodes, on en construit tous les ans quelques nouveaux. On leur a conservé le nom de *Saïssanki*, en mémoire de l'incursion faite sur ces sortes de bâtimens au *Nurr-Saïssan*, qui, dans la langue Calmouque, signifie *Lac des Nobles*.

LE 28 au matin, deux *Sluschiwies* de notre troupe nous apporterent une lettre du dessinateur *Lurfenius*. Il nous mandoit que le bâtiment, après des difficultés inexprimables, étoit enfin parvenu à un endroit encore éloigné de nous de plus de cent werstes ; qu'il étoit impossible d'aller plus loin, par rapport aux rochers cachés sous l'eau & aux bas-fonds ; que, par cette raison, il s'arrêtoit-là pour y attendre nos ordres. Après nous être bien informés du fait, comme on nous assura que les difficultés du passage pourroient être sur-

(q) Explication des Ruines de *Sempolat* : a, fleuve de l'*Irtisch* ; b, palais qui s'est le plus conservé ; c, édifice dont le toit étoit soutenu par des colonnes ; d, édifice d'une forme pyramidale ; e, palais entièrement ruiné ; f, pierre sépulcrale rompue ; g, sépulcre ouvert, dans lequel on a trouvé de l'or.

(r) *Commentar. Academ. Petropol. Tom. X*, pag. 431-439.

VOYAGE EN
SIBIRIE.
1734.

montées par le grand nombre de travailleurs que nous avons réunis; pour éviter l'embaras de faire décharger & porter à terre nos instrumens, nous dépêchâmes un des Sluschiwies, avec ordre de tenter tout ce qui seroit possible, pour franchir le passage, & en cas d'impossibilité absolue, de nous en donner avis.

Nous fûmes six jours, sans avoir aucunes nouvelles du bâtiment. Le 3 Août, il nous vint un exprès, qui nous apprit que le bâtiment étoit arrivé à vingt-huit werstes de l'endroit où nous étions. Il avoit couru les plus grands dangers en passant entre deux longs bancs de rochers, d'où l'on n'avoit pu le tirer qu'avec des peines infinies, & après avoir eu tous ses cables déchirés; les équipages manquoient de vivres, & l'on avoit dépêché cet homme pour en chercher. Enfin le lendemain, sur le soir, nous apprîmes que le bâtiment étoit près de la forteresse, & il parut le 5 au matin.

Description
de Sempalat.

LA forteresse de Sempalat fut construite en 1718, près du rivage oriental de l'Irtisch; mais comme l'eau de ce côté-là emportoit de tems en tems la terre, il a toujours fallu reculer cette forteresse des bords; ensorte qu'elle étoit alors à sa quatrième place. On ne craint plus aujourd'hui la diminution du terrain du côté de la riviere, parce qu'une île qui s'y est formée peu-à-peu, fait l'effet d'un batardeau & en ralentit la rapidité. C'est un inconvénient d'évité pour un autre qui n'est pas moindre. Au moyen de tous ces déplacements, la forteresse est si avant dans les terres, qu'on peut aisément la battre des montagnes voisines qui sont à l'Est, & qu'elle n'est plus exactement régulière. Elle est entourée d'un fossé, de ragattes & de dolobis. Entre le fossé & les ragattes sont les maisons des habitans, qui sont des Sluschiwies & des Promuschlennikis. Le commandant réside dans la forteresse, avec un lieutenant & un enseigne, & les soldats sont dans des casernes qui forment les murs de la forteresse. Les environs de Sempalat sont fort agréables & paroissent fertiles; cependant on n'y cultive point de fruits. Il croit dans les jardins une sorte de melons, appelés *concombres de Calmouquie*. Ces concombres, quand ils sont mûrs, ont l'odeur suave des melons, & ils m'ont paru plus délicats que tous ceux que j'ai encore mangés (s). Le mouton de la Calmouquie que nous mangeâmes ici, est délicieux; il y est aussi plus commun que celui de Russie. Les maisons sont sans toits, comme celles de Jamuschewa, & très-peu commodes. Toutes les fenêtres sont de papier; dans la chancellerie même, où nous logeâmes, il n'y en avoit point du tout, & il fallut en faire pour nous; mais nous les ôtâmes, quand il n'y avoit point de vent, parce que le papier rendoit nos chambres trop sombres.

Nous avons résolu à Tobolsk de ne suivre l'Irtisch que jusqu'à Sempalat; mais nous changeâmes ici d'avis. La saison se trouvant favorable, & notre voyage étant assuré par une bonne escorte, nous résolûmes de remonter encore

(s) M. Amman, dans son ouvrage intitulé: *Scitium rariorum in Imperio Ruthenico sponte provenientium Icones & Descriptiones*, & imprimé à Petersbourg en 1739, a donné la description de ce melon. Il le

caractérise ainsi: *melo rotundifolius, fructu longissimo, tereti, non sulcato; & melo rotundifolius, fructu oblongo, tereti, non sulcato, flavo & viridi colore vario*, n. 12 & 13. p. 8 & 9.

r'évi-
dépê-
sible,
don-

Le 3
rivé à
grands
le ti-
chirés;
pour
le bâti-

orien-
n rems
qu'elle
nution
peu-à-
convé-
ces dé-
ment la
exacte-
s. En-
luschi-
, avec
orment
bles &
ans les
es con-
m'ont
mouton
si plus
lles de
papier:
a tout,
t point

mpalat;
notre
encore
ce

, fructu
melo ro-
m sulca-
& 13.



RUINES DE KALBASSIN auprès de celle de Sempalat.

ce fle
cepen
fer ni
res &
emba
fûrs c
nous
aussi
rut ne
donc
e. nme
minér
lions
charre
après
Nous
chal,
dix a
& no
qu'au
Sarw
comme
patie
caufe
instru
ka,
faire
& an
mém
U
marc
fond
stes.
char
de h
que
petit
chev
A
anci
d'un
re g
d'ea
bler
plus
fit p
2

ce fleuve jusqu'à *Ust-Kameno-Gorskaja-Krepost*. On nous représentoit cependant les chemins si mauvais, qu'on ne pouvoit, disoit-on, y faire passer ni chariots, ni autres voitures de transport, par le grand nombre de rivières & de montagnes qu'on rencontroit. D'un autre côté, nos instrumens nous embarrassoient beaucoup, & n'étant pas trop bons cavaliers, nous n'étions pas sûrs de pouvoir soutenir le voyage à cheval. Malgré toutes ces difficultés, nous résolûmes de risquer l'aventure, parce que nous étions les maîtres d'aller aussi vite, ou aussi lentement, que nous jugerions à propos. Mais il nous parut nécessaire, par rapport aux instrumens, de partager notre monde. Il fut donc décidé que nous irions à cheval jusqu'à *Ust-Kameno-Gors*, & que nous emmenerions avec nous le dessinateur, l'interprete, le sous-chirurgien, le minéralogiste, avec le caporal & quatre de nos soldats. Comme nous voulions emporter aussi les vivres avec nous, nous emmenâmes encore quatre charrettes, & nous nous mîmes en route le 7 Août, vers les trois heures après-midi, avec une escorte de vingt hommes commandés par un lieutenant. Nous dépêchâmes en même tems le géometre, les trois étudiants & le maréchal, avec les quatre autres soldats, le tambour, dix hommes à cheval, & dix autres préposés à la garde des charrettes qui devoient porter nos bagages & nos instrumens. Ils avoient ordre de tenir le même chemin que nous jusqu'au ruisseau de *Schulba*, d'où ils devoient se rendre droit aux *Kohrwanskie-Sawodi*, où nous comptions les joindre au bout de quinze jours. Cependant comme, au rapport des habitans de Sempalat, il étoit presque impossible de passer avec des charrettes chargées sur la route jusqu'au *Schulba-Retschka*, à cause des sables & des montagnes, nous prîmes le parti d'embarquer tous nos instrumens sur cinq saïfanki, de les faire descendre jusqu'au *Schulba-Retschka*, & d'y envoyer les charrettes à vuide, avec leur escorte à cheval, pour y faire décharger les bateaux, dont la charge seroit transportée sur les charrettes, & amenée droit aux mines. Pour cet effet, nous fîmes partir les saïfankis en même tems que nous.

UN voyage de cette nature ne pouvoit manquer d'être fort pénible. Nous marchâmes le premier jour jusqu'à huit heures du soir dans des sables très-profonds; nous passâmes plusieurs ruisseaux, & nous ne fîmes que dix-huit werstes. A peine étions-nous à dix werstes de Sempalat, que les chevaux des charrettes refusèrent d'aller plus loin; chacune n'étoit pourtant chargée que de huit pouds tout au plus; mais ces charrettes, quoique de la même forme que celles d'Allemagne & de France, sont bien plus légères & beaucoup plus petites. Nous fûmes donc obligés d'envoyer chercher encore une couple de chevaux.

A quarante werstes de Sempalat, nous vîmes sur la steppe les restes d'une ancienne habitation d'un prêtre idolâtre Calmouc. C'étoient les fondemens d'une maison qui avoit été composée de six chambres bâties simplement de terre glaise. Nous trouvâmes aux environs dans les champs quelques conduites d'eau, dont les Buchares qui habitoient ces cantons, se servoient vraisemblablement pour arroser les terres qu'ils y cultivoient. Ces Buchares ne subsistent plus, parce que l'ancien *Bustuchan*, après avoir conquis la petite Bucharie, fit prisonniers tous les Buchares, partout où il put en trouver. On fait d'ail-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

leurs que tout le pays, qui s'étend depuis Omsk le long de l'Irtisch, étoit autrefois occupé par les Calmoucs. Or les Calmoucs ne connoissent pas le labourage; ils vivent uniquement de leurs bestiaux (t). Leur Souverain même n'a point de résidence fixe; il est errant comme tous ses sujets, qui restent rarement un jour dans le même endroit. Ils se renferment cependant dans un district, d'où ils ne sortent point. La principale cause de ces mouvemens continuels, est qu'ils sont sans cesse obligés de chercher de nouveaux pâturages, à mesure que ceux où ils se trouvent sont mangés. On assure que leurs bestiaux peuvent paître pendant tout l'hiver, parce qu'il tombe peu de neige dans la Calmouquie. Ainsi, pour peu que les Calmoucs puissent faire subsister leurs bestiaux, ils n'ont pas besoin d'autre chose & ne s'embarrassent point de la culture des terres.

A trois werstes de-là, nous vîmes une riviere qui tombe dans l'Irtisch à l'Ouest, & qu'on nomme en langue Calmouque *Zaar-Gurban*, Trois-Bœufs. C'est le long de cette riviere, qui est bordée de montagnes & dans laquelle il y a beaucoup de castors & de loutres, que les Calmoucs vont communément en Russie.

Nous quittâmes dès ce même soir cette station, appelée *Smolnich-Jam*, poste de Cambouis, parce qu'il s'y faisoit anciennement de cette espece de courroi.

Le Lieutenant qui conduisoit notre escorte, voyant les difficultés du chemin pour nos charrettes, fit son possible pour en découvrir un plus commode. Il trouva, à peu de distance de l'Uba, un Promyschlennik de Kufnetzk, qui entreprit de les conduire par un chemin tout différent & meilleur. Nous le suivîmes, mais bientôt nous commençâmes à sentir un grand froid, causé par un vent de Nord-Est très-violent. Nous étions déjà fort avant dans la steppe, nous ne voulions pas retourner sur nos pas: il fallut donc continuer notre route. Le froid augmenta beaucoup, & nous mit de fort mauvaise humeur. Enfin nous nous aperçûmes que nous allions au Nord; nous crûmes par conséquent que notre guide ne savoit pas le chemin, & qu'il nous ramenoit sur nos pas, au lieu de nous conduire en avant. Nous perdîmes peu à peu courage. Il falloit continuellement monter & descendre des montagnes escarpées; & chaque fois que notre guide nous promettoit de rencontrer un ruisseau où nous pourrions faire du fourrage, il ne s'en trouvoit point. On voyoit à la vérité, dans certains endroits, qu'il y avoit eu autrefois des ruisseaux; mais nous apprîmes qu'ils étoient entièrement desséchés, & notre guide, qui n'avoit point passé par-là depuis plusieurs années, ne pouvoit pas connoître ces changemens. Nous marchâmes jusqu'à une heure après minuit, sans trouver de l'eau; mais nous trouvâmes au moins du bois pour nous chauffer. Comme nous croyions être revenus sur nos pas, nous campâmes assez chagrins dans ce lieu, qui, selon le Promyschlennik, étoit à trente werstes de la station précédente. Après nous être bien chauffés, nous nous couchâmes auprès du feu, sur des carreaux que nous avions pour tous lits.

Le 10 Août, nous repartîmes dès six heures du matin; & après avoir en-

(t) Voyez la dissertation citée de M. Muller.

core pass
ruisseau
toute no
restes de
que nous
ouverts.
environs
me en al
vaux, de
fois des
toujours
desinateu
Sempalat
Ceux qu
l'or & l'a
ble pour
kaja - Kre
Nous aur
nous le p

L'EN
auroit é
crystal;
te la riv
& des m
seaux, p
oreilles.

de ne ne
chercher
à y gravi
je me re
tâmes ce
rivâmes
treize w
langue F
boilés, r

Nou
bord de
que tem
mais apr
primés l
n'osions
qui est
nous nou
dats, un

(v) M

core passé avec beaucoup de peine de grandes montagnes, nous parvînmes au ruisseau de Beresowka. Nous rencontrâmes sur ces montagnes, comme dans toute notre route le long de l'Irtisch, quantité de tombeaux, qui sont des restes de l'ancienne résidence des Calmoucs ou des Buchares. De tous ceux que nous avons vus jusqu'alors, il n'y en avoit presque point qui n'eussent été ouverts. Ces tombeaux ont été longtems une ressource pour les habitans des environs qui les ont fouillés; ils en ont tiré de l'or & de l'argent, souvent même en assez grande quantité. Ces métaux ouvragés sont des ornemens de chevaux, des sceaux ou cachets de différens volumes, des brasselets, & quelquefois des idoles entieres. Cependant toutes les pieces de ce genre ne sont pas toujours d'or ou d'argent; plusieurs sont de fer, de cuivre ou de laiton. Le dessinateur Lursenius trouva dans un de ces tombeaux, entre Jamuschewa & Sempalat, de petits ciseaux de fer quarrés, & terminés en pointe pyramidale. Ceux qui fouillent ces tombeaux, ont malheureusement l'habitude de fondre l'or & l'argent, & de jeter le cuivre & le fer; ce qui est une perte irréparable pour la connoissance des antiquités du pays. Près d'Ust-Kameno-Gorskaja-Krepoff, il reste encore quelques tombeaux qui n'ont point été violés. Nous aurions été curieux d'en visiter l'intérieur; mais cette fois le tems ne nous le permit pas.

L'ENDROIT où couloit le ruisseau de Beresowka, étoit si charmant, qu'il auroit échauffé l'imagination d'un poëte. Le ruisseau étoit clair comme du crystal; ses bords étoient garnis de bouleaux qui lui donnent son nom, & toute la rive couverte de fleurs ou d'une verdure agréable. La vue de l'Irtisch & des montagnes nous présentoit le plus beau spectacle, & le chant des oiseaux, particulièrement celui des choucas (v), flattoit agréablement nos oreilles. Ce fut-là que nous nous rassurâmes & que nous fûmes convaincus de ne nous être point égarés la nuit précédente. J'allai, dans l'après-dinée, chercher des simples sur la plus haute montagne. J'eus beaucoup de peine à y gravir, à l'aide des saviniers dont les rochers sont couverts & auxquels je me retenois: je revins assez satisfait retrouver la compagnie, & nous quittâmes cet endroit au coucher du soleil. Vers les dix heures du soir, nous arrivâmes dans des environs charmans, près du ruisseau de Gluboka, qui est à treize werstes de la dernière Kormowischtsche: *Gluboka* signifie *profond* en langue Russe. Le lendemain, après avoir traversé de beaux vallons bien boisés, nous arrivâmes à Ust-Kameno-Gorskaja-Krepoff.

Nous étions si peu fatigués de notre voyage, que nous résolûmes d'abord de partir dès le lendemain pour *Ablaikin*, endroit devenu depuis quelque tems assez célèbre. Nous fîmes même des préparatifs pour ce voyage; mais après de mûres réflexions nous fûmes obligés d'y renoncer, & nous prîmes le parti d'y envoyer un détachement de notre troupe. Comme nous n'osions exposer aucun des Professeurs & de leurs Adjoints à faire ce voyage qui est assez dangereux, par rapport aux irruptions de la *Casatchia-Horda*, nous nous déterminâmes à faire partir notre caporal, avec deux de nos soldats, une escorte de trente hommes, & un écrivain de la forteresse où nous

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1734.

Bijoux qui
se trouvent
dans les tom-
beaux des
Tartares.

(v) *Monedula*, cornix, espèce de corneille.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

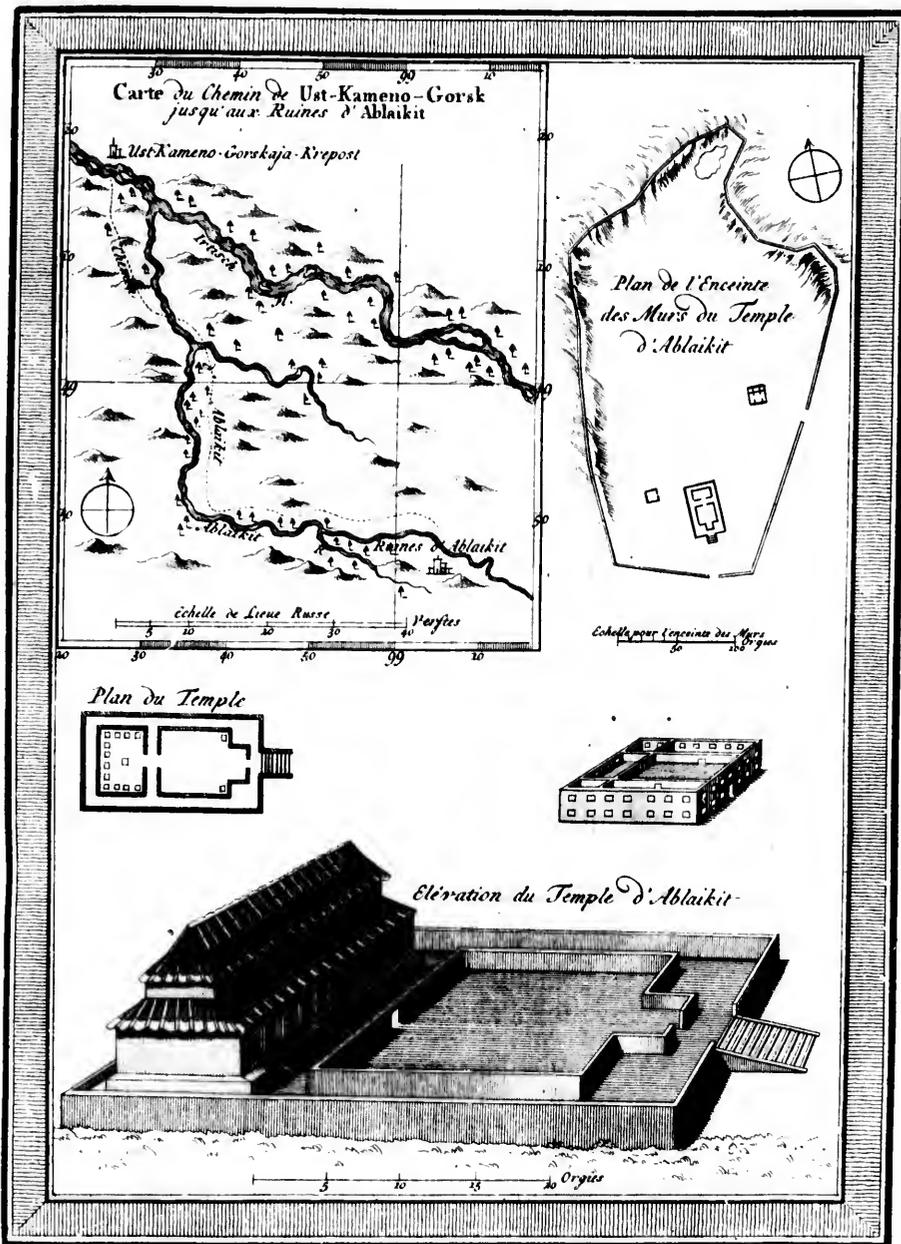
nous trouvions. Nous chargeâmes ce dernier de décrire ce qu'il trouveroit de plus remarquable à Ablaitit; & nous ordonnâmes au caporal, ainsi qu'à ses gens, de ramasser & d'emporter tout ce qu'ils pourroient.

Ce détachement se mit en route le 12 Août au coucher du soleil, & fut de retour le 15 à huit heures du matin. L'écrivain & le caporal nous rapportèrent: „ qu'après avoir fait à cheval environ soixante-quinze werstes sur „ la steppe, au côté occidental de l'Irisch, & presque toujours le long du „ ruisseau Ablaitit, qui court tantôt au Sud & tantôt à l'Est, ils avoient „ découvert Ablaitit, ou Ablainkit, comme le prononcent les Calmoucs, „ à une werste du ruisseau au Nord; que l'endroit n'étoit composé que de „ trois maisons, & des ruines d'une quatrième qui avoit l'air d'une cuisine, „ où l'on voyoit encore les restes d'un âtre ou foyer; que les maisons étoient „ entourées d'une muraille composée de morceaux de roc; que cette murail- „ le, qui formoit un quarré long, avoit une porte du côté du Midi, & une „ autre du côté de l'Est; que ce mur n'entouroit pas exactement les mai- „ sons, mais qu'il étoit interrompu dans un endroit par des rochers qui rem- „ plissoient l'intervalle; que la porte méridionale conduisoit à deux bâtimens „ placés sur un terrain très-élevé; que le premier bâtiment n'avoit qu'une „ grande salle, qu'à deux des coins de cette salle étoient deux fourneaux „ d'une forme singulière, ayant au bas une ouverture ou registre pour l'écou- „ lement des matières, & un autre trou pour y appliquer un soufflet; que „ dans le bâtiment qui étoit derrière celui-ci, il y avoit pareillement une „ grande salle, dans laquelle étoit autrefois une grande idole de terre, posée „ sur un piédestal, & environnée de seize autres idoles plus petites; que „ derrière ces piédestaux, qui subsistoient encore, on voyoit sur les murs „ des peintures bizarres, assez ressemblantes aux hiéroglyphes des alchimistes”.

Peintures sin-
gulieres trou-
vées dans des
ruines à A-
blaitit.

Manuscrits
Tanguts,
Calmoucs &
caractères
Mongales
trouvés dans
ces ruines.

UNE, entre autres (dont la description suffira) représentoit un homme avec quatre têtes & vingt-quatre bras, tenant une femme embrassée, & la baissant avec une seule de ses têtes. Dans cette même salle étoit une espece de grande armoire, avec quantité de séparations ou de niches pratiquées endedans: ces niches, lorsqu'on découvrit cette retraite, étoient remplies de papiers dispersés alors dans le bâtiment. Tous ces bâtimens étoient de briques cuites & avoient quelques ouvertures, mais qui n'ont jamais tenu lieu de fenêtres. Nos gens nous apportèrent un grand nombre de manuscrits Tanguts & Calmoucs, de différentes formes & de différens caractères. La plupart des manuscrits Tanguts étoient comme peints sur du papier bleu, fort lissé, les uns avec du blanc, les autres avec une couleur d'or; les manuscrits Calmoucs, au contraire, étoient tous écrits sur du papier blanc avec de l'encre noire, ou de l'encre rouge. A ces manuscrits étoient joints d'autres papiers en petits caractères, qu'on voyoit bien être imprimés: car, parmi nos curiosités, il y avoit aussi des moules de lettres gravées en bois, qui avoient la forme d'un quarré long, & sur lesquels on voyoit de l'écriture Mongale. A la noirceur de ces moules, il étoit aisé de reconnoître qu'ils avoient été remplis d'encre d'imprimeur, & qu'ils avoient par conséquent servi à imprimer quelque chose; mais nous n'en trouvâmes pas dans tous les papiers qui nous furent remis une seule épreuve. Il y avoit, parmi le bu-



PLAN DES ENVIRONS ET DE L'ENCEINTE DU TEMPLE D'ABLAÏKIT.

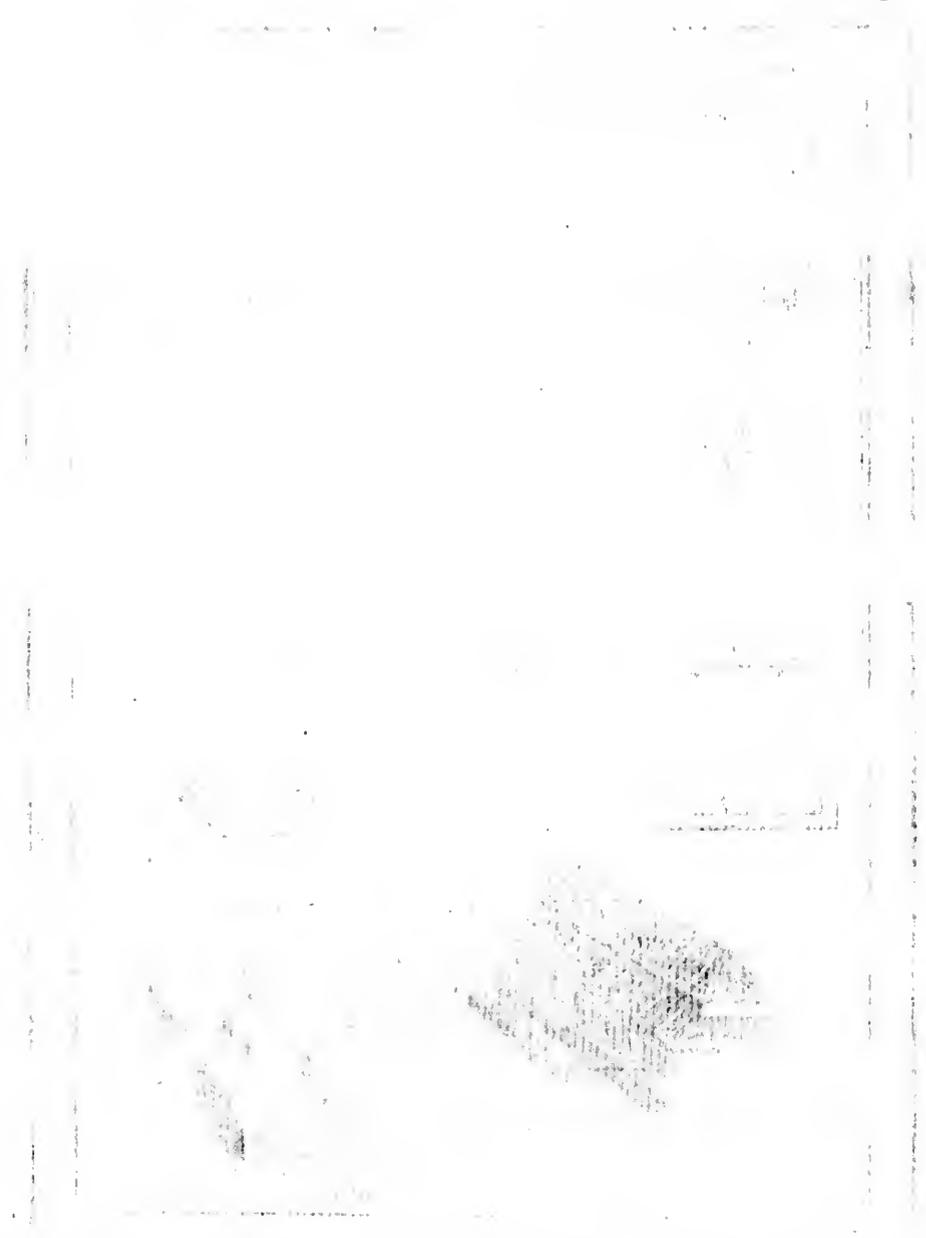
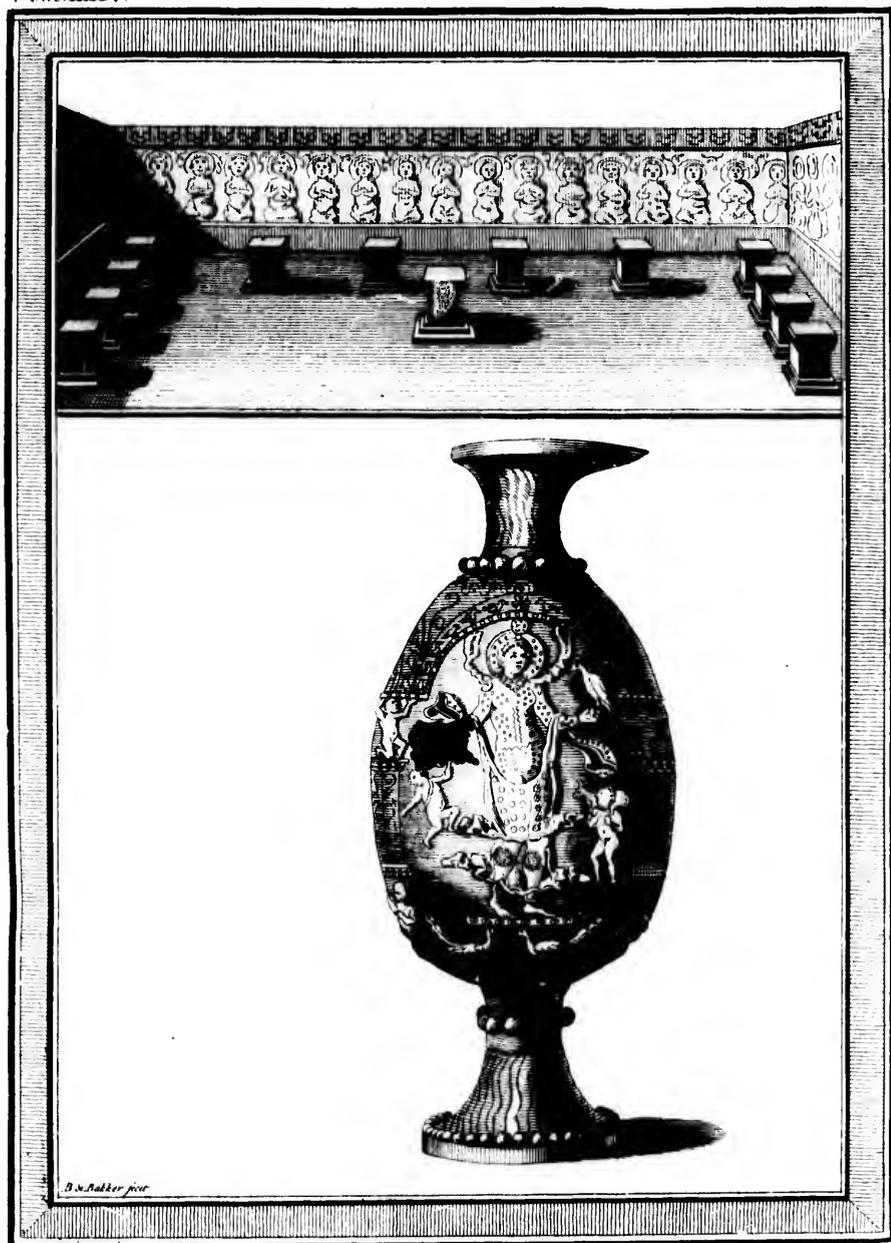


PLATE I. A.



PEINTURES DU TEMPLE D'ABLAÏKIT. PEDESTAUX SUR LESQUELS ETOIENT LES IDOLES ET VASE SINGULIER.

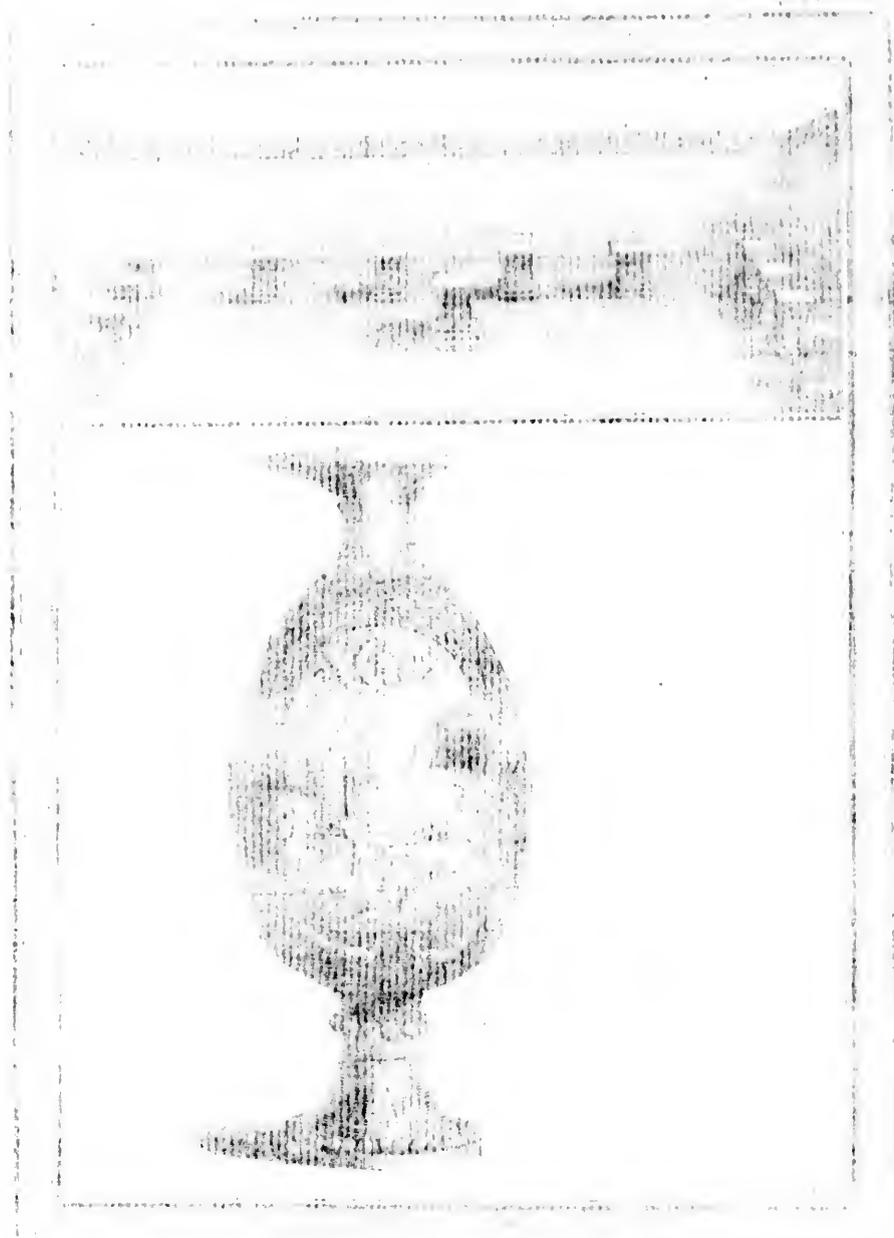
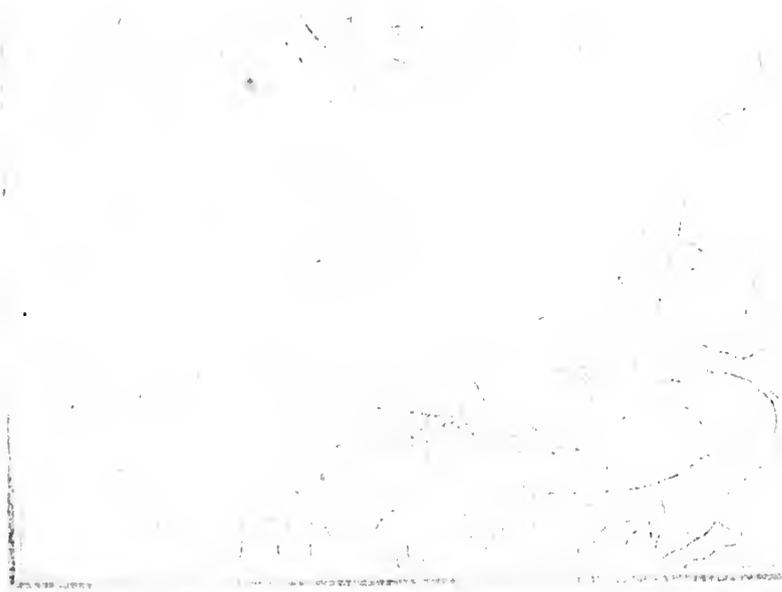
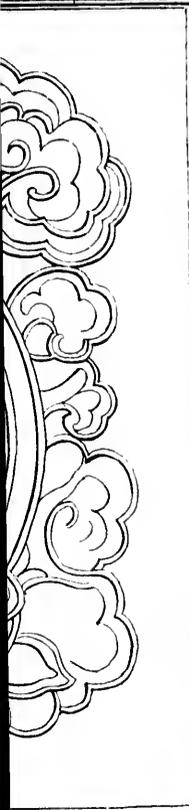


PLATE I. THE URN OF THE MUSE.

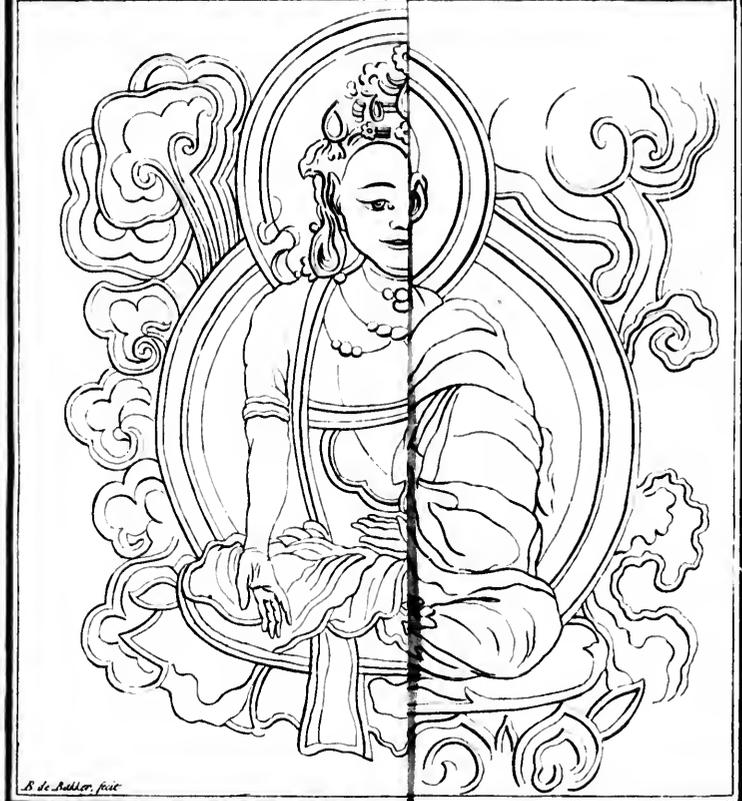


Faint text or a title at the bottom of the page, possibly a page number or a reference number.

ᠠᠨᠠᠭᠤᠯᠠᠢᠬᠢᠲᠢ
ᠶ᠋ᠢᠨᠠᠨᠠᠭᠤᠯᠠᠢᠬᠢᠲᠢ
ᠶ᠋ᠢᠨᠠᠨᠠᠭᠤᠯᠠᠢᠬᠢᠲᠢ



TEMPLE D'ABLAIKIT ET CARACTERES MONGOLES.



S. de Saller. fecit

REPRÉSENTATION ES MONGOLES.

in d
al
timen
Gors
d'Ab
plus
tête
men
res
Quan
sé, c
en c
de c
été r
nous
la tr
qui d
l'an
T
à l'E
derr
l'usag
posen
pou
tes le
U
qui
peu
tagne
l'app
quar
côtés
tienn
se et
quan
sur l
garn
frise
une
nem
inco
pote
tes
fâci
ces
en c

in d'Ablaikit, quelques morceaux de peinture sur bois en détrempe, assez al faite, mais bien conservée; ils avoient servi de parquet à l'un de ces bâtimens, & ils représentoient des Saints. Nous obtînmes à Ust-Kameno-Gorsk une pareille image sur du papier beaucoup mieux peinte; elle venoit d'Ablaikit, où il s'en étoit trouvé beaucoup d'autres. Ce qui me parut de plus remarquable dans toutes ces figures, c'est qu'elles avoient autour de la tête une espece de gloire ou d'auréole d'or, comme l'on en voit communément aux représentations des Saints dans les églises Catholiques. Ces figures étoient encore presque toutes représentées assises & les jambes croisées. Quant aux manuscrits, nos gens nous assurèrent qu'ils en avoient encore laissé, dans les bâtimens d'Ablaikit, une quantité si prodigieuse, qu'on pouvoit en charger plus de vingt charrettes. Quoique nous fussions assez contens de ce qu'ils nous en avoient apporté, nous fûmes fâchés de n'y avoir pas été nous-mêmes, d'autant plus que le voyage n'auroit pas été si long qu'on nous l'avoit dit. Ablaikit signifie le temple d'Ablai, Prince Calmouc de la tribu de Choschot, qui vivoit vers le milieu du dix-septieme siecle, & qui dans les guerres civiles des Calmoucs fut chassé de sa résidence, vers l'an 1671.

TOUTES les nuits que nous passâmes à Ust-Kameno-Gorsk, nous vîmes à l'Est une grande clarté, qui provenoit de l'incendie d'une steppe située derriere les montagnes. Les Calmoucs, à ce qu'on nous dit, font dans l'usage de mettre ainsi le feu aux steppes de ces quartiers-là, pour en imposer à la Cafatschia-Horda. Ils pensent qu'en brûlant le fourrage, qui pourroit servir à leurs chevaux, ils mettent par-là les Cosaques qui font toutes leurs expéditions à cheval, hors d'état de venir les inquiéter.

Ust-Kameno-Gorskaja-Krepoff tire son nom d'une chaîne de montagnes, qui commence à ce point de l'Irtisch. Cette forteresse est située sur un bras peu profond de ce fleuve, dans une grande plaine, & la chaîne des montagnes est à l'Est. Elle a fort peu de circonférence; c'est pourquoï on ne l'apperçoit, pour ainsi dire, que quand on est dedans. Elle consiste en un carré régulier, qui a deux portes, mais dont une seule est ouverte. Deux côtés de la forteresse sont occupés par les casernes, & les deux autres contiennent les logemens des officiers, & le grand corps-de-garde. L'église est au milieu de la forteresse. Le commandant a sous ses ordres cent cinquante hommes, tant Sluschiwics que soldats. Hors de la forteresse il y a sur le même bras de l'Irtisch quelques maisons bâties par des hommes de la garnison qui étoient mariés. Toute la forteresse est entourée de chevaux de frise & de dolobis, du côté où est la slobode: c'est ainsi qu'on nomme une espece de fortification construite uniquement pour arrêter les nations ennemies de ces cantons, qui ne font la guerre qu'à cheval, & par conséquent inconnue ailleurs. Elle consiste en deux rangs de poutres portées sur des poteaux à demi-hauteur d'homme, & liés en plusieurs endroits par de petites poutres de travers. Le rempart de la forteresse est de terre liée avec des fascines, pour le mettre en état de résister aux coups de vent fréquens dans ces quartiers-là. L'intérieur du rempart est garni tout autour de pilotis, & en dehors il est muni d'un fossé profond. Le terrain d'alentour n'est pas de la

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

bonté de celui de Sempalat, & les montagnes qui l'environnent lui donnent un air beaucoup plus sauvage. Nous comptions d'y trouver abondamment des concombres de Calmouquie, & ce lieu étant plus au Sud, nous ne doutions pas de les avoir bien mûrs; mais on ne put nous en ramasser qu'un petit nombre, encore verds, parce qu'ils avoient été semés trop tard. La sauge & l'hytôpe couvrent ici la terre. Il a aussi beaucoup de bêtes sauvages, des cerfs, *manati*, des biches, *rossi*, deux sortes de chevres sauvages, dont l'une, peu différente du *saiga*, s'appelle en langue Calmouque *argali*, des élans, appelés dans ces cantons *sochati*, & des sangliers, *kabani*. Depuis qu'il y avoit des ordres de la cour de travailler à prendre vivans des *manatis* & des *argalis*, pour les envoyer à Petersbourg, on s'occupoit beaucoup de cette chasse qui est fort aisée. On fait des fossés (*jami*), qui ont environ la longueur & la largeur de l'animal qu'on veut prendre. Des deux côtés de la fosse, on fait une longue haie qu'on laisse ouverte vis-à-vis de l'endroit qui rend directement au piège. Cette fosse est légèrement couverte de gazons par en haut, en sorte que rien ne paroît au-dehors. Lorsque la bête arrive en cet endroit, elle cherche à passer la haie, & ne trouvant d'autre ouverture que vis-à-vis de la fosse, elle y entre; le gazon s'enfoncé aussitôt sous le poids de son corps, & elle est prise. On nous dit, qu'on y prenoit souvent des cerfs si forts & si furieux, qu'il étoit impossible de les dompter & que l'on étoit obligé de les tirer dans la fosse. La caisse Impériale paye deux roubles & demi pour un *argali*. Ainsi les officiers & les Promytschlenikis, ou chasseurs, trouvent bien leur compte à ce marché: car comme on paye également les animaux qui meurent en chemin, dans un si grand éloignement, il est aisé d'en passer quelques-uns de morts qui n'ont jamais été livrés. Quoi qu'il en soit, tous les chasseurs se trouvent assez bien de leur métier, & je n'en ai point vu de plus riches.

Ici l'Irtisch a si peu de profondeur, qu'à peine est-elle navigable pour les plus petits bâtimens.

M. Muller alla visiter quelques tombeaux de ces environs, qui n'avoient pas encore été ouverts, & voici comme il en trouva l'intérieur. Le mort étoit simplement couché dans la terre, la tête tournée vers l'Orient. Les ossemens qui restoiient encore, étoient tous dans leur situation naturelle, mais fort amollis. Il y avoit parmi ces ossemens de petits morceaux de fer mangés de rouille, dont on ne put deviner l'usage. La cavité du tombeau étoit comblée de cailloux, de l'espece de ceux qui se trouvent dans ces cantons, sur les bords des ruisseaux & des rivières.

Le 16 au soir, nous partîmes d'Ust-Kameno-Gorsk, & entre les ruisseaux de Gluboka & de Beresowka nous trouvâmes beaucoup de petits amandiers (x); j'en fis porter quelques-uns sur les bords du dernier ruisseau, & je les y plantai pour augmenter les charmes du lieu.

(x) *Amygdalus foliis petiolatis basi attenuatis*. Linn. H. Cliff. p. 186. Upsal. 124. n. 3.

Amygdalus Indica nana. Pluk. Alm. 28. L. II. f. 3.

Armeniaca persica foliis, fructu exsucco, villosa, Tab. XXX. Amman. Stirp. rar. in Is. per. Ruth. Jponte proven. Icon. & Desc. 1739, p. 194, n. 273.

LE
déjà f
lent,
comm
enlan
quart
bagag
tir de
forte
A c
ra, c
Kolyu
un dé
qui au
penda
résolu
& de f
nâmes
& nou
nous
dans l'
Il y av
nérai p
dant le
da; ca
lés, tu
vent de
rendre
celler d
corce d
No
tous qu
bords d
roient
ne favo
que l'e
wies, r
couvrir
loin.
couché
nuit &
LE
nous a
chez u
nous ra
après,

LE 14 au matin, nous arrivâmes sur le ruisseau d'Uba, dont nous avons déjà suivi la rive gauche pendant cinq werstes. Il souffloit un vent très-violent, qui eut bientôt pour nous de fâcheuses suites. Nos gens firent du feu, comme à l'ordinaire, pour faire la cuisine; mais à peine il fut allumé, qu'il enflamma les broussailles voisines, & qu'on ne put l'éteindre. En moins d'un quart-d'heure, tout le bois des environs fut en feu; il fallut transporter nos bagages, nos instrumens & nos ustensiles tout près du ruisseau, pour les garantir des flammes. Cet incendie auroit peut-être duré très-longtems, sans une forte pluie qui tomba d'abord & l'affoiblit considérablement.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

A quinze werstes de cet endroit, est une montagne, appelée Ploskaja-Gora, ou *montagne plate*, d'où l'on tire la mine de cuivre pour les forges de *Kolywan*. Nous ne pouvions passer sur cette montagne, parce qu'elle faisoit un détour, & que le chemin étoit d'ailleurs impraticable pour nos charrettes, qui auroient été obligées de suivre une chaîne de montagnes fort hautes; cependant nous ne voulions pas négliger l'occasion de visiter cette mine. Nous résolûmes donc d'aller seuls à la montagne avec six hommes de notre troupe, & de faire prendre le chemin ordinaire au reste de l'escorte. Nous nous donnâmes rendez-vous, pour nous rejoindre tous le soir, près du ruisseau d'Alai, & nous partîmes. Nous arrivâmes sur les trois heures au Ploskaja-Gora, où nous vîmes le minéral distribué par chambres sur la surface. Nous entrâmes dans l'intérieur de la mine, qui n'avoit encore que huit orgies de profondeur. Il y avoit trente travailleurs, en état de fournir cent à deux cents pouds de minéral par jour. La mine est assez riche, mais on ne peut y travailler que pendant les trois mois de l'été, par rapport aux incursions de la *Calatschia-Horda*; car dans le printemps & dans l'automne les mineurs risqueroient d'être pillés, tués ou enlevés; & pendant l'hiver, à ce qu'on nous dit, il s'entasse souvent dans une seule nuit des monceaux de neige d'un volume prodigieux, qui rendent les chemins impraticables. Les travaux de cette année devoient donc cesser dans quinze jours. Les mineurs habitent dans des cabanes couvertes d'écorce de bouleau, au pied de la montagne, où passe le ruisseau d'Uba.

Nous fûmes rendus le soir à huit heures au ruisseau d'Alai, le premier de tous que l'Ob ou l'Obi reçoit. C'est-là qu'on abandonne entièrement les bords de l'Irtisch. A notre arrivée, nous apprîmes que nos voitures n'arriveroient pas précisément à cet endroit, mais un peu plus bas. Personne de nous ne savoit le chemin; nous avons très-peu de vivres, & point d'autre boisson que l'eau de la riviere, encore falloit-il la boire dans les vases de nos *Sluschiwies*, ou simplement dans la main: de plus, nous n'avions rien pour nous couvrir pendant la nuit, & nos chevaux étoient trop las pour pousser plus loin. Il fallut s'armer de patience. Après un très-mince souper, nous nous couchâmes par terre autour du feu. Il fit un vent très-froid pendant toute la nuit & nous en souffrîmes beaucoup.

Le lendemain à quatre heures du matin, nous remontâmes à cheval, & nous arrivâmes après trois heures de marche à Pichtowa. Nous logeâmes chez un officier des mines, Allemand de nation; il nous donna du quas, qui nous rafraîchit beaucoup, & du bœuf frais, qui nous restaura. Deux heures après, contre notre attente, nos charrettes arrivèrent au même endroit; ce

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Etat de
plusieurs mi-
nes de cui-
vre.

qui nous fit oublier tous les mauvais momens de la veille. *Pichtowa-Gora* tire son nom du mot *Pichta*, qui signifie *sapin blanc*, parce que cet arbre vient en quantité sur les montagnes qui l'environnent. Il y a dans ces montagnes cinq mines, que nous vîmes toutes les unes après les autres. Le bénéfice en est considérable, parce que, sans creuser beaucoup, le minéral se trouve aisément. Aucune de ces mines n'a plus de quinze orgies (y) de profondeur. Le minéral, dont la plus grande partie est dans des filons très-riches, rend douze pour cent de bon cuivre pur. On n'a pas besoin de chercher de nouvelles veines, on n'a qu'à suivre les filons découverts par les anciens habitans. On ne fait pas bien ce que c'étoit que ces anciens habitans: ce n'étoient pas des *Calmoucs*, puisqu'encore aujourd'hui ces peuples ne savent guère souder que le fer. A une werste au Sud de *Pichtowa-Gora*, est encore une autre montagne, où l'on trouve aussi quelques veines de cuivre. La mine est entourée d'un mur de pierre de roc, d'où l'on peut conjecturer qu'il y a eu autrefois une fonderie. Il y a dans toute cette contrée qui est montagneuse, peu de montagnes où l'on ne trouve des traces d'anciennes exploitations de mines; mais on ne voit dans la plupart que des veines ou des filons entamés. Quelques-unes, en petit nombre, ont été creusées jusqu'à la profondeur d'environ huit orgies; mais celles-là sont dans un terrain mol qui cédoit aisément au marteau; d'où l'on peut encore conclure que ces anciens exploiters de mines ne connoissoient pas la poudre à canon.

DE *Pichtowa*, nous allâmes à *Kolïwano-Woskresenskïe-Sawodi*, où nous trouvâmes le reste de notre monde que nous avons laissé à *Sempalat*, & qui nous attendoit-là depuis le 17. Ces gens nous raconterent que le voyage d'eau jusqu'à *Schulba* avoit été fort pénible, & que par le peu de profondeur de l'eau il avoit souvent fallu porter, pour ainsi dire, les *saïfankis*; qu'ils avoient assez heureusement fait le voyage de terre, mais que faute d'avoir un guide qui connût la nouvelle route faite depuis un an d'*Uba* jusqu'ici, ils s'étoient détournés d'environ cinquante werstes.

LE 20 au soir, il arriva une petite caravane de *Calmoucs-Urungai*; ce sont des paysans *Calmoucs* qui ne servent pas à la guerre. Ils sont sujets d'un petit Prince, qu'ils appellent *Omba*, & ils ont autrefois habité ces cantons. A la nouvelle du premier établissement des mines, ils étoient venus pour protester contre ces entreprises sur leur terrain. Mais ils s'en sont retirés, parce qu'ils ont été deux fois attaqués & pillés par la *Casarschia-Horda*. Ils demeurent aujourd'hui à la source de la rivière de *Tcharuesch*, & ont renoncé depuis longtems à leurs prétentions. Ils ont vécu jusqu'à présent, comme les autres *Calmoucs*. en si bonne intelligence avec les Russes, qu'en 1733 ayant eu avis de quelque irruption des *Cosaques*, ils en avertirent les habitans de cet endroit. Ces alarmes étoient bien fondées, car les *Cosaques* osèrent venir fort près de la forteresse. Mais comme on étoit sur ses gardes, on en prit un, & les autres furent dispersés. Nous invitâmes le lendemain ces *Calmoucs* à nous venir voir. Ils avoient presque tous des bonnets ronds & rouges, garnis de fourrures, & surmontés d'une houpe jaune;

(y) Mesure qui revient à une brassé.

ne; ils étoient d'une petite taille, avoient les yeux petits, de grosses joues & le menton long. Ils portoient une longue veste: leur tête étoit entièrement rasée, à l'exception de quelques cheveux qui leur pendoient en queue par derrière. Ils étoient venus pour acheter des provisions. Après nous être entretenus avec eux pendant quelque tems, nous les priâmes de tirer au blanc avec leurs fleches, qui étoient larges & émouffées à la pointe; tous frappèrent juste au but dans un éloignement de sept à huit brasses. On marqua ensuite différens buts, vis-à-vis desquels ils devoient passer en courant de toute la vitesse de leurs chevaux, pour tirer à chacun une fleche. Nous fûmes surpris de l'adresse avec laquelle ils s'en acquitterent; pas un seul d'entre eux ne manqua son but. Cependant ce n'étoient que des payfans, qui n'étoient gueres élevés pour ces exercices équestres. Les Calmoucs ont l'étrier attaché fort court; leur carquois pend du côté droit, & leur arc du côté gauche. Ils nous montrèrent quelques-unes des fleches dont ils se servent à la guerre; elles étoient beaucoup plus tranchantes & plus pointues que celles dont ils se servent pour la chasse.

LE 23, nous allâmes à *Kolywanka-Gora*, montagne de *Koliwanka*. Cette montagne court au Sud, & s'étend un peu à l'Ouest des ouvrages des mines; c'est la première qu'*Akinfi Nikititz Demiedow* ait fait fouiller. C'est encore au pied de cette montagne qu'on a construit en 1728 la première fonderie avec un ostrog, dont on ne voit plus que les ruines, parce qu'elle a été abandonnée pour être transportée l'année suivante dans un lieu plus convenable, où elle est aujourd'hui. Au haut de la montagne, on voit encore les restes d'une fouille profonde de dix-sept orgies, où se trouve une veine ou un filon d'environ cinq pieds, dont le minéral est bleu & verd. Il rend vingt-quatre pour cent, & c'est le plus riche du canton. Cependant on a cessé depuis 1732 d'exploiter cette mine, parce qu'elle fut brûlée comme toutes les autres du même district, par un incendie qui s'étendit depuis l'Irtisch jusqu'à l'Obi. A quelque distance de cette montagne, il s'en élève une autre, appelée *Sinaja-Sopka*. *Sopka*, chez les Sibériens, signifie une montagne isolée. Cette montagne paroît bleue de loin, ce qui lui a fait donner le surnom de *Sinaja*, qui désigne cette couleur. Elle est si haute, que, par un tems serein, on la voit d'Ust-Tschumuesch, à la distance d'environ deux cens cinquante werstes: c'est ce qui la rend fort célèbre dans ces cantons, où elle sert de guide aux voyageurs. Il se trouve sur cette montagne une espèce de petites zibelines noires à poil court; mais il est défendu de leur donner la chasse, pour ne pas faire tort aux travaux des mines. La même espèce de zibelines est connue chez les Calmoucs-Urungai, dont on a parlé; elles sont distinguées sous le nom de *zibelines de Kangaraga*.

VOICI l'histoire de ces mines. En 1725, quelques payfans fugitifs étant venus s'établir sur l'Ob, apportèrent à un particulier Russe, nommé *Demiedow*, plusieurs échantillons de mines qu'ils avoient trouvés dans ces cantons en chassant. *Demiedow* ayant obtenu du college des mines la permission de faire fouiller & de bâtir des fonderies, fit de nouvelles recherches & construisit la fonderie de *Kolywanka-Gora*. Elle est située dans les montagnes, & a pour défense un fortin de quatre bastions, entouré d'un

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

rempart de terre & d'un fossé. C'est la résidence des officiers & des travailleurs aux ouvrages des mines. La plupart de ces travailleurs sont des paysans de différens cantons, qui viennent ici pour gagner la capitation qu'ils sont tenus de payer à la couronne: c'est pourquoi, après avoir gagné cet argent, ils s'en retournent presque tous chez eux, ce qui ralentit beaucoup le travail des mines. L'entrepreneur, pour y remédier, a établi quelques villages sur le Tscharusch; mais ils fournissent à peine quarante ou cinquante hommes, lorsqu'il en faudroit au moins huit cents (z). Il y a pour la sûreté du lieu cent Sluschiwies à cheval, tirés de Kufnezsk, qui ont la paie ordinaire des Troupes Russes.

Le district des fonderies n'a point d'église publique: la plupart des travailleurs sont du nombre de ceux qu'on appelle Starowjergis ou Roskolschtschiks, c'est-à-dire séparés de l'église Russe ou du rit Grec. Ils ont leurs dogmes particuliers, dont il est assez difficile de pouvoir être bien instruit. Ils sont au moins fort superstitieux: ils ne boivent & ne mangent rien dans aucun vase qui serve à l'usage d'un conformiste Russe. Ils ne vont dans aucune église de cette nation, ils s'abstiennent entièrement de l'eau-de-vie; ils font le signe de la croix avec deux doigts seulement, comme font les ecclésiastiques Russes, lorsqu'ils donnent la bénédiction au peuple. Leurs dogmes, au reste, sont bien embrouillés. Un d'eux me vint consulter sur une maladie qu'il avoit: je voulus lui donner quelques médicamens; il n'en voulut pas, dans l'idée qu'en les prenant il commettrait un grand péché. Je cherchai à le persuader du contraire, en l'assurant que Dieu, le créateur des remèdes, vouloit que l'on conservât sa vie par tous les moyens possibles. Il craignoit que ceux de sa secte venant à savoir qu'il avoit fait des remèdes, ne le regardassent comme un discole. Je lui conseillai de se médicamenter en cachette; je lui offris même de lui faire prendre la médecine chez moi; il y con-

(z) Depuis le voyage de M. Gmelin, cette fonderie de Kolywanka-Gora est devenue une des plus considérables de l'Europe. D'habiles minéralogistes ont fait divers essais des mines, & ont trouvé que les mines de cuivre du pays, déjà si riches par elles-mêmes, tenoient encore beaucoup d'argent, & que l'argent contenoit tant d'or, que ce seul objet valoit bien qu'on fît la dépense d'en faire la séparation. On a donc construit, pour cet effet, des fourneaux de départ qui rendent beaucoup. On a de plus découvert une montagne, nommée la *Montagne des Serpens*, parce qu'il s'y trouve une quantité prodigieuse de ces sortes de reptiles, si remplie de riches mines d'argent & de cuivre, qu'il y a des filons de deux à trois pieds de profondeur, qui s'étendent à plus d'une lieue d'Allemagne. Ces mines contiennent aussi de l'or très pur, que l'on y trouve, tantôt dans de petites veines, tantôt par grains, & souvent en lames sur la surface du fragment de mine, ou dans la pierre même;

ce qui augmente considérablement la valeur de l'argent, qui par lui-même tient beaucoup d'or. Cette richesse des mines n'est pas particulière à celles de la montagne des Serpens; elle est commune à plusieurs autres qu'on a découvertes depuis, & qui s'étendent jusqu'à la rivière de Bukturma, que reçoit l'Irtisch: en sorte qu'il y a lieu de présumer que tout ce canton, entre l'Irtisch & l'Ob, est rempli de mines abondantes, qui ne seront pas sitôt épuisées. Un avantage particulier de ces mines, c'est qu'on n'a pas besoin de machines fort dépendieuses pour l'épuisement des eaux. Les veines de la mine rasent la surface de la terre, & il est rare d'en trouver à la profondeur de plus de dix orgies. Si les mines d'Allemagne & d'autres pays de l'Europe étoient de cette richesse, on auroit miné tout le pays, & à peine pourroit-on faire un pas sur la terre. Mais la providence a su d'une part contenir l'avidité trop active, & de l'autre encourager la paresse.

sentit, & prit sur le champ celle que je lui préparai. Le chef de ces Roskolschtschikés étoit un Rudoïchtschik, ou chercheur des mines, nommé Kudrauzow, dont l'habitation étoit sur la rivière de Tscharusch. C'étoit un simple payfan, mais dont l'exemple fait voir que la finesse & l'artifice sont de toutes les conditions. Il employoit toutes sortes de moyens, surtout beaucoup de promesses, pour être instruit des découvertes faites par d'autres payfans dans la recherche des mines; il alloit aussitôt en faire part à l'entrepreneur, en tiroit une bonne récompense, & n'en donnoit jamais rien à ceux qui avoient trouvé les mines.

NOUS quittâmes ces fonderies le 29, & nous nous mîmes en route sous l'escorte de vingt Sluſchiwies, à qui nous en joignîmes quinze autres, parce que nous étions dans le tems des plus fortes incursions des Cosaques.

NOUS fûmes rendus le 31 au ruisseau d'Alai, où nous trouvâmes des chevaux de relais qu'on avoit ramassés dans les villages d'alentour. Ayant eu jusque-là le bonheur de ne point rencontrer la Cosatschia-Horda, notre crainte étoit entièrement dissipée, & nous renvoyâmes à Sempalat une partie de notre escorte.

PENDANT tout l'été, nous avons vu peu de forêts; maintenant nous touchions à l'automne, & nous commençons à voir des bois de sapin & de bouleaux.

LE 2 Septembre, nous arrivâmes sur les bords de l'Obi. Nous y embarquâmes sur un gros bâtiment nos bagages, avec nos instrumens & nos ustensiles. L'Obi, l'un des plus grands fleuves de la Sibérie, a sa source dans la Mungalie; il est formé de deux grandes rivières, nommées *Bija* & *Katunna*. Il ne prend le nom d'Obi qu'à leur confluent, qui se fait à Bisk ou Bikatunskafa-Krepost. C'est depuis cette forteresse que les bords de l'Obi sont habités, & les rivages sont bordés de quantité de slobodes. Bisk est une forteresse de frontière contre les Calmoucs. On voyage avec tant de sûreté dans ce pays-là, qu'on n'a pas besoin d'escorte: nous voulûmes donc renvoyer les vingt Sluſchiwies que nous avions pris aux Sawodes. Mais l'officier des mines qui nous accompagnoit, voulut, par honneur, qu'elle nous suivît jusqu'à Kufnetz, & nous y consentîmes.

LE 4 Septembre au soir, nous nous trouvâmes sur les bords de la Tschumusch; nos gens nous attendoient déjà de l'autre côté de cette rivière. Mais comme ce n'est pas un endroit de passage ordinaire, il fallut en toute diligence faire un petit pont avec des barques de pêcheurs, appelées *Lotki*, liées par des traverses, & nous passâmes aisément. Le long de la rivière de Tschumusch, il y a beaucoup de Tartares, & la plupart de Theleut. Autrefois il y en avoit bien davantage, mais les invasions des Calmoucs en ont écarté beaucoup, qui se sont retirés plus avant dans la Sibérie. Ils commençoient alors à revenir peu à peu & à reprendre leurs anciennes demeures.

LE 5, nous arrivâmes à *Onitima* ou *Ulibert D*, situé sur le ruisseau de ce nom. Il faut remarquer en passant, que la plupart des villages de Sibérie tirent leur nom des payfans qui les ont bâtis: très-peu portent le nom du ruisseau sur lequel ils sont situés. Plusieurs, comme celui-ci, ont deux noms; mais celui du fondateur est toujours le plus familier dans la bouche du peu-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

ple. A Ulibert nous étions logés chez le fondateur même du village. Nous lui demandâmes son nom; il s'appelloit *Kolefnikow*, mot Russe, qui signifie en général *un faiseur de roues*, & qui désignoit particulièrement *un faiseur de roues à moulin*: en sorte que ce payfan portoit le nom de son métier. Cet homme étoit assez bon railleur. Il s'aperçut bientôt que nous étions étonnés que son village ne s'appelloit point de son nom *Kolefnikowa*: „ Les habitans, nous dit-il, sont des coquins trop glorieux, pour me faire „ cet honneur de mon vivant ”.

LE 8, après avoir passé une forêt presque entièrement de meletes (*Larix*), nous nous trouvâmes le soir au village de *Kalhirak*, situé sur un ruisseau du même nom. C'est un village Tartare, dans lequel il n'y avoit que quatre maisons Russes. Les Tartares qui habitent ce village, sont de différentes tribus; la plupart sont des Tartares de Theleut & de Kischtim, & beaucoup d'entr'eux ont été baptisés dans le voyage apostolique que Philophei, Archevêque de Tobolsk, fit chez les Ostiaques; mais ils n'en sont guere meilleurs Chrétiens. La chose la plus essentielle chez ceux de ces cantons, est la croix qui leur a été donnée au baptême. Cependant ils ne la portent pas, & quand on leur en demande la raison, ils disent qu'ils l'ont serrée précieusement. Ils ne se contraignent même pas pour dire qu'on les a baptisés de force, & que s'ils eussent été les maîtres, ils n'y auroient jamais consenti. Ils sont pourtant le signe de la croix toutes les fois qu'on le leur demande; ils se couvrent aussi du manteau de la religion Chrétienne, lorsqu'ils veulent se marier, & vont même quelquefois à l'église Russe. Nous entrâmes dans quelques-unes de leurs maisons, que nous trouvâmes peu différentes de celles que nous avions vues. Nous fîmes inviter une femme & une jeune fille Tartares, de la tribu de Theleut, à nous venir voir, pour considérer leurs habillemens. La femme étoit d'une beauté singulière: elle avoit les cheveux noirs & la peau fort blanche, tous les traits du visage agréables & une très-belle taille: elle avoit amené son mari qui étoit borgne. Nous lui demandâmes, si ce mari lui plaisoit & si elle n'en desiroit pas un de meilleure mine? Elle répondit, qu'elle ne seroit pas fâchée qu'il eût ses deux yeux; mais que Dieu l'ayant ordonné ainsi, elle étoit contente. Elle parloit assez bien Russe, & avec autant de facilité que de graces. Son habillement étoit une longue robe, d'une étoffe de soie rouge, sous laquelle elle avoit une chemise de laine; elle portoit, comme toutes les femmes Tartares, des caleçons de toile: le col de sa chemise étoit garni tout autour de perles Chinoises; cette chemise étoit ouverte dans toute sa longueur en-devant, comme nos habits d'homme, & garnie de boutons & de boutonnières. Elle avoit un bonnet Tartare, d'une forme agréable, & bordé de zibeline: ses cheveux étoient tressés, & formoient deux cadenettes, qui pendoient de chaque côté en devant, de la longueur de près d'un pied, & remontoient de-là sur les épaules, où les deux bouts étoient noués ensemble. Elle avoit à chaque oreille deux anneaux d'argent, un grand & un petit. La jeune fille étoit habillée de la même façon, si ce n'est que ses vêtemens étoient moins beaux, & que ses cheveux ne formoient qu'une seule queue qui lui tomboit sur le dos. Nous passâmes la nuit dans ce village, & nous en partîmes le lendemain.

Habillement
des femmes
Tartares de
la Tribu
The out.

J'AI
passé la
toit pe
crus d'a
sur la m
sur mes
seul fol
s'élever
mouffe
peu des
vraïsem
s'étoien
elle co
parce q
tourbe

LE
Kufnet
riolité

LE
des Ta
jures;
ver. L
à Kati
ont en
du côté
font ce
empêch
rempli
de l'ea
un trép
au mili
Dans l
dans u
est fait
cuir,
forte,
vresse
l'eau-
Tartare
& il pa
pourtar
vers le
langage
lage, e
portau
brent t

J'APPRIIS ce jour-là qu'à dix werstes du village de Kaltirak, nous avions passé la veille un endroit qui étoit autrefois couvert d'eau, mais dont l'eau s'étoit perdue depuis cinq ans, & d'où il s'élevoit une fumée continuelle. Je crus d'abord que c'étoit un champ brûlant, comme on en voit près de Baku sur la mer Caspienne, & il n'en fallut pas davantage pour me faire retourner sur mes pas. Je fis sur le champ seller un cheval, & j'y courus suivi d'un seul soldat. Je n'eus pas de peine à découvrir la cause de la fumée que je vis s'élever dans plusieurs endroits. Le terrain étoit auparavant un marais, où la mousse s'étoit tellement accumulée depuis longtems, qu'elle en avoit peu-à-peu desséchée toute l'eau: c'étoit donc cette mousse qui brûloit alors, & qui vraisemblablement avoit été allumée par le feu du ciel, ou par des gens qui s'étoient arrêtés-là. Comme personne ne s'avisait d'éteindre cette mousse, elle continuoit de brûler. Je donne à ce terrain le nom de *Terre de tourbe*, parce que la fumée avoit précisément la même odeur que celle de la bonne tourbe de Hollande.

LE 11, après avoir passé le Tom sur des radeaux, nous arrivâmes le soir à *Kusnetz*, où nous employâmes notre séjour à satisfaire pleinement notre curiosité sur les Tartares du pays.

LE 16, nous allâmes à trois werstes de la ville dans un village habité par des Tartares Theleut. Ce village est composé de deux sortes de maisons ou jurtes; les habitans occupent les unes pendant l'été, & les autres pendant l'hiver. Les maisons d'hiver sont toutes semblables à celles que nous avons vues à Kaltirak. Les habitations d'été sont rondes & pointues par en haut; elles ont en bas trois orgies de diamètre. Une espee de trou pratiqué dans toutes du côté de l'Orient, & fermé d'une porte, leur sert d'entrée. Ces maisons sont construites de roseaux entrelacés sur des bâtons joints ensemble. Pour empêcher la pluie d'y pénétrer, l'intervalle entre les roseaux & les bâtons est rempli d'écorce de bouleau. Nous entrâmes dans une jurte, où l'on distilloit de l'eau-de-vie. Cette opération se faisoit dans la cuisine. Il y avoit sur un trépied un chauderon de fer, avec un couvercle de bois, percé d'un trou au milieu, & d'un autre à la partie latérale: le trou du milieu étoit bouché. Dans le trou latéral passoit un tuyau de bois courbe, dont l'autre bout entroit dans un petit vase porté sur une espee d'auge remplie d'eau. L'eau-de-vie est faite de lait de jument, qu'on laisse auparavant s'aigrir dans un vase de cuir, & le tout est fort mal-propre. Aussi cette eau-de-vie, quoique assez forte, a-t-elle une très-mauvaise odeur. Les Tartares prétendent que l'ivresse de leur eau-de-vie ne cause aucun mal de tête, qualité que n'a pas l'eau-de-vie de vin: on dit la même chose de l'eau-de-vie de grain. Ces Tartares ne sont pas Mahométans: leur religion n'a point de forme certaine, & il paroît qu'ils ne savent gueres eux-mêmes ce qu'ils croient. Ils rendent pourtant un culte à Dieu, mais bien simple. Ils se tournent tous les matins vers le soleil levant, & prononcent cette courte priere: *ne me tue pas!* Leur langage est différent de la langue ordinaire des Tartares. Près de leur village, dans une place qu'ils nomment *Taulga*, est un quarré où sont quatre poteaux plantés à la distance d'une brassée l'un de l'autre: c'est-là qu'ils célèbrent tous les ans, une ou plusieurs fois, la cérémonie suiivante. Ils tuent un

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Arrivée des
Académiciens
à Kusnetz.

Description
d'un village
des Tartares
Theleut.

Leur reli-
gion & leur
culte.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

cheval, lui ôtent la peau, & mangent la chair près du taulga, où ils sont tous assis en rond. Il empaillent ensuite la peau, & mettent le cheval empaillé sur des bâtons qui traversent les quatre poteaux: ce cheval a dans la bouche deux branches de bouleau garnies de leurs feuilles, & sa face est tournée vers l'Orient. A côté du taulga sont d'autres pieces, où sont attachées des peaux de lievres & d'hermines. Nous leur demandâmes si d'autres animaux étoient également propres à cette cérémonie? Nous comprîmes assez par leur réponse, que c'étoient les seuls animaux qu'ils regardoient comme sacrés. Ils nous dirent que le renard n'y étoit pas propre, parce qu'il remuoit la terre. Leur taulga est aussi pour eux un lieu sacré, puisque les peaux qu'ils y mettent, sont une offrande qu'ils font à Dieu. Leur prêtre, dans leur langue, est appelé *Kam*; c'est lui qui ordonne toute la cérémonie. Ils prétendent que ce saint homme passe quelquefois des nuits entières dans les champs, à méditer ce qu'il doit leur prescrire. Ce prêtre ne fait, non plus qu'eux, ni lire ni écrire; toutes les preuves de capacité qu'on exige de lui pour remplir dignement cette dignité, ne consiste qu'à savoir faire bien des grimaces & des postures extravagantes. Après ces contorsions, il dit que Dieu vient de l'ordonner prêtre, & ils le croient sur sa parole. Dès qu'il est prêtre, il est aussi forcier: il a un tambour magique, par la vertu duquel il peut faire revenir ce qui a été perdu, guérir les malades & faire quantité de prédictions. Cependant ils conviennent eux-mêmes que ses prophéties & ses cures ne réussissent pas toujours. Nous aurions été curieux de voir quelques sortilèges; mais ils avoient l'esprit de nous dire, qu'il n'y avoit point de *Kam* dans le lieu. Ces Tartares, moitié Chrétiens, moitié Idolâtres, se permettent la polygamie; ils ne mangent point de cochon, mais ils boivent de l'eau-de-vie, & s'enivrent assez souvent. Leurs femmes n'ont ordinairement rien d'agréable & elles fument du tabac. Une de ces femmes me voyant remplir ma pipe, tira la sienne de sa poche & me demanda de quoi fumer. Après avoir allumé sa pipe, elle en avala toute la fumée, & la présenta un instant après à une autre femme, qui en fit autant. Les hommes, vieux ou jeunes, faisoient la même chose; & c'est parmi eux un usage général d'avalier la fumée du tabac. Quelques-uns brûlent leurs morts, d'autres les enterrent.

Nous desirions, M. Muller & moi, de voir quelque volcan. D'anciennes relations en plaçoient un près du Tom; c'étoit aussi la tradition du pays. nous résolûmes de vérifier le fait. Le 17 au matin, nous montâmes à cheval pour nous rendre à la montagne qui réceloit ce fourneau naturel, & nous la trouvâmes en effet près de la riviere de Tom. Arrivés dans les environs, nous vîmes sortir de la fumée en plusieurs endroits au pied de la montagne; nous approchâmes, & nous sentîmes une odeur désagréable. Enfin nous allâmes au prétendu volcan, & après avoir bien examiné le local, nous vîmes que toute cette fumée ne provenoit que d'un terrain résineux, qui s'étoit enflammé à la surface de la terre, & qu'il étoit aisé d'éteindre, si l'on eût voulu s'en donner la peine. Avec cette mince découverte, qui peut apprendre à se défier de toutes les relations fondées sur des traditions populaires, nous revînmes le soir à Kufnetz.

Le lendemain 18, nous résolûmes de faire encore une promenade. Nous

passant
habités
ne font
couvert
ture in
tout y
qu'un
homme
de leur
rement
Kam,
mort
qu'elle
mes, à
jurtes
le tam
Kam.
les Tar
cinq
neaux
quilles.

Le
appris
savoient
lieu d'a
vie de
la plus
nous en
tout pr

No
ses &
de cet
une fo
rence
avons
nous v
ture qu
jurte p
usage.
ter la
la cuis
jurtes
neau.
un pie
avec u
res fon

passâmes le Tom, près de la ville, & nous allâmes à pied à un petit village, habité par des Tartares d'*Abnizi*. Leurs jurtes ont un air fort misérable: ce ne sont que des especes de caves, la plupart construites de torchis, & recouvertes de bâtons posés en travers, avec de la terre par-dessus. La structure intérieure est semblable à celle des Tartares Theleutes, si ce n'est que tout y est encore plus mal-propre. Nous ne trouvâmes dans tout le village qu'un seul homme; les femmes en étoient restées maîtresses, & tous les hommes travailloient dans les champs. Ainsi nous ne pûmes rien apprendre de leur religion ni de leurs usages, sinon qu'on nous dit qu'ils étoient entièrement conformes à ceux des Tartares Theleutes. Nous demandâmes leur Kam, pour voir quelque chose de leurs sortilèges: on nous dit qu'il étoit mort depuis deux mois. Nous demandâmes à voir sa jurte; on nous assura qu'elle étoit démolie, & on nous en montra les décombres. Nous apprîmes, à cette occasion, que l'usage général de ces peuples est de détruire les jurtes de ceux qui sont morts. Nous demandâmes encore ce qu'étoit devenu le tambour magique? On répondit, qu'on l'avoit mis dans le tombeau du Kam. Le principal ajustement des femmes est à peu près le même que chez les Tartares Theleutes: leurs cheveux sont seulement séparés en quatre ou cinq cadencettes, garnies de coquilles, appelées *porcelaines*, avec des anneaux à l'extrémité; elles portent aussi sur le front un bandeau garni de coquilles.

Le lendemain 19, nous fîmes encore un voyage de curiosité. Nous avions appris que plusieurs Tartares établis sur les rivières de *Kondoma* & de *Mrasa* favoient tirer le fer de la mine par la fonte, & que même on n'avoit en ce lieu d'autre fer que celui qui venoit de ces Tartares. Cela nous donna l'envie de voir leurs fonderies qui n'étoient pas fort éloignées. Nous choisîmes la plus prochaine qu'on nous avoit indiquée dans le village de *Gadæwa*, & nous envoyâmes quelqu'un les avertir de notre arrivée, afin qu'ils tinssent tout prêt.

Nous partîmes dès le matin, & après avoir traversé plusieurs villages Russes & Tartares, & passé deux fois la Kondoma, nous trouvâmes sur le bord de cette rivière le village de *Gadæwa*. Notre premier soin fut de chercher une fonderie de fer, mais nous ne remarquions aucun bâtiment d'une apparence différente des autres. Tout ressembloit au village d'*Abnizi*, où nous avions été la veille. On nous conduisit enfin dans une jurte, & dès l'entrée nous vîmes d'abord le fourneau de fonte. Nous conçûmes même à sa structure que, pour un pareil fourneau, on n'avoit pas eu besoin de construire une jurte particulière, & qu'elles pouvoient toutes également être propres à cet usage. Les travaux de la fonte n'empêchoient pas même les ouvriers d'habiter la même jurte. Le fourneau étoit à l'endroit où l'on fait ordinairement la cuisine, & la terre y étoit un peu creusée. Le creux, qui dans toutes les jurtes Tartares sert pour la cuisine, faisoit une des principales parties du fourneau. Un chapitre d'argile ou de terre-glaissée de forme conique, d'environ un pied de diamètre, qui alloit en se rétrécissant par en-haut, composoit, avec un trou creusé dans la terre, tout le fourneau de fonte. Deux Tartares font ici toute la besogne: l'un apporte alternativement du charbon & du

VOYAGE EN
SIBÉRIE.

1734.

Habitatlon
& habillement des Tartares d'*Abnizi*.

Maniere de
fondre le fer.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

minérai pilé, dont il remplit le fourneau; l'autre a soin du feu, & fait agir deux soufflets appliqués au fourneau. A mesure que les charbons s'affaillent, on fournit de nouvelle matière & de nouveaux charbons; ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait dans le fourneau environ trois livres de minérai: ils n'en peuvent pas fondre davantage à la fois. Des trois livres de minérai, ils en tirent deux de fer, qui paroît encore fort impur, mais qui cependant est fort bon. Dans une heure & demie nous avons tout vu.

PENDANT qu'on s'occupoit à fondre, nous fîmes chercher le Kam du lieu, pour nous faire voir ses sortilèges; ce qu'ils appellent *faire le kamlar*. Il se fit apporter son tambour magique, qui avoit la forme d'un tamis, ou plutôt d'un tambour de Basque, avec une peau tendue d'un côté. Du côté vuide étoit un morceau de bois en travers, & un peu plus mince au milieu par où le Kam tenoit le tambour. Cette traversé étoit beaucoup plus grosse à ses extrémités, & creusée comme un gobelet, apparemment pour augmenter le son du tambour. Au travers de ce morceau de bois passoit une petite barre de fer, d'où pendoient neuf petits tuyaux de fer. Ce tambour se battoit avec une seule baguette. Le Kam armé de son tambour, tantôt marmottoit quelques mots Tartares, & tantôt grognoit comme un ours; il couroit de côté & d'autre, puis s'asséyoit, faisoit d'épouvantables grimaces & d'horribles contorsions du corps, tournant les yeux, les fermant & gesticulant comme un insensé. Ce jeu ayant duré un quart-d'heure, un homme lui ôta le tambour, & le sortilège finit. Nous demandâmes ce que tout cela signifioit? Il répondit que, pour consulter le Diable, il falloit s'y prendre de cette manière; que cependant tout ce qu'il avoit fait, n'étoit que pour satisfaire notre curiosité, & qu'il n'avoit pas encore parlé au Diable. Par d'autres questions, nous apprîmes que les Tartares ont recours au Kam, lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou lorsqu'ils veulent avoir des nouvelles de leurs amis absens. Alors le Kam se sert d'un paquet de quarante-neuf morceaux de bois, gros comme des allumettes; il en met cinq à part, & joue avec les autres, les jettant à droite & à gauche, avec beaucoup de grimaces & de contorsions; puis il donne la réponse comme il peut. Les Tartares Tscheremissches & Wotjaques se servent de quarante-neuf feves. Lorsqu'ils veulent être guéris de quelque mal ou maladie, &c. le Kam leur fait accroire que par ses conjurations il évoque le Diable, qui vient toujours du côté de l'Occident & en forme d'ours, & qu'il lui révéle ce qu'il doit répondre. Il leur fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le Diable, & tourmenté jusque dans le sommeil. Pour mieux convaincre ces bonnes gens de son intelligence avec le Diable, il fait semblant de s'éveiller en sursaut, en criant comme un possédé. Nous lui demandâmes pourquoi il ne s'adressoit pas plutôt à Dieu, qui est la source de tout bien? il répondit, que ni lui, ni les autres Tartares ne savoient rien de Dieu, sinon qu'il faisoit du bien à ceux-mêmes qui ne l'en prioient pas; que par conséquent ils n'avoient pas besoin de l'adorer; qu'au contraire, ils étoient obligés de rendre un culte au Diable, afin qu'il ne leur fit point de mal, comme il ne songeoit continuellement qu'à faire de son pis-aux hommes. Ces Tartares, sur ces beaux principes, font des offrandes au Diable, & brassent souvent de gros tonneaux de

Tom XVI

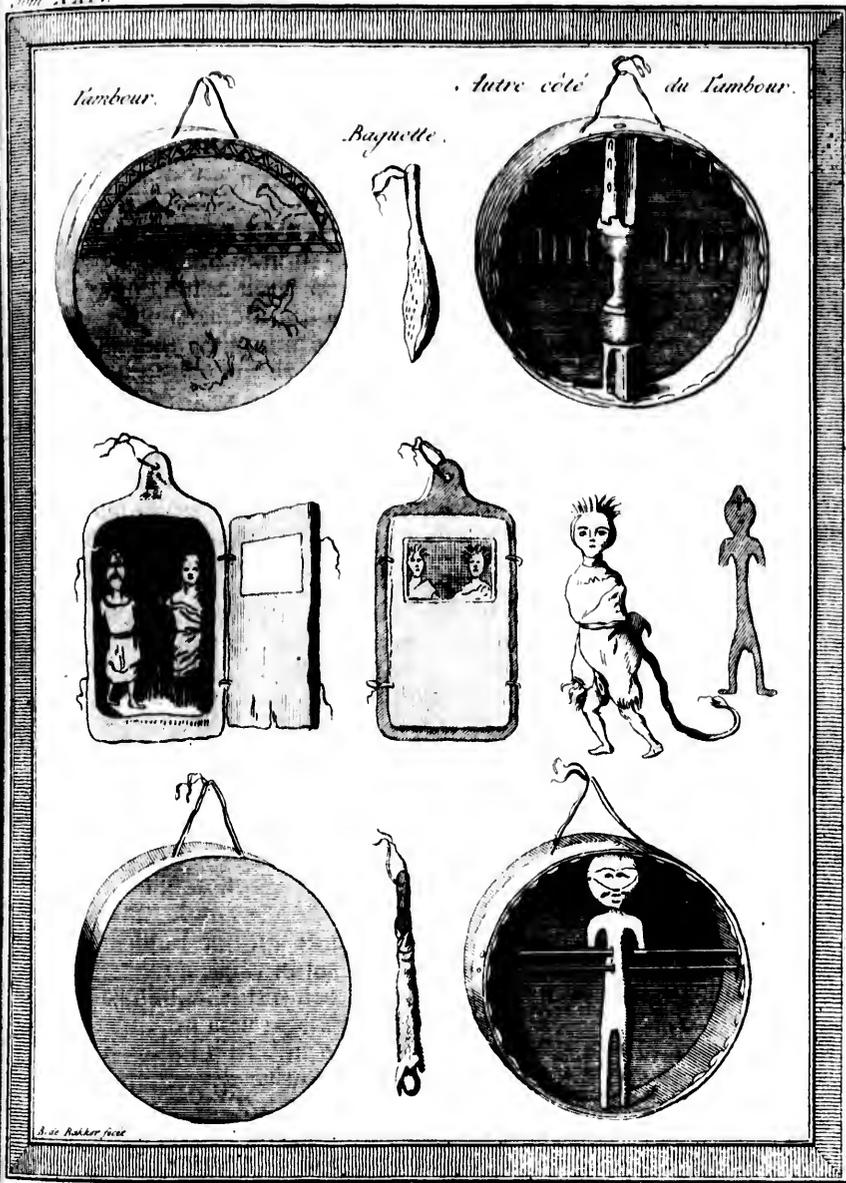
lamb



TAMBOURS.M.

fait agir
faillent,
continue
ils n'en
i, ils en
est fort

Kam du
kamlar.
mis, ou
Du côté
au milieu
us grosse
augmen-
ne petite
ur se bat-
ntôt mar-
; il cou-
mances &
gesticu-
n homme
tout cela
y prendre
que pour
ble. Par
am, lorf-
velles de
euf mor-
, & joue
grimaces
Tartares
lorsqu'ils
it accroi-
du côté
répondre.
Diable,
s bonnes
er en sur-
moi il ne
edit, que
faisoit du
n'avoient
un culte
pit conti-
ces beaux
tonneaux
de



TAMBOURS MAGIQUES servent aux SORCIERS et IDOLES trouvés dans les JURTES des TARTARES.



de b
 acco
 fraye
 pellé
 ble,
 où e
 point
 à un
 L
 du fé
 a la f
 un an
 vaille
 qu'à
 grain
 L
 ma,
 expl
 re qu
 une
 étroit
 s'en f
 L
 si ce
 de le
 comm
 M
 Le K
 défait
 ne pa
 tous
 faire
 une r
 de ce
 lende
 preuve
 lui fi
 doit
 K
 se tro
 la fro
 peup
 Welh
 tous
 de ce
 divisé
 X

de bierre qu'ils jettent en l'air, ou contre les murs, pour que le Diable s'en accommode. Quand ils sont près de mourir, toute leur inquiétude & leur frayeur, c'est que leur ame ne soit la proie du Diable. Le Kam est alors appelé pour battre le tambour, & pour faire leurs conventions avec le Diable, en le flattant beaucoup. Ils ne savent pas ce que c'est que leur ame, ni où elle va; ils s'en embarrassent même fort peu, pourvu qu'elle ne tombe point entre les mains du Diable. Ils enterrent leurs morts, ou les attachent à un arbre, pour servir de proie aux oiseaux.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

LES instrumens de labour dont ils se servent, ils les fabriquent eux-mêmes du fer dont on vient de parler; ces instrumens consistent en un seul outil, qui a la forme d'un demi-cercle fort tranchant, & dont le manche fait avec le fer un angle droit. Ils travaillent avec cet outil dans les champs, comme on travaille dans nos jardins avec la houe, & n'entament, en labourant, la terre qu'à la profondeur de quelques pouces. Pour faire leur farine, ils broient le grain entre deux pierres.

LEURS mines sont à quarante verstes de distance sur la riviere de Kondama, dans l'endroit où elle reçoit les eaux du ruisseau de Mandabafch. Ils les exploitent en partie avec le même instrument qu'ils emploient à couper la terre qui couvre la mine, en partie avec un autre outil, fait à peu près comme une hache, sinon que le fer en est plus long & fort tranchant, mais plus étroit. C'est encore avec ce dernier instrument qu'ils fendent le bois, & ils s'en servent à plusieurs autres usages.

LEURS habillemens ne sont pas différens de ceux des Tartares Theleutes, si ce n'est que les garçons portent, comme les filles, des marques particulieres de leur liberté. Ils ont les cheveux entortillés, & en queue derriere la tête, comme les Chinois & les Calmoucs Urangai.

M. Muller fit tout ce qu'il put pour obtenir d'eux le tambour magique. Le Kam en marqua beaucoup de tristesse; & comme on répondoit à toutes les défaites qu'il cherchoit pour ne s'en pas défaire, tout le village nous pria de ne pas insister davantage, parce qu'étant privés de ce tambour, ils seroient tous perdus, ainsi que leur Kam. Ces belles raisons ne servirent qu'à nous faire insister encore davantage, & le tambour nous fut remis. Le Kam, par une ruse Tartare, pour fasciner les yeux de ses gens & leur diminuer le regret de cette perte, avoit ôté quelques ferremens de l'intérieur du tambour. Le lendemain, un autre Kam, le plus fameux du canton, nous donna aussi des preuves complettes de son ignorance, en répondant à deux questions que nous lui fîmes sur des faits dont nous étions sûrs; il étoit cul-de-jatte, & il prétendoit qu'il en étoit redevable au Diable.

KUSNETZ est dans un pays habité autrefois par les Tartares Kirgisi, qui se trouvant trop resserrés du côté de la Russie, se sont retirés peu à peu vers la frontiere des Calmoucs. La ville qui commence à être ancienne, a été peuplée par des colonies tirées des districts de Tomsk, de Werchoturie & de Weliki-Novogrod. Elle tire son nom de ses anciens habitans, qui étoient tous forgerons, c'est-à-dire du mot Russe *Kufner*, qui désigne un ouvrier de ce genre. Cette ville est située sur le rivage oriental du Tom. Elle se divise en trois parties, qui sont la haute, la moyenne & la basse ville. Les

Description
de la ville de
Kufnetz.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

deux premières sont situées sur la plus grande élévation du rivage; la ville basse est dans une plaine qui s'étend de l'autre côté; c'est la plus peuplée des trois. Dans la ville haute, il y a une citadelle de bois, qui a une chapelle. La ville moyenne est décorée d'un ostrog, qui contient la maison du Waywode & la chancellerie. Le nombre des maisons, dans les trois villes, peut aller environ à cinq cens.

Les habitans sont paresseux & adonnés à l'oisiveté; on a de la peine à trouver des ouvriers pour de l'argent. Le Tom est assez poissonneux, cependant on ne trouve point de poisson dans les marchés. On n'y connoît pas non plus le fruit; on ne trouve que de la viande & du pain. Chacun cultive ici le bled dont il a besoin pour son pain, & l'on peut dire que c'est la seule occupation qu'aient les habitans. Leurs terres à bled sont toutes sur les montagnes, non dans les vallées; & la raison qu'ils en donnent, c'est qu'il fait beaucoup plus froid dans les vallées que sur les montagnes. On n'y connoît plus aucune espèce de gibier. Des habitans nous assurèrent, que quand on bâtit cette ville, le canton fourmilloit de zibelines, d'écureuils, de martres, de cerfs, de biches, d'élans & d'autres animaux, mais qu'ils l'ont abandonné depuis, & qu'ils se sont retirés dans un pays inhabité, comme l'étoit celui-ci avant la fondation de Kufnetz. La plupart des villes de Sibérie sont assez commerçantes; mais celle-ci n'a aucun commerce. Le tabac & les chevaux de Tscherkastie sont les seules marchandises qu'on y trouve: car depuis plusieurs années il n'y passe plus de caravanes. Ainsi le commerce doit se faire avec des marchandises qui puissent être vendues aux habitans ou dans les environs.

Le jour de notre départ fixé, pour nous mettre en état de faire des observations plus utiles, nous partageâmes encore notre compagnie. M. Muller prit sa route par terre, avec notre interprete & un interprete Tartare; moi je partis par eau avec le reste de la troupe, & un interprete Tartare. M. Muller m'accompagna par eau jusqu'à Krasnojarskoi-Sielo, & fit suivre la voiture à vuide. Les bâtimens, sur lesquels nous étions, avoient peu de commodités; c'étoient des barques un peu plus grandes que les barques ordinaires, & couvertes d'écorce de bouleau. Il n'y avoit point par conséquent de foyer, & l'on ne pouvoit se tenir droit sous le pont. On ne pouvoit pas se servir d'autres bâtimens dans cette saison, où les eaux sont très-basses. Au printemps, que les eaux sont hautes, on se sert de Dofchtchennike. Nous étions glacés en arrivant le soir à Krasnojarskoje-Sielo. Après y être restés quelques momens, M. Muller & moi, nous nous séparâmes, & nous poursuivîmes chacun notre route.

DANS cette traversée par eau, j'eus beaucoup de contradiction à essayer des travailleurs, qui prétendoient que nous nous exposions au danger d'être arrêtés par les bas-fonds. Mais comme il faisoit pleine lune, ce danger me paroissoit peu de chose. Nous échouâmes en effet le lendemain à quatre heures du matin, & il fallut un travail continuel de quatre heures pour nous débarrasser.

NOUS arrivâmes le même jour au soir au village de *Mamuschewa*, habité par un seul paysan Russe, & par huit à dix Tartares de Tulibert. Nous sûmes

forcé
qui p
une p
le log
quoi
sauvé
depu
là d'au
te. I
ble de
rois r
Nous
re na
par er
nous a
détach
des fa
L E
Tartar
rent a
avec l
vre, d
dirent
qu'ils
visites.
tonnes
leur K
ils ne
croyoi
que de
plus a
Je par
ve gau
Suivar
nit sur
Poruc
aux ha
comm
vie, c
dés, a
dans l
exami
qu'on
sible,
pierre
quelq

forcés par le froid de nous y arrêter ; mais il ne se trouva point de logement qui pût nous convenir. Dans toutes les habitations des Tartares, il regnoit une puanteur insupportable, & je n'avois encore rien vu de plus misérable que le logis du Russe. Je le préférerois cependant, parce qu'il y avoit du moins de quoi se chauffer. J'appris que toutes les femmes & filles Tartares s'étoient sauvées à notre arrivée, comme si nous eussions été des ennemis, quoique, depuis près de vingt-cinq ans on n'eût point entendu parler dans ce canton-là d'aucune invasion. J'eus encore ici de la peine à faire continuer notre route. Le pilote me fit beaucoup de difficultés, & me dit qu'il n'étoit responsable de rien, si nos bâtimens se brisoient sur le sable. Cependant, comme j'étois toujours rassuré par la pleine lune, je fis peu de cas de ses protestations. Nous fûmes en effet arrêtés par les sables à diverses reprises ; à cela près, notre navigation ne fut pas malheureuse. Le bâtiment que je montois étoit plat par en bas, & j'en reconnus l'avantage, je fus fort rarement arrêté ; mais nous allions fort lentement, parce qu'il falloit attendre les autres, & leur détacher de tems en tems des gens de mon bord, pour les débarrasser des sables.

LE 30 au matin, nous arrivâmes aux *Sustanokowii-Jurti*, habitation de Tartares de Kristim & de Tulibert. Je m'y arrêtai, & plusieurs Tartares vinrent au devant de moi. Ces Tartares ont encore bien des usages communs avec les Theleutes. Ils font tous les ans à Dieu l'offrande d'une peau de lièvre, & rien plus. Je leur demandai, où étoit le séjour de Dieu ? Ils répondirent, que leur Dieu demeurait dans le voisinage du Dieu des Russes, & qu'ils s'accordoient si bien ensemble, qu'ils se rendoient réciproquement des visites. Quant au Diable, ils nous dirent qu'ils ne lui offroient que quelques tonnes de bière, pour pouvoir de tems en tems le consulter par l'organe de leur Kam, dans leurs différens besoins. Leur ayant encore demandé pourquoi ils ne mettoient pas plutôt leur confiance en Dieu, j'eus pour réponse qu'ils croyoient bien que Dieu avoit le pouvoir de les aider en toutes choses, mais que demeurant dans le ciel, ils ne pouvoient le consulter, & qu'il leur étoit plus aisé de s'adresser au Diable, qui demeurait, comme eux, sur la terre. Je partis, & j'arrivai le même soir à *Mungatskoi-Ostrog*, lieu situé sur la rive gauche du Tom, & habité par quelques Sluschiwics & un commandant. Suivant les ordres qu'on avoit envoyés d'avance de Kufnetzck, on m'y fournit sur le champ de nouveaux travailleurs. Le lendemain au matin j'arrivai au *Poruweg Porog*. Cette cataracte tire son nom de l'épouvante qu'elle cause aux habitans de ce canton. La description effrayante que m'en avoit faite le commandant de l'ostrog, me fit mettre pied à terre pour ne pas risquer ma vie, & je fis arrêter le bâtiment. Tous les paysans voisins avoient été mandés, avec ordre de se tenir prêts à nous aider à la passer, parce qu'ils sont dans l'usage de faire descendre les bâtimens avec des cordes. Après l'avoir examinée avec attention, j'eus peine à croire que ce fut-là cette cataracte qu'on m'avoit représentée si dangereuse. La chute de l'eau étoit à peine sensible, & le bruit n'étoit étonné que par une grande quantité de grosses pierres qui resserroient le lit de la rivière. J'en fis sonder la profondeur par quelques hommes que j'envoyai dans une petite barque, & m'étant bien assu-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734

Cataracte
de Poruweg-
Porog.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734

ré qu'il n'y avoit rien à craindre, je fis aussitôt passer mon bâtiment le long du rivage, sans aucune corde & sans autre secours que celui de mes travailleurs ordinaires. Sur le soir, je fis arrêter auprès de *Borodina D.* qui n'est habité que par des Russes & des Tartares de *Jetschinsk*. La barbe respectable d'un Russe lui a donné son nom. Les Tartares de ce village ont tous été baptisés, il y a environ quarante ans, sur des ordres émanés de *Tobolsk*, par le pape Russe de ce village. Ils paroissent plus zélés pour la nouvelle religion, que les habitans de *Kaltiracki*: car non seulement ils portent des croix, & vont assiduellement à l'église Russe, mais encore ils ont dans leurs chambres des images de saints, devant lesquelles ils font le signe de la croix.

Montagne
de *Pisanoi-*
Kamen, où se
trouvent des
figures gra-
vées.

Description
de la mon-
tagne.

Le lendemain, nous atteignîmes *Werchno-Tomskoi Ostrog*, sur le même côté de la rivière. J'avois déjà dépêché de *Mungat* un exprès au commandant de ce lieu, pour le prier de faire relever les travailleurs de mes bâtimens par d'autres nouveaux & de les tenir prêts. J'envoyai les mêmes ordres au commandant de *Sofnowskoi Ostrog*, & j'arrivai vers six heures du soir auprès de *Pisanoi Kamen*. Cette montagne est sur la rive droite de la rivière: elle a reçu son nom de certaines figures qu'on y a gravées. J'envoyai chercher au village du même nom, situé un peu au-dessus, des *pergels* ou gros fanaux, pour me donner la facilité de les examiner. Mais cette lumiere n'étoit pas suffisante pour distinguer les figures gravées, ainsi je fus obligé d'attendre le jour.

CETTE montagne est une ardoise verte, qui tient de la nature de la chaux, coupée transversalement par une autre ardoise encore plus calcaire, & mêlée de quartz. J'estime sa hauteur d'environ dix brasses. L'endroit où sont les figures, est un peu saillant & au Sud; de là au pied de la montagne, qui s'étend jusqu'à la rivière, il y a environ deux brasses en hauteur. On y arrive par un chemin difficile; une espece de terrasse, large d'une demi-brasse, laissa la liberté d'examiner les figures. Elles sont gravées sur un mur haut de trois brasses, dont la surface est partagée naturellement par un lit d'ardoise mêlée de quartz blanc, en deux bas-reliefs, où sont représentés des cerfs, des biches, des chevaux, des élans, des poissons & des hommes. Ce qui est dans le bas-relief supérieur, est beaucoup mieux conservé, parce qu'on n'y sauroit atteindre. A gauche de ce mur & à sept brasses de distance, on en trouve un autre d'une brasse de hauteur, avec de pareilles figures. Entre ces deux murs, au milieu de deux lits d'ardoise, est une fente, par laquelle on grimpe à un troisième élevé de quelques brasses, dont les figures sont encore mieux conservées. Dans celui-ci, les animaux sont représentés accouplés ensemble & conduits par un homme; ils sont d'autant plus distincts, que le relief ayant jauni, le fond verd de l'ardoise s'est conservé.

Après avoir satisfait ma curiosité, nous partîmes. Nous échouâmes plusieurs fois sur le sable, & nous arrivâmes le lendemain au matin près de *Sofnowskoi Ostrog*, situé sur le même côté de la rivière; mais les bas-fonds nous forcerent d'aborder sur la droite, vis-à-vis d'un village où nous logeâmes. Aussitôt que je fus arrivé, le commandant m'amena les gens que je lui avois demandés: ils étoient moitié Russes, moitié Tartares.

Nous continuâmes notre route l'après-midi, & malgré les obstacles de la navigation, le froid qui augmentoit nous fit redoubler d'activité pour arri-

ver
prem

L

Iwan

d'abo

été

rense

la plu

par

& ba

le T

avant

gne,

coins

en qu

la ch

théat

l'heur

il y a

seurs

L

la pa

un de

le côt

(*Gost*

trouve

désire

depuis

les bo

L

tre du

le To

située

tous

les qu

route

res so

L

bre

sont

défen

rouble

alla

aussit

vi, o

L

ver à *Tomsk* le lendemain. J'y trouvai M. Muller, qui y étoit arrivé dès le premier d'Octobre.

LES fondemens de cette ville ont été jettés sous le regne du Czar Féodor Iwanowitz, vingt ans avant la construction de celle de Kufnetz. Ce n'étoit d'abord qu'une forteresse, pour contenir les peuples du voisinage; mais ayant été soumis peu à peu, ils s'y sont rassemblés & ont formé une ville, qui renferme dans son enceinte plus de deux mille maisons; elle est après Tobolsk la plus considérable de la Sibérie. Un ruisseau, nommé Ufchaika, la traverse par le milieu, & se décharge au Nord dans le Tom. On la divise en haute & basse ville. Dans la haute, est une petite forteresse carrée de bois, qui a le Tom à l'Ouest, à la distance d'une demi-werste. L'Ufchaika, qui peu avant fait tourner un moulin, rase au côté méridional le pied de la montagne, sur laquelle est la forteresse. Elle a des tourelles de bois aux quatre coins & aux deux portes, qui sont au Midi & au Nord. L'artillerie consiste en quatorze canons. L'église cathédrale bâtie de bois, la maison du Waywode, la chancellerie & l'arsenal sont dans la forteresse. Dans le clocher de la cathédrale, il y a une horloge sonnante, qui, selon l'ancien usage, indique l'heure du lever & du coucher du soleil. Hors de la forteresse au Septentrion, il y a un Tschaffownja ou chapelle, & au Midi une paroisse, ainsi que plusieurs maisons bourgeoises.

LA ville basse est la plus peuplée; l'Ufchaika la coupant en deux parties, la partage en droite & gauche. Dans cette dernière, il y a deux couvens, un de religieuses, l'autre de moines, une église & une slobode Tartare. Dans le côté droit, on trouve trois paroisses, & un grand magasin de marchandises (*Gostinnoi-Devor*), qui renferme environ quarante-cinq boutiques. On trouve les marchandises au même prix qu'à Petersbourg, & tout ce qu'on peut désirer en fourrures non-préparées. Mais les marchés ne sont ouverts que depuis neuf heures jusqu'à midi. L'été même, il n'est pas d'usage de tenir les boutiques ouvertes dans l'après-dinée.

LA situation de cette ville la rend plus propre au commerce qu'aucune autre du pays. On y arrive commodément pendant l'été par l'Irtisch, l'Ob & le Tom. Par terre, la route de Jeniseisk & de toutes les villes de Sibérie, situées plus à l'Est & au Nord, passe par Tomsk. Non-seulement il arrive tous les ans une ou deux caravanes de la Calmouquie, mais encore toutes celles qui vont de la Chine en Russie, & de la Russie à la Chine, prennent leur route par cette ville. Elle a de plus son commerce intérieur, dont les affaires sont sous la direction d'un magistrat particulier.

LES vieux-croyans ou non-conformistes (*Starawierzis*) sont en grand nombre dans cette ville; & l'on prétend que toute la Sibérie en est remplie. Ils sont tellement attachés aux anciens usages, que depuis la publication de la défense de porter des barbes, ils aiment mieux payer chaque année cinquante roubles à la chancellerie, que de se faire raser. Un homme de notre troupe alla un jour se baigner chez un de ces Starawierzis ou Ros-kolschtschikes: aussitôt qu'il fut forti, le vieux-croyant cassa tous les vases dont il s'étoit servi, ou qu'il avoit seulement touchés.

LES vivres y sont à si bas prix, qu'une demi-copeque suffit à un ouvrier.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.

1734.
Situation &
description de
la ville de
Tomsk.

Si situation
est favorable
pour le com-
merce.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

pour chaque jour; mais ils n'en font que plus paresseux, le besoin seul les fait travailler, & dès qu'ils ont quatre copeques, ils se livrent à l'ivrognerie & à la débauche: elle est poulée si loin, que la plus grande partie des habitans en portent des fruits cuisans.

LEUR indolence est telle, que les bestiaux ayant été attaqués l'année précédente d'une maladie épidémique si considérable, qu'il ne resta que dix vaches & à peine le tiers des chevaux, aucun habitant ne chercha à y apporter du remède, fondés sur ce que leurs ancêtres n'en avoient point employé en pareil cas.

ON ne connoît point les rats dans cette ville; mais le nombre prodigieux des fouris peut être regardé comme un fléau habituel, dont ils laissent aux chats le soin de les délivrer.

LES chemins étant devenus praticables par les traîneaux, nous résolûmes, M. Muller & moi, d'aller voir les fonderies de fer qui sont sur les bords de l'Ob. Nous partîmes le 31 Octobre, & le jour suivant, après avoir passé cette rivière, nous arrivâmes à *Bogorodskoje-Sielo*, qui est de l'autre côté.

IL y a dans l'église de ce village une Notre-Dame fort célèbre, surnommée l'*Odejirria*. Cette Vierge est portée tous les ans processionnellement à Tomsk, de même que celle d'Abalatski l'est à Tobolsk, & le Waywode, accompagné des principaux de la ville, va à pied au-devant d'elle. On l'y garde pendant quelques jours, puis on la rapporte dans ce village avec les mêmes cérémonies. La manière dont cette Vierge est arrivée ici, est une pieuse anecdote consacrée par la tradition populaire. L'endroit où est le village, étoit autrefois habité par des Tartares. Ils crurent entendre à différentes fois une sonnerie: ils en parlerent à plusieurs habitans de Tomsk, qui présumèrent qu'il y avoit en cela quelque chose de divin. En conséquence ils envoyèrent chercher à Tobolsk une image de la Vierge, peinte par un barbouilleur, qui l'ayant finie lui donna la bénédiction, & le conseil de se chercher elle-même une demeure. L'image fut apportée de Tobolsk par eau, fit plusieurs miracles pendant son voyage, & les cloches dans tous les lieux de son passage se firent entendre d'elles-mêmes; d'où l'on jugea que cette Vierge avoit choisi sa résidence dans le lieu où les Tartares avoient entendu sonner. On y fit donc bâtir une Tschassownja ou chapelle; peu de tems après l'image apparut à un dévot, & lui ordonna de bâtir une église, ce qui fut exécuté. Le concours qui s'y fait annuellement a rendu ce village assez florissant.

PENDANT qu'on faisoit les préparatifs pour fondre le fer, nous nous embarquâmes sur l'Ob, pour aller à la pêche des *Muxums*, espèce de truites qui n'a point de dents: le froid étoit si cuisant, que nous payâmes cher notre curiosité.

NOUS revînmes à la fonderie. Elle étoit composée de quatre murs & d'un toit qui se démontoit par pièces. Il y avoit deux fourneaux, d'une aune de profondeur & d'une demie de largeur. L'ouverture du foyer & celle des soufflets étoit la même. Après avoir versé quelque poussière de charbon dans le fourneau, & avoir appliqué le tuyau d'argile auquel on adapte les soufflets, on bouche toute l'ouverture avec des pierres cuites, & les fentes ou les pe-

ets tr
se tire
jaune
une r
même
ils n'e
donne
tre de
dans u
On re
ôte un
à peu
suffisan
ils fonc
venden
le plus
No
chemin
LE
mence
on ne
mariage
que les
pagnés
que de
sonnes
un com
frant à
plus m
LE
de soie
glise.
à leurs
de la r
dans la
te un
encore
te ensu
fait bai
fille po
nuc de
fait les
sur la
celle d
étoit le
qu'on a

tits trous avec de la terre glaise, séchée & pilée. La mine qu'ils emploient, se tire par petits morceaux sur les bords de l'Ob; elle est fort compacte, VOYAGE EN SIBÉRIE. 1734.
jaune en dehors & brune en dedans. A quinze verstes de ce village, il y a une montagne composée entièrement de mine de fer. Elle est presque de la même couleur, mais non si compacte, & ils l'emploient seulement, quand ils n'ont pas assez de l'autre, l'expérience leur ayant appris que la première donne un fer beaucoup plus pur. Ils rôtilent tous les morceaux de mine entre de bois, ce qui les fait devenir rouges & friables. Ils les versent pour-lors dans une auge longue & étroite, où un homme les bat avec un gros marteau. On remplit le fourneau de charbon; on souffle le feu, & en même tems on ôte une partie du chapiteau, pour laisser sortir la fumée. On met ensuite peu à peu le minéral battu sur les charbons, jusqu'à ce qu'on en ait une quantité suffisante. Les Barsajakes, dont j'ai parlé ci-devant, en usent de même; ils fondent dans un pareil fourneau des morceaux du poids de deux pouds, qu'ils vendent trente à quarante copeques. Ce fer est excellent, & c'est peut-être le plus doux qu'on ait jamais fait en Sibérie.

Nous repartîmes vers midi, & revînmes le soir à Tomsk par le même chemin.

LE jeûne d'avant Noël, qu'ils appellent *Philippow-Post*, parce qu'il commence le 14 Novembre, jour de la fête de saint Philippe, pendant lequel on ne peut se marier, s'approchant, nous eûmes occasion de voir quelques mariages, dont les cérémonies sont assez singulières pour être décrites. Lorsque les parens sont d'accord & le mariage arrêté, le fiancé & la fiancée, accompagnés de leur *Schwacha*, demandeuse, & de leurs meres représentatives, ainsi que de quelques parens & du *Druschka*, ou invitéur, se rendent chez les personnes qu'ils veulent inviter, leur présentent un verre d'eau-de-vie, font un compliment, & indiquent le jour de la cérémonie. On y répond en offrant à toute la compagnie des liqueurs fortes, dont les femmes n'usent pas plus modérément que les hommes.

Cérémonies
d'un mariage.

LE jour de la cérémonie arrivé, les futurs époux couverts d'un manteau de soie, galonné en or sur le devant & fourré de zibelines, se rendent à l'église. Placés devant l'autel, le marié à la droite, le druschka & la schwacha à leurs côtés, le prêtre, en habits de cérémonie, détache les cheveux noués de la mariée, en quoi il est aidé par la schwacha: il met un cierge allumé dans la main des époux, & lit les prières du rituel Russe; ensuite on apporte un tapis qu'on met sous leurs pieds. Le prêtre prend leurs anneaux, fait encore quelques prières, & les leur rend après les avoir changés. Il apporte ensuite une image de saint, à la place de la couronne ordinaire, la leur fait baiser, & la tient sur la tête du marié, en lui demandant s'il veut cette fille pour sa femme? Après sa réponse, le druschka prend l'image, & continue de la tenir sur lui. Le prêtre en apporte une autre à la mariée, & lui fait les mêmes cérémonies; la schwacha prend à son tour l'image, & la tient sur la tête de la mariée. Le prêtre saisit alors la main du marié qui tient celle de son épouse, & leur fait faire plusieurs tours dans l'étroit espace où étoit le tapis de pied. Enfin il leur fait baiser une seconde fois les images qu'on avoit tenues sur leur tête, pour confirmer leur nouvelle alliance, &

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

la cérémonie finit. Toute la compagnie se retire, & le reste du jour se passe en festins.

Du 17 au 21, il arriva de la Calmouque une caravane composée de Russes, de Tartares Tschutzi, de Casan & de Bucharie. Les Calmoucs les avoient quittés près de Sempalat, pour aller à Jamyschewa; ils avoient deux cents chameaux pour porter leurs marchandises; elles furent déchargées au Gostinnoi-Dwor, & les boutiques où on les serra, furent scellées par les commis de la douane. Il faut observer qu'il y a eu un traité conclu entre l'Ambassadeur de Russie & le Galdan-Zir, en vertu duquel les deux nations peuvent commercer ensemble, sans payer de péage: ce traité est observé des deux côtés, mais les Russes exigent le péage de l'acheteur. Pour qu'il ne se fasse point de fraude, il est ordonné de visiter & de sceller les marchandises des Calmoucs & des Buchares à Sempalat. A leur arrivée à Tomsk, on prend une note exacte de ces marchandises; il leur est enjoint de dénoncer à la chancellerie tous ceux qui en achètent, & faute d'accuser leurs noms, ils en payent eux-mêmes le péage, qui est le dixième de toutes les marchandises, à la réserve de l'or, de l'argent & des pierres précieuses.

Les marchandises que cette caravane avoit apportées, consistoient en toiles de coton, en *Tschandar* (espèce d'étoffe commune blanche de coton), en *Cham* & en tapis de Perse, qui sont apportés par la Bucharie aux Calmoucs, & qui pour cette raison coûtent plus cher en venant de la Calmouque, qu'on ne les achète en Russie. Quant aux fourrures, ils avoient des *stepnie-liszi*, c'est-à-dire, des renards de désert, qui ne sont pas bien roux, & qui sont rarement de la grosseur des renards ordinaires, des *korfoki* (espèce de très-petits renards), des *merluschki* noirs (peaux d'agneaux morts), des *stepnie-wolki* (loups de désert), des *stepnie-medwie-die* (ours de désert). Autrefois il venoit aussi des peaux de tigres & de pantheres de la Calmouque. La peau d'un renard de désert coûte soixante à soixante-dix copeques, & deux peaux de korfok ensemble valent autant qu'une peau de ce renard. Une peau d'agneau mort-né se vend dix copeques. Il y avoit aussi une petite quantité de coton rouge, qui se vend dix copeques la livre.

PENDANT notre séjour à Tomsk, nous fîmes connoissance avec un Cosaque assez intelligent, qui avoit du goût pour les sciences. Nous fîmes d'autant plus charmés de cette découverte, que nous avions ordre d'établir des correspondances partout où nous le pourrions. Ainsi nous demandâmes à la chancellerie, qu'on laissât à cet homme la liberté de faire des observations météorologiques. Nous l'instruisîmes, & nous lui laissâmes les instrumens nécessaires, comme nous avons déjà fait à Casan, à Tobolsk & à Jamyschewa. Le dessein de l'Académie des Sciences étoit d'obtenir par-là des observations sur la température de la Sibérie, afin de pouvoir calculer à peu près l'élévation du terrain de ce pays au-dessus du niveau de la mer. Avant notre arrivée, le 30 Septembre, entre 8 & 10 heures du matin, le soleil étant à l'Est, ce Cosaque avoit observé autour du soleil, 10. un anneau rouge en-dehors, verd en-dedans, & jaune au milieu, dont le demi-diamètre faisoit environ quinze diamètres du soleil. Le ciel étoit couvert de nuages du côté de l'horizon, & l'on ne put y voir l'anneau entier. 20. Un autre demi-

demi-
ve e
deho
cond
grand
passé
treco
avoit
de ce
tourn
voyoi

N
res d
Penda
fomb
l'end
Le 2
à Tsch
29, à
du soi
res du
talska
à Tub
cembr
tin, à
de To
& il a
but de
Kerns

DE
ses, il
il y a
fus.
Tartar
avoit v
quelqu
la peau
de l'en
pour n
se serv
médec
peau d

(a) Science
d'un ph

XX

de Ruffes, on commençoit à marcher, on voyoit un arc pareil au-dessus du premier anneau (a).

Nous partîmes de Tomsk le 26, à 6 heures du soir. Le 27, à 2 heures du matin, nous arrivâmes à *Semiluschki D.* & le soir *Spaskoje-Sielo*. Pendant notre séjour à Tomsk, nous n'avions eu que des tempêtes & un tems sombre; mais aussitôt après notre départ il changea, & nous eûmes dès le lendemain un tems calme & serein, qui continua pendant toute notre route. Le 28 à midi, nous arrivâmes à *Suranskoje-Sielo*, & à dix heures du soir à *Tschildataul*. Nous n'y trouvâmes que des Tartares. Nous arrivâmes le 29, à 9 heures du matin, à *Casanowue-Furti*; le même jour, à 7 heures du soir, à *Kumuschanowue* (autrefois *Dasiratschi*) *Furti*; le 30, à 7 heures du matin, à *Sarbaschakowue-Furti*; à une heure après minuit, à *Tutalskago-Knjazza-Furti*; le premier Décembre, à dix heures avant-midi, à *Tubanowue-Furti*; à 8 heures du soir, à *Kusémotchowwi-Furti*; le 2 Décembre, à 4 heures du matin, à *Kulpisekewue-Furti*; à 10 heures du matin, à *Mesleskoi-Ostrog*. Ce dernier fort fut construit avant l'établissement de Tomsk, pour servir de barrière aux incursions des Tartares de *Tschulum*, & il a frayé le chemin aux conquêtes ultérieures; l'officier qui reçoit le tribut des Tartares, y fait sa résidence. Le lendemain nous arrivâmes à *Ust-Kemschuk*.

DEPUIS Tschirdat jusqu'ici, à la réserve de l'ostrog qui est garni de Russes, il n'y avoit que des Tartares, & tous de ceux qui avoient été baptisés, il y a environ seize ans, par l'Archevêque Philophei, dont j'ai parlé ci-dessus. Leur ancienne religion étoit à-peu-près la même que celle des autres Tartares Payens. Ils ne savoient rien de Dieu, sinon que lorsqu'on leur avoit volé quelque chose, ils disoient: „ Dieu trouvera le voleur”. Quand quelqu'un d'entr'eux étoit mort, ils mangeoient son cheval, & en offroient la peau au Diable. Ils entéroient leurs morts, & tous ceux qui avoient été de l'enterrement, sautoient, en revenant, au travers d'un feu allumé exprès, pour ne pas être poursuivis par la mort, qui, selon eux, craint le feu. Ils se servoient de leurs Kams pour guérir les malades. Ces Kams avoient une médecine universelle pour toutes les maladies. C'étoit communément une peau d'hermine, dans laquelle on avoit pratiqué des yeux de métal, & que

(a) L'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de 1699, contient la description d'un phénomène presque semblable, qui fut observé à Marseille par M. de Chazelles & par le P. Feuillée.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

Comment
les Tartares
ont été bapti-
sés, & leur
religion ac-
tuelle.

le Kam portoit autour du col devant le malade, en battant le tambour. Leurs maisons étoient de misérables cabanes, dont l'entrée étoit toujours tournée vers l'Orient. Quelques-uns commencent à construire des chambres à poêle & à bain, & ne font plus si exacts à tourner l'entrée vers l'Orient. Dans plusieurs jurtes, il y avoit un veau attaché derrière la cheminée, suivant un usage très-ancien. Les ouvertures des fenêtres étoient couvertes de glace, de même qu'on a l'usage dans certains endroits d'en laisser accumuler devant les soupiraux des caves.

LORSQUE l'Archevêque arriva dans ces cantons, il fit chercher tous les habitans qu'on pouvoit trouver; quelques-uns venoient de bonne volonté, mais le plus grand nombre lui fut amené par les Dragons qu'il avoit avec lui. Comme tous ces Tartares demeurent le long du Tschulum, rien n'étoit plus commode pour le baptême (b): car ceux qui ne vouloient pas se faire baptiser, étoient poussés de force dans la riviere; lorsqu'ils en sortoient, on leur pendoit une croix au col, & dès-lors ils étoient censés baptisés. Pour que ces gens pussent persévérer dans la nouvelle religion, on construisit dès l'année suivante une église à *Sarbaschakowu*, à laquelle on attacha un Pope Russe. Ceux qui demeurent plus haut en remontant le Tschulum, furent renvoyés à l'église de *Maleskoi-Ostrog*. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces Tartares n'ont pas la moindre connoissance de la religion chrétienne. Ils croient que l'essentiel consiste à porter la croix, à faire le signe ordinaire de la croix, à aller à l'église, à faire baptiser leurs enfans, à ne prendre qu'une femme, à faire abstinence de ce qu'ils mangeroient autrefois, comme du cheval, de l'écureuil, & à observer les carêmes des Russes. Ils ont aussi, chacun dans leur jurte, une image, devant laquelle ils font leur dévotion, en disant: *Gospodi pomilui!* (Seigneur, ayez pitié de moi!). Au reste, on ne peut en exiger d'eux davantage, parce que les Popes Russes, qui devoient les instruire, ignorent leur langue, & ne peuvent s'en faire entendre: d'ailleurs le peu d'attention qu'on apporte à les choisir, est cause que souvent leur conduite n'est pas d'un bon exemple pour ces peuples. Il suffit pour le présent d'être parvenu au point que ces Tartares se disent *Chrétiens*: peut-être Dieu permettra qu'un jour ils apprennent ce que c'est qu'un Chrétien.

Tous les lieux où nous avons passé depuis Tscherdat-Aul jusqu'à Ust-Kemtschuk, sont situés sur le Tschulum; qui est une des principales rivières qui tombent dans l'Ob. Son embouchure est près de Tscherdat-Aul. Le village d'Ust-Kemtschuk est à deux werstes au-dessus de l'embouchure du Kemtschuk, qui tombe dans le Tschulum, que nous quittâmes en ce lieu. On nous avoit dit à Tomsk, que cette riviere gèloit plus tard que les autres, parce que son cours étoit fort rapide; mais les Tartares nous assurèrent qu'elle étoit comme les autres rivières de la Sibérie; que dans le printems elle grossissoit considérablement & avoit un cours fort rapide; mais que dans l'été & dans l'automne, ce n'étoit plus la même chose. Au reste, elle ne peut porter que des barques.

LA petite-vérole faisoit alors beaucoup de ravage dans le pays. Cette

(b) Le baptême des Russes se donne par immersion.

maladie n'y est point habituelle; dix années se passent quelquefois, sans qu'on en soit incommodé; mais quand elle commence, elle dure deux ou trois ans sans interruption.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

LE 3, à 9 heures du matin, nous arrivâmes à une *Simowje*, où nous fûmes obligés de dîner & de donner à manger à nos chevaux. Comme nous l'avions prévu, nous avlons dès l'ostrog détaché en avant la plus grande partie des instrumens & de notre suite, d'autant plus qu'il étoit impossible que toute notre compagnie tint dans une seule petite chambre à poêle. Aussitôt que nous y arrivâmes, le reste de notre suite prit encore le devant. Les Tartares d'Ust-Kemtshuk paient un homme pour demeurer ici l'hiver, & y amener le bois & le foin nécessaires pour les voyageurs. Toute sa paie consiste en deux roubles. Le dégoût nous fit bientôt quitter ce triste endroit; nous abrégâmes notre halte, & nous arrivâmes à 8 heures du soir à *Malaketska-Sloboda*, après avoir passé la petite riviere de *Ker*.

Nous fîmes encore prendre le devant à une partie de notre suite. Nous partîmes nous-mêmes à minuit, & nous arrivâmes à 4 heures du matin à la deuxième *Simowje*. Le garde de ce poste étoit muet, & celui du précédent étoit sourd. Nous ne nous y arrêtâmes pas longtems, & nous arrivâmes sur les 11 heures à la troisième *Simowje*. Celle-ci avoit un peu meilleure apparence que les deux précédentes, & il y avoit deux *Simowichtschikes*, dont l'un étoit aveugle: il semble qu'il n'y ait que des hommes affligés de quelque infirmité attachés à ces *Simowjes*. Près de celle-ci, & avant d'y arriver, nous passâmes la grande riviere de *Ket*. Nous arrivâmes à 9 heures du soir à *Bielskoi-Ostrog*. Depuis *Ust-Kemtshuk* nous avons presque toujours passé par des forêts épaisses: ce qui étoit causé que nous n'avions pu arrêter à aucun village, excepté *Malaketzka-Sloboda*, parce que les habitans de ce pays pensent que le terrain n'est pas propre pour l'agriculture. Le 5 de Décembre, à 7 heures du matin, nous atteignîmes *Tschalbuescnew-Pogost*. Nous souhaiions d'arriver le matin à *Jeniseisk*, pour avoir le tems d'arranger nos logemens avant la nuit: c'est pourquoi nous restâmes ici tranquilles jusqu'à une heure après midi. A 8 heures & demie, nous arrivâmes à *Mordowska D.* La route ordinaire de terre, est de passer par *Jelanskoi D.*; mais le commandant du dernier village nous avoit assuré que le chemin par *Mordowska D.* étoit plus beau & plus court. Cependant nous n'en avons pas encore trouvé d'aussi mauvais sur toute la route. Nous passâmes presque toujours par des forêts, dont les chemins étoient tantôt trop étroits, tantôt embarrassés par des arbres couchés à travers. Nous partîmes de *Mordowska D.* à 4 heures du matin, avec des chevaux frais, & nous arrivâmes à 7 heures du matin à *Jeniseisk*. Notre voyage n'auroit pas été si long, si nous avions eu de bons chevaux, ou si nous en avions eu à changer; mais il nous étoit arrivé de faire jusqu'à cent werstes avec des chevaux fatigués.

La ville de *Jeniseisk* est située sur le rivage gauche ou occidental du *Jeniseï*, qui en cet endroit a une werste & demie de largeur. Ce fleuve a sa source dans la *Mungalie*, & après un cours d'environ trois mille werstes, il se décharge dans la mer glaciale. La ville est plus moderne que *Kusnetz*. On n'y bâtit d'abord qu'un ostrog, comme à la plupart des villes de Sibérie; mais

Situation &
description
de *Jeniseisk*.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

l'avantage de sa situation a contribué à son agrandissement. Elle est beaucoup plus longue que large, & a environ six werstes de circonférence. Les bâtimens publics sont la cathédrale, la maison du Waywode, la vieille & la nouvelle chancellerie, un arsenal, & quelques petites cabanes: le tout est enfermé dans un ostrog, qui reste encore du premier établissement, mais qui est presque tombé en ruine. La ville contient sept cents quatre maisons de particuliers, trois paroisses, deux couvens, dont un de moines & l'autre de religieuses, un magasin à poudre & un autre de munitions de bouche; ces deux magasins sont entourés d'un ostrog particulier. Dans le couvent des moines réside l'archimandrite du lieu. Presqu'au milieu de la ville coule un petit ruisseau, appelé ruisseau du moulin, à cause d'un moulin qui étoit autrefois en cet endroit. Tout près & au-dessus de la ville, il y a un enclos de couvent (*Dworez*), dépendant du couvent de Troizkoi de Mangatéa. Ce fut, après Tjumen, la première ville de Sibérie que nous vîmes dans la plaine.

Origine des
surnoms des
habitans des
villes de Si-
bérie.

Les habitans sont pour la plupart des marchands qui pourroient faire un bon commerce; mais l'ivrognerie & la fainéantise y sont aussi communes que dans les autres villes dont j'ai parlé, & la maladie vénérienne y est familière. Ils passent pour rusés & trompeurs: c'est pourquoi on leur donne le surnom de *Skowniki*, qui veut dire gens qui pénètrent toutes choses à fond. Les habitans des villes de ce pays se donnent entr'eux certains surnoms: ainsi ceux de Tobolsk sont appelés *Jassowiki*, d'une espece de loches à yeux rouges (*jassi*), qui s'y trouvent en quantité. Ceux de Tara sont surnommés *Kolschischiki* ou *Kolowitschi*. Le premier surnom vient de ce qu'il s'y trouve beaucoup de non-conformistes; l'autre de ce que plusieurs d'entr'eux furent empalés dans la grande exécution. Ceux de Kufnetzk ont le surnom de *Surki*, parce qu'ils portent quantité de peaux d'une petite espece de marmottes, appelées *surki*. Ceux de Tomsk sont surnommés *Ojjonitschi*, d'après une femme autrefois fort célèbre par sa force surprenante, qui s'appelloit *Ojona*; & *Buligi*, qui signifie fanfaron. Ceux de Surgut sont appelés *Griwije*, parce qu'ils sont presque tous louches. Ceux de Beresow sont surnommés *Bielkojedi*, parce qu'ils mangent, dit-on, des écureuils. Ceux de Mangatéa portent le surnom de *Swietolobi* (qui ont un front clair) dont je ne fais pas l'origine, & *Porfowiki*, parce qu'ils mangent des poissons séchés & émiettés (*c*) en guise de pain. Ceux de Krafnojark sont surnommés *Buntowschiki*, parce qu'ils se sont fort souvent révoltés contre leurs Waywodes. Ceux d'Irkutzk sont appelés *Iwrni*, & je n'en fais pas la raison. Ceux d'Udinsk portent le surnom d'*Udinskaja Sascha*, parce que leurs maisons ont en dedans une apparence fort sale. Ceux de Selenginsk sont surnommés *Pesofchiniki*, de la quantité prodigieuse de sables qui se trouve aux environs. Ceux de Nertschinsk sont surnommés *Tumaki*, parce qu'ils fréquentent beaucoup les Tunguses: aussi l'enfant qui vient d'un Russe & d'une femme Tunguse, est-il appelé *Tumak*. Ceux d'Ilimsk portent le surnom d'*Ilimkaja-Mofchka*, à cause de la quantité de cousins (*mofchki*) de ces en-

(c) *Porja* sont des poissons séchés & émiettés.

vrons
des an
N c

tout,
émiffa
Samoi
garnif
foit d
seule
gens t
obligé
valoir
foit er
à laqu
son ca
elle se

J e
& je
veilleu
une pl
cret.

dition
la pou
même
lui de
aucun
Golow
fit pré
J'enfon
je crus
ensuite
resta d
à cour
yeux.

vant,
petite
20. J
veau a
cinq h
cervell
cervau
m'emp
certitu
cervau
L'hu
lent

virons. Les Jakutes sont appellés *Korkojedi*, parce qu'ils mangent l'écorce des arbres.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.

1734.

Charlatans
de Sibérie.

Nous fûmes à peine arrivés à Jenifeisk, que nous entendimes crier partout, *schiwaja-worda* (eau vivifiante). Nous apprimes que c'étoient des émissaires d'un Colonel de Cosaques, du *Cosafchi-Golowa*, appellé Alexei-Samoïlow, qui avoit appris peu de tems auparavant, d'un Enseigne de la garnison de Tobolsk, le secret de distiller une eau, qui, selon lui, guériffoit dans une minute toutes les blessures, même mortelles. La proposition seule sentoît assez le charlatan, pour ne pas y ajouter foi. Cependant des gens sensés me citerent tant de cures faites par cette eau fameuse, que je fus obligé de me taire. Comme en Allemagne, un certain Dippel savoit faire valoir son baume vulnéraire par la cure merveilleuse d'un chien auquel il faisoit entrer un clou dans la tête, de même ce Golowa opere avec une poule, à laquelle il pousse un clou ou un canif dans la cervelle; il verse ensuite de son eau dans la plaie, & lui en fait avaler. Au bout de quelques instans elle se relève & paroît se porter aussi bien qu'auparavant.

Je feignis donc de recevoir toutes leurs histoires comme de pures vérités, & je résolus de m'instruire sous main sur les circonstances de cette eau merveilleuse, & d'en faire moi-même des expériences. Par ce moyen j'ai acquis une pleine certitude de l'effet du remede, & j'ai même découvert tout le secret. J'avois déjà reçu à ce sujet des lettres du Chirurgien-Major de l'expédition de Kamtschatka, qui m'avoit mandé qu'il avoit fait des expériences sur la poule, tant avec le *spiritus matricalis*, qu'avec l'eau commune, qu'il avoit même laissé la poule sans secours, que l'effet en avoit été le même que celui de l'eau vivifiante du Golowa; mais que cette expérience ne réussissoit par aucun de ces moyens, lorsqu'on bleffoit la poule au derriere de la tête. Le Golowa croyant avoir trouvé en moi un défenseur zélé de sa médecine, me fit présent d'une bouteille, avec laquelle j'ai fait les expériences suivantes. 10. J'enfonçai à une poule un petit canif dans le milieu de la tête, jusqu'à ce que je crus avoir bleffé la cervelle bien avant, jusque dans le cercelet. Je versai ensuite de l'eau vivifiante sur la plaie, & en remplis le bec de la poule. Elle resta d'abord comme morte; mais un quart-d'heure après elle revint, se mit à courir, & se porta bien depuis pendant quinze jours qu'elle fut sous mes yeux. L'ayant fait tuer, je vis que j'avois assez bleffé le cerveau sur le devant, & plus loin que jusqu'à la moitié, & il paroissoit même encore une petite marque de cette blessure, mais on ne voyoit point de sang extravasé. 20. Je fis à une autre poule une blessure un peu plus profonde dans le cerveau avec un couteau assez épais, & je la traitai de même. Elle mourut cinq heures après; & après l'avoir ouverte, je trouvai la partie gauche de la cervelle bleffée jusqu'à l'intérieur. Sous le crâne & dans la blessure même du cerveau, on voyoit beaucoup de sang extravasé. Cette dernière expérience m'empêcha d'en faire d'autres, parce que je croyois pouvoir conclure avec certitude, que si cette eau vivifiante ne pouvoit pas guérir une blessure de cerveau, elle devoit guérir encore moins une blessure du cercelet.

Expériences
faites à ce
sujet.

L'HERBE qui fait la base de cette eau, est celle que les botanistes appellent *Anacamperos purpurata*, & qui est connue de tout tems pour un bon

Maniere de
préparer l'eau
vivifiante.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1734.

vulnérable: les médecins de Jeniseisk la coupent en petits morceaux, en remplissent la moitié d'un tonneau, y versent de l'eau, le bouchent exactement avec un bondon, laissent fermenter le tout dans un lieu chaud pendant environ huit jours, & le font distiller ensuite: le produit de cette opération est cette fameuse eau vivifiante. Le goût qu'ont les habitans de Jeniseisk pour la médecine empyrique, me paroît excité & entretenu par les prétendus succès de cette eau dont ils sont fort entêtés.

Nous trouvâmes dans la même ville un autre personnage à qui l'on attribuoit de grands secrets & une connoissance singulière des plantes. Il ressembloit en tout à un Kam ou Schaman des nations Sibériennes, & les traits de son visage déceloient assez l'imposteur. Son principal secret consistoit à chasser le diable, car il croyoit que le diable étant l'auteur de tous les maux, devoit l'être aussi des maladies, & c'est pour cela que la plupart des herbes qu'il indiquoit, servoient à le chasser. Il me nomma, entr'autres, une herbe, par la vertu de laquelle on pouvoit, disoit-il, partager les eaux, comme Moïse divisa la mer rouge.

Le Waywode de Jeniseisk ne souffre point l'ivrognerie: aussi les fêtes de Noël se passèrent assez tranquillement, non pas qu'on ne se fût divertì à boire, mais du moins les réjouissances ne se faisoient pas si publiquement, ni avec autant de vacarme qu'on les fait communément aux grandes fêtes dans les autres villes de Sibérie. Je vis une cérémonie usitée en Allemagne, où trois hommes, représentant les trois rois, se promenoient dans les rues, précédés d'une grande étoile. Ici trois chanteurs se promenoient avec une immense lanterne divisée en deux parties, dont on pouvoit voir l'intérieur au moyen de portes pratiquées exprès. Dans l'étage d'en-haut étoit l'enfant Jésus dans la crèche; le bœuf & l'âne n'y étoient pas oubliés: Marie & S. Joseph y étoient représentés comme spectateurs. L'étage d'en-bas renfermoit les trois rois, les bergers dans les champs, des bœufs, des chevaux, des chameaux, des ânes; & sur le devant on voyoit une étoile. Le tout étoit disposé de sorte qu'en tournant une manivelle, les figures de l'étage d'en-bas marchaient toujours en avant. Les chanteurs chantoient & prononçoient de tems en tems des discours relatifs aux représentations.

Froid excessif de la Sibérie.

Ce que les voyageurs avancent du froid qu'on ressent en Sibérie, n'est point exagéré; car à la mi-Décembre il fut si violent, que l'air même paroissoit gélé. Le brouillard ne laissoit pas monter la fumée des cheminées. Les moineaux & autres oiseaux, & celui qu'on appelle en latin *Pica varia caudata*, tombaient de l'air comme morts, & mouroient en effet, si l'on ne les portoit sur le champ dans un endroit chaud. Outre ce froid excessif, on éprouva une autre incommodité. Aussitôt que le poêle étoit chauffé, tout le monde sentoit des maux de tête terribles, accompagnés des effets ordinaires de la vapeur du soufre, qu'on appelle en Russe *sched* ou *ugar*. Nous occupions une des meilleures maisons de la ville; mais quoique notre poêle fût chauffé par-dehors, & que nous prissions toutes les précautions imaginables, nous ne fûmes pas exempts de souffrir. Les fenêtres en dedans de la chambre en vingt-quatre heures étoient couvertes de glace de trois lignes d'épaisseur. Dans le jour, quelque court qu'il fût, il y avoit continuellement des

parrhé
Le me
de Pa
dans l
DA
Sainte
tre yeu
tre qui
d'un ar
forme
mal - a
IL y
haut co
gros.

IL y
rim &
sur la r
de l'U
vent de
toit plu
favoiem
présent
ligion
tracer s
& noirá

Nos
nojarsk
yer le r
tié de n
nir dans
ce moy
partime
de *Mar*
splendid
changé
Gerodisc

A 10
nous arr
werstes,
soir à se
Derewn
quoiqu'i
vaux, t
tin, nou
nous arr
4 heures

parrhéliques; dans la nuit, des parasélenes & des couronnes autour de la lune. Le mercure descendit, par la violence du froid à 120°. de la table de division de Fahrenheit, & plus bas par conséquent qu'on l'eût observé jusqu'alors dans la nature.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

DANS la maison où nous logions, il y avoit un tableau représentant la Sainte-Trinité. La figure avoit un col, d'où sortoient trois têtes, avec quatre yeux, trois nez, trois barbes & deux oreilles. J'en ai vu à Tomsk un autre qui représente Jésus-Christ triomphant de Satan. Il est à cheval armé d'un arc & de fleches, & le Diable est couché aux pieds du cheval, sous la forme d'un dragon. Notre Seigneur tire sur le Diable une fleche, mais si mal-adroitement, que la fleche passé à côté.

Il y avoit chez le Waywode de cette ville un nain, âgé de cinquante ans, haut tout au plus d'une aune, buvant & mangeant plus que l'homme le plus gros. Il étoit à sa seconde femme, & avoit cinq enfans vivans.

Il y a dans le territoire de Jeniseisk deux sortes d'Ostiakes, ceux de Narim & de Jeniseï; ensuite les Tunguses, qui demeurent sur le Tunguska & sur la riviere de Tschun; & enfin les Tartares d'Assan, qui habitent les bords de l'Ussolka & de la riviere d'Ona. Les Ostiakes & les Tartares d'Assan vivent dans la plus grande misere; les premiers sont tous baptisés. Il ne restoit plus qu'environ une douzaine de ces Tartares, dont à peine deux ou trois favoient leur langue. C'étoit autrefois une tribu très-considérable. Jusqu'à présent, on n'a pu parvenir d'aucune façon à convertir les Tunguses à la religion chrétienne. Ils sont assez riches en bestiaux. Ils sont dans l'usage de tracer sur le visage de leurs enfans, comme un agrément, des figures bleues & noirâtres: cependant tous ne le font pas.

Nos occupations ne nous permettant pas d'arriver le jour des rois à *Krasnojarsk*, où les différentes nations de son territoire viennent dans ce tems payer le tribut de l'année précédente, nous dépêchâmes le 3 de Janvier la moitié de nos ustensiles, & nous priâmes la chancellerie de *Krasnojarsk* de retenir dans la ville jusqu'à notre arrivée deux hommes de chaque nation. Par ce moyen nous restâmes à Jeniseisk jusqu'au 13. Ce même jour nous en partîmes à 6 heures du soir, & nous nous arrêtâmes au Dworez du couvent de *Mangaséa*, où l'Archimandrite nous combla de politesses, & nous régala splendidement. Nous arrivâmes bientôt à *Werchnoja-Derewna*, où nous changeâmes de chevaux. A 4 heures du matin, nous atteignîmes *Marcowo-Gerodischtsche*, qui est un village assez considérable.

A 10 heures du matin, après avoir passé par quantité de petits villages, nous arrivâmes à *Ust-Tunguskoï-Pogoff*, beau & grand village, situé à sept werstes, au-dessous de l'embouchure du Tunguska. Nous y dinâmes, & le soir à sept heures & demie, nous arrivâmes à *Rutschkowa* ou *Kriwoluzkaja-Derewna*, où nous nous arrêtâmes pour donner à manger à nos chevaux: car quoiqu'il y eût sur la route assez de villages où l'on auroit pu changer de chevaux, tout étoit si mal ordonné, qu'on ne le fit pas. Vers 6 heures du matin, nous atteignîmes *Kasatscheï-Lug-Pogoff*, où nous relayâmes encore, & nous arrivâmes à 11 heures du matin à *Mokro-Slobodskaja-Derewna*. Vers 4 heures après-midi, nous passâmes à *Bolschaja-Jelan D*: à 6 heures & de-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

mic, à *Bobrowoskaja D.* vers minuit, à *Tolowka D.* & le lendemain à 4 heures & demie du matin à *Kantat D.* *Bolschaja-Jelan* est le premier village du territoire de *Krasnojarsk.* A 8 heures & demie, nous arrivâmes à *Mischmaja-Mustinskaja D.*, & à 11 heures & demie à *Juceewskaja D.* Vers 6 heures du soir, nous atteignîmes *Pawlowskaja D.* Nous trouvâmes dans la maison où nous étions entrés une femme assez babillarde, qui nous dit que la petite-vérole avoit fait de terribles ravages dans le canton, mais que vraisemblablement elle étoit alors déjà du côté d'Irkutzk & de Jakutzk, parce qu'elle étoit persuadée que la compagnie de l'expédition de *Kaïtschatka* menoit la petite-vérole avec elle; & comme la plus grande partie de cette compagnie étoit partie pour Irkutzk & Jakutzk, elle croyoit que la petite-vérole devoit nécessairement y être arrivée aussi. Nous changeâmes de chevaux à *Bolschaja-Nachwalnaja D.* Nous arrivâmes à 10 heures & demie du soir à *Busimskoje-Sielo*; le lendemain à 3 heures du matin à *Cloptunowkaja D.* & à 8 heures & demie à *Schiverskaja D.* où nous dinâmes. Après avoir encore passé par *Tschasto-Ostrowskaja D.*, nous arrivâmes à une heure après-midi à *Jesaulowo-Sielo*, très-beau village, dont les habitans sont à leur aise, comme dans la plupart de ces cantons. De-là traversant les villages de *Beresowskaja* & *Lodjeiki*, nous parvînmes heureusement à 5 heures du soir à *Krasnojarsk.*

Situation &
Description
de Krasno-
jarsk.

CETTE ville est plus moderne que *Jenifeisk*, & c'est de *Moscou* qu'on est venu la bâtir. Elle est sur la rive gauche du *Jenifeï*. A son extrémité est la rivière de *Katscha*, dont une embouchure est près & au-dessous de la ville. Comme les autres villes de Sibérie, celle-ci a commencé par un ostrog, qui est devenu peu à peu une ville. Il est au Nord, & renferme une église, la chancellerie, la maison du *Waywode*, quelques barraques, dans lesquelles il n'y a qu'une seule chambre, un magasin à poudre, &c. La ville s'étend de l'ostrog au Midi, & contient trois cents cinquante maisons. Quant aux bâtimens publics, on y voit une église, un hôtel de ville, & quelques barraques, dans lesquelles il y a une chambre. Le clocher de l'église est placé de manière qu'en traversant la ville, on est obligé de passer dessous.

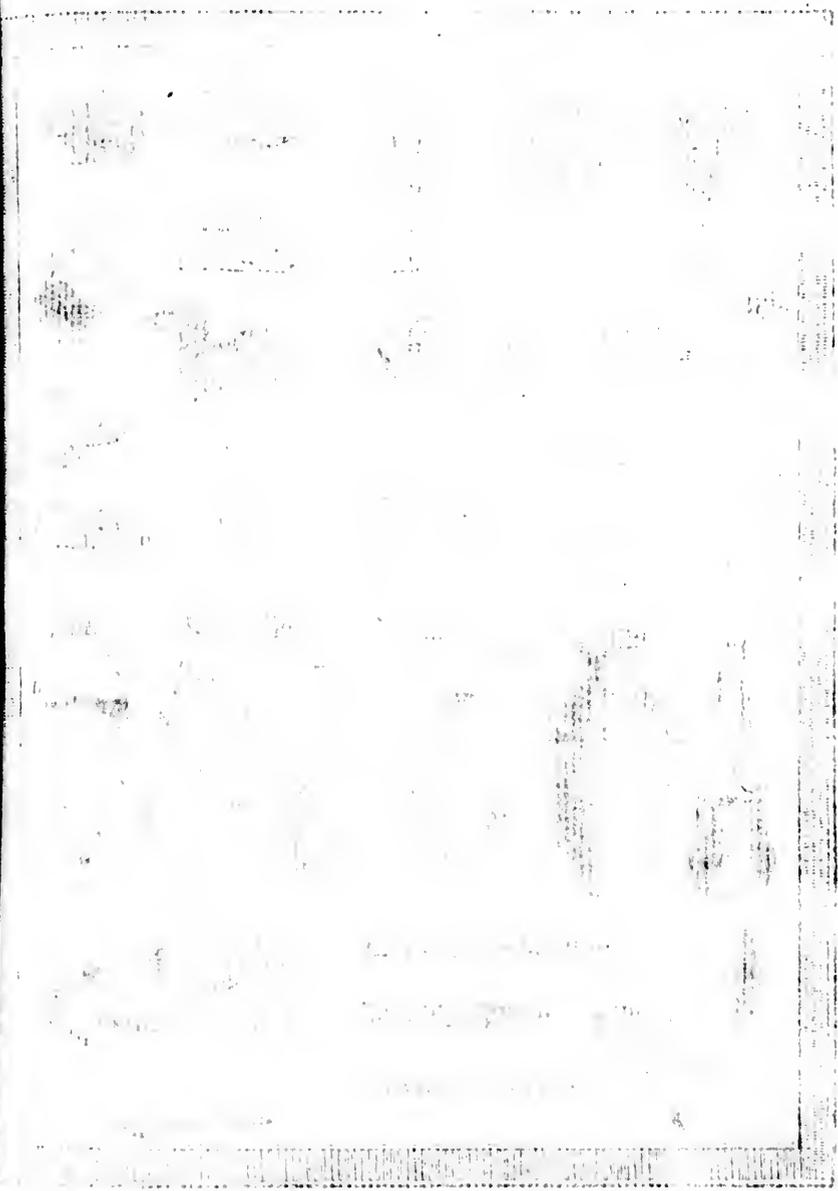
LES habitans de cette ville sont pour la plus grande partie des *Sluschiwies*, qu'on y avoit établis par la nécessité de garantir ces cantons des incursions des *Tartares de Kirgis*, qui venoient ravager les environs; mais depuis quelques années, ils se sont retirés vers le pays des *Calmouks*. Depuis ce tems, les *Sluschiwies* ont fait des courses sans aucun risque dans les environs du pays. Ils ont trouvé à travers les steppes un chemin assez droit, depuis *Krasnojarsk* jusqu'à *Irkutzk* & *Tomsk*, qui est très-commode pour voyager, surtout en été, puisque les eaux & les fourrages s'y trouvent en abondance. S'il y avoit quelques villages, ce seroit aussi la route la plus commode pendant l'hiver. Il est de cent werstes plus court, que celui qui prend par *Jenifeisk*, en remontant le *Tunguska*. Les personnes qui voyagent aux dépens de la couronne, prennent ce chemin, ce qui épargne beaucoup de frais de voiture à la caisse impériale. Les négocians y gagnent considérablement: aussi la ville de *Krasnojarsk* est-elle plus fréquentée qu'elle ne l'étoit autrefois, & le fera encore plus par la suite.

LES

main à 4
ier villa-
vivâmes à
skaja D.
rouvâmes
qui nous
on, mais
Jakutzk,
amtschat-
e de cet-
la petite-
s de che-
demie du
umowkaja
s. Après
ne heure
ns sont à
les villa-
heures du

ou qu'on
extrémité
ous de la
ar un of-
erme une
es, dans
La vil-
maisons.
ville, &
er de l'é-
é de pas-

Sluschi-
les incur-
is depuis
depuis ce
environs
t, depuis
voyager,
bondance.
ode pen-
par Jeni-
lépens de
s de voi-
t: aussi la
ois, & le
LES



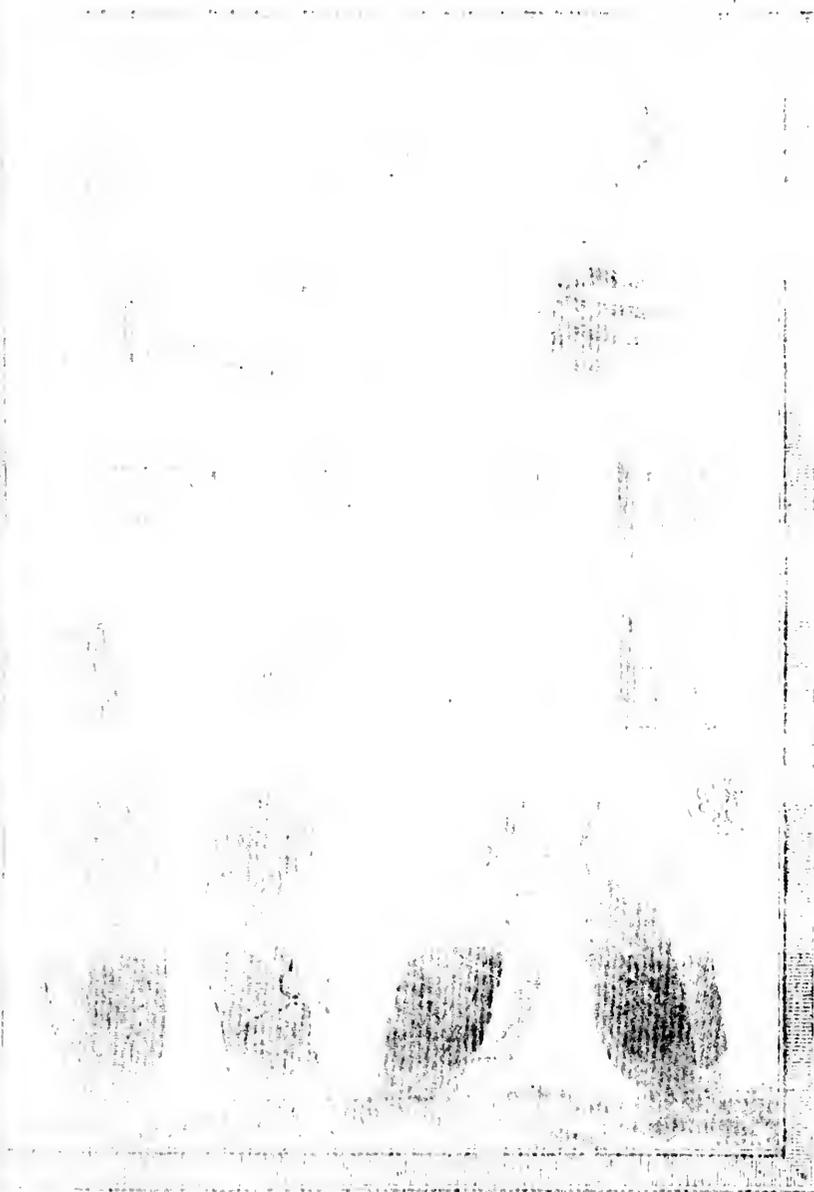
MAPPE DE LA VILLE DE SKAJA D. ENVOYÉE PAR LE GÉNÉRAL DE LA FORTIFICATION



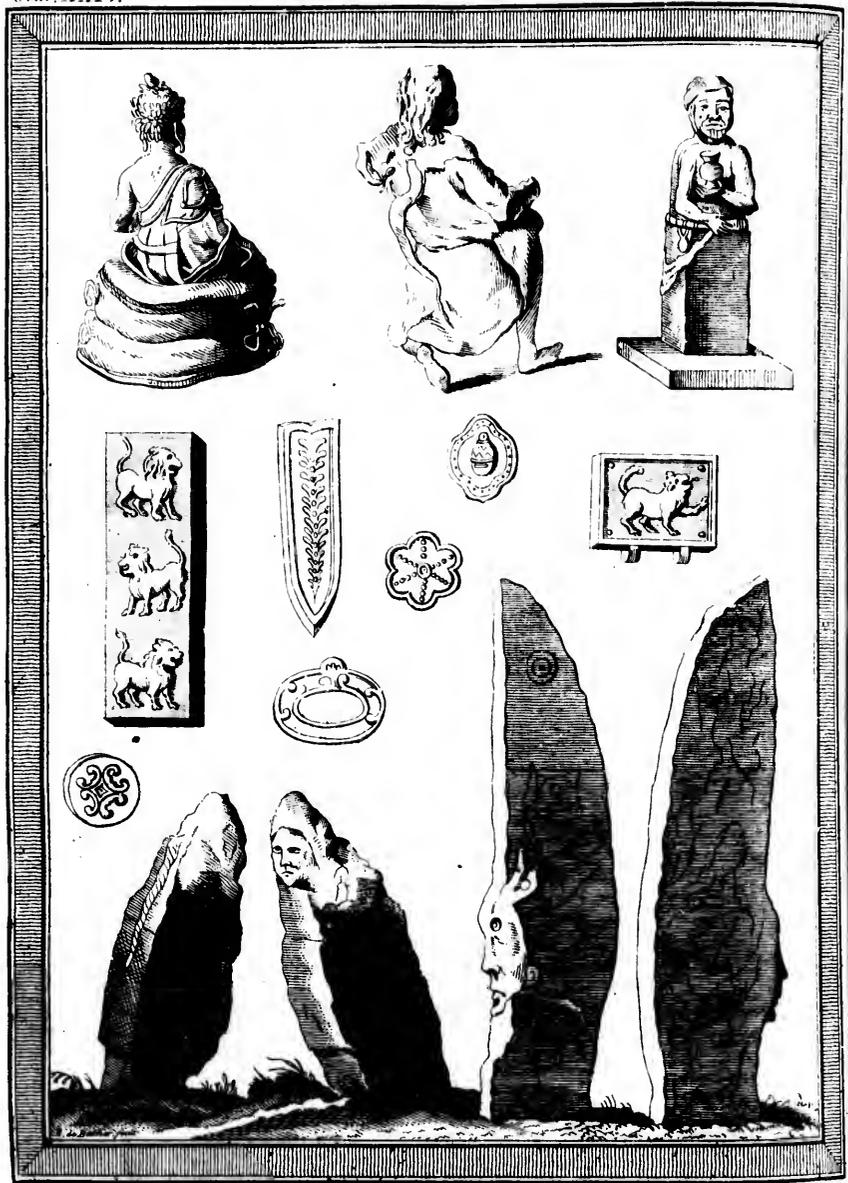
VASES, BIJOUX ET USTENCILS TROUVÉS DANS LES TOMBEAUX.



OMBEAUX.



MAISON



MONUMENS DE SCULPTURE ET IDOLES TROUVÉS DANS LES TOMBEAUX.

L
 vau
 laiff
 quan
 fez de
 qu'en
 ving
 la ter
 dan
 épuif
 vien
 IL
 dice
 dans
 & au
 de pe
 Tartar
 s'y tr
 la vil
 fur le
 en co
 roubl
 forte
 jourd
 difen
 L
 font
 déter
 voit
 trou
 coup
 coup
 core
 form
 ches
 naire
 & le
 affez
 à l'an
 perf
 tems
 tomb
 O
 tes f
 y av
 X

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Les Sluschivies menent ici une vie fort agréable; ils sont riches en chevaux & en bestiaux, qui ne leur coûtent pas beaucoup à nourrir. Ils les laissent paître sur les steppes; car en hiver même on y voit peu de neige, & quand il y en a, les bestiaux fouillent dans la terre, & en tirent toujours assez de racines & de plantes pourries pour ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'en Russie un cheval tire plus que trois des leurs, & qu'une vache y donne vingt fois plus de lait que celles de ces cantons. On cultive ici du bled, & la terre est si fertile, qu'il suffit de la remuer légèrement pour y semer pendant cinq ou six années consécutives, sans le moindre engrais. Quand elle est épuisée, on en choisit une autre qui n'exige pas plus de soins, ce qui convient fort à la paresse des habitans.

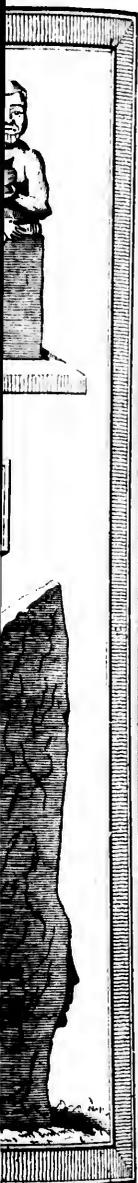
Ils ont encore un autre moyen de s'enrichir, mais c'est au grand préjudice de la caisse impériale. Les Tartares qui demeurent en grand nombre dans ces cantons, sont tenus de payer leurs tributs en zibelines, en renards & autres pelleteries. Or, comme ils ne pouvoient pas toujours fournir autant de pelleteries qu'on en avoit exigé, on avoit fixé la valeur de chaque sorte de pelleterie, & ils la payoient en argent. Lorsqu'on a imposé ce tribut aux Tartares, ils apportoient leurs fourrures telles qu'ils les avoient prises; & il s'y trouvoit souvent des zibelines d'un très-grand prix. Mais les habitans de la ville leur ont ouvert les yeux, & achètent à présent ces fourrures à un prix sur lequel ils gagnent ordinairement le quadruple. Quelque bas qu'il soit, en comparaison de la marchandise, il monte toujours beaucoup au-delà d'un rouble que les Tartares apportent au magasin impérial pour une zibeline; de sorte qu'au lieu de les apporter en nature, ils n'apportent presque plus aujourd'hui que de l'argent. Les Tartares, pour ne pas découvrir leur secret, disent qu'il n'y a plus tant de fourrures aujourd'hui qu'il y en avoit autrefois.

Les antiquités qu'on trouve ici, ont été tirées des anciens tombeaux qui sont en grand nombre, près d'*Abakansk* & de *Sajansk*. On y a autrefois déterré tant d'or, que les habitans de *Krasnojarsk* se souviennent qu'on pouvoit acheter un *solotnik* d'or pour un demi-rouble. On y a pareillement trouvé de l'argent. J'ai vu chez le *Waywode* d'aujourd'hui une grande soucoupe & un petit pot, l'un & l'autre d'argent dorés. Il y avoit sur la soucoupe des figures ciselées, qui ressembloient à des griffons. On trouve encore assez souvent en cuivre des couteaux, de petits marteaux de différentes formes, des garnitures d'harnois de chevaux, du bronze ou du métal de cloches, & de l'argent faux de la Chine. Le premier de ces métaux est ordinairement la matière des Argilis de fonte, dont les uns ont un piédestal creux, & les autres sont montés sur une espèce d'aiguille. Ces figures, qui sont assez bizarres, ont vraisemblablement servi d'idoles aux nations du pays. Quant à l'argent faux, il s'en trouve différens vases, à l'achat desquels bien des personnes ont été trompées, & ne s'en sont aperçu quelquefois que longtemps après. Jusqu'à présent on n'a trouvé aucun vestige de fer dans tous ces tombeaux, quoiqu'il y ait assez de mines de ce métal dans le canton.

OUTRE mes occupations ordinaires dans ce lieu, je devois visiter les grottes souterraines qui sont le long du *Jeniséi*. Comme sur cette même route il y avoit un rocher peint à l'ancienne manière des Tartares (*Pisanci-Kamen*),

XXIV. Part.

B b



TOMBEAUX.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

nous résolûmes, M. Muller & moi, de nous y transporter; mais une indisposition l'empêcha de m'y accompagner.

LE premier Février, je dépêchai l'étudiant Krafcheninow à la tête de trente Slutchiwies, pour faire réparer un peu les chemins qui conduisent à ces grottes souterraines, & pour ordonner partout les échelles nécessaires pour y entrer.

LE 2 du même mois, nous dépêchâmes encore l'étudiant Tretjakow, avec les instrumens de l'Académie & une partie des nôtres, pour Irkutzk, parce que nous jugeâmes qu'il seroit difficile dans ce voyage d'avoir des chevaux pour tout notre monde.

LE 4 Février à 6 heures du matin, je me mis en route pour les grottes & le rocher peint, accompagné du peintre Lursenius & du géometre Alexandre Iwanow. Nous allâmes toujours en remontant le Jeniseï, & à 8 heures & demie nous arrivâmes à *Owsianka D.* où je m'arrangeai d'abord pour entrer dans la grotte, qui est vis-à-vis ce village sur la rive droite de la rivière. Le chemin pour y arriver est aisé, quoique tout le rivage de ce côté soit montagneux; ce fut un bonheur pour nous, car la grotte n'a rien de curieux: ce n'est qu'une galerie de sept brasses de profondeur, large & élevée. A midi, j'allai plus loin; je passai devant le rocher peint, & vers 4 heures après-midi j'atteignis le village de *Birgifska*, d'où, en remontant le Jeniseï, je me rendis encore ce même soir à la grotte, appelée *Supérieure (Werchnaja-Peschtschora)*. Elle est dans une montagne sur la rive droite. On y avoit attaché six échelles; on avoit pratiqué entre ces échelles plusieurs degrés dans la neige, & j'avois cinquante brasses à monter jusqu'à l'ouverture de la grotte. Nous étions tous si fatigués en y arrivant, que nous fûmes obligés de nous asséoir. Nous y entrâmes, après avoir fait allumer des flambeaux: elle peut avoir environ seize orgies de profondeur & est spacieuse. Les murs étoient abondamment couverts de galactite, ressemblant à une éponge pierreuse; la pierre de la montagne est une pierre à chaux. Le haut de la grotte est revêtu de glaçons d'une eau très-pure & pendans, que nos flambeaux faisoient paroître comme des diamans. Nous revînmes à notre village sur les 8 heures du soir.

Je voulus visiter aussi la grotte inférieure, qui est à trois werstes du village, & tout le monde me représenta la chose comme impraticable. Mais n'étant pas d'humeur à y renoncer, j'imaginai qu'on pourroit y arriver par en haut. Le lendemain matin, je traversai, avec ma compagnie, les montagnes situées sur le rivage droit du Jeniseï, & je fis, à tout événement, porter une couple d'échelles. Nous arrivâmes sans aucune difficulté, quoique par un chemin fort pénible, à une ouverture de la grotte inférieure (*Nischnaja-Peschtschora*), autre que celle qui est tournée vers la rivière. J'y entrai, & je descendis la montagne assez obliquement. A six brasses de distance, on trouve à gauche une autre ouverture d'où s'étend un canal allant perpendiculairement en profondeur. Nous continuâmes d'avancer dans la première allée qui étoit à droite; & comme elle étoit fort escarpée, nous descendîmes par deux échelles, & nous parvînmes dans la grotte, dont l'ouverture se voit du côté de la rivière. Cette grotte est fort grande, & près de l'allée, par la

Description
des Grottes
de Werchna-
ja & Nischna-
ja-Pesch-
tschora.

que
laire
en c
pier
s'éle
Nou
de r
L
le ri
que
pou
res
cifea
il n'
figur
que
des
autre
du r
haut
cher
le au
je par
L
Tarta
tant
effet
jusqu
sept
Kufnd
ensén
plus
Elles
tre e
ment
entra
allum
femm
leur
nous
court
ont
ils ha
dans
(d)
lage

quelle nous étions descendus, on voit à gauche l'orifice du canal perpendiculaire, d'où la grande grotte s'étend encore d'environ cinq brasses plus avant en descendant dans la montagne, où elle finit en se rétrécissant beaucoup. La pierre, dans laquelle est creusée cette grotte, est une pierre de chaux, d'où s'élevent en divers endroits des concrétions pierreuses en forme d'éponges. Nous n'y trouvâmes autre chose qu'un morceau de filet pourri, & une dent de musc mâle.

Le même jour vers le midi, nous atteignîmes le *Rocher peint*, situé sur le rivage droit de la rivière, qui n'a pas plus de sept brasses de hauteur. Quoique de la rivière on pût distinguer les figures, je fis apporter une échelle, pour les voir de plus près. Les endroits du rocher où se trouvent ces figures (dont plusieurs étoient peintes en rouge) me parurent avoir été unis au ciseau & enduits de plâtre, mais cet enduit s'étoit presque entièrement détaché, il n'en restoit plus que quelques traces. La couleur rouge, dont quelques figures étoient peintes, ressembloit beaucoup à de l'ocre brûlé, & je crois que ce n'étoit pas autre chose. Ces figures représentoient des hommes & des animaux; la mieux conservée de toutes, étoit un homme à cheval; les autres étoient fort mutilées. Le dessin en étoit semblable à celui des figures du rocher que nous vîmes entre Kufnetz & Tomsk, & dont on a parlé plus haut, c'est à dire, tel que tout paysan est en état d'en faire. Le côté du rocher où sont ces figures, est tourné à l'Ouest-quart-Nord, & presque parallèle au cours de la rivière. Après avoir fait dessiner & le rocher & les figures, je partis & je revins le soir par le même chemin à Krasnojarsk.

Le lendemain, M. Muller & moi, nous allâmes nous promener chez les Tartares du canton, pour les voir dans leurs jurtes, & pour nous instruire autant que nous pourrions de leur façon de vivre. Nous choisîmes pour cet effet l'*Ulufs* (a) le plus proche, & nous remontâmes la rivière de *Katscha* jusqu'à l'*Ulufs* Tartare, appelé *Mungar*. Cet ulufs étoit composé de six ou sept jurtes, toutes semblables à celles que j'ai décrites chez les Tartares de Kufnetz. Les matériaux dont elles sont bâties, sont des poutrelles liées ensemble par des traverses, & revêtues d'écorce de bouleau. Les jurtes des plus riches, sont de plus recouvertes en plusieurs endroits de peau de daim. Elles ont deux ouvertures, l'une en haut par où s'exhale la fumée, & l'autre en bas vers l'Orient, qui sert d'entrée au logis. Celle-ci est ordinairement décorée d'une espee de portiere, faite aussi de peau de daim. Nous entrâmes successivement dans plusieurs, & nous vîmes dans toutes un foyer allumé au milieu de l'habitation, autour duquel étoient couchés l'homme, la femme, les enfans, &c. Les chiens dont les Tartares se servent à la chasse, leur tiennent fidelle compagnie. Pour n'être pas suffoqués par la fumée, nous sûmes obligés d'en sortir bien vite. Les Tartares y sont tellement accoutumés, qu'ils ne paroissent pas seulement s'en appercevoir. Les plus aisés ont pour l'hiver des chambres à poêle & des chambres de bain; mais en été, ils habitent tous également leur jurte. Ceux-ci même étoient déjà rentrés dans leurs logis ordinaires, parce que le froid n'étoit plus si violent, quoi-

(a) *Ulufs*, mot Tartare, qui désigne un assemblage de plusieurs jurtes, ou un village Tartare.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

qu'il fût encore assez sensible pour nous. Dans une de ces jurtes, on nous offrit du bœuf, du mouton, du cheval; &c. mais nous ne fûmes point curieux de tâter d'aucun de ces mets. Pour eux, ils mangent ce qu'ils trouvent, & leur boisson est de l'eau pure ou du lait caillé de jument. Ils cultivent aussi la terre, & en mangent les fruits. Ils se nourrissent encore, comme les autres peuples des environs de Krasnojarsk, de petites pommes de terre très-abondantes dans ces cantons, ou de leurs racines, appellées en langue Russe *noix de terre* (e), ainsi que des oignons du turban commun, ou du turban rouge de vermillon, & d'une autre espece de lis. Dans la même jurte, nous trouvâmes une femme aveugle qui filoit avec une quenouille, & qui paroissoit la maîtresse du logis. Cette femme qui étoit curieuse, nous faisoit beaucoup de questions, & répondoit pour son mari à toutes celles que nous lui faisons, apparemment parce qu'elle croyoit en savoir un peu plus que lui.

Ces Tartares ont peu de religion extérieure, mais ils croient un Dieu; & comme ils conversent beaucoup avec les Russes, ils portent souvent des cierges aux églises Russes, pour marquer la confiance qu'ils ont dans leur Dieu. Cependant ils suivent en secret les directions de leurs Kams, & ils paroissent en général être bien éloignés d'embrasser la religion chrétienne. Les objections qu'ils font, lorsqu'on leur en parle, sont 10. que leurs ancêtres ont fort bien vécu, sans connoître la religion chrétienne; 20. que la religion chrétienne est trop gênante; qu'on n'ose manger du cheval, & qu'en carême il faut manger des choses qu'on ne sait où prendre. Ils regardent d'ailleurs la maniere de vivre des Russes, qu'ils connoissent seule avec la leur, comme très-malheureuse: car on nous dit, que quand dans leurs jurtes ils veulent donner une malédiction à quelqu'un, ils se servent de cette expression très-familier parmi eux: *Puisses-tu être condamné à vivre comme les Russes!*

OUTRE ces nations Tartares, le district de Krasnojarsk en contient d'autres, qui leur sont entièrement étrangères: ce sont les *Arinzi*, les *Kotowzi* & les *Kamatschinzi*. La nation des Arinzi, qui formoit autrefois, à ce qu'on prétend, une tribu considérable, étoit alors réduite à dix personnes, qui même n'entendoient pas tous l'idiome national. Les Kotowzi occupent une partie des cantons d'Atakansk & de Kansk; les Kamatschinzi habitent sur le Mana & vers la source de la riviere de Kan.

Les réjouissances à Krasnojarsk commencerent le 9, avec la *Semaine du beurre*. Les hommes se divertissoient à monter à cheval; les femmes couroient les rues à pied, & toutes les nuits étoient fort bruyantes. Les enfans cherchoient des endroits escarpés; ils y portoient une peau, s'affeyoient dessus, & se laissoient glisser en bas tous ensemble. Les réjouissances redoublent vers la fin de cette semaine. Dans les trois derniers jours, on voyoit souvent trente hommes ivres à cheval, accompagnés d'une bande de jeunes gens montés de même, & tous faisant toutes sortes de folies.

Je fus curieux d'assister à un divertissement, dont le Waywode me procu-

(e) *Terra Glandes*. Dod. Pempt. 150.

Lathyrus arvensis repens tuberosus. Bauh. Pin. 344.

ra l'occasion. Je me rendis le 15 du mois, dernier jour de la semaine du VOYAGE EN SIBÉRIE. 1735. beurre, à la suite de cet officier, au village de *Torguschina*, situé à cinq werstes de la ville; il y avoit été invité par le fermier des eaux-de-vie, dont la fabrique étoit près de ce village. Nous allâmes en grande cavalcade; notre traîneau étoit escorté de seize ou dix-huit hommes à cheval, armés de carquois, d'arcs & de fleches, qui dans toute la route s'exercerent à tirer de l'arc. Ils décochoient d'abord au loin sur la terre une fleche qui leur servoit de but, & sur laquelle ils tiroient tous les uns après les autres en courant au grand galop. Nous passâmes une petite riviere, qui prend sa source dans des montagnes voisines, & qui ne se gèle jamais: elle fait aller, près de sa source, dix petits moulins à bled à la file, & se perd bientôt après dans la terre. Etant arrivés dans le village, & introduits dans le logis où le Waywode étoit attendu, nous vîmes entrer dans la chambre où nous étions plusieurs paysans, qui vinrent successivement mettre sur la table quelque chose d'enveloppé dans du papier; ces paquets étoient destinés pour le Waywode & pour sa femme; il y en avoit même aussi pour leur fils. Le Waywode ouvrit plusieurs de ces papiers, & je vis qu'il y avoit dans chacun dix copeques. Il y avoit toujours moitié de cette somme dans les paquets de Madame la Waywode. Je compris dès-lors la raison pour laquelle le Waywode & sa femme se promenoient tous les jours de la semaine du beurre dans tous les villages voisins: c'étoit pour faire cette collecte. Il ne venoit d'ailleurs aucun homme de la campagne chez le Waywode, qui ne laissât de même sur une table un petit paquet ou rouleau de papier, où étoit apparemment son tribut. Au reste, un Waywode qui veut s'attirer beaucoup de présents, est obligé de traiter tous les paysans comme ses égaux & de boire souvent avec eux. J'ai vu même que le moyen d'en tirer un meilleur parti, surtout dans le district de Krasnojarsk, étoit, lorsqu'on régaloit ces sortes de gens, de les renvoyer bien ivres chez eux; il arrive souvent qu'un chasseur se laisse enivrer jusqu'à donner sa dernière zibeline.

Le même jour au soir, les Sluschiwies donnerent un plat de leur métier. On avoit élevé dans un champ deux murs de neige joints par en haut avec une poutre de traverse, faite aussi de neige. Cet édifice représentoit une forte de fortification. Autour du fort étoient rangés quelques Sluschiwies armés de bâtons, & d'autres Sluschiwies à cheval en faisoient l'attaque. Tout se faisoit avec la plus grande confusion. On ne voyoit jamais plus de deux ou trois cavaliers venir à la fois se présenter devant le fort, souvent même il n'en venoit qu'un, & c'étoit toujours au grand galop. Mais ces braves assaillans étoient chaque fois si mal reçus, qu'ils se sauvoient au plus vite. On leur appliquoit de furieux coups de bâtons; deux cavaliers furent abattus de cheval & cruellement maltraités. Piqués de tant de résistance, les assiégeans voulurent tirer des fleches sur la garnison de la place; mais le Waywode ne voulut pas le permettre, & le fort ne fut point pris. Voilà un échantillon de l'habileté de cette milice. Autrefois cependant les Sluschiwies avoient, dit-on, un air formidable. Ils avoient deux sortes de cuirasses qui leur couvroient tout le corps, l'une composée de petits anneaux de fer, l'autre de petites plaques minces de fer-blanc. La dernière, plus aisée à porter que l'au-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Départ de
Krasnojarsk.

tre, garantissoit l'estomac, le ventre, le dos & les bras. Ils portoient encore un bonnet doublé de fer par en haut. J'ai vu toute cette armure qui n'est plus en usage.

LE tems étant devenu favorable, nous partîmes de Krasnojarsk le 18 Février au matin. En passant par le village de Ladaika, j'y remarquai une croix de bois que je n'avois point apperçue d'abord. Je demandai ce qu'elle signifioit: on me dit que l'endroit n'étoit pas sûr, que la forêt étoit infestée de Liefchis, ou démons des bois, dont il est parlé au commencement du Journal, à l'occasion du trajet de la Twerza (*f*). On ajouta que quantité d'enfans du village qui étoient allés jouer, s'étoient égarés; que quelques-uns même avoient été tout-à-fait perdus, les Liefchis les ayant emmenés dans le fond du bois, & que d'autres n'étoient revenus qu'au bout de huit ou de quinze jours. C'étoit donc pour être délivrés de ces démons forestiers qu'on avoit depuis un an dressé cette croix. Le vrai de tout ceci, c'est que la forêt est épaisse, & qu'il est aisé de s'y égarer: c'est pourquoi il seroit bon qu'on y élevât un plus grand nombre de croix, pour diriger les voyageurs ou ceux qui pourroient s'y perdre.

JUSQU'ALORS notre voyage avoit été assez prompt, parce que nous avions souvent changé de chevaux. Si nous n'eussions pas été dans l'hiver, nous n'aurions pas si agréablement voyagé: car le chemin le plus court pour gagner Irkutzk passé directement sur la steppe, qui dans cette saison est impraticable. Nous eûmes à Baltchuk assez de peine à rassembler tous les chevaux qu'il nous falloit. Après avoir été retenus pendant six heures dans ce village, nous fûmes à la fin obligés d'en venir à des voies de fait avec le Sous-Escoutet (*Sakaschtschik*): car l'Escoutet (*Prikaschtschik*) s'étoit caché. Les voituriers furent donc chargés d'amener vingt chevaux de main, & des fourrages pour les quatre-vingts chevaux avec lesquels nous partîmes. Nous marchâmes près de six heures pour faire dix werstes, tant les chemins étoient mauvais; nous traversions une forêt, & la quantité prodigieuse de racines d'arbres ou de vieux bois qui embarrassoient toutes les routes, les rendoit extrêmement fatigantes. Nos guides auroient pu nous mener le long de la riviere de *Kan*, sur laquelle est situé Baltchuk, mais ils ne s'en avisèrent point. Après avoir fait en tout vingt-quatre werstes, nous donnâmes à manger à nos chevaux, & nous dinâmes au grand air sur la riviere de *Kan*. Nous fîmes encore vingt werstes jusqu'à 8 heures du soir, & nous passâmes la nuit sur la riviere fort mal à notre aise, attendu qu'il faisoit un vent terrible. Cependant nous ne manquons point de bois pour nous garantir du froid, puisqu'il le rivage de la riviere à droite est tout couvert de sapins. Nous aurions bien fait de nous munir de pelles, pour entasser la neige du côté d'où venoit le vent. Le 20 à trois heures du matin, nous atteignîmes *Barginska D*, où nous eûmes quelques chevaux pour relayer, & nous arrivâmes à *Kiruschinskaja D*, vers une heure après-midi. Les montagnes ont sur cette route un air fort sauvage, & l'on nous dit qu'il y avoit près du village une cataracte. Le soir, nous atteignîmes *Kanskoi-Ostrog*. Nous fûmes obligés d'y rester

(*f*) Voyez ci-dessus, page. 106.

tout le lendemain, parce que, malgré la précaution que nous avions eue d'envoyer en avant du monde pour que tout fût prêt à notre arrivée, nous n'y trouvâmes rien du tout; nous n'aurions peut-être même rien obtenu, sans le parti que nous prîmes, comme nous avions fait à Baltfchuk, de faire mettre le Sous-Efcouter en prison. Cependant nous passâmes assez agréablement le tems qu'il nous fallut rester dans cet ostrog. Nous fîmes chercher quelques Tartares du canton. Ils sont en général assez pauvres: les hommes, aussi bien que les femmes, sont tous nus sous leurs robes, & n'ont jamais porté de chemise. Ceux d'entr'eux qui sont baptisés, se distinguent des autres à cet egard; mais ils sont en très-petit nombre. Ils ont tous l'air fort mal-propre, parce qu'ils ne se lavent jamais; & quand on leur demande la raison de cette négligence, ils répondent que leurs peres ne se sont jamais lavés non plus qu'eux, & qu'ils n'ont pas laissé que de bien vivre. Quand ils veulent se reposer ou dormir, ils se couchent dans leur jurte autour du foyer dans une posture singuliere. Ils se rangent deux à deux, de façon qu'ils se touchent par le dos, & leurs jambes sont passées les unes dans les autres. Ainsi quand un des dormeurs se retourne d'un autre côté, l'autre se retourne en même tems du côté opposé, pour se trouver toujours adossé & entrelassé de la même maniere, ce qui se fait très-promptement de part & d'autre. Ces mêmes Tartares, au lieu de pain, mangent aussi des oignons de turban ou d'autres especes de lis, & dédaignent l'agriculture. Leur exercice continuel est la chasse des zibelines, qu'il font de différentes façons. Quand l'animal ne fait plus de quel côté tourner, il monte sur un arbre fort haut, & les Tartares y mettent aussitôt le feu: l'animal que la fumée incommode, saute en-bas de l'arbre, se prend dans un filet tendu à l'entour & est tué.

KANSK est un des endroits les plus propres pour l'achat des zibelines, par rapport à l'habileté des chasseurs de ce canton. Aussi la plupart des négocians qui vont à la frontiere de la Chine, s'y arrêtent-ils d'ordinaire pendant quelque tems pour cette branche de leur commerce. A l'égard de ceux qui voyagent par ordre de la cour, ils ne trouvent pas aisément à en acheter; car comme plusieurs d'entr'eux enlèvent les marchandises sans les payer, les habitans n'ont garde de leur montrer leurs pelletteries, de crainte qu'on ne les achete pour rien. Kansk est du district du Waywode de Krasnojarsk, & c'est un des meilleurs lots de son district. Un receveur de tributs de Kansk achete sa charge fort cher.

LA nuit à 10 heures, nous fîmes partir nos instrumens, & nous les suivîmes de près. Le lendemain vers les 10 heures du matin, après avoir fait trente werstes, nous nous arrêtâmes dans un bois de sapins mêlés de cedres, pour faire manger nos chevaux. A huit werstes de-là, nous passâmes la riviere de *Pojam*, & nous fûmes ensuite obligés souvent de traverser des montagnes & des forêts de sapins, mêlés de bouleaux & de meleses (*larix*). Nous passâmes encore plusieurs autres forêts de meleses, & la riviere de *Tumanschet*, sur le bord de laquelle il y avoit de grands aulnes & des merliers (*padus*). Le 24, à 8 heures du matin, nous atteignîmes une Simowje qui n'étoit point habitée, quoique bâtie depuis peu de tems: le dedans en étoit

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

si noir, que, par le beau tems qu'il falloit, nous aimâmes mieux camper au grand air, comme insensiblement nous en contrâmes l'habitude. La forêt qui nous y conduisit, n'étoit point épaisse; nous y vîmes des coqs & des poules de bruyere. Le 25, à 7 heures du soir, nous vîmes une couronne autour de la lune, & deux parasélenes. Nous passâmes le même jour un ruisseau, appelé *Solomaja-Rieschka*, qui ne se gele jamais en hiver, & qui prend sa source dans les montagnes que nous avions à l'Est. Son eau a le goût minéral, & paroît saine. La forêt, depuis ce ruisseau jusqu'à la station où nous parvinmes à 3 heures après-midi, étoit toute entière plantée de peupliers ou de trembles. Le 26, à 8 heures du matin, on fit manger nos chevaux sur le *Turbur-Rieschka*, lieu rempli de cedres. De-là nous eûmes un chemin détestable, où il falloit toujours monter & descendre; ce qui est bien incommode, surtout dans un pays où les chevaux ne sont pas ferrés. A cette incommodité près, tout le long du chemin la forêt est très-belle; elle étoit composée de cedres, de deux especes de pins, de peupliers, de trembles, de sapins, de meleses & de bouleaux. Nous rencontrâmes encore un ruisseau où nous ne pûmes abreuver nos chevaux, parce qu'il étoit tout-à-fait pris. Ce n'est pas un grand inconvénient dans l'hiver, puisqu'on trouve partout de la neige, & que les chevaux, pour se défaltérer, s'en accommodent tout aussi bien que les hommes. Ils savent même écarter la neige avec leurs pieds, & trouver l'herbe sèche qu'elle couvre, en sorte que les voituriers n'emportent guere avec eux autre chose que du pain, dont ils donnent, chaque fois qu'ils s'arrêtent, un petit morceau aux chevaux; le reste est l'affaire de ces pauvres animaux & de la providence. Le 27 avant-midi, nous atteignîmes *Udinskoi-Ostrog & Derewna*.

CET ostrog a été bâti en 1644, comme il paroît par l'inscription d'une croix de bois plantée tout auprès. Il est fort petit, & n'est composé que du corps-de-garde & de quelques chambres de bois. Le commandant a son logis à côté de l'ostrog, & contigu à un bâtiment de bois, où l'on garde les pelletteries de tribut. Le village n'est composé que de quatre maisons, où nous fûmes obligés de nous retirer jusqu'à ce qu'on eût rassemblé les chevaux qui nous étoient nécessaires. En attendant qu'ils fussent prêts, nous nous amusâmes avec les *Burâtes*, qui sont ici en grand nombre, & que les Russes appellent *Bratski*. Nous fîmes venir des hommes, des femmes & des filles de cette nation, dans leurs beaux atours. Les hommes ont presque tous la tête rase; mais leur habillement n'a rien de fort différent de celui des Russes. Le plus grand ornement des femmes consiste dans leurs cheveux: elles en forment deux cadereettes, qu'elles laissent pendre sur leurs épaules & revenir par-devant; elles y mêlent souvent du crin pour en augmenter le volume & les allonger. Elles portent de plus sur le front un bandeau, qui est noué derrière le col. De ce bandeau pendent des anneaux de fer, qui viennent leur entourer le menton. Leur habillement est une longue pelisse, par-dessus laquelle est encore une espece de robe de peau teinte & de *kitaika* (g), sans manches, & ouverte par-devant. Les anneaux de leurs oreilles ont deux

(g) Sorte d'étoffe de coton.

deu
rang
tom
rivé
des
re p
pièce
te li
nom
emm
que
N
lang
une r
part
epou
tu pa
fes d
le fo
disoi
pour
vouli
pas p
ment
le mé
quelq
vant?
ge; c
mand
Les f
joins
tout
en de
N
de la
belin
& pa
peux
droits
tre ro
de co
Leur
font f
autres
est vo
des ru
X

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

deux pouces de diamètre. On nous amena une jeune Burate du premier rang. Elle avoit cinq petites clochettes suspendues à des rubans qui lui retomboient sur le dos, & dont nous entendîmes le son avant qu'elle fut arrivée. Elle avoit de plus une large ceinture garnie de coquilles de l'espece des porcelaines, & couverte de plaques de fer-blanc, d'où pendoient encore plusieurs anneaux de culvre jaune. Une fille est obligée de quitter ces deux pieces, les clochettes & la ceinture, lorsqu'on la livre à un mari. Un Burate livre sa fille, comme les Tartares, pour une somme d'argent, ou pour un nombre de bestiaux. Quand il est d'accord avec son gendre, celui-ci peut emmener sa femme; mais le pere ne laisse jamais sortir sa fille de la jurte, que l'acquéreur ne l'ait entierement satisfait.

Nous nous fîmes amener trois Schamans ou Sorciers, appelés *Bæ* en langue Burate. Leur habillement étoit d'une bisarrerie effrayante. C'étoit une robe de peau, garnie de grilles d'aigles & de chouettes, & chargée partout de ferrailles: ce qui la rendoit d'un poids énorme, & faisoit un bruit épouvantable, quand le forcier marchoit. Le bonnet du Schaman est pointu par en-haut, comme un bonnet de grenadier, & garni de même de griffes d'aigles & de chouettes. Il en vint trois à la fois nous voir, & cela sur le soir, parce que leurs opérations magiques ne réussissoient point, à ce qu'ils disoient, en plein jour. Ils choisirent la cour, où il y avoit un grand feu, pour le théâtre des diableries dont ils prétendoient nous régaler. Nous voulions les voir opérer tous trois à la fois; mais ils dirent que cela n'étoit pas possible. Il fallut donc les laisser faire. Leurs cérémonies furent exactement les mêmes que celles que nous avons déjà vues, & le résultat fut aussi le même, c'est-à-dire, la plus grossiere imposture. Nous demandâmes si quelqu'un de notre connoissance, qui demouroit à Moscou, étoit encore vivant? On nous répondit, que le Diable ne pouvoit pas faire un si long voyage; car, selon eux, c'est toujours le Diable qui leur révele ce qu'ils lui demandent. C'est pour ces Schamans un furieux travail que leurs sortilèges. Les sauts, les mouvemens & les contorsions extraordinaires qu'ils font, joints à la pesanteur de leur robe, les fatiguent beaucoup; aussi les voit-on tout trempés de sueur & même écumans. Mais s'ils furent obligés de nous en donner pour rien le spectacle, ils se font bien payer des gens du pays.

Nous allâmes voir le 28 les pelleteries de tribut gardées dans le magasin de la couronne. C'étoient des peaux de renards, d'ours, de loups, de zibelines & d'écureuils. Il y avoit quelques zibelines d'une beauté admirable, & parmi les peaux de renard des morceaux parfaits. Je vis deux de ces peaux qui étoient presque tout-à-fait noires, à l'exception de quelques endroits tachés de blanc, de gris ou de jaune. Le soir, nous continuâmes notre route, & le 3 Mars nous atteignîmes *Burinskaja D.* sur le *Burjar*. Près de ce village, il y a quelques jurtes de Bratskis, que nous allâmes visiter. Leur construction est peu différente de celle des Burates d'Udinsk. Elles sont sexangulaires, & formées de poutres de traverse posées les unes sur les autres à la hauteur d'un peu plus d'une demi-brasse. L'entrée de la jurte est vers l'Orient, entre deux boudeaux joints par une corde, d'où pendent des rubans & quelques peaux d'hermines ou de belettes. C'est devant ces

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

chiffons que chaque Buræte s'incline deux ou trois fois par jour, le matin & le soir, en mettant deux doigts sur son front à la maniere Orientale.

LE 4, nous vîmes les bords de l'*Angara*, qui en cet endroit a jusqu'à une verste de largeur, & nous arrivâmes à *Schiverskaja D.* Il n'y avoit dans ce lieu presque personne, parce que tous les habitans avoient été commandés pour porter à Ilimsk des provisions pour l'expédition du Kamtschatka. Ainsi nous eûmes peu de chevaux Russes; mais en récompense on nous amena une centaine de chevaux Bratskis, & nous choisîmes les moins mauvais; car les pâturages de cette contrée ne sont guere propres à former d'excellens chevaux. Depuis cet endroit nos traîneaux côtoyerent presque toujours l'*Angara*. Ce même jour au soir, nous parvinmes à *Balachanskoi-Ostrog*, situé sur la même riviere. Cet ostrog est d'une construction plus ancienne que la ville d'Irkutzk, & c'est un des plus considérables de tous ceux que nous vîmes dans ce voyage. Il contient la chancellerie, la maison du Prikaschtschik, une église, quelques cabanes, & il a deux canons de bronze. Hors de l'ostrog, du côté des terres, on trouve environ soixante maisons habitées en partie par des Sluschiwies, en partie par des commerçans: ces maisons sont presque toutes assez bien bâties; elles ont du moins de bonnes fenêtres, & des chambres fort claires. Les marchands, comme la plupart des habitans de la ville, sont fort à leur aise. Comme la route d'eau pour Irkutzk y attire en été beaucoup de marchands, il y a près de la riviere une maison composée de plusieurs boutiques, qui ne sont ouvertes que quand les marchands qui passent, veulent débiter leurs marchandises.

Aux environs de cet ostrog habitent un grand nombre de Burætes, qui négligent la culture des terres & ne vivent que du commerce qu'ils font avec leurs bestiaux. Les bœufs Bratskis de ces cantons sont fort estimés. Contre l'usage général de ces gens, les Bratskis de ce canton exercent un art, dans lequel ils ne réussissent pas mal. Ils savent si bien incrufter dans le fer l'argent & l'étain, qu'on prendroit ce travail pour de l'ouvrage damasquiné. La plupart des harnois de chevaux, des ceinturons, & des autres ustensiles qui en sont susceptibles, sont ornés de ces incrustations. Curieux de voir la façon dont se faisoient ces ouvrages, nous fîmes venir de leurs ouvriers, pour en faire faire sous nos yeux un essai. Nous leur commandâmes une platine, sur laquelle il s'agissoit de tracer le chiffre de Sa Majesté Impériale en argent, & ils l'entreprirent. Ils forgerent d'abord un morceau de fer, suivant le modele que nous leur avons donné; ils firent rougir le fer une seconde fois, & le laissèrent refroidir. Ils le hacherent ensuite avec un ciseau tranchant, & firent trois hachures dans trois directions différentes qui se croisoient. Ils regardoient souvent ces hachures, & ils avoient grand soin de les faire égales. Les hachures faites, ils remirent au feu la platine de fer pour lui donner une couleur bleue, & la disposèrent à recevoir le dessin du chiffre. L'argent dont ils se servoient pour ce travail, étoit du fil d'argent fin de deux différentes grosseurs & de l'argent battu mince. Ils essayèrent de l'appliquer, mais ils n'en purent venir à bout. On leur traça le dessin du chiffre sur la platine même, & bientôt alors ils parvinrent à faire l'incrustation. Suivant les contours du dessin, ils appliquoient un fil d'argent à l'extrémité de chaque trait

du c
l'autr
cette
fut a
rent
cruite
qu'ils
marte
teau,
l'autr
hache
milieu
gent
çon d
aussi
Ils le
sets d
L
village
nient
neaux
reuses
sûmes
fort a
cette
forêt
tems
wies.
slobod
elle tir
passant
seau q
nuâme
où des
nir, t
passer
de la
& den
avant
que n
jours.
nous a
depuis
No
te ville
dès le

du chiffre, où ils l'arrétoient: ils suivoient ensuite le trait avec le fil jusqu'à l'autre bout, l'y faisoient entrer dans toute sa longueur, & le coupoient à cette extrémité. Ils continuerent à remplir ainsi tous les traits, & le chiffre fut achevé. Le fil d'argent ne tenant pas dès la première fois, ils continuerent de frapper jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait entré. Lorsqu'ils veulent incrufter d'argent toute une platine, ils coupent leur argent battu dans la forme qu'ils veulent lui donner sur le fer, & l'y font entrer de même à coups de marteau. Ils ne se servent pour ces ouvrages que d'un seul & même marteau, dont les deux bouts sont larges, mais dont l'un est uni sur sa surface, l'autre haché partout & rude. Ils ne se servent d'aucun des deux bouts pour hacher la platine; ils saisissent le marteau dans sa largeur, & frappent avec le milieu sur le côté: ils frappent avec le bout haché pour faire entrer l'argent dans le fer, & se servent du bout uni pour le polir. Quant à leur façon de passer l'argent par la filiere, c'est à-peu-près la nôtre. Ils passent aussi l'argent eux-mêmes, & l'on voit bien qu'il n'a pas passé par le rouleau. Ils le fondent dans des vaisseaux de fer, & ne connoissent point nos creusets de terre.

LE 7, nous fûmes rendus à la slobode *Olinki*, qui est composée de deux villages, situés à près d'une werste l'un de l'autre, & tous les deux passablement gros. Depuis Balachansk jusqu'ici, nous avons toujours été en traîneaux sur l'Angara; mais comme les glaces commençoient à devenir dangereuses par rapport au grand nombre de tranchées qu'on y avoit faites, nous fûmes obligés de nous y arrêter assez longtems. Les environs d'Olonki sont fort agréables, & le terrain est fort propre à l'agriculture. En partant de cette slobode, nous nous éloignâmes de la riviere. Après avoir traversé une forêt de bouleaux & de sapins assez claire, nous arrivâmes le soir par un tems admirable à *Bale*, village situé sur l'Angara, & habité par des Sluschiwies. Nous en partîmes à minuit, & à 3 heures du matin nous atteignîmes la slobode d'*Urik*. Cette slobode est composée de cinquante maisons bien bâties: elle tire son nom du ruisseau d'*Urk*, sur lequel elle est située, & dont les eaux, passant dans le Kuda, sont portées dans l'Angara avec celles de ce dernier ruisseau qui s'y jette. Nous y restâmes environ deux heures, & ensuite nous continuâmes notre route. Nous eûmes à descendre une montagne fort escarpée, où des chevaux non ferrés, tels qu'étoient les nôtres, n'auroient jamais pu tenir, si nos voituriers, abandonnant le chemin battu, ne nous avoient fait passer par des endroits où il y avoit encore beaucoup de neige. Au moyen de la diligence que firent ainsi nos traîneaux, nous fûmes rendus à 7 heures & demie dans la ville d'*Irkutzk*. Nos instrumens que nous avons fait partir avant nous de Balagansk, y étoient arrivés dès la veille au soir, & les gens que nous avons envoyés aussi en avant de Krasnojarsk, y étoient depuis dix jours. Quant à l'officier des mines, que le grand college de Catherinenbourg nous avoit expédié d'Ilimsk, comme nous l'en avons requis, il étoit arrivé depuis un mois.

Nous ne trouvâmes plus, contre notre attente, M. de la Croyere en cette ville; mais il y avoit laissé une lettre pour nous, où il nous marquoit que dès le mois de Janvier il étoit parti pour Nertschinsk & pour les mines d'ar-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Arrivée des
Professeurs à
Irkutzk.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

gent d'Argun, & qu'il espéroit revenir par le chemin d'hiver. Les circonstances de notre voyage nous permettant de rester encore un an dans ces cantons, dès les premiers jours de notre arrivée à Irkutzk, nous résolûmes d'aller d'abord à *Selenginsk* par les chemins d'hiver, & de-là de pousser plus loin par les chemins d'été. Mais comme on nous avoit représenté ce voyage, tel que nous l'avions projeté, si pénible & si difficile qu'on ne pouvoit le faire qu'à cheval, nous ne jugeâmes point à propos de nous embarrasser de beaucoup de bagages & nous en laissâmes une partie. Nous avions en tout trente-sept voitures, & il est d'usage en Russie de fournir autant de chevaux de poste. Conformément à cette règle, la chancellerie d'Irkutzk ordonna de nous amener seulement trente-sept chevaux, sans considérer que la première poste où nous devions en changer étoit à plus de deux cens werstes. Le Sous-Stat-halter ne voulut jamais écouter nos représentations; d'ailleurs les éclaircissements que nous demandions à la chancellerie, tant sur l'histoire que sur la topographie de la contrée, mettoient ces gens-là de mauvaise humeur. Cependant, malgré les injures que le chef & les officiers nous disoient assez souvent à cette occasion, nous les forcions, en leur présentant les ordres impériaux dont nous étions munis, à faire leur devoir. Mais ils trouverent les moyens de nous molester de mille manières. Les choses furent portées au point que nous déclarâmes à la chancellerie que nous étions résolus de rester à Irkutzk une année entière à ses risques & dépens, si elle ne donnoit pas ses ordres pour nous faire fournir un plus grand nombre de chevaux. On parut d'abord s'en effrayer peu; mais dès le lendemain nous apprîmes que les ordres étoient donnés pour nous satisfaire. Ainsi tout se trouvant prêt pour notre voyage, & nos instrumens étant chargés, nous fîmes partir toute notre suite le 23 avant-midi. Nous envoyâmes encore en avant deux tireurs, dont notre compagnie étoit augmentée, & nous restâmes pour attendre les chevaux dont nous avions besoin. On nous en amena quelques-uns vers le soir; mais leur nombre n'étant pas encore suffisant, & ne voulant pas attendre ici davantage, aux risques de manquer le passage d'hiver sur le lac Baikal, nous résolûmes d'envoyer le lendemain matin au marché, & de faire enlever par les soldats les meilleurs chevaux. Ce moyen en effet nous procura le nombre de chevaux qu'il nous falloit, & nous quittâmes Irkutzk le 24 Mars. Nos instrumens & nos bagages étoient portés sur des traîneaux, & nous partîmes dans des chariots de voiture. Nous fîmes d'abord de suite environ vingt-six werstes sur l'Angara; mais les glaces devenant de plus en plus dangereuses, nous gagnâmes une forêt, par laquelle nous allâmes jusqu'à *Molodowa-Simowje*. L'Angara, dans cet endroit, étoit toute ouverte. Le 25 à 3 heures du matin, nous arrivâmes à *Nikolskaja-Saftawa*, & une heure après à *Liswinischnoje-Simowje*. Le chemin, depuis la première station jusqu'à l'autre, est toujours sur l'Angara, qui fort en cet endroit du lac Baikal; ainsi ce trajet étoit effrayant, & paroïssoit très-dangereux. La *Nikolskaja-Saftawa* n'a point de singularité plus remarquable, que l'immense quantité de canards sauvages de toute espece qui se rassemblent aux environs. Mais, quoique nous eussions envoyé nos tireurs en avant sur les lieux, nous n'eûmes pas une seule piece de gibier. Ce qu'on nomme en Sibérie *Salta-*

wa, c
çoit le
Chine
chandi
lui fau
cet en
pot de
place
teurs,
est à
du Sta
fort b

Au
les gl
geant
midi à
près d
Nous
qui é
ment

Ce
donne
mer c
de la
croien
nomm
Ils ap
pas de
aucun
lac, &
qu'il y
sieurs
il faut
nous
patien

Le
les ca
pas m
que-l
Sa lar
à tren
est en
passân
c'est q
de M
raloie

wa, est un endroit où se leve un droit de péage; le bureau de ce lieu reçoit le péage de toutes les marchandises qui viennent de la frontière de la Chine, & qui ne peuvent guere prendre une autre route. Comme ces marchandises sont nombreuses, la place de receveur est très-lucrative, & il ne lui faut guere plus d'un an pour s'enrichir. C'est le Statthalter qui dispose de cet emploi, & ceux qui veulent l'obtenir, l'achètent à force de présens: le pot de vin ordinaire est de trois cents roubles. On nous raconta que cette place s'étant trouvée depuis peu vacante, il s'étoit présenté trois compétiteurs, dont chacun comptoit emporter la place; qu'elle avoit été promise en effet à chacun d'eux séparément; qu'enfin ayant obtenu tous trois l'agrément du Statthalter, ils avoient payé chacun les trois cents roubles, & s'en étoient fort bien trouvés.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

ARRIVÉS à cette station, nous nous trouvâmes sur le lac Baikal, dont les glaces étoient encore très-fortes; nous entrâmes dans ce lac, & rangeant toujours son rivage septentrional, nous parvînmes à une heure après-midi à la Simowje de *Goloufina*, où notre interprete Bratski avoit ramassé près de cent cinquante chevaux, qui étoient dans les pâturages du canton. Nous choisîmes les meilleurs, & laissant en arriere quelques chevaux Ruiles qui étoient fatigués, nous regagnâmes le lac que nous traversâmes obliquement jusqu'à son bord méridional. Notre voyage sur ce lac fut assez divertissant.

C'EST comme un article de foi, chez les peuples de cette contrée, de donner le nom de *Mer* au lac Baikal, & non de l'appeller un lac. Cette mer est deshonorée, selon eux, lorsqu'on la ravale à la simple dénomination de lac, & c'est un outrage dont elle ne manque point de se venger. Ils croient que cette mer a quelque chose de divin, & par cette raison ils la nomment de toute ancienneté *Szwjatoje-Mare*, c'est-à-dire, *Mer sacrée*. Ils appuient cette vision de quelques histoires aussi folles, qu'on ne manqua pas de nous raconter: mais nous fîmes voir à nos voituriers qu'on ne couroit aucun risque, en appelant par un tems tranquille un vrai lac de son nom de lac, & nous nous moquâmes de leur superstition. Le plus grand danger qu'il y ait en hiver à passer en traîneaux sur ce lac, c'est qu'il s'éleve en plusieurs endroits des morceaux de glace, entre lesquels il y a des trouées dont il faut bien éviter la rencontre. Toutes les fois que nous en appercevions, nous faisons chercher un autre passage, & c'est ce qui fatiguoit le plus la patience de nos voituriers, qui ne nous en vouloient pas plus de bien.

LE lac Baikal s'étend fort loin en longueur de l'Ouest à l'Est. Sur toutes les cartes que nous avions vues jusqu'alors, ses limites à l'Orient n'étoient pas marquées, parce que vraisemblablement personne n'avoit encore été jusque-là. On estime communément que sa longueur est de cinq cents verstes. Sa largeur du Nord au Sud en ligne droite n'est guere que de vingt-cinq à trente verstes, & dans quelques endroits elle n'en excède pas quinze. Il est environné de hautes montagnes, sur lesquelles cependant, lorsque nous y passâmes, il y avoit très-peu de neige. Une autre particularité de ce lac, c'est qu'il ne se prend que vers Noël, & qu'il ne dégele qu'au commencement de Mai. On nous dit que depuis son dégel jusqu'à la fin d'Août, il y périlloit peu de bâtimens; mais qu'au mois de Septembre, les vents commencent

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

cant à devenir forts, & leur violence augmentant de mois en mois, il y avoit beaucoup de naufrages. On ne s'est servi jusqu'à présent sur ce lac d'autres bâtimens que de *Doschtschennikes*; mais comme ces sortes de bâtimens ne peuvent aller que le vent en poupe, les voyageurs sont obligés d'attendre souvent plusieurs jours un vent favorable. On assure encore que le passage est toujours plus aisé en venant d'Irkurzk, qu'en y allant, parce que les vents de Nord-Ouest sont de ce côté-ci plus fréquens.

APRÈS avoir passé le lac, nous eûmes le lendemain 28 Mars la vue du *Pofolskoi-Monastir*. Ce couvent n'est bâti que de bois, mais il a beaucoup d'apparence du côté du lac, sur les bords duquel il est situé: il est environné de quelques maisons habitées par des payfans qui en dépendent. De-là nous marchâmes quelque tems sur un bras de la riviere de Selenga, où nous avions pour perspective une chaîne de montagnes, & nous vîmes le même jour au soir à *Kabanskoi-Ostrog*, situé sur le ruisseau de Kabana. Ce ruisseau tire son nom de la quantité de sangliers que l'on trouva dans ce canton, lorsqu'on y bâtit la ville de Selinginsk.

ICI nous commençâmes à nous appercevoir de la disette ou de la cherté des vivres, qu'on a plus de peine à se procurer que dans tout ce que nous avons déjà parcouru de la Sibérie. Quoiqu'il y ait des terres labourées & de bons pâturages, les gens du pays sont dans l'habitude de ne rien vouloir vendre qu'à un prix exorbitant. On nous demanda cinquante copeques pour un poullet. Nous voulions acheter un veau; il n'y eut pas moyen d'en avoir. On nous dit que si l'on se défaisoit du veau, la vache ne donneroit plus de lait. C'est le langage que les payfans tiennent dans toute la Sibérie. Si le veau vient à mourir, ou à être vendu, voici ce qu'on fait pour tromper la vache. On empaile la peau d'un veau, & quand on veut avoir du lait de la mere, on lui montre cette effigie; elle en donne alors, & non autrement.

Nous fûmes obligés en cet endroit de faire charger nos bagages sur des charrettes, parce que la neige commençoit à diminuer. Partis de-là, nous vîmes deux chaînes de montagnes, entre lesquelles il fallut passer, & que le Selenga traverse. Nous fîmes encore pendant deux ou trois jours une marche assez pénible, partie à travers des montagnes & des fondrières, partie sur le Selenga, partie dans des steppes arides, la difficulté d'avoir des chevaux renaissant à chaque station par la mauvaise volonté des gens du pays. Nous passâmes par *Ilunskoi-Ostrog* ou *Bolschaja-Sainka*; par *Troitzkoi-Monastir*, ancien & beau couvent très-riche; par *Polowinoje-Simowie*, qui est à moitié chemin entre Ilunsk & Udinsk; & par *Udinsk-Prigorod*, qui est sur le rivage droit du Selinga. A cet endroit on nous amena autant de chevaux Russes & Bratskis qu'il nous en falloit pour pouvoir prendre, M. Muller & moi, les devants, avec quelques voitures qui nous étoient absolument nécessaires; nous laissâmes donc nos gens en arriere, en leur ordonnant de nous suivre aussitôt qu'il leur seroit possible. Mais nous eûmes à peine marché six heures, quoique dans une steppe unie qui formoit une plaine parfaite, que nos relais se trouverent si las, qu'ils ne purent aller plus loin; il fallut donc arrêter en pleine campagne, pour laisser reposer les chevaux dans un

endro
avec
voitu
& no
au mi
notre
vâmes
nés;
notre
vent c
fort à
avec u
queue
tent in
vent à
les au
fâmes
à 9 he
yere,
Le ref
vingt-
Qu
avoit si
ou de
renonc
tre de
particul
Muller
ge le r
Nou
de Tse
par des
Bratskis
par le
étoient
tapissé
un affe
treillage
tout pr
endroit
les unes
gnent.
lokes,
bœufs.
ils n'on
plus, le

endroit où nous n'avions ni bois, ni eau, ni neige, ni fourrage. Il faisoit avec cela un vent si terrible, que nous n'osions pas mettre la tête hors de la voiture. Cependant après une petite halte, nous continuâmes de marcher, & nous parvînmes avec beaucoup de peine vers le midi à une Simowje, située au milieu de la steppe sur le ruisseau d'Orongoi. Là nous envoyâmes en avant notre interprete Bratski, pour nous tenir quelques chevaux prêts. Nous trouvâmes par ce moyen environ cinq cents chevaux Bratskis qu'on nous avoit amenés; nous prîmes ceux qu'il nous falloit, & nous en laissâmes en arriere pour notre suite. Les Burætes de ce canton n'ont point de métier, & ils ne vivent que de leurs bestiaux, comme ceux de Balachansk; cependant ils sont fort à leur aise, & il y en a parmi eux qui ont jusqu'à mille bêtes à laine, avec un grand nombre de bœufs & de chevaux. Tous leurs moutons ont la queue extrêmement large, comme ceux de Calmouquie. Les Burætes montrent indifféremment les chevaux, les bœufs ou les vaches, selon qu'ils se trouvent à leur portée, & vivent d'ailleurs avec autant de mal-propreté que les autres nations payennes. Le 30 vers les 3 heures du matin, nous passâmes à *Sui*, village situé sur les bords du Selenga, & nous fûmes rendus à 9 heures dans la ville de *Selenginsk*. Nous y trouvâmes M. de la Croÿere, qui y étoit revenu depuis quatre jours de son voyage de Nertschinsk. Le reste de notre suite & nos instrumens n'arriverent que le lendemain, & vingt-quatre heures après nous.

QUELQUES jours après notre arrivée à Selenginsk, nous apprîmes qu'il y avoit sur la riviere de Tschikoi un *Taischa* ou Prince de la religion Mongole ou de Dalmi-Lama, qui lui-même avoit été prêtre Mongole, & qui ayant renoncé à la prêtrise, pour pouvoir se marier, avoit encore avec lui un prêtre de cette religion. Nous crûmes pouvoir apprendre d'eux beaucoup de particularités de la religion Mongole, & pour cet effet nous résolûmes, M. Muller & moi, de leur aller rendre visite. Nous partîmes pour ce petit voyage le 11 Avril, accompagnés d'un interprete Russe & d'un interprete Mongole.

Nous marchâmes le long du Selenga jusqu'à l'embouchure de la riviere de Tschikoi. De-là nous tournâmes à gauche, & nous prîmes notre route par des montagnes de sable. Nous rencontrâmes en chemin deux jurtes de Bratskis, qui appartenoient au même homme. La plus propre étoit habitée par le maître & par sa famille; l'autre l'étoit par ses domestiques. Elles étoient rondes toutes les deux, & garnies tout autour d'une sorte de lambris, tapissé de wœlokes blancs, étoffe que ces gens-là font eux-mêmes. C'étoit un assemblage de lattes clouées les unes sur les autres, qui ressembloit à un treillage. La jurte étoit composée de plusieurs de ces assemblages, posés tout près les uns des autres. Lorsqu'il s'agit de transporter les jurtes d'un endroit à un autre, toutes les lattes qui étoient dans une direction oblique les unes à l'égard des autres, étant repliées, deviennent paralleles & se joignent. Un lambris ainsi rassemblé tient fort peu de place. On ôte les wœlokes, on plie les treillages, & le tout est chargé sur des chevaux ou des bœufs. Le déménagement est bientôt fait; car la jurte une fois détendue, ils n'ont guere à transporter d'autres meubles que deux ou trois caillès au plus, leur plus grande richesse consistant en chevaux, bœufs, moutons &

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

chevres. Un Burate ne reste guere plus d'un mois dans le même endroit. Quand ses bestiaux ont mangé tous les environs de sa demeure, il choisit un autre terrain. Nous entrâmes dans la principale jurte, & nous y trouvâmes un Burate avec sa femme, deux filles, un enfant, un agneau de trois jours, trois veaux & un chien; c'étoient-là tous ses commensaux & ses animaux favoris. La femme n'avoit rien de particulier dans son habillement, & tout avoit un air fort mal-propre. Les filles avoient un collier de quelques rangs de corail jaune, & leurs cheveux pendoient en queues sur leurs épaules. A l'entrée de la jurte étoit un sac quarré de wælokes, sur lequel il y avoit une peau de furet; & tout auprès étoit attaché un *Onchon*, sorte d'idole, de laiton battu, longue de trois pouces. Il y avoit dans le sac plusieurs autres poupées faites de *solowka*, sorte d'étoffe de soie de la Chine, dans laquelle sont entrelassés des fils de métal. On avoit barbouillé sur cette étoffe quelques traits confus en couleur brune, pour représenter des visages, & deux petites boules de plomb en marquoient les yeux. Les bestiaux couroient en liberté autour de ces jurtes, & nous vîmes parmi eux un jeune garçon monté sur un bœuf qu'il menoit avec une bride passée dans ses narines. A peu de distance de-là, nous arrivâmes près d'un lac, dont les bords étoient couverts de cignes, d'oies, de turpans & de bécassès. On peut juger de quelle musique tous ces oiseaux nous régalerent. Le son que rend un turpan (*g*), ressemble à celui d'une basse de haut-bois; il formoit la basse du concert. De ce lac, après avoir passé par un terrain montagneux, par des sables & par une steppe, nous arrivâmes sur un fonds bas, appelé *Caravanoi-Lug*, champ bas de la caravane, parce que les soins qu'il produit sont pour l'usage de la caravane qui va à la Chine. Nous passâmes en cet endroit quelques ruisseaux très-rapides, & nous arrivâmes à 8 heures du soir à une Simowje, située sur le *Tschikoi*, où demouroit un Burate baptisé, que dans cette langue on appelle *Karinmi*. La lassitude & la crainte que nos voitures qui nous suivoient ne restassent trop longtems en arriere, nous obligerent de nous arrêter dans ce mauvais gîte. La chambre du Burate étoit assez commode; mais nous n'avions absolument rien à manger ni à boire. Nous nous déterminâmes à garder pour le lendemain notre appétit & notre soif, & nous nous couchâmes sur des bancs de bois; mais nous fûmes éveillés à une heure de nuit par l'arrivée de nos voitures, qui nous donnerent à souper. Le lendemain vers les 4 heures du matin, nous nous remîmes en route, & après avoir traversé un bois de sapins, nous nous trouvâmes sur une steppe, où nous vîmes venir au-devant de nous le Taischa, accompagné de son Gelun & de deux autres personnes de sa famille. Devant lui marchoient trois hommes à cheval, armés d'arcs & de fleches, & celui du milieu portoit un drapeau rouge. C'étoit un présent fait au Taischa par le Comte Sawa Wladilawitz Ragufinski, lorsqu'il passa dans ces cantons en qualité d'Ambassadeur de Russie. De chaque côté du drapeau étoit un soleil, avec ces mots Rus-

(g) Le turpan est de la classe des canards & des oies: il est presque entierement roux comme un renard, sinon qu'il a des plumes noires aux ailes & autour du croupion.

ses:
on lit
Godu
suivre
heures
L
proch
bien
Turqu
jurte,
gent
que d
haute
partie
loppe
des Br
cean c
ze fig
N
sur la
pourr
en to
une l
de fom
nu au
Le va
été o
il avo
pli fo
roit d
cipaler
une e
dans d
M. M
qu'il
avoit
te, ils
me te
noient
de dé
fini,
rassèm
d'un i
diffère
l'instr
penda
XX

ses: *Nikomu ne ustupajet*, c'est-à-dire, *Ne me cédez à personne*. Au bas on lilloit: *Vivat semper Augustus Peter Phioru Wjeroffuskoï Imperator*, 1727 VOYAGE EN
SIBÉRIE
1735.
Godu. Nous descendîmes de notre voiture, & nous montâmes à cheval pour suivre le Taïscha. Après quelques verites de marche, nous arrivâmes à 11 heures du matin à ses jurtes d'été, construites sur un fond bas de la steppe.

Le Taïscha nous mena d'abord dans la jurte du Gelun, qui étoit la plus proche. Elle ressembloit à toutes celles que nous avons vues; mais elle étoit bien plus propre. Elle étoit tapissée intérieurement tout autour de tapis de Turquie, & nous fûmes invités à nous y asseoir. Dans un des coins de la jurte, il y avoit des coffres ou cassettes de laque, plusieurs tasses à thé d'argent dorées en-dedans, & une lampe allumée. Sur une des cassettes de laque étoit un burchan ou idole de métal jaune, de plus d'un demi-pied de hauteur, & enveloppée d'une étoffe de soie, à l'exception de la tête & d'une partie de l'estomac qu'on avoit laissé découvertes. On nous permit de développer le burchan, pour l'examiner. Il avoit les jambes croisées à la façon des Bratskis. A côté de ces cassettes étoit suspendu au mur de la jurte un morceau carré de Solomjanka, entierement peint, où l'on distinguoit environ quinze figures ou personnages, en vénération parmi les Bratskis.

Nous eûmes avec ce Gelun ou prêtre Mongole un assez long entretien sur sa religion. Il étoit de la moindre classe de ceux de son ordre, ce qui pourroit faire présumer qu'il n'étoit pas des mieux instruits; mais il nous dit en tout la vérité. Il paroît que la religion Mongole ou de Dalai-Lama est une branche bâtarde de la religion Catholique. Il nous expliqua les attributs de son idole: elle représentoit, selon lui, le Fils du vrai Dieu, qui étoit venu au monde pour enseigner les hommes, & ensuite étoit remonté au ciel. Le vase plein qu'il tenoit sur ses genoux, signifioit que ce Fils de Dieu, ayant été obligé pendant son séjour sur la terre de vivre des bienfaits des hommes, il avoit promis des biens en abondance à tous ceux qui avoient toujours rempli son plat. Ce même Fils de Dieu avoit, disoit-il, une Mere qui secourroit dans toutes les adversités ceux qui portoient sur eux son image, & principalement les voyageurs. Il nous montra une de ces images, empreinte sur une espece de terre sigillée. Elle étoit couverte de feuilles d'or, enveloppée dans du coton, & enfermée dans un étui de cuivre. Le Gelun fit présent à M. Muller d'une pareille image de la Mere de Dieu, après s'être bien assuré qu'il n'en seroit pas un mauvais usage. Il nous ajouta, que le Fils de Dieu avoit un Pere & un Grand-Pere; que ce dernier étoit le principal; qu'au reste, ils ne connoissoient point d'autres Dieux, si ce n'est qu'ils révéroient, comme tels, les Lamas qui avoient saintement vécu, & ceux qui les gouvernoient avec justice. Le jour de notre visite étoit justement un de leurs jours de dévotion: c'est pourquoi la lampe étoit allumée; mais leur service étoit fini, lorsque nous arrivâmes, parce qu'il se fait toujours le matin. Pour rassembler ceux qui doivent assister au service, les valets de l'église sonnent d'un instrument qui a la forme d'un cromorne, & percé de trous qui forment différens tons. L'embouchure est de cuivre jaune; mais on ne peut jouer de l'instrument qu'au moyen d'un petit roseau qu'on y introduit. Quelquefois, pendant le service, le prêtre sonne de tems en tems d'une cloche qu'il tient

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

de la main gauche. On y bat aussi souvent un tambour qui, par sa forme, ressemble assez aux tambours magiques des nations payennes. Les mots les plus solennels qui se prononcent au service sont *Ommani podmuchum*, qui signifient, *Seigneur, ayez pitié*: c'est le *Gospodi pomilui* des Russes. A l'article de la mort, les prêtres donnent aux malades une sorte de pillules, que notre interprète comparoit au viatique des Catholiques. Ils ont aussi l'usage de l'encens qu'ils font brûler sur des charbons. Tout Mongole zélé porte en voyage sur lui, dans une petite boîte d'argent, de ces pillules & de l'encens, pour s'en servir au besoin. Les prêtres sont distingués des autres Mongoles par l'habillement: ils n'ont pas de houppe à leur bonnet, qui est tout plat par en haut; ils ne tressent pas non plus leurs cheveux, comme la plupart des séculiers; ils portent une espèce de rosaire au col, & c'est principalement ce rosaire qui distingue les moines & les religieuses; car la religion Mongole a cela de commun avec la Catholique, que certaines personnes s'abstiennent du mariage, ne mangent point de viande & font plus de prières que d'autres.

LES Mongoles, ainsi que les Catholiques, ont une hiérarchie ecclésiastique. Le Dalai-Lama est pour eux ce que le Pape est dans son église; il réunit en même tems le gouvernement ecclésiastique & le temporel. Il a un coadjuteur, appelé dans la langue Mongole *Kutuchta*, mais qui lui est soumis. Ils prétendent, suivant la tradition qu'ils ont reçue de leurs peres, que leur Dalai-Lama ne meurt jamais, c'est-à-dire, que l'ame d'un Dalai-Lama passe dans son successeur. On nous a découvert le secret de cette métempsycose. Les Tangutes, chez qui se trouve le siege des connoissances orientales, élèvent des enfans qu'ils tâchent de rendre capables de remplir la place de Dalai-Lama. Ainsi, lorsqu'il meurt un Dalai-Lama, ils font dire à celui de ces élèves qu'ils croient le plus capable de lui succéder, que l'ame du défunt est entré dans lui; le jeune Pythagore en est cru sur la parole, & reconnu pour chef de la religion. On nous assura qu'il se trouvoit souvent des imposteurs aussi fins que les Tangutes, qui, sans leur participation, se substituoient à ce ministère, en vertu de leur transmigration qu'ils soutenoient aussi bien que leurs élèves; ce qui occasionnoit bien des schismes. C'étoit à cause d'un pareil concours, c'est-à-dire, parce qu'il s'étoit trouvé deux personages qui se donnoient pour le Dalai-Lama, qu'il n'y en avoit point dans le tems dont je parle; les Mongoles n'avoient qu'un Kutuchta, mais qui, par son habileté, s'étoit peu à peu rendu immortel. Comme il voyoit qu'il étoit aimé, pour ne pas avoir de supérieur, il avoit trouvé le moyen de faire rejeter les deux concurrens, en sorte qu'on se passoit de Dalai-Lama. Le Gelun nous apprit encore que les Mongoles ne regardoient point les Burates comme de vrai-croyans, mais comme des gens uniquement attachés au diable, & qui ne se soucioient point du tout de Dieu: car, nous disoit-il, quoique les Tangutes aient, comme eux, leurs Schamans ou Sorciers, ce métier de Schaman n'a rien de commun avec la religion, & est méprisé par un vrai-croyant. Les Burates sont en effet aussi complètement payens que l'aient jamais été les hommes. Leur langue est Mongole: ainsi les prêtres Mongoles peuvent converser avec eux. C'est ce qui fait qu'ils en conver-

tissent
leur
D
un b
livres
satur
qui n
ché à
jurte
& no
voulu
un vi
sa sui
malgr
d'hive
mes d
heure
accom
au-de
mes l
5 heu
à 9 h
le. M
Mulle
toutes
en aur
mes d
coudr
Après
vers l
No
à la t
qu'il
viere
6 heu
du fo
ja-K
sage
& ell
entrou
Les d
ce n'e
vant
quent
pour
moye

tissent de tems en tems quelques-uns, & qu'ils en font de vrai-croyans à leur maniere.

DANS la jurte où nous fûmes instruits de toutes ces singularités, il y avoit un brasier, sur lequel étoit un grand chaudron de fer, contenant cinquante livres d'eau, & rempli d'une préparation de thé, que les Bratskis nomment *Jaturan*. On voulut nous en régaler, & l'on en remplit des tasses de bois qui nous furent présentées; mais nous demandâmes la permission de faire du thé à notre maniere & dans nos vases; ce qui nous fut accordé. De cette jurte, nous fûmes conduits à celle du Taischa, qui étoit aussi fort propre, & nous y prîmes notre thé. A peine y étions-nous arrivés, que le Taischa voulut nous régaler de mauvaise eau-de-vie, qu'il avoit fait chercher dans un village Russe du voisinage. Nous le remerciâmes encore, & il but avec sa suite son eau-de-vie dans de grands verres. Nous dinâmes dans la jurte, malgré les politesses du Taischa, qui nous invitoit à venir dans sa demeure d'hiver, à cinq ou six werstes au-delà. Pendant tout le tems que nous fûmes dans la jurte du Taischa, le Gelun ne nous quitta point; & lorsqu'à six heures du soir nous prîmes congé d'eux, ils eurent la complaisance de nous accompagner un bout de chemin, avec les mêmes cérémonies qu'en venant au-devant de nous. Nous marchâmes une partie de la nuit, & nous passâmes l'autre sur le bord d'un petit ruisseau. Nous en partîmes le lendemain à 5 heures du matin, nous repassâmes le Turpan-Oséro, & nous fûmes rendus à 9 heures près de la jurte des Bratskis, où nous nous étions arrêtés la veille. Nous en retrouvâmes le maître aussi poli que nous l'avions laissé; M. Muller obtint de lui toutes les idoles de soie que nous avions vues, & malgré toutes nos instances il ne voulut point prendre d'argent. Il nous dit qu'il en auroit d'autres de quelque Lama pour une couple de moutons. Les femmes de la jurte s'amusoient alors à coudre & à fumer tour-à-tour. Pour coudre l'étoffe, appelée kitaika, elles se servoient de fil de crins de cheval. Après avoir dîné, nous prîmes la route de Selenginsk, & nous y arrivâmes vers les 6 heures du soir.

NOUS fîmes bientôt nos dispositions pour le voyage que nous voulions faire à la frontière de la Chine; nous n'attendions plus que le dégel du Tschikoi qu'il falloit passer. Les glaces furent à flot dès le 19 Avril, & le 20 la riviere étoit nettoyée. M. de la Croyere sortit de la ville le même jour, à 6 heures du soir, & nous le suivîmes le lendemain 21. Vers les 8 heures du soir, nous nous trouvâmes vis-à-vis de *Srriekli* ou de *Petra-Pawloskaja-Krepoff*, & nous passâmes le Tschikoi avec tout notre équipage. Ce passage se fit avec une seule barque. On ôta l'avant-train de notre voiture, & elle fut placée dans la barque, de telle maniere que les roues de derriere entroient dans l'eau: deux rameurs suffirent pour ce trajet qui fut prompt. Les charrettes furent aussi placées dans des barques telles qu'elles étoient, si ce n'est qu'on en avoit dételé les chevaux, qu'on laissa passer à la nage, suivant l'usage de Sibérie. Le passage de cette riviere étant extrêmement fréquenté, on a voulu y construire un pont, ou du moins y tenir des radeaux, pour la commodité des voyageurs; mais la rapidité de l'eau a rendu tous ces moyens impraticables. Par la même raison, on ne risque guere ce passage par

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1735. EN un grand vent. La largeur de la rivière, dans l'endroit où nous la passâmes, n'a pas plus de soixante brasses. Nous nous arrêtâmes deux heures à Strielki, pour laisser reposer nos misérables chevaux, qui s'étoient fort fatigués dans les montagnes de sable; après quoi nous continuâmes à marcher.

LE 24 Avril au matin, nous arrivâmes à *Kjachtta*, où nous trouvâmes M. de la Croyere & sa suite, qui y étoient arrivés la veille. Nous fentîmes tous pendant trois jours une grande lassitude; cependant le chemin que nous avions fait depuis Strielki, n'avoit pas été fort fatigant, & la chaleur n'étoit pas extraordinaire. Quelques-uns se plaignoient de maux de tête, & deux hommes de notre troupe eurent une sievre ardente, dont ils furent heureusement bientôt délivrés. Nous observâmes sur le barometre, que, dans aucun des endroits où nous avons passé, l'air n'étoit pas aussi léger qu'il l'étoit à cette station: mais je ne déciderai pas, si c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la cause de notre indisposition commune.

KJACHTTA, ou *Kjachtinskoi-Krepost*, ou *Kjachtinskaja-Torgowja-Sloboda*, forme la frontiere de la Sibirie du côté des Chinois vers le Midi, telle qu'elle fut réglée en 1727 par le Commissaire Impérial, le Comte Sawa Wladislawitz Ragulinski. Cette frontiere étoit autrefois reculée jusqu'à la rivière de Bura, qui est environ à huit werstes au Sud: c'étoit au-delà de cette rivière que les Chinois recevoient les Ambassadeurs de Russie. Or il est certain que cette frontiere étoit beaucoup plus avantageuse aux Russes, que la nouvelle qui est arbitraire & tirée par la steppe à travers des montagnes, où l'on ne voit d'autres limites que des pierres élevées, appellées *majakes*, & marquées de quelques chiffres. Deux slobodes, l'une Russe, l'autre Chinoise, sont établies sur cette frontiere dans le terrain le plus aride, puisque c'est une misérable steppe qui ne produit rien; de sorte qu'on n'y trouve point de quoi nourrir ni abreuver les chevaux. Aussi tout y est d'une cherté extraordinaire. Un poulet coûte cinquante copeques; un agneau, cent vingt, & ainsi du reste. Les Russes en changeant leur frontiere, ont encore perdu un avantage considérable. On s'est donné beaucoup de peine dans ces districts méridionaux pour trouver une bonne mine de fer, & le tout inutilement; au lieu que le long du Bura, il y a des montagnes entieres remplies de mines de ce métal, qui non-seulement sont très-riches, mais qui fournissent encore du fer excellent.

LES slobodes sont bâties depuis 1727: La slobode Russe est au Nord, & l'autre au Midi; elles ne sont qu'à cent vingt brasses l'une de l'autre. Entre les deux stations, mais plus près de la slobode Chinoise, on voit deux colonnes de bois élevées d'environ une brasse & demie. Sur celle qui est en-deçà, on lit cette inscription: *Rossiiskoi Kraitorgowoi Slobodis*; „ Slobode du Commerce de la frontiere Russe; sur l'autre, qui n'en est éloignée que d'une brasse, on voit quelques caracteres Manfures & Chinois.

ENTRE les deux slobodes, dans les montagnes, il y a des gardes posées pour empêcher de part & d'autre que personne ne viole les frontieres.

LA slobode Russe forme un quarré, entouré de palissades, de six bastions & d'un fossé: elle a une porte du côté du Nord, une autre du côté du Midi, & du côté de l'Occident trois guichets vers le ruisseau de *Kjachtta*, sur

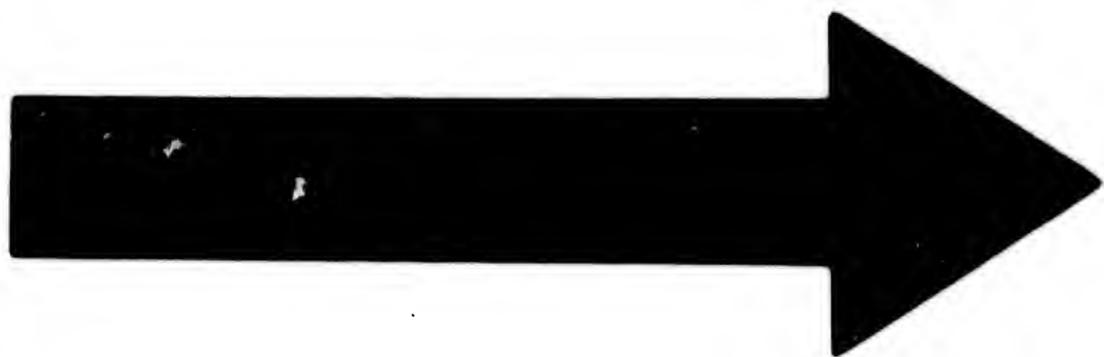
leque
ferme
struit
d'aut
march
large
une a

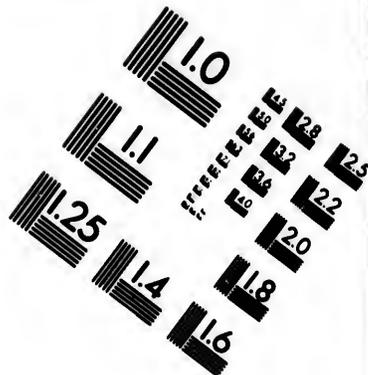
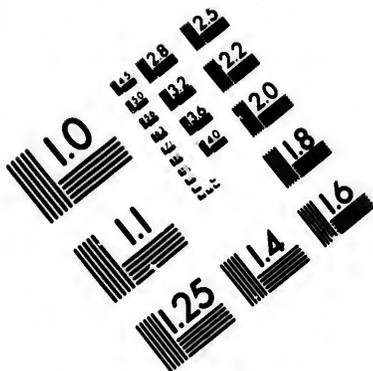
L
portec
tite p
quatr
ligne
Chaq
maga
biten
un b
ruelle
Il n'y
quatre
sieurs
c'est
gent,
charb
meron
ce qu
dans
gure n
idée c
fèrent
ce l'a
tent l
nouve
avec c
coup
en div
entrec
minan
remar
la rou
se qui
sont d
Qu
de la
leterie
Naim
mas d

lequel sont les deux slobodes. Près de la première, on voit d'anciennes cafernes abandonnées; & du côté Septentrional, quinze nouvelles cafernes construites en 1733, beaucoup plus commodes: les marchands Russes n'ont point d'autres logemens. Au milieu des anciennes cafernes est un magasin pour les marchandises, qui a quarante-trois brasses de longueur, & quarante-huit de largeur. Il y a aussi un magasin pour les vivres, une cave pour la bière, & une autre pour l'eau-de-vie, deux bains communs, une brasserie & un cabaret.

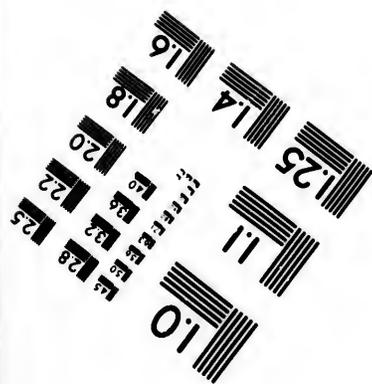
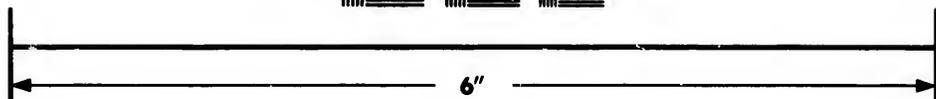
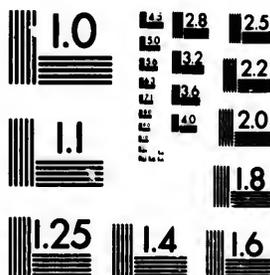
La slobode Chinoise n'est entourée que d'un simple ostrog. Elle a trois portes, au Nord & au Midi, deux guichets du côté du Kjachta, & une petite porte à l'Orient. Trois rues assez longues aboutissent aux portes, & une quatrième traverse toute la largeur de la slobode. Les maisons sont bâties en ligne droite; elles sont fort basses, & construites de bois & de terre-glaïse. Chaque maison a un ostrog particulier & deux chambres, dont l'une sert de magasin pour les marchandises, & l'autre de logement. La chambre qu'habitent les marchands, est fort petite; elle est presque entièrement remplie par un banc large & bas, qui ne laisse d'autre espace qu'une espede d'allée ou de ruelle de toute la longueur du lieu; mais tout y est d'une propreté ravissante. Il n'y a point de poêle: en-dehors & au-dessous de la chambre, on voit quatre niches où l'on allume du bois, & d'où partent des tuyaux qui font plusieurs contours au-dessous du banc. Ces tuyaux échauffent la chambre, & c'est sur le banc que les Chinois font tout ce qu'ils ont à faire; ils y mangent, y dorment, y jouent, &c. Ils ont toujours dans leurs chambres des charbons ardents, & sont habiles charbonniers. On ne trouve jamais de fumérons dans leur charbon, qui d'ailleurs est plus durable que le nôtre, parce qu'ils n'en font vraisemblablement que de bouleau. Ils ont communément dans leurs chambres une idole ou peinte ou sculptée, mais toujours d'une figure ridicule. Il n'y a dans leur slobode aucun temple qui puisse donner une idée du culte religieux qu'ils pratiquent. Les Chinois de cette frontière ne fêtent absolument d'autre jour que le premier Février, qui chez eux commence l'année, ce qui lui a fait donner le nom de *mois blanc*. Ce jour ils ôtent l'ancien calendrier de dessus la porte de leur maison, & en collent un nouveau. Au-dessus de leurs habitations, ils élevent de longues perches, avec des lanternes, qui sont allumées pendant toute la nuit, & ils font beaucoup d'illuminations. Ils s'enivrent aussi pendant tout ce mois, & le passent en divertissemens. Leurs jeux ordinaires sont les échecs & les cartes; ils s'y entêtent quelquefois si fort, que plusieurs marchands s'y ruinent. En examinant leurs ustensiles, la construction de leurs charrettes m'a paru digne de remarque. Leurs roues ont un essieu mobile, qui tourne en même tems que la roue. Au lieu de rayons, elles sont composées de deux bâtons de traverse qui se croisent, & qui tiennent par le centre à l'essieu. Ces charrettes sont de bois de chêne.

QUANT au commerce qui se fait ici, les marchands Russes y ont du drap, de la toile, des cuirs de Russie, de la vaisselle d'étain & toutes sortes de pelletteries qu'ils vendent en cachette. Les Chinois, que les Russes appellent *Naimanschin*, marchands, y apportent différentes soieries, telles que des damas de toute espede, des satins de toute qualité, du chagrin, des gazes, des





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
E 128 25
E 132
E 136 22
E 140
E 144
E 148
E 152

10
E 156
E 160
E 164
E 168
E 172
E 176
E 180
E 184
E 188
E 192
E 196
E 200

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

crêpes, une forte d'étoffe de soie sur laquelle sont collés des fils d'or, à l'usage des ecclésiastiques & des comédiens, des cotonnades de diverses sortes, des toiles, du velours, du tabac de la Chine, de la porcelaine, du thé, du sucre en poudre, du sucre-candi, du gingembre confit, des écorces d'oranges confites, de l'anis étoilé, des pipes à fumer, des fleurs artificielles de papier & de soie, des aiguilles à trous ronds, des poupées d'étoffe de soie & de porcelaine, des peignes de bois, toutes sortes de babioles pour les Bratskis & les Tunguses, du *zenzoing* (médicament Chinois), des bibles Chinoises, imprimées sur étoffe de soie, & d'autres garnies d'ivoire; des ceinturons de soie, des rasoirs, des perles, de l'eau-de-vie, de la farine, du froment, du poivre, des couteaux & des fourchettes, des habits Chinois, des éventails, &c (h).

VOILÀ les marchandises qui forment le commerce de cette frontière; & l'on voit que les marchandises Chinoises excèdent de beaucoup celles des Russes. L'intelligence de ceux-ci cède encore à la sagacité des Chinois: car les derniers sachant que les marchands Russes qui font le voyage de la frontière, ne cherchent qu'à se débarrasser de leurs marchandises pour pouvoir s'en retourner promptement, attendent qu'ils commencent à s'ennuyer, & les amènent par leur lenteur à se défaire de leurs marchandises au prix qu'ils ont résolu d'y mettre. Je voulus obtenir des Chinois quelques-uns de leurs médicaments, & je n'ai jamais pu m'en procurer. On ne peut pas non plus, quelques questions qu'on leur fasse, tirer d'eux les moindres lumières sur leur pays. Les Chinois qui viennent à Kjachta, sont de la plus vile condition; ils ne connoissent que leur commerce, & du reste ils n'en cedent point aux payfans les plus grossiers. Ils ont à leur tête une espèce de facteur, qu'ils appellent *Surgutschei*, ce qui signifie Secrétaire. Cet homme, qui est envoyé du college des affaires étrangères de Pekin, est changé tous les deux ans. Il discute non-seulement toutes les contestations des Chinois, mais encore celles qui surviennent entre eux & les marchands Russes; & dans le dernier cas, il agit de concert avec le Commissaire de Russie.

Situation &
description de
Troitzkaja-
Erepost.

LE 27, nous fûmes invités par le capitaine de la *Troitzkaja-Krepost*, & nous nous y rendîmes à cheval. Cette forteresse, qui est à trois werstes & demie de la station limitrophe, est située sur le ruisseau de Kjachta. Elle a été construite à l'occasion du voyage fait sur la frontière par le Comte Sawa Wladislawitz Raguzinski, pour le règlement des limites. C'est ce commissaire Impérial qui choisit l'endroit, & désigna la place du fort. Le ruisseau qui passe au milieu, est très-incommode l'hiver, parce qu'il déborde, & très-bourbeux pendant l'été. Dans la forteresse, au moyen d'une digue qu'on y a construite pour le faire renfermer, il fait aller un moulin. Les ouvrages de fortification consistent en un ostrog carré, de quatre-vingt-dix brasses de longueur & de soixante de largeur, en quatre bastions, en deux portes & en quelques chevaux de frise. Il y a dans cette forteresse une église, des lo-

(h) M. Gmelin a porté l'attention & l'exactitude jusqu'à marquer les noms Russes ou Chinois de ces marchandises. Il y a joint un tarif des prix, tels qu'ils étoient alors,

en 1735; mais comme il y a bien de l'apparence que les choses sont fort changées, il ne peut plus être d'aucun usage.

gemen
pagn
des r
clos
tiere.
qu'ils
Q
qui a
avoir
qu'au
eût p
M
main
est su
pointe
est-il
tro-
du C
bras g
quant
dont
vaux
mire
La ca
ont le
ravan
hanga
soldat
ciers
être l
aux in
La ga
régim
cents
N
ques,
rentré
L
Selen
viro
lui de
ron c
laque
de la
mens
burea

gemens pour les officiers, des casernes, des aubares, forte de cabanes accompagnées d'une chambre, un arsenal, des écuries & un bain. En dehors sont des maisons de soldats, avec un cabaret, & à une demi-werste de-là un enclos carré, où sont encore des casernes pour les soldats qui gardent la frontière. Ici les marchands qui vont & qui viennent, paient le péage, à moins qu'ils ne prennent des chemins détournés, comme il y en a quelques-uns.

QUELQUES jours avant notre départ de Kjachta, un marchand Russe, qui avoit eu pendant quelque tems la fièvre, mourut tout d'un coup, pour avoir avalé de l'arsenic. On m'assura que c'étoit ici le remède ordinaire; & qu'au lieu d'en mourir, il auroit, au contraire, été sûrement guéri, s'il n'en eût pris une trop forte dose.

M. de la Croyere partit le 6 Mai avec sa suite, & l'ayant suivi le lendemain, nous arrivâmes le 8 à *Strielka*. Ce poste est ainsi nommé, parce qu'il est sur une pointe de terre, entre le Tschikoi & le Selenga; *Strielka* signifie *pointe* en langue Russe. Ce lieu est un des meilleurs terrains du canton; aussi est-il depuis longtems habité par des payfans. La forteresse, nommée *Petro-Pawlowskaja-Krepost*, ou *Tschikoiskaja-Strielka*, est encore l'ouvrage du Comte Sawa Wladislawitz, qui l'a fait construire. Elle est située sur le bras gauche du Tschikoi, & consiste en un carré pallissadé, qui a cent cinquante brasses de longueur & cent quarante de largeur. Elle a quatre tours, dont deux sur la riviere sont jointes ensemble par des pallissades & des chevaux de frise, & les deux autres du côté des montagnes, vis-à-vis les premières. Il y a deux églises, celle de la forteresse, & l'église de la caravane. La caravane Chinoise a aussi ses logemens au-dedans du fort, & les soldats ont leurs casernes. Il y a de plus un magasin pour les marchandises des caravanes, avec un corps-de-garde, un magasin à poudre, un arsenal, & un hangar pour les voitures des caravanes. Les logemens des officiers, des soldats & des autres habitans sont hors de la forteresse. Les maisons des officiers ont été construites aux dépens de sa Majesté Impériale, & ce sont peut-être les meilleurs bâtimens de toute la Sibérie. *Strielka* est souvent sujette aux inondations du Tschikoi, mais non pas la forteresse, qui est plus élevée. La garnison, dont dépend la sûreté de la frontière, doit être composée d'un régiment entier; mais ce régiment, quand nous le vîmes, étoit réduit à deux cents cinquante hommes, le reste étant détaché ailleurs.

Nous dinâmes à *Strielka*, & après avoir passé le Tschikoi dans des barques, comme nous avions fait en venant, & des montagnes de sables, nous rentrâmes à 5 heures du soir à Selenginsk.

LA ville de Selenginsk, bâtie en 1666, est située sur la rive orientale du Selenga. Ce ne fut d'abord qu'un simple ostrog, selon l'usage du pays: environ vingt ans après, on construisit la forteresse qui subsiste encore, & ce lieu lui doit son accroissement. La ville s'étend le long de la riviere, & a environ cinquante brasses. Du côté de la riviere est une redoute, vis-à-vis de laquelle est la chancellerie. Du côté des montagnes, qui est opposé à celui de la riviere, il y a aussi des redoutes dans les deux angles. Outre les bâtimens de la forteresse, il y a cinq magasins à bled, un magasin à poudre, deux bureaux pour le tribut, & au-dessous un second magasin à poudre, un arse-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Situation &
de description de
Strielka.

Description
de Selenginsk.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

nal, dans lequel il y a cinq canons de fonte, dont trois appartiennent à la ville & deux au régiment, avec cinq canons de fer. Hors de la forteresse, il y a deux églises de bois, la maison du brigadier, le grand corps-de-garde, la chancellerie du régiment, l'hôpital, un magasin à poudre pour le régiment, deux magasins à bled, une cave pour l'eau-de-vie, quelques boutiques marchandes & deux cabarets.

LA rivière près de la ville est large d'environ deux cents brasses, il y a plusieurs isles & des bas-fonds. Les environs de la ville sont montagneux & stériles; mais à quinze werstes au-dessous, on trouve un terrain bon & labourable. Il n'y a presque point d'endroit près de Selenginsk, où l'on puisse faire paître les chevaux & cultiver des légumes. Une isle au dessus de la ville, appelée *Konnis-Offrow*, est le seul endroit qui produise de l'herbage; mais comme elle est sujette à être inondée, les habitans perdent souvent leurs récoltes. Il n'est pas d'usage dans la Sibérie d'améliorer un terrain, en y portant des engrais ou de la bonne terre. Celui dont les champs auroient le plus besoin d'amendement, aime mieux les laisser tels qu'ils sont & manquer de récoltes, que de vouloir se procurer par son travail ce que Dieu ne lui donne pas de lui-même; mais cette belle résignation n'est que pure paresse. On ignore encore en Sibérie l'usage de rendre l'obligation de son débiteur, lorsqu'on est rempli de la dette: les créanciers sont dans l'habitude de demander plusieurs fois leur dû, après quelque tems d'intervalle. Un paysan Bargoulin, qui avoit déjà payé deux fois la même dette, tua son créancier par précaution, pour le mettre hors d'état de la lui demander une troisième fois. Les Sibériens, en général, sont fort enclins à la friponnerie; ils préfèrent ce moyen d'acquiescer, plus expéditif & plus aisé, à tout le mérite du travail. Au reste, la maniere de vivre des habitans de Selenginsk diffère peu de celle des Bratskis. Ils mangent tranquillement ce qu'ils trouvent, & prennent surtout beaucoup de thé. Le Selenga n'est pas fort poissonneux; on y pêche des éturgeons, des truites saumonées & une autre espèce de truites, appelées *Lenki*, mais le tout en très-petit nombre. Les poissons qu'on y trouve le plus abondamment, sont les *Omuli*, espèce d'Ablette (*Alburnus*), qui monte vers la fin d'Août en grande quantité du lac Baikal, & dont les habitans font leur provision pour toute l'année.

Paresse des
habitans.

PENDANT tout notre séjour dans cette ville, nous eûmes beaucoup de peine à obtenir seulement du lait pour notre thé. Les habitans sont trop paresseux pour ramasser un peu de fourrage & pour nourrir leurs bestiaux. Ils les laissent courir l'hiver & l'été, pour chercher à paître où ils peuvent. Il y a dans la ville quelques boutiques, mais où l'on ne trouve presque rien; ils aiment mieux rester couchés derrière leurs poêles pendant cinquante-sept semaines, que de se donner la moindre peine pour gagner quelque chose. Enfin la cinquante-deuxième ils vont à Kjachta, & ce qu'ils y gagnent leur suffit pour vivre pendant l'année entière.

NOUS eûmes ici des vents de Nord presque perpétuels & très-violens, qui furent mêlés de quelques pluies; cependant les habitans nous disoient, qu'ordinairement les pluies y étoient fort rares avant le mois d'Août.

LE tems s'étant enfin mis au beau; l'ennui que nous faisoit éprouver notre inaction

inact
res
que
parti
j-kov
Nous
le, c
plus
tre g
ment
qu'au
orien
violer
carpé
vent
passa
ce qu
ler pl
la riv
nous
notre
& de
M. de
où il
dépar
avec
n'étan
rent f
& ce
ruisse
fé une
Nous
retard
seu
roient
gauch
Depu
dure
Le
largeu
tures
à not
il fall
rapid
bour
dans
XZ

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

inaction à Selenginsk, nous fit travailler avec ardeur aux préparatifs nécessaires pour notre départ. Nous chargeâmes nos ustensiles dans deux bâtimens que nous procura le Brigadier Buchholtz, à qui ils appartenoient, & nous partîmes le 23 Mai, vers midi. Nous laissâmes à Selenginsk l'étudiant Tretjakow, pour y faire des observations météorologiques pendant notre absence. Nous allâmes jusqu'au village de *Sai*, situé à seize werstes au-dessus de la ville, où nous dinâmes. Un vent violent du Nord nous empêcha de pousser plus loin ce même jour. Selon l'usage du pays, les bâtimens n'avoient d'autre gouvernail qu'une poutre, avec laquelle on ne peut gouverner un bâtiment que par un remis absolument inutile; il fallut donc rester tranquilles jusqu'au lendemain que nous arrivâmes à *Kiballina*, village situé sur le rivage oriental du Selenga, où nous dinâmes. Nous fûmes ensuite obligés, par la violence du vent qui étoit contraire, de faire halte vis-à-vis d'un rocher escarpé & sauvage, situé près de la rivière, & qui porte le nom de *Baran*. Le vent se calma sur les 7 heures du soir, & nous continuâmes notre route; nous passâmes devant *Aranfina D.* & nous nous arrêtâmes encore à 9 heures, parce que, malgré tout ce que nous pûmes dire, nos gens ne voulurent pas aller plus loin. Le 25, nous nous remîmes en route, & après avoir remonté la rivière d'*Uda*, nous arrivâmes vers midi dans la ville d'*Udinsk*, où il fallut nous apprêter pour le voyage de terre & rester deux jours tranquilles. Dans notre voyage par eau, nous avons passé devant un grand nombre de *simowjes* & de villages, situés sur le rivage occidental du Selenga. Le lendemain 26, M. de la Croycere arriva aussi à Udinsk, & il continua sa route pour Irkutsk, où il avoit résolu de passer l'été. Il se pressa si fort, que nous apprîmes son départ aussitôt que son arrivée. Nous partîmes d'Udinsk au coucher du soleil avec les chevaux Russes & Bratskis qu'on avoit ramassés; mais les derniers n'étant point dressés pour le trait, donnerent beaucoup de peine, & ne purent faire plus de dix werstes. Ainsi nous n'avancâmes pas beaucoup ce soir, & ce ne fut que le lendemain à 7 heures du matin que nous atteignîmes le ruisseau appelé dans la langue Bratske *Nochon - Gorochon*, après avoir traversé une steppe. Ses bords garnis de saules, sont presque au niveau de l'eau. Nous y dinâmes sous une tente, & congédiâmes les chevaux Bratskis, qui retardoient trop notre marche. Nous atteignîmes à 5 heures du soir le ruisseau de Kurba, après en avoir passé plusieurs autres assez rapides, qui tiroient tous leur source de la chaîne de montagnes que nous avions à notre gauche, & sur lesquelles on ne voyoit que quelques sapins assez clair-semés. Depuis Udinsk, nous passâmes une steppe fort unie & couverte d'une verdure agréable.

Le Kurba, qu'il nous falloit passer en cet endroit, ayant quinze brasses de largeur, étoit trop profond & trop rapide pour que nos charrettes & nos voitures ordinaires pussent le traverser. Comme nous n'avions point de barques à notre disposition, nous fûmes obligés de faire construire des radeaux, dont il fallut aller chercher le bois à deux werstes de-là; & pour remédier à la rapidité du courant, il fallut attacher à chaque radeau une corde, dont le bout tenu par plusieurs hommes sur chaque rivage, nous servoit à les diriger dans la traversée. Ce travail ne fut achevé que le 29 au soir. A l'égard

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.
Lac puant.

des chevaux, nous les laissons passer à la nage, selon l'usage du pays. Ce même jour nous fîmes encore cinq werstes; nous eûmes à droite un lac desséché, appelé dans la langue Bratski *Ummukei-Nos*, lac puant. Il étoit d'une couleur blanche, & sa substance étoit salée. Les Bratskis l'appellent *Gatschi*; ils s'en servent pour leur thé, qui, selon eux, acquiert un meilleur goût & devient épais. C'est une matière terrestre imprégnée d'un sel de cuisine lixivieux & de soufre. Nous atteignîmes peu après le *Kurbinskoi-Bær*, que nous traversâmes dans l'étendue de sept werstes. De-là nous marchâmes presque toujours sur des steppes unies, en passant quelques ruisseaux & quelques bras de l'Uda, sur les bords de laquelle nous arrivâmes à 9 heures du soir. Nous avions à gauche une montagne, appelée en langue Burète *Tutchaltu-Chadda*. Quoique nous fussions un peu courts de bois, nous nous y arrêtâmes. Nous vîmes pendant la nuit un feu qui paroïssoit éloigné; on nous dit le lendemain, que depuis trois ans on voyoit continuellement dans ce même endroit du feu pendant la nuit, & de la fumée pendant le jour: ce n'étoit autre chose qu'un terrain de tourbe enflammé, comme il y en a plusieurs dans ces cantons. Nous vîmes aussi près de nous quelques moutons élevés sur des poteaux, d'où nous jugeâmes que nous n'étions pas éloignés des jurtes des Bratskis.

Le lendemain matin, nous traversâmes une steppe stérile, où nous trouvâmes quelques tombeaux qui n'avoient pas encore été ouverts, & qui étoient environnés de gros morceaux de rochers élevés exprès. Nous passâmes aussi devant un lac, appelé *Kolpinnoje-Ojero* ou *Narang-Nor*, que nous laissons à notre gauche, & nous apprîmes qu'il y en avoit encore deux semblables & du même nom, situés du même côté, mais plus loin du chemin. Nous passâmes ensuite quelques ruisseaux & un bras de l'Uda; & à 10 heures du matin nous nous arrêtâmes, pour donner à manger à nos chevaux, près d'une montagne, appelée *Sannoi-Muis*, & en langue Bratski *Zurkuzu*, Montagne des Daims. Après avoir détaché quelqu'un au *Taischa Erinze*, pour lui notifier notre arrivée, nous continuâmes notre route. Nous avions fait environ douze werstes, lorsque le *Taischa* vint au-devant de nous à cheval, accompagné de quelques Burètes armés d'arcs & de fleches: il nous conduisit à ses jurtes, autour desquelles il y avoit des perches élevées, portant pour offrandes des moutons, dont la peau & les entrailles étoient ôtées. Nous entrâmes d'abord dans celle qu'occupoit le *Taischa* même. Il nous montra ses deux femmes, & nous offrit un régal que nous n'acceptâmes point, notre visite ayant un autre objet. Nous avions appris à Selenginsk que sa grand-mère, après avoir fait pendant plusieurs années le métier de forcieri, étoit parvenue au point que les Bratskis l'adoroient comme une divinité, & nous voulions la voir. Pour y parvenir, elle s'étoit procuré une statue de cuivre d'environ un pied de haut, qui avoit la figure humaine, & qui étoit extrêmement polie; de sorte qu'elle avoit un éclat étonnant, étant exposée aux rayons du soleil. Munie de cette pièce, elle annonça aux Bratskis qu'elle avoit appris par révélation, que Dieu descendroit dans peu sur la terre. Deux jours après, elle marqua le jour & le lieu où il paroïtroit. Elle proposa la chose avec tant d'éloquence, qu'il y eut une assemblée innom-

brab
à ch
perç
parit
se pr
frand
taika
tite f
com
telle
votio
nité
qui l
N
pas v
qui s
habit
& do
demi
ne qu
d'instr
ceaux
de tor
tes de
vâmes
locke
faire u
di par
d'en-
paroit
No
re. E
deuse
leges
kutzk
Il n'y
cunc
cantor
les id
aux au
que le

(1) V
toutes l
se, fab
idolâtre
meaux

vable de Bratskis qui se rendirent chez elle. Le jour étant venu, elle alla à cheval accompagnée de tout ce peuple au lieu indiqué. Lorsqu'elle s'aperçut que le soleil alloit se lever, elle dit tout haut, que le moment de l'apparition du Dieu approchoit, & que celui qui voudroit le voir, n'avoit qu'à se présenter à elle, comme il convenoit. Chacun vint donc lui faire son offre; l'un donnoit une zibeline, l'autre une piece d'étoffe de soie, de kitaika, &c. Après avoir fait sa recette, elle montra vers la montagne la petite statue de cuivre qu'elle y avoit secrètement exposée pendant la nuit; & comme le soleil en augmentoit l'éclat, ils s'imaginèrent tous voir une clarté, telle qu'ils n'en avoient jamais vue, & se prosternerent avec une extrême dévotion. La friponne s'en retourna en triomphe à sa jurte chargée d'une infinité de présens. La fourberie fut découverte peu après par Alexis Popow, qui lui avoit vendu cette figure, mais elle n'en perdit rien de son crédit.

Nous appercevions déjà dans sa jurte bien des choses que nous n'avions pas vues dans les autres, comme une quantité de babioles attachées aux murs, qui servoient à habiller les idoles, & quelques Kamas. Ce n'étoient pas des habits complets, mais de simples ornemens pour pendre autour du corps, & dont la plupart avoient à peu près un arschin & demi de longueur, sur un demi-pied de largeur. Nous fîmes ouvrir une caisse, qui étoit remplie d'une quantité prodigieuse de chiffons, dans lesquels se trouverent toutes sortes d'instrumens propres aux sortilèges, comme des pierres à fusil, de petits morceaux de pierre sanguine, d'autres de pierre noire, qu'ils appelloient *pierres de tonnerre*, & une sorte de petites pillules rouges, qui sembloient être faites de cire. Nous visitâmes encore un sac de wælockes (i), que nous trouvâmes dans un autre coin de la jurte. Ce sac étoit rempli d'idoles de wælockes de toutes sortes, & découpées de la manière la plus grossière. Pour faire une pareille idole, il suffit de découper un morceau de wælocke, arrondi par en-haut, & ensuite un peu plus étroit & allongé. La partie ronde d'en-haut désigne la tête, & on évuide un peu le bout d'en-bas pour faire paroître des jambes.

Nous nous fîmes conduire par le Taïscha dans la jurte de sa grand-mère. Nous y trouvâmes une femme de quatre-vingts ans, d'une figure hideuse. Nous la priâmes de nous faire voir quelque échantillon de ses sortilèges; mais elle nous dit, que depuis que Scholubow l'avoit fait venir à Irkutzk, elle n'avoit plus travaillé & que même elle n'en avoit plus la force. Il n'y eut pas moyen de la persuader, & elle ne voulut même entrer dans aucune explication sur ses cures, dont on contoit des merveilles dans tout le canton. Comme on nous dit encore, qu'il y avoit une jurte particulière pour les idoles ou Burchans, nous nous y fîmes conduire. Cette jurte ressembloit aux autres: il y avoit seulement dans un coin deux gros Burchans d'argent, que le commissaire des frontieres avoit achetés des Chinois pour cette vieille

(i) Wælocke est une étoffe épaisse, que toutes les femmes, dans les villages de Russie, fabriquent avec des poils de vache. Les idolâtres de Sibérie qui élevent des chameaux, les fabriquent du poil de ces ani-

maux. On s'en sert communément en Russie pour couvrir les planchers, lorsqu'il fait bien froid; le peuple les étend en guise de lits pour coucher dessus, & les idolâtres en couvrent leurs jurtes pendant l'hiver.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Description
de Jerawins-
koi - Ostrog.

forcière, & qui ressembloient aux poupées de la Chine. M. Muller, à force de bonnes paroles, ootint quelques idoles de wælockes, & un des ornemens décrits ci-dessus. Nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter-là plus longtems, & nous partîmes. Après avoir traversé pendant deux jours des steppes arides, & quelques petits bois de meleses & de bouleaux, & avoir passé ou côtoyé la riviere d'Ona, l'Uda & le ruisseau du Domna, marchant toujours entre deux chaînes de montagnes, qui s'étendent vers l'Est & l'Est-Nord-Est, nous arrivâmes sur les 9 heures du soir à *Jerawinskoi-Ostrog*.

Ce petit poste est situé sur le bord oriental du lac Malaja - Jerawnja, qui est très-poissonneux & large d'environ huit werstes. Hors de la forteresse, il y a une église, un cabaret & seize maisons. Les habitans ne connoissent point l'agriculture, & vivent presque en tout à la maniere des Bratskis. Leurs pâturages leur procurant de la viande sans peine, mais la pêche exigeant des filets & des barques, ils aiment mieux ne pas observer de carême, que de se gêner un peu pour se conformer aux usages de l'église Russe: aussi nous eûmes bien de la peine à les déterminer à prendre pour nous quelques poissons à la ligne.

Il falloit ici changer de chevaux, & l'ostrog n'en pouvant fournir que trente, on alla chercher le reste chez les Tunguses; ce qui nous força de rester jusqu'au 3 de Juin. Nous marchâmes tout le jour à travers la steppe & quelques petits bois; nous passâmes même sept fois le ruisseau de Domna, & nous arrivâmes sur les 10 heures de la nuit à *Udinskie-Werschini*, où sont quelques petites sources qui contribuent à former l'Uda, dont la principale est éloignée de six werstes vers l'Orient. Nous y couchâmes, & le lendemain nous traversâmes le petit & le moyen *Konda*, marchant à travers les bois dans un terrain pierreux, inégal & souvent marécageux, dont nos voitures souffrirent beaucoup; nous arrivâmes à 9 heures du matin au grand *Konda*, où nous fîmes manger nos chevaux. Quoique la source du *Konda* ne soit pas ici, mais à environ dix-sept werstes vers le midi, on appelle cet endroit *Kondinskie-Werschini*. Cette riviere se décharge à deux cents werstes de-là dans le *Witim*. De-là, de très-mauvais chemins nous conduisirent au lac *Schakscha-Osero*, que nous côtoyâmes pendant six werstes; nous arrivâmes à 7 heures du soir à la terre du couvent d'*Uspenskoi* de *Nertschinsk*, située sur le bord oriental du lac, & nous y passâmes la nuit. Le lieu n'est composé que d'une maison & d'une chapelle. Le village qui en dépend, en est à une werste & demie; & quoiqu'il soit situé sur le lac d'*Arachlei*, il est appelé *Schakschinskaja D.* Les payfans & ceux qui commandent dans le couvent, sont fort à leur aise, quoiqu'ils ne cultivent point la terre. Lorsqu'on leur demande d'où ils tirent leur entretien, ils répondent: „ nous avons „ des vaches, du lait, du beurre de la mere de Dieu, &c.” C'est la mere de Dieu qui leur donne tout. D'ailleurs les deux lacs, savoir le *Schakscha-Osero*, sur lequel est la terre du couvent, & l'*Arachlei-Osero*, qui est près du premier, sont si bien fournis de perches, de brêmes, de brochets, &c. qu'on est sûr de n'y jamais pêcher en vain. Si ces lacs ne fussent pas pour les approvisionner, il y en a trois autres, à peu de distance de-là, fort grands & fort poissonneux, qui sont, l'*Irginskoje* à droite, l'*Iwan* & le

Tassewo à gauche. Il n'y a pas plus de huit ans que ces cinq lacs tenoient ensemble par de petits bras qui s'étendoient des uns aux autres, & comme il y avoit aussi pour-lors une communication par un bras entre l'Irginskoje-Oséro & le Chilok, on pouvoit arriver par eau de Selenginsk dans ces cantons. Plusieurs années seches qui se sont succédées, & qui ont causé dans le pays une grande disette, ont desséché peu à peu tous les petits canaux de communication, qui pourront se rétablir dans la suite.

Sur les bords du Schakscha-Oséro, on trouve quantité de morceaux de mine de fer assez riche.

Nous eûmes à peine quitté ce lieu, que nous vîmes des deux côtés quantité de meules presque tous morts ou desséchés, au haut desquels nous aperçûmes beaucoup de nids d'oiseaux, les uns au-dessous des autres. Ces oiseaux sont appelés Baklans : ce sont des especes de corbeaux aquatiques. Les gens du pays nous dirent, que quelque frais que fût un arbre, il se desséchoit aussitôt qu'un baklan y faisoit son nid. Tous ces arbres en effet étoient ou desséchés, ou près de mourir. Mais il faudroit examiner, si ce n'est pas plutôt parce que ces arbres sont desséchés que les baklans y font leurs nids : ce qui seroit disparoître le merveilleux. Pendant l'hiver, ces oiseaux se retirent sur le lac Baikal, d'où ils ne reviennent qu'aux approches du printems (*k*).

Nous fîmes huit werstes dans une steppe pour arriver au mont appelé *Jablonnoi-Chrebet*, qu'il fallut passer. Le chemin sur ces montagnes n'étoit point rapide, mais rempli de grosses pierres, appelées dans le pays *Jabloki*, d'où elles tirent leur nom. Je remarquai dans les terrains bas de ce canton une espece d'arbres qui paroît y venir abondamment, & que les Russes du pays appellent pommiers (*l*). On trouve encore sur cette montagne les sources de plusieurs rivières, telles que le *Tschikoi*, l'*Ingoda* & le *Tschita*; elles sont aussi bien garnies de bois, ce qui en rend la vue agréable. Tout le canton qui est au-delà s'appelle *Daurie*. Ce même jour, à 10 heures du soir, nous parvînmes au village de *Serkowa*, situé sur un ruisseau appelé *Domna*, où nous nous arrêtâmes jusqu'au lendemain à midi. Nous allâmes de-là par une steppe un peu montagneuse, mais assez bien garnie, & nous arrivâmes vers les 4 heures après-midi à *Tschitinski-Ostrog* ou *Plotbischtscha*. Nous aperçûmes de l'autre côté de la rivière un terrain mêlé d'argile blanche, qui sert à faire les creusets nécessaires pour l'exploitation des mines d'argent : on l'appelle *Bieloi-Jar*.

Tschitinski-Ostrog est situé sur la rive gauche du ruisseau *Tschita*, qui, à une werste plus bas, se jette dans l'*Ingoda*. Il a deux églises, l'une pour l'été, l'autre pour l'hiver, huit maisons pour les Slufchiwies, & trois autres éloignées d'environ une demi-werste au-delà du *Tschita*. On y construit des radeaux, pour y descendre jusqu'à Nertschinsk. Il y en avoit huit préparés pour notre compagnie, & quoique cette voiture ne fût point de notre goût,

(*k*) *Corvus Lacustris, aquaticus*, Gess. *Mergus magnus niger*, Nonn. *Gulo*, Schwencck. *Phalacrocorax*, Var. *Corvus aquaticus*, Maxill. Charlet, Albin.

(*l*) *Crataegus ceras foliis floribus magnis*, Amm. stirp. var. Imp. Ruth. Icon. & Description. n. 274. p. 195. Tab. XXXI.

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1735. nous fûmes obligés de nous en servir, parce que le voyage par terre auroit été trop pénible.

NOUS partîmes le 8 à la pointe du jour; nous descendîmes l'Ingoda, & plusieurs de nos radeaux se brisèrent dans ce trajet. Nous nous amusâmes à pêcher des écrevisses excellentes, dont la figure faisoit peur aux travailleurs qui conduisoient nos radeaux. Nous passâmes devant plusieurs villages, dont les plus considérables étoient *Polowinnoi-Muis*; *Anadzikanskaja*, à deux werstes duquel est une cataracte; *Kaidalowa*, *Subarowa-Sainka*, *Worowskaja-Pai D.*, à peu de distance duquel l'Onon se jette par la droite dans l'Ingoda, qui prend alors le nom de *Schilka*; & *Sawatjewwa D.* où le Schilka est grossi par le ruisseau de Nertscha, sur lequel est bâti Nertschinsk, où nous arrivâmes le 17 au soir. Les bords de l'Ingoda ou Schilka sont assez bien boisés; ils offrent même quelquefois d'assez belles prairies & des terres propres au labour.

Description
de Nert-
schinsk.

LE fort qui donna lieu à l'établissement de *Nertschinsk*, a été bâti en 1658, sur la gauche du Nertscha. Il a quatre-vingt-cinq brasses de longueur, sur cinquante de largeur: il est aujourd'hui presque ruiné, mais on attendoit des ordres pour en construire un autre dans une situation moins exposée aux inondations. Cependant l'intérieur du fort est encore en assez bon état: on y trouve l'ancienne & la nouvelle chancellerie, la maison du Waywode, la caisse, un magasin à poudre bâti de pierre, un magasin de canons, un corps-de-garde, un magasin à sel, sept magasins de vivres & un arsenal. L'artillerie est composée de trente-deux canons de fonte de différens calibres & de deux mortiers. La forteresse n'a point d'église; mais dans la ville il y en a deux, une construite de pierre, & une autre de bois. On y voit aussi quelques boutiques de marchands, l'hôtel de ville, le bureau du péage, deux boulangeries & une brasserie. Le nombre des maisons bourgeoises monte en tout à cent cinquante; elles n'ont pas grande apparence, & depuis vingt à trente ans qu'il a été défendu à la caravane Chinoise de passer par Nertschinsk, cette ville n'a plus de commerce. Les femmes & l'ivrognerie sont à présent la seule occupation des habitans. Si quelqu'un perd sa maison par un incendie, il ne la fait pas rebâtir; si elle tombe en ruine, il ne l'étoit pas, & aime mieux l'abandonner. Il y a peu de familles qui ne soient infectées du mal vénérien; & comme ils n'ont aucun secours de médecins ni de chirurgiens, on en voit de si cruellement maltraités, qu'ils semblent des cadavres ambulans. Les Waywodes s'embarassent peu de remédier à ces ravages, & ne pensent qu'à bien faire valoir leur emploi. On en a vu ramasser, dans une seule visite de leur département, jusqu'à mille moutons, cent chevaux & quatre-vingts chamois, qu'ils avoient extorqués aux habitans. Il arriva, dans un des villages du district de Nertschinsk, qu'un Sluschiwie ayant volé un chamois à un marchand qui passoit, il l'offrit au Waywode en lui demandant le commandement d'un village. Le Waywode accepta la proposition. Deux jours après, le marchand alla trouver le Waywode, & lui prouva, tant par témoins qu'en désignant des marques imprimées sur l'animal, que le chamois que le Sluschiwie lui avoit donné, lui appartenoit; mais le Waywode garda le chamois, & le Sluschiwie resta commandant. Les Waywodes Russés sont les plus âpres, parce

qu'ils
Sibéri
yant
duise
L
deux
chem
Chin
cette
la ch
fit pe
de ce
stacle
il n'y
s'en r
ler u
veaux
vés d
un h
géogr
d'Uda
cile a
vorabl
pour
etoien
pays
de ce
fleuve
la cha
IL
homm
soi le
tés &
essenti
duire
re plu
& sûr
comm
d'hom
qui se
lui qu
nitions
par ur
ce, u
l'estim
ménag

qu'ils se fient sur les protections qu'ils ont à Moscou; au lieu que les officiers Sibériens n'étant point ordinairement de familles fort considérables, & n'ayant que quelque protection de hasard, qu'ils peuvent perdre aisément, se conduisent avec plus de modération.

Le Capitaine Beerings avoit envoyé dès l'année précédente à Nertschinsk deux géographes, pour découvrir sur les terres de l'Empire de Russie un chemin jusqu'à la source de la rivière d'Uda, sans toucher à la frontière de la Chine. Or, comme ils avoient besoin de gens qui connussent les endroits où cette rivière prend sa source, & qu'il ne leur fut pas possible d'en obtenir de la chancellerie de Nertschinsk, parce que ces entreprises ne sont d'aucun profit pour le Waywode, ils y restèrent dans l'inaction jusqu'au commencement de cette année, que M. de la Croyere y arriva. Il apprit d'eux tous les obstacles qu'on leur avoit suscités, & voyant que, malgré ses instances réitérées, il n'y avoit rien à espérer de la part de la chancellerie, il leur conseilla de s'en retourner. Mais Jerophei Firlow ayant indiqué à Selenginsk à M. Muller un homme qui connoissoit parfaitement les chemins, on envoya de nouveaux ordres aux géographes de se rendre à Nertschinsk, & ils y étoient arrivés deux jours avant nous. Nous avons nous-mêmes trouvé sur notre route un homme qui connoissoit le pays, & qui consentit à faire le voyage, & les géographes en amenèrent un qui connoissoit tous les environs de la rivière d'Uda: en sorte que l'expédition devint alors aussi aisée qu'elle avoit paru difficile auparavant. Enfin plusieurs habitans même de Nertschinsk, disposés favorablement par la conduite que nous avons tenue dans la Sibérie, s'offrirent pour ce voyage aussitôt qu'ils apprirent que nous dirigions l'entreprise. Ils étoient d'autant plus utiles, qu'ils devoient mieux connoître que personne le pays qu'on avoit à parcourir: car la montagne où il falloit chercher la source de cette rivière, ne pouvoit être que le *Stannowo-Chrebet*, situé entre les fleuves Lena & Amur; c'est la plus fameuse montagne de toute la Sibérie pour la chasse des zibelines & la plus fréquentée par les habitans de Nertschinsk.

Il est aisé de penser qu'un pareil voyage devoit être long; il falloit des hommes forts & robustes pour résister à toutes les fatigues, pour traîner avec soi les instrumens nécessaires, vivre comme on pouvoit dans des lieux inhabités & quelquefois supporter la faim pendant plusieurs jours. Il étoit encore essentiel que nos voyageurs fussent très-unis, & le chef devoit si bien se conduire, qu'en contenant ceux qui l'accompagnoient, il pût leur inspirer encore plus d'attachement que de crainte. Enfin l'espérance d'une récompense bonne & sûre devoit soutenir leur courage, & adoucir ou compenser même les incommodités, les ennuis & tous les accidens du voyage. Une compagnie d'hommes qui partent pour la chasse des zibelines, est composée de gens égaux, qui se choisissent eux-mêmes un chef, auquel ils promettent d'obéir. C'est lui qui leur dicte des loix, qu'ils sont obligés d'observer: il annonce les punitions & les peines attachées aux contraventions, & qui sont établies entre eux par un long usage. Un tel chef doit avoir acquis, par beaucoup d'expérience, une connoissance exacte de toutes les incommodités du voyage, & par-là l'estime de ses camarades; ce qui est la base de son autorité. Il fait si bien ménager les provisions de chacun & les siennes propres, qu'on ne se trouve

Voyage en
Sibirie.
1735.

jamais dans le cas de la dernière difette. Il punit dans l'occasion les contrevenans, & il est aidé par toute la compagnie, intéressée à maintenir les loix. Enfin, l'intérêt commun porte chacun d'eux à faire tous les efforts possibles pour procurer le bien de tous. Il y a sans doute une grande différence entre une compagnie de chasseurs & une compagnie de géographes; la dernière n'a pas le tems de prendre des zibelines: ainsi point de motifs d'intérêt. La compagnie doit obéir aux géographes, & opérer quand ils ordonnent. Le motif de l'obéissance ne peut donc être qu'une récompense considérable à la fin du voyage. Les géographes, de leur côté, doivent écouter ceux de leur compagnie qui ont des connoissances sur le pays qu'ils parcourent. Ils doivent les traiter avec douceur, & se plier à leur caractère; ce qui n'est pas toujours aisé. Un Waywode de Sibirie qui reçoit ordre de rassembler une pareille compagnie, en diffère l'exécution tant qu'il peut, fait naître la méfiance dans l'esprit des habitans, & leur inspire des craintes sur le caractère de ceux qui doivent conduire l'entreprise; enforte que les proclamations, faites par ordre de la chancellerie, pour indiquer les chemins, sont presque toujours sans effet. Nous sûmes, comme on l'a déjà vu, plus heureux. Nous dressâmes donc pour nos géographes des instructions fort amples sur tout ce qu'ils avoient à faire. Nous leur donnâmes les gens nécessaires, les bestiaux & autres provisions dont ils pouvoient avoir besoin, & nous fixâmes leur départ au premier Août, qui est la saison propre à la chasse des zibelines, parce que les grandes chaleurs cessent alors.

COMME cette expédition demandoit beaucoup de tems, que M. Muller n'avoit pas encore achevé ses recherches dans les archives de Nertschinsk, & que nous craignons de revenir trop tard, si nous voulions aller aux mines d'argent d'Argunsk, & y faire nos observations avec soin, il fut résolu que M. Muller resteroit à Nertschinsk, jusqu'à ce qu'il eût achevé son travail, que je prendrois le devant pour Argunsk avec peu de bagage, & qu'en attendant son arrivée je ramasserois tout ce que je pourrois de relatif à ses recherches.

PENDANT notre séjour à Nertschinsk, une partie de cette ville fut inondée. Le Nertscha, dont à notre arrivée les eaux étoient fort basses, grossit considérablement par les fortes pluies qui tomberent; la rapidité du courant étoit semblable à un trait d'arbalète. Mais c'étoit, nous dit-on, encore peu de chose en comparaison de quelques débordemens, où non-seulement la ville entière, mais encore toute la campagne qui est en-deçà du Nertscha, jusqu'au pied des montagnes, avoient été submergées.

AVANT mon départ, j'eus le plaisir de voir les sortilèges d'un Schaman des Tunguses. Vers les dix heures de la nuit il nous mena dans les champs & fit un grand feu, autour duquel il nous invita de nous asseoir en cercle. Il se déshabilla tout nud, & endossa sa robe de Schaman, qui étoit de cuir & garnie de toutes sortes d'instrumens de fer. Sur chaque épaule il portoit une corne de fer avec plusieurs aiguillettes, pour augmenter la terreur. Il n'avoit point de tambour, parce que le diable ne l'avoit pas, disoit-il, encore autorisé à s'en servir, & qu'il n'ordonne le tambour que quand il est résolu d'avoir une intimité particulière avec le Schaman. C'est même, ajouta-t-il, le chef des diables qui doit l'ordonner; car ces gens-là reconnoissent une hiérarchie

archie de démons & plusieurs ordres de diables. Chaque Schaman a les siens, & celui qui en a le plus, est le plus habile dans son art. Cependant plusieurs légions de ces diables subalternes n'ont pas, disent-ils, la vertu qu'il y a dans le petit doigt de leur chef. Ce fut par ces belles instructions que débuta le forcier Tunguse. Il se mit ensuite à courir au-dedans du cercle que nous formions, le long & autour du feu, & pendant sa course on entendoit la musique infernale que faisoient les ferremens attachés sur lui. Avant de commencer sa magie, il voulut nous rassurer; il nous pria de croire fermement ce qu'il répondroit à nos questions, & d'être persuadés que le diable ne l'avoit encore jamais trompé. Ce que nous craignons le plus, ce n'étoit point du tout le diable, mais les ferremens dont il étoit garni, & nous le priâmes seulement de ne pas trop s'approcher de nous. Il commença donc à faire beaucoup de sauts & d'hurlemens, & nous entendîmes bientôt des voix qui lui répondoient. Il avoit amené deux de ses acolytes qui s'étoient glissés dans notre cercle, & qui chantoient avec lui, pour être mieux entendus des diables. Après s'être bien démené, il voulut nous faire accroire qu'enfin les diables étoient arrivés, & il nous demanda ce que nous voulions savoir. Nous lui fîmes quelques questions imaginaires, comme nous avions fait à d'autres forciers de la même étoffe: mais il ne fit que nous convaincre de plus en plus de son ignorante imposture, & si nous en eussions été maîtres, nous l'aurions volontiers emmené avec nous aux mines d'Argunsk, pour l'y laisser à perpétuité.

Pour me rendre à ces mines d'argent, je choisîs le chemin le plus court; il fallut par cette raison me résoudre à aller à cheval, & à emporter sur des chevaux tout ce qui m'étoit nécessaire. J'emmenai avec moi le peintre Berkhaan, un étudiant, deux officiers des mines, deux tireurs & deux soldats, & je sortis avec eux de Nertschinsk le 29 vers midi. J'allai jusqu'à l'embouchure du Nertscha, où l'on déchargea les chevaux pour les laisser passer le Schilka à la nage, & je passai cette rivière dans une barque avec le bagage. De-là je traversai une plaine, où je vis un beau couvent, avec une église de pierre, situé sur un bras du Schilka. Cette plaine me conduisit à un moulin que l'eau du Schilka fait aller. Je passai le long de cette rivière, & toujours sur des montagnes à travers des bois épais de meleses, où souvent un cheval a de la peine à passer; je fis de cette manière quinze werstes, & comme la chaleur étoit excessive, je me reposois de tems en tems. Enfin j'arrivai avec tout mon monde par de très-mauvais chemins à *Udinskoi-Chrebet*; & lorsque nous fûmes au haut de la montagne, il fallut traverser quelques marais, ce qui nous embarrassa beaucoup. Cependant nous parvînmes à passer la montagne, & à la sortie du bois nous vîmes le village de *Lieffowka* devant nous. Nous le dépassâmes, & traversant une belle vallée, nous atteignîmes sur les huit heures du soir la slobode *Undinskaja*, située sur le rivage droit de l'*Unda*. Le lendemain à six heures du matin, nous partîmes avec des chevaux frais, & après avoir un peu longé l'*Unda*, nous passâmes cette rivière. Là se présentait au midi un chemin qui conduit à *Zuawhaitu*. Nous suivîmes la rive gauche de l'*Unda*, jusqu'au ruisseau que nous passâmes encore, & nous reprîmes notre route en marchant sur la rive droite. Nous traversâmes deux villages; & vers 11 heures du matin, nous atteignîmes celui de *Scholopugina*,

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

qui dépend des Sawodes d'Argunsk. Ici le chemin alloit toujours par une belle plaine; mais la chaleur fut encore plus grande que la veille: cependant, après avoir changé de chevaux, je continuai de marcher. A deux cents brasses ou environ de *Scholopugina*, je passai l'Unda pour la dernière fois; & à quelques werstes de-là, je la perdis entièrement de vue. Sur cette route, je passai encore le Turow, & quatre fois à l'Alaschir, trajet de six werstes; le chemin donnoit sur un terrain à tourbes fort marécageux. Nous montâmes ensuite à travers un bois épais de meleses, où l'on ne pouvoit faire dix pas sans trouver des arbres couchés par terre, & nous n'en vîmes le bout qu'au petit jour. Nous eûmes alors à droite le ruisseau Bunni, le long duquel nous marchâmes pendant dix-sept werstes à travers une belle campagne. Ce ruisseau passé, nous arrivâmes à minuit à *Bunskaja*, situé sur les deux ruisseaux de Bunni & de Gasimur. Un beau champ un peu élevé nous conduisit jusqu'à *Igdoscheskaja D.*, qui tire son nom du ruisseau *Igdoscha*, que le Gasimur y reçoit; à peu de distance de-là, je passai cette riviere, dont la largeur en cet endroit n'est que de quinze à vingt brasses, & j'arrivai par une steppe, tantôt marécageuse, tantôt sèche, vers 10 heures du matin à *Taina-Saimka*. A peu de distance de-là, il y avoit deux jurtes Tunguses, où je me rendis. Je voulois apprendre d'eux, quelle étoit la racine que mangent les Tunguses de Gasimur, & qu'ils appellent *muka*. On m'en apporta sur le champ de séches, & un instant après l'herbe même, que je reconnus d'abord pour une espèce de bistorte (*m*). Ils me dirent qu'ils ne se donnoient pas la peine de fouiller la terre exprès pour déterrer cette racine; que vers l'automne ils alloient dans les steppes chercher des marmotes, & qu'ils y trouvoient de grands amas de cette racine & de la *sarana*, dont ces animaux faisoient de grandes provisions pour l'hiver. Vers une heure après-midi, je repartis de *Taina-Saimka*; je fis neuf werstes dans une plaine, & environ autant sur une montagne, où le chemin étoit encore fort pénible & couvert d'arbres couchés par terre dans une épaisse forêt de meleses & de bouleaux; je traversai ensuite plusieurs petits ruisseaux, & une campagne admirable, émaillée des plus belles fleurs, jusqu'au ruisseau *Orkija* ou *Solonnischnaja*, que je passai encore. Je me remis en route vers 7 heures du soir. Après avoir traversé une plaine un peu marécageuse, bordée sur la gauche par des montagnes, & un petit bois de bouleaux, j'arrivai à 10 heures de la nuit à *Serentsui-Saimka*. Depuis le *Solonnischnaja*, je m'aperçus que dans ce trajet nous éprouvions alternativement un froid extrême & une grande chaleur. La route que j'avois tenue jusque-là, étoit marquée par des colonnes de werste en werste; je la laissai sur ma gauche, & le village de *Serentu*, d'où je fis venir des chevaux frais, resta un peu à ma droite. Le chemin continuoit toujours sur une plaine; j'y fis environ seize werstes, & j'arrivai au *Bolchoi-Serentsui*, où je m'arrêtai un peu. De cet endroit j'eus encore environ huit werstes de plaine; le chemin devint ensuite montagneux, mais garni de beaux bouleaux & de

(*m*) *Bistorta foliis ad oram nervosis, imis na minor, &c. Mess. Xen. Iliid. Sib. 243, ovalibus, superioribus linearibus, semine gl. p. 165. gartino. Hall. Helvet. 179. Bistorta monta-*

fleurs admirables. A la sortie du bois, je traversai un vallon de quatre werstes, & j'arrivai vers le midi aux Sawodes. Toute la route de Nertschinsk jusqu'ici étoit Sud & Sud-Est.

Les Sawodes d'Argunsk sont situés sur le ruisseau *Tufatchi*, dont la source est un peu éloignée, à quatorze werstes de la riviere d'Argun, & à six & demie du ruisseau Serebrenka, dans une vallée, entre deux chaînes de montagnes qui courent de l'Ouest à l'Est.

Les Sawodes sont composées, 10. d'une grande forge, dans laquelle est un fourneau à main pour fondre du fer; 20. de l'ancienne fonderie, où l'on voit six fourneaux fort élevés, & les débris de six autres. Dans deux des premiers, on se sert de soufflets de bois mis en mouvement par des chevaux. La construction de ces fourneaux tient de la maniere Allemande & de la Greque: ils sont plus hauts que ceux des Grecs, & plus bas que ceux des Allemands. La troisieme piece, est la cabane à cuisson, où il y a un fourneau de forme circulaire, voûté par en-haut à la maniere Allemande, muni d'un couvercle & muré. Le foyer a trois arschins de diametre; & avec ses parois ou murs, quatre arschins; on peut y expédier soixante à soixante-dix puds de plomb. On y voit encore un autre foyer à la maniere Greque, sans couverture, de figure ovale, ayant deux arschins de longueur, sur cinq quarts d'arschin de largeur, & un peu penché par en-bas, pour faire écouler la matiere. On y expédie vingt à vingt-cinq puds de plomb. D'un côté de la cabane, on a dressé un mur, sur lequel il y a trois petits foyers pour faire de l'argent brûlé, & un petit fourneau d'essai pour le cuivre. Dans cette même cabane, on garde le plomb qu'on doit séparer & les provisions de minéral. 40. Pour le rôtir, il y a quatre foyers construits en plein air, d'une demi-brasse en quarré, & entourés d'un mur, à l'exception d'une ouverture assez grande pratiquée au milieu, par où l'on met le bois & le charbon. 50. La nouvelle fonderie consiste en deux fourneaux élevés, construits à la maniere Allemande, & l'on fond dans tous les deux. Ce sont aussi des chevaux qui font aller les soufflets. Il y a encore de plus une église, une chancellerie, un magasin pour les matieres d'argent & de plomb qui appartiennent à la couronne, & pour tous les matériaux nécessaires aux travaux métalliques, enfin plusieurs maisons bâties pour les maîtres qui sont employés aux Sawodes.

Quoique la chancellerie de Nertschinsk eût eu connoissance de cette mine, dès l'année 1677, par un envoyé des Calmoucs, & que l'examen en eût été fait dans la même année, les véritables fondemens de ces Sawodes n'ont été jetés qu'en 1704 par trois Grecs, qui entreprirent de fondre la mine. Ils commencerent par suivre les veines que les anciens habitans avoient ouvertes. On trouva dans une montagne qui est à l'Ouest, à la distance d'environ cent cinquante brasses, une grande ouverture, & au-dessus un lien de traverse de beau minéral luisant, qu'on y avoit laissé exptès, pour empêcher l'éboulement des terres que cette traverse soutenoit. On avoit vraisemblablement tiré beaucoup de minéral de cette ouverte: car, dans tout ce canton, on ne trouve point d'autres veines entamées, quoiqu'on y voie quantité de scories. Un peu au-dessus de cette traverse étoit un conduit, au fond duquel on trou-

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1735.

voit encore des morceaux de minéral. On s'arrêta d'abord à ce qui frappoit le plus les yeux. On coupa la traverse, & les terres commencerent à s'écrouler. On présumoit trouver au-dessous encore plus de minéral; mais l'écroulement du rocher empêcha d'y pénétrer. Enfin, à force de sonder de haut en bas & de tous côtés, on découvrit en plusieurs endroits de la montagne, & particulièrement dans une mine à qui on donne le nom de *Troitzkaja-Jama*, des veines fort riches, dont on a tiré jusqu'à présent assez de métal, pour dédommager des dépenses que l'établissement de ces Sawodes ont causées. Les Grecs construisirent les Sawodes, & fondirent la mine à leur façon. Leurs fourneaux à fonte étoient bas, & leurs foyers de cuisson sans couverture; leurs soufflets étoient de cuir, & gouvernés par des hommes. Cependant il y eut des années où ils fondirent dix, douze, & jusqu'à quinze puds d'argent. Malgré l'imperfection de leurs travaux, quoiqu'il n'y eût-là personne en état de travailler ce minéral, & que tous les rapports des Grecs fussent si obscurs, qu'on ne pouvoit les entendre, leur fonte se faisoit à peu près de la même maniere qu'un forgeron Sibérien, qui n'a jamais rien vu faire en grand, fond le fer. En 1716, le Knees Gagarin, Gouverneur de Sibérie, découvrit, entre les prisonniers Suédois, un homme au fait des mines, nommé Pierre Dames, qu'il envoya pour exploiter celles de cuivre trouvées sur le Gasimur. Ce Suédois entreprit en même tems l'exploitation des mines d'argent: il examina tous les travaux qu'on avoit faits jusqu'alors; il en envoya un ample rapport au college des mines établi depuis, & y joignit son avis sur la maniere dont il falloit opérer dans la suite: Il crut que le minéral se trouveroit plus parfait, à mesure que l'on fouilleroit plus avant, comme on l'observe dans toutes les mines, & il forma d'après cette idée de bons projets, qui furent approuvés par le college des mines. Il construisit des conduits pour la décharge des eaux, & des galeries pour l'ouverture des filons, qu'il poussa de différentes manieres, jusqu'à ce qu'il eût atteint ces eaux; mais il vit alors que le minéral ne se découvroit pas ici comme en Suede & en Allemagne. Pendant ces opérations, il arriva un commissaire envoyé des Sawodes d'*Uk-Tufs*, nommé Burzow, qui proposa de retenir l'éboulement de la montagne par des caisses, & de reprendre les travaux d'en haut: car on voyoit évidemment qu'il falloit chercher le minéral près de la surface, plutôt que dans la profondeur. Les caisses empêcherent à la vérité la montagne de s'écrouler davantage: on fut même, par ce moyen, en état de recommencer les travaux, & l'on en tire encore aujourd'hui un peu de minéral, qui se trouve dans une matiere molle & terreuse, mais qui n'est pas extrêmement riche. Quoique les mines fussent alors assez mal exploitées, les Sawodes étoient déjà en très-bon état. Dames fit encore dans cette partie des changemens avantageux, & l'on reconnut bientôt que la maniere de fondre des Grecs étoit fort inférieure à la méthode Allemande. Comme on espéroit toujours découvrir de nouvelles veines encore plus riches, le college de Catherinenbourg donna ordre de construire, à la distance de trente-six werstes, sur l'Ischaga, avant sa chute dans l'Argun, une machine hydraulique, pour faire jouer les soufflets nécessaires à la fonte. L'ouvrage étoit commencé, lorsqu'on vit arriver un maître de mines, Allemand, nommé Hei-

den
tion
tion
de c
reste
les t
tie c
don
nes
mais
men
celle
mag
tout
dans
ches
pierr
fait p
rage
nes
l'espe
aussi
distri
terre
endro
les m
dans
aux i
abon
de re
qu'il
touch
la gr
de n
d'ap
avan
ble,

(n)
tures
& 17
nérai
ocre
ment
comm
espec
n'est
encor

denreich, qui étoit envoyé ici pour examiner l'état des travaux & les perfectionner autant qu'il seroit possible. Ce minéralogiste, fondé sur les observations qu'il avoit faites en Allemagne, jugea qu'il n'y avoit point d'espérance de découvrir de nouvelles veines, qu'il falloit fondre le minéral qui pouvoit rester & ensuite abandonner les Sawodes. En conséquence, on discontinua les travaux jusqu'à nouvel ordre; & pendant les années 1731, 1732, & partie de 1733, on ne fit que fondre ce qui se trouva dans les anciens foyers, dont il y en avoit déjà plus de mille comblés de terre. Le college des mines envoya en 1733 de nouveaux ordres pour reprendre encore les travaux; mais la plupart des bâtimens de ces Sawodes étoient ruinés; la digue commencée avoit été entraînée par un débordement des eaux de l'Argun, & de celles de la mine de Troitzki. Il fallut donc réparer tout cela, ainsi qu'un magasin dans lequel les habitans des Sawodes conservoient leur viande, & tout ce qui est sujet à se corrompre par le grand froid qu'on y ressent, même dans les jours les plus chauds de l'été. On a fait depuis de nouvelles recherches, & à douze werstes d'ici, on a trouvé le minéral renfermé dans une pierre dure; ce qui l'a fait abandonner. Mais dans le même endroit, on a fait pendant mon séjour l'ouverture d'un filon, dont le minéral promet davantage, parce qu'il se trouve dans une terre molle, comme dans toutes les bonnes mines d'argent de ce canton. C'est sur cette découverte que l'on fonde l'espérance des années suivantes. Ici la nature en général paroît se montrer aussi favorable dans la production de ces richesses souterraines, que dans le district de Kolywan. La mine se trouve immédiatement sous la surface de la terre, & est rarement bien profonde; on la voit souvent entassée dans des endroits que les mineurs appellent des *nids*. Ce n'est même pas toujours dans les montagnes qu'il faut chercher les métaux; ils se trouvent assez souvent dans les plaines qui sont entre les montagnes, quoiqu'on y soit plus exposé aux incommodités des eaux. Il est donc à présumer, que dans un canton si abondant en mines, on ne manqueroit jamais de minéral, si l'on faisoit plus de recherches; on ne peut pas même s'exposer à de grandes dépenses, puisqu'il n'est pas nécessaire de creuser à plus de deux pieds de profondeur pour toucher aux veines du minéral, qui ne sont pas, comme en d'autres pays, de la grosseur d'un pouce, mais de l'épaisseur d'une brassé. J'ai donc conseillé de ne pas faire cesser les travaux des Sawodes, & j'ai prédit qu'en travaillant d'après les principes que j'ai expliqués, on sera toujours en état d'entretenir avantageusement les Sawodes, quand même le profit ne seroit pas considérable, & que le minéral ne manquera jamais (n). Je n'exagère pas le pro-

(n) La suite a fait voir que mes conjectures n'ont pas été fausses. Jusqu'en 1741 & 1742 on a toujours trouvé assez de minéral pour la fonte. Il y a entr'autres un ocre de plomb, qu'on jettoit au commencement comme une terre jaunâtre inutile. Mais comme on a trouvé, dans cette terre, une espèce de noyau de la même terre, si ce n'est qu'il est plus rougeâtre, plus compact encore, & plus pesant, on a jugé qu'il mé-

ritoit d'être essayé par le feu. Il s'est trouvé que cette partie tenoit du plomb, de l'argent & même de l'or. On a fait aussi l'essai de la terre légère qu'on avoit jetée jusqu'alors comme inutile, & l'on a reconnu qu'elle tenoit les mêmes métaux, quoiqu'en moindre quantité: c'est pourquoi ce minéral est appelé *sumnitelnaja-ruda*, minéral douteux. Je ne parle pas d'une petite portion de fer qui s'y manifeste encore assez

Ff 3

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1735. fit, parce qu'en effet il n'y a pas dans ces cantons de ces belles montagnes, toujours plus avantageuses pour les productions métalliques, abondantes &

distinctement. Elle contient peut-être de l'antimoine, mais en si petite quantité, qu'on ne sauroit le démontrer. Cette terre donne un plomb fort grossier, qui, sans une addition de litharge, ne s'en va pas au test, & qui le disperse entièrement. Rôti même dans quatre feux, il ne change pas de qualité. J'ai parlé de cette circonstance à la personne qui m'avoit donné la première notion de ce minéral, en ajoutant que je croyois qu'il renfermoit un peu d'antimoine, parce que le régule, mêlé tant avec l'argent qu'avec l'or, produit les mêmes effets dans la coupelle. Il m'a fait savoir qu'on avoit en effet trouvé depuis, dans cette mine, de l'antimoine entremêlé de grains d'or dans un quartz d'un blanc jaunâtre, dont il m'envoya même un échantillon. L'or contenu dans ce minéral, est assez abondant pour valoir la peine & les frais d'en faire la séparation: car une livre d'argent fin contient deux ducats & demi d'or bien ductile & d'une belle couleur. Outre ce riche métal, les mineurs Saxons ont découvert, à quelques versets de l'ancienne mine d'Ildikun, un nouveau filon d'un beau minéral luisant, très ferme, mêlé d'un peu de gravier, qui contient deux onces d'argent, & plus de cinquante livres de plomb. Au commencement de 1742, on en avoit déjà tiré à la profondeur de plus de six brasses. Quant à l'ancienne mine d'Ildikun, dont je n'avois point de connoissance pendant mon séjour sur les lieux, & qui par conséquent étoit tout-à-fait tombée dans l'oubli, elle a été nouvellement rouverte. Jusqu'à ce tems (1742), on n'y avoit trouvé que la terre graveleuse, sans aucune trace de pierre; mais on y voit souvent aujourd'hui de petits échantillons durs, ronds & luisans, qui sans doute y ont été entraînés par les eaux. Ce minéral contient trois onces d'argent, & soixante-quatorze livres de plomb; mais à l'essai, il est presque aussi rude que l'ocre jaune dont j'ai parlé. Cependant l'argent qu'il donne, contient de l'or, à la quantité d'un ducat par livre d'argent. Jusqu'en 1747, que je quittai la Russie, j'ai appris que ce minéral n'avoit pas manqué. Pierre Dames étant mort en 1738, on y envoya de nouveaux minéralogistes Saxons, & entr'autres, en 1740, Jean-Corrad John, homme fort versé dans la manière d'essayer les mines & de les tra-

vailler en grand. Il introduisit d'abord la méthode de laver la mine, travail qui jusqu'alors avoit été absolument ignoré dans ces cantons, quoique très-avantageux pour certains métaux. On a déjà dit, que Pierre Dames avoit fait des changemens très-avantageux dans la fonte Greque, & que les grands fourneaux qu'il avoit construits pour cela, facilitoient bien ce travail. Mais il ne favoit encore rien lui-même des fourneaux courbes. Les fondeurs Saxons en firent bientôt voir la différence & les avantages. Dans quatre petits fourneaux que les Saxons trouverent à leur arrivée aux Sawodes, on expédioit, avec trente-deux chevaux & quatre machines, environ mille puds de minéral par semaine. A la place de ces quatre fourneaux, les Saxons construisirent deux fourneaux courbes, & dans une semaine, ils fondirent, avec seize chevaux & deux machines, mille deux cents puds de mine. Pierre Dames avoit aussi fait construire un foyer à la façon Allemande, pour la séparation du plomb & de l'argent; cependant il avoit préféré la façon d'opérer des mineurs Grecs, & on l'avoit conservée après sa mort jusqu'à l'arrivée des Saxons. Il en donnoit pour raison, que le foyer Allemand étoit trop grand pour séparer une petite quantité d'argent, & que les foyers Grecs étoient précisément ce qu'il falloit. Un foyer Grec n'est autre chose qu'un trou fait dans la terre, qu'on remplit de cendres: on mettoit par-dessus quelques rondins de bouleau, & l'on animoit le feu avec deux petits soufflets de main, jusqu'à ce que l'argent parût. On pouvoit expédier à la fois trente livres, ou un peu plus, de plomb, & il falloit douze heures pour cette opération. Le travail étoit dur & pénible, parce que la vapeur de la fumée de plomb (qui est surtout extrêmement forte dans celui des environs de l'Argun), ainsi que la continuité du feu, tourmentoient beaucoup ces pauvres gens pendant toute la journée. Les suites d'ailleurs en étoient funestes pour la santé. Les Saxons ont construit à leur manière un fourneau de séparation, sur lequel, par le moyen d'une machine que font aller des chevaux, ils expédient quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent puds à la fois, poussent l'argent à la cuisson dans quatorze ou seize heures au plus, & contiennent cependant moins de

durant
ne s'
ka,
men
tité.
abon
IL
j'y vi
ne ro
n'est
schin
kina
passé
mov
pour
au C
stes p
jarska
werth
tiskaja
foixan
le So
Il est
M. M
nuit à
dessus
riviere
core l
décha
va sur
chemi
provis
tin, il
trouva
Ofero
qui to

bois.
grands
vente
qu'on
presque
mes à
on ne
ges, il
connur
ils fire
tous ce

durables, que ne peut l'être un petit district couvert de quelques collines qui ne s'étendent pas au-delà d'une lieue. Il n'en est pas de même sur le Schilka, au-dessous de Nertschinsk: les montagnes y sont bien plus favorablement disposées; on y a trouvé aussi quelques minéraux, mais en petite quantité. Au contraire, dans les cantons de l'Argun, où les minéraux sont très-abondans, on ne voit nulle part des montagnes hautes & continues.

Il y a trois chemins pour venir de Nertschinsk ici: l'un est celui par où j'y vins à cheval, & qu'on fait aussi l'hiver en traîneau; l'autre est l'ancienne route des caravanes, qui ne diffère pas beaucoup de la première, si ce n'est qu'on peut en cas de besoin y voyager en charrette. On va de Nertschinsk par Uspenskoi-Monastir, Schiffkinskaja D, Borschowskaja D, Lukina D, & Kolobowaja D; ce qui fait cinquante-deux werstes, & l'on y passe l'Unda. De-là, on fait encore trente werstes par les villages de Dumowa & de Schelopugina. Vingt-trois werstes plus loin, on passe l'Unda pour la seconde & la dernière fois; d'où à quarante-neuf werstes on arrive au Gasmur, & au village de Kotkowa situé sur cette rivière. A quatre werstes plus bas, on passe le Gasmur, & à huit werstes de distance, est Krasnojarskaja ou Kalmakowa D, où l'on quitte le Gasmur. Après avoir fait six werstes, on arrive à Masjukowa D, & à soixante werstes plus loin, à Serenitskaja D; ainsi toute la route mesurée jusqu'aux Sawodes est de deux cents soixante-dix-huit werstes. M. Muller choisit la troisième route, qu'on appelle le Solonnaja-Doroja ou *Chemin de Sel*, parce qu'il passe devant un lac salé. Il est environ le double de celui que j'avois pris; mais on y va bien en voiture. M. Muller partit le 5 Juillet à quatre heures après-midi de la ville, & passa la nuit à Sabateewa D, sur le rivage méridional du Schilka, à dix werstes au-dessus de Nertschinsk. Le 6 à midi, il étoit à Olenguiskaja-Sloboda, sur la rivière d'Olengui, qui tombe dans le Schilka, & il y prit des relais. Il alla encore le même jour jusqu'à Makarewa D, sur le ruisseau de Makarewa, qui se décharge dans l'Onon, où il changea encore de chevaux. Le 7 à midi, il arriva sur la rivière d'Unda; il passa la nuit sur le Gurban-Guruchii-Nor (le chemin des trois lacs) au pied méridional du Lapatoschnoi-Chrebet, & il fit provision de bois dans la steppe qui commence-là. Le 8, vers 6 heures du matin, il atteignit la rivière de Turga, qui se décharge dans l'Onon, & il y trouva de nouveaux relais des Tunguses. Il arriva à midi près de Tschastie-Ofero, où l'on prétend qu'il y a soixante lacs. Il passa la nuit sur la rivière qui tombe dans l'Onon, & les Tunguses lui amenèrent encore des relais. Les

bois. Les mêmes ayant encore trouvé de grands amas de litharge, qui n'est point de vente dans le pays, parce que les balles qu'on en fond, par leur dureté, qui égale presque celles du fer, endommagent les armes à feu, & que par cette même raison on ne peut le travailler pour d'autres usages, ils firent l'essai de cette litharge & reconnurent qu'elle tenoit aussi de l'argent: ils firent donc repasser une seconde fois tous ces plombs, & en tirent seize livres

d'argent pur, dans lesquelles il y avoit six onces & demie de bon or. Après cette séparation, le plomb devint doux, tendre, & propre à être employé, tant pour les balles à fusil, qu'à toute autre chose. On étoit ainsi parvenu, en 1740 & 1741, à pouvoir fournir à la couronne, des mines d'argent d'Argun, vingt-six puds & quelques livres d'argent, & plus de vingt-sept livres d'or fin, qui furent envoyés à Petersburg.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

familles des Tunguses s'appellent ici *Namjeti & Doloti*. Le 9 au matin, il passa l'Uralenginskoi-Chrebet, où il fit encore provision de bois; & à midi, il arriva au pied oriental du Chrebet à Jike-Bulak. Il passa la nuit à Zagan-Nor. Le 10 à midi, il passa le ruisseau d'Urulengui, & après-midi, celui de Kurkirabach qui tombe dans le premier. Il y trouva des relais fournis par des Tunguses. Le même jour au soir, il descendit le Kurkira, & y passa la nuit. C'est dans ces cantons qu'est la famille des *Namjeti* d'Argun, devenus célèbres dans ces cantons par leur mutinerie, qui a fait construire l'Argunskoi-Ostrog. Le 11 à midi, M. Muller arriva au Nortubach, qui tombe dans le Werchnei-Borfa. Il passa la nuit sur cette rivière, près de l'embouchure par laquelle elle se décharge dans l'Argun, & il y trouva de nouveaux relais des Tunguses. Le 12 à midi, il étoit au Serednoi-Borfabach, qui se décharge aussi dans l'Argun; il y changea de chevaux, & le soir il poussa jusqu'au Kilgibach, à peu de distance & au-dessus du Jatchma-Gora. Enfin le 13 au matin, il arriva aux Sawodes. Depuis l'Un-la jusqu'au Kilgi, il n'eut devant lui que des steppes; mais de-là jusqu'ici le terrain étoit assez montagneux.

RÉUNIS ensemble, nous employâmes notre tems à faire les recherches nécessaires. Le 16, nous dépêchâmes l'étudiant Gorlanow par Nertchéinsk à Gorodischtsche D. On a déjà dit qu'il y avoit près de cette station, de l'autre côté de la rivière, quantité de tombeaux qui n'avoient jamais été ouverts. Nous espérons en tirer beaucoup de lumières pour l'histoire des anciens peuples de ces cantons; nous chargeâmes donc cet étudiant d'en faire ouvrir une bonne partie, de décrire exactement leur structure & leur intérieur, & après avoir achevé ses observations, de nous attendre à Tschitinsk. Ensuite, accompagnés de notre interprète & du peintre Berkhaan, nous nous mîmes en route pour Argunskoi-Ostrog, & nous laissâmes aux Sawodes le reste de notre suite. A six werstes & demie des Sawodes, nous passâmes le Serebrenkabach, & nous arrivâmes par de belles campagnes à Onochokaja & Olofschinskaja, villages tous deux situés sur l'Argun, & qui sont fort peuplés. De ce dernier village, nous passâmes la rivière d'Argun dans une barque, & nous laissâmes passer les chevaux à la nage. Nous entrâmes un peu dans les terres, pour examiner les noisettes qu'elles produisent en quantité, & dont l'arbre est beaucoup plus bas qu'en Europe. Les noisettes ne sont pas communes dans la Sibérie, & comme les noisetiers y sont plus petits que partout ailleurs, je comptois en découvrir une nouvelle espece; mais nous trouvâmes que c'étoit celle qui est commune à l'Allemagne, à la Russie & à d'autres contrées. Nous retournâmes ensuite au village. Nous avons fait neuf werstes, lorsque nous atteignîmes Kljutschewskaja D, où nous changeâmes de chevaux. Nous passâmes ensuite par les villages de Lugowskaja & d'Ischingskaja, où nous vîmes les restes des ouvrages hydrauliques qu'on avoit commencé d'y construire pour les fonderies; puis par Musurantowa, & après avoir descendu une petite montagne fort escarpée, nous arrivâmes le soir à Surowaja-Saimka. Ce village appartient à Pierre Dames, qui l'a bâti, & il nous invita à y passer la nuit. Les autres villages sont situés le long de l'Argun, & sont du district des Sawodes; ils sont tous beaux & considérables.

La

La
Suro
voir
ne p
stée
voist
qu'on
le se
Son
pour

L
ka, c
dont
celles
telés.
haute
cullier
est un
sembl
vienn
somb
arbres
d'une
dereu
des n
loin à
Mais
Russe
midi,
monta

JE
nomb
tout-
telles
woloj
à l'é
l'enfa
incur
mais
vu de
étoier

(o)
natis
Hort.
Rha
Cor
X

La Saimka de Dames est située à deux werstes de l'Argun sur le ruisseau de Surowa; elle est dans une situation très-agrable & assez élevée, pour n'avoir rien à craindre des inondations de l'Argun. Vers l'ostrog, ce n'est qu'une petite rivière de soixante brasses de largeur; mais quelquefois elle est enflée si considérablement par les eaux de pluie, qu'elle inonde tout le pays voisin, comme elle fit en 1718; dans d'autres tems, elle se dessèche si fort, qu'on peut la passer à cheval à gué, comme il arriva en 1731. En hiver, elle se gele souvent, & l'eau qui y reste ressemble à une décoction de thé-boe. Son eau a un goût acide; elle peut servir tout au plus pour la cuisine & pour abreuver les bestiaux.

Le 17 au matin, M. Muller se rendit à l'ostrog, & je restai dans la Saimka, où je m'amusai à herboriser. Je trouvai quantité de ces bouleaux noirs, dont les feuilles approchent beaucoup, par leur couleur & leurs veines, de celles de l'yeuse, espèce de chêne, sinon que leurs bords ne sont pas si dentelés. L'écorce ressemble à celle du sapin. Ces arbres viennent de la même hauteur que les bouleaux ordinaires; & ce n'est pas en effet une espèce particulière, puisqu'on en trouve en d'autres pays. De l'autre côté de la rivière, est une autre espèce d'arbres, tout-à-fait particulière à ces cantons. Ils ressemblent aux cerisiers à petites cerises noires que mangent les oiseaux, & viennent parmi eux; mais leurs feuilles sont plus longues, d'un verd plus sombre, & ont des veines presque aussi fortes que les feuilles de citronnier. Ces arbres portent des baies, mais elles n'étoient pas encore mûres. Le bois est d'une couleur rougeâtre: c'est pourquoi les gens du pays l'appellent *krafnojederewo*, arbre rouge, & *sanial*. Ils l'emploient, pour sa dureté, à faire des manches de couteaux (o). Je remarquai un arbrisseau qui ressembloit de loin à un jeune bouleau, & qui porte un fruit assez semblable à nos abricots. Mais la chair en devient dure en mûrissant, & on ne sauroit en manger. Les Russes de ces environs l'appellent *tschernostywo*, prunier de damas (p). Vers midi, je pris aussi la route de l'ostrog, & j'y arrivai par une plaine bordée de montagnes à gauche.

Je fus à peine arrivé dans l'ostrog, que je fus accablé de visites d'un grand nombre de malades, qui m'étoient adressés par Pierre Dames. Je fus ainsi tout-à-coup à portée de connoître les principales maladies de ces cantons, telles que l'épilepsie, le mal vénérien, & une maladie particulière, appelée *woloffez*, qui attaque très-fréquemment & les Russes & les Tunguses. Quant à l'épilepsie, ils pensent qu'à la première attaque du mal il suffit de couvrir l'enfant, sans le toucher, pour qu'il ne revienne jamais; mais qu'il devient incurable, si on le touche. Au reste, peu d'enfans meurent de cette maladie, mais ils la gardent toute leur vie. Le mal vénérien fait plus de ravage: j'ai vu des hommes & des femmes de tout âge, ainsi que des enfans, qui en étoient cruellement maltraités. Tout le district de l'Argun est si rempli de

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1735.

(o) C'est le *Rhamnus ramis spina terminatis, floribus quadrifidis, divicis*. Linn. Hort. Cliff. 70. Roy. Lugd. Bat. 224.

Rhamnus catharticus. Bauh. Pin. 478.

Cornus foliis citri angustioribus. Amm. l. c.

n. 278. p. 200. Tab. XXXIII.

(p) Feu M. Amman, l. c. n. 272. p. 192. l'appelle *Armeniaca betula folio & facie, fructu exsucco*, & il en donne la figure. Tab. XXIX.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

ces malheureux, qu'on ne les voit point sans frémir, en pensant aux suites funestes qui les attendent. Ils n'ont d'autre remède que de faire une décoction de l'écorce du peuplier ou du tremble blanc avec de l'alun. Or ce remède repercutif doit nécessairement faire rentrer le mal dans le corps, en sorte que les parties intérieures en étant plutôt attaquées, il en meurt un grand nombre, & que ceux qui n'en meurent pas, meurent une vie languissante, pire que la mort. Ainsi, quoique le pays soit un des plus sains & des plus fertiles du monde, les paysans, qu'on y a transplantés en grand nombre, meurent peu-à-peu; & ceux qui survivent sont tellement incapables de travailler, qu'ils se trouveront un jour dans le cas de mourir de faim, les années, comme on l'a dit, n'étant point également abondantes. Sans le commerce avec les Chinois, ils auroient été souvent fort embarrassés.

Woloffez,
maladie singulière.

Le *woloffez* est une maladie qui se manifeste d'abord comme un ulcère, & dont la matière se change en vers aussi déliés que des cheveux. Quelques-uns prétendent que ces vers proviennent des eaux qui en sont remplies. Ils s'attachent partout où ils peuvent, & surtout aux gens qui se baignent; ils pénètrent ensuite dans la peau, sous laquelle ils se glissent, pour ronger les chairs; ils y forment d'abord une tumeur qui produit des douleurs cuisantes, & ensuite un ulcère, d'où il faut que tous les vers sortent, pour pouvoir espérer une parfaite guérison. Le traitement de cet ulcère n'est pas moins singulier que le mal: on fait mettre, soir & matin, le malade dans de la lessive chaude, où l'on a fait infuser de la rue; ce bain fait sortir les vers: mais le malade doit bien se garder de les voir, parce qu'alors la cure ne réussit pas. On connoît si l'on s'est assez baigné par la cessation de la douleur que cause l'ulcère. Ceux qui négligent ce traitement, ont les ulcères les plus malins, qui s'étendent comme un cancer. De tous les malades qui vinrent me voir, il n'y en avoit qu'un seul attaqué de cette maladie, & je ne lui trouvai que l'ulcère. Comme il avoit en même tems la rougeole, on ne put pas le mettre dans la lessive, sans laquelle il étoit impossible de faire sortir les vers. Il y avoit trois ans qu'il étoit affligé de ce mal, & ses médecins Russes & Tunguses lui faisoient toujours entendre que les vers sortoient de l'ulcère; mais, pour ne pas retarder sa guérison, il n'osoit les regarder pour vérifier ce qu'ils disoient. J'examinai soigneusement ces sortes de vers: ils ont dans l'eau un mouvement très-rapide, avec la faculté de se retirer & de s'allonger extraordinairement. Au premier coup d'œil, on les prendroit en effet pour des cheveux animés, & quand on les considère de près, on trouve qu'ils appartiennent à la classe des vers composés d'anneaux; mais il faut un bon microscope pour les distinguer. Leur extrémité du côté de la tête paroît plus pointue & plus mince que le reste du corps, qui cependant est si délié, qu'il n'excede guere l'épaisseur d'un cheveu: ils ont ordinairement environ cinq à six pouces de longueur: ils sont d'un blanc-jaunâtre, ont une raie brune sur le dos, & les extrémités noirâtres: leur bouche m'a paru ressembler à la trompe d'une sangsue.

Nous étions curieux de voir les colonnes frontières que les Chinois posent chaque année de leur côté sur l'Argun. On dépêche tous les ans quelques officiers de la ville de Mergen & quelques autres de Peking, pour visiter

la si
gun
près
les a
inter
sâme
d'en
gueu
deux
de c
la C
l'enc
Alex
Chin
alors
étoit
peu
de l'e
comm
il y a
froid
puisq
demi
ve to
à la r
Je fis
peu é
fonde
au - de
de l'e
vant
L
réguli
s'élev
vemb
tems
vérifi
cause
ne, s
il y e
toient
A v
sauvag
par la
(4)
ve au

la frontiere. Ceux de Pekin partent de Zuruchaitu, ceux de Mergen d'Argunskoi-Ostrog, & leur voyage est arrangé de façon qu'ils arrivent à peu près en même tems sur les lieux. Ils se joignent alors, & font élever tous les ans deux nouvelles colonnes, sur lesquelles chaque député fait mettre une inscription, qui constate apparemment leurs opérations respectives. Nous passâmes la riviere en bateau, & nous la remontâmes à cheval pendant l'espace d'environ trois werstes. Nous y trouvâmes huit colonnes, chacune de la longueur d'une brassé, dont quelques-unes étoient renversées. Il y en avoit deux posées nouvellement, & c'étoient celles de l'année. Les inscriptions de ces colonnes étoient en caracteres Manfures, & peintes avec de l'encre de la Chine. Nous montâmes environ cent brassés plus haut, & nous vîmes l'endroit où étoit l'Argunskoi-Ostrog, avant le traité de paix que Fedor Alexiewitch Golowin, Ambassadeur de Russie, conclut en 1689 avec les Chinois. On voit encore très-distinctement aujourd'hui la forme qu'il avoit alors: car aussitôt après la conclusion du traité, il a été transporté, tel qu'il étoit, à l'endroit où il se trouve aujourd'hui. Il étoit bâti en quarré, & à peu près de la même grandeur que Jerawinskoi-Ostrog. Il y avoit du côté de l'eau, au lieu de mur, une chancellerie & un corps-de-garde. On a commencé de l'agrandir, tant en longueur qu'en largeur. Hors de l'ostrog, il y a une église solidement bâtie en bois & environ vingt habitations. Le froid est extrêmement violent dans ces cantons, même au milieu de l'été, puisque la terre ne dégele pas dans bien des endroits au-delà d'un arschin & demi de profondeur. Quand, depuis le 20 Juillet jusqu'au 6 Août, il s'élève tous les matins un brouillard, on n'a pas à craindre de gelée préjudiciable à la récolte; mais si ce brouillard manque une seule fois, il y a du danger. Je fis creuser un puits dans une maison de l'Argunskoi-Ostrog, qui étoit un peu éloignée de la riviere; on fit peu à peu dégeler la terre jusqu'à la profondeur de quelques brassés, & l'on étoit déjà parvenu à une brassé & demie au-dessous de la ligne horizontale de la riviere d'Argun; mais on ne put avoir de l'eau. Le 17 Juillet, le froid étoit encore au point de la congélation, suivant mon thermometre.

Le district d'Argun est sujet à un léger tremblement de terre, qui revient régulièrement tous les printems, & au commencement de l'hiver. La terre s'élève alors peu à peu & presque imperceptiblement jusqu'au mois de Novembre, où son élévation est d'environ un quart d'arschin, & dans le printems suivant elle s'affaisse peu à peu. Mais ce fait extraordinaire doit être vérifié par des observations bien exactes, avant de pouvoir raisonner sur la cause du phénomène. On m'a assuré qu'une caravane Russe allant à la Chine, se trouva dans les environs de la ville Chinoise de Naun, au moment où il y eut un tremblement de terre, avec une grande éruption d'eaux qui sortoient abondamment de la terre, sous la forme d'une poussiere fine.

AVANT notre départ de l'ostrog, on nous apporta une espece de sarrasin sauvage dont est rempli ce canton, & qui ne differe du sarrasin ordinaire que par la grosseur & par la forme de la graine (q). Comme nous avions un

(q) Cette sorte de bled sarrasin se trouve aussi dans le district de Krasnojarsk, où l'on prétend qu'elle a été apportée de la Calmouquie. On le plante maintenant près

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

meilleur quartier à Surowaja-Saimka, que nous n'en aurions trouvé dans tout l'ostrog, nous retournâmes au premier endroit & nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous revînmes aux Sawodes, où nous arrivâmes à six heures du soir.

Le 29, nous dépêchâmes les Sieurs Alexandre Iwanow, géographe, & Stephan Krascheninikow, étudiant, pour examiner un bain chaud qui sort d'une montagne sous la forme de ruisseau, près du Kira, qui se décharge du côté du Nord-Ouest dans la riviere d'Onon. Nous leur donnâmes les instructions, ainsi que les instrumens & tous les gens nécessaires, pour faire leurs observations, avec un guide, un interprete Tunguse, un soldat, un tireur & un mineur.

Nous quittâmes les Sawodes le 24 à 4 heures après-midi, en dirigeant notre route au Sud-Est, & nous arrivâmes par un chemin agréable, quoiqu'un peu montagneux, à 9 heures du soir au ruisseau Kilgi. A quatre werstes plus loin, en nous écartant sur la gauche, nous arrivâmes au côté méridional du *Jaschma-Gora*, montagne de jaspe, située sur un faux bras de l'Argun. Nous gravîmes cette montagne avec beaucoup de peine, parce qu'elle est fort rapide. Elle est toute composée d'un très-beau jaspe verd, mais fort entremêlé de cailloux, en sorte qu'on en trouve rarement des morceaux du poids de trois livres qui soient purs & sans crevasses. Si l'on en rencontre quelquefois des morceaux d'un ou de deux puds, pour peu qu'ils soient exposés pendant quelques jours au grand air, ils se fendent en long & en large. On s'est donné jusqu'à présent beaucoup de peines inutiles pour en tirer des blocs, dont on put faire des colonnes, des tables, &c. La montagne est semée de carrieres, d'où l'on a tiré abondamment de cette précieuse pierre.

Le lendemain à 7 heures du matin, après avoir passé le Nischaja-Borsâ, nous atteignîmes le Serednija-Borsâ. A 8 heures du soir, nous arrivâmes à Werchnaja-Borsâ, où nous passâmes la nuit. Nous y trouvâmes trois forciets & une forcieri, que M. Muller avoit fait venir, en passant pour aller aux sawodes. L'un d'eux avoit été nommé depuis peu, par le Waiwode de Nertschinsk, *Saïssan* (r) de la famille de Konot. Ces Schamans étoient affublés à peu près comme celui de Nertschinsk, d'un habillement garni de bandes de cuir, d'anneaux, de grelots & d'autres ornemens de fer. La Schaminka étoit distinguée des Schamans par l'habillement. Le sien étoit garni

de Krasnojarsk, & le gruau qu'on en fait a aussi bon goût que celui du sarrasin ordinaire. J'ai vu aussi de cette espece de sarrasin à Catherinenbourg, dans un jardin où il avoit été apporté de la Calmonquie. C'est le *Fagopyrum fructu aspero*, Amm. l. c. n. 241, p. 163. *Helxine caule erectiusculo inermi, foliis cordato-sagittatis, seminibus subdentatis*, Linn. H. Upf. p. 96. n. 1. Comme il est sauvage, les habitans des environs de l'Argun l'appellent *Dikuscha*, & ceux de Krasnojarsk lui donnent le nom Calmou-

que ou Tartare de *Kyrlyk*.

(r) *Saïssan* signifie en langue Calmouque & Mongole un *Noble*; mais ici c'est un préposé sur une famille. Par cette place, il a le droit de décider des petits différends qui peuvent survenir entre ceux qui composent la famille. Il semble que le Waywode regardoit cette espece de forciets comme des philosophes: ils sont du moins ordinairement les plus sensés de la nation & vraisemblablement les plus à leur aise.

Un grand nombre de plaques de cuivre jaune. Par derrière pendoient quelques longs rubans, & un grand cadenas de fer rouillé. Elle avoit aussi un tambour magique, & les Sorciers n'en avoient point.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Le Saïssan de la famille des Namjeti, qui passoit pour un esprit-fort, nous engagea à demander aux Schamans un plat de leur métier. Nous y consentîmes, & nous feignîmes de les consulter sur la maladie d'une personne de notre suite qui se portoit très-bien. Ils commencèrent aussitôt à entrer en enthousiasme, à crier & à sauter les uns contre les autres, comme s'ils vouloient se battre. La femme battoit en même tems son tambour. Ils voulurent nous persuader qu'il y avoit parmi nous une légion de diables. Ce prétexte n'étoit pourtant qu'un essai, pour voir lequel d'entr'eux auroit à ses ordres les diables les plus puissans. Le fort tomba sur un vieux sorcier de soixantedix ans, petit homme fort & trapu, & qui s'appuyoit de tems en tems sur un bâton. Il étoit regardé depuis longtems comme le plus grand sorcier de ces cantons, & il faisoit le métier depuis plus de cinquante ans. Il se vantoit qu'étant dans la force de son âge, il avoit eu jusqu'à cent vingt démons toujours prêts à ses commandemens; mais que maintenant il en avoit peu, parce qu'à cause de son grand âge il ne pouvoit plus soutenir leurs fréquentes visites. Après ce prélude, il fut question de la personne malade, dont nous demandions quel étoit l'état & les moyens de la guérir? Le vieux sorcier, après les préliminaires de la diablerie, s'approcha du prétendu malade, lui tendit successivement les deux mains, & prononça que sa maladie provenant du pays qui étoit mal-sain, il pourroit être guéri par l'usage de quelques herbes. La sorcière vint à son tour examiner le malade, lui regarda dans la main, & finit par dire qu'elle ne voyoit point la maladie. Un autre Schaman toucha de même à plusieurs reprises le faux malade; mais le coquin, après bien des simagrées, ne put s'empêcher de rire (ce que nous regardâmes tous comme un aveu tacite de son imposture), & il conclut comme la sorcière, dont il répéta l'expression. Comme il étoit déjà tard, nous dispensâmes le troisième sorcier de nous donner son avis. Nous voulûmes seulement voir comment le vieux schaman se passoit des fleches à travers le corps, ainsi qu'on nous l'avoit dit. Mais lorsqu'on l'eut poussé à bout, il dit en présence d'un assez grand nombre de Tunguses, que jusqu'alors il leur en avoit imposé, qu'il ne s'étoit jamais passé de fleches à travers le corps, mais à travers ses habillemens, & que ce n'étoit pas sa faute, si les gens de sa commune étoient des imbécilles qui croyoient tout ce qu'on vouloit leur faire accroire. „ Quand „ je fais ce tour, ajouta-t-il, je passe la fleche d'un côté de mon vêtement „ de peau; je me retrécis le plus qu'il m'est possible; je fais ensuite glisser „ la fleche autour de mon corps, & je la fais sortir de l'autre côté de mon „ habit; je tiens de ce côté-là dans une de mes mains une vessie qui contient „ du sang; pendant que je passe la fleche, je fais couler un peu de ce sang, & „ mes imbécilles Tunguses s'imaginent qu'il sort de mon corps”. Il confirma ce qu'il nous disoit par un essai qu'il fit devant nous. Comme nous le trouvâmes en si bonne disposition de nous découvrir ses impostures, nous voulûmes tirer de lui un aveu public, que tous ses sortilèges n'étoient que des friponneries; que lui & ses confreres n'avoient absolument point d'idée du

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

diabie, & que par conséquent ils ne pouvoient pas agir par lui. Mais comme un pareil aveu auroit fait trop de tort à son métier, il soutint toujours qu'il avoit à ses ordres un certain nombre de diables. Cependant les trois sorciers & la sorciere nous promirent de renoncer entierement à leur diablerie; pour nous en convaincre, ils nous offrirent leurs habits de cérémonie que nous acceptâmes & que nous payâmes bien.

ÉTANT aux Sawodes, on m'avoit parlé d'une source qui se trouve dans ces cantons & dont les propriétés sont fort singulieres. On disoit que les hommes qui en buvolent, étoient obligés de vomir, & que les bestiaux n'en vouloient pas goûter. Je trouvai bien à propos un Tunguse qui s'offrit de m'y conduire: je partis avec lui à cheval, accompagné d'un interprete & d'un soldat. Je vis cette source, d'où se forme un ruisseau qui se perd à quelque distance de-là. Après avoir fait toutes les observations & les expériences nécessaires, je trouvai que l'eau contenoit une grande quantité de vitriol de fer. Je rejoignis le même jour à Zuruchaitu notre compagnie, qui y étoit arrivée une heure avant moi.

Zuruchaitu, qui tire son nom du voisinage de la montagne du brochet, en langue Tunguse *Zuruchai*, a été bâti, ainsi que *Kiachta*, comme slobode frontiere, en 1728; mais il étoit difficile de choisir une situation plus ingrate. Il faut faire venir le bois de quarante-cinq werstes de distance; & à la moindre crûe de l'Argun, tout le pays est noyé. Aussi n'y a-t-il que la maison du Capitaine de bâtie; les Sluschiwies habitent de fort misérables cabanes faites de branchages de saule, comme celles des Tunguses, & en hiver ils se retirent dans les villages circonvoisins. Cependant, au printems, les soldats y font quelque commerce avec les Chinois, au moyen des pelletteries qu'ils achètent des Tunguses à très-bon marché.

LES Chinois plus avisés ne se sont pas pressés de faire construire leur slobode, quoique cela fût stipulé dans le traité des limites.

LE 27 Juillet, nous allâmes, M. Muller & moi, accompagnés du peintre Lursenius & d'un interprete, pour visiter les restes d'une ancienne forteresse abandonnée depuis longtems. Nous descendîmes l'Argun jusqu'à l'embouchure de la riviere de Gan; ensuite nous traversâmes une steppe, en tirant au Nord-Est, pendant dix werstes, & nous arrivâmes à une montagne, au pied de laquelle elle étoit située. Elle consistoit en trois enceintes quarrées, dont la plus grande étoit de trois cents brasses, & flanquée, sur chaque face, de six bastions. Après avoir tout visité, nous voulûmes aller jusqu'à la vraie frontiere; mais on nous fit observer qu'il n'y avoit pas de chemin réglé pour aller à Tschitiusk, & qu'il faudroit se passer d'eau pendant trois jours: en conséquence nous fûmes forcés de revenir à *Zuruchaitu*.

NOUS en partîmes le même soir, emportant du bois avec nous: nous avions l'Argun à notre gauche assez loin. Le lendemain matin, nous nous arrêtâmes près de quelques petits lacs, appelés *Norki*; & sur le soir, nous arrivâmes à *Kailassutinskoi-Majak*, où il y a une colonne frontiere, & une werste plus loin à *Kailassutinskoi-Karaul*, où l'on tient une garde depuis que les limites sont réglées. Elle est composée de deux Sluschiwies qu'on y en-

voie
Non
app
N
quoi
ceux
dele
s'ent
N
une
la si
Zur
mon
loux
qui
Slus
vivre
nous
werf
brass
se, l
morc
lettre
tous
sitan
men
ces
arbor
form
cend
mend
tits l
très-
l'une
mans
A
épro
de c
Nou
herb
N
tmes
par u
ne à
stes,
guns

voie de Nertschinsk, & de cinq Tunguses: ils vivent assez misérablement. Nous avons rencontré le long de l'Argun plusieurs petits forts abandonnés, appelés *Kiriens* en langue Tunguse & Mongole.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Nous vîmes distiller de l'eau-de-vie à la manière des Tunguses; mais quoiqu'il y ait quelque différence dans les instrumens qu'ils emploient, & ceux dont il a été parlé dans notre voyage de Kusnetz, je n'en ferai pas la description. Nous goûtâmes de cette eau-de-vie: elle étoit très-forte, & s'enflammoit aisément.

Nous nous réimmes en route à la pointe du jour, & nous arrivâmes par une misérable steppe, à 8 heures du matin, près de la dernière garde de la frontière, qui est aux environs de la montagne d'Abagaitu. La route de Zuruchaitu jusqu'ici alloit toujours au Sud-Ouest, entre deux chaînes de montagnes. Nous trouvâmes dans quelques endroits bas de la steppe des cailloux d'un blanc de lait, d'autres jaunâtres & rougeâtres, à demi-transparens, qui ressembloient à l'agate. La garde en cet endroit est composée de trois Sluschiwies détachés de Nertschinsk, & de dix Tunguses, dont la manière de vivre est la même que celle des Tunguses de Kailassutuinskoi. L'après-dînée, nous allâmes à cheval aux deux *Majakes* frontières, distantes d'environ deux werstes au Sud. Ces *Majakes* sont deux tas de petites pierres, hauts de deux brasses, sur une même ligne du Nord au Sud; l'un marque la frontière Russe, l'autre la Chinoise. A la *Majake* des Chinois, on voyoit quantité de morceaux d'étoffes attachés à des bâtons comme des drapeaux, & marqués de lettres Tunguses & Indiennes. On nous dit que les Mongoles y venoient tous les ans, & qu'ils se faisoient accompagner de quelques Lamas, avec l'assistance desquels ils célèbrent une cérémonie religieuse, qui les oblige d'amener leurs bestiaux avec eux. Cette cérémonie finie, les Lamas distribuent ces morceaux d'étoffe aux Mongoles, qui les attachent à des bâtons, & les arborent ici comme des drapeaux. M. Muller lisoit sur ces drapeaux cette formule souvent répétée: „ Seigneur, ayez pitié de moi!” De-là nous descendîmes la montagne, allant à l'Est jusqu'à la Kailarskie-Ustie, & au commencement de l'Argun. D'ici au *Dalai-Nor*, on trouve beaucoup de petits lacs, qui, dans la saison des pluies, se réunissent & n'en forment qu'un très-vaste. Le Kailar, qui vient de l'Est, se partage ici en trois parties; l'une se décharge dans le *Dalai-Nor*; une autre, dans un de ces lacs dormans; & la troisième, dans l'Argun.

Après avoir satisfait notre curiosité, nous retournâmes à Zuruchaitu, sans éprouver d'autre incommodité que celle que nous causoit la grande quantité de cousins, dont nous étions aussi tourmentés que sur les bords de l'Irissch. Nous ne trouvâmes, en général, dans la steppe que nous traversâmes, d'autres herbes que de l'ail & des échalottes sauvages.

Nous ne nous arrêtâmes à Zuruchaitu que jusqu'à minuit, & nous en partîmes par un beau clair de lune. Le lendemain à 8 heures, nous arrivâmes par une assez bonne steppe sur l'Urulenguir, ruisseau dont l'eau n'est pas bonne à boire, parce qu'il est rempli d'herbes. Après une traite de huit werstes, nous touchâmes au chemin qui va de Nertschinsk aux Sawodes d'Argunsk, & à 9 heures du soir nous arrêtâmes au ruisseau Kurkira, dont

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

nous avons suivi le rivage gauche pendant quinze werstes. Nous commençâmes ici à voir quelques faules; & dans les montagnes à droite, nous aperçûmes de grandes forêts, dont nous tirâmes de nouvelles provisions de bois. Ces steppes sont remplies d'une sorte de daims, appelés dans la langue du pays *dsherems*. Cet animal ne diffère du daim de l'Europe que par ses cornes, qui sont courbes & qui ne tombent pas à mesure qu'elles croissent. L'os du gosier leur grossit en vieillissant; de sorte que, dans les vieux *dsherems*, elle paroît au haut de leur col comme une grosse tumeur. M. Messerschmidt dit que cette sorte de chevre a de l'aversion généralement pour toute espece d'eau. Les Tunguses, au contraire, m'ont assuré, que, quand on poursuit ces bêtes sur la steppe où elles courent par troupes, elles passent souvent l'eau. De plus, le Brigadier Buchholtz m'a raconté à Selenginsk, qu'il avoit élevé un de ces animaux, & l'avoit rendu si familier, qu'il le suivoit lui & ses gens comme un chien, & qu'un de ses domestiques qui alloit souvent dans une isle du Selenga, l'ayant un jour emmené avec lui, l'animal se jeta de lui-même à l'eau, & le suivit à la nage: ce qu'il n'auroit certainement pas fait, s'il avoit eu naturellement de l'aversion pour l'eau.

Le lendemain à 6 heures du matin, nous nous retrouvâmes encore sur les bords de l'Urulengui, qui passé en cet endroit entre deux montagnes, appelées Murguzaki. De-là nous traversâmes une steppe sèche & remplie de salines, jusqu'à Zanga-Nor. Zanga-Nor veut dire *Lac-blanc*, & ce nom convient bien à celui-ci, qui paroît de loin blanc comme neige. Il a fort peu d'eau; mais elle est extrêmement salée, & son sel ressemble à celui de Glauber. Depuis Zuruchaitu jusqu'ici, nous pousâmes presque toujours à l'Ouest. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à une steppe toute pierreuse & presque entièrement couverte de quartz blanc. Le lendemain, nous arrivâmes avant midi au ruisseau Borsja, vis-à-vis & à sept werstes & demie au Sud d'un lac salé, fort célèbre dans ces cantons. Nous voulûmes nous y arrêter un peu, tant pour examiner ce lac, que pour voir une chasse de mules sauvages que devoient faire les Tunguses. Ce lac a environ trois werstes de tour, & s'étend du Nord au Sud. Nous n'y trouvâmes qu'une pellicule blanche qui surnageoit sur l'eau, mais le sel s'y forme en très peu de tems; car huit jours auparavant le géographe & l'étudiant que nous avions envoyés aux bains chauds, n'y en avoient pas trouvé, tant parce que les collecteurs de sel qui viennent de Nertschinsk & de Tschitinsk, avoient fait leur levée, qu'à cause des pluies abondantes qui étoient tombées. Ce sel, au reste, est bon & semblable à celui de cuisine. A peu de distance, & encore au Sud, est un autre petit lac qui produit aussi du sel.

Nous attendîmes pendant un jour les chasseurs que nous avions envoyés pour chercher des mules sauvages, *tschigitai*; ils revinrent le lendemain matin, sans en avoir trouvé, quoiqu'ils en eussent cherché jusqu'à la frontière de la Chine. Ils nous dirent, que la steppe en étoit souvent si remplie, principalement dans les années de sécheresse, qu'on les voyoit courir par troupes, parce qu'alors ils quittoient la Mongolie, leur patrie, faute d'y trouver de l'eau. Deux ans après, j'ai vu quelques-uns de ces animaux à Irkutzk. Ils ressembloient au cheval, mais leur queue étoit semblable à celle du bœuf;

leurs

leurs
légers
a don

L
bord
nous
Là,
ordon
vingt
le pa
les tr
terren
cette
mes.
fomm
leurs
diame

N
cendi
liere
n'espe
profon
après
mes a
le n'a
quel
parois
calcair

N
fité,
fatigu
tre gr
nous
notre
& ét
grotte
des p
que
les de
parois

N

(s)
ou un
Le no
n'a pa
ge de
X

leurs oreilles étoient fort longues, & leur poil d'un brun-clair; ils sont très-légers à la course. M. Messerschmidt, pour les distinguer de nos mulets, lui a donné le nom de *Mulus fertilis*.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

LE 5 Août au matin, nous continuâmes notre route. Nous passâmes d'abord le Borsja, & nous entrâmes dans le Soljana-Doroga, chemin-salé, qui nous conduisit le long du Borsja, en descendant pendant vingt-cinq werstes. Là, M. Muller & moi, nous nous séparâmes de notre suite, à laquelle nous ordonnâmes de pousser jusqu'à l'Onon, pour examiner un souterrain, situé à vingt werstes en tirant au Nord-Nord-Ouest. Cette grotte est fameuse dans le pays par les recherches que plusieurs particuliers ont faites, pour découvrir les trésors qu'on prétend qu'un certain Kotsheway Zaar (s) y avoit fait enterrer, il y a soixante ans. Nous prîmes toutes les instructions nécessaires sur cette grotte, dont on nous raconta bien des fables & nous nous y acheminâmes. Arrivés à la montagne où elle nous étoit indiquée, nous trouvâmes au sommet deux grottes, au lieu d'une. La vue en dehors en étoit effrayante: leurs ouvertures, qui étoient presque rondes, pouvoient avoir huit brasses de diamètre.

Nous entrâmes d'abord dans la grotte méridionale, dans laquelle nous descendîmes par un chemin fort escarpé, & garni partout d'une espèce particulière d'orties très-piquantes (t) & très-communes dans ces cantons. Nous n'espérions pas d'abord aller bien loin: car il y avoit d'un côté des eaux assez profondes, & de l'autre des glaces qui craquoient sous nos pas. Cependant, après avoir un peu sondé ces glaces, nous passâmes dessus. Quand nous fûmes avancés d'environ six orgies, la grotte devint tout-à-coup si étroite, qu'elle n'avoit qu'une très-petite ouverture du côté du Sud-Sud-Ouest, vers lequel elle s'étendoit; mais il n'étoit pas possible de pénétrer de ce côté-là. Les parois de cette grotte, ainsi que le reste de la montagne, étoient d'une pierre calcaire fort blanche & toute lisse par l'effet de l'eau qui passoit dessus.

Nous y restâmes plus longtems qu'il ne falloit pour satisfaire notre curiosité, parce qu'il y regnoit une fraîcheur admirable, qui nous délassa bien des fatigues que nous avions essuyées pour y arriver. Nous allâmes ensuite à l'autre grotte, située au Nord. Mais quelqu'envie que nous eussions d'y entrer, nous n'osâmes tenter l'aventure, parce que nous aurions évidemment exposé notre vie. Le seul endroit par où l'on pouvoit descendre avoit trente orgies, & étoit beaucoup plus escarpé que l'ouverture de l'autre: d'ailleurs, toute la grotte paroissoit au fond remplie d'eau; ce que nous reconnûmes en y jettant des pierres, & nous jugâmes de sa profondeur par la longueur du chemin que faisoient les pierres avant de tomber dans l'eau. Nous vîmes voler dans les deux grottes une sorte de pigeons sauvages, de la plus petite espèce, qui paroissoient y avoir leurs nids.

Nous rejoignîmes le même soir notre compagnie sur les bords de l'Onon,

(s) Zaar signifie en vieux Russe un Roi ou un Souverain qui commande des Princes. Le nom de *Kotsheway*; désigne un Chef qui n'a pas de demeure fixe & qui sans cesse change de camp, à peu près comme le Cham des Calmoucs, ou les Princes Mongoles.

(t) *Urtica foliis oppositis, tripartitis, incisis*. Linn. H. Upsal. 282. n. 1. *Urtica foliis profunde lactiniatis, semine lin.* Amman. Ruthen. p. 173. n. 249. T. XXV.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

près de l'endroit où le Borsja y décharge ses eaux. Malgré la précaution que nous avons eue d'envoyer préparer des radeaux pour le traverser, parce qu'il étoit enilé par les pluies, notre passage nous retint un jour entier. L'année précédente, la caravane Russe qui venoit de la Chine avoit fait des radeaux avec des peaux de bœuf; mais nous ne pûmes en faire autant. Pendant que l'on passoit notre bagage, nous nous amusâmes à entretenir un Lama, fameux dans le pays par ses connoissances en médecine & en chirurgie; mais toute sa science consistoit à appliquer les ventouses assez mal-adroitement, à lever les cataractes & à donner quelques remèdes pour les yeux. Il avoit une grosse ventouse de cuivre de la contenance de seize onces: il l'appliquoit, après avoir bien fait raréfier l'air, à l'endroit où il vouloit opérer. Pour toutes les maladies de la peau, comme dartres, gales, &c. il prenoit parties égales de plomb & de mercure, qu'il fondoit ensemble dans une cuillère de fer; il y ajoutoit autant de soufre en poudre remuoit bien ce mélange jusqu'à ce que toute la masse fût réduite en cendres, & l'humeçtoit avec du thé. Ses remèdes pour les yeux consistoient en deux poudres, l'une d'un brun jaunâtre, & l'autre blanche. La première n'étoit autre chose que des lames de cuivre, réduites en chaux avec du soufre. L'autre étoit composée de deux parties d'argent, & d'une de bronze, mêlées & fondues ensemble dans une cuillère de fer. Quand la matière étoit échauffée au point d'allumer une certaine racine qu'il y jettoit, il remuoit continuellement cette composition avec un petit morceau de fer, jusqu'à ce qu'elle fût calcinée. Il se servoit ainsi de ces poudres. Il délayoit la première dans du thé, & en faisoit distiller quelques gouttes dans l'œil malade. L'autre poudre, à cause de sa blancheur, étoit délayée dans du lait de femme. Il prétendoit que la chaux de cuivre étoit encore le meilleur remède pour faire pousser la petite-vérole; qu'elle servoit même de panacée dans toutes les maladies internes, & qu'elle évacuoit la matière peccante, tantôt par le vomissement, tantôt par les selles, tantôt par les voies insensibles. Pour l'opération de la cataracte, il employoit trois instrumens; un crochet, une aiguille droite, & un fer assez ressemblant par la forme à la lancette des maréchaux, appelée flamette. Le premier lui servoit à saisir la pellicule qu'il falloit enlever; il la perçoit avec le second, & la détachoit avec le troisième. Comme il préparoit lui-même tous ses médicamens, il fabriquoit aussi tous les instrumens de chirurgie dont il avoit besoin: ainsi ce prêtre étoit tout-à-la-fois médecin, chirurgien, apothicaire, faiseur d'instrumens, &c. Ce prêtre idolâtre étoit marié, & il buvoit beaucoup d'eau-de-vie, quoique l'un & l'autre soit expressément défendu à tous les Lamas. Il professoit la religion Indienne, & regardoit comme un grand péché de manger du bœuf, ou des poissons à queue rouge. Il fit présenter à M. Muller d'un manuscrit Indien, & d'une pièce d'étoffe, sur laquelle étoient peintes quelques idoles.

Il voulut nous accompagner jusqu'à Aruikbulak, source en-deçà des montagnes, où nous le quitâmes. Le lendemain matin nous traversâmes une steppe couverte de collines, & un petit bois de bouleaux jusqu'au ruisseau d'Agâ, que nous passâmes. Ce ruisseau coule de l'Ouest à l'Est & se décharge dans l'Onon. Depuis son embouchure jusqu'à la distance d'environ

quaran
par les
vre ven
Russes.
ce tems
abonda
mais q
que ici
tés pou

DE
reroit -
nufactur
établis
bonne
vre à ce
vre dan
feroit ce
Irkutzk.
marchan

DEP
Namjet
milles
toient
Nous p
steppe
vallée
montagn
nous att
que nou
rempli
de repos
rencontr
soir à
l'Ingoda
nous div
non bea
tion, av
chemin
préparés

LE
passâmes
des chev
des bois
Makew
commod
monticv

quarante werstes au Sud, on trouve quantité de mines anciennement entamées par les habitans du canton & par les Russes; le plus précieux minéral de cuivre verd & azuré est dispersé sur leur surface. Les ouvertures faites par les Russes, ont différentes époques, & les plus récentes sont de 1733. Depuis ce tems, on néglige ces mines. Le minéral qui est d'une grande beauté, est abondamment répandu dans de riches veines d'une grosseur considérable, mais qui ne poussent pas en profondeur. Cependant le plus nécessaire manque ici: il n'y a dans la proximité ni bois, ni eau, ni village, ni commodités pour en bâtir.

De plus, quand tous ces secours ne manqueroient pas, quel avantage tireroit-on ici de ces mines de cuivre? Il n'y a pas dans les environs de manufacture qui puisse en consommer beaucoup. Les Tunguses & les Russes établis dans le pays n'emploieroient pas la centième partie du produit d'une bonne mine, quand même ils se détermineroient à substituer des vases de cuivre à ceux de fer dont ils se servent. Enfin, si l'on vouloit exporter ce cuivre dans les districts les plus habités de la Sibérie, ou même en Russie, il en seroit comme du plomb qu'on a essayé de transporter des mines d'Argunsk en Irkutsk. On a trouvé que ce plomb y revenoit aussi cher que celui que les marchands de Russie apportoient auparavant dans cette ville.

DEPUIS l'Onon, nos conducteurs avoient été des Tunguses des tribus de *Nanjeti*, d'*Uljeti* & de *Balikagiri*; ils furent ici relevés par d'autres des familles de *Potschegirski*, de *Katagiri* & de *Guidselik*, qui la plupart portoient des bonnets de peaux de têtes de cerfs, où les bois tenoient encore. Nous partîmes le 9 d'Août à 3 heures du matin, & nous marchâmes par une steppe assez unie pendant l'espace d'environ vingt-cinq werstes, jusqu'à une vallée qui porte le nom d'*Argal*: „fumier de cheval”. Là commence une montagne, au pied de laquelle & au Nord coule le ruisseau *Tschjukiofs*, que nous atteignîmes à dix werstes de-là. Nous côtoyâmes aussi celui d'*Argal*, que nous passâmes deux fois avant d'arriver sur les bords du *Tura*, ruisseau rempli d'écrevisses, qui se décharge dans l'*Ingoda*. Après quelques momens de repos, nous continuâmes notre route par une steppe montagneuse, où l'on rencontre les ruisseaux de *Sagaldsur* & *Anadfiken*. Nous arrivâmes vers le soir à *Anandfikanskaja* ou *Usutuewa D.*, situé sur la rive méridionale de l'*Ingoda*. La quantité prodigieuse de bêtes fauves qui couroient par troupes, nous divertit beaucoup le long de la route. Nous rencontrâmes depuis l'Onon beaucoup de tombeaux entourés de grosses pierres, qui, par leur position, avoient de loin l'apparence de châteaux. Pour ne pas nous retarder en chemin, nous fîmes passer notre bagage dès ce même soir sur des radeaux préparés exprès à l'autre bord de l'*Ingoda*.

Le 10 Août, à la pointe du jour, nous nous mîmes en marche, & nous passâmes l'*Ingoda* assez promptement, parce que les radeaux étoient tirés par des chevaux. Après avoir fait sept werstes, en passant presque toujours par des bois de sapins & de meleses, nous arrivâmes vers six heures du matin à *Makewa-Saimka*; nous remontâmes le long de l'*Ingoda* par une steppe assez commode, où nous vîmes encore quantité d'anciens tombeaux, jusqu'à *Le-montiewa-Saimka* ou *Krutschinskaja D.*, où nous fîmes une halte. De-là

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

nous marchâmes par des bois continuels de sapins, par des montagnes pierceuses & fort incommodes pour les voyageurs, toujours en longeant l'Ingoda, & nous arrivâmes à 6 heures du soir à *Tschitinsk*, où toute notre compagnie se trouva rassemblée. Les deux étudiants Gorlanow & Krascheninikow, & le géographe Alexandre Iwanow, y étoient depuis six jours. Le premier, qui avoit été détaché pour aller visiter des tombeaux, en avoit fait ouvrir quinze de différentes formes, & n'y avoit trouvé que des ossements de chevaux. Le second & l'étudiant Krascheninikow, que nous avions chargés d'examiner les bains chauds de Kira, nous rapporteront que la chaleur de l'eau étoit telle qu'on pouvoit s'y baigner dès sa source. Les Tunguses en font usage dans toutes sortes de maladies, internes ou externes. Les Lamas, qui les accompagnent, leur indiquent les cas où ils doivent prendre ces bains. Les deux sexes ont leurs bains séparés. Les environs de ces eaux thermales sont fort montagneux & couverts de bois, & les chemins pour y arriver très-difficiles.

AVANT de quitter le pays des Tunguses, je crois nécessaire de rapporter tout ce que j'ai pu observer à leur sujet. Les différentes montures, dont ils se servoient lors de la conquête du pays par les Russes, ont donné lieu de les distinguer par les noms de *Tunguses à cheval*, de *Tunguses à rennes*, & de *Tunguses à chiens*. Mais à présent que toutes leurs rennes sont mortes, & qu'ils se servent tous de chevaux, on les appelle *Komie-Tungusi*: c'est avec ces derniers que nous avons voyagé depuis les mines d'Argunsk jusqu'à Tschitinsk. Ces Tunguses ressemblent assez aux Calmoucs, quoiqu'ils n'aient pas la face aussi large, & sont en général de petite taille. Ils ont tous des cheveux noirs, & ils les portent, comme les Chinois, nattés par derrière & en queue; cet usage n'est cependant pas général, j'en ai vu qui, dans les chaleurs de l'été, ne conservoient que quelques cheveux sur le bord du front; ils ont peu de barbe, & aussitôt qu'elle paroît, ils l'arrachent jusqu'à ce qu'elle ne revienne plus. Leur habillement consiste en une pelisse, que les riches couvrent de kitaika ou d'une étoffe de soie, en un bonnet, une culotte & des bottes. Ils portent la pelisse sur le corps nud, mais ils la quittent dans les chaleurs; & lorsqu'ils restent dans leurs jurtes, ils ne gardent que la culotte. Quand ils se couchent la nuit, près du feu, soit dans leur jurte, soit dans les champs, ils ôtent encore la pelisse, & ne s'en couvrent que le côté du corps qui n'est pas tourné vers le feu; & comme ils se retournent continuellement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils le font avec tant de vitesse, que la pelisse se trouve toujours du côté opposé au feu. Leur bonnet est communément rouge, & bordé de fourrure. Ils portent tous des ceintures de la façon des Bratskis, à laquelle sont attachés leur briquet, leur sac à tabac & leur pipe. Les femmes portent pour ornement ordinaire des boucles d'oreilles & des colliers de corail. Ils mangent tout ce qu'ils trouvent: l'oignon du turban, & d'autres especes de lis qui viennent dans les champs, la racine de bistorte, le lait, le fromage, la chair de cheval, le mouton, toutes sortes de bêtes sauvages, comme cerf, loup, renard, ours, marmotte, &c. font leur nourriture; mais ils ne tuent guère les animaux domestiques ou privés; ils n'en mangent que quand ils sont morts naturellement, & c'est un

trait d'humanité de leur part. Ils mangent du pain avec une grande avidité; ils en demandent même aux voyageurs qui passent, & le donnent à leurs enfans comme une friandise. Leur boisson est du thé, qu'ils font bouillir avec du lait ou du beurre, & du lait aigre; en été, ils boivent aussi de l'eau-de-vie, qu'ils distillent du lait. Ils entretiennent de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons & de chèvres: on voit des Tunguses qui ont jusqu'à cinq cents chevaux, & les riches ont de plus des chameaux. Ils en vendent tous les ans autant qu'il faut pour payer le tribut, & pour s'habiller, eux, leurs femmes & leurs enfans; mais ils ne vendent pas volontiers les chevaux blancs, ni les moutons qui ont la tête noire. Quand ils n'ont plus rien à manger, ils vont à la chasse, & tant que dure le gibier qu'ils ont pris, ils ne pensent pas à de nouvelles provisions. Ils poursuivent ordinairement les marmottes jusques dans leurs trous: ils mettent du feu à l'entrée, & la bouchent ensuite, jusqu'à ce que l'animal prêt à être suffoqué en forte. Ils sont errans, & ils transportent leurs jurtes & tous leurs ustensiles avec eux. Ils professent l'ancienne religion payenne, établie autrefois généralement dans toute la Sibirie: elle leur permet de prendre autant de femmes qu'ils veulent; cependant on en voit rarement qui aient plus de deux femmes, & ils sont obligés de les acheter. Leurs idoles, appelées *Schewuki*, sont de bois ou de cuivre & habillées de peau. Pour obtenir de ces idoles ce qu'ils desirerent, ils font semblant de les nourrir, en leur passant de tems en tems dans la bouche un peu de crème ou quelque chose de gras; ils les régalerent aussi quelquefois de la même façon, quand leur chasse a bien réussi. Ils réverent encore le soleil: mais dans leurs plus pressans besoins ils ont recours à leurs Schamans. Dans leurs maladies, ils s'adressent aux Lamas Mongoles, qui sont souvent, à cette occasion, des prosélytes.

AU reste, ils vivent en bonne intelligence entr'eux, & il arrive rarement qu'un Tunguse en accuse un autre devant les magistrats Russes, parce qu'ils terminent ordinairement à l'amiable leurs différends, qui d'ailleurs sont de très-petite importance. Ils sont distribués par familles: un certain nombre de maisons est soumis à un *Saïssan*, qui a sous lui un *Schulinga*, & tous deux dépendent d'un *Taïscha*. Ces trois sortes d'officiers qui sont du corps de la nation, ainsi que ceux qui leur sont soumis, sont commis & pensionnés par Sa Majesté Impériale; ils sont chargés de faire exécuter, chacun dans son district, tous les ordres impériaux qui leur sont adressés, & de maintenir parmi les Tunguses l'obéissance & le bon ordre. Ils ont aussi le pouvoir de décider les petits différends; mais ils ne peuvent pas infliger une punition un peu forte. Cependant tous ces peuples paroissent en général être fort contents du gouvernement Russe, & il n'y en a point qui se retirent dans la Mongolie; presque tous les Mongoles, au contraire, seroient charmés de se mettre sous la protection des Russes, si ceux-ci vouloient les recevoir. Nos Tunguses furent à notre égard les plus officieux du monde, & nous ne fûmes jamais dans le cas d'user avec eux de la moindre violence. Ils ne font point du tout accoutumés aux chariots, ni aux charettes, & ne savent pas y atteler un cheval: c'est pourquoi nous avions emmené avec nous d'Argunskoi-Ostrog dix voituriers Russes, pour nous conduire jusqu'à Tschitinsk, & pour

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1735. instruire les Tunguses. Comme très-peu d'entr'eux entendent le Russe, il nous falloit par cette raison un voiturier Russe pour chaque chariot, & pour leur montrer le chemin. Les Russes de ces cantons parlent tous les langues Tunguse & Mongole.

LE 11, à 4 heures du soir, nous quittâmes Tschitinsk. A douze werstes de l'Onon, nous trouvâmes sur un échaffaud de bois un cheval, qui, trois semaines auparavant, avoit été tué par le tonnerre. Comme les Bratskis pensent que la foudre du ciel est l'ouvrage du diable, & qu'il désigne ainsi les victimes qui lui conviennent, ils ne manquent pas d'exposer de cette manière les hommes ou les chevaux qui ont été frappés du tonnerre. A quatre werstes en-deçà de *Schibetu-Chadda*, nous vîmes sur la steppe quantité de tombeaux anciens. Comme les recherches que nous avons récemment fait faire près du village de *Gorodischtsche*, avoient eu un mauvais succès, & que nous doutions beaucoup de l'exactitude de ceux que nous avons envoyés, nous fîmes à *Jerawna* provision de pelles, pour nous mettre en état d'examiner ces monumens-ci par nous-mêmes. Ces tombeaux, comme tous les autres, avoient la forme d'un quarré long, & ils étoient de même environnés de grosses pierres. Les plus considérables avoient environ trois brasses de longueur & une de largeur. La face orientale étoit particulièrement distinguée par deux pierres fort grosses, dont le volume excédoit celui des autres. Les tombeaux s'étendoient en longueur de l'Est à l'Ouest; nous en fîmes ouvrir deux, où nous trouvâmes d'abord un squelette de cheval. Nous eûmes ensuite des pierres à débarrasser jusqu'à la profondeur d'un arschin. A l'extrémité du côté oriental étoit une pierre énorme posée en travers, qui nous embarrassâ beaucoup; nous ne pûmes en venir à bout qu'en la cassant, & en l'ôtant par morceaux. Il n'y avoit, sous cette pierre, qu'environ deux pouces de terre, & cette terre couvroit des ossemens humains, qui paroissent encore assez frais: mais on ne voyoit point de vestige de tête, pas même aucunes dents, sortes d'os, qui, comme on fait, ne se pourrissent jamais. Dans l'espérance de trouver autre chose, nous fîmes creuser la terre jusqu'à son lit naturel, & rien ne nous dédommagea de cette peine. Ainsi nous reprîmes notre route, & nous arrivâmes le 18 au soir à *Udinsk*.

Description & situation de la ville d'Udinsk.

VERS l'an 1670, on construisit ici un ostrog, auquel l'Ambassadeur Feodor Alexiewitsh Golowin fit ajouter quelques fortifications, lorsqu'il y passa en 1685. Tels sont les commencemens de cette ville. Elle est située sur la rivière d'Uda qui vient de l'Est & qui est alors large d'environ trente brasses; un peu au dessous elle reçoit un bras du Selenga, auquel elle se réunit une demi-werste plus bas. La forteresse est à l'Orient sur une éminence, au pied de laquelle passe l'Uda; elle est de forme quarrée, & bâtie en bois; à chaque coin il y a des tourelles, & au milieu du mur occidental est une grosse tour, au-bas de laquelle est la principale entrée. On y trouve un corps-de-garde, un magasin à poudre, trois magasins à bled & un arsenal. A l'Occident de la forteresse, on voit dans une plaine les habitations ou les maisons de la ville, qui sont au nombre de cent seize. Elles sont bâties sans ordre, & les rues sont très-irrégulières. Il y a trois églises, mais on ne fait le service que dans une; il y a aussi une chancellerie, un cabaret, une brassè-

rie
rel
lib
per
de
enc
son
des
La
pen
I
nen
dan
re
Chi
fons
dep
dins
l'éta
re,
en C
ces,
L
jardi
Le p
te l'a
dès l
ka,
au-d
foit d
chaq
du 30
(u)
honn
tinct
rite p
se, q
Alle
Sibéri
janins
Tobo
point
çoiver
lesque
tains
me q
lifs,
cet o

de & quelques boutiques de marchands. Du côté septentrional de la forteresse, la ville est entourée de palissades jusqu'à la rivière, dont le côté est libre; & dans l'angle formé par les deux côtés de ces palissades, qui sont percées de plusieurs poternes, est élevée une batterie de canons, au-devant de laquelle est une enceinte de chevaux de frise: au-delà de l'Uda, il y a encore quelques maisons qui dépendent de la ville. Les habitans d'Udinsk, sont des *Dworjanini* (u) d'Irkutzk, des *Dieti Bojarskie*, des Cosaques, des marchands, des officiers de caravanes, & des *Carimmi-Jafschnoie*. La ville n'a point de Waywode, mais seulement un *Prikaschtchik*, qui dépend de Selenginsk.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

LA situation de la ville est fort agréable, & les campagnes qui l'environnent, sont propres au labour. Il y a d'excellens pâturages & du bois en abondance; ce qui est d'autant plus avantageux, qu'elle est située sur une rivière navigable, & qu'on est obligé d'y passer pour aller à la frontière de la Chine, tant méridionale qu'orientale. On peut juger par le nombre des maisons logeables qu'elle renferme, de l'opulence de ses anciens habitans; mais depuis que la caravane Chinoise prend sa route par Selenginsk, la ville d'Udinsk est un peu tombée en décadence, & plus encore depuis qu'on a fait l'établissement de Kiachta. Avant ces changemens, elle étoit, pour ainsi dire, l'entrepôt de tous les marchands & de toutes les marchandises qui alloient en Chine, ou qui en venoient; sa situation mérite encore bien des préférences, & peut lui rendre son ancien lustre.

LA ville ne manque pas de vivres; & comme le terrain est favorable au jardinage, on y trouve abondamment toutes sortes de fruits & de légumes. Le poisson, en été, est si abondant, qu'on peut en faire provision pour toute l'année: c'est de quoi nous avons été témoins. Les habitans ayant appris, dès le 26 Août, que les *Omules* étoient déjà arrivés près de *Bolschaja-Saimika*, ils apprêterent d'abord leurs filets; & du 27 au 28, le Selenga, près & au-dessus de cette ville, fut si rempli de cette espèce de poisson, qu'il suffisoit de jeter le filet & de le retirer aussitôt, pour être assuré d'en prendre à chaque fois au moins quatre mille. Cette abondance dura trois jours; mais du 30 au 31 les poissons défilèrent. Il arrivent régulièrement près d'Udinsk

(u) Ce qu'on appelle *Dworjanin*, est un homme de famille, qui a droit à des distinctions par sa naissance, ou par son mérite personnel. C'est une sorte de noblesse, qui ressemble à celle des Patriciens en Allemagne. On les désigne en Russie & en Sibérie par les villes dont ils sont *Dworjanins*, comme *Dworjanin* de Moscou, de Tobolsk, d'Irkutzk, &c. Ils ne paient point d'impôt à la couronne; & en reçoivent d'ordinaire des appointemens, pour lesquels ils sont obligés de remplir certains emplois dans les ambassades, & même quelques emplois civils, comme *Bailiffs*, *Waywodes*, &c. On tiroit autrefois de cet ordre des Ambassadeurs pour la Chine.

Dieti Bojarskie signifie proprement Enfants de Bojars: *Sinbojarskoi*, fils de Bojars, en est le nominatif. Ceux-ci sont d'un rang un peu inférieur, mais ils sont aussi regardés comme des officiers de la couronne, qui les emploie pareillement dans les ambassades, & dans les villes ou dans les campagnes.

On nomme *Officiers de Caravanes* ceux qui voyagent aux dépens de la couronne, & ils ont des appointemens.

Carim désigne un *Bratski*, qui a épousé une femme Russe, & qui par conséquent a embrassé la religion chrétienne. *Carim-Jafschnoi* ou *Jefschnoi*, est un *Carim* qui paie un tribut à la couronne.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

vers la fin d'Août, non au mois de Juillet, comme dit faussement Isbrandt Ydes au chap. IX. de sa Relation. Il paroît, pour le dire en passant, que cet écrivain a beaucoup écrit d'après des oui-dire & qu'il a très-peu vu par lui-même; ou qu'après avoir terminé son voyage, il a écrit de mémoire & que sa mémoire l'a souvent trompé. Il rapporte au sujet de ces Omules, que les habitans les prennent avec des sacs, avec des chemises & des draps de lit; ce qui certainement ne s'est jamais fait. Il en est de même du conte de la chaux vive, que le commandant du lieu avoit fait jeter dans la rivière, & que la foule des poissons avoit empêché d'aller à fond. L'Omule est une espece d'ablette (*Coregonus Artedi*), & n'a rien de commun avec le hareng, sinon que ses écailles sont luisantes. Witsen, dans sa *Tartarie Septentrionale & Orientale*, les compare avec plus de raison aux *Schelois*, sinon qu'ils sont plus petits. Leur longueur ordinaire est d'un pied: on dit qu'ils sont plus forts dans le Tschiwurkui & dans le Jeniléi, & qu'ils ont quelquefois une aune ou plus de longueur. Il s'en trouve non-seulement dans le lac Baikal, dans les ruisseaux ou rivières qui s'y jettent, & dans les golfes par lesquels il entre dans les terres, mais encore dans le lac Sor qui, près du couvent de Pofolk, s'étend au Sud-Est le long du lac Baikal, avec lequel il communique par deux ouvertures. Il s'en trouve aussi dans la mer glaciale, d'où ils se rendent dans le Jeniléi en automne, vers le mois d'Octobre, & toujours avant la gelée, près de Mangaféa. On m'a encore assuré qu'ils entrent dans la rivière de Petchora & qu'ils la remontent jusqu'au Paitoferskoi-Ostrog, & encore plus haut. Ils remontent aussi le Chatanga & l'Indigirka. C'est pourquoi je ne comprends pas qu'on n'en voie point ni dans le Tafs, ni dans l'Obi, ni dans la Lena, comme l'ont assuré positivement des voyageurs qui ont été dans ces cantons & qui les connoissent bien. Un Ostiaque Surgute me dit qu'il s'en trouvoit aussi dans la rivière de Kafur. Dans l'Ostrog de Bargufinsk, il y a beaucoup de gens qui vont au Tschiwurkui pour la pêche des Omules. Ces poissons ne s'y trouvent gueres avant le mois d'Octobre, & les pêcheurs en tirent l'avantage de ne pas avoir besoin de les saler; ils se contentent de laisser geler le poisson, & le transportent en cet état partout; ce qui leur facilite le moyen de le donner plus frais, à meilleur marché & de le vendre avec plus d'avantage. Voici la marche de ces poissons à leur sortie du lac Baikal. Ils commencent à s'ébranler vers la mi-Août; ils se partagent alors & entrent dans le Selenga, dans le Bargufin, & dans un grand golfe formé par le lac Baikal, appelé Tschiwurkui; puis de-là dans un ruisseau du même nom & dans la Werchnaja-Angara. Ils remontent ces rivières jusqu'à ce qu'ils rencontrent des glaces, qui les obligent de retourner au lac. Ils ne voyagent pas ainsi tout d'une traite; ils font des haltes régulières pour se reposer, & s'arrêtent toujours dans les endroits de la rivière où le courant est le moins rapide. Ceux qui entrent dans le Selenga, n'enfilent aucune rivière avant d'arriver au Tschikoi; ils ne touchent point non plus l'Uda. Lorsqu'ils sont arrivés au Tschikoi, il en entre une partie dans cette rivière; les autres restent dans le Selenga. Quand cette dernière colonne arrive au Dschida, elle se partage encore. Les habitans ne se souviennent que de deux années, où ces poissons n'ont pas exactement observé cet ordre; ils s'arrêterent tout-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

tout-à-coup près de Bolschaja-Saimka, sans aller plus loin: ce qui obligea les habitans de Selenginsk & d'Udinsk, de se rendre à cet endroit pour y faire leurs provisions ordinaires.

L'AIR des environs de cette ville est fort pur, & pendant notre séjour je n'ai point entendu parler de maladies considérables. Cependant les habitans sont sujets à une maladie appelée *smejowisch*, & connue sous le même nom en Russie. Il leur vient à un de leurs doigts un ulcère accompagné de douleurs fort cuisantes: cet ulcère s'ouvre enfin, mais la cure en est longue & difficile, si l'on ne fait usage du remède suivant. On prend une once de saindoux, une livre de résine de sapin ou de pin, deux drachmes de verd-de-gris & de vitriol de Chypre, une demi-once d'alun, deux scrupules de sublimé, & l'on fait du tout un onguent qu'on applique sur le doigt, quand l'ulcère n'est pas encore formé, pour le faire mûrir. Lorsque l'ulcère est déjà formé, l'effet de cet onguent est très-prompt: en deux jours l'ulcère est nettoyé, & la plaie se ferme aussitôt.

NOTRE séjour à Udinsk dura jusqu'au 12 Septembre; nous nous embarquâmes ce jour-là le soir fort tard dans deux doschtschennikes, & nous partîmes le lendemain à 6 heures du matin. Nous passâmes avant-midi devant *Ianziskoi-Ostrog*, bâti par les habitans de Nertschinsk, dont il dépend, quoique situé au milieu du territoire de Selenginsk. Le Selenga qui, depuis Selenginsk jusqu'à Udinsk, a son cours au Nord-Est, tire au Nord jusqu'à Itanzinsk. De-là tournant à l'Ouest, il suit cette direction jusqu'au lac Baikal. Nous ne nous arrêtâmes en aucun endroit, & nous passâmes vers une heure devant *Bolschaja-Saimka*; mais nous laissâmes cette station à gauche, parce que la rivière principale qui passoit il y a dix ans tout auprès, s'est retirée assez loin au Nord. Le soir, avant d'atteindre *Triaskowskaja* ou *Archangelskaja-Sloboda*, nous fûmes engravés sur le sable, & nous ne pûmes être débarrassés que fort tard dans la nuit. Quoique nous n'eussions que trois werstes à faire pour aller jusqu'à la slobode, nous n'osâmes aller plus loin à cause du peu de profondeur de la rivière, & nous n'arrivâmes qu'après avoir échoué plusieurs fois. Nous la passâmes le lendemain à 8 heures du matin, & après avoir encore touché plusieurs fois le sable, nous arrivâmes vers les 11 heures à *Mokieewa-Saimka*, où un grand vent accompagné de pluie nous força de rester. Vers le soir, le tems devint calme, de sorte que nous passâmes devant *Kabanskoi-Ostrog*, & parvînmes à *Kolesnikowa-Sloboda*. On compte de ce dernier endroit trente werstes jusqu'à l'embouchure de la rivière de Selenga; c'est-là qu'en remontant la rivière, on laisse ordinairement les ancres & tout l'attirail des manœuvres, pour naviger sur le lac, & que l'on vient les reprendre en le descendant. Nous arrangeâmes les choses de façon que nous eûmes tout chargé dès le soir même, pour pouvoir aller plus loin dès le lendemain matin. Nous passâmes devant les villages de *Charitonowa* & de *Twarogowa*. A trois werstes au-dessus du dernier village, la rivière se partage en deux bras; le bras gauche va droit au lac, & c'est ce qu'on nomme la Nischneje-Ullie, l'embouchure inférieur du Selenga: le bras droit se divise encore en deux autres bras, dont le bras droit va gagner le lac, sous le nom de *Werchneje-Ullie*, l'embouchure supérieure; le bras gauche s'y rend

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Tempêtes sur
le lac Baikal.

de même, entre les deux autres embouchures, sous le nom de *Serednije-Ufje*, embouchure moyenne. Près de l'embouchure inférieure, il y a une chapelle & une *simowje* ou logement d'hiver. Nous entrâmes dans l'embouchure moyenne, parce que l'inférieure étoit remplie de bas-fonds, & que la supérieure auroit trop allongé le chemin.

IL s'éleva dans l'après-dînée un fort vent d'Ouest, qui continua le lendemain avec la même impétuosité. Nos travailleurs promirent des monts d'or au lac, qu'ils appellent *mer sacrée*, s'il vouloit faire cesser la tempête. Les uns lui promettoient tant de copeques, & d'autres une bonne portion de pain : quelques autres promirent un certain nombre de messes à saint Nicolas, à l'honneur duquel est une chapelle près de l'embouchure de l'Angira, s'il vouloit nous donner un vent favorable. Le 15, le tems fut fort ferein, parce que le vent étoit à l'Est, circonstances presque inséparables & auxquelles les mariniens du pays font beaucoup d'attention. Quand le vent est à l'Est, s'ils voient quelques nuages au ciel, ils n'osent pas se mettre en route, ces nuages préageant, selon eux, que le vent changera bientôt. Le 16 au matin, le vent étoit à l'Est, & nous voulûmes partir; mais nous ne pûmes y déterminer nos gens, par rapport aux nuages qui s'étoient formés, & le vent se mit bientôt en effet à l'Ouest. Nous ne partîmes donc que le 17, un peu avant le lever du soleil, & dans l'espace de cinq semaines, nous passâmes continuellement sur des bancs de sable. Aussitôt qu'on eut levé la voile & fait les cris ordinaires, nos gens commencèrent à faire leurs offrandes au lac; aucun d'eux ne manqua à sa parole. On jeta dans le lac environ vingt copeques en especes, & un pain entier de six à huit livres; mais le vent étant devenu fort, nos mariniens eurent peur, & firent leurs efforts pour passer promptement. Nous continuâmes alors notre route le long du rivage méridional. Peu de tems après, nous eûmes des coups de vent d'Est-Nord-Est qui tourmenterent beaucoup nos frêles bâtimens, mais qui nous avancèrent bien aussi. Nous passâmes devant les *Peschchannie-Gubi*, golfes sablonneux, la *Golonsnoje-Simowje*, la *Kadilnoje-Simowje* & la *Sobolew-Orstoi*. Allant si bon train, nous comptions atteindre l'embouchure de l'Angara; mais le vent changea vers les 4 heures du soir. La tempête qui nous étoit venue jusqu'alors d'Est-Nord-Est, se calma, & quelques minutes après il s'en éleva une autre du Nord-Ouest avec une forte pluie. Comme nous n'étions pas éloignés des bords du lac, on se mit à forcer de rames, pour y arriver: malheureusement on ne trouva point de fond pour jeter l'ancre; ainsi nous fûmes obligés de faire remonter les bâtimens avec des peines infinies jusqu'à Sobolew-Orstoi, où nous avions déjà passé. On donne le nom d'Orstoi à tous les endroits où il y a fond d'ancre, & où l'on peut se sauver en cas de tempête. Les *Peschtschannie-Gudi*, dont on a parlé ci-dessus, ont deux ancrages semblables. Un bâtiment qui s'est sauvé d'une tempête dans quelque endroit de cette nature, y laisse ordinairement une marque, pour s'en souvenir. On élève une croix de bois sur le bord du lac, & les principaux passagers y mettent leurs noms, avec l'époque de leur aventure & le tems qu'ils y ont resté. Il étoit déjà presque nuit, & nous jettâmes deux

anc
pou
té
con
& l
&
reim
rim
pou
se d
Les
ne
nou
bâti
risq
& n
loup
étoi
en e
enfin
n'éto
restâ
& fi
mens
porte
tranq
perd
voir
& n
L
foible
vance
7 he
taja-
mes
je n'e
mie,
gara.
femée
de.
pluse
cuer
étoien
attiré
jours
& qu

ancres; nous amarrâmes encore les bâtimens à terre avec plusieurs cables, pour qu'ils pussent résister à la violence du vent qui les pouvoit vers le côté méridional du lac. La nuit étoit extrêmement sombre; le ballonnement continu des bâtimens fit détacher une ancre de celui sur lequel nous étions; & le cable se cassa un instant après. Cet accident nous embarrassâ beaucoup, & malgré toute notre diligence, l'obscurité de la nuit nous empêcha d'y remédier aussi promptement que nous aurions voulu. La chaloupe de ce bâtiment étoit entièrement brisée; il fallut attendre celle d'un autre bateau, pour mettre quelques gens à terre. Pendant qu'on l'amenoit, l'autre ancre se détacha, & notre bâtiment étoit en danger d'être emporté dans le lac. Les cables, avec lesquels il étoit amarré à terre, le retenoient un peu, mais ne l'empêchèrent pas d'être poussé dans le lac. Pour surcroît de malheur, nous n'avions pas avec nous un seul marin un peu habile, en sorte que, si le bâtiment eût été porté en plein lac pendant l'obscurité de la nuit, il courroit risque d'être brisé contre quelque rocher du rivage méridional. M. Muller & moi, nous prîmes la résolution de gagner la terre avec la misérable chaloupe qui nous restoit pour nous sauver. Nous ordonnâmes aux étudians qui étoient sur notre bord, de nous suivre. Cette résolution fit un bon effet, en excitant nos gens au travail. Après des peines incroyables, ils parvinrent enfin à amener le bâtiment plus près de terre, & à bien assurer une ancre qui n'étoit pas encore détachée. Cependant ne voulant pas nous y fier, nous restâmes à terre; & comme il faisoit froid, nous construisîmes une cabane, & fîmes du feu. La tempête continua le jour suivant, & quoique nos bâtimens tinssent ferme, nous ne quittâmes point la terre. Nous nous fîmes apporter du bâtiment les choses dont nous avons besoin, & nous attendîmes tranquillement que le vent changeât. On repêcha l'ancre que nous avions perdue. La tempête se calma vers la nuit, & nous eûmes l'espérance de pouvoir continuer le lendemain notre route. Ainsi nous nous rembarquâmes, & nous passâmes la nuit à bord de notre bâtiment.

Le lendemain matin, le vent souffloit encore du Nord; mais il étoit si foible, que nous trouvant d'ailleurs à l'abri du rivage, nous résolûmes d'avancer à force de rames, & en faisant tirer le bateau. Nous marchâmes dès 7 heures du matin, & après avoir fait seize werstes, nous arrivâmes à *Gnutaja-Guba*, qu'on regarde comme le meilleur port du lac, & où nous vîmes plus de trente croix élevées sur le rivage. La *Listwemischnoje-Simowje* n'en étant qu'à six werstes, nous l'atteignîmes vers les trois heures & demie, & nous y prîmes un guide pour nous conduire à l'embouchure de l'Angara. Vers les 3 heures, nous fûmes rendus à cette embouchure. Elle est semée de rochers, qui rendent le passage fort étroit, & le courant très-rapide. Nous arrivâmes en un quart-d'heure près de *Nikolskaja-Sastawa*, où plusieurs de nos gens nous demandèrent la permission d'aller à terre pour exécuter leurs vœux. Nous n'osâmes pas la refuser, parce que nos matelots étoient fort indisposés contre nous: ils prétendoient que nous nous étions attiré cette tempête, parce que, pour nous divertir, nous nous servions toujours devant eux, en parlant du lac, du mot d'*Ofero*, qui est le mot propre, & que nous ne lui donnions pas le nom de *Mer*. Tantôt en effet nous leur

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Superstitions
des matelots
du lac Baikal.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

difions, qu'il ne falloit pas avoir peur, parce que ce n'étoit qu'un lac, & que nous n'étions pas sur la mer; tantôt nous gourmandions le Balkal, de ce que n'étant qu'un simple lac, il vouloit, par ses bourrasques, imiter la mer. Nos travailleurs, scandalisés de notre irrévérence, voyoient dans toutes les circonstances, même dans les plus favorables, que le lac nous en vouloit.

Le bord septentrional de ce lac est revêtu presque partout de grosses pierres: le bord méridional, au contraire, est sablonneux en plusieurs endroits; c'est pour cela que le danger n'est pas si grand, quand on est jetté sur le bord méridional, parce qu'on se trouve presque toujours sur le sable, pendant que le bord opposé n'a que quatre endroits où l'on puisse jeter l'ancre, & pas un seul où l'on puisse s'arrêter sans danger. Les deux rivages sont montagneux & garnis de rochers fort hauts, qui descendent quelquefois perpendiculairement dans le lac. Ces montagnes sont parsemées de bois de melesés & de sapins, mêlés quelquefois de bouleaux. Celles du midi sont couvertes de neige du côté de l'eau presque pendant tout l'été; c'est de-là que quelques voyageurs en ont fait des montagnes de neiges. Au reste, on n'a pas encore remarqué qu'il y eût dans ce lac des rochers cachés: car, malgré le mauvais état des bâtimens qui s'y exposent, il n'y a pas d'exemple qu'ils s'en soient brisés ailleurs qu'au rivage, & l'on ne sauroit dire non plus que personne y ait péri. Il est même assez vraisemblable, que si l'on avoit seulement de gros bateaux de la construction ordinaire à la place des doschtichenniques dont on se sert sur ce lac, on n'entendrait jamais parler de bâtimens brisés sur ses bords. Ce lac est communément glacé vers le tems de Noël, & il dégele au commencement de Mai. Comme les quatre derniers mois de l'année sont presque toujours orageux, on ne s'expose pas volontiers à y naviger, à moins que l'on n'y soit forcé par des circonstances bien pressantes: cependant on y passe encore en Décembre, quoiqu'alors le Selenga soit gelé, & qu'il y ait déjà tant de glaces attachées aux bords du lac, qu'il faut les rompre avec des peines infinies, pour pouvoir pénétrer jusqu'à la plage.

Le tems se soutenant toujours, & le cours de la riviere étant fort rapide, nous poussâmes le même soir depuis *Nikolskaja-Sastawa* jusqu'à *Molodowo-Simowje*. - Nous y passâmes la nuit sur nos bâtimens, pour faire un peu reposer nos travailleurs qui s'étoient fort fatigués pendant tout le jour, soit à ramer continuellement, soit à tirer les bateaux. Le cours de l'Angara que nous avions à passer, est partout également rapide à son embouchure; mais il y avoit ici deux endroits qu'on ne pouvoit passer sans guide, l'un près de *Chomutowa-Simowje*, appelé dans la langue du pays *Sabafschia-Dira* (trou de chien), l'autre au-dessous du premier, désigné par le nom général de *Schiwera* (v). Nous avons résolu de marcher dès la pointe du jour; mais un brouillard fort épais, qui nous avoit empêchés de remarquer les endroits dangereux de la riviere, ne nous permit pas de partir avant huit heures & demie. Nous passâmes d'abord sur une *Schiwera*, ensuite devant plusieurs villages, & vers les deux heures après-midi nous fûmes rendus près d'Irkutzk,

(v) *Schiwera* est un endroit semé de rochers, & où les eaux par conséquent sont fort basses.

où nous trouvâmes notre troisième collègue, M. de Lisse de la Croyere, en bonne santé.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

LA ville d'Irkutzk, bâtie vers l'an 1661, est, après Toboisk & Tomsk, une des plus grandes villes de la Sibérie. Elle est située sur la rive orientale de l'Angara, dans une belle plaine, vis-à-vis de l'embouchure de l'Irkut, d'où elle tire son nom. Il y a plus de neuf cens maisons assez bien construites, & dont le plus grand nombre contient, outre la chambre du poêle & celle du bain, une chambre sans fumée où se tient la famille; mais toutes ces maisons sont de bois. Le Comte Sawa Wladislawitz a fait entourer cette ville, comme les autres de ce district, de palissades en quarré, excepté du côté de la riviere, qui est fortifiée par la nature. Tout l'emplacement, sur lequel sont les palissades, est de douze cents soixante-dix-sept brasses ou orgies. Les palissades sont entourées d'un fossé & le fossé l'est de chevaux de frise. Au-dedans des palissades sont élevées quatorze redoutes ou tourelles. Les véritables fortifications de la ville sont en-dehors & près du rivage de l'Angara. Elles ont quatre-vingt-dix brasses de longueur, sur soixante-dix de largeur. Aux trois angles de la forteresse, il y a des tourelles pour tirer, & du côté de la riviere des guerites pour les sentinelles. Du même côté, dans la forteresse, on trouve encore la chancellerie qui est bâtie de pierre, l'ancienne chancellerie construite en bois, & la maison du Sous-Statthalter, aussi de bois. De l'autre côté, est une église cathédrale toute en pierre, avec son clocher & une horloge. On a pratiqué dans les murs de la forteresse plusieurs chambres, & au-dessous des caves & des magasins. Dans l'intérieur sont un magasin à poudre, un corps-de-garde, & le logement d'une ancienne chambre des comptes: vingt canons composoient son artillerie. Au-dessous de la forteresse, il y a une autre cathédrale aussi de pierre, avec son clocher de même construction; & en différens endroits de la ville, quatre églises paroissiales construites de bois. Une cinquième église en bois, avec titre de paroisse, est au-dessus de la ville, & non loin de-là un couvent de filles, dont l'église est pareillement de bois. Entre ce couvent & la ville, tombe dans l'Angara un ruisseau nommé Ushakowka ou Ida, qui fait aller trois moulins. Les bâtimens publics de la ville, sont l'hôtel-de-ville, le magasin des marchands, le bureau des péages, un magasin d'eau-de-vie, la boucherie, la friperie, le logement des troupes, le bureau de la police, la prison, un magasin à poudre entouré d'une enceinte de bois, une brasserie & un cabaret à biere, dix cabarets où l'on distribue de l'eau-de-vie & de l'hydromel, un bain pour les marchands & trois greniers à sel.

CETTE ville est habitée par des marchands, des sluschiwies, des Dieti Borsarskie, des Dworjanini, & par plusieurs gens de métier. La plupart de ces gens-là sont des fuyards des autres provinces, & presque toute la Sibérie n'a pas d'autres habitans Russes. Ils sont ici, comme dans les autres villes de cette vaste région, adonnés à l'ivrognerie, à la fainéantise, à l'amour immodéré des femmes, &c.

LA ville d'Irkutzk a un Sous-Statthalter, auquel toute la province est soumise. De lui dépendent les Waywodes de Selenginsk, de Nerstchinsk, d'I-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

EN linsk, de Jakutzk, & les Commandans d'Ochotsk & de Kamtschatka. Ses revenus sont beaucoup plus considérables que ceux du Statthalter de Tobolsk dont il est dépendant, & les émolumens annuels qu'il se procure, indépendamment des gages ordinaires de son office, ne vont gueres à moins de trente mille roubles. Il se fait craindre des Waywodes qui lui sont soumis; mais il ne craint pas aisément qu'on lui fasse des affaires, attendu le grand éloignement de Tobolsk.

IRKUTZK a un Evêque qui n'y siege pas, mais dont la résidence est dans un couvent bâti à cinq werstes de distance au côté occidental de l'Angara. On devoit lui bâtir incessamment une maison dans la ville. C'est de cet Evêque que dépendent toutes les fondations ecclésiastiques qui sont dans la province d'Irkutzk; tout le clergé séculier & régulier.

LA police est assez bien observée dans cette ville. Toutes les grandes rues ont des chevaux de frise, & des gardes de nuit. Les officiers de la police sont outre cela la patrouille pendant la nuit; ils arrêtent tous ceux qui commettent quelques désordres dans les rues, & visitent de tems en tems les maisons suspectes. Cependant il arrive souvent que les cabarets sont, pendant la nuit, pleins de monde, contre les ordonnances expressés publiées sur cela par toute la Russie.

LES environs d'Irkutzk sont agréables, quoique montagneux. Il y a surtout de belles prairies du côté occidental de l'Angara. On ne cultive point de bled dans le district de cette ville: tout celui qui s'y conforment est amené des plaines de l'Angara, des slobodes situées sur la riviere d'Irkut, sur la Konda & du territoire d'Ilimsk. Le gibier n'y manque pas; on y trouve des élans, des cerfs, des sangliers & autres bêtes fauves. En volaille & volatille, il y a des coqs & des poules de bruyere, des perdrix, des francolins, des gelinottes, &c. L'Angara n'est pas fort poissonneux; mais le lac Baikal y supplée abondamment. D'ailleurs on apporte ici d'Udinsk, & des bourgs ou villages situés sur le Selenga, une si grande quantité d'omules, que le peuple peut en faire à très-bas prix d'amples provisions. Depuis que les Chinois n'achètent plus tant de bestiaux, la viande est à un prix très-modique: on pouvoit alors avoir un pud de bon bœuf pour cinquante copeques. A l'égard des marchandises étrangères, celles de la Chine n'y sont pas beaucoup plus cheres qu'à Kiachta, & toutes en général y sont quelquefois, surtout au printems dès que les eaux sont dégelées, à presqu'aussi bon compte qu'à Moscôu & à Petersbourg. Le commerce de la Chine attire ici des marchands de toutes les villes de Russie; ils y viennent au commencement ou au milieu de l'hiver, & commercent pendant toute cette saison avec les Chinois. Si, dans cet espace de tems, ils n'ont pu tout vendre, comme ils sont obligés de s'en retourner aussitôt que les rivieres sont navigables, ils se défont promptement de leurs marchandises, & les donnent quelquefois à meilleur compte qu'on ne les trouve à Moscôu & à Petersbourg. Ce qui les presse encore de vendre, c'est qu'à leur retour en Russie ils ont besoin d'argent pour payer les péages & les mariniers qui conduisent leurs bateaux. Ainsi dans la nécessité de faire de l'argent à quelque prix que ce soit, les marchandises qu'ils n'ont pas vendues aux Chinois; ils les laissent ordinairement à des commissionnaires de cette ville,

qui les débitent comme ils peuvent en boutique. Quelques-uns d'entr'eux cependant vont jusqu'à Jakutzk avec les marchandises qu'ils ont prises en échange des Chinois, & cherchent à les y placer. De cette façon, un marchand Russe fait quelquefois un très-long voyage avant de retourner chez lui. Il part au printems de Moscou, arrive dans l'été à la foire de Makari, & au commencement de l'année à celle d'Irbit. Dans la première, il cherche à troquer quelques-unes de ses marchandises contre d'autres, dont il puisse tirer un meilleur parti à Irbit. Là, au contraire, il porte ses vues sur le commerce de la Chine. Quand il lui reste une espece de marchandises qu'il ne peut pas débiter avantageusement à Irbit, il cherche à s'en débarrasser pendant l'hiver à Tobolsk. Il part de cette ville dans le printems, parcourt toute la Sibérie, & arrive en automne à Irkutzk, ou, si les glaces ne lui permettent pas d'aller si loin, il ne manque pas de s'y rendre au commencement de l'hiver. Il va pour-lors à Kiachta, & le printems à Jakutzk. De-là, il tâche en s'en retournant de s'avancer de six à sept cents werstes, pendant que les eaux sont encore ouvertes, & il pousse en traîneau droit à Kiachta, où il travaille à se défaire de ses marchandises de Jakutzk. Il revient au printems à Irkutzk, & arrive en automne à Tobolsk. L'hiver & l'été suivant, il visite les foires d'Irbit & de Makari. Enfin, après quatre ans & demi de courses, il reprend la route de Moscou. Or, pour peu qu'il entende le commerce, ou qu'il soit aidé de quelque bonheur, il doit dans cet espace de tems gagner pour le moins trois cents pour cent.

IL n'arriva rien de remarquable pendant le séjour que nous fîmes dans cette ville. La plus grande partie de notre tems fut employée à mettre en ordre les observations que nous avons faites pendant l'été précédent. Le 21 Décembre, nous dépêchâmes le géographe Alexandre Iwanow à *Tunkinskoi-Ostrog*, pour en observer la latitude septentrionale, parce que M. Muller conjecturoit qu'il avoit été placé dans les cartes beaucoup trop au Nord. Il fut aussi chargé de faire une description exacte des environs de la riviere d'Irkut & des nations payennes qui les habitent. Ce voyage eut son utilité. *Tunkinskoi-Ostrog* est situé à 51 degrés 15 minutes. Dans les environs de l'*Ostrog*, il se trouve une espece de Tartares payens vagabonds, nommés *Sojeti*, qui parlent le même idiome que les Tartares de *Kratnojarsk*. Les *Burates*, peuple très-pauvre, habitent les bords de l'Irkut. Entre *Tunkinsk* & *Irkutzk* est un gros rocher d'une pierre blanche, dont les *Burates* ont une telle peur, qu'aucun d'eux n'ose l'approcher de cinquante pas, à moins qu'il ne soit prévenu de quelque grand crime; car alors il n'y a point pour eux d'asyle plus sûr que de monter sur ce rocher; mais tout *Burate* qui prend ce parti, est méprisé de ses compatriotes. La route d'Irkutzk à *Tunkinsk* n'est pas mesurée; mais notre géographe Russe l'estime d'environ deux cents werstes.

LE 28 Décembre, j'allai avec M. Muller visiter une *Kaschtak* ou fabrique d'eau-de-vie, située à six werstes d'Irkutzk, où nous y vîmes trente-sept chaudières à distiller. Il y en a trois semblables qui appartiennent à la couronne, & qui fournissent les territoires d'Irkutzk, d'Ilimsk & de *Selenginsk*. Celle que nous visitâmes, est appelée *Perwoi-Kaschtak*; la seconde plus éloignée, & qui a cinquante-trois chaudières, est nommée *Serednoi*;

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

Longues
courses des
marchands
Russes.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1735.

la troisième, où sont soixante chaudières, est appelée *Posiednoi*. Les particuliers avoient ci-devant les fabriques d'eau-de-vie, & la fournissoient à la couronne à un prix réglé. Mais les chancelleries, les Waywodes & les fabriquans gagnoient trop sur la vente de cette liqueur; & quoique la couronne n'y perdit pas beaucoup, le peuple en souffroit, parce que l'eau-de-vie étoit souvent deux fois plus chère qu'elle n'auroit dû l'être. Maintenant l'hôtel-de-ville en a l'inspection, & il est obligé de la fournir à un prix raisonnable à la caisse, d'où elle est répartie dans les cabarets, ou lieux de débit.

NOUS revînmes à Irkutzk par un autre chemin: nous passâmes devant un moulin que l'eau de l'Uschakowka faisoit aller, & nous rentrâmes par ce côté-là dans la ville.

AVANT appris qu'à environ dix werstes du lac Baikal, & plus avant dans les terres, il y avoit un bain chaud, nous y envoyâmes le géographe Alexandre Iwanow, & l'étudiant Krascheninikow, pour faire quelques expériences sur cette eau minérale, prendre une exacte connoissance du lieu & en lever le plan. Nous expédiâmes en même tems quelques autres personnes de notre suite, par Itazinkoi-Ostrog, droit à Bargusïn, pour y visiter les archives, & de-là se rendre à Wercholensk, afin d'y faire des observations météorologiques en nous attendant.

1736.

PENDANT qu'ils feroient ce voyage, nous résolûmes, M. Muller & moi, d'aller, par Balagansk & Bratskoi-Ostrog, à Ilimsk, & de pousser jusqu'au Lena. Pour cet effet, nous envoyâmes, dès le 24 Janvier 1736, sous la conduite de l'étudiant Gorlanow, tous les instrumens dont nous avions besoin & nos bagages. Le 26 du même mois, à 10 heures du matin, nous quittâmes Irkutzk. M. de la Croyere se mit le lendemain en route pour Kiachta par Udinsk & Selenginsk, dans le dessein de reprendre les observations qu'il avoit été obligé d'interrompre l'année précédente par rapport au mauvais tems. Il comptoit bien revenir encore par le chemin d'hiver à Irkutzk, & nous réjoindre au printems sur le Lena.

M. MULLER & moi, nous arrivâmes vers une heure après-midi à *Urikowskaja-Sloboda*: de-là nous allâmes, par *Balei* ou *Baleiskaja D.*, à *Olonki* ou *Olonskaja-Sloboda*, où nous fûmes rendus le 27 au matin. Nous passâmes devant les Sawodes, qu'on y avoit bâties au commencement de l'année 1733 sur le plan du Commissaire Timophé Burzow. Elles sont situées sur le ruisseau de Telma, à deux werstes des bords de l'Angara. On n'y fondoit le fer que dans des fourneaux à la main: mais on y auroit fait construire des ouvrages plus considérables, si la mine eût été plus aisée à exploiter. Dès l'automne de 1734, on renonça à tous les travaux, parce qu'il falloit y apporter le fer de plus de quatre-vingts werstes; car à dix-huit werstes au-dessous du Kamenkat, il faut passer le village de Bumafschkina, sur la rive droite de l'Angara, puis aller de-là cinq werstes en avant dans les terres, pour trouver la montagne d'où se tiroit la mine. Depuis un tems immémorial, les Bratskis de ce canton, & les Russes depuis vingt ans, en tiroient du fer en abondance; le roc est couvert de terre à la hauteur d'un arschin, & c'est ce roc qui recèle le minéral de fer, qui s'étend à quatre, cinq, six, & même sept

sept orgies de profondeur. On le trouve le plus souvent en forme de terre ou de gravier jaune, dans des couches assez fermes, qui sont parsemées de petites boules grosses comme des pois. Le minéral étant brûlé a une couleur rouge, & donne ou le quart, ou le tiers, ou jusqu'à la moitié de fer.

A huit werstes au-dessous de ces Sawodes, il y a deux sources salées, dont l'une appartient au couvent de Wosnesensk; l'autre à un particulier d'Irkutzk. Elles sont dans une isle de l'Angara, & à cinquante brasses l'une de l'autre: elles donnent ensemble assez de sel pour en fournir abondamment chaque année tout le district d'Irkutzk en-deçà du lac Baikal, & une partie du district d'Ilimsk.

D'OLONKI, nous arrivâmes vers midi à *Burezkaja D.* Ce sont quatre villages d'une isle qui portent ce nom. Le soir à 7 heures, nous atteignîmes *Kamenka D.*, où nous passâmes la nuit. Nous y restâmes aussi le jour suivant. Les habitans sont riches en bestiaux.

Nous en partîmes le 29 à 7 heures du matin, & nous passâmes par le village de *Bumafchkina*, où nous apprîmes qu'il y avoit quelques fourneaux que nous ne jugeâmes point mériter beaucoup la peine de nous y arrêter. On nous dit encore qu'il y avoit un pareil fourneau de mine dans les environs de *Bielskoi Ostrog*, & que les habitans y fondoient un minéral de fer qui se trouve sur la riviere de Bielaja, que l'Angara reçoit au-dessous du Tchina. Nous dînâmes à *Pawlewa D.*, village appelé aussi *Kulakowa*, ou *Serodkina*, ou *Sorogina*; car on trouve communément dans ces cantons des villages qui ont plusieurs noms. Quand le notable qui a donné le sien à quelque village, est mort, on lui en donne aussitôt un autre. Les Bratskis de ces cantons ne sont pas aussi riches en troupeaux, que ceux qui demeurent au-delà du lac Baikal: c'est pourquoy il y en a beaucoup qui se convertissent & se font baptiser. Ceux qui sont autour de l'ostrog, commencent à cultiver la terre. Ils n'ont point d'idoles, comme leurs freres errans de l'autre côté du lac; en quoi ils ressemblent aux Tartares payens des territoires de Krasnojarsk, de Tomsk & de Kuznetz. Ils ne réverent que le ciel & le diable; & leurs sorciers leur apprennent auquel des deux ils doivent sacrifier dans tel ou tel cas. Tous les sacrifices pour l'avenir en général se font en l'honneur du ciel; mais quand ils veulent détourner d'eux quelque mal, ils sont obligés de sacrifier au diable. Ils sacrifient toujours au ciel en plein air; toute la cérémonie consiste en ce qu'ils mangent la chair de l'animal, & qu'ils en exposent la peau & le squelette sur un poteau. Le plus souvent ils tendent une voile entre deux perches, à laquelle ils suspendent des peaux d'animaux ou des morceaux de kitaika & d'autres étoffes, suivant que leur Schaman l'ordonne. Dans la plupart des sacrifices qui se font en été, leur eau-de-vie de lait sert d'offrande. Leur Schaman en jette un peu en l'air, & boit le reste avec les assistans. Le sacrifice qui se fait en honneur du diable, se fait toujours dans les jurtes: le Schaman prononce d'abord un discours en se tournant vers l'Ouest; celui qui fait le sacrifice, expose sur un poteau le squelette de la victime, & en garde la peau pour son usage. Si l'offrande est de l'eau-de-vie, le sorcier la répand du côté occidental de la jurte, & boit le reste; il désigne ensuite à celui qui l'a consulté ce qu'il faut qu'il offre

VŒYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

encore, outre l'animal & l'eau-de-vie, soit peaux d'animaux, soit morceaux d'étoffes. Le Bratski en fait un paquet, & les coud dans des woelockes, qu'il pend au côté occidental de la jurte. Ces sacrifices se renouvelant à chaque nouveau besoin, on trouve quelquefois quinze ou vingt de ces sacs pendus dans une jurte. Ils pensent aussi que leurs Schamans peuvent les tourmenter même après leur mort, & ils font des sacrifices, pour éviter leur ressentiment.

Le 10 Février, à 8 heures du matin, nous quittâmes Balagansk; nous arrivâmes à 11 heures à *Taschlukowa D.*, & à 5 heures du soir à *Schizwerskaja*. Nous passâmes devant *S. sietlotobich*, & nous traversâmes vers minuit *Jekimowa Semenovskaja* ou *Semenichina*. Nous marchâmes toute la nuit, & le lendemain à 7 heures du matin nous nous trouvâmes à *Jendenskoï*. Cet ostrog fut construit en même tems que celui d'Ilnsk, à cause des Bratskis qui étoient habitués dans le canton; mais comme ils se sont retirés, il n'est presque plus nécessaire.

Nous arrivâmes vers 10 heures du soir à *Koscharowa* ou *Rosboini'owa D.*, & nous y restâmes quelques heures pour laisser reposer nos gens. Le lendemain à 8 heures du matin, nous passâmes à *Rasputina D.*, & après une traite de cinq werstes, devant *Podwolofchnoja D.* De-là, bien fatigués, nous atteignîmes *Malolietnich D.*, sans nous y arrêter, & nous pousâmes jusqu'à *Suworoba D.*, où nous fîmes halte. Comme nous y trouvâmes des chevaux pour changer, nous nous remîmes en route le 13 à 2 heures du matin, & nous arrivâmes à dix heures à *Gromu* ou *Gromoskaja D.*, après avoir passé devant un bois de bouleaux, & près du village, sur un ruisseau qui ne se gele pas en hiver, & qui fait aller deux moulins. Nous changeâmes-là de chevaux, & nous étant remis en marche, nous atteignîmes le soir à 10 heures *Anamurskaja* ou *Podwolofchnaja D.* Nous passâmes près de deux îles qui étoient toutes couvertes de pins: c'est la seule espece d'arbres que l'on voit dans les îles de l'Angara, & nous les côtoyâmes en descendant jusqu'au lendemain 8 heures du matin que nous arrivâmes à *Kaschemskaja D.* C'est un des plus gros villages du canton, où l'on a déjà bâti une église, & où l'on devoit envoyer incessamment un prêtre. D'ici nous passâmes par d'autres villages assez considérables, & nous arrivâmes à 3 heures après-midi à *Bratskoï-Ostrog*, où l'étudiant Fretjakow, que nous avions laissé l'année précédente à Selenginsk, fut aussi rendu deux jours après nous. Ce poste, qui dépend d'Ilnsk, est situé sur le rivage gauche de l'Angara. Cette riviere coule ici à l'Occident, & reçoit dans les environs celle d'Ocka qui vient du Sud-Est, & qui se divise à environ six werstes au-dessus de l'ostrog en deux bras, dont chacun a son embouchure particuliere. Le bras inférieur se décharge auprès & au-dessus de l'ostrog; le supérieur à quelques werstes plus haut. Du bras inférieur, auprès & au-dessus de son embouchure, sort un autre bras plus petit, qui se rend droit à l'Angara.

PASCHKOW, Waywode de Jenifeisk, avant de tenter la conquête de ce pays, envoya par eau, en 1652, Dunajew, Sin-Bojarskoï de Jenifeisk, à la tête de cent cinq Sluschiwies, qui bâtirent d'abord une simowje près & au-dessus de la grande cataracte de Padun, qui est à trente werstes au-dessous

de cet ostrog. Le Sin-Bojarskoi, à la tête de cinquante hommes, remonta l'Angara & l'Ocka jusqu'à un petit ruisseau, situé à deux werstes au-dessus de l'endroit où se divise l'Ocka, & qui, du nom de cet officier, est encore appelé aujourd'hui Dunajewa. Il y mit pied à terre avec son monde, pour reconnoître le pays & les habitans; mais s'étant laissé surprendre par un grand corps de Burètes de ces cantons, il fut tué avec toute sa suite. Ceux qui étoient restés en arrière, ayant appris ce malheur, entrèrent droit dans le bras supérieur de l'Ocka, & construisirent à deux werstes au-dessus de son embouchure un ostrog. Les Bratskis se firent en apparence, & offrirent de payer le tribut, en stipulant cependant de le payer dans un lieu neutre; ils proposèrent pour cet effet la grande île formée par les deux bras de l'Ocka: ce qui fut accepté. Mais les Bratskis, après un feint accueil, attaquant les Sluschiwies, les poursuivirent jusqu'au bras inférieur, où ils les massacrèrent, ce qui lui a fait donner le nom de Krowowaja-Protoka ou *Bras-sanguin*, & ensuite brûlèrent l'ostrog. Cependant trois ans après, savoir en 1655, on envoya de Jeniseisk un nouveau détachement de Sluschiwies qui construisirent celui qui subsiste; on se mit à l'abri des surprises, & tout réussit. Paschkow arriva cette même année dans l'ostrog, & y passa l'hiver. L'année suivante, il remonta l'Angara, passa le lac Baikal, arriva, par le Selenga & le Chilok, jusqu'à l'Irgen-Oscro, & hiverna dans un ostrog, situé sur le Chilok, à peu de distance du lac, qui depuis fut abandonné & brûlé par un incendie de la steppe. Le même Paschkow alla plus loin en 1657, & construisit Nertschinsk.

BRATSKOI-OSTROG a trente brasses en carré; il a du côté de l'Ocka une grande entrée, & une petite du côté de l'Angara. La chambre de Justice (*Prikasnjaja-Isba*) est placée près de la première. Du côté opposé, ou du côté de l'Ocka, chaque angle de l'ostrog a une tour, au-dessous de laquelle il y a d'anciennes chambres noires. Dans l'ostrog, il y a une église, quelques magasins de vivres, un magasin à poudre & une cave à eau-de-vie. Hors de l'ostrog, il y a cinquante maisons, & à cinq werstes au-dessus, un couvent de moines, appelé Spaskoi, qui dépend de celui de Wosnesensk à Irkutsk.

LES habitans sont très-riches en troupeaux, & en fournissent même la ville d'Ilimsk; cependant nous pûmes à peine obtenir, à force d'argent, de quoi nous empêcher de mourir de faim.

LES Bratskis, qui ont occasionné la construction de cet ostrog, se sont presque tous retirés d'ici, les Tunguses, au contraire, se trouvent en assez grand nombre dans ces environs. Ils n'ont point de bestiaux; ils vivent dans les bois, & ils sont si pauvres qu'ils n'ont pas seulement de rennes pour aller à la chasse. Leur pauvreté les engage donc à fréquenter beaucoup plus les Russes, dont ils entendent presque tous la langue. Ils ont leurs Schamans, comme les autres peuples idolâtres; mais on en baptise un assez grand nombre.

Nous étions presque déterminés, M. Muller & moi, à pousser jusqu'à l'embouchure de l'Ilim, où commence la Tunguska, & à remonter la première, pour voir & même mesurer les cataractes de l'Angara. Mais ayant

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

Cataractes de
l'Angara.

Utilité de
l'Angara pour
la Sibérie.

Pêche de
l'Esturgeon.

appris que les glaces s'étoient si fort accumulées au dessous de ces cataractes, qu'on les appercevoit à peine, nous changeâmes de résolution, & nous prîmes le parti de continuer notre route, selon notre premier plan. Les Cataractes de l'Angara sont au nombre de cinq. La plus forte, appellée le *Padun*, est formée de quatre napes d'eau tombant par étages, qui forment une elevation de cinq brasses. Celle qu'on nomme *Schamanskoi*, est fort dangereuse à passer, surtout en remontant, parce qu'étant fort rapide, les cables avec lesquels on tire les bâtimens, sont sujets à se casser, & les bâtimens à se briser contre les rochers. Une de ces cataractes est fort longue, & s'étend jusqu'à dix werstes; on la nomme *Dolgoi-Porog*. Près de *Padun* & de *Schamanskoi-Porog*, il faut ordinairement décharger les marchandises & les transporter par terre; mais en descendant, on décharge rarement, même à *Schamanskoi*. Au reste, il y a sur les lieux des gens qui connoissent parfaitement les passages de ces cataractes; ce qui diminue les naufrages, qui sans cela seroient très-fréquens.

MALGRÉ ces difficultés, l'Angara produit bien des avantages à la Sibérie, parce qu'il communique avec le Jeniseï & le lac Baikal. Par son moyen, on peut aller de Tobolsk jusqu'à Selenginsk par eau, à l'exception seulement d'un trajet de quatre-vingt treize werstes, entre les rivières de Jeniseï & Ker, appellé *Mukowskoi-Molok*, qu'il faut nécessairement faire par terre. Quoique l'Angara coule entre des montagnes, on trouve cependant sur ses bords, depuis sa sortie du lac Baikal jusqu'à la Tunguska, & même jusqu'à l'embouchure de cette riviere, des champs fertiles & labourables, principalement dans les isles. Le sapin & le meulé sont en abondance sur ses bords, & les isles sont remplies de pins. L'Angara donne beaucoup de coquillages, dans lesquels, au rapport des riverains, on a trouvé quelquefois de bonnes perles; les vieillards disent même, qu'il y a eu autrefois une véritable pêche de perles au-dessus de Bratskoi Ostrog. Cette riviere n'est pas poissonneuse; mais après sa réunion avec l'Ilim, où elle prend le nom de Tunguska, elle est si remplie d'esturgeons & de sterledes, qu'elle en fournit non-seulement l'habitant de ses bords pour toute l'année, mais encore tout le district d'Ilimsk, & une bonne partie de ceux de Jeniseïsk & d'Irkutsk. Cependant les esturgeons & les sterledes ne sont guere que pour les gens aisés. C'est en hiver, & lorsque la riviere est gelée, qu'on prend ces poissons, qui cherchent à se cacher; mais leur ruse même les perd, en indiquant leur asyle aux pêcheurs. On se sert, pour cette pêche, d'une perche de bois longue de cinq à six brasses, à l'extrémité de laquelle on attache un fer qui se termine en deux pinces ou en deux sortes de dents courtes, presque rondes, de l'épaisseur d'un doigt, & dans leur plus grande distance éloignées par en-haut d'environ un demi-pied l'une de l'autre; elles sont de deux pouces plus longues, & pointuës à leurs extrémités. Entre les deux dents sort un autre fer large de trois ou quatre lignes, & muni d'un crochet pointu, qui sert à arrêter la corde, dont tout le fer est enveloppé, pour fortifier encore plus la perche. On casse la glace, & l'on sonde pour s'assurer s'il y a du poisson, avec la précaution de faire toujours cette opération en remontant la riviere; parce que n'étant pas possible de prendre de ces poissons, sans qu'ils répandent du sang, les autres en l'aperce-

va
le
son
deu
pêc
&
noï
Qu
ils
due
jam
che
rem
son
leur
ou
me
L
le r
mur
L
bier
le p
bonn
re f
de l
subli
vent
sez
des
ferm
N
wolo
bâtic
gara
avoir
crois
mirs
Tich
limo
res
étoie
de b

(x
min

vant se sauroient, si l'on n'étoit au-dessous d'eux; & lorsqu'on a trouvé le poisson, on enfonce la perche le plus droit que faire se peut. Le poisson entre aussitôt de lui-même entre les dents du fer; souvent il en entre deux à la fois, & les efforts qu'ils font, pour se débarrasser, avertissent les pêcheurs de leur capture. On replonge aussitôt la perche au même endroit, & l'on continue jusqu'à ce qu'on ne trouve plus de poisson: ce qui fait connoître qu'on a pris tout ce qu'il y avoit dans une certaine étendue de l'eau. Quoique les pêcheurs aient toujours reporté la perche dans le même endroit, ils prétendent être bien sûrs que tous ceux qui se trouvoient dans cette étendue, se sont laissés prendre. C'est pourquoi les trous dans la glace ne se font jamais sur la largeur, mais toujours sur la longueur du canal. Quand le pêcheur a suffisamment fouillé une première ligne, il avance avec son fer, en remontant un peu l'eau, & pêche comme auparavant, jusqu'à ce que les poissons s'apercevant, comme il y a de la vraisemblance, de la diminution de leur nombre, se retirent en remontant la rivière. On prend au moins cent ou deux cents esturgeons par pêche, & quelquefois jusqu'à mille dans le même endroit.

LE 25, nous fîmes partir notre bagage avant le jour; nous suivîmes vers le midi; nous arrivâmes à 4 heures à *Kejchinskaja*, & sur le soir à *Anamurskaja D.*

LES paysans de ce canton ne sont pas mal: ils ont abondamment du gibier & des fruits qui viennent bien chez eux. Les bêtes sauvages qu'ils chassent le plus, sont le *rossomak* ou goulu & le renard, qui ont l'un & l'autre une bonne fourrure; mais on n'y voit guère que des renards rouges. La meilleure façon qu'ils aient de prendre ces renards, est de mettre, dans les endroits de la forêt qu'ils fréquentent le plus, un morceau de viande avec un peu de sublimé pour amorce; on prétend qu'aussitôt qu'ils en ont mangé, ils ne peuvent guères aller plus loin qu'à dix à douze pas; mais qu'ils sont souvent assez rusés pour ne manger que la viande, & pour laisser le sublimé. La peau des renards tués de cette façon est tout aussi bonne, & le poil y tient aussi ferme, qu'à ceux qui ont été tués à coups de feu.

NOUS quittâmes cette station vers minuit; nous prîmes notre route par le *wolock (x)*; nous arrivâmes à 8 heures du matin dans une *simowje*, (maison bâtie pour les voyages d'hiver) sur le ruisseau de *Widin*, qui se jette dans l'*Angara*, & nous eûmes près de-là une montagne assez difficile à passer. Après avoir fait dix-huit *werstes*, nous vîmes un arbre sur lequel on avoit taillé deux croix, pour indiquer que cet endroit faisoit la moitié du chemin entre *Anamirska D.* & *Ilimsk*. Nous nous trouvâmes vers les 6 heures du soir près de *Tichornaja R.*, petit ruisseau presque à sec, près duquel on devoit construire une *simowje*. Le lendemain nous arrivâmes avec beaucoup de peine sur les 8 heures du matin dans la ville d'*Ilimsk*. Tous les bois que nous avions traversés étoient plantés de cèdres, de mélèzes, de pins blancs & communs, de sapins, de bouleaux & de trembles. Nous y vîmes les traces des *Tungusés* qui étoient

(x) On appelle *wolock* un espace compris entre deux rivières, & souvent aussi un chemin couvert de bois & inhabité: alors il désigne la même chose que *steppe*.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

Description
d'Ilimsk.

fortis, pour aller prendre des écureuils. Ces chasseurs marchent avec des liéchis, sorte des patins fort larges par en-bas, qui les font glisser sur la neige, quelque profonde qu'elle soit, sans enfoncer. On trouve ici beaucoup d'hermines & de renards, ainsi que quantité de rennes, d'élans, d'ours & de muses, que les Russes appellent *saigi*, & les Tunguses *mikschan*.

LA ville d'*Ilimsk* est située sur le rivage septentrional de l'*Ilim*, large en cet endroit de quarante à cinquante brasses, dans une vallée formée par de hautes montagnes qui s'étendent de l'Orient à l'Occident, & si étroite, qu'en y comprenant la rivière, elle n'a pas cent brasses de largeur: sa longueur est à peu près d'un werste. Presqu'au milieu de la ville, est un ostrog construit de bois, long de cent vingt brasses, sur quarante de largeur. Ses fortifications extérieures sont des tours, des tourelles & des guerites. Au-dedans de la forteresse, il y a une église, une chancellerie, un logement pour le commandant, un bureau de péage, une maison d'emballage, un endroit pour le débit de l'eau-de-vie, onze boutiques, un magasin à sel, une maison pour la caisse des tributs, tant en argent qu'en effets, une cave à eau-de-vie, un magasin de dreche, un corps-de-garde, &c.

LES maisons des particuliers sont situées au-dessus & au-dessous de la forteresse, & leur nombre se monte à soixante-dix-sept. Quant aux bâtimens publics, ils consistent en une église, deux cabarets & six magasins à bled. A l'une des extrémités de la ville, est un moulin, que fait tourner un petit ruisseau, nommé *Mikitina*, qui se décharge en cet endroit dans l'*Ilim*. Toutes les maisons des habitans sont très-misérables; il ne faut pas s'en étonner, c'est le pays de la paresse. On n'y fait presque autre chose que boire & dormir. Toute l'occupation des habitans se borne à tendre des pièges aux petits animaux, à creuser des fossés, pour attraper les gros, & à jeter du sublimé aux renards; ils sont trop paresseux pour aller eux-mêmes à la chasse. Quelques-uns vivent d'un petit troupeau que leurs peres leur ont laissé, & se gardent bien de cultiver eux-mêmes la terre: ils louent pour cela des Russes qui sont exilés dans ce canton, & quelquefois des Tunguses, qu'ils frustrent ordinairement de leur salaire. La plupart de ces habitans sont des *Stuschiwies*, qui ne sont gueres de service par eux-mêmes, & qui s'en dispensent, en achetant de leur chef la faculté d'envoyer aux expéditions, pour lesquelles ils sont commandés, d'autres hommes à leur place. Quand les habitans, par exemple, sont obligés de fournir des chevaux de poste, ils ne les mènent pas eux-mêmes; ils en chargent des exilés, & restent dans la ville à visiter les cabarets, qui sont toujours pleins en tout tems & même pendant le carême. Les vivres heureusement n'y sont pas chers; car il y a dans tout le canton supérieur, arrosé par la rivière d'*Ilim*, de bonnes terres labourables, & la ville est abondamment pourvue, tant de bled & de bestiaux, par le canton de *Bratskoi-Ostrog*, que de poissons, par la *Tunguska*.

LES occupations de M. Muller nous forcerent de faire un assez long séjour à *Ilimsk*. J'employai ce tems à faire mes observations sur la nation des *Tunguses*, qui sont en grand nombre dans cette contrée.

LEURS jurtes, presque toutes semblables à celles dont j'ai déjà fait la description, sont construites avec des perches posées en rond, & couvertes d'é-

corc
deux
née
& q
Ils r
ils a
raies
& d
lens
L
beau
bre
déba
j'ai t
leur
C
pour
alors
mette
form
nies
mais
ou f
beau
en un
la ne
de ce
en pa
la nei
les,
l'end
avoir
leurs
leur f
dant
ceme
de no
& en
alors
pour
gibie
qu'il
L
tion
gross
dans

corces de bouleau cousues ensemble. Le plancher est percé d'un trou de deux pieds, pour laisser sortir la fumée. L'entrée qui, dans les bois, est tournée vers le chemin, & dans la plaine, vers la rivière, est fermée de peaux; & quand ils changent de canton, ils n'emportent que les écorces de bouleaux. Ils ressemblent de visage aux Bratskis & aux Tunguses de Meltshinsk; mais ils ajoutent à leur bonne mine, comme un embellissement, trois ou quatre raies bleues, qui leur partent du coin de l'œil & finissent près de la bouche, & d'autres qui leur traversent le front. Cette coquetterie exige même des ta lens, qui sont le partage d'un fort petit nombre d'entr'eux.

LES Tunguses d'Ilimsk sont mal-propres & très-grossiers; ils n'ont pas beaucoup de vices, mais c'est à l'ignorance du mal qu'ils doivent cette ombre de vertu: car lorsqu'ils viennent dans les villes, ils poussent bientôt la débauche aussi loin que les Russes. Ces derniers les croient stupides; mais j'ai trouvé qu'ils ne manquoient point d'adresse pour se procurer tout ce qui leur est nécessaire.

Ces Tunguses, pendant l'hiver, ne vivent que de leur chasse, & c'est pour cela qu'ils changent si souvent d'habitations. Les rennes leur servent alors de bêtes de charge ou d'attelage, pour tirer un léger traîneau. Ils leur mettent sur le dos un morceau de wælok, & par-dessus une espèce de selle formée avec deux petites planches étroites, longues d'un pied & demi, réunies aux deux extrémités par deux os minces & évidés comme un chevalet, mais qui s'élèvent d'environ quatre pouces; ils y attachent leurs ustensiles, ou font monter dessus les enfans & les femmes malades. On ne peut pas beaucoup charger les rennes; mais elles vont fort vite. Leur bride consiste en une fangle qui passe sur le col de l'animal, & quelque profonde que soit la neige, il passe par-dessus sans jamais enfoncer: ce qui provient en partie de ce que la renne en marchant élargit considérablement la sole de ses pieds, en partie de ce qu'elle tient cette sole élevée par-devant & ne touche point la neige à plat. Si les rennes ne suffisent pas pour porter tous les ustensiles, le Tunguse s'attelle lui-même au traîneau. Dès qu'ils sont arrivés à l'endroit où ils ont résolu de fixer pour quelque tems leur tabernacle, après avoir dressé la jurte, ils chassent aussitôt dans les environs, en courant sur leurs larges patins. Lorsqu'ils ne trouvent plus de gibier, ils passent avec leur famille dans un autre canton, & ils continuent cette façon de vivre pendant tout l'hiver. Le meilleur tems pour la chasse, est depuis le commencement de l'année jusque vers le mois de Mars, parce qu'alors il tombe peu de neige, & que les traces des animaux y restent plus long-tems. En été & en automne, ils se nourrissent presque uniquement de poisson, & dressent alors pour cet effet leurs jurtes sur le bord des rivières. Ils ne négligent pourtant point la chasse dans ces deux saisons: ils guettent, au contraire, le gibier dans les endroits où la terre porte des fleurs de sel, parce qu'ils savent qu'il y donne volontiers.

LES Tunguses se construisent même des barques fort étroites à proportion de leur longueur, & dont les deux bouts finissent en pointe; leurs plus grosses barques ont à peine trois brasses & demie de longueur, & un arschin dans leur plus grande largeur, qui est le milieu; les petites barques sont lon-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

gues d'environ une brassé, & ont six werfchoks (y) de largeur. Elles sont faites d'écorce de bouleau cousue; & pour qu'elles ne prennent point l'eau, les coutures & tous les endroits où se trouvent des sentes & des ouvertures, sont enduits d'une sorte de goudron: elles sont de plus bordées par en-haut avec le bois dont on fait des cercles de tonneaux: d'autres cercles sont encore appliqués dans toute la largeur de la barque, & coupés par de semblables cercles qui la traversent en longueur, en sorte que par leur position ils renforcent la barque. Leurs plus grands bâtimens tiennent quatre hommes assis, & les plus petites barques n'en tiennent qu'un. Les Tunguses remontent & descendent les rivières dans ces barques avec une rapidité étonnante: quand une rivière fait un grand détour, ou quand ils ont envie de passer dans une rivière voisine, ils mettent la barque sur leurs épaules, & la portent par terre jusqu'à ce que la fantaisie leur reprenne de se rembarquer. Autant la barque porte d'hommes, autant elle a de rames. Ces rames sont larges aux deux bouts; car on rame & on gouverne en même tems, & par conséquent on est obligé de les faire aller continuellement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils se servent des filets ordinaires, aussi leur façon de pêcher n'a-t-elle rien de particulier.

Les Tunguses d'Ilimsk sont presque tous fort pauvres; le plus grand nombre n'a pas plus de six rennes, & ceux qui en ont cinquante, sont regardés comme très riches, parce que ces animaux forment toutes leurs richesses. Leur habillement est simple; ils portent en tout tems sur leur peau une pelisse de peau de rennes, dont le poil est tourné en-dehors, & qui descend un peu plus bas que les genoux. Cette pelisse se ferme par devant avec des courroies. Les femmes en ont de semblables, mais la fourrure est tournée en-dedans. Quand elles veulent se parer, elles portent de plus une fibreveste de peau de daim, le poil tourné en-dehors, qui ne descend que jusqu'aux hanches, & est ouverte sur la poitrine.

LEUR religion permet la polygamie, mais leur pauvreté les empêche d'avoir plus d'une femme à la fois. Les cérémonies de leurs mariages se réduisent à la demande que fait le Tungusé aux parens de la fille, en leur présentant quelques rennes ou des peaux, suivant ses facultés. Lorsqu'ils y consentent, il l'emmené avec lui. Ses occupations sont de soigner les rennes, de les aller chercher dans les champs, lorsqu'on en a besoin & d'avoir soin du ménage pendant que son mari va à la chasse.

ILs exposent leurs morts dans des lieux écartés sur un arbre, ou simplement sur la terre: quelquefois, & c'est le comble des honneurs, ils les guindent sur un échafaud de bois. Dans l'un ou l'autre cas, ils couvrent le corps avec des branches d'arbre ou des broussailles, pour empêcher qu'il soit la proie des oiseaux: ils mettent aussi près de lui son arc, ses fleches, & quelque autre des ustensiles qui lui ont appartenu.

LEUR religion differe de celle des Tunguses de Nertschinsk, en ce que ceux-ci ont adopté beaucoup de choses des Bratskis & des Mongoles, ignorées totalement de ceux-là. Ils ont des idoles de bois qu'ils travaillent du mieux

(y) Un werfchok est la seizieme partie d'un arschin.

mieu
leur
che
tion
qu'à
la c
la vi
secs
pes,
chassé
ressen
la ch
jetten
nitenc
sans l
la por
E N
dessus
dix bi
tuatio
resté
près
notre
les m
avions
C E
mowje
y pas
cultive
pule &
25, n
mowje
constru
& de
On le
barras
stes le
mes au
tité de
L E
les bo
nissent
gnées
te &
les fo
ment
XX

mieux qu'ils peuvent, & qui ont souvent un demi-arschin de longueur. Ils leur adressent soir & matin des prières, pour'en obtenir une chasse ou une pêche abondante, à quoi se bornent presque tous leurs vœux; ainsi leur dévotion purement matérielle, comme celle de tous les idolâtres, n'est relative qu'à leurs besoins. Ils sacrifient au diable le premier animal qu'ils ont tué à la chasse, & sur le lieu même; ce qu'ils font de cette manière, ils dévorent la viande, gardent la peau pour leur usage, & n'exposent que les os tous secs sur un poteau pour la part du diable: c'est du moins n'être pas trop dupes, & traiter le démon comme il le mérite. Si la chasse est heureuse, les chasseurs, de retour à la jurte, en font des remerciemens à leur idole, la caressent beaucoup & lui font goûter du sang des animaux qu'ils ont tués. Si la chasse, au contraire, n'a pas bien réussi, ils s'en prennent à l'idole, & la jettent de dépit d'un coin de la jurte à l'autre. Quelquefois on la met en pénitence, & l'on est un certain tems sans lui rendre aucune sorte de culte, sans lui marquer aucun respect; ou, quand on est bien piqué contre elle, on la porte à l'eau pour la noyer.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

EN 1641 ou 1642, les habitans de Jeniseisk bâtirent un ostrog un peu au-dessus d'Ilimsk, sur la rivière, & dans un terrain si étroit, qu'il n'y avoit que dix brasses du pied des montagnes à l'Ilim. L'incommodité d'une pareille situation fit abandonner la place en 1647, pour bâtir la ville d'Ilimsk. Il n'est resté de cet ostrog, qu'une église & sept maisons qui composent un village, près duquel nous passâmes le 24 Mars, en sortant d'Ilimsk, pour continuer notre route. A la sortie de ce village, nous primes à gauche, pour gagner les montagnes à travers les bois, qui sont tous semblables à ceux que nous avions passés sur la route d'Ilimsk.

Ce même jour, vers les 7 heures du soir, nous atteignîmes la première simowje, située près de la source d'un ruisseau qui se jette dans la Muka, & nous y passâmes la nuit. Le paysan qui la gardoit, ne se donnoit pas la peine de cultiver la terre pour avoir du bled, parce que les Sibériens se font un scrupule & presque un crime de changer un bois en terre labourable. Le lendemain 25, nous arrivâmes à 10 heures du matin près de *Muzkoje-Plotbischtsche*, simowje située sur la Muka, qui se rend près de-là dans la Kupa. C'est ici qu'on construisoit autrefois les radeaux & les bâtimens qui servoient à transporter du bled & de la farine sur les bords du Lena; & de-là vient le nom de *Plotbischtsche*. On les construit aujourd'hui sur le Lena même, parce qu'on avoit trop d'embaras dans la route sur ces petites rivières. Nous suivîmes pendant dix verstes les bords de la Kupa jusqu'à son embouchure du Kuta, & nous parvîmes au village de *Kai-Monowskaja*, non sans beaucoup de peine, par la quantité de sources qui étoient alors gelées.

Le 26, à la pointe du jour, nous continuâmes notre route, & suivant les bords de la Kuta, nous arrivâmes après-midi aux sources salées, qui fournissent du sel à tout le district d'Ilimsk. Il y en a deux, qui sont peu éloignées, l'une de l'autre. La source inférieure, appelée *Oserko*, a une brasse & demie de diamètre; l'autre n'a pas plus d'un arschin de largeur. Toutes les fois que l'*Oserko* est forte, l'autre source est foible, & ainsi alternativement: d'où l'on peut conjecturer qu'elles se communiquent. Je ne pus voir

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

la petite source, parce qu'elle étoit couverte de neige. Le petit lac autour de la grande source étoit gelé. J'examinai l'eau des deux sources, & je trouvai qu'une livre d'eau ne rendoit gueres plus d'une once & demie de sel. Au-dessus de la grande source, on a pratiqué un réservoir où l'on amasse l'eau qu'on en tire. De-là part un conduit prolongé jusqu'à la saline distante d'environ dix brasses, d'où l'eau salée qu'il ramasse une seconde fois, coule tout droit dans la chaudiere. Cette chaudiere, qui est de fer, est suspendue à de grosses poutres, & le bois qu'on y brûle se met au-dessous. Les deux ou trois premieres fois qu'on y cuit le sel, celui qu'on en tire est gris; & comme la chaudiere suit ordinairement dans quelques endroits, parce que le sel rongé le fer (ce qui fait qu'une chaudiere neuve ne dure pas plus de six ans), on ne tire en vingt-quatre heures que vingt à vingt-cinq puds de sel; mais quand tous les trous sont bouchés, & que l'intérieur du vaisseau est revêtu d'une croûte terreuse, alors le sel devient blanc comme la neige, & l'on en tire dans vingt-quatre heures au moins soixante puds. Il faut, à la vérité, faire évaporer au moins huit cents quarante-sept wicdros d'eau: car il se forme au fond chaque fois un sédiment d'une espece de sable blanc, qui, quoiqu'un peu salé, est jetté comme inutile. Le sel se précipite, à chaque cuisson, en grande quantité & de l'épaisseur d'un doigt. Quant au sable qui en retient un peu, on l'emploie avec succès dans les mines de cuivre aux environs de Selenginsk, pour dompter les minéraux trop rebelles. Ce sel est vendu sur les lieux à Ilmsk & dans tout le distrikt, au profit de la couronne. Cette saline est environnée de bois, dont la quantité en rend l'exploitation très-avantageuse. Comme dans le même canton il se trouve de bonnes terres labourables, il s'est formé près de la saline un village, appelé *Uffolskaja-Devevna*, qui est fort peuplé. De-là nous marchâmes encore quelque tems sur la Kuta, & nous atteignîmes vers le soir *Uff-Kutskoi-Ostrog*, appelé communément *Uff-Kut*, petit fort bâti sur la Kuta & le Lena. Les rivières que nous passâmes, étoient déjà dégelées en plusieurs endroits, & nous n'osâmes nous y risquer pendant la nuit. Quelqu'envie que nous eussions de nous reposer quelques jours, la saison avancée ne nous le permettoit pas. Nous jugeâmes donc à propos de remonter le Lena, parce que nous étions incertains si nous repasserions, à notre retour, par cette contrée.

Uff-Kutskoi-Ostrog étoit autrefois le lieu principal, par où s'entretenoit la communication entre Jakutzk & les parties les plus occidentales de la Sibérie. C'étoit l'entrepôt où l'on apportoit les marchandises de Jakutzk destinées pour Ilmsk, & celles d'Ilmsk pour Jakutzk. On ne construisoit que là les bâtimens qui servoient à voyager sur le Lena. Enfin, c'est encore aujourd'hui le chemin le plus court en partant de Jeniseisk, puisqu'on remonte la Tunguska jusqu'à l'embouchure de l'Ilm, & que de-là les marchandises sont apportées en bateaux jusqu'à Ilmsk. En hiver, on vient ici en traîneau, & quand les eaux sont navigables, on va par eau à Jakutzk. Les Capitaines Spangenberg & Tichirikow prirent cette route en 1734 & 1735; mais depuis qu'Irkutzk est bâti, on va de-là droit au Lena. Ce chemin ne fait gueres plus de deux cents werstes par terre, & il est presque partout uni & commode; c'est ce qui fait que l'on construit aujourd'hui presqu'au-

tant de bâtimens à Katschega, à Wercholensk & à Tuturskoja-Sloboda, qu'à Ust-Kut. La plupart des marchands qui vont à Jakutzk, choisissent aussi cette route, parce qu'ils vont auparavant à Kiachta, & de-là par des chemins d'hiver droit à Katschega, en passant par les montagnes du Baikal. Ils trouvent plus avantageux de vendre auparavant la meilleure partie de leurs marchandises à Kiachta, & de ne porter à Jakutzk que les rebuts, qui s'y débitent plutôt que dans d'autres endroits, où l'on trouve de bonnes marchandises. L'ostrog d'Ust-Kut n'est qu'un enclos d'environ quinze brasses en quaré, au-dedans duquel est une église.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

Nous y restâmes le 27, & nous y laissâmes l'étudiant Tretjakow pour faire des observations météorologiques. Nous partîmes le 28 vers le midi, & nous côtoyâmes le Lena. Nous passâmes devant trois villages, composés chacun de deux ou trois maisons, parce qu'il n'y a pas de terres labourables pour nourrir un plus grand nombre d'habitans. Le dernier de ces trois villages, qui est à quarante-sept werstes d'Ust-Kut, porte le nom de *Riga*, ville de Livonie. Nous arrivâmes à 9 heures du soir à *Sinuschkina D*, où nous prîmes gîte. Le lendemain, nous passâmes devant quelques misérables villages, comme la veille, & nous atteignîmes vers les 11 heures du matin *Skoknina D*, où nous changeâmes de chevaux. Après-midi, nous vîmes encore trois villages, dont le dernier, à vingt-cinq werstes de *Skoknina*, est nommé *Karassowa* ou *Wusokuch*; il est composé de six maisons bâties par un seul paysan, pour lui, pour ses enfans & ses petits-fils, &c. Vers les 7 heures du soir, nous fûmes rendus à *Orlenskaja-Sloboda*, qui tire son nom de la riviere d'Orlenga, parce qu'elle se jette à cet endroit dans le Lena, & nous y passâmes la nuit. Le lendemain, après quelques momens de marche, on nous montra sur le rivage oriental du Lena une espece de sawode nommée *Plawilnoi-Sarrai* (cabane-à-fonte), & nous y allâmes à cheval. Nous trouvâmes une cabane couverte d'écorce de bouleau, où étoit un fourneau semblable, par sa forme & par sa grandeur, aux fourneaux Grecs d'Argun, & un autre plus petit, semblable aux fourneaux à la main dans lesquels les forgerons de Sibérie fondent leur fer. La mine qu'on y essayoit, étoit rangée dans la cabane par petits tas. Nous vîmes un minéral, crû d'argent, qui étoit luisant & marqueté; mais il ne tenoit par quintal qu'une once de fer, qui nous parut à la vérité d'une bonté singuliere. Il y avoit encore un minéral de cuivre assez pauvre, & ni l'une ni l'autre de ces mines ne méritoit d'être exploitée. Nous rejoignîmes notre compagnie, & continuant notre route, nous atteignîmes vers les 8 heures du soir *Tomschtschinich*. Le lendemain à 10 heures du matin, nous arrivâmes à *Botowskaja D*, où l'on envoya au-devant de nous quelques chevaux d'*Ust-Ilga* & des villages les plus voisins. A 9 heures du soir, après avoir passé une forêt claire de bouleaux & quelques champs, nous nous trouvâmes à *Ust-Ilginskaja D*. Le fleuve Lena, sur lequel nous avions fait toute la route depuis Ust-Kut jusqu'ici, étoit déjà dégelé en plusieurs endroits; mais plus nous montâmes, plus nous trouvâmes le passage difficile.

DEPUIS Ust-Kut, nous allâmes presque toujours entre l'Ouest & le Sud-Ouest; mais le fleuve faisoit en certains endroits des sinuosités considérables.

VOYAGE EN
SIBÉRIE. 1736.

Nous passâmes devant un assez grand nombre de villages, qui ne consistoient la plupart qu'en une seule maison; car les montagnes étant presque toutes fort près du rivage, & les endroits où il n'y a pas de montagnes, étant couverts de bois, aucun paysan n'ose cultiver des terres labourables quand la nature ne lui en présente pas de toutes formées. Pour que les Sibériens s'attachent à quelque culture, il faut qu'ils trouvent un champ libre & de bonne terre noire, ou du moins un terrain où les arbres soient fort clair-semés. On ne rencontre donc des villages que dans ces sortes d'endroits; & comme il n'y a gueres plus de terres labourables qu'il n'en faut pour nourrir un paysan avec sa famille, ils ne sont ordinairement composés que d'une seule maison.

DANS tous les villages où nous passâmes, nous vîmes les paysans fort appliqués à la chasse des écureuils, qui sont très-abondans dans ces cantons. Ils se servent pour cela d'une espèce de trappe, appelée *plafchka*, qu'ils posent sur un arbre: ils mettent pour amorce un morceau de poisson sec; la chair des animaux terrestres; ni le poisson frais n'y étant pas propres, & il y a des paysans qui ont un millier de ces sortes de trappes. La plus forte capture d'écureuils se fait depuis le commencement de Mars jusqu'au milieu d'Avril. C'est alors que les paysans s'établissent entièrement dans les bois, pour pouvoir surveiller leurs trappes. Ceux qui se contentent de peu, & dont les trappes sont dans le voisinage, sortent une fois tous les cinq à six jours, pour les visiter & les redresser. On peut juger combien cette chasse est avantageuse, par la quantité d'hommes qui se louent pour un an, & qui se contentent pour leurs gages du tiers des écureuils que l'on prend, ou de vingt-cinq roubles par an, outre leur nourriture. Quoique les écureuils de ce canton-là ne soient pas de la meilleure espèce, les marchands d'Irkutak les recherchent à l'envi les uns des autres. On prend assez souvent dans ces trappes des écureuils volans. Ces deux espèces d'écureuils ne se ressemblent que par le nom & par leur manière de monter sur les arbres, car leur figure est tout-à-fait différente. L'écureuil volant (z) ressemble plutôt à un rat. Il diffère principalement de l'autre, en ce qu'entre les pattes de devant & de derrière il a des deux côtés une peau forte & large d'environ un pouce, qu'il fait étendre ou replier, & au moyen de laquelle il s'élance à une certaine distance. Sa queue diffère aussi de celle de l'écureuil ordinaire, principalement pour la couleur.

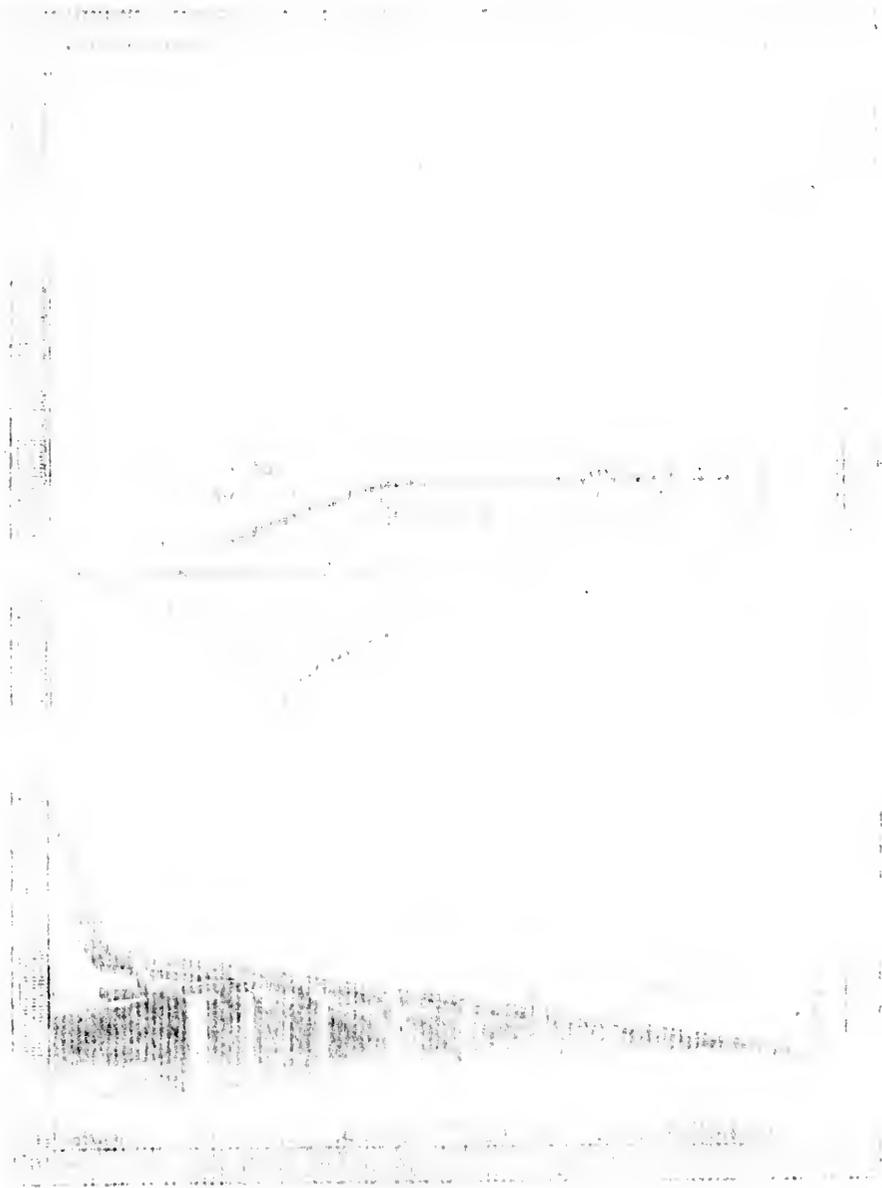
Nous résolûmes d'attendre à Ust-Ilga le dégel du fleuve, & nous comptions d'y trouver les géodésistes Swistunow & Krascheninow, qui devoient y être, suivant les instructions qu'ils avoient reçues de M. de la Croyere; mais ils ne vinrent nous rendre visite que trois jours après notre arrivée. Ils avoient préféré pour leur séjour Ilginskoi-Ostrog, situé à environ trente werstes sur l'Ilga, & ils y retournerent le 3 Avril. Le village où nous séjour-nâmes, pouvoit avoir quinze maisons, & presque partout des chambres noires à bain & à poêle, qui valoient encore mieux que les meilleures chambres d'Ilimsk. Les habitans vivent de leurs pâturages, de la culture des terres

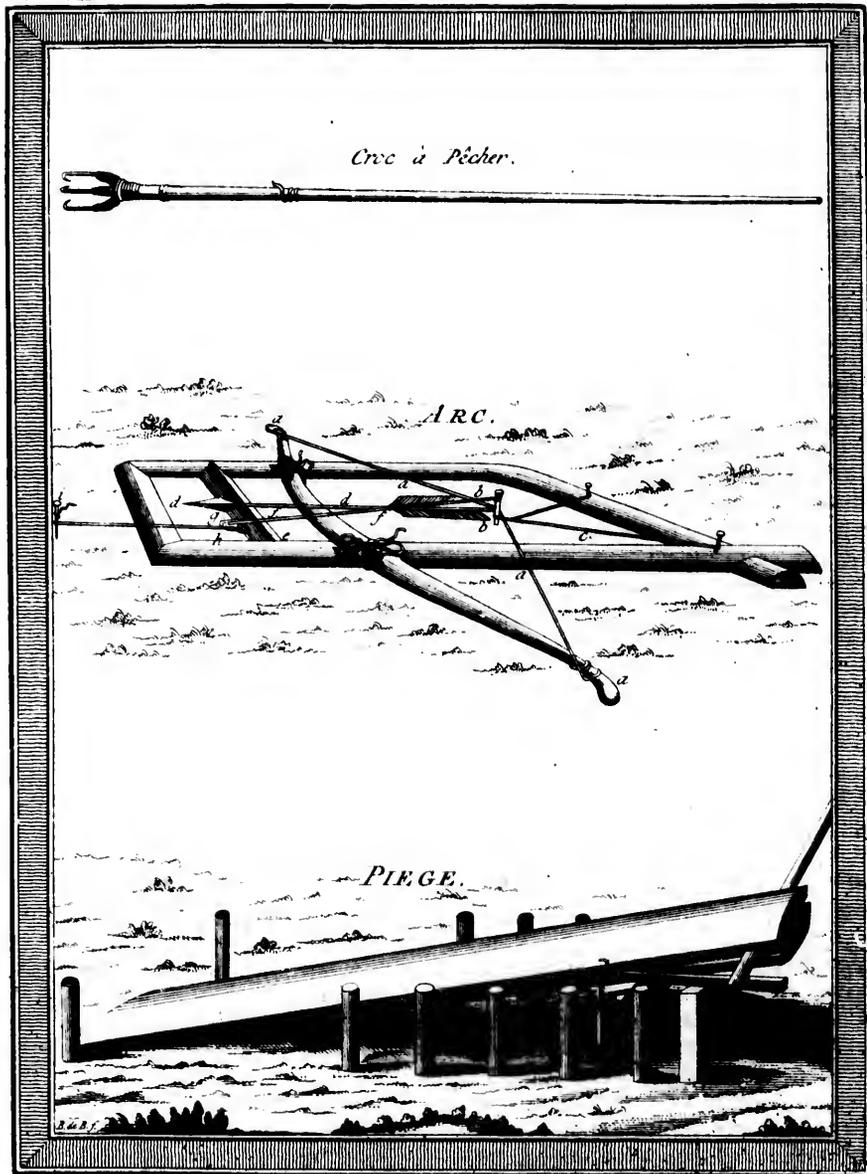
(z) C'est le *Polatouche* ou *Polatacha* des Russes, décrit par M. de Buffon, dans son *Hist. Natur.* T. XX. de l'Edit. in-12. p. 124.

insistèrent
sur toutes
étant sou-
ind la na-
riens s'at-
ore & de
fort clair-
l'endroits;
faut pour
posés que

ms fort ap-
es cantons.
ka, qu'ils
non sec; la
pres; & il
plus forte
u'au milieu
ns les bois,
de peu, &
s cinq à six
cette chassé
an; & qui
rend, ou de
écureuils de
d'Arkutak les
ent dans ces
ressemblent
r leur figure
tôt à un rar.
devant & de
pouce, qu'il
une certaine
; principale-

z nous comp-
qui devoient
la Croyere;
e arrivée. Ils
on trente ver-
u nous séjour-
chambres noi-
ures chambres
ure des terres
Buffon, dans son





PIÈGE ET ARC AUTOMATE.

& de
se se
daim
vers
anim
dout
L
de p
pou
la m
des
L
daim
lier
dout
Ils n
tent
étro
coup
tem
étro
diffé
taille
& de
simp
part
L
sens
épar
L
fére
coup
au c
I
com
des
nie

(a
déta
pren
dev
tieu
qui
l'ori
(
oval
Ray

& de la chasse des écureuils, des daims & du musc. Pour les écureuils, ils se servent des mêmes trappes que celles que je viens de décrire. Quant aux daims & aux muscs, ils les chassent avec des chiens, & tâchent de les pousser vers quelque vallon, où ils ont tendu des nœuds coulans, dans lesquels ces animaux s'embarassent. En été ils les guettent près des endroits où il y a du sel, dont ces animaux sont fort friands; ils les prennent encore avec des trappes (a).

Les appâts qu'emploient les chasseurs, sont, pour les lievres, des rejets de peupliers; pour les coqs de bruyere, des baies du sureau aquatique (b); pour les renards, de la chair suspendue en divers endroits; pour le musc, de la même mouffe que celle dont les rennes sont leur nourriture ordinaire, & des broussailles de pin, &c.

Les Tunguses ont encore une autre façon de prendre les muscs & les daims. Quand les petits de ces animaux sont égarés, ils ont un cri particulier pour appeller leurs meres. Cette découverte faite par les Tunguses leur donne la facilité de prendre ces animaux; ce qu'ils font toujours dans l'été. Ils ne font que plier un morceau d'écorce de bouleau, avec lequel ils imitent le cri des jeunes muscs & des petits daims aussi parfaitement que s'il étoit naturel, & les meres accourant à ces cris, les tuent sans peine à coups de flechs. Ils ont encore un autre moyen, dont ils usent indistinctement dans toutes les saisons de l'année, & principalement dans les vallons étroits: ils y dressent des arcs qui tirent d'eux-mêmes. L'arc qui n'est pas différent de l'arc ordinaire, repose sur un morceau de bois plat, qui a des entailles en-dessous. Il est armé d'une fleche tendue, & ajulé avec des cordes & du crin, de maniere que pour peu que l'animal en marchant touche un simple crin blanc qu'il peut voir à peine, la détente fait son effet; le trait part & le frappe même à la tête.

La figure ci-jointe (c) rendra le jeu de ces arcs automates beaucoup plus sensible que la longue & prolixie description de M. Gmelin, dont nous épargnons l'ennui au lecteur.

Les Russes du canton ont adopté l'arc des Tunguses, avec quelques différences qui ne sont pas avantageuses, puisque leur machine demande beaucoup plus de mouvement que celle des Tunguses, & que l'animal est atteint au corps, plutôt qu'à la tête.

Il n'arriva rien de remarquable pendant notre séjour à Ust-Ilga. Nous reconnûmes que la même façon de vivre, commune à la plupart des villes & des villages de la Sibérie, y régnoit. L'eau-de-vie qu'on y débite, est fournie d'Ilginskoi-Ostrog; ce qui fait qu'on n'en trouve pas toujours. Quand

(a) M. Gmelin décrit ici dans un grand détail l'espece de trappes, avec lesquelles on prend le musc & les daims. Nous avons cru devoir épargner cette description trop minutieuse & d'une prolixité fatigante. Ceux qui sont curieux de machines, consulteront l'original.

(b) *Vaccinium foliis perennantibus obtusifolium* Linn. florâ Lapp. 144, Cliff. 148. Ray. pag. 239.

(c) *aaa* est l'arc avec sa corde; *bb* gros bâton court, qui sert à tenir l'arc tendu; *c* corde à laquelle tient le gros bâton court; *dd* la fleche; *ee* morceau de bois, sur lequel repose l'arc; *f* le crin qui tire le gros bâton en avant; *g* petit morceau de bois par où passe le crin; *h* autre morceau de bois, auquel s'attache un autre crin qui traverse le sentier; *i* ce même crin.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1756.

elle manque, il faut attendre qu'il plaise au commissaire chargé de cet approvisionnement d'en faire venir. Aussitôt qu'il en est arrivé, l'endroit où elle se détaille, est plein de buveurs & ne se désemplit point que tout ne soit consommé. Dans ce même cabaret, on brasse aussi quelquefois de la biere; & dès qu'elle est faite, quand elle n'auroit reposé qu'une demi-journée, il n'y a plus moyen de fermer le cabaret que tout ne soit bu. Il survient quelquefois des occasions de boire, lorsqu'il n'y a dans le cabaret ni biere ni eau-de-vie; & c'est ce qui arriva le 12 Avril, jour auquel la riviere étant prise, les payfans commencèrent à battre le bled qui leur restoit de l'année précédente. Ils font ordinairement cet ouvrage sur la glace, parce que tout y est bien uni, & ils invitent tous les payfans à les venir aider. Or ils font dans l'usage de régaler de biere le soir tous ceux qui les ont aidés pendant la journée: c'est pourquoi tout bon économe brasse de la biere vers ce tems-là, & ceux qui ont aidé à battre le bled, sont les maîtres de boire tant qu'ils veulent; de sorte qu'il est rare alors de rencontrer un homme qui ne soit ivre. Les soldats qui nous avoient été donnés pour escorte, firent comme les autres; & il fallut trois à quatre jours pour les remettre à la raison. En général, un Sibérien ne manque aucune occasion de boire, quand ce seroit chez le plus grand de ses ennemis. On nous assura que, quand les batteurs de bled n'eurent plus rien à boire, ils avalerent avidement jusqu'à la lie de leur biere, ne trouvant rien de dégoûtant, pourvu qu'ils pussent s'enivrer. Cependant, vers la semaine de Pâques, les payfans parurent fort inquiets de ce qu'il n'y avoit pas d'eau-de-vie dans le cabaret. La riviere n'étoit pas encore navigable, & l'on ne pouvoit plus y aller en traîneau; il ne restoit donc d'autre moyen que de transporter avec beaucoup de peine l'eau-de-vie à dos de cheval le long du rivage de l'Ilga. Or le préposé de l'eau-de-vie ne voulant pas faire ce transport aux dépens de la couronne, quelques payfans lui firent une députation, & lui proposerent de faire venir cette boisson à leurs propres dépens. Dans le même tems, chaque économe avoit brassé de la biere, & la fureur de l'ivrognerie commença dès le jour de pâques, à huit heures du matin. Le village n'a point d'église; il n'y a qu'une chapelle desservie par un Diatschok, sorte de clerc du plus bas ordre. Comme cette espece de desservant n'étoit pas moins pressé de boire que les autres, le service qui se fait ordinairement à huit heures, il le fit commencer à six. Le désordre continua quatre à cinq jours, sans interruption, & il n'y eut pas moyen de l'arrêter. Nous en essayâmes, de la part de nos ouvriers, des suites fort désagréables: remontrances, exhortations, punitions, tout fut inutile. Mais quel que fût, à cet égard, le débordement à Ust-Ilga, il n'approchoit point de celui qui régnoit dans l'ostrog, où l'on étoit plus à portée d'avoir de l'eau-de-vie. Les payfans y buvoient, y jouoient aux cartes & l'emportement alloit quelquefois si loin, que quelques-uns perdoient jusqu'à leur dernière mesure de farine, jusqu'au seul habit qui les couvroit.

L'ILGA dégéla le 30 Avril, & le Lena le 4 Mai. Dès-lors nous attendîmes impatiemment ceux de notre compagnie, que nous avions laissés à Wercholensk & à Katschega, dans la crainte de manquer le tems favorable pour notre voyage. Les gens du pays savent bien observer ce tems. Le

plus avantageux est celui qui suit immédiatement le dégel; car la glace qu'en- traîne le courant, s'arrête en plusieurs endroits, bouche les passages, & fait gonfler considérablement le haut du fleuve. La même chose arrive tous les ans, mais en certaines années plus qu'en d'autres; ce qui produit souvent de grandes inondations. Le tems des glaces passé, les neiges dont la fonte inonde les montagnes, & les fortes pluies qui surviennent ordinairement dans cette saison, font encore beaucoup grossir les eaux. Ainsi le passage est assez commode pendant tout le mois de Mai, & d'autant plus favorable au commencement du même mois, que les eaux, en augmentant, ont le cours plus rapide. D'après ces connoissances, nous fîmes toutes les dispositions nécessaires, pour avancer notre départ, pendant que les chancelleries, qui avoient des ordres rigoureux de nous expédier promptement, ne se donnoient presque aucuns soins.

Le géographe Kraschenikow arriva le 15 Mai d'Ilginskoi-Ostrog, & le Sieur Swistunow le 18. Ils amenèrent avec eux les trois bâtimens, qui y avoient été construits pour notre troupe. Le 22, M. de la Croycere vint aussi de Katschega & de Wercholensk avec le reste de notre suite. Par ce moyen toute la troupe académique se trouva rassemblée avec les bâtimens qu'on avoit construits pour elle, & qui consistoient en six doschtschennikes & en six kajukes (d). Il ne manquoit plus que du monde pour les conduire. Le détachement de marine, qui étoit parti l'année précédente, avoit sur chaque doschtschennike douze travailleurs & deux pilotes, & sur chaque kajuke six travailleurs & pareillement deux pilotes. On vouloit que cette répartition fit une loi pour nous qui n'entendions rien à la marine. Cependant la chancellerie d'Irkutsk nous fit donner avis qu'elle nous avoit envoyé quatre-vingt-seize hommes; mais vingt-trois Sluschiwies du lieu, compris dans ce nombre, ne parurent jamais. Nous fûmes obligés de les remplacer, ainsi que le reste des hommes qui nous manquoient, par des paysans; ce qui ne se fit point sans peine: car le canton n'est pas si bien peuplé, que cinquante hommes de moins n'y causent un grand vuide: qui d'ailleurs cultiveroit la terre, si l'on employoit les paysans à d'autres travaux? La couronne entretient les Sluschiwies pour ces sortes d'occasions, & pour les envoyer partout où il est besoin; mais, comme on l'a déjà marqué, ils se rachètent aisément de ces sortes de travaux, & ne marchent guere que pour les expéditions où il y a quelque chose à gagner pour eux, ce qu'ils obtiennent des commandans qui n'ont d'autres vues que de s'enrichir.

DEPUIS que les eaux étoient ouvertes, comme on s'exprime dans ces contrées, nous vîmes passer tous les jours quantité de radeaux devant Ust-Iga. Les gens du pays sont trop paresseux pour construire des bâtimens; cependant ils sont dans l'usage de porter tous les ans une grande quantité de farines à Jakutsk, parce qu'ils espèrent en trouver un bon prix. Or la construction d'un radeau coûte très-peu aux paysans; car ils ont le bois, pour ainsi dire, à leur porte & pour rien; puis ils font eux-mêmes les constructeurs. Ils peuvent charger sur un radeau mille à deux mille puds de farine,

(d) Le kajuke est un petit doschtschennike:

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

suivant la longueur qu'ils lui donnent; mais ils ne la chargent point en sacs; ils font simplement au milieu du radeau un enclos de planches, dans lequel ils versent leur farine. Ils vendent ensuite à Jakutzk, avec la farine, le radeau même, dont les habitans emploient le bois à leur chauffage; & comme ils partent de bonne heure de chez eux, ils y reviennent le même été. Il arrive quelquefois que les habitans de Jakutzk n'achètent pas toutes leurs farines, parce qu'ils en ont trop apporté; mais alors la chancellerie les achète sur la caisse de la couronne à un prix raisonnable, afin que les payfans ne soient pas dégoûtés d'en apporter une autre fois. Par ce moyen, ils s'en retournent toujours avec un bon profit; & comme ils gagnent encore beaucoup sur la vente de leurs écureuils, les payfans des bords du Lena se trouvent à leur aise: aussi les payfannes, quand elles sont parées, sont-elles vêtues de soie. Le grand nombre de radeaux que nous vîmes passer, provenoit en partie de l'usage où sont ces payfans de porter beaucoup de farine à Jakutzk, en partie de l'expédition du Kamtscharka: car comme il n'y avoit pas assez de vivres à Jakutzk pour tout le monde qui devoit y passer, il falloit y transporter bien des provisions, & l'on se servoit de radeaux par économie. Pour amarrer ces radeaux au rivage, on ne se servoit point de cables fabriqués avec du chanvre; c'étoient de menues branches de bouleaux tortillées ensemble, & formant un cable au moins de l'épaisseur du bras, qui me parut beaucoup plus fort que le meilleur cable de chanvre.

Le 27 Mai, nos bâtimens furent prêts & pourvus de tous les manouvriers nécessaires. Nous partîmes vers les 5 heures du soir, & nous atteignîmes à 9 heures *Grusnich D.* où nous restâmes. Comme le fleuve est fort bas dans ces cantons, on n'ose pas y passer la nuit. La maniere de gouverner les bâtimens, est un peu plus commode ici qu'en tout autre endroit de la Sibérie & sur le Wolga. A l'arriere du bâtiment, on applique au milieu de la poupe une longue poutre, dont un bout, taillé comme un gouvernail ordinaire, entre dans l'eau: quand on la pousse d'un côté, le bateau tourne du côté contraire. On s'en accommode donc fort bien sur le Lena, où il ne se trouve point d'endroit assez dangereux, pour qu'on soit obligé de faire tourner tout-à-coup un bâtiment dans un espace étroit, tantôt à droite & tantôt à gauche; mais avec un pareil gouvernail, on ne sauroit avancer contre le courant, & l'on se sert alors d'un gouvernail ordinaire.

Nous poursuivîmes notre route à la pointe du jour, & nous arrivâmes à 8 heures du matin près de *Schamanowa D.* Nous nous y arrêtâmes, pour voir quelques travaux de mines qu'on y avoit commencés en 1732. Il y avoit à peu de distance l'une de l'autre deux mines de cuivre, dont une étoit seulement ouverte, parce que la veine s'étoit perdue. L'autre avoit été traitée selon la méthode ordinaire, & l'on avoit même commencé à bâtir pour l'exploitation du minéral. Ce minéral étoit verdâtre & enveloppé dans un roc dur, dont on ne pouvoit le dégager qu'avec le secours du feu: il tenoit très-peu de cuivre, mais on avoit quelque espérance que la veine s'améliorerait. Elle s'étendoit de l'Orient à l'Occident, & elle avoit peu de profondeur. Les travaux durèrent jusqu'en 1734, & les fouilles étoient alors poussées jusqu'à
onze

onze brasses & demie. Cependant on fouilla tout le district voisin, pour trouver une veine plus forte & plus riche; mais après bien des travaux & des recherches inutiles, sur les différens rapports qui furent faits au grand college des mines de leur peu de succès, il vint au commencement d'Octobre de la même année 1734, des ordres précis de faire cesser les travaux, & de renvoyer les travailleurs à Catherinenbourg. Je revins à 3 heures après-midi à nos bâtimens. Nous pousâmes plus loin à 4 heures, & à 9 heures du soir nous abordâmes à quelque distance au-dessous du village de *Sakobenina*, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain vers 9 heures du matin nous atteignîmes *Tschudinowa-Saimka*. Je savois que dans ce district on avoit fait autrefois beaucoup de recherches sur la rive orientale du Lena, pour découvrir une mine d'argent qui devoit s'y trouver; je quittei donc le bâtiment pour passer la riviere dans une chaloupe, & je gagnai la montagne où les travaux avoient été commencés. Cette montagne est située au-dessus de l'embouchure de la riviere d'Orlenga, sur le rivage oriental du Lena, & elle est d'un accès facile. J'y vis une ouverture, d'où s'étendoient deux bâtimens de mines, l'un au Sud-Est, l'autre au Sud-Ouest. Les couches des montagnes dans ces cantons sont presque horizontales, & les veines suivent la même direction. J'en vis une marquetée d'une matiere semblable au luisant de plomb, mais sans nulle apparence d'argent: aussi n'y en avoit-il point, ce qui l'a fait abandonner.

A une heure après-midi, je rejoignis les bâtimens qui étoient arrêtés près d'*Orlenskaja-Sloboda*. Nous y avons envoyé d'Ust-Iga, pour qu'on nous tint prêts quelques payfans qui pussent relever ceux d'Iga; nous n'y trouvâmes que six hommes, & nous ne pûmes aller plus loin. M. de la Croyere, qui s'étoit proposé d'accélérer son voyage autant qu'il seroit possible, se contenta de ces six hommes, & partit avec sa suite sur les 4 heures du soir.

L'OFFICIER des mines, que nous avons avec nous, me raconta que pendant son séjour dans ce quartier-là, il avoit un jour trouvé par hasard, dans une pierre dure, au-dessous de l'embouchure de l'Orlenga, quelques cailloux d'une forme singuliere, mais qui tenoient si fortement au rocher, qu'il n'avoit jamais pu les en détacher. La description qu'il en faisoit, me fit croire que c'étoient des pierres figurées; je me fis montrer l'endroit, & nous y allâmes. C'étoient des petoncles pétrifiés, de la grosseur d'une noisette, ou un peu plus gros, incrustés dans une pierre grise, calcaire & très-dure. Nous en cassâmes plusieurs morceaux, & nous nous donnâmes bien du mouvement pour trouver quelqu'autre espece de pétrifications; nous perdîmes & notre tems & nos peines, & la nuit qui approchoit, nous obligea de retourner à nos bâtimens. On voit rarement des pierres figurées dans la Sibérie; je ne fais si c'est parce qu'on n'a pas assez fouillé les montagnes, ou si en effet il n'y en a point. Je lis dans Wizen, qu'on rencontre sur le Tura quelques glosopetres pétrifiés; mais je n'en ai jamais entendu parler dans toute la Sibérie. Il est vrai que quand nous y arrivâmes, & surtout au commencement, les habitans eurent grand soin de nous cacher tout ce qu'ils croyoient pouvoir exciter notre curiosité; mais nous trouvions de tems en tems quelques officiers qui se faisoient un plaisir de nous instruire de tout; & les entretiens famili-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

liers que nous avons eus depuis avec des nationaux de toute espèce, nous ont mis au fait de bien des choses, ou plutôt ne nous ont laissé presque rien ignorer de vraiment curieux. Excepté ces petoncles, dont la matière intérieure étoit sélénitique, & qui étoient blanchâtres en-dehors, je n'ai rien vu de remarquable en ce genre dans la Sibérie, qu'une grosse corne d'Ammon, qui me fut donnée à *Jeniseisk* par ce Colonel des Cosaques, dont il est parlé page 189. Il me dit, qu'elle avoit été trouvée par un Cosaque de *Jeniseisk*, au-dessous de *Dubtscheskaja-Sloboda*, sur la rive droite du *Jeniseï*, dans une montagne. On l'avoit donnée à cet officier comme un spécifique, pour faciliter les accouchemens; il ne s'agissoit que de la mettre infuser dans de l'eau-de-vie pendant deux heures, & de boire cette infusion.

Nous partîmes le 31 à la pointe du jour. Vers les 10 heures du matin nous perdîmes de vue un de nos gros bâtimens, qui étoit échoué sur un banc de sable. Pour l'attendre, & lui envoyer du secours en cas de besoin, nous abordâmes à cinq werstes au-dessous de *Skoknina D.* Nous y restâmes jusqu'à 3 heures après-midi, & à 8 heures & demie nous descendîmes à *Sinuschkina D.*, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, premier Juin, vers 10 heures du matin, nous arrivâmes près d'un ruisseau à deux werstes au-dessous de *Turukinskaja D.* Le terrain nous parut fertile en plantes, & plus agréable que ne le sont ordinairement les environs du *Lena*. Nous résolûmes d'en profiter; nous y restâmes jusqu'au 3, que nous partîmes à 5 heures du soir, & nous arrivâmes deux heures après à *Ust-Kut*. Nous entrâmes dans un des bras du *Kuta*, & nous mîmes pied à terre vis-à-vis de l'ostrog. M. de la Croÿere y étoit resté jusqu'à ce moment pour changer de travailleurs. Ce changement fut fait le même soir, & il partit le lendemain vers midi. Pour nous, qui ne souhaitions rien tant que de pouvoir nous passer du service de tous ces riverains du *Lena*, nous avions envoyé demander à la chancellerie d'*Ilimsk*, qu'on nous fournît des exilés (*e*) ou d'autres gens de tout état, pour servir sur nos bâtimens. Mais notre messager n'étant pas encore revenu, nous fûmes obligés de nous arrêter en cet endroit. Enfin il arriva le 6 Juin, sans nous amener un seul homme: il nous apporta seulement des ordres de la chancellerie d'*Ilimsk*, adressés aux escoutets de l'*Orlenga*, de l'*Ilgá*, de *Tuturska* & de *Nowo-Udinsk*, pour qu'ils eussent à nous fournir le nombre d'hommes dont nous avions besoin. Nous fûmes curieux de voir le résultat de ces ordres, & nous pressâmes les escoutets, excepté celui de *Nowo-Udinsk*, qui étoit trop éloigné pour y satisfaire promptement.

PENDANT notre séjour à *Ust-Kut*, nous visitâmes les salines, décrites dans le voyage d'hiver, d'après les informations que j'en avois prises, & nous vîmes cuire le sel. La chaleur y étoit insupportable, & il nous fut impossi-

(*e*) Ils sont appelés *Silnie* ou *Prissinie*; ce sont la plupart des gens du peuple envoyés des villes de Russie en exil pour des crimes capitaux, & qui sont obligés de faire tous les travaux pour lesquels ils sont commandés, dans les mines, sur les bâtimens, aux fortifications, &c. On leur donne pour cela des vivres & tous les jours un peu d'argent.

ble d'y rester plus de deux minutes. On ne se fert ici d'aucun moyen pour épaissir plus promptement le sel. Le seul feu de bois le force assez; & d'ailleurs il n'est pas d'usage en Sibérie de tuer aucuns bestiaux dans d'autres tems qu'en automne. Ainsi, dans une autre saison, où pourroit-on prendre du sang? On étoit alors dans de grandes inquiétudes, parce que les deux sources de la saline commençoient à se boucher. La plus grosse s'écoule dans le Kuta, & des deux côtés à son embouchure croît abondamment le kali (f), herbe qu'on voit ordinairement sur les bords des lacs salés. Il y avoit tout près du village un radeau chargé de sel, qui devoit partir cette année pour *Tscheschiskoi-Ostrog*, mais qui ne pouvoit descendre le Kuta, parce que ses eaux étoient trop basses. Un paysan du lieu s'étoit obligé de fournir ce sel à la couronne pour un certain prix. Le sel étoit couvert simplement d'écorces de bouleaux, qui ne pouvoient le garantir de la pluie; mais ici les fermiers de sel ne sont pas fâchés de cette aventure, le sel en devient plus humide & plus pesant. D'ailleurs ils entendent assez leur métier, pour l'empêcher de se fondre. Au reste, la couronne n'y perd rien: car l'escoutet, qui reçoit le sel au poids, doit payer à raison du poids qu'il a reçu. Si le sel se sèche chez lui, & qu'il ne trouve plus son poids, il fait au débit s'arranger si bien, qu'il ne perd rien sur la pesée.

Nous passâmes au retour à la fabrique d'eau-de-vie, située sur le riva-ge gauche du Kuta. Il y avoit six chaudieres qui n'étoient seulement pas couvertes, & nous y trouvâmes un seul homme qui dormoit; lorsqu'on l'eut éveillé, ce qui ne se fit pas sans peine, il ne pouvoit se soutenir sur ses jam-
bes. On dit ici communément, qu'en hiver on tire beaucoup moins d'eau-
de-vie qu'en été; mais ces gens-là n'entendent rien à faire cette liqueur.

Nous revînmes au coucher du soleil à Ust-Kut, & nous y trouvâmes l'homme que nous avions envoyé aux ostrogs & aux slobodes supérieurs du Lena. Il fut suivi le lendemain de douze travailleurs qu'il avoit ramassés à Orlenga parmi les exilés & d'autres gens de toutes especes. Il nous en fit espérer d'autres qui devoient nous venir de l'ostrog de l'Ilga. D'ailleurs nous avions arrêté & amené avec nous six autres hommes d'Ust-Kut. Nous crû-
mes donc qu'avec le renfort qu'on nous promettoit de l'Ilga, nous pourrions nous passer de payfans. Cependant nous ne jugeâmes pas à propos d'attendre cette dernière recrue: nous partîmes le 18 à 2 heures après-midi, & nous dépêchâmes en même-tems un soldat, pour recevoir nos travailleurs quand il les rencontreroit, & nous les amener promptement. Ainsi nous fûmes obligés de garder avec nous quelques payfans d'Ust-Kut. Nous arrivâmes le soir près de *Polawinnoje-Simowje*, située au-dessous de *Polawinnaja-Rieschka*. Là, & dans plusieurs autres endroits, nous vîmes des forêts entières enflam-
mées. Les habitans voisins du Lena y mettent exprès le feu, afin d'avoir de l'emplacement pour faire des prez, car il y a très-peu de champs autour de ce fleuve & l'on a besoin de terres labourables. D'un autre côté, le nombre des bestiaux augmentant, il faut beaucoup plus de foin qu'autrefois. Enfin les terres labourables ne produisent point ce qu'elles devoient produire, par-

(f) *Salicornia* & *Chenopodium*, dictum *Kali minus album*.

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1736.

ce que les payfans de cette contrée fument leurs terres, pour leur faire porter du grain tous les ans: usage inoui dans la Sibérie, & qui paroît contraire à la nature qui s'y montre partout sans apprêt.

Nous partîmes le lendemain à la pointe du jour, & nous arrivâmes vers midi à *Tajurskaja D*, village situé sur la riviere de Tajura, qui est aussi considérable que l'Ilm, & dont les rivages sont assez fertiles. A 9 heures du soir, nous passâmes devant *Glatkoi-Muis*, & nous nous arrêtâmes à deux werstes plus bas. Nous avions encore six werstes pour arriver au village de *Nasarowa*; mais comme la riviere va très-lentement depuis *Tajurskaja D*, ne pouvant point y arriver avant minuit, nous n'allâmes pas plus loin. Nous en partîmes de meilleure heure le lendemain matin; mais, après avoir marché jusqu'à une heure, nous ne nous trouvions encore qu'à *Tirskaja D*, sur la riviere de Tira, dont les bords sont aussi fertiles que ceux de la Tajura. Cette riviere forme les confins du territoire d'Uit-Kut & de celui de *Kriwoluck*. *Ulkanskaja D*, situé sur le ruisseau d'Ulkan, à sept werstes & demi de *Tirskaja D*, est le premier village de *Kriwoluck*, que nous passâmes le soir. Vers les 10 heures, nous nous arrêtâmes auprès de *Krasnojarskaja D*. Nous avions eu pendant toute la journée un vent de Nord fort & contraire, qui nous avoit beaucoup arrêtés: il fit le soir une forte pluie, qui nous fit souvenir de notre voyage sur l'Irtisch. Nous avions prévu ce mauvais tems, & nous avions demandé qu'on nous mit à l'abri de la pluie en doublant les planches du bateau; mais on nous avoit juré que les bâtimens étoient construits de façon qu'il étoit impossible que la pluie y pénétrât. De plus, comme on se déloit de notre peu de crédulité, pour nous en convaincre par nos propres yeux, on avoit versé de l'eau sur le pont, & l'on nous avoit fait voir que rien n'entroit dans les cajutes. Cependant nous n'aurions ajouté foi ni aux protestations de nos matelots, ni à l'expérience qu'ils nous firent, si nous n'eussions alors été trop occupés d'autres soins qui nous firent oublier ceux que demandoit la sûreté de notre voyage. En un mot, notre embarras fut aussi grand ici que sur l'Irtisch; il fallut sauver tous nos papiers, & doubler nos bâtimens à neuf. Ce mal fut accompagné de l'inconvénient des confins qui, par leur nombre prodigieux & leur importunité continuelle, nous rappellerent encore mieux notre navigation sur l'Irtisch.

Le lendemain, vers une heure après-midi, après avoir passé devant plusieurs villages, vers l'un desquels appartenant à une maison religieuse, la riviere commence à faire une courbure considérable, nous fûmes rendus près de *Skobelska D*. Nous en partîmes à 5 heures du matin; & après avoir fait onze werstes & demi, nous atteignîmes *Saborskaja D*. La riviere faisoit ici beaucoup de sinuosités, qui durèrent jusqu'à *Wologda D*, où nous passâmes la nuit. Le chemin en droiture de *Saborskaja* jusqu'à *Wologda*, est de deux werstes & demi, & le chemin de la riviere de six werstes. Outre cette courbure, la riviere couloit fort lentement, & le lendemain nous nous aperçûmes encore plus de cette lenteur. Nous poursuivîmes notre route dès 2 heures du matin, & marchant toujours à force de rames, nous n'arrivâmes que 4 heures après à la *Surewskaja D*, qui n'est qu'à huit werstes de l'endroit où nous avons passé la nuit; mais c'est-là que finit la principale courbure

de la riviere. Pour juger de l'étendue de l'arc qu'elle décrit, il suffit d'observer que, depuis le village du couvent, le chemin à travers les montagnes jusqu'à *Surewskaja* n'est que de huit werstes, pendant que le chemin par eau est de trente-six. Au reste, le courant de la riviere en partant de ce dernier endroit, ne devient pas plus rapide & se maintient entre Nord & Nord-Est.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

NOTRE voyage fut encore retardé par un vent violent du Nord, qui nous força vers les 4 heures du matin d'aborder à un werste au-dessus de *Tjcher-towskaja D.* Ainsi dans neuf heures, en ramant toujours, nous n'avons fait que vingt-deux werstes & demi. Mais les matelots nous assurèrent qu'avec le vent le plus favorable & le plus fort, on n'avançoit gueres dans ce trajet sans le secours des rames; & le fleuve en effet, à cette hauteur, ressembloit assez à un lac. Le nombre de nos travailleurs fut augmenté ici de six hommes, qui nous vinrent de l'*Ilginskoi-Ostrog*, avec le soldat que nous avions laissé à *Ust-Kut*. Le vent s'étant calmé vers les 5 heures du soir, nous marchâmes & nous passâmes devant *Obuchow-Ostrow*. C'est une isle qui porte le nom d'un Waywode d'*Ilmsk*. En 1665, ce Waywode s'en retournant de la foire de *Kirenga* à *Ilmsk* avec quantité de fourrures précieuses, fut assassiné dans cet endroit par les *Sluschiwies* qui l'accompagnoient; & ce meurtre occasionna la conquête du pays des *Dauriens*, situé sur le fleuve *Amur*. Nous continuâmes d'aller à rames jusqu'au lendemain à deux heures, que nous atteignîmes *Kriwoluzkaja-Sloboda*. Je n'ai point vu de *slobode* plus misérable que celle-ci: elle n'a guere plus de dix maisons, & n'est honorée du nom de *slobode*, que parce que le commandant du district de *Kriwoluk* y fait sa résidence. Il n'y a pas d'église, mais seulement une chapelle. Le terrain, comme presque tous ceux des environs du *Lena*, est fort montagneux. On voit une belle campagne entre la *Kirenga* & le *Lena*, mais que leurs eaux ont quelquefois inondée. Nous ne voulûmes pas nous arrêter en cet endroit, pour profiter plus longtems de la vue des environs de la *Kirenga*, célèbres dans toute la *Sibérie* par leur fertilité. Ainsi nous en partîmes dès le soir vers les 4 heures, & nous arrivâmes à 8 heures près de *Kirenskoï-Ostrog*, bâti sur le rivage droit du *Lena*, qui est fort élevé. L'*ostrog* a été construit vers l'an 1655: cependant on voit dans l'église du lieu une inscription, par laquelle il paroît qu'il a été bâti en 1164, c'est-à-dire 1656 après la naissance de *Jésus-Christ*. Cet *ostrog* est, selon l'usage ordinaire de la *Sibérie*, de forme carrée & de bois; il a vingt-huit brasses de longueur, sur vingt-quatre de largeur; ce n'étoit alors que des ruines, dont il restoit une seule tour du côté de la riviere. On voyoit encore dans son enceinte quinze vieilles boutiques de marchands, dans deux ou trois desquelles on avoit exposé différentes marchandises de peu de valeur. Les marchands qui vont à *Irkutzk* cherchent à se débarrasser ici d'une partie de leurs marchandises, quand ils n'ont pas d'espérance de tout débiter à *Irkutzk*, & ils les donnent en commission jusqu'à leur retour. Ces boutiques furent anciennement bâties à cause de la foire qui se tenoit tous les ans dans l'*ostrog*. C'est ici que s'assembloient aussi chaque année tous les chasseurs de ces cantons, & quelquefois même les *Tunguses*. Ils y trafiquoient de *zibelines*, & cette sorte de pelletterie étoit alors

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

si abondante, que le seul péage de celles qui se vendoient publiquement, rapportoit des sommes considérables à la caisse Imperiale, comme on le voit par les anciens registres des chancelleries. La chasse des zibelines étoit anciennement permise à tout le monde; mais on fut longtems sans en prendre beaucoup dans ce canton, à l'exception de ce que les Tunguses en prenoient pour leur usage. Or les Tunguses, sur cet article, étoient si modérés, que leurs chasses ne diminueoient pas beaucoup le nombre de zibelines. Les chasseurs Russes, au contraire, occupés de l'intérêt présent, sans s'embarrasser de l'avenir, forcerent en peu de tems la chasse de telle maniere, qu'à peine voyoit-on une zibeline; & c'est par-là qu'a fini la foire. Pendant cette destruction des zibelines, les Tunguses s'épuisoient en plaintes de ce qu'on les mettoit hors d'état de payer le tribut qu'ils devoient en cette espece de fourrures; mais depuis, ce même tribut se paye non-seulement en zibelines, mais encore en peaux d'écreuils, d'ours, de rennes, de loutres, &c. On en reçoit même la valeur en argent dans les environs du Lena, & dans les territoires d'Ilimsk, d'Irkutzk, de Selenginsk & de Nerfchinsk. Tout ce qu'ont produit les plaintes des Tunguses, est de faire défendre aux Russes la chasse des zibelines; mais la caisse Impériale n'y a rien gagné: cette défense a seulement obligé les braconniers Russes à chasser avec plus de précaution & à vendre secrètement leurs peaux de zibelines.

Chasse des
zibelines.

LA maniere dont se font ces chasses, mérite un peu de détail. Il se forme ordinairement une société de dix à douze chasseurs, qui partagent entr'eux toutes les zibelines qu'ils prennent. Avant de partir pour la chasse, ils font vœu d'offrir à l'église une certaine portion de leurs prises. Ils choisissent entr'eux un chef, à qui toute la compagnie est tenue d'obéir. Ce chef est appelé *Peredowfchik*, c'est-à-dire conducteur, & ils lui portent un si grand respect, qu'ils s'imposent eux-mêmes les loix les plus séveres, pour ne point s'écarter de ses ordres. Quand quelqu'un manque à l'obéissance qu'il doit au conducteur, celui-ci le réprimande de paroles: il est même en droit de lui donner une volée de coups de bâton, & ce châtement se nomme, ainsi que la simple réprimande, *une leçon (uschenie)*. Outre cette leçon, le réfractaire perd encore toutes les zibelines qu'il a prises. Il lui est défendu d'être assis en cercle avec les autres chasseurs pendant leurs repas; il est obligé de se tenir debout, & de faire tout ce que les autres lui commandent. Il faut qu'il allume le poêle de la chambre noire, qu'il la tienne propre, qu'il coupe du bois & fasse enfin tout le ménage. Cette punition dure jusqu'à ce que toute la société lui ait accordé son pardon, qu'il demande continuellement & debout, tandis que les autres mangent assis.

Superstitions
des chasseurs.

DÈS qu'on a pris une zibeline, il faut la serrer sur le champ sans la regarder; car ils s'imaginent, que de parler bien ou mal de la zibeline qu'on a prise, est le moyen de la gâter. Un ancien chasseur pouvoit si loin cette superstition, qu'il disoit qu'une des principales causes qui faisoient manquer la chasse des zibelines, c'étoit d'avoir envoyé quelques uns de ces animaux vivans à Moscou, parce que tout le monde les avoit admirés comme des animaux rares, ce qui n'étoit point du goût des zibelines. Une autre raison de leur difette, c'étoit, selon lui, que le monde étoit devenu beaucoup plus mauvais,

& qu'il y avoit souvent dans leurs sociétés des chasseurs qui cachotent leurs prises, ce que les zibelines ne pouvoient encore souffrir.

Les bâtimens publics que nous vîmes hors de Kirenskoï-Ostrog, étoient un magasin à sel, une chambre où étoit le dépôt des archives, une cave à eau-de-vie, un cabaret qui en dépendoit, un autre cabaret à biere, la maison du commandant qui étoit en fort mauvais état, un endroit où l'on rendoit la justice, & un bureau de péage. Il y avoit encore une église dépendante du fort. Nous y comprîmes vingt-neuf maisons habitées par des marchands & par d'autres gens de tout état. De cet ostrog dépend encore un seul village, appelé *Balachnia* ou *Balachonskaja D.*, & vis-à-vis est le dernier village du territoire de Kriwolutzk, appelé *Woronina D.* Les environs de cet ostrog sont d'une grande fertilité, & nous ne pouvions regarder sans admiration des champs si beaux à une pareille élévation du pôle, qui est de 57 degrés 47 minutes. Toutes les herbes & les plantes y viennent d'une hauteur & d'une force extraordinaires. Les éturgeons & les sterledes qu'on prend dans cet endroit du Lena, sont, pour la délicatesse & la finesse du goût, les meilleurs de la Sibérie & supérieurs même à ceux du Wolga.

La rivière de Kirenga se jette dans le Lena au-dessous de l'ostrog. Elle est fort large à son embouchure, mais on ne peut y naviguer qu'avec des barques. Ses rivages sont des montagnes tellement escarpées, qu'on ne peut y voyager ni à pied, ni à cheval. Il y a pourtant par intervalles quelques champs fertiles, & par conséquent des villages. Ses eaux sont si rapides, qu'elle parcourt dans une heure environ quatre werstes & demi. Le Lena qui, au-dessus de l'embouchure de cette rivière, ne fait que quatre cens brasses dans une heure, après l'avoir reçue, avance dans le même espace de tems de trois werstes & quelques brasses, & conserve la même rapidité jusqu'à la distance de quatre werstes. Les éturgeons & les sterledes n'entrent pas dans la Kirenga, où l'on ne trouve que les poissons que produisent ordinairement les rivières pierreuses & basses. Près de cette embouchure, il sort encore un bras de la Kirenga, qui ne s'unit au fleuve qu'à deux werstes de-là. Au reste, il est douteux si cette embouchure appartient au Lena ou à la Kirenga; car on dit d'une part, que dans le printems, où cette rivière s'enfle beaucoup, l'embouchure court dans le Lena; & de l'autre, que quand les eaux du Lena se gonflent à leur tour, ce fleuve reflue dans la Kirenga. Entre le Lena & le bras formé par l'embouchure inférieure de la Kirenga, on voit une île appelée *Monastirskoe-Ostrow*, qui dépend d'un couvent bâti sur le rivage droit du Lena. Ce couvent n'est construit que de bois, mais ses revenus sont considérables. Les meilleurs cantons au-dessus & au-dessous sur le Lena lui appartiennent. Son territoire s'étend jusqu'à la rivière d'Anga, qui tombe dans le Lena près de Wercholensk, où il possède encore un fort beau village. Il ne restoit plus dans la maison que deux religieux, mais elle nourrissoit quelques vieillards pauvres ou infirmes, qui s'y étoient mis en pension à vie pour une somme très-modique (g). Ce couvent a

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

(g) Il y a dans la Sibérie plusieurs de ces familles qui ont quelque bien. Au moyen de l'abandon qu'ils en font au couvent

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

deux églises, une pour l'été, l'autre pour l'hiver. Il y résidoit un abbé (*Igmén*), qui faisoit les fonctions d'économe. La fertilité du pays semble n'être pas bornée aux plantes, mais s'étendre encore, jusqu'au superflu, sur le genre animal. Les habitans de ce district & des bords du Lena, hommes & animaux, comme les bœufs, les vaches, &c. sont sujets aux goêtres; j'en ai vus qui n'en cédoient point aux goêtres les plus respectables de la Suisse & de quelques endroits d'Allemagne. C'est même ici que l'on pourroit dire, avec plus de droit qu'en aucun autre lieu du monde, qu'un homme n'est censé bien complet que quand il a un bon goêtre. Voudroit-on en rejeter la cause sur les montagnes? Les vaches n'y vont point, & les femmes ne se mêlent d'aucun ouvrage hors de la maison; ainsi leurs goêtres ne proviennent point des efforts qu'elles font pour grimper sur les montagnes. Un jeune homme, pourvu d'un goêtre aussi bien conditionné qu'il y en eut, me racontoit qu'ayant passé une année entière dans les environs de la rivière d'Anga, son goêtre pendant ce séjour s'étoit considérablement diminué, mais qu'il avoit repris son volume quelque tems après son retour dans le district de la Kirenga. On croit ici communément que les goêtres sont héréditaires, & que les enfans naissent avec ces sortes d'excroissances, ou du moins en apportent le germe: mais ce sentiment n'est pas général; il n'est pas adopté sur-tout par ceux qui ont des goêtres & qui cherchent à se marier.

PENDANT notre séjour à cette station, il y eut de fréquentes pluies; mais il faisoit toujours chaud. Nous y restâmes jusqu'au 11 Juillet, & nous y laissâmes encore l'étudiant *Tretjakow*, qui y étoit arrivé trois semaines avant nous, pour faire des observations météorologiques, avec ordre de les continuer jusqu'au mois de Septembre. Notre but étoit d'obtenir par ce moyen des observations correspondantes avec celles que *M. de la Croÿere* devoit faire à *Jakutzk*, & celles que nous voulions aussi faire en route. Nous partîmes ce même jour au soir, & nous marchâmes toute la nuit; nous passâmes devant plusieurs villages, & le lendemain 12, à 7 heures du matin, nous trouvâmes près de *Tschetschinskoi-Ostrog*. Ce poste est situé sur la rive droite du Lena; il a vingt brasses en quarré, & il tomboit alors tellement en ruine, qu'il n'y restoit plus qu'une tour avec une porte du côté de la rivière. Il y avoit dans l'intérieur une église, avec un magasin à bled; & au-dehors, seize maisons de paysans, une chambre ou tribunal de justice, un bureau de péage qui servoit en même tems de cabaret à eau-de-vie, avec une cave au-dessous & un cabaret à biere.

DE cet ostrog, un chemin battu conduit à la *Tunguska*, qui se jette dans le *Jeniséi* à peu de distance & au-dessus de *Turuchansk*. Comme il nous importoit beaucoup, pour nos travaux géographiques, de savoir dans quelle position cette rivière étoit à l'égard du Lena, & la distance qu'il y avoit entre elle & le fleuve, nous y dépêchâmes le 13 au matin un homme à cheval, pour prendre sur les lieux les instructions nécessaires. Il revint le lendemain au soir, & nous rapporta que tout le terrain, entre le Lena & la *Tunguska*, avoit quarante verstes d'étendue. JUSQU'ICI

après leur mort, ils sont logés & alimentés. Les sionnaires sont appelés *Wikladschiki*.
tout le reste de leur vie. Ces fortes de pen-

JUSQU'ICI la fréquence des villages ne nous laissoit pas craindre de manquer de vivres, mais les villages commençoient déjà à être plus clair-semés : c'étoit pour cela, disoit-on, que quelques-uns de nos Sluschiwies s'étoient sauvés de nos bâtimens. Quoi qu'il en fût, cette défection nous donna beaucoup de chagrin; car plus nous avançons, moins nous avons d'espérance de pouvoir réparer ce vuide. Cependant nous fîmes de si bons réglemens, qu'il n'y avoit guere d'apparence qu'aucun homme de notre troupe pût dans la suite s'échapper. Il n'étoit permis à personne de quitter le bâtiment, ni d'en rien emporter, sans être accompagné d'un soldat. Ainsi tous ceux qui vouloient déserter, étoient obligés de laisser leurs vivres, leurs bagages, leurs hardes & tout ce qui ne pouvoit pas entrer dans leurs poches. Mais les déserteurs ne s'en embarrassoient guere: la plupart s'échappoient sous prétexte de différens besoins qui les faisoient descendre sur le rivage, & nous laissoient tout ce qu'ils avoient apporté. Le grand nombre de déserteurs qu'il y eut dans l'expédition de Kamtschatka, avoit été cause que l'année précédente on avoit fait dresser dans tous les villages un peu considérables des potences destinées à pendre sur le champ ceux qui déserteroient. Mais il y avoit déjà eu un grand nombre de déserteurs, & l'on n'avoit encore pendu personne. Malgré les défenses très-sévères de ne loger qui que ce fût, sans passeport, on logeoit tous ceux qui se présentoient. Nous envoyâmes de tous côtés, nous fîmes visiter toutes les maisons, & l'on ne nous ramena personne. Un de nos déserteurs étoit un Sluschiwie de Wercholensk, qui avoit la confiance de tous ses camarades. Il fut si bien cacher son dessein, que plusieurs lui confierent leur argent. Aussitôt qu'il eut ramassé environ trente roubles, il se sauva avec l'argent, en veste & sans bonnet. Depuis ce moment, nous ne laissons sortir personne des bateaux sans escorte. La douceur n'est d'aucun usage avec les Sibériens: il faut, pour en tirer du service, employer la dernière rigueur. Le plus grand malheur pour nous, étoit d'être obligés d'apprendre tout à nos dépens, & de n'avoir personne pour nous instruire. Dès le commencement de notre voyage, nous aurions pu nous précautionner contre mille choses, qu'il n'étoit pas possible de prévoir; mais les gens de lettres qui voyagent sont faits pour être dupes, comme ils le sont, en général, dans toutes les affaires de la vie.

A l'occasion de nos suyards, j'appris une superstition des Sibériens que j'ignore. Lorsqu'on ouvrit le sac de voyage d'un de ces déserteurs, on y trouva, entr'autres choses, un petit paquet rempli de terre. Je demandai ce que c'étoit: on me dit que les voyageurs qui passoient de leur pays dans un autre, étoient dans l'usage d'emporter de la terre ou du sable de leur sol natal, & que partout où ils se trouvoient, ils en mêloient un peu dans l'eau qu'ils buvoient sous un ciel étranger; que cette précaution les préservoit de toutes sortes de maladies, & que son principal effet étoit de les garantir de celles du pays. En même tems on m'assura que cette superstition ne venoit originaiement pas de Sibérie, mais qu'elle étoit établie depuis un tems immémorial parmi les Russes mêmes.

Le 17, nous partîmes vers le midi par un vent très violent & tout-à-fait contraire, qui nous fit marcher fort lentement. Ce vent se calma un peu

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

vers les 4 heures, & nous arrivâmes à 7 heures du soir près de *Spoioschenskaja*. Cette slobode, située sur le rivage droit du Lena, contient une paroisse & vingt-huit maisons de payfâns; c'est par conséquent un des villages les mieux peuplés qu'il y ait sur ses bords. A deux werstes plus bas, sur la rive gauche, & au-dessus de l'embouchure de la riviere de Paluda, on voit encore un autre village composé de dix maisons. Les environs présentent une belle campagne & de bonnes terres labourables, dont l'herbe alors étoit coupée. Les payfâns des bords du Lena ne fauchent qu'une fois l'an; leurs bestiaux restent fort longtems dans les pâturages, & on leur laisse encore manger l'herbe qui repousse après que la premiere est coupée. Les faulx dont ils se servent, ne sont pas non plus aussi grandes que les nôtres; elles n'ont guere plus de deux emfans de longueur, & le manche en est un peu recourbé. Ce canton est aussi fameux pour les goêtres. Dans un village composé de seize maisons, appelé *Suknewkaja D.*, & situé à quatre werstes plus haut, il y avoit une fille que la grosseur de son goêtre avoit presque rendue célèbre: ce monstrueux champignon de chair ne lui permettoit pas de voir ses pieds; elle paroissoit faite pour regarder toujours le ciel, malgré qu'elle en eût.

LE 18, après notre dîner, nous entendîmes un grand bruit qui venoit du cimetiere de l'église, où l'on se battoit avec force cris: voici ce que c'étoit. Dans les fêtes particulieres de l'église, il est d'usage que le doyen brasse de la biere, qu'il distribue le jour de la fête à tous ceux qui mettent quelque argent dans son tronc, pour n'avoir pas l'air de vendre la boisson: il leur fait présent de la biere, ils lui font présent de l'argent. Au reste, il s'arrange si bien, qu'il ne perd rien à ce marché, & que les revenus de son église n'en souffrent point. Cette biere, dans la langue du pays, est appelée *kanun*, mot Russe qui désigne le plat que l'on mange ordinairement chaque année sur le tombeau de ses parens, pour honorer leur mémoire. Il signifie encore en langue commune le jour qui précède une fête, & ce qu'on appelle *Vigile*. Il s'étoit donc fait une distribution de biere, sans qu'il y eût eu pour cela de fête particuliere. Cependant le jour pour lequel on avoit brassé cette biere, étoit celui d'*Ilyna*, qui ne tomboit qu'au 20 du mois; mais comme c'est la biere même qui fait en tout tems pour ces gens-ci la plus grande fête, on avoit solemnisé l'*Ilyna* d'avance par d'amples effusions de ce breuvage. Il en restoit pourtant assez pour qu'on pût célébrer le 20, avec les réjouissances ordinaires. Or dès midi, le doyen de l'église avoit débité toute sa biere; mais on continua de boire & de faire du bruit jusqu'au lendemain matin.

A deux journées de-là, sur la riviere d'*Itschora*, est une montagne, d'où l'on nous dit qu'il sortoit une source abondante d'eau salée, & dont on raconte bien des merveilles. Le couvent de *Jakutzk* y fait cuire du sel depuis nombre d'années; mais il ne lui est pas permis d'en faire cuire plus qu'il n'en a besoin pour son usage, & le sel destiné pour les habitans des bords du Lena est ordinairement apporté d'*Ust-Kut*. Nous avons bien envie de connoître cette merveilleuse saline; mais personne n'osoit s'exposer à y aller en été par terre, parce que des marais très-profonds en rendent la route imprati-

cable dans cette saison. Pour satisfaire notre curiosité, nous y envoyâmes l'étudiant Krascheninikow, & l'apprentif Géodésiste Maktscheew; nous les fîmes aller par eau jusqu'à l'embouchure de l'Itschora, & nous les chargâmes de remonter cette riviere jusqu'à cet endroit, de nous décrire la riviere même le plus exactement qu'ils pourroient, de faire à la source du sel toutes les observations nécessaires & de revenir par le même chemin. Ce soir & pendant toute la nuit, nous essuyâmes une forte pluie qui nous inquiéta beaucoup; car, malgré toutes les précautions que nous avions prises, elle perçoit partout. J'en fus en mon particulier plus incommodé que personne, puisqu'il fallut m'occuper le lendemain à faire sécher une quantité considérable de plantes qui avoient été mouillées.

VOYAGE EN
SINÉRIE.
1736.

LE 23, après un trajet de seize werstes, nous parvînmes à l'embouchure de la riviere de Tschetschui, dont *Tschetschinskoi-Ostrog* porte le nom, & quand nous l'eûmes atteinte, nous avançâmes beaucoup. Cette riviere est très rapide, & l'on voit aisément ses eaux entrer dans le fleuve qui la reçoit. Il y avoit autrefois près de son embouchure un village; mais les eaux ayant peu-à-peu dégradé le rivage sur lequel il étoit bâti, les paysâns furent obligés de le transporter ailleurs. Il est maintenant situé plus bas à la distance de deux werstes, & connu sous le nom de *Puschtschina*. Vers le midi, nous nous arrê tâmes au-dessous de l'embouchure de la riviere de Tschaja, & près de-là nous vîmes le village d'*Ust-Tschaiskaja* ou *Terakonowa*. Nous nous remîmes en marche vers les 6 heures, & nous nous plaîsons à considérer la maniere dont les bâtimens étoient repoussés en remontant la riviere, avant qu'on eût recours aux rames. Les matelots appelloient cet endroit *Sawod*; ils prétendoient que cette espece de reflux qui fait remonter les bateaux, provenoit de la situation des deux rivieres. Après avoir fait dix werstes, nous passâmes devant *Daruskaja D.*, & ensuite devant un autre endroit, où les batimens furent poussés avec une force extraordinaire. Nous arrivâmes vers minuit à *Itschorskaka D.*, où nous nous arrê tâmes le lendemain. Le soir nous revîmes les deux étudiants que nous avions envoyés aux salines d'Itschora. Ils avoient eu une pluie continuelle, & n'avoient pu l'éviter, parce qu'il n'y a sur cette route qu'une seule simowje; mais cette pluie avoit bien avancé leur voyage, parce que l'Itschora, riviere fort basse par elle-même, s'en étoit considérablement accrue, quoique leur petite barque en eût eu d'ailleurs plus de peine à faire la traversée. Le lit principal de l'Itschora est Sud-Sud-Est, & se courbe considérablement. Depuis l'Ussolie jusqu'à l'embouchure, il y a le long des côtes environ quatre-vingt werstes, qui, en ligne droite, en font à peine quarante. Les deux rivages sont couverts de bois épais, plantés de pins, de sapins, de cedres, de meleses, de trembles blancs, &c. La saline est située sur le rivage de Nord-Est, & au dessous est la source d'eau salée, qui sort d'une montagne à la hauteur d'environ une brassée au-dessus de la riviere. Cette source est dans un cadre de pierre que joint un conduit, par lequel l'eau coule dans la saline. Il y en a plusieurs autres plus bas, & à deux werstes plus haut. Au reste, comme le couvent ne fait pas une grande contomation de sel, on n'en cuit ici qu'en hiver. Quoique toutes ces sources ne contiennent pas beaucoup de sel, el-

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1736.

les communiquent néanmoins à l'Itschora un goût salin, dont on s'aperçoit jusqu'à son embouchure. C'est ce qui ne laissa pas que d'embarrasser nos deux étudiants, en remontant cette rivière. Ils n'avoient point emporté de provision d'eau douce avec eux, & dans leur trajet ils ne trouverent ni ruisseau, ni source; il fallut s'accommoder de celle-ci, & plus ils en buvoient, plus ils étoient altérés. Ils nous assurèrent que les habitans des salines, qui n'ont que deux werstes à faire pour trouver de l'eau douce, ne buvoient jamais que de l'eau salée, & qu'ils n'en éprouvoient point d'autre effet que de l'eau ordinaire.

Le 25, nous arrivâmes vers midi près d'*Iwanuschkowa D.*, où nous nous arrêtâmes. Depuis *Spolofschenskaja-Sloboda*, nous avons encore eu quelques déserteurs; nous fûmes à la fin convaincus que toutes nos précautions étoient inutiles, & nous nous en tinmes à réitérer nos défenses. Cependant nous voulûmes essayer, s'il ne seroit pas possible d'attraper quelqu'un de ceux qui s'étoient échappés depuis *Tschetschinsk*, pour le punir sévèrement & le faire servir d'exemple aux autres. Nous pensions bien que nos déserteurs, aussitôt que nous serions passés, se montreroient hardiment partout, & qu'ils se laisseroient engager par les paysans pour les travaux d'été; ce qui nous faisoit espérer de découvrir quelque fuyard ou quelque paysan en contravention. Nous détachâmes pour cet effet deux soldats travestis en paysans, pour aller à la découverte jusqu'à *Tschetschinsk*, & nous amener ceux qu'ils trouveroient, sous bonne escorte, à *Wittinskaja-Sloboda*. *Iwanuschkowa D.* est le dernier village du district de *Tschetschinsk*, & c'est ici par conséquent que finit le territoire d'*Ilimsk*.

Nous partîmes de la slobode vers les trois heures après-midi. Tous les environs du *Lena* commençoient à nous présenter l'aspect le plus sauvage; on ne voyoit presque de toutes parts que des montagnes fort escarpées, & la plupart couvertes de bois. Nous ne rencontrions plus de colonnes milliaires ou de werstes, comme nous en avons trouvé dans la plupart de nos routes. Après avoir fait environ douze werstes, nous vîmes sur le rivage droit du *Lena* un rocher fort haut & fort escarpé, & à gauche une grande plaine, l'un & l'autre entièrement couverts d'arbres renversés. Tous les arbres étoient couchés du Sud au Nord, & le terrain où se voyoit tout cela, alloit en ligne droite. On nous assura que des chasseurs avoient suivi cette ligne droite à la poursuite des écureuils pendant une journée entière, sans en voir la fin. Ce même district, disoit-on, avoit été couvert de bois, qui tout-à-coup avoient été renversés en 1733 par un ouragan furieux. Un peu avant la fin du jour, nous passâmes par un endroit du fleuve assez remarquable, à qui le contour singulier des rivages a fait donner le nom de *Schtschski* (jeu de la nature). Nous venions d'avoir le cours du *Lena* Nord-Nord-Ouest; sa largeur étoit en certains endroits de trois cents cinquante brasses, & d'un werste en d'autres. Elle étoit ici réduite à cent brasses, & son cours tournoit au Nord-Ouest-quart-d'Ouest. Depuis *Iwanuschkowa* jusqu'à ce point, nous comptons environ trente-cinq werstes. Le rivage droit étoit bordé d'une chaîne de montagnes fort escarpées, qu'on appelle le premier *Schtschski*. Tant que le fleuve garde la même direction, les montagnes à la droite conti-

nent de même, & le cours de l'eau tire beaucoup vers le rivage gauche. On nous dit que dans les crûes d'eaux, il devenoit si violent, qu'on avoit bien de la peine à s'empêcher d'échouer de ce côté-là. De-là, ce fleuve tire au Nord. Les montagnes de la droite se perdent tout-à-coup, & se retrouvent à gauche; c'est-la le second Schtscheki. Au bout de cette direction, près du rivage droit, on rencontre deux petites isles, & les gens du pays prétendent que le bras du Lena qui coule entre ces isles & le continent, est fort profond. Les bâtimens y passent en remontant ce fleuve, & l'eau s'y porte contre son cours ordinaire. Tant que le Lena conserve sa direction au Nord, les montagnes courent à gauche. Lorsqu'en suite il tourne au Nord-Ouest, les montagnes reparoissent sur la droite; c'est le troisieme Schtscheki. Jusqu'à l'extrémité de ces montagnes, depuis le commencement du premier Schtscheki, la distance est d'environ trois werstes & demi. Le fleuve après cela s'élargit, se tourne au Nord-Ouest-quart-Nord, puis au Nord-Nord-Est, & reprend enfin sa premiere direction.

Nous eûmes pendant la nuit un très-fort brouillard, & c'est le tems qu'il fait ordinairement dans cette saison sur le Lena. Mais, comme ce fleuve a partout une profondeur suffisante, nous ne cessâmes point de marcher, & sans nous être presqu' servi des rames, nous atteignîmes le lendemain à 6 heures du matin *Schalagina* ou *Kureiskaja D.* Depuis *Iwanuschkowwa*, nous n'avions pas vu de villages; celui-ci n'avoit qu'une seule maison, & c'est le premier du territoire de Jakutzk. Vers le midi, nous vîmes de l'autre côté du Lena quantité de Tunguses dans des barques & avec des rennes. Nous envoyâmes après eux, pour en déterminer quelques-uns à nous venir voir. Mais ceux qui étoient dans les barques, gagnèrent la terre, & les abandonnant se retirèrent vers les bois; & ceux qui avoient des rennes, se sauverent de même. Nous nous remîmes en route vers les deux heures, & nous vîmes au côté gauche du fleuve une quarantaine de Tunguses, hommes, femmes & enfans, qui marchoient ensemble; mais ils se retirèrent aussi dans un bois voisin. Ces derniers ressembloient de loin à des cheminées ambulantes: chacun d'eux portoit sur le dos un pot de terre entouré d'écorce de bouleau, dans lequel il y avoit des broussailles allumées, dont la fumée servoit à les garantir des coulins. Un antiquaire qui eût rencontré ces gens-là, & qui n'auroit pas été prévenu de ce que c'étoit, les auroit pris pour de vieux Romains resuscités qui portoient leurs urnes avec eux. Nous envoyâmes encore vers eux, & après avoir abordé à terre, nous marchâmes pour tâcher de les joindre; mais ils se sauverent comme les autres. Il ne resta de toute la troupe qu'une vieille femme, deux jeunes, & une quatrieme qui avoit accouché la nuit précédente, avec environ vingt rennes & quelques chiens. Deux Tunguses se montrèrent de loin, mais avec leurs arcs tendus & de longs couteaux à la main, sans se laisser approcher: quand on alloit à eux, ils grimpoient la montagne, & il y a de l'apparence qu'ils se seroient défendus, si on eût voulu les prendre de force. Nous les priâmes de nous venir voir, mais nos instances furent inutiles. Ils dirent pour raison, qu'ils n'avoient pas de quoi nous faire des présens, & qu'ils avoient honte de nous venir trouver les mains vui-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

des. Nous les fimes assurer, que nous n'étions pas venus pour recevoir des présens, que nous avions, au contraire, de quoi leur en faire; mais toute notre éloquence n'aboutit à rien. Ils nous prenoient apparemment pour des Sluschiwies, milice avide, qui rançonne & pille ces pauvres gens en toutes occasions. Les femmes, toutes noires & mal-propres qu'elles étoient, nous parurent fort affables & elles cherchèrent à lier conversation avec nous; mais elles ne parloient presque point le Russe, & ceux de nos Sluschiwies qui faisoient un peu de Tunguse, étoient occupés à parlementer avec les hommes. Ces femmes avoient toutes un jupon de peau fort court, fermé par devant & par derrière; ce jupon ne descendoit guere plus bas que les cuisses, & il étoit garni par en bas d'anneaux de fer & de laiton, passés dans des cordons de fil. Quand elles marchaient, cet attirail faisoit un bruit semblable à celui que font les Schamans, lorsqu'ils procèdent à leurs sortilèges. Elles avoient de longs bas de peau, qui leur couvroient les jambes & les cuisses jusques aux hanches. On nous dit, qu'elles avoient encore une sorte de culotte de peau, mais très-courte, & qui descendoit à peine jusqu'aux bas. Les femmes Tunguses fument aussi bien que les hommes, & du tabac de la Chine. Celles-ci portoient pour cet effet à leur culotte un petit sac de peau, dans lequel étoit leur tabac, & auquel étoient attachés leur briquet & leur pipe. L'enfant nouveau-né étoit enveloppé dans de l'écorce de bouleau, & couché dans un petit coffre du même bois. Nous invitâmes ces femmes à venir sur nos bâtimens; elles refusèrent d'abord; mais sur les promesses que nous leur fimes de leur donner du tabac, de la farine & du pain, elles nous suivirent bientôt. C'étoit un plaisir de voir avec quelle avidité elles reçurent tout ce que nous leur donnâmes. On leur enveloppa le tabac dans un papier, mais pour serrer le reste, elles ôtèrent leurs bas, & elles y mirent tout pélemêle. Quand elles eurent fait leurs paquets, nous les congédiâmes, en les priant de dire à leurs hommes que nous étions prêts à leur faire de pareils présens, s'ils vouloient nous venir trouver: nous les attendîmes en conséquence jusqu'à cinq heures, mais nous ne vîmes personne.

Chasses des
Tunguses.

Le vrai séjour & le berceau de ces Tunguses est sur le *Nischnaja-Tunguska*. A l'entrée de l'hiver, ils vont à la chasse, & se rendent tous successivement sur les bords des rivières & des ruisseaux qui se jettent dans le Lena, pour y rester jusqu'au printemps. Alors ils descendent une de ces rivières jusqu'à son embouchure; de-là ils remontent le Lena, & passent tout l'été dans les environs de ce fleuve pour prendre des élans. Cette chasse se fait de deux manières différentes. En été, on les chasse dans l'eau, & on les poursuit avec des barques qui vont plus vite que les élans ne peuvent nager. On les chasse avec des chiens dans l'hiver, & quand il y a beaucoup de neige, parce que ces animaux ne peuvent pas y courir bien vite. Ainsi, dans ces cantons on n'aime que les hivers, où la neige tombe en abondance. Tant il est vrai qu'il n'existe rien dans le monde, dont les extrémités opposées n'aient leurs partisans. Vers l'automne, les Tunguses s'en retournent au *Tunguska*, & y restent jusqu'à ce que le temps de la chasse revienne.

Ces peuples font un acte solennel du serment qui s'exige entr'eux, pour

s'assurer de la vérité d'un fait grave en matière criminelle. En voici l'appareil & la forme, tels qu'on me les a rapportés, & fort différens de ce qu'on lit sur cet objet dans la relation d'Isbrand Ydes. On allume un feu de bois, près duquel on tue un chien, en le frappant sur la tête; on pose ce chien sur le bois dont est formé le foyer, mais du côté qui ne brûle point encore; on lui fait une incision au col, & on met au-dessous un vase pour recevoir le sang. L'accusé, pour prouver son innocence, enjambe ou passe par-dessus le feu, & boit deux coups du sang qui coule de l'incision faite à l'animal; le reste du sang est jetté dans le feu. Le chien est ensuite exposé sur un poteau près de la jurte, & l'accusé prononce ces mots: „ de la même façon que „ brûle le sang qu'on a versé dans le feu, je souhaite que ce que j'en ai bu, „ brûle dans mon corps; & comme le cadavre de ce chien mis sur le po- „ teau, se racornira, je veux de même que mon corps se retire ou se racor- „ nisse, si je suis coupable de telle ou telle chose”. D'autres m'ont raconté la même chose, avec des circonstances un peu différentes; ce qui provient apparemment du fait des interpretes, dont les rapports varient autant que leur conception; mais ces différences, au fond, sont peu essentielles.

Le soir vers les 8 heures, tous ceux qui étoient restés sur les bâtimens, sentirent une puanteur épouvantable. Elle provenoit d'un petit ruisseau salin, qui se jette du côté droit que nous tenions, dans le Lena, avec un grand bruit, en se brisant sur de grosses pierres & sur des rochers. On appelle ce ruisseau *Soljankoi-Rieschka*. Son eau avoit un goût de sel, fort & sans odeur; mais le terrain par où il passe, exhale une odeur très-fétide. Le sel qu'on en tire, est blanc, d'assez bon goût, & différent du sel ordinaire, en ce qu'il est plus acide, comme celui de l'Itschora.

Le soir vers les 11 heures, pendant qu'il régnoit un calme agréable dans l'air, il s'éleva tout-à-coup un vent violent qui venoit de la rive gauche du Lena, & d'un vallon situé entre deux chaînes de montagnes. De ce même vallon se précipitoit dans le fleuve un ruisseau rapide, appelé *Utesnaja*, qui faisoit presque autant de bruit que le précédent. Aussitôt que nous eûmes dépassé le vallon, nous retrouvâmes le calme. Nos matelots nous dirent que ces sortes de ventouses n'étoient point rares sur le Lena, & nous en avions remarqué la veille une semblable, mais le vent n'avoit pas été à beaucoup près si violent. Dans la nuit, nous pûmes devant quatre sources salines qui sortent d'une montagne escarpée du rivage gauche, au-dessous du ruisseau d'*Utesnaja*, & qui se rendent encore dans le fleuve. L'obscurité même permit pas de m'y rendre; mais j'y envoyai du monde, & je m'en fis apporter de l'eau. On m'assura que l'endroit exhaloit la même odeur que le paradis le plus infect. L'eau cependant ne sentoit rien; mais elle tenoit le même sel que le ruisseau précédent, & que celui de l'Itschora, quoiqu'en très-petite quantité.

Le lendemain, après avoir passé devant l'embouchure de la rivière de *Tschuja*, située sur le rivage gauche, & devant le village de *Noschkina*, nous atteignîmes *Witimskaja-Sloboda*, située sur la même rive dans un endroit élevé. Le Witim se jette dans le Lena par trois embouchures. La largeur de cette rivière, à sa véritable embouchure à un demi-verste de la flo-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

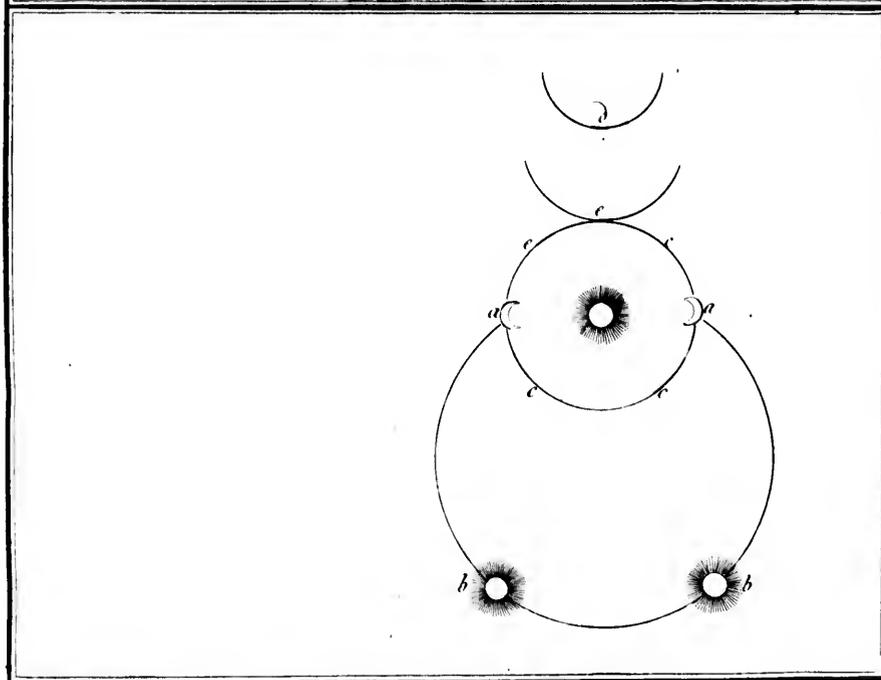
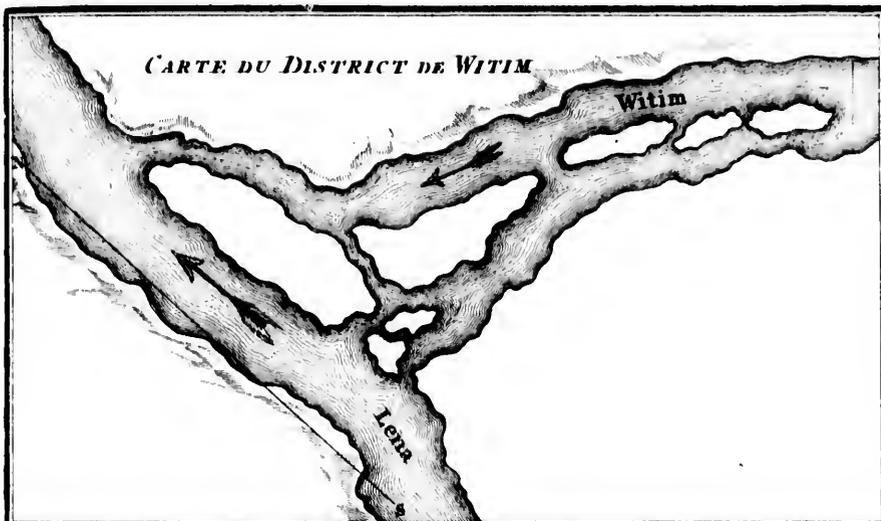
Serment des
Tunguses.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

bode, est d'environ deux cents cinquante brasses. En donnant trois embouchures au Witim, je ne fais que suivre l'usage; car peut-être cette riviere n'a-t-elle en effet qu'une seule embouchure remplie d'isles; & si l'on disoit que c'est lui donner trop de largeur, on fait que toutes les rivieres sont plus larges dans les endroits où elles ont des isles, que partout ailleurs. Quoi qu'il en soit, je joins ici la figure de tout ce district. Les mesures, selon l'échelle & les véritables lignes du compas (ou de la bouffole), y sont observées. Le cours du Lena, au-dessus de l'embouchure du Witim, est un peu plus rapide qu'il n'est près de *Spotoschenskaja-Sloboda*.

WITIMSKAJA-SLOBODA est une des plus anciennes habitations Russes qu'il y ait sur ce fleuve; elle a été bâtie presqu'en même tems que Jakutzk. Il n'y a que douze maisons de payfâns, une église, un bureau de péage & une maison où demeuroient autrefois les commandans. Cette maison alors étoit vuide, parce qu'il n'y avoit plus de commandant dans la slobode, la chancellerie de Jakutzk ayant supprimé cette charge depuis quelques années. Depuis quarante ans ou environ, l'endroit étoit devenu célèbre par le beau talc que les habitans exploitoient abondamment dans les environs. Mais les anciennes carrieres sont épuisées, & les payfâns n'en ont pu chercher de nouvelles, par rapport aux occupations que leur a données, à ce qu'ils disent, l'expédition de Kamtschatka. Deux jours après notre arrivée, nous apprîmes que des payfâns avoient nouvellement découvert une belle mine de talc, & qu'ils étoient occupés à l'exploiter.

CURIEUX d'être mieux instruit sur cet objet qu'on ne l'est par les rapports des payfâns qui ne sont pas toujours fideles, je résolus de m'y transporter moi-même. Je fis apprêter pour ce voyage un de nos petits bâtimens, appelé Kajuke, & pour en tirer tout l'avantage possible, nous résolûmes de décrire le plus exactement que nous pourrions la partie du Witim que nous allions parcourir, d'autant plus que jusqu'alors on ne savoit rien de bien précis de son cours. J'amenai pour cet effet avec moi Ilia-Jachontow, notre interprète, l'étudiant Stepan Krascheninikow, & le géographe Alexei Mak-scheew. Je me fis de plus accompagner de deux officiers des mines, d'un tireur, d'un guide & de huit travailleurs, qui devoient se relever par quatre, pour tirer le bâtiment contre le fil de la riviere. Tous nos préparatifs furent faits le premier Août, & ce même jour, vers les 7 heures du matin, je me mis en route. Comme les chemins des environs du Witim n'étoient pas mesurés, notre premier soin fut d'indiquer celui que nous ferions, de maniere à ne pas nous écarter beaucoup de la véritable mesure. Faute d'avoir assez de monde pour faire toiser tout le chemin, je faisois presque continuellement mesurer pendant le jour avec une perche, ce qui pouvoit être mesuré par une seule personne, & pendant l'opération, on marquoit combien de minutes s'étoient écoulées par chaque werste. Je fis marquer aussi le tems qu'on employoit à suivre chaque direction sensible du Witim, ainsi que tous les endroits remarquables, & les rivieres qui toboient dans celle-ci. Je voulus encore que toutes les fois qu'il surviendroit un embarras dans quelque passage, on marquât le tems de sa durée, & que ce tems étant déduit du nombre des werstes, ne fût point compté. On devoit pareillement obser-



CARTE DU DISTRICT DE WITIM, ET PHÉNOMÈNE.

ob
gle
Ce
err
le
d'a
ces

mi
en
Ao
s'é
cou

Il
me
que
rer
en
ter

n'et
dre
ger
dev
nu
arré
leur

qui
qua
du
une
qua
ou
me

N
à le
mer
L
ka,
de
étoi
reig

la r
vier
teu
pou

observer quand la riviere augmentoit de rapidité d'un jour à l'autre, & régler sur cela le nombre de minutes qu'il falloit compter pour un werste. Comme, malgré toutes ces précautions, il pouvoit encore échapper quelques erreurs, pour les diminuer autant qu'il seroit possible, & donner à nos gens le tems de se reposer, j'ordonnai de ne jamais marcher que jusqu'à minuit, & d'arrêter jusqu'au jour. C'est d'après ces regles que j'ai marqué les distances telles qu'on les verra ci-après.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

Le voyage alloit fort lentement. Nous passâmes vers les 3 heures après-midi devant l'embouchure du ruisseau nommé *Bustraja*, & vers minuit nous en atteignîmes un autre, vis-à-vis duquel nous nous arrê tâmes. Le 2 Août, vers les 9 heures, nous rencontrâmes quantité de grosses pierres qui s'étendoient dans la riviere, à la longueur d'environ huit brasses, & où son cours étoit fort rapide. Les habitans donnent à ce passage le nom de *Buk*. Il fallut mettre tous nos travailleurs à terre, & ils étoient dix à tirer le bâtiment contre le fil de l'eau. Ce bâtiment étoit fort léger, & n'étoit chargé que de vivres pour huit jours; cependant on avoit une peine infinie à le tirer; de plus, le cable s'étant cassé, il fut rejeté assez loin, & nous fûmes en danger de nous briser contre les pierres. Nous parvînmes enfin à remonter & le vent devint favorable. Nous n'avions point de voiles, parce qu'on n'est pas ici dans l'usage de s'en servir; pour y suppléer, nous fîmes étendre deux vieilles wælockes, qui nous avancerent considérablement & soulagerent beaucoup les travailleurs. Vers les 6 heures du soir, nous passâmes devant l'embouchure du ruisseau de *Lupanowa*, & nous trouvâmes vers minuit à quelques werstes au-dessus de *Podjelawoscha-Rietschka*, nous nous y arrê tâmes. Les quatre derniers werstes furent fort pénibles pour les travailleurs: ils étoient souvent obligés, par la proximité des montagnes escarpées qui bordoiient la riviere, d'entrer assez profondément dans l'eau, & il y avoit quantité de bas-fonds qui embarrassoient encore le passage. Les bas-fonds du Witim portent ici le nom de *Schiwera* & de *Sakos*. *Schiwera* désigne une grande étendue de riviere, qui devient une espece de bas-fond par la quantité des pierres qui s'y sont atterries: *Sakos* signifie une langue de terre, ou un détroit long & pierreux, qui sort d'une isle ou du continent, & forme un bas-fond.

Nous vîmes ce même jour au loin des montagnes entierement pelées à leur sommet: les gens du pays & ceux d'au-delà du lac Baikal les nomment *Golzy*.

Le 3 Août, nous reconnûmes dans la matinée *Malaja-Jasowaja-Rietschka*, & le ruisseau nommé *Bolschaja*. Nous eûmes aussi la vue de quantité de montagnes, soit au loin, soit près du rivage, appellées *Oronzi*. Elles étoient pelées pour la plupart, & composées de fragmens de roc. Nous atteignîmes vers minuit l'embouchure du ruisseau *Barischicha*.

NOTRE guide, à cet endroit, m'ayant assuré que si l'on ne s'arrêtoit pas la nuit, nous pourrions nous trouver le 5 vers midi à l'embouchure de la riviere de *Mama*, comme il me parut nécessaire de prendre à ce point la hauteur du soleil, je fis marcher presque toute la nuit pour gagner un jour & pour accélérer autant le voyage. Vers 2 heures après-midi, nous passâmes

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

devant l'embouchure du ruisseau *Maximicha*, qui vient de la droite. Le passage depuis *Bolschaja-Jafowaja* jusqu'ici, ne fut pas fort incommode pour les travailleurs; la rivière n'alloit plus si vite, & l'on avoit partout pied sur le rivage. Mais au-dessus de *Maximicha*, il fallut tirer le bâtiment à toutes mains, parce que la rivière étoit redevenue rapide, sur-tout vers le rivage, par la quantité de pierres qui y étoient entassées, & dans bien des endroits les bords étoient tellement escarpés, qu'on y trouvoit à peine où mettre le pied; ce qui continua pendant quatre werstes. Le guide n'osoit entreprendre de faire remonter le bateau autrement qu'en le faisant tirer, parce que la rivière étoit trop profonde pour qu'on pût le pousser avec des perches. Le rivage étoit d'ailleurs fort étroit, & de tems en tems embarrassé de grosses pierres, qu'il étoit impossible de franchir; il falloit par conséquent faire des détours aussi dangereux que pénibles. Deux travailleurs s'arrêtoient à chaque pierre qu'ils rencontroient, jetoient le cable aux autres, & ceux-ci faisoient le tour de la pierre: il fallut donc faire reposer notre monde & passer ici la nuit.

Nous nous remis en route vers les 4 heures du matin, & le passage ne fut pas meilleur que la veille. Nous n'avions guere fait plus de deux werstes, que nous rencontrâmes deux isles, appellées *Mamskie-Ostrowa*. On ne pouvoit passer entre ces isles & le rivage, parce que la rivière y étoit trop basse. Il fallut aller les longer du côté de l'Est; ce qui fut très-pénible pour les travailleurs qui étoient souvent-obligés de passer dans l'eau. Lorsque nous arrivâmes à l'endroit marqué par des points le long de l'isle inférieure, le courant étoit si fort, qu'il fallut des travaux extraordinaires pour empêcher qu'il ne nous fît échouer entre ces deux isles. Nous atteignîmes avec beaucoup de peine l'isle supérieure, & nous nous trouvâmes dans le même cas. Nous parvinmes encore avant-midi à *Nischnaja-Mama-Ricka*, où nous entrâmes; nous remontâmes un peu la *Mama*, & nous nous arrêtâmes pendant quelques heures. La source de cette rivière est fort éloignée; elle a près de cent brasses de largeur à son embouchure, & son cours est Nord-Est. On peut la remonter avec de petites kajukes pendant trois cens werstes, jusqu'à ce qu'elle se partage en deux bras. Elle est surtout fort fréquentée par rapport au talc, dont la plus grande partie est tirée des montagnes situées sur cette rivière, ou sur des ruisseaux qui s'y jettent. On prend aussi sur ses bords des zibelines d'une très-bonne espèce. Ses rivages sont partout fort montagneux, comme tout le pays intérieur. Pendant que nous étions arrêtés, nos travailleurs s'occupèrent à prendre du poisson. Ils avoient apporté pour la pêche une fourche de fer à trois dents, dont chacune avoit cinq pouces de longueur. Le fer étoit attaché à une perche longue de deux brasses. Avec cette fourche, ils guettoient dans le bâtiment le poisson qui passoit. Quand ils en appercevoient un, ils plongeoiient la fourche & le tiroient de l'eau. Je leur en vis prendre beaucoup de cette façon. Cette sorte de pêche ne se fait pourtant guere que la nuit, parce que c'est pendant la nuit que le poisson ordinairement se tient près des bords de la rivière. On va dans une barque le long du rivage, tenant toujours la fourche à la main. Sur le devant de la barque est un gril de fer, sur lequel on fait un

feu clair, ou, au défaut de grill, on y tient de l'écorce de bouleau allumée qu'on renouvelle de tems en tems. L'écorce ou le bois qui brûle sur le grill, jette une si grande clarté, qu'on voit clairement tout ce qui est dans l'eau, & par conséquent les poissons que l'on veut enfourcher. Cette façon de pêcher est si sûre, que nos travailleurs, comptant sur cette ressource, n'emportoient jamais du poisson d'un endroit à l'autre, & cependant n'en manquoient point. On a des fourches de toutes grandeurs, suivant la grosseur des poissons qu'on veut prendre; elles sont aussi plus courtes ou plus longues, selon la profondeur des rivières où l'on veut pêcher. Ce genre de pêche est appelé *rybuluscht*; il n'est pas particulier aux habitans des bords du Lena, on le pratique encore au-delà du lac Baikal, & même en Russie.

Vers les 3 heures après-midi, nous passâmes à rames la Mama, & nous remontâmes le Witim. Après quoi je fis toucher au rivage, pour faire reposer mon monde.

Nous partîmes le lendemain matin, & vers les 9 heures nous atteignîmes le ruisseau *Kolotowka*, qui tombe dans le Witim; la mine de talc qu'on exploitoit cette année, est dans les environs de ce ruisseau. A neuf verstes plus bas, nous passâmes devant une petite île, située au milieu de la rivière, & dont la figure est presque ronde. Elle n'est composée que de rochers, & est nommée pour cette raison *Kamenojostrow*. Il sort de cette île un long banc de rocher, qui ne s'élève guère hors de l'eau; elle n'est pas tout-à-fait pelée, car nous y vîmes quelques sapins & quelques trembles blancs. Avant d'arriver au ruisseau *Kolotowka*, nous aperçûmes de la fumée dans un grand terrain du même côté. Notre guide nous dit que cette fumée indiquoit des gens qui cherchoient du talc. Nous en vîmes encore à droite près de l'embouchure de la Mama, qui provenoit aussi des *Promyschleniks* ou exploiters de talc. Les *Sliduniki* (c'est ainsi qu'on nomme ceux qui vont à la découverte du talc, appelé *slidua*), dès qu'ils en ont trouvé une mine, y mettent le feu, pour en découvrir encore d'autres dans le même canton. Comme toutes les montagnes sont couvertes de mousse & d'arbres, on ne peut pas voir extérieurement ce qu'elles renferment dans leur sein; mais quand la mousse & les racines sont consumées, le brillant du talc le fait découvrir au soleil, & l'on en trouve par ce moyen beaucoup qui resteroit caché. A notre arrivée près du ruisseau de *Kolotowka*, nous vîmes une grande barque couverte, amarrée au rivage, & la cabane des *Promyschleniks*. Heureusement pour nous il étoit fête ce jour-là; car les *Promyschleniks* ne restent jamais dans leur habitation que les dimanches ou les fêtes, & toute cette contrée est si sauvage, qu'il faudroit courir longtems pour en rentrer. Ils ne se font point de chemins sur lesquels on puisse les suivre, & peu de mines de talc durent assez longtems, pour qu'il s'en forme un par les allées & venues des passans. Les *Promyschleniks* étoient couchés dans leur cabane, hors de laquelle étoit le four qui leur servoit à cuire leur pain. Ce four étoit construit de pierre, sans terre glaise; c'est une commodité dont ils ne sauroient se passer. Quelque loin qu'ils aillent, ils n'emportent jamais de pain dur; ils cuisent de tems en tems, & ont ainsi l'avantage de pouvoir toujours faire du quas.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

J'eus envie de visiter dès ce jour même les mines de talc qui étoient dans le voisinage, & toute ma compagnie ayant la même curiosité que moi, nous nous mîmes en route sous la conduite d'un Promyschlenik, qui fut notre guide. Il nous fit remonter le ruisseau de Kolotowka: nous fûmes ensuite obligés de le passer à gué deux fois, & dans deux endroits où il étoit rapide & profond, & nous le passâmes sur un arbre qu'on avoit mis à travers. Le reste du chemin donnoit par des bois, dont une partie étoit en feu; dans d'autres endroits, ces bois étoient si touffus, que nous eûmes beaucoup de peine à percer. Il nous falloit quelquefois passer par-dessus des arbres, & sans cesse monter & descendre quantité de petites montagnes. En certains endroits, le chemin le long du ruisseau étoit si étroit, qu'on n'auroit pu faire un faux pas sans tomber dans l'eau. Comme les arbres étoient encore tout trempés de la pluie qui étoit tombée la nuit précédente, quand nous fûmes rendus aux mines de talc, à trois werstes ou environ de la cabane des Promyschleniks, nous étions fort mouillés & fort las. Nous ne vîmes pour tant point de mines, mais seulement quelques ouvertures faites dans un rocher qui s'élevoit du ruisseau, & où l'on ne travailloit que depuis trois semaines. Les Promyschleniks n'ont d'autres moyens pour dompter le rocher, que le marteau & le feu; ils ignorent absolument la manière de le faire sauter avec de la poudre. Le talc qui paroît dans le roc, se trouve dans une pierre grise mi-partie de quartz, jaune-pâle. Il ne s'étend pas par veines, il est dispersé par morceaux de différens diamètres & plats, quelquefois entiers, & quelquefois fendus par des veines qui les traversent. Après avoir satisfait notre curiosité sur les deux mines, nous revînmes par le même chemin que nous avions pris en y allant. A peine fûmes-nous de retour, qu'il tomba une pluie des plus fortes qui dura jusqu'au lendemain 8 heures du matin. Il nous restoit deux autres mines ou carrières de talc à voir, l'une fort éloignée, l'autre très-proche, mais fort inférieure à la première, & dans laquelle le talc étoit tout coupé. Je dépêchai l'étudiant Krascheninikow pour visiter celle-ci, & m'en faire un rapport exact. Je partis ensuite à 9 heures pour aller examiner moi-même la mine éloignée; je fus conduit par le même chemin que la veille, mais j'eus infiniment plus de peine. Les chemins d'abord étoient glissans, & le ruisseau qu'il fallut encore passer sur un arbre jetté en travers, étoit fort gonflé par la pluie. Nous étions obligés de gravir sur les rochers avec les mains, de percer continuellement à travers des bois fort épais, de monter & descendre des arbres. Après avoir ainsi fait deux escaliers, le chemin à la gauche du ruisseau donnoit par une montagne fort escarpée. Quoiqu'il ne fût que de deux werstes, je fus une heure & demie à monter: mais tout pénible qu'il étoit, ces incommodités n'approchoient point de celle que nous causèrent de petites mouches, appelées moschki. Elles s'étoient déjà fait sentir la veille, & nous les avons trouvées fort incommodes; mais nous ne les avons pas encore visitées dans leur véritable séjour. Plus j'avançois sur la montagne, plus j'en étois tourmenté: l'air sembloit être peuplé de moschkis. Ces insectes n'épargnent aucune partie du visage, & ils en veulent surtout aux yeux. Enfin nous parvînmes à la mine de talc, où je restai pendant plus d'une heure à considérer les travaux qui me firent beau-

coup de plaisir. Je rejoignis notre bateau sur les 5 heures du soir avec le visage fort maltraité des moschkis, & les pieds en très-mauvais état. L'étudiant Krafcheninikow étoit revenu quelques heures avant moi.

LES recherches du talc sur le Witim ont commencé en 1689; mais dès 1680 on en avoit découvert sur un ruisseau nommé Eldimak, qui tombe dans la Tontora; deux ans après, sur celui de Mamuschkan; & en 1688, sur la riviere de Seja. Il paroît que cette matiere étoit plus recherchée dans ce tems qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il suffisoit alors que quelqu'un indiquât du talc, pour qu'il vint aussitôt des ordres d'en exploiter autant qu'on pourroit.

CE n'est qu'à l'an 1705 qu'on peut rapporter les premières recherches du talc faites sur le Witim; comme il fut trouvé d'une qualité supérieure, les mines les plus célèbres, exploitées jusqu'alors sur d'autres rivières, furent entièrement négligées. Cependant l'exploitation des meilleures mines du Witim ne dure pas longtems; soit que la génération du talc ait besoin de l'effet de l'air, & qu'il s'en trouve peu dans la profondeur de la mine, soit qu'il devienne trop pénible, à des gens qui n'ont que des marteaux, des ciseaux, & d'autres ferremens pour rompre le roc, de pénétrer plus avant. Le talc (h) le plus estimé, est celui qui est transparent comme de l'eau claire; celui qui tire sur le verdâtre, n'a pas à beaucoup près la même valeur. On considère aussi principalement la grandeur des tables. On en a trouvé de considérables, & qui avoient près de deux aunes en quarré; mais celles-ci sont très-rares. Les tables de trois quarts ou d'une aune sont déjà très-cheres, & se payent sur le lieu un ou deux roubles la livre. Le plus commun est d'un quart-d'aune, il coûte huit à dix roubles le pud. La préparation du talc consiste à le fendre par lames, avec un couteau mince à deux tranchans; en faisant glisser le fer entre les lames, le talc se fend comme on veut. On s'en sert dans toute la Sibérie, au lieu de vitres, pour les fenêtres & les lanternes. Il n'est point de verre plus clair & plus net que le bon talc. Dans les villages de la Russie, & même dans un grand nombre de petites villes, on l'emploie au même usage. La marine Russe en fait une grande consommation; tous les vitrages des vaisseaux sont de talc, parce qu'outre sa transparence, il n'est pas cassant, & qu'il résiste aux plus fortes secousses du canon. Cependant il est sujet à s'altérer: quand il est longtems exposé à l'air, il s'y forme peu à peu des taches qui le rendent opaque; ou la poussière s'y attache, & il est assez difficile d'en ôter la crasse & l'impression de la fumée, sans altérer sa substance.

JE quittai les mines vers les 6 heures du soir, pour me remettre en route. J'allai toujours à rames tant qu'il fit jour; & pendant la nuit, je m'abandonnai au courant. Le lendemain, je continuai d'aller à rames, & je ne fis arrêter qu'à un seul endroit, pour chercher une plante que je voulois en emporter fraîche, afin de la faire dessiner. J'atteignis sur les 9 heures du soir l'embouchure du Witim, & à 10 heures je rejoignis notre petite flotte académique. En allant, j'avois toujours tenu le rivage gauche du Witim, parce que le fort du courant étoit sur le rivage droit; mais en descendant la rivie-

(h) Ce talc est apparemment le *lapis specularis* des anciens.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

re, je faisois presque toujours tenir le milieu ou le rivage droit, & par cette manœuvre le bâtiment ne toucha jamais sur aucun bas-fond. Plus nous remontions le Witim, plus nous trouvions de montagnes. La plupart sont couvertes de bois épais, & l'on y trouve, avec toutes les sortes d'arbres qui croissent sur les bords du Lena, des trembles noirs & blancs, ainsi qu'une espèce de petits cèdres appelés *Stanz*, qu'on voit rarement sur ce fleuve. Le cours du Witim, au moins dans les endroits où j'ai passé cette rivière, n'est pas fort rapide; il parcourt en certains endroits deux à trois verstes dans une heure, & dans d'autres beaucoup moins. Sa source, qui est fort éloignée, est la même que celle du Bargufin. Environ vers le milieu de son cours, est une grande cataracte, qu'aucun bâtiment ne sauroit passer. Le lendemain de mon départ pour les mines de talc, les soldats que nous avions détachés à *Tschetschinsk* pour courir après nos fuyards, étoient revenus sur nos bâtimens, sans avoir rattrapé personne; mais ayant rencontré deux hommes sans passeport, ils les avoient amenés. Nous avions déjà pris de ces sortes de gens sur nos bâtimens, parce qu'il étoit à présumer que c'étoient des déserteurs de l'expédition de Kamtschatka, à laquelle par ce moyen nous pouvions les rendre. Quant aux nôtres, dont la plupart étoient des Sluschiwies, comme en s'échappant ils ne s'étoient pas pourvus de vivres, la faim les empêcha d'aller plus loin que *Kureskaja D.*, & les soldats envoyés à leur poursuite, nous en ramenerent quelques-uns qui n'avoient vécu que de baies d'arbres & d'arbustes, au défaut d'autre nourriture.

PENDANT notre séjour à Witinskaja-Sloboda, nous vîmes faire la récolte. On ferroit alors les foins; on coupoit les orges & les seigles d'hiver: ceux qui avoient semé de bonne heure leurs avoines & les seigles d'été, avoient déjà fait leur récolte; enfin ce qui restoit encore dans les champs, devoit être retiré sous huit jours. Nous fûmes d'autant plus surpris de trouver la récolte si avancée, que la latitude septentrionale du lieu est de 59 degrés 28 minutes. Mais les habitans nous dirent que quand les années étoient aussi bonnes qu'étoit celle-ci, surtout pour le bled, la récolte ne se faisoit jamais plus tard. Il y avoit eu pendant l'été très-peu de nuits froides, & dans le jour il faisoit toujours fort chaud. Nous profitâmes de la circonstance: nous primes sur nos bâtimens dix travailleurs du territoire de Witim, & en arrivant à Witinskaja-Sloboda, nous renvoyâmes vingt hommes de Tschetschinsk.

LE 11, nous passâmes devant *Peledinskaja*, slobode aussi peuplée que Witimsk, & nous marchâmes toute la nuit sans presque nous servir de rames; nous vîmes bien des endroits inhabités, & deux villages où il n'y avoit qu'une seule maison, avec quelques terres labourables. *Chamrina* ou *Fedossia-Kornilowa-Saimka*, l'un de ces villages, a été bâti par un Russe nommé Feodosi Kornilow, qui s'étoit rendu célèbre par le commerce du talc. Il avoit seul la permission de l'exploiter, & il remettoit à la caisse impériale le cinquième, au-lieu du dixième, de tout le talc qu'il avoit ramassé. Il est maintenant permis, comme auparavant, à chacun de fouiller les carrières de talc, & l'on n'est obligé d'en fournir à la caisse que le dixième. L'autre village, appelé *Nedostriélowa-Saimka*, tire son nom d'un homme qui vivoit

encore à notre passage, quoique âgé déjà de cent huit ans, & qui se portoit assez bien. Le même jour, nous passâmes plusieurs ruisseaux, les uns poissonneux, les autres stériles. VOYAGE EN SIBÉRIE. 1736.

IL s'éleva vers le soir un grand vent, qui nous poussa avec violence contre le rivage gauche. On fit tous les efforts imaginables pour ne pas quitter le rivage droit, parce que si nous eussions approché de l'autre, nous n'aurions pu nous en tirer tant qu'auroit duré ce vent. Heureusement il cessa bientôt, & nous fûmes en état de poursuivre notre route, comme nous fîmes pendant la nuit. Le lendemain au jour, nous eûmes un brouillard si épais, qu'on ne voyoit pas à dix brasses devant soi, ce qui mit un peu de confusion dans notre petite flotte. Il commença sur les 7 heures à se dissiper, & nous arrivâmes vers le midi vis-à-vis l'embouchure de la rivière de *Ninja*, où nous nous arrêtâmes. Depuis Witimsk, les bords du Lena n'avoient pas à beaucoup près un air si sauvage qu'auparavant; les montagnes étoient beaucoup plus basses, & chargées de bois moins épais. Dans bien des endroits, surtout à la rive gauche, on ne voyoit que des montagnes éloignées, & le terrain entre elles & le rivage étoit fort bas. Le cours du fleuve étoit, comme à l'ordinaire, entre Est & Nord. Sa rapidité étoit à peu près la même qu'aux environs de Witimsk; cependant nous rencontrions de tems en tems quelques endroits où elle étoit extrêmement ralentie, ce qui arrive ordinairement lorsqu'une montagne avance un peu dans le fleuve, & qu'il entre dans les terres.

Nous avions envoyé ici de Witimsk du monde en avant, à l'effet de rassembler quelques Jakutes, pour aider aux travaux de nos bâtimens. Ils tiennent en assez grand nombre sur la Ninja, mais non près de son embouchure. On nous en amena vingt, sous la conduite de deux petits Princes (*Knietszi*), qui joignoient à cette éminente dignité celle de Schamans. Nous trouvâmes ici un Sluschiwie d'Olecminsk, qui étoit un Jakute Russe. Il avoit commencé à bâtir une maison au-dessus de l'embouchure de la Ninja, mais qui n'étoit pas encore achevée, parce que la chancellerie de Jakutzk l'avoit mandé deux fois en cette ville; ce qui avoit interrompu ses travaux. Il faisoit commerce de bétail, & il avoit alors environ trente à quarante bœufs, avec autant de chevaux, dont il laissoit le soin à quelques Jakutes qu'il nourrissoit pour cela. Il parloit également bien le Russe & le parois des Jakutes. Il avoit été Prikaschtschik ou commandant d'Olecminskoi-Ostrog, emploi qui lui donnant toute autorité sur les Jakutes du canton, l'avoit mis dans la situation la plus favorable pour les piller; & c'étoit vraisemblablement par ce moyen qu'il avoit acquis ses richesses.

Nous restâmes en cet endroit jusqu'au 13, que nous en partîmes vers les 2 heures après-midi. Ce jour & le suivant, il fit un tems sombre & pluvieux; mais le vent nous fut favorable, & quelques-uns de nos petits bâtimens qui s'étoient agrésés des especes de voiles, allerent de cette façon aussi vite que ceux qui ramoient continuellement. Ce n'est en effet que par entretement qu'on ne se sert pas de voiles en descendant le Lena, surtout dans ces districts où le fleuve a partout une profondeur suffisante. Le 15, nous atteignîmes les *Guselnie-Gori*, montagnes situées au-dessous du ruisseau non-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

mé *Perejennaja*. Ce sont deux montagnes de forme triangulaire, qui s'élevaient l'une près de l'autre sur la rive droite du fleuve. Elles sont composées de différentes couches de marne, nuancées alternativement de rouge & de vert tirant au bleu. Ces couches sont presque horizontales; celles de la montagne supérieure penchent un peu vers le haut du fleuve, & les autres un peu vers le bas; les couches rouges sont les plus épaisses, les vertes sont plus molles, & la pluie en détache aisément des parcelles qu'elle fait couler le long de la montagne. La ressemblance vraie ou fautive que les premiers Russes qui les virent, leur trouverent avec un instrument de musique usité chez eux, & nommé *gusli*, leur a fait donner le nom qu'elles portent. Ces montagnes sont fort célèbres dans l'histoire de Jakutzk. C'est une ancienne tradition parmi les Jakutes, que leurs ancêtres ont habité les districts supérieurs du Lena, mais qu'étant opprimés & persécutés par les Burates, un grand nombre d'entr'eux quitterent volontairement le pays, & descendirent le Lena avec leurs femmes, leurs enfans & leurs bestiaux. On ajoute qu'il en resta cependant une partie qui résista d'abord aux Burates, mais que l'opiniâtreté de leurs ennemis les obligea enfin de tout abandonner; que ceux-ci n'ayant pas même eu le tems de se sauver dans les barques, s'étoient saisis de la première poutre qu'ils avoient trouvée, sur laquelle ils avoient descendu le Lena; qu'ensuite ils s'étoient réunis avec leurs compatriotes, qui avoient déjà pris possession des cantons inférieurs du fleuve; que ces derniers, quoique dénués de tout à leur arrivée dans ces nouvelles possessions, avoient enfin acquis, soit par leurs travaux, soit par leurs mariages avec les enfans des premiers, une aisance égale à la leur; qu'au reste ces anciens Jakutes étant une nation belliqueuse, les riches avoient entièrement dépouillé ceux qui n'avoient pu parvenir à se faire une condition stable, & en avoient fait des esclaves; que ne trouvant plus rien à piller entr'eux, & ayant appris que les Tunguses de Patoma étoient à leur aise, ils avoient marché contre eux de l'endroit où est aujourd'hui Jakutzk, qu'ils prétendent avoir été leur première résidence, & que dans le district des deux montagnes ils en avoient détruit beaucoup. Les Tunguses de Patoma & les Jakutes qui habitent de l'autre côté du Lena, sont entr'eux dans une guerre perpétuelle. Les Jakutes prétendent que ce canton de Patoma leur appartient aussi bien qu'aux Tunguses, & ils y vont même à la chasse; mais les Tunguses les chassent eux-mêmes, & un Tunguse vient aisément à bout de dix Jakutes, parce que les Tunguses savent bien mieux tirer de l'arc.

DEPUIS la Ninja jusqu'aux Gufelnie-Gori, le Lena gardoit toujours son cours entre Est & Sud, & l'on rencontroit quantité d'endroits bas & unis le long des rivages. Nous eûmes dans cette partie du fleuve une incommodité d'une autre espèce. L'air rempli du fumée nous apportoit une forte odeur de tourbes brûlées. Il y avoit vraisemblablement quelque terrain de tourbe en feu, dont le vent nous envoyoit la vapeur.

QUOIQU'IL fit beaucoup de vent, nous allâmes toute la nuit du 15. A quelques verites avant l'embouchure d'un ruisseau nommé le grand *Tche-rendei*, le Lena s'élargissoit considérablement, & dans cet espace nous rencontrâmes quantité d'îles formées la plupart d'un sable stérile. Nous passâmes

mes

mes devant *Momotown D.* & *Gorochowa-Saimka*, situés sur le rivage gauche dans les terres, & nous arrivâmes vers les 7 heures à *Olecminskoi-Ostrog*. Le fleuve, près de cet ostrog, commençoit à se rétrécir. Les îles de cet endroit du Lena sont en partie habitées par des Jakutes, en partie désertes.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

On nous avoit parlé d'une saline qui rendoit, disoit-on, le sel tout fait, & d'une montagne de sel, d'où l'on tiroit un sel de roche crySTALLISÉ, situées l'une & l'autre près du ruisseau nommé *Kaptendei*. Notre premier soin fut d'envoyer voir ces salines. Quoiqu'au rapport de ceux qui prétendoient les connoître, elles fussent à dix journées du lieu où nous nous trouvions, & que le chemin fût très-pénible par la quantité de petites rivières & de marais qu'il falloit passer, comme dans toute la Sibérie nous n'avions rien vu de semblable, nous crûmes qu'une production aussi singulière méritoit d'être examinée de près. L'éloignement & la difficulté du voyage ne balancerent point un instant cette résolution, parce que nous connoissions trop l'esprit des Sibériens, dont l'usage est de représenter tout fort difficile, pour que l'on n'entreprene rien. Ainsi nous choisîmes l'étudiant *Krascheninikow* pour faire ce voyage, & nous lui associâmes un officier des mines, un tireur, un soldat, un interprete & un guide. On nous amena le 19 des chevaux pour cette petite caravane, & nous la fîmes partir. Notre objet étant toujours que ces sortes d'excursions pussent tourner au profit de la géographie, nous chargeâmes l'étudiant de décrire & de calculer le plus exactement qu'il pourroit, par le moyen d'une boussole, tout le chemin qu'il feroit en allant & en revenant, comme aussi de prendre des connoissances précises des rivières & des ruisseaux qu'il rencontreroit. En conséquence, malgré le froid qui commençoit à se faire sentir, & dont nos bâtimens ne nous garantissoient guere, nous résolûmes d'attendre son retour sans aller plus loin.

LE 21, M. Muller voulut encore voir la diablerie d'un Schaman Jakute, & j'y assistai. On dressa une jurte d'écorce de bouleau, telle que sont les jurtes d'été, tout près du rivage & des bâtimens, & l'on fit du feu au-devant. Le Schaman étoit un petit homme trapu, maigre & robuste, qui avoit des cheveux noirs assez longs, & qui étoit fort laid de visage. Il se déshabilla dans la jurte, & revêtit la robe magique qui n'avoit rien de particulier; mais par ses grimaces, ses contorsions, ses mouvemens, ses agitations & ses hurlemens, il renchérit sur tous les Schamans que nous avons vus jusqu'alors. Ses longs cheveux noirs qui se mêloient de plus en plus, lui donnoient l'air d'une furie, & bientôt il nous fit voir en effet de véritables fureurs. Il se jettoit sur tous ceux qu'il rencontroit dans la jurte, & il en chassa tout le monde. Si je ne savois pas ce que l'exercice joint à une force extraordinaire du corps peut mettre un homme en état de faire; je n'aurois jamais pu comprendre d'où il tiroit tant de force. Après s'être bien tourmenté, il parut comme épuisé, prêt à défaillir; mais deux Jakutes le soutinrent & l'empêcherent de tomber: car lorsqu'un Schaman tombe en défaillance ou par terre pendant ses opérations magiques, c'est un accident, qui, selon eux, porte malheur à toute la nation. Il fit quelques divinations mêlées de faux & de vrai, comme elles le sont toutes; puis se mit à prophétiser, & s'apercevant qu'il nous ennuyoit, il finit de lui-même de bonne gra-

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1736. ce. Pour accréditer ce Schaman, on disoit qu'il avoit erré comme un fou pendant trois ans dans les bois, ne se nourrissant que d'écorce d'arbres, & qu'il avoit vécu tout ce tems dans la plus grande intimité avec les diables du pays.

Religion des Jakutes.

LES Jakutes supposent deux êtres souverains, l'un cause de tout le bien, & l'autre du mal (i). Chacun de ces êtres a sa famille. Plusieurs diables, selon eux, ont femmes & enfans. Tel ordre de diables fait du mal aux bestiaux, tel autre aux hommes faits, tel autre aux enfans, &c. Certains démons habitent les nuées, & d'autres fort avant dans la terre (k). Il en est de même de leurs dieux. Les uns ont soin des bestiaux, les autres procurent une bonne chasse, d'autres protègent les hommes; &c. mais ils résident tous fort haut dans les airs. Quand un Schaman veut dénoncer un voleur, il appelle tous les diables par leurs noms, & les consulte sur ce sujet: mais comme les diables, à ce qu'ils disent, aiment trop leurs aîsés pour venir à lui, il va lui-même les trouver dans leurs jurtes, que les Jakutes se figurent toutes semblables aux leurs. Lorsqu'un Jakute est malade, c'est,

Superstitions des Jakutes.

selon l'opinion de ces peuples, qu'un diable s'est déjà emparé de son ame; en sorte que son corps doit bientôt périr, si l'ame ne lui est pas restituée. Un loup, disent-ils, ne se montre pas volontairement aux bergers, après avoir volé un mouton; il en est de même du diable qui a escamoté ou voulu escamoter une ame. Un Schaman auroit beau questionner tous les diables au sujet de l'ame en question, aucun d'eux n'avouera l'avoir dérobée. Il faut donc alors avoir recours aux dieux qui protègent les hommes, & c'est d'eux qu'on apprend le nom du voleur. Le Schaman alors va trouver ce diable, & s'arrange avec lui, de façon qu'il l'oblige de remettre l'ame où il l'avoit prise. Comme ces diables sont intéressés, & que tout leur est bon, on leur fait d'avance des présens de peaux d'écureuils, de fouines, d'hermines, &c. & pour peu qu'ils aient envie de manger du cheval, on leur en promet un. Si le malade meurt, il faut que le diable se contente de ce qu'il a reçu. S'il revient en santé, on tue le cheval promis. Enfin, comme il n'y a point de Jakute qui ne veuille s'enrichir, c'est-à-dire, qui ne desire ardemment que ses bestiaux réussissent, que sa chasse soit heureuse, abondante, &c. il faut qu'il en coûte pour faire effectuer ses vœux; & c'est toujours le Schaman qui en est l'instrument & le médiateur, c'est lui qui obtient tout des dieux & des diables.

Aussitôt que le printems est venu, les Jakutes amassent tout le lait de jument dont les poulains peuvent se passer. Les provisions de chaque famille sont au moins de dix à quinze wiedros. Ils font fermenter ce lait, comme les Tartares, les Burates & les Tunguses de Sibérie font fermenter celui dont ils veulent distiller de l'eau-de-vie. Quand ils ont la quantité requise de lait, ils invitent le Schaman du lieu. A son arrivée, toute la famille se pare de ses plus beaux habits; ils ajustent principalement de leur mieux un jeune homme de douze à quinze ans. Le Schaman qui vient dans son habil-

(i) Les hommes paroissent tous portés que tous les sauvages sont Manichéens. avec naturellement au Manichéisme, & pres. (k) Voilà les Sylphes & les Gnomes.

lement ordinaire, & non dans l'habit de cérémonie avec lequel il se montre au diable, se place au milieu de la jurte, le visage tourné vers l'Orient; il prend dans la main gauche un pot avec du lait de jument fermenté, & dans la droite une cueillere de bois. Toute la famille est assise en cercle, à la réserve du jeune homme, qui se tient aux pieds du Schaman sur le genou droit. Celui-ci, en s'inclinant chaque fois, appelle successivement tous les dieux des Jakutes les uns après les autres, & chaque fois qu'il en nomme un, jette en l'air une cueillere de lait; c'est ce qu'ils appellent *nourrir les dieux*, pour gagner leur amitié. Mais comme le Schaman ne fait pas si ces dieux se contenteront d'un seul coup de boisson, il répète trois fois la même chose, & triple par conséquent la dose. Quand les dieux sont bien repus au gré du sorcier, il sort de la jurte suivi de tous les assistans, & l'on s'arrange encore en cercle autour de lui. Il commence alors à boire lui-même, avec un grand air de dévotion, du lait qui est resté dans le pot. Il se met même à genou pour boire, & s'incline avant & après avoir bu; ensuite il présente le pot au jeune homme, qui le reçoit à genou & avec beaucoup de respect. Ce jeune homme en boit quelques traits, puis fait passer successivement le même pot à toute la famille, en s'inclinant chaque fois, & continue ainsi jusqu'à ce que le pot soit vidé. Cette cérémonie ne se fait jamais qu'avec du lait de jument; les dieux des Jakutes ne veulent point absolument de lait de vache. Au reste, l'ivrognerie termine ici, comme ailleurs, la plupart des fêtes. Tout le lait de jument que l'on a pu mettre en réserve, doit être bu dans la journée; & tant qu'il en reste une goutte, personne ne quitte.

LA chiromancie est fort en vogue chez les Jakutes, & ce sont encore les Schamans qui se sont réservés tous les secrets de cet art aussi menteur que leurs sortilèges. Le Schaman que M. Muller avoit fait venir, s'en mêloit, & il nous fit quelques prédictions dont nous ne fîmes point médiocrement frappés. Il nous dit, entr'autres choses, que toute notre compagnie s'en retourneroit l'été suivant, comme elle étoit venue; mais que celui qui étoit en avant (c'étoit M. de la Croyere), & sa suite ne reviendroient pas.

CEPENDANT le froid qui devenoit très-vif, commençoit à faire de fortes impressions sur la constitution de M. Muller. Le soleil paroissoit rarement, & les tempêtes étoient fréquentes; ainsi notre séjour dans des bâtimens qui n'étoient propres qu'à voyager en été, ne pouvoit être que fort incommodé & mal sain. M. Muller résolut donc de prendre les devants pour Jakutzk, & partit le 25 à 10 heures du matin. Obligé de rester en arriere avec le peintre & le surplus de notre monde, je fis calfater ma cabane, & l'on y mit un petit poêle qui me garantit du froid.

OLECMINSKOI-OSTROG est situé sur le rivage gauche du Lena, dans une petite plaine, & tire son nom de la riviere d'Olecma, qui se jette à seize werstes au-dessous du côté droit. Ce fort est ancien, & des premiers tems où les Souverains de Russie envoyerent lever les tributs des nations idolâtres des bords de ce fleuve. Ce ne fut d'abord qu'un fortin sans tours, sans église, qui fut construit un peu au-dessous de celui qui subsiste aujourd'hui. Il n'y avoit qu'une seule maison qui servoit de retraite aux Sluschiwies détachés

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1736.

pour l'exaction du tribut. Les pelleteries qu'il produisoit, & les vivres de la garnison étoient gardés dans deux chambres au-dedans de l'ostrog. Comme, vers l'an 1660, nombre d'habitans du canton cherchant des climats plus doux, se retirèrent dans les environs de la Daurie vers le fleuve Amur, & s'y établirent, on ne voulut point laisser dépeupler entièrement les bords du Lena. Pour empêcher la désertion, on établit en 1662, près de cet ostrog, sur l'embouchure de la riviere d'Olecma, où passioient nécessairement ceux qui se retiroient en Daurie, une garde avec ordre de les arrêter; mais depuis que les environs de la Daurie ont été cédés aux Chinois, on a cessé de garder ce passage. Le nouvel ostrog est composé d'une église, d'un logement pour le Prikaschtschik, d'une maison où l'on reçoit les pelleteries de tribut, d'une autre élevée de deux étages où sont gardées les pelleteries & les munitions de guerre, d'un magasin à bled, d'un bureau de péage, de deux chambres, dont l'une sert de cabaret à eau-de-vie, d'un cabaret à biere, de quatre maisons habitées par des Sluschiwies, de quelques autres cabanes en ruine, & de quelques jurtes. Tout le territoire d'Olecminsk ne contient qu'environ quarante-six payfans dispersés dans des hameaux séparés les uns des autres, & le même nombre qui demeure dans des jurtes. Les environs de l'ostrog ne sont pas plus stériles que ceux de Witimsk, la latitude entre ces deux postes ne différant que de 55 minutes, dont d'Olecminsk est plus au Nord. Cependant l'étendue du terrain entre Witimsk & Olecminsk suffiroit pour nourrir une grande quantité d'habitans, parce que le sol en est bon, & qu'il y a beaucoup de champs qui n'ont besoin que de culture. Le seigle, l'orge, l'avoine & le chanvre y viennent très-bien; le bled d'été même y mûrit dans certaines années; mais il paroît qu'on ne fait point ici grand cas du froment, qui pourroit y réussir de même. Quelque pauvre que soit un payfan, il a toujours à ses gages, pour le travail des terres, au moins un Jakute, & travaille fort peu lui-même. Il paye le tribut pour son homme, & lui fournit sa nourriture; ce qui ne lui coûte pas plus que s'il nourrissoit un chien. S'il récolte un peu de bled, il en garde à peine assez pour sa nourriture pendant l'hiver, & ne s'embarasse guere d'en manquer. La maniere de vivre des Jakutes ne lui est pas étrangere, & il fait s'en accommoder pendant quelque tems. Il vend le bled dont il croit n'avoir pas besoin, & en boit l'argent. La plus grande partie du bled que ces cantons produisent, est employée à faire de l'eau-de-vie, qui n'exige pas à beaucoup près autant de feu qu'ailleurs. Il est rare qu'au retour du printems il reste de l'année précédente au payfan autant de bled qu'il lui en faut pour la semaille: il faut qu'il attende qu'on en apporte des cantons plus hauts; d'où il arrive que son bled étant semé beaucoup plus tard que dans les cantons supérieurs qui sont encore plus méridionaux, il ne parvient pas à sa maturité. En hiver, les payfans s'adonnent ordinairement à la chasse des écureuils; ils attrapent aussi quelques renards, & la chasse des zibelines est pour eux une autre ressource; mais tout le produit de ces chasses est converti en boisson. Pendant mon séjour dans ce lieu, un simple payfan but dans un seul jour pour cinq roubles de biere ou d'eau-de-vie. Au reste, les Jakutes qui sont un peu à leur aise, vivent de même, si ce n'est qu'ils ne boivent pas sans cesse,

parce qu'ils n'ont point d'eau-de-vie; ils restent dans une inaction continuelle: en quoi tous les peuples de ces cantons, à l'exception des Tunguses, font consister le bien suprême. On ne trouve guere ici de Russes qui entendent leur langue maternelle; mais ils parlent tous très-bien la langue Jakute. Plusieurs Russes vivent dans des jurtes parmi les Jakutes, & à leur manière, sans se piquer d'être plus propres ou plus difficiles qu'eux. Les oignons, si communs partout, même en Russie & dans presque tous les autres districts de la Sibérie, sont très-peu connus dans ce canton. Il n'y a que quelques habitans qui sement des raves, des radis, des choux, des carottes & le tout encore est fort négligé. Les Russes eux-mêmes sont contents, pourvu qu'ils aient, comme les Jakutes, nombre de bœufs, de vaches & de chevaux. Ils ont cependant des cochons & des poules; mais ils ne font pas dans l'usage d'avoir des moutons. En récompense, on ne voit nulle part autant de souris que dans le canton d'Olecminsk, & l'on n'y trouve pas un seul chat. Les rats qui pourroient en quelque sorte suppléer au défaut des chats pour la destruction des souris, sont les délices des Jakutes; & ils leur font si vivement la chasse, qu'ils en ont presque épuisé l'espece. Aussi la plus grande partie du peu de bled qui se recueille, & qu'on ne vend pas pour boire, tourne-t-elle au profit des souris, plutôt qu'à celui des hommes. La façon de vivre des Sluschiwies qui appartiennent à l'ostrog, n'est guere moins extraordinaire. Ils sont tous assez bien, parce qu'ils pillent continuellement les Jakutes. Toute leur occupation consiste à boire. Pendant qu'ils levent les tributs, ils amassent des provisions pour toute l'année, même plus qu'ils n'en sauroient consommer.

Le 31 Août au soir, il s'éleva de l'Occident une tempête qui nous tourmenta toute la nuit; je n'en éprouvai jamais de pareille sur aucune riviere. Les flots battoient nos bâtimens avec une violence & une fureur inouïes. Tout y craquoit, & la mauvaise construction de ces bâtimens nous faisoit tout craindre; cependant ils résisterent, & ne furent point endommagés. La tempête cessa vers les 3 heures du matin, & se termina par une forte pluie, qui ne fut pas de longue durée. Comme, malgré toutes les précautions qu'on avoit pû prendre pour empêcher nos bateaux d'être poussés vers la terre, il n'avoit pas été possible de tenir contre la force du vent, dès qu'il eut cessé, notre premier soin fut de remettre les bâtimens à flot. On en vint à bout, mais le mien fut à l'instant rempli d'eau. Dès le commencement de la tempête, j'avois heureusement fait porter en haut tout ce qui étoit au fond de la cale: ainsi rien ne fut endommagé. Ceux du même bâtiment, qui n'avoient pas pris cette précaution, n'eurent pas le même bonheur.

Le premier Septembre, Pierre Skobelzin & Wafili Schetilow, géodésistes, que nous avions envoyés dans l'été de l'année précédente de Nertschinsk vers la source de la riviere d'Ud, vinrent de Jakutzk. Ils s'en retournoient à Irkutzk, où ils alloient prendre une nouvelle expédition de la chancellerie du lieu pour ces mêmes districts, parce que le voyage qu'ils devoient faire, n'étoit pas fini. Ils avoient avec eux le guide que nous avions découvert à Selenginsk, & seulement sept Sluschiwies qui leur étoient restés fideles, tous les autres ayant déserté. Après avoir fait environ la moitié du chemin qui

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

leur étoit ordonné, ils avoient hiverné sur le Bolschaja-Jelowaja, d'où ils s'étoient rendus au printems en patins le long de ce ruisseau jusqu'à l'endroit où il se jette dans le Ninkla. Ils y avoient construit une barque, & avant que le Lena fût dégelé, ils avoient descendu, avec la première eau, le Ninkfa & l'Olema. Ils étoient ensuite restés à Olecminkoi-Ostrog environ quinze jours, étoient arrivés le 3 Juin à Jakuzk, & en étoient partis le 19 Août. Ils s'arrêterent avec nous jusqu'au lendemain au soir, & continuerent ensuite leur route.

Le 3 Septembre au matin, l'étudiant Krascheninikow revint aussi de la source & de la montagne de sel. Il étoit arrivé le 20 Août précédent à la source de sel, y étoit resté quelque tems, & s'étoit mis en chemin dès le même jour. Le lendemain matin, il s'étoit rendu à la montagne de sel, & en étoit parti le jour suivant. La source de sel est située à deux cents trente werstes ou environ en ligne droite d'Olecminkoi-Ostrog, entre le Nord-Nord-Ouest & le Nord-Ouest quart de Sud. Elle n'est pas seule; il y en a plusieurs autres qui sortent de terre sur le rivage droit du Kaptendei, dans un terrain bas, long d'environ cent vingt brasses, sur trente de largeur. On ne voit aujourd'hui bien distinctement que deux sources, d'où sort abondamment, avec l'eau, du sel blanc comme la neige & ressemblant à un sable très-fin. Ce sel s'attache autour de la source, & s'y entasse par monceaux, que l'on prendroit pour des monceaux de pierres formés d'un beau sable blanc. A peu de distance de la source, le courant forme de petits lacs où l'eau s'amasse; mais elle n'est plus assez forte, pour que le sel s'y précipite. La montagne de sel est à trente werstes à l'Orient des sources, &, comme elles, sur le rivage droit du Kaptendei. Elle a trente brasses de hauteur, & de l'Orient à l'Occident deux cents dix brasses de longueur. Depuis le pied jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, elle est composée de cristaux cubiques de sel assez gros, où l'on ne trouve pas le moindre mélange de terre ou d'autre matière hétérogène. La montagne, à son sommet, est couverte d'une terre glaise rougeâtre, dont on tire un talc blanc de la plus belle espèce, & elle est fort rapide du côté de la rivière. Le sel de la source est précisément de même qualité que celui de la montagne, & la nature ne fauroit produire un meilleur sel de cuisine. Les habitans d'Olecminkoi nomment le sel de la montagne *sel rouge*, parce qu'ils n'en ont vraisemblablement guère vu d'autre que celui où est attachée la glaise rouge dont cette montagne est couverte, car ils ne se donnent pas la peine d'aller chercher leur sel sur le dos du mont; ils se contentent de recueillir celui que les pluies en détachent & font couler avec la glaise, ou d'en abattre quelques morceaux du pied de la montagne. Cependant ils s'accordent tous à dire, que ce sel n'est bon à rien, & que tout ce qu'on en fait, se gâte; mais il y a bien de l'apparence qu'ils ne le décrient, que dans la crainte qu'on leur en défende l'usage. Quant au sel de la source, il fut connu dès les premiers tems que les Russes s'emparèrent de ces cantons.

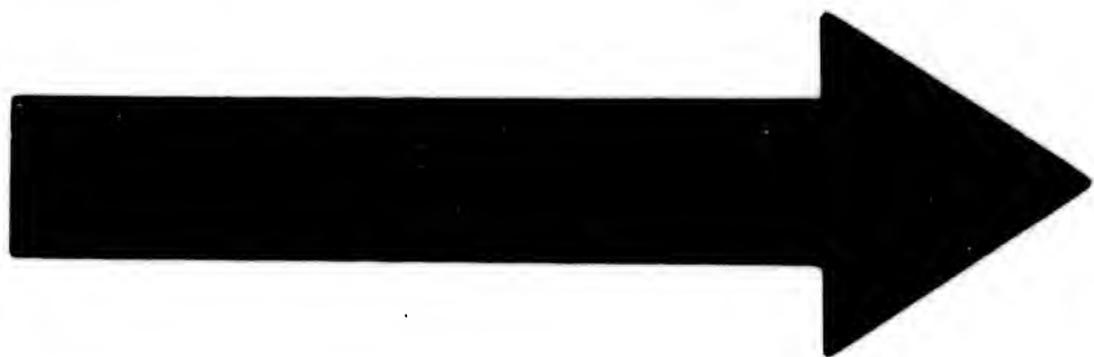
A l'occasion de ces recherches faites sur le sel, j'appris qu'à la même distance, c'est-à-dire, à sept ou huit journées d'Olecminkoi-Ostrog, près de la source & du côté septentrional du ruisseau nommé Tabubunda ou Tabuf-

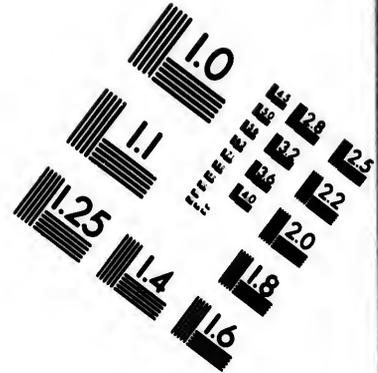
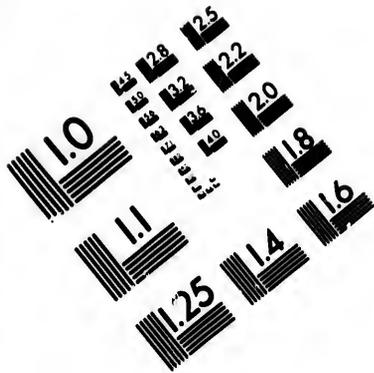
fungda, il y avoit encore un lac ou une source salée, que les Jakutes appellent *Tastack*. Ce lac, dans les tems humides, a environ deux brasses & demie de diametre, & un demi-pied ou un pied de profondeur; mais par un tems sec, son diametre est à peine de deux aunes, & l'eau salée paroît toute blanche. Le sel se précipite au fond en forme de cristaux cubiques. Entre la source de sel, située sur le ruisseau de Kaptendei, & ce lac salé, on compte cinq journées ou cent trente-cinq werstes. Les journées communes de Jakutzk se comptent par traites de chevaux de charge, avec lesquels on fait communément dans un jour deux ou trois *kofs*. Le *kofs* de Jakutzk n'est pas une mesure plus déterminée, que les heures de chemin le sont en Allemagne: il fait environ dix werstes.

PENDANT tout le tems que je passai à Olecminkoi-Ostrog, je n'eus pas un seul beau jour. Le ciel étoit toujours orageux, & les tempêtes venoient ordinairement d'entre Sud-Ouest & Nord-Ouest. Dans les derniers jours, les feuilles tomboient déjà des arbres, toutes les plantes se fanoient, & les ouragans amenoient quelquefois de la neige. Le froid augmentoit peu à peu, & il étoit déjà au point où il est ordinairement en Allemagne à la fin de l'automne. L'eau geloit les matins, & nous avions de tems en tems des gelées blanches: ainli nous ne pouvions plus retarder notre départ. J'augmentai le nombre de nos travailleurs de quatorze Jakutes & de huit paysans Russes, & je partis le 4 Septembre vers le midi.

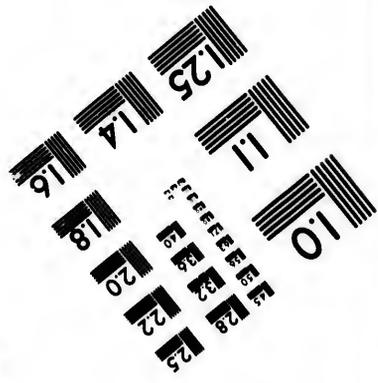
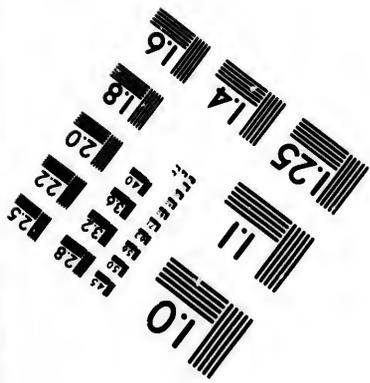
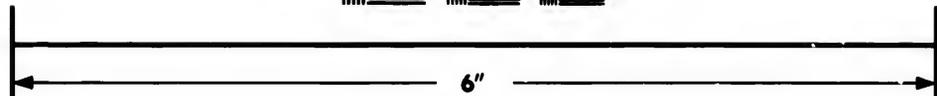
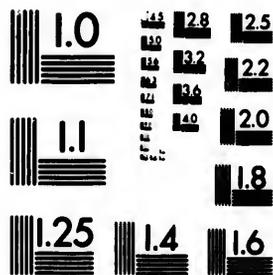
VERS les 3 heures, nous passâmes devant l'embouchure de la riviere d'Olecma, au-dessous de laquelle commence un champ qui remplit le long du Lena une étendue de vingt-six werstes, & qui porte le nom de *Bogatoi-Nawolock*, parce qu'on y trouvoit autrefois quantité de zibelines & de renards. Le soir, nous passâmes encore devant un ruisseau salé qui tombe dans le Lena du côté gauche. J'envoyai chercher de son eau; elle avoit un goût fort salé, & elle soutint toutes les épreuves que j'avois faites des autres ruisseaux salins qui tombent dans le fleuve. Le 5, après avoir heureusement vogué tout le jour sans le secours des rames, nous eûmes vers le soir un tems orageux. Le vent pouffoit nos bâtimens avec violence sur la rive gauche; mais je ne jugeai pas à propos d'y faire arrêter, parce qu'ils auroient plus souffert que dans la grande eau. Enfin, avant que d'arriver près du ruisseau nommé *Bolschaja-Talba*, nous échouâmes sur un banc de sable; mais nous fûmes bientôt débarrassés. Le lendemain matin à 3 heures, j'échouai encore sur un banc de sable qui étoit au milieu de la riviere, & il fallut bien du tems pour nous dégager; tous nos manouvriers furent obligés d'aller à l'eau; ils travailleroient pendant plus d'une heure à nous détacher du sable, & la tempête dureroit encore lorsque le bâtiment fut remis à flot. Elle se calma vers les 7 heures, & toute la matinée fut assez belle. Les autres bâtimens étoient restés beaucoup en arriere, & presque hors de la portée de la vue; mais pour faire relever les Jakutes qui étoient sur nos bâtimens, je fis diligence pour arriver encore de jour à *Chatuk-Ari*, où il y a une poste Jakute. Vers midi, le vent nous devint favorable, & je fis faire une petite voile, qui nous fit avancer beaucoup. Vers les 5 heures du soir, nous arrivâmes près de *Chatuk-Aul* (isle de bouleaux), située sur la rive gauche du Lena. Les Jakutes

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
E 12.8
E 12.2
E 12.0
E 11.8
E 11.6

10
E 12.8
E 12.2
E 12.0
E 11.8
E 11.6

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

tes qui devoient être changés contre les travailleurs d'Olecminsk, étoient déjà prêts. M. Muller, en passant par-là, avoit laissé un soldat pour les rassembler; mais je fus obligé d'attendre que tous nos bateaux fussent réunis. Je les attendis jusqu'à minuit, il n'en parut aucun. Je me retirai, pour prendre un peu de repos, & je donnai ordre de partir pendant la nuit aussitôt qu'ils seroient arrivés. Le lendemain, personne n'eut encore de nouvelles de nos quatre bâtimens restés en arriere; ce qui me fit craindre qu'il ne leur fût arrivé quelquel'accident. Pour m'en assurer, je dépêchai un soldat à cheval, avec ordre de courir jusqu'à ce qu'il rencontrât les bâtimens, & de m'en apporter sur le champ des nouvelles; il revint avec les bâtimens vers le midi. La raison de leur retard, c'est qu'ils avoient été arrêtés sur les mêmes bancs de sable que moi, & qu'il avoit fallu travailler toute la nuit pour se débarrasser. De plus, personne ne m'ayant vu passer, ils s'étoient arrêtés sur le rivage pendant une demi-journée pour m'attendre, & du lieu où ils avoient échoué ils avoient envoyé du monde en arriere pour me chercher. Nous partîmes ensemble par un vent violent de Nord-Est qui nous étoit directement contraire; à l'entrée de la nuit le vent se calma, & nous profitâmes cette nuit pour la première fois du clair de lune, le ciel ayant été couvert jusqu'alors de nuées épaisses.

VERS les 6 heures du matin, nous atteignîmes un endroit du Lena fort célèbre par une suite de montagnes placées sur la rive gauche du fleuve, qui forment comme des especes de colonnes élevées dans des directions différentes. Ce lieu qui frappe tous les voyageurs, est appelé *Stolbi*. Je fis arrêter le bâtiment à deux werstes au-dessous de l'endroit où commence cette colonnade de montagnes, tant pour les voir de près, que pour examiner la mine de fer qu'on y exploitait depuis l'année précédente pour la compagnie de Kamtschacka. Ces montagnes *colonniformes* sont un spectacle aussi singulier que curieux. Depuis leur pied jusqu'à leur sommet, de grandes pieces de rocher s'élevent les unes en forme de colonnes rondes, d'autres comme des cheminées quarrées, d'autres encore comme de grands murs de pierre, de la hauteur de dix à quinze brasses: on s'imagineroit voir les ruines d'une grande ville. Plus on en est éloigné, plus le coup-d'œil est beau, parce que les pieces de rocher, placées les unes derriere les autres, prennent toutes sortes de formes, selon le point de vue d'où on les regarde. Les arbres qui se trouvent entre leurs intervalles, augmentent encore la beauté du coup-d'œil. Ces montagnes occupent une étendue de trente-cinq werstes; elles diminuent par gradation, & se perdent enfin tout-à-fait. La pierre dont les colonnes sont formées, est en partie sablonneuse & de toutes sortes de couleurs, & en partie d'un marbre rouge agréablement varié. Enfin à une certaine distance, ces montagnes pyramidales ou colonniformes, représentent exactement tout ce qui compose la perspective des villes, tours, clochers, péristiles & autres édifices. Entre les rochers ainsi figurés en colonnes, on trouve épars un bon minéral de fer, & l'on voit au pied de la montagne où commence la perspective, deux cabanes construites avec des broussailles en forme de jurte, où les ouvriers se retirent la nuit & les jours de fête. Je me rendis à cette montagne, dont la hauteur est d'environ trois quarts de werste, &

& j'y trouvai les ouvriers travaillant. Je n'avois encore vu nulle part exploiter si lestement une mine.

Le minéral est presque toujours mêlé avec une terre ferrugineuse, jaune ou rouge, & on l'exploite simplement avec des pelles. Huit à dix ouvriers sont en état de ramasser quatre à cinq cents puds de minéral dans un jour. On le jette dans une caisse de bois, & quand elle est pleine, on la couvre de plusieurs gros morceaux de bois, & l'on y met le feu. Quand le tout est brûlé, le minéral se trouve suffisamment rôti, & l'on en remplit des sacs de cuir. Chacun de ces sacs a une fangle, par laquelle un homme l'attache à son dos, & il descend ainsi la montagne en courant avec une vitesse étonnante: un long bâton qui pend à la fangle, lui sert à se retenir lorsqu'il rencontre un endroit glissant. La descente de la montagne est une affaire de quatre minutes; aussi chaque porteur la monte-t-il & la descend-il huit à dix fois par jour. Toute la mine est transportée en bateaux aux sawodes, dont je parlerai dans la suite.

Je quittai ce lieu vers les 10 heures du matin. Le fleuve commençoit ici à s'élargir, & il avoit jusqu'à trois werstes de largeur. Nous rencontrâmes encore quelques isles. Je fis arrêter vers les 4 heures après-midi près de l'isle des meleses (*Tit-Aru*), pour faire relever, s'il étoit possible, nos Jakutes qui étoient extrêmement fatigués (1), par d'autres travailleurs. L'isle des meleses est remplie de Jakutes; mais comme le préposé Russe, à qui j'envoyai demander du monde, étoit à Jakutzk, les Jakutes, à la seule vue de nos bâtimens, s'étoient tous sauvés. Ainsi, après m'être arrêté près de l'isle une bonne heure, je fis marcher par un fort vent de Nord-Est, que la fin du jour fit cesser. Nous eûmes une belle nuit, fort claire, & vers les 11 heures, nous vîmes un anneau autour de la lune; mais vers minuit, après être descendus environ quinze werstes le long d'une isle, appelée *Tojon-Aru*, tous nos bâtimens échouèrent sur le sable au milieu de la rivière. Comme le mien étoit le premier, il avança le plus avant sur le banc de sable; tous les travailleurs de la petite flotte furent obligés de venir à mon secours pour me débarasser: on en vint enfin à bout à la pointe du jour. Nous aurions dû nous tenir plus près du rivage droit du Lena, mais nous n'avions pas un seul guide qui sût bien le chemin. A 7 heures du matin, nous arrivâmes, par un grand brouillard, à l'endroit du fleuve où les bâtimens qui vont à Jakutzk, passent ordinairement avec le secours des rames du rivage droit au rivage gauche; mais nos travailleurs nous assurèrent, qu'en continuant d'aller sur le côté gauche, & ne connoissant pas bien le cours & les isles du fleuve, on n'apercevroit point Jakutzk, & qu'on iroit droit à *Schigan*. Le vent qui souffloit, étoit encore Nord-Est; il devint si violent, que nous ne pûmes avancer d'un pas, & que nos travailleurs furent extrêmement fatigués.

Vers les 2 heures après-midi, nous nous trouvâmes près de *Pokrowskoi-Monastir*, & j'y fis faire halte, tant pour chercher un bon pilote, que pour attendre un meilleur tems. J'eus bientôt trouvé le pilote, mais le tems ne

(1) Les travailleurs Jakutes, dit M. Gmelin, sont, en comparaison des travailleurs Russes, comme les Burates sont à l'égard de leurs chevaux.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

changea pas. Ce lieu n'avoit rien qui pût m'arrêter. Le couvent, bâti vers l'an 1718 ou 1719, étoit brûlé depuis quatre ans. Il n'en restoit plus que quelques misérables cellules, & quelques chambres noires, occupées par des personnes qui appartenoient au couvent. Il y avoit aussi dans le voisinage cinq ou six jurtes de Jakutes nouvellement baptisés. Tout cela fut bientôt vu, & quand je revins au bateau, le vent étoit devenu si violent, qu'il fut en grand danger, parce que le rivage étoit pierreux. Je résolus donc d'aller plus loin, & de chercher un endroit où les bâtimens fussent au moins en sûreté. On ne put avancer que la poupe en devant; car toutes les fois que nous voulions présenter la proue en marchant, le vent retournoit le bateau. Nous partîmes à 5 heures, & à 7 nous n'avions pas encore fait trois werstes; mais les bâtimens étoient moins exposés dans la grande eau. Le vent se calma un peu, & nous atteignîmes vers les 10 heures un bon rivage, où le vent qui avoit recommencé à souffler aussi fort qu'auparavant, n'avoit point de prise sur nous. J'y fis faire halte, & j'attendis le calme. Sur le rivage gauche étoit une île, appelée *Masaru-Aruta*, près de laquelle nous nous étions arrêtés. Le vent souffla pendant toute la nuit avec la plus grande violence; mais s'étant un peu calmé à la pointe du jour, nous continuâmes de marcher. Nous n'eûmes pas fait plus d'un werste que le vent recommença aussi fort qu'auparavant, & nous eûmes de la peine à atteindre le bord de l'île à son extrémité inférieure. Le même vent continua toute la journée, & le ciel fut toujours couvert de nuages épais. Le tems s'étant éclairci le soir, & le vent ayant un peu baissé, je voulus profiter du moment pour aller plus loin. Nous nous disposions à passer au côté droit du Lena, & nous allâmes assez bien d'abord; mais bientôt le vent fauta au Nord-Nord-Ouest, & devint plus fort qu'il n'avoit été. Quatre hommes mis au gouvernail, & deux à chaque rame, ne furent point capables de rétenir le bâtiment. Le vent nous poussa à la vérité vers le rivage droit, mais bien plus près que nous ne l'aurions souhaité. Nos gens eurent des peines infinies à gouverner les bâtimens jusqu'à ce qu'on pût les mettre à l'abri, pour les empêcher d'être brisés en pièces. Nous étions vis-à-vis *Charjalak-Aru*, lorsque nous abordâmes au rivage: ce fut au-dessous de cet endroit que nous vîmes la fin des îles, qui dans le printems s'étendent beaucoup plus loin, & continuent d'une file jusqu'à *Schigan*. Il ne fut pas possible d'aller plus loin, parce qu'il falloit regagner d'ici le rivage gauche, d'où l'on étoit repoussé par la violence du vent. Comme il y a dans cet endroit quantité de bas-fonds, il falloit aller tantôt à droite & tantôt à gauche. Nous ne marchâmes point la nuit. Le tems se calma à la pointe du jour, & nous tentâmes de traverser à force de rames; mais nous n'étions pas à moitié chemin, que le vent trahit, de manière que le bâtiment fut tourné de la poupe à la proue, & malgré toute notre résistance, nous fûmes encore repoussés sur la rive droite, où nous fûmes pris sur un banc de sable. Nous étions malheureusement presque vis-à-vis un entonnoir qu'enfiloit le vent: c'étoit une vallée d'où, lors même que l'air sur le fleuve étoit le plus calme, il venoit toujours un vent très-vif. Je fis travailler tout notre monde, pour nous dégager du banc de sable & nous éloigner du rivage droit, afin que, s'il n'étoit pas possible de parvenir au ri-

vage gauche, nous pussions gagner un endroit où nous fussions moins exposés au vent. Enfin, après des travaux infinis, nous fûmes assez heureux pour atteindre le rivage gauche, & plus nous en approchions, plus nous trouvions de calme, parce que le rivage en cet endroit est élevé de quinze à vingt brasses, & garantit ainsi le fleuve du vent qui vient de ce côté-là. Vis-à-vis cet endroit, est l'embouchure du Tanga, ruisseau sur lequel sont bâties les sawodés ou fonderies de fer, dont on a parlé ci-dessus. J'avois envie de les aller voir, mais je n'osois faire arrêter les bateaux par un tems si variable, de crainte qu'avant mon retour il ne s'élevât quelque nouvelle tempête qui m'empêcheroit de les rejoindre. D'ailleurs, nous ne pouvions arriver trop tôt à Jakutzk, puisque nos gens n'avoient plus de provisions, & que ce jour même il n'y avoit presque plus rien à manger. Ainsi nous dirigeâmes notre marche tout droit vers cette ville. Dans ce même endroit, où le haut rivage prend une autre direction, le Lena se divise en trois bras. Nous descendîmes par le bras du milieu; mais nous fûmes à peine écartés du rivage gauche qui nous avoit garantis du vent, qu'il nous tourmenta de nouveau. Cependant, à force de manœuvres & de travaux, nous parvînmes à l'embouchure du bras vers les 11 heures du matin. De-là, nous servant toujours de rames, nous passâmes devant plusieurs isles, entre lesquelles il falloit aller tantôt à droite & tantôt à gauche, pour éviter les bancs de sable; ce qui ne put se faire sans un bon pilote. Enfin, au coucher du soleil, nous fûmes rendus à Jakutzk, & nous atteignîmes la basse ville.

J'y trouvai mes collègues en bonne santé, & la troupe académique fut par ce moyen toute réunie. M. de l'Isle de la Croyere étoit arrivé le 20 Juin, & M. Muller le 31 Octobre. Quant au détachement de la marine, nous trouvâmes le Capitaine Beering, commandant de l'expédition maritime, le Lieutenant Waxel, & le Sieur Butzkowski, chirurgien de l'Etat-Major. Peu de tems après, arrivèrent encore le Lieutenant Jendaurow, le Chirurgien Felge, & Bieli, Patron de vaisseau, qui tous trois avoient été détachés pour chercher des vivres.

Le cours du Lena, depuis Olecminkoi-Ostrog, avoit presque toujours été vers l'Est ou le Nord-Est: le trajet des derniers vingt werstes tira presque toujours au Nord. Depuis les Stolbi, nous nous étions aperçus de la rareté des montagnes; le terrain que nous avions parcouru, étoit pour la plus grande partie sablonneux. Le bois qui n'avoit pas manqué sur tous les bords du Lena, n'étoit plus à beaucoup près si épais que dans les districts supérieurs; cependant il y en avoit, nous disoit-on, de toutes sortes, & les faules n'y étoient pas moins abondans que nous les avons vus plus haut, quoiqu'il s'en trouvât peu de la grande espece. Depuis Olecminkoi-Ostrog, nous avons remarqué le long des rivages quantité de champs, & l'on en voyoit ici de même en grand nombre. Ces champs procurent aux Jakutes l'avantage de pouvoir y laisser leurs bestiaux paître à leur gré pendant tout l'hiver. Ces bestiaux, à la vérité, ne s'y engraisent pas beaucoup, mais ils n'y meurent pas de faim, surtout lorsqu'il ne tombe pas trop de neige. Un des plus grands séaux de Dieu pour un Jakute, est une neige abondante &

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1736. qui reste trop longtems sur la terre. Il ne fait aucunes provisions de fourrage; c'est aux bestiaux d'en chercher où ils peuvent.

Tout ce qui étoit sur nos bâtimens soupiroit après des quartiers. Le froid sembloit alors augmenter exprès pour nous impatienter davantage. Cependant je ne voyois guere d'apparence à trouver des quartiers convenables. Dans les villes de Russie & de Sibérie, les logemens d'ordonnance sont assignés par la police. Mais comme le Capitaine-Commandant de l'expédition de Kamtschatka résidoit pour-lors à Jakutzk, & qu'il avoit avec lui beaucoup d'officiers de marine, il avoit obtenu de la chancellerie que la distribution des meilleurs quartiers de la ville dépendroit de lui, & ses arrangemens avoient été faits avant notre arrivée. Ainsi, lorsque nous demandâmes des quartiers au Waywode, il nous dit, que ceux dont il pouvoit disposer étoient très-mauvais, mais qu'il nous seroit donner les plus passables. A mon égard, dès le lendemain j'eus un assez bon logement, dont j'allai sur le champ me mettre en possession; mais ceux qui furent assignés au peintre, aux étudiants, à l'interprete & au sous-chirurgien, n'étoient presque pas habitables, surtout dans la saison où l'on venoit d'entrer. J'ai déjà fait remarquer ailleurs les incommodités des chambres noires, qui dans toute la Sibérie sont à peu près les mêmes. Le papier sur lequel on écrit, est noirci continuellement par la suie; les peintres qui travaillent dans ces sortes de chambres, sont obligés de faire des mélanges de couleurs tout différens de ceux qu'on fait d'ordinaire, parce qu'il s'y mêle nécessairement beaucoup de noir étranger: tous ces inconvéniens se trouvoient dans la plupart des chambres qu'on nous assigna. Quelques-unes n'avoient point de poêle, ou quand on les chauffoit, il s'en exhaloit une vapeur capable de faire périr ceux qui s'y tenoient renfermés. Tous ceux à qui ces mauvaises chambres étoient tombées en partage, furent obligés de les aller occuper, mais sous la protestation, que si leurs travaux en souffroient, ils n'en seroient pas responsables. Nous autres lettrés, nous étions munis des ordres les plus authentiques, qui portoient injonction de nous assigner partout les meilleurs quartiers. Comme il nous paroissoit déplacé, que la police dépendit d'un officier de marine qui ne faisoit que passer, nous nous adressâmes à la chancellerie, & nous lui demandâmes d'autres logemens. Nous fîmes cette démarche exprès, pour ne point nous relâcher sur notre indépendance du détachement de la marine, & ne pas nous mettre dans le cas de nous en repentir trop tard. Mais toutes nos remontrances n'aboutirent à rien. Le Waywode, qui étoit alors Alexei Jeremeitsch Saborowkoi, quoiqu'assez bien porté pour nous, fit bien sentir qu'il aimoit encore mieux la paix & qu'il ne vouloit pas se commettre avec le Capitaine-Commandant. Nous sentîmes encore qu'en nous obstinant à tout brusquer, pour soutenir nos droits, nous ne serions tort qu'à nous-mêmes & à nos travaux, qui nous touchoient le plus. Ainsi nous résolûmes de prendre, autant que cela nous seroit possible, toutes les voies de la douceur & de la conciliation. Nous représentâmes qu'il seroit injuste que, par des motifs de jalousie, on laissât souffrir la cause commune, au bien de laquelle nous étions tous également obligés de concourir. Cette

conduite nous réussit, & nous obtinmes peu-à-peu des quartiers passables pour nos gens. Cependant, dans la crainte qu'on ne nous traitât encore plus mal à Ochotzk & à Kamtschatka, nous rendîmes compte au Sénat & à l'Académie des Sciences du traitement qu'on nous avoit fait ici, & nous suppliâmes le premier d'envoyer des ordres sévères au détachement de la marine, de ne pas nous troubler désormais dans nos travaux, & de nous aider, au contraire, dans tout ce qui pourroit dépendre de lui. Au reste, comme ici les habitans les plus riches possèdent les meilleures maisons, & sont bien-aisés d'être exempts de logemens d'étrangers & autres, ils savent faire à propos des présens à celui qui s'attribue la distribution des logemens d'ordonnance, & quelquefois des présens d'une grande valeur. Ainsi nous devions nous attendre au traitement que nous essayâmes.

TANDIS que nous étions occupés à disputer nos logemens, l'hiver avançoit à grands pas. Le 19 Septembre, le Lena commença à charrier de la glace, & elle augmenta tellement de jour en jour jusqu'au 28 du même mois, que le fleuve en fut entièrement couvert (*m*); le lendemain, on le passoit partout en traîneaux. La glace en peu de jours devint si épaisse, qu'on pouvoit en tirer des morceaux d'une épaisseur considérable pour l'usage des habitans; car on fait ici, de la glace unie, un usage dont on n'a point d'idée ailleurs, elle sert à calfeuter les maisons. Pour peu que les fenêtres d'un logis ne ferment pas comme il faut, elles ne sauroient suffisamment garantir les chambres du froid extérieur. Les caves mêmes dans lesquelles on garde la boisson, comme biere, hydromel, vin, &c. ne peuvent pas être à l'abri du grand froid par les moyens ordinaires, comme par de bonnes portes, par du fumier de cheval, &c. C'est la rigueur du froid même qui fournit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne pénètre dans les habitations. On coupe de la glace bien nette, & dans laquelle il n'y ait point d'ordures; on en taille des morceaux de la juste grandeur des fenêtres ou des ouvertures, & on les y applique par dehors, comme on fait ailleurs de doubles chassis de verre. Pour qu'ils tiennent, on ne fait qu'y verser de l'eau qui, en se gélant, les attache fortement aux ouvertures. Ces vitraux de glace n'ôtent pas beaucoup de lumière; lorsqu'il y a du soleil, on voit aussi clair qu'à travers des chassis de verre, & quelque vent qu'il fasse au-dehors, le froid n'entre jamais dans les chambres. Les gens aisés, dont les maisons ont des fenêtres, appliquent les vitraux de glace en dehors, & par-là ne souffrent point du tout des froides émanations de la glace. La boisson ne se gele pas non plus aisément dans les caves, quand leurs ouvertures ou soupiraux sont garnis de ces fortes de chassis. Ceux-mêmes qui n'ont point d'autres vitraux que ces

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

Chassis de
glace à Ja-
kutzk.

(*m*) Le Lena se prend, comme toutes les rivières, par l'amas des glaçons qui, s'attachant les uns aux autres, bouchent les passages, interceptent le cours de l'eau, & forment une surface solide. Mais on a vu quelquefois près de Jakutzk, au moins à ce qu'on m'a rapporté, l'eau de ce fleuve, par une gelée subite, s'épaissir d'abord comme

de la boue délayée, & puis se consolider tout-à-coup, de manière que les bateaux qui passaient alors avoient de la peine à gagner le bord assez promptement, pour n'être pas pris entre les glaces. On m'a dit à Petersbourg, que la même chose étoit arrivée à la Newa.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

fenêtres de glace, s'en trouvent fort bien, pourvu qu'ils aient l'attention de ne pas trop rester dans les chambres après que le poêle est fermé: cependant les nationaux ne prennent guere cette précaution.

NOTRE compagnie fut augmentée le 20 Septembre par l'arrivée du Sieur Pisarëw, commandant d'Ochotzk, envoyé ici en exil quelque tems avant la mort de l'Impératrice Catherine Alexiewna. Il étoit âgé de soixante-dix ans; mais il avoit encore tant de feu, que, sans les traits de son visage qui déceloient le vieillard, on l'eût pris à ses discours & à ses actions pour un homme de trente ans. Il étoit venu d'Ochotzk en poste à franc-étrier; il avoit fait ce long voyage (qui est de plus de huit cents werstes) en neuf jours par un froid horrible & par des tempêtes continuelles. Le motif de sa retraite d'Ochotzk paroissôit fort opposé à son caractère & à sa vivacité naturelle. Il avoit eu quelques démêlés & des paroles avec le Capitaine Spangenberg, qui se trouvoit à Ochotzk, & qui étoit occupé des préparatifs nécessaires pour l'expédition maritime, dont il avoit le commandement. La crainte que cet officier n'en vint aux voies de fait, lui avoit fait prendre le parti de quitter Ochotzk, & sans presque rien emporter avec lui, il s'étoit sauvé en poste, pour éviter son ressentiment.

Description
de Jakutzk.

LA ville de Jakutzk est située dans une plaine, sur la rive gauche du Lena, qui se jette à deux cents lieues d'Allemagne plus loin dans la mer glaciale. Elle est coupée par en-bas ou traversée par un faux bras du fleuve, qui se dessèche ordinairement en été & vers l'automne, mais qui se remplit d'eau dans le printems, & qui produit même de tems en tems des inondations. La partie de la ville située au-dessous de ce bras est appelée par les habitans *Sa Logom*, la ville d'*au-delà de la vallée* (1), parce qu'en effet ce faux bras du fleuve, quand il est à sec, forme une espèce de vallon. L'autre partie de la ville est beaucoup plus grande; & les deux ensemble renferment environ cinq à six cents maisons de bois, qui toutes, à l'exception d'une vingtaine au plus, n'ont pas grande apparence en-dehors, ni beaucoup de commodités en-dedans. Dans les deux villes, il y a des églises, dont je ne me rappelle pas le nombre, qui n'est pourtant pas considérable: elles sont aussi bien pourvues de cabarets à biere & à eau-de-vie. La forteresse est bâtie de bois, & sa construction n'est pas différente de celles de Tomsk & de Kusnetz. Elle contient deux églises, l'une en pierre & l'autre en bois, la maison du Waywode, la chancellerie, les archives, un magasin d'eau-de-vie, un magasin à poudre, la caisse du tribut, &c. En-deçà de la vallée, est un couvent d'hommes, appelé *Spaskoi-monastir*, mais où il restoit peu de moines.

CETTE ville, située sur un grand fleuve, dont on prétend que la largeur, mesurée à l'extrémité des deux bras qui l'arrosent, a treize werstes, abonde en toutes sortes de poissons. Il n'y a guere d'espece dont j'aie entendu parler dans toute la Sibérie qu'on n'y trouve. Le Wolga en Russie produit un poisson blanc, appelé *Bielaja-Rubiza*, qu'on regarde comme un mets exquis. Witsen, dans la seconde édition de sa *Tartarie Orientale & Septen-*

(1) *Log* signifie une vallée peu profonde.

trionale, page 787, parle d'un poisson de Sibérie nommé *Nelma*, qu'il dit s'appeller en langue Russe *Biele-Ribes*; c'est apparemment le *Bielaja-Rubiza*: plusieurs Russes au-moins sont persuadés que ces poissons sont les mêmes. Or à Jakutzk, on a les deux especes. Le *Bielaja-Rubiza* a le museau plus long, plus pointu, le corps plus rond, & est encore beaucoup plus blanc que le *Nelma*. Les éturgeons, & tous les poissons de cette famille, à la réserve du *Beluga* & du *Sewrjaga*, se pêchent aussi près de Jakutzk, & n'y sont pas moins délicats que ceux dont j'ai parlé dans la description des environs du *Kirenga*. Au reste, les éturgeons, les sterledes & les poissons nommés *kosteri*, sont très-difficiles à distinguer. Ce n'est pas le *Lena* seul qui fournit du poisson aux habitans de Jakutzk; il y a dans les environs de cette ville plusieurs petits lacs fort poissonneux, où l'on fait de bonnes pêches, surtout en hiver, quand la glace n'empêche point de pêcher. Outre le poisson, les habitans de Jakutzk ont encore abondamment pour leur table quantité d'oiseaux sauvages, de canards & d'oies. Ceux-ci, dont le nombre est prodigieux, descendent au printems le *Lena*, & le remontent en automne; ce qui dans ces deux saisons leur procure d'amples provisions. Comme rien ne se gâte en été dans les caves, elles sont très-propres à conserver toutes sortes de viandes. Les *Dworjanins*, les *Dieti-Bojarkies* & les *Cosaques*, qui composent la plus grande partie des habitans, vivent donc très bien de leur paie & des présens qu'ils reçoivent des *Jakutes*. Ils ont outre cela, de bons troupeaux de bêtes à corne & de chevaux, dont le produit leur donne encore de l'aïssance. Les ouvriers ne manquent point à Jakutzk; & quoiqu'en général il y en ait de bons, on est tellement accoutumé aux mauvais, qu'ils trouvent tous de quoi subsister. On y voit aussi beaucoup de gens libres qui dans l'automne forment des partis pour aller à la chasse des zibelines, & qui dans une seule campagne gagnent quelquefois de quoi vivre pendant deux ans. On regardoit anciennement Jakutzk comme le Pérou du Nord; aussi n'y envoyoient-on pour *Waywodes* que ceux qu'on vouloit enrichir. Les habitans y vivoient dans une grande liberté, & ils étoient tous à leur aise, parce qu'on ne les employoit pas beaucoup pour le service de la couronne, & qu'on ne les troubloit point dans leur commerce. Dans ces tems-là, le moindre bon office que leur rendoit le *Waywode*, étoit bien récompensé. Mais pendant mon séjour chez eux, ils se plaignoient que depuis plusieurs hivers il tomboit de trop fortes neiges qui faisoient souffrir le bétail, & ils desiroient un meilleur tems. Cependant ils ne sont pas mal. L'hiver est ordinairement très-rude à Jakutzk; mais les forêts qui sont au-dessus & au-dessous de la ville, fournissent suffisamment de bois. Jusqu'à *Siktat* même, qui est à cent lieues d'Allemagne au-delà de Jakutzk, il y a beaucoup de forêts toutes garnies de sapins & de melesés. Au-dessous de *Siktat*, d'où jusqu'à la mer glaciale il n'y a guere que cinquante lieues d'Allemagne, on ne voit plus d'arbres, mais seulement des buissons composés de très-petits saules.

Quant à la végétation des grains, le climat n'y paroît pas propre. Il est vrai que le couvent de la basse ville a ensemencé autrefois quelques terrains d'orgé, qui dans certaines années a mûri; mais comme elle manquoit dans d'autres tems, cette culture est abandonnée. Je n'ai point entendu dire

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

qu'outre l'orge aucun grain soit parvenu à sa pleine maturité. Mais c'est la qualité du climat, plutôt que celle du sol, qui s'oppose au succès des grains; car le terrain est noir & gras: il s'y trouve même de tems en tems des champs garnis de bouleaux clair-semés, ce qu'on regarde en Sibérie comme la marque d'une bonne terre labourable. Après tout, que peut produire la terre, quelque bonne qu'elle soit, lorsqu'elle manque de chaleur? & quelle chaleur peut-elle avoir, quand à la fin de Juin elle est encore gelée à la profondeur de trois pieds ou plus? Strahlenberg prétend que les pays les plus occidentaux ne sauroient produire de bled, parce qu'ils sont trop près de la Nouvelle-Zemble, dont les montagnes de glaces leur amènent un plus grand froid: en quoi sûrement il se trompe. Dubtscheskaja-Sloboda sur le Jenitci est située à peu près à la même latitude que Jakutsk, mais à quarante degrés plus à l'Occident. Kniskoi sur l'Ob a presque la même latitude, & est de vingt degrés au moins plus à l'Occident que Dubtsches. Or la Nouvelle-Zemble est à peine de dix degrés de plus à l'Occident que Kniskoi. Cependant le seigle même réussit assez bien à Dubtsches & à Kniskoi.

QUOIQUE dans les environs de Jakutsk il y ait encore quelques montagnes, on y trouve peu ou point de sources, & c'est vraisemblablement parce que la terre est gelée à une certaine profondeur. Peu de tems après la fondation de Jakutsk, c'est-à-dire dans les années 1685 & 1686, on voulut creuser un puits dans la forteresse. Un Cosaque, nommé Fëodorow Swietogorow, s'étant fait adjuger cet ouvrage, le commença le 27 Juillet vieux style 1685, & le continua jusqu'au premier Novembre. Dans tout ce tems, il avoit creusé à la profondeur de huit orgies, & la terre étoit gelée partout. L'année suivante, il reprit son travail dès le premier Avril, & il ne trouva toujours que de la terre gelée. Depuis le mois d'Avril jusqu'au 25 Juillet, il avança de cinq orgies, & par conséquent ses fouilles étoient déjà profondes de treize orgies. Ce Cosaque apparemment s'ennuya de creuser, & pour abandonner l'entreprise, il prétexta la rencontre d'un rocher qui rendoit une mauvaise odeur; ce qui ne permettoit pas de pousser plus loin. On voulut vérifier le fait: l'homme qui visita les fouilles, trouva véritablement que la terre étoit gelée à cette profondeur, & qu'il s'en exhaloit une odeur infecte; mais il ne dit rien du rocher, & qu'il fut réel ou non, on en resta-là. Au reste, puisqu'à la profondeur de treize orgies la terre étoit encore gelée, on ne pouvoit gueres espérer de trouver de l'eau. Ce défaut de sources augmente de plus en plus en avançant vers la mer, parce que le pays devient toujours plus septentrional, & que vraisemblablement la terre y dégele d'autant moins en été.

LE principal bras du Lena est, comme je l'ai dit, à quelque distance de la ville. Or le canal qui borde ses murs, gele ordinairement jusqu'au fond, & quand on veut avoir de l'eau, il faut l'aller chercher bien loin. Nous en faisons apporter tous les matins un tonneau pour laver & pour faire la cuisine. Les officiers de la marine s'étoient aperçus dès le commencement de l'hiver, que le thé fait avec de l'eau de la rivière étoit beaucoup moins agréable qu'étant fait avec de la glace. Nous voulûmes en faire l'épreuve, & nous trouvâmes la même chose. Il s'agissoit d'avoir l'attention de ne pas faire

faire fondre la glace au-rès d'un feu qui fumoit, autrement l'eau prenoit beaucoup plus que l'eau ordinaire un goût de fumée. Nous nous servîmes donc dans la suite de glace fondue pour notre thé; & quelques marins éprouverent qu'elle étoit encore préférable à l'eau non-gelée pour faire le punch.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

Le séjour de toutes les personnes réunies à Jakutzk pour le voyage de Kamtschatka rendoit cette ville fort vivante, & nous n'y sûmes point désœuvrés, autant néanmoins que la saison put le permettre; car la brièveté des jours, dans un climat aussi rigoureux, sous la latitude de 62 degrés 2 minutes, n'encourageoit pas beaucoup au travail. Il faisoit à peine jour à 9 heures du matin. Quand il s'élevoit un certain vent qui faisoit tomber une poussière de neige, on ne pouvoit rester sans lumière aux plus belles heures de la journée, & par un tems serein on voyoit déjà les étoiles avant 2 heures après-midi. La plupart des habitans profitent de ce tems oisif pour dormir: à peine sont-ils levés pour manger, qu'ils se recouchent encore, & quand le jour est tout-à-fait sombre, souvent ils ne se réveillent point. Nous étions bien prévenus du danger qu'il y avoit à s'abandonner trop au sommeil, & du risque que l'on couroit de gagner le scorbut: nous nous arrangâmes en conséquence, & nous partagions notre tems entre le travail & la dissipation, sans en donner beaucoup au sommeil.

Mes occupations ordinaires étoient de mettre en ordre les observations que j'avois faites pendant l'été précédent. Je m'amusois beaucoup encore d'une sorte de marmottes très-communes dans le pays, & que les Russes nomment *Jewrafchka*. Ce joli petit animal se trouve dans les champs aux environs de Jakutzk, & jusque dans les caves & dans les greniers, aussi bien dans ceux qui sont creusés sous terre, que dans ceux qui sont au haut des maisons; car il est bon de remarquer, que dans tout le district de Jakutzk il y a autant de greniers à bled sous terre qu'au dessus, parce que dans les premiers les grains sont à l'abri de l'humidité & des insectes. Tout ce qui est sous la surface de la terre à la profondeur de deux pieds, y gelant presque toute saison, ni l'humidité, ni les insectes, ne pénètrent guere jusqu'à cette profondeur. Les marmottes des champs, dit-on, restent dans des souterrains qu'elles se creusent, & dorment pendant tout l'hiver; mais celles qui sont friandes de bled & de légumes, sont en mouvement l'hiver & l'été, pour chercher partout leur nourriture. Cet animal a la tête presque ronde, & le museau écrasé. On ne voit point de vestige d'oreille en-dehors, & l'on ne découvre l'ouverture du canal de l'ouïe qu'en séparant le poil qui la couvre. Tout son corps, la tête comprise, n'a pas un pied de longueur. Sa queue, longue environ de quatre pouces & garnie de longs poils, est un peu ronde près du corps, & s'applatit vers l'extrémité qui est bien plus mince; elle est noirâtre, mêlée d'un peu de jaune par-dessus, & tout-à-fait noire au bout. Son corps n'est pas plus gros que celui d'une souris; en-dessus il est gris & un peu mêlé de jaune; en-dessous, jaunâtre & semé de taches rousses. Ses pattes, qui sont toutes jaunes, sont courtes; mais celles de derrière sont plus longues que celles de devant: celles-ci ont quatre doigts, les autres cinq, & chaque doigt est muni d'une griffe noirâtre un peu cro-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

chue. Lorsqu'on prend cet animal & qu'on l'irrite, il mord très-fort, & rend un son clair, comme la marmotte ordinaire. Quand on lui donne à manger, il se tient assis sur ses pattes de derrière, & mange avec celles de devant. Ces animaux s'accouplent dans les mois d'Avril & de Mai, & font cinq à huit petits. On trouve en différens endroits de la Sibérie de véritables marmottes, mais qui diffèrent, selon les lieux, tant de grosseur que de couleur. Les Russes & les Mungales les nomment *Surok*. Je voulus essayer, si l'on ne pourroit pas apprivoiser ces animaux, comme on apprivoise nos marmottes: celui sur qui je fis cet essai, s'accoutuma bientôt à manger du lait & de la viande; mais je ne m'aperçus pas au bout de six semaines, qu'il fût plus familier avec moi que le premier jour: il est vrai qu'il n'étoit pas jeune, lorsque je le fis prendre dans les champs.

Le 8 Novembre, nous sûmes invités, M. Muller & moi, avec plusieurs officiers de marine, à souper chez le Capitaine-Commandant, où nous nous rendîmes le soir. Vers les 9 heures, on sonna le tocsin, & l'on vint nous dire que le feu étoit à ma maison. Tout le monde y courut, mais il n'y eut pas moyen d'empêcher les progrès du feu; toute la maison étoit en flammes, & l'on ne put en approcher. Heureusement le tems étoit calme, sans quoi la maison de M. Muller, qui étoit à côté de la mienne, auroit eu le même sort. Je vis consumer en un instant le fruit de tous mes travaux, mes livres, mes mémoires, mes observations, nos instrumens, mes hardes, mon bagage; &c. il ne me resta que ce que j'avois sur le corps; tout mon argent, avec celui de M. Muller, qui étoit en dépôt chez moi, fut enveloppé dans l'incendie. Dans mon désastre, à la vérité, j'eus la satisfaction de voir mes collègues, tout le détachement de marine, le Waywode même, & les principaux habitans s'empêcher à l'envi les uns des autres de me consoler, & de me donner tous les secours imaginables. On ne put jamais éteindre le feu, & toute la maison fut réduite en cendres. Comme on n'avoit rien pu transporter avant ni pendant l'incendie, le Capitaine-Commandant de la Flotte fit d'abord poser des gardes autour de la maison. On joignit aux soldats deux bas-officiers, pour empêcher qu'on n'emportât rien. Nous retrouvâmes par ce moyen plus de la moitié de notre argent, en especes ou fondu. On fit encore tamiser & laver les cendres; entorte que nous n'aurions presque rien perdu, si tout avoit passé par des mains fideles. Quoiqu'on jettât continuellement de la neige, pour éteindre l'ardeur de l'embrasement, on ne put fouiller dans les cendres que le troisieme jour; & l'on me rapporta quelques débris de livres qui, dans la disette où j'étois, me furent encore très-utiles. C'étoient, entr'autres, l'*Histoire des Plantes de Duclos* (Clusius) l'*Histoire Naturelle de Jonston*, celle des *Coquillages de Lyster*: &c. ils étoient endommagés & brûlés surtout aux marges; je trouvai le moyen de les raccommo-der, au moins pour mon usage. Je regrettois beaucoup la perte des *Institutions de Botanique de Tournefort*. J'appris que le Comte Santl, gentilhomme Italien, exilé depuis 1728, & qui étoit alors à *Schigani*, en possédoit un exemplaire. Je lui écrivis en langue Russe une lettre que je lui fis tenir ouverte par la voie de la chancellerie de Jakutzk, & il voulut bien me prêter son exemplaire. Peu de jours après mon désastre, nous expédiâmes un cou-

rier au Sénat de Petersbourg & à l'Académie des Sciences, pour demander un supplément de livres & d'instrumens, qui nous fut accordé.

VOYAGE EN
SINÈRE.
1736.

Je n'ai jamais pu découvrir ce qui pouvoit avoir causé cet incendie; car j'avois laissé dans la maison un domestique, & j'avois emporté la clef de ma chambre. Il y avoit de plus devant cette chambre des sentinelles qu'on re-levoit régulièrement. Je n'avois point laissé de lumière; mon valet, en sortant, l'avoit portée devant moi. Les sentinelles & le domestique que j'avois laissé dans la maison, furent amenés le lendemain devant le Waywode, & interrogés: d'autres personnes qui demeuroient dans la même maison, & quelques exilés que mon hôte faisoit travailler, & qui demeuroient précédemment au-dessous de moi, subirent de pareils interrogatoires; mais on n'en put rien tirer. Ils disoient tous unanimement, que le feu avoit paru tout-à-coup, & qu'ils ne savoient point par où l'incendie avoit commencé. On voulut me persuader que c'étoient les exilés qui, pour avoir occasion de piller, avoient mis le feu; il est vrai qu'ils sont la plupart des gens de la lie du peuple, & capables de tout: mais quand ils auroient avoué le fait, je n'en aurois pas été plus avancé.

L'HIVER de cette année fut très-doux, relativement au climat; cependant on éprouva de tems en tems des froids excessifs. J'en pensai porter de tristes marques un jour que je courus en traîneau pendant l'espace d'une demi-lieue avec quelques personnes. Nous sortions d'un poêle bien chaud; nous étions bien garnis de pelisses; nous n'avions mis que six minutes à faire le trajet, nous trouvâmes en arrivant une chambre bien chaude, & nous avions tous le nez gelé.

UN homme qui a fait beaucoup d'observations de physique, principalement sur le barometre, m'écrivit un jour que le mercure du sien étoit gelé. Je me rendis chez lui sur le champ, pour voir cette merveille qui me paroissoit incroyable. Sa maison étoit plus éloignée de la mienne que celle où j'avois pensé laisser mon nez; cependant le froid ne me fit pas tant d'impression, ce qui d'abord me fit douter de la congélation qu'on m'annonçoit. A mon arrivée, je vis en effet que le mercure n'étoit pas réuni, mais divisé en plusieurs petits cylindres qui paroissoient compacts, & je remarquai entre les globules du vis-argent de petites parcelles de glace. Il me vint aussitôt dans l'esprit que le mercure ayant été lavé avec du vinaigre & du sel, comme on fait ordinairement, pour le nettoyer, ces gouttes glacées pouvoient provenir de ce qu'il n'avoit pas été bien essuyé. Le maître du barometre m'avoua que le mercure avoit été lavé avec du vinaigre, mais que pour cette circonstance, s'il avoit été bien ou mal essuyé, il n'en sçavoit rien. Sur mon observation, le mercure fut ôté du barometre & si bien essuyé, qu'étant remis dans son tube par un froid bien plus considérable, on n'y vit plus la plus petite parcelle de glace. Depuis, pendant la continuation du froid, & pendant toute la durée d'un autre beaucoup plus vif qui survint ensuite, on exposa du mercure à l'air dans des vases plats, bien ouverts & tournés au Nord; mais on ne s'aperçut jamais qu'il s'y formât la moindre glace. Je suis donc bien éloigné d'alléguer cette prétendue congélation de mercure comme une preuve de la rigueur du froid qu'il fait dans ces climats. De plus, les habi-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1736.

tans m'assurèrent que le plus grand froid de cet hiver n'approchoit pas de celui qu'ils avoient essayé dans certaines années. On raconte même qu'il y eut un hiver où le froid fut à un tel degré; qu'un Waywode, en allant de sa maison à la chancellerie, qui n'en étoit pas éloignée de plus de vingt à vingt-cinq brasses, quoiqu'il fût enveloppé dans une longue pelisse, & qu'il eût un capuchon fourré qui lui couvroit toute la tête, eut les mains, les pieds & le nez gelés, & qu'on eut beaucoup de peine à le rétablir de cet accident. Pendant l'hiver que nous passâmes à Jakutzk, le thermometre marquoit quelquefois deux cents quarante degrés au-dessous de zéro, selon la division de M. de Lisle: ce qui faisoit environ 72 degrés, de même au-dessous de zéro, selon le thermometre de Fahrenheit. On juge bien que sous un pareil ciel les hommes sont souvent sujets à avoir des membres gelés: voici les indices du mal & les remèdes qu'on y apporte. Un membre qui vient d'être gelé, n'a plus aucun sentiment; il n'y reste aucune trace de rougeur, & il est plus blanc qu'aucun autre endroit du corps. Pour rétablir la partie gelée, on conseille ordinairement de la frotter bien fort avec de la neige. Lorsqu'on commence à s'apercevoir que quelque sentiment y revient, on continue le frottement; mais, au lieu de neige, on use d'eau froide. Quand la congélation n'a pas duré bien longtems, & n'est arrivée qu'en passant d'une maison à une autre, le remède le plus prompt, est de bien frotter le membre avec un morceau de laine. Ce moyen est en usage à Jakutzk, & je l'ai moi-même éprouvé avec assez de succès. Mais quand le membre a été gelé pendant un tems considérable, les frottemens avec la neige, avec de l'eau froide, & avec la laine ne servent à rien. Il faut dans ce cas plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide, & l'y tenir très-longtems; après quoi l'on en vient au frottement. Les Jakutes, dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés de fiente de vache ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble en même tems. On prétend que ce remède dissipe peu à peu l'inflammation du membre gelé, & lui rend la vie; il est encore regardé comme un bon préservatif. La plupart des Jakutes, lorsqu'ils sont obligés de faire un voyage un peu long par un grand froid, enduisent de cette espece d'onguent toutes les parties dont on craint la congélation; & tous assurent que, s'ils n'en sont pas entierement garantis, cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt. Je ne répéterai point les fables que M. Strahlenberg a débitées sur leur compte; mais je puis assurer, pour l'avoir vu, que les Jakutes ont des mortiers faits de fumier de vache, consolidé par la glace, dans lesquels ils pilent du poisson sec, des racines, des baies, du poivre & du sel.

1737.

L'HIVER se passa plus vite que nous ne l'aurions imaginé, & nous nous amusâmes aussi bien que nous aurions pu faire dans la ville la plus florissante. Nous n'eûmes point même à regretter le thé, ni le punch des sociétés de Petersbourg. Le punch, boisson Angloise, a été introduit en Russie & en Sibérie par les Anglois embarqués autrefois en assez grand nombre sur la flotte Russe. La façon dont se fait le punch, est maintenant connue par toute l'Europe. On fait fondre une demi-livre de sucre dans trois pintes d'eau, & l'on y verse un bon verre de jus de citron; ou l'on prend deux ou trois

citrons; dont on exprime le jus dans l'eau & on y fait tremper l'écorce. On y mêle ensuite une pinte ou deux pintes d'eau-de-vie, selon la force ou la légèreté qu'on veut donner au punch. Les officiers de marine avoient une petite provision de jus de citron, qui n'alla pas loin. Ils avoient aussi de l'huile de cedre, dont quelques gouttes suffisoient pour donner un goût de citron à la même quantité de punch; & cette provision étoit plus forte que l'autre. Pour rendre leur punch plus agréable, en lui donnant un goût aigrelet, ils avoient essayé avec succès d'y mêler le jus de certaines groseilles rouges, qui viennent abondamment dans les environs de Jakutzk. On est à Petersbourg dans l'usage de faire le punch avec de l'eau-de-vie distillée du riz ou du sucre (o), que les Anglois y apportent de l'Amérique: on se servoit ici d'eau-de-vie commune, qu'il ne falloit pourtant pas brûler, pour ne pas altérer l'odeur du punch. Quelques-uns y employoient de l'eau-de-vie de France, qui lui donnoit en effet un très-bon goût. Malgré toutes ces variétés, nous nous accommodions fort bien du punch fait à la manière Jakute. Il y avoit de nos voyageurs qui s'étoient pourvus de vin du Rhin & d'autres vins étrangers, qu'ils avoient apportés de Petersbourg. On trouvoit à Jakutzk à acheter du vin rouge, qui coûtoit le plus cher un florin la pinte: car jusqu'aux extrémités de la Russie, on ne peut se passer de vin rouge, parce qu'il n'est pas permis de se servir d'autre vin pour la communion. C'est pour cela que les marchands en portent partout; & dans ces dernières années, il en étoit venu plus qu'à l'ordinaire, par rapport à l'expédition de Kamtschatka. Des gens dignes de foi m'ont assuré, que, dans certaines années, où les marchands ne s'en étoient pas pourvus, les églises l'avoient payé jusqu'à 48 florins la pinte. Ici les gens du commun préfèrent à toute autre l'eau-de-vie de grains la plus foible; & si l'on peut les en croire, il s'en trouve quelquefois de si foible, qu'on y voit nager des poissons. Comme la couronne s'est réservé le droit exclusif de débiter de l'eau-de-vie, la plus grande partie de ce qui s'en consomme dans la ville, y est envoyée d'Irkutzk. Ceux qui l'apportent, dans le long trajet qu'ils sont obligés de faire sur le Lena, donnent de tems en tems des atteintes aux tonnes l'eau-de-vie, & ont grand soin de replacer ce qu'ils ont bu avec de l'eau du fleuve. Voià comme il peut arriver qu'on voie quelquefois nager, dans cette eau-de-vie, de petits poissons; dont l'élément ne sauroit être fort altéré par le mélange du peu d'eau-de-vie qu'on a laissé dans les tonnes. La bienséance même, parmi les femmes, est de présenter quelque chose à toute personne qui leur rend visite: c'est ordinairement une *schale* ou un gobelet d'eau-de-vie, qui tient environ une chopine ou quatorze onces, que l'on présente, & il est d'usage de répéter plusieurs fois cette civilité. Or, si cette eau-de-vie étoit un peu forte, que deviendroit la tête de ces femmes? Elles seroient donc obligées de faire sans cesse des impolitesse, en refusant de boire à toutes les santés qu'on leur porte. Ainsi c'est peut-être par égard pour les Dames que l'eau-de-vie de ces cantons est si foible. Cependant, on y trouve quelquefois de l'eau-de-vie double, ou tirée d'autres substances que du grain. Les uns l'a-

(o) C'est le *Rum.* & le *Tafia.*

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

doüciffent avec du fucrc ou du miel; d'autres diftillent leur eau-de-vie avec des herbes odoriférantes, ou avec des racines, des écorces, des aromates, &c. En général, on regarde ici l'eau-de-vie, forte ou foible, comme une boiffon abfolument néceffaire pour la confervation de la vie & de la fanté par rapport au froid du climat.

Les habitans de Jakutzk font plufieurs fortes de confitures, dont la principale eft faite de poiffon gelé. Ils ont auffi toutes fortes de baies ou de petits fruits qui ont leur agrément. Tels font les grofeilles rouges & noires (p), les *kraufelbeeren* (q), les *moosbeeren* (r), les framboifes jaunes (s), les *braunbeeren* rouges (t), les *feinbeeren* (u) &c. Ces baies, hors le tems de leur maturité, fe préfentent toujours gelées. On a déjà dit que, par la nature du terrain, tout fe geloit dans les caves & refloit gelé. En quelque tems, en quelque faifon qu'on ferve ces baies, elles paroiffent toujours dans l'état le plus parfait où elles puiffent être, fans aucune altération, & telles que la nature les a produites. Enfin, tant qu'elles reftent gelées, elles confervent parfaitement leur forme extérieure, & ce qu'on appelle la fleur des fruits; mais, en reftant longtems dans une chambre à poêle, elles fe dégelent peu-à-peu, contractent des rides, & perdent toute leur apparence: auffi les habitans de Jakutzk les mangent-ils toutes gelées. Ce font ces fortes de rafraîchiffemens, joints au froid du dehors, qui, felon les habitans, leur rendent l'ufage de l'eau-de-vie indifpenfable, fans quoi ils feroient expofés à des coliques perpétuelles.

Maniere de
vivre des Ja-
kutes.

Au refte, la maniere de vivre des Jakutes ne differe pas beaucoup de celle des autres nations de Sibérie. Ils ne fe foucient guere de pain. Ils mangent les racines du bec-d'oie (v), en langue Jakute *kægengest*; de la pimpinelle (w) ou pimprenelle, *emujach*; de l'arum (x), *mieka-arschin*; des lys qui viennent dans le pays, appellés *korun* (y); d'un certain *hedyfarum*, dont les fleurs font d'un jaune-pâle, appellé ici *sardana* (z): (cette dernière racine ne vient pas dans les environs de Jakutzk, mais fe trouve en très-grande abondance fur les bords du fleuve Jana, qui fe jette dans la mer glaciale, d'où les Jakutes de ce canton, freres & compatriotes de ceux-ci, l'apportent pour entretenir avec eux un commerce d'amitié); d'une autre efpece d'*hedyfarum*, qui a des fleurs couleur de pourpre, commun en Sibérie où il a différens noms, & aux environs de Jakutzk. Les Jakutes mangent ces deux racines toutes crues; mais ils font fécher & pulvérifér les autres, pour en faire de la

(p) *Ribes vulgare acidum rubrum*. J. B. *Kisliza* Ruff. & *Ribes nigrum vulgo didum*. Ejujd. *Sinorodina* Ruff.

(q) *Vitis luca femper virens fructu rubro*. Ejujd. *brufniza* Ruff.

(r) *Oxicoccus S. vaccinta palustris*. Tournef. *Inf. Glukwa* Ruff.

(s) *Chamaemorus*, Clufii, Rail. *Morofchka* Ruff.

(t) *Rubus foliis ternatis, caule inermi uniflore*. Linn. Suec. *Kniafcheniz* Ruff.

(u) *Chamaerubus saxatilis*. Bauh. Pin. p. 479. *Kofteniza* Ruff.

(v) *Anserina officinalis*, argenteille, potentilla, argentine, aigremoine fawage, tanaife fawage.

(w) *Pimpinella fylveftris*, five *fanguiforba major*. Dodon. Pempl. 105.

(x) *Biftorta Alpina minor*. Bauhin. Pin. 192. *Arum*.

(y) *Lilium purpureo-croceum majus*, & *lilium floribus reflexis latifolium*. Bauh. Pin. 77.

(z) *Hedyfarum faxatile, filiqua laevi, floribus purpureis inodorum*. Amman Ruthen. 116. n°. 152, 153.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

bouillie. Ils trouvent souvent quelques-unes de ces racines dans des trous de souris, parce que ces animaux en sont aussi friands que les Jakutes. Toutes les sortes d'ails & d'oignons qui viennent d'eux-mêmes aux environs de Jakutzk, & particulièrement l'ail à larges feuilles (a), sont aussi des délices pour eux. Ils grattent encore l'écorce intérieure des jeunes sapins, la font sécher, & après l'avoir mise en poudre, ils en assaisonnent leurs ragoûts. Quant à la nourriture qu'ils tirent des animaux, ils mangent d'abord les animaux domestiques, comme les chevaux & les vaches, mais ils ne les tuent pas volontiers; ils attendent ordinairement qu'ils soient morts de maladie ou par quelque accident. Ils aiment beaucoup plus la chair de cheval que celle de vache, & la chair du poulain que celle du cheval fait. Ils n'ont point de moutons, parce que les chiens du pays en font autant de ravage que pourroient faire les loups; ce qui incommode beaucoup les Russes qui ont des troupeaux. Cet animal d'ailleurs ne paroît pas trop convenir dans les climats froids, puisqu'il ne peut guère y trouver sa nourriture, sans risquer sa vie. Ils n'ont pas non plus de cochons, parce qu'ils n'aiment pas cette viande, & cela sans superstition. Les souris, surtout quand elles sont un peu grosses, & les petites marmottes, qui ne leur coûtent aucune peine à prendre, sont un de leurs meilleurs mets. Quand j'avois disséqué quelques-uns de ces animaux, & qu'après les avoir gardés quelque tems, ils commençoient à se corrompre, si mon domestique voyoit passer quelques Jakutes, il les leur offroit. Nous avions ordinairement un grand feu dans la cour pour notre cuisine. Les Jakutes à l'instant faisoient une petite broche; & après avoir ôté la peau de l'animal qu'on leur avoit donné, ils l'embrochoient & le tournoient devant le feu. Quand un endroit étoit rôti, ils le coupoient pour l'avalier bien vite, & continuoient de présenter le reste au feu pour le manger à mesure, jusqu'à ce que tout fut dévoré: ce qui se faisoit en très-peu de tems.

Les Jakutes vont à la chasse, & tuent toutes sortes de gibier; mais comme ils sont un peu paresseux, lorsqu'ils chassent les zibelines, ils ne les poursuivent pas à beaucoup près à des distances aussi éloignées que les Russes & les Tunguses; aussi prennent-ils rarement en ce genre quelque chose de beau: car il est certain que plus les lieux sont habités, moins il y a de zibelines, ou plus l'espece en est médiocre. Cependant ils mangent encore la chair de ces animaux, ainsi que les renards, les hermines, les écureuils, les lievres, les daims, les élans, les rennes, les ours, les goulus.

Ils ne sont pas plus délicats sur le choix du gibier à plume ou des oiseaux, si ce n'est que les plus gros sont ceux qu'ils recherchent le plus. Au printems & dans l'automne, où passent le plus de canards & d'oies, ils les guettent & en tuent un grand nombre, pour en faire des provisions qu'ils consomment peu-à-peu. Si parmi ces volatiles il se trouve quelque héron, quelque grue, quelque cigogne blanche ou noire, quelque cigne, &c. ils s'en accommodent tout aussi bien; ils ne sont pas même dégoûtés des gros oiseaux de proie, tels que les aigles, les milans, &c.

(a) *Allium radice oblonga, reticulo obducta.* Hall. de Allii genere naturali, Opusculis Botanicis insert. p. 375.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

LEURS habitations n'ont rien de particulier, sinon qu'ils n'en changent pas aussi souvent que les autres nations idolâtres. Leurs jurtes d'hiver sont communément bâties de poutres minces, & recouvertes par en haut de terre & d'argile. Ils bouchent les intervalles des poutres avec de la mouffe, & ne laissent que deux ouvertures, l'une qui sert d'entrée, l'autre dans le toit pour laisser passer la fumée. Leurs jurtes d'été ne diffèrent point de celles des Tunguses: elles sont couvertes & revêtues en-dehors d'écorce de bouleaux. Le foyer, dans toutes les jurtes d'été ou d'hiver, est au milieu, & l'on y voit toujours un chauderon de fer suspendu par une cremaillere qui vient d'en haut, & rempli de viande ou d'autres comestibles. Les Jakutes, comme bien d'autres nations, n'ont point de repas réglés, ni de tems prescrit pour prendre leur réfection: chacun mange quand & tant qu'il veut. Ils forgent ordinairement eux-mêmes leurs chauderons; & la plupart, pour épargner le fer, font les parois de ces chauderons d'écorce de bouleau, qu'ils savent si bien unir avec le fer, qu'ils fuient rarement. Leurs soufflets ne sont pas commodes: ce sont deux sacs de cuir, à l'un desquels est adapté un tuyau de fer; l'autre communique au premier par un trou étroit, & l'air extérieur y entre, comme à l'ordinaire, par une ouverture un peu plus étroite que celle de nos soufflets. On ferme alternativement cette ouverture pour chasser l'air dans l'autre sac, & il faut beaucoup d'exercice pour parvenir à bien faire aller ce soufflet. Il m'a paru qu'il faisoit bien moins d'effet que les nôtres; mais les Jakutes s'en contentent. On voit, tant par leurs chauderons que par tous les petits ustensiles qu'ils font assez proprement, qu'ils n'entendent pas mal l'art de forger. Ils savent aussi bien garnir les coffres, & les Jakutes de Willui y excellent; ils en font en même tems la menuiserie, qui n'est pas mal faite.

ILS ont un grand nombre d'idoles, mais faites un peu moins grossièrement & mieux vêtues que celles des Tunguses; elles ressemblent aux poupées d'Allemagne, qui paroissent leur avoir servi de modeles. Ils en font tous le même usage, & leur rendent à peu près le même culte que les autres nations idolâtres, dont j'ai décrit les superstitions.

LES Jakutes enterrent aujourd'hui leurs morts, ce qu'ils ont apparemment appris des Russes. Ils croient tout endroit propre à cet usage, & n'ont point de sépultures particulières. La vue d'un bel arbre flatte beaucoup un Jakute; & lorsqu'il en affectionne un, il l'indique à ses parens, pour qu'on l'enterre au pied de cet arbre. Autrefois ils brûloient leurs morts, ou les exposoient sur des arbres, ou les laissoient dans la jurte où ils avoient expiré, en l'abandonnant. On nous dit aussi que, dans ce tems-là, lorsqu'il mouroit quelque Jakute de distinction, un de ses domestiques favoris se faisoit brûler sur un bucher, construit avec un certain appareil, pour accompagner son maître & le servir dans l'autre vie. Mais depuis que les Jakutes sont soumis à la domination des Russes, cet usage payen est aboli. Ainsi rien de plus faux que ce qu'avance, M. Strahlenberg (*b*), que les Jakutes qui meurent à Jakutzk

(*b*) Dans l'*Histoire des parties Septentrionales & Orientales de l'Europe & de l'Asie*, p. 377, 378.

Jakutzk même, restent dans les rues, où leurs cadavres sont traînés & quelquefois dévorés par les chiens, comme si les Russes souffriroient une pareille horreur. D'ailleurs les Jakutes, peuple humain, sont fort éloignés de traiter le cadavre d'un homme, comme la charogne d'un animal. Ils ont pourtant un autre usage, qui ne paroitra guere moins révoltant, & dont il n'y a peut-être point d'exemples chez aucun autre peuple du monde: lorsqu'une femme Jakute est accouchée d'un enfant, la premiere personne qui entre dans la jurtte, donne le nom au nouveau-né. Le pere s'empare du *placenta*, le fait cuire & s'en régale avec ses parens ou ses amis.

Nous eûmes un printemps admirable, pour une ville où d'ordinaire le froid est très-rigoureux & dure fort longtems. Dès le mois d'Avril, les champs étoient couverts de coquelourdes ou passifleurs (c), & l'on jouissoit avec plaisir du grand air. Le fleuve étoit dégelé le 11 Mai, & l'hiver disparut tout-à-coup. Le 14 au soir, le Lena n'avoit plus de glace. Au commencement de Mai on m'avertit que l'eau du fleuve augmentoit; ce qui me donna la curiosité d'observer l'augmentation & la diminution des eaux, pour juger si l'une & l'autre ne se faisoit pas selon certaines regles. Pour cet effet, je fis enfoncer des pilotis dans deux endroits où la force de l'eau n'étoit pas considérable, & je fis marquer diverses mesures ou divisions. Je pris toutes les précautions nécessaires pour garantir ces pilotis de tout accident; on les visitoit tous les jours matin & soir, afin que s'il s'en trouvoit de dérangés ou d'endommagés, de quelque façon que ce fût, on pût du moins conserver les autres. Cette attention me réussit, & mes observations furent faites sans interruption.

Le 20 Mai, je me rendis avec M. Muller sur les deux heures après-midi à la forge de ser, que je ne pus pas visiter en allant à Jakutzk, à cause du mauvais tems, & nous y allâmes par eau. Comme il falloit remonter le fleuve & passer du côté droit, notre voyage fut assez lent. Tantôt il falloit tirer le bateau, tantôt on alloit à rames; ce ne fut qu'à minuit que nous atteignîmes l'embouchure du ruisseau de Tera, où est la fonderie. Les eaux de ce ruisseau sont si basses, que notre bâtiment ne put le remonter au-delà d'un demi-werst, & que nous fûmes obligés de passer la nuit sur l'eau. La sawode étant dans la forêt, à quatre werstes au-dessus de l'embouchure du ruisseau, le lendemain de grand matin nous nous y rendîmes à pied.

CETTE fonderie est composée d'un magasin, dans lequel demeure l'inspecteur de la forge (*Uprawitel*), d'une maison occupée par les écrivains, & de quelques cabanes d'ouvriers. Le principal bâtiment consiste en trois cabanes, dans l'une desquelles on forge le fer qui a été fondu dans les deux autres. Dans chacun des deux endroits où l'on fond, il y a douze à quinze fourneaux, construits comme ceux dont on a parlé page 175. Quand le minéral est réduit en poudre, on le met dans le fourneau avec des charbons, & l'on en tire des morceaux d'un à deux puds. Chaque fourneau peut être chargé jusqu'à trois fois par jour. On purifie les blocs dans la forge, pour

(c) *Pulsatilla, Anemones folio.*

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

former ensuite des barres; ce qui se fait par le moyen d'un gros marteau que l'eau fait mouvoir, ainsi que deux soufflets de fonte (d).

Nous retournâmes l'après-midi vers deux heures à notre bâtiment, nous quittâmes les environs des forges, & nous revînmes vers les sept heures du soir à Jakutzk.

Le 24 Mai, je partis à cheval, accompagné de l'étudiant Krascheninow & d'un Cosaque Jakute, pour aller visiter des mines de charbon qu'on exploitoit, à peu de distance de la ville, sur la rive gauche du fleuve. Le chemin passoit par un champ assez uni jusqu'à la rivière de *Marcha* que nous traversâmes: de-là nous arrivâmes au ruisseau nommé *Bulust-Urjak*, ruisseau glacé, parce qu'on y voit souvent, dit-on, des glaces même en plein été; & vers midi nous atteignîmes quelques jurtes Jakutes, où nous changeâmes de chevaux. Cet endroit porte le nom d'*Urchaju*. A trois werstes plus loin, nous passâmes par un champ tout nud, appelé *Kuldem*, près duquel est un pâturage appartenant au couvent de Spaskoi à Jakutzk. Au bout de ce champ, je traversai encore une fois le *Bulust*, le long duquel je continuai de marcher pendant l'espace d'une lieue; nous nous trouvâmes ensuite dans une forêt de sapins qui brûloit, & qui étoit de tems en tems si pierreuse & si marécageuse, que nous eûmes bien de la peine à nous en tirer. Parvenus au bout de cette forêt, nous descendîmes une pente fort escarpée; nous passâmes le ruisseau nommé *Jelowa*, & nous marchâmes le long de ce ruisseau jusqu'au *Lena*. Nous trouvâmes alors devant nous un gros rocher, nommé *Sergujew-Kamen*, entre lequel & le rivage du fleuve nous suivîmes pendant cinq werstes un chemin très-pierreux, fort surpris que nos chevaux pussent y tenir. Enfin, après avoir encore fait deux werstes, nous trouvâmes près du rivage les mines de charbon, qui m'avoient fait entreprendre ce pénible voyage. J'avois envoyé en avant dans ce même endroit nos deux officiers des mines, pour bien examiner la situation de la montagne, afin qu'à mon arrivée je pusse voir quelle étoit la profondeur de la mine. Elle est située vis-à-vis d'une île appelée *Beresowoi*. Le charbon de terre se trouve à deux ou trois orgies du *Lena*; il s'étend horizontalement fort loin en longueur, & son épaisseur est de dix à onze pouces. Au reste, il n'est pas d'une bonne qualité: car tant qu'il est dans la terre, il est humide & ferme; mais aussitôt qu'il est exposé à l'air, il tombe par morceaux, en sorte qu'on ne doit le regarder que comme une terre résineuse. J'en fis faire un essai, pour m'assurer s'il étoit bon à fondre le fer: mais il brûloit mal & rendoit trop peu de chaleur.

QUANT au rocher nommé *Sergujew*, on me dit que les Jakutes lui rendoient un culte comme à une divinité, parce qu'ils lui attribuoient le pouvoir d'exciter des tempêtes qui pouvoient faire bien du tort à leurs chasses. Cette superstition ressemble à celle des *Burates*, qui n'osent approcher du *Schaminskoi-Kamen*, situé dans les environs de *Jakutzk*, de crainte de s'atti-

(d) Cette fonderie, établie exprès en ce lieu pour l'expédition de *Kamtschaka*, s'est bien améliorée depuis. C'est de-là qu'on a tiré des ancres, & beaucoup de ferrailles pour l'usage des bâtimens employés à cette expédition.

rer quelque malheur. Les Jakutes qui ont tous la même idée de leur Ser-gujew, lui font des sacrifices, pour qu'il leur soit favorable. J'allai me promener sur ce rocher, pour voir quelque chose de ces sacrifices. Je trouvai, un peu au-dessus de la mine de charbon, dans une petite vallée, quantité d'offrandes, consistant en de petits rubans de crin, longs de quatre pouces, & je n'en voulus pas voir davantage.

Je repris donc vers le soir le chemin de Jakutzk; & après avoir marché toute la nuit, j'y fus rendu le lendemain 25, à cinq heures du soir.

Quoique nous fussions las de voir des forciers & des sortilèges, on nous parla d'une jeune forcieri dont on racontoit des prodiges, & M. Muller la fit venir. Elle avoua d'abord qu'elle étoit forcieri, & nous dit qu'elle avoit porté son art au point qu'elle étoit en état, avec le secours du démon, de se plonger un couteau dans le corps, sans en être endommagée le moins du monde. Le jour & l'heure pris pour ce grand spectacle, elle se rendit exactement à la jurte, où l'on devoit se rassembler. Après tous les préliminaires de la diablerie qui furent longs, après nous avoir fait entendre, par le seul organe de sa voix, les cris de différens animaux, elle se mit à converser familièrement avec les démons qu'elle seule voyoit. Nous l'attendions au coup de couteau. On lui en donna un fort tranchant, & elle parut réellement se l'être plongée dans le corps, de manière que la lame sortoit de l'autre côté. Elle opéroit si adroitement ce prestige, que tout le monde y fut trompé. Je portai dans le moment la main à l'endroit où elle s'étoit frappée, pour sentir si le couteau étoit effectivement dans le corps; mais, sans se déconcerter, elle me dit sur le champ que le diable ne vouloit pas lui obéir cette fois & qu'il falloit remettre la partie. La folie étoit commencée, il falloit bien aller jusqu'au bout; nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain au soir. Quoiqu'elle eût avoué tout haut que le couteau n'étoit pas entré dans son corps, tous les Jakutes crurent le contraire; ils s'imaginoient que les diables lui avoient ordonné de cacher la vérité du fait, par rapport à nous autres infidèles. Le lendemain, à l'heure marquée, la cérémonie recommença, & le coup de couteau fut mieux asséné que la veille; elle se le plongea réellement dans le ventre, & le retira plein de sang. Je tâtai la plaie, je l'en vis tirer un morceau de l'omentum, qu'elle se coupa, fit griller sur le charbon, & mangea. On peut juger quelles furent cette fois la surprise & l'admiration des Jakutes. La forcieri n'étoit nullement émue, & sembloit n'avoir rien fait d'extraordinaire. Elle se rendit à la maison de M. Muller, où elle étoit hébergée, mit sur sa plaie un emplâtre de résine de melese, avec de l'écorce de bouleau, & se banda le corps avec des chiffons. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est une espèce de procès-verbal qu'on lui fit signer, & par lequel elle déclaroit: „ qu'elle ne s'étoit jamais enfoncé de couteau dans „ le corps, avant d'avoir travaillé devant nous; que son intention même d'a- „ bord n'étoit point d'aller jusque-là, qu'elle s'étoit seulement proposé de „ nous tromper, aussi-bien que les Jakutes, en faisant glisser adroitement le „ couteau entre la peau & la robe; que les Jakutes n'avoient jamais douté „ de la vérité du prestige, mais que nous l'avions trop bien observée; qu'au „ reste, elle avoit entendu dire à des gens du métier, que quand on se donneroit

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1757. „ effectivement un coup de couteau, on n'en mourroit pas, pourvu que „ l'on mangeât un petit morceau de sa propre graisse; qu'elle s'en étoit sou- „ venu la veille, & qu'elle s'étoit armée de courage, pour ne pas décerdi- „ ter son art devant nous; que maintenant qu'on l'engageoit amiablement à „ confesser la vérité, elle ne pouvoit cacher que jusqu'alors elle avoit trom- „ pé les Jakutes, pour mettre son art en réputation”. Sa plaie, qu'elle ne pansa que deux fois, fut entièrement guérie le sixieme jour, & vraisembla- blement sa jeunesse contribua beaucoup à cette prompte guérison.

ON vient de dire que la jeune forcieri signa sa déclaration; c'est ce qui mé- rite d'être expliqué. Les Jakutes n'ont point d'écriture particuliere, & ne se servent pas non plus de celle d'aucune autre nation. Chacun se choisit un caractère, dont il se sert au besoin, lorsqu'il s'agit d'attester par écrit quelque chose. L'interprete qui signe en même tems, certifie que ce caractère est ce- lui du Jakute qui parle dans l'acte, & que son intention a été fidelement con- çue dans cet écrit. Ces caractères ne sont donc pas réguliers; ce sont toutes fortes de figures arbitraires.

DANS un voyage que nous fîmes, M. Muller & moi, pour rendre visi- te à un Prince ou Notable Jakute, nous apprîmes un usage de ces peuples, qui nous montre combien l'amitié est plus honorée dans le sein de la barba- rie, que chez la plupart des nations policées. Quand deux Jakutes, qui ont vécu quelque tems dans une liaison particuliere, viennent à se séparer, parce que l'un d'eux fait un grand voyage, leur séparation se fait toujours dans un endroit où il y a des arbres. Les adieux faits, quand le voyageur est parti, celui qui reste monte sur un arbre, & en abat les branches. C'est la marque d'amitié la plus forte que puisse donner un Jakute à l'ami dont il est séparé. Il s'en glorifie parmi ses concitoyens; & lorsqu'il apprend la mort de son Pi- lade, c'est un grand motif de consolation pour lui, qu'il fait bien valoir, d'avoir fait un bel abattis en mémoire de son ami.

IL se fait parmi les Jakutes une grande consommation de lait de jument, tant pour leurs sacrifices, que pour leurs festins particuliers & les usages do- mestiques, & c'est leur boillon favorite. Ils sont généralement assez grands mangeurs; mais ce que M. Strahlenberg dit de leur gourmandise, est outré. Je n'ai jamais vu, ni ouï-dire, que dans leurs jours de fêtes ils se déshabil- lassent tout nud, pour mieux se remplir le ventre.

Superstition
Jakute.

UN jour me promenant dans les environs de la ville, je rencontraï un Ja- kute qui tenoit à la main une petite baguette, avec laquelle il faisoit plusieurs mouvemens qui exciterent ma curiosité. J'avois avec moi un Cosaque, qui parloit fort bien la langue Jakute: il m'expliqua d'abord ce que c'étoit, & le Jakute que je fis questionner, n'en fit point mystere. Il faisoit fort chaud ce jour-là; & comme le Jakute avoit encore à marcher longtems pour ar- river à sa jurte, il vouloit se procurer de la fraîcheur. Or voici le moyen qu'emploie un Jakute pour avoir de l'air ou du vent. Il prend une de ces pierres qu'on trouve quelquefois dans le corps des animaux ou des poissons, l'enveloppe dans du crin de cheval, & l'attache à une petite baguette qu'il agite en marchant, & en proférant ces paroles qu'il adresse à son bezoar: *Je renonce à pere & à mere, & je desire voir ta vertu.* Il met après

cela sa baguette en travers sur une branche d'arbre. Aussitôt, dit-on, il s'éleve un vent frais qui soulage beaucoup le voyageur & lui rend la chaleur supportable. VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

IL me restoit à voir aux environs de Jakutzk le prétendu volcan, dont parle Strahlenberg; mais je ne savois où le trouver, tant il varie sur sa situation. Ce volcan, selon lui, jettoit des cendres, que l'on croyoit être des fleurs de sel ammoniac. Mais après l'avoir situé (page 324) sur le *Chatanga*, non loin de la mer glaciale & du fleuve Jeniseï, il le place (page 379) à peu de distance de Jakutzk vers l'Ouest, près de la source du ruisseau nommé *Wilgui*; puis dans sa carte, qui est postérieure à sa relation, le même volcan est transporté entre deux fleuves, entre l'Olenck & le Lena, à la hauteur de *Schilgan*. Ainsi ne sachant où prendre ce curieux volcan, & quelques informations que je fis, personne ne pouvant m'en donner des notions sûres, il fallut renoncer à le voir. Ce ne fut que deux ans après qu'en passant à Jeniseïsk & à Mangaséa je fus instruit de sa véritable situation par des gens qui avoient demeuré sur le Chatanga, & qui en connoissoient tous les environs. Voici donc sur cet article à quoi l'on peut s'en tenir. Le rivage du Chatanga, au-dessous de *Pronomarewa-Simowje*, s'étend vers la mer dans l'espace de huit à dix werstes, & est quelquefois élevé de quinze brasses. Les couches inférieures du sol paroissent être du sable pur; vient ensuite du charbon de terre, dont la couche en certains endroits a trois à quatre brasses d'épaisseur. Au charbon succede encore du sable recouvert de terre. Du haut de ce rivage élevé, on voit s'élever de tems en tems de la fumée; & quand on approche des endroits d'où elle sort, on voit du feu, tel que celui que fait le charbon. On peut en approcher sans danger: car, quoique tout ce rivage soit couvert de neiges pendant l'hiver, on distingue aisément la neige qui couvre les endroits brûlans de celle des autres. Ce feu n'a que quelques lignes d'épaisseur, & ressemble à une légère bruine, d'où les Russes lui ont donné le nom de *Kursjak*. Il y en avoit en effet autrefois quelques-uns de ces terrains brûlans, près desquels on trouvoit de bon sel ammoniac, & une matiere rouge, dont on tiroit aussi par la cuisson de ce même sel. Les orfèvres & les potiers d'étain de Jeniseï & de Mangaséa préfèrent encore beaucoup le sel ammoniac du Chatanga à celui qui vient des pays étrangers, parce que, selon eux, il rend davantage. Mais les endroits où l'on ramassoit ce sel, sont entierement consumés, & les nouvelles couches qui brûlent, sont comblées de terre à mesure. Voilà tout le merveilleux de ce prétendu volcan. On n'a jamais senti sur le Chatanga la moindre secousse de tremblement de terre; on n'a jamais vu de pierres poncees, ni de scories vomies par les flammes; le feu de ces terrains n'a jamais été plus vif qu'un simple feu de charbons, tel qu'il est en effet; les mêmes gens m'ont même assuré que ces charbons ardents sont fort communs dans tous ces cantons septentrionaux, que les bords de la mer qui s'étendent du fleuve Jeniseï à l'Est vers le Lena, en sont remplis, & qu'il y en a à telle profondeur, qu'ils sont arrosés de l'eau de la mer.

AVANT de quitter Jakutzk, on ne fera pas fâché de voir comment les en-

VOYAGE EN Sibérie. 1737. environs de cette ville furent découverts, au moins suivant la tradition des Cosaques de Mangaséa que j'ai recueillie.

Penda, aventurier Russe, ayant entendu parler de conquêtes & brûlant d'illustrer son nom, se mit à la tête de quarante hommes qu'il avoit ramassés tant en Russie qu'en Sibérie, pour tenter fortune dans cette dernière province. Il parvient au fleuve Jenisséi, & descend jusqu'à Mangaséa. Là, il apprend que les bords du *Nischnaja-Tunguska*, qui s'y jette un peu au-dessus de cette ville, sont habités par des nations idolâtres, & que vers sa source est un autre grand fleuve, dont les bords sont aussi fort peuplés. Il prend aussitôt la résolution de remonter cette rivière, & d'en visiter tous les environs. Il se construit pour cet effet le nombre de bâtimens nécessaires; & dans le premier été il n'avance que jusqu'aux environs de la rivière de *Nischnaja-Kotschoma*. Les Tunguses lui avoient fermé le passage, en faisant de grands abattis d'arbres qu'ils avoient jettés en travers de la rivière, & qui arrêterent ses bâtimens. Il fut donc obligé de passer l'hiver dans ces environs, & pour cet effet il se construisit une cabane, connue encore aujourd'hui sous le nom de *Nischnaja-Pendina-Simowje*. Cette cabane déplut beaucoup aux Tunguses, & ils l'attaquerent à différentes reprises; mais comme ils n'avoient que des arcs & des fleches, le brave Russe n'eut pas de peine à les repousser chaque fois avec les armes à feu dont il étoit muni. L'été suivant il regagna ses bateaux. Plus les Tunguses avoient senti ses forces, plus ils jugerent qu'il falloit s'opposer à ses entreprises, & l'empêcher de les approcher davantage. Ils le harcelèrent donc l'été suivant, de manière qu'il ne put pas même arriver jusqu'à la *Srednaja-Kotschoma*. Il fut obligé de mettre pied à terre une seconde fois au-dessous de cette rivière, & d'y construire une cabane pour y passer encore l'hiver. Les Tunguses voyant qu'ils ne pouvoient l'attaquer avec succès ni sur l'eau, ni dans ses cabanes, le laissèrent tranquille dans son quartier d'hiver; & le troisième été, lorsqu'il monta plus haut, ils ne l'inquiéterent plus du tout. Ainsi notre Russe atteignit, sans aucun obstacle, le canton de *Nischnaja-Tunguska*, où commence le district situé entre le *Tunguska* & le *Czetschuiskoi-Ostrog* sur le *Lena*. Or, il y a bien de l'apparence qu'il s'étoit procuré quelques connoissances du pays, soit par ses propres émissaires, soit par les rapports de quelques voyageurs qui y avoient pénétré; car il y fut à peine rendu, qu'il entreprit le voyage de terre. Il ne savoit pas que les Tunguses y avoient rassemblé toutes leurs forces. Ils s'opposèrent vigoureusement à son passage, & l'obligerent encore de bâtir une cabane sur la montagne de *Jurjew*, pour y passer l'hiver comme il pourroit. Heureusement pour notre aventurier, qu'ayant déjà beaucoup souffert des Tunguses, il étoit endurci par leurs hostilités continuelles. Cependant, ils ne se rebutoient point, & revenoient toujours à la charge; mais toutes les fois qu'au commencement du combat il tomboit parmi les Tunguses une malheureuse balle, ils prenoient la fuite avec beaucoup de précipitation: quelquefois les escarmouches étoient si acharnées, qu'il y avoit beaucoup de sang répandu; mais la victoire fut toujours du côté du courageux Penda. Ce fut ainsi qu'en disputant, pour ainsi dire, pied à pied le terrain, il parvint jusqu'au *Lena*

dans le quatrième printemps. Après s'être construit les bâtimens nécessaires, il descendit ce fleuve jusqu'aux environs de Jakutzk; ensuite il le remonta jusqu'aux environs de *Wercholensk*; de-là s'étant porté par la steppe vers l'*Angara*, il suivit cette rivière & le *Tunguska*, pour retourner à *Jeniseisk*. Il y écrivit des mémoires de ses découvertes & de ses expéditions; ce qui occasionna par la suite la population de ces cantons-là.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

J'ATTENDOIS impatiemment à Jakutzk le tems de notre départ pour *Ochotzk*. Je me représentois le plaisir que j'aurois à voir ce beau port, & la mer orientale de Sibérie, ou, comme l'appelle l'*Atlas Russe*, la mer de *Kamtschatka*, parce qu'elle s'étend en effet entre la Presqu'île de *Kamtschatka* & les environs du fleuve *Ochota*, ainsi que la sinuosité que cette mer forme vers le Nord, ou le golfe de *Penschinskoi*; puis de passer au *Kamtschatka*, & de décrire toutes ces contrées inconnues, comme le portoit notre instruction. Depuis le commencement de l'année 1737, nous nous étions tous occupés à faire les arrangemens nécessaires pour ce voyage. C'étoit le détachement de la marine qui devoit faire la fourniture de nos vivres; c'est pourquoi dès l'année 1734, nous trouvant tous rassemblés à *Tobolsk* avec les officiers de ce détachement, nous avions eu la précaution de présenter au Capitaine-Commandant un état des vivres & des provisions, dont notre Compagnie auroit besoin à *Kamtschatka* pour subsister. Comme maintenant nous voyions de près l'état des affaires, & que nous nous souvenions des peines que nous avions déjà souffertes dans des endroits habités, pour nous loger seulement; il nous étoit aisé de conclure que n'étant pas bien approvisionnés, on nous seroit esquivé bien d'autres miseres dans l'immense éloignement dont le *Kamtschatka* est de *Petersbourg*. Nous nous adressâmes donc par écrit au Capitaine-Commandant, pour savoir, s'il pourroit fournir, pour notre résidence au *Kamtschatka*, tous les approvisionnemens que nous lui avions déjà demandés à *Tobolsk*, & dans combien de tems il comptoit pouvoir effectuer cette fourniture? On nous répondit lestement, que le détachement de marine devoit commencer naturellement par s'approvisionner lui-même, & qu'il n'étoit point du tout dans le cas de songer à transporter des vivres pour nous. Sur cette réponse, nous nous adressâmes à la chancellerie de *Jakutzk*, & nous la pressâmes de se charger de ce soin. Elle nous donna pareillement toutes sortes de défaites, & nous répondit enfin positivement qu'elle se trouvoit déjà chargée d'un assez pesant fardeau de la part du détachement de la Marine; que tous les gens dont elle pouvoit disposer, n'étoient que trop occupés à transporter à *Ochotzk* les vivres dont il avoit besoin; que par conséquent elle ne pourroit fournir un seul homme pour le transport de nos provisions; qu'elle n'avoit même point de vivres à nous céder; qu'en un mot, on ne savoit pas quand on seroit en état de nous fournir ni vivres, ni gens pour les transporter. Voilà d'abord où nous en étions pour un point aussi essentiel que celui de la subsistance. Outre cela, nous ne savions pas seulement comment passer la mer, pour parvenir à *Ochotzk*. Suivant les ordres du Sénat, le détachement de la marine étoit chargé de ce soin. Notre compagnie étoit assez nombreuse, & il falloit absolument pourvoir à son passage. Les ordres portoient de plus, qu'on nous procureroit toutes nos commodités sur les bâtimens.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

Nous nous adressâmes donc encore, pour ce point, aux officiers de marine, & nous demandâmes si l'on nous pourroit passer commodément? La réponse fut conforme à la première: le détachement, nous disoit-on, étoit assez embarrassé de lui-même, & ne savoit pas s'il pourroit seulement nous recevoir. On ajoutoit, que la chancellerie d'Ochotzk avoit des bâtimens & des hommes, dont il falloit nous servir, si nous voulions passer. Le Sieur Pisarew, Commandant du port d'Ochotzk, étoit encore à Jakutzk; nous voulûmes savoir de lui le véritable état des affaires. Nous avions lieu d'avoir en lui toute sorte de confiance, & même de croire qu'il nous vouloit du bien: il nous fit sa réponse par écrit. Elle portoit, qu'un des deux bâtimens d'Ochotzk étoit resté à Kamtschatka à cause de sa vétusté, & que l'autre étoit en très mauvais état; qu'il falloit par conséquent en construire un neuf, & qu'il pouvoit nous le faire espérer, mais qu'il ne savoit pas quand cette construction se feroit. Il n'y avoit donc de tous côtés qu'incertitude sur le tems & sur les moyens de continuer notre voyage jusqu'au terme qui nous étoit prescrit. Or il ne nous parut pas convenable d'attendre l'événement à Jakutzk, parce que M. Muller avoit ramassé tous les mémoires qu'il avoit ordre de recueillir sur les Jakutes & sur tous les lieux de ce district. De mon côté, j'en avois écrit presque toute l'histoire naturelle, & le terrain qui me restoit à parcourir, me paroissoit trop stérile pour valoir la peine de m'arrêter plus longtems. Enfin M. de la Croyere croyoit les observations qu'il avoit faites à Jakutzk, pour en fixer la longitude & la latitude, très-suffisantes pour déterminer la vraie situation du lieu. D'ailleurs nous étions persuadés que la description du Kamtschatka ne manqueroit pas de se faire, parce que c'étoit le principal objet de l'expédition dont nous faisons partie.

TOUTES ces considérations mûrement pesées, nous délibérâmes, entre nous trois Professeurs, sur le parti que nous avions à prendre. On ne pouvoit nous blâmer de n'avoir point entrepris le voyage de Kamtschatka, au risque évident de manquer de tout; ainsi rien ne paroissoit plus naturel que de différer ce voyage. M. de l'Isle de la Croyere crut nécessaire de faire encore des observations astronomiques dans les cantons septentrionaux, pour y trouver un point fixe dont la longitude & la latitude connues servissent à déterminer plus sûrement celles des autres lieux. Il résolut donc, en attendant que les choses fussent disposées au gré de notre compagnie, de descendre le Lena, & de gagner par les chemins d'hiver la rivière d'*Olenek*, où il comptoit trouver des habitations Russes, & par conséquent être aidé dans ses travaux. Nous nous engageâmes, M. Muller & moi, de joindre aux observations astronomiques qu'il devoit mieux entendre que nous, toutes celles que nous pourrions faire au profit des sciences, & nous lui promîmes de lui faire part de nos remarques.

A mon égard, comme la plus grande partie des dessins que j'avois faits l'année précédente sur le Lena, & presque toutes mes descriptions avoient malheureusement péri dans l'incendie de ma maison à Jakutzk, je crus ne pouvoir mieux employer mon tems qu'à travailler à réparer cette perte. Les Sluschiwies que nous avions amenés avec nous l'année précédente, étoient encore à Jakutzk, parce que nous comptions nous en servir pour le transport de

de nos vivres à *Judonskoi-Krest* & à *Ochotzk*: ainsi nous étions les maîtres de les employer encore sur les bâtimens. J'avois aussi résolu d'hiverner sur le *Lena*, afin qu'au premier avis que j'aurois des arrangemens faits à *Ochotzk* pour le voyage de *Kamtschatka*, je pusse reprendre sans délai la route de *Jakutzk*, & de-là passer à *Ochotzk*. *M. Muller* avoit encore quelques recherches à faire dans les districts supérieurs du même fleuve. D'ailleurs, depuis l'hiver précédent, sa santé étoit fort chancelante; ce que certains symptômes de sa maladie nous faisoient attribuer à l'air froid de *Jakutzk*. Il espéroit donc, s'il pouvoit passer l'hiver suivant dans un climat plus tempéré, se rétablir & recouvrer de nouvelles forces pour le grand voyage que nous espérions faire aussitôt que nous pourrions l'entreprendre. Déterminés par ces raisons & par la longue habitude qui nous avoit accoutumés l'un à l'autre, nous résolûmes de faire ensemble notre voyage intermédiaire.

NOTRE grand voyage au *Kamtschatka* n'étoit ainsi que retardé. Cependant considérant qu'il y avoit déjà quatre années que nous étions partis de *Petersbourg*, tandis qu'on nous avoit fait espérer que notre voyage ne dureroit en tout que cinq ans, nous comprîmes que quand tout réussiroit à notre gré, quand nous trouverions toutes les facilités possibles pour passer au *Kamtschatka*, il y auroit déjà cinq ans d'écoulés, & qu'il falloit compter encore au moins deux ans, outre le tems de notre séjour dans cette Presqu'île, pour notre retour. Nous n'avions d'ailleurs nullement envie d'habiter éternellement les contrées sauvages de la Sibérie. Nous trouvâmes donc à propos de faire d'avance de telles dispositions, que, quand nous arriverions au *Kamtschatka*, nous pussions trouver de l'ouvrage fait, pour n'être pas obligés d'y faire une trop longue résidence. Ces préparatifs se réduisoient à nous faire construire des logemens propres pour nos travaux. Nous voulions avoir un jardin à *Bolscherezkoi-Ostrog*, dans l'endroit le plus méridional du pays, où l'on cultiveroit, autant qu'il seroit possible, les plantes sauvages du *Kamtschatka*. Il s'agissoit encore d'y faire commencer des observations météorologiques, de marquer avec soin le flux & reflux du golfe de *Kamtschatka*, de décrire exactement le volcan & les pays chauds, ainsi que les poissons, les quadrupèdes, & généralement tous les animaux vivans sur la terre & dans l'eau, les oiseaux & tout ce que la mer jette sur ses bords, de faire de tout des collections, de rassembler en même tems tous les mémoires qu'on pourroit trouver sur les *Kamtschadales*, les *Cojares* & les *Kouriles*, tant pour les traditions de leur origine, que par rapport à leur façon de vivre, leurs habillemens, leur culte, leurs usages, leurs mœurs, leur commerce, &c. le tout d'après des relations authentiques.

Pour remplir ces différens objets, nous choisîmes unanimement le Sieur *Krascheninikow*, actuellement Professeur de Botanique à *Petersbourg*, sujet dès-lors extrêmement distingué, dont le zèle & l'application n'avoient plus besoin d'autres épreuves. On lui donna, pour l'aider dans ses travaux, un écrivain. Nous prîmes en même tems toutes les mesures nécessaires pour le faire rendre commodément à *Ochotzk*, & lui faire passer avec sûreté la mer de *Kamtschatka*; nos arrangemens à son égard réussirent si bien, qu'il ne fut pas traversé dans tout ce qu'il avoit à faire au *Kamtschatka*. Il partit cette

XXIV. Part.

T t

VOYAGE AU
SIBÉRIE.
1737.

Départ de
M. Krascheninikow pour
Kamtschatka.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

même année dans l'automne, sur un bâtiment que la chancellerie d'Ochotzk voulut bien expédier pour Kamtschatka. Nous lui donnâmes d'amples instructions par écrit; & le 5 Juillet sur les 10 heures il se rendit de l'autre côté du Lena, d'où il ne tarda pas de prendre la route d'Ochotzk.

Le voyage de Jakutzk à Ochotzk se fait de deux façons différentes, par terre & par eau. Par eau, l'on descend le Lena jusqu'à l'*Aldan*, & on remonte l'*Aldan* jusqu'au *Biela-Reka*, qui s'y jette. Cette route est fort pénible, & prend bien du tems. Pendant que le chemin en droiture ne fait que deux cents quatre-vingt-dix werstes, le passage sur les rivières en fait plus de cinq cents: c'est pourquoi on ne prend pas volontiers cette route. On a construit au *Biela-Reka* plusieurs magasins, où l'on transporte les vivres en traîneau par les chemins d'hiver.

Le chemin de terre, en partant de Jakutzk, conduit au ruisseau de *Tata*: de Jakutzk à ce ruisseau, on compte cent soixante-dix-huit werstes; de-là jusqu'à la rivière d'*Amga*, quarante-quatre werstes; depuis l'*Amga* jusqu'à l'*Aldan* & la *Biela-Reka*, soixante-huit werstes. On remonte ensuite la *Biela* jusqu'au *Judoma*, puis le *Judoma* presque jusqu'à sa source, où l'on voit aussi quelques habitations & quelques magasins de vivres. Là se présentent encore deux chemins, l'un presque entièrement par eau, l'autre par terre. La source de la rivière de *Bludnaja* est environ à quarante werstes de celle du *Judoma*, & elle se réunit à l'*Urak*, appelé dans l'Atlas Russe *Urom*, qui se rend à la mer à l'Occident d'Ochotzk. Il est arrivé tant de malheurs sur l'*Urak* par la quantité de rochers dont il est rempli & par l'impétuosité de ses eaux, qu'on préfère le chemin de terre. Cependant ce chemin de terre passe par-dessus des montagnes affreuses, qui ne sont point praticables pour les voitures; il faut tout transporter sur des chevaux de somme ou sur des rennes, & sur chacun de ces animaux on ne peut pas charger au-delà de cinq puds ou de deux cents livres. La farine que l'on transporte, est empaquetée & foulée dans deux sacs de cuir, dont chacun tient environ un pud & demi. Ces sacs tiennent ensemble par une large courroie, de façon qu'il pend un sac de chaque côté du cheval ou du renne. Les Tunguses des environs d'Ochotzk fournissent les rennes pour le transport des ustensiles de voyage; les chevaux sont pour la plupart amenés de Jakutzk, & la bonne herbe qui se trouve en abondance sur la route, leur fournit de quoi subsister. Il y a très-peu de chevaux à Ochotzk; faute de fourrage: il est vrai qu'au défaut d'herbe les chevaux s'accoutument des bourgeons des petits saules; mais c'est un très-mauvais fourrage, qui ne leur donne ni embonpoint, ni vigueur.

Pour reprendre le chemin de Jakutzk à Ochotzk, quand on a passé l'*Aldan*, on longe la *Biela*, & l'on remonte cette rivière jusqu'au ruisseau de *Tschagdala*; ce qui fait un espace de cent quarante werstes. Dans ce trajet, on passe à la droite de la *Biela* devant un rocher remarquable, appelé *Wietrennoi-Kamen*, rocher de vent. De *Tschagdala*, après avoir fait quinze werstes, on arrive à la rivière de *Junakan*, le long de laquelle on fait encore vingt-deux werstes en remontant. De-là le chemin donne sur des montagnes, puis ramène encore à la *Biela*. Près de la *Junakan* est un petit lac, que les Jakutes appellent *Bus-Kiol*, lac glacé, parce qu'on y voit de la gla-

ce, même dans les plus fortes chaleurs de l'été. Après avoir regagné la Biela, le chemin continue le long de cette riviere pendant cinq werstes; après quoi l'on s'en détourne, & l'on fait encore trente-quatre werstes, pour arriver aux bords de la *Juna*. Au bout de quarante-un werstes, on parvient au ruisseau de *Werblinſchja*. En continuant de marcher, on rencontre sur ce ruisseau deux endroits qu'on ne voit jamais sans glace, parce qu'elle n'y fond peut-être jamais; l'un très-petit, nommé *Kutſchugoi-Taryn*; l'autre plus spacieux, appelé *Capitan-Taryn*. A 50 werstes du dernier, on passe encore *Keil-Taryn*, sur les bords du ruisseau d'*Akatſchan*, lieu non moins singulier que les deux précédens, où l'on voit tous les jours se former la glace, sans qu'on puisse en découvrir la cause. Comme le froid y est excessif, personne jusqu'ici n'a peut-être été tenté d'y rester assez longtems pour examiner ce phénomène. A vingt werstes de-là, on trouve un bois assez considérable, appelé *Bolſchie-Gari*, & vingt werstes encore plus bas, un autre bois appelé *Marie-Gari*, où l'on ne sent aucun froid. A quinze autres werstes ensuite, on est rendu sur la riviere de *Judoma* & à *Judomskoi Krest*, où il fait fort froid, sans qu'on y voie cependant de la glace hors le tems ordinaire. De *Judomskoi-Krest*, entrepôt de vivres, on va par terre gagner l'*Uruk*, & le trajet est de soixante-cinq werstes. On en descend trente-cinq avec le courant, & l'on arrive au chantier d'*Uratzkoi*, où l'on construit, on charge, on dépêche des bâtimens de vivres pour *Ochotzk*. A quarante-sept werstes au-dessous, on arrive à la grande cataracte de l'*Uruk*, & l'on marche encore quatre werstes le long de ce fleuve. On le quitte au bout de treize werstes, pour suivre les bords du *Bludnaya*; pendant l'espace de vingt-huit werstes, & à l'embouchure de ce ruisseau, on traverse un champ appelé *Bobrowoje-Pole*, champ du Castor. Au-dessous de cette embouchure, on reprend l'*Uruk*. Après une marche de quarante-six werstes, on parvient au ruisseau de *Defchokolokon*, qui se jette dans l'*Ochota*; à seize werstes au-delà, on se trouve à l'ancien ostrog d'*Ochotzk*, & enfin au bout de trois werstes, on est rendu dans ce Port. Ainsi le chemin de terre est de neuf cens dix-neuf werstes.

Ce chemin est extrêmement pénible, parce qu'on passe presque toujours des montagnes & des bois, le plupart très-marécageux. Les bois sont presque uniquement plantés de meleses & de bouleaux. On voit de tems en tems quelques sapins ou quelques trembles, mais ils sont rares. On rencontre fort peu de plaines, si ce n'est près des grandes rivieres, telles que la *Juna*, la *Biela*, l'*Uruk* & l'*Ochota*, d'où les montagnes sont un peu éloignées. Dans tous ces endroits, il y a des champs agréables; mais le chemin n'en est pas moins pénible par la quantité d'endroits escarpés & de mauvais pas que l'on rencontre; ce qui oblige les voyageurs de marcher à pied la plupart du tems, & de mener leurs chevaux par la bride. Un pareil voyage ne peut gueres avoir d'attrait pour toute autre espece d'hommes que pour un Botaniste, que le spectacle de la nature dédommage bien des incommodités qu'il essuie. Mais si ce voyage est pénible, il n'est pas moins long; c'est presque avoir été en poste que de l'avoir fait dans un mois. On y emploie ordinairement au moins six semaines; & de plus, ce voyage entraîne beaucoup d'embarras; on ne

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

peut l'entreprendre sans avoir beaucoup de chevaux pour porter les vivres, dont on a besoin en route & dans les lieux où l'on séjourne. Il faut donc avoir grand soin des chevaux; mais, dans un si long voyage, il n'est pas possible qu'il n'arrive des accidens qui vous arrêtent en chemin. Cette route n'étant pas praticable pour aucune sorte de voiture, & la célérité que demande le transport des vivres, ne permettant pas toujours de le faire par eau, on a d'abord cru que les chameaux étoient les animaux les plus convenables pour être employés à cet usage. Pour essayer de leur service, on fit venir à Jakutzk un chameau, que les Jakutes prirent pour un monstre & qui les effraya beaucoup. La petite-vérole commençoit alors à faire des ravages dans la ville; les Jakutes s'imaginèrent que le chameau en étoit la cause. Ils devoient pourtant se souvenir que la petite-vérole avoit déjà regné à Jakutzk, sans qu'elle y eût été apportée par un chameau, puisqu'il n'avoit jamais paru de ces animaux dans le canton; mais comme, selon leur doctrine, toutes les maladies étant de vrais maux, sont l'ouvrage d'autant de démons qu'il y a de maladies différentes (e), ils n'hésiterent pas à regarder le chameau comme le diable de la petite-vérole. Le chameau, quoi qu'il en soit, fut chargé de vivres & d'autres marchandises; il sortit de la ville au grand contentement des Jakutes; il alla jusqu'au ruisseau de Werbliuschja, auquel il a donné son nom (f), & y mourut sans arriver à Ochotzk. On jugea de-là, non sans fondement, que ces pays étoient trop froids pour les chameaux; les pays montagneux semblent aussi leur être contraires; ils pourroient s'accommoder mieux des steppes & des plaines qui ne sont pas trop froides.

M KRASCHENINIKOW prit le chemin de terre; il emporta tous les instrumens & les ustensiles dont il avoit besoin pour ses observations, avec des provisions pour deux ans.

AUSSITÔT qu'il fut parti, M. Muller & moi nous primes les arrangemens nécessaires pour notre départ de Jakutzk. Il nous fallut trois doschtschennikes; nous choisîmes les meilleurs bâtimens de ceux que nous avions amenés, & que nous avions bien fait réparer dès le printems; ils étoient munis de mâts & de voiles. Il nous falloit sur chaque doschtschennike seize travailleurs, & dix sur le kajuke. Nous ramenâmes avec nous les Sluschiwies qui nous avoient conduits à Jakutzk. Pour compléter le nombre de travailleurs nécessaires, la chancellerie de cette ville nous fournit des Paysans qu'on avoit ramassés de différens endroits, & qui devoient être transportés au Kämtschatka pour peupler ces cantons, mais qui, par différens obstacles, n'ayant point encore pu le rendre au rendez-vous qui leur étoit marqué, se trou-

(e) C'est un reste des superstitions antiques; car Origène (*contra Celsum*, lib. 8.) dit que dans la mythologie Egyptienne il y avoit trente-six démons ou dieux aériens, qui avoient partagé entr'eux le corps de l'homme, composé d'autant de parties; de sorte que chacun en commandoit une. Il ajoute que les Egyptiens savoient, dans leur

langue, les noms de ces prétendus génies, & qu'ils croyoient, qu'en invoquant chacun d'eux, selon la partie malade du corps à laquelle il étoit préposé, on en obtenoit la guérison. Voyez le Clerc, *Histoire de la Médecine*, page 14.

(f) *Werbliuschja*, ruisseau du chameau.

voient ici sans rien faire. On y joignit ensuite quelques payfans des bords de l'Amga, qui, par goût pour la façon de vivre des Jakuts, avoient renoncé la plupart à l'agriculture, comme les payfans d'Olekminsk, & pouvoient s'absenter pendant quelque tems de leurs maisons, sans faire tort à leurs affaires domestiques, avec quelques marchands qui, pour dettes de la couronne, étoient condamnés aux travaux publics. Tous ces gens-là étoient rassemblés dès le 7 Juillet. Ce jour, nous allâmes occuper nos bâtimens, & nous primes avec nous les deux dessinateurs, l'interprete Jachontow, l'étudiant Gorlanow, l'apprentif géographe Makscheew, deux officiers des mines, un chasseur & neuf soldats. M. de la Croycere s'étoit réservé le sous-chirurgien, parce qu'il croyoit en avoir plus besoin que nous dans le pénible & dangereux voyage qu'il entreprenoit dans la partie inférieure du Lena & vers l'Olenek, & que je pouvois en tout cas en faire les fonctions dans ma troupe.

NOUS avions résolu de ne pas quitter Jakutzk que M. Krascheninikow ne fût parti pour Kamtschatka. Nous apprîmes le 9 Juillet par une lettre de sa main son départ pour Ochozsk, & nous partîmes aussi sans délai par un tems calme. Nous allâmes d'abord fort lentement, parce qu'il fallut tirer les bateaux; mais, pour perdre au moins la ville de vue, nous fîmes ramer à toutes forces, & nous arrivâmes vers les onze heures du soir à l'extrémité inférieure de l'île de *Tialbjaruk-Aru*, dont la distance est de seize werstes.

LE 10, au lever du soleil, nous quittâmes cet endroit, & nous fîmes encore tirer les bâtimens contre le courant du fleuve. Comme le vent, sans être fort, nous étoit contraire, nous partageâmes les travailleurs de chaque bâtiment en deux parties; nous en envoyâmes la moitié à terre, pour tirer les bateaux, & nous les faisons relever de quatre heures en quatre heures par l'autre moitié. Par ce moyen, sans aller bien vite, nous ne cessâmes point de marcher. Cette lenteur me fut favorable pour mes observations sur l'histoire naturelle. Notre navigation jusqu'au 12 n'eut de remarquable, outre les variations ordinaires du vent, qu'un long brouillard, qui rendoit la lumière du soleil presque aussi sombre que celle de la lune; sinon qu'il paroïssoit un peu plus rouge. Nos travailleurs nous assuroient que ce brouillard venoit de la mer.

LE 14, vers les dix heures du matin, nous atteignîmes l'extrémité inférieure des *Stolbi* ou montagnes colomniformes. Nous les avions dépassées de quelques werstes, lorsque le bâtiment de M. Muller commença à prendre beaucoup d'eau. Cet accident nous obligea de nous arrêter pour découvrir l'ouverture. Nous fûmes d'ailleurs obligés d'attendre notre kajuke, qui n'ayant qu'une mauvaise voile, étoit restée en arriere, & qui ne put nous rejoindre que vers le minuit.

PENDANT toute la journée du 15, nous marchâmes si lentement, que j'eus le tems de mettre par écrit les articles sur lesquels je voulois être instruit par notre troisieme collegue, M. de la Croycere, pour profiter de son singulier voyage qu'il étoit allé faire tout seul. Comme je présümois qu'il pouvoit être encore à Jakutzk, ce fut-là que je lui adressai cet écrit. Je lui marquois :
10. „ De faire, dans les cantons inférieurs du Lena & dans les environs de
„ la mer glaciale, une notice exacte, en langue Russe, de tous les qua-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

Départ de
Jakutzk.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

„ drupedes, oiseaux, arbres, buissons, baies, poissons de mer & de rivie-
 „ re; & s'il rencontroit quelque chose qu'il ne connût pas, ou dont il n'eût
 „ pas entendu prononcer le nom, de tâcher d'en avoir un échantillon pour
 „ l'emporter avec lui. 20. Que, dans la notice des oiseaux, il falloit obier-
 „ ver le tems où ils arrivent dans les lieux qu'ils fréquentent, & celui où ils
 „ les abandonnent, ou spécifier s'ils y restent toujours, de quelle façon & en
 „ quels endroits préférablement à d'autres ils passent l'hiver. 30. Qu'il mit
 „ entre des papiers, avec leurs fleurs & leurs fruits, toutes les plantes qui
 „ se trouveroient dans les cantons inférieurs du Lena ou sur les bords de la
 „ mer glaciale. 40. Qu'il fit faire des collections de toutes les plantes ma-
 „ rines & des autres productions, telles que les coquillages, écrevisses, cra-
 „ bes, oursins de mer, coraux &c. que la mer jetteroit sur ses bords. 50.
 „ Qu'en particulier il s'assurât si les ours blancs ne quittent jamais les bords
 „ de la mer, s'ils remontent quelquefois aussi les rivières ou même s'avancent
 „ dans les terres, & à quelle distance ils s'éloignent de la mer; en quoi con-
 „ siste principalement leur nourriture; si pendant l'hiver ils se tiennent cou-
 „ chés dans des cavernes comme les autres ours, sans reparoître jusqu'au prin-
 „ tems, ou si, selon le rapport de quelques voyageurs, ils vont chercher leur
 „ nourriture pendant tout l'hiver, & même dans cette saison plutôt que dans
 „ toute autre; si, à l'approche du printems ou dans l'été, on ne remarque
 „ point que leur poil change de couleur; si l'on n'y a pas une espece particu-
 „ liere de chasse pour prendre ces animaux, ou si on les tue seulement par
 „ occasion, & de quelles armes on se sert contre eux? 60. Qu'il prit aussi
 „ toutes les informations nécessaires sur les renards bleus & blancs qui se
 „ trouvent dans les environs de la mer glaciale, & qu'il s'instruisit particu-
 „ lierement, si ce sont des especes différentes; qu'il étoit aisé de s'en assurer,
 „ en les surprenant dans leurs trous lorsqu'ils ont des petits, parce que si l'on
 „ y trouvoit constamment des renards blancs ou gris, & jamais de couleurs
 „ mêlées, il seroit très-vraisemblable que les especes sont différentes, & que
 „ si, au contraire, on en trouvoit de blancs & de gris mêlés, cela prouveroit
 „ qu'il n'y a qu'une seule espece; qu'à cette occasion il tâchât d'emporter un
 „ de ces renards vivans, afin que sa figure pût être représentée d'après natu-
 „ re; qu'en même tems il s'informât quelle est la nourriture ordinaire de ces
 „ animaux; s'ils mangent une espece particuliere de rats, ou des lievres, ou
 „ des poules de marais (g), comme le rapportent quelques voyageurs; s'ils
 „ ont la même nourriture hiver & été, & si pendant cette dernière saison ils
 „ ne font pas quelquefois la chasse aux oies qui remplissent alors ces districts
 „ septentrionaux? Qu'il s'instruisit aussi du tems où on les voit plus fréquem-
 „ ment que dans d'autres; s'ils ne quittent pas quelquefois de certains can-
 „ tons pendant quelques années, comme font les renards de l'Europe, &
 „ quelles raisons donnent les habitans du pays, lorsque ces animaux se trou-
 „ vent plus abondans en certaines années? Jusqu'à quelle hauteur ils remon-
 „ tent les rivières; s'ils font aussi leurs trous près des bords; si de-là ils vont
 „ gagner les bois; s'ils se tiennent toujours sur les bords de la mer, ou tan-

(g) *Lagopus.*

„ tôt sur la mer & tantôt sur les rivières? A quelle hauteur ils font leurs
 „ trous au-dessus de la ligne horizontale de ces rivières ou de la mer? De
 „ quelle grandeur sont ces trous, & s'ils sont horizontaux, droits ou cour-
 „ bes; s'ils ont une ou plusieurs entrées; si chaque couple de renards a sa ca-
 „ verne particulière, ou si plusieurs couples vivent ensemble; s'ils visitent
 „ leurs trous pendant toute l'année, & en quel ordre ils les visitent, ou s'ils
 „ courent quelquefois un mois ou deux pour chercher leur proie; s'ils se
 „ creusent de nouvelles tanières tous les ans, ou s'ils se contentent de la
 „ même pendant plusieurs années ou pendant toute leur vie; si quelquefois
 „ un renard ne va pas occuper une tanière abandonnée par un autre, ou s'ils
 „ ne s'emparent pas des logis les uns des autres par ruse ou par surprise; si
 „ ces renards marchent seuls ou par troupes; dans quel tems ils s'accouplent,
 „ & combien de tems ils restent ordinairement en chaleur; combien de tems
 „ ils portent; en quel tems de l'année ils mettent bas leurs petits, combien
 „ à la fois, & combien de tems ils les allaitent; quel changement de couleurs
 „ éprouve leur poil depuis leur naissance dans le cours d'une année entière,
 „ & quels noms les chasseurs leur donnent suivant leurs différens âges? Si ces
 „ renards étant parvenus à un certain âge, ne changent pas un peu tous les
 „ ans; si, par exemple, les renards blancs n'augmentent pas de blancheur en
 „ vieillissant; & si la couleur bleue des autres ne devient pas plus foncée; s'ils
 „ aboient comme des chiens, & pendant toute l'année, ou seulement en tems
 „ de chaleur? Qu'il décrivit exactement la chasse de ces animaux, & la ma-
 „ nière dont elle se fait, soit par une, soit par plusieurs personnes. S'il n'y
 „ a point parmi les chasseurs quelque superstition par rapport à la dénomin-
 „ tion des différentes parties de ces animaux, ou dans leurs préparations pour
 „ ces sortes de chasses; ce que les chasseurs emportent pour leur nourriture.
 „ S'ils se servent de tentes, & quels sont leurs habillemens pour cette chas-
 „ se; combien de tems elle dure, & combien à peu près de renards un chas-
 „ seur prend pendant son hiver, lorsqu'ils sont abondans? 70. Qu'il fit creu-
 „ ser la terre en différens endroits élevés & bas, & en différentes saisons,
 „ principalement depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre, pour
 „ savoir jusqu'à quelle profondeur la terre n'étoit pas gelée, & par-là con-
 „ noître les changemens dont elle est susceptible. 80. Qu'il fit aussi couper
 „ la glace, tant de la mer que des rivières, en différens mois, pour en mesu-
 „ rer l'épaisseur. 90. Qu'il employât tous les moyens possibles près des
 „ chasseurs & des habitans du pays, dût-il même dépêcher des gens exprès
 „ vers les bords du Lena, ou des rivières qui s'y jettent, pour découvrir,
 „ s'il y en avoit d'ensous quelque part, des os de *Mammont*, dont on vit sortir
 „ de terre quelque indice; qu'il fit creuser, pour cet effet, dans les endroits
 „ où l'on en soupçonnoit; qu'il marquât la profondeur à laquelle seroient
 „ situés ces os, la hauteur de la ligne horizontale à la mer, & même, s'il
 „ étoit possible, la situation de la terre en-haut & en-bas, tant, selon sa na-
 „ ture, que selon son épaisseur & son inclinaison; qu'il nous procurât un des-
 „ sin de la position de ces os, lequel fit connoître s'ils étoient tous couchés
 „ horizontalement, ou de telle autre façon, dans quelle direction & sous quel
 „ angle; qu'il prit garde encore, si entre ces os il ne se trouvoit pas des frag-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

„ mens d'arbres; qu'il envoyât un échantillon de chaque chose, & surtout
„ des os de Mammunt.”

LE 16 au matin, nous vîmes arriver l'étudiant Tretjakow que nous avions
laissé dans l'automne précédent à Uit-Kut, pour s'y occuper à des observa-
tions météorologiques qu'il n'avoit pu faire, parce qu'il étoit tombé malade.

LE 17, après un violent orage & une forte pluie qui perça partout, nous
entendîmes un grand bruit d'eau & un fracas épouvantable. Le bruit des eaux
étoit causé par celle qui tomboit des montagnes avec la rapidité des torrens;
& le fracas qui l'accompagnait, provenoit de l'éboulement des terres dont il
se détachoit de gros quartiers arrachés par la violence des eaux. Il en tom-
ba un à peu de distance d'un de nos bâtimens, qui l'auroit fait abîmer, s'il
l'eût atteint.

LE 24, vers les sept heures du soir, nous vîmes un beau météore qui se
présenta au Midi. C'étoit une pyramide de feu qui s'élevoit du côté de l'ho-
rison jusqu'à quinze degrés; & du côté opposé au soleil brilloit en même tems
un bel arc-en-ciel.

LE 25, nous rencontrâmes des radeaux destinés pour Jakutzk. Comme
nous avions des lettres à faire pour cette ville, & que les conducteurs des
radeaux voulurent bien les attendre, nous les fîmes arrêter vis-à-vis la ri-
vière de Lamana, où nous nous trouvions alors. Nos lettres furent pré-
tes vers les trois heures du matin, & un instant après les radeaux continue-
rent leur route.

LE 26, nous atteignîmes à onze heures du matin *Oleckminskoi - Ostrog*, où
nous jugeâmes à propos de nous arrêter quelques jours.

NOUS avons pour cela deux raisons: 1^o. nous n'avions pas un nombre
suffisant de travailleurs, & il falloit nous en pourvoir. 2^o. Depuis Jakutzk
jusqu'à cet ostrog, nous nous étions occupés à faire la relation de notre voya-
ge, & le rapport de toutes nos affaires depuis un an. Il étoit question d'a-
chever ce travail & de l'envoyer au Sénat: nous y employâmes six jours; tout
fut fait le premier Août; & le même jour, vers les sept heures du soir, nous
expédiâmes un soldat pour porter nos dépêches à Petersbourg. Comme nous
avons en même tems fait une recrue de travailleurs, n'ayant plus rien à faire
ici, nous en partîmes le deux Août au soir par un tems fort calme, & nous
continuâmes notre route.

LE 6, nous perdîmes un soldat, nommé Medwedow, qui étoit malade
depuis un mois, & qui, dans les derniers jours de sa vie, souffrit horri-
blement. Nous le fîmes enterrer dès la pointe du jour, selon les rites de
son église.

LE 9, vers les huit heures du soir, nous observâmes au Nord-Nord-Est
une rougeur qui pâlit bientôt, devint très-lumineuse, & d'où sortoit une
bande claire en forme d'arc, mais qui dura peu & ne forma jamais le demi-
cercle entier. Il parut au même instant, toujours au zénith, une rougeur
extraordinaire, & une bande fort large de la même couleur venant de l'Ouest-
Nord-Ouest, mais qui ne touchoit pas l'horison. D'autres bandes succéde-
rent à celle-ci entre le Nord & l'Ouest, les unes d'un rouge foncé, les au-
tres pâles. Le zénith étoit d'une beauté admirable, & tout sembloit se dispo-
ser

fer à nous donner le spectacle d'une aurore boréale parfaite; mais vers 9 heures tout disparut, quoique le ciel restât fort serein pendant toute la nuit.

LE 12, vers les 10 heures & demi du soir, étant arrêtés un peu au-dessus de *Kumak-Urjak*, ruisseau de sable, nous vîmes une aurore boréale, qui occupoit tout le ciel entre Nord-Est & Nord-Ouest. Directement au Nord, il y avoit un arc lumineux, au-dessous duquel tout étoit obscur, & de cet arc sortoient des rayons fort clairs. Du côté occidental de l'arc, partoient encore d'autres rayons fort ferrés d'un beau rouge, qui touchoient tout-à-fait l'horison, & dont la transparence laissoit voir les étoiles. Dans l'arc seul on pouvoit observer quelque mouvement; mais il s'effaça le premier; les rayons disparurent ensuite, & vers les onze heures le météore étoit entièrement dissipé.

ARRIVÉS à *Witinskaja-Sloboda*, nous fûmes obligés de chercher des travailleurs, pour pouvoir renvoyer quelques paysans d'Olecminsk. Il ne fut pas d'abord aisé d'en trouver. Les habitans étoient en pleine moisson, & il ne falloit pas les troubler dans de pareils travaux. Ceux qui n'étoient pas occupés à la récolte, étoient dans les cantons supérieurs du Witim, pour exploiter du *Marien-Glas*, ou verre de Moscovie, qui est une espèce de talc. Mais dès le 18, nous vîmes revenir des mines quelques paysans de *Tschinsk*, & le lendemain il en arriva encore de *Witinsk*. Nous avions toujours avec nous des Sluschiwies de Jakutzk, qui nous avoient été donnés pour nous conduire jusqu'à l'endroit où nous devions établir notre quartier d'hiver. Mais le 20, il y en eut deux qui prirent la fuite. Nous craignîmes que, si nous faisons un plus long séjour en cet endroit, leur exemple ne fût imité des autres; ainsi, quoique nous n'eussions encore que dix nouveaux travailleurs, nous résolûmes de partir le 21 de grand matin.

LE 25, nous repassâmes les *Schtscheki*, montagnes dont j'ai déjà parlé en décrivant notre route pour *Jakutzk*; & comme nous marchions fort lentement, j'eus le loisir de les mieux observer. Les couches dont elles étoient composées, se croisoient d'une façon singulière: les unes étoient exactement horizontales, les autres inclinées vers le bas, & dont la pente alloit quelquefois jusqu'à la moitié d'un angle droit; d'autres tournoient à l'Ouest, & d'autres à l'Est; quelques-unes étoient courbées plus ou moins. Ces différentes directions de couches ne se trouvoient pas seulement dans les diverses montagnes qui forment la chaîne des *Schtscheki*; la même variété se voyoit quelquefois dans une seule montagne. Il sera donc bien difficile d'accorder ces irrégularités avec les règles que nous autres hommes avons imaginées, pour expliquer la façon dont s'est formé l'intérieur de la terre. Nous avons parlé, dans notre route à *Jakutzk*, d'un bras du Lena, dont l'eau alloit contre le courant du grand lit. Pour nous assurer de ce phénomène, nous fîmes passer par ce bras un de nos bâtimens & une petite barque, l'un & l'autre garnis de monde. Les deux bâtimens furent en effet poussés dans un sens contraire au courant de la grande eau.

DANS ce même passage, ceux qui conduisoient la kajuke s'efforcèrent de la faire passer sur un petit banc de sable qui se trouvoit à leur rencontre, & la firent verser; ce qui causa la perte de bien des choses qu'on avoit mises

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

sur le pont. Nous laissons ce bâtiment en arrière avec un nombre de travailleurs suffisant, pour repêcher ce qu'on pourroit retirer de l'eau, & il nous rejoignit le 27.

LE 30, nous trouvant à *Spologenskaja-Sloboda*, nous fîmes réflexion qu'il y auroit une forte d'injustice à mener plus loin avec nous les paysans d'Amga & de Kamtschatka, comme aussi à ne pas renvoyer ceux de Witimsk. Nous n'avions pu jusque-là nous en passer, parce qu'il falloit gagner un endroit où nous pussions commodément passer l'hiver. Les Sluschiwies ne suffisoient pas pour tirer nos bâtimens; & quelqu'envie que nous eussions de renvoyer tous ces paysans, nous ne pouvions en avoir d'autres à leur place, à moins de dépouiller les villages de tous leurs habitans. Dans cet embarras, les paysans nous suggérèrent eux-mêmes l'idée de faire tirer nos bâtimens par des chevaux qui ne pouvoient pas nous manquer. Ainsi, le 30 au matin, nous renvoyâmes les paysans d'Amga, de Kamtschatka & de Witimsk, & nous réglâmes que dans la suite chaque doschtschennik seroit tiré par six chevaux, & la kajuke par quatre. Mais, à tout événement, & pour les cas où les bâtimens ne pourroient être tirés que par des hommes, nous primes avec nos Sluschiwies autant de paysans, enforte que sur chacun des gros bâtimens il y avoit quinze travailleurs, & dix sur la kajuke. Ce même jour, vers les quatre heures du soir, nous fîmes le premier essai des chevaux, & nous éprouvâmes d'abord qu'il n'étoit pas possible de nous en servir partout: car il nous fallut passer devant un banc de sable, où les bâtimens devoient être conduits avec beaucoup de précaution, & tirés tantôt plus fort, tantôt moins, ce qu'on ne pouvoit apprendre aux chevaux. Cependant le banc de sable passé, les chevaux nous servirent bien. Nous nous trouvâmes vers les sept heures du soir vis-à-vis le village *Sacharorskaja*, & ce même soir on nous envoya de nouveaux chevaux qui vinrent nous joindre à la nage. Mais les gens du pays nous conseillèrent de rester tranquilles pendant la nuit, parce qu'il y avoit autour de nous quantité de bas-fonds, qu'il étoit difficile de passer dans les ténèbres sans danger. Nous suivîmes d'autant plus volontiers ce conseil, que nous étions fort fatigués de la pluie que nous avions essuyée pendant tout le jour.

ENFIN, après une navigation assez pénible, nous arrivâmes le 3 Septembre à la vue de *Kirenskoï-Ostrog*, que nous avons choisi pour notre habitation d'automne & d'hiver. Le dernier jour de notre voyage fut si serein & si chaud, qu'il égaloit la plus belle journée d'été. Mais le froid que nous éprouvions déjà depuis quelque tems tous les soirs, & même le jour, quand le tems étoit couvert, nous fit songer à nous procurer des habitations chaudes.

DÈS le 4 du mois, nous allâmes occuper ces habitations. Nous les trouvâmes si commodes & si claires, que nous eûmes lieu d'en être contents, surtout dans un endroit qui n'est proprement qu'un bourg. Nous fîmes ôter les agrès de nos bâtimens; on les mit avec les autres ustensiles, ainsi que les bâtimens mêmes, dans des lieux à l'abri des injures du tems, & de tout dommage, à la rupture des glaces. Nous gardâmes avec nous les Cosaques que nous avons amenés tant des cantons supérieurs du Lena que de Jakutzk, pour

pouvoir nous en servir dans notre retour en cette ville, au premier avis que nous aurions au printemps des dispositions qu'on auroit faites pour notre voyage de Kamtschatka.

Le lieu dont nous avons fait choix pour notre quartier d'hiver, étoit tel que nous pouvions le desirer. Nous n'étions pas importunés de visites, ni obligés à des correspondances inutiles avec les chancelleries; rien ne pouvoit donc nous distraire des occupations dont nous étions accablés, & moi principalement à cause du grand nombre d'observations que j'avois ramassées pendant l'été précédent. Cependant, pour nous dissiper un peu, nous avons établi parmi nous une petite société, & heureusement nous pensions tous les uns comme les autres. Cette société d'ailleurs ne prenoit rien sur nos devoirs; car nous aimions tous le travail, & nous nous étions fait une loi de ne pas nous faire perdre de tems mal à propos.

Ce lieu de plus étoit très-bien situé pour toutes nos correspondances; nous étions à portée d'y recevoir de tems en tems des nouvelles de Petersbourg, de Tobolsk, d'Irkutzk, de Jakutzk, d'Ochotzk, &c. parce qu'entre ces villes & le détachement de Kamtschatka il alloit & venoit continuellement des couriers qui ne pouvoient pas passer par l'ostrog où nous hivernions, sans que nous en fussions avertis.

Le 5 Septembre, nous vîmes tomber la première neige, qui ne fut pas fort abondante. La nuit du 5 au 6, le froid devint assez vif, & il y eut de la glace. Je commençai vers ce tems-là mes observations météorologiques (h), & je les suivis pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre.

[Voici les principaux phénomènes, & les singularités remarquées par M. Gmelin.]

Le 28 Octobre, vers les sept heures du soir, après une neige fondante, on vit pendant une demi-heure un anneau lumineux & pâle autour de la lune, & une demi-heure après un arc lumineux vers le Nord, qui pouvoit être de trente degrés. L'espace entre l'arc & l'horison étoit tout noir.

Le 25 Novembre, l'air ayant été trouble toute la journée, les poutres des maisons & des fenêtres craquèrent pendant toute la nuit. Le lendemain 26, par la même disposition de l'air, la glace qui s'étoit attachée aux vitres, au dedans des chambres, de l'épaisseur d'une ligne, tint contre la chaleur des poëles. Quand on passoit d'une chambre chaude dans un endroit froid, on sentoît une contraction subite des narines.

Le 27 Novembre, à deux heures après-midi, par un tems couvert, le thermometre étoit à 265 degrés; le mercure montoit continuellement & une demi-heure après il étoit au 195^e degré. Pendant cette variation, M. Gmelin ne quitta point le thermometre qui étoit toujours resté à sa place, sans être exposé au vent, ni à aucune autre chaleur qu'à celle de l'air. La même variation dans le mercure fut observée le 11 Décembre suivant par un tems serein.

Le 5 Décembre, après un tems serein, peu de tems avant le coucher du

(h) Elles sont toutes exactement rapportées dans l'original Allemand.

VOYAGE EN
SIRÉRIE.
1737.

Séjour des
Procheurs à
Krenskoi-
Ostrog.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

soleil, on vit des deux côtés de cet astre, dans un éloignement de quinze diamètres solaires, une colonne colorée comme l'arc-en-ciel, dont la partie rouge étoit tournée vers le soleil & qui disparut dès qu'il fut couché.

Ce même jour 6 Décembre, le tems étant resté couvert avec une brume qui mouilloit comme la rosée, on vit, depuis une heure après minuit jusqu'à quatre heures & demie du matin, une aurore boréale admirable. Il y avoit entre Nord-quart-d'Est & Nord-Nord-Ouest un arc très-brillant, d'où s'élevoient très-rapidement des rayons d'un beau rouge, couleur de feu. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que le côté du Couchant, où l'on ne voyoit ni arc, ni rayons, étoit éclairé d'une clarté tout-à-fait extraordinaire.

M. GMELIN, après le détail aussi long qu'exact de ses observations météorologiques, revient aux irrégularités du thermometre arrivées les 27 Novembre & 11 Décembre. Il rapporte que la même chose arriva pour la troisième fois à *Kirenga* le 9 Janvier de l'année suivante 1738; que vers minuit le thermometre, après avoir marqué pendant deux fois vingt-quatre heures le 217^e. degré de celui de M. de Lisle, sans aucune variation, marqua tout d'un coup 275, & qu'il n'apperçut aucun dérangement dans le thermometre, sinon qu'on voyoit quelques petites bulles d'air entre les globules du mercure. Il ajoute que le grand froid pouvoit avoir fait sortir ces bulles d'air des interstices du mercure, puisqu'elles y rentrèrent, & que la même observation fut faite le 29 Décembre de la même année, sur le barometre, où le mercure se soutint à une hauteur extraordinaire. Il donne ensuite ses conjectures sur cette espece de phénomène.

„ QUE fait-on, dit-il, si l'air, qui est très-subtilement divisé dans le mercure du thermometre, en se ramassant en petites bulles visibles, ne grossit pas intérieurement la masse du fluide minéral contenu dans le tuyau? ou faut-il regarder cette portion d'air comme co-existante avec le mercure, mais avec la faculté de se dilater dans beaucoup de circonstances? Cependant, lorsque, par un grand froid, cet air est chassé des interstices du mercure, le fluide minéral devoit se condenser, & se tenir par conséquent dans un tuyau si étroit beaucoup plus bas qu'à l'ordinaire: mais alors il faudroit encore supposer que l'air sorti des interstices du mercure ne peut pas occuper dans le tuyau autant d'espace qu'il en occupoit dans ces interstices.” M. Gmelin avoit déjà dit ailleurs (i), qu'une humidité aqueuse adhérente à un thermometre, lorsqu'on le transporte dans un endroit plus chaud, pouvoit faire descendre le mercure, & il demandoit si l'on pouvoit expliquer par-là le fait de ses deux observations? Il fait ici l'aveu qui coûte tant d'ordinaire à ceux qui croient savoir quelque chose, & plus aux philosophes qu'aux autres: il déclare qu'il ne se sent point en état d'appuyer aucune de ces opinions par des raisons suffisantes, & il en conclut seulement, que dans les thermometres dont il s'est servi, il s'est trouvé quelque défaut, d'où résulte, dans certaines circonstances, & principalement par un grand froid, l'effet singulier qu'il a décrit. Il desire, au surplus, que quelqu'un plus clair-voyant que lui puisse dé-

(i) Dans la Préface de la *Flora Sibirtca*, Tome I. p. 77, 80.

couvrir ce défaut; il n'a proposé ses conjectures que pour engager de plus habiles gens à réfléchir sur cet objet & à produire les leurs. Reprenons l'histoire de son Journal.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1737.

RIEN ne troubloit la tranquillité dont nous jouissions à Kirenga, sans la maladie de M. Muller, qui dès l'hiver précédent en avoit senti des atteintes à Jakutzk: voici quel étoit son état. Ses forces étoient extrêmement diminuées; il avoit l'esprit abattu, beaucoup de vapeurs, des oppressions de poitrine, & un froid presque continuel aux pieds, même dans les chambres chauffées d'un poêle. A ces accidens se joignoit un grand battement de cœur, qui troubloit souvent son sommeil. Je jugeai les fréquentes saignées nécessaires, par rapport à la violence des accidens; mais, quoiqu'au besoin je fusse en état de les administrer moi-même, je ne crus pas devoir m'en charger. On a vu que nous avons laissé notre Sous-chirurgien avec M. de la Croycere à Jakutzk; nous apprîmes qu'il y avoit un Chirurgien à Irkutsk, pour le service de la caravane Chinoise. Il fut donc résolu que M. Muller partiroit pour Irkutsk, muni d'une consultation par écrit & de médicamens de sa main; qu'il se feroit faire toutes les saignées qu'exigeoit son état, & qu'il ne donneroit fréquemment de ses nouvelles, pour que je pusse le gouverner jusqu'à ce qu'il fût rétabli. M. Muller pouvoit en même tems nous être fort utile à Irkutsk, puisqu'après le refus que le détachement de marine avoit fait de nous fournir des vivres pour Kamtschaka, cette fourniture dépendoit de la chancellerie d'Irkutsk, & que, pour peu qu'elle fût possible, ou qu'on ne manquât pas de bonne volonté, nous ne pouvions pas mieux nous adresser. Le 5 Novembre, la terre étoit couverte de neige; mais il y avoit lieu de craindre qu'il n'y en eût point sur toute la route jusqu'à Irkutsk. La nécessité fit passer par-dessus cette difficulté. M. Muller partit le 6, & le chemin heureusement se trouva bon. Ainsi je restai seul à Kirenga.

J'ALLOIS quelquefois me promener dans le couvent du lieu. Il n'y avoit plus de moines, mais seulement une espece de supérieur ecclésiastique, qui me recevoit très-poliment toutes les fois que j'allois le voir & me rendoit de tems en tems aussi des visites. Le 21 Novembre, jour de la Présentation de Notre-Dame, je vis se rassembler dans l'ostrog un grand nombre de femmes & de filles, non-seulement du lieu, mais encore de plusieurs endroits éloignés, & toutes en habits de fête, tandis que les hommes, habillés à leur ordinaire, sembloient n'y prendre aucune part. J'appris en effet, que les femmes prévenues que cette fête les regardoit plus particulièrement que les hommes, parce que la *biere de Dieu* étoit de leur sexe, en faisoient seules les honneurs.

DEPUIS notre séparation, M. Muller m'écrivoit souvent & me rendoit compte de l'état de sa santé. Des médicamens narcotiques préparés avec les différentes gommés, l'usage fréquent du sel ammoniac volatile préparé avec le sel fixe de tartre, & dix-sept saignées qui lui furent faites en deux mois, & dans lesquelles on lui tiroit chaque fois cinq à six onces de sang, rétablirent entièrement sa santé.

PENDANT sa maladie & sa convalescence, il s'occupa de nos affaires près

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1737. de la chancellerie d'Irkutzk. Il employa les motifs les plus pressans, & fit les plus fortes sollicitations pour la déterminer à faire transporter à Ochoztk & à Kamtschatka les vivres dont nous pourrions avoir besoin, pour n'être pas arrêtés dans notre voyage; & on lui promit de faire tout ce qui seroit possible.

1738.

De mon côté, j'expédiai si bien mes travaux d'hiver, que, dès le mois de Janvier 1738, j'eus achevé de mettre au net toutes mes observations d'histoire naturelle & mes descriptions. Les peintres qui avoient aussi fini leurs dessins, commencerent à les copier, pour que nous pussions les envoyer au Sénat de Petersbourg, qui devoit ensuite les faire passer à l'Académie des Sciences. Enfin l'hiver fut bien employé par tout ce qui étoit avec moi.

LA riviere de *Nischnaja-Tunguska* n'étant pas éloignée de Kirenga, je fus curieux de visiter ses bords, sur lesquels je savois qu'il y avoit beaucoup de Tunguses. Il ne s'agissoit que de trouver des gens qui connussent ces Tunguses, ou qui eussent assez d'autorité sur eux, pour les engager à nous envoyer ceux d'entre eux qui savoient au moins nommer les choses par leurs noms. Il se présenta bientôt la meilleure occasion que nous pussions souhaiter. La riviere de *Nischnaja-Tunguska* se jette dans le Jeniseï, près du couvent de *Turuchanskoi-Troitzkoi*, un peu au-dessus de *Mangasça*: ainsi tous les Tunguses établis le long de la riviere, sont dépendans de cette ville, d'où l'on envoie tous les ans du monde pour lever sur eux le tribut. Or le recouvrement du tribut se fait au commencement de l'année, parce qu'on peut voyager alors commodément dans ces cantons, & qu'on ne rencontre les Tunguses dans leurs bois que pendant l'hiver, ces peuples se tenant dans l'été sur les rivieres qu'ils traversent souvent à la nage, pour donner la chasse aux rennes. Les receveurs du tribut, qui sont ordinairement des Cosaques, & qu'on nommoit ici *Baschlaki*, arriverent vers la fin de Janvier, & d'abord s'adresserent à moi. Ils me promirent de m'amener des Tunguses en état de m'instruire sur tout ce que je pourrois desirer d'eux; ce qui n'auroit pas autrefois été fort aisé. Il n'y a pas quarante ans que les Tunguses se battoient souvent contre ces Receveurs de tribut, & qu'ils en tuoient; mais aussi les *Baschlaki* leur faisoient souvent des injustices, soit en exigeant un plus fort tribut qu'à l'ordinaire, soit en l'exigeant plusieurs fois pour certaines années, dans lesquelles il avoit été payé. Les Tunguses ont la réputation, très-bien fondée, selon ce que j'en ai pu voir, d'être d'honnêtes gens; ils ont le mensonge & l'imposture en horreur, & ne souffrent point d'injustice, sans en tirer vengeance aussi-tôt qu'ils peuvent en trouver l'occasion. Avant qu'ils fussent sous la domination des Russes, c'étoit une nation libre, divisée en différentes tribus; chacune étoit indépendante, & souvent elles se faisoient la guerre. Le parti victorieux faisoit la loi à l'autre; les conditions étoient exécutées sur le champ, par-là toutes les querelles étoient terminées. Ils portoient des cuirasses, & n'avoient d'autres armes que des fleches, comme il en est encore aujourd'hui fort peu qui aient des armes à feu. Ceux qui habitent les bords du *Nischnaja-Tunguska* ne se servent dans leurs expéditions ni de chiens, ni de rennes; ils portent eux-mêmes tout leur équipage. Ils avoient autrefois des cuirasses

de de 7 façons, comme les Cosaques de *Krasnojarsk*, les unes composées de lames, & les autres d'anneaux de fer. Cependant les Tunguses n'ayant jamais eu de liaison avec les Cosaques de *Krasnojarsk*, on ne peut pas dire que les uns aient transmis la forme de ces cuirasses aux autres. Cette armure, qui paroît sursire en effet contre les fleches, a peut-être été en usage chez tous les peuples de Sibérie. Les Cosaques de *Krasnojarsk* ont fait autrefois la guerre aux Cosaques de *Kirgizoi*, & les ont chassés dans la Calmouque; or ceux-ci se servoient, dit-on, de ces sortes de cuirasses, & c'est d'eux vraisemblablement que les Cosaques de *Krasnojarsk* tiennent cette armure. Les mœurs des Tunguses sont bien adoucies depuis qu'ils sont sous la domination Russe: ils ont vu de meilleurs exemples, & lorsque ces exemples ne les ont pas corrigés, ils ont été retenus par les loix, étant devenus tous membres d'un même corps soumis à des Souverains remplis d'humanité. Ainsi l'usage des cuirasses s'est aboli peu à peu. Les Tunguses d'aujourd'hui sont, en général, fort éveillés & très vifs; ils aiment naturellement la justice; ils sont aussi fort glorieux, & dans leurs assemblées ils se plaisent à s'entretenir des anciens Tunguses, dont ils racontent beaucoup d'histoires, & surtout de sanglans combats contre des hommes & des animaux.

J'AL déjà remarqué que cette nation se peignoit le visage, & s'y faisoit imprimer par le moyen du feu toutes sortes de figures bleues ou noires. Ces sortes de stigmates qu'ils n'ont garde de trouver plus ridicules que nous ne trouvons le fard ou les mouches, dont nos femmes croient être bien parées, est un grand ornement à leurs yeux. C'est ainsi que les Tschukschi, peuple qui habite le Nord-Est de la Sibérie, sur la mer glaciale, aiment à se passer une dent de vache marine de chaque côté des joues par un trou qu'on y a fait & entretenu dès l'enfance. C'étoit chez les anciens une distinction réservée pour les héros & les grands capitaines, que ces figures imprimées sur le visage & quelquefois sur le corps. Depuis qu'ils sont devenus communs, ils n'ont plus été regardés que comme de simples ornemens.

JE reviens aux receveurs des tributs: soit que ceux d'aujourd'hui soient plus honnêtes gens que leurs prédécesseurs, soit que les Tunguses humanisés ne soient plus si vindicatifs, on n'entend plus parler de meurtres, & ces derniers payent les tributs avec la plus grande docilité. Peut-être aussi les Baschlaki ne demandent-ils rien au-delà de ce qu'il leur est ordonné de recevoir, comme la couronne en effet n'exige que ce qui a été réglé dans le tems de la première conquête que les Russes ont faite du pays. Les Baschlaki de cette année me tinrent parole; ils m'amenerent des Tunguses qui connoissoient parfaitement le pays qu'ils occupoient, & je tirai d'eux sans peine tout ce qu'ils en savoient, tout ce que je voulois en savoir. Comme les instructions que j'en reçus regardoient principalement la géographie, M. Muller, à qui je les fis passer, en est resté dépositaire. Je marquai à mes Tunguses la curiosité que j'avois de voir comment ils s'appliquoient sur la peau les figures qu'ils se faisoient au visage: ils me dirent, qu'ils connoissoient un enfant à qui ses parens avoient résolu de procurer cet ornement, & ils me promirent de faire de leur mieux pour les engager à se transporter chez moi, afin que l'opération se fit en ma présence. Mais ils ajouterent, que je ne pourrois pas me

VOYAGE EN Sibérie. 1733. dispenser de permettre à toute la famille de me venir voir. J'acceptai volontiers la condition; je fis de plus quelques présens aux Tunguses, en leur promettant de bien régaler toute cette famille, & de lui faire des présens dont elle seroit contente.

PEU de jours après je vis arriver chez moi cette famille, qui consistoit en un homme, une femme & trois enfans. Je leur cédai dans ma maison une chambre noire à poêle; mais à peine y eurent-ils été quelques heures, que l'homme vint me demander la permission de s'établir dans la cour, parce qu'il ne leur étoit pas possible de supporter la chaleur de la chambre à poêle. Dans l'instant même il assembla quelques jalons dont il forma sa tente, & attacha, en guise de porte, une espee de couverture d'écorce de tilleul que je lui fournis, & fit du feu au milieu. Deux autres couvertures de pareille étoffe que je lui donnai encore, & deux peaux de rennes qu'il avoit apportées, firent des lits pour toute la famille, & ils s'y accommoderent fort bien. Je l'approvisionnai de tabac de la Chine, & d'une pipe de laiton du même pays. Je lui fis donner de la viande pour la faire cuire à sa fantaisie, une quantité d'orge proportionnée, & autant de lait qu'il en voulut. Ils parurent tous fort contents, & restèrent dix jours chez moi. La femme avoit apporté de l'ouvrage dont elle s'occupoit; elle faisoit pour son fils, âgé de treize ans, une péliasse, qu'elle cousoit avec du fil fait des nerfs de rennes fendus: je lui fis présent de quelques aiguilles de la Chine, qui lui firent beaucoup de plaisir. Elle aimoit beaucoup à fumer, aussi bien que son mari & son fils: l'homme remplissoit d'abord la pipe, l'allumoit & en tiroit quelques gorgées de fumée, ensuite il la présentoit à sa femme, qui la donnoit à son fils; celui-ci la rendoit à son pere, & la pipe passoit ainsi de main en main jusqu'à ce qu'elle fût finie. Dès le lendemain de leur arrivée, ils commencerent l'opération pour laquelle ils étoient venus; & comme cette besogne regardoit principalement la femme, voici de quelle maniere elle y procéda. Elle prit de la craie noire, qui se trouve sur les rivages élevés du Nischnaja-Tunguska; elle la broya sur une meule à la main, & au lieu d'eau elle l'arrosoit de salive. Quand elle en eut suffisamment broyé, elle prit du fil commun, l'enfila, le passa dans cette espee de pâte ou de bouillie de craie, & se mit à former de petits points sur les joues d'une fille de six ans, jusqu'à ce que le dessin qu'elle traçoit fût achevé. Pendant cette opération, le pere tenoit l'enfant entre ses genoux, & serroit impitoyablement sa tête entre ses mains. Le pauvre enfant souffroit beaucoup, & ne cessoit de crier, malgré les caresses du pere & de la mere. La broderie des deux joues faite, il s'agissoit de broder encore le menton & le front; je les priai de remettre le reste de l'ouvrage à un autre tems. On voyoit des gouttes de sang sortir de tous les points de la broderie, & la femme frottoit à mesure, vraisemblablement pour mieux faire entrer la couleur. Une demi-heure après, tout le visage de l'enfant s'enfla, & parut fort enflammé; les Tunguses, sans en être effrayés, ne firent autre chose que de le frotter avec un peu de sain-doux que je leur fis donner. Quand ils sont chez eux, ils se servent indifféremment de toute sorte de graisse. Deux ou trois jours après, le visage étoit encore plus enflé; il commença même à suppurer. Je leur conseillai de tenir l'enfant dans

Dans un endroit chaud, & outre le fain-doux qu'ils mettoient deux fois par jour sur son visage, d'y appliquer de tems en tems de petites compresses chaudes. Ils suivirent mon conseil, & par-là prévinrent la grande suppuration. Ils parurent fort contents de voir leur fille guérie au bout de huit jours, tandis qu'ordinairement la guérison en demande au moins quinze. Le dessin des figures avoit parfaitement réussi, elles étoient d'un bleu clair, & ils m'assurèrent que dans peu de tems elles deviendroient d'une couleur plus foncée. La matiere dont ils teignent leur fil, n'est pas toujours de la craie noire. Bien des Tunguses, pour cette teinture, se servent de la suie qui s'attache aux chaudières de fer par-dehors, lorsqu'ils font cuire leurs viandes. Ils la broyent & la préparent comme la craie noire.

VOYAGE de
SIBÉRIE.
1738.

Dès que M. Muller m'eut marqué qu'il n'y avoit aucun secours à espérer de la chancellerie d'Irkutzk pour le voyage du Kamtschatka, je résolus de l'aller joindre. Comme j'avois passé dans cette ville une partie de l'automne en 1735, j'y étois encore attiré par la beauté de ses environs, qui m'offroient des champs, des bois, des montagnes, des marécages, &c. spectacle agréable pour un naturaliste. Je communiquai mon dessein à M. Muller, qui l'approuva. Ainsi vers la fin de Février, je m'apprêtai pour passer à Irkutzk avec tout mon monde. Je laissai les bâtimens qui nous avoient amenés, avec tous leurs ustensiles, à l'Escouter du lieu, & je renvoyai les Cosaques à Irkutzk, d'où ils nous étoient venus. Je fis prendre aussi les devans aux dessinateurs avec une partie de mes ustensiles. Enfin je partis moi-même vers les sept heures du soir. Dans ma marche jusqu'au 8 du mois, je passai par *Kriwuluzkaja-Sloboda*; par *Skobolska*, village au-delà duquel les éturgeons & les sterledes ne remontent point le Lena; par *Maskowa*, bourg célèbre par les framboises jaunes qu'il produit; par *Nasarowa-Tajurskaja*, où je trouvai le soldat que j'avois envoyé à Irkutzk chercher l'argent dont j'avois besoin pour faire ma route, avec un Cosaque chargé de cet argent que la chancellerie avoit expédié en même tems, suivant ma demande; par *Podymachinskaja*, où je vis un vieillard âgé de quatre-vingt-sept ans, qui avoit toujours bu & qui buvoit encore beaucoup d'eau-de-vie; ce qui ne l'avoit pas empêché d'avoir un grand nombre d'enfans, ni de conserver jusque-là sa tête & sa vue qu'il avoit très-bonnes, ainsi qu'un goëtre très-gros, qu'il portoit depuis sa jeunesse; par *Takurimowskaja D. & Ust-Kutzkoi-Ostrog*, où je fus obligé, faute de chevaux, de m'arrêter jusqu'au lendemain; par *Schangina*, fimowje bâtie par un Cosaque d'Irkutzk, appelé Schangin, dans le tems qu'il étoit chargé de la ferme de l'eau-de-vie pour le district d'Orlenga; enfin par *Omolaewa, Skoknina, Tarassowa, Bassowa D., Tomschina, Botow, Ust-Ilginskaja, Tuturskaja-Sloboda, Marka, Worobjewa*, & par *Wercholenskoi-Ostrog*, où je trouvai les dessinateurs qui étoient partis deux jours avant moi. Ils avoient été obligés de s'arrêter à ce poste, parce qu'ils avoient appris que le chemin depuis Mansjurska, par la steppe, n'étoit guere praticable, faute de neige. Heureusement j'avois amené toutes les roues des voitures qui n'étoient pas emballées à leur départ. Or le lieu où nous nous trouvions ne manquant point d'ouvriers, nous jugeâmes à propos de faire attacher les roues aux voitures, & il fallut m'arrêter aussi jusqu'à ce

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1738.

que ma berline, venue jusque-là sur un traîneau, fût posée sur ses roues. Le 9, toutes les voitures étant prêtes, je partis avec tout mon monde. Ce jour au soir, nous atteignîmes *Katscheg* ou *Katschega*, village abondant en chevaux; le lendemain matin, nous passâmes le *Lena* pour la dernière fois dans ce voyage, & nous nous rendîmes à *Bolschaja-Mansjurskaja Sloboda* (k).

A la sortie de *Mansjurska*, le chemin donnoit par un champ bordé des deux côtés de collines & de monticules. A dix werstes ou environ de la slobode sur la steppe, nous passâmes deux habitations de paysans. Près de la première, commençoit un bois de meleses assez clair, qui s'étendoit à la distance de huit werstes. Quoiqu'il ne soit point d'usage en Sibérie de bâtir dans un endroit où il n'y a point d'eau, on n'en voyoit point aux environs de la dernière; mais le paysan nous dit que l'excessive sécheresse de l'été précédent avoit tari une source qui n'étoit pas loin de-là. Il ajouta de plus, que tout le terrain avoit été brûlé, & que l'incendie n'avoit cessé qu'en Décembre; que le gazon, ou la tourbe qui couvre ce terrain, avoit entretenu le feu; qu'enfin après tout cet incendie avoit fait quelque bien au pays, puisqu'un grand nombre de marais, situés au pied des montagnes, avoient été entièrement desséchés.

Le défaut de neige ralentissant beaucoup la marche des traîneaux qui portoient nos équipages, nous ne parvînmes que le 11 à *Kokorina*, simowje située fort agréablement sur une hauteur. Près de cette habitation à la distance d'un werste, coule une grosse source, qui, dans l'été, prend la forme d'un ruisseau, & dont l'eau est excellente. Depuis que nous avons dépassé *Mansjurka*, les *Burètes* ou *Bratskis* nous avoient fourni des chevaux, mais ils étoient si mauvais, que notre voyage alloit fort lentement. Cependant nous arrivâmes le même jour au soir à *Ust-Ordinskoje Simowje*, où nous ne trouvâmes pas un seul cheval de relais. Cette habitation est située sur la *Kuda*, où se jette près de-là le ruisseau d'*Orda*. L'eau de la rivière & celle du ruisseau ont également l'odeur & le goût si mauvais, qu'elles ne sont presque pas potables; ce qui provient de plusieurs petits ruisseaux salins qu'ils reçoivent. Mais comme il n'y a point dans le voisinage de meilleure eau que celle-ci, il faut, malgré soi, s'en contenter. La maison étoit alors occupée par un Suédois, natif de *Stockholm*, qui parloit bon Allemand. Après avoir fait une courte halte, nous poursuivîmes notre route par *Ojezkaja-Kudinskaja Sloboda*, où je trouvai *M. Muller*, qui étoit venu au-devant de nous. Nous ne partîmes de ce dernier endroit que le lendemain matin, & nous fûmes rendus à neuf heures à *Irkutzk*.

(k) Le *Lena*, en remontant vers sa source, se partage en trois divisions qui coulent, l'une au Septentrion, l'autre au Midi, & la troisième entre ces deux-là. Sur le bras septentrional, est un assez beau village ou bourg, appartenant au couvent de *Kirenga*, & appelé *Amginskaja-Sloboda*, ou bourg d'*Amga*. Le bras intermédiaire n'a

point de nom; il est regardé proprement comme la source du *Lena*. Le bras méridional est ce qu'on appelle la rivière de *Mansjurka*, qui tombe dans le fleuve à quinze werstes au-dessus de l'*Amga*. Ce sont-là les trois moyennes rivières dont se forme le *Lena*, qui devient ensuite un fleuve si considérable & qui parcourt tant de pays.

M. GMELIN, dans le récit de ce voyage que nous avons beaucoup abrégé, fait, à l'occasion d'un exilé, nommé Glasimow, qui avoit établi à Tajuoskaja une fabrique d'eau-de-vie, la remarque suivante. Ces sortes de gens, dit-il, sont quelquefois fortune dans leur exil. La plupart de ces exilés sont des gens ruinés & accablés de dettes à la charge de la couronne. Quand on les rélegue en Sibérie, on ne leur défend pas d'employer toute leur industrie pour pouvoir subsister, & quiconque a quelque sentiment d'honneur, trouve encore plus d'occasion en Sibérie qu'en Russie de vivre honnêtement & de rétablir ses affaires; en sorte que, pour quelques-uns, pour ceux qui ont l'amour du travail, cette contrée devient une terre de promesse.

QUAND M. Gmelin passa à Ust-Kutzkoi-Ostrog, les habitans lui apprirent, comme une nouveauté, que les geais avoient hiverné chez eux. Cependant ces oiseaux, quoiqu'ennemis du grand froid, se risquent jusqu'au-delà du 59^e. degré de latitude septentrionale; & si l'on n'en voit point, ni à une certaine hauteur du Lena, ni dans le district de Mangaséa, ni dans toute l'étendue comprise entre Ust-Kutzk jusqu'à l'océan oriental, près d'Ochotzk, ni le long de la mer glaciale jusqu'au-delà du promontoire de Tschuktchi, on en retrouve à Kamtschatka; ce qui permet de douter que ce soit toujours le degré du froid qui les écarte, ou la température de l'air qui les invite à séjourner dans un canton plutôt que dans un autre.

J'ARRIVAI malade à Irkutsk. Nous avons essuyé dans la route depuis Kirenga des tems horribles, & les frimats m'avoient pénétré le corps. J'en fus quitte heureusement pour un très-gros rhume, avec des douleurs d'oreilles & même un peu de surdité; ce qui fut l'affaire d'un petit nombre de jours.

Séjour de M.
Gmelin à Ir-
kutsk.

LE Sous-Statthalter Bibikow, que nous trouvâmes à Irkutsk, étoit un très-galant homme & un homme d'esprit. Nous réunîmes, M. Muller & moi, nos sollicitations pour en obtenir les provisions nécessaires pour le voyage de Kamtschatka, que nous ne perdions point de vue. Mais il nous fit voir que les fournitures qu'il avoit à faire pour le détachement de la marine, le mettoient absolument hors d'état d'en faire pour nous. Les provisions que ces officiers exigeoient, étoient si énormes, qu'il n'étoit même guère possible de les transporter toutes pendant l'été. Enfin il nous fit clairement entendre, qu'il falloit d'abord servir la marine, & qu'après cela ses premiers soins seroient pour nous. Il nous fit pourtant espérer qu'on pourroit nous céder une partie des vivres exigés par le détachement de marine, si la livraison qui devoit se faire au printems sur l'Urac, étoit abondante. Ainsi par-là nous comprîmes que, si notre voyage avoit lieu, il tireroit beaucoup en longueur. C'étoit déjà la cinquième année que nous étions en route, & cependant nous ne voyions point d'apparence à parvenir sitôt au terme d'où nous pussions envisager directement notre retour. Il étoit donc naturel d'en conclure, qu'à compter de notre départ de Russie il s'écouleroit bien six ans avant que nous pussions atteindre ce terme; que notre séjour au Kamtschatka & notre retour consommeroient encore six autres années, & que nous aurions par conséquent beaucoup de peine à nous tirer de ces misérables pays; quoi qu'en nous faisant partir, on nous eût fait espérer que nous pourrions

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1738.

être de retour dans cinq ans. L'envie de voir beaucoup de choses nouvelles pour nous, nous avoit déterminés à entreprendre ce long & pénible voyage. Nous étions tous à peu près dans un âge à pouvoir en supporter les fatigues; notre utile curiosité n'étoit pas encore éteinte, & nos forces, ou du moins les miennes, subsistoient encore dans toute leur vigueur. Mais nous ne pouvions éviter beaucoup d'incommodités & d'inconvéniens inséparables d'un pareil voyage. Les plus petits inconvéniens trop multipliés font d'abord leur impression sur l'esprit, & ensuite sur le corps même qu'ils dérangent à la longue; mais ils operent plus promptement sur les uns, & plus lentement sur les autres. On ne pouvoit attribuer la cause de la maladie de M. Muller qu'à toutes ces incommodités, & surtout aux contradictions que nous avions souvent essuyées. J'étois apparemment moins sensible, puisqu'elles n'avoient pas fait autant d'impression sur moi; mais je ne pouvois pas calculer jusqu'où s'étendrait l'espece d'impassibilité dont j'avois joui jusqu'alors. Nous convinmes donc, M. Muller & moi, d'écrire au Sénat de Pétersbourg, pour solliciter notre retour. Dès le printems, j'avois prié l'Académie de m'envoyer un aide, parce que je ne pouvois suffire, pour le peu de tems que j'avois à rester dans chaque endroit, à observer & à décrire toutes les singularités dont je devois rendre compte; je savois que sur mes représentations on avoit fait choix du Sieur Steller, & que dès la fin de l'année 1737 il s'étoit mis en route pour me venir joindre. Je représentai dans ma requête que ce que j'avois à faire à Ochotzk & à Kamtschatka, pourroit être effectué par M. Krascheninikow qui y étoit déjà, & par M. Steller qui venant dans le pays avec des forces toutes nouvelles, pourroit, aussi bien que moi, passer jusque-là; qu'enfin il y avoit une infinité d'endroits de la Sibérie où je n'avois pas encore été, qui méritoient d'être vus & décrits. J'offrois en même tems, si l'on m'accordoit mon retour, de parcourir tous ces endroits & d'en écrire l'histoire naturelle. M. Muller pouvoit, sans doute, exposer les mêmes motifs; mais le plus puissant de tous pour lui étoit le dérangement de sa santé, que j'attestai de la maniere la plus authentique. Il avoit déjà ramassé de bons mémoires sur le Kamtschatka, & il pouvoit s'en promettre encore de M. Krascheninikow; aussi mettoit-il en question, si on ne pourroit pas y envoyer à sa place un représentant, pour traiter l'histoire politique du pays, comme il y en avoit un pour l'histoire naturelle? Nos requêtes partirent dans le mois de Mai; mais nous n'attendions pas sitôt la réponse.

Nos requêtes expédiées, nous ne pensâmes plus qu'à continuer nos observations. Les Bratskis, avec qui nous étions très-bien, devoient faire un grand sacrifice aux dieux, pour se procurer une bonne année; ils nous inviterent au repas qui accompagne cette fête, & ne voulant rien négliger, nous crûmes devoir nous y rendre. Nous partîmes le 25 Mai d'Irkutzk; & après avoir passé par les slobodes de *Kudins-kaja* & d'*Ojez-kaja*, nous arrivâmes à dix heures de la nuit à *Kammennoi-Kapsal*, où nous trouvâmes plusieurs jurttes de Bratskis.

LA fête commença le lendemain dès le lever du soleil. On avoit planté un rang de bouleaux, dans l'étendue d'environ deux orgies, le long du Kuda. Derrière ces arbres étoient trois Bratskis, dont l'un à genou tenoit dans sa

main une branche de bouleau tournée vers le soleil levant, & marmottoit continuellement assez haut. On nous dit qu'il invoquoit les dieux. Les deux autres qui étoient debout, tenoient chacun une jatte de bois remplie d'une boisson composée de parties égales de lait de jument aigri, & d'eau-de-vie distillée du même lait. Ils jetterent par trois fois leurs jattes en l'air; après quoi l'on nous dit, que leur dieu principal s'étoit rendu aux instances du prêtre, avoit passé le ruisseau, & s'étoit présenté à eux, qu'ils avoient été au-devant de lui, qu'il avoit paru content de leur offrande, & qu'il s'en étoit retourné. Nous vîmes ensuite immoler un mouton, qui fut bientôt dépecé, cuit & dévoré par les assistans. La fête finit par des danses que les femmes formerent entr'elles, & par une espece de lutte que firent les hommes. Tout fut fini vers les quatre heures après-midi; mais comme nous avions promis aux Bratskis de passer deux nuits avec eux, nous leur tinmes parole. Pour nous amuser, ils firent venir un sorcier, qui ne nous fit voir autre chose que ce que nous avions déjà vu plusieurs fois.

Le 27 au matin, après avoir remercié les Bratskis qui, sans se douter de notre ennui chez eux, croyoient nous avoir bien divertis, nous prîmes congé d'eux. Nous traversâmes les mêmes villages par lesquels nous étions venus, & nous arrivâmes à Irkutsk vers les six heures du soir. Nous y reprîmes nos occupations ordinaires, & les environs de cette ville m'offrirent abondamment de quoi herboriser ou faire d'autres observations. Le 25 Juin, je fis encore, avec M. Muller, un petit voyage. Nous passâmes l'Angara; nous descendîmes cette riviere, en traversant le village de *Schilkina*, jusqu'à un de ses bras qui est desséché, sur lequel est une maison appartenante au couvent des moines de Wordnesensk d'Irkutsk, & nous y arrivâmes par un herbage admirable. De-là nous continuâmes notre route par un très-mauvais chemin, & presque toujours par des bois. Vers les onze heures de la nuit, nous atteignîmes encore une autre maison de ce couvent, située sur la riviere de Kitoi, où nous attendîmes le jour. Dès qu'il parut, le lendemain 26, nous passâmes la Kitoi, que nous suivîmes pendant quelques verstes, & nous arrivâmes chez une tribu de Bratskis, qui célébroient une fête pareille à celle que nous venions de voir.

Nous y fîmes très-bien reçus; mais nous nous y arrêtâmes peu; nous voulûmes revoir les fabriques de drap & de fer, situées sur le ruisseau de Telma, dans le voisinage, & les Bratskis nous fournirent des chevaux pour cette promenade. Mais à peine étions-nous montés à cheval, que celui de M. Muller s'étant cabré, le renversa sous lui. La cause de cet accident fut la bride à branche dont il se servoit, & à laquelle les chevaux des Bratskis ne sont pas accoutumés. Cet accident n'interrompit point notre voyage. Après avoir visité mon collègue, n'ayant pu découvrir ni dislocation, ni fracture, & n'y ayant nulle trace de sang, je le fis mettre dans la voiture qui nous avoit amenés, & je l'accompagnai à cheval. Notre chemin alloit le long de la grande route, qui conduit à Krasnojarsk. Nous passâmes devant un beau champ, cultivé par un Buræte qui avoit embrassé la religion grecque, & qui étoit très-content de son état; ensuite par des bois. Nous arrivâmes à sept heures à la forge de fer, dont il est parlé page 256, & le premier soir qui

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1738.

m'occupa, quand nous y fûmes rendus, ce fut de faire préparer un bain pour M. Muller, qui ressentoit de grandes douleurs, surtout dans les reins où il paroissoit un peu d'enflure. Aussitôt que le bain fut chaud, il y entra, & la forte transpiration qu'il lui procura, le tira d'affaire.

ON compte d'Irkutzk jusqu'à cette sonderie soixante werstes. Le ruisseau de *Telma* est le seul de tous ceux de ce canton & même des rivières, qui ne se gele pas dans l'hiver: il est par conséquent très-propre pour tous les ouvrages hydrauliques qu'on pourroit y construire. On étoit depuis longtems dans l'usage de fondre la Mine de fer à *Baschmakowa*, village voisin, & de se servir de fourneaux portatifs. Lorsqu'on résolut de faire des fontes plus considérables pour l'expédition de Kamtschatka, ce ruisseau parut le plus convenable pour la construction d'une fonderie. On y éleva d'abord une digue & quelques maisons. La forge étant presque achevée, la mine de fer dégénéra; celle du Lena fut trouvée meilleure & plus facile à exploiter, & des ordres du college des mines firent abandonner les ouvrages du *Telma*. Cependant les frais de la nouvelle construction étant faits, au lieu de fonderie, on y établit deux moulins, l'un près des maisons, l'autre plus haut, dont le produit a, dit-on, dédommagé de la plus grande partie des frais qu'avoit coûté cette construction. Depuis 1737, quatre habitans d'Irkutzk étant allés à Moscou, ont obtenu de la Prikase Sibérienne, moyennant quinze cents roubles, la propriété de ces ouvrages, avec la liberté d'y établir une fabrique de draps. C'est pour cela qu'on y construisoit alors un troisième moulin. Comme il plut toute la nuit & toute la matinée du lendemain, nous fûmes obligés de nous arrêter tout ce tems dans cette fabrique.

Inauguration
d'un cheval
chez les
Bratskis.

DÈS que la pluie eut cessé, nous retournâmes chez les Bratskis, dont nous n'avions pas pris congé. Ils nous avoient promis la veille de faire l'*inauguration d'un cheval*, pour que nous vissions cette cérémonie, & ils nous attendoient avec impatience. Selon leur rite, cette inauguration ou consécration, pour être efficace, doit se faire avant-midi, & il étoit déjà cinq heures: mais tel est parmi eux le pouvoir de la foi sur l'esprit du peuple, qu'il suffisoit que le prêtre dit hautement qu'il n'étoit pas encore midi, pour qu'on le crût sans chicanner. C'étoit un cheval blanc, couleur déjà consacrée par la religion, qu'il s'agissoit d'inaugurer. Le prêtre, après avoir préféré quelques paroles sur le cheval qu'un homme tenoit, lui donna un petit coup, en signe de la liberté qu'on lui rendoit, & on le laissa courir. Il faut que ce cheval n'ait jamais été monté dans sa vie, & en vertu de sa consécration, il jouit d'un sort assez heureux; mais à la mort du maître qui l'a fait inaugurer, il sert de victime aux dieux, & de régal aux Bratskis qui finissent par le manger. Nous passâmes le Kitoi de jour; la pluie qui avoit entraîné les ponts, avoit rendu les chemins si mauvais, que nous n'arrivâmes que fort tard à *Schikhina*, & que nous passâmes la nuit à *Archireiskoi-Dworez*. Le 28 avant-midi, nous fûmes de retour à Irkutzk.

AVANT ce petit voyage, nous avons de nouveau sollicité le Sous-Statthalter de pourvoir à notre approvisionnement pour le Kamtschatka, & de déclarer par écrit sur quoi nous pouvions compter. Nous trouvâmes, à notre retour, cette déclaration en bonne forme. Elle portoit que la chancel-

terie d'Irkutzk ne voyoit aucun moyen de faire de plus d'un an cette fourniture; qu'en supposant même que toutes choses allaissent à son gré, elle ne pouvoit nous donner aucune assurance d'être en état de partir avant deux ans; qu'elle nous conseilloit donc en attendant qu'elle pût effectuer ce qu'elle desiroit, de nous transporter dans les endroits où nous n'avions pas encore été, ou dans ceux que le tems ne nous avoit pas permis de bien observer. Les raisons de la chancellerie étoient sans réplique, & suffisoient pour nous justifier à l'égard de nos supérieurs des délais de notre grand voyage. Il ne s'agissoit que de décider où nous irions pour employer utilement tout ce tems-là. Tous les cantons de l'Angara & du Tunguska au-dessous d'Irkutzk, & celui de Jeniseï m'étoient inconnus, par rapport à l'histoire naturelle; il manquoit de même à M. Muller beaucoup de notions historiques de ces mêmes contrées, & il espéroit en tirer beaucoup des Bratskis que nous verrions en les parcourant. Ces bonnes gens pouvoient nous apprendre ce que le peu de séjour que nous avions fait avec eux, leur avoit fait oublier, ou ce que le peu de confiance qu'ils avoient eu d'abord pour nous, les avoit engagés à nous cacher. Ainsi nous fûmes bientôt d'accord sur notre plan. Nous résolûmes d'employer l'automne à voyager par eau dans les pays dont la connoissance nous paroissoit nécessaire, & nous demandâmes à la chancellerie trois doschtschennikes pour nous & pour nos équipages, avec un nombre suffisant de travailleurs. Nous voulions aborder à Jeniseïsk, & passer l'hiver dans cette ville, afin d'être à portée & prêts au printems, pour accélérer notre voyage, au cas que l'affaire de l'approvisionnement prit une autre tournure.

PENDANT mon séjour à Irkutzk, je fus curieux de m'instruire plus particulièrement de la nature & du prix des marchandises provenant de la Chine, qui sont l'objet du commerce des Chinois avec les Russes en Sibérie. Ces marchandises, dont une partie est détaillée à la page 214, consistent principalement en étoffes de soie, fil & coton de toute espèce, d'une ou de plusieurs couleurs simples ou mêlées, fines ou communes; en tabac jaune & noir, sucre blanc & noir en poudre, perles rondes & demi-perles, peaux de tigres & de pantheres, rhubarbe, cuivre blanc, or, argent, biere, neuf especes de thé différentes, pipes de laiton, vergetes, rubans, corail de diverses couleurs, éventails, balances, rideaux, bouffoles, ferrures, vermicelli, confitures, tasses de coco pour l'eau-de-vie, plats de coco & vernissés, soucoupes vernissées & rouges, petits plats incrustés de nacre de perle, petits plats à jour, theyeres d'argent, theyeres de cuivre doré, almanachs Chinois, &c. (1).

LES Chinois font avec la moëlle d'un certain roseau des fleurs artificielles, que les Russes nomment improprement *fleurs de papier*. Leurs vermicelli ressemblent à ceux d'Espagne pour la finesse. Leurs dragées & leurs confitures sont frites de sucre pur & de graine de pavot. Ils portent encore en Sibérie des *abaques* ou machines arithmétiques, toutes semblables à celles des

(1) L'original Allemand, Tome III, depuis la page 38, jusqu'à la page 51 inclusivement, contient un second tarif des marchandises de la Chine, avec les prix tels qu'ils étoient établis en 1738 sur les frontières Russes & Chinoises, & leurs noms Russes, Allemands, Mungales & Chinois.

VOYAGE EN Sibérie. 1738. Russes. Leurs balances sont de simples leviers, qui ont un point d'appui mobile, *hypomochlium*.

Le *tarafun* qu'ils exportent encore, est une boisson qui fermente, & que les Russes comparent au vin. Je l'ai désignée sous le nom général de *biere*, parce qu'elle n'est pas faite avec des raisins. Le *tarafun* a en effet la couleur de vin; il cause même une forte ivresse, lorsqu'on en boit beaucoup, & quelques verres suffisent pour enivrer quelqu'un qui n'est pas accoutumé d'en boire. J'ai trouvé cette boisson fort désagréable, ce qui peut provenir de la mal-propreté des vaisseaux, dans lesquels on la fait; car l'eau-de-vie de la Chine, qui ne manque pourtant pas de force, a une assez mauvaise odeur. Il paroît que la mal-propreté est aussi naturelle aux Chinois, malgré leur politesse, qu'à toutes les nations payennes. Au reste, tous les Chinois, sans en excepter les femmes, souffrent aisément & même aiment beaucoup d'odeurs insupportables à la plupart des Européens (m).

Voici comment les Chinois font le *tarafun*. J'en tiens la composition d'un prêtre Russe, qui avoit été dans la Chine avec une caravane marchande, & qui s'étoit fort appliqué à connoître les usages & la maniere de vivre de cette nation. On prend de l'orge ou du froment dont on fait de la drêche, & on la fait moudre grossièrement. On la met dans un vase, où on la remue avec un peu d'eau chaude pour l'humecter seulement, & on la couvre. On fait ensuite bouillir de l'eau; on en verse un peu sur la drêche qu'on écrase alors en la remuant, afin qu'il ne reste point de grumeleaux, & qu'elle soit bien imbibée, & l'on couvre encore le vase. On continue de cette maniere à verser de l'eau bouillante, à remuer & à broyer la drêche, jusqu'à ce que l'eau en ait suffisamment pris la teinture & soit même un peu visqueuse, comme l'est la troisième eau qu'on tire de la drêche en brassant de la biere. On laisse refroidir tout, & on le transfère dans un vaisseau plus étroit: on y ajoute un peu de houblon, pressé dans des moules faits à peu près comme nos briques. On ferme exactement le vase, & on l'enterre. On laisse ainsi tout fermenter ensemble; & comme le houblon de la Chine, par sa pression dans les moules, est déjà bien disposé à fermenter, on n'a pas besoin d'y mettre un levain particulier. Aussitôt que ce mélange entre en fermentation, on y regarde de tems en tems pour voir quand elle sera finie; ce que l'affaïssement de la matiere fait connoître. La fermentation étant jugée suffisante, on verse tout cela dans des sacs de grosse toile, dont l'ouverture est liée bien ferme. On en fait sortir la liqueur sous la presse, & on la met sur le champ dans un baril, qui est gardé dans la cave bien bouché avec un bondon. On voit par cette description que le *tarafun* est une sorte de biere, qui étant bien faite & dans des vases propres, pourroit être aussi bonne & d'aussi bon goût que la double biere de Suede, ou la biere forte d'Angleterre.

L'EAU-DE-VIE des Chinois se fait ainsi. On prend de la drêche d'avoine ou d'orge, ou parties égales de l'une & de l'autre. Cette drêche est moulue encore plus grosse que pour le *tarafun*, puis jetée dans un vase où on la remue

(m) M. Gmelin cite à ce sujet un ouvrage de M. Rieger, ancien médecin de Russie, intitulé: *Lexicon rerum naturalium & arte factarum*, art. *Ambra*, p. 471.

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1738.

meue peu à peu, & couverte avec soin. Pendant qu'elle repose, on fait bouillir du houblon dans une petite quantité d'eau, pour qu'il reste épais. Quand le houblon est cuit, on y mêle une forte dose de bon levain, & on laisse refroidir le tout. Cette matiere étant réduite à peu près au même degré de chaleur que celui de la drêche infusée, on les mêle ensemble; on transvase ce mélange dans un autre vaisseau qu'on enterre encore après l'avoir bien bouché, & on le laisse ainsi fermenter. Plus il s'aigrit, plus on en tire de liqueur spiritueuse. Pendant cette fermentation, on prépare le fourneau destiné à la distillation de l'eau-de-vie, & on y ajuste une grande chaudiere, mais peu profonde, de fer fondu ou forgé. Quand la matiere a fermenté le tems qu'il faut, on remplit entierement d'eau cette chaudiere, & l'on fait au-dessous un grand feu. Dès que l'eau commence à bouillir, on met sur la chaudiere une grille de fer, sur cette grille une grille de bois plus étroite, & sur celle-ci un cylindre aussi de bois, encore plus étroit. On étend la drêche par couche dans le cylindre sur ces grilles, mais on n'en met à la fois qu'une certaine mesure, & on l'y laisse un peu de tems, pour que la vapeur de l'eau qui bout dans le chauderon, la pénétre. Aussitôt que la vapeur aqueuse a pénétré une premiere couche, on en met une autre de la même épaisseur; & l'on continue ainsi jusqu'à ce que le cylindre soit rempli. Ensuite on y met un couvercle qui ferme bien, & on le bouche hermétiquement. A ce couvercle est adapté un tuyau de cuivre, sous lequel on met un baquet de moyenne grandeur avec de l'eau froide, où l'on jette même de la glace. On pose dans cette eau froide un vase d'étain, qui sert de récipient à l'eau-de-vie qui distille par le tuyau du cylindre. Pendant toute l'opération, le feu du fourneau est réglé de maniere que l'eau bout toujours à petits bouillons, ce qui fait épaisir l'eau-de-vie. Lorsqu'elle commence à entraîner trop de slegme, on ôte le feu du fourneau; on ouvre le cylindre distillatoire, on en retire la drêche distillée, & l'on y en met de nouvelle que l'on distille de la même maniere, jusqu'à ce qu'on ait tiré l'eau-de-vie de toute la drêche fermentée (n).

Les trois bâtimens que nous avons demandés à la chancellerie d'Irkutzk furent prêts à la fin de juillet, & munis de tous les ustensiles nécessaires. On nous avoit accordé pour chaque bâtiment seize travailleurs, outre deux hommes pour le gouvernail, & pour les trois bâtimens ensemble deux pilotes-côtiers. Il n'est pas difficile à Irkutzk de rassembler de ces travailleurs. On n'a qu'à faire une visite dans les marchés, & demander à la plupart des gens qui s'y trouvent leurs passeports, il y en aura toujours quelques-uns qui n'en auront point. Or, par un réglemeut fait pour tout l'empire de Russie, per-

(n) M. Gmelin s'étend beaucoup sur les différentes manieres de distiller l'eau-de-vie de grain, & préfere avec raison, pour la boisson usuelle indispensable dans le Nord, l'eau-de-vie un peu foible à la plus forte. Il observe à cette occasion, que l'usage de la dernière est entierement contraire à la digestion. „ Les fibres de l'esto-

„ mac, dit-il, s'endurcissent, & perdent
„ leur ressort. La plus grande partie de la
„ nourriture passe sans être digérée, & l'on
„ perd insensiblement l'appétit. On a, au
„ contraire, une soif perpétuelle, parce que,
„ par la dureté des tuniques intérieures de
„ l'estomac, il s'y fait peu de sécrétion des
„ fluides.”

XXIV. Part.

Y y

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1738.

sonne ne peut voyager sans passeport. Tous ceux qu'on trouve sans en avoir, doivent être arrêtés & renvoyés à l'endroit d'où ils sont venus. Il se trouvoit donc assez de gens échappés de la province de Tobolsk ou de celle de Jeniseisk, & qui, par cette occasion, pouvoient retourner dans leur pays, sans qu'il leur en coûtât rien. Nous fîmes la répartition de nos bâtimens de cette maniere; M. Muller en occupa un, moi un autre avec les étudiants, & nous donnâmes le troisieme aux deslinateurs & à l'apprentif géographe.

LE dernier jour de Juillet, nous nous rendîmes tous chacun à notre bord; mais nous restâmes jusqu'au lendemain devant la ville, parce que les travailleurs n'avoient pas encore fait toutes leurs provisions de vivres. Le 2 Août, jour fixé pour notre départ, nous eûmes bien de la peine à les rassembler, & nous ne pûmes partir que vers le midi. Plusieurs d'entr'eux étoient ivres, & se mirent aussitôt à dormir, sans qu'on pût les réveiller en partant. Nous avions à peine marché pendant l'espace d'une heure, qu'il se trouva sur mon bâtiment un de ces travailleurs mort. Ses camarades me dirent, qu'il étoit arrivé fort ivre, & qu'il n'avoit pas vomi; mais qu'il ne s'étoit plaint de rien & qu'il ne devoit pas être mort depuis longtems. Je le fis secouer fortement, je lui ouvris une veine à chaque bras; mais il ne vint point de sang, & je ne lui trouvai aucun signe de vie. On vouloit l'enterrer le même soir, selon l'usage du pays; je m'y opposai, & le lendemain je le fis inhumer près de la manufacture des draps du Telma, où nous étions arrivés la nuit.

LE 3, vers neuf heures du matin, nous passâmes entre deux îles; l'une où est un village, avec une église; l'autre, où sont des salines, dont l'une appartenoit à une veuve d'Irkutzk, appelée Piwowaricha, l'autre au couvent de Wofnefensk de la même ville. On y fait tous les ans assez de sel, pour que le district d'Irkutzk n'ait pas besoin de sel étranger. Dans un bras de la riviere, qui coule près de la saline du couvent, on voit en quelques endroits des sources de sel pénétrer l'eau douce, & j'en remarquai une qui sortoit d'un rocher situé dans la riviere. Le lendemain, nous arrivâmes avant le jour à *Idinskoi-Ostrog*, où nous nous arrêtâmes un peu, pour trouver quelqu'un qui pût nous conduire aux mines de fer de ce canton. Nous en partîmes le 4, & nous avançâmes jusqu'aux jurtes des Bratskis, situées sur la rive gauche, exactement vis-à-vis la *Kasafschaja-Sloboda*, qui est sur la rive droite, mais qu'on ne peut voir par rapport à quantité d'îles qui la masquent. J'y pris des chevaux, & je fis arrêter mon bâtiment. M. Muller, avec le sien, s'avança jusqu'à *Balaganskoi-Ostrog*. Après avoir passé plusieurs districts montagneux, en partie couverts de bois, en partie tout nuds, je parvins aux mines qui sont à sept werstes dans les terres. Elles se trouvent sur deux montagnes, situées fort près l'une de l'autre. On fait descendre des paysans dans ces mines avec des cordes, & le fort des travaux se fait dans l'automne, quand la moisson est passée. On n'avoit pas osé jusqu'alors pousser les travaux bien loin, parce qu'on craignoit que la montagne ne croulât. Près des deux mines, on a construit des cabanes & des fourneaux, où l'on fond des masses de deux puds à deux puds & demi.

J'EUS bientôt tout vu, & je vins rejoindre mon bâtiment que je fis partir

aussitôt, enforte que j'arrivai vers le soir sans aucun obstacle devant Balagansk, où je trouvai M. Muller qui m'y avoit devancé. Nous fîmes ici quelques dispositions pour la suite de notre voyage, & nous y restâmes jusqu'au 6, que nous nous rendîmes aux jurtes des Bratskis, situées à six werstes au-dessous de l'ostrog & de la riviere d'Ungar.

Nous vîmes encore beaucoup de prétendus sortilèges, ou plutôt de prestiges assez grossiers, qui ne valent pas à beaucoup près nos tours de gibeciere.

Le 7, on nous fit assister au Tailga, fête que les Bratskis célèbrent en l'honneur de leurs dieux, & qui finit par un grand festin. Le sacrifice qui s'y fait, est de huit moutons & d'un poulain.

Comme les Bratskis de ce canton ont de toutes sortes de bestiaux, nous desirions leur voir apprêter un mets fort en vogue au-delà du lac Baikal, & qui consiste à faire rôtir la chair d'un animal dans sa propre peau. Ils n'en avoient aucune connoissance; mais notre interprete qui avoit vécu avec les habitans d'au-delà du lac, offrit de nous régaler au moins de l'apprêt de ce plat de rôt, & d'en être le cuisinier. Il prit pour cet effet un chevreau, lui tordit le col à différentes reprises jusqu'à ce qu'il fût mort, & l'habilla, sans endommager la peau, en commençant par les pattes de derriere. Pour donner plus de consistance à cette peau, il y laissa partout un peu de chair. Ensuite il coupa par petits morceaux la chair & les os de l'animal, & mit à part les entrailles, ainsi que l'os de la poitrine. Pendant cette opération, on avoit mis chauffer des cailloux dans le feu, sans les faire rougir. On tint après cela la peau suspendue, la tête, qui y tenoit, en-bas; on y fit entrer un gros caillou froid, & on lia la peau du côté de la tête fort serrée contre ce caillou, pour que la chaleur ne pût pénétrer dans cette partie. On versa dans la même peau une quantité d'eau suffisante, puis alternativement des cailloux chauds & de la chair crüe, jusqu'à ce que la peau fût plus d'à moitié remplie. Cette peau fut après cela cousue ou lacée par derriere, & l'on se mit à la tirailler, à la tordre; mais elle fut brûlée & percée dans un endroit par une pierre trop chaude, ce qui ne seroit point arrivé, si le cuisinier eût laissé plus de chair à la peau, comme il le reconnut lui-même. On boucha le trou comme on put avec quelques pierres; on continua de tirailler la peau, jusqu'à ce que le poil commençât à jaunir & à se détacher, & la viande fut bientôt cuite, mais sans explosion; car, suivant ce cuisinier, si la peau n'eût pas été trouée, on auroit entendu un grand coup, qui est le signal de la parfaite cuisson. On arracha le poil de la peau; on l'ouvrit, & on y trouva la viande, partie bouillie, partie rôtie, nageant dans une sausse ample & fort grasse. Toute cette viande cuite & rôtie, avec la sausse & la peau, fut mangée très-vite, & l'on jeta la tête.

Après avoir quitté les Bratskis, le même jour, 7 du mois, nous continuâmes à marcher, & nous arrivâmes le 9 pendant la nuit à *Bratskoï Ostrog*, où nous séjournâmes pour y faire cuire du pain.

On tenoit dans les prisons du lieu environ cinquante Bratskis & Tunguses, qui avoient médité de faire un coup de main contre cet ostrog & contre les villages situés sur l'Angara. On nous dit qu'on avoit trouvé chez eux plus d'armes à feu & de poudre qu'il ne leur est permis d'en avoir; que le com-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1738.

Cataractes de
l'Angara.

Plante qui
enivre.

plot avoit été découvert par un jeune Bratski nouvellement baptisé; que les Bratskis & les Tunguses, dépendans de l'ostrog même, étoient les auteurs du complot, & qu'ils s'étoient réunis avec les Bratskis d'*Udinsk* & les Tunguses d'*Ilinsk*. Deux des chefs, qui étoient dans le même cachot, s'y étoient étranglés l'un après l'autre, avec une espee de sangle, qui leur servoit de ceinture.

NOUS restâmes tranquilles pendant toute la journée du 10, & nous partîmes le 11 vers midi. Chaque bâtiment reçut ici son pilote-côtier pour le passage des cataractes de l'Angara. On eut surtout l'attention de bien fermer tous les endroits par où l'eau pouvoit entrer dans les bateaux, & de boucher toutes les jointures d'étoupes pour l'empêcher d'y pénétrer. On débarassa les ponts, afin de laisser aux travailleurs de la place pour agir librement, & l'on mit quatre hommes à chaque gouvernail. Quand nous commençâmes à marcher, le mouvement de l'eau étoit si lent, que l'Angara ressembloit à un lac. Nous tenions la droite de la riviere; au bout de quatre werstes, nous atteignîmes la premiere cataracte que nous descendîmes heureusement.

TANT que nous fîmes sur la cataracte, huit hommes ne cessèrent de ramer. Le pilote étoit à l'avant du bateau; & comme le bruit des eaux empêchoit d'entendre sa voix, il tenoit à la main un mouchoir, avec lequel il donnoit les signaux convenus à ceux qui étoient attachés aux gouvernails, pour indiquer celui qu'il falloit pousser. Le lit de la riviere est couvert à ce passage, dans l'étendue d'un werste, de pierres de roc, & nous passâmes entre ces pierres.

LES premiers Cosaques qui monterent la riviere en venant de Jeniseisk, trouverent près de ces cataractes une plante qu'ils prirent pour la pulmonaire, & qui lui ressembloit en effet, tant par les feuilles que par les fleurs. Ils en mêlèrent les feuilles & la racine avec d'autres herbes qu'ils faisoient cuire pour les manger, & se trouverent tellement ivres ou étourdis, qu'ils ne savoient plus ce qu'ils faisoient. Etant revenus dans leur état naturel, ils donnerent à l'une de ces cataractes le nom de *cataracte enivrante*, *pianoi-porog*; & comme, après une forte ivresse, on sent quelque mal à la racine des cheveux, ils nommerent l'autre *pochmelnoi-porog*, ou *cataracte de la douleur aux cheveux*.

J'AI découvert cette curieuse plante, qu'aucun botaniste n'avoit connue avant moi: c'est l'*hyoscyame* de Linnæus (o). Lorsqu'on en a fait infuser les feuilles ou la racine coupée par petits morceaux dans de la biere, ou qu'on les a laissées fermenter avec cette liqueur dans le tems de sa fermentation, un seul verre de cette boisson est capable de rendre un homme absolument fou. Il parle continuellement sans savoir ce qu'il dit; il est privé de tous ses sens, ou du moins ses sens sont si troublés, que tout change de nature à ses yeux, qui semblent être devenus microscopiques. Il prendra, par exemple, une paille pour une poutre énorme; une goutte d'eau, pour une riviere, & ainsi du reste. Partout où il marche, il s' imagine rencontrer des obstacles insur-

(o) *Hyoscyamus foliis ovatis integerrimis, calicibus inflatis subglobosis.* Hort. Upsal. 47: 2.

moutables. Il se forme à chaque instant les plus terribles représentations d'une mort inévitable & prochaine. Les habitans du canton se servent souvent de cette plante, pour se jouer des tours les uns aux autres, & les négocians Russes en emportent, parce que c'est, à ce qu'ils prétendent, un remède souverain contre les hémorrhoides fluentes & contre l'urine de sang; ce que je n'ai pas vérifié.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1738.

AU-DESSOUS de la première cataracte, au passage de *Padunskoi-Byk* (p), l'eau fait un bruit effrayant, mais il n'y a point de danger. A douze werstes au-dessous du Byk, nous arrivâmes au village de *Padunskaja*, situé sur la rive gauche; il fallut y décharger les bâtimens pour descendre la cataracte de Padun, & transporter tous nos bagages par terre jusqu'à *Padunskoi-Muis*, situé à cinq werstes plus bas. Dès le soir, nous fîmes donc enlever de nos bâtimens tous nos ustensiles qui furent chargés sur des charrettes. M. Muller & moi nous campâmes pendant la nuit sous des tentes que nous avions fait dresser près du village, afin qu'on pût faire approcher les bâtimens de la cataracte. Les peintres, les étudiants, & le reste de la troupe, eurent envie de voir de près la cataracte de Padun; ils restèrent pour cet effet sur les bâtimens, & descendirent dès le même soir. Ils gagnèrent à force de rames l'île d'*Iutei*, le long de laquelle il fallut tirer les bateaux contre le courant pendant trois werstes. De-là ils gagnèrent, en ramant toujours, une autre île vers la droite de l'Angara, & ils y passèrent la nuit.

LE 12 de grand matin, nous fîmes partir nos bagages pour *Padunskoi-Muis*, & nous suivîmes à pied: nous y trouvâmes nos bâtimens qui tous trois avoient très-bien descendu la cataracte, sans avoir souffert le moindre dommage. La cataracte de Padun est composée de trois chûtes, appelées *marches* par les Russes, & la plus haute est celle du milieu. Elle s'étend la longueur d'un werste, & sa hauteur est de près de trois orgies: c'est la plus grande de l'Angara, & la plus effrayante de toutes, parce que l'eau y écume le plus; mais avec la précaution qu'on a de décharger les bâtimens, elle n'est pas fort dangereuse. Quelquefois les bâtimens y sont arrêtés, mais ils n'en souffrent aucun dommage, parce que tous les rochers sont unis & sans pointes, & qu'on se débarrasse aisément avec un levier; ce qui se fait de cette manière. Lorsqu'un bâtiment est arrêté, on descend dans l'eau un madrier derrière & tout près du bâtiment; on y fait plusieurs entailles; on l'arrête, autant qu'on peut, perpendiculairement au fond de la rivière, & on l'attache par en-haut avec un cordage à l'avant du bateau. On passe ensuite, précisément au-dessus de l'endroit où il se trouve arrêté, par une des courbes qui montent des deux côtés de la quille, un gros cable, dont on noue les deux bouts ensemble. Ce qui sert de levier, est une poutre parallèle au bâtiment, qu'on assujettit par le moyen d'un autre cable contre la poutre perpendiculaire & dans une de ses entailles. L'autre bout du levier passe par les cable qui traverse, comme on l'a dit, une des courbes du bâtiment: ce qui fait qu'au-

(p) Ce qu'on appelle *Byk*, n'est autre chose qu'un rocher attaché au rivage, & qui s'étendant plus ou moins, entre dans la rivière, où, par sa faille, il rend l'eau dans les environs plus rapide.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1733.

lieu d'être exactement parallèle au bateau, sa position est un peu oblique. Or, en pesant sur le bout d'en-haut du levier, il faut que le bâtiment se leve, parce qu'il est, pour ainsi dire, suspendu au cable, dans lequel est passé l'autre bout. Si le bâtiment ne se détache pas dès la première secousse, on raccourcit un peu le cable qui forme le point d'appui du levier, ou l'on élève ce même cable à une entaille plus haute de la poutre perpendiculaire; ou enfin on raccourcit encore le cable auquel est suspendu le bateau.

LE lendemain matin, tous mes bagages & ustensiles ayant été rechargés dans les bâtimens, nous continuâmes notre route par eau. Quand nous fûmes arrivés près de la longue cataracte, *Dolgoi-Porog*, le nouveau pilote que nous avons pris, n'osa d'abord risquer de la descendre, parce que le vent étoit fort. Mais après nous être arrêtés quelque tems près du rivage, le vent s'étant un peu calmé, nous marchâmes & nous passâmes heureusement cette cataracte. Le soir, un brouillard fort épais, qui nous empêchoit de voir devant nous, nous obligea de nous arrêter près d'*Ust-Wecharewskaja*. Au coucher du soleil, nous fûmes témoins d'une chasse à l'ours. Nous vîmes un de ces animaux de belle taille, qui passoit la riviere à la nage. Nos chasseurs le poursuivirent dans une barque, & le tuèrent à coups de fusil.

LE 14, après avoir encore passé une cataracte, nous vîmes l'embouchure de la riviere d'Ilim. Depuis ce point jusqu'à l'endroit où cette riviere se rend dans le Jeniseï, elle ne porte plus chez les Russes le nom d'Angara, mais celui de Tunguska: elle change même de direction, & son cours, qui jusque-là avoit été du Sud au Nord, tourne ici de l'Est à l'Ouest.

LE 16, nous essayâmes un gros tems; nous n'arrivâmes que fort avant dans la nuit près de *Keschemskaja-Sloboda*, & la violence du vent qui continuoit toujours, nous obligea de nous y arrêter pendant toute la journée du 17. On compte dans ce village au moins vingt-quatre métairies, & l'on n'y manque point de vivres. La slobode est située sur l'embouchure d'un ruisseau, & le long de ses bords, à six werstes au-dessus de son embouchure, on tire de la terre un minéral dont on fait un fer admirable. La mine se trouve éparée en petits morceaux bruns, qui ne sont pas fort durs: elle est à la surface de la terre, & elle occupe rarement plus de deux orgies en quarré. Ici, nous vîmes arriver le soir deux bâtimens chargés de chanvre, & destinés pour la compagnie de Kamtschatka.

NOUS apprîmes encore au même endroit, qu'on continuoit toujours de rechercher les Tunguses, & de les transporter à Ilimsk comme des féditieux.

APRÈS avoir passé sans accident une autre cataracte, les deux Académiciens & leur suite atteignirent le premier village du territoire de Jeniseïsk. Dans tout le reste du trajet, jusqu'à la jonction de la Tunguska avec le Jeniseï, M. Gmelin remarque, entr'autres choses, le couvent de *Kaschinskoi*, où il n'y avoit que trois moines, avec un économe, dont le principal revenu provenoit d'une fonderie de fer, située sur un ruisseau voisin. La mine se trouvoit sur un jar ou rivage élevé, sous différentes formes, & quelquefois si ressemblante à du bois, tant, par la couleur que par d'autres apparences, qu'on auroit de la peine à l'en distinguer autrement que par la confrontation. La

nécessité de changer souvent de pilotes dans les passages difficiles qui se rencontrent sur la Tunguska, ralentissoit beaucoup leur marche. Cette riviere, outre les cataractes qui s'y trouvent, est encore semée de bas-fonds, ou de fonds pierreux, nommés dans le pays *schiwara*, & de rochers partie cachés, & partie sortant de l'eau. Il étoit donc indispensable d'avoir pour ces différens passages des pilotes de chaque endroit. Mais à la seule vue des dotshennikes, la plupart des pilotes se cachoient ou se faisoient attendre un tems infini. Le 20 du mois, qui étoit un dimanche, nos voyageurs étant à la vue de *Tschadobskaja*, voulurent prendre de nouveaux pilotes; mais, quoiqu'il y eût six métairies, ils ne trouverent pas un seul paysan chez lui, ils avoient tous pris la fuite. Les voyageurs crurent qu'en emmenant avec eux huit femmes du village, ils attireroient par ce moyen quelques hommes; mais il n'en parut aucun, & à quelque distance de là ils furent obligés de se débarrasser de ces femmes.

Ils passerent le 23 à la vue de la riviere de *Tassewo* & du ruisseau d'*Ussolka*, qui tous deux se jettent dans la Tunguska. Il y a sur ce ruisseau deux salines, dont l'une appartient au couvent de la Ste. Trinité de Mangaléa, & l'autre au couvent de St. Sauveur de Jeniseisk. Ces deux maisons fournissent tous les ans le sel qu'on y cuit, aux magasins de Jeniseisk, où il est transporté par l'*Ussolka*, la *Tassewo* & la Tunguska, dans des barques qui ont jusqu'à cinq cens puds de charge. M. Gmelin, à cette occasion, observe qu'il ne faut pas manquer le moment du transport, parce que si on le manque, on est obligé d'attendre la crûe des eaux dans l'*Ussolka*, avant de pouvoir faire partir la barque, ce qui fait quelquefois un retard d'une année entiere.

EN 1703, des Cosaques de cette province donnerent avis à Bogdan Danielowitsch Glebow, Waywode de Jeniseisk, qu'on trouvoit sur la Tunguska, dans les environs de la riviere de *Tassewo*, du tripoli & de l'émeri. Le tripoli n'est pas une rareté, puisqu'on en trouve presque par-tout, & en différens endroits de la Sibérie, particulièrement sur l'*Irtich* & sur l'*Ob*, & dans les montagnes des environs de *Jerawna*. Cependant c'est un avantage en tout pays de ne pas manquer de cette pierre, qui sert à polir divers ouvrages. Quant à l'émeri (sorte de mine de fer, dont plusieurs métiers font le même usage), comme il faut qu'on l'apporte en Sibérie de Moscoul, & que Moscoul le tire de Hollande, cette découverte n'est point à mépriser. Cependant M. Gmelin, après avoir essayé l'un & l'autre, a trouvé le tripoli fort bon, mais l'émeri trop mol.

LE 24, on passa la dernière cataracte de la Tunguska, au-dessous de laquelle une langue de terre étroite s'avance entre cette riviere & le Jeniseï. Les vagues n'y sont pas bien grosses, mais les rivages sont hérissés de rochers, & ont un air fort sauvage. Le courant est rapide, & le passage est principalement incommode en ce qu'il y a beaucoup de courbures, & que, dans certains endroits, il est resserré fort étroitement entre les rochers. Le même jour, on atteignit l'embouchure de la Tunguska dans le Jeniseï. Lorsqu'on examine ces deux rivieres à la fois, on croiroit que c'est le Jeniseï qui se jette dans la Tunguska, & non la Tunguska dans le Jeniseï. Dans l'ordre

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1738.

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1738. EN naturel, il paroît que ce sont les petites rivières qui vont toujours chercher les grandes, & qui en sont absorbées. Ici la Tunguska, avant sa jonction avec le Jeniféi, est plus grande que ne l'est ce fleuve avant de l'avoir reçue. Les peuples idolâtres du pays regardent l'Angara & la Tunguska comme une seule & même rivière; ils les confondent même encore avec le Jeniféi, depuis l'embouchure de la Tunguska jusqu'à la mer glaciale; mais le Jeniféi au dessus de cette embouchure porte chez eux le nom de *Kem*. C'est assez l'usage des Russes, de donner un troisième nom à deux fortes rivières qui se réunissent. Ainsi l'Ingoda & l'Onon forment la Schilka; la Schilka jointe à l'Argun forme l'Amur; & l'Angara, par sa jonction à l'Ilim, forme la Tunguska. Mais ils ne changent guère les noms des rivières, lorsqu'elles conservent constamment une certaine direction depuis leur source jusqu'à leur embouchure. L'Obi, le Jeniféi & le Lena vont du Sud au Nord: aussi l'Irtisch se jette-t-il dans l'Obi, & la Tunguska dans le Jeniféi, quoique ces deux rivières soient aussi grosses ou plus grosses que les fleuves mêmes qui les reçoivent.

Dès que les voyageurs furent entrés dans le Jeniféi, ils eurent des deux côtés de ce fleuve des champs vastes & des plaines immenses. Il nous sembloit, dit M. Gmelin, que sortant d'une caverne obscure, nous étions tout-à-coup transportés au plus grand jour. Nous eûmes d'abord quelque peine à nous accoutumer à ce grand air. Le même jour 24 au soir, il s'éleva tout à coup un vent violent suivi d'une pluie abondante qui dura longtems, en sorte que les bâtimens ne purent arriver que le lendemain 25 au matin devant Jenifeisk.

Arrivée & séjour à Jenifeisk.

IL y avoit près de quatre ans que les deux Académiciens avoient quitté cette ville; il falloit qu'on eût été content d'eux, puisqu'on les reçut avec beaucoup d'amitié. Ils furent cependant obligés de passer encore une nuit sur l'eau, en attendant qu'on eût préparé leurs logemens qu'ils allèrent occuper le 26. M. Gmelin passa l'automne à faire de continuuelles promenades, pour herboriser & chercher des plantes. Le colonel Cosaque, son ancien ami, étoit toujours infatigable, & quand il pouvoit trouver quelque chose de curieux, ou qu'il avoit fait quelques observations sur les effets de certaines plantes, il ne manquoit pas d'en faire part à M. Gmelin. Quoiqu'il eût plus de soixante ans, il l'accompagnoit souvent à la campagne, & marquoit un desir ardent de faire quelques découvertes dans l'histoire naturelle.

Ce colonel & quelques négocians de la ville faisoient toute la société des deux Académiciens. Le Sicur Chruschtschow, Waywode de Jenifeisk, étoit aussi fort sociable: c'étoit le même qui les avoit si bien accueillis à leur premier voyage. L'hiver qui fut long, les retint longtems dans cette ville; mais ils ne manquèrent pas d'occupations.

Dès que le froid commença, M. Gmelin fit connoissance avec des gens qui avoient vécu dans les cantons inférieurs du Jeniféi, principalement du côté de la mer, pour apprendre d'eux quelque chose sur l'histoire naturelle du pays. Ainsi ce qu'on en trouvera dans la suite de ce Journal, est d'après le récit de ces voyageurs Russes ou Sibériens.

Les bords de la mer, qui s'étendent depuis le rivage occidental du Jeniféi le long de la côte du Juratzk, sont élevés, sans être montagneux, & tout ce terrain

terrein n'est presque qu'argille & sable. La côte de Juratzk est celle qui court entre l'Obi & le Jeniféi. La mer tout le long de cette côte a beau-
 coup de bas-fonds. On y trouve quelquefois de très-grosses dents de va-
 ches marines, & il s'en est vu qui pesoient jusqu'à quinze livres chacune. La
 côte qui court à l'Est, est, au contraire, fort pierreuse; elle contient, comme
 on l'a dit, des couches de charbons de terre, & est bordée de monta-
 gnes, dont plusieurs sont toutes semblables à celles du Witim. Ces monta-
 gnes sont toutes fracturées ou felées, d'où il arrive souvent qu'elles s'écrou-
 lent & tombent dans la mer avec un bruit effroyable. A l'Est de *Retfchi-
 schnoje-Simowje*, sur la même côte, il y a dans les montagnes beaucoup de
stalactites, que l'auteur nomme *beurre de pierre*; elles sont blanches, & jau-
 nissent ensuite. Sur le sommet de ces montagnes qui ne sont pas bien hau-
 tes, on trouve partout d'immenses tas de coquillages qui conservent encore
 leur substance & leur couleur naturelles, mais vuides; & la plupart deven-
 nus, par l'ardeur du soleil, friables ou cassans. Ce qu'il y a de plus singu-
 lier, c'est que la mer ne jette jamais de coquillages.

VERS le Pisfida, le Tamura, le Chatanga, & du côté de Juratzk, on
 voit communément beaucoup de bois entassé, & composé principalement
 d'arbres entiers & de poutres. Ce sont des meleses, des cèdres & des pins.
 Le bois qu'on trouve près du bord de la mer, est frais & comme récent;
 l'autre est desséché.

LES glaces de la mer fondent presque toujours dans le même tems que le
 Jeniféi dégele à son embouchure, ce qui arrive communément vers le 12
 Juin. La mer est bientôt nettoyée, lorsqu'il souffle des vents de terre qui
 chassent les glaces. Une circonstance remarquable, c'est que dans les envi-
 rons de *Retfchischnoje-Simowje*, même après que les vents de terre n'ont
 pas cessé de souffler pendant quinze jours, on retrouve encore de la glace sur
 le bord de la mer, quand les vents de Nord & de Nord-Ouest ont soufflé
 seulement pendant vingt-quatre heures, sans même être violens; ce qui sem-
 ble indiquer que l'origine de cette glace ne peut être fort éloignée, & que
 le froid doit provenir ou d'une grande île, ou d'un continent, & de la mer
 glaciale. Cette dernière conjecture paroît confirmée par les navigations que
 les Russes ont poussées à plusieurs reprises jusqu'au soixante-dix-huitième de-
 gré de latitude septentrionale, point d'où les vaisseaux ne pouvoient pas pé-
 nétrer plus loin par rapport aux glaces.

SI la mer se dégele tard, elle gele de bonne heure. Vers la fin du mois
 d'Août, on n'est plus sûr un seul jour de ne pas trouver la mer glacée. Il
 ne faut, avec le calme, qu'un froid médiocre, pour qu'elle soit couverte de
 glace dans un quart-d'heure. Mais quand elle est gelée de si bonne heure,
 il n'est pas sûr non plus, pendant toute l'automne, qu'elle reste ainsi jus-
 qu'à l'hiver. Quoi qu'il en soit, il est certain que la mer ne se gele ja-
 mais plus tard que le premier Octobre, & qu'ordinairement elle se gele
 bien plutôt.

IL pleut rarement dans le printems à Jenifeisk; & pendant l'été, le ciel y
 est presque toujours serein. Le tonnerre y est encore fort rare, & l'on ne
 connoit point du tout les éclairs. En automne, il y a des brouillards conti-

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1738. nuels, & les murs distillent sans cesse dans les maisons & les cabanes; en hiver, il y a de fréquentes tempêtes (g).

ON prétend que dans la mer glaciale & dans les fleuves qui s'y jettent, on s'aperçoit, à quelque distance au-dessus de leurs embouchures, du flux & reflux. Un habitant de Jeniseisk assuroit à M. Gmelin qu'il y avoit dans le Jeniseï flux & reflux deux fois en vingt-quatre heures; mais il ne paroît pas que l'Académicien ait vérifié le fait.

DEPUIS le commencement d'Octobre jusque vers la fin de Décembre, on voit beaucoup d'aurores boréales, mais qui sont de deux especes. Dans l'une, il paroît entre le Nord-Ouest & l'Ouest un arc lumineux, d'où s'élevent à une hauteur médiocre quantité de colonnes lumineuses; ces colonnes s'étendent vers différens points du ciel, qui est tout noir au-dessous de l'arc, quoiqu'on aperçoive quelquefois les étoiles au travers de cette noirceur. Dans l'autre espece, il paroît d'abord au Nord & au Nord-Est quelques colonnes lumineuses qui s'agrandissent peu à peu, & occupent un grand espace du ciel; ces colonnes s'élancent avec beaucoup de rapidité, & couvrent enfin tout le ciel jusqu'au zénith, où les rayons viennent se réunir. C'est comme un vaste pavillon brillant d'or, de rubis & de saphirs, déployé dans toute l'étendue du ciel. On ne sauroit imaginer un plus beau spectacle: mais quand on voit, pour la première fois, cette aurore boréale, on ne peut la regarder sans effroi, parce qu'au rapport des gens du pays, elle est accompagnée d'un craquement & d'un bruit semblable à celui d'un grand feu d'artifice. Les animaux même en sont, dit-on, effrayés. Les chasseurs qui sont à la quête des renards-blancs & bleus des cantons voisins de la mer glaciale, sont souvent surpris par ces aurores boréales. Leurs chiens en sont épouvantés, refusent d'aller plus loin, & restent couchés à terre en tremblant, jusqu'à ce que le bruit ait cessé: cependant ces effrayans météores sont ordinairement suivis d'un tems fort serein.

1739.

ON n'avoit depuis longtems aucune nouvelle de M. de la Croyere: les trois Professeurs, depuis leur séparation, avoient presque toujours suivi des directions opposées qui les éloignoient de plus en plus les uns des autres. Mais le 10 Janvier 1739, on reçut de lui une lettre sans date. Il marquoit: „ Que vers la fin d'Août 1737, il étoit parti par eau de Jakutzk, & qu'il „ avoit eu le bonheur d'atteindre *Siktak* ou *Siktaksoje-Simowje*, située à „ plus de douze cens werstes au-dessous de Jakutzk; que de-là il avoit fait, „ au commencement de Décembre, un voyage en traîneau vers l'*Olenck*, où „ il avoit trouvé des habitations Russes, situées à la même hauteur que *Siktak*: qu'il y étoit arrivé le 18 Janvier 1738; qu'il y étoit resté jusqu'au 5 „ Avril; qu'il avoit regagné *Siktak* par les chemins d'hiver, & y étoit arrivé „ à la fin du même mois. Il ajoutoit qu'au commencement de Mars il avoit „ pris le parti d'envoyer le géographe Alexandre Iwanow vers l'*Anabara*, „ avec ordre de pénétrer plus loin, s'il pouvoit; mais que ce géographe „ avant d'avoir pu se mettre en route, étoit mort d'une maladie qui n'avoit

(g) M. Gmelin rapporte ici une suite d'observations météorologiques, faites à Jeniseisk depuis le mois d'Août 1735 jusqu'en 1736.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

„ duré que deux ou trois jours; qu'aussitôt qu'il avoit vu le Lena débarrassé
 „ de ses glaces, il avoit cru devoir profiter de son séjour dans ces cantons
 „ septentrionaux, pour visiter les bords de la mer, ou les faire visiter par
 „ quelqu'un, & ramasser les productions naturelles de végétaux, fossiles,
 „ ossemens d'animaux, coquillages, insectes; &c. qu'il avoit choisi pour ce
 „ voyage l'étudiant Lucas Iwanow & le baillif de Schigan; qu'il les avoit
 „ expédiés de Siktak vers l'embouchure du Lena, & leur avoit recommandé
 „ de parcourir exactement, & de faire la description de toute la côte, en
 „ leur donnant pour cet effet une ample instruction sur ce qu'ils avoient à faire
 „ dans tous les cas; qu'il avoit cru faire lui-même une entreprise très-uti-
 „ le, en retournant en droiture vers la riviere de Wilui, pour la remonter
 „ autant que le permettroit la saison; qu'il s'étoit proposé de décrire le cours
 „ de cette riviere, avec toutes ses circonstances géographiques & physiques;
 „ qu'il avoit choisi, pour l'accompagner, un étudiant & un apprentif géo-
 „ graphe, Iwan Schawirin; qu'il avoit poussé jusqu'à *Wercho-Wiluiskoï-
 „ Ostrog*, mais qu'il avoit appréhendé d'être pris dans les glaces, s'il eût
 „ risqué d'aller plus loin; que, pour compenser par d'autres secours ce qui
 „ manquoit à la description de la riviere, il avoit envoyé son géodésiste vers
 „ *Olekminskoi-Ostrog*, avec ordre de prendre les mesures itinéraires de tout
 „ ce district; qu'il espéroit par-là pouvoir du moins déterminer sûrement le
 „ point du *Wilui*, où est *Wercho-Wiluiskoï-Ostrog*, &c. M. de la Cro-
 „ yere employa tout le mois d'Août à ce voyage de Wilui, & ne revint à Ja-
 „ kutzk que vers la fin de Septembre. Il fut obligé de faire les derniers soixan-
 „ te-dix verstes à cheval, parce que la riviere charioit déjà considérablement.
 „ Il laissa ses compagnons de voyage dans le bâtiment qui l'avoit conduit par
 „ eau, pour pénétrer aussi loin qu'il seroit possible par les glaces; mais ils ne
 „ purent pas atteindre Jakutzk en un jour, & l'on fut obligé de transporter par
 „ terre tous les instrumens & les bagages. Outre le géodésiste Iwanow, M.
 „ de la Croyere avoit encore perdu un soldat, qui mourut subitement dans un
 „ cabaret à eau-de-vie, bâti sur l'embouchure du Wilui; & un Sluschiwie qui
 „ s'étoit coupé la gorge, sans qu'on pût en deviner la raison. Un autre sol-
 „ dat, qui avoit eu les membres si fortement gelés, qu'il étoit pour toute sa
 „ vie incapable de tout service, fut renvoyé à son détachement. M. de la Cro-
 „ yere lui-même souffrit infiniment dans ce voyage, & fut souvent en grand
 „ danger. Ses instrumens d'astronomie étoient si fort endommagés, qu'il étoit
 „ fort difficile de les réparer.

DANS une autre lettre du 17 Juin 1739, M. de la Croyere, en parlant
 de tous les contre-tems qu'il avoit essuyés, entroit dans une espee de fureur.
 „ Il sembloit, disoit-il, que le ciel & la terre fussent conjurés contre lui,
 „ qu'ils eussent suscité tous les élémens, pour le traverser. de toutes les façons
 „ imaginables dans les entreprises qu'il avoit formées pour l'accroissement des
 „ sciences, au mépris même de sa vie. Le ciel avoit été presque continuél-
 „ lement couvert de nuages, & le grand froid avoit gâté tous ses instrumens
 „ météorologiques; ensorte qu'il ne lui restoit plus aucun de ses meilleurs
 „ thermometres, les ayant emportés avec lui, pour n'en pas manquer dans
 „ des lieux où il comptoit pouvoir surprendre le froid presque à sa véritable

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

„ source. Il ajoutoit que, voulant savoir jusqu'à quelle profondeur la terre
 „ étoit gelée dans ce rigoureux climat, il s'étoit servi de la houe, mais que
 „ la terre, pour éluder ses recherches, avoit pris la dureté du marbre; qu'il
 „ ne s'étoit laissé pénétrer en aucun endroit, & que les plus forts instru-
 „ mens de fer s'étoient brisés sans les efforts redoublés des plus robustes tra-
 „ vailleurs; qu'il n'avoit pas trouvé l'eau plus docile, qu'au commencement
 „ de Février; ayant fait creuser la glace jusqu'à l'eau courante, pour voir si
 „ l'eau dans ces cantons, sans perdre sa fluidité, étoit susceptible d'un plus
 „ fort degré de froid, que dans les pays où le point de la congélation est
 „ au deux cent cinquante-deuxième degré, selon la division de M. de Lis-
 „ les son frere; & au trente-deuxième degré, suivant la division de Fahren-
 „ heit, il avoit suspendu dans ce trop le seul thermometre qui lui restoit,
 „ & que dix à douze minutes après, tout au plus, le thermometre étoit enga-
 „ gé dans trois pouces dix lignes de glace; & si fortement pris, qu'avec
 „ toutes les précautions qu'il mit en usage pour le détacher de ce ciment gla-
 „ cial, il n'avoit pu l'en retirer que par pièces; que le froid alors étoit si
 „ vif, qu'il ne pouvoit tenir sa main l'espace de deux minutes au grand air,
 „ sans risquer de l'avoir gelée; que pendant tout le tems qu'il avoit séjour-
 „ né dans ce canton-là, les vents avoient soufflé entre Nord-Ouest & Nord-
 „ Nord-Est; qu'on ne voyoit ni ciel ni terre, lorsque le vent venoit tout-
 „ à-doup à changer de direction, & qu'il amenoit souvent une si forte pou-
 „ siere de neige, qu'en la voyant, on auroit dit que tout l'air étoit converti
 „ en neige; que le feu même, dont on pouvoit espérer au moins plus de
 „ service, lui avoit quelquefois refusé les secours qu'il en attendoit, ayant
 „ eu souvent les doigts gelés près d'un grand feu; qu'enfin l'air dans ces
 „ climats glacés avoit été pendant son séjour d'une si mauvaise qualité, qu'en-
 „ viron la moitié des habitans, quoiqu'indigenes ou naturels du pays, avoient
 „ péri par des maladies épidémiques.

Le voyage de M. de la Croÿere n'eut donc pas le succès qu'il s'en étoit
 prononcé. S'il eût pu seulement déterminer, par d'exactes observations, la
 longitude de l'endroit où il avoit séjourné, dit M. Gmelin, son travail eût
 certainement été fort utile; mais il n'avoit pas même avec lui un homme ca-
 pable de compter les secondes d'une pendule; tous ses instrumens étoient en
 mauvais état, & il n'avoit personne pour les réparer.

En 1722, Pierre le Grand ordonna à tous ceux qui pourroient trouver
 quelque part des cornes de Mammont, de s'attacher à les ramasser, ainsi que
 tous les autres ossemens de cet animal, de les conserver le mieux qu'il seroit
 possible, & de les envoyer à Petersbourg. Ces ordres furent publiés dans
 toutes les villes de Sibérie, & principalement à Jakutzk. En conséquence,
 il se fit de tous côtés beaucoup de recherches, qui procurerent au cabinet Im-
 périal de Petersbourg des têtes, des cornes & des ossemens, tant du prétendu
 Mammont, que d'autres animaux inconnus.

Les Cosaques de Jakutzk s'attachèrent le plus à ces sortes de recherches,
 parce qu'ils y trouvoient de grands avantages. On leur accordoit cinq à six
 chevaux de poste pour leurs voyages, & ils s'en servoient à transporter des
 marchandises dont ils faisoient un commerce assez lucratif. On leur payoit

bien d'ailleurs toutes les curiosités de ce genre qu'ils rapportoient aux chancelleries. Le squelette d'un Mammout, ou ce qui en avoit quelque apparence, étoit devenu une chose sacrée que les habitans des lieux où ils se trouvoient, & même les commis des péages, respectoient par rapport à sa destination, sans presque oser y toucher. Les Cosaques s'en emparoiént, & ils s'étoient mis en possession d'en fournir les chancelleries, où l'on s'en faisoit une grande affaire.

M. GMELIN conjecture que les prétendus os de Mammout, qu'il croit fabuleux, sont de véritables os d'éléphans; mais il ajoute qu'on trouve encore en Sibérie des os d'un autre animal, qui est une espèce particulière de bœufs inconnue ailleurs, & qu'on les confond souvent avec les premiers. Au reste, ces os d'éléphant se trouvent non seulement dans toutes les contrées de la Sibérie, & surtout dans les parties méridionales, comme dans les cantons supérieurs de l'Irtich, du Tom & du Lena, mais encore en plusieurs endroits de la Russie, & même d'Allemagne, où ils sont connus sous le nom d'ivoire fossile. Ces sortes d'os, qu'en certains pays on prend pour des cornes, & en d'autres pour des dents, se font, dit-il, amollis dans les climats un peu chauds & changés en ivoire fossile; mais dans les contrées où la terre est continuellement gelée, comme dans les cantons inférieurs des rivières qui se rendent dans la mer glaciale, ou sur les bords des lacs d'eau douce, qui ne sont pas fort éloignés de cette mer, ces mêmes os sont souvent si frais, qu'Isbrand Ides, & depuis Muller (*), de qui d'autres ont copié cette fable, dit qu'on en trouve d'enfanglantés. Et, comme en matière de fiction, les hommes, amis du merveilleux, ne restent jamais en chemin, pour rendre raison du sang que l'on croyoit voir sur ces os, on a prétendu que le Mammout de la Sibérie vivoit sous terre, qu'il y mourroit même quelquefois, & se trouvoit inhumé. Muller décrit ainsi le Mammout: „ cet animal „ a, dit-il; quatre ou cinq aunes de hauteur, & environ trois brasses de longueur; sa couleur est grisâtre, sa tête fort longue & son front très-large. „ Il lui sort des deux côtés, au-dessus des yeux, des cornes qu'il remue & „ croise à son gré. Il a la faculté de s'étendre considérablement en marchant, „ & de se retrécir en un plus petit volume. Ses pattes ressemblent par leur „ grosseur à des pattes d'ours”. Isbrand Ides est assez sincère pour avouer que de tous ceux qu'il a questionnés sur cet animal, il n'a jamais trouvé personne qui lui ait dit avoir vu un Mammout vivant. Quant aux os fossiles qui ressemblent à ceux de l'éléphant, on ne sauroit douter qu'ils ne soient réellement des parties de cet animal. Si l'on n'hésite point à reconnoître pour de vrais monumens de l'antiquité, toutes ces médailles (*venenanda rubiginis*) que l'on déterre de tems en tems, pourquoi refuseroit-on de croire à tous ces os d'éléphant? Ces os, pour adopter ici l'expression de Fontenelle, sont des médaillons bien plus anciens, & plus certains peut-être encore, que toutes les médailles Grecques & Romaines. Ces monumens répandus par toute la terre, sont les plus fortes preuves d'une grande révolution que le globe a subie autrefois. Les éléphans, continue M. Gmelin, pour éviter leur

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

(* *Mœurs & Usages des Ostiaques*, dans le Recueil des Voyages au Nord, p. 342, &c.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1779.

destruction, se font apparemment dispersés de toutes parts. Quelques-uns ont pu, après leur mort, avoir été transportés fort loin par les inondations; ceux qui, dans leur suite, se sont trop écartés vers le Nord, ont succombé nécessairement à la rigueur du climat; d'autres, sans avoir été si loin, ont été noyés dans les eaux, ou sont périés de lassitude. Des révolutions qui peuvent être arrivées sans aucun miracle, & par une suite des seules loix naturelles, nous ouvrent au moins une voie pour l'explication d'un grand nombre de phénomènes, dont on ne peut autrement rendre aucune raison probable: mais on ne doit pas se figurer que tout puisse s'expliquer par-là. Les Woodward & les Scheuchzer, en voulant tout rapporter au déluge universel, & ceux qui supposent sans preuves des inondations particulières, ont également passé le but. L'Italien Moro prétend que toutes les révolutions de la terre sont provenues de l'éruption des volcans, ou des fortes secousses qu'elle a essuyées. Théophraste, Plin, Agricola, Libanius, &c. & quelques autres naturalistes ont prétendu que l'ivoire-fossile croissoit dans la terre. Ce sentiment, selon M. Scheid (s), est aussi absurde, aussi contraire à la nature & à toutes les loix connues, que si l'on soutenoit que les animaux végètent & sortent de la terre comme des champignons. Mais la question n'est pas ici de savoir comment ces os sont venus dans la terre; le fait est qu'ils y sont & que ce sont des os d'éléphant. La grosseur de ces os varie. M. Gmelin rapporte qu'il y a des dents fraîches d'éléphant, qui ont jusqu'à dix pieds de longueur, & qui pèsent 100, 140 & 148 livres. Le squelette long de trente-six aunes, qui, selon Strahlenberg, avoit été vu par le peintre Russe Remelloy sur le lac Tschana, ne pouvoit être que celui d'un éléphant. La conservation de ces ossemens dans les cantons voisins de la mer glaciale n'est pas plus surprenante, que ce que la Peyrere rapporte du Groenland (t). C'est à l'incorruptibilité, causée par le froid excessif, qu'il faut attribuer la raison, pour laquelle il n'y a point de différence entre les ouvrages d'ivoire & ceux que l'on fait des cornes ou dents fossiles de Sibérie. Il est vrai qu'il s'en trouve de jaunâtres, ou qui jaunissent par la suite, d'autres qui sont brunes comme les noix de cocos, & d'autres qui sont d'un bleu tirant au noir. Les dents qui n'ont pas été suffisamment frappées de la glace qui leur fait comme une espèce de vernis, ou qui ont resté pendant quelque tems exposées à l'effet de l'air, sont sujettes à s'altérer ainsi, & même à prendre d'autres couleurs, suivant la nature de l'humidité qui s'est jointe à l'action de l'air. Il seroit donc à souhaiter, selon M. Gmelin, que l'on connût toutes les espèces d'animaux dont on trouve des ossemens en Sibérie, avec autant de certitude que l'on reconnoît l'animal à qui appartiennent les prétendus os de Mammont. A l'égard de ceux qui paroissent indiquer un animal du genre des bœufs, cet animal ne seroit-il point par hasard le *Bœuf-à-Musc*, que l'on trouve principalement entre la rivière Danoise & la rivière du Loup-Marin,

(s) *Præfat. ad Protogæam Leibnitii.*

(t) „ Les morts qui ont été enterrés, il
„ y a trente ans, sont encore aussi beaux &
„ aussi frais, que s'ils n'étoient morts que

„ depuis un instant. Le Groenland est, en
„ général, un pays admirable pour les morts;
„ ils n'y sont point sujets à la corruption.”
Relation du Groenland, page 167.

quel toutes deux se jettent dans la baie d'Hudson? Ces animaux sont plus pe-
tits que les bœufs d'Europe, mais ils ont une laine admirable (u).

LES recherches ordonnées par Pierre I, procurerent beaucoup de curiosi-
tés de ce genre. Un Sluschiwie de Jakutzk trouva dans la terre, aux envi-
rons de l'Indigirka, une corne torse, provenant du Narwhal, sorte de balei-
ne (v). Ces cornes reconnues depuis pour des dents, étoient ancienne-
ment fort estimées, avant qu'on eût découvert que c'est la dépouille d'un
animal marin. La corne ou plutôt la dent de Narwhal a été prise long-
tems pour la corne de la licorne, animal fabuleux ou dénaturé, soit par l'ig-
norance des hommes, soit par une équivoque de nom, telle qu'il s'en est
trouvé dans toutes les anciennes langues, auquel on attribuoit une force ex-
traordinaire. On faisoit autrefois, dans la médecine, un cas singulier de cer-
te corne; on croyoit qu'elle résistoit à tous les poisons, quels qu'ils fussent,
& qu'elle guérissôit infailliblement les maladies contagieuses. Et qui n'en se-
roit presque convaincu, en lisant les seuls témoignages des médecins d'Aug-
bourg qu'à ramassés Wormius? Elle étoit donc connue dès les anciens tems
dans la matiere médicale, sous le nom de vraie licorne (*unicornu verum*);
mais tous les apothicaires & les droguistes, qui la font venir de Hollande,
savent à présent que ce n'est autre chose que la dent du Narwhal.

EN 1741, on trouva près d'*Anadirskoi-Ostrog*, dans une terre marécageuse,
une de ces dents qui pesoit onze livres, & qui fut envoyée à Irkutsk.
La question est de savoir, si cette dent étoit venue-là de la même façon que
les os d'éléphant semés dans la Sibérie. M. Gmelin penche à croire que l'A-
nadir, l'un des fleuves du pays qui se rendent dans la mer glaciale, peut,
avec le reflux, avoir apporté quelques-unes de ces dents que l'animal, quoi-
qu'étranger dans cette mer, y aura laissées. Ce qui favorise cette opinion,
c'est qu'on trouve plusieurs vestiges qui font conjecturer que la mer glaciale
s'est étendue autrefois bien plus loin au Sud qu'elle ne l'est à présent: il n'est
donc pas étonnant qu'on trouve des restes d'animaux marins loin de la mer,
& fort avant dans les terres.

CET Académicien, pendant son séjour à Jakutzk, ayant appris qu'un Co-
saque de cette ville travailloit assez proprement une certain espece d'os, qu'on
y apportoit d'*Anadirskoi-Ostrog*, & qu'il coupoit par lames ou tablettes, pour
en garnir de petits coffres, fut curieux de voir ces sortes d'ouvrages. On
lui dit que les os dont se servoit le Cosaque, étoient des dents de vache ma-
rine. Il acheta de ces dents, & il en fit faire un pareil coffre pour le cabi-
net de Sa Majesté Impériale. L'animal qui fournit ces dents, est appelé
Morsch en langue Russe, & les Samojedes qui habitent sur le golfe de *Tassee-
wi*, près de l'embouchure de l'Obi, l'appellent *Tinte*; c'est le même qu'on
nomme en François vache marine (x), & que quelques voyageurs du Nord
ont appelé pour sa grosseur éléphant de mer. Ces animaux se trouvent aux-

(u) Relation du Détroit & de la Baie de
Hudson, par M. Jérémie, page 9, dans le
Recueil des Voyages au Nord, Tome VI.

(v) Monodon Arted. *Monoceros* & *Uni-
cornu aliis. Narwhal Worm.* & Klein. Vid.

J. T. Kleinii *Hist. Nat. Pisc. Nar. Prom-
Miss.* II. §. 18. Tab. II. C.

(x) Linnæus, dans son *Systema Naturæ*,
l'appelle *Phoca dentibus caninis exsertis.*

VOYAGE EN ENVIRONS DE LA NOUVELLE-ZEMBLE, VERS LE DÉTROIT DE WEYGATZ & DANS TOUTES
 Sibérie. les îles jusqu'à l'Obi (y). On prétend qu'il y en a même jusque dans les
 1739. environs du Jeniféi. Les vaches marines sont fort communes vers la pointe
 de *Schalaginskoi* chez les Tschuktschis, qui font de leurs plus grosses dents
 des femelles de traîneaux; & des moyennes, des couteaux, des haches & d'au-
 tres ustensiles. Il faut bien qu'il s'en trouve une grande quantité depuis cet
 endroit jusqu'au fleuve Anadir, puisque toutes les dents de vache marine,
 dont on fait commerce à Jakutzk, viennent d'Anadirskoi. Il y a de ces mê-
 mes animaux à la baie d'Hudson, dans l'île Phellpeaux, dont les dents ont
 une aune de longueur, sont aussi grosses que le bras; & donnent d'aussi bon
 ivoire que la dent d'éléphant (z). Les dents de vache marine se vendent
 en Sibérie au poids. La pointe & la croûte extérieure tout autour sont si
 blanches & si dures, qu'elles surpassent même l'ivoire par la blancheur & la
 dureté. C'est de ces deux parties qu'on fait ordinairement en Russie les jeux
 d'échecs. En France, en Angleterre, en Allemagne, on en fait des dents
 postiches. La partie marbrée de ces dents, qui s'étend depuis leur racine
 jusque près de la pointe, est la plus estimée en Sibérie; c'est celle qu'on
 choisit pour garnir les petits coffres de Jakutzk & différens autres ouvrages.

Je n'ai pas entendu dire, observe M. Gmelin, que dans les cantons d'A-
 nadirskoi-Ostrog on ait jamais été à la chasse ou à la pêche des vaches ma-
 rines pour avoir de leurs dents, dont cependant il en vient une grande quan-
 tité. Suivant le rapport qu'on lui a fait, les gens du pays trouvent ces dents
 détachées sur la côte de la basse mer, & par conséquent ils n'ont pas besoin
 de tuer auparavant l'animal. Il faut donc, ou que les vaches marines refai-
 sent leurs dents en certaines saisons de l'année, & qu'elles choisissent, pour
 déposer celles qu'elles quittent, certains endroits de la mer; ou qu'elles per-
 dent leurs dents par hasard, & peut-être en se battant entr'elles, ou qu'on
 les trouve après leur mort. J'ai appris verbalement des Cosaques de Jakutzk,
 continue M. Gmelin, qu'il y a pareillement chez les Tschuktschis certains
 endroits où l'on trouve de ces dents en si grande quantité, que non-seu-
 lement ils en font toutes sortes d'ustensiles, mais qu'ils en forment des
 amas considérables pour en faire des offrandes à leurs Dieux; en quoi ils res-
 semblent beaucoup aux Lapons, qui font le même usage de leurs os de
 rennes.

Chasseurs Si- M. GMELIN ayant fait beaucoup de recherches sur la chasse des rennes,
 bériens. & sur celle des renards blancs & bleus, rapporte, sur la foi des chasseurs,
 qu'ils s'éloignent souvent de leurs habitations à la distance de quarante, de
 cinquante & de cent werstes, pourvu qu'ils aient quelque espérance de faire
 une bonne chasse. Ainsi ces sortes de chasses sont de vrais voyages. Dans
 l'hiver, où elles sont les plus fréquentes, il s'éleve quelquefois des tempêtes
 si furieuses, qu'on ne voit pas devant soi les moindres traces de chemin, &
 qu'on est forcé de rester dans l'endroit où l'on se trouve jusqu'à ce que l'ou-
 ragan

(y) *Recueil des Voyages au Nord*, T. I p. 39. T. II. p. 269—274. T. IV. p. 11; (z) *Recueil des Voyages au Nord*, Tome VI. *Relation de la Baie de Hudson*, par Jérémie, p. 7.

ragan soit passé. Comme chaque chasseur est pourvu d'une petite tente, pour lui & pour son chien, qu'il porte partout, il la dresse alors & se met à couvert des injures du tems. Aucun ne s'expose dans ces longues traites sans avoir de vivres pour quelques jours; & quand la tempête dure trop longtems, ils diminuent chaque jour quelque chose de leur portion pour en attendre la fin. Ces chasseurs sont encore munis chacun d'une boussole, pour pouvoir retrouver leur chemin, quand les ouragans en ont confondu les traces. Quand les neiges accumulées rendent les chemins impraticables, ils ont une sorte de chauture, avec laquelle ils glissent sur la neige sans y enfoncer. La boussole venant par M. Gmelin, étoit de bois, & l'aiguille aimantée marquoit assez bien. Elle indiquoit huit vents principaux, qui avoient chacun leur nom; savoir, le *Siewer* (Nord), le *Lieto* (Sud), l'*Wstok* (Est), le *Sapod* (Ouest), le *Polunofchnik* (Nord-Est), l'*Objednik* (Sud-Est), le *Scholoanik* (Sud-Ouest), le *Glubnik* (Nord-Ouest). Tous les autres vents y étoient marqués, sans être désignés par leurs noms. Les rumbes ou vents intermédiaires étoient distingués par des lignes ou des points qui ont aussi chacun leur nom.

REPRENONS le récit du voyage. L'Académie Impériale avoit fait partir le Sieur *George-Guillaume Steller*, avec un dessinateur nommé *Decker*, pour aider M. Gmelin dans ses travaux sur l'histoire naturelle. Vers la fin de Septembre 1738, on reçut des lettres du dessinateur, datées de Tomsk, par lesquelles on apprit que ces deux nouveaux compagnons y étoient arrivés dans l'automne; mais qu'avant que les chemins eussent été propres pour voyager en traîneaux, M. Steller étoit tombé malade d'une fièvre chaude, au point qu'on avoit désespéré de lui; que le fort de la fièvre étoit passé, & que les chemins étoient praticables, mais que M. Steller étoit encore si foible, qu'il n'osoit se remettre en route, dans la crainte de retomber. M. Steller ne put joindre les deux Professeurs que le 20 Janvier 1739, & ils persisterent dans leur première résolution de l'affocier à M. Krascheninikow, dont ils venoient d'apprendre alors l'arrivée au Kamtschatka, où il étoit rendu dès le dernier automne. Le peu de séjour que M. Steller fit avec les deux Professeurs, leur fit connoître que personne n'étoit plus en état de bien remplir sa mission, c'est-à-dire, de seconder M. Krascheninikow dans ses recherches sur l'histoire naturelle du pays, dont il s'agissoit de se procurer la plus exacte connoissance. De plus, il s'offrit de lui-même à faire ce pénible voyage. M. Gmelin avoue de bonne foi que, s'il eût été obligé d'aller lui-même joindre à sa place M. Krascheninikow, il en auroit beaucoup plus coûté au gouvernement, parce qu'il auroit amené bien plus de monde avec lui, & qu'il auroit par conséquent eu besoin de bien plus de vivres; mais jusqu'alors les Professeurs n'avoient pas reçu le moindre avis d'Irkutzk sur la possibilité de leur grand voyage. Ils représentèrent à M. Steller, qu'il avoit beaucoup de misère à craindre, mais qu'il avoit pourtant lieu d'espérer plus de secours qu'eux, s'il pouvoit gagner sur lui d'essuyer les hauteurs des officiers de marine, & de s'y plier: ce qui ne convenoit pas aux Professeurs honorés des ordres immédiats de la cour & du sénat suprême. Mais tous les inconvéniens qu'on pût lui faire envisager, étoient pour lui de nouveaux motifs d'encouragement qui l'animoient encore plus à faire ce pénible voyage, pour lequel il se croyoit endurci par celui qu'il venoit de faire.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

Il n'étoit point chargé de bagage; &, comme en Sibérie il faut nécessairement porter tout son ménage avec soi, le sien étoit aussi succinct qu'il fût possible. Il se servoit du même vase pour boire de la biere, de l'hydromel & de l'eau-de-vie, & il ne buvoit point du tout de vin. Il n'avoit qu'un plat, dans lequel il apprêtoit & mangeoit tout. Il n'avoit pas besoin de cuisinier; il faisoit tout lui-même, & avec si peu de façon, que la soupe, les légumes, le poisson, la viande, &c. se cuisoient dans le même pot, & tout ensemble. Il supportoit aisément l'odeur de sa cuisine, dans la chambre même où il travailloit. Il n'avoit besoin ni de de perruque, ni de poudre; tous souliers, toutes bottes alloient à son pied: il n'étoit nullement touché des misères d'une pareille vie, & plus il y avoit de désordre, plus il étoit gai. Au reste, autant il étoit peu difficile dans sa façon de vivre, autant il mettoit d'attention, d'ordre & d'exactitude dans tout son travail, en sorte qu'on ne pouvoit trop se reposer sur lui de tout ce qu'il entreprendroit. Il souffroit aisément la faim & la soif pendant toute une journée, pourvu qu'il pût effectuer quelque chose d'utile aux sciences.

M. KRASCHEINIKOW avoit marqué aux Professeurs, que dans son passage d'Ochotzk au Kamtschatka, il avoit pensé périr, parce que le vaisseau qui le passoit, avoit fait en route une voie d'eau si considérable, qu'on avoit été obligé de jeter à la mer quantité de bagages, d'ustensiles & entr'autres choses toutes les farines dont on l'avoit approvisionné pour deux ans; qu'en suite le bâtiment avoit échoué sur un banc de sable à la côte de Kamtschatka, avant qu'il eût atteint Bolscherezkoi-Ostrog; que tout le monde avoit été sauvé, mais qu'on n'avoit gagné la terre qu'avec des peines infinies. On n'eut la relation de son voyage qu'au commencement de 1739, & les Professeurs écrivirent aussitôt aux chancelleries d'Irkutzk & de Jakutzk pour lui procurer les plus prompts secours, surtout des habits & des vivres. Ils songerent ensuite à faire partir au plutôt M. Steller, & à le munir de tout ce qui lui étoit nécessaire. Ils le chargerent en particulier d'apporter tous les soins imaginables, pour obtenir des chancelleries les vivres & les autres secours qu'ils leur demandoient pour lui. On travailla sans discontinuer à dresser des instructions pour le nouveau voyageur sur toutes les observations qu'il avoit à faire. Les Professeurs y joignirent une notice de tout le travail qu'ils avoient fait jusqu'alors eux-mêmes dans la Sibérie sur l'histoire naturelle.

PENDANT ces préparatifs, l'interprete Ilia Jachontow, qui, depuis le commencement du voyage, n'avoit pas quitté les Professeurs, homme d'un mérite & d'une intelligence rares, après une maladie de deux mois, mourut le 4 Mars.

CETTE mort leur fut d'autant plus sensible, qu'il leur étoit d'un très-grand secours & fort difficile à remplacer. Le portrait qu'en fait M. Gmelin, donne l'idée d'un sage dont les vertus avoient pour solide fondement un sentiment de religion, vrai, raisonnable & qui ne prenoit jamais rien ni sur la facilité de ses vœux, ni sur la douceur de son esprit. La correspondance des Professeurs avec le Sénat & avec toutes les chancelleries de Sibérie se faisoit toujours en langue Russe. Ils ne pouvoient communiquer autrement,

& la perte de Jachontow les privoit de tout secours. Il leur restoit un étudiant, nommé Alexei Gorlanow, qui écrivoit facilement le Russe & le Latin, mais qui savoit médiocrement sa propre langue. Cependant, comme c'étoit ce qu'ils avoient de mieux après Jachontow, ils avoient résolu de le donner à M. Steller, & la mort de l'autre ne changea rien à cette disposition. Pour suppléer à leur interprete, ils prirent le parti de s'appliquer eux-mêmes à écrire en langue Russe; ils réussirent en peu de tems à se faire assez bien entendre, & l'usage continuel de cette langue la leur rendit familiere.

M. STELLER avoit amené avec lui un dessinateur; mais on voulut lui en donner un plus expéditif, & les Professeurs lui cederent le Sieur Berkhann, le plus habile de ceux qu'ils avoient à leur suite. Il fut ensuite expédié avec son monde au mois de Mars, afin qu'il pût encore se rendre à Irkutzk par les chemins d'hiver, & partir l'été suivant pour le Kamtschatka.

M. de Lisse de la Croyere, en marquant le mauvais état où se trouvoient tous ses instrumens depuis son voyage vers la riviere d'Olenk, avoit prié les Professeurs de lui procurer un artiste qui pût au moins raccommoder ses pendules. Avant le départ de M. Steller, il vint heureusement à Jeniseisk un homme exilé par sa mauvaise conduite, qui entendoit l'horlogerie; il eut ordre d'aller joindre M. de la Croyere, & partit avec M. Steller.

LES deux Professeurs, débarrassés de tous les soins qu'ils avoient été obligés de prendre pour faire partir M. Steller, songerent aux moyens d'employer, le plus utilement qu'ils pourroient, l'été dont on sentoit les approches. Ils n'avoient point encore passé de belle saison dans des cantons bien septentrionaux; ils porterent leurs vues sur Jeniseisk, qui est la ville la plus septentrionale de toute la Sibérie. Dans leur voyage, pour se rendre en cette ville, ils comptoient être bien à portée d'examiner les deux rivages du Jeniseï, & que ce qu'ils n'auroient pu observer en descendant ce fleuve, ils le reprendroient au retour en le remontant. Ils se propoisoient encore de compléter à Mangaféa plusieurs relations du Nischnaja-Tunguska, qui leur manquoient encore; & comme ils savoient qu'à la fin de Juin il y avoit dans cette ville une espece de foire, où toutes les nations idolâtres du canton se rendoient tous les ans, c'étoit pour M. Muller une occasion favorable d'enrichir le travail particulier qu'il faisoit sur l'histoire de ces nations.

CES Professeurs, toujours bien unis & de la meilleure intelligence, avoient déjà rassemblé beaucoup de curiosités naturelles, ainsi que divers habillemens des peuples étrangers répandus dans la Sibérie, & d'autres singularités appartenant à l'histoire du pays. Depuis la dernière relation qu'ils avoient envoyée au Sénat en 1737, il s'étoit passé bien des choses dont ils se croyoient encore obligés de lui faire leur rapport, avant que d'entreprendre ce nouveau voyage. Ils commencerent donc par faire emballer tout ce qu'ils destinoient pour Pétersbourg; ils rédigerent leur second rapport, & dès le mois de Mai ils dépêcherent au Sénat un courier chargé de toutes leurs expéditions. Ils firent ensuite leurs dispositions pour le voyage de Jeniseisk, choisirent les deux meilleurs bâtimens qu'ils avoient amenés l'année précédente, les pourvurent de voiles & de travailleurs, & se rendirent à bord le 27 Mai. Le Jeniseï avoit dégélé le 8 Avril, & dès le 12 on n'y voyoit plus de glace: de sorte

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

que depuis un mois il faisoit le plus beau tems du monde. On partit vers les huit heures du soir par un vent fort & contraire, qui ne permit pas d'aller plus loin ce jour-là qu'à *Tuschowa-Saimka*, village situé sur le rivage gauche, où l'on fut obligé de passer la nuit.

Le 28, on esliya successivement deux tempêtes qui ne permirent pas d'avancer au-delà de *Pogadajerwa*, autre village sur la même rive. Le vent s'étant calmé vers le soir, on marcha pendant toute la nuit & le jour suivant sans s'arrêter. Dans les environs de *Jarzew-Pogost*, il parut sur les bords du fleuve des Tunguses & des Ostiaques qui joignirent les bâtimens. Ils étoient venus payer le tribut annuel; ils se plaignirent aux Professeurs qui les entretenoient en langue Russe, de ce que le receveur des tributs non-seulement ne savoit pas écrire, mais n'avoit pas même d'écrivain, & qu'ils étoient obligés de payer sans recevoir quittance. Voilà des sauvages bien instruits des précautions qu'il faut prendre avec les hommes civilisés, car chez eux elles sont inutiles.

Le 30, le bâtiment de M. Muller eut le bonheur d'aborder à *Worogowa-Sloboda*; mais celui de M. Gmelin, pour être moins aisé à gouverner, ou pour n'avoir pas d'aussi bons travailleurs, ne put surmonter la force du vent, & resta exposé aux coups d'une violente tempête qui l'empêcha de gagner le même rivage. Le dernier s'étant fait mettre à terre sur le bord opposé, qui ne présentait que de tristes montagnes, se hasarda d'en monter une avec le dessinateur Lurienius; mais les pointes de sapins dont elle étoit hérissée, ne laissoient point faire un seul pas sûr, & l'on reculoit souvent au lieu d'avancer. Etant à la fin parvenus avec beaucoup de peine au sommet, ils ne trouverent qu'un terrain marécageux; toute la forêt étoit brûlée, & les arbres étoient couchés les uns sur les autres dans la plus grande confusion. D'ailleurs il faisoit fort froid, & ils ne virent pas un seul oiseau; les aulnes n'étoient pas tout-à-fait en fleur. Il y avoit encore en bien des endroits de gros tas de neige; cependant M. Gmelin ne laissa pas d'y trouver quelques plantes, qu'il cueilla sans doute avec bien de la satisfaction: „car, „dit-il, pour peu qu'un botaniste trouve à herboriser, il oublie volontiers tous ses maux.” Ils ne purent descendre la montagne qu'en se laissant glisser en bas.

Le 31, vers six heures du matin, le tems fut fort calme & l'on partit. On passa la cataracte, dont on avoit beaucoup parlé, avant de l'atteindre, mais qu'on ne put appercevoir, parce que les eaux étoient trop hautes. Le courant du fleuve n'y étoit pas plus fort qu'ailleurs. Immédiatement après, on vit à la gauche du Jeniseï une longue chaîne de montagnes qui s'étend fort avant dans le pays qu'elle partage en quelque sorte en deux cantons. Le fleuve est assez étroit, tant au commencement qu'à la fin de ces montagnes, qui ont environ cinq werstes de largeur. Tant que les montagnes durent, on voit dans le fleuve par intervalles des tourbillons très-remarquables, & les bâtimens qui en approchent, en sont sensiblement attirés. On fait alors force de rames pour s'en éloigner; mais en voulant éviter un de ces tourbillons, on risque souvent d'en rencontrer un autre. Lorsqu'on eut atteint la fin des tourbillons à l'extrémité des montagnes, on passa devant deux isles couvertes de

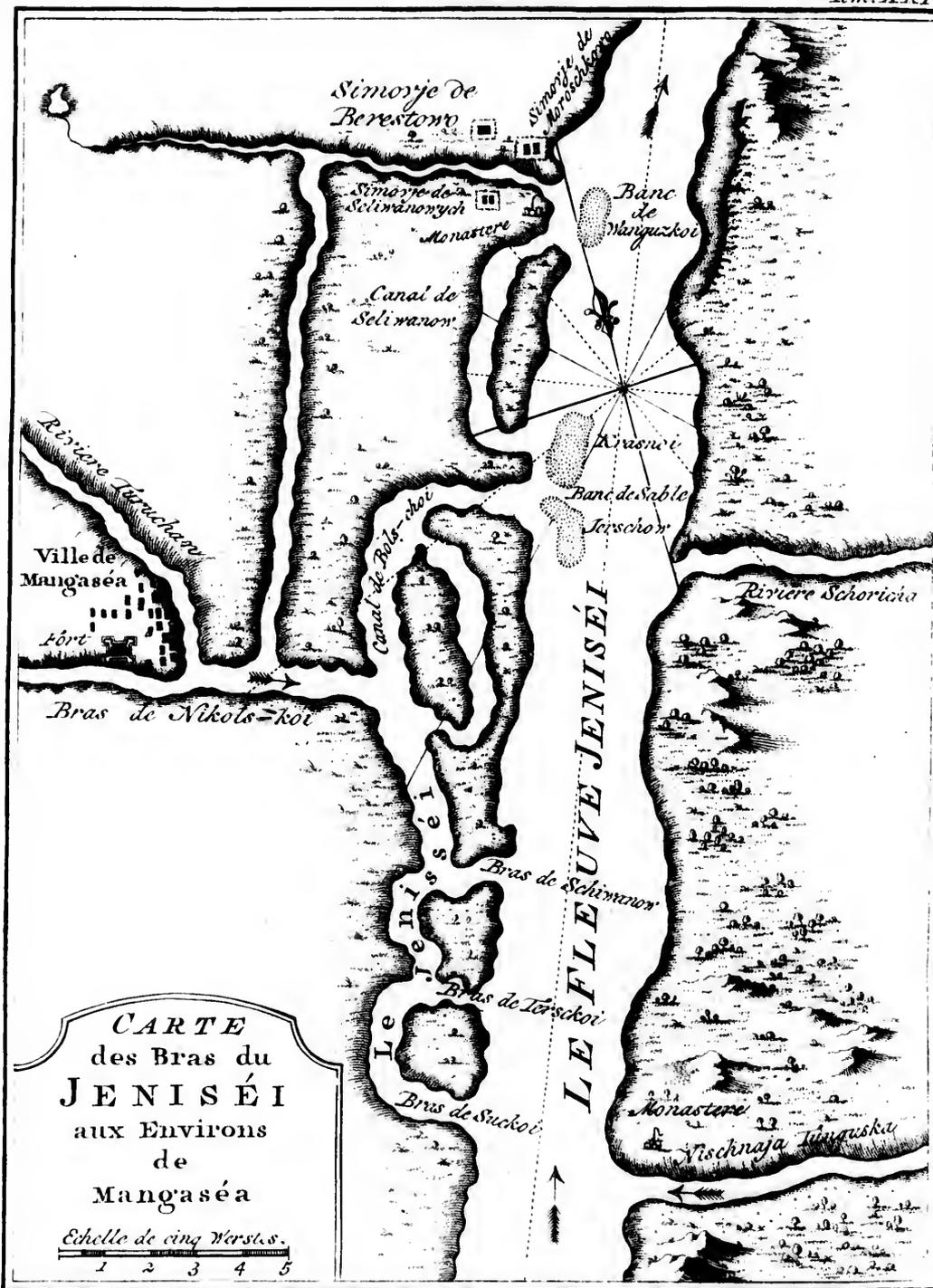
On partit vers
mit pas d'al-
sur le rivage

irent pas d'a-
Le vent s'é-
e jour suivant
ur les bords
atimens. Ils
rofesseurs qui
s tributs non-
in, & qu'ils
sauvages bien
lés, car chez

er à *Worogo-*
à gouverner,
er la force du
empêcha de
sur le bord
d'en monter
nt elle étoit
it souvent au
au sommet,
it brûlée, &
de confusion.
; les aulnes
des endroits
rouver quel-
ion: „ car,
oublie volon-
qu'en se laif-

l'on partit.
e l'atteindre,
hautes. Le
ement après,
s qui s'étend
cantons. Le
montagnes,
s durent, on
ables, & les
lors force de
rbillons, on
fin des tour-
couvertes de





CARTE
des Bras du
JENISÉI
aux Environs
de
Mangaséa

Echelle de cinq Werstes.
1 2 3 4 5

rochers qu'on laissa à gauche; or ces isles étant près du rivage, le canal qu'il fallut traverser étoit fort étroit.

ON passa le même jour devant la Tunguska-Podkammenaja, qui se jette du côté droit dans le fleuve, & qui a sa source à un degré plus au Sud de Nischnaja-Tunguska, à-peu-près sous la même longitude. Les bords de cette riviere sont habités par des Tunguses, & elle est aussi célèbre pour la chasse des zibelines que Nischnaja-Tunguska.

LE 2 Juin, les deux bâtimens qui s'étoient perdus de vue depuis un jour ou deux, se retrouvèrent ensemble. Les forêts qui formoient ici les rivages, étoient si remplies de marais & tellement embarrassées d'arbres renversés à terre, qu'il n'y avoit presque point d'endroits où l'on pût avancer à une distance de dix brasses, sans risquer de tomber dans des précipices, ou de se casser bras & jambes. D'ailleurs, les eaux étoient si hautes, qu'on ne pouvoit point marcher le long des rivages: il n'étoit donc pas possible aux deux bâtimens, pour peu qu'ils fussent séparés, d'avoir des nouvelles l'un de l'autre. On ne pouvoit pas non plus communiquer par eau, parce qu'il n'y avoit point de barque, ni de chaloupe, qui n'eût risqué d'être renversée par les moindres vagues, & qu'on ne pouvoit obliger personne de s'y exposer. Ainsi les deux bâtimens se trouvant rejoints, marcherent de concert. Etant arrivés à *Jubatskoje-Simovje*, sur la rive droite du fleuve, les travailleurs demanderent à s'y arrêter, pour aller faire leurs prières à la chapelle du lieu; les Professeurs y consentirent d'autant plus volontiers, qu'on attendoit quelques Ostiaques qu'ils avoient fait chercher.

LE 3 Juin, les forêts des deux côtés du Jeniseï étoient encore remplies de neige, & l'on voyoit de tems en tems des glaces dans le fleuve même. Le tems étoit fort inconstant & très-rude; le soleil ne paroissoit point du tout. Ce jour & les deux suivans, la navigation fut très-pénible, tant par la violence du vent, que par la force des vagues.

ENFIN le 6, les deux bâtimens furent rendus l'un après l'autre devant la ville de Mangaséa. Ici le Jeniseï se partage en plusieurs bras, dont M. Gmelin décrit les directions différentes avec son exactitude ordinaire, mais dont la figure ci-jointe peut donner une idée suffisante.

L'ASPECT de Mangaséa n'est pas agréable. Cette ville est située sur le rivage septentrional du bras du Jeniseï, nommé dans le langage Sibérien *Nikolskoï-Schar*; elle s'étend le long de ce bras, & dans l'intérieur des terres. Les maisons, quoiqu'éloignées les unes des autres, n'occupent pas un fort grand terrain, & sont tout au plus au nombre de cent. La forteresse est appuyée contre un autre bras du fleuve, & à peu près au milieu de la ville; elle est quarrée, & les murailles construites de bois sont munies de quelques tours & de quelques ouvertures pour tirer; mais sa meilleure défense est qu'on n'y craint point d'ennemi. Cette forteresse renferme le tribunal de la Justice, où la chancellerie de Jeniseïsk députe ordinairement un commissaire ou baillif du corps des *Dworjanins* ou *Diéti-Bojarskie*. Autrefois la plupart des habitans de Mangaséa étoient des Cosaques, dont on se servoit pour contenir les idolâtres de ce canton, qui sont les Tunguses & les Samojesdes. Maintenant qu'ils sont fort tranquilles, il n'y a presque point d'autres Cosa-

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1739.

ques que ceux qui sont employés pour des commissions particulières en qualité d'Ecrivains, de receveurs de tribut, &c. On a donc laissé éteindre un grand nombre d'emplois militaires, sans les remplir, & l'on a réformé beaucoup de Cosaques qui se sont retirés dans les terres. Ainsi, quoique les cantons inférieurs du Jeniseï soient fort froids, ils sont extrêmement peuplés, parce que la nature y a répandu bien des avantages qui compensent la rigueur du climat. Le baillif a son logement dans la forteresse, où se trouvent encore des magasins pour les pelleteries, une cave à eau-de-vie, un magasin à poudre & quelques cabanes ruinées. L'église cathédrale, qui n'est que de bois, occupe la principale place. Hors de la forteresse, est une métairie appartenant au couvent des moines de Jeniseisk, où logent les archimandrites, lorsqu'ils viennent dans cette ville. Il y a de plus deux paroisses, deux cabarets & quelques vieilles maisons.

M. GMELIN, qui n'avoit quitté Jeniseisk que depuis dix jours, dit qu'il se figuroit à Mangaséa avoir fui l'été pour aller trouver l'hiver, tandis qu'au contraire il étoit allé, pour ainsi dire, au-devant du solstice d'été; mais il se trouvoit ici sous un climat bien froid, puisqu'il étoit sous les 58^e. degré 26 minutes de latitude septentrionale. A son départ de Jeniseisk, il avoit vu dans les environs tous les champs couverts de verdure, & dix jours après il ne rencontroit que des chemins remplis de neige. Le 10 Juin, (ou 21, nouveau style), il en tomba encore à Mangaséa, & ce ne fut que le lendemain après-midi que nos voyageurs virent le ciel serein pour la première fois depuis qu'ils eurent quitté Jeniseisk. Le 9, l'eau resta gelée pendant toute la journée dans les rues, & la glace étoit d'une épaisseur assez considérable. Les Professeurs, sur la foi du printemps qui ne venoit point, avoient pris pour leur logement des chambres claires, parce que les chambres noires à poêle ne leur paroissent plus de saison; mais la continuation du froid les obligea d'y faire porter de tems en tems des rechauds de feu de charbon, qui les incommoderent autant qu'ils leur servirent à rechauffer leurs chambres.

CEPENDANT ce reste d'hiver ne fut pas de longue durée, & le changement de saison se fit tout-à-coup si subitement, qu'on pût à peine l'observer. Le ciel une fois nettoyé, continua de rester serein; les brouillards qui jusqu'alors l'avoient obscurci, disparurent entièrement tout-à-coup. Dès le 12, on n'avoit plus besoin de rechauds. Les hirondelles arrivèrent en quantité le lendemain: elles disparurent à la vérité le 26, à cause de quelques nuages & d'un vent même assez fort, qui leur fit croire apparemment qu'elles s'étoient méprises; mais elles revinrent le troisième jour. Le soleil étoit déjà fort chaud, & dès le 14 il n'y avoit plus aucune trace de neige ni dans les rues, ni dans les champs. L'herbe venoit à vue d'œil & s'il est possible que quelqu'un l'ait jamais vu croître, il faut que ce soit à Mangaséa. Le 15, on vit fleurir les violettes jaunes, qui ne viennent guère que sur les montagnes de Suisse & sur quelques autres aussi élevées (a). Ici ces violettes croissoient en quantité sur un terrain bas entre les buissons. L'herbe, à la fin

(a) *Viola Alpina rotundifolia lutea*, Bauh. Pin. 199.

du mois de Juin, avoit un pied, & dans quelques endroits jusqu'à un pied & demi de hauteur. Depuis le 11, on ne voyoit pas beaucoup de différence entre le jour & la nuit pour la clarté. On lisoit à près de minuit la plus petite écriture presque aussi bien qu'on l'auroit lue à midi par un tems couvert dans les pays plus méridionaux. Pendant toute la nuit le soleil étoit visible au-dessus de l'horizon. Vers minuit, à la vérité, lorsqu'on étoit dans un endroit bas, on avoit de la peine à voir entièrement le disque du soleil; mais en montant sur la tour qui n'étoit pas même fort haute, on le voyoit distinctement tout entier. On pouvoit hardiment regarder cet astre sans être ébloui, on n'en distinguoit pas les moindres rayons; ils ne commençoient à se rendre bien sensibles qu'à plus de minuit passé. Toute la troupe des voyageurs ne put s'empêcher, dit M. Gmelin, de célébrer ce magnifique spectacle que personne d'eux n'avoit vu, & que, selon toutes les apparences, ils ne devoient jamais revoir. On se mit à table dans la rue le visage tourné au Nord; tout le monde fixoit le soleil, sans en détourner un instant les yeux, & l'on changeoit de situation à mesure que cet astre avançoit. On jouit de ce rare spectacle jusqu'au moment où les rayons du soleil qui prenoit insensiblement de la force, devenus trop vifs, ne pouvoient plus qu'incommoder.

M. GMELIN dit n'avoir jamais vu dans aucun endroit du monde un aussi grand nombre d'oiseaux rassemblés en troupes; les plus nombreux étoient les oiseaux aquatiques, les oies de toute espèce, les canards, les poules d'eau, les moëttes, les oiseaux de rivage, bécasses, ortolans, plongeurs, &c. Ce seul objet & celui des plantes ne lui donnoient aucun relâche; c'est ici qu'il enrichit le plus la collection d'histoire naturelle ou d'observations sur les oiseaux qu'il avoit commencée en route entre Jeniseisk & Mangaséa. Quant aux plantes, il n'y trouvoit pas à beaucoup près tant de variété: c'étoient presque toutes plantes rares, mais il étoit aisé de les compter. Vers la St. Pierre, tous les champs étoient couverts de plantes & de fleurs; mais c'étoient presque partout les mêmes. Cependant il n'y en avoit pas moins de plaisir à herboriser, parce qu'on y entendoit un concert perpétuel formé par une infinité d'oiseaux qui cherchent les endroits un peu éloignés des grandes rivières, pour n'être pas tourmentés par les vents.

LA ville de Mangaséa, dans les premiers tems de sa fondation, portoit le nom de *Nowa-Mangaséa*: c'est-à-dire, avant que la ville actuelle fût bâtie, il y en avoit une autre plus petite, appelée aussi Mangaséa, située près de l'embouchure du *Tas*, fleuve qui se rend dans la mer glaciale à l'Ouest du Jenisei. Cette mer entrant vers cet endroit dans les terres, y forme un grand golfe, divisé du côté de la terre en deux plus petits, qui s'étendent presque jusqu'au soixante-huitième degré au Sud: le *Tas* se jette dans le bras oriental, & l'*Obi* dans l'occidental. Les habitans de l'ancienne ville s'ennuyèrent d'un climat si froid; dès qu'ils eurent découvert l'endroit où est aujourd'hui Mangaséa, ils s'y établirent, & bâtirent la nouvelle ville, à laquelle ils donnerent le nom de l'ancienne. Suivant la tradition du pays, il se faisoit autrefois un commerce considérable d'Archangel à *Pust-Ojersk*, petite ville située à l'embouchure de la *Petschora*, qui se jette aussi dans la mer glaciale, ou dans la mer du Nord; car cette embouchure est à l'occident du détroit

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

du Weygatz. Ce même commerce s'étendoit, dit-on, jusqu'à *Obdorskoi-Ojtrog*, & de-là jusqu'au vieux Mangaféa: mais, selon M. Gmelin, il n'y a guere d'apparence qu'on y vint de plus loin que de l'Obi. La ville de Mangaféa est nommée plus communément par le peuple *Turuchansk*, d'une riviere de ce nom que reçoit le bras du Jeniféi, sur lequel elle est située.

M. MULLER comptoit trouver à Mangaféa différentes nations idolâtres, & se procurer bien des connoissances sur leurs usages, leurs langues; &c. de plus, il devoit y avoir une espece de foire, occasionnée par la chasse que ces nations font pendant l'hiver sur le *Nischnaja-Tunguska*, dans les cantons inférieurs du Jeniféi, le long du *Kureika*, du *Chantaika*, du *Dudina*, du *Chatanga*, & à l'Ouest, du côté du *Tafs* & de l'Obi. Comme tous les chasseurs cherchent alors à se défaire avantageusement de leurs pelletteries, il en vint de toutes parts un grand nombre à Mangaféa. Ainsi tout s'y dispoit pour une nombreuse assemblée de nations idolâtres. Les chasseurs du *Chantaika* étoient arrivés; ceux du *Chatanga* avoient député leur prêtre qui arriva la veille de la *St. Pierre*. Les otages des *Tunguses* étoient aussi rendus dès le printems avec les receveurs des tributs (*b*); les *Samojedes* les plus voisins vinrent apporter le leur, & les receveurs des tributs du *Tafs* arriverent à peu près dans le même tems. Plusieurs marchands Russes & *Tunguses* étoient venus de *Jenifeisk*, & leurs marchandises étoient étalées dans quelques boutiques. Aussitôt que tout fut rassemblé, le commerce s'ouvrit; mais il se faisoit toujours en secret & comme furtivement, soit afin qu'un marchand ne supplantât point l'autre, soit pour que personne ne s'avisât de chercher querelle à ceux qui pouvoient être fournis d'une plus grande quantité de marchandises & pour éviter les jalousies de commerce.

LA plus grande partie des marchandises qu'on apporte à Mangaféa, sont des zibelines, des peaux de renards blancs & bleus, appelés *peszi*, & de renards ordinaires, noires, grises & d'autres couleurs; des loups blancs, des peaux d'ours blancs ou d'ours de mer, des peaux de jeunes ours de couleur argentine, des peaux de goulus, &c. On y apporte aussi de l'Awam des peaux de jeunes daims, que les idolâtres de ce canton corroient eux-mêmes, & dont rien n'approche pour la mollesse & la douceur. Les *peszi* ou loups blancs, & les ours blancs qu'on prend le long du Jeniféi, surpasseient beaucoup en grandeur tous ceux qui viennent des autres endroits; aussi sont-ils beaucoup plus chers que ceux de l'Obi ou du *Lena*. C'est pour ce genre de commerce, qu'il ne s'établit sur aucune riviere autant de Russes qu'il y en a sur le Jeniféi. Depuis Mangaféa jusqu'à la mer, & même sur le bord de la mer jusqu'au *Piasida* & au *Chatanga*, même le long de ce dernier fleuve, on voit de tous côtés beaucoup d'habitations Russes. Il s'y rend sur-tout un grand nombre de gens non mariés, parce que la chasse dans tous ces cantons est extrêmement lucrative. Un jeune homme qui veut gagner quelque chose, & qui fait épargner, n'a qu'à se présenter tout nud, il trouve aisément un maître

(*b*) Il est d'usage à Mangaféa de garder tous les ans quelques otages des nations idolâtres, qu'on ne laisse retourner chez eux, que quand on en amene d'autres dans la même saison. Ces otages sont nommés *Ananatt*.

tre qui l'habille & qui lui donne de bons gages ou une part dans le produit de la chasse. L'été, tems où l'on ne peut chasser que des rennes, on fait de fortes provisions de poissons pour la nourriture de la famille. Quoique le Jeniséi ne soit pas tout-à-fait aussi poissonneux que l'Obi, il ne laisse pas de fournir suffisamment de quoi se nourrir.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

QUI croiroit, dit M. Gmelin, qu'à deux cents quatre-vingts werstes, au-dessus de Mangaséa, il y eût encore une église Russe? C'est celle de *Chantaiskoi-Pogost*, située à $68\frac{1}{2}$ degrés de latitude septentrionale. La paroisse à la vérité n'est composée que du presbytere & de quelques habitations de paysans, dont plusieurs même sont vuides; mais il s'y fait un grand concours des habitations voisines, toutes habitées par des chasseurs. Les maisons sont la plupart isolées, pour que l'un ne puisse pas nuire à la chasse de l'autre.

DÈS le 12 Juin, M. Gmelin avoit tiré à Mangaséa une ligne méridienne, pour observer la déclinaison de l'aiguille aimantée; il l'observa à différentes reprises ce même jour au soir, & il trouva qu'elle déclinait de huit degrés vers l'Est. Il trouva la même déclinaison le 19 suivant, dans un tems où le vent souffloit de l'Est assez fortement; ce qu'il rapporte, dit-il, parce que dans tous les endroits de la Sibérie où il a été, il n'a pu découvrir la moindre déclinaison. Depuis le 20 il y eut quelques orages assez violens, mais qui se passerent sans aucuns dommages. Cependant les Russes & les Samojedes ne se souvenoient point d'en avoir vu depuis environ vingt-cinq ans, que le tonnerre avoit tué un Samojede près de la ville. On observe généralement, que plus on approche de la mer glaciale, moins on entend de tonnerre. On prétend même que près de la mer il tonne si foiblement, que l'on n'entend rien du tout, à moins qu'on n'y soit fort attentif, ou que, ce qu'on entend, n'est que comme un bruit souterrain; mais qu'on voit distinctement l'éclair.

LA ville de Mangaséa étant l'endroit le plus septentrional où l'on puisse faire des observations exactes, M. Gmelin, avant son départ, recommanda qu'on en fit de météorologiques. Il y avoit alors dans cette ville un Cosaque intelligent qui savoit lire & écrire, & qui marquoit beaucoup d'envie d'être chargé de quelqu'observation. Tous les instrumens nécessaires furent portés à la forteresse; le barometre étoit suspendu à trois brasses ou environ de hauteur au-dessus de l'eau d'un des bras du Jeniséi. On l'appuya contre un mur échauffé intérieurement par un poêle, afin qu'il eût une chaleur tempérée. Le thermometre étoit suspendu à un mur qui regardoit le Nord, & la boîte ou l'étui qui le renfermoit étoit percé de plusieurs trous, afin que l'air pût y pénétrer. Pour que la girouette fût exposée à tous les vents & qu'on fût à l'abri de toute erreur en marquant les rhumbs, on l'avoit posée à l'endroit le plus élevé de la ville. Ces dispositions faites, M. Gmelin ne tarda point à quitter Mangaséa. A l'égard de M. Muller, il n'avoit pas encore fini ce qu'il avoit à faire dans cette ville. Les étages de l'Awam n'étoient pas encore arrivés. Ils ont une langue particulière, dont il importoit beaucoup à ce Professeur de prendre quelque connoissance. M. Gmelin, au contraire, n'avoit plus de quoi s'occuper dans sa partie, qui étoit l'histoire naturelle: les oiseaux étoient presque tous déjà dispersés & les

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

plantes commençoient à jaunir. D'ailleurs, il espéroit trouver dans un autre terrain d'autres plantes & enrichir sa collection. Il partit donc le 3 Juillet vers minuit avec un vent favorable, & à 4 heures du matin il se trouva près de Turuchanskoi-Troitzkoi-Monastir, où il attendit M. Muller en herborisant dans une campagne agréable & fort différente de celle de Mangaséa. A son arrivée, il alla avec le dessinateur Lurtenius, qu'il avoit pris sur son bâtiment, voir les tourbillons qui se forment dans la Nischnaja-Tunguska, à quelques werstes au-dessus de son embouchure. Il y en a plusieurs des deux côtés de la riviere, & quand les eaux sont hautes, le passage entre ces deux tourbillons n'a que six toises de largeur. Si l'on s'en écarte un peu d'un côté ou d'un autre, le bâtiment, au lieu d'avancer, pirouette souvent dans une étendue de soixante brasses d'eau, jusqu'à ce qu'on l'en dégage à force de bras & de rames. On assure que ces tourbillons attirent au fond de l'eau de gros arbres que les crûes de la riviere y amènent quelquefois, & les revomissent un quart-d'heure après brisés & déchirés en mille morceaux. Des pêcheurs raconterent à M. Gmelin, qu'ils avoient eu la curiosité de descendre dans le grand tourbillon une corde avec une pierre au bout; qu'ils s'étoient apperçu que la pierre reposoit de tems en tems sur un corps solide, & que quand on l'avoit secouée, elle étoit descendue plus bas jusqu'à quatre-vingt-dix brasses; mais qu'ayant enfin manqué de corde, ils n'avoient pu continuer l'expérience. M. Gmelin fit passer sur un de ces tourbillons une petite barque qui pirouetta quelque tems, puis fut repoullée & descendit la riviere. Cette expérience l'enhardit: il voulut y passer lui-même dans une barque; tant qu'il fut sur le tourbillon, il sentit que la barque vacilloit, mais ses mariniers donnerent de si grands coups de rames qu'ils l'empêcherent de tourner. Il faut, dit-il, que le lit de la riviere soit dans cet endroit singulierement conformé, puisque les deux rivages sont fort pierreux.

LE 5, il alla visiter le couvent, qui lui parut avoir un air fort antique; il n'y avoit qu'un petit nombre de moines presqu'aveugles de vieillesse. Ce couvent dépend en quelque sorte de celui de Jeniseisk, & avoit autrefois d'assez gros revenus. Aucun voyageur ne remontoit ou ne descendoit le Jeniséi, sans y faire faire des prieres pour le succès de son voyage. Le couvent faisoit ordinairement distribuer du pain aux étrangers, ce qui lui attiroit d'autres libéralités. Les chasseurs s'y arrêtoient aussi, soit pour avoir des prieres, soit pour rendre des actions de grace pour les bons succès de leurs chasses. Le couvent les régaloit, & en recevoit des présens. Ce couvent devoit son ancienne fortune au Saint qu'on y révéroit sous le nom de *Wassili Turuchanskoi*; mais vers l'an 1720 l'Archevêque de Tobolsk ne lui trouvant pas des marques de sainteté suffisantes, le fit enlever & tout de suite inhumé: de-là est venue la décadence du couvent.

LE 7 Juillet, M. Muller rejoignit M. Gmelin.

LES *Tasski*, que le premier attendoit, étoient arrivés à Mangaséa dès le 4; ce qui lui avoit donné le tems de composer un petit dictionnaire de leur langue, & de ramasser quelques mémoires sur cette nation. Les deux Professeurs ne voulurent pas s'arrêter davantage dans cet endroit, & partirent le

même jour avec un bon vent, qui les conduisit jusqu'au rivage pierreux, appelé *Karmakulnik*.

ILs marcherent pendant toute la nuit, & toute la journée du 8 jusqu'au soir, ils eurent un vent favorable qui leur permit d'aller à la voile. Sur le rivage occidental, ils virent quelques jurtes d'Ostiaques, sans pouvoir s'y arrêter. Le 10, ils se trouverent vis-à-vis l'embouchure du *Pakulicha*, où M. Gmelin se fit transporter dans une barque, pour voir des pierres figurées dont on lui avoit fait un grand récit. Il suivit le même rivage occidental du Jeniseï dans une étendue de cinq werstes, accompagné de cinq hommes, pour chercher ces merveilleuses pierres; mais ils ne trouverent autre chose que des cailloux très-communs de différentes formes, & se hâterent de rejoindre les bâtimens qu'il falloit tirer à force de bras. Le 12, on atteignit une pointe étroite de terre, appelée *Kantagow*. M. Gmelin y fit arrêter pendant quelque tems, parce qu'il avoit entendu dire qu'on y trouvoit des pierres de lynx. On mit pied à terre à cette pointe au nombre d'environ vingt personnes, qui chercherent pendant quatre heures; on ne trouva que quatre pierres de lynx (c), & une espece d'arbre de corail. M. Gmelin en particulier démêla, parmi beaucoup de pierres & de cailloux, dont ni la qualité, ni la forme n'avoient rien de bien remarquable: 10. un minéral de fer très-pesant & fort riche, rouge en-dehors & brun en-dedans: 20. des pierres figurées comme des oursins de mer, de l'espece appelée *Spatagus*: 30. d'autres pierres en forme de bois pétrifié: 40. un autre minéral de fer jaunâtre, & tenant de l'ocre, tantôt composé de plusieurs couches minces, ou de tuyaux creux de différentes figures qui provenoient des petites branches du bois, auxquelles l'ocre s'étoit attaché, tantôt semblable à la pierre de lynx: 50. du talc noir luisant, renfermé dans une pierre assez ressemblante à l'ardoise, & semée de petites veines de pyrite sulfuré: 60. une pierre extrêmement dure & faisant du feu, dont il y avoit une grande variété, les unes étant rayées alternativement de noir & de gris, les autres plus molles & rayées de blanc & de violet: 70. des pierres d'un bleu pâle, de la dureté du marbre; d'autres transparentes, jaunâtres & blanches, ayant presque la dureté de l'agate: 80. une sorte de pierre-à-chaux toute fibreuse (d): 90. une pierre sablonneuse à gros grains, noire & comme brûlée d'un côté, & rouge de l'autre (e): 100. du succin noir en petits morceaux, fort fragile & plein de crevasses: 110. un fragment d'os, dont la substance intérieure ressembloit à celle d'une vertebre de baleine, & quantité de divers cailloux, dont M. Gmelin fait, à son ordinaire, un détail très-exact & très-ennuyeux.

Après la recherche de ces pierres qui ne produisit rien d'intéressant pour l'histoire naturelle, on se rembarqua & l'on continua de marcher. Le 13, à la pointe du jour, on passa devant l'ancienne *Inbatskoje-Simowje*, où l'on bâtissoit alors une nouvelle église pour les Ostiaques nouvellement baptisés,

(c) La pierre de lynx est transparente.

(d) *Marmor fixum, filamentis perpendicularibus parallelis*. Linn. Syst. Nat. 152. Ed. Stockholm. 1748.

(e) Les coralloïdes prennent souvent cette variété de couleurs, quand ils restent longtems dans la terre.

VOYAGE EN Sibérie. 1729. celle qu'on avoit déjà construite au commencement de leur conversion vers 1720 ayant été brûlée.

LES 14, 15 & 16, la navigation fut fort ennuyeuse, tant par l'incommodité des courans dont on ne pouvoit se garantir, que par toutes les courbures du fleuve qui faisoient revoir aux voyageurs le soir les mêmes lieux qu'ils avoient vus le matin. La nuit du 16 au 17, ils eurent la vue des étoiles pour la première fois depuis deux mois, pendant lesquels il n'y avoit presque point eu de nuit.

Le reste du voyage jusqu'au 25 fut assez pénible: de grandes chaleurs, des passages dangereux ou difficiles à franchir sur un fleuve semé presque partout de rochers qui le rendoient très-rapide, ou de bas-fonds & de bancs de sable, les fatigues excessives & continuelles des travailleurs obligés de tirer les bâtimens sur un rivage escarpé, pierreux & mal-sûr, la nécessité d'y suppléer souvent par des chevaux dont la conduite donnoit des peines infinies (*f*), l'embaras même d'en trouver, enfin les mauvais tems, la pluie, les orages, tous ces inconvéniens n'adoucirent pas l'ennui du trajet.

LA nuit du 25 au 26 Juillet, on atteignit Jeniseïsk, que les bâtimens dépassèrent en remontant jusqu'à la fabrique des cuirs du Sieur Samoïlow, Colonel des Cosaques, où les Professeurs descendirent le 26, à deux heures du matin.

Le même jour au soir, la chancellerie, prévenue de leur arrivée par un exprès que les Professeurs lui avoient dépêché le 19 de Worogowa-Sloboda, leur envoya des paquets qu'elle avoit reçus pour eux de Pétersbourg pendant leur absence, & des lettres que M. Steller avoit écrites d'Irkutzk. M. Muller étoit dispensé par des ordres précis de la cour, de continuer ses voyages en Sibérie; on ordonnoit en même tems à M. Gmelin d'y rester, & de se préparer à faire le voyage de Kamtschatka le plutôt qu'il seroit possible. Ces différentes dispositions affectèrent diversément les deux Professeurs. L'ordre qui regardoit M. Gmelin, l'affligea beaucoup; on voit qu'il ne redoutoit rien tant que le voyage de Kamtschatka, par les peines qu'il prévoyoit que la mauvaise volonté de ceux dont il devoit dépendre pour passer dans cette Presqu'Isle, lui seroit immanquablement essuyer. Cependant, en relisant leurs lettres, les Professeurs s'aperçurent qu'à la date de leur expédition on ne savoit point encore à Pétersbourg le départ de M. Steller pour le Kamtschatka, ni les difficultés que les chancelleries continuoient de faire pour l'approvisionnement des voyageurs. M. Gmelin, en conséquence, prit le parti d'écrire de nouveau à Pétersbourg. Il marquoit qu'il s'en référoit sur le voyage en question à ses précédentes lettres, & que n'y ayant pas reçu de réponse, il différeroit son départ jusqu'à ce qu'il fût les dernières résolutions de la cour; mais que dans l'intervalle il parcourroit les environs du Jeniseï, d'où il s'en retourneroit à Krasnojarsk, pour y attendre ces nouveaux ordres.

(*f*) Un payfan ayant perdu un de ses chevaux qui fut noyé, un autre payfan, pour le consoler, lui dit qu'il devoit bien savoir que l'endroit où il s'étoit perdu, étoit un pas malencontreux, habité par les diables

qui attiroient à eux les chevaux & qu'il les avoit vus de ses propres yeux. Le premier payfan se paya de cette raison, & se résigna tranquillement à la fantaisie des diables qui avoient eu envie de son cheval.

Suivant ceux de M. Muller, il étoit le maître de se mettre en route pour son retour aussitôt qu'il le jugeroit à propos.

M. GMELIN, en passant à Jeniseisk, avoit chargé quelqu'un de faire sur le Jeniseï les mêmes observations qu'il avoit faites à Jakutzk sur le Lena, c'est-à-dire un journal de l'augmentation & de la diminution des eaux du Jeniseï. Le but de ces observations étoit de découvrir, s'il n'y auroit pas un certain ordre établi pour cette augmentation & diminution des eaux, qui pourroit avoir quelque influence sur la structure de la terre, soit en général, soit en particulier, dans ces cantons septentrionaux. Il pensoit qu'en rassemblant beaucoup d'observations semblables, les résultats conduiroient peut-être à s'approcher d'un pas de plus, pour en déduire une règle générale, & que si toutes les observations ne s'accordoient pas, on en seroit quitte pour faire un pas en arrière: on rend à-peu-près ses expressions. En conséquence dès le 8 Avril que le Jeniseï fut dégélé, il fit commencer les observations, & elles avoient été continuées jusqu'au moment de son retour. Aussi n'a-t-il pas manqué de les insérer dans son Journal, où l'on peut les voir, Tome III, pages 246-250.

PAR les Lettres de M. Steller, on apprenoit que dès le commencement du printems il avoit embrassé toutes les parties de l'histoire naturelle des contrées qu'il avoit vues, & il envoyoit de curieuses descriptions. Mais toutes modestes qu'étoient les demandes que l'on avoit faites pour lui à la chancellerie d'Irkutzk, & malgré tout ce qu'il en avoit rabattu pour ne pas être à charge, il s'étoit bientôt aperçu qu'il n'obtiendrait pas son expédition aussi promptement qu'il le desiroit. Il avoit donc pris le parti d'employer le plus utilement qu'il pourroit ce tems perdu pour l'objet le plus intéressant de son voyage, & il avoit résolu de passer le lac Baikal au milieu de l'été, de parcourir le rivage méridional & les montagnes de Bargufinsk, de s'en revenir à Irkutzk vers l'automne, d'y mettre au net ses observations, ensuite de solliciter auprès de la chancellerie son expédition pour Kamtschatka.

LA foire de Jeniseisk, qui se tient communément dans les premiers jours du mois d'Août, y retint les Professeurs encore quelque tems. Les marchands Russes qui s'y rendent de la frontière par eau, arrivent ordinairement de si bonne heure, qu'ils font d'abord un voyage à Mangaséa, où ils échangent quelques marchandises Chinoises, & ce qui leur est resté de marchandises Russes; ils reviennent ensuite à Jeniseisk avec des pelleteries de Mangaséa. D'autres marchands Russes & Tartares y viennent aussi par eau de Tobolsk; ils passent par l'Irtisch, l'Obi, le Ket, & traversent le pays de Makowskoi, enclavé entre le Ket & le Jeniseï. Les marchandises qu'ils apportent, sont pour la plus grande partie des cuirs de Russie, du tabac de Tcherkassie, de la toile, des bas foulés, toutes sortes d'étoffes de Russie, des couteaux, des fourchettes, des fouliers, des boîtes, du miel, des vins, &c. Enfin il y arrive encore des marchands de Krasnojarsk avec des zibelines communes, sans compter ceux de Jeniseisk même, qui rapportent de Mangaséa toutes sortes de menues marchandises du haut & du bas pays: ainsi la foire est bien remplie, & le commerce qui s'y fait assez considérable. Les Professeurs ne restèrent à Jeniseisk que jusqu'au 4 Août, tems où la foire étoit ou-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

verte, sans être encore fort brillante, parce qu'il y manquoit quelques bâtimens de Mangaséa & de Tobolsk. Cependant on disoit qu'elle seroit finie vers le 12, parce que les marchands de Tobolsk ne peuvent pas s'y arrêter plus longtems, afin de pouvoir être rendus d'assez bonne heure à Jakutzk, pour revendre les bâtimens sur lesquels ils sont venus de Tobolsk, aux marchands qui sont prêts d'y aller.

Les Professeurs ne jugerent point à propos d'attendre que toute la foire fût rassemblée, & partirent le 4 Août vers le soir. Ils remonterent le fleuve au-dessus de la ville avec les deux bâtimens qu'ils avoient, au moyen de vingt travailleurs & de deux pilotes pour chacun. Ils eurent d'abord le vent contraire, & avancèrent peu pendant les trois ou quatre premiers jours; mais ils arrivèrent le 7 à midi à l'embouchure de la Tunguska. De-là tout leur trajet jusqu'à Krasnojarsk fut encore bien plus pénible que n'avoit été celui de Mangaséa à Jeniseisk. Ils eurent presque tous les jours des tems effroyables, des furieux coups de vent, des bancs de sable très-difficiles à passer, une cataracte périlleuse, des courans rapides, plusieurs endroits du fleuve sans d'autre rivage que d'affreux rochers, sur lesquels il falloit souvent faire monter les travailleurs pour tirer les bâtimens. On peine en lisant le détail de ces inconvéniens si multipliés, presque autant que l'auteur que nous abrégeons, & qui, pour s'en dédommager, n'en omet pas la moindre circonstance. Un des bâtimens, dans lequel étoient les deux Professeurs, pensa périr près d'un rocher qui bordoit le fleuve.

Ce bâtiment se trouvant alors dans le plus rapide endroit du courant, les travailleurs qui le tiroient avec des peines inconcevables de dessus le rocher, sur lequel on leur avoit fait passer le cable, crièrent tout-à-coup qu'ils ne pouvoient plus le retenir. A ces mots, on mit toutes les perches à l'eau pour pousser contre le fond, & personne n'en fut exempt; les travailleurs se sentirent bientôt soulagés, reprirent courage, & le bâtiment fut retenu par les forces réunies de tout l'équipage. Si l'on eût été forcé de l'abandonner au courant de l'eau, il eût été brisé sur le champ contre quelqu'un des rochers entre lesquels il étoit, & Dieu fait qui s'en seroit sauvé!

Après quinze jours de navigation, & un trajet de près de trois cents werstes, le 19, à la pointe du jour, les deux bâtimens remonterent le fleuve à la rive droite jusqu'à une île située vis-à-vis de Krasnojarsk. On passa dans l'île, & de son extrémité supérieure on se rendit dans la ville à huit heures du matin.

Les pluies presque continuelles ne permirent pas à M. Gmelin de faire beaucoup d'observations dans les environs de Krasnojarsk; mais comme il avoit résolu de voyager désormais par terre, il s'occupa pendant plusieurs jours à faire toutes ses dispositions pour les travaux auxquels il comptoit se livrer dans ses nouveaux voyages, & à faire emballer ses instrumens dans des caisses.

Le 24 Août, les deux Professeurs partirent après le soleil couché, & arrivèrent à 11 heures de nuit au village de *Roslovzow*, où ils attendirent le jour. Ils traversèrent le lendemain par un chemin détestable une forêt épaisse. Après une traite de quatorze werstes, ils passèrent par le petit *Katjcha*,

& le soir devant la source du grand Katscha; de-là dans la nuit ils atteignirent le petit *Kemtschik* où ils prirent gîte.

ILS ne trouverent, pendant les deux premiers jours de marche, que des lieux sauvages, fort stériles en plantes, & ne s'y arrêterent qu'autant qu'il falloit pour rafraîchir leurs chevaux. Le 26, après le coucher du soleil, ils furent rendus sur les bords du grand *Kemtschik*, qu'ils passèrent, pour se loger dans la *simowje* située de l'autre côté du fleuve. Ils n'eurent dans cette route d'autre incommodité que la rencontre de quantité de petits ruisseaux, dont le passage trop fréquent devenoit ennuyeux. Le 27, ils arrivèrent à midi par des chemins beaucoup meilleurs à l'*Ujusz* (on écrit ordinairement *Ijusz*), ruisseau considérable, qu'ils passèrent sur des barques liées ensemble & couvertes d'un pont. Ils comptoient changer en cet endroit tous leurs chevaux fatigués, ayant envoyé en avant un interprète Tartare, pour leur en ramasser de frais; mais pendant que cet interprète leur rendoit compte de sa mission, les Tartares se sauverent. Cependant ils attraperent quelques chevaux d'un village Russe, situé près de-là, qui leur servirent bien. Après avoir marché tout le jour par des steppes & des chemins assez bons, ils parvinrent vers les 10 heures du soir près d'un ruisseau appelé *Akatuk*; mais les Tartares qui habitoient ce canton, s'étoient encore sauvés. Le ruisseau d'*Akatuk*, près duquel ils camperent la nuit, se jette dans le *Borsja*, & celui-ci dans l'*Ujusz*. Le 28, ils traversèrent avec leurs chevaux, malgré leur fatigue, quelques plaines & une steppe jusqu'au ruisseau de *Tscherefch*. La steppe étoit parsemée de plantes rares & très-belles. Les fleurs les plus communes étoient la plante connue dans les jardins d'Allemagne sous le nom de *fleur de Jérusalem*, & les violettes de la pentecôte. Les chasseurs qui les accompagnoient, tirèrent aussi quelques jolis oiseaux. Enfin ils vinrent à bout d'appriivoiser les Tartares, & de ramasser un si bon nombre de leurs chevaux qu'il ne leur en échappa pas un seul. Ils avoient suivi jusqu'alors le chemin de *Krasnojarsk* à *Tomsk*; le 29, il leur fallut quitter le chemin de *Tomsk*, & prendre celui qui conduisoit aux mines de *Krasnojarsk*.

Ce même jour 29, ils furent obligés de passer la riviere de *Tscherefch*; mais il falloit pour cela un pont, ce qu'ils n'apprirent que quand ils furent près de la riviere, autrement ils auroient envoyé du monde en avant, pour en construire un. On y fit travailler aussitôt, & l'on y employa toute la matinée, en sorte que ce ne fut qu'à une heure après-midi que l'on put gagner un lieu de rafraîchissement près d'un ruisseau, qui se jette dans le *Bieloje Osero*. La situation de tout ce pays étoit admirable, & M. Gmelin trouva sur la steppe des trésors pour la botanique: c'est pourquoi les Professeurs résolurent d'y passer la nuit. Cependant, comme les Tartares leur amenerent des chevaux frais, ils passèrent le ruisseau, traversèrent quantité de petites collines & s'établirent pour la nuit un peu plus loin, afin d'être en état de partir le lendemain de bonne heure.

Le 30 Août, nos voyageurs traversèrent encore plusieurs autres steppes & arriverent vers les 10 heures du matin avec beaucoup de pluie & de vent au lac *Ufchjur*, lac salé, long environ de deux werstes & de trente brasses de largeur, d'où l'on tire de très-bon sel. Au Nord de ce lac est une tour-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

ce d'eau douce, qui leur fournit leur boisson: ils virent ici quantité de beaux oiseaux. Près de l'endroit où ils s'arrêterent pour dîner, est une montagne, appelée du même nom que le lac, que M. Gmelin recommande expressément aux recherches des botanistes, qui pourroient y passer après lui. Il fût très-surpris de trouver dans une saison avancée des plantes si belles & si rares; aussi marque-t-il qu'il monta & descendit cinq à six fois cette montagne. Entre le fleuve & le lac Ufchjur, il y avoit plusieurs tombeaux des anciens Tartares. Chacun de ces tombeaux formoit un quarré long, dont l'intérieur étoit plat dans les uns, & élevé dans les autres. On en ouvrit quelques-uns de ceux qui paroissent les mieux conservés; M. Gmelin s'y arrêta long-tems, & y trouva quantité de curiosités naturelles dont il ne dit pas un mot, malgré son attention à tout détailler, à circonstancier les moindres choses. Après avoir quitté ces tombeaux, on passa devant plusieurs lacs salés & d'eau douce. De-là continuant de marcher entre deux chaînes de montagnes, on atteignit vers les 9 heures du soir *Kara-Ijusz-Reka*, où l'on avoit envoyé du monde en avant, pour faire construire un radeau, sur lequel il falloit passer les instrumens & les bagages. Le radeau se trouva prêt à l'arrivée des Professeurs. Comme la situation du lieu étoit admirable pour des recherches botaniques, & que les montagnes voisines étoient parfumées de plantes rares, on y passa la nuit.

Le lendemain, après avoir diné, les Professeurs allèrent se promener à cheval pour visiter une statue de pierre, ou une espece de buste assez fameux dans cet endroit, & qu'on prétend être un reste des anciens Tartares qui ont habité le canton. Ce monument, que les Tartares nomment *Chofai-Kisz*, se voit sur la route dans la steppe à deux werstes de la riviere. La tête, qui est couverte d'une sorte de bonnet de forme singuliere, ne tient pas au corps, & on l'ôte quand on veut. Les Professeurs firent prendre le dessin de ce mauvais buste, pour avoir un monument de l'ancienne sculpture des Tartares.

On partit de-là le premier Septembre à la pointe du jour; & après avoir traversé plusieurs steppes, on atteignit le radeau que l'on avoit fait faire la veille par des gens envoyés exprès pour cela & l'on fit passer les bagages. Les Professeurs s'arrêterent quelque tems à converser avec les Tartares, de *Kastinzk*, qui campoient de l'autre côté de la riviere, où l'on trouva beaucoup de jurtas Tartares, qui descendent du territoire de *Krasnojarsk*: car ceux qu'on avoit rencontrés jusque-là, étoient du territoire de *Tomsk*, & ils sont distingués des autres en ce qu'ils n'ont pas un seul mouton, parce que leurs chiens les déchirent. Les Tartares de *Kastinzk*, au contraire, en ont de fort grands troupeaux. On passa le lendemain deux lacs salés, dont l'un est si riche, qu'en été le sel s'y cristallise de lui-même, non en petits cubes, mais à-peu-près comme le salpêtre. On n'en voyoit pourtant que sur les bords; il ne s'en étoit pas formé cette année au fond du lac, parce que les pluies avoient été trop fréquentes.

Le 3 Septembre, on se trouva d'assez bonne heure à la source du *Karysch*, d'où il fallut monter une montagne qui conduisit au lac *Igir*. Cette route donnoit par une forêt de melesés entrecoupée de petites collines, & embar-

rassée

passée par quantité d'arbres couchés à terre. Elle n'étoit pas praticable pour les voitures, & les Tartares ne se souvenoient point d'avoir vu de voyageurs qui l'eussent frayée avant ceux-ci, excepté le Docteur Messerschmidt.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

LE 4, on passa devant une idole de pierre, représentant un ours assis sur ses pattes de derrière. Cette divinité quadrupède occupoit le fond d'une niche pratiquée dans un rocher, & la sculpture en étoit à peu près du goût du Chofain-Kiszs. On arriva le même jour chez les Tartares de Kusnezsk, appelés *Sagai*, & les Professeurs s'y arrêterent. Le chemin n'étoit presque partout qu'une steppe bien unie, sur laquelle il y avoit encore un grand nombre d'anciens tombeaux. Les environs étoient remplis de belles plantes; mais la saison étoit trop avancée, & la plupart n'avoient plus de graines. Les Tartares de ce canton sont encore différens des autres, en ce qu'ils ont des troupeaux de chevaux qui sont négligés ailleurs.

LE 6, on s'écarta un peu pour aller voir des mines; on trouva près d'un petit ruisseau quelques maisons de mineurs, dans une enceinte entourée de chevaux de frise, & à peu de distance une mine ouverte, dans laquelle les Professeurs descendirent. La plus grande partie du minéral incrusté dans une pierre molle, étoit verd & bleu. Il y en avoit de rayé, comme l'antimoine, & d'un bleu clair. Toutes les mines de ce canton, appelées *Sirenskoi-Rudnik*, (parce qu'elles sont voisines du ruisseau nommé Ulu Syr, le grand Syr), furent visitées successivement. On continua ensuite à marcher par un tems agréable & chaud, & les Professeurs passèrent à cheval plusieurs montagnes, pour se rendre encore aux mines appelées *Bafinkkoi-Rudnik*, qui sont sur une de ces montagnes. M. Gmelin examina plusieurs de ces mines. Il y en avoit une dont le minéral étoit verd, & se trouvoit dans un beau quartz blanc. Au bas de la montagne où étoit celle-ci, il y avoit quelques barraques pour les mineurs & un bain; mais où l'on ne trouva personne. On partit de-là, & l'on côtoya un ruisseau (le *Busa*) qui conduisit jusqu'à la riviere d'*Askisch* où étoient des jurtes Tartares, près desquelles on avoit fait arrêter les bagages, & on s'y établit pour passer la nuit. Le lendemain, les Professeurs ayant appris qu'il y avoit encore dans les environs une antiquité Tartare, monterent dès le matin à cheval, traverserent une vallée entre deux chaînes de montagnes le long de l'*Askisch* en descendant, & trouverent sur la rive gauche de cette riviere un rocher long de quelques brasses, & un peu creusé du côté de l'eau. On voyoit dans cette cavité un bloc informe d'*alabastrite* (g), appuyé contre le fond de la niche, qui avoit naturellement des enfoncemens & des élévations, où une imagination échauffée pouvoit chercher les traits d'une vieille femme. C'est pourquoi cette pierre est appelée *Kurtujack* en langue Tartare. Près de ce bloc étoit une autre pierre de même espece, mais plus petite, qui, configurée à peu près de même, pouvoit être regardée comme l'enfant de l'autre. Cet endroit étoit environné de broussailles & d'arbustes, auxquels les Tartares les plus dévots, qui n'ont presque aucune idée de Dieu, suspendoient leurs offrandes, sans imaginer seulement s'il en pouvoit résulter pour eux du bien ou du mal.

(g) Faux albâtre.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

LES Tartares *Beltires*, se trouvant sur cette route campés sur les bords d'un ruisseau nommé *Tio*, les Professeurs voulurent les voir, & l'on traversa, pour s'y rendre, une steppe couverte de réglisse. Leur façon de vivre ne diffère pas beaucoup de celle des Tartares de *Kustinzk*. Les *Beltires* ont de plus que tous les autres Tartares, une charge fort onéreuse. Ils sont obligés de payer un tribut aux *Calmoucs*, qui savent fort bien l'extorquer de force, lorsqu'ils ne le payent pas de bonne volonté, au moyen d'une espece de question qu'ils leur font souffrir. Ils leur appliquent à chaque joue un petit morceau de bois, d'où pendent des cordes qui s'attachent derrière la tête; on lie ces cordes ensemble, & on les serre si fort, que les joues sont très-douloureusement comprimées par le morceau de bois. La compression est quelquefois si forte, que le Tartare donne à la fin tout ce que le *Calmouc* lui demande. Cette sorte de torture en rappelle une autre, dont se servent les commandans de *Jakutzk*, lorsqu'ils vont dans les ostrogs éloignés. Ils font mettre à l'homme dont ils veulent tirer quelque chose, une forte bande autour de la tête, & la font serrer si fort au moyen d'un bâton que l'on tourne, que le patient est obligé de donner ce qu'on lui demande, ou avouer ce qu'on veut savoir de lui. Une partie du tribut que les *Beltires* payent aux *Calmoucs* consiste en fer, & l'autre en cuir de Russie; mais le tout est fort modique. L'année précédente, les exacteurs *Calmoucs* avoient été pris par les Tartares *Sagai*, & conduits prisonniers à *Abakansk*, où ils furent gardés quelque tems, puis relâchés, vraisemblablement par des ordres supérieurs.

LE 8, vers les 10 heures du matin, les deux Professeurs, après avoir renvoyé à leur quartier sur l'*Askisch* les voitures & les petits équipages qu'ils avoient avec eux, longerent à cheval la riviere d'*Abakan* par une belle steppe. Ils virent, dans cette promenade, beaucoup de vieux tombeaux & de grandes pierres, sur lesquelles étoient gravés différens caracteres, des croix, des cercles, des chevaux, & d'autres figures, le tout d'une maniere très-informe, de sorte qu'on pouvoit à peine distinguer ce que c'étoit. Le soir, au coucher du soleil, ils furent rendus au quartier, & tout ce jour, ainsi que le précédent, ils eurent de fortes chaleurs, presque égales à celles de l'été.

LE 9 au matin, ils retournerent de l'*Askisch* au grand *Syr*. Là, quelques Tartares les ayant avertis, que, dans leur tournée aux mines de *Bafiskoi*, ils avoient oublié de voir une grotte souterraine, *M. Gmelin* fut curieux d'y aller. Cette grotte est au-dessous des mines, sur une montagne fort élevée, & elle a trois ouvertures, dont la premiere est au Sud-Ouest: elle s'étend dans le haut de la montagne, de la longueur d'environ treize brasses, à environ une brasse & demie de hauteur, & sa plus grande largeur est à-peu-près de quatre brasses. Quelques restes d'échafaudage & des coques d'œufs trouvées dans cette grotte, indiquoient assez qu'elle avoit autrefois servi de retraite à des créatures humaines. Pendant que *M. Gmelin* étoit encore occupé à considérer cette grotte, deux mineurs lui parlerent d'un autre souterrain, dont l'éloignement fit passer au Professeur l'envie de le voir; mais voici l'idée qu'ils lui en donnerent. Entre les mines du territoire de *Krasnojarsk*, coule un ruisseau, nommé *Koxa*, dont la source est formée de cinq autres petits ruisseaux, appelés par les gens du pays *Bras*, en langage Si-

bérien *Roffachi*, & qui se jette dans l'Abakan. Près du cinquième bras, qui est le plus éloigné de cette rivière, s'éleve une montagne où est une grotte, dans laquelle il faut se faire descendre perpendiculairement à la profondeur de cinq brasses. Cette grotte, au rapport des mineurs, est fort large, & comme une grande chambre: on y voit aussi des restes de marches ou d'échafauds, qui font présumer qu'elle a servi d'asyle à quelques nouveaux Troglodites.

En quittant la première, on marcha vers l'Abakan, & l'on traversa une steppe montagneuse. À moitié chemin, il y avoit sur la steppe un marais qu'il fallut traverser en faisant tirer les voitures par des hommes, parce que les chevaux enfonçoient trop. Il y avoit à la vérité une espèce de pont, mais on n'osoit pas s'y fier. Comme les Professeurs avoient envie de voir encore les mines de Krasnojarsk, on poussa jusqu'à l'endroit de l'Abakan, où l'on passa pour aller à ces mines; mais pour ce passage, il n'y avoit que deux hommes qui demeuroient près de la rivière dans une espèce de hute ou de caverne souterraine. Ces hommes avoient deux barques, mais si délabrées, qu'il falloit continuellement vider l'eau qui y entroit de toutes parts. On lia ces deux barques ensemble, telles qu'elles étoient, & on passa dessus une voiture ou deux charettes à la fois. On fit toute la diligence possible, parce qu'il étoit déjà tard, & qu'on étoit fatigué de la grande chaleur du jour. Enfin tout fut passé, hommes & bagages, avant la nuit, à l'exception d'une seule personne qui ne voulut pas s'exposer dans l'obscurité, & l'on resta sur l'autre bord pour attendre le jour. Le 10 au matin, comme on étoit près de partir, on vit arriver les Tartares *Kaibales* avec un grand nombre de chevaux; mais ceux qu'avoient les voyageurs étant déjà attelés, on les fit marcher jusqu'à la première poste. On campa ensuite sur le ruisseau de *Kal*, qui se perd dans la terre à peu de distance d'Abakan, & l'on y resta jusqu'à trois heures de l'après-dinée. Les Tartares apportèrent une espèce de truites, qui se pêchent près de-là dans l'Abakan & dont on s'accomoda bien. On choisit les meilleurs chevaux de ceux que les Tartares avoient amenés, & l'on continua la route. On atteignit le même jour le commencement du mont *Sajan*, & l'on y passa la nuit qui fut très-orageuse.

LE 11, les Professeurs allerent voir une mine, située sur le rivage occidental du Jenisséi, à l'entrée de la chaîne des montagnes & sur la plus haute du canton: ils trouverent que la mine en étoit molle, verte & mêlée d'une pierre ressemblante au minéral de foie (*Leber-Ertz*.) Ils remarquerent encore une espèce de mine verte, qui ressembloit par sa substance aux *malachites*, mais aussi fragile que des scories, & une autre mine rouge. Par les essais qu'on avoit déjà faits de cette mine rouge & de la verte, on avoit tiré d'un quintal environ quarante-huit à soixante livres de cuivre pur. M. Gmelin étoit étonné que la nature opérât dans ces contrées tout différemment qu'en Allemagne, où les meilleurs minéraux se trouvent à de très-grandes profondeurs, tandis qu'ils se présentent sous ses pas à la surface de la terre. „ Seroient-ils donc engendrés ici, dit ce Professeur, & auroient-ils été „ transportés par quelque accident dans les profondeurs d'Allemagne? Si la „ terre anciennement a été dissoute, comme le croit l'ingénieur *Woodward*;

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

„ si tout a été confondu & s'est ensuite affaibli, les métaux, comme les corps „ les plus pesans de toutes les substances terrestres, auront sans doute été au „ fond”. Il prétend avoir découvert beaucoup d'autres traces qui prouvent que la terre de Sibérie n'a pas souffert depuis le commencement du monde autant de révolutions que celle d'Allemagne. Mais il craint, dit-il, d'inspirer aux Philosophes, qui recherchent quel a été le premier état de la terre, trop de desir ou de curiosité de se transporter en Sibérie, pays qui, dans le fond, a bien plus besoin de gens qui le cultivent, que de raisonneurs qui viendroient simplement pour l'examiner. C'est en faisant ces réflexions qu'il descendit la montagne, & quoiqu'elle fût fort escarpée, il ne regretta pas sa fatigue, parce qu'il en rapporta plusieurs belles plantes.

AU retour des mines, on descendit en voiture le long du Jenisséi jusqu'aux environs de *Sajanskoi-Ostrog*, où il y avoit du monde en avant, pour y faire construire un radeau, qui se trouva prêt à l'arrivée de la troupe; mais les Professeurs apprenant que le chemin sur le rivage occidental du Jenisséi étoit impraticable, se contenterent de faire passer ce fleuve à quelques-uns de leurs gens, pour cuire du pain, dont on manquoit depuis quelques jours. M. Muller passa avec eux pour faire la description de l'Ostrog, & M. Gmelin s'amusa en l'attendant avec les plantes & les oiseaux.

LE 12, vers midi, les gens qu'on avoit envoyés cuire du pain à l'ostrog, vinrent rejoindre la troupe, & l'on se remit bientôt en marche. On avança par une grande steppe, malgré le mauvais tems qui dura presque jusqu'au soir, au-dessous de *Kammenoi-Ostrow*, isle fort célèbre par la quantité de houblon qu'elle produit; & après avoir traversé deux autres isles, on parvint à la chute du jour au passage fréquenté par les ouvriers des mines, où l'on prit gîte pour la nuit. Le lendemain, on se disposa à passer le fleuve avec les bagages. On trouva pour cet effet trois barques attachées les unes aux autres. Le fleuve n'étant ni fort large, ni bien rapide, comme on s'y prit dès la pointe du jour, tout fut passé de bonne heure, & l'on fut rendu dans l'après-dinée aux mines de *Lukasa*.

LES bâtimens des mines sont situés sur le ruisseau de ce nom, qui se jette dans le Jenisséi à neuf werstes plus bas, & ils étoient destinés à fondre le cuivre qui se trouve en grande quantité dans tout ce canton. On travailloit alors sans relâche à une digue tirée au travers d'un vallon où la riviere a son cours, d'environ soixante brasses de longueur, sur douze de largeur. Il y avoit un inspecteur ou directeur des mines, un caissier, un fondeur, quelques soldats nouvellement recrutés, & plus de cent exilés, gens du commun, dont l'inspection étoit confiée à un Lieutenant d'artillerie. Les bâtimens achevés consistoient en une église, en beaucoup de maisons bâties à-peu-près comme celles de Catherinenbourg, mais déjà fort infectées de puaises, en un hôpital, un atelier pour les menuisiers, quelques autres ateliers & une forge, une chancellerie, un cabaret, &c. L'hôpital étoit sous l'inspection d'un apprentif-chirurgien, à qui l'on avoit ôté tous médicamens, pour qu'il n'empoisonnât personne par ignorance. Ces bâtimens sont sur le rivage gauche ou septentrional. Les maisons qui en dépendent, ainsi que l'église, sont entourées de chevaux de frise des deux côtés jusqu'à la vallée;

& on y fait si bonne garde, qu'il n'est point permis d'y entrer, sans avoir été annoncé au Lieutenant.

Non loin des mines, on voit dans la forêt par intervalles quantité de creux, dont quelques-uns ont une brasse en quarré. Plusieurs de ces excavations ont des pierres saillantes, que l'on croyoit être des restes de fourneaux à fonte des anciens habitans. Les Professeurs firent découvrir un de ces fourneaux, pour en avoir une idée. Il étoit d'une forme alongée, & construit de pierres liées avec un ciment de terre & de sable. Aux environs de ces fourneaux, il y avoit de gros tas de scories de fer, & quelques-unes de cuivre. Il falloit que ces fourneaux de fonte fussent bien anciens, puisqu'entre les pierres on voyoit de grosses racines de sapins, qui avoient percé & qui étoient entrelassées partout.

Les Professeurs ayant envie de voir encore les mines d'*Irba*, avant de se rendre à *Abakansk*, firent prendre les devans pour cette ville aux dessinateurs & à la plus grande partie de leurs bagages, avec ordre de les y attendre. Ils firent construire quatre radeaux à l'embouchure du *Lukasá* dans le *Jenisséi*, & firent chercher des chevaux frais qui leur furent amenés le 16 au soir de *Beikotonskoi-Ulus*, par la Tribu des *Kuibales*.

Le 17, ils se mirent en route, & après avoir marché toute la journée par une pluie presque continuelle, ils arriverent le soir à la rivière de *Tuba*. Ils ne trouverent en cet endroit qu'une maison avec deux chambres, l'une où l'on avoit seulement commencé de construire un poêle; l'autre à poêle & à bain. Il y avoit aussi quelques hommes attachés aux mines d'*Irba*, pour faire du foin, afin que ceux qui passent en hiver dans ces cantons-là, pussent y trouver du fourrage pour leurs chevaux. L'homme qui passoit les voyageurs sur la *Tuba*, étoit un pauvre exilé. Les Professeurs, à leur arrivée dans ce lieu, ne voyant point avec eux l'étudiant *Tretjakow*, expédièrent pendant la nuit un Tartare pour le chercher, & le lendemain détachèrent encore un chasseur pour en avoir des nouvelles. Cependant ils passèrent la *Tuba* dans une grande barque avec leurs voitures de nuit, & continuèrent leur route. Ils rencontrèrent des montagnes qui fatiguèrent tellement leurs chevaux, qu'ils refusèrent d'aller au-delà de l'*Ereschet*, ruisseau qui tombe dans l'*Irba*, & près duquel ils furent obligés de faire halte. C'est-là qu'ils eurent des nouvelles de l'étudiant, qui étoit arrivé sur les bords de la *Tuba* immédiatement après leur départ, & qui étoit démonté, son cheval devenu fougueux, s'étant échappé après l'avoir jetté à terre.

Le 19, à la pointe du jour, on se remit en marche, & l'on fut rendu à 9 heures du matin aux mines d'*Irba*. La fatigue des mauvais chemins, & de la pluie qu'on avoit essuyée pendant près de vingt-quatre heures, obligea les Professeurs de prendre un jour de repos. L'étudiant *Tretjakow* les joignit le même jour en assez mauvais état.

La pluie ayant cessé vers le soir, les Professeurs monterent à cheval pour aller voir la mine de fer. La montagne où est cette mine, n'est éloignée des bâtimens qui servent à l'exploiter, que d'environ deux werstes sur la rive gauche de l'*Irba*. On avoit d'abord commencé à l'ouvrir sur le sommet de la montagne, qui est rapide & très-haute; mais comme on a trouvé par la

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1730

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

En suite qu'elle occupoit presque toute l'étendue de cette montagne, on a creusé plus bas pour faciliter le travail. Au pied de la même montagne, du côté du Midi, étoit une fonderie composée de six fourneaux à la main, dans lesquels, en attendant que le grand fourneau fût construit, on fondoit de petites masses de mine, dont on tiroit, disoit-on, la moitié de fer.

Le lendemain, les Professeurs allèrent encore visiter la digue qui n'étoit achevée que depuis six semaines: elle a cent soixante-dix brasses de longueur, & neuf de largeur, sur cinq pieds d'élévation seulement. La mine de cuivre est dans une montagne vis-à-vis la digue, à la gauche de l'Irba.

Après avoir quitté les mines d'Irba, on marcha toute l'après-dinée sur une steppe montagneuse, coupée d'un grand nombre de ruisseaux qui avoient de très-mauvais ponts. On s'avança jusqu'à la rivière de *Schusch* qui se jette dans la Tuba, & dont le pont est en meilleur état; on y trouva des relais, que les Tartares avoient amenés; & le lendemain 21, à la pointe du jour, on continua de marcher jusqu'au ruisseau nommé *Tschirim*, qui se jette dans le *Solba*, comme celui-ci se rend dans la *Schusch*. Le chemin étoit toujours montagneux, & toujours interrompu par des ruisseaux dont les ponts menaçoient ruine. Enfin à la chute du jour, on parvint au village de *Sehabolina*, où l'on attela des chevaux Russes aux voitures, & l'on fut rendu dans la nuit à *Abakanskoï-Ostrog*, avec ceux de la suite des Professeurs qui étoient parris par eau de *Lukasa*. M. Gmelin, dans ce voyage, avoit entendu parler d'une racine que les Tartares amassent au printemps; & qu'ils font sécher pour la mettre dans leur bouillie; on la lui montra, & il reconnut que c'étoit la racine du chien-dent. On lui dit que cette racine croissoit en abondance chez les Tartares *Sagai*, & près d'un ruisseau qui en a pris le nom de *Befs*, ainsi qu'ils appellent cette plante (h).

Pour se reposer un peu des fatigues du voyage, on resta dans l'ostrog jusqu'au 25 Septembre. Ce même jour, les deux Professeurs entreprirent encore un autre voyage, & menerent avec eux le dessinateur *Decker*, laissant le *Sieur Lursenius* avec le reste de leur suite. Ils partirent à 7 heures du matin dans leur voiture ordinaire, & au bout d'environ quatre werstes, ils passerent deux bras du *Jeniséi*, dont les eaux avoient crû la nuit précédente. Ils s'arrêtèrent à dîner sur le bord du fleuve, & virent des traces de la première neige de la saison. De-là s'éloignant du *Jeniséi*, ils marcherent vers *Kopou-Karagai*, lieu ainsi nommé, parce qu'il y a un petit bois de sapins, qui de loin ressemble par sa figure à une meule de foin. Près de ce bois, & dans les environs, on voit quantité d'anciens tombeaux de Tartares, qui devoient donner autrefois un air fort respectable à ce lieu, & où l'on a trouvé beaucoup de richesses. Il y avoit encore dans ce canton un homme connu de tout le monde sous le nom de *Selenga*, parce qu'il avoit autrefois vécu pendant quelque tems dans le district de *Selenginsk*, & qui vivoit ici depuis trente ans. C'étoit un grand fureteur de tombeaux: il s'étoit établi dans ce vaste cimetière, & s'y étoit construit une cabane souterraine, où il se tenoit soli-

(h) Elle est décrite sous le nom d'*Erythronium* dans la *Flora Sibir.* Tome I, p. 39, 40, 41. Tab. VII.

taire sans aucune société, si ce n'est lorsqu'il lui prenoit fantaisie de passer quelques momens au cabaret. Cet homme, éveillé ou endormi, n'étoit jamais sans une pioche & une bêche. La pioche lui servoit à lever les grosses pierres, & la bêche à déployer la terre & les cendres des tombeaux qu'il fouilloit continuellement. Il avoit déjà, disoit-on, trouvé des trésors, mais il se gardoit bien ni d'amasser, ni d'enfouir, de crainte qu'il ne vint après lui quelqu'autre Selenga, qui sût piocher & bêcher aussi-bien que lui. Les Tartares qui le connoissoient bien, croyoient que c'étoit en punition de son crime qu'il ne pouvoit garder ce qu'il enlevait aux morts dont il troublait le repos. Lui croyoit au contraire, que c'étoit, pour un Chrétien, se rendre coupable que de conserver les restes d'un Tartare. Il étoit devenu depuis dix ans paralytique de sa main gauche, qui s'étoit desséchée; ce qui l'obligeoit d'attacher sa bêche au bras infirme, & de l'enfoncer dans la terre avec sa poitrine.

M. Muller visita seul une partie de ces tombeaux, parce que M. Gmelin, qui avoit alors un gros rhume, ne put l'accompagner: ainsi ce que ce dernier en rapporte est d'après M. Muller. Quelques-uns de ces tombeaux avoient un certain air de grandeur, & c'étoient ceux que les Tartares nomment *Majaki*. Ces tombeaux, environnés de longues pierres quarrées, ont un grand contour. Ils ne sont pas fort profonds, & les corps qui sont couchés au milieu, sont ordinairement assez bien conservés à quelques ossemens près qui manquent à la plupart. Ce qu'on trouve dans les tombeaux les plus riches, c'est de l'or & de l'argent travaillés; ce sont des vases, des ceintures, des boucles d'oreilles, des bracelets, & d'autres ornemens semblables; les boucles d'oreilles & les bracelets sont toujours d'or. Il y a des ceintures, dont le dessous est de cuir, & le dessus de velours verd, qui sont garnies de petites plaques d'or. Les vases les plus rares sont ceux qui sont plats; les plus communs sont de petits pots d'argent, de forme ronde, couverts ou sans couvercle. La plupart de ces pots sont tout unis, mais quelques-uns sont ciselés. Il y a des vases d'or pur, & d'autres seulement dorés. Ces différens vases sont placés près de la tête dans les tombeaux où les corps sont entiers. On en tire aussi des vases de terre, dont quelques-uns ont la forme de creusets, d'autres ressemblent à certains grands vases de la Chine à col étroit; ces derniers sont d'une terre solide & vernissée. On trouve encore souvent dans ces tombeaux près des corps une tête de cheval, dont la bouche, enfoncée dans la terre, est garnie d'une bride semblable à celles d'Allemagne, avec des bossètes d'argent: certaines têtes de cheval sont sans brides. Il y a de plus, dans quelques tombeaux, des étriers de fer, encore exactement de la même forme que ceux d'Allemagne; ces étriers sont quelquefois couverts de lames d'argent assez épaisses, qui semblent n'y être que collées. On y voit aussi quelquefois, au lieu de tête de cheval, une tête de mouton, couverte d'une mince feuille d'or que l'on prendroit pour du clinquant. Un de ces dépouilleurs de morts, dit M. Gmelin, avoit trouvé dans un très-riche tombeau qu'il avoit exactement fouillé, un couteau d'acier de forme Chinoise, sur la lame duquel étoit soudé un serpent d'or. Enfin, parmi des ossemens brûlés, on a trouvé de l'or en petits lingots. Il faut observer que tous les corps ont la tête tournée vers le Nord.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

Tombeaux
des Tartares.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

IL y a plusieurs sortes de tombeaux, que les gens du pays distinguent par différens noms. Les tombeaux dont Selenga tiroit le plus d'or & d'argent, & presque toujours en lingots, sont ceux qui ne contenoient que des ossements brûlés; ce qui semble indiquer que l'usage de brûler les morts, avec une partie de leurs richesses, qui fut autrefois & qui est encore aujourd'hui commun à tant de peuples, a eu lieu chez les anciens Tartares, quoique dans la suite il ait varié.

IL y a de ces tombeaux placés sur des élévations de terre, qui forment de petites collines. On y a trouvé quelquefois des corps renfermés dans des cercueils de bois de melesé, garnis de clous de fer, avec beaucoup de feuilles d'or battu, dont le corps ou le visage avoit peut-être été couvert, & de petites figures d'animaux de fonte ou de cuivre doré, des chandeliers ou des plaques de cuivre, enfin des fers, des lances, des haches de combat, des fleches, des restes de bottes, &c. Ceux qui ont fait le plus de recherches sur ces tombeaux, ont remarqué, comme une sorte de coutume générale, que les anciens Tartares enterroient les pauvres près des forêts ou des bois, & les riches dans les champs les plus agréables, dans ceux qui avoient de belles vues, surtout du côté des rivières.

De *Kopon-Karagai*, les Professeurs & leur suite tournerent leurs pas vers la *Koxa*; mais les voituriers s'étant égarés dans la route, on ne put arriver à cette rivière qu'en pleine nuit, & dans un endroit si marécageux, qu'il n'y eut pas moyen d'y passer. L'eau d'ailleurs y étoit si trouble, qu'elle n'étoit pas potable. De plus, il n'y avoit d'autre bois que quelques broussailles de saules, & il faisoit un froid excessif. On dépêcha du monde pour choisir un meilleur hospice sur la *Koxa*, & sur leur rapport on remonta plus haut la rivière. On y trouva du moins assez de bois pour toute la troupe, & de l'eau propre à boire. A la pointe du jour, on se remit en marche; on eut bientôt atteint une mine, située près de la rivière que l'on avoit commencé à exploiter l'été précédent, & les Professeurs s'y arrêterent. Le minéral est une pierre brune, assez dure, mais fendue naturellement en plusieurs morceaux qui contiennent les plus belles fleurs de cuivre, tant vertes que bleues. Dans le voisinage de cette mine, il n'y a point de bois: elle est comme dans un champ, seulement un peu plus élevé que ceux qui sont situés sur la *Koxa*. C'est une singularité de la Sibérie, déjà observée par M. Gmelin, que les minéraux y sont comme répandus sur la surface de la terre, sans y entrer bien profondément. On avoit construit près de cette mine une mauvaise cahutte de branches d'arbres & de broussailles, couverte de foin. Pour l'exploiter, on y avoit envoyé quelques exilés avec un mineur; mais les exilés avoient déserté, & le mineur ne voulant pas rester seul, avoit aussi pris son parti; en sorte que l'on n'y trouva personne.

M. MULLER voulut aller voir sur l'Uybat quelques antiquités, dont on lui avoit parlé; il prit avec lui le Sieur Decker, pour dessiner ce qu'il trouveroit de curieux, & laissa M. Gmelin retourner seul à Abakanskoi-Ostrog. Deux jours après, savoir le 28 au soir, M. Muller revint de l'Uybat. Il s'étoit égaré la nuit par un tems effroyable, & l'avoit passée sans bois & sans eau.

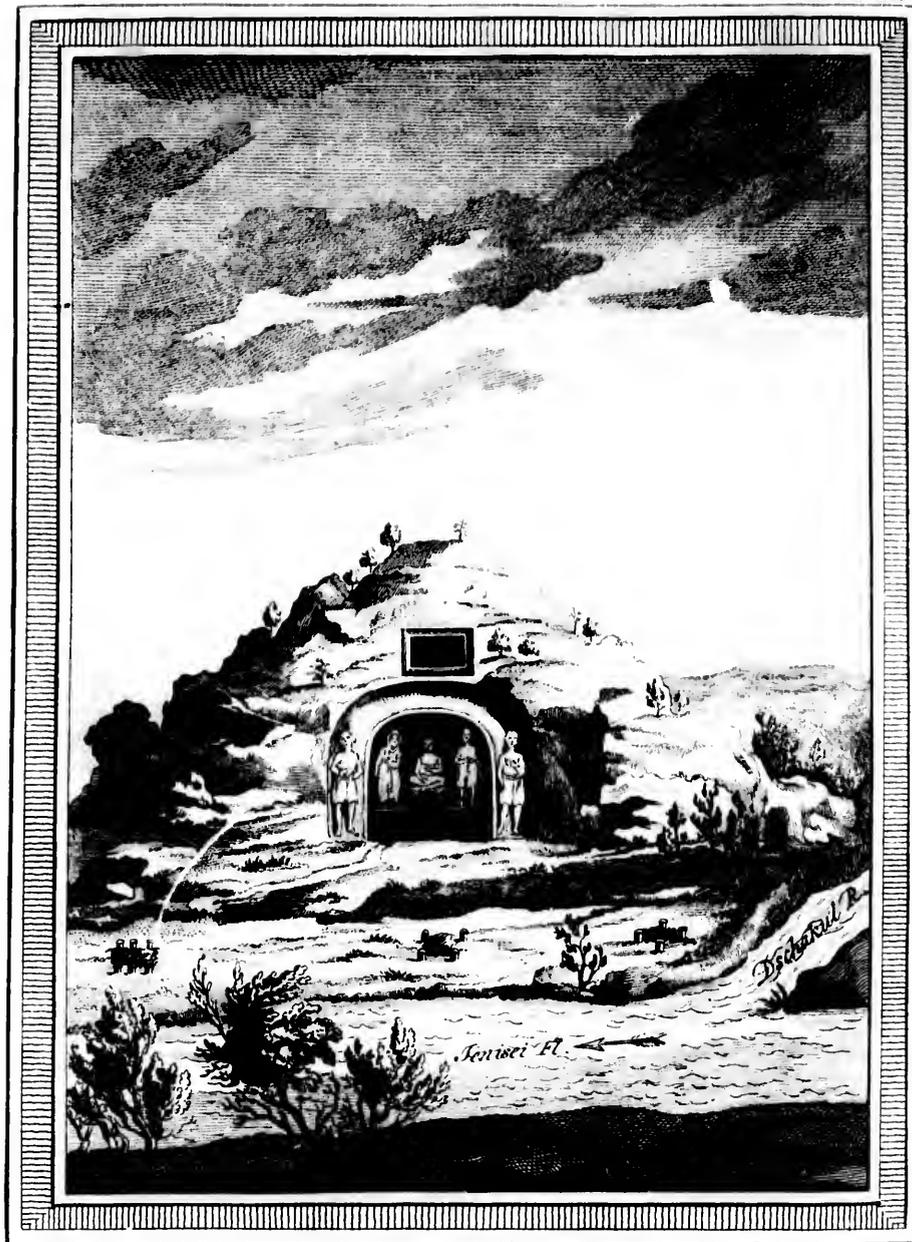
M. GMELIN, pendant le séjour d'Abakansk, y trouva des gens qui avoient été

liffinguent par
or & d'argent,
que des offe-
s morts, avec
re aujourd'hui
quoique dans

, qui forment
rmés dans des
coup de feuil-
é couvert, &
chandeliers ou
s de comba,
plus de recher-
ume générale,
u des bois, &
oient de belles

leurs pas-vers
ne put arriver
eux, qu'il n'y
qu'elle n'étoit
broussailles de
pour choisir un
plus haut la ri-
oe, & de l'eau
on eut bien-
ommencé à ex-
minérai est une
eurs morceaux
bleues. Dans
omme dans un
s sur la Koxa.
imelin, que les
s y entrer bien
auvaise cahutte
pour l'exploiter,
exilés avoient
pris son parti;

quités, dont on
ce qu'il trou-
anskoi-Ostrog.
Uybat. Il s'é-
bois & sans eau.
gens qui avoient
été



GROTTE REMPLIE D'IDOLE'S.

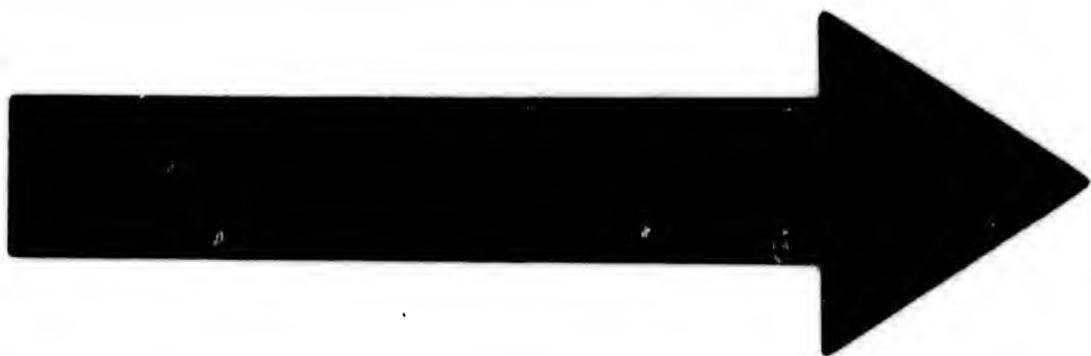
été dans la Calmouquie, & aux environs des montagnes de *Sajan*. Il apprit d'eux plusieurs choses qu'il rapporte ici sur leur témoignage. Au midi de ces montagnes, entre deux ruisseaux qui se jettent dans le Jeniséi, on voit deux figures d'hommes, l'une vis-à-vis de l'autre, qui ont chacune un chapeau chinois, de forme ronde, des moustaches noires, les levres rouges & qui tiennent un livre. Aux pieds de chacune, est couché un gros lion, accompagné d'un plus petit. Au-dessus de l'embouchure de *Barga*, qui est un de ces mêmes ruisseaux, il y a une montagne appelée *Ongon-Kaja*; & au-bas de la montagne, un rocher, dans lequel on a creusé une grotte. On y voit un Chan, ou un Seigneur Tartare, assis sur une table de pierre, & ayant à ses pieds un coffre de pierre où sont renfermés quantité d'écrits. A côté de cette figure, est celle d'un homme tenant un sabre nud à la main; & à chaque côté de l'entrée, deux autres figures, l'une de même armée d'un sabre, l'autre tenant une hallebarde (i).

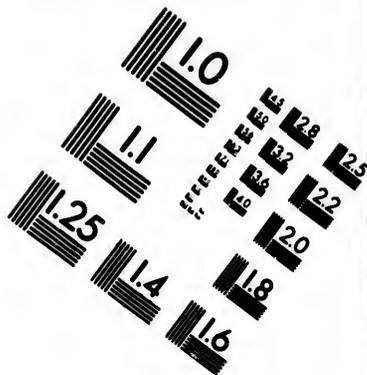
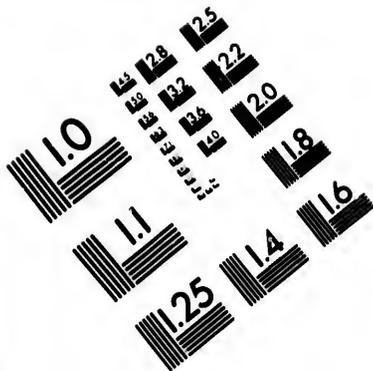
Le 29, après-midi, les Professeurs allèrent voir sur une montagne, à huit werstes d'Abakansk, des retranchemens des anciens Tartares, consistant en deux fossés, l'un encore assez profond, mais qui paroisoit l'avoir été beaucoup plus, & dont la terre étoit jettée sur le revers comme pour former un rempart, l'autre peu profond & tiré du milieu de la montagne.

IL fallut quitter Abakansk. On fit partir le 30 deux radeaux, avec les bagages; & le premier Octobre, les radeaux destinés pour les Professeurs & les Peintres, se mirent pareillement en route. Les deux Professeurs prirent les devants dans une chaloupe, & firent arrêter au-dessus d'une grande île, située vis-à-vis *Kopun Karagai*, & y monterent à cheval. Ils se rendirent aux tombeaux dont on a parlé, & trouverent l'intrépide fossoyeur Selenga avec sa bêche & sa pioche. Tous ces tombeaux, ou la plus grande partie, avoient été bien fouillés depuis vingt ans que l'on avoit commencé ces sortes de recherches, & ils avoient enrichi plusieurs particuliers du canton; mais on ne faisoit plus alors que glaner.

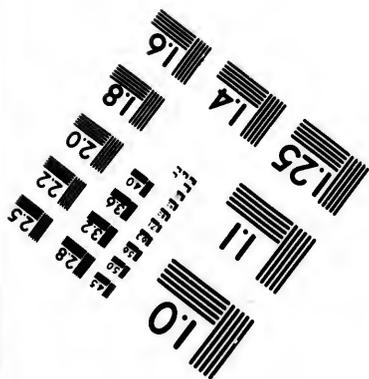
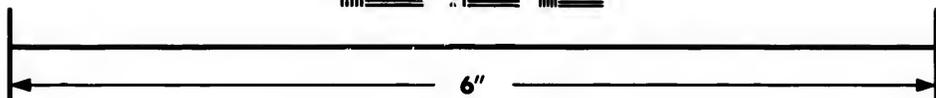
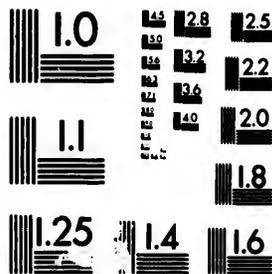
(i) Le dixième Tome des *Mémoires de l'Académie de Petersbourg* contient un *Mémoire de M. Muller sur les écrits en langue Tunguse, trouvés en Sibérie*, où la même grotte est représentée bien différemment, & décrite ainsi, p. 454. 455: „ A dix lieues ou environ au-dessous de l'embouchure du *Kemischuk*, fleuve qui forme les limites de l'Empire de Russie & de celui de la Chine du côté des Tartares Mongols, à deux lieues au-dessous & à l'Ouest de la rivière de *Dschakul* ou *Tschakul*, qui se jette dans le Jeniséi, & à trois lieues de la rive occidentale de ce fleuve, à l'endroit où la fameuse chaîne des monts *Sajan* commence vers le Midi à s'aplanir, est une caverne creusée de main d'homme au bas d'un rocher qui tient à la dernière montagne. L'entrée de cette caverne ne tournée vers le fleuve, est si étroite

„ & si basse qu'on ne peut y passer sans plier le corps, & son étendue intérieure n'excede point celle d'une orgie cubique ou quarrée. Des deux côtés de l'entrée, il y a des figures humaines sculptées dans le roc en demi-boffe, & qui n'ont guere plus de moitié de grandeur naturelle. Au-dessus dans une niche qui subsiste encore, il y avoit une statue de pierre représentant un homme assis sur ses jambes; elle fut enlevée en 1721 par quelques Idolâtres du pays. Au fond de la caverne en face, sont trois idoles de même grandeur, & taillées aussi dans le roc de la même manière que celles de l'entrée. La figure du milieu est assise à la chinoise sur un siege à trois pieds. La représentation de cette grotte, gravée d'après un dessin fait à *Krafsnojarask*, est jointe au Mémoire.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

Les Professeurs ayant quitté les tombeaux, passèrent le *Gerba*, & s'arrêtèrent près de *Jerbinskaja D.*, situé sur le même bras du Jeniçi qu'ils venoient de traverser. Leur chaloupe arriva presqu'en même tems; mais voulant attendre leurs radeaux dont ils n'avoient point de nouvelles, ils étoient résolus de se loger comme ils pourroient dans le village. Aussitôt qu'ils eurent appris que les radeaux étoient passés, ils se rendirent dans la chaloupe, & les atteignirent en descendant le fleuve. Un grand vent qui bientôt après s'éleva, accompagné d'une forte pluie qui dura jusqu'au lendemain matin, les obligea de descendre à terre & de rester sous la tente.

Le 2 Octobre, le vent s'étant un peu calmé, on se remit en route & l'on entra dans le district de Jeniseisk. On passa dans ce trajet devant un rocher, près duquel M. Messerschmidt avoit fait naufrage, mais dont heureusement il s'étoit sauvé avec tout son monde & avec la plus grande partie de son bagage. Après avoir encore passé *Worowskaja Protoka*, le bras des voleurs, ainsi nommé, parce que les Kirgites demeuroident anciennement sur ses bords, & une isle longue d'environ huit werstes que ce bras renferme, on mit pied à terre à l'entrée de la nuit. On trouva des jurtes de Katschinsk à l'endroit où l'on descendit, & l'on y vit deux forciers. Ces forciers reviennent souvent dans le Journal de M. Gmelin; mais il faut remarquer, d'après lui, une dernière fois, qu'en Sibérie ce nom de *Sorcier* & de *Sorciera* n'estraie personne. Les gens qui font ce misérable métier, n'ont pas même aucunes mauvaises intentions; & si leurs diables n'en savent pas plus qu'eux, comme il y a bien de l'apparence, il faut qu'ils soient bien imbécilles. Les forciers de Sibérie ne sont donc, comme partout ailleurs, que des frippons, qui profitant de la superstition & de l'ignorance de gens encore plus stupides qu'eux, trouvent par-là leur subsistance, sans beaucoup de peine. Au reste, les deux forciers de Kattinz méritoient quelque distinction: c'étoient un homme & une femme qui chassoient de race. Ils descendoient tous deux de peres en fils de forciers, ce qu'ils regardoient tellement comme un vrai titre de noblesse, qu'ils offrirent aux Professeurs de leur prouver jusqu'à sept degrés nets de filiation de forcier en forcier. L'emploi d'ailleurs est fort honorable aux yeux du peuple, qui ne voit dans ces pauvres gens que des esprits élevés ou d'un ordre supérieur au sien.

Le 3 Octobre, on continua de marcher, & après une traite assez fatigante, dont la rigueur de la saison rendoit les incommodités encore plus sensibles, on fut rendu le 7 à 10 heures du matin à Krasnojarsk.

Ce dernier voyage des Professeurs avoit duré près de cinq mois; ils avoient besoin de repos, tant pour reprendre de nouvelles forces, que pour rédiger les observations qu'ils avoient faites dans le cours de l'été. Ils s'empreserent donc d'occuper leur quartier d'hiver, & reprirent leurs anciens logemens. Ils reçurent un très-bon accueil des habitans qui les connoissoient déjà, mais qui, selon l'observation de M. Gmelin, n'auroient peut-être point été fâchés d'être tout-à-fait délivrés d'eux.

Les Tartares que les Professeurs virent en grand nombre dans cette campagne, & parmi lesquels ils converserent, étoient généralement d'une figure qu'aucun Européen ne pouvoit trouver désagréable. Ils n'avoient pas les

yeux tro
& toute
que tou
contrefa
plus vif
sinceres
faut être
que d'y
cheter u
il a des
part, s'
grands
& qu'il
gueres e
pendant
beaucou
ainsi que
& quan
viennen
cabarets
ou de t
néral, c
adonnés
bac, ce
nent l'h
tabac d
mèlent
violence
pour le
d'argen
aucun
qu'à qu
turellen
me, ce
siles se
re chez
yens le
peut s
n'a réu
re sigil
cès ch
on leu
disent
des ge

(k)

yeux trop enfoncés dans la tête, ni le haut du visage plat, ni le nez écrasé; & toute leur physionomie s'éloignoit peu de l'air Européen. Ils étoient presque tous bien faits; il étoit rare au moins de trouver parmi eux des gens contrefaits, ou trop gras. Ils étoient communément un peu maigres, & de plus vifs, alertes, capables d'affaires, humains, polis, assez parleurs, mais sincères & honnêtes gens. Cependant on dit, qu'en fait de commerce, il faut être avec eux sur ses gardes, parce qu'ils croient que c'est être habile que d'y tromper quelqu'un. Ils prétendent que personne ne doit risquer d'acheter une marchandise qu'il ne connoît pas; que quand il croit la connoître, il a des yeux aussi-bien que le vendeur, & que c'est une pure sottise de sa part, s'il est trompé. On n'a jamais entendu dire qu'ils aient volé sur les grands chemins, ni qu'ils se volent les uns les autres, ou même les Russes, & qu'ils aient jamais fait mal à personne de propos délibéré. On n'entend gueres encore parler chez eux de débauches de femmes, ni d'ivrognerie; cependant ils ne sont pas tout-à-fait exempts de ces vices. Comme ils ont beaucoup de bestiaux & particulièrement de chevaux, ils sont dans l'usage, ainsi que les autres peuples idolâtres, de distiller de l'eau-de-vie de jument; & quand ils en ont abondamment, ils s'en régalaient volontiers. Lorsqu'ils viennent dans les villes ou dans les villages Russes, ils visitent quelquefois les cabarets, ou boivent chez ceux qui les invitent quelques coups d'eau-de-vie ou de bière de plus qu'ils n'en peuvent supporter. Mais on peut dire en général, & c'est une justice qu'on leur doit, qu'ils ne sont pas naturellement adonnés à l'intempérance. Les deux sexes aiment beaucoup à fumer du tabac, ce qu'ils ont de commun avec les autres peuples idolâtres & ils en prennent l'habitude dès l'âge de dix ou douze ans. Ils préfèrent à tout autre le tabac de la Chine; celui de Tscherkassie n'est que pour les pauvres, qui le mêlent avec l'écorce de bouleaux, tant par économie, que pour tempérer sa violence. Les Tartares ont un respect singulier pour les morts, & surtout pour leurs ancêtres. Quoiqu'ils sachent bien qu'on a tiré beaucoup d'or & d'argent de leurs tombeaux, on n'entend pas dire, que l'envie soit venue à aucun Tartare de s'enrichir de cette façon. Ils prennent deux, trois & jusqu'à quatre femmes; mais les pauvres se contentent d'une seule. Ils sont naturellement fort mal-propres, ce qui les enlaidit beaucoup; les femmes même, celles qui s'aiment le plus & qui se croient jolies, ressemblent à nos plus sales servantes, & les hommes aux valets de payans (*k*). On ne voit encore chez eux presque aucunes traces de religion, & ce sont peut-être les payens les plus purs ou les plus francs qui existent. Aucun Mahométan ne peut se vanter d'avoir attiré un seul Tartare à sa religion. Aucun Mongole n'a réussi à leur faire respecter ses superstitieuses pillules, ou ses idoles de terre sigillée. Malheureusement la religion chrétienne n'a pas trouvé plus d'accès chez eux. quoiqu'on ait fait bien des tentatives pour l'y introduire. Quand on leur en parle, ils montrent du doigt les tombeaux de leurs ancêtres, & disent qu'en pillant ces tombeaux, on a bien pu voir qu'il y a eu parmi eux des gens riches, qui pendant leur vie ont joui très-abondamment de ce qui

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

(k) Chez les Tartares; il n'y a que les hommes & les filles qui portent des ceintures.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

flatte le plus les hommes; que ces biens leur étoient venus dans le sein d'une croyance simple ou'ils tenoient par tradition de leurs ancêtres; que peut-être falloit-il attribuer l'espece de décadence où ils se trouvoient à ce qu'ils n'étoient plus si attachés aux anciennes mœurs & aux usages de leurs peres, & qu'enfin cette décadence augmenteroit infailliblement, s'ils s'exposoient à subir une révolution aussi forte que le seroit leur passage au Christianisme.

M. GMELIN revient encore à ses forciers, mais il s'agit ici de ceux des Tartares de Katschinsk qui, quoiqu'au fond peu différens de tous ceux dont il a décrit les mauvaises farces, ont des usages particuliers, qu'il a cru dignes de remarque (1). Cependant nous préférons au détail qu'il fait d'une nouvelle diablerie, ses réflexions sur le génie des peuples qui croient à ces forciers.

IL paroît, dit M. Gmelin, qu'ils se soucient peu de l'être suprême, & qu'ils pensent que tout pouvoir a été donné sur la terre aux diables, pour faire à leur gré du bien ou du mal aux hommes. Ils font grand usage de l'encens & de quelques autres fumigations. Quelques-uns, comme les Tartares de Kufnetz, en faisant des sacrifices aux diables, pour ne pas donner une mauvaise opinion de leur culte, tâchent de persuader aux Russes, & en général aux Chrétiens, qu'ils les font en l'honneur de Dieu. Il y a donc bien de l'apparence, que tout ce qu'ils disent de Dieu, n'est qu'un jargon très-équivoque, ou que, s'ils admettent un être souverainement bon, ils croient dépendre du moins autant des mauvais esprits. Leurs enfans mêmes, qu'ils font souvent assister aux scènes de forcellerie, dont ils se régalerent volontiers, sans y soupçonner le moindre mal, n'en sont point du tout effrayés; ils sont, au contraire, accoutumés à marquer beaucoup de respect pour les esprits mal-faisans. M. Gmelin remarqua, dans la diablerie des forciers de Katschinsk, un enfant d'environ trois ans, qui prêtoit la plus grande attention & qui paroïssoit prendre à ce spectacle un plaisir infini. Malgré le bruit épouvantable que faisoit une forcierie affreuse, possédée de tous les diables du pays, cet enfant ne marquoit pas la moindre peur. De-là il conclut que, pour réussir à leur faire goûter la religion Chrétienne, il faudroit travailler d'abord à leur bien inculquer, qu'il n'y a rien absolument de bon ni de mauvais à attendre de tous leurs prétendus esprits, & que les diables n'ont aucun pouvoir actuel sur les hommes. On tâcheroit ensuite de leur faire comprendre, qu'il existe un Etre parfait, dont la bonté même est l'essence, qui seul a tout pouvoir dans le ciel & sur la terre, parce que lui seul a tout créé & que lui seul conserve tout. C'est après cela qu'on pourroit leur parler de Jésus-Christ, dont on leur prouveroit d'abord la nécessité, puis la réalité.

LE 14 Décembre, on fit à Krasnojarsk une terrible justice d'une femme du peuple, qui avoit assassiné son mari. On l'enterra toute vivante, & elle fut mise debout dans une fosse jusqu'au col: on foula même la terre autour d'elle, mais légèrement, parce qu'on espéroit qu'elle auroit sa grâce, qui ne lui fut point accordée. Elle étoit depuis douze ans en prison, mais ses protections avoient retardé jusque-là son jugement. Cette affreuse inhumation

(1) Le chien est un animal profane, que les forciers des Tartares ont soin de bannir de tous les lieux où ils opèrent.

Punition
d'une femme
qui assassina
son mari.

est le sup
ont attent
femmes q
un célèbre
faisoit inf
des garde
de nourri
d'eau - de
attentions
mens qu'
tourmens
d'expirer
arriva le

LE pe
cette liqu
rir quelq
sur le ch
l'eau - de
beaucoup
bu de ce
une flam
On avoie
me en R
voir un é

LE 2
grand no
non - seul
sins qui
que Jésus
ayant co
dù le le
Elles s'en

DEPT
célébre l
sexes, de
nades, t

LE 5
semble,
les carre
l'oreille
née futu
schit, de
nes gens
des niche

(n) C'

est le supplice ordinaire, dont les loix de Russie punissent les femmes qui ont attenté à la vie de leurs maris (m). Pierre le Grand le faisoit subir aux femmes qui défaisoient leurs enfans; & peu de tems avant sa mort on en vit un célèbre exemple. M. Gmelin, curieux de suivre ce genre de mort, se faisoit informer de jour en jour de l'état de la patiente. Quoiqu'on eût mis des gardes auprès d'elle, pour empêcher qu'on ne lui portât aucune espece de nourriture, de bonnes ames lui portoient de tems en tems quelques coups d'eau-de-vie ou de biere, & par fois même quelque chose à manger. Ces attentions n'empêcherent pas ses forces de l'abandonner peu-à-peu; les alimens qu'on lui faisoit prendre ne faisoient probablement que prolonger ses tourmens, ou les aggraver, au lieu de les adoucir. Quelques jours ayant d'expirer, elle tomba dans une sorte d'insensibilité totale; & à sa mort, qui arriva le 27 au soir, elle paroissoit n'être qu'endormie.

Le peuple fait à Krasnojarsk d'effroyables excès d'eau-de-vie. Quoique cette liqueur y soit foible, la quantité supplée à la force & fait toujours périr quelqu'un. Une femme, dans le même mois de Décembre, y mourut sur le champ d'un pareil excès. Quelques écrivains Polonois rapportent que l'eau-de-vie, dont on fait de grandes débauches en Pologne, y emporte beaucoup de monde; ils ajoutent, qu'à quelques-uns de ceux qui ont trop bu de cette liqueur, il sort de leur bouche, un instant avant qu'ils expirent, une flamme bleue, qui continue de brûler quelque tems après leur mort. On avoit dit à M. Gmelin, que la même chose arrivoit en Sibérie, & même en Russie; mais il avoue, que quelques soins qu'il se soit donnés pour voir un de ces volcans de cadavres, il n'a jamais pu y parvenir.

Le 26 Décembre, seconde fête de Noël, on vit sortir de l'église un grand nombre de sages-femmes, dans leurs plus beaux atours. C'étoient non-seulement les matrones de la ville, mais encore celles des villages voisins qui s'étoient rassemblées pour leur fête. Elles ont pris ce jour, parce que Jésus-Christ étant né la veille, & sa naissance, à ce qu'elles croient, ayant considérablement occupé les sages-femmes de ce tems-là, elles ont dû le lendemain se réjouir de l'heureux accouchement de la *Vierge-Merc.* Elles s'en retournerent en effet le soir pleines de vin & d'eau-de-vie.

DEPUIS le 27 Décembre jusqu'au jour des Rois, auquel l'église Greque célèbre le baptême du Jourdain, il y eut, parmi les jeunes gens des deux sexes, des divertissemens continuels, de grandes assemblées & des promenades, tant à pied qu'en traîneau.

Le 5 Janvier, les jeunes filles vont le soir ou la nuit deux ou trois ensemble, & quelquefois en plus grand nombre, dans les petites rues, dans les carrefours ou dans quelque endroit obscur, comme cave ou bain, prêter l'oreille au moindre bruit, pour voir si elles n'apprendront rien de leur destinée future, en écoutant bien de tous côtés; d'où vient le nom Russe *Slus-schis*, de l'*écoute*, donné à cette espece de fête. On juge bien que les jeunes gens ne manquent point de les épier, de les surprendre & de leur faire des niches, qui sûrement leur sont bien rendues.

(m) C'étoit aussi celui des Vestales, convaincues d'avoir donné atteinte à leur chasteté.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1739.

Fête des sages-femmes.

1740.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

LE 20 Janvier, il passa par Krasnojarsk un soldat que M. Steller avoit dé-
pêché d'Irkutzk au Sénat de Petersbourg. Ce soldat avoit avec lui quelques
caisses & quelques ballots remplis de curiosités naturelles, que M. Steller
avoit rassemblées dans l'été de 1739. Il les envoyoit au Sénat avec les des-
criptions qu'il en avoit faites, jointes au récit de ses voyages & au plan qu'il
s'étoit formé pour la suite. Il y avoit pour M. Gmelin une lettre très-cour-
te, où il marquoit simplement que le tems ne lui avoit pas permis d'adresser
ses envois aux Professeurs, & les prioit de faire enforte que le soldat qu'il
en avoit chargé, fût bientôt expédié au Sénat. Le procédé de M. Steller
piqua vivement les deux Professeurs. On l'avoit envoyé en Sibérie, princi-
palement pour seconder M. Gmelin, & pour exécuter ce que les Professeurs
jugeroient à propos de lui faire faire. Après sa déclaration volontaire, qu'il
feroit avec plaisir le voyage de Kamtschatka, ils avoient réglé sa destination
pour cette presqu'île. Il tenoit d'eux la commission qui regardoit ce voyage,
ainsi que toutes ses instructions sur le même objet; ces instructions conte-
noient la condition très-précise de leur écrire fréquemment, & quand il trou-
veroit quelque chose de curieux ou de nouveau pour l'histoire naturelle, de
le leur adresser directement, pour qu'ils pussent l'envoyer à Petersbourg. Pour
rendre son travail plus utile, & pour que tout se fit de concert, M. Gmelin
lui avoit communiqué toutes les découvertes faites par lui jusque-là, & une
liste de tous ses dessins; il lui avoit promis de faire tous les ans la même
chose, afin qu'aucun d'eux ne prit la peine de décrire inutilement ce qu'un
autre auroit déjà recueilli, & qu'on ne fit pas ces dessins doubles. Ce Pro-
fesseur lui avoit encore tout récemment fait part de plusieurs observations
qu'il avoit faites dans le dernier été, & devoit lui envoyer incessamment de
nouvelles plantes seches. On ne savoit donc que penser de la démarche de
M. Steller, si ce n'est qu'on voyoit bien qu'il cherchoit à se rendre indépen-
dant des Professeurs. Ceux-ci étoient fort embarrassés. Ouvrir des caisses &
des ballots, scellés du sceau de la chancellerie d'Irkutzk & du cachet de M.
Steller, c'étoit beaucoup prendre sur eux; mais en faire l'expédition, sans
savoir ce qu'on envoyoit, leur paroissoit aussi ridicule que contraire au bon
ordre. Comme la chancellerie d'Irkutzk savoit bien que la destination de M.
Steller pour le Kamtschatka ne venoit point immédiatement du Sénat, mais
des Professeurs, & qu'il lui étoit aisé de voir qu'un simple coopérateur ne
pouvoit rien envoyer à la cour, sans la participation de ses commettans, ceux-
ci crurent être autorisés par les circonstances à visiter les ballots. Ainsi ne
touchant point au paquet qui contenoit les missives du Sieur Steller au Sénat
& à l'Académie, ils ouvrirent celui qui contenoit ses observations & les caisses
où étoient les plantes & autres curiosités naturelles; ils en retrancherent ce
qu'ils jugerent inutile, & ils garderent quelques morceaux, pour les envo-
yer par une autre occasion. Le reste fut promptement remis dans les balles,
& le soldat fut expédié dès le 27. Il fut aussi porteur d'une lettre au Sé-
nat, par laquelle les deux Professeurs lui rendoient compte de toute cette af-
faire, sans en supprimer la moindre circonstance, & le supplioient de donner
ses ordres sur la conduite qu'il lui plairoit de prescrire au Sieur Steller.

ON ne pouvoit être plus unis que l'étoient les deux Professeurs, Muller

& Gmelin
corde entr
à voyager
ne pouvoi
se rapproc
tendoit en
faites, po
de la peim
l'en avoien
cident, aff
schatka, i
qu'il scûr
ger les mo
une nécess
qu'il avoit
pour l'hist
suivant en
du soir,
Decker,
& quatre
jours après
étoit arriv
cherches d
lieu, & d
compoier
qu'il pût
Beresow,
de Tobol
stoire des
des plante
& des qu
vin tout c
une corre
travaux,
sur l'histo
& mettre
stoire des
voyer, à l
rejoindre.
M. G
mes des
peuples.
des Kam
chaque r
une chan

& Gmelin; rien n'avoit jamais altéré leur bonne intelligence, & cette concorde entre gens de lettres est bien rare. Mais quelque agrément qu'ils eussent à voyager & à résider ensemble, il fallut enfin se séparer. M. Muller, qui ne pouvoit plus supporter les froids excessifs de ces climats éloignés, voulut se rapprocher de Petersbourg & faire le voyage de Tomsk. M. Gmelin attendoit encore la réponse du Sénat aux dernières représentations qu'il lui avoit faites, pour être dispensé du voyage de Kamtschatka; il craignoit qu'on n'eût de la peine à lui accorder son retour, comme quelques amis de Petersbourg l'en avoient déjà prévenu. Il ne pouvoit donc pas pousser plus loin vers l'Occident, afin que, s'il lui venoit des ordres précis de la cour de passer à Kamtschatka, il n'eût pas tant de chemin à faire pour s'y rendre. En attendant qu'il sût définitivement les intentions de la cour, M. Muller, pour lui ménager les moyens de le rejoindre, lui promit qu'à moins qu'il n'y fût obligé par une nécessité absolue, il ne presseroit pas beaucoup son retour, d'autant plus qu'il avoit encore à faire un grand nombre de recherches, principalement pour l'histoire des Ostiaques, ce qui le retiendroit pour le moins tout l'été suivant en Sibérie. Les Professeurs se séparèrent le 2 Février, à cinq heures du soir, & se partagerent ainsi leur monde. M. Muller emmena le peintre Decker, l'étudiant Tretjakow, l'apprentif arpenteur Makfscheew, un tireur, & quatre soldats pour son escorte. Il prit la route de Tomsk, & quinze jours après, M. Gmelin apprit par une lettre qu'il reçut de lui, qu'il y étoit arrivé. Il se proposoit de continuer pendant le reste de l'hiver les recherches qu'il avoit commencé de faire dès l'année 1734 dans les archives du lieu, & de se procurer des copies de toutes les pièces qui pouvoient servir à composer l'histoire de la nation. Il voulut tellement expédier ce travail, qu'il pût être en état au premier dégel de descendre le Tom & l'Obi jusqu'à Beresow, pour atteindre encore avant l'hiver, par l'Ob & l'Irtisch, la ville de Tobolsk. Ainsi, dans ce voyage, il comptoit éclaircir entièrement l'histoire des Ostiaques, en passant chez ces peuples, & en même tems ramasser des plantes, faire dessiner des oiseaux, former de bons catalogues des poissons & des quadrupèdes du pays, & faire empailler ou conserver dans l'esprit-de-vin tout ce qu'il pourroit. Les deux Professeurs s'étoient promis d'entretenir une correspondance continuelle & de se communiquer de tems en tems leurs travaux. M. Muller s'étoit engagé à aider M. Gmelin dans ses recherches sur l'histoire naturelle; celui-ci, de son côté, devoir soigneusement recueillir, & mettre même par écrit tout ce qui pouvoit concerner la géographie & l'histoire des peuples, toutes les fois que l'occasion s'en présenteroit, pour l'envoyer à M. Muller, & le lui communiquer en personne, s'ils pouvoient se rejoindre.

M. GMELIN ayant avec lui un interprète fort versé dans les différens idiomes des Tartares, voulut avoir une idée de la musique & de la poésie de ces peuples. Après avoir fait chanter devant lui quelques chansons des *Bratskis*, des *Kaischinikis*, des *Kamaschinzis* & des *Kotowzis*, il en fit noter une de chaque nation, en fit copier quelques-unes & se les fit expliquer. Voici une chanson des *Bratskis*.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.
Chansons
Tartares.

*Kemutche bergassine nacholehaufi bainezo.
Kollibachem beemene arichin dogalsaba.
Dallanaien adon dont zara ferdi beiele;
Abe tone baritsche koogofschine mordonai;
Urtu zachai termedene epainulam ku jagdo;
Etsche tone baritsche koogofschine mordonai.
Barjon tala oitotone j-eufibe beiele.
Abe tone gaigaidjche koogofschine mordonai.*

T R A D U C T I O N .

Là, sur le lac se promenant des roseaux agités;
Et moi, jeune homme, je suis terrassé par l'eau-de-vie.
Parmi cinq fois trente chevaux, il en est un de couleur de renard, (c'est-à-dire roux):
Père, prends-le; le fils monte ce cheval.
Dans le coin, derrière la grille, est parmi les hardes, une ceinture rouge;
Mère, donne-la moi. Le fils monte à cheval.
Près de la porte, dans le coin, il y a soixante fleches;
Père, donne-les moi. Le fils monte à cheval.

CHANSON des Katschinzi. C'est une veuve dont le mari a été tué, qui parle: elle feint que son esprit est entré dans une canne.

*Kulge tujehken koging di der oi senem. Dschenargusch!
Korub ater merging di der oi senem, Dschenargusch!
Djichinainnang kalbasogban, oi senem, Dschenargusch!
Dschewulirge barbasogban, oi senem, Dschenargusch!
Chanteturge uscheidarbem, oi senem, Dschenargusch!
Kartagusch tujehet darben, oi senem, Dschenargusch!*

T R A D U C T I O N .

Sur le lac, il s'est abattu une canne de Mars, ô cher Dschenargusch!
Si je l'avois vue, je l'aurois tirée, elle étoit à moi, ô mon cher!
Je conserve soigneusement mon amour, ô mon cher!
Je n'épouserai jamais un méchant homme, ô mon cher!
Je prendrais mon vol dans les airs, ô cher Dschenargusch,
Si je pouvois voler comme un épervier, ô mon cher!

Ces chansons ne sont pas recherchées: elles sont simples, comme les mœurs de ceux qui les chantent; elles disent peu de chose, parce qu'ils ont peu d'idées à peindre. Mais on voit que l'usage des refrains, si ancien dans les chansons, s'est établi naturellement partout (n).

Dès que le mois de Mars fut venu, les environs de Krasnojarsk s'embellirent de jour en jour. Un pays coupé de montagnes & de prairies, étoit tout fait pour un Botaniste; aussi M. Gmelin y fit-il une ample récolte d'observations sur les plantes. La neige dans ce terrain sablonneux se fond vite; la chaleur a bientôt pénétré le sol, & donne un prompt accroissement aux productions végétales. En fondant, la neige fournit aux graines & aux racines des plantes ce qu'il leur faut d'humidité, pour que celles-là puissent germer, & celles-ci pousser des tiges & des feuilles. Ainsi l'on voit beaucoup de

(n) On en verra deux autres plus bas.

de plantes
vril, & de
res. S'il
vent enlev
re, elle s'
dans les ja
les n'y ré
dont elles
fé de la g
rens endr
té en Alle
sons cont
ne, elle é
quoiqu'av
l'humidité
la racine.

UN fol
ler étoit p
voit desc
pouffer da

PEND
tant mort
neaux d'es
vent dans
res. Un
attachent
Gmelin s'
moineau c
leste. Si
l'oiseau bl
Tab. IV.
croire que
donne la r
te qu'il de
fondent le
n'aient de
servent, t
Les Tartar
servent av
de touché

(o) And
mis. Linn.
dit M. Gm
planté de S
ce soit la m
figner.

de plantes en pleines fleurs dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril, & dans ce dernier mois les graines des plantes moins hâtives sont mûres. S'il survient une gelée, elle leur fait rarement du tort, parce que le vent enlève chaque jour l'humidité superflue; & quand il en resteroit encore, elle s'écoule aisément par la pente du terrain. On a essayé de faire venir dans les jardins des plantes champêtres; malgré tous les soins du jardinier, elles n'y réussissent guère, parce qu'on ne sauroit leur procurer les avantages dont elles jouissent naturellement dans leur air natal. M. Gmelin ayant ramassé de la graine très-mûre d'une espèce d'*Androsace* (o), qui croît en différents endroits de la Sibérie, en a envoyé à Petersbourg & même en a apporté en Allemagne. On l'a semée de différentes façons, & dans les deux saisons contraires au printemps & en automne. Lorsqu'elle levoit dans l'automne, elle étoit sûrement gelée dans l'hiver; & quand elle venoit au printemps, quoiqu'avec la plus belle apparence, ou le moindre froid la faisoit périr, ou l'humidité la pourrissoit, ou même une chaleur un peu forte en desséchoit la racine.

Un soldat, qui passoit par Krasnojarsk, apprit à M. Gmelin que M. Steller étoit parti le 6 Mars pour se rendre au Lena, qu'au premier dégel il devoit descendre ce fleuve jusqu'à Jakutzk, & qu'il avoit même résolu de pousser dans ce même été jusqu'à Ochotzk.

PENDANT que M. Gmelin étoit encore à Krasnojarsk, on lui apporta, tant morts que vivans plusieurs de ces oiseaux, que les Russes nomment moineaux d'eau (p). On lui dit que pendant l'hiver cet oiseau se plongeoit souvent dans les sources & dans les ruisseaux où il attrapoit toutes sortes d'insectes. Un Tartare Arinzi lui ayant parlé d'un autre oiseau, dont les oiseleurs attachent les plumes à leurs filets, pour se procurer une bonne chasse, M. Gmelin s'en fit apporter un, & le reconnut pour être précisément le même moineau d'eau. Les Tartares assurent, qu'il est dans l'été d'un beau bleu céleste. Si l'on peut compter sur leur rapport, c'est peut-être le *Cyanos*, ou l'oiseau bleu de Bellon, ou le merle rouge à tête bleue de Frisch (*Turdus*, Tab. IV. tot. op. 32. *Edward I.* p. 18). M. Gmelin penche de plus en plus à croire que c'est le dernier, que Frisch, dans la description qu'il en fait, lui donne la même nourriture, la même grosseur & la même forme, & qu'il ajoute qu'il devient un peu différent en hiver. Les Russes & les Tartares confondent le moineau d'eau & le roi-pêcheur ou l'alcyon (q), quoiqu'ils n'aient de commun que l'inclination aquatique. Les plumes de ces oiseaux servent, tant aux Tartares qu'aux Ostiaques, à toutes sortes de superstitions. Les Tartares, après avoir arraché ces plumes, les jettent dans l'eau & conservent avec un grand soin celles qui surnagent. Ils s'imaginent qu'il suffit de toucher une femme ou quelque partie de son vêtement avec une de ces

(o) *Androsace calycibus fructuum maximis*. Linn. Hort. Cliff. p. 50. Ce nom, dit M. Gmelin, convient parfaitement à la plante de Sibérie; mais il n'est pas sûr que ce soit la même que M. Linnæus veut désigner.

(p) *Merula aquatica*, Gesneri, Jonst. Willughb. Ray. Syn. n. 66. *Motacilla pectorata albo, corpore nigro*. Linn. Faun. Sued. p. 82. n. 219. *Turdus aquaticus*. Klein. Hist. Av. p. 68.

(q) *Ipsida* omn. aut.

VOYAGE EN
SIBÉRIE
1740.

plumes, pour qu'elle devienne amoureuse de celui qui l'a touchée. Un Ostiaque racontoit à M. Gmelin, que quand quelqu'un chez eux pouvoit attraper un de ces oiseaux, il lui enlevoit la peau avec le bec & les pattes, puis l'enfermoit dans sa bourse, & que tant qu'on avoit cette peau, on étoit heureux. Il se mit en même tems à pleurer, & lorsqu'on lui en demanda la raison, il répondit que, pour avoir malheureusement perdu une de ces peaux, il avoit aussi perdu sa femme & son bien.

Les Tunguses de la Nischnaja-Tunguska vantent aussi beaucoup les propriétés du pivert bleu (r), appelé en langue Russe le *petit pivert*, l'*aveugle imbecile* & le *petit bœuf*. Ils font rôtir cet oiseau, le pilent, y mêlent de la graisse quelconque, excepté de celle d'ours, parce qu'elle se corrompt trop vite, & ils enduisent de ce mélange les fleches dont ils se servent à la chasse. Les Jakutes frottent aussi du sang ou de la chair de ces mêmes oiseaux les fleches, qu'ils ajustent sur leurs arcs automates (s). Ils prétendent qu'un animal frappé d'une pareille fleche, tombe à l'endroit même, sans pouvoir faire un pas de plus.

Voyage de
M. Gmelin
sur les bords
du Jeniseï.

M. Gmelin partit de Krasnojarsk le 16 Juin, vers les 6 heures du soir, accompagné du dessinateur Lursenius, d'un tireur, d'un cosaque & de quelques soldats. Ils passèrent le Jeniseï dans un grand bâtiment, avec leurs voitures & leurs chevaux; & de l'autre côté du fleuve ils prirent la route de terre.

Le 18, ils traversèrent entre le *Balai* & l'*Ujar*, ruisseaux très-poissonneux, un pays fertile & très-agréable. Ils virent parmi des peupliers de très-beaux rosiers, dont la nature seule avoit fait les frais. Il y avoit une maison de poste, dont le maître les accueillit bien. M. Gmelin, étonné qu'un si beau pays ne fût point habité, lui en demanda la raison: il répondit que quelques paysans avoient demandé la permission de s'y établir, mais qu'elle leur avoit été refusée.

Le 20 suivant, M. Gmelin & sa suite passèrent encore par un très-bon pays, entrèrent dans les campagnes cultivées de Kansk, & arrivèrent à la fin du jour à *Kanskoi-Ostrog*, où ils séjournèrent pour prendre un peu de repos, jusqu'au 22 au soir. La plus grande incommodité qu'ils avoient essuyée dans ce trajet, étoit celle des cousins & des mouches.

Ce jour 22, les bagages & les voitures furent mis sur un radeau, pour passer de l'autre côté de la riviere de *Kan*, où l'on fut campé toute la nuit. Le lendemain, on traversa des forêts épaisses, un ruisseau profond, sur lequel on ne pût passer les bagages qu'à dos de chevaux, & des campagnes assez riantes, dont quelques-unes étoient couvertes de turbans de Turquie. Cette plante, dont la fleur est d'un beau rouge, & qui fait l'ornement de bien des jardins en Allemagne, donnoit un air de magnificence à ces champs. On campa dans le pays des *Assans*, près d'un ruisseau bordé de sapins, & entre des arbres, pour se défendre de la chaleur qui étoit fort grande. On fit aussi du feu, pour se délivrer par le moyen de la fumée des cousins & des mouches, dont on étoit cruellement tourmenté. Près de l'endroit où l'on étoit établi, il y avoit un meuse haut d'environ dix brasses, & de trois pieds d'épaisseur, sur lequel étoit tombé le tonnerre quelques jours auparavant.

(r) *Sitta*, seu *Picus Cinereus*.

(s) Voyez ci-dessus page 262.

L'arbre
re, que
presque
les en p
source d
où l'on
tendit be
les Assan
oiseau, i
fort & qu
Il se lais
qui cherch
en volant
du territo
ces, ne p
suadés. C
un râle si

ON m
de *swens*
avoit réso
des Cosaq
son pour

Ce vil
tairies, d
naissance
ques jours
ver presq
goût, qu
a beaucoup
très-prop
le seigle
éloignés.
ques-une
ce que ce
rages sont
que les lo
propriétai
Calmouqu
pliant en
té, la lait
coup plu
Les paysa
te espece
dégénéré

(t) *Ovis*

L'arbre depuis le haut jusqu'à la racine, n'étoit proprement qu'une découpu-
re, que la foudre avoit faite en serpentant, enforte qu'il étoit criblé ou
presque partout percé à jour. Cependant il étoit encore verd, & les feuil-
les en paroissoient fraîches. On continua de marcher vers le soir jusqu'à la
source d'un ruisseau, nommé en Russe *Jescha*, qui se jette dans le *Tanai*,
où l'on s'arrêta encore quelque tems. Pendant que l'on s'y reposoit, on en-
tendit beaucoup le râle (*orlygometra*), nommé en Russe *dergatsch*. Comme
les Assanes, qui se trouvoient alors avec M. Gmelin, s'entretenoient de cet
oiseau, il leur demanda où il se retiroit en hiver, puisqu'il n'avoit pas le vol
fort & qu'il ne cherchoit qu'à se sauver en courant lorsqu'il étoit poursuivi ?
Il se laissoit en effet chasser d'un endroit à l'autre par les gens du Professeur,
qui cherchoient à l'attraper; mais il n'essaya pas une seule fois de se sauver
en volant. Les Assanes lui répondirent unanimement, que tous les Tartares
du territoire de Krasnojarsk savoient bien que cet oiseau, par ses propres for-
ces, ne pouvoit guere passer dans d'autres pays; mais qu'ils étoient tous per-
suadés, que quand les grues s'en vont en automne, elles prennent chacune
un râle sur leur dos, & les transportent dans les pays chauds.

On marcha jusqu'à la nuit, & le 24, on arriva de bonne heure à *Rosch-
de-rwenskoje-Sielo*, sur le rivage occidental de l'*Ussolka*, où M. Gmelin
avoit résolu de s'arrêter quelques jours. Ce village appartenoit au Colonel
des Cosaques de Jeniseisk, ami particulier de ce Professeur; c'étoit une rai-
son pour y séjourner.

Ce village formé depuis environ dix ans, étoit alors composé de dix mé-
tairies, d'une maison de maître, & d'un presbytere. L'église, dédiée à la
naissance de Jésus-Christ, venoit d'être achevée & avoit été consacrée quel-
ques jours avant Noël. L'eau de l'*Ussolka* gele dans ce canton pendant l'hi-
ver presque jusqu'au fond, & le peu d'eau qui reste contracte un si mauvais
goût, qu'elle fait mourir les bestiaux. Le pays, au reste, est agréable; il y
a beaucoup de champs d'une terre noire & grasse, mêlés de bois, qui sont
très-propres à la culture. Le seigle d'hiver y vient parfaitement bien; mais
le seigle d'été & le froment y profitent peu. Les Tartares Assanes sont plus
éloignés. A six werstes environ au-dessous de ce village, on voyoit quel-
ques unes de leurs jurtes, établies seulement depuis deux ans par la confian-
ce que ces Tartares ont pris peu à peu pour les habitans Russes. Les pâtu-
rages sont excellens, & toutes sortes de bestiaux y réussissent bien; si ce n'est
que les loups y font, comme dans toute la Sibérie, d'horribles ravages. Le
propriétaire du lieu n'y fait élever d'autres bêtes à laine que des moutons de
Calmouquie (s), qui non-seulement s'y portent à merveille, mais multi-
plient encore beaucoup, en conservant bien leur espece. Ils ont, à la véri-
té, la laine encore plus rude que les moutons de Russie, mais ils sont beau-
coup plus gros; leur chair a bien meilleur goût & ils font plus de profit.
Les payfans de Sibérie ont déjà fait plusieurs expériences pour élever de cer-
te espece; mais jusqu'alors elle n'avoit pas réussi: ou les moutons avoient
dégénéré peu à peu, ou ils étoient morts les uns après les autres. En Russie

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

(s) *Ovis laticauda*, Ray. Synopf. animal. quadrup. p. 74.

VOYAGE EN même, on a plus d'une fois cherché les moyens d'y multiplier les moutons de Calmouquie; on avoit soin de ne les faire accoupler qu'entre eux, & d'empêcher qu'il ne s'en fit le moindre mélange avec d'autres especes; malgré toutes les précautions que l'on a pu prendre, après quelques générations, l'espece a changé; la queue de ces moutons est devenue beaucoup plus mince, & le corps a sensiblement décréu.

SINÉRIE.
1740.

Il est une autre espece de moutons sauvages, nommés en langue Mongole *Argali*, qui se trouvent dans les cantons méridionaux & montagneux au-delà de l'*Irisch*, tant au Sud-Ouest vers la Calmouquie & le long de la riviere de *Buchturma*, que vers l'Orient dans les montagnes de l'Obi, du Jeniséi, du lac Baikal même, jusqu'à la mer & au Kamtschacka. Ces animaux sont si estimés dans cette presqu'île, & dans les îles voisines des Kuriles, des Korjakes & des Kamtschadales, que quand on veut désigner un mets excellent, on dit qu'il approche, pour le goût, de la graille de ces animaux.

Description
de l'Argali.

Ces animaux sont extrêmement vifs, qualité qui semble les exclure de la classe des moutons, & les ranger plutôt dans celle des cerfs. L'Argali, par sa forme extérieure, c'est-à-dire, par la tête, le cou, les jambes & la queue qu'il a très-courte, ressemble en effet assez au cerf, si ce n'est qu'il est encore plus sauvage. Les plus gros Argali sont à peu près de la taille d'un daim. Celui que vit M. Gmelin, n'étoit gueres âgé que de trois ans, suivant l'estime des chasseurs, & cependant dix hommes n'osèrent l'attaquer. Sa hauteur étoit d'une aune & demie de Russie; & sa longueur depuis la naissance des cornes étoit d'une aune trois quarts. Ses cornes sont placées au-dessus des yeux; elles se courbent d'abord en arriere, reviennent ensuite en avant, & forment plusieurs circonvolutions. Si l'on peut s'en rapporter à la tradition du pays, toute sa force consiste dans ses cornes. Les béliers de cette espece se battent souvent, & quelquefois avec tant d'acharnement, qu'ils se brisent ou s'abattent les cornes; c'est ce qui fait qu'il n'est point rare de trouver dans la steppe de ces sortes de cornes, dont l'ouverture près de la tête est assez grande, pour que les petits renards s'y nichent. On peut juger de la force qu'il faut pour abatre une corne qui, tant que l'animal est vivant, augmente continuellement d'épaisseur, de longueur & de dureté. Une de ces cornes bien venue, mesurée selon sa courbure, a jusqu'à deux aunes de longueur; pese entre trente & quarante livres de Russie, & à sa naissance a deux pouces ou deux pouces & demi d'épaisseur. Les cornes de l'Argali, vu par M. Gmelin, étoient d'un jaune clair; mais plus l'animal vieillit, plus ses cornes brunissent. Ses oreilles sont pointues, assez larges & il les porte fort droites. Il a le pied fourchu, les jambes de devant hautes de trois quarts-d'aune, & celles de derriere un peu plus. Quand l'animal se tient debout dans la plaine, ses pieds de devant sont toujours tendus & droits, & ceux de derriere sont courbés; mais cette courbure paroît diminuer à proportion que les endroits par où passe l'animal, sont plus escarpés. La couleur de tout le corps est grisâtre & mêlée de brun. Il a le long du dos une raie jaune ou rousse, & la croupe, le dedans du pied & le ventre marqués de la même couleur. Cette couleur dure depuis le commencement d'Août, pendant l'au-



ANIMAUX DE SIBÉRIE.

1. l'Elan. 2. l'Argali. 3. le Chien. 4. l'Ours Blanc. 5. le Petit Gris. 6. le Polatouche ou l'Escarvail volant.

moutons
eux, &
s; mal-
généra-
oup plus

e Mon-
ragneux
ng de la
Obi, du
Ces ani-
des Ku-
ignor un
de ces

re de la
gali, par
es & la
est qu'il
la taille
ois ans,
attaquer.
la naif-
ées au-
suite en
orter à la
s de cer-
t, qu'ils
rare de
de la té-
ut juger
al est vi-
é. Une
x aunes
naissance
Argali,
ie, plus
es porte
s quarts-
t debout
ceux de
ion que
e touç le
aune ou
me cou-
nt l'au-

comme & l
mue & de
fin de Juill
& quoiqu'e
minces en
sent gueres

LES pa
les autres t
fiel est com
près celui
Kamtchad
en automn

CET a
chair, app
qui ne ton
pliées circ
défaut de
robe & son
bats le rap
barbe & la
poutroit-
reconnoître
à la descrip

LE 25
gnon de v
du tonner
graver la t
endroits ou
au bout de
propre for
eux, dans
nerre est é
mi le peup
de tonner
ches, don
de Sibérie
riens ont b
un remede
un vase, o
tems. Qu
point de c

LES 26
qu'à ce qu

(u) Hist
sous le nom

comme & l'hiver, jusqu'au printems, & à l'approche de cette saison l'animal mue & devient partout d'une couleur fauve. Sa seconde mue arrive vers la fin de juillet. Telle est la figure des mâles. Les femelles sont plus petites, & quoiqu'elles aient des cornes, ainsi que les béliers, ces cornes sont très-minces en comparaison de celles que l'on vient de décrire & elles ne grossissent gueres avec l'âge.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

LES parties intérieures, dans ces animaux, sont conformées comme dans les autres bêtes qui ruminent. L'estomac a quatre cavités, & la vésicule du fiel est considérable. Leur chair est bonne à manger, & son goût est à peu près celui du chevreuil. Sa graisse surtout est délicieuse, au rapport des Kamtschadales. La nourriture de ces animaux est de l'herbe. Ils s'accouplent en automne, & mettent bas au printems un ou deux petits.

CET animal, par le poil, la forme, la vivacité, même par le goût de sa chair, appartient à la classe des cerfs & des biches. La durée de son bois qui ne tombe point, l'exclut de cette classe. La courbure de ses cornes repliées circulairement, lui donne quelque ressemblance avec les moutons; le défaut de laine & son caractère inquiet & vif l'en distinguent totalement. Sa robe & son séjour sur les rochers ou sur les hauteurs, & ses fréquens combats le rapprochent de la classe des bouquetins ou des chevres; le défaut de barbe & la figure de ses cornes lui en refusent les principaux attributs. Ne pourroit-on pas, dit M. Gmelin, lui assigner une classe particulière, & le reconnoître pour le *Musimon* des anciens? Il ressemble, au moins, beaucoup à la description qu'en donne Plin^e & surtout Gesner (u).

LE 25 Juin, M. Gmelin & le dessinateur Lurfenius, devenu son compagnon de voyage, allerent à cheval voir des bouleaux qui avoient été frappés du tonnerre d'une façon assez bisarre & dont la singularité l'a engagé à faire graver la figure. Les paysans de Sibérie sont fort attentifs à remarquer les endroits où le tonnerre est tombé, parce qu'ils espèrent, disent-ils, trouver au bout de trois ans la pierre de tonnerre qui s'éleve alors peu à peu par sa propre force; ou par les mouvemens de la terre qui ne souffre point, selon eux, dans son sein de matière hétérogène. Cette opinion des pierres de tonnerre est établie généralement dans toute la Sibérie, & même en Russie parmi le peuple. M. Gmelin, à qui l'on montra quelques-unes de ces pierres de tonnerre, les reconnut pour de vrais cailloux formés en pointes de fleches, dont se servoient probablement, au défaut de fer, les anciens habitans de Sibérie dans les guerres qu'ils se faisoient les uns aux autres. Les Sibériens ont beaucoup de vénération pour ces sortes de pierres; ils les croient un remède sûr contre les points de côté. Ils les mettent pour cet effet dans un vase, où ils ont versé de l'eau-de-vie, & les y laissent pendant quelque tems. Quiconque boit de cette infusion, est délivré sur le champ de son point de côté, pourvu qu'il ait de la foi.

LES 26 & 27 Juin, on marcha sans rencontrer rien de remarquable, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à *Tassewskoi-Ostrog*, sur la rive droite de l'Ussol-

(u) *Histor. Animal.* Lib. I. de quadrup. vivipar. p. 394, 395. M. de Buffon en parle sous le nom de *Mousson*, *Hist. Nat.* Tome XI. in-4°. p. 352.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

ka. Ce fort a été bâti depuis 1733 sur les ruines d'un plus ancien, pour contenir les Calmoucs. Dans l'enceinte de cet ostrog, il y a une église dédiée à St. Nicolas le thaumaturge, un magasin de sel, un à poudre, un petit arsenal, où sont deux canons de fer, beaucoup de mousquets & de fusils, avec les munitions nécessaires, & un corps-de-garde. Le commandant demeure hors de l'ostrog, & plus bas. Dans la maison qu'il occupe, est un tribunal qui dépend de Jeniseisk, comme tout le lieu. Ce fort n'est pas actuellement d'un grand usage, parce que les Tartares & les Tunguses du canton s'humanisent de plus en plus & deviennent de jour en jour moins sauvages. Ils n'avoient pas auparavant une idée fort nette de la subordination qu'on exigeoit d'eux: ils regardoient comme ennemis tous les hommes qui n'étoient pas de leur nation, & ils croyoient, en les pillant, remplir un de leurs premiers devoirs.

TOUT ce canton est sujet à de violens orages; mais de mémoire d'homme l'on n'en essuya jamais de semblable à celui qui l'année précédente avoit désolé le pays. Le 27 Mai 1739, on vit deux nuages chargés d'eau, l'un venant du Midi, l'autre de l'Ouest, se réunir & ne former bientôt qu'une seule nuée, qui en s'élevant prit la forme d'une colonne. Cette nuée étoit extrêmement sombre dans toute sa circonférence, mais transparente au milieu, comme le talc ou verre de Moscovie. Dans le même tems, on entendit retentir l'air d'un sifflement & d'un bruit affreux: un épais tourbillon de poussière répandit une telle obscurité, qu'on ne voyoit point devant soi. L'ouragan ne dura pas plus d'un demi-quart-d'heure; mais il fit dans ce peu de tems les plus grands ravages. Un petit bois d'environ cent brasses de largeur fut entièrement rasé; le vent en avoit déraciné tous les arbres; de gros meules très-fains & très-hauts (v) avoient été enlevés de terre, & portés les uns à la distance d'un werste, d'autres plus loin, & d'autres à un tel éloignement, qu'on n'a jamais pu les retrouver. Deux acres de terre qu'un Cosaque avoit ensemencés de seigle, furent couverts des arbres que le vent y avoit jettés. On remarqua que les seuls arbres que l'ouragan avoit épargnés, étoient des arbres foibles & pourris qui se trouvoient au milieu des autres. Personne ne put observer ce qui se passa pendant l'orage, ni la direction que suivoit le vent, parce que chacun étoit rentré chez soi, & qu'on se cachoit même sous les bancs ou sous le plancher (x), soit pour se mettre à l'abri des accidens, soit pour n'en pas être témoin. Le vent découvrit beaucoup de maisons, & en emporta la couverture; il en abattit même un grand nombre, dispersa le bled des magasins & des granges, brisa ou enleva une infinité d'ustensiles & de meubles, enfin saccagea toute la contrée, & fit seul autant de désordres qu'en auroient pu faire l'horde la plus nombreuse & la plus destructive. Un berceau suspendu dans une chambre, & dans lequel étoit un enfant, fut d'abord couvert de poussière, puis environ-

(v) Il n'y a guere de bois plus dur que le mélèze; les charpentiers & les menuisiers le travaillent avec beaucoup de peine.

(x) Dans les chambres des gens du commun, au dessous du plancher sur lequel on

marche, il y a presque toujours une espece de cave, dont la descente est dans la chambre même & où l'on garde les provisions d'hiver & d'été.

né de tou
sans que
le bain a
le bain fu
re. Il p
tiques.
fut enlev
lui qu'en
sans quoi
les oreille
jetté fort
pendant l
le vent &
poutres q

ON d
froyable
fert quelc
tion qu'il
informati
suite il t
vit rien d
uni & sar
dans un fr
Muller &
chand ven
après-mi
d'Uff-Tu
élevé tout
que le bat
mais qu'é

LES h
riens, ave
& avec le
chez eux
des véritab
qu'ils aien
fort à leu
mauvaise
suite des a
qu'exempl
cès de leu
coup de li
pauvres vie
le tribut ar
que soit, c
n'amenent

né de toutes parts des poutres de la maison qui s'étoit entièrement écroulée, sans que l'enfant eût le moindre mal. Une paysanne qui se trouvoit alors dans le bain avec ses enfans, fut blessée par la chute d'une planche; mais quoique le bain fût presque entièrement détruit, les enfans n'eurent pas une égratignure. Il périt dans ce furieux ouragan quantité de bestiaux & d'animaux domestiques. Un jeune paysan se trouvant en route près de Tassewskoi-ostrog, fut enlevé de son cheval & jetté à plus de vingt brasses; heureusement pour lui qu'en voyageant ainsi dans l'air, il eut l'adresse de s'accrocher à un bouleau, sans quoi il eût été jetté bien plus loin. Le sang lui sortoit par la bouche, les oreilles; le nez & les yeux, & il eut le front enfoncé; son cheval fut jetté fort loin de lui presque aussi mauvais état. Une jeune paysanne qui, pendant l'orage, étoit sur l'escalier d'une maison, fut de même enlevée par le vent & jettée à la distance de cinq brasses, couverte de tous côtés des poutres que l'ouragan avoit arrachées des maisons, & dangereusement blessée.

On dressa juridiquement un procès-verbal du désastre causé par cette effroyable tempête, où l'on reçut les dépositions de tous ceux qui avoient souffert quelque dommage. C'est de-là que M. Gmelin a tiré la longue narration qu'il en fait & que nous avons extrêmement abrégée. Par le résultat des informations, il paroît que l'ouragan partit d'entre le Sud & l'Ouest, & qu'ensuite il tourna vers le Nord-Est, ou plutôt vers l'Est-Nord-Est. On ne vit rien de ses effets au-dessus du ruisseau *Schumicha*, où le terrain est tout uni & sans arbres; mais il n'est guere vraisemblable qu'ils aient été bornés dans un si petit espace. Le 27 Mai 1739 fut le jour que les Professeurs Muller & Gmelin quitterent Jeniseisk; il étoit fort orageux, & un marchand venu d'Irkutsk par eau, raconta que ce jour même, vers une heure après-midi (tems précis de la tempête de Tassewskoi), il avoit vu près d'*Ust-Tunguskoi-Pogost* un homme en bateau sur le Jeniseï, qu'il s'étoit élevé tout-à-coup un coup de vent qui avoit à peine duré deux minutes; que le bateau avoit été renversé, que l'homme avoit été jetté dans l'eau, mais qu'étant heureusement fort près du rivage il s'étoit sauvé.

Les habitans de Tassewskoi-Ostrog sont tous différens des autres Sibériens, avec lesquels ils n'ont presque aucun commerce. Ils vivent entr'eux & avec les idolâtres du lieu, & ne voyagent point ou fort rarement. C'est chez eux qu'on peut prendre une idée précise des mœurs & du génie naturel des véritables Sibériens, sans aucun mélange de mœurs étrangères. Quoiqu'ils aient de très-belles terres, dont la culture suffiroit pour les faire vivre fort à leur aise, ils ne s'occupent presque que de la chasse. La moindre mauvaise année leur fait abandonner leurs champs, pour se livrer à la poursuite des animaux; ce qui dure plusieurs années de suite, jusqu'à ce que quelque exemple frappant les rappelle à la culture de la terre, ou le mauvais succès de leurs chasses les y fasse renoncer pour quelque tems. Ils ont beaucoup de liaison avec les Tunguses de l'Ona & de la Tunguska, dont les plus pauvres viennent travailler chez eux; le paysan les nourrit & paye pour eux le tribut annuel qu'ils doivent à la couronne. Quelque grand & bien bâti que soit ce lieu, il n'y avoit que cinq charrettes, parce que les paysans n'amenent pas ordinairement leur bled chez eux en été. Ce n'est qu'en

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1740.

EN cette saison qu'ils le battent dans les champs, & ils l'amenent en traîneau. LE 28 Juin, une heure avant le lever du soleil, M. Gmelin continua sa route à cheval, accompagné de deux tireurs, d'un écrivain & de deux cosaques, le long de l'Ussölka en la descendant. Le soir ayant passé cette rivière dans une barque, il se rendit à la métairie d'un couvent de moines établis à Jenifeisk, où il passa la nuit. Cet endroit étoit composé de quelques habitations presque en ruine, d'une maison, avec une chambre destinée pour un Prélat, si par hasard il en venoit quelqu'un, d'une autre où logeoit le moine qui avoit l'inspection du lieu, de deux magasins, de trois bâtimens pour des ouvriers & d'une forge.

LE 29, M. Gmelin voulut se transporter de très-grand matin aux salines. Les gens du lieu lui proposèrent, avant de partir, de goûter leur biere, qui, disoient-ils, n'étoit pas faite avec le houblon ordinaire, mais avec une autre espece qui croît chez eux & qu'ils appellent *schafta*. Ils prétendoient que la *schafta* donnoit à la biere le même goût que le houblon ordinaire, mais qu'il la rendoit moins malfaisante. M. Gmelin goûta de cette biere, & se fit montrer la plante qui entroit dans sa composition. Il trouva que c'étoit une mouffe particuliere qui s'attache en Sibérie aux seuls pins, & qui en Europe croît plus fréquemment sur les chênes & sur les frênes (y), arbres qui ne se trouvent point en Sibérie. Cette mouffe de Sibérie est fort amere; & c'est apparemment cette amertume qui lui donne à peu près la propriété du houblon. La saline qu'alla voir M. Gmelin, est située dans un marais, qui pour cela n'est pas salé. Elle est formée de trois sources peu éloignées l'une de l'autre & fort proches de l'Ussölka. Cette saline produit du sel blanc comme la neige, mais presque toujours mêlé de sable; ce qui fait qu'il ne sale pas beaucoup & elle n'est pas fort abondante.

M. GMELIN la quitta bientôt, pour aller voir celle du couvent de Mangaséa-Troitzkoi, qu'il n'avoit pas vue la veille. Cette dernière n'a qu'une seule source, mais si riche, que l'eau n'y manque jamais, quand on y cuiroit continuellement: cependant on n'y cuit qu'en hiver, suivant l'usage de Sibérie. Le sel qu'on y fait n'est pas si blanc que le précédent, mais sale, mieux & n'a pas tant de sable. La source en est tout près de l'Ussölka, & enchâssée à l'ordinaire comme un puits. Les dépendances de cette saline, sont une église dédiée à la naissance de St. Jean Baptiste, une métairie, sept petites maisons pour les ouvriers & les domestiques du couvent, une forge, un grenier à sel, un moulin à bled que l'eau de l'Ussölka fait tourner & une étable pour les bestiaux du lieu.

LA fête de St. Pierre & de St. Paul arrêta M. Gmelin le reste du jour à Tassewskoi-Ostrog. On a vu ci-devant que dans les villages de Sibérie, où il y a des églises, les fêtes de dédicace sont, comme autant de *kermesses*, où les profusions de biere & de l'eau-de-vie qui s'y font, rassemblent tous les payfans des environs. Les Tunguses des bords de l'Ona, qui ont des chevaux; connoissent si bien ces sortes de fêtes, que pour peu qu'ils puissent épargner

(y) *Lichenoides pulmoneum reticulatum vulgare, marginibus peltsiferis*. Dill. Hist. Musc. p. 212. Tab. XXXIX. A. B. C. n. 13. *Pulmonaria*. Doril. Lon. Fuchf. & alio.

épargner
part aus r
que tous l
ce avec les
le signe de
s'il étoit b
l'exigeoit
aussi le fai
en général
mais il éto
priment su
té, comm
mais, ils o
pour cela c
leurs tâché
les Chréti

M. GM
main, pre
ques jours,

LE 4 Ju
riva le 7 au
environs de
ques plante
core foible
avoit fait,
tuper à for
d'un spectac
tes vernaless
au printemps

CEPEN
les Tartares
compagné
rendre à Sa
nombre de
de la Chine
attirer l'atte
les abreuve
leil & à la
ils étoient f
Tokwak, a

L'IDÉE
bien, & qu
me ils le n
ment faire
en ait gran
faisant ou l

XXIV.

épargner quelque chose, ils s'y rendent avec leurs familles, pour prendre part aux réjouissances & remplissent les cabarets. Ces Tunguses parlent presque tous la langue du pays, qui leur est devenue familière par leur commerce avec les Russes. Un Tunguse entrant dans la chambre de M. Gmelin, fit le signe de la croix à la mode russe. Le Professeur lui en demanda la raison & s'il étoit baptisé? Il répondit que non; mais qu'il faisoit ce signe, parce qu'on l'exigeoit de lui, quand il entroit au cabaret, & qu'il croyoit qu'il falloit aussi le faire en entrant dans toutes les maisons. La plupart des Tunguses en général, tant hommes que femmes, portoient ici des habillemens Russes; mais il étoit aisé de les distinguer, tant à leur air, qu'aux figures qu'ils s'imprimaient sur le visage. Ils ne se piquent pas d'ailleurs d'une grande propreté, comme suivant l'usage des autres nations idolâtres ils ne se lavent jamais, ils ont un air sale, qui, avec leur puanteur, les décele d'abord. C'est pour cela que les Russes les ont mis sur le pied d'apporter dans les cabarets leurs tasses pour boire, & qu'on ne leur donne jamais de celles où boivent les Chrétiens.

M. GMELIN, avec sa suite, partit de ce lieu vers le soir, & le lendemain, premier Juillet, il fut rendu à *Kanskoï-Ostrog*, où il s'arrêta quelques jours, tant pour faire reposer son monde, que pour visiter les environs.

Le 4 Juillet, on se remit en route; & après trois jours de marche, on arriva le 7 au soir à *Krasnojarsk*. M. Gmelin, à son retour, trouva dans les environs de cette ville le regne végétal en très-bon état. Il avoit poussé quelques plantes qu'il n'avoit pas vues en partant; & celles qu'il avoit laissées encore foibles, étoient mûries ou montées en graines. Ainsi le voyage qu'il avoit fait, loin d'interrompre ses recherches, lui avoit préparé de quoi l'occuper à son retour. Mais, quoiqu'il eût joui chez les Jakutes & les Burètes d'un spectacle à-peu-près semblable, il regrettoit de n'avoir pas vu les fêtes vernales des Tartares, c'est-à-dire les offrandes & les sacrifices qu'ils font au printemps, parce qu'il croyoit ces fêtes entièrement passées.

PENDANT le 12, il fut averti qu'à deux jours de-là il y auroit chez les Tartares *Katschinzi* une pareille fête; & le 14 étant monté à cheval, accompagné d'un interprète Tartare, il partit avant le lever du soleil, pour se rendre à *Schiloschin-Uluz*, jurte de Tartares, où il s'en trouva un grand nombre de rassemblés. La première offrande qu'il vit faire fut celle du tabac de la Chine; que le Schaman jeta partie en l'air & partie dans le feu, pour attirer l'attention des esprits. On jeta ensuite du lait de jument en l'air, pour les abreuver & se les rendre favorables. Le premier sacrifice fut fait au soleil & à la lune; les autres, à tous les lieux circonvoisins, dans l'ordre où ils étoient situés, comme au rivage *Schesch*, au rivage *Sello*, à la montagne *Tokwak*, au ruisseau *Efir*, à la rivière *Abakan*, &c.

L'IDÉE que ces idolâtres ont de Dieu c'est qu'il ne sauroit faire que du bien, & qu'il ne fait jamais du mal à aucune créature. Par cette raison même ils le négligent: ils croient que l'être, bon par essence, doit nécessairement faire du bien, sans qu'on soit obligé de le lui demander, ni qu'on lui en ait grande obligation. Ainsi toute leur dévotion se tourne vers l'être mal-faisant ou le diable. Ce sont toujours les démons qui sont chez ces peuples

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

les héros de ces sortes de fêtes. C'est pour eux qu'est destiné le lait de jument que l'on jette en l'air, & le sorcier a grand soin de leur dire, qu'ils sont les maîtres de boire autant qu'ils voudront, qu'on n'y regardera point de près, qu'on est même persuadé que cette boisson a été créée pour eux, & qu'il n'en appartient aux Tartares que ce qu'ils veulent bien leur en laisser par pure grace, &c.

M. GMELIN, à l'occasion de ces libations d'acide ou d'eau-de-vie de lait de jument dont les Tartares font un si grand usage, observe que ce lait fermenté a une odeur vineuse, sans qu'il y entre aucune sorte de grains, ce qui fait qu'il donne un esprit approchant de celui qu'on tire du vin distillé. Or, dit-il, puisque le lait est le fluide animal qui approche le plus du suc nourricier & celui qui est le moins altéré, le lait des animaux qui n'ont d'autre nourriture que les plantes, contient un esprit végétal qui tient de la nature de l'eau-de-vie.

LE 26 Juillet, M. Gmelin étant de retour à Krasnojarsk, assista à l'exécution d'une femme Tartare âgée de vingt-cinq ans, qui avoit été baptisée. Cette femme excessivement jalouse, (la jalousie est de tous climats) pour se venger des infidélités de son mari, lui avoit coupé la tête. Elle fut enterrée vivante, comme celle que M. Gmelin vit l'hiver précédent au même endroit, & elle mourut le cinquième jour. Les Tartares croyoient que leurs démons l'avoient portée à ce crime, pour qu'elle fût elle-même punie d'avoir abandonné la foi de ses pères & embrassé le Christianisme. Ils ne pouvoient gueres en expliquer autrement la cause morale, car la jalousie, parmi tous ces idolâtres, est très-rare & presque inconnue, parce que la polygamie lui est permise, les en exempte.

DEPUIS le 10 Juillet, on vit arriver à Krasnojarsk beaucoup de Tartares qui s'y rendoient de tous côtés, pour payer leurs tributs à la couronne. Suivant un ancien usage, qui s'observe encore, quand les Tartares payent ce tribut, on les régale de vin, de biere & on leur donne un cheval. Comme ils n'étoient pas encore tous arrivés, les premiers venus furent obligés d'attendre les autres, pour être régalez tous ensemble. La fête se fit le 16, dans la forteresse. Les Tartares étant déjà bien abreuvés & presque ivres, on leur amena le cheval destiné pour leur repas. Deux Tartares sauterent l'un après l'autre sur le cheval, & le firent galopper à toutes jambes autour de la cour; ils n'avoient pas besoin d'éperons pour le faire aller & d'ailleurs on n'en connoît point l'usage en Sibérie. D'autres Tartares armés de bâtons, se tenoient prêts à tomber sur l'animal, & se mirent à l'assommer. Les cavaliers furent bientôt à terre, & on acheva le pauvre cheval. Cinq Tartares des plus forts s'affirent dessus, pour l'assujettir. On commença par lui couper la tête; il fut ensuite écorché & dépecé en plusieurs morceaux. Tous les Tartares alors, semblables à des loups affamés, se jetterent sur cette proie, & chacun en emporta ce qu'il put attraper. Ainsi dans une demi-heure au plus, le cheval fut tué, mis en pieces & si bien déchiré, qu'on n'en vit bientôt aucun vestige, car chacun emportant sa part, la traînoit dans un coin pour la faire cuire & tout fut expédié dans une demi-heure.

M. GMELIN, toujours occupé de ses recherches botaniques, ne manquoit

aucune
pas fort
depuis p
chose de
vue l'ann
d'autant
me natu
Cofaque.
les envir
de Man
très-prop
fixé au
van, il
bateaux,

LE 4
mit dans
lui quelq
ner quelq
avoit cult

LE 6,
par son e
avoit bea
le long de
M. Gmel
chemin le
dans cette
vers le riv
des radea
écueil. L
le rocher
le nom de
nombre de
vers endr
périlleuse
plie de fir
nomme g
paremmer
ce qui est

DEPUIS
viere une
cours. L
Kamen,
dénusés de
ne, fort g

(2) Si c

aucune occasion de se procurer de nouvelles plantes. Quand il ne pouvoit pas sortir, il envoyoit herboriser à sa place un Cosaque qu'il avoit instruit depuis plusieurs années, & qui ne manquoit guere de lui apporter quelque chose de curieux. Il le récompensoit pour chaque plante qu'il n'avoit pas vue l'année précédente, en botanisant avec lui; ce qui rendoit le Cosaque d'autant plus ardent à découvrir de nouvelles plantes, qu'il en étoit lui-même naturellement amateur. Le Professeur se reposant donc sur son botaniste Cosaque, pour la continuation des recherches qu'ils faisoient ensemble dans les environs de Krasnojarsk, eut envie de faire une excursion sur la riviere de *Mana*, contrée que M. Messerschmidt avoit toujours regardée comme très-propre à fournir de l'occupation à un naturaliste, & son voyage fut fixé au commencement du mois prochain. Environ quinze jours auparavant, il demanda pour ce voyage à la chancellerie de Krasnojarsk deux gros bateaux, avec leurs dépendances: & le nombre suffisant de travailleurs.

Le 4 Août, tout étant prêt, il se mit en possession d'un de ces bateaux, & mit dans l'autre un écrivain, son botaniste Cosaque & deux tireurs. Il prit avec lui quelques soldats, & laissa le dessinateur à Krasnojarsk, où il avoit à dessiner quelques plantes que M. Gmelin conservoit dans un petit jardin qu'il avoit cultivé. On partit ce même jour vers le midi.

Le 6, les deux bâtimens quitterent le Jeniseï, & entrerent dans la *Mana* par son embouchure, qui a près de cent cinquante brasses de largeur. On avoit beaucoup de peine à remonter cette riviere; il falloit tirer les bateaux le long du rivage gauche où l'on étoit passé, & l'on alloit fort lentement. M. Gmelin profita de cette lenteur, pour faire mesurer avec une chaîne le chemin le long de ce rivage. L'endroit le plus remarquable où l'on passa dans cette journée fut *Magnit-Kamen*, rocher rond, qui sort de la riviere vers le rivage droit, & autour duquel l'eau fait un tourbillon rapide. Bien des radeaux, en descendant la riviere, échouent & se brisent contre cet écueil. Les premiers paysans, à qui cet accident arriva, s'imaginèrent que le rocher atiroit naturellement les radeaux, & lui donnerent en conséquence le nom de *Magnit* (z), aimant. Les bâtimens rencontrèrent encore un grand nombre de rochers, de bancs de pierre & de bas-fonds, qui donnent en divers endroits beaucoup de rapidité à cette riviere, & en rendent la navigation périlleuse, ou du moins très-pénible. Elle est aussi fort tortueuse & remplie de sinuosités ou de courbures; ce qui fait que M. Messerschmidt ne la nomme guere en Latin, sans y ajouter l'épithete d'*ambitiosus*, pour dire apparemment qu'elle affecte de se remonter plusieurs fois sur les mêmes bords, ce qui est l'effet naturel des courbures.

DEPUIS l'embouchure de la *Mana*, il s'éleve à la rive droite de cette riviere une chaîne de montagnes très-hautes, qui suit à peu près tout son cours. Le 9, on se trouva vis-à-vis une montagne, appelée *Malenskoi-Kamen*, presque toute composée de feuilles d'alun noir. Dans les endroits dénués de terre & d'herbe, il sort d'entre les fentes du rocher un alun jaune, fort gras & très-mol, sous la forme de petites gouttes, qui, après avoir

(z) Si ce nom ne vient pas du mot latin *Magnus*, n'en seroit-il pas le primitif?

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

été quelques jours à l'air, blanchit & durcit. L'apparence onctueuse de cet alun lui a fait donner le nom de *beurre de roche*. On en emporte & on en envoie bien loin, parce que le peuple lui attribue beaucoup de vertus, & ne se sert guere d'autre remede dans la diarrhée (a). Il y a dans cette même montagne un petit enfoncement semblable à l'ouverture d'un four, où l'on trouve abondamment de cette matiere, parce qu'elle ne peut pas être emportée par les pluies; mais la montagne est fort escarpée, & M. Gmelin eut bien de la peine à y monter. Une de ces montagnes est nommée la *montagne bleue*, parce qu'il s'y trouve, ainsi que sur quelques autres, une sorte de terre métallique verte & molle.

ON remarque que, quoiqu'il tombe en hiver beaucoup de neige dans ce canton, on en voit très-peu sur ces montagnes, où par conséquent l'herbe & les fleurs printannières croissent bien plutôt que dans aucun autre endroit du pays. C'est apparemment par cette raison qu'on trouve alors sur ces montagnes une grande quantité de cerfs, dont on y voyoit des traces bien marquées, surtout dans les hauteurs où ils avoient mangé tant de terre, qu'il y avoit de tous côtés beaucoup de creux. Cette terre a un goût de sel, que beaucoup d'animaux, & surtout les cerfs, aiment à l'excès.

AU-DESSOUS du Siokjul, ruisseau qui se jette dans la Mana, au pied d'un rocher qui s'éleve sur le rivage occidental, est une grotte naturelle. Le rocher touche à la riviere, & l'eau par conséquent va jusqu'à l'entrée de la grotte, qui a près de trois brasses de largeur & deux brasses & demie de hauteur. La grotte est un peu oblique & s'enfonce en montant dans le rocher à la profondeur d'environ trois brasses.

(a) Le *beurre de roche* en langue du pays est nommé *kammenoje-maslo*.
 „ Tous ceux qui conléreront, dit-il,
 „ avec l'idée qu'il en donne, l'article *Ka-*
 „ *mina-Masla*, que M. Strahlenberg a,
 „ sous ce nom estropié, inféré dans sa re-
 „ lation de Sibérie, pourront croire que je
 „ parle ici de toute autre chose, puisque
 „ son *beurre de roche* est factice, & le
 „ mien une production naturelle. Je ne
 „ conçois pas même en cet endroit ce qu'il
 „ veut dire. J'ai bien entendu parler à
 „ Tomsk d'un *beurre de roche*, qu'on y
 „ fait avec des feuilles d'alun & M. Strah-
 „ lenberg rapporte presqu'entièrement le
 „ procédé; mais il n'a vraisemblablement
 „ pas bien compris le récit qu'on lui a fait,
 „ & il critique fort mal à propos l'auteur
 „ des *Révolutions de Russie*. On trouve
 „ du *beurre de roche* sur un grand nom-
 „ bre de montagnes de la Sibérie, sur le
 „ mont Ural, dans les montagnes de Je-
 „ nifeisk, du Baikal, de Bargufinsk, du
 „ Lena & d'autres. J'ai ramassé dans mon
 „ voyage, sur celles qui bordent la Mana,
 „ continue M. Gmelin, „ une grande quan-
 „ tité de ce *beurre*, & pour en connoître

„ la nature, j'ai fait quantité d'expérien-
 „ ces, dont nous croyons devoit épar-
 „ gner l'ennui aux lecteurs. Après une infi-
 „ nité d'opérations chimiques, toutes bien
 „ détaillées dans l'original allemand: „ j'ob-
 „ tins enfin deux cristaux, dit M. Gme-
 „ lin, & j'eus un sel fort approchant de
 „ celui de Glauber, mais qui ne se fondoit
 „ pas si promptement. Les premiers cry-
 „ staux vus au microscope paroissoient al-
 „ longés, sexangulaires & obtus; ils étoient
 „ transparents, & tiroient un peu sur le jau-
 „ ne. Aux derniers, on ne distinguoit pas
 „ bien les points; ils paroissoient pour la
 „ plupart composés de petites lames pres-
 „ que rondes.”

Le résultat du Professeur, est que le *beurre de roche*, tel qu'il sort des feuilles d'alun, paroît contenir un acide salin ou rompu avec le sel lixiviel minéral; d'où il conjecture qu'il renferme un peu de fer lié à une matiere grasse, dont il avoue ne pouvoir assigner l'espece, mais qu'il croit être la seule cause pour laquelle l'acide du *beurre de roche* ne se précipite pas en vitriol avec le fer qu'il récele.

AU-D
avance fu
que des 1

LE I
cataracte
d'environ
escarpés e
remplie d
sous, éto
alloit forte
avoient d
dont la ri
vent la m
une tradit
de castors
jecturer,
des autres
trefois de
qui font
les extern
n'est null
pour avo
marques d
lekma con
tors dans
Kerenga.
rieurs du
On a don
ble, tand
d'ours &

CHAQ
rans de Si
tre les ca
ne les tue
amenent à
toutes son
en peu de
chien en
si tout cel

(b) Ce
plus beau d
semble par
trement dit
sur cette f
que sur la

AU-DESSUS de ce même ruisseau, est encore un rocher fort escarpé, qui avance sur la rivière, & sur lequel on voyoit la figure d'un tambour magique des Tartares peint en rouge.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

LE 11, à la pointe du jour, les deux bâtimens du Professeur passèrent la cataracte, qui n'est pas bien fameuse, quoique fort sensible pendant l'espace d'environ cinquante brasses. Il y a sur le bord septentrional des rochers escarpés encore très-riches en beurre de roche (b). Cette cataracte est aussi remplie de rochers & fait un grand bruit. Le cours de la rivière, au-dessous, étoit à peu près Ouest-Nord-Ouest, & Nord au-dessus. Le voyage alloit fort lentement, à cause de tous les endroits rapides, où les marins avoient du travail. On ne vit presque pendant tout le jour que des îles, dont la rivière étoit couverte. Celles qui sont nommées *Bobrowie*, conservent la mémoire des castors qui étoient autrefois dans ces cantons-là. C'est une tradition parmi les Tartares qui habitent ces déserts, que trois familles de castors y étoient établies, il y a environ un siècle; ce qui peut faire conjecturer, qu'anciennement il y en a eu bien davantage. Il en est de même des autres contrées de la Sibérie. On dit presque partout qu'il y avoit autrefois des castors. Comme il étoit fort aisé de découvrir leurs habitations, qui sont régulières & quelquefois considérables, on n'a pas eu de peine à les exterminer. Ainsi l'on a détruit sans ressource un animal innocent, qui n'est nullement nuisible à l'homme, & qui pouvoit lui devenir très-utile, pour avoir donné, par son habileté à se bâtir des habitations solides, des marques de son intelligence & des indices de sa retraite. Les habitans d'Olekma convenoient alors que depuis quarante ans on n'avoit point vu de castors dans leurs cantons, & il n'y en avoit plus depuis cinquante ans sur le Kerenga. Où l'on en trouvoit encore le plus, c'étoit dans les cantons supérieurs du Jeniseï & sur l'Obi, mais le nombre en diminuoit tous les jours. On a donc presque éteint la race de l'animal le plus doux & le plus admirable, tandis que tout fourmille d'animaux cruels & voraces, d'oiseaux de proie, d'ours & de loups.

CHACQUE famille de castors, dit Isbrand Ides sur le témoignage des habitans de Sibérie, s'assemble au printemps; ils vont deux à deux à la chasse contre les castors, leurs semblables. Quand ils ont le bonheur d'en attraper, ils ne les tuent pas, car ils ne les regardent pas comme leurs ennemis; ils les amènent à leurs habitations, où ils les emploient, comme leurs esclaves, à toutes sortes d'ouvrages. Tout castor captif, ajoute-t-on, devient maigre en peu de tems, à force de travail, & son poil se dresse comme celui d'un chien en colere. Ce castor est à la vérité malheureux d'avoir été pris, mais si tout cela n'est point une fable, on ne peut voir un procédé plus honnête

(b) Ce beurre de roche est beaucoup plus beau & plus blanc que l'autre; il ressemble parfaitement à l'alun végétal, autrement dit *alun de plume*. M. Gmelin fit sur cette substance les mêmes opérations que sur la première, & le procès-verbal

qu'il en fait est tout aussi minutieux, tout aussi prolix que le premier. Il en tira aussi un peu de sel de Glauber, ou fort approchant du *sel admirable*; mais il ne put en obtenir du fer.

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1740. que celui des castors qui l'ont fait prisonnier, pourvu qu'après un certain tems ils aient la charitable attention de relâcher leurs captifs.

DANS les environs des isles des castors, la riviere a pour le moins la largeur d'un werste. Le 12, la navigation continua d'être extrêmement difficile & fatigante, tant par le grand nombre d'isles qui faisoient faire des allées & venues continuelles, que par la rapidité du courant, & surtout par le mauvais état des rivages qui, dans beaucoup d'endroits, étoient si fort embarrassés de brossailles, qu'on étoit obligé de faire souvent un tour considérable avec les cables, & de pousser les bateaux avec des perches. Le chemin de terre depuis Krasnojarsk jusqu'à Abakansk va en remontant la Mana, qu'on peut traverser à cheval par les basses eaux. De-là on remonte encore l'Orj-Mana, autre riviere qui s'y jette du côté méridional, jusqu'à Derbina D, situé sur le Jéniféi.

Ce même jour, 12 au soir, les travailleurs qui étoient occupés à tirer les bateaux, virent venir de loin à eux à pas comptés un animal, que les uns prirent pour un goulu, & d'autres pour un ours. Ils avancerent près de l'animal, & reconnurent que c'étoit en effet un goulu. Après lui avoir donné quelques coups de bâton, ils le prirent vivant & l'apporterent à M. Gmelin: comme il étoit mourant, le Professeur le fit achever. Les chasseurs Sibériens, dit-il, lui avoient unanimement tant vanté la finesse de cet animal, & son adresse extraordinaire, soit pour attraper les animaux dont il fait sa proie, soit pour obtenir par la ruse ce qu'il ne peut avoir par la force, & pour éviter les pièges que lui tendent les hommes, qu'il fut fort surpris que le goulu fût venu comme de dessein prémédité au devant de ses ennemis, pour se faire tuer. Isbrand Ides rapporte que le goulu est un animal très-méchante, qui ne sort que pour piller, & qui ne vit que de proie. Il ajoute que cet animal se tient caché dans le feuillage des arbres, jusqu'à ce qu'il voie passer un cerf, un élan, un daim, ou un lievre; qu'il s'élançe alors tout à coup comme un trait, & avec beaucoup d'adresse sur sa proie, & la saisit avec ses dents au milieu du corps; qu'il continue de le déchirer, jusqu'à ce que l'animal ait cessé de vivre; qu'ensuite il le mange tout entier, avec la peau & le poil. Le même rapporte encore ce fait. Un Waywode qui gardoit dans sa maison un goulu pour son plaisir, le fit un jour jeter dans l'eau & lâcha deux chiens après lui. Le goulu en saisit un par la tête, le plongea dans l'eau & l'y tint jusqu'à ce qu'il fût noyé. Il alla sur le champ à l'autre, qui certainement auroit eu le même sort, sans un gros morceau de bois qu'un des assistans jeta du bord de l'eau entre les deux bêtes; ce qui donna de l'embaras au goulu & au chien le tems de se sauver. La façon dont le goulu s'embusque pour attraper les bêtes dont il se nourrit, est confirmée par tous les chasseurs, avec cette seule différence que, selon quelques-uns, le goulu saute d'entre les arbres sur le dos de l'animal, & que le tenant une fois par le col, il en est bientôt le maître. A l'égard des cerfs, on assure qu'il n'en attaque guere d'au-dessous ni d'au-dessus d'un an. Le renne & le musc sont ses principales délices; mais, au reste, il n'est dégoûté d'aucun animal vivant ou mort, pourvu qu'il puisse l'attraper. Les écureuils, les renards rou-

ges, ou les coqs de bruyère, voit que les animaux, méme sur l'arbre, de courir dévore. fait que le quement, animaux, de mauvais sont endormis, qu'il n'a guance pe sans peine les chasser même; m en entier, dans les c font les g seul anima Le goulu, le même a qu'il trouve aisée, plus lui fait fa des aliments porte bien de la physi quelle il j de goulu, donné des fâvoir d'eu serrés, po faire place tiabilité.

LE 13, ralentirent seaux & d où il croit

LE 16, que quinze de Krasnoj ces lettres

ges, ou blancs, ou bleus, tout lui est bon. Les lievres, les perdrix, les coqs de bruyere, les poules d'eau, &c. servent encore à ses repas. Or on voit que ce n'est pas par sa force qu'il vient à bout de la plupart de ces animaux, même des plus petits, puisqu'il les attaque comme un voleur de grand chemin, ou les surprend dans leur gîte. Quant aux rennes, il les chasse en tournant toujours autour d'un arbre; lorsqu'il les a bien étourdis, il saute sur l'arbre; le pauvre renne croyant toujours l'avoir à ses trousses, continue de courir en tournant: alors le goulu s'élançe tout d'un coup sur lui, & le dévore. Pour la volaille, les renards, les lievres & pareils animaux, il ne fait que les surprendre au gîte; mais il a la finesse de ne pas y arriver brusquement, ni de se montrer de front, il tourne plusieurs fois autour de ces animaux, en rampant comme un chat, d'un air doucereux, & sans marquer de mauvais dessein, jusqu'à ce que les voyant immobiles, il soit assuré qu'ils sont endormis: alors faisant peu à peu ses approches, il fait si bien les prendre, qu'ils ne peuvent échapper de ses pattes. Il n'a pas même de répugnance pour les animaux morts & pour les charognes; ce qu'il peut trouver sans peine, lui est toujours agréable. Il suit clandestinement les pièges que les chasseurs tendent aux différens animaux: il se garde bien d'y donner lui-même; mais il trouve le moyen de dévorer l'animal pris dans les trapes, soit en entier, soit en partie. Les chasseurs des renards blancs & bleus, qui sont dans les cantons de la mer glaciale, se plaignoient beaucoup du tort que leur font les goulus. L'homme, que l'intérêt accoutume à tout, est, dit-on, le seul animal qui puisse vivre également sous la ligne & sous le pôle du Nord. Le goulu, non moins intéressé que l'homme, pour satisfaire son ventre, a le même avantage. Il court du Sud au Nord, & du Nord au Sud, pourvu qu'il trouve à manger. Le froid fortifie ses fibres, & rend sa digestion plus aisée, plus prompte. La chaleur fait circuler plus rapidement les suc, & lui fait faire en moins de tems les secrétions nécessaires pour la dissolution des alimens qu'elles ne se feroient sous un climat froid. Il profite, & se porte bien partout, quoique sa santé semble contredire tous les principes de la physiologie, dont probablement il ne s'embarrasse guere, & malgré laquelle il jouit toujours d'un excellent embonpoint. On lui a donné le nom de goulu, parce qu'il mange incroyablement. M. Gmelin a souvent questionné des gens qui passioient jours & nuits parmi les bêtes sauvages, pour savoir d'eux s'il est bien vrai que cet animal se mette entre deux arbres fort serrés, pour faire sortir, par la pression, les excréments qui le surchargent, faire place à de nouvelle mangeaille, & satisfaire ainsi de nouveau son insatiabilité. Personne n'a pu lui confirmer le fait, & il a bien l'air d'une fable.

LE 13, on continua de marcher, & les mêmes difficultés que la veille ralentirent la navigation. On passa devant une contrée fort coupée de ruisseaux & de rivieres qui nourrit beaucoup d'élangs, & devant une montagne où il croît beaucoup de lys rouges.

LE 16, après une journée très-pénible, dans laquelle on ne put faire que quinze werstes (environ quatre lieues), M. Gmelin reçut un exprès de Krasnojarsk, qui lui apporta un paquet & des lettres de Petersbourg. Par ces lettres on lui faisoit espérer son retour en Russie; & on lui conseil-

VOYAGE DE
SIBÉRIE.
1740.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1749.

loit de se rapprocher peu à peu de Petersbourg, parce que son rappel positif ne tarderoit pas à venir. Il y avoit dans le même paquet une lettre de M. Alexandre Guillaume Martini, que l'Académie Impériale lui envoyoit, pour lui servir de copiste, comme il en avoit demandé un, pour les ouvrages Latins & Allemands qu'il avoit à faire transcrire. Le Sieur Martini se trouvant à Petersbourg, précisément dans le tems que le Professeur avoit demandé ce secours, & ayant un extrême desir de voyager, s'étoit offert & présenté lui-même. Il accompagnoit M. le Professeur Fischer, que l'on envoyoit, comme on l'a dit, pour remplacer M. Muller, en qualité d'Adjoint pour l'Histoire Politique. Il l'avoit quitté dans les environs de la ville de Narym, & il arriva le 14 Août à Krasnojarsk, d'où, sur ses instances, la chancellerie avoit dépêché le courier. „ De pareilles nouvelles, dans des lieux si éloignés, si sauvages, étoit pour moi, dit M. Gmelin, comme la manne qui tomba du ciel dans le désert de l'Arabie.”

LE 17, M. Gmelin prit la résolution de ne pas aller plus loin, parce qu'il avoit presque toujours été obligé de rester dans son bateau, sans pouvoir se promener sur les bords de la riviere, qui étoient fort rarement praticables, & il fit ses dispositions pour retourner à Krasnojarsk.

LE lendemain 18, vers les 9 heures du matin, après une bonne gelée blanche, on s'embarqua pour le retour. L'après-dinée, M. Gmelin alla visiter les montagnes voisines du ruisseau *Dschir-Dshul*, & les plantes qu'elles produisent; ensuite on continua de marcher.

LE 20, on passa beaucoup d'endroits où l'on fut obligé de traîner à force de bras les deux bâtimens sur des bancs de sable. La riviere étoit considérablement diminuée depuis qu'on l'avoit remontée dans ces mêmes endroits, & elle diminueoit tellement encore tous les jours, que si M. Gmelin eut été plus avant & eût tardé son retour d'une semaine, il ne l'auroit plus trouvée navigable.

LE 21, on partit de grand matin; les eaux en décroissant sembloient donner de l'éperon aux bateaux, & l'on alloit fort vite. Le bâtiment, où étoit M. Gmelin, qui marchoit le premier, se trouvant vis-à-vis le ruisseau nommé *Beret*, on entendit tout-à-coup des cris affreux. Ils venoient du second bâtiment, qui s'étoit brisé contre un rocher, & qui couloit bas; heureusement la riviere avoit peu de profondeur, autrement tous ceux qui ne savoient pas nager, eussent péri. Tout ce qui étoit dans le bateau fut mouillé; mais tous les hommes furent sauvés. M. Gmelin fit tirer le bateau naufragé sur le rivage; on le voida, pour le visiter, & pour voir si on ne pouvoit point le remettre au moins en état d'aller jusqu'à Krasnojarsk; mais le fond & les poutres de traversé étoient entierement fracassés, en sorte qu'il étoit impossible, avec les outils qu'on avoit portés, d'y faire les principales réparations. Comme on avoit du bois à discrétion de tous côtés sur cette riviere, il parut plus court de construire un radeau, pour transporter les bagages jusqu'au village d'*Owsjanskaja*, tandis que les hommes qui auroient trop chargé le radeau, iroient à pied jusque-là. M. Gmelin n'attendit pas que le radeau fût construit, & continua de marcher; mais ce ne fut pas sans peine & sans frayeur par la quantité de rochers que la baisse des eaux décou-

vroit,

vroit, &
forts pou
gnit le r
l'eau du
leur. L
dans l'en
bles. L
Jéniféi s
été arrêc
niféi l'ay
tude, le
faire séch
lées. V
le couche

M. G
dont la v
voir le d
modé. L
pendant
Allemand
quelques
nais adm
lemand d
le plus g
extraordin
rendre un
ment; en
mi quatre
noit autou
mangées l
jusqu'iam
jus de gr
moitié es
acheva fa
patriote;
sieurs ann

Le len
avoit laif
avoient p
n'avoit pu
tre en rou
avoir eu
Krasnojars
coup de
un bon ai
métaux,
XXIV

vroit, & qui paroïssoit étonner ses guides mêmes. Enfin on redoubla d'efforts pour parvenir promptement à l'embouchure de la riviere, & on l'atteignit le même jour vers une heure après-midi. On apperçut d'abord entre l'eau du Jeniséï & celle de la Mana une différence considérable pour la couleur. L'eau de la riviere étoit beaucoup plus noire que celle du fleuve, & dans l'endroit où elles se méloient, les deux eaux étoient écumantes & troubles. Le bâtiment passa fort heureusement l'embouchure, & l'on trouva le Jeniséï fort gonflé. C'est par cette raison qu'en descendant le bateau n'avoit été arrêté dans la Mana par aucun bas-fond, l'accroissement des eaux du Jeniséï l'ayant toujours tenu à flot. On gagna de-là, sans la moindre inquiétude, le village d'Owsjanakaja, où M. Gmelin fut obligé d'arrêter, pour faire sécher quelques plantes & une partie des bagages, qui avoient été mouillées. Vers les 4 heures, on se remit en marche, & l'on fut rendu avant le coucher du soleil à Krasnojarsk.

M. GMELIN, à son arrivée, y trouva le nouveau-venu de Petersbourg, dont la vue lui fit beaucoup de plaisir; mais il fut obligé d'aller sur le champ voir le dessinateur qu'il avoit laissé dans cette ville, & qui étoit fort incommodé. Il le trouva levé, mais avec un grand dérangement de tête, qui cependant ne l'empêcha point de faire assez bien le détail de sa maladie. Un Allemand qui demouroit depuis quelques années à Krasnojarsk, lui avoit dit quelques jours auparavant, que dans le jardin du Waywode il y avoit des panais admirables. Le dessinateur aimant beaucoup ces racines, avoit prié l'Allemand de lui en procurer un plat, & il l'avoit mangé ce jour même avec le plus grand appétit; mais bientôt après il avoit senti un serrement de gosier extraordinaire, avec une grande envie de dormir: or il avoit commencé par rendre une bonne partie de ces racines, & s'étoit même provoqué le vomissement; ensuite cédant au sommeil, il s'étoit jetté sur son lit, où il avoit dormi quatre heures. Il sentit alors une pesanteur extrême de tête, & tout tournoït autour de lui. M. Gmelin envoya chercher des mêmes racines qu'avoit mangées le malade, avec toute la plante; & il la reconnut d'abord pour la *jusquiame*. Il fit boire au dessinateur, à petits coups, un grand verre de jus de groseilles, & le malade fut tout aussitôt soulagé. Un punch léger, moitié eau, moitié eau-de-vie & jus de groseilles, par portions égales, acheva sa guérison. M. Gmelin trouva dans M. Martini une espèce de compatriote; ce dernier étoit originaire de Philipsbourg, mais il avoit vécu plusieurs années dans le pays de Wurtemberg.

Le lendemain arriverent encore les gens de la suite de M. Gmelin qu'on avoit laissés en arriere, & qui amenoient sur un radeau les bagages. Ils avoient passé la nuit à l'endroit où le bâtiment avoit échoué, parce qu'on n'avoit pu achever le radeau que fort tard, & qu'ils n'avoient pas osé se mettre en route dans la nuit. Ils étoient partis dès 7 heures du matin, sans avoir eu aucun obstacle. M. Martini, dans son voyage de Petersbourg à Krasnojarsk & dans les environs de cette dernière ville, avoit ramassé beaucoup de plantes qu'il fit voir à M. Gmelin. Ainsi c'étoit pour ce Professeur un bon aide de botanique. Il étoit de plus fort versé dans l'art d'essayer les métaux, & dans tous les procédés chymiques. Un pareil copiste étoit donc

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1746.

un excellent coopérateur. M. Gmelin fit le même jour 22 Août, dans l'après-dinée, une promenade avec lui. Aucuné plante, quelque petite qu'elle fut, n'échappa à M. Martini; & comme il s'étoit pourvu d'un fusil, il tira deux fort jolis oiseaux.

M. GMELIN, à son retour à Krasnojarsk; trouva encore une lettre d'Irkutzk, contenant la relation d'un affreux tremblement de terre, arrivé le 6 Décembre 1737, dans le pays des Kuriles & dans les isles voisines. Cette relation datée d'Ochotzk, du 28 Novembre 1738, étoit l'ouvrage du Major-Général Skornjakow-Pisarew. Elle porçoit, que plusieurs rochers sur les bords de la mer avoient été brisés en morceaux; que les secousses du tremblement avoient été senties sur la mer même; qu'on y avoit vu divers météores de feu qui s'étendoient fort loin; que les petits magasins des peuples idolâtres, qui étoient bâtis sur des pilotis, avoient été renversés; que les eaux de la mer s'étoient horriblement gonflées, & jusqu'à la hauteur de trente brasses au-dessus du niveau des autres eaux; que la mer avoit jetté des pierres du poids de cent livres & davantage, jusque dans l'intérieur des terres; que les flots avoient non-seulement entraîné les magasins des idolâtres, mais encore tous les bateaux dont ils se servent pour la chasse des castors & des autres animaux marins du Kamtschatka, & que chez les Kuriles, ainsi que dans les isles voisines, il n'étoit presque point resté de bateaux ni de filets de pêcheurs.

CEPENDANT la Sibérie a été jusqu'à présent peu sujette aux tremblemens de terre. Le lieu le plus occidental de tous ceux qui en ont senti, est Krasnojarsk; mais ils ont été rares ou peu sensibles. Les plus fréquens & les plus forts sont arrivés à Irkutsk; on y a vu tomber quelquefois des cheminées; & les cloches se faisoient entendre. Il y en a eu à Bargufinsk, à Selenginsk, à Nertschinsk, à Argunsk, & dans tous les endroits intermédiaires, ainsi que sur le lac Baikal & aux environs. Au reste, ces tremblemens arrivent dans tous les tems de l'année; celui de la province d'Argunsk, dont on a parlé, est périodique, puisqu'il arrive tous les printems. Ils sont fort rares sur le Lena & sur la Nischnaja-Tunguska.

Tous les tremblemens de terre qu'on éprouve en Sibérie, semblent tirer leur source des terrains qui sont au-dessous & aux environs du lac Baikal; 1^o. on ne les sent bien que dans la proximité de ce lac, & dans les endroits qui l'environnent de près; 2^o. ils se font sentir avec plus de violence tout près de ce lac, que plus loin; 3^o. il y a des sources de soufre autour du lac Baikal, comme dans le voisinage de Bargufinsk, sur le lac même près du ruisseau Tierka, d'où l'eau sort toute chaude, & sur le ruisseau Kabania. Le lac Baikal, dans les environs de la riviere de Bargufinsk; jette aussi beaucoup de malthe (c), que les habitans du pays brûlent dans les lampes. Il se trouve en gros morceaux, à peu près de la grosseur d'un moëllon, & toujours mêlé d'une matiere blanche, qui ressemble extérieurement à l'agaric du melese, mais qu'il est aisé d'en séparer en faisant fondre la malthe à petit feu, cette matiere blanche surnageant toujours en forme d'écume.

(c) *Bitumen tenax nigrum*. Linn. Syst. Nat. Ed. Stockh. 1748. p. 168. n. 3.

Is n
vent fit
une gra
de son
un bâto
res les
dant; p
& qu'il
crevasse
du gran
bles, qu
y a de r
puis le k
la partie
terre.

A la r
ne, con
l'imprimé
Sin-Sch
vir de ce
dans le t
mune. C
ardentes,
tre toutes
est sujet à

L'INT
dant son
chançons
celles don

C H

Le
Sur
Si j
Je

(d) Cri d

ISBRAND IDES rapporte qu'au-dessus d'Irkutzk, à l'Est, près d'un couvent situé vis-à-vis l'embouchure de l'Irkut, on rencontre dans une plaine une grande crevasse, par laquelle il sortoit autrefois du feu; il ajoute que de son tems il s'en exhaloit encore un peu de chaleur, lorsqu'on y enfonçoit un bâton & qu'on en remuoit les cendres. M. Gmelin dit que, malgré toutes les informations qu'il a faites, il n'a pu découvrir cette fente. Cependant, puisqu'Isbrand Ides en parle comme d'une chose connue de son tems, & qu'il paroît l'avoir vu lui-même, il paroît assez vraisemblable que cette crevasse ou ce reste de volcan a réellement existé. Dans le Kamtschatka, près du grand volcan de cette presqu'île, il y a des tremblemens de terre terribles, qui, dit-on, ne cedent en rien à ceux d'Italie; & comme on dit qu'il y a de même des volcans dans les îles, que l'on croit situées à la file depuis le Kamtschatka jusqu'au Japon, il y a bien de l'apparence que toute la partie d'entre le Japon & le Kamtschatka est sujette à des tremblemens de terre.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

A la relation d'Ochotzk, étoit jointe l'annonce d'un charlatan de la Chine, contenant la description des vertus du bezoar de Goa, & traduite sur l'imprimé Chinois. Le bezoar de Goa s'appelle en langue chinoise *Boo-Sin-Schi*, ce qui signifie *Pierre qui fortifie le cœur*. Quand on veut se servir de ce bezoar, on le racle aussi fin que de la farine, & on le prend, soit dans le tarafun, bierre des Chinois dont on a parlé, soit dans de l'eau commune. C'est un prétendu spécifique pour toutes sortes de fièvres froides & ardentes, pour toutes les affections cardiaques, contre la petite vérole, contre toutes les maladies malignes, & pour une infinité d'autres auxquelles on est sujet à la Chine, surtout à Pekin, où la bonne eau est fort rare.

L'INTERPRETE Tartare, que M. Gmelin avoit laissé à Krasnojarsk pendant son voyage sur la Mana, voulut le régaler à son retour de quelques chansons Tartares qu'il avoit acquises. M. Gmelin en choisit deux, qui sont celles dont les Tartares font le plus de cas & qu'ils chantent le plus volontiers.

I.

CHANSON DES TARTARES DE SAGAI.

Agatem dschilne berku tsack, zona idu (d),
Agar la juga salkisten, zona idu;
Oi ber saina kofs besem,
Baltchem og barga chollutschen;
Ateck la bene tingnet keng.
Al kem neng da kotschire
Agaber tungma derbetken
Al bot bengneng eschege.

TRADUCTION, vers pour vers.

Le cri du cheval blanc est épais, zona idu;
Sur la rivière qui coule, je veux faire un radeau;
Si je ne viens pas à bout de lier ce radeau,
Je soumets ma tête à l'esclavage.

(d) Cri de joie qui revient à chaque vers.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1749.

Le cheval (entier) & la jument font venus des deux côtés
De la riviere, où font des fleurs de sel.
Le grand & le petit frere rodent
A la porte du Waywode.

CETTE chanson n'est pas fort claire; mais quand on demandoit à l'interprete d'y donner au moins quelque sens, il se retranchoit à dire que le caractere de la chanson Tartare étoit toujours d'être énigmatique. Il ajoutoit seulement que celle-ci avoit été faite pour une fille amoureuse, qui avoit donné un rendez-vous à son amant, dans un endroit où la terre produisoit des fleurs de sel, & que le cheval qu'elle montoit avoit une forte criniere.

II.

CHANSON DES TARTARES TSCCHATZKI.

*Ai (e) Oefol, Oefol, Oefol (f), emme ofolchari ku fi mele.
Kustmbile anchaschemne ita Oefoche (g) gealder den;
Kusthun utcher usche chada torna tujcher tuschaka,
Orus borat dshja-a feda oi gakire tshetsheder
Oi neshbolgan dshjan amna da ibga leb nanfandak.*

TRADUCTION.

Chez Oefol, Oefol, Oefol, j'ai les regards attentifs.
Oefoche t'a donné ses yeux & ses fourcils;
Moi, corbeau, je veux voler loin, pour voir si la grue tombera dans le filet;
Tandis que les Russes & les Burzates ennemis
Se massacrent dans la vallée,
En badinant avec toi, mon cœur, je te prendrais dans la jurte, & je t'emmenerais au plus vite.

CETTE seconde chanson est l'ouvrage d'un Tartare amoureux d'une fille, dont le pere ne pouvoit pas le souffrir. Un des plus forts gages de l'amour chez les Tartares, c'est de se donner réciproquement, ou de se promettre, les yeux & les fourcils.

DANS les lettres de Petersbourg que reçut M. Gmelin, le Président de l'Académie Impériale l'assuroit qu'on avoit résolu de solliciter vivement son retour en Russie; que l'Académie avoit joint ses représentations à celles qu'il avoit faites au Sénat, & qu'il pouvoit être presque sûr de recevoir de la cour une réponse à son gré. En conséquence M. Gmelin résolut de profiter de l'automne pour faire le voyage de Tomsk par les chemins d'été. Plusieurs raisons l'y déterminèrent. Il vouloit voir sur la route quelques endroits entre Krasnojarsk & Tomsk. Or il ne pouvoit pas l'entreprendre en hiver, & il ne vouloit pas non plus différer jusqu'au printemps. Ainsi, après quelques promenades dans les environs de Krasnojarsk, où M. Martini lui fut d'un très-grand secours, il fit ses dispositions pour son départ.

Le 8 Septembre, vers les 4 heures du soir, il partit avec tout son monde par un très-beau tems; on arriva vers les 10 heures de la nuit au village de

(e) Particule mise simplement pour ex-citer l'attention. (g) Nom de l'amant, qui signifie aussi un corbeau.

(f) Nom du pere de la fille.

Jelowaja
mun, qu
mit en ro
sec, mais
cer presq
fût même
chemin a
Une dem
près de l
changea
vir immé
près de
de feu; c
lissant s'é
de nuées
sous les n
s'éclaircit
rison étoit
phénomèn
ciel se co
traordinai
une pluie
mêlé de t
doucité en
par interv

Ce ma
leur route
chemin fu
tes. Le
les 9 heu
quelque t
rent une
on en tua
tardé leur

Le 11
ne manqu
avança be
une forte
tachant de
& renver
te connoit
pes d'espi
dans sa b
très-foible
bleffure à
ces de fan

Jelowaja, où l'on trouva une troupe de deux cens exilés, tous gens du commun, qu'on envoyoit aux mines du district de *Krasnojarsk*. Le 9, on se remit en route, & l'on arriva vers le midi à *Malaja-Kascha*, par un chemin sec, mais très-incommode par la profondeur des ornières. On ne put avancer presque pas à pas que jusqu'au ruisseau de *Maloi-Kemschuk*, où l'on ne fût même rendu qu'au commencement de la nuit. Comme on apprit que le chemin au-delà étoit encore plus mauvais, on n'osa risquer d'aller plus loin. Une demi-heure ou environ avant minuit, il s'éleva directement au Nord, près de l'horison qui étoit sombre, une nuée fort claire. Cette clarté se changea bientôt en un feu, qui n'occupoit cependant qu'un petit espace. On vit immédiatement après trois colonnes fort claires s'élever à la hauteur de près de trente degrés; mais elles disparurent à l'instant. La nuée, couleur de feu; changea successivement de différens degrés de clarté, & ensuite pâlisant s'étendit vers l'Est. Un instant après le ciel se couvrit entièrement de nuées sombres; puis il s'éleva un grand vent du Sud-Ouest, qui cacha sous les nuages toute l'aurore boréale. Le vent continuant à souffler, le ciel s'éclaircit & l'on apperçut fort distinctement une clarté au Nord, dont l'horison étoit tellement éclairé, qu'on auroit cru qu'il étoit pleine lune. Ces phénomènes continuèrent jusque vers une heure & demie du matin, que le ciel se couvrit de nuages épais, pendant qu'il restoit toujours une clarté extraordinaire. Le vent qui souffloit violemment, finit vers les 5 heures par une pluie, suivie d'une furieuse tempête venant de Sud-Ouest; l'ouragan, mêlé de tems en tems de pluie, continua pendant deux heures; le vent s'adoucit ensuite un peu, mais se soutint toujours avec la pluie qui revenoit par intervalles.

Ces mauvais tems n'empêcha point M. Gmelin & sa suite de continuer leur route le 10 à la pointe du jour. Pendant l'espace de quatre werstes le chemin fut si mauvais, qu'il fallut presque porter les voitures & les charrettes. Le chemin devint un peu meilleur dans la suite, & l'on arriva vers les 9 heures du matin au ruisseau *Moskowaja*. On s'amusa dans cet endroit quelque tems avec des biches qui étoient en rut, & les chasseurs en tuèrent une. Tout ce district étoit rempli de coqs & de poules de bruyere; on en tua aussi quelques-uns pour la cuisine de voyageurs; ce qui ayant retardé leur marche, fit qu'ils n'arriverent qu'à la nuit au *Bolschoi-Kemschuk*.

Le 11, on passa la riviere d'*Ijufs*, & au moyen des relais Tartares qui ne manquèrent point, ainsi que de quelques charrettes pour les bagages, on avança beaucoup ce jour-là & le lendemain. La nuit du 12 au 13 il fit une forte gelée. La nuit du 14, un Tartare de la suite de M. Gmelin attachant des malles sur une charrette, ne fit pas attention à son propre poids, & renversa sur lui la charrette avec toute sa charge. Il perdit à l'instant toute connoissance. Le Professeur y courut vite, lui frotta le visage & les tempes d'esprit de corne de cerf, lui en fit respirer par le nez, & en fit entrer dans sa bouche; mais il ne donnoit d'autre signe de vie qu'une respiration très-foible & son pouls l'étoit encore plus. On ne put découvrir aucune blessure à sa tête. M. Gmelin lui fit une saignée au bras, & lui tira dix onces de sang. Cette opération le fit beaucoup écumer de la bouche. On

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

continua de le frotter pendant la nuit avec l'esprit de corne de cerf, & on lui en donnoit vingt gouttes de trois en trois heures. Il commença le lendemain à remuer, à se tourner de côté & d'autre, & à prononcer quelques mots; mais la tête étoit dérangée & fort enflée par derrière. On le laissa dans la jurte où l'on se trouvoit, avec des gens pour le soigner & une bonne quantité d'esprit de corne de cerf. M. Gmelin ordonna de le tenir chaudement, & l'abandonna à la Providence, en laissant encore deux médecines, l'une pour le lendemain, & l'autre pour lui faire prendre dans deux jours, s'il étoit encore en vie; car la jeunesse & la bonne constitution du malade sembloient donner quelque espérance. Le lendemain 15, dès 6 heures du matin, M. Gmelin continua sa route avec M. Martini, pour se rendre au *Kia*. Il fit prendre un détour pour voir un certain minéral, le premier peut-être qui ait fait naître l'idée de chercher des mines en Sibérie. Quelques mineurs Grecs, avec nombre d'ouvriers, avoient séjourné dans ces cantons-là pendant près de trois ans, depuis 1698 jusqu'en 1701. M. Gmelin, curieux de voir ces anciennes mines, partit à cheval avec M. Martini pour gagner une montagne située à cinq werstes des jurtes établies sur le *Tufs-Jul*. Cette montagne avoit environ quarante à cinquante brasses de hauteur, & s'étendoit à plus d'un werste du Sud-Est au Nord-Ouest. On y trouva quelques conduits à différentes hauteurs, que M. Gmelin fit ouvrir. Sous la terre, il y avoit d'abord des masses d'une marne grasse, jaune ou rouge, & quelquefois brune ou verdâtre. Ces masses s'étendoient à la profondeur d'environ deux pieds dans la montagne. Plus bas venoit une glaise jaune, sans mélange de marne. Telle étoit toute la montagne depuis le haut jusqu'en bas, & elle étoit presque entièrement chauve ou pelée, ce qui caractérise ordinairement une montagne à mines; aussi le minéral de celle-ci pouvoit-il être exploité simplement à coups de haches. Au pied coule le ruisseau *Chaschtat* dans la même direction que la montagne. Il y avoit près de ce ruisseau des restes de fourneaux à fonte, savoir des briques & des scories, avec quelques vestiges de maisons ou de logemens pour les ouvriers. La situation du lieu est fort avantageuse pour une forteresse: du côté Septentrional, un ruisseau qui se jette à trois werstes de-là dans le *Tufs-Jul*; à l'Occident, un marais qui rendroit de ce côté-là l'accès difficile; & au-delà du marais une autre montagne, qui a la même apparence que la précédente.

DANS le tems qu'on découvrit ces mines, les environs de Tomsk & de Krasnojarsk étoient encore fort peu sûrs. Les Tartares de la contrée payoient dans certaines années le tribut, selon qu'il leur en prenoit fantaisie, & dans d'autres ne le payoient pas. Les Cosaques *Kirgisses* qui, pour la plupart, payoient tribut au Chan des Calmoucs, excitoient dans le pays beaucoup de troubles. On résolut donc de se défaire de ce turbulent voisinage, de chasser à main armée de la Sibérie les Kirgisses, & de les abandonner entièrement aux Calmoucs par des traités faits avec eux. Un certain Stepan Tupalskoi, Sin Bojarskoi de Tomsk, fut envoyé en 1696 par la chancellerie de cette ville dans les territoires montagneux des Tartares qui étoient sur la frontière, pour y lever les tributs. Tandis qu'il faisoit cette levée, Myschan-Kailat-schakow, Kniafz de la *Schuiskaja-Wolost*, remit à Tupalskoi un morceau

dé mine
que, ch
qu'on en
de Tomsk
à lui mo
hésiter.
ne; Tup
qu'il app
nter dem
s'établir
qui lui f
Koschtak
Grec, n
bord ave
plus prof
même, te
essayeurs.
pris au h
de posit
payeroit
minéral
On donna
Timothée
sayerit G
en tira a
voient re
soit plus
Riga écri
la profon
ment; qu
ces de ce
tal de ma
selon le p
tout autre
ploiter av
Moscou
Lewandja
de Tomsk
trente ouv
ge, de do
tes compo
son près
possible,

(h) A l'
tiers en Ru

dé mine, & tous les Tartares du canton certifierent au receveur des tributs que, chez Boschtuchan, Prince des Calmoucs, on fondoit cette mine & qu'on en tiroit de l'argent. Sur ce rapport, Wasili Rschewskoi, Waywode de Tomsk, renvoya sur le champ le Tupalskoi au Kniazez, pour l'engager à lui montrer l'endroit où se trouvoit cette mine: ce que celui-ci fit sans hésiter. Il mena le receveur au ruisseau *Kofchtak* (h), sur lequel étoit la mine; Tupalskoi en fit d'abord exploiter sur le lieu le poids de huit pouds, qu'il apporta lui-même à Tomsk, avec le Kniazez qu'il y amena. Ce dernier demanda la permission de se retirer du pays des Kirgissès, & de venir s'établir dans celui de Tomsk sous la protection de Sa Majesté Czarlenné: ce qui lui fut accordé. On commença par envoyer à Moscou du minéral de Kofchtak, pour en faire l'essai. A la seule vue du minéral, un essayeur Grec, nommé Alexandre Lewandjan, qui étoit alors à Moscou, s'écria d'abord avec étonnement: *où a-t-on trouvé cette mine? Quand on creusera plus profondément, on trouvera la vraie mine d'argent.* On envoya dans le même tems à Riga un échantillon du même minéral, pour avoir l'avis des essayeurs. Ils répondirent, que ne sachant pas si cet échantillon avoit été pris au haut de la mine, ou dans la profondeur, on n'en pouvoit rien dire de positif; que si l'on vouloit le fondre, l'argent qui en proviendrait, ne payeroit pas les frais de la fonte; mais qu'il y avoit de l'apparence, que le minéral dans la profondeur étoit plus riche que ne promettoit l'échantillon. On donna au Grec quatre livres de cette mine, & à un Allemand, nommé Timothée Lewkin, deux livres, pour en faire séparément des essais. L'essayeur Grec tira de ses quatre livres un demi-solotnik d'argent fin. Lewkin en tira aussi quelqu'argent; il déclara que trente pouds de cette mine devoient rendre soixante-douze solotnik d'argent, & il ajouta que si l'on creusoit plus avant, le minéral devoit s'améliorer. L'essayeur Nicolas Miller de Riga écrivit, que le minéral paroïssoit bon; qu'il devoit être fort riche dans la profondeur, attendu que les métaux s'y trouvoient toujours plus abondamment; qu'il l'avoit essayé comme argent, & qu'il avoit en effet trouvé des traces de ce métal, d'où, suivant son calcul, il conjecturoit que dans un quintal de matière il devoit y avoir une once & demie, ou, dans trois pouds, selon le poids de Russie, sept solotnik & demi d'argent pur; qu'enfin si dans tout autre pays on trouvoit une pareille mine, on ne balanceroit pas à l'exploiter avec les plus fortes espérances. En conséquence, il vint un ordre à Moscou (18 Décembre 1696) de faire partir sur le champ l'essayeur Grec Lewandjan pour Tomsk, avec douze ouvriers qu'il demandoit; le Waywode de Tomsk eut ordre en même tems de fournir deux maîtres forgerons & trente ouvriers, pour fabriquer les instrumens de fer nécessaires pour la forge, de donner partout à l'essayeur, pour la sûreté de sa personne, des escortes composées de Cosaques, tant à pied qu'à cheval, de faire bâtir une maison près de la mine, avec un ostrog qu'il fortifieroit le mieux qu'il seroit possible, &c. Avec cet ordre, on envoya cinq cens roubles pour le paye-

(h) A l'occasion de l'orthographe que suit M. Gmelin, il observe qu'on change volontiers en Russie le k en ch, & l'a en o.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

ment des ouvriers; on régla la condition de l'essayeur Grec, & ce qu'on exigeoit de lui.

LEWANDJAN partit de Moscou le 21 Février 1697, & arriva le 7 Juillet suivant à Tomsk. Le Waywode avoit déjà fait ramasser des échantillons de toutes les veines de la mine. Ainsi l'on commença les fontes, & seize pouds de minéral fondus en présence du Waywode rendirent vingt-cinq solonnik d'argent le plus fin.

CET essai fait, le 26 Août, Lewandjan se mit en route pour se rendre, avec tout son monde, au ruisseau de Kaschtak. Il eut pour escorte un régiment de Cosaques, tant infanterie que cavalerie, des Murses Tchazki, des Calmoucs blancs & d'autres Tartares, le tout faisant huit cens hommes. Il étoit ordonné à ces troupes de bâtir aux environs de la mine une espede d'ostrog, & des tours avec des poëles, où les travailleurs & les troupes pourroient se retirer en cas d'attaque. On fit voiturer en même tems au Kaschtak, par eau & par terre, tous les matériaux, les ustensiles & les vivres nécessaires pour tant de monde.

LEWANDJAN, avec sa suite, arriva le 15 Septembre au ruisseau Kaschtak, & voyant que le minéral d'argent se trouvoit dans un endroit marécageux, il commença par faire creuser, pour pratiquer un écoulement des eaux au-dessous: le froid & plusieurs autres obstacles l'obligèrent d'aller chercher une autre veine de la même mine sur deux montagnes, situées vis-à-vis les fouilles. Les ouvriers y travailloient depuis trois jours, lorsqu'ils furent attaqués par les Kirgisses; il y en eut plusieurs de blessés; deux Grecs que les ennemis trouverent dans les champs, furent fort maltraités, & les Kirgisses enleverent beaucoup de chevaux. Les Kirgisses se retirerent deux jours après cette expédition; mais dès le lendemain le régiment de Cosaques, qui formoit la garnison du lieu, reprit le chemin de Tomsk. Lewandjan laissa ses camarades dans l'ostrog avec les ouvriers, & se sauva de même à Tomsk. Le Waywode fit inutilement beaucoup de démarches, pour faire continuer les travaux des mines. Enfin il vint des ordres du Czar, de faire cesser entierement les travaux des mines, & de renvoyer tous les ouvriers.

M. GMELIN fit essayer par M. Martini le minéral de l'une des deux montagnes où s'érendoit cette mine, & il ne rendit dans le résultat que du plomb granulé.

LE Professeur quitta le même jour à midi les environs de Kaschtak, & après une traite de dix werstes, on se retrouva dans le grand chemin. Les voitures de M. Gmelin & de M. Martini les attendoient au ruisseau de *Kal-ba*. De-là continuant leur route, ils arriverent avant la nuit au ruisseau *Kija*, qu'ils passèrent avec leur suite sur un radeau.

M. GMELIN, dans ce voyage, avoit encore à voir d'autres mines, situées sur le ruisseau de *Kofchuk*, qui tombe dans le Kija. Un Tartare s'offrit de l'y conduire, & il fit ses dispositions pour s'y rendre. Il ordonna à tout son monde de se rendre avec les voitures au ruisseau de *Tunda*, & de l'y attendre: il prit avec lui très-peu de bagage & ne voulut se charger de vivres que pour deux jours. Sa compagnie étoit composée de M. Martini, d'un soldat, d'un tireur, d'un Cosaque, d'un domestique & du guide; chacun

cun eut
repassa
le chemin

LE
cha tou
que tou
& bien
suivant
voyoit u
reux du
arriva vis
ensemble
ge; & en
demi le l
de leurs
des plan
chargées
là que g
feu. Ces
grand usag
res vien
daims qui
cessairemen
obligés de
chasseurs,
tal. La r
dresser sa t
forte pluie
un torrent
que le va
creuser de
conduisant

LE Pr
que l'on p
blanche.
contenir d
voulut poi
ce prétend
solut de s'y

LES ea
guide lui r
il ne pourr
me rivage
l'obligeroie
Or l'eau du
entrer. D

cun eut ordre de prendre aussi seulement pour deux jours de vivres, & l'on repassa le Kija dans le même endroit où on l'avoit passé la veille, parce que le chemin étoit plus commode sur le rivage oriental.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

LE 16, vers les 11 heures du matin, il prit la route du Koschuk; il marcha toute la journée le long du rivage oriental du Kija, qui s'éloignoit presque toujours d'un ou de deux werstes du chemin, à travers un champ sec & bien uni. On avoit à droite sur le rivage occidental du Kija, ou *Kea*, suivant les Tartares, une seule montagne assez droite; mais à gauche, on voyoit une chaîne d'une grande étendue. On descendit sur le rivage pierreux du Kija, que l'on remonta dans l'espace de quelques werstes, & l'on arriva vis-à-vis le Koschuk. Il fallut en cet endroit attacher deux barques ensemble, avec lesquelles on traversa le Kija; les chevaux passèrent à la nage, & ensuite on remonta à cheval. Après avoir fait environ un werste & demi le long du Koschuk, on trouva une habitation de Tartares, différente de leurs habitations ordinaires. Elle avoit une double enceinte formée par des planches inclinées obliquement, & elle étoit couverte de lattes minces chargées de beaucoup de foin, pour empêcher la pluie de pénétrer. C'est là que gitoit toute la famille Tartare, & devant cette cabane il y avoit du feu. Ces sortes de cabanes, appelées *schelafsch* en langue Russe, sont d'un grand usage à la chasse, & particulièrement à celle des zibelines. Les Tartares viennent dans ces cantons en automne, parce que c'est le tems où les daims quittent ordinairement les bois, vont dans les steppes & passent nécessairement les rivières à la nage. Or, comme dans ces cantons, ils sont obligés de passer le Kija & le Koschuk aux endroits où sont les cabanes des chasseurs, on les guette, & on les tue à coups de fusil sur le rivage oriental. La nuit tombant lorsqu'on fut rendu sur le Koschuk, M. Gmelin fit dresser sa tente au pied de la montagne. Il tomba pendant toute la nuit une forte pluie, accompagnée de tempête; l'eau couloit de la montagne comme un torrent, & battoit la tente qu'on ne pouvoit transporter ailleurs, parce que le vallon étoit fort étroit. M. Gmelin, pour n'être pas inondé, fit creuser des deux côtés de sa tente sur la montagne même un petit fossé qui, conduisant l'eau vers la rivière, fit qu'il restât du moins à sec.

LE Professeur s'informa d'abord sur le lieu ce que c'étoit que cette pierre que l'on prétendoit être un minéral d'argent? & on lui dit qu'il étoit toute blanche. Il crut que c'étoit apparemment une espèce particulière, qui, sans contenir de métal, pourroit être intéressante pour l'histoire naturelle; il ne voulut point encourir le reproche d'avoir été si près du terrain qui produisoit ce prétendu minéral d'argent, sans l'avoir vu par ses propres yeux, & il résolut de s'y transporter.

LES eaux pendant la nuit s'étoient fort gonflées, & croissoient encore. Son guide lui représenta, que, s'il vouloit aller voir la prétendue mine d'argent, il ne pourroit pas s'y rendre à cheval en droiture, ni suivre toujours le même rivage du Koschuk, mais qu'il rencontreroit beaucoup de rochers, qui l'obligeroient de passer & de repasser continuellement d'un rivage à l'autre. Or l'eau du Koschuk alloit déjà jusqu'à la selle des chevaux qu'on y faisoit entrer. De plus, les eaux continuant de grossir, il y avoit à craindre qu'el-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

les ne devinssent encore plus hautes. On ne pouvoit pas se risquer dans des barques, par la grande rapidité du courant qui alloit comme un trait d'arbalète: d'ailleurs, les barques de ce canton ne portoient à la fois qu'un seul homme, ce qui l'auroit obligé de conduire lui-même la sienne, en quoi il se défoit de son adresse. Il fit donc partir le guide à sa place, avec le soldat & le cosaque qu'il avoit amenés jusque-là. Ces gens plus accoutumés que lui à de pareilles courses, en cas que les eaux vinssent à croître encore tout à coup, pouvoient se sauver dans les montagnes. Il leur recommanda de lui apporter des échantillons, non-seulement de la mine d'argent, mais encore de toutes les pierres qui s'y trouveroient; & avec le reste de son monde, il s'arrêta sur le Koschuk, pour voir la mine de cuivre qui n'en étoit pas éloignée. Après avoir passé ce ruisseau, à la distance d'un werste, il vit une montagne qui de loin lui paroissoit verte, & qui pouvoit avoir cinquante à soixante brasses de longueur, sur dix à douze brasses de hauteur. Cette montagne étoit composée extérieurement d'une pierre dure & noireâtre, parsemée de spath rouge & de petites veines de pyrite qui ressembloit par la couleur au pyrite d'eau. On voyoit sur cette pierre des fleurs de cuivre vertes. M. Gmelin ne présuinoit pas que ce minéral tint beaucoup de cuivre & qu'on en pût tirer du quintal plus d'une demi-livre. Il resta près de la mine une partie de la matinée, & revint à midi à la cabane Tartare. Le reste du jour & toute la nuit, il tomba une pluie abondante, accompagnée d'un très-grand vent, qui ne lui permit pas de sortir de sa tente: cependant, dit-il, tout ce canton avoit des curiosités pour un botaniste, & ce qu'il y avoit déjà pu ramasser de plantes, lui faisoit présumer qu'il en auroit fait une ample récolte, s'il avoit été possible d'herboriser.

Le 18 au matin, il y eut un furieux orage, suivi d'une pluie très-violente qui dura jusqu'à 11 heures du matin; les ruisseaux ne cessoient de grossir, ce qui donnoit de l'inquiétude pour les gens qui étoient allés aux mines d'argent, & l'on ne pouvoit quitter cet endroit, sans avoir au moins de leurs nouvelles. On ne les attendit pas longtems: ils arrivèrent heureusement ce même jour. L'échantillon qu'ils apportèrent, n'étoit autre chose qu'un quartz blanc pris mal-adroitement pour un minéral. M. Gmelin fut donc au moins satisfait de s'être épargné ce voyage inutile, & de l'avoir laissé faire à des gens plus accoutumés que lui aux langues & aux mauvais tems. Après les avoir laissé reposer un peu, on prit congé des Tartares, & l'on se remit en route pour Tomsk. Au moment de partir, on vit arriver le Sieur Cléopin, habile maître de mines, que M. Gmelin avoit connu en 1734 à Cathérinenbourg. Il alloit, par ordre du college des mines, voir la prétendue mine d'argent, dont l'échantillon du Professeur ne lui donna pas grande idée. En le quittant, M. Gmelin & le Sieur Martini s'embarquerent pour passer la Kija, & monterent à cheval au bord occidental de cette riviere. On marcha le long du rivage jusqu'à la montagne de *Tobachten*; de-là on traversa une steppe, & l'on parvint à l'ancien chemin de Tomsk, où l'on n'alloit autrefois qu'à cheval. Il étoit tellement embarrassé, qu'on eut beaucoup de peine à s'en tirer. Outre une quantité prodigieuse de roseaux, on rencontra de tems en tems des marais, où les chevaux enfonçoient jusqu'à la fan-

gle.
lych,
d'une
propre
l'herbe
pareil
qui lui
comme
unie,
elle ne
reposer

LA
qu'il fa
jour.
ruisseau
ce qui
marche
l'on s'é

Le 2
rêts de
le. Ce
Gmelin
sur des r
poussa ju

Le l
route à
la pointe
image de
toutes les
heures,
M. Gme
voyé en
scher (i)
assigné é
tout le j
Waywod
donner u
ville où
sonne n'a
pourquoi
Waywod
compte;
me il n'
ordre de

(i) Dep

gle. Le soir, vers les 8 heures, on fut rendu près du ruisseau *Dschewo-lych*, qui se jette dans la *Kija*. Ses bords étoient fort élevés, & couverts d'une herbe épaisse & si haute, que M. Gmelin ne trouvoit point d'endroit propre à poser sa tente. Il ordonnoit donc aux gens de sa suite de couper l'herbe, & de nettoyer la place, lorsque l'interprète Tartare, surpris d'un pareil ordre, pria le Professeur de le laisser faire. Il choisit aussitôt la place qui lui parut la plus convenable, se jeta sur le dos à terre, & s'y roula, comme s'il eût été en convulsion. En moins de deux minutes, la place fut unie, comme si on l'eût fauchée; l'herbe étoit couchée partout également; elle ne formoit plus qu'une espèce de tapis ou de matelas excellent pour se reposer, & un gazon admirable.

LA journée du 19 fut doublement pénible, & par les mauvais chemins qu'il fallut passer, & par la disette des vivres qui manquoient déjà depuis un jour. A 4 heures de l'après-dinée, M. Gmelin & sa suite atteignirent un ruisseau, près duquel étoient leurs bagages que des Tartares avoient amenés; ce qui fit heureusement cesser leur diète. Une heure après on se remit en marche, & l'on arriva vers les 8 heures du soir à la source du *Keldetsch*, où l'on s'établit jusqu'au lendemain.

LE 20, on en partit dès la pointe du jour; on traversa beaucoup de forêts de frênes & de bouleaux, & les chemins furent aussi mauvais que la veille. Cependant le froid qui se faisoit déjà sentir assez vivement, obligea M. Gmelin de presser sa marche; il profita du clair de lune pour passer la *Jaja* sur des radeaux, & sans attendre les bagages qui étoient restés en arrière, il poussa jusqu'à *Spaskoje-Sielo*, pour passer la nuit dans une chambre à poêle.

LE lendemain 21 tout le monde se trouvant rassemblé, on se remit en route à midi, & l'on marcha toute la nuit, malgré le froid & la gelée. A la pointe du jour, on se trouva à *Nikolskoje-Sielo*, village célèbre par une image de St. Nicolas, que le clergé de Tomsk, les principaux habitans & toutes les âmes dévotés vont chercher au printems. On s'y arrêta quelques heures, pour attendre les voitures qui n'étoient pas arrivées. Enfin le 22, M. Gmelin fut rendu vers les 10 heures du matin à Tomsk. Il avoit envoyé en avant pour prévenir de son arrivée le Waywode, ainsi que M. Fischer (i) son nouvel adjoint, & avoir un logement; mais celui qui lui fut assigné étoit si sombre, qu'il auroit fallu avoir de la lumière allumée presque tout le jour; ce qui l'empêcha de l'occuper. Cependant il sollicita tant le Waywode, qu'il obtint un logement plus commode, & dans lequel il put donner une chambre à M. Martini. Tomsk, observe M. Gmelin, est une ville où il y a beaucoup de bonnes maisons; mais là, comme ailleurs, personne n'aime à loger des étrangers, principalement d'une autre religion: c'est pourquoi tous ceux qui ont des maisons logeables, vont d'abord trouver le Waywode, pour se faire exempter de la craie, & le Waywode y trouve son compte; car ces exemptions ne s'obtiennent pas pour rien. Cependant, comme il n'ose pas se compromettre ouvertement avec ceux qui voyagent par ordre de la cour, il tâche de ménager & ces voyageurs & les principaux

Arrivée de
M. Gmelin à
Tomsk.

(i) Depuis Professeur de l'Académie Impériale de Petersbourg.

VOYAGE EN habitans, sans perdre l'occasion de faire bien payer ses complaisances à
SIBÉRIE. ceux-ci.

1740.

M. FISCHER, parti de Petersbourg dès le commencement de l'année, avoit passé à Tobolsk sur la fin de l'hiver, & étoit arrivé par eau à Tomsk dès le 26 Août. Il étoit chargé de compléter ce qui manquoit aux recherches faites par M. Muller sur l'histoire des peuples de Sibérie. Il avoit heureusement rencontré ce Professeur sur l'Obi, près de Narinsk; il avoit pris langue avec lui, & M. Muller lui avoit donné par écrit toutes les instructions nécessaires, pour l'initier dans l'histoire des peuples de la Sibérie. Mais le principal objet de sa mission, étoit l'histoire de Kamtschatka, sur laquelle M. Fischer espéroit trouver beaucoup de recherches faites avant lui par MM. Krascheninikow & Steller. Il resta quelques mois à Tomsk, & profita du séjour de M. Gmelin, pour tirer de lui tous les éclaircissimens qui pouvoient lui manquer.

M. GMELIN étoit encore à Tomsk, lorsqu'on apprit par des dépêches de la cour, que la Princesse Anne, épouse du Prince de Brunswick & fille de la sœur de l'Impératrice, étoit accouchée d'un Prince que l'Impératrice venoit de nommer Grand-Duc & présumptif héritier du trône; il étoit en même tems ordonné à tous les habitans de l'Empire Russe de lui prêter foi & hommage. Cette cérémonie se fit sans retard dans l'église cathédrale de Tomsk. Environ vingt jours après, arriva la triste nouvelle de la mort d'Anne Iwanowna, avec la publication de l'avènement au trône d'Iwan Fédorowitsch, & du testament de l'Impératrice défunte qui nommoit Ernest de Biren, Duc de Courlande, Régent de l'Empire pendant la minorité de l'Empereur. Il fallut prêter un nouveau serment; & l'on vit ici sur bien des visages que tout le monde n'étoit pas content de ces dispositions. Cependant les murmures n'éclatèrent point, & tout se passa publiquement avec beaucoup de tranquillité. Vingt jours après, on reçut à Tomsk de nouvelles dépêches, par lesquelles on notifioit que le Duc de Courlande ayant été dépouillé de la régence de l'Empire & relégué en Sibérie, personne n'eut à respecter ses ordres. Cette dernière publication se fit dans l'église & l'on vit tous les visages s'éclaircir.

1741.

M. FISCHER partit de Tomsk le 23 Janvier 1741, pour arriver dès cet hiver à Irkutsk. Comme il étoit chargé d'une grosse famille, ce qui l'empêchoit d'aller bien vite, il ne voulut pas même attendre l'arrivée d'un interprète qu'on avoit accordé aux deux Professeurs à la place de celui qu'ils avoient perdu à Jeniseisk. Cet interprète, nommé Lindenau, & qui étoit Suédois ou Livonien, n'arriva que le 16 Février, & partit le 22 pour aller rejoindre M. Fischer dans sa route. Il avoit vu M. Muller à Tobolsk, où, ce Professeur s'étoit rendu après le voyage qu'il avoit fait à Beresow l'été précédent; & M. Muller sentant qu'il pouvoit se passer de lui, l'avoit envoyé à M. Gmelin. Or ce dernier pouvant s'en passer aussi, l'envoya tout de suite à M. Fischer, qui n'entendant pas encore bien le Russe, en avoit plus besoin que lui.

PAR les événemens dont M. Gmelin fut témoin pendant son séjour à Tomsk, il paroît que les incendies sont fréquens dans cette ville. Le

Prof
avec
les f
ment
merc
néme
leur
de est
sans r
Co
ges av
Tartar
prop
qu'on
fait co
laine,
conser
sonne
M.
a-insér
te man
Le
une he
de cou
cercle
entre 8
à laque
presqu
on vit
ges qui
LES
nuel, p
nées en
& ses f
Le
de cette
colas de
soir jus
bonne
Qu
sainte in
par des
IL y
mage à
Certains
toient la

Professeur en essaya lui-même un assez fâcheux, dont il fait la description avec son exactitude ordinaire. Ces incendies sont causés ordinairement par les fabriques d'eau-de-vie, malgré les défenses sévères du gouvernement, qui s'est réservé le privilège exclusif de la fabrication & du commerce de cette denrée. Quoique les membres de la chancellerie communément n'ignorent pas quels sont les contrevenans, des présens honnêtes leur serment les yeux & assurent l'impunité aux coupables; lorsque la fraude est trop notoire, ils sont interrogés publiquement, mais toujours absous sans restriction.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

COMME l'hiver fut très-doux à Tomsk, M. Gmelin fit quelques voyages avec le Waywode, & parcourut plusieurs villages Russes & Tartares. Les Tartares de ce canton sont tous Mahométans, & leurs habitations sont fort propres. Il y avoit toujours dans leurs chambres un grand feu très-clair, qu'on entretenoit jusqu'à ce qu'on allât se coucher. Alors on laissoit tout-à-fait consumer le feu, & l'on bouchoit la cheminée avec un sac rempli de laine, qu'on faisoit entrer de force dans son ouverture. Toute la chaleur se conservoit dans la chambre, malgré les gelées piquantes de la nuit, & personne n'y avoit froid.

M. GMELIN fit à Tomsk beaucoup d'observations météorologiques, qu'il a insérées dans son Journal, & il y vit deux phénomènes qu'il décrit de cette manière.

LE 17 Novembre 1740, il y eut, depuis onze heures & demie jusqu'à une heure après-midi, des deux côtés du soleil, deux parhélies environnés de couleurs semblables à celles de l'iris; ils étoient terminés en bas par un cercle pâle, au dessus duquel étoit une colonne de feu. Le 12 Janvier 1741, entre 8 & 9 heures du soir, il parut au Nord-Ouest une rougeur éclatante, à laquelle se réunirent deux bandes de la même couleur. Le ciel se couvrit presque aussitôt de légers nuages, qui firent disparaître cette rougeur; mais on vit ensuite quatre ou cinq colonnes lumineuses s'élever derrière les nuages qui s'étoient épaissis peu-à-peu, firent dissiper le météore.

LES habitans de Tomsk font du tems de la pentecôte un carnaval continu, pendant lequel tous les ouvriers renoncent au travail & passent les journées entières au cabaret, ou en débauche. La superstition a aussi son tems & ses fêtes, à Tomsk comme en bien d'autres endroits.

LE 8 Mai, vers les 11 heures du matin, on transféra dans la cathédrale de cette ville, au son de toutes les cloches, l'image miraculeuse de St. Nicolas de *Semilusch-Noje* ou *Nicolskoje-Selo*. On l'avoit apportée la veille au soir jusqu'à un village peu éloigné de Tomsk, afin qu'on pût y arriver de bonne heure & que l'éclat du jour servît encore à la solennité.

QUELQUES personnes étoient allées jusqu'au village d'où l'on apportoit la sainte image, d'autres l'attendoient à la couchée; tous commencèrent la fête par des prières, & passèrent la nuit à boire.

IL y eut des particuliers qui se contenterent de se rendre au-devant de l'image à deux werstes de Tomsk, & d'autres sous la porte même de la ville. Certains dévots voulant se faire un mérite de porter cette image, en sollicitoient la permission auprès des prêtres, & ne l'obtenoient qu'au moyen d'une

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

somme mesurée sur leur dévotion. L'image resta pendant un mois exposée dans l'église, à la vue & au culte des fideles, & l'affluence fut toujours très-considérable.

QUELQUES habitans qui se croyoient trop grands seigneurs pour faire la première visite au Saint, ou qui étoient retenus par des maladies, firent venir l'image dans leur maison: les uns, pour voir de ses miracles; les autres, pour se faire bénir & pour lui demander du soulagement.

ON marqua bien plus de dévotion encore pour l'image de la Vierge, surnommée d'*Odegitria*, qui réside ordinairement sur l'Obi à *Bogorodskoje-Selo*. Le 21 Mai est le jour auquel cette image honore tous les ans de sa présence la ville de Tomsk. Selon l'usage, on y envoya un Sinbojarskoï de cette ville quelques jours auparavant, pour amener l'image avec le prêtre qui en a la garde. Le Waywode & plusieurs bourgeois notables passèrent le Tom, pour l'apporter en procession dans la ville. La dévotion générale, bien loin d'être troublée ou refroidie par une forte pluie qui tomboit ce jour-là, n'en parut que plus ardente. On alla jusqu'à une lieue à pied sur la route de *Bogorodskoje*; mais l'image n'arrivoit point, ce qui commençoit à donner de l'inquiétude. On attendoit donc impatiemment le retour des dévots les plus pressés à se rendre au-devant de cette image, pour savoir le moment de son arrivée. A l'apparition des premiers qui annonçoient son approche, des cris de joie retentirent de toutes parts, & l'on fit sur le champ sonner toutes les cloches de la ville. Toutes les rues par où devoit passer l'image, furent bientôt remplies de monde. Enfin le bateau qui devoit l'apporter, arrive, & l'on apprend qu'elle n'y est pas, au grand étonnement du peuple. On murmure d'abord; on finit par éclater en injures; les uns, contre le prêtre du village qui d'abord est taxé d'ivrognerie; les autres, contre le clergé de la ville, pour avoir négligé d'envoyer un ordre à ce prêtre d'apporter l'image, comme c'étoit l'usage tous les ans. En conséquence le *Sakas* (c'est ainsi qu'on appelle l'officier ecclésiastique, chargé des affaires qui concernent le culte & les cérémonies religieuses) envoya quelques jours après un ordre au prêtre du lieu, d'apporter l'image le 28; & le même jour elle fut déposée dans la cathédrale avec beaucoup de solennité. „ Je n'ai pas pu „ savoir exactement, observe M. Gmelin, pourquoi le *Sakas* différa son ordre de huit jours, mais j'appris que, contre la coutume, on ne s'étoit pas adressé à lui avant de partir, pour en obtenir un ordre par écrit au prêtre „ dépositaire de l'image, le Waywode ayant cru que l'ordre verbal qu'il lui „ faisoit porter par son Sinbojarskoï suffisoit; mais cet ecclésiastique, qui „ ne vouloit reconnoître que ses supérieurs, avoit refusé d'apporter l'image „ sans un ordre exprès du clergé.”

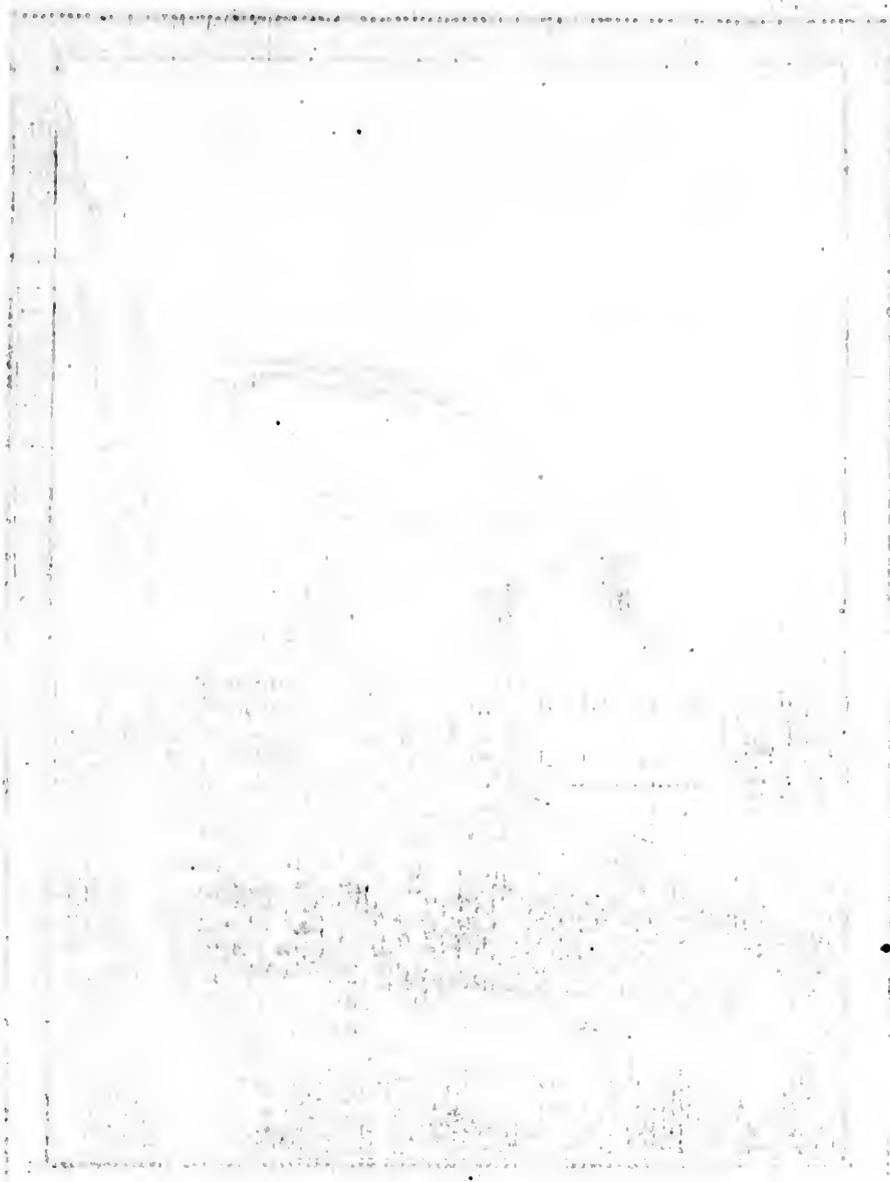
M. GMELIN partit de Tomsk le premier Juin, & après avoir traversé différens ruisseaux, quelques villages, des forêts de sapins & de bouleaux, qui ne méritent pas de nous arrêter autant que lui, il arriva le 5 à *Abakanskoje-Simowje*, près de laquelle il vit des tombeaux des anciens Tartares, dont quelques-uns avoient été ouverts. Ceux auxquels on n'avoit pas touché, représentoient de petites collines rondes faites de terre, vraisemblablement parce qu'il n'y a point de pierre dans le voisinage.

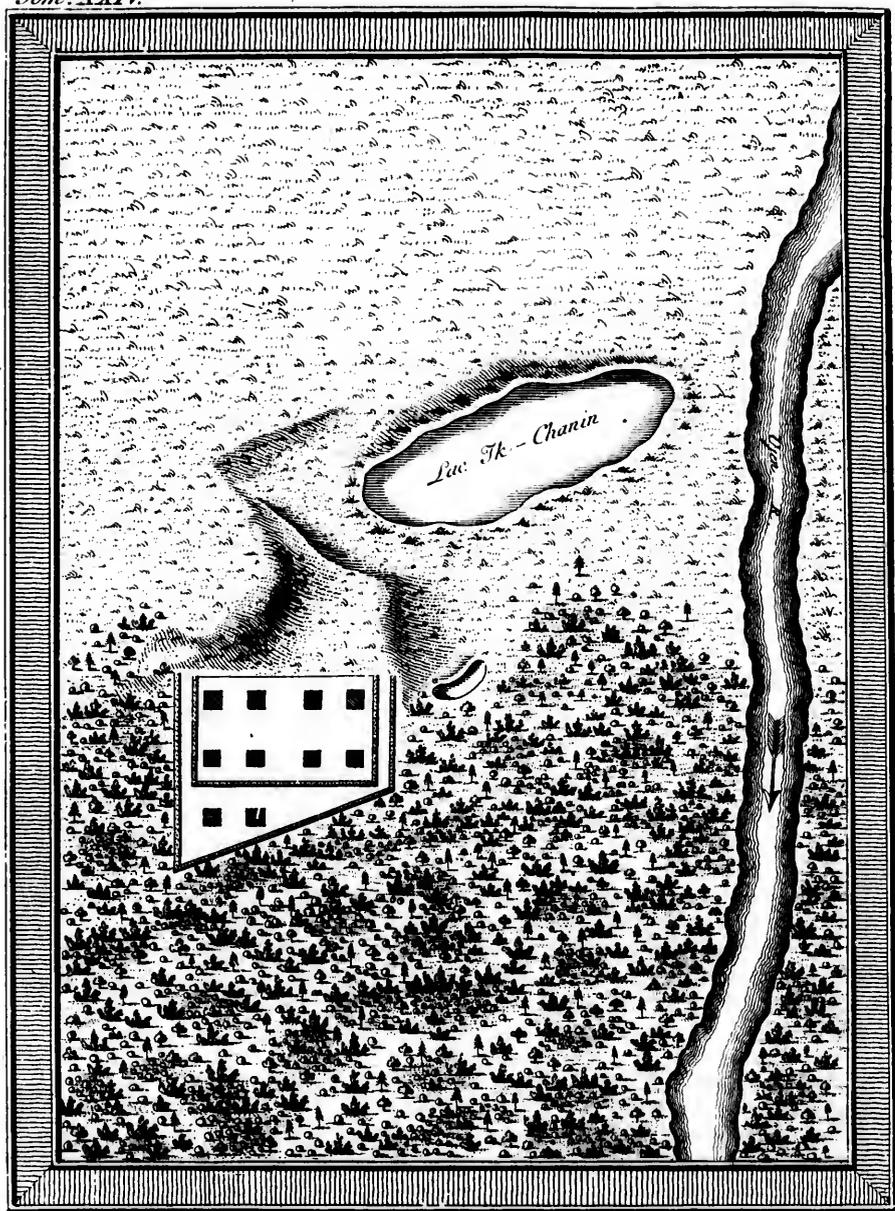
le
urs

e la
ennir
es,

sur-
Se-
pré-
i de
être
rent
ale,
t ce
sur
çoit
des
voir
son
amp
asser
l'ap-
t du
con-
ontre
d'ap-
Sa-
qui
près
elle
s pu
or-
t pas
rêtre
l lui
qui
mage

verfé
aux,
kans-
res,
tou-
able-





ANCIENNE FORTERESSE DANS LE BOIS NOMME KARAGUAY.

LE
trois ve
de dista
tits côte
brasses
il est en
est un l
geur, a
dans un
au Sud-

IL y
& princ
chasses
ragai.

LE
du rivag
deux ce
kis, &
ne, &
église o
milieu d
dans l'O
habitans
fournir a

ON
de l'Obi
l'Obi, a
sinuosité.

ENT
re a for
ce grand
des cond
, ait da
, connu
, plus c
, sont t
, cette
le village
beaux T
sur l'Uje
de la fin

(k) Le
réflexions
fait attent
bas l'orig
cher des

Le même jour, il alla voir les restes d'une ancienne forteresse qui sont à trois werstes de la simowje, au milieu d'un bois, nommé Karaguay, à peu de distance de l'Obi. Ces restes représentent un quarré long, dont les petits côtés parallèles au fleuve ont treize brasses de long, & les côtés vings brasses. Du côté méridional, le terrain est escarpé; mais du côté de l'eau, il est entouré d'un fossé. A trois cens brasses ou environ au Sud-Sud-Ouest, est un lac, qui peut avoir quarante brasses de longueur, sur quinze de largeur, appelé *Ik-Chamin*; & à un werste & demi, coule la riviere *Ujen*, dans une direction parallele au cours de l'Obi. A quelque distance de-là, au Sud-Sud-Est, est la source de l'*Abachanssu*, qu'un bois empêche de voir.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

Il y a chez les Tartares une ancienne tradition, que, dans ces cantons, & principalement dans l'*Ik-Karagai*, il y a eu anciennement de grandes chasses d'élan: ils croient qu'*Ik-Karagai* s'appelloit anciennement *Kik-Karagai*. Or *Kik* signifie en langue Tartare un Elan.

Le 6, le Professeur se trouva à *Or-Aul* ou *Orskie-Jurti*, situé le long du rivage oriental de l'Obi. C'est un village considérable de Tartares, à deux cens cinq werstes de Tomsk, composé de trente maisons de *Tschatzkis*, & de quinze de *Barabintzis*. Ces derniers paient un tribut à la couronne, & douze des autres en reçoivent, au contraire, des gages. Ils ont leur église ou *metched* au centre du village, & leur cimetiére ou *masaret* est au milieu d'un bois à gauche de la grande route. Aux environs du lieu, il se fait dans l'Obi une très-bonne pêche d'éturgeons & de sterledes: de sorte que les habitans non-seulement en ont assez pour eux, mais sont encore en état d'en fournir abondamment l'ostrog.

On s'arrêta fort peu dans ce village, & l'on continua de marcher le long de l'Obi jusqu'à la riviere d'*Ujen*, qui sort de la *Tschaus*, & se jette dans l'Obi, après un cours de cent quinze werstes, qui est très-lent à cause des sinuosités qu'elle fait.

Entre l'*Ujen* & l'Obi, on voit un grand nombre de lacs, que la nature a formés peut-être exprès, selon M. Gmelin, pour porter à l'Obi, dans ce grand éloignement, une certaine quantité d'eau du côté occidental, par des conduits souterrains. „ Nous ne devons pas douter, dit-il, qu'il n'y ait dans les eaux de notre globe un arrangement admirable, qui, bien connu, nous apprendroit à construire des ouvrages hydrauliques beaucoup plus curieux que ceux que nous avons. On a beau faire: nos machines sont trop compliquées, & ne peuvent point opérer avec cette simplicité; cette économie, dont la nature donne partout l'exemple (k).” Depuis le village Tartare jusqu'à la riviere d'*Ujen*, on rencontre beaucoup de tombeaux Tartares. Tout le terrain, depuis le passage sur l'Obi jusqu'au passage sur l'*Ujen*, est si bas, (à la réserve des bois de sapins du village Tartare & de la simowje) qu'il est communément sous l'eau pendant tout le printems;

(k) Le Professeur eut pu s'épargner ces réflexions, qui peuvent être vraies, s'il eût fait attention, qu'il donne quatre lignes plus bas l'origine de ces lacs, sans aller chercher des vues & des combinaisons dont la nature nous fait un secret. Il n'y a, sans doute, rien d'étonnant à voir un grand nombre de lacs dans un canton fort bas, qui est inondé tous les ans au printems.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

C'est pourquoi on n'y voit point d'habitations Russes. Le Russe, en général, aime assez l'eau; quand il en est le maître; mais il ne l'aime plus, dès qu'il faut lui obéir. Les Tartares tirent un assez bon parti de ce canton: car quand les eaux se sont écoulées, ils y sement toutes sortes de bleds d'été, qui viennent fort vite & réussissent presque toujours. Après avoir traversé le village de *Skalenskaja*, & passé la riviere de *Skala*, on arriva à *Tschauskoi-ostrog*; que les chancelleries appellent mal-à-propos *Tschenskoi-ostrog*, puisque le nom de la riviere qui a été donné à l'ostrog, est *Tschaus* & non pas *Tschens*.

CETTE forteresse a été construite en 1713, sur le rivage occidental de la riviere de *Tschaus*; à cinquante-huit werstes de *Tscherinskoi-Stanciz*, & à cent vingt-deux de *Tomsk*, pour garantir le pays des ravages de la *Cafatschja-Horda*, qui faisoit des courses jusque dans les environs d'*Unrecrowskoi-ostrog*; aussi depuis bien des années, ces brigands n'ont-ils osé s'avancer jusque-là. La situation de la forteresse est très-avantageuse, & elle abonde en tout ce qu'il faut pour la vie. C'est, comme toutes les autres, un quarré long de poutres couchées, avec des fossés & des chevaux de frise. Cette forteresse contient différens bâtimens, comme un arsenal, des corps-de-garde, des magasins de vivres & de munitions, le logement du commandant, une église dédiée au prophete *Elie*, & des entrepôts d'eau-de-vie qui appartiennent à la couronne. Les maisons des particuliers sont situées partie au-dessus, partie au-dessous de la forteresse, & l'on en compte quatre-vingts.

LA riviere de *Tschaus*, près de l'ostrog, a quinze à vingt brasses de largeur. Elle est si profonde, qu'elle porte les plus gros bâtimens depuis le printems jusqu'à l'automne; mais elle manque d'eau depuis l'endroit où l'*Ujen* en sort, jusqu'à son embouchure. Les Russes ne lui donnent le nom de *Tschaus* qu'après que la riviere d'*Ojesch* s'est unie avec elle; plus haut, ils l'appellent *Kasyk*. Les Tartares, au contraire, l'appellent *Tschaus*, même bien avant cette jonction. Cette riviere, dans son origine, est formée, selon eux, de deux ruisseaux, de l'*Akasyk* & de l'*Omurtka*; celui-ci tombe dans le premier, & les Russes l'appellent *Kriwodanawka*. Les Tartares peuvent alléguer en leur faveur, que dès les plus anciens tems la dénomination n'a pas été différente chez eux; & que la direction de l'eau depuis l'*Omurtka* jusqu'à l'embouchure du *Tschaus* n'a point du tout changé. Or l'*Omurtka* prend sa source à l'Ouest, & l'*Akasyk* à l'Est, près de l'*Obi*. Ils disent encore que l'*Akasyk* est une eau qui, près de sa source, a d'abord la forme d'un lac, puis celle d'un ruisseau, & qui ensuite redevient lac; que *Kasyk* signifie un pieu, & *Akasyk* un endroit entouré de pieux pour serrer les poissons. Les Russes ne nient rien de tout cela; mais ils prétendent, que l'eau du *Kasyk* est si singuliere, non-seulement jusqu'à l'*Omurtka*; mais jusqu'à l'*Ojesch*, qu'il ressemble tantôt à un lac, tantôt à un ruisseau; & ils soutiennent que tant qu'une eau conserve la même apparence, elle doit aussi conserver son nom. Ils ont également raison, & peut-être l'entêtement seul est-il cause que chacun s'en tient à son opinion.

LES habitans de *Tschauskoi-ostrog* sont pour la plupart à leur aise, & le seroient

seroient
bestiaux
prairies
tits bras
On tue
tue une
le reste à
les habit
vaux de
parce qu
point de

LE 13
ja. Il
dans le t
Cosaques
Cosaques
creux d'
par ceux
laissoient
succesive

APRÈS
pés par
pellées
duquel il

CELU
il étoit tr
l'âge est
mériter d

IL atte
tateurs pe
grand pla
ici Kan,
plaindre c
comme le
fit enfin à
sage tourn
& pendan
git de ter
quelqueso
ter de côt
mais toute
enfin, con
qu'il y av
qu'ils port

(1) Cypr

XXIV.

feroient encore davantage, s'ils étoient moins ivrognes. Ils ont beaucoup de bestiaux, & sont très-bien situés pour cela; car ils sont entourés de belles prairies bien arrosées. On voit sur la rive orientale du Tschaus plusieurs petits bras qui les forment, & sur le côté occidental un grand nombre de lacs. On tue ici fort peu de bœufs, parce que, suivant un ancien usage, celui qui tue une bête, en présente un morceau à l'Escoutet, & est obligé de vendre le reste à crédit. Depuis que la route du quartier de Baraba est fréquentée, les habitans de Tschauskoi se sont fait un bon revenu en nourrissant des chevaux de poste, qu'on est obligé de mener jusqu'à Bergomaskaja-Sloboda; parce que les Tartares de la steppe de Baraba sont si pauvres, qu'ils n'ont point de chevaux.

LE 13, M. Gmelin se remit en route, & arriva le 15 à *Pisannaja-Bereja*. Il observe, en passant, que ce nom lui vient de l'usage où l'on étoit dans le tems que ces cantons étoient infestés de voleurs, d'y envoyer trois Cosaques de Tschauskoi-Ostrog, pour les visiter. Pour être assuré que les Cosaques avoient rempli leur devoir, ils étoient obligés de mettre dans le creux d'un bouleau désigné un écrit de leur main; cet écrit étoit rapporté par ceux qui étoient dépêchés au même endroit la semaine suivante; ils en laissoient un pareil à leur tour, & cette espece de contrôle se faisoit ainsi successivement.

APRÈS quatre jours de marche à travers des lieux très marécageux, coupés par une infinité de lacs & de petites rivières, abondantes en poissons, appellées *Tschebaki* (1), il arriva le 17 près du lac *Takremysch*, sur les bords duquel il avoit fait venir un forcier Tartare de Baraba.

CELUI-CI n'avoit pas l'air d'un homme consommé dans son métier, car il étoit très-jeune; & dans cet art apparemment, ainsi que dans la médecine, l'âge est nécessaire plus que dans tout autre, à celui qui le professe, pour mériter de la confiance.

IL attendit, comme à l'ordinaire, la chute du jour, & il invita les spectateurs pour ce moment. On alluma un grand feu en plein air; ce qui fit grand plaisir aux assistans, car il faisoit très-froid. Le forcier, qui s'appelle ici Kan, comme chez les Tartares de Krasnojarsk, parut d'abord vouloir se plaindre d'un si grand feu; cependant la crainte d'avoir besoin de chaleur comme les autres, l'empêcha de faire éclater sa mauvaise humeur. Il s'assit enfin à la façon des Tartares, & mit son tambour devant lui, ayant le visage tourné au Sud. Il commença son jeu en battant doucement du tambour, & pendant assez longtems; il mit ensuite plus de force dans ses coups, mugit de tems en tems comme un bœuf, puis contrefit l'ours; il sifflait aussi quelquefois, mais chantoit fort peu. On le vit après cela ricaner & s'agiter de côté & d'autre; tout-d'un-coup il fit un bond, & dansa un peu; mais toutes ses singeries faisoient voir qu'il étoit un pauvre forcier. Il dit enfin, comme avec douleur, que les diables ne le servoient pas bien, parce qu'il y avoit beaucoup de Russes, & qu'ils craignoient & fuyoient les croix qu'ils portoient sur eux. Tous les Russes sortirent, & il recommença à bat-

(1) *Cyprinus quincuncialis*, cui pinna officulorum viginti. Arted. p. 17. n°. 7.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

tre son tambour; mais il dit que le feu étoit trop grand, & beaucoup trop clair pour les diables qui aiment les ténèbres. Le feu fut diminué, & le forcier battit encore le tambour, sans en être plus avancé. Il déclara qu'un de ses diables subalternes étoit arrivé, mais que le principal ne vouloit pas venir; & que ce subalterne étoit si entêté, qu'il ne vouloit pas laisser approcher les autres petits diables qui étoient à ses ordres. Il ajouta que ses deux principaux diables s'appelloient *Tafch* & *Aitan*.

Le tambour magique étoit rond, garni de deux traverses, dont celle d'en haut étoit de bois, & celle d'en dessous de fer. Il y avoit aussi, comme à l'ordinaire, un morceau de bois plus large, qui coupoit perpendiculairement les deux bâtons par le milieu, & au haut de ce morceau de bois étoit sculptée une très-mauvaise tête, avec un long nez. Le reste du bois représentoit la poitrine, le bas du corps & les pieds. Cette partie étoit couverte de différens haillons, qui étoient un peu plus épais du côté de la poitrine, & qui se terminoient en bas en chiffons, formant une espece de jupon. La couverture du tambour étoit une peau de cheval corroyée, & la baguette qui étoit de la forme ordinaire, étoit pareillement couverte d'un morceau de peau de cheval, dont le poil étoit en-dehors. L'habillement du forcier ne différoit en rien de celui d'un autre Tartare. La rondeur du tambour, & l'idole représentée sur le bâton perpendiculaire, sont les seules choses qui distinguent sensiblement un forcier de Barabinsk des autres forciers de Sibérie.

Le 18, M. Gmelin atteignit *Ubinskoi-Pafs* (m), à deux cens sept werstes de Tschanskoi-ostrog. Ce Pafs est une place ronde, qui a quatre-vingt-trois brasses de circonférence, & est entourée d'un fossé étroit & peu profond, garni de pieux, & plus loin, de chevaux de frise. Dans l'enceinte du fossé, il y a un ostrog bâti en quarré de pierres couchées, assez minces, à hauteur d'homme; & sur les côtés oriental & méridional, on a pratiqué cinq misérables casernes, où l'on entretient une garnison de cinquante hommes, tant Russes que Tartares. Cet ostrog dépend de *Kainskoi-Pafs*, & le commandant réside au premier endroit. Sa situation est dans une plaine sans eau, à la réserve de celle qu'on tire des puits qu'on a trouvés en creusant seulement à une brasse de profondeur. Cette eau sent un peu le soufre, & a un petit goût de sel, de même que celle des différens marais par où l'on avoit passé à peu de distance de l'ostrog. On n'a ici d'autre bois de charpente que du bouleau; encore faut-il l'amener d'environ huit werstes. Les Cosaques présentèrent, il y a cinq ans, une requête pour avoir la permission de transporter ce Pafs à la riviere de Kargat, où l'eau est bonne, où d'ailleurs il y a plus de bois dans le voisinage, & même plus de commodités pour la vie; mais ils ne l'avoient pas encore obtenue. Ceux qui habitent ce canton, vivoient déjà depuis six ans sans femmes & sans bestiaux, ne mangeant en été que du poisson, & l'hiver le seul gibier que le hasard leur amenoit. A quatre werstes de-là, sont des Tartares de la Wolost de Barabintz, qui ont avec eux leur kan ou forcier. C'étoit un vieillard respectable, qui avoit

(m) *Pafs*, est une forte de fort qui tient de l'ostrog & de la forteresse. On en verra ci-après l'explication.

presque
étoient a
Alting-C
cevoir de
commenc
l'on vouc
nombre
son habil
à ses ord
blée. Ap
leur prés
SON T
à ceux du
ses comp
plus de fu
assez dive
chançons
tre, pour
l'assemblée
pale de la
medes dive
res (n) de
de momm
nuds pieds
roulant pa
chantant d
enfin en ri
Tous
s'accorden
ne peut se
diable; qu
faut aussi
faire valoi
vocation e
CE que
les diables
du monde
tes de form
mais toujo
les autres
corps vélu

(n) Les
de farceurs.
Latin *embolus*
βάλλον, je j

presque perdu la vue, & qui croyoit que les diables soumis à son obéissance étoient aussi aveugles. Il commandoit à trois diables principaux, *Prodai*, *Aling-Chan*, *Akinck*, qu'il consultoit à son gré, & dont il prétendoit recevoir de bons conseils. Il fut à peine nuit, qu'il dit qu'il étoit tems de commencer ses opérations. Il déclara aussi qu'on pouvoit choisir l'endroit où l'on voudroit pour y établir la scène, & rassembler des spectateurs en tel nombre & de telle nation qu'on voudroit, attendu qu'il présuinoit assez de son habileté & de la docilité de ses diables, pour être assuré qu'ils seroient à ses ordres, malgré toutes les croix qui pourroient se trouver dans l'assemblée. Après cette déclaration, il invita lui-même les Russes à l'honorer de leur présence.

Son tambour, & les autres instrumens de son métier, étoient semblables à ceux du forcier de Baraba; & dans ses habillemens il ne différoit en rien de ses compatriotes. On se persuade aisément que ses fortileges n'eurent pas plus de succès que ceux des autres; mais ses singeries & ses postures furent assez divertissantes. Il appelloit les diables à haute voix, il chantoit des chansons pour les attirer, il feignoit d'en voir un, & il demandoit à un autre, pourquoi il ne venoit pas? Il les invitoit à paroître, en leur criant que l'assemblée n'étoit composée que de braves gens. C'étoit-là l'action principale de la comédie qu'il donnoit. Il la coupoit quelquefois par des intermèdes divertissans, où il jouoit lui seul le rôle des *Mimes* & des *Embolaires* (n) des Romains. Il prenoit différentes postures, & faisoit toutes sortes de momeries muettes, tantôt passant sur des charbons ardens, quoiqu'il fût nuds pieds, & tantôt tenant seulement une jambe exposée sur le feu, ou se roulant par terre avec beaucoup de légèreté. Il imitoit les Embolaires, en chantant d'une voix aiguë, ou en bredouillant beaucoup sans rien dire, ou enfin en riant à gorge déployée.

Tous ces forciers payens ont des principes généraux, sur lesquels ils s'accordent unanimement. Par exemple, ils conviennent tous que personne ne peut se faire forcier soi-même; qu'il faut être appelé & choisi par le diable; qu'aucun forcier ne doit se faire un tambour, sans ses ordres, & qu'il faut aussi lui donner la forme qu'il prescrit lui-même. Aussi savent-ils bien faire valoir ce défaut de formalité contre ceux de leur profession, dont la vocation est douteuse.

Ce que ce dernier jongleur avoit de singulier, c'est qu'il se vançoit que les diables venoient à lui non-seulement du couchant, mais de tous les coins du monde d'où il les appelloit, & qu'ils se présentoient à lui sous toutes sortes de formes, sous celles d'un homme, d'un quadrupède, d'un oiseau, &c. mais toujours le corps couvert de poil, même sous la forme humaine. Tous les autres forciers rapportent cette dernière particularité, & il semble qu'un corps vêtu est parmi tous les hommes quelque chose de fort hideux.

(n) Les embolaires étoient des especes de farceurs. Cette dénomination vient du Latin *embolium*, formé des mots Grecs, *βάλλω*, je jette, & *ἔν*, dans. L'*embolium* étoit proprement une sorte de prélude théâtral, qui consistoit en danses, en gestes comiques, en représentations pantomimes, &c.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

LE 21, M. Gmelin se trouva à Kamskoi-Pafs, petit fort situé sur le bord occidental de la riviere Om. Ce fort ressemblant à tous ceux qui sont répandus dans la Sibérie, la description en est inutile. Le commandant de ce Pafs a sous ses ordres deux cens Cosaques, dont cinquante sont en garnison à Ubinskoi-Pafs.

LE mot de Pafs, qui ne se trouve employé que dans le voyage de notre Professeur au Baraba, signifie, selon sa conjecture, *passage*: on construit ces pafs, pour garantir les routes & les habitans des incurSIONS des voleurs de la Casaischia - Florida.

COMME, dans le Baraba, il n'y a point de bois de charpente, tel qu'il en faut pour construire les ostrogs, on se sert de poutres de bouleau, que l'on couche les unes sur les autres, pour les fortifier.

LES environs du pafs Kamskoi sont agréables, & consistent en belles plaines ouvertes & fertiles, où l'on trouve de grandes forêts de bouleaux; dont les habitans font peu d'usage; car, quoique ce bois soit plus dur que ne l'est le bouleau des autres pays, ils se plaignent qu'il se pourrit très-prômpement. Il seroit question de savoir si cette mauvaise qualité ne lui vient pas de ce qu'on le coupe dans un tems défavorable. Ce seroit la seule incommodité qu'auroient à souffrir les colonies qu'on voudroit établir dans le Baraba, & peut-être pourroit-on y trouver quelque remede, si l'on s'occupoit sérieusement de ces établissemens. Ce qui est certain, c'est que le canton mérite l'attention du gouvernement. Si l'on parvenoit à empêcher cette prompte putréfaction du bouleau, quand ce bois manqueroit pour le chauffage, on découvrirroit sûrement dans les marais du pays assez de tourbe, pour suppléer à son défaut.

ON peut regarder tout ce Baraba comme un terrain très-propre au labour. Celui-qu'on ne voudroit pas employer à cet usage, seroit d'excellentes prairies, où l'on nourrirait une très-grande quantité de bestiaux, & tout ce qui seroit mis en culture, donneroit du bled en quantité, de maniere que les établissemens que l'on seroit dans ce canton seroient assurés d'y trouver les besoins physiques.

IL ne s'y rencontre pas à la vérité une grande variété de poisson, mais il y est en abondance, & les lacs, qui sont en grand nombre dans le Baraba, sont remplis de corbans.

LES Tartares valent en été les poissons, & pourroient s'en nourrir aussi dans l'hiver, quand cette saison ne leur fourniroit pas de gibier. Vers les sources des torrens, il y a quantité de biches & d'élangs. Les renards, les hermines & les écureuils y sont aussi très-communs; mais les premiers colons seroient les seuls qui profiteroient de cet avantage: car il est sûr que les animaux deviendroient plus rares, à mesure que les hommes deviendroient plus nombreux. Il est vrai qu'on pourroit trouver d'autres avantages, qui seroient oublier la perte des premiers, comme l'ont éprouvé tous les habitans Russes établis en Sibérie. Il semble qu'il y ait une sorte de destin qui regle le moral de notre univers, comme l'attraction en regle le physique. Ce destin marque les époques du principe & du terme de tous les établissemens des hommes, sans que la prudence humaine puisse jamais ni les avancer, ni

les recule
telle ou t
ne peut
pas venu
peu sensil

M. G
ccs qu'on
& ceux c
d'eux, ou
propre à
gue-barbe
portoit ni
précédens
tre anneau
Les autre
moins on

LE SC
& ses bou
ger des c
riens; ma
& de mép

SUR ce
jektari &
Dieu. pro
devoit cro
trois diab
voient app

LE 23
porta la n
joie qu'il
il visita T
niere dont
me, & qu
de fer, qu
mandés pa
les Colaqu
devoit sai

AU rest
souvent il
Kainskoi
de belles
vue. Per
pareffe tro
dre la dou
de recueill

NOTR

les reculer. Il vient un tems où l'on est étonné de n'avoir pas pensé à faire telle ou telle chose, malgré les avantages évidens qu'elle présenteroit, & l'on ne peut rendre raison de cette négligence qu'en avouant que l'idée n'en est pas venue, ou qu'elle s'est d'abord offerte dans un lointain qui la rendoit ou peu sensible ou obscure.

M. GMEIN fit encore jouer ici un forcier, afin de s'affurer si les différens qu'on remarquoit entre les deux forciers qu'il avoit vus dans ces cantons, & ceux des autres peuples de Sibérie, provenoient de la fantaisie de chacun d'eux, ou si ces différences venoient d'une façon de penser particulière & propre à chaque contrée. Ce dernier forcier étoit un vieillard, qu'une longue barbe grise rendoit vénérable. Il n'avoit que ses habits ordinaires, & ne portoit ni bas ni culotte. Son tambour, semblable par la forme à ceux des précédens, n'en différoit qu'en ce qu'il étoit fort petit, & qu'il y avoit quatre anneaux de fer attachés pour en augmenter le bruit, quand on le battoit. Les autres instrumens étoient semblables à ceux que l'on a décrits, ou du moins on n'y remarquoit aucune différence essentielle.

LE Schanian fit ses exercices à peu près de la même façon que les autres, & ses bouffonneries, ses postures, ses sauts dans le feu, son adresse à manger des charbons ardens, tout cela pouvoit étonner & faire rire des Sibériens; mais des personnes éclairées n'y auroient vu que des motifs de pitié & de mépris.

Sur ce que le curieux voyageur lui demanda où il avoit connu *Kan-uten*, *Jektari* & *Kan-bure*, trois diables d'importance, il répondit, que comme Dieu procure à chaque créature les moyens de pourvoir à sa subsistance, il devoit croire que c'étoit Dieu qui lui avoit procuré la connoissance de ces trois diables, pour le mettre en état de vivre avec tous les secrets qu'ils pouvoient apprendre à un homme.

LE 23 Juin fut un jour très-agréable à M. Gmelin, parce qu'on lui apporta la nouvelle que le Sénat lui permettoit de retourner à Petersbourg. La joie qu'il en eut ne l'empêcha pas de continuer sa route, & le même jour il visita *Tariaskoi-Pafs*, qu'il décrit comme un fort aussi misérable par la manière dont il est construit, que par le petit nombre de bâtimens qu'il renferme, & qui même tombent en ruines. Ce Pafs a pour sa défense un canon de fer, qui porte un boulet d'une demi-livre, & cinquante Cosaques commandés par un Capitaine. On les relève tous les ans de Tara, de même que les Cosaques des autres pafs sont relevés de Tomsk. C'est du moins ce qu'on devoit faire; mais quelquefois on les oublie, & ils y restent cinq à six ans.

Au reste, ce pafs est dans la situation la plus avantageuse du monde; très-souvent il est entouré d'eau; ses environs sont inondés, comme ceux du *Kainskoi-Pafs*, pendant le printems; & présentent après la retraite des eaux de belles prairies, qui pourroient être aussi utiles qu'elles sont agréables à la vue. Personne ne s'est encore avisé d'en labourer quelques morceaux, & la paresse trouve plus commode de faire venir des farines de loin, que de prendre la double peine de cultiver & d'ensemencer, pour avoir encore la fatigue de recueillir & de convertir les grains en farine.

NOTRE voyageur rencontra encore le 25 de nouveaux tombeaux de Tar-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

tares qui étoient fort élevés, & tous construits de terre. Il vit aussi de tems en tems la terre couverte de fleurs de sel.

UN devin d'une nouvelle espece l'arrêta quelques instans. C'étoit un *Jacuterater*, nom de ceux qui devinent par le moyen d'un arc. Il eut l'honneur de demander à M. Gmelin ce qu'il vouloit savoir, & ce Professeur desira d'être informé si la Cafatchia-Horda viendrait dans l'automne. Aussitôt le devin prit la corde de son arc avec le pouce & l'index de la main droite, & de ces deux doigts agita son arc, qui, par son dernier mouvement, revint vers lui, ce qui fut une réponse favorable, dont le résultat étoit que l'on n'auroit point cette année à craindre la Cafatchia-Horda.

LORSQUE l'arc se meut irrégulièrement, & ne prend pas son repos du côté du devin, c'est un fort mauvais augure. Quelquefois cet homme donne à son arc un mouvement latéral, qui mécontente beaucoup les Tartares qui le consultent, parce qu'alors il faut qu'ils aient recours à un forcier, pour qu'il conjure les diables de laisser agir l'arc en liberté, & prédire ce qu'on veut savoir. Ainsi le *Jacuterater* trouve un double profit à être en même tems magicien, parce qu'il peut souvent mettre ceux qui le consultent dans le cas de le payer pour ses opérations magiques & pour l'exercice de l'arc. Cependant tous ceux qui se mêlent de magie, regardent la profession de *Jacuterater* comme vile & indigne de la profession de Schaman ou Kan. D'ailleurs ils persuadent à leurs compatriotes, qu'un entretien direct avec les démons est bien plus noble & plus sûr encore pour apprendre des choses secrètes, que le mouvement qu'un arc reçoit par une force cachée, dont on ne connoît ni la source ni l'étendue.

LE 26, notre Professeur traversa un village de Tartares *Bakmas* de la *Wolost-Lubei*, composé de neuf jurtes. Il étoit situé sur le bord du lac *Jarlu*, nou qui signifie *pauvre*, & qu'on lui a donné, parce qu'il nourrit fort peu de poissons. Il passa ensuite devant un autre village de dix-huit jurtes de Tartares. Il vit toujours un grand nombre de petits lacs, parmi lesquels il cite l'*Ugut*, pour être le plus considérable, ayant neuf werstes de long & autant de large: il étoit remarquable en ce qu'une grande île, située à son bord méridional, avoit été changée en presqu'île, & étoit demeurée jointe à la terre ferme par la retraite de l'eau qui l'en séparoit.

AVANT de quitter les Tartares de Barabinsk, il ne sera pas inutile d'en représenter encore quelques-uns, pour les mieux faire connoître. C'est un peuple vagabond, comme les autres payens de Sibérie, qui change deux fois par an de demeure l'hiver & l'été. Mais ils marchent communément par troupes dans les mêmes cantons, où ils ont passé l'été ou l'hiver précédent, & ils entretiennent des vaches, des bœufs & quelques chevaux.

CETTE nation est peu nombreuse & payenne en grande partie; aussi a-t-elle ses forciers, comme on vient de le voir. Elle vit de ses bestiaux & de poissons, dont il y a de prodigieuses quantités dans les lacs qui sont fort nombreux dans le Baraba, ainsi que de toutes sortes de gibier, surtout de canards sauvages & de plongeurs, qui tous habitent ces lacs. On dit qu'il y a parmi les Barabinskis quelques familles qui embrassent la religion Mahométane, parce que les Tartares Mahométans & limitrophes, tant du côté de

l'Orient
leurs Im
de Ruffie
quement

LE 2
trouva
geois av
ment la
suyés en
Plus on
que de s
plus gran

IL arr
méridion
qui se jet
la slobod
meurent
zy. Ou
qui desse
stance du
couchées
des paliss
les armes
le cette f
de ses ho
Le bord
posé est p
chaque ar
dionale,
voisins pl
inconveni
vent pren
funeste, e
stes restes
si chérie,
y avoit su
emportée.

AU D
gnes basse
que dans

LE 30
Russes du
qu'il avoit
qu'à la ré
bauche.

M. G M

l'Orient que du côté de l'Occident, leur envoient des missions secrètes de leurs Imans, pour les convertir. Cependant les défenses sévères de la cour de Russie empêchent que ces Missionnaires n'exercent leurs fonctions publiquement, ni fréquemment.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

LE 28, M. Gmelin passa par plusieurs villages Russes, dans lesquels il trouva tout le monde ivre, hommes & femmes & enfans. Comme ces villageois avoient apprêté leur biere & leur eau-de-vie, pour célébrer dignement la fête de St. Pierre & de St. Paul, vraisemblablement ils s'étoient esquivés en l'attendant, & c'est ce qu'ils appellent *aller au-devant des Saints*. Plus on prend de jours d'avance, & plus on croit les honorer, c'est-à-dire, que de s'enivrer plusieurs jours avant une fête, c'est donner, selon eux, la plus grande marque de dévotion.

IL arriva le même jour à la *Bergamazkaja-Sloboda*, située sur le rivage méridional de la rivière de Tara. Elle tire son nom du ruisseau Bergamak, qui se jette dans le Tara du côté septentrional, à cinq werstes au-dessous de la slobode. Cette slobode a cinquante-deux habitations, dans lesquelles demeurent trente paysans, six *Bielo-Mafinie-Kofaki* & vingt-six *Rajnoschinzy*. Outre ces habitations, il y a encore un cabaret & une maison pour ceux qui desservent l'église. A l'extrémité supérieure de la slobode, à quelque distance du rivage de la Tara, on a construit une forteresse avec des poutres couchées, laquelle est défendue, comme toutes les autres, par des fossés, des palissades, des chevaux de frise & environnée de différens magasins pour les armes & pour toute espece de munitions. La rivière de Tara, sur laquelle cette forteresse est bâtie, mérite d'être remarquée par rapport à l'inégalité de ses bords, & à cause des dégradations périodiques qu'elle fait tous les ans. Le bord méridional de cette rivière étant très-élevé, tandis que le bord opposé est partout fort bas, & sujet à des inondations fréquentes, il arrive que chaque année les eaux emportent une partie considérable de cette rive méridionale, de sorte qu'on est obligé de transporter les bâtimens qui en sont voisins plus avant dans les terres. Peut-être, observé notre voyageur, cet inconvénient n'est-il pas bien important pour les vivans, parce qu'ils peuvent prendre leurs précautions; mais à l'égard des morts, l'accident est plus funeste, en ce que les eaux ne respectant pas leur sépulture, enlèvent les tristes restes de leur existence & les transportent fort loin de cette terre natale si chérie, où chaque habitant est bien aisé de reposer avec ses ancêtres. Il y avoit sur ce rivage méridional un cimetière, dont la moitié avoit déjà été emportée.

AU DELA de la Tara, ou sur son bord septentrional, on voit des montagnes basses qui s'étendent, dit-on, jusqu'à Tobolsk, & sur lesquelles, ainsi que dans les plaines, il y a beaucoup de bois, presque tous pins & sapins.

LE 30, M. Gmelin arriva sur l'Irtisch, qu'il passa; il remarqua que les Russes du village de *Schischnewa* n'étoient pas moins dévots que les paysans qu'il avoit vus le 28; car ils avoient si bien reconduit St. Pierre & St. Paul, qu'à la réserve des enfans à la mammelle, tout le reste étoit noyé dans la débauche.

M. GMELIN étant arrivé le premier Juillet dans la ville de Tara, s'arrêta

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

avec complaisance à raconter quelques discussions qu'il eut pour son logement, & qui n'ont rien d'intéressant; mais dont le résultat prouve que les Waywodes sont très-avides d'argent, & sont tous dans l'usage de sacrifier à l'intérêt leur devoir & la justice. Comme dans le printems précédent une troupe de voleurs Cosaques avoit désolé les bords de la rivière d'Ischim, & en avoient enlevé vingt personnes, avec une grande quantité de bestiaux, on avoit détaché à leur poursuite sept cens hommes, tant soldats que Cosaques; & à l'arrivée du Professeur à Tara, on n'avoit point encore de nouvelles du succès de ce détachement. Ces excursions l'obligèrent donc à renoncer au projet qu'il avoit formé de parcourir les environs de Tara. Ainsi, quoique le Waywode de cette ville, qui avoit des raisons de desirer l'éloignement de notre voyageur, comme un témoin dangereux de ses injustices, cherchât à le dégoûter d'un long séjour, en lui faisant dire par ses émissaires, que le tems des maladies épidémiques approchoit, & qu'elles étoient surtout funestes aux étrangers, M. Gmelin marqua un généreux mépris pour la mort, & même répondit à tous ceux qui vouloient l'effrayer, qu'en sa qualité de médecin il se croyoit obligé d'examiner la nature de ces maladies, & que, comme homme, sa conscience lui faisoit un devoir de ne pas abandonner de braves citoyens dans des conjonctures si funestes.

VOICI comment il rend compte de cette maladie épidémique, qui attaque également les hommes & les chevaux.

DANS les mois de Juin & Juillet, rarement dans d'autres tems, il survient aux hommes, sans distinction d'âge, ni de sexe, mais plutôt à ceux d'un âge moyen, dans une partie du corps, dont aucune n'est exceptée, une tache d'environ un quart de pouce d'étendue, de couleur pâle & livide, quelquefois rouge, marquée à son centre d'un point noir, insensible à l'attouchement, dure, & paroissant un peu élevée au-dessus de la peau. Dans quatre à cinq jours, elle devient grosse comme le poing, sans changer de couleur, ni de dureté. Le malade sent d'abord une soif très-ardente, & une lassitude considérable: il perd l'appétit, & l'envie de dormir l'accable continuellement; des vertiges le prennent, dès qu'il se tient debout, & il sent beaucoup d'oppression à la poitrine. Au bout de quelques jours, la respiration devient difficile, & son haleine est de mauvaise odeur. Le malade ne pouvant se tenir longtems dans une même posture, est sans cesse dans l'agitation, & l'ardeur de la soif augmente toujours. Si tous ces symptômes sont suivis d'une sueur abondante, ils finissent bientôt par la mort, qui arrive aux personnes délicates. Dans tout le cours de la maladie, on ne se plaint que de grands maux de tête: la langue ne s'enfle pas; le visage n'a point mauvaise couleur; la salive est toujours naturelle, & les malades font toutes leurs évacuations à l'ordinaire; ils conservent même toujours la tête saine; jamais ils n'ont ni transport au cerveau, ni délire.

CES symptômes sont rares aujourd'hui, & n'ont été observés qu'anciennement, lorsqu'on ne connoissoit ni la maladie, ni la façon de la traiter. Elle n'est pas seulement commune à Tara, mais encore plus haut dans toutes les forteresses le long de l'Irîsch, ainsi que dans toute la Calmouquie, & dans les environs des slobodes des provinces de Tobolsk & d'Isitzk. Comme
cette

cette m
meurs,
& on ap
appelée
mique.
même m
peste, c
être infai

Auss
la maladi
qui est o
qu'au san
si elle est
aiguille ju
guille da
avancer d
de la tum
ment que
Tschersca
un catapla
ou trois f
ment en p
en soient
les plaies
ment. n'os
boisson, s
prendre a
on préten
lade doit e
il entre de
pé dans d
de poulet
traire; ma
" médecin
" observé
" leur qu
" comme
CETT

(o) L'usa
pour l'empe
est plus co
que la méth
introduite
qui n'est en
le peuple.
point de ma

XXIV.

cette maladie est toujours contagieuse ; & qu'elle se manifeste par des tumeurs, on lui a donné, en langue Russe, le nom de bubons pestilentiels, & on appelle les tumeurs *jafwa-morewoja*. Toute maladie contagieuse est appelée, en Russe, *Powetrie*, & ce nom exprime bien le caractère épidémique. On appelle la peste *morewoje-powetrie*, & souvent on donne ce même nom à la maladie en question. Cependant elle est fort éloignée de la peste, comme on le verra d'abord par la manière de la guérir, qu'on dit être infallible.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

Aussitôt qu'on aperçoit sur le corps une de ces taches qui annoncent la maladie en question, on envoie, ou l'on va soi-même chez le médecin, qui est ordinairement un Cosaque, ou un médecin de bestiaux. Il mord jusqu'au sang & dans tout son contour cette tache qui prend le nom de tumeur, si elle est élevée au-dessus de la peau ; ou bien il enfonce dans le milieu une aiguille jusqu'à ce que le malade sente la piquure. Il pousse ensuite cette aiguille dans quatre directions parallèles, & à égale distance, puis il la fait avancer de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'elle embrasse toute la circonférence de la tumeur : alors il la mord dans le même sens, non pas aussi profondément que s'il ne se fût pas servi de l'aiguille. Il mâche enfin du tabac de Tschercassie, répand sur le tabac mâché un peu de salmiac, & fait du tout un cataplasme qu'il applique sur la plaie. On renouvelle ce pansément deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures, & la tumeur se dissipe ordinairement en peu de jours. Il n'est pas à craindre que les autres parties du corps en soient infectées ; la partie malade reprend bientôt sa couleur naturelle, & les plaies se guérissent promptement. Mais, selon les médecins, ce traitement n'opère pas seul la guérison : il faut que le malade s'abstienne de toute boisson, autant qu'il est possible ; & quand la soif le tourmente, il ne doit prendre absolument autre chose que du quas commun acide, un peu chaud ; on prétend que le thé, l'eau crue & l'eau-de-vie sont dangereux. Le malade doit encore s'abstenir de fruits à coque, de lait & de tout comestible où il entre de la pâte qui n'ait pas fermenté. On lui permet du pain sec trempé dans du bouillon de poulet & du radis crud. Toute chair, hors celle de poulet, est nuisible. Entre les poissons, le brochet est aussi très-contraire ; mais le corban, sec ou cuit, est excellent pour rétablir la santé. „ Les „ médecins que j'ai consultés à ce sujet, ajoute M. Gmelin, m'ont dit avoir „ observé dans leurs piquures, que la chair insensible n'a pas la même cou- „ leur que l'autre chair ; qu'au contraire, elle est peu bleuâtre, à-peu-près „ comme la viande séchée à l'air (o).”

CETTE maladie fait souvent de grands ravages parmi les hommes de ces

(o) L'usage de sécher la viande à l'air pour l'emporter en voyage, ou la garder, est plus commun en Russie & en Sibérie que la méthode de la fumer, qui n'y a été introduite que dans les derniers tems, & qui n'est encore que peu répandue parmi le peuple. La viande séchée à l'air n'a point de mauvais goût, quand elle n'est pas vieille ; mais au bout de deux mois, elle devient rance, & ceux qui sont accoutumés à la viande fumée, ne pourroient pas goûter de celle qui a été séchée. Le peuple Russe n'étant pas encore beaucoup accoutumé au sel, fait fort peu de cas des viandes fumées.

XXIV. Part.

Kkk

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

En Sibérie, & on prétend qu'elle est pareillement très-fréquente parmi les chevaux. C'est dans ces mêmes mois de Juin & Juillet, & jamais en d'autres, qu'on l'observe aussi dans ces animaux, & on lui donne le même nom qu'à la maladie des hommes. Il s'éleve en quelque partie du corps du cheval une tumeur, qui est de la grosseur du poing, lorsqu'on l'aperçoit. Elle est dure, & cependant beaucoup moins que dans l'homme. Elle grossit très-promptement, mais plus ou moins selon la nature du sujet; & dans vingt-quatre ou quarante-huit heures, elle parvient souvent à la grosseur d'une tête de mouton. Les chevaux sont alors fort abattus; ils ont la tête baissée, un air triste & refusent de manger. Si on les laisse faire, ils courent à l'eau, & boivent considérablement; quelques-uns s'y jettent, nagent pendant quelque tems, & se noyent à la fin, vraisemblablement parce que les forces leur manquent. Quand la tumeur mûrit, ce qui arrive ordinairement dans un ou deux jours, elle devient plus molle; mais elle ne s'ouvre jamais d'elle-même, & le cheval périt ordinairement, quand même en ce moment on ouvreroit la tumeur. Pour guérir l'animal, il ne faut pas attendre qu'elle soit mûre. Dès qu'on l'aperçoit, on y fait d'abord une incision avec un couteau, & on brûle avec un fer rouge toutes les chairs insensibles, ou l'on introduit dans la tumeur un instrument trenchant que l'on tourne de tous côtés; quelquefois on fait simplement un séton à cette tumeur, en y passant, par le moyen d'une aiguille qui la traverse, une corde qu'on laisse dans la plaie, & qu'on tire de tems en tems, soit en avant, soit en arrière, jusqu'à ce que le cheval creve ou soit rétabli. Il arrive par fois que la tumeur a jusqu'à un demi-pied de hauteur. Sa substance intérieure est jaune, comme du vieux lard, & elle en a la consistance. La poitrine & les parties génitales sont principalement les endroits que cette maladie attaque dans les chevaux; & il y a toujours plus d'espérance, quand la tumeur est à la poitrine, que quand elle est aux parties. Pendant la cure, on tient les chevaux dans une écurie sombre. On ne leur donne point d'eau, mais de tems en tems un peu de *quas acide* & tiède. On ne leur donne à manger précisément que pour les empêcher de mourir de faim; d'ailleurs dans cet état, ils n'ont point d'appétit. C'est de cette façon que bien de chevaux se rétablissent. Mais comme on ne veut pas se donner la peine de nourrir ces animaux chez soi, & qu'on aime mieux les laisser courir dans les prez, il arrive que bien des chevaux périssent avant qu'on s'aperçoive qu'ils sont malades; ou l'on s'en aperçoit si tard, que tous les remèdes deviennent inutiles. On est aussi dans l'usage, aussitôt qu'on fait qu'un cheval est atteint de cette maladie, de le séparer des autres; de même que des hommes, parce que dans les premières années que cette maladie parut, on s'imagina, comme on l'a toujours cru depuis, qu'elle étoit contagieuse. Quoique ces soins ne soient point blâmables, ils sont peu fondés aujourd'hui, puisqu'on doute fort de la contagion de ce venin. Il y a encore une circonstance dans la maladie des chevaux qui, si elle est vraie, mérite beaucoup l'attention des naturalistes. On prétend avoir observé que, dans les deux mois que cette maladie est fréquente, un jour n'est pas si dangereux que l'autre. On dit que souvent les chevaux tombent pendant deux ou trois jours de suite; qu'ils ont après cela du

relâche
& puis
avoit,
il est tr
toujours
jours,
là l'alt
ce mal
fet les f
die, co
natives n
qué. C
les mou
aux autr
leur poil
ces anim
die. Au
& des n
plutôt d
dies parm
déclarent
structions
jusqu'à p
ses & les
kal, se va
AUTA
Sibériens,
M. G
vénération
lui avoit
yant pu tr
& expliqu
bla & qu
Nous
monument
ce que les
montrer c
met, & à
grader le
LES T
& Jusu
teur; c'est
cieuse; ca
très-haut
de la bibl
voit au co

relâché pour quelques jours; que la violence de la maladie reprend ensuite, & puis diminue, comme si cette espece de maladie étoit intermittente, & VOYAGE EN SIBÉRIE. 1741. avoir, ainsi que la fièvre, ses bons & ses mauvais jours. Si le fait est vrai, il est très-difficile d'en rendre raison, à moins qu'on ne suppose la maladie toujours la même, & les gens plus attentifs à leurs chevaux dans certains jours, & plus négligens dans d'autres; de sorte qu'on pourroit expliquer par-là l'alternatif des bons & des mauvais jours. Quelques-uns prétendent que ce mal est plus violent par les grandes chaleurs: & peut-être est-ce en effet les seules intempéries de l'air qui causent ces variations dans cette maladie, comme elles en produisent en quelques autres; mais en ce cas ces alternatives n'observeroient pas un ordre aussi régulier qu'on prétend l'avoir remarqué. On ajoute que les bêtes à corne sont peu sujettes à ces tumeurs, & les moutons encore moins que les vaches. On dit cependant qu'aux uns & aux autres il en survient quelquefois, mais que, par rapport à l'épaisseur de leur poil, on ne les voit gueres que quand elles sont mûres: c'est pourquoi ces animaux périssent ordinairement, avant qu'on s'apperçoive de leur maladie. Au reste, ces gens-là savent bien distinguer des maladies des vaches & des moutons, qui n'ont rien de commun avec celle-ci, & qui arrivent plutôt dans les mois d'automne, que dans l'été. Il y a souvent des maladies parmi les bestiaux, sans qu'un seul cheval en soit affecté, mais elles ne se déclarent point par une tumeur. Le bétail a un air triste, avec beaucoup d'obstructions, & il ense par tout le corps immédiatement avant de mourir; mais jusqu'à présent on n'a guere essayé de remède contre ce mal. Les seuls Tunguses & les Burâtes qui ont leurs bestiaux dans les champs au-delà du lac Baikal, se vantent, dit-on, qu'il n'y a jamais eu de maladie dans leurs troupeaux.

AUTANT que peut s'étendre la mémoire des Russes, ou la tradition des Sibériens, on ne se souvient pas d'avoir jamais vu la peste en Sibérie.

M. GMELIN s'arrête ici à faire connoître un livre de médecine en grande vénération parmi les Tartares. M. Muller, qui l'avoit acheté à Tobolsk, le lui avoit envoyé à Tomsk au commencement de 1741. Or M. Gmelin n'ayant pu trouver personne à Tomsk en état de lire ce livre, il le fit parcourir & expliquer en sa présence par les Mullas Mahométans de Tara, qu'il assembla & qui lui en donnerent une idée.

NOUS suivrons volontiers ce Professeur dans les détails qu'il donne sur ce monument curieux, non qu'il intéresse par des nouveautés utiles, mais parce que les extravagances & les absurdités qu'il renferme, sont propres à démontrer combien les Arabes & les Persans étoient peu instruits avant Mahomet, & à quel point l'ignorance & la superstition qu'elle produit peuvent dégrader le sens commun.

LES Tartares appellent le livre en question, le *livre du médecin Jusuphi*, & Jusuphi c'est Joseph. On prétend que l'alkoran fait mention de cet auteur; c'est ce qui rendoit l'acquisition de ce livre très-difficile & très-précieuse; car le nom d'un homme, dont l'alkoran fait mention, est dans une très-haute réputation chez les Musulmans. Ce manuscrit vient originairement de la bibliothèque d'un Chan de Jerkeni, dans la petite Bucharie; & l'on voit au commencement & dans quelques feuilles du milieu, des sceaux de ce

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1741. Chan. Dans la conquête de la petite Bucharie, les Calmoucs s'étoient saisis de ce livre, & l'avoient apporté à Tobolsk, où il étoit tombé entre les mains d'*Achunamasbakeew*, homme fort savant dans la langue Arabe, & dans toutes celles qui y sont analogues; aussi l'on voit que ce possesseur a mis son cachet ordinaire à la premier page, & qu'il a fait en différens endroits des remarques de sa propre main.

Ce manuscrit est de forme oblongue, grand in-octavo, & composé de plusieurs parties. Le premier livre, à la tête duquel est un cartouche peint en bleu & en or, est écrit en langue Persane entre des lignes de lettres bleues, & composé de quarante-deux feuillets. L'auteur est *Abul*, fils du Philosophe *Abdullerif*. Le second livre, qui donne vraisemblablement le nom à tout l'ouvrage, contient soixante-seize feuillets. Son auteur est *Jusiph*, fils de *Mahomet*, qui étoit fils d'un autre *Jusiph*. Ce livre est aussi écrit en langue Persane, mais non entre des lignes, ni avec autant de propriété que le premier; il est presque tout écrit d'encre noire, entremêlé de lettres rouges. Il s'y trouve un supplément d'onze feuillets, dictés par *Jusiph* à un *Mulle*, nommé *Schaban*. Le corps de l'écriture est le même que le précédent. Suivent deux feuillets, contenant une espèce de post-scriptum, où l'on exhorte ceux entre les mains de qui tombera ce livre à le lire avec attention, & on leur promet qu'ils gagneront par-là la grace de Dieu. Ensuite vient un *Phall* en langue Persane, de trois feuillets seulement. *Phall* est une roue de fortune, par laquelle on cherche à apprendre l'avenir. On voit en effet dans ce manuscrit beaucoup de roues figurées comme dans les prétendus grimoires Européens, & de plus quelque chose d'écrit dans les différentes divisions. Il n'est pas donné à tout le monde de se servir de ces roues: ce secret est réservé à un *Achun* ou à un Docteur très-savant, ainsi que les Mahométans l'assurèrent à *M. Gmelin*. Six feuillets de ce livre contiennent un souhait écrit en langue Arabe & en langue Persane; par lequel on demande à Dieu d'être heureux & d'être aimé des grands Seigneurs. Il est dit au même endroit, que le succès est inmanquable pour tous ceux qui le répéteront mille quatre-vingts fois. On trouve ensuite un feuillet collé, de plus petit format que l'ouvrage, & rempli de simples noms de médicamens Persans; il est précédé d'un autre feuillet qui contient l'éloge de l'homme qui a donné la liste de ces médicamens, avec une note en langue Arabe: puis le *Scheuchulissam*. *Scheuch*, en langue Turque ou Tartare, dans laquelle sont les six feuillets suivans, signifie un homme demeurant dans une ville ou dans un désert, qui prie Dieu sans cesse, qui mène une vie sainte & fuit les richesses, qui enseigne une excellente morale à ceux qui viennent le consulter, & qui les instruit quelquefois dans l'art de guérir les maladies. Ainsi ce titre veut dire un *Scheuch* pour le peuple. Ce petit traité contient l'indication de plusieurs médicamens pour certains cas.

10. DANS les morsures de chien, des cheveux d'homme brûlés, dont on répand les cendres sur la plaie, sont un remède éprouvé.

20. DANS toutes plaies ouvertes, quelques vieilles & de quelque nature qu'elles soient, les mêmes cendres mêlées avec du vinaigre & appliquées,

font sp
sur les
30.
dent m
40.
de fem
50.
dans l'o
IL s
passe fo
six feuil
Dieu, c
& d'un
même t
60. E
Persane.
70. C
mins ma
quelques
80. U
de la plu
Dans un
mer, ain
90. O
gue Turc
qui préte
donne, c
chez un
contre un
que si on
qu'il en
100. I
fils de Z
& traite
che & de
quelques
110. S
& l'autre
120. U
vais, &
130. I
les mauva

(p) Un
étoit bon e

sont spécifiques. On peut aussi s'en servir pour des morsures de chien, tant sur les hommes que sur les bestiaux.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

30. CES mêmes cendres mêlées avec du vinaigre & appliquées sur une dent malade, en appaisent la douleur sur le champ.

40. FAIRE prendre à un maniaque de l'urine d'homme mêlée avec du lait de femme, est un moyen sûr de le ramener à la raison.

50. LE vers solitaire bien séché & pilé, donne une poudre qui, répandue dans l'œil, dissipe la cataracte.

IL s'y trouve encore bien d'autres extravagances de cette nature qu'on passe sous silence, pour ne pas abuser de la patience du lecteur. Ces mêmes six feuillets comprennent plusieurs autres remèdes, entremêlés de prières à Dieu, du Philosophe *Bukerat*, d'un certain *Mahamet*, fils de *Zacharie*, & d'un autre Philosophe, nommé *Dschalinus*, qui sont à peu près de la même trempe.

60. ENSUITE viennent quelques matières de médecine, écrites en langue Persane.

70. ON recommande en langue Turque le sang de grenouille contre certains maux des yeux, le suc de fumier de cheval contre la surdité (p), & quelques autres remèdes.

80. UN phall en langue Persane, pour savoir s'il tombera de la neige ou de la pluie, ou s'il fera beau ou mauvais tems: cet article occupe une page. Dans une autre, est écrit en gros caractères un mot qui a été dit par Mahomet, ainsi qu'une prière en langue Persane.

90. ON rencontre une page blanche & dix-sept feuillets & demi en langue Turque, qui contiennent d'abord l'éloge de l'auteur qui est médecin, & qui prétend avoir puisé son savoir dans les écrits de plusieurs philosophes. Il donne, dans une espèce de préface, des règles sur la façon de se conduire chez un malade où l'on est appelé. Il soutient qu'un malade a une action contre un médecin qui lui donne une mauvaise médecine dont il meurt, & que si on ne peut obtenir justice contre lui, on se console par l'espérance qu'il en sera puni dans l'autre monde.

100. ICI sont deux lignes en langue Arabe, qui marquent que Mahamet, fils de Zacharie, est auteur de ce livre. Il compte sept maladies de la tête, & traite des maladies du nez, des oreilles, des yeux, des dents, de la bouche & du col. Il parle des maladies de la poitrine & du bas-ventre, & de quelques autres qui proviennent de trop de chaleur & de trop de froid.

110. SE voit une page, à laquelle est jointe une cédule, qui sont l'une & l'autre remplies de noms de médicamens.

120. UNE page en langue Persane, qui apprend quel jour est bon ou mauvais, & quand il fait bon voyager.

130. DEUX pages & demie en langue Persane, indiquant les bonnes & les mauvaises heures du jour.

(p) Un Russe qui étoit présent à la traduction, dit que le remède contre la surdité étoit bon en été, mais non en-hiver.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

140. UN feuillet & les trois quarts d'une page, contenant des chansons Persanes, sous le titre de Nasim.

150. QUEL jour il fait bon se tailler un habit (q), & le mettre pour la première fois.

160. DEUX pages en langue Persane, contenant un phall, par le moyen duquel un homme tombant malade, peut savoir s'il mourra, ou s'il en échappera, quelle est la nature de sa maladie & quelle espèce d'aumônes il faut faire, pour en revenir. Sur la seconde page, sont encore quelques lignes qui indiquent en quel tems du jour il fait bon voyager.

170. NASIM, ou trois pages, qui contiennent en langue Persane une instruction pour les gens de mauvaise conduite.

180. UNE page contenant deux recettes en langue Turque contre la gale: on les donne pour si efficaces, que si un homme avoit eu la gale pendant quarante ans, il en sera guéri radicalement par l'usage de ces médicamens.

190. La dernière page ne contient autre chose qu'un avis où l'on apprend que l'ouvrage entier contient cent soixante & dix-sept pages.

„ Je pense bien, dit M. Gmelin, que la médecine ne tirera pas beaucoup d'utilité de ce livre antique, rempli de pratiques puérides & superstitieuses; „ mais il fait voir que les Arabes & les Persans modernes ne sont guere plus „ savans que ceux du tems de cet ouvrage. Les Tartares Mahométans n'ont „ pas moins d'ignorance, & ajoutent encore de nouvelles superstitions à cel- „ les que leur ont transmises les anciens écrivains Arabes & Persans. Le ha- „ sard m'ayant fait tomber entre les mains quelques feuillets manuscrits d'un „ petit ouvrage Tartare, je me les fis expliquer par mon assemblée de Mul- „ las. J'aurois honte d'en donner l'explication, si elle ne servoit à prouver „ ce que je viens d'avancer. On y trouvoit les recettes suivantes. 1^o. Dans „ les plaies ouvertes, un remede certain est de sécher & de piler le cordon „ ombilical d'un enfant, & d'en saupoudrer la plaie: mais pour la plus gran- „ de efficacité du remede, il faut que cet enfant soit né d'une vierge qui „ n'ait pas vu d'homme auparavant. 2^o. Dans la tumeur des testicules, il „ faut réduire en poudre l'os frontal d'un homme mort depuis longtems, qu'on „ trouve quelquefois aux environs des tombeaux, mêler cette poudre, avec „ du vinaigre, & l'appliquer sur les parties affectées. Quand un homme est „ longtems maingre, sans être bien malade, & sans pouvoir dire ce qu'il a, „ il faut couper la tête d'un radis, le creuser, & mettre dans cette ouvertu- „ re sept grains de poivre, avec une poignée de *karny-aryk*, drogue Chi- „ noise, en grains plus gros que ceux de poivre & qui sont fendus. Il faut „ ensuite remettre sur le radis le morceau qu'on en a coupé, l'entourer de „ toutes parts de fumier de cheval, verser un peu d'eau par-dessus, & faire „ attention lorsqu'il s'en élèvera quelques vapeurs; car alors il faut que le „ malade reçoive toute cette vapeur dans l'anus.”

(q) Le mardi & le samedi sont fort décriés dans un autre manuscrit en langue Tartare. Il y est dit que celui qui se fait couper un habit ces jours-là, le perdra par des vols, ou s'y noyera, & qu'il aura toutes sortes de malheurs, tant qu'il portera cet habit.

M.
voir da
porte d
tention
La nuit
colonne
étoient
ment fé
pâles.
noire le
fut cach
de tems
très-sec
de Tara
heureuse
rien à se
autant q
de com
grains,
Septemb
qu'on et
touchem
elle caus
a parlé c
de Tara
M. G
il n'avoit
bitans ne
culiers ex
que l'eau
& quarant
mation:
pour l'us
ques le
que par
dans tout
nairement
n'ont jam
& font
lui payer
IL y a
qui, selo
faire le
fait pas d
bitch.
tre celles

M. GMELIN donne quelques observations météorologiques, qu'on peut voir dans l'ouvrage Allemand. Nous en extrairons seulement ce qu'il rapporte d'un phénomène, que sa rareté & sa singularité rendent digne de l'attention des Physiciens. Le mois d'Août avoit commencé par des jours sereins. La nuit du 2 au 3, il s'éleva vers les 11 heures au Nord-Nord-Ouest des colonnes de feu, montant à une hauteur considérable vers le zénith. Elles étoient au nombre de dix, & n'avoient ni une grande clarté, ni un mouvement fort sensible; elles paroissoient tantôt plus enflammées, & tantôt plus pâles. Le ciel se noircit enfin tout-à-fait entre ces colonnes: cette ombre noire les couvrit bientôt aussi, & vers les onze heures & demie tout le ciel fut caché par les nuages. Ce phénomène ne fut suivi d'aucun changement de tems, mais de plusieurs jours sereins & calmes. L'été fut très-chaud, très-sec, de manière que les foins qui font la principale récolte des environs de Tara, furent très-abondans & bien conservés. La moisson fut également heureuse & très-fertile. Le bled, le seigle, l'orge, l'avoine, n'avoient eu rien à souffrir des gelées dans leur première pousse; un tems sec favorisa, autant qu'on pouvoit le desirer, leur fleurison, & la grande chaleur acheva de combler les souhaits du cultivateur en mûrissant si promptement tous les grains, qu'on commença la moisson dès les premiers jours d'Août. Au 15 Septembre, les plantes & l'herbe des champs & des prez étoient si sèches, qu'on eût dit que le froid eût produit cet effet. La terre étoit chaude à l'atouchement, & peut-être, remarque M. Gmelin, cette chaleur seule fut-elle cause que la maladie épidémique des hommes & des chevaux, dont on a parlé ci-devant, dura plus de six semaines, non-seulement dans la ville de Tara, mais encore dans les villages aux environs.

M. GMELIN ajoute ici quelques remarques sur les habitans de Tara, dont il n'avoit eu que des notions imparfaites dans son premier voyage. Les habitans ne sont pas si pauvres qu'il l'avoit cru d'abord; il s'y trouve des particuliers extrêmement riches. Tout y est fort cher, hors les vivres. Quoique l'eau-de-vie de vin soit d'un prix exorbitant, qui est de deux roubles & quarante copeques le *wedro*, les habitans en font beaucoup de consommation: mais ils achètent peu d'eau-de-vie de grains, chacun en fabrique pour l'usage de sa maison, car la farine y vaut rarement plus de cinq copeques le poud. Cependant cette fabrication est contre les loix, & n'a lieu que par la négligence des chancelleries. La permission de fabriquer se paye dans toute la Sibérie suivant la *tare* des chaudières, qui sont timbrées ordinairement par les préposés des chancelleries. Comme les habitans de Tara n'ont jamais pu obtenir cette permission, ils s'entendent avec le gouverneur, & font eux-mêmes leurs eaux-de-vie, moyennant la rétribution qu'ils lui payent.

IL y a peu de commerce à Tara, & il ne se fait que par les gens riches, qui, selon l'expression de notre auteur, se tiennent tous par la main pour faire le monopole. La plus considérable partie de leur commerce ne se fait pas dans la ville, mais dans la forteresse de Jamyschewa & à la foire d'Irbitsch. Dans le premier endroit, ils échangent des marchandises Russes contre celles de Calmouquie, & à la foire d'Irbitsch, ils donnent les marchan-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

VOYAGE EN
SINÉRIE.
1741.

difés Calmouques pour celles de Ruffie. Les Calmoucs viennent ordinairement tous les ans, foit en été, foit en automne, à Jamyſchewa, pour y attendre les marchands Ruffes.

LE 16 Août, M. Gmelin partit de Tara; il reçut en chemin la nouvelle que M. Muller étoit dangereuſement malade à Catherinenbourg, & deſiroit fort de l'avoir auprès de lui, ce qui le détermina à l'aller trouver.

LE 20, il traversa deux villages où il ne reſtoit plus que les maifons. Une partie des habitans avoit été ou brûlée, ou enlevée, ou maſſacrée par des voleurs de la Caſaſchia-Horda, qui y avoient fait une irruption le 4 Juin précédent. Le reſte des habitans, qui avoit échappé à la fureur des brigands, étoit allé ſ'établir dans un autre endroit. Suivant le rapport de notre voyageur, fondé ſur des témoignages authentiques, les aſſaſſins de la Caſaſchia-Horda avoient maſſacrés trois hommes & un garçon, & brûlé huit femmes & neuf filles, tant grandes que petites. Ils avoient emmené avec eux un homme & quatre garçons, trois femmes, trois grandes filles & cinq petites. Un vieillard, qui s'étoit caché ſous le plancher de ſa chambre, ayant malheureuſement été apperçu par ces ſcélérats, ils lui avoient coupé les bras & les jambes, & l'avoient laiffé baigné dans ſon ſang. Outre tous ces ravages, les Leſatki avoient emmené quatre-vingt-dix chevaux ou poulains, & cent cinquante-trois bêtes à corne. On détacha à leur poursuite cent Dragons & trois cens ſoixante-dix *Wapismie-Caſaſchi*, qui les atteignirent au bout de huit jours ſur le bord d'un lac, au pied des montagnes, dans le canton de Sarai-Bor. Quoique les brigands fuſſent campés dans un lieu avantageux, qui ne permettoit pas de les approcher de fort près, on les attaqua cependant, & on ne ſait pas la perte qu'ils firent; du côté des Ruffes, il y eut ſix hommes tués, & dix-huit bleſſés: ils perdirent auſſi quinze chevaux. On enleva à ces voleurs trente-cinq bêtes à cornes, quatre cents vingt-fept chevaux ou poulains, & dix hommes de nation Ruffe. Les armes dont ſe ſervent ces brigands, ſont des *turki*, ſorte de mouſquets, qui portent trois fois plus loin que les *wintouka*, ou mouſquets Ruffes; & c'eſt ce qui empêche que, dans tous les cas, on puiſſe beaucoup les approcher.

LA frontière de Ruffie a beaucoup ſouffert de ces brigands depuis quelques années, & principalement depuis 1728. Toute la ſteppe de Barabintzk, les villages au-deſſus de la ville de Tara ſur l'Irtiſch, les villages ſur l'Oſch, l'Ajew, Wagai, Jamurtha, & toutes les ſlobodes des diſtricts ſupérieurs du Tobol ont été cruellement ravagés par leurs incuſions. Si l'on faiſoit le dénombrement des hommes & des beſtiaux qu'ils ont maſſacrés ou enlevés, on ſeroit ſûrement étonné de le trouver ſi conſidérable. C'eſt en vain qu'on croit ſe mettre à couvert de ces bandits en faiſant des traités avec eux: comme ils ne ſont pas tous ſubordonnés au même chef, ſi l'on porte des plaintes à ceux qui ſont en paix avec le gouvernement Ruffe, ils répondent que ce ne ſont point des gens de leur horde qui ont commis des hoſtilités, mais d'autres nations qui ne dépendent pas d'eux, & il faut ſe contenter de cette excuſe. En effet, il eſt très-difficile de ſavoir de quelle horde eſt une troupe de brigands qu'on voit une fois par haſard ou à l'improvviſte, & ſous quelle dénomination elle eſt connue. Il n'y a guere plus d'eſpérance de les

réduire

réduire p
ne prenn
danger co

LE m
des exem
cela, on
traîneron
qu'ils em
embrasser
courage.

JAMA
cantons ſi
par des :

AU ra
le chef de
pris que
ils avoien

LE 28
après avo
de lacs,
moins qu
fort bas &
fiſtent qu
par les in
peu, & m
enſuite à
trional d'u

LA pr
Czar Alex
domine t
conſtruite
rieures, a
de ſix can
tous les b
des magaf
logemens
deux cens
prêtres, c
raculeux
colonel ne
été exilé
jouifſoit p
exil; mai

(r) Tart
mination.

XXIV

réduire par des traités, à moins qu'on n'en fasse avec tous les chefs & qu'on ne prenne des otages; mais alors tant de voleurs rassemblés exposeroient à un danger continuel & plus grand que celui qu'on voudroit prévenir.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

Le moyen le plus sûr seroit de leur inspirer la terreur des supplices par des exemples sévères sur ceux de ces bandits qu'on pourroit attraper: sans cela, on verra toujours les désordres se multiplier, & quelque jour ils entraîneront les suites les plus funestes; car dans le nombre des hommes qu'ils emmènent, il s'en trouve toujours quelques-uns qui sont disposés à embrasser une vie qui promet de l'aïssance en proportion de la force & du courage.

JAMAIS on n'avoit entendu parler des ravages de la Casatschia dans des cantons si éloignés; il y a donc bien de l'apparence qu'ils y ont été amenés par des fugitifs.

Au rapport de ceux qui ont été ramenés après l'expédition de Sarai-Bor, le chef des brigands étoit un *Jesachnoi* (r) Tartare. On a pareillement appris que des Tartares Barabinskoi s'étoient réfugiés parmi eux, & que même ils avoient des guides Russes.

Le 28 Août, M. Gmelin arriva sur les bords de la rivière de Tobol, après avoir traversé ou vu un grand nombre d'autres rivières, de ruisseaux & de lacs, sur lesquels il donne, à son ordinaire, des détails qui ne sont rien moins qu'amusans. Il remarque que le terrain des deux côtés du Tobol est fort bas & marécageux, & qu'il s'y forme quantité de lacs, dont les uns subsistent quelque tems, les autres disparaissent bientôt. Ces derniers formés par les inondations qui arrivent chaque année au printemps, se séchent peu à peu, & mériteroient bien plutôt le nom de mares ou de fondrières. Il passe ensuite à la description de *Jalutorouskoi-ostrog*, situé sur le rivage septentrional d'un bras du Tobol, & sur un lac qu'il ne nomme pas.

La première fondation de cet ostrog se fit en 1659, sous le règne du Czar Alexei Michailowitsch, & l'on choisit exprès cet endroit, parce qu'il domine tout le terrain qui l'environne. Cette forteresse n'est pas mieux construite que les autres; des poutres couchées forment les défenses extérieures, avec des fossés, des chevaux de frise & des tours de bois, munies de six canons de fer d'une livre & demie & de trois livres de balles. Il y a tous les bâtimens nécessaires dans l'intérieur d'un fort, tels que des casernes, des magasins à sel, à bled, un arsenal, une église, une chancellerie & des logemens pour le commandant & les officiers. Hors de cet ostrog, sont deux cens quinze habitations, dans lesquelles sont comprises les maisons des prêtres, des officiers de la chancellerie & une église dédiée à *Sergel*, le miraculeux Radunien. L'upravitel ou commandant de cet ostrog, étoit un colonel nommé d'Origny, que M. Gmelin avoit connu à Tomsk, où il avoit été exilé pour avoir manqué à ses supérieurs. Quoiqu'il commandât, il ne jouissoit pas de toute sa liberté, c'est-à-dire, qu'il n'étoit pas relevé de son exil; mais des considérations particulières lui avoient fait accorder le com-

(r) Tartare qui a payé tribut à la couronne de Russie, & qui s'est soustrait de sa domination.

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1741.

mandement de Jalutorouskoi-ostrog. Notre Professeur se loue beaucoup de ses polltesses & de son zele à entrer dans toutes ses vues.

CETTE heureuse rencontre, jointe à la nouvelle qu'il reçut que M. Muller étoit parfaitement rétabli & qu'il alloit visiter la province d'Isfer, le déterminà à séjourner un mois à Jalutorouskoi. Il rapporte qu'il fut témoin des travaux qui se faisoient alors pour le bien de la slobode. Leur objet étoit de ramener les eaux du Tobol dans le lit principal ou méridional qui passoit le long des habitations, & qui s'étoit desséché depuis le printems précédent, au point qu'il falloit aller à plusieurs werstes chercher de l'eau potable. Quatre cents hommes furent employés pendant quinze jours à construire une double digue, dans le lit septentrional, à l'endroit où le Tobol se divise en deux bras. On creusa l'ouverture du lit méridional, & en fermant entièrement la digue du lit opposé, on parvint à faire refluer toutes les eaux du Tobol dans le premier lit; mais l'ouvrage ne fut pas de longue durée. La violence des eaux ayant emporté quelques pilotis, la digue se rompit, & les choses revinrent au même état où elles étoient avant les travaux. On les recommença peu de tems après, & l'on réussit beaucoup mieux.

LE 19, M. Muller étant venu joindre M. Gmelin, celui-ci donne le détail des observations météorologiques qu'ils firent ensemble, & fait entr'autres le détail d'une aurore boréale qu'il représente de cette maniere.

LE 20, vers les 11 heures du soir, on vit au Nord-Ouest plusieurs colonnes de feu; à minuit la rougeur disparut & elles resterent pâles. Au même instant, l'endroit du ciel, qui étoit fort au-dessous de ces colonnes, noir, s'éclaircit. Pendant que l'aurore boréale étoit dans l'état le plus brillant, le ciel se couvrit tout-à-coup de nuages sombres du Sud à l'Ouest, & immédiatement après il s'éleva un fort vent d'Ouest, qui nettoya tout-à-fait le ciel. A mesure que le ciel s'éclaircissoit, l'aurore boréale devenoit plus pâle; cependant il resta jusqu'au crépuscule du matin quelques colonnes, mais dont la lumiere étoit foible.

LES environs de Jalutorouskoi-ostrog sont fort agréables: ils consistent en de belles plaines, très-bien exposées au soleil, dont quelques-unes sont couvertes de bois de houleaux & de sapins. Le terrain qui s'étend environ vingt werstes en montant le Tobol, est en pâturage, à cause des inondations qui ne permettent pas de le labourer, & on y nourrit un très-grand nombre de chevaux. A l'Ouest & au Nord de la slobode, sont des terres labourables d'un bon rapport. Les habitans de ce canton sont en général fort riches en chevaux; mais il n'y a guere d'année qu'il n'en périsse un grand nombre par des maladies semblables à celle qui regne sur l'Irtisch. Ils nourrissent aussi beaucoup de bêtes à cornes & de moutons. Les derniers sont communément sujets à une maladie qui revient tous les ans, & qui enleve tout-à-coup un troupeau entier; on prétend que cette maladie est extrêmement contagieuse, & qu'en moins d'une demi-heure les testicules & immédiatement après la tête, s'étant enflés, le mouton tombe mort.

LE district de Jalutorouskoi-ostrog dépend, comme celui d'Ischim, de la chancellerie de Tobolsk, & de cet ostrog dépendent onze slobodes, qui ont toutes sous elles un bon nombre de villages. Tous les commissaires des slo-

bodes so-
coup sou-
depuis q-
d'hui ne
peu d'enc-
Dans la
seule nuit

CETT
lage dépe-
ture suiv-
à la pou-
leur route
répandue
tré plusie-
cun leur
besoin de
sacs. Le
des provi-
eut peur.
phe avec
avoir ver-

LE 27
versé des
Monastirs
lin observ-
nom simp-
apparemm-
grands me-
ceroient
la crainte
riverent e-
près du la-

CET O
ma la pro-
me les aut-
dépendent
ostrog. M-
en deux v-
quatre en-
relles, q-
Ces partie-
distinguer
hermaphre-
mes, & il-
gés plutô-
Sénat de

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

bodes sont subordonnés au commandant. Ce district a anciennement beaucoup souffert des invasions de la Casatchia-Horda & des Baschkires; mais depuis quelques années il est plus tranquille, & toutes les invasions d'aujourd'hui ne consistent ordinairement qu'en quelques vols. Il est vrai qu'il y a peu d'endroits en Sibérie, suivant M. Gmelin, où ils soient plus communs. Dans la première semaine qu'il demeura dans l'ostrog, il ne se passa pas une seule nuit qu'il n'y eût quelqu'un de volé.

CETTE même année, des voleurs avoient enlevé dix chevaux dans un village dépendant de la *Syszakaja-sloboda*, & c'est ce qui donna lieu à l'aventure suivante. Un lieutenant qui étoit en garnison dans les environs, se mit à la poursuite de ces voleurs à la tête de cent cinquante hommes, & suivit leur route jusqu'à un endroit où il y avoit une grande quantité de houblon répandue par terre. Les brigands qui emmenaient les chevaux, ayant rencontré plusieurs payfans sortis pour ramasser ce houblon, qui en rapportoient chacun leur charge, les avoient attaqués & faits esclaves; comme ils avoient besoin de sacs, ils avoient jetté le houblon de côté & d'autre & emporté les sacs. Le lieutenant qui rencontra tous ces tas de houblon, crut que c'étoit des provisions pour les voleurs qu'il jugea être en grand nombre & dont il eut peur. Il fit ramasser ce houblon par ses soldats, & revint au fort en triomphe avec ce butin; heureux que son expédition eût eu tant de succès sans avoir versé une seule goutte de sang.

LE 27, M. Gmelin se mit en route avec M. Muller. Après avoir traversé des bois de bouleaux & de sapins, ils allèrent visiter *Archangelskaja Monastirsckaja Saimka*, dont dépendent quatre-vingts habitations. M. Gmelin observe à ce sujet, que les modestes habitans de ce couvent donnent le nom simple de *Saimka* à ce grand nombre de maisons qui leur appartiennent, apparemment par des vues d'une humilité aussi adroite qu'intéressée; car les grands mots de *Sielo*, de *Pogost* & de *Slobode* seroient trop relevés; ils annoncroient de grands biens, & c'est précisément ce qu'ils veulent cacher, dans la crainte que le gouvernement ne trouvât bon de partager avec eux. Ils arrivèrent ensuite à *Isezkoi-Ostrog*, situé sur la rive septentrionale de l'Isér, près du lac *Lebjaschje*, qui veut dire *des lignes*.

CET ostrog appartenoit autrefois à Tobolsk; mais en 1737, lorsqu'on forma la province d'Isér, il y fut compris & en devint une annexe. Il a, comme les autres ostrogs de ces cantons, un commandant ou *uprawitel*, de qui dépendent les commissaires de quelques slobodes qui appartiennent à cet ostrog. Nos voyageurs ayant appris qu'il se trouvoit quatre hermaphrodites en deux villages peu éloignés de l'ostrog, ils se les firent apporter. C'étoient quatre enfans. Il y avoit une si grande ressemblance dans leurs parties naturelles, qu'on pouvoit croire que c'étoit une espèce d'hommes particulière. Ces parties étoient si peu distinctes, qu'à la simple inspection on ne pouvoit distinguer à quel sexe elles appartenoient. Le prêtre du lieu avoit placé ces hermaphrodites dans la classe des mâles & leur avoit donné des noms d'hommes, & il paroît qu'il ne s'étoit pas trompé, quoique M. Gmelin les eût jugés plutôt femelles. A la prière des Académiciens & sur leur rapport, le Sénat de Petersbourg y fit apporter ces hermaphrodites en 1743, & MM.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

Wietbrecht & Wilde, médecins, les déclarerent mâles; ce qui a été justifié par l'événement & par les observations exactes de M. Kaaw Boerhaave, anatomiste de l'Académie des Sciences (s).

L'OSTROG d'Ilezkoi a, par sa situation & la fertilité de ses environs, les mêmes avantages que Jalutorouskoi & même il en a d'autres qui manquent à ce dernier, en ce que les vols y sont très-rares & que les ames pieuses ont de quoi exercer leur dévotion & leur charité dans le couvent de *Raphailouskoi*, qui n'est éloigné du fort que de cinq werstes.

LE 11 Octobre, les Professeurs virent célébrer à *Tjumen*, où ils étoient arrivés le 4, la victoire que les Russes venoient de remporter sur les Suédois, près de *Wilmanstrand*. Il y eut des prieres solelnnelles & des salves d'artillerie.

LA ville de *Tjumen* est située dans une plaine agréable, sur le rivage méridional de la riviere de *Tura*, dans laquelle tombe le ruisseau de *Tiumenka*, après avoir traversé la ville.

Description
de *Tjumen*.

ON passe ce ruisseau sur un pont qui a quatre-vingt-trois brasses de longueur & cinq de largeur. Au bas de ce pont, est une forteresse entourée de palissades, autrefois quarrée, & aujourd'hui d'une forme irréguliere, parce que du côté de la *Tura* les eaux en ont emporté différentes parties, & qu'on a été obligé de construire de plus en plus dans les terres. L'étendue de la forteresse, le long de la riviere de *Tura*, est de quatre-vingts brasses, & le long du *Tiumenka* de soixante-treize. Sa longueur près du pont a quinze brasses, & soixante-quatre du côté opposé entre la *Tura* & le *Tiumenka*. Sur ses flancs du côté de la riviere, sont deux portes avec deux tours, dont l'une est appellée *Jegorieuskaja*, & l'autre *Spaskaja-Baschnia*. Entre *Spaskaja-Baschnia* & la *Tura*, est une église de pierre dédiée à l'Annonciation de la Vierge Marie, dont les murs servent à la forteresse. En-dedans du fort & à côté de cette église, on en voit une autre de bois presque ruinée, qui est dédiée à la Naissance de la Vierge Marie. La forteresse comprend encore l'hôtel du *Waywode*, la chancellerie, l'arsenal & deux magasins de sel. Vers le côté inférieur de la *Tura*, sont six églises de bois, un couvent de religieuses avec leur église, un marché environné de quelques boutiques, un hôtel-de-ville, un bureau de péages, & cinq cens maisons d'habitans. Tous ces bâtimens occupent en longueur un espace de six-cents treize toises. Au Midi de la ville, est un autre ostrog, qui s'étend depuis la *Tura* jusqu'au *Tiumenka*, & qui est défendu par des remparts, des fossés, des pieux & des chevaux de frise. Au-dessus du *Tiumenka*, sur le même rivage méridional, est *Jamskaja-Sloboda*, lieu composé de deux cents quarante-sept habitations, qui sont occupées, non par de simples voituriers, mais par des gens de tout état; on y voit un couvent de moines entouré d'un mur & qui n'en fait pas le moindre ornement. Il y a de plus trois églises bâties de pierre, & plusieurs couvens, les uns de pierre, les autres de bois. Au rivage septentrional de la *Tura*, vis-à-vis de *Tjumen*, est un autre fauxbourg, habité en partie par des Russes, en partie par des Tartares Mahométans & par des Buchares. Les

(s) Voyez le Tome I des *Nov. Comment. Academ. Petropolitanae*.

premier
les Buch
culte.
des Inor
fortifica
autres re
un fait
environs

[LE
vers les
de la riv
rent obli
cha de n
min bien
Juri, (

LE 10
après av
cident à
possible
bien bâti
Professeu

LE 17
rent couc
trois wer
derniere
à 12 wer
cun des
Flottant
& arriver
les payfan
aperçu
pourroien
tour de b
la riviere
trouvoit
stacle sur
avoir essu
26, vers
dre en bo
longtems

QUOI
cessaires,
cependan
gnons de
ler deman
Lieutenant

premier occupent cent quinze maisons, & ils ont une église; les Tartares & les Buchares n'en occupent que vingt-sept, & ont une metched pour leur culte. Le terrain où est ce fauxbourg étant fort bas, il est souvent sujet à des inondations. On voit encore sur le Tiumenka des restes d'une ancienne fortification Tartare, avec des remparts & des fossés, semblables à tous les autres restes d'antiquité de ce genre répandus en Sibérie. D'ailleurs, c'est un fait incontestable & prouvé par tous les historiens du pays, que dans les environs de Tjumen il y avoit anciennement une ville Tartare.

[LE 15, tout ayant été préparé pour le départ, les Professeurs quitterent, vers les trois heures du soir, la ville de Tjumen & trouvant que les bords de la riviere, où on la passe ordinairement, étoient remplis de glace, ils furent obligés de la traverser près du couvent de religieux; ce qui les rapprocha de nouveau de la ville. Ils continuerent ensuite leur voyage par un chemin bien uni & arriverent vers les dix heures du soir aux *Kofchkarinskia-Jurii*, sur le bord oriental d'un lac, & y passerent la nuit.

LE 16, nos voyageurs se mirent en route quelques heures avant le jour; après avoir traversé plusieurs bois de sapins & de bouleaux, il survint un accident à une de leurs voitures, ce qui les obligea de faire toute la diligence possible pour arriver à *Pokrovskaja-Slobode*; mais, quoique cet endroit fût bien bâti & contiât 120 maisons, il fourmilloit de punaises, ce qui força les Professeurs de passer la nuit dans leurs voitures.

LE 17 ils essuyèrent pendant toute la journée un froid rigoureux, & allerent coucher à *Iskinskaja*, endroit situé sur le ruisseau nommé *Iska*, qui, trois werstes plus loin se jette dans le Tobol. La glace avoit pris cette dernière riviere le même jour, & comme les Professeurs la devoient traverser à 12 werstes plus haut, ils se trouverent bien embarrassés, d'autant plus qu'aucun des habitans du village ne savoit si le passage y étoit praticable ou non. Flottant entre l'espoir & la crainte, ils partirent donc le 18 peu après minuit & arriverent vers les six heures du matin sur les bords du Tobol. Dès que les payfans d'*Nowlewa*, village situé sur la rive opposée de la riviere, eurent aperçu nos voyageurs, ils vinrent avec des cordes & les assurerent qu'ils pourroient sans crainte traverser à pied la riviere prise de glace, tandis qu'à tour de bras & avec des cordes on ameneroit leurs voitures de l'autre côté de la riviere: cette dernière précaution fut même inutile, vu que la glace se trouvoit assez épaisse pour que les chevaux amenassent les voitures. Cet obstacle surmonté nos Professeurs pousserent leur voyage avec vigueur, & après avoir essuyé encore quelques accidens peu importans, ils arriverent enfin le 26, vers les 9 heures du matin, à Tobolsk, & goûterent le plaisir d'y joindre en bonne fanté ceux de leur compagnie qu'ils avoient fait partir d'*Ischim* longtems avant eux.

QUOIQUE MM. Gmelin & Muller eussent pris toutes les précautions nécessaires, afin de trouver à leur arrivée des demeures convenables, il n'y avoit cependant rien de fait, & le premier passa la nuit chez un de leurs compagnons de voyage. Le lendemain de grand matin il monta à cheval pour aller demander lui-même un logement, mais il fut retenu par l'arrivée d'un Lieutenant-colonel de la garnison, accompagné de plusieurs commis de la

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

Départ de
Tjumen.

Arrivée à
Tobolsk.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1741.

douane, venus pour visiter son bagage. Ce qui fut fait dans un instant, vu que les Professeurs avoient envoyé depuis longtems d'Itschim à Tobolsk la plus grande partie de leurs équipages, qui se trouvoient déposés à la douane. M. le Professeur Muller subit le même traitement, pour se conformer à un nouveau règlement fort sévère, apparemment promulgué à l'occasion de l'Expédition du Kamtschatka, afin d'empêcher les fraudes qui pourroient, à cette occasion, avoir lieu, & dont nos Professeurs avoient la conscience bien nette.

LE 27 du même mois, on assigna enfin un logement aussi clair que commode à M. Gmelin, & après avoir surmonté beaucoup de nouvelles difficultés il obtint la permission d'y faire transporter ses effets déposés à la douane: ce qui le mit à même de pouvoir s'habiller décentement, de rendre les visites d'usage & de commencer ses travaux. Cependant, les mêmes embarras qu'il avoit essuyés pendant son premier voyage, subsistoient encore; ils étoient même augmentés par le soin qu'exigeoit la santé de la famille de M. Iwan Affanesowitch Schipow, Général-Major & Statthalter de Tobolsk, qui combla les Académiciens de politesses; sans même compter le nombre de visites que dans une ville aussi peuplée il falloit recevoir & rendre. Quoi qu'il en soit, notre Professeur travailla tant qu'il pût & employa ses momens de relâche, enlevés aux travaux & aux devoirs de la société, à converser avec les Tartares, dont il tira toujours des éclaircissements sur des matieres obscures & peu connues.

LE 18 Décembre fut un jour de réjouissance à Tobolsk. Le canon de la citadelle se fit entendre à la pointe du jour, toutes les cloches sonnerent, & le Statthalter fit inviter la compagnie Académique de venir à l'église & d'assister ensuite à un repas. Les Professeurs en apprirent bientôt la cause: un courier arrivé au milieu de la nuit précédente, avoit apporté la nouvelle que l'Impératrice actuellement régnante étoit montée sur le trône & que tous les habitans de Tobolsk devoient prêter serment à leur nouvelle Souveraine. Le peuple, incapable de seindre, en fut transporté de joie, il en donna même les marques les plus éclatantes pendant quelques jours, & cette allégresse fut encore augmentée par l'arrivée du nouveau métropolitain de Tobolsk, nommé Arsenius. Après le service divin & la prestation du serment, le canon de la citadelle se fit entendre à trois différentes reprises, tandis que la garnison bien exercée par ordre du Statthalter, fit sur le rempart un feu roulant. Quant au repas donné par ce Seigneur, il étoit bien ordonné, même somptueux, & l'on présenta du vin à plusieurs personnes de la compagnie.

QUOIQUE les Académiciens souhaitassent ardemment de quitter au plutôt la ville de Tobolsk, cependant leurs occupations s'augmentoient à proportion de nouvelles connoissances qu'ils y firent. Ceux qui travailloient sous eux, se trouvoient aussi dans le même cas. Mais, afin de faire hâter les travaux, les Professeurs avoient laissé le dessinateur Decker à Tjumen; ils y renvoyerent encore pendant le courant de ce mois son confrere Lursenius, afin que profitant du calme de la solitude l'un & l'autre pussent terminer leurs dessins. Tous les travaux des Académiciens, faits à Tobolsk, se ré-

duisirent
Tjumen
d'une a
de nouv
caisses e
s'y oppo
apposant
beaucoup
année de
suite; f
Ce poin
leurs ge
Nou
monies c
de cette
de Tobo
avoir tro
vie qui
cident, t
nies d'usa
abstenir,
déconcer
ambassade
dix heure
tiques & l
tion de l
mées tsh
Selon le
des étoffe
étoit enc
lée chemi
ouverture
les deux t
réciter de
siste en e
dirent à N
être empl
deux piec
donna la
au moyen
langue Ta
mais pour
fortes de
funr, mai
qu'on lave
est toujou

dûsirent donc à l'expédition d'un soldat, qui partit le 2 Janvier 1742 pour Tjumen, chargé d'une collection de plantes & de minéraux, accompagnée d'une ample description. Cet envoi destiné pour Petersbourg, occasionna de nouvelles difficultés, vu que les commis de la douane voulant visiter les caisses emballées avec soin & adressées au Sénat *Dirigeans*, les Professeurs s'y opposerent avec vigueur; mais la chancellerie termina le différend, en apposant son sceau sur toutes les caisses. Une autre chose qui tint encore beaucoup en suspens les Académiciens, fut l'attente de recevoir d'avance une année de leurs appointemens, ainsi que des gages revenans aux gens de leur suite; faveur dont ils avoient toujours joui depuis leur départ de la capitale. Ce point fut enfin arrangé au gré de leurs desirs, & le 8 Janvier eux & leurs gens toucherent la somme en question.

Nous allons varier la scene & communiquer au lecteur un détail des cérémonies qu'observent les Buchares à l'enterrement de leurs morts: un homme de cette nation, à la suite d'une ambassade Calmouque qui traversoit la ville de Tobolsk pour se rendre à Petersbourg, mourut subitement, soit pour avoir trop bu des liqueurs fortes, soit en s'empoisonnant afin de terminer une vie qui lui étoit à charge. M. le Professeur Muller, ayant appris cet accident, se rendit à la maison du mort pour être témoin oculaire des cérémonies d'usage en cette occasion; mais à son arrivée on le pria de vouloir s'en abstenir, parce que quantité de femmes occupées à pleurer le mort, seroient déconcertées à sa vue, & que d'ailleurs il falloit en demander la permission aux ambassadeurs Calmoucs: notre Professeur changea donc d'avis & passa vers les dix heures du matin à la mosquée Tartare, où l'achun, les autres ecclésiastiques & beaucoup de Buchares l'attendoient pour lui faire voir la bénédiction de l'habillement mortuaire, consistant en deux pieces de toile, nommées *tschaldar*, dont celle de dessous étoit blanche; & celle de dessus jaune. Selon le rit Mahométan tous les corps morts doivent être enveloppés dans des étoffes fabriquées par des gens de la même croyance. La piece intérieure étoit encore jointe à une autre, plus petite & aussi de couleur blanche, appelée chemisette. Cette dernière piece, sans couture, avoit dans le milieu une ouverture faite à dessin, pour y faire passer la tête du défunt, tandis que les deux bandes de la toile tombent le long du cadavre. On commença par réciter des prières & arroser ces différentes pieces d'eau camphrée, qui consiste en eau commune, où l'on a fait dissoudre du camphre. Les Tartares dirent à M. Muller que des épiceries, des herbes odoriférantes pouvoient aussi être employées à cet usage. Toutes les cérémonies étant achevées, on plia les deux pieces de toile en guise de sac, liées par les deux extrémités, ce qui leur donna la figure d'un porte-manteau. Le tout fut surmonté vers le milieu, au moyen d'épingles, d'une demi-feuille de papier avec une inscription en langue Tartare: quelquefois les caracteres sont tracés sur le *tschaldar* jaune, mais pour plus grande commodité les prêtres sont toujours pourvus de ces fortes de papiers. Le drap mortuaire fut ensuite porté à la demeure du défunt, mais presque tous les assistans restèrent dans la mosquée. L'usage veut qu'on lave le cadavre avant de le placer dans cette espece de sac; & l'ablution est toujours faite par des personnes du sexe de celle qui est décédée: cepen-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

Enterrement
d'un Buchare.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

EN dant les femmes pleurent tous les morts sans exception; c'est la seule tache qu'on leur impose, car jamais elles n'assistent au convoi funebre. Peu après le cadavre fut apporté, la tête en avant, à la porte de la mosquée, & jamais dans l'intérieur, qui en seroit regardé comme souillé. Le corps étoit couché dans une biere faite de méchantes planches non rabotées, liées ensemble d'écorces d'arbre: un tapis servoit de couverture. L'achun, les autres prêtres & le reste des assistans réciterent une courte priere pour le défunt; à l'issue de laquelle la biere fut placée sur un traîneau, destiné à la transporter au lieu de la sépulture. On prévint notre Professeur que ce transport se feroit avec beaucoup de lenteur, que d'ailleurs la fosse devoit encore être creusée; ce qui lui donneroit le tems nécessaire de prendre son repas avant l'inhumation. M. Muller, après avoir diné, monta à cheval, & accompagné de plusieurs Buchares de Tobolsk, se rendit à l'endroit indiqué, près d'un village nommé *Savstronie Jur-ti*, à cinq werstes de la ville. Ils vinrent encore de beaucoup trop tôt, car, quoique près de 20 Tartares eussent travaillé sans relâche, la fosse n'étoit pas encore creusée. Il est bon d'observer que cette nation n'a point de fossoyeurs payés pour cela; mais que les assistans font ce travail *gratis* & le regardent comme une œuvre méritoire. Enfin, après beaucoup de délais, causés par la rigueur de la saison & le manque de bons outils, la fosse fut achevée: elle formoit, ainsi que les nôtres, un carré oblong, dont la longueur s'étendoit du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire vers la Mecque; direction que les Mahométans donnent aussi à toutes leurs mosquées. Quant à la profondeur des fosses, elles doivent être assez pour qu'une personne d'âge mûr puisse y rester assise; nous en verrons la raison dans la suite de ce récit. Dans cet intervalle de tems, le corps mort placé sur le traîneau, étoit resté éloigné de la fosse d'une vingtaine de pas. Avant de déposer le défunt au tombeau, tous les assistans ramassèrent chacun une motte de la terre tirée de la fosse, prononcèrent une courte priere & passèrent de tems en tems leur haleine par dessus. Un homme rassembla dans un pan de sa robe toutes ces mottes de terre, destinées, selon eux, à purifier l'ame du trépassé, & alla les déposer à l'endroit de la fosse qui devoit toucher les pieds du mort, lequel, dans cet intervalle avoit été enlevé de dessus le traîneau par six hommes, qui l'apportèrent sur leurs épaules vers la fosse & le déposèrent sur le bord à main droite; le tapis fut enlevé, les liens des planches coupés, & deux hommes soulevant le cadavre par les deux extrémités de la toile liées, le descendirent dans la fosse, où il fut reçu & mis à terre par deux autres, qui délièrent ensuite tous les rubans du drap mortuaire, & découvrirent le visage du défunt. Le mulla, remplaçant l'achun retenu en ville par ses infirmités, enfonça dans la fosse, à la droite du cadavre & vis à vis son visage qu'on tournoit à dessein de ce côté-là, un petit bâton fendu par le haut, contenant un morceau de papier, du format in 8°. écrit en entier. C'étoit, dirent les Tartares, un passeport, ou plutôt une priere, que le défunt étoit obligé de réciter sans relâche, jusqu'à ce qu'il fût réveillé pour subir son jugement. On apporta ensuite des branches d'arbres, adaptées à la longueur de la fosse, & on les serra exactement les unes contre les autres, afin d'en cacher l'entrée; les planches de la biere servirent à les couvrir, & sur celles-ci on étendit encore une

une qu
laquelle
d'âne.
cée sur
à trois
& puis
basse par
Muller
différent
vide: c
pour rec
le mort,
suite som
tant de l
vant; a
possible.
défigurés
de tems
soit terre
L A c
bolsk, &
peu de j
avec lui
& des p
Mars. I
rent son
menskoje
y fabriq
nouveau
dépendan
un bailli
fort pénit
CET
sur la ri
côté de l
couchées
nies de p
long de l
Cet ostro
premiere
d'une ho
l'ostrog.
Weiding
gué à To
nissement
nu une s
XXIV

une quantité de foie : le tout fut recouvert de la terre excavée de la fosse, à laquelle on donna la figure d'une monticule oblongue qui se terminoit en dos d'âne. La terre dispersée çà & là fut encore soigneusement ramassée & placée sur l'éminence. Ensuite un homme, un arrosoir à la main, répandit à trois différentes reprises de l'eau fraîche, à droit & à gauche du tombeau, & puis en losange du pied à la tête. Une courte prière prononcée à voix basse par les assistans, assis par terre, termina cette cérémonie lugubre. M. Muller ne pouvoit découvrir la signification de cet arrosement répété à trois différentes reprises, mais bien celle pourquoi l'intérieur de la fosse doit rester vuide : c'est qu'à peine les conducteurs & amis du défunt ont fait 40 pas pour retourner chez eux, deux anges descendent dans le tombeau, réveillent le mort, l'examinent sur sa croyance, sa vie, sa conduite & prononcent ensuite son jugement. Les Buchares racontent qu'un Tartare de Casan, doutant de la vérité de cette tradition, avoit prié ses amis de l'enterrer tout vivant, afin qu'il pût vérifier le fait, mais de le retirer de la fosse le plutôt possible. Cela ayant été exécuté, on trouva le Tartare mort, même fort défiguré : d'où les autres conclurent qu'à coup sûr dans ce court intervalle de tems les anges étoient venus remplir leur fonction, & que cet esprit-fort, soit terreux, soit juste jugement de Dieu, étoit mort subitement.

LA compagnie Académique quitta le matin 18 Février la ville de Tobolsk, & arriva le 21 du même mois à Tjumen, où les Professeurs restèrent peu de jours ensemble, car dès le 25 M. Muller partit pour *Pylim* & prit avec lui le Sieur Lursenius, pour avoir quelqu'un en état de lever des plans & des perspectives. Quant à M. Gmelin, il séjourna à Tjumen jusqu'au 4 Mars. Le grand froid & la quantité de neige tombée depuis peu accélérèrent son voyage ; dès les 10 heures du matin du même jour il atteignit *Kamenskoje Selo*, endroit renommé pour le savon & les tapis de table que l'on y fabrique. Après avoir dîné dans ce village, notre voyageur se mit de nouveau en route & alla coucher à *Ust-Nizinskaja-sloboda*, grand village dépendant de l'archevêque, situé sur le bord méridional de la Tara, où réside un bailli établi par le métropolitain. De là M. Gmelin, après une journée fort pénible, parvint le lendemain à 10 heures du soir à *Krasnaja-sloboda*.

CET endroit, nommé dans plusieurs écrits *Krasnostobozkoi-ostrog*, placé sur la rive orientale de la Niza, est éloigné de 84 werstes de Tjumen. Du côté de la terre cet ostrog, à la manière ordinaire, est construit de poutres couchées les unes sur les autres, & les trois autres faces sont simplement garnies de palissades. Sa longueur, du côté de la terre, est de 74 brasses, & le long de la rivière de 76 : quant à sa largeur, elle l'est de 53 & 57 brasses. Cet ostrog a trois portes, sur deux desquelles sont bâties des tours, dont la première sert en même tems de clocher à l'église de l'ostrog, & est ornée d'une horloge sonnante & d'un cadran. Le commandant est logé hors de l'ostrog. A l'arrivée de M. Gmelin c'étoit un Colonel Allemand, nommé Weiding, ci-devant Adjudant-Général du Feld-Maréchal Dolgorucki, relégué à Tobolsk. Cependant, par une grâce spéciale de l'Impératrice, ce bannissement, loin d'être désagréable à M. Weiding, élevé à ce poste est devenu une source d'agrémens pour lui & il préféreroit ce séjour à celui de Peters-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

bourg, où il lui étoit permis de retourner. M. Gmelin en fait un grand éloge. Ce dernier s'arrêta peu dans cet endroit, il en partit après minuit, & après avoir traversé une contrée aride, il arriva avant cinq heures du matin à *Turinskaja-sloboda*. Cette slobode, construite sur le bord oriental de la Tura, est défendue par un petit ostrog carré, avec des palissades & une enceinte de 120 brasses, contenant deux églises & neuf magasins. La maison de l'uprawitel, celle où l'on rend la justice, ainsi que 120 autres habitations, sont, comme à l'ordinaire, situées au dehors de l'ostrog. Le commandant d'alors étoit Suédois de naissance, ci-devant aumônier d'un régiment de l'armée commandée par Charles XII, envoyé, après la bataille de Pultawa, avec plusieurs de ses compatriotes en Sibérie, où il jugea à propos d'embrasser la religion Grecque. Mais sa manière de vivre, dit M. Gmelin, donnoit assez à connoître, qu'il ne vouloit pas faire briller davantage sa lumière parmi les Payens que parmi les Chrétiens. Notre Professeur quitta cet endroit au plus vite & arriva le long d'une route assez fréquentée dans la ville de *Turinsk*, où il eut le plaisir d'embrasser son collègue, qui, venant de Pelym, l'y avoit dévancé de quelques jours.

Description
de la ville
de *Turinsk*.

La ville de *Turinsk* emprunte son nom de la rivière de Tura, sur le bord de laquelle elle est construite; cependant elle est aussi connue sous le nom de *Jepantschin*, puisque, lorsqu'elle fut conquise, un petit Prince Tartare, appelé *Jepantscha*, y avoit demeuré. Au dessus de la ville, la rivière de Tura, qui ordinairement coule de l'Orient à l'Occident, fait dans son cours une forte de courbure vers le Nord; ce qui lui donne pas loin de la ville une direction totalement opposée, c'est-à-dire de l'Occident vers l'Orient: cependant dès qu'elle est vis à vis de la ville, elle tourne au Sud & reprend bientôt son cours ordinaire. Dans l'endroit où la rivière fait cette courbure, & un peu plus loin, son bord est de 3 à 4 brasses élevé au dessus du niveau de l'eau, & comme ce n'est pas de même à l'endroit où se trouve la courbure, ce n'est que la seule ville basse qui est baignée de ses eaux, tandis que la ville supérieure, renfermant quelques profondeurs, a deux enfoncemens étroits & oblongs, par où les eaux se joignent à son extrémité, là où s'y décharge aussi un ruisseau qui porte le nom de *Jalynka*. Après de fortes pluies ou des fontes de neige, ces deux enfoncemens déchargent leurs eaux dans la Tura; tandis qu'en été le ruisseau qui baigne la ville, est presque entièrement à sec. Au printems, les bas-fonds susmentionnés sont rarement exempts d'eau, puisqu'alors la rivière est presque toujours assez enflée, pour inonder non-seulement ces vallons, mais encore une grande partie du terrain situé sur la rive opposée.

UNE langue de terre creuse, qui s'étend de la Thura vers l'intérieur des terres, sépare la ville en deux parties, dont la supérieure, sise sur le ruisseau nommé *Jalynka*, est la ville véritable; & l'inférieure, habitée en partie par des voituriers, porte le nom de slobode. Au printems, il coule dans ce creux un ruisseau formé de la fonte des neiges. Ce creux ne s'étend dans l'intérieur des terres qu'à une distance de 160 brasses de la mer: au bout de ce terme la terre s'élève subitement & forme une petite montagne, peu digne de ce nom, puisqu'une plaine très étendue y regne tout du long. En deçà du

creux, ce qui coule y habitati re de c A l'e struite & deux endroit tte forte C'est p été con 1704 r bâti d LE r ne mon suite du fit toute aise, de des habi rent auss établis d Japantsch rouleaux pont, tra Werchor de pour chevaux M. G sollicitée ce d'Isra tiennent Après av chancelle Lursenius partit en die, resta dès que Quant à situé sur tes les au descriptio endroit p de cette matovskoi sur le bo

creux, cette éminence forme une ligne parallèle avec le bord de la rivière; ce qui dans cet endroit resserre beaucoup le local, tandis que plus haut elle coule vers l'Occident & procure aux habitans un terrain plus vaste pour leurs habitations. Un pont, long de 26 brasses, jetté à 75 brasses de l'embouchure de ce creux, unit les deux villes.

A l'extrémité supérieure il se trouve une petite forteresse quarrée, construite en bois, palissadée, défendue de six tours, une dans chaque angle, & deux au milieu qui servent en même tems de portes. Comme dans cet endroit le terrain va en pente jusqu'au bord de la rivière, une partie de cette forteresse est si peu élevée, qu'à chaque crûe d'eau elle est submergée. C'est probablement la cause pourquoi dans son origine cette forteresse avoit été construite à 50 brasses plus haut; mais, après le grand incendie, qui en 1704 réduisit presque toute la ville en cendres, on a jugé à propos de la bâtir dans ce lieu pour en faciliter la construction.

Le nombre des maisons, tant de la ville que de la slobode des voituriers, ne monte en tout qu'à 339; ce qui, selon toutes les apparences, est une suite du grand incendie, arrivé en 1704, & de celui qui en 1740 détruisit toute la slobode; ce qui avoit forcé plusieurs personnes, auparavant à leur aise, de chercher ailleurs un asyle, & diminué considérablement le nombre des habitans. Une observation à faire, c'est que plusieurs particuliers demeurèrent aussi dans la slobode des voituriers & que quelques-uns de ceux-ci sont établis dans la ville. La slobode, ci-devant la résidence du Prince Tartare Japantscha, a une étendue de 360 brasses, & sa rue principale est pavée de rouleaux de bois. Une rue pareille, longue de 696 brasses, y compris le pont, traverse toute la ville & aboutit à deux portes, celles de Tjumen & de Werchoturje. Du côté de la terre, les bâtimens sont entourés d'un enclos de poutres, placées en forme de demi-lune, & au delà d'un fossé & de chevaux de frise, le tout remplissant un espace de deux werstes.

M. GMELIN, n'ayant pas encore reçu de Petersbourg la permission tant sollicitée d'y retourner, profita de la belle saison pour aller visiter la province d'Issetz, ainsi que toutes les mines & les fonderies, tant celles qui appartiennent à la couronne, que celles possédées par la famille de Demidow. Après avoir levé plusieurs difficultés formées, comme de coutume, par la chancellerie, notre Professeur, accompagné de M. Martini, du dessinateur Lursenius, d'un écrivain Russe, de deux tireurs & de son escorte ordinaire, partit enfin le 23 Mai; tandis que son collègue, rétabli d'une longue maladie, resta à Turinsk, accompagné du dessinateur Lursenius, dans l'intention, dès que ses travaux seroient terminés, de se rendre ensuite à Werchoturje. Quant à M. Gmelin il arriva, le 3 Juin, à *Bielakowskaja-sloboda*, endroit situé sur le bord oriental de la *Pojchma*, construit précisément comme toutes les autres prétendues forteresses de la Sibérie; ainsi, sans nous arrêter à sa description, nous accompagnerons le voyageur jusqu'à *Butkinskaja-sloboda*, endroit peu important, où notre Professeur entendit tonner, la première fois de cette année. Il quitta ce séjour le 4 Juin & parvint le lendemain à *Dal-matovskoi-Uspenskot-monastir*. Ce couvent est situé très avantageusement sur le bord occidental de l'*Isset* & fait l'ornement de toute la contrée. Pas

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

loin du couvent on trouve un bourg assez bien construit, qui en dépend. La plante la plus commune dans ces environs est une espece de petit cérisier (t), qui ne s'éleve jamais au dessus d'une aune, & dont le noyau du fruit est oblong.

M. GMELIN se mit de nouveau en route le 11, & parvint le lendemain à 7 heures du matin à *Bielojarskaja-Tetschinskaja-sloboda*, communément appellée tout court *Tetscha*.

CETTE slobode est construite sur le bord oriental de la riviere de *Tetscha*. En dedans il y a un petit ostrog de bois fort délabré. En dehors on voit une église, dédiée à l'assomption de la Vierge, ainsi qu'environ 70 maisons, le tout entouré de palissades, d'un fossé & de chevaux de frise. Depuis quelques années la chancellerie provinciale d'Issez y étoit établie, mais on croyoit qu'elle seroit transportée ailleurs dans peu. Dans les anciens tems cette slobode avoit eu beaucoup à souffrir des Baschkires, mais ces derniers se souviennent aussi d'y avoir été une fois vigoureusement repoussés. On les laissa approcher, au nombre de 8000, jusqu'aux palissades, derriere lesquelles se tenoient cachés les Cosaques Russes, & recevant les assaillans avec une décharge générale de leurs mousquets, plusieurs des Baschkires perdirent la vie, & les autres s'enfuirent à toutes jambes, sans vouloir tenter une seconde attaque.]

LA maladie dont il a été fait mention ci-dessus, s'étoit pareillement enracinée depuis trois à quatre ans dans quelques-unes des forteresses nouvellement bâties, pour se garantir des invasions des Baschkires. Je fus étonné, dit M. Gmelin, qu'elle commençât au mois de Juin à faire du ravage, quoique cependant l'été ne fût pas venu de bonne heure. Un jeune paysan, en labourant la terre, avoit senti quinze jours avant mon arrivée à *Tetschinskaja-sloboda*, une dureté au menton venue subitement. Il piqua la tumeur au dessous avec une aiguille, comme on fait ordinairement, la frotta de salmiac, y appliqua du tabac de *Tscherkassie* mâché, & pansa la plaie, sans cesser ses travaux de labourage. On me dit, à la vérité, qu'il avoit manqué en cela, parce que la maladie exigeoit qu'on se tint dans un lieu sombre, depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais on ne jugea cette précaution indispensable qu'après avoir vu les mauvaises suites de la conduite du malade. Il est possible que l'effet du soleil ait causé dans la plaie une inflammation, qui sans cela peut-être n'eût pas eu lieu. L'endroit piqué commença quelque tems après à s'enfler, & il y vint une douleur aiguë. Le malade garda depuis la maison, & se soumit aux regles de diete qu'on prescrit en pareille occasion. Il ne fut pas tourmenté de la soif; mais il lui survint d'autres accidens sinistres. La tumeur augmentoit de jour en jour, & vers le douzieme elle étoit devenue si forte, qu'il ne pouvoit plus ni avaler, ni respirer. On lui conseilla d'y appliquer du fumier chaud de cochon; la tumeur diminua un peu, & la douleur étoit supportable, tant que le fumier y restoit; mais aussitôt qu'on l'avoit ôté, la tumeur augmentoit de nouveau. Le malade perdit l'appétit tout-à-fait le 15, sentit de l'oppression à la poitrine, & fut sans es-

(t) *Cerasa acida rubella*.

„ pérant
„ me de
„ cette
„ d'au
„ nue à
„ me ch
„ une m
„ lade n
„ qu'ils
„ infail
„ sayer
„ péranc
„ fluidit
„ re qu'
„ préver
„ fond d
„ n'avois
„ pliquai
„ fis don
„ doux
„ poitrin
„ haleine
„ M. G
„ Martini p
„ *Itkulskaja*
„ M. M
„ entr'autre
„ eaux suffe
„ tout-à-f
„ que l'eau
„ UN au
„ rante ans
„ tous les p
„ lacs, dont
„ point de
„ ne moyen
„ mac d'un
„ trouva dan
„ IL par
„ plie, qu
„ qu'au *Jai*
„ CE car
„ les riviere
„ Jaik. Il
„ petits qui
„ en lac falé

perance. On apprit qu'il étoit arrivé un médecin dans la ville; on vint
 me demander du secours. Mais comme je n'avois jamais rien appris de
 cette maladie que par ouï-dire, je ne pus me résoudre à rien ordonner,
 d'autant plus qu'on m'avoit assuré, que quand cette maladie étoit parve-
 nue à un certain point, la mort étoit Inévitable. Ceux qui étoient venus
 me chercher, ne voulurent pas recevoir mes excuses; ils les prirent pour
 une mauvaise volonté de ma part, & me dirent, que quand même le ma-
 lade m'куроit de mes médicamens, on ne m'attribueroit pas sa mort, puis-
 qu'ils étoient persuadés que si je ne lui en donnois point, il succomberoit
 infailliblement à cette maladie. Je fus donc, pour ainsi dire, obligé d'es-
 sayer mon bonheur sur lui. Je croyois qu'il pourroit y avoir quelque es-
 pérance de guérison, si l'on pouvoit faire suppurer la tumeur & rendre la
 fluidité au sang qui commençoit à entrer en stagnation. Je croyois enco-
 re qu'il falloit s'y prendre promptement, pour que les médicamens pussent
 prévenir la mort. C'est pourquoi je fis sur le champ une incision jusqu'au
 fond de la tumeur; j'arrêtai le sang avec de l'eau-de-vie, parce que je
 n'avois pas autre chose, & je mis du précipité rouge dans la plaie. J'ap-
 pliquai ensuite un emplâtre émollient, que je fixai avec une bande, & je
 fis donner au malade, toutes les trois heures, quatre grains de mercure
 doux. La suppuration de la plaie se fit le lendemain; l'oppression de la
 poitrine cessa; le malade n'eut plus de difficulté d'avalier, ni de prendre
 haleine & me parut hors de danger à mon départ."

M. GELIN partit de Tetschinskaja-sloboda le 18 Juin; il détacha M.
 Martini pour visiter les lacs salés de ces cantons, & ils se réunirent le 24 à
Itkulskaja-Krepost.

M. MARTINI rapporta au Professeur, qu'il avoit vu différens lacs, un
 entr'autres appelé *Karai-Kul*, bien empoisonné de corbans, quoique ses
 eaux fussent salées. On prétend qu'il y a trente-cinq ans que ses eaux étoient
 tout-à-fait douces, & qu'alors elles nourrissoient des loches, mais que dès
 que l'eau fut devenue salée, elles périrent toutes.

UN autre lac, appelée *Treustan*, étoit devenu salé & amer depuis qua-
 rante ans, & ses eaux avoient de plus un goût de soufre qui avoit fait mourir
 tous les poissons, dont il étoit bien pourvu avant ce changement. D'autres
 lacs, dont les eaux donnoient par l'ébullition de fort bon sel, ne nourris-
 soient point de poissons, mais servoient de retraite à des canards, & à des oies d'u-
 ne moyenne grosseur, qui étoient blanches, avec les ailes noires & l'esto-
 mac d'un rouge-brun; les Baschkires les appellent *Italja-Kafs*. M. Martini
 trouva dans tous ces cantons le terrain argilleux.

IL paroît par le grand nombre de lacs dont toute cette contrée est rem-
 plie, qu'elle est très-unie, & extrêmement humide depuis l'*Irtisch* jus-
 qu'au *Jaik*.

CE canton est élevé d'ailleurs, & semble former un réservoir, tant pour
 les rivières qui tombent dans l'*Irtisch*, que pour celles qui se rendent dans le
 Jaik. Il faut observer qu'au milieu des lacs d'eau douce, il s'en trouve de
 petits qui sont salés & *vice versa*; qu'un lac d'eau douce se change souvent
 en lac salé, & un lac salé en lac d'eau douce; que quelques-uns se desse-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

chent, & qu'il en naît d'autres dans des endroits où il n'y en avoit pas auparavant: ce qui vraisemblablement influe sur l'organisation de la terre, & peut contribuer beaucoup à connoître sa nature.

M. GMELIN arriva le 27 à *Tschebarkalskaja-Krepost*, forteresse située sur un petit golfe formé par le lac *Tschebar*, dans lequel on compte douze îles.

CETTE forteresse, construite en 1736, a été la première de celles qu'on a élevées contre les Baschkires. Au commencement de l'expédition d'Orenbourg, comme on voulut transporter des vivres de la rivière d'Isset à la rivière de Jaik, & que les Baschkires faisoient partout une forte résistance, on fut obligé de chercher un endroit assez proche du Jaik, pour le fortifier, & soutenir de-là le transport des vivres. Ainsi on bâtit cette forteresse fort à la hâte. Mais l'année suivante, on eut plus de tems, & avec un renfort de troupes qu'on reçut on en construisit une nouvelle, à laquelle on ajouta un rempart de terre & d'autres fortifications avec plusieurs bâtimens. Au côté septentrional de la forteresse, on a bâti trois rangs d'habitations pour des paysans, qui se sont rassemblés ici de toutes sortes de districts, du territoire de Tobolsk, de la province d'Issetz, &c. qui, en cas de besoin, font service de Cosaques; c'est pourquoi ils ne paient rien à la couronne, non plus que les paysans des autres forteresses, des mêmes cantons. On a assigné pour dix hommes un *desjatina* de terrain, qui contient cinquante brasses en quarré, & ils sont obligés de le labourer & de le cultiver pour la couronne, qui fournit seulement la semence. On a déjà bâti cent vingt-cinq maisons, qui sont habitées par trois cents trente-six familles, & chaque jour on en élève de nouvelles. Assez près de ces habitations est la *Cafatschia-Sloboda*, qui n'a aujourd'hui que vingt-cinq habitations, occupées par cent un Cosaques effectifs rassemblés de différentes villes de Sibérie. Il y a aussi parmi eux des dragons réformés & des gens nouvellement enrôlés. Entre la *Cafatschia-Sloboda* & la forteresse, on avoit bâti cette année une église à l'Apparition du Christ, & l'on avoit marqué une place pour un marché.

LA garnison de la forteresse est composée de soixante-six hommes, tirés des deux régimens d'Infanterie de Jeniseisk & de Tobolsk, & trente-deux hommes tirés de différentes villes de Sibérie. La situation de la forteresse est agréable; mais il n'y a point de champs de bled dans le voisinage, parce que le terrain est fort pierreux, & que dans la plupart des endroits le sol est peu profond; ce n'est qu'à quinze à vingt werstes qu'on voit quantité de champs très-fertiles. L'air paroît être fort sain dans ce district: la maladie épidémique d'hommes & de bestiaux, dont il a été parlé ci-devant, & qui depuis quelques années a passé de l'Irtisch dans la province d'Issetz, & dans les forteresses situées à l'Est de *Tschebarkul*, ne s'y est pas encore fait sentir. Cette forteresse est abondamment pourvue de poissons; car non-seulement le lac *Tschebar*, mais plusieurs autres du voisinage sont très-poissonneux. Depuis bien des années, & même avant qu'il y eût ici la moindre habitation Russe; les *Promychlénie* ont exploité du *marien-glas* ou verre de Moscovie (u),

(u) C'est une espece de talc, différent de celui de Montmartre en France.

aux envi-
tit, & il
ré. Le
que sur le
car jusqu'
ter de fai-
d'une bor-

CET
Baschkire
docile a é-
sans regré-
toient au
du fer &
re de fréq-
les fortere-
Mais ils r-
les Russes
nés contr-
pire Russie
Loin qu'o-
menaces,

LA Ru-
Samara u-
pays habit-
promirent
tersbourg,
peine fait-
des Baschk-
ge: c'est d-
quelques an-
envahit leu-
moyens de
chez eux,
respiroient
ont souven-
on a fait l'
violens. I-
que routes
pour y réfi-
vue d'un R-

IL y a
rue beauco-
en Russie d-
que, si l'o-
niere terrib-
qu'une sup-

aux environs du lac *Dshelandfjk*. Ce talc est net à la vérité, mais fort petit, & il est rare d'en trouver un morceau qui ait un quart d'arschine en quar- VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1742.

ré. Le *Mjafz* n'est pas éloigné de cette forteresse; & sur cette riviere, ainsi que sur les ruisseaux qui s'y jettent, on fait une très-riche chasse de castors; car jusqu'à présent les Baschkires les ayant bien ménagés, ils peuvent compter de faire encore longtems de bonnes chasses. Les castors de ce canton sont d'une bonne espece, & passablement noirs.

CET endroit étoit habité, il n'y a pas longtems, par un grand nombre de Baschkires, & ils l'appelloient leur paradis; mais leur esprit remuant & indocile a été cause qu'on les en a chassés, de façon qu'ils ne peuvent voir sans regret que les Russes y prospèrent. Les Baschkires, que ceux-ci traitoient au commencement avec beaucoup de douceur, ne les menaçoient que du fer & du feu, dès qu'ils approchoient leurs frontieres. Ils faisoient encore de fréquentes irruptions dans les possessions Russes, & même attaquoient les forteresses, dont cependant ils étoient repoussés avec beaucoup de perte. Mais ils revenoient bientôt à la charge, recommençoient leurs pillages, & les Russes avoient beaucoup de souffrir du voisinage de ces brigands acharnés contr'eux. On les força, il y a quelques années, de promettre à l'Empire Russe un certain tribut; mais ils ne le payoient que quand ils vouloient. Loin qu'on pût les soumettre à ce devoir, ni par représentations, ni par menaces, ils continuerent leurs ravages.

LA Russie s'étant proposé en 1734 d'envoyer aux districts situés au Sud de *Samara* une compagnie, qui se trouvoit obligée de passer sur la frontiere des pays habités par les Baschkires, on leur envoya demander le passage. Ils promirent de rester en paix, & députerent même à la cour Impériale de Pétersbourg, pour en faire solennellement la promesse. Cependant on eut à peine fait les dispositions nécessaires pour ce voyage, que l'esprit séditieux des Baschkires se ranima, & qu'ils voulurent absolument empêcher le passage: c'est ce qui donna lieu à l'expédition d'Orenbourg, qui dura pendant quelques années. Pour mettre une bonne fois les Baschkires à la raison, on envahit leur pays, on s'en empara même tout-à-fait, & on chercha les moyens de les contenir; tant par plusieurs forteresses qui furent construites chez eux, que par quelques dispositions qui, loin d'être tyranniques, ne respiroient, au contraire, que l'humanité même & beaucoup de sagesse. Ils ont souvent promis d'être plus sages, & on s'en est fié à leur parole; mais on a fait l'expérience, qu'on ne pouvoit les réprimer que par des moyens violens. Ils sentent aujourd'hui qu'ils se sont mal conduits, & ils voient que toutes leurs forces comparées à celles des Russes sont trop inégales pour y résister: aussi sont-ils fort humiliés & tremblent-ils à présent à la vue d'un Russe.

IL y a dans ces cantons un grand nombre de serpens & de viperes. On tue beaucoup des premiers, mais on porte un respect singulier aux viperes en Russie & en Sibérie, & on les épargne soigneusement, parce qu'on croit que, si l'on fait du mal à cette espece de reptiles, ils se vengeront d'une manière terrible. On raconte à ce sujet bien des aventures, où l'on ne voit qu'une superstition ridicule. Il y a cependant aujourd'hui des gens qui en

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1742.

ont secoué le joug; & j'ai vu, dit M. Gmelin, un soldat qui tua quinze vipères en un jour. „ J'étois à peine arrivé dans cette forteresse, qu'on me „ pria d'aller voir un autre soldat malade. Il y avoit deux jours qu'il s'étoit „ glissé, disoit-il, dans son corps, pendant qu'il dormoit, un serpent qui „ s'y promenoit & le chatouilloit de tems en tems d'une maniere fort in- „ commode. J'eus beau lui soutenir qu'il ne savoit ce qu'il disoit: il pré- „ tendoit absolument avoir un serpent dans le corps. Je regardai ce que sen- „ toit le malade, non comme l'effet d'une imagination frappée, mais comme „ des accidens causés par un ver solitaire; je lui donnai un peu de poudre „ d'aloès, avec du mercure doux, & dès qu'il en eut pris une dose, il ren- „ dit en effet un ver solitaire. Pendant quelques jours de suite, il préten- „ doit sentir encore remuer le serpent. Le quatrieme jour, on me dit que „ le malade avoit rendu des œufs de vipere. Les symptomes des grandes „ douleurs & le mouvement d'une matiere qui s'agiroit, duroient toujours, „ & étoient plus violens vers le soir. Le malade vouloit que le serpent fût „ venu jusqu'après de son cœur, & il craignoit qu'il ne le mangéât. Le „ quatrieme jour, il dormit une partie de l'après-dinée: à son réveil il dit „ qu'il se trouvoit fort soulagé & qu'il avoit bien senti que la vipere l'avoit „ quitté. Personne ne l'ayant vu partir, on prit fort inutilement la peine „ de la chercher par tout. Peu de tems avant mon départ, on vint me di- „ re de la part du malade, que la vipere étoit rentrée dans son corps, ou „ qu'elle n'en étoit vraisemblablement pas sortie. Je ne répondis qu'en or- „ donnant encore de la poudre vermifuge.”

Le 15 Juillet, M. Gmelin visita la grande montagne d'aimant. C'est, à proprement parler, une chaîne de montagnes, qui s'étend du Nord au Sud à la longueur environ de trois werstes, & qui, du côté occidental, est divisée par huit vallons de différentes profondeurs, qui la coupent en autant de parties séparées. Du côté oriental, est une steppe assez ouverte, dont la partie occidentale est éloignée d'environ cinq à six werstes du Jaik; du même côté, & au pied de la montagne, passe encore un ruisseau sans nom, qui, à deux werstes au-dessous de-là va se jeter dans le Jaik. La septieme partie ou section de la montagne, à compter de l'extrémité septentrionale, est la plus haute de toutes, & sa hauteur perpendiculaire peut être de quatre-vingts ou quatre-vingt dix brasses. C'est celle-ci qui produit aussi le meilleur aimant, non pas au sommet, qui est formé d'une pierre blanche tirant sur le jaune, & qui participe d'une espece de jaspe, mais à environ huit brasses au-dessous. On voit-là des pierres du poids de deux mille cinq cens ou de trois mille livres, qu'on prendroit de loin pour des pierres de grès, & qui ont toutes la vertu de l'aimant. Quoiqu'elles soient couvertes de mousse, elles ne laissent pas d'attirer le fer ou l'acier, à la distance de plus d'un pouce. Les côtés exposés à l'air ont la plus forte vertu magnétique; ceux qui sont enfoncés en terre, en ont beaucoup moins. D'un autre côté, les parties les plus exposées à l'air & au tems, sont moins dures, & par conséquent moins propres à être armées. Une pierre d'aimant, de la grandeur que l'on vient de décrire, est composée de quantité de petits aimants, qui opèrent en différentes directions. Pour les bien travailler, il faudroit les sépa-

rer

rer en le
aimant p
de cette
à tout h
parce qu
ou qui n
il y ait
vertu ma
il n'est p
variations

L'AIM
est d'une
petites p
re sangui
de ces p
général,
vertu que
presque e
tits morc
la plus é
elle conti
a d'autres
vouloit le
tal, & fo
de scories
morceaux
qu'on tire
tre ces pi
de très-p
pierre par
intérieure
ou point
brun de f
tal. La
ressemble
cette dern
la montag
assez haut
petits bou
n'a qu'une
de la pie

On pr
connu ces
que le no
Uralse, si
mine. L
XXIV.

rer en les sciant, afin que tout le morceau qui renferme la vertu de chaque aimant particulier conservât son intégrité; on obtiendrait vraisemblablement de cette façon des aimants d'une grande vertu. On coupe ici des morceaux à tout hasard, & il s'en trouve plusieurs qui ne valent rien du tout, soit parce qu'on abat un morceau de pierre, qui n'a point de vertu magnétique, ou qui n'en renferme qu'une petite parcelle, soit que dans un seul morceau il y ait deux ou trois aimants réunis. A la vérité, ces morceaux ont une vertu magnétique; mais comme elle n'a pas sa direction vers un même point, il n'est pas étonnant que l'effet d'un pareil aimant soit sujet à bien des variations.

L'AIMANT de cette montagne, à la réserve de celui qui est exposé à l'air, est d'une grande dureté, taché de noir, & rempli de tubérosités qui ont de petites parties anguleuses, comme on en voit souvent à la surface de la pierre sanguine, dont il ne diffère que par la couleur; mais souvent, au lieu de ces parties anguleuses, on ne voit qu'une espèce de terre d'ocre. En général, les aimants qui ont ces petites parties anguleuses, ont moins de vertu que les autres. L'endroit de la montagne, où sont les aimants, est presque entièrement composé d'une bonne mine d'acier, qu'on tire par petits morceaux entre les pierres d'aimant. Toute la section de la montagne la plus élevée renferme une pareille mine; mais plus elle s'abaisse, moins elle contient de métal. Plus bas, au-dessous de la montagne d'aimant, il y a d'autres pierres ferrugineuses, mais qui rendroient fort peu de fer, si on vouloit les faire fondre. Les morceaux qu'on en tire ont la couleur du métal, & sont très-lourds. Ils sont inégaux en-dedans, & ont presque l'air de scories, sinon qu'on y trouve beaucoup de ces parties anguleuses. Ces morceaux ressemblent assez par l'extérieur aux pierres d'aimant; mais ceux qu'on tire à huit brasses au-dessous du roc, n'ont plus aucune vertu. Entre ces pierres, on trouve d'autres morceaux de roc qui paroissent composés de très-petites particules de fer, dont ils montrent en effet la couleur. La pierre par elle-même est pesante à la vérité, mais fort molle; les particules intérieurement sont comme si elles étoient brûlées, & elles n'ont que peu ou point de vertu magnétique. On trouve aussi de tems en tems un minéral brun de fer dans des couches épaisses d'un pouce, mais il rend peu de métal. La section la plus méridionale, ou la huitième partie de la montagne, ressemble en tout à la septième, sinon qu'elle est plus basse. Les aimants de cette dernière section n'ont pas été trouvés d'une aussi bonne qualité. Toute la montagne est couverte de plantes & d'herbes, qui sont presque partout assez hautes. On voit aussi par intervalles à mi-côte & dans les vallées de petits bouquets de bouleaux. Cette montagne au reste, outre cet aimant, n'a qu'une pierre sauvage, si ce n'est qu'en certains endroits on rencontre de la pierre de chaux.

ON prétend qu'il n'y a que vingt ans ou environ que les Baschkires ont connu ces mines de fer & d'aimant; ce qui paroît assez vraisemblable, puisqu'il que le nom Baschkire de la montagne s'accorde avec celui que porte le petit *Utasse*, situé au Nord, où l'on n'a jamais découvert le moindre vestige de mine. Les gens du pays ne peuvent pas même rendre raison de l'origine

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

du mot *uasse*; ils croient qu'il dérive du nom d'un ancien commandant *Baschkire* qui a demeuré dans ces cantons, comme plusieurs autres montagnes de ces districts portent des noms qui ont de semblables étymologies. Il n'y a que peu d'années que les *Baschkires* avoient encore leurs fonderies au pied oriental de la montagne; ils y fondoloient le minéral dans des fourneaux à la main, où il se formoit en grumelaux, dont, au lieu de fer, ils tiroient, dit-on, le meilleur acier. Ils avoient choisi pour cet effet le minéral qui abondoit le plus en particules anguleuses; & ils avoient trouvé que la mine qui est à la surface, n'est pas aussi riche que celle qu'on tire à quelques pieds de profondeur. Le *Jaik* a, dans les environs de la montagne d'aimant, environ douze brasses de largeur. Il est guéable en cet endroit, & encore plus cinq werstes plus bas, où il est moins profond. C'est par-là que la *Casatchia-Horda* a ordinairement passé ce fleuve, quand elle a voulu faire des irruptions sur les *Baschkires*, qui résident pour la plupart sur son rivage occidental. Elle avoit pris ce même chemin le printemps dernier, & ils avoient emmené près de deux cens trent chevaux *Baschkires*; mais depuis on a pris de bonnes mesures pour défendre ces gués, & pour empêcher partout le passage du *Jaik*.

M. GMELIN observe qu'il trouva dans ce canton de très-belles fraises, & des cèrifiers hâtifs, c'est-à-dire, de l'espece de ceux qui donnent du fruit dans le mois de Mai. Il y a aussi dans les environs de cette même forteresse de *Tschebarkulskaja-Krepost* beaucoup de tilleuls, dont on emploie la grosse écorce, & l'écorce la plus fine (*bas*) pour des fouliers. On exploite aussi près de la forteresse une pierre grise & molle, dont on fabrique des foucoupes, des tasses, des pipes à tabac, des boutons de chemise, &c. On humecte cette terre d'huile de lin, & elle donne aux choses fabriquées une belle couleur noire.

LES *Baschkires*, dont on a déjà tant parlé, menent une vie semblable à celle des autres Tartares. Ils ont des habitations différentes pour l'hiver & pour l'été, & elles sont construites de la même manière que celles des *Woiokes*, des *Bratskis* & des Tartares de *Krasnojarsk*; ils tiennent auprès de leurs jurtes leurs chevaux, leurs bestiaux & quelques chameaux à deux hofes; qui se multiplient bien dans ces cantons. Ils nourrissent aussi des poules, usage qui est peu pratiqué par les autres Tartares. Ceux d'entre eux qui sont pauvres ont pour habitations d'été des perches plantées circulairement, rejointes par les extrémités & couvertes de brossailles.

ILS ne cultivent encore que très-peu de terres, & ils ne sement que de l'avoine & de l'orge. Ils se contentent pour leur nourriture de ces deux sortes de grains, avec le lait & la chair de leurs bestiaux. Ils usent encore de l'oignon du turban de Turquie, & de la racine d'une espece particulière de fleur, appelée *campanula*, & en langue *Baschkire* *alyk*, dont se servent aussi les Tartares de *Krasnojarsk*. Cependant ceux qui sont à leur aise, achètent quelquefois de la farine dans les villages Russes. L'hydromel étoit autrefois une boisson fort usitée parmi eux; mais un an avant leur dernière révolte, les abeilles ont commencé à se perdre parmi eux. Il est à présumer que pendant les troubles qui désoloient le pays des *Baschkires*, les abeilles

en ont
retirées
petite q
produit
jument

IL y
mandanc
prit à no
Russes,
dressé de
disgraces
portoit l
command

ON p
rien moie
sion; c'e
conduiser
Russes n

COM
meurent
raison qu
tracasser
de crainte
Quelques
près de la
montagne

PRÈS
étoient au
mais les v
qu'en 173

„ J'EN
„ ge des
„ la mont
„ conduit
„ ainsi qu
„ jour, C
„ tiles.

„ leur de
„ qui abo
„ pompe
„ demi-a
„ va en p
„ & on y
„ va par
„ les est u
„ profond

en ont été chassées par la fumée ou par d'autres incommodités, & se sont retirées ailleurs. On assure, dit M. Gmelin, qu'elles y reviennent en très-petite quantité, & que les Baschkires courent après elles, pour recueillir le produit de leurs travaux. La boisson ordinaire des gens aisés est du lait de jument aigre; les pauvres se contentent de boire de l'eau.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1748.

Il y a parmi ces peuples des hommes rusés & alertes: tel étoit le commandant ou tarchan d'un village de la nation, qui visita M. Gmelin. On apprit à notre Professeur, que ce tarchan, qui avoit plusieurs fois harcelé les Russes, & qui leur avoit enlevé plusieurs convois, avoit malgré cela eu l'adresse de se faire confirmer dans sa dignité de commandant, même après les disgrâces de sa nation. Il avoit, dit M. Gmelin, un air frais & lesté; il portoit l'habit ordinaire de Tartare, & un sabre qui étoit la marque de son commandement. Il avoit cinq femmes & un grand nombre d'enfans.

On prétend que les Baschkires ont une ancienne maxime d'Etat, qui n'est rien moins que barbare, & qu'ils ne manquent jamais de pratiquer dans l'occasion; c'est que toutes les fois qu'ils servent de guides aux Russes, ils les conduisent par des marais & par des endroits presque impraticables. Aussi les Russes n'aiment-ils point à se servir de pareils conducteurs.

Comme la plupart des Baschkires, qui restent de la dernière révolte, demeurent sur la route depuis Tschebarkul, c'est vraisemblablement par cette raison que le Lieutenant-colonel de cette forteresse avoit voulu, à force de tracasseries & de difficultés, détourner notre Professeur de suivre cette route, de crainte qu'il ne fût informé des vexations qu'il exerçoit sur ces peuples. Quelques Baschkires habitent encore dans les districts supérieurs du Jaik, & près de la ville d'Ufa; car il ne leur est plus permis de s'établir dans les montagnes, afin qu'on soit en état de mieux veiller sur leur conduite.

Près du village de Schillowa, sont les mines de *Schillow-Iszekoi*. Elles étoient autrefois très-célebres par la qualité du cuivre qu'elles donnoient; mais les veines du minéral s'étant perduës, on avoit cessé d'y travailler jusqu'en 1736, qu'on avoit repris les travaux.

„ J'ENTRAI dans cette mine, dit M. Gmelin, par le *stolle* (ou la décharge des eaux), qui avoit sa sortie vers la rivière d'Isset, & qui entroit dans la montagne du côté du Nord. A vingt-cinq brasses de l'entrée, est un conduit à jour, qui communique à un autre rempli d'eau, & impraticable, ainsi que le premier. A quinze orgies plus loin, est un autre conduit à jour, & à dix-huit orgies de-là un troisième; ils sont tous devenus inutilés. A quelque distance enfin est encore un conduit à jour de la profondeur de six orgies, & au dessous une galerie de quatre orgies & demie, qui aboutit à l'endroit où l'on exploite à présent. On y a appliqué une pompe pour épuiser l'eau. On en tire, dans un espace large d'environ une demi-aune, un *kies*, ou gravier brun tenant cuivre. De cet endroit qui va en plongeant, on a bâti en montant obliquement au-dessus du *stolle*, & on y a creusé des conduits d'une orgie & demie de largeur. Le filon va parallèlement à l'horizon encore près de cinq orgies, au bout desquelles est un autre conduit à jour qui est exploitable, & qui a huit orgies de profondeur. De-là on a creusé & exploité jusqu'à dix orgies, mais on

VORAGE EN
SIBÉRIE.
1748.

„ n'y découvre plus de minéral; on rencontre seulement quantité de veines
„ de chaux, qui peut-être écrasent les filons de la mine. Je sortis par ce
„ dernier conduit avec beaucoup de peine, parce que les galeries se trou-
„ vent tout-à-fait perpendiculaires, & quelquefois même jetées oblique-
„ ment en arriere: On peut dire en général, que ce bâtiment de mines
„ n'est pas construit commodément. La galerie perpendiculaire où l'on ex-
„ ploite le kies est si étroite, qu'il fallut, pour ainsi dire, me plier en deux
„ pour y descendre.”

Le minéral de cette mine est aisé à exploiter; mais de cette facilité même, il en résulte l'inconvénient qu'il est plus difficile d'y construire un bâtiment, attendu que la nature de la montagne, où se trouve beaucoup de veines de chaux, & d'une terre blanche aussi calcaire, rend le terrain peu solide & peut causer de forts éboulemens.

OUTRE le beau kies brun de cuivre, qui est souvent assez dense, on a quelquefois aussi trouvé dans cette mine un gravier d'un jaune pâle, & une espèce de pierre de cuivre d'un jaune brun & assez riche, dans laquelle on trouve souvent des paillettes de cuivre vertes, très-firmes & de différentes formes. Cette mine est exploitée par un officier des mines, deux compagnons mineurs, & cinquante apprentifs, pour la commodité desquels on bâtittoit alors une loge.

L'ESPÉRANCE qu'on fonde sur le produit futur de cette mine, est très-médiocre. Les graviers qu'on exploite dans les galeries perpendiculaires, se plongent de plus en plus & dégèrent: d'ailleurs, l'eau y cause beaucoup d'inconvénients, qui s'augmentent à mesure qu'on avance le bâtiment de la mine, & à la fin elles pourront devenir intarissables. Ce seroit d'ailleurs perdre du tems & des frais que de construire de grandes machines pour dompter les eaux, puisqu'on voit déjà que les kies dégèrent, au lieu de s'améliorer; & il est à craindre que, suivant la nature des mines de Sibérie, ils ne se perdent tout-à-fait. Les veines horizontales qui étoient dans le stolle, sont déjà perdues. Depuis l'entrée du stolle le plus septentrional, on a mesuré vingt-cinq orgies vers le Nord, & de-là on a poussé une galerie de cinq brasses, pour chercher les conduits; mais on n'a rien trouvé. Il est, au contraire, à présumer que la nature n'avoit produit du minéral que jusqu'à l'endroit où l'on en a rencontré. On ne trouve dans toute la Sibérie aucune veine qui aille bien loin. „ Depuis que je connois la nature, dit M. Gmelin, je m'aperçois qu'elle suit partout ses propres loix, & qu'elle promettre beaucoup toutes les fois qu'on veut un peu suivre ses traces; mais en général, il paroît bien que Dieu n'a point consulté les hommes pour l'ordre de ses productions. Si l'on m'objecte qu'il est très-vraisemblable que les loix de la nature sont uniformes partout; que par conséquent ces loix doivent être les mêmes en Sibérie qu'en Allemagne; que dans cette dernière contrée les meilleurs minéraux sont dans la profondeur de la terre, & que par conséquent il en doit être de même en Sibérie: je répondrai, qu'il est bien vrai que la nature est partout la même dans ses effets, quant à ce qui regarde ses loix générales; mais que, quand par un accident particulier qui est hors de ces loix & qui les déränge, les choses sont boule-

„ ver
„ en
„ Le
„ faciliter
„ l'année
„ qui éto
„ fonderie
„ dans la
„ dans un
„ foyers,
„ fondu d
„ le fer;
„ voici
„ & de
„ l'on a
„ le ré
„ piacqu
„ chang
„ cres,
„ les ba
„ barres
„ chine
„ teau
„ foyers
„ fins d
„ 80. ur
„ d'along
„ forgen
„ ries, é
„ que;
„ dernier
„ ont été
„ Werch
„ vrages
„ forge d
„ un atte
„ de fer,
„ une for
„ ses de c
„ qués ar
„ où l'on
„ deries,
„ polir de
„ un four
„ ans, on
„ qu'on a

„ versées, on ne peut plus les comparer entr'elles, à moins qu'on ne tienne
 „ en même tems compte de ce bouleversement.”

Le 4 M. Gmelin arriva à *Catherinenbourg*, ville fondée en 1723, pour
 faciliter l'exploitation des mines de fer qui se trouvent aux environs. Jusqu'à
 l'année 1735, il y avoit eu une fonderie de fer de deux grands fourneaux,
 qui étoient occupés continuellement; mais ils furent transportés alors à la
 fonderie de Werchnoi-Isezkoi, & on fit en même tems quelques changemens
 dans la fonderie de culvre. Jusqu'alors on avoit fondu le minéral de cuivre
 dans une fonderie particulière, qui avoit trois fourneaux courbes, & quatre
 foyers, dont deux à cuisson où l'on faisoit cuire le cuivre noir qui venoit tout
 fondu de Poleuskoï, & que l'on refondoit ensuite en blocs, pour en séparer
 le fer; mais tous ces ouvrages ont été transférés à Poleuskoï. „ Maintenant
 „ voici, dit M. Gmelin, quel est l'état de la fonderie de Catherinenbourg,
 „ & des ouvrages que l'on fait agir. 1^o. Trois grandes forges à barres, où
 „ l'on apporte le fer crud par eau des fonderies de Werchnoi-Isezkoi par
 „ le réservoir ou bassin de Catherinenbourg; 2^o. une grande forge pour les
 „ plaques de fer, composée de deux foyers & de deux gros marteaux, pour
 „ changer les barres de fer en plaques pour les toits; 3^o. une forge d'an-
 „ cres, composée de cinq foyers & d'un gros marteau; 4^o. un atelier où
 „ les barres de fer sont coupées par le moyen d'une machine, en plusieurs
 „ barres plus petites, & rendues unies & alongées moyennant une autre ma-
 „ chine; 5^o. une petite forge à barres, avec un petit foyer & un petit mar-
 „ teau à cet usage; 6^o. un atelier pour des ouvrages d'acier crud, de huit
 „ foyers, & de deux marteaux d'alonge; 7^o. un atelier pour les ouvrages
 „ fins d'acier, de trois foyers & de deux marteaux d'alonge pour le battre;
 „ 8^o. un atelier pour du fil de fer, avec un petit foyer, un petit marteau
 „ d'alonge & douze tenailles; 9^o. une forge de vingt-huit foyers, où se
 „ forgent tous les outils nécessaires pour les ouvrages des mines & des fonda-
 „ ries, & où tous les soufflets sont dirigés par le moyen d'une roue hydraulique;
 „ 10^o. deux moulins à scies, l'un de deux, l'autre de trois tours. Ces
 „ derniers sont établis depuis le commencement des ouvrages; les premiers
 „ ont été construits à la place de la fonderie de fer, qui a été transférée à
 „ Werchnoi-Isezkoi; 11^o. un moulin à bled de trois tours. Les autres ou-
 „ vrages ou ateliers, dont l'eau n'est pas la force mouvante, sont: 12^o. une
 „ forge de clous de quatre foyers; 13^o. une ferrurerie de quatre foyers; 14^o.
 „ un atelier pour du fer-blanc; 15^o. un atelier pour étamer des plaques
 „ de fer, avec un foyer; 16^o. un atelier où l'on fabrique des soufflets; 17^o.
 „ une forge de chaudrons, où l'on fabriquoit autrefois toutes sortes de va-
 „ ses de cuivre & de fer-blanc pour le débit, mais qui a cessé depuis quel-
 „ ques années; 18^o. un atelier pour des ouvrages au tour; 19^o. un endroit
 „ où l'on fait des modèles de toutes sortes de machines de mines & de fon-
 „ deries, & de grandes pompes à feu à la Hollandoise; 20^o. un atelier pour
 „ polir des pierres; 21^o. un laboratoire où l'on essaye les minéraux, avec
 „ un fourneau d'essayeur & un foyer; 22^o. enfin une maison où, depuis trois
 „ ans, on travaille & on polit un marbre gris, mêlé de veines blanches,
 „ qu'on apporte d'une carrière située à trente-cinq verstes de Catherinen-

VOYAGE EN
 SIBÉRIE.

1742.

Description
 de Catheri-
 nenbourg.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

bourg, sur le chemin de Poleuskoi, pour en faire des tables & des colonnes. Depuis 1735, il a été ordonné de couper en plaques tout le cuivre provenant des fonderies Sibériennes de Permie & de Kungur, pour en fabriquer la petite monnoie, comme les denuſchki, les poluſchki, & de l'envoyer à la monnoye de Moscou. On avoit permis d'en fabriquer à Catherinenbourg; mais cette permission a été révoquée en 1740, & il a été ordonné de nouveau de faire simplement les plaques, pour les envoyer directement à Moscou. On doit pour cet effet compter, parmi les établissemens de Catherinenbourg, quelques autres ouvrages & ateliers, dont les six premiers sont des ouvrages hydrauliques: savoir, 23°. une fonderie de cuivre, d'un fourneau & de quatre foyers; 24°. deux ateliers, où le cuivre est battu en plaques, chacun de deux foyers, de deux gros marteaux, & de trois grosses paires de forces à chaque marteau, pour couper les plaques de cuivre en bandes étroites; 25°. un atelier de trois tours, pour étendre davanrage & aplattir ces bandes en largeur & en épaisseur, suivant que l'exige la grandeur & l'épaisseur de la monnoie; 26°. deux ateliers, où les mêmes plaques de cuivre sont coupées en petits ronds avec une vitesse extraordinaire, moyennant deux machines particulières, l'une de neuf, l'autre de douze tours; 27°. un tour pour travailler les cylindres des machines à aplattir; 28°. une forge de trois foyers; 29°. une forge à main, aussi de trois foyers; 30°. une salle où l'on examinait les plaques rondes des monnoies, pour voir si elles étoient régulières; 31°. une autre salle où les plaques des monnoies étoient triées & délivrées aux monnoyeurs, pour y mettre le coin, & où on recevoit d'eux celles qui avoient été marquées. Mais ces deux ateliers ne subsistent plus, non plus que ce qui suit: 32°. un fourneau à faire rougir les plaques; 33°. un atelier pour cordonner les plaques rondes, de deux bancs, chacun à dix machines pour faire les cordons, dont six pour des denuſchki, & quatre pour des poluſchki (v); 34°. trois maisons, chacune de deux chambres, où les plaques de monnoie cordonnées sont frappées au coin, avec vingt-quatre presses, dont vingt-deux pour des denuſchki, & deux pour des poluſchki. Toutes ces machines, ainsi que les précédentes, ont été démontées, & doivent être envoyées à Moscou; 35°. un atelier pour tailler ou graver les coins; 36°. une presse pour imprimer ces coins. On pourroit de même faire cesser ici ces travaux, mais on les continue pour envoyer à Moscou des coins tout faits; 37°. une chambre voûtée de pierre pour garder l'argent monnoyé, à côté de laquelle est le bureau de la monnoye. Ces bâtimens, à commencer par la salle où l'on visitoit les plaques rondes des monnoies, occupent un emplacement quarré, de sorte cependant qu'entre les maisons on a laissé quelques places vuides, environnées de palissades, & qu'il n'y a qu'une seule entrée dans la cour, où est une garde.

(v) Denuſchki est une monnoye qui vaut un demi-copeque. Le nominatif est denuſchka. Denuſchka est un diminutif. Deng est proprement le mot qui exprime un demi-copeque. Dengi est le pluriel, mais

on s'en sert plus fréquemment, pour exprimer l'argent en général. Poluſchki est le pluriel de poluſchka, qui signifie un quart de copeque.

Le bur
ne peuc
se trou
où étoit
pu les p
LA ville
depuis le c
avoit form
avec deux
ON con
des ouvrag
au-dessous
habités en
la fondation
métier de
tal. du résér
du premier
ville. A l'
riviere d'Is
LA garni
par un capit
rie, de trois
IL y a da
Le tribunal
risdictions p
colonel, qui
de la garniso
ciens compte
duit des cab
vernement de
LES 9 &
raisonner d'u
rir à un Spa
& que peu d
sent ajouté b
jours. Un é
il avoit nom
pour l'aider
une ordonna
sans pouvoir
comme tel ge
venu. On c
punit selon
doit rien.

(*) Semshojo

„ Le bureau des fonderies seul a une entrée au-dehors, mais de laquelle on ne peut pas pénétrer dans la cour intérieure. Tous ces ateliers & bâtimens se trouvent entre les autres ouvrages des mines, soit dans l'endroit même où étoit auparavant la fonderie de cuivre, soit de tous les côtés où l'on a pu les placer commodément.”

La ville de Catherinenbourg avoit été un peu élargie du côté occidental depuis le dernier séjour de M. Gmelin. Après avoir détruit le rempart, on avoit formé, à la place de la ligne droite des courtines, un rang de palissades, avec deux angles saillans.

On compte dans cette ville près de quatre cents soixante maisons. Hors des ouvrages de fortification, au-dessus & des deux côtés du réservoir, & au-dessous, des deux côtés de la rivière d'Isér, il y a encore des fauxbourgs habités en partie par des exilés, en partie par des gens libres, qui, depuis la fondation de la ville, se sont établis pour commercer, ou pour faire le métier de manouvriers. A l'extrémité du fauxbourg supérieur, au côté oriental du réservoir & sur une hauteur, est un grand bâtiment qui est la demeure du premier commandant, avec un jardin fort vaste qui domine sur toute la ville. A l'extrémité du fauxbourg inférieur, il y a sur le bord oriental de la rivière d'Isér un hôpital, avec un jardin de plantes médicinales.

La garnison est composée de deux compagnies de soldats, commandées par un capitaine. La garde d'artillerie est composée d'un capitaine d'artillerie, de trois bas-officiers, & de trente-six artilleurs.

Il y a dans la chancellerie des mines deux officiers qui servent d'assesseurs. Le tribunal provincial, la chambre de justice (x) & la police sont des juridictions particulières. Les premières sont administrées par le lieutenant-colonel, qui est aussi commandant; & la police, par le capitaine qui commande la garnison. Chacune de ces juridictions a un secrétaire qui revise les anciens comptes. Les officiers du péage, qui perçoivent en même tems le produit des cabarets de tout le territoire de Catherinenbourg, dépendent du gouvernement de Tobolsk.

LES 9 & 10 Août, il y eut un grand vent, qui fit beaucoup parler & raisonner d'une prétendue prophétie, portant que Catherinenbourg devoit périr à un *Spallow-den*, c'est-à-dire, le premier, le six ou le quinze d'Août, & que peu d'habitans resteroient en vie. Quoiqu'en général les habitans eussent ajouté bien peu de foi à cette prophétie, cependant on en parloit toujours. Un écrivain fut convaincu d'avoir divulgué cette prophétie, & comme il avoit nommé un vieillard, pour en être l'auteur, on lui donna des soldats pour l'aider à le découvrir; mais on ne put jamais le trouver. Or, suivant une ordonnance de Pierre I, celui qui nommoit l'auteur d'une prophétie, sans pouvoir le représenter, devoit être réputé le prophète lui-même, & comme tel gardé dans les prisons, jusqu'à ce que le tems de sa prophétie fût venu. On devoit ensuite examiner d'où il avoit tiré sa prophétie, & le punir selon l'exigence du cas, pour s'être mêlé d'un métier où il n'entendoit rien.

(x) *Semskaja & Sudnaja-cantoria*.

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1742.

Le premier & le six Août étant passés, l'écrivain déclara que le 15 se passeroit de même, sans qu'il y eût rien à craindre pour la ville; que ce n'avoit jamais été son avis; qu'il n'avoit rien prophétisé, & qu'il étoit bien malheureux pour lui de n'avoit pu déterrer le faux prophete. Cependant, pour ne pas laisser cet homme sans punition, & pour ôter toute inquiétude aux habitans sur le sort de leur ville, on tira le faux prophete de sa prison; & après l'avoir exposé pendant quelque tems au marché, on lui fit subir la peine du *knout*, ce qui le mit en fort mauvais état. Il n'y eut en effet aucun malheur dans les trois jours que le prophete avoit indiqués, à moins qu'on ne voulût compter plusieurs incendies qui arriverent dans les forêts, & qui brûlerent des arbres, mais non des maisons; ce qui pourtant causa quelque frayeur aux habitans de Catherinenbourg. Mais la nuit du 25 au 26 Août, ils en eurent une autre bien plus vive par l'incendie d'un moulin à scier qui fut réduit en cendres, & d'autres usines qui furent aussi consumées en très peu de tems. Si le vent eût été plus à l'Ouest & plus fort, toute la ville auroit été brûlée.

Le 11 Août, il y eut une gélée blanche si forte, que la plupart des légumes furent gelés, & que les bleds qui étoient encore dans les champs souffrirent beaucoup.

A deux werstes au-dessus de Catherinenbourg, sur les bords de l'Isset, est la fonderie de Werch-Ifezkoï, appelée communément Werchnaja-Plotina. Le bâtiment construit en 1725 renferme trois forges. Au moyen d'une digue & d'un batardeau, on a formé un canal de douze à treize werstes, qui sert de réservoir, pour fournir, au besoin, de l'eau aux forges de Catherinenbourg. Le fer crud qui ne peut pas se travailler à Werchnaja-Plotina, est apporté dans cette ville par de petites barques, qui viennent le charger jusque sous les machines, & qui, par le jeu d'une ou de deux écluses, sont ensuite élevées & conduites sous les murs de Catherinenbourg.

M. GMELIN remarqua près de cette fonderie un puits dont l'eau lui parut contenir des parties ferrugineuses, & qui pourroit, à son avis, être salutaire dans différentes maladies.

IL visita le 21 Août la forge Neiwjanski, bâtie en 1701 aux dépens du gouvernement, & donnée en propriété à Nikita Demidow. Les eaux de la Neiwa, après avoir arrosé la sawode de Neiwjanskoi, font mouvoir cette forge. La mine s'exploite en partie sur la riviere de Neiwa, en partie sur le ruisseau de Schurald. Celle qui vient de la montagne d'aimant donne un fer très-malléable. Il y a une petite fonderie de cuivre, où l'on amène tous les ans, des mines de Koliwano-Woskrefenski, une grande quantité de cuivre noir. Tous les bâtimens servant à la forge sont situés au-dessous de la digue, des deux côtés de la Neiwa, dans un vallon, & sont munis de fourneaux, de marteaux, de tours, de meules, &c. On y bat le fer crud en barres & en plaques; on y fabrique du fer-blanc, toutes sortes de gros outils, de l'acier, des ancres, des vases de cuivre & de fer, des faulx & d'autres instrumens trenchans; on y fond des cloches; on y étame le fer-blanc & le cuivre, & l'on y fait différens ouvrages de ferrurerie.

Sur le rivage gauche ou occidental de la riviere, vis-à-vis la digue, est une

me
laqu
Jésu
& le
chite
fer f
L
feuille
huit
maisc
Quoi
l'anne
fert d
vivres
leurs
mettre
vingt
vre tr
pour
grande
IL
Werzi
n'aime
chez e
" lin,
" qu'
" qu'
" vieu
" pard
L'E
qui n'e
ne s'er
me pé
l'étalag
lon lui
avalé
qu'ils
jours;
les Ru
avec t
s'enivre
s'ils bu
me att
une tac
Ces
XX

une forteresse quarrée de bois, munie de sept tours, & dans l'intérieur de laquelle est une vieille église aussi de bois, sous le titre de *la glorification de Jésus-Christ*. A la place de cette église, on devoit en bâtir une de pierre, & le clocher étoit fait, mais il avoit déjà perdu son à plomb; aussi les architectes du pays ne font-ils pas fameux. Il y avoit même des colonnes de fer fondu assez hautes, qu'on se proposoit d'employer à cette église.

LA maison du maître de la forge, qui étoit alors Akenfi Demidow, conseiller d'état, est dans la forteresse même. On compte dans la ville près de huit cens maisons, situées presque toutes sur les bords de la riviere. Ces maisons sont alignées, ce qui fait que la plupart des rues sont assez larges. Quoiqu'elles n'aient presque ni parapet, ni pavé, elles sont pendant toute l'année fort propres, parce qu'on a tiré le long de chacune un fossé qui lui sert d'égoût, & que les côtés des maisons sont rehaussés avec du gravier. Les vivres y sont en abondance; mais la viande est un peu plus chere qu'ailleurs; ce qui provient, dit-on, de ce que les bouchers sont obligés de remettre au maître de la forge la peau de chaque bœuf ou vache au prix de vingt-cinq copeques, & le pond de suif crud à raison de trente. Le cuire travaillé s'y vend bien; aussi tous les ouvrages qui s'y font, coquemais pour le thé & autres ustensiles, sont-ils tournés fort proprement & d'une grande solidité.

IL y a parmi les habitans beaucoup de non-conformistes, appelés Staro-Werzi, *vieux-croyans*, & l'on a pour eux bien des égards. Comme ils n'aiment pas les Allemands, M. Demidow eut la complaisance de ne loger chez eux aucun voyageur de la troupe académique: „ en quoi, dit M. Gmelin, il nous rendit un grand service; car les Russes souffrent volontiers qu'un Allemand boive dans leur verre, se serve de leurs ustensiles, & qu'il entre dans leur chambre, sans faire le signe de la croix: mais un vieux-croyant est scandalisé, si l'on en use aussi librement avec lui, & ne pardonne point l'omission de la moindre formalité.”

L'EAU-DE-VIE est défendue à Neiwjanskoi, sous punition arbitraire; ce qui n'empêche pas que la loi ne soit souvent enfreinte par les Russes & qu'ils ne s'enivrent en secret. Or un vieux-croyant s'imagine, que c'est un énorme péché que de boire de l'eau-de-vie, & fait à cette occasion bien de l'étalage de sa grande sobriété. Une seule goutte de cette liqueur est, selon lui, digne de l'enfer. On dit cependant que, quand ils ont une fois avalé un verre d'eau-de-vie, il est bientôt suivi de plusieurs autres. Dès qu'ils ont franchi le pas, la force attractive du premier verre agissant toujours; ils contractent une soif cynique, qui leur fait mendier sans honte chez les Russes de quoi l'éteindre. Ils ne se font plus alors de scrupule de boire avec tout le monde; mais ils portent avec eux leurs tasses; car le péché de s'enivrer ne leur paroît rien en comparaison de celui qu'ils croiroient faire, s'ils buvoient dans le même vase qu'un Russe. Ils s'imaginent que tout homme attaché à l'église greque est absolument impur & profane, & que c'est une tache contagieuse.

Ces vieux-croyans sont en apparence les plus honnêtes gens du monde;

XXIV. Part.

000

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.
Description
de Neiwjans-
koi.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

& quand on les connoît, on croiroit qu'il ne est pas possible de tromper personne. C'est dans cette idée que Pierre le Grand leur avoit accordé le droit exclusif de vendre de l'eau-de-vie. On avoit été séduit par les dehors de cette probité rigoureuse dont ils se parent tous plus ou moins, & par la répugnance qu'ils affectoient pour l'eau-de-vie; mais ils furent enfin démasqués. On découvrit, parmi ces saintes gens, des ivrognes & des imposteurs. L'Empereur qui détestoit l'hypocrisie, les chassa tous de son service. Ils ne furent plus regardés que comme des Pharisiens qui, le parjure dans le cœur, osent parler de leur innocence à Dieu même, & lui marquer leur étonnement de ce qu'il pardonne au monde les doutes qu'il forme sur leur haute vertu. Par une suite de cet esprit pharisaïque & dévor, ils aiment la fainéantise, & feignent toujours d'être en méditation ou en prière.

Le premier Septembre, M. Gmelin alla visiter une autre fonderie construite depuis 1725, & appartenant au Sieur Akinsei-Nikitisch Demidow. On y forge des barres, du fil de fer, de l'acier, & l'on y fond du cuivre noir des mines de Kolywa. Toutes les machines sont mues par l'eau du Tagil, contenue à cet effet par une digue. On y fond aussi des cloches de toute grandeur, & de tout poids. Il y a quelques années que l'on fondit pour la cathédrale de Tobolsk une cloche qui pesoit deux cens pouds. On compte dans cette fonderie environ six cens habitations particulieres, situées la plupart sur le bord de la riviere à l'Ouest. Tous les ans deux ou trois bateaux, chargés de barres de fer & d'ouvrages de cuivre, en partent pour se rendre à Tobolsk & dans d'autres villes de Sibérie où ces ouvrages se vendent; mais un des plus beaux établissemens qu'on y voie, dit M. Gmelin, c'est que le maître de la fonderie occupe toutes les mains capables de travail.

La montagne d'où le minéral se tire, n'est qu'à un werste de la fonderie; sa circonférence est d'environ trois werstes & sa hauteur de trente orgies. Depuis le pied jusqu'au sommet, elle est composée d'une mine fort riche, qui fournit le fer le plus malléable de toutes les mines de ce district. On a souvent trouvé de très-bon aimant dans cette mine; aussi porte-t-elle depuis longtems le nom de *montagne d'aimant*. Le propriétaire en possède un morceau pesant treize livres, qui soutient en l'air un petit canon de quarante.

A un werste & demi de la montagne d'aimant, est une autre fonderie nommée Wuisкои-Sawoda, & située sur le Wuja, ruisseau qui se jette du côté de l'Occident dans le Tagil. Elle est composée d'une forge de fer & d'une forge de cuivre. La découverte d'une montagne entiere de ce dernier métal, faite au Nord du Wuja, a donné lieu à l'établissement de celle-ci. On a tiré longtems de cette montagne d'excellent cuivre, & une belle fleur verte légèrement rayée, mais le produit ne payant pas aujourd'hui les frais du charbon, on ne fond plus dans la dernière forge que du cuivre noir de Kolywa.

On compte, près de ces ouvrages, environ deux cens habitations dispersées des deux côtés; on y voit beaucoup de poudre d'or pour l'écriture, provenant d'un talc doré, qui se trouve à quatre werstes au-dessous de Wuis-

koï-
mauv
Su
Mede
Kame
Jelpin
leur f
quelqu
qu'ils
Le
winko
ne, &
des min
godat e
hauteur
est form
ner le
tains em
ce lieu
d'une é
Le
deries &
étoit fo
l'obligec
renversé
tout-à-
Le 3
au Nord
Vogt, c
spektion
n'étoit en
verre rou
Les f
sous de l
crud de
tous les d
SUR l
une des p
d'anciens
vé, cette
Elle avoi
seurs Wo
che de f
leur culte
chasse, il

koi-sawoda, sur la rive gauche du Tagil; & ce talc est mêlé de quelques mauvais grenats.

SUR la rive orientale du Tagil, est une montagne fort escarpée, nommée *Medwiedka* ou *Medwied-Sched-Kamen*. On donne en Russie le nom de *Kamen* à toutes les montagnes, que les Wogules appellent *Hopa-Jelping* ou *Jelping-Kut*. Ces peuples adoroient, dit-on, autrefois les montagnes & leur faisoient des sacrifices. Peut-être leur rendent-ils encore secrètement quelque culte, quoiqu'ils professent publiquement la religion Chrétienne, & qu'ils n'osent plus faire aucun acte extérieur d'idolâtrie.

LE même jour, M. Gmelin se rendit à *Kuschwinski* ou *Blagodat-Kuschwinski-Sawode*, fabrique de fer, établie en 1735 aux dépens de la couronne, & donnée en 1739 au Baron de Schœnberg, ci-devant directeur-général des mines; la couronne en avoit repris la propriété depuis peu de tems. *Blagodat* est le nom de la montagne qui fournit la mine de fer. Elle excède en hauteur & par son contour toutes celles des environs; aussi la mine dont elle est formée presque toute entière, est d'une telle richesse qu'elle lui a fait donner le nom de *don excellent*, que signifie *Blagodat*. On y trouve en certains endroits de la pierre d'aimant d'assez bonne espèce. Il y avoit déjà dans ce lieu plus de cent maisons de construites, & on avoit jetté les fondemens d'une église qui devoit être dédiée à la prophétesse Anne.

LE Professeur employa toute la journée du 2 Septembre à visiter les fonderies & la montagne de *Blagodat*. Il faisoit un très-mauvais tems & il étoit fort enrhumé. La violence du vent qui le pénétroit de tous côtés, l'obligeoit, en gravissant la montagne, de se tenir au roc, pour n'être pas renversé, ce qui le fatiguoit beaucoup; mais son courage lui réussit, il fut tout-à-fait délivré de son rhume.

LE 3, il alla voir encore les mines de cuivre de *Polowinnai-Rudnik*, situées au Nord du ruisseau nommé *Polowinnaja*. Il étoit accompagné du Sieur Vogt, ci-devant Secrétaire du Baron de Schœnberg, & qui avoit alors l'inspection de ses ouvrages. Cette mine, découverte par un mineur Saxon, n'étoit entamée que depuis les printems de 1741. On y exploitait un beau verre rouge de cuivre & le cuivre pur.

LES fonderies de *Turinsk* sont situées à quatre ou cinq werstes au-dessous de l'embouchure du *Kuschwa* dans la rivière de *Tura*; on y bat le fer crud de *Kuschwinsk*, & la *Tura* qu'on a resserrée par une digue fait aller tous les ouvrages.

SUR le sommet d'une montagne située au couchant de *Kuschwa*, qui est une des plus hautes du canton, & sur une montagne voisine, on a trouvé d'anciens ustensiles de cuivre, singulièrement ciselés. On avoit encore trouvé, cette année même, dans le mois de Mai, une idole Wogule de fer. Elle avoit la figure d'une grande pique ou d'une hallebarde, que les chasseurs Wogules élevoient autrefois, à ce qu'on prétend, sur une longue perche de sapin au haut d'une montagne, où se faisoient les cérémonies de leur culte. Tous les ans au mois de Septembre, avant de partir pour la chasse, ils venoient avec un de leurs prêtres adresser leurs prières à cet in-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.

1742.

Nouvelle
manière de
guérir le rhu-
me.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.
Montagne
d'Amianthe.

strument. Ils s'inclinoient devant la plaque, & répétoient plusieurs fois cette formule: *Dieu bénisse la chasse (y)*.

M. GMELIN se transporta le 7 à la montagne d'asbete ou d'amiante, appelée communément *Bumafschmaj* ou *Schelkowaja-gora*, c'est-à-dire, *montagne de papier ou de soie*. Elle est située sur le rivage oriental du Targil. Il y avoit environ trente ans que la découverte de ce fossile étoit faite. On avoit envoyé de Catherinenbourg des gens pour l'exploiter, & l'on voit encore les traces de leurs travaux sur la montagne; mais la tuile & les autres ouvrages d'asbete qu'on y avoit fabriqués ne promettant point beaucoup de profit, l'entreprise a été abandonnée. La pierre de la montagne est molle, friable, & de différentes couleurs, bleue, verte, noire, mais le plus souvent toute grise. Sa direction est d'ordinaire à l'Orient, & presque perpendiculaire. Les veines d'asbete ont toutes fortes de directions: elles ont quelquefois l'épaisseur de deux ou trois lignes, & vont rarement jusqu'à celle d'un pouce. Tant qu'on n'en éparpille pas les filamens, la pierre a la couleur d'un verre luisant & verdâtre; mais pour peu qu'on les touche, il s'en détache un petit duvet si délié, qu'il égale presque la soie la plus fine. Il s'en trouve aussi des veines qui semblent ne pas être mûres; d'autres qui paroissent trop vieilles, ou qui ne sont pas filamenteuses & tombent en poussière au simple atouchement. Entre la véritable pierre d'asbete, il se trouve une autre pierre verte, qui se divise comme l'asbete en filamens, mais roides & pierreux. Cette pierre verte n'est peut-être autre chose qu'une asbete qui n'est pas mûre. M. Gmelin conjecture que la pierre grise est la matrice de l'asbete; que cette pierre devient avec le tems verte & filamenteuse; qu'elle s'amollit ensuite & se change en asbete. Il ne fit pas fouiller sur cette montagne; mais il trouva dans les décombres & dans les pierres sauvages des morceaux assez curieux, pour dédommager de ses peines. La plus grande carrière qu'il y ait sur le sommet de la montagne, a deux brasses de profondeur; mais comme elle est remplie d'eau, les curieux n'y trouvent pas leur compte. Cette eau vient vraisemblablement d'une source, puisqu'elle ne se dessèche dans aucun tems de l'année.

M. GMELIN décrivant toujours ce qu'il avoit avec cette exactitude minutieuse qu'on lui reproche justement, ne fait pas grâce à ses lecteurs d'un seul fourneau de toutes ces forges. Le 14 Septembre, il vit celle de *Byngonskoi* ou de *Bynkonskoi-sawoda*, établie sur la Neiwa depuis 1718. On y fabrique de l'acier, du fer-blanc & du laiton.

La Neiwa arrêtée ici par une digue, forme un grand réservoir, que l'on passe sur un pont fort long. C'est dans ce bassin, au-dessus de la digue, que tombe le ruisseau de Bynga, qui donne le nom à la fonderie. Ce ruisseau joint à la Neiwa fournit une si grande abondance d'eau, que non-seulement les travaux peuvent aller en tout tems, mais qu'il s'en écoule encore beaucoup en pure perte. Sur le bord du Bynga, est une tannerie & un village.

(y) *Torum-schotwars*. C'est peut-être cet usage qui a fait soupçonner que les Wogou adoroient les montagnes.

Les fo
bâtard
Nijchin
de lait
gur, &
ne qu'
que da
re pou
ni pour
te envi
tal de la
ON
d'une p
qui pelé
fit parti
tous côm
fouilles.

LE I
baschka
très-dur
champ,
gille ou
des pierr
me forme
trer une
coup plu
rie en gé
noisseur

M. G
partenant
fer qui p
nes de K

LE 25
nérai qu'
d'argent.
oriental d
tout cet
pyrites,
on n'a ri
cette arde
ped, qu
graveleux
de couleu
une matie
& qu'on
marcaillite

Les fouloirs de la tannerie sont mis en mouvement par l'eau du Bynga, qu'un batardeau fait gonfler. On apporte à Byngonskoi-Sawoda le fer crud de *Nischno-sagilskoi Sawoda*, pour le travailler. Le cuivre, pour les ouvrages de laiton, vient principalement des mines de Sokfun, dans le territoire de Kungur, & on le préfère pour sa malléabilité à celui de Kolywansk. La calamine qu'on emploie pour faire le laiton, est tirée d'Allemagne. L'argille man- que dans ce canton, il faut en tirer de Russie; car toute l'argille de Sibérie, ne pouvant soutenir un feu violent, ne vaut rien pour des creusets d'essai, ni pour des creusets de fonte. Près de la fonderie de Byngonsk, on compte environ cent soixante-dix maisons situées la plupart sur le rivage occidental de la Neiwa.

ON rapporte, dit M. Gmelin, qu'un paysan trouva dans la terre près d'une petite forteresse, une grosse pierre transparente de la couleur du béril, qui pesoit cinquante livres. Elle fut envoyée à Catherinenbourg, d'où l'on fit partir aussitôt des ouvriers, pour chercher des bérils. Ils fouillèrent de tous côtés, & n'en trouverent aucune trace. On voit encore aujourd'hui ces fouilles.

LE 16, M. Gmelin alla visiter les bords du ruisseau d'Alabafch ou d'Alabafchka, parce qu'il avoit entendu dire qu'on y trouvoit de belles topases très-dures, & d'un fort beau jaune. Il vit une espèce de carrière en plein champ, près de laquelle on avoit fouillé. Le terrain, dit-il, est une argille ou glaise rougeâtre, dans laquelle on trouve des cristaux noirs & sales, des pierres tenant du quartz & mêlées de talc, & des topases qui ont la même forme que les cristaux de plomb. Il n'eut pas le bonheur d'en rencontrer une seule, mais on lui en montra de taillées, qui avoient une eau beaucoup plus pure & plus belle que les topases de Saxe. Les topases de Sibérie en général ressemblent si fort à celles d'Orient, qu'il faut être bien connoisseur pour en faire la différence.

M. Gmelin se rendit le même jour à *Alawapskoi-Sawoda*, forge appartenant à la couronne & du district de Catherinenbourg. On y fond un fer qui passoit pour le meilleur de la couronne, jusqu'à la découverte des mines de Kuschwinsk & de Kamensk, sur la rivière d'Ilet.

LE 22, M. Gmelin se rendit au village de Liaga, pour examiner un minéral qu'on avoit découvert l'année précédente, & qu'on croyoit un minéral d'argent. La mine qu'on avoit ouverte dans cette idée, est sur le rivage oriental du Tagil, à un werste au-dessus du village de Bôbailowa. Dans tout cet espace, le rivage est formé d'une ardoise noirâtre qui contient des pyrites, & dont les couches sont presque perpendiculaires. Au-dessous, on n'a rien découvert que de la pierre à chaux & du roc sauvage. Entre cette ardoise, il y a des veines de la largeur de quatre doigts jusqu'à celle d'un pied, qui ont différentes directions. Quelques-unes sont formées d'un quartz graveleux, d'autres de spath blanc. Celui là est entremêlé d'un beau sable de couleur d'or & de couleur de cuivre. On trouve aussi presque partout une matière noirâtre, qui ressemble quelquefois à de la marcassite de plomb, & qu'on reconnoît le plus souvent pour ce qu'on appelle *Bley glantz*. Cette marcassite est aigre & fort cassante. La pyrite y est rarement en masse; l'aie

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

lui donne une couleur d'ocre, & la rend molle & friable, comme le sont certaines fleurs de cuivre. La marcasite (bley-glantz) se change à l'air en une masse noirâtre & fragile; d'où l'on peut inférer que cette matière ne renferme ni plomb ni argent.

Le 24, M. Gmelin traversa un village Tartare, dont les habitans payent tribut à la couronne. Ils ont été convertis & baptisés en même tems que les Wogules, par un archevêque de Tobolsk, qui étoit un des plus fameux convertisseurs qu'il y ait jamais eu. Il est vrai que quand l'aveuglement des Tartares ne cédoit pas aux lumières de son zèle, & que quelques-uns refusoient de recevoir le baptême, il les faisoit jeter dans la rivière par des soldats; après quoi ils étoient reconnus pour chrétiens bien & duement baptisés. Tous les vieillards qui refusoient absolument de se soumettre à la religion chrétienne, étoient emmenés par son ordre à Tobolsk, & baptisés de force. Ces payens, qui avoient des idoles de bois, de cuivre, de fer, d'argent, ou des fétiches de toute espèce, ont encore à présent un air un peu plus sauvage que les autres Tartares. On dit que leur férocité se découvre surtout lorsqu'ils sont ivres, & qu'alors ils jouent aisément du couteau. Ils ont ordinairement dans leurs jurtes l'image de quelque saint, selon l'usage des Grecs; mais on assure que les vieillards qui se trouvent encore parmi eux, ne sont pas entièrement exempts des superstitions du paganisme.

Le 25, M. Gmelin atteignit encore une fois Turinsk, ville sur laquelle il ajoute les observations suivantes.

Nouvelle
description de
Turinsk.

Les vivres n'y manquent pas plus que les bonnes terres labourables & les bestiaux. Le prix des vivres est très-modique, & le poud de bœuf ne valoit alors que vingt ou trente copeques. La viande de Turinsk a un goût si excellent, qu'on ne peut en trouver de meilleure dans toute la Sibérie. Tous les ouvriers, à l'exception des maréchaux, sont fort rares à Turinsk, & ces derniers, comme presque tous les maréchaux Sibériens, ne se contentent pas d'un seul métier: ils font en même tems celui de dentistes, c'est-à-dire, ils se mêlent d'arracher les dents. On se persuade en Sibérie que, pour bien faire cette opération, il faut un homme vigoureux & un instrument bien fort: or c'est ce qui ne sauroit mieux se trouver que chez un maréchal. Aussi un homme de cette profession en Sibérie est-il comme le *médecin malgré lui* de Molière: il doit être dentiste à quelque prix que ce soit. Ces gens-là se servent, pour arracher les dents, de tenailles aussi fortes que les plus grosses tenailles dont se servent les orfèvres, pour manier leurs creusets dans le feu; & souvent, au lieu d'une dent, ils en arrachent une demi-douzaine à la fois, avec un morceau de la mâchoire.

On a de la peine à trouver à Turinsk un tailleur d'habit ou un cordonnier; & quand même on en trouveroit on ne peut en tirer de l'ouvrage, parce qu'on y vit suivant la maxime généralement reçue en Sibérie, qu'on ne doit travailler que par un extrême besoin & qu'il ne faut manquer aucune occasion de boire. Le premier Octobre, est une fête consacrée à la protection & l'intercession de Marie, ce qui de droit amène une kermesse. En ce jour solennel il est donc d'usage, que chacun ait dans sa maison de la bière, de l'eau-de-vie, & de plus qu'on reçoive & qu'on loge tous ceux qui vien-

ment voi-
tion. I
dans un
manquer
ainsi que
ou de va-
vie. Le
ce jour,
nes filles
une main
boire de
saisir l'ho
de se me
qu'elles
prochoit
suivant l'
jours dan

LE I
trouva le
point de
pelle-t-

LA vi
Tura, q
ritoire oc
brisé & é
à occasio
kamen (r
dédiée à
sous du p
kamen, r
re, tout
son qu'on
la terre e
verfent la
ce qu'on
places po
pour les-
voit enco
de, & de
ce. Nou
voyage, &

(2) Je
re autre
Grecque,
premier O
manach R

ment voir la fête. Ces réjouissances durent pendant huit jours sans interruption. Immédiatement après cette grande fête, il se fit une dédicace d'église dans un village situé à douze werstes de la ville, & tous les citadins ne manquèrent pas de s'y rendre, pour avoir occasion de *s'arroser l'ame*. C'est ainsi que finit le mois d'Octobre, que les Allemands appellent *mois de vin ou de vendange*, & qu'on pourroit appeler ici *mois de biere & d'eau-de-vie*. Le premier Novembre amena un changement de décoration. Depuis ce jour, qui est consacré à la mémoire des saints Damien & Kusma, les jeunes filles de la ville s'assemblent, pendant six jours consécutifs, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, & se divertissent à chanter, à danser, à boire de la biere & de l'eau-de-vie. De leur côté, les jeunes amans, pour saisir l'heure du berger, ont grand soin, avec la permission du beau sexe, de se mettre de la partie. Ces assemblées sont appelées *Bratschini*. Tant qu'elles durent, on entend un bruit continuel dans les rues. Comme on approchoit alors du petit carême qui commence le 15 Novembre, on crut, suivant l'ancien usage, qu'il seroit déraisonnable de passer ce petit nombre de jours dans la tristesse, & les réjouissances furent continuées jusqu'au 15.

LE 14 Novembre, M. Gmelin rejoignit M. Muller à Werchoturie, où il trouva les commis de la douane, honnêtes & empressés, parce qu'il n'avoit point de marchandises sujettes aux droits. Aussi, par reconnaissance, les appelle-t-il *des sangsues qui ne mordent pas, quand il n'y a rien à tirer*.

LA ville de Werchoturie est située sur le rivage gauche de la riviere de *Tura*, qui y coule du Nord au Sud. Elle tire son nom de ce que son territoire occupe les cantons supérieurs de cette riviere. Un rocher escarpé, brisé & élevé de six brasses au-dessus de l'eau, dont est formé le rivage, a occasionné le choix de cet emplacement. On appelle ce rocher *Troitzkoi-kamen* (rocher de la Trinité), du nom de la cathédrale de la ville, qui est dédiée à la Sainte-Trinité. Un autre rocher, à peu de distance & au-dessous du précédent, mais un peu moins haut, porte le nom de *Pokowskoi-kamen*, rocher du rosaire (z). Outre ces deux rochers qui joignent la riviere, tout le sol de la ville n'est presque un roc continuel: c'est par cette raison qu'on n'a pratiqué des caves qu'à quelque distance, dans des endroits où la terre est molle. Trois petits ruisseaux, *Derni*, *Swjoega* & *Kolatschik*, traversent la ville, & se rendent dans la *Tura*. On trouve à Werchoturie tout ce qu'on peut désirer dans une grande ville, des églises, des couvens, des places pour les marchés, des boutiques pour les marchands, des magasins pour les marchandises, des cabarets à biere & à eau-de-vie, &c. On y voit encore une forteresse, une chancellerie, un logement pour le *Waywo-de*, & des magasins royaux pour les armes & pour les vivres de toute espece. Nous ne nous arrêterons pas, avec l'écrivain dont nous abrégeons le voyage, à donner les dimensions de tous ces bâtimens, parce que nous som-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

Description
de la ville de
Werchoturie.

(z) Je n'ai pu, dit M. Gmelin, traduire autrement. *Pokrow* est, dans l'église Grecque, le nom de la fête qui tombe au premier Octobre. Il est traduit, dans l'Almanach Russe-Allemand, par *protection* &

intercession de Marie. Or, comme dans l'église Romaine la fête du rosaire tombe à ce même jour, j'ai cru, par cet équivalent, me faire mieux entendre.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

mes persuadés que ce détail, après tant d'autres, ne pourroit qu'ennuyer nos lecteurs.

LE nombre des maisons de la ville, tant en-deçà qu'au-delà de la rivière, monte aujourd'hui à deux cens quarante-sept, presque toutes habitées par des marchands. Dans un incendie arrivé en 1738: qui ne parvint pas aux maisons d'au-delà de la Tura, ni au fauxbourg des voituriers, il y eut deux cens quarante-neuf maisons de brûlées, & par conséquent plus qu'il n'en reste à présent; aussi voit-on encore bien des emplacements vuides.

LA ville est traversée dans toute sa longueur par une grande rue, qui est couverte & pavée, pour ainsi dire, de poutres, ainsi que la slobode des voituriers.

COMME, suivant les ordres de la cour, tout ce qui entre en Sibérie & qui en sort, doit être exactement visité ici, on a placé, à un werste de la forteresse, deux bureaux de péage, sur la grande route qui va à Werchoturie, tant du côté de Russie, que de celui de Sibérie. L'un est au-delà du couvent de Potrowsk; & parce qu'il est près de la rivière, il est appelé *Plesowskaja*; l'autre est au-delà de la slobode des voituriers, & porte le nom de *Borowskaja*, parce que de-là le chemin conduit dans une forêt. L'un & l'autre ont un corps-de-garde & une barrière, près de laquelle il y a toujours des commis. La première route, qui est sur le bord de la Tura, n'est fréquentée qu'en hiver. En été, lorsque le chemin est à quelque-éloignement de la rivière, les gardes du péage se placent sur ce chemin à distance égale de la forteresse, quoiqu'il n'y ait là ni corps-de-garde, ni barrière; & ils se tiennent sur la route même en pleine campagne.

LA situation de la ville est assez agréable, & l'air y est passablement sain. Il ne vient pas beaucoup de bled dans les environs, mais les villages situés sur le Tagil en amènent suffisamment; ce qui ne laisse pas que de renchérir cette denrée. Il paroît d'ailleurs qu'on s'y occupe peu de l'agriculture; & quand on semeroit du bled, il y a toute apparence qu'on négligeroit souvent la récolte, pour aller courir les forêts, où la chasse offre de plus grands avantages. Les arbres qu'en Sibérie on appelle cedres (a), viennent fort abondamment dans le canton de Werchoturie; & quand les fruits donnent, on laisse tout autre ouvrage pour les cueillir. Ces fruits se mangent crus, & c'est leur principal usage en Russie & en Sibérie. On en tire aussi une huile fort agréable, dont les gens aisés se servent pour faire la friture en carême: ainsi l'on voit qu'il doit s'en faire une grande consommation tous les ans. Cette huile de cedre est par elle-même d'un bon débit par toute la Russie, & fort estimée même à Petersbourg. Ainsi Werchoturie a de grands avantages pour ce commerce, puisque c'est le premier endroit d'où l'on puisse porter des cedres en Russie. C'est par cette raison que, quand on voyage de Sibérie en Russie, on fait des provisions de cedres à Werchoturie, où l'on en forme des magatins pour les envois. „ Pendant mon séjour, dit notre Professeur, on achetoit le poud de cedres quinze copeques, prix dont

(a) *Pinus foliis quinis, cono erecto, nuclea eduli.* Hall. Stirp. Helvet. 150. n°. 4.

„ la m
„ préfe
„ Les
qui fait
mais ce
cantons
„ Les
sie, qu'
pour to
Russes,
arrivent
trée du
ou le V
mins d'h
à Tobol
séjourne
fréquent
les Wer
conclure
ne pourr
pourroit
„ ajoute
„ gnés,
„ mœur
„ physiq
„ hors c
„ peine
„ devoir
„ bien q
M. G
Werchor
„ heures
„ Celui
„ l'autre
„ rayon
„ gauche
„ beauco
„ distingu
„ à seize
„ cet ann
„ on voy
„ fin les
„ jours la
„ niquoit
„ horison
„ haut du
XXIV.

„ la médiocrité fait voir qu'ils doivent y être en abondance, & qu'on en préfère la récolte à celle de bled.”

Les bêtes à corne ne sont pas moins communes ici que les chevaux, ce qui fait que la viande n'y est pas chère. La Tura a très-peu de poissons; mais ce défaut est bien réparé par tous les lacs poissonneux qui sont dans ces cantons en grand nombre.

Les habitans faisant beaucoup de commerce avec les marchands de Russie, qu'ils regardent même comme étrangers, sont assez sociables & affables pour tous les étrangers en général. Il arrive souvent, que des marchands Russes, après avoir fait, pendant plusieurs années, le commerce en Sibérie, arrivent à la fin de l'hiver à Werchoturie, & de-là passent à Solikamsk à l'entrée du printemps, pour continuer leur voyage en Russie par eau sur le Kama ou le Wolga. On les voit encore plus fréquemment arriver par les chemins d'hiver de Russie en cette ville; où ils attendent le printemps pour aller à Tobolsk à la première ouverture des eaux. Dans l'un & l'autre cas, ils séjournant à Werchoturie. Leur séjour apprend donc aux habitans qu'ils fréquentent, qu'il est ailleurs chez eux des hommes qui les valent; aussi les Werchoturiens paroissent-ils s'humaniser de jour en jour: d'où l'on peut conclure, que si on vouloit établir en Sibérie une académie de mœurs, elle ne pourroit être mieux placée que dans cette ville. Une pareille académie pourroit influer salutairement sur bien des têtes Sibériennes. „ A mon égard, „ ajoute M. Gmelin, je ne saurois m'empêcher, en quittant ces pays éloignés, de souhaiter au moins qu'il n'y ait plus autant de rudesse dans les mœurs, qu'il y a d'âpreté dans le climat, & que le moral, au défaut du physique, s'adoucisse un peu; car la plupart des Sibériens croyant que hors de leur pays il n'y a point d'hommes raisonnables, ont bien de la peine à descendre au niveau de ceux qui voyagent chez eux. Je crois leur devoir ces vœux salutaires, quand ce ne seroit que par reconnaissance du bien qu'ils m'ont fait quelquefois, même sans le vouloir.”

M. GMELIN donne ensuite la description d'un phénomène qu'il observa à Werchoturie le premier Décembre, & s'exprime ainsi. „ Vers les cinq heures du soir, on vit deux paraselènes, un de chaque côté de la lune. Celui qui étoit à droite du spectateur, avoit beaucoup plus d'éclat que l'autre, & brilloit des couleurs de l'arc-en-ciel; il lançoit même un rayon fort brillant, qui étoit parallèle à l'horison. Le paraselene de la gauche étoit beaucoup plus pâle, & jettoit pareillement un rayon, mais beaucoup moins lumineux que le premier, & que l'on pouvoit à peine distinguer. Dans le même tems il se forma, à la distance d'environ quinze à seize diamètres de la lune, un halo ou anneau autour de la lune, & de cet anneau, en montant dans un éloignement d'environ vingt diamètres, on voyoit un arc lumineux, dont les pointes étoient tournées en haut. Enfin les deux paraselènes prirent une clarté extrêmement brillante; mais toujours la lumière de celle de la droite étoit la plus claire, & elle communiquoit les couleurs variées de l'iris au rayon lumineux qui s'en échappoit horizontalement. Immédiatement après, on vit paroître précisément au haut du halo, entre la lune & l'arc luisant, un nouvel arc (e) d'un cercle

VOYAGE EN
SIBÉRIE,
1742.

„ assez grand, qui, par sa partie convexe, touchoit ce halo, mais dont la
„ lumière étoit fort pâle. Les rayons des deux parasélenes commencerent
„ ensuite à s'étendre de plus en plus, de sorte qu'ils embrasserent enfin tout
„ le ciel, & formerent un nouvel halo qui, dans sa circonférence extérieu-
„ re, renferma la véritable lune. Le dernier arc (e) sembloit être une ré-
„ verbération de ce halo, comme l'arc (d) l'étoit du halo (ccc). Dans le
„ plus grand halo, on voyoit encore deux autres parasélenes (bb), placés
„ vis-à-vis les premiers (aa), dont ils paroissent être des réverbéra-
„ tions. Nous remarquâmes aussi que les parasélenes étoient fort clairs,
„ ainsi que les côtés du halo qui étoient les plus près de la lune, & que
„ les autres parties de l'anneau étoient au contraire fort sombres. La durée
„ de ce phénomène fut d'environ une heure entière, au bout de laquelle il
„ disparut petit-à-petit, enforte qu'à 11 heures on ne voyoit plus que la
„ lune & un halo pâle (ccc).”

M. GMELIN fort impatient d'arriver à Petersbourg, partit de Werchoturie le 8 Décembre, sans s'embarasser du froid qui étoit déjà très-piquant, ni de l'âpreté des chemins qui, dans cette saison, devenoient encore plus difficiles sur les montagnes. Le même jour, il visita *Liaginskoi*, pogost & sawodé. C'est une fonderie située sur le ruisseau *Liala*, qui avoit été bâtie sur l'espérance que le minéral de cuivre, trouvé très-riche à l'essai, continueroit à donner quinze pour cent; mais on a été bien vite détrompé, & elle a été abandonnée. Cependant depuis quelques années, comme on s'est apperçu que la pyrite, qui se trouve dans la montagne, contenoit assez de cuivre pour en tirer du vitriol, on a établi un fourneau seulement pour la fondre.

ON a encore trouvé, en 1735 & 1736, deux endroits proches l'un de l'autre dans les montagnes de Werchoturie, qui, sans être fort riches en minéraux, suffissent cependant pour entretenir une fonderie. Enfin peu à peu il s'y est formé deux mines, connues sous les noms de *Kundschakowsk* & de *Gwélsk*, qui ne sont qu'à cent brasses l'une de l'autre, & elles fournissent aujourd'hui la fonderie de *Liaginskoi*.

ON ne peut pas travailler dans ces mines en hiver, mais on en voiture le minéral, dont le quintal, l'un portant l'autre, rend jusqu'à deux livres de cuivre. Il ressemble à un beau pyrite de cuivre, mêlé de veines irrégulières d'un quartz noirâtre, qui a la propriété de devenir, peu à peu, gris comme une espèce de glaise, ensuite transparent & blanc comme de l'eau, & même un peu brillant. Lorsqu'on fond ce minéral, il se précipite au-dessous du régule une autre matière qui ressemble au *wolfram*, mais qui est plus pesante. Elle mériteroit bien qu'on en examinât les propriétés.

LES voituries se plaignoient beaucoup du nez & des oreilles. Les habitants du village de *Kostjopi* que M. Gmelin visita le même jour, se plaignoient aussi beaucoup du froid, & lui dirent que les bleds parvenoient rarement à leur maturité. Leur principale subsistance consiste donc en gibier qui est très-abondant dans ce canton; il y a surtout beaucoup d'élangs, & dans une heure on lui en offrit une douzaine à acheter. Le museau & la

langue
qu'il ne

LA
est bâtie
maisons.
des. Q
l'une d'é
près l'un
duquel e
son du V
se, avec
cathédral
l'hiver,
des rues,
& renfer

A l'ex
lequel est
égliises fo
cellules de
bâtimens

L'AUT
y voit un

Dans cert
vent de
chapelle d
deux cham
La troisiè
long de l'
quatre vin
pour les
de l'Ussôl

cette rue,
salines, de
liers; mais
de distance
deux wersh
stes au-de
l'étendue
& desséch

Kopanex.

la ville.

LAISS
lui sont pe
contrées q

„ ON e
„ & il fin

langue de ces animaux y passent pour des mets friands, & M. Gmelin avoue qu'il ne les a pas trouvés mauvais.

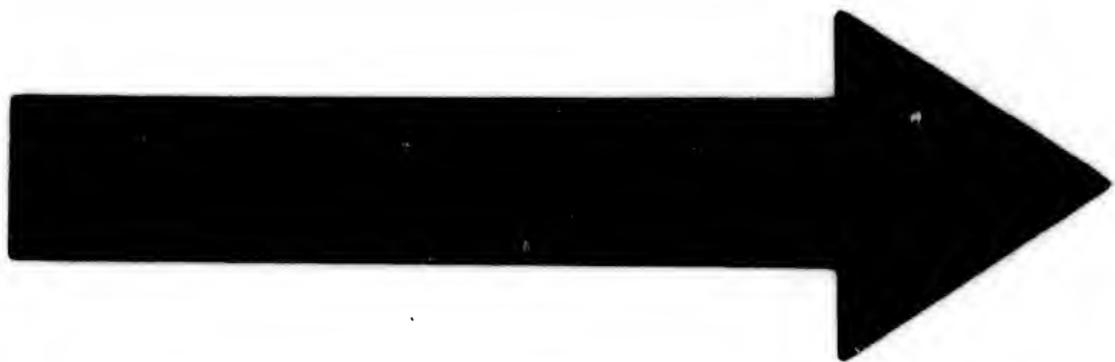
LA ville de *Solikamskaja*, où M. Gmelin rejoignit M. Muller le 13, est bâtie sur les bords de la rivière d'Ussolka, & renferme environ six cents maisons, toutes bâties de bois, mais dont quelques-unes sont très-commodes. Quant aux bâtimens publics, il y a deux églises cathédrales de pierre: l'une d'été, avec deux autres petites églises à côté. Ces deux églises sont si près l'une de l'autre, qu'elles ont un clocher commun de pierre, au-dessous duquel est la chancellerie. On y voit aussi le bureau des péages & la maison du Waywode, l'un & l'autre de bois, la prison, aussi de construction Russe, avec un osrog entouré de poutres droites, & huit cabarets. Entre la cathédrale d'été & la chancellerie, est encore une autre église de pierre pour l'hiver, avec une petite chapelle à côté. On voit du même côté trois grandes rues, dont une nommée *Bogojawlenskaja*, s'étend le long de l'Ussolka, & renferme encore une église de pierre pour l'hiver, avec une église latérale.

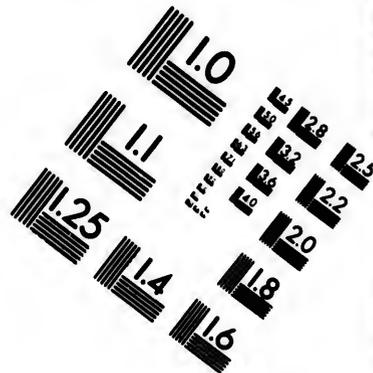
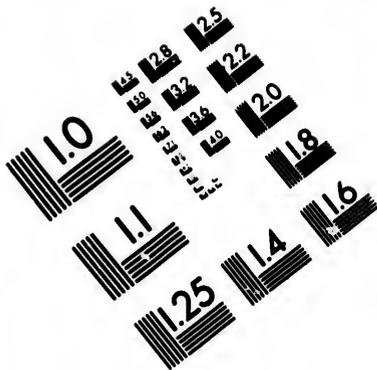
A l'extrémité de cette rue, est un couvent de religieuses, *Spaskoi*, dans lequel est une église de pierre pour l'hiver, & une église d'été. Ces deux églises sont sous le même toit, & ne sont séparées que par un mur. Dix cellules de bois servent d'habitation à l'abbesse & aux religieuses, & tous les bâtimens de la maison sont compris dans un enclos de bois.

L'AUTRE grande rue, appelée *Spaskaja*, est au bas de l'Ussolka. On y voit une église de pierre pour l'hiver, & une église latérale pour l'été. Dans cette rue, se trouve aussi l'hôtel-de-ville, & à son extrémité un couvent de moines, avec deux églises de pierre, l'une pour l'été, avec une chapelle d'hiver, l'autre église, aussi d'été, avec une église latérale d'hiver, deux chambres ou cellules de pierre, & une de bois qui en comprend deux. La troisième grande rue est appelée la rue de Werchoturie, & descend le long de l'Ussolka. Dans cette rue, aux environs de la cathédrale, il y a quatre vingt-trois boutiques, deux hôpitaux, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, & quatre salines appartenant à un habitant. A la droite de l'Ussolka, est encore une grande rue, appelée la *rue de Moscou*. Dans cette rue, se trouvent quatre cabarets, un bain public, & quarante-quatre salines, dont deux appartiennent au couvent, & les autres à différens particuliers; mais plusieurs de ces salines ne travaillent pas & sont vuides. A peu de distance des salines d'en-haut, coule l'Ufinka, ruisseau qui a sa source à deux werstes plus loin, & qui se jette dans l'Ussolka. Environ à dix werstes au-dessous de l'embouchure de ce ruisseau, est un égoût creusé dans l'étendue de deux werstes, pour faciliter l'écoulement des eaux des marais, & dessécher les environs des salines. On l'appelle dans la langue du pays *Kopanez*. L'embouchure de l'Ussolka dans le Kama est à sept werstes de la ville.

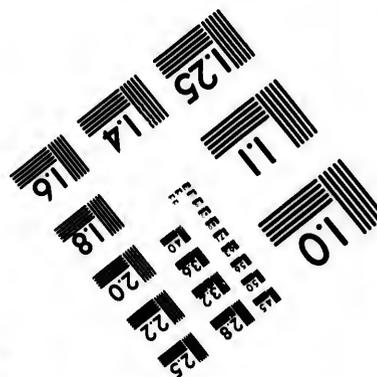
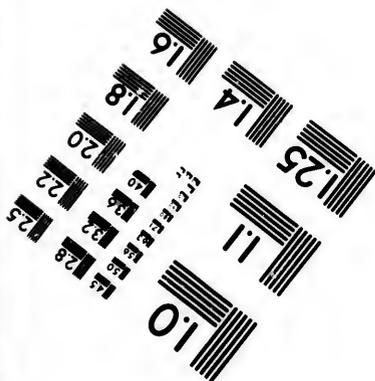
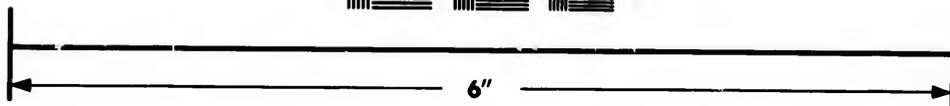
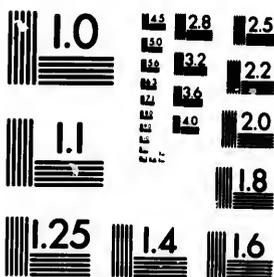
LAISSONS parler M. Gmelin, puisque les détails où nous allons entrer lui sont personnels, & qu'ils font connoître en même tems les mœurs des contrées qu'il décrit.

„ ON étoit, dit-il, en carême; il étoit commencé dès le 15 Décembre, „ & il finissoit le jour de Noël. Il étoit assez difficile d'avoir de la viande;





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 18
E 20
E 22
E 25
E 28
E 32
E 36
E 40

10
E 10
E 11
E 12
E 13
E 14
E 15
E 16
E 17

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

„ mais nous profitâmes du séjour d'un Allemand de qualité, qui se trouvoit
 „ exilé dans cette ville, & qui avoit pris des arrangemens pour ne pas man-
 „ quer de viande. Il nous envoyoit de tems en tems quelque chose de ses
 „ provisions, & cette complaisance nous fit un grand bien. Nous n'avions
 „ pas non plus à nous plaindre de la société des habitans de la ville, qui sont
 „ assez bien policés. Nous recevions furtout des politesses singulieres de
 „ M. Demidow, fils du conseiller d'état. Sa maison nous étoit ouverte,
 „ & nous y étions toujours bien reçus. Sa femme, remplie d'attention & de
 „ prévenance envers tout le monde, contribuoit encore à la rendre plus
 „ agréable. La manière dont ses enfans étoient élevés, nous causa d'au-
 „ tant plus de surprise, qu'on trouveroit difficilement l'exemple d'une pareil-
 „ le éducation. Nous vîmes des enfans de cinq à huit ans aussi polis, aussi
 „ formés, qu'eils avoient eu le double de leur âge, & qui savoient non
 „ seulement plusieurs langues, mais encore une infinité de choses. Le ma-
 „ tre de la maison posséde une belle apothicairerie, & connoit parfaitement
 „ toutes les drogues. Il est grand amateur de l'histoire naturelle, & princi-
 „ cipalement de la botanique. Il me fit voir une quantité prodigieuse de
 „ plantes séchées dans des porte-feuilles, & il cultive à grands frais un très-
 „ beau jardin, dans lequel il y a une orangerie digne d'un Prince. Person-
 „ ne avant lui ne s'étoit avisé de donner dans de pareilles recherches. Il est
 „ presque venu à bout d'arracher les habitans à leurs préjugés, & à cette ig-
 „ norance qui s'écrioit sans cesse: *à quoi tout cela sert-il? quel avantage*
 „ *en retire-t-on* &c? Nous renouvelâmes aussi connoissance avec M. Furt-
 „ schenninnow, homme fort aimable: c'est le même dont nous avions ad-
 „ miré la vivacité singuliere en 1735, étant à Kiachta sur les frontieres de
 „ la Chine. Il avoit alors un emploi dans le bureau des péages; mais un
 „ bon mariage l'avoit depuis fort enrichi. Il a plusieurs fonderies & des for-
 „ ges de cuivre, tant dans le voisinage, que dans la Permie; il possède en-
 „ core plusieurs salines, & une maison fort ornée & superbement bâtie en
 „ comparaison de celles de Solikamsk. Il étoit revenu depuis peu de Peters-
 „ bourg, où il avoit obtenu, du collége Impérial des mines, des lettres-
 „ parentes, qui lui donnoient permission de composer & de travailler toutes
 „ sortes de vases d'un certain métal jaune, qui est fort malléable & fort duc-
 „ tile, & qui, par sa couleur, ressemble à de l'or. Il avoit déjà, pour cet
 „ effet, arrangé quelques maisons hors de la ville, & il fit commencer les
 „ travaux en notre présence. Nous vîmes une soucoupe de ce métal, qu'il
 „ avoit fait battre & qui avoit fort bien réussi. Je la garde précieusement,
 „ par rapport à la perfection & du métal & de l'ouvrage. L'inventeur m'a
 „ assuré qu'il n'entroit dans cette composition que du cuivre & du zink, &
 „ que sa ductilité n'étoit due qu'à un tour de main qu'il falloit lui donner
 „ dans la fusion. J'ai beaucoup de raison pour le croire, puisque le laiton
 „ tire sa couleur du zink, & que la pierre calaminaire n'est qu'un minéral de
 „ zink. Mais, après des essais que j'ai faits moi-même, je crois qu'il est
 „ difficile de trouver ce tour de main, & que c'est réellement un secret de
 „ l'artiste, que de produire, par le mélange du zink & du cuivre, un métal
 „ ductile d'un jaune foncé. Cependant, sans l'avoir appris, j'ai réussi quel-
 „ quefois en tâtonnant.

„ C
 „ de c
 „ meil
 „ né b
 „ ces f
 „ m'a
 „ LA
 „ long de
 „ LA g
 „ kamsk.
 „ onze ar
 „ Elle est
 „ pouces
 „ compte
 „ entreten
 „ Orel (ai
 „ huit bras
 „ & rend v
 „ cordes de
 „ fél (c'est
 „ portions
 „ & à vers
 „ Chaque c
 „ salée.
 „ M. G
 „ appartienn
 „ LA des
 „ avoir une
 „ cissant les
 „ salure de la
 „ la moindre
 „ noms de to
 „ pourroient
 „ nal Allema
 „ LE Prof
 „ environs de
 „ de son réci
 „ bler du min
 „ pourquoi le
 „ minéral, &
 „ IL arriv
 „ se fruit de
 „ forment un
 „ couverte, &
 „ eun peut ég
 „ où il veur,

„ COMME il y a à Solikamsk un très-grand nombre de salines, que le sel
 „ de ces cantons; & en général celui de la Permie, passe en Russie pour le
 „ meilleur, & qu'on y en porte une prodigieuse quantité, je me suis don-
 „ né beaucoup de peine, pour acquérir des connoissances exactes de toutes
 „ ces salines. J'en ai visité toutes les sources, & j'ai pris note de tout ce qui
 „ m'a paru dans ce genre intéressant & curieux.”

LA prolixité de ces notes nous oblige d'abandonner M. Gmelin dans le
 long détail qu'il en fait.

LA grande saline est Nikitskaja, qui appartient à M. Demidow de Soli-
 kamsk. Elle est sur le rivage droit du ruisseau nommé Ufiuka. La cuve a
 onze arschines de longueur, environ autant de largeur, & huit de profondeur.
 Elle est entretenue par une source du même nom, qui n'a pas plus de dix
 pouces de diametre. Du haut de l'enceinte de la source jusqu'à l'eau, on
 compte dix brasses; mais comme cette source ne suffit pas tout-à-fait pour
 entretenir la saline, on y supplée par les eaux d'une autre source, appelée
Oral (aigle), dont le diametre a huit pouces, & la profondeur jusqu'à l'eau
 huit brasses & demie. Une portion de sel est cuite en vingt-quatre heures,
 & rend vingt-huit sacs. Dans ces vingt-quatre heures, on consomme sept
 cordes de bois long, c'est à-dire, sept cordes cubiques. Une semaine de
sel (c'est ici le terme) est de dix-huit jours, dans lesquels on cuit quatorze
 portions de sel. On emploie près de la source six hommes à faire monter
 & à verser l'eau; & ils se relayent deux à deux toutes les trois heures.
 Chaque couple fournit dans ce tems fixe deux cens wedres ou sceaux d'eau
 salée.

M. GME LIN compte ici quarante-sept autres salines, dont quelques-unes
 appartiennent encore à M. Demidow, & les autres à différens particuliers.

LA description de la premiere peut suffire à des lecteurs intelligens, pour
 avoir une idée de toutes les salines de Solikamsk, en aggrandissant ou rétré-
 cissant les chaudières, & de leur produit, suivant l'abondance & le degré de
 salure de la source. Notre Professeur, qui ne fait pas grace à ses lecteurs de
 la moindre circonstance, a employé dix-sept grandes pages à rapporter les
 noms de toutes ces salines, & les dimensions de leurs chaudières. Ceux qui
 pourroient par hasard être curieux de ces minujes, auront recours à l'origi-
 nal Allemand.

LE Professeur n'est pas moins prolix en parlant des mines qui sont aux
 environs de Solikamsk, & des forges qui servent à les exploiter. Il résulte
 de son récit qu'en général ces mines sont très-pauvres, & qu'il faut rassem-
 bler du minéral de bien des endroits, pour entretenir une fonderie. C'est
 pourquoi le gouvernement laisse à tout le monde la liberté de chercher du
 minéral, & de l'exploiter pour son compte.

IL arrive aussi de-là, qu'il n'y a point de monopole, & que chacun veut
 le fruit de ses recherches au prix qu'il veut. Quelquefois plusieurs payfans
 forment une société, pour exploiter en commun une mine, qu'ils ont dé-
 couverte, & qu'ils vendent à leur gré, sans que personne les contrarie. Cha-
 cun peut également entamer une mine, & bâtir des fonderies & des forges
 où il veut, pourvu qu'il n'anticipe pas sur les prétentions d'un autre qui en

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1742.

est déjà propriétaire. On obtient cette permission sans la moindre difficulté.

DANS les forges même qui appartiennent à la couronne, on achete des payfans le minéral qu'ils peuvent fournir, pourvu qu'il soit d'une bonne qualité. Cette faculté des habitans de la campagne leur procure une certaine aisance, sans qu'ils aient beaucoup de peine; car ils n'ont pas besoin de fouiller bien profondément pour tirer ce minéral, & l'exploitation coûte ici bien moins de travail qu'ailleurs.

LA plupart des minéraux se trouvent dans des ardoises ou dans des sables, qui partout sont fort mols; & les mines, principalement celles de cuivre, sont très-abondantes dans ces cantons. M. Gmelin s'étoit logé dans le couvent de Pyschora, à deux lieues de Solikamsk, pour avoir le tems de visiter les mines des environs. Voici la description qu'il fait de ce couvent.

„ DANS cette maison, dit-il, nous ne fûmes pas bien régalez, mais on nous fit un très-bon accueil. La façon de vivre de ces moines paroît être la même qu'elle étoit du tems de leur fondateur. Leur nourriture & leur boisson sont si frugales & si simples, qu'il nous auroit été difficile de boire & de manger avec la communauté. Cependant ce couvent qui possède plusieurs excellentes salines aux environs, est fort riche, & comprend un grand nombre de bâtimens; c'est ce qui rend la sobriété ou plutôt toute la vie de ces religieux d'autant plus digne d'admiration.”

LES détails que donne le Professeur sur la nature des terrains où se trouvent ces sources, ainsi, que sur les avantages & les désavantages des sources salées, peuvent être intéressans pour ceux qui voudront tenter de pareilles découvertes. Partout où l'on veut trouver des sources de sel, on regarde comme une bonne marque, lorsqu'en creusant on rencontre une glaise grisée. Cette glaise, dans les sources de Solikamsk, contient une petite marcasite formée en dez, d'une couleur d'or pâle. Dans celles de Stroganow & de Pyskora, cette glaise est pure & sans aucun mélange; à cette différence près, que l'odeur de soufre y est plus forte que dans celles de Solikamsk. La terre grisée est toujours une marque certaine, que la source salée n'est pas éloignée: un autre indice aussi sûr, c'est quand la terre, quelque couleur qu'elle ait naturellement, prend, dans le tems des chaleurs, une couleur blanche ou crayonneuse. La terre rouge est d'un mauvais présage; elle annonce qu'on ne trouvera pas sitôt ce qu'on cherche. Quelquefois les sources sont fort aisées à creuser, à cause de la légèreté du terrain; mais c'est un inconvénient, parce que la terre qui cède aisément à l'eau, bouche à la fin la source, si l'on n'a le soin de la nettoyer souvent, ce qui cause de la dépense. D'autres, au contraire, sont difficiles à creuser par rapport à la dureté de la terre, & il faut quelquefois plusieurs années pour en achever l'ouverture. Mais lorsqu'elle est une fois faite, elle dure très-long-tems. L'eau du rivage n'y pénètre pas sitôt, & n'endommage pas la source; d'ailleurs la terre qui l'environne, n'éboule pas, & il ne s'y fait point d'obstruction. On doit encore observer en général, que plus les sources sont profondes, plus elles ont d'eau; & par conséquent sont durables.

1743.

M. GME LIN, depuis son départ de Solikamsk, c'est à dire, depuis le 3 Janvier jusqu'au 12, donne une triste & froide énumération des villages &

des ruisse
dans le t
pas enco

Ust-
na, à un
Cette de
bouchpre
elle est a
& demi,
deux par
rière s'a
partie sup
restes d'u
duquel ju
environ u
La ville c

Le pal
avec deux
bâtie de n
chownoi -
tant la Su
Les au
bois, qui
un hôtel -
péage, un
ques, un
près duque

De cet
droit de la
re. & en b

DANS
tre d'homn
lin, que ch
devons pas
Saint Jean,
de la vérité
créer des m

Le Sain
que l'énorm
truction de
prieres les
tion, que t
aux pieds d
un nuage é
bloit menac
porta la nué

des ruisseaux qu'il eut à traverser, pour arriver à la ville d'*Ust-Jug-Welikoi*, dans le territoire d'Archangel. On supprime ces détails minutieux, pour ne pas encourir les mêmes reproches que le Professeur Allemand.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

UST-JUG-WELIKOI est bâtie sur la rive gauche de la riviere de *Suchona*, à un werste ou environ au-dessus de sa réunion avec la riviere de *Jug*. Cette dernière a donné son nom à la ville, bâtie anciennement à son embouchure, & que sa mauvaise situation a obligé de transporter à l'endroit où elle est aujourd'hui. La ville s'étend le long de la *Suchona* à trois werstes & demi, & elle a environ un demi-werste de largeur. Elle est divisée en deux parties égales par une caverne ou grotte qui la traverse; la partie inférieure s'appelle communément, au-delà de la vallée, *sa-logom*. Dans la partie supérieure, à peu de distance & au-dessus de la caverne, on voit les restes d'une espeece de rempart de terre, avec un fossé en dehors, du fond duquel jusqu'au haut du rempart il peut y avoir quatre brasses; ce rempart a environ un werste de tour, & il paroît qu'il y avoit autrefois une forteresse. La ville contient un grand nombre d'églises.

Le palais archiépiscopal est composé de quatre grands bâtimens de pierre, avec deux caves de même construction, entre lesquelles est une église aussi bâtie de même. Vis-à-vis ce palais, est la chancellerie ecclésiastique (*Duchownoi-prikas*) toute bâtie en bois. Au-dessus de la cathédrale, en remontant la *Suchona*, on trouve encore quelques autres églises.

Les autres bâtimens publics consistent en une chancellerie construite de bois, qui est sur la place du marché, une prison, la maison du *Waywode*, un hôtel-de-ville, une maison où les marchands s'assemblent, un bureau de péage, un magasin d'eau-de-vie, sept cabarets, environ quarante boutiques, un hôpital partagé en deux pour les hommes & pour les femmes, auprès duquel est une église.

De cette ville dépend encore *Dymowskaja-Sloboda*, bâtie sur le côté droit de la *Suchona*, vis-à-vis la cathédrale, & qui a deux églises en pierre & en bois.

DANS son enceinte & aux environs, on compte cinq couvens, dont quatre d'hommes & un de femmes. Il est superflu d'ajouter, ainsi que *M. Gmelin*, que chacun de ces couvens a des églises d'hiver & d'été; mais nous ne devons pas omettre un miracle attesté par tous les habitans, & attribué à *Saint Jean*, surnommé *Juridowoi*. Si les lecteurs ne restent pas convaincus de la vérité du prodige, au moins le seront-ils que rien n'est plus propre à créer des miracles que l'ignorance, mere de la crédulité & de la superstition.

Le *Saint* crut devoir un jour annoncer aux habitans d'*Ustjug-Welikoi*, que l'énormité de leurs péchés alloit leur attirer la colere du ciel & la destruction de leur ville, s'ils ne se hâtoient de marquer un vif repentir par les prieres les plus ferventes. A peine le nouveau *Jonas* eut fini son exhortation, que tout le monde saisi de frayeur & touché jusqu'aux larmes courut aux pieds des autels se répandre en actes de contrition. Pendant ce tems, un nuage épais & très-noir étoit suspendu directement sur la ville, & sembloit menacer de l'écraser; mais un vent impétueux qui s'éleva tout-à-coup, porta la nuée à trente werstes de la ville, à peu de distance de la riviere de

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

Suchona. Là cette nuée s'ouvrit, & laissa tomber plus de cent quintaux de pierres d'une grosseur énorme, qu'on a laissées au même endroit, pour conserver la mémoire de l'événement.

LA situation de la ville d'Ustjug-Wellkol est très-commode pour le commerce qui se fait par eau, entre les villes d'Archangel & de Wologda; c'est pourquoi la plupart des habitans sont négocians, & quelques-uns même fort riches. La Dwina qui se forme de la réunion des deux rivières Jug & Suchona, & qui se jette dans la mer blanche à trente werstes au dessous d'Archangel, a partout une profondeur suffisante pour recevoir les plus grosses barques.

ON passe ordinairement par Ustjug, en allant de Russie en Sibérie. Les marchands prennent aussi communément leur route par Ustjug; & lorsqu'ils vont en droiture à Petersbourg, ce chemin est sans contredit le plus court. S'ils vont à Moscou, ils ne font d'autre détour que par Wiatka, qui tourne au Sud. Ils ont deux raisons pour prendre la route d'Ustjug: premièrement, c'est la plus sûre; secondement, elle est rarement fréquentée de ceux qui voyagent par ordre de la cour, ce qui fait que les paysans sont plus traitables pour le louage des chevaux. Les habitans ont donc été vraisemblablement civilisés par le commerce qu'ils font & par les voyages qu'ils leur occasionnent. Aussi sont-ils bien plus polis que ceux des autres petites villes du pays. On y voit aussi quelques maisons bâties d'un assez bon goût. L'amour de la nouveauté même a porté quelques-uns des habitans à bannir les bancs de leurs chambres, tandis que d'autres les conservent avec un respect religieux, parce que leurs ancêtres s'en sont bien trouvés. On voit ici de fort belles brèmes & des truites, ainsi que beaucoup d'autres poissons plus communs. Tout ce que les rivières ne fournissent pas, comme saumons, stokvis, laberdans, soles grandes & petites, harengs, &c. est tiré d'Archangel. La Dwina & la Suchona ont aussi des écrevisses.

LES fruits de la terre ne réussissent pas également toutes les années; celle de 1740 fut fort mauvaise, & l'on s'en plaignoit encore dans plusieurs villages.

CEPENDANT, quoique la hauteur du pôle soit de 61 grades 15 minutes, la terre y est assez fertile, & certainement, dit M. Gmelin, on n'en trouveroit pas à la même latitude dans la Sibérie.

LE 20, ce Professeur arriva à *Torma*, ville située sur la rive gauche de la Suchona, qui dépend de la province de *Wologda*. Elle fut d'abord bâtie à dix werstes au-dessous de l'endroit où elle est située, sur la rivière de *Torma*, un peu au-dessus de son embouchure; mais cet emplacement avoit beaucoup d'incommodités. C'est pourquoi dès que l'on eut découvert les salines qui sont dans le voisinage de celui-ci, on y a transporté la nouvelle ville.

IL y a deux églises cathédrales bâties de bois; elles ont un clocher & une horloge sonnante. Les paroisses, situées à quelque distance de la rivière, sont, une église d'hiver & une église d'été. Tout près de la dernière église, on en a bâti une troisième, sous le titre de St. André *Jurodiwoi*, le miraculeux de *Totma*, & sur son tombeau, où l'on prétend qu'on a trouvé son

corps

corps
ses, de
qu'en F

LES
Waywo
des droi
viron si
la viande
de la vil

ron au
La plup
mais per
font mal

SUR
y a un c
pour l'é
quel il y

A peu
jette dan
seaux, e
cellules

SUR
dont la r
Spassa-K
ces de se
de ces so

du bord.
Les sces
kamsk, f
foible, il

peut pas
elle mon
mais il la

attache b
bientôt,
servent de

les source
fait, on
plus on y

ge, ces s
y amener
saline hu
cinq vers
salines.

LE 25
tails, fut
XXII

corps exempt de corruption. M. Gmelin compte encore ici dix autres églises, dédiées à différens saints, dont quelques-uns sont peu connus ailleurs qu'en Russie. VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

Les bâtimens publics consistent en une chancellerie, une maison pour le Waywode, une prison, deux bureaux de péage, l'un pour la perception des droits, & l'autre pour le débit de l'eau-de-vie, un hôtel-de-ville, environ six boutiques marchandes, dix-sept autres boutiques où se distribuent la viande & le poisson, & au milieu du marché une chapelle. Les maisons de la ville occupent un emplacement long d'un demi-werste; & sont environ au nombre de cent cinquante, dont une trentaine dans *Selena-sloboda*. La plupart des habitans, tant de la ville que de la slobode, sont des négocians, mais peu riches, autant qu'on peut du moins en juger par leurs maisons qui sont mal bâties & ont un air misérable.

SUR le bord méridional de la Suchona, vis-à-vis la *Selena-sloboda*, il y a un couvent de religieuses, avec deux églises, l'une pour l'hiver, l'autre pour l'été, & dix cellules. Ce couvent est entouré d'un enclos, hors duquel il y a des logemens pour les desservans de l'église & des étables à vaches.

A peu de distance de la ville, à l'embouchure du ruisseau *Kawda* qui se jette dans le *Pessia-Denga*, sur une pointe de terre, entre ces deux ruisseaux, est un couvent de moines, appelé Sumorin; il est composé de dix cellules & entouré d'un ostrog, avec une habitation au-dehors.

SUR la rive droite du *Kawda*, on voit quatorze salines en fort bon état, dont la moitié appartient au couvent de *Spassâ-Priluzki*; l'autre à celui de *Spassâ-Kamenski*, tous deux situés à *Wologda*. Ces salines ont deux sources de sel, dont chacune a quatre-vingt-dix brasses de profondeur. L'eau de ces sources monte si haut dans les puits, qu'elle n'est qu'à quatre brasses du bord. Elle n'a point d'odeur, mais le goût piquant & un peu amer. Les sceaux pour puiser le sel sont de la même forme que ceux de *Solkamsk*, si ce n'est qu'ils sont beaucoup plus grands. Comme l'eau salée est foible, il faut trois fois vingt-quatre heures pour faire le sel, & on ne peut pas le cuire à un trop grand feu, parce que moins l'eau a de salure, plus elle monte aisément. Le sel est fort blanc & crySTALLIN, sans être trop âcre; mais il laisse un petit goût amer sur la langue. Pendant la cuisson, il s'en attache beaucoup en peu de tems aux chaudières, ce qui fait qu'elles s'usent bientôt, & qu'on est obligé de les raccommoder souvent. Les habitans se servent de ce sel, en guise de chaux, pour blanchir leurs poëles. Comme les sources sont extrêmement abondantes, malgré la consommation qui s'en fait, on n'en manque jamais. Les ouvriers croient même avoir observé que, plus on y puise, plus la salure augmente. Cependant, malgré cet avantage, ces salines ne travaillent pas pendant tout l'hiver, parce qu'on ne peut y amener une quantité suffisante de bois. Il y a pour le service de chaque saline huit hommes employés, savoir, un cuiseur & un sous-cuiseur de sel, cinq verseurs d'eau, & un ouvrier détaché pour aller & venir. Près de ces salines, il y a trois églises de bois.

Le 25 Janvier M. Gmelin, après plusieurs écarts dont il donne les détails, fut rendu à *Wologda*. Cette ville, qui portoit anciennement le nom Description
de Wologda.

VOYAGE EN
SIBÉRIE,
1743.

de *Nafon* (b), est assise sur les deux rives de la Wologda, rivière qui lui donne son nom, & s'étend principalement sur la rive droite. Ce qui la rend un peu recommandable, ce sont les restes d'une forteresse de pierre, bâtie, à ce qu'on prétend, par le Czar Iwan Wasilowitsch, lorsqu'il y faisoit sa résidence. Les flancs de cette forteresse du côté de l'eau, ainsi que ceux des côtés méridional & septentrional, étoient de pierre, & le quatrième de bois. Sa longueur & sa largeur étoient à peu près égales, & d'environ un werste & demi. Les murs étoient entourés d'un rempart de terre défendu par des fossés, dont un servoit de canal à un ruisseau qui tombe dans la Wologda. Dans cette forteresse, dont il ne reste plus que des ruines, on voit une église de pierre, décorée du nom de cathédrale, avec un cimetière, & un palais archiépiscopal aussi bâti de pierre & entouré d'un mur fort haut. Cette forteresse comprend encore plusieurs autres églises qui sont autant de paroisses.

LES autres bâtimens publics de Wologda sont la chancellerie, la maison du Waywode, l'hôtel-de-ville, le bureau du péage, une caserne, la prison, un ostrog formé de poutres droites, un hôtel pour le commerce, avec des boutiques de bois & trois cabarets.

AU-DESSOUS & au-dessus de la forteresse, sur le rivage droit de la rivière, il y a quantité de maisons. La partie supérieure de la ville est divisée en deux parties presque égales par le Kaifarow-Kutschei, ruisseau qui se jette en cet endroit dans la Wologda.

ON voit par les longs détails que donne M. Gmelin sur cette ville, qu'elle renferme cinquante-six églises paroissiales, & deux couvens, dont un d'hommes, & un de femmes assez considérable.

SUIVANT un dénombrement fait depuis peu, ajoute-t-il, on compte dans la ville de Wologda & dans la forteresse mille six cents soixante-quatorze maisons, qui s'étendent à près de six werstes le long de la rivière. Elles sont presque toutes habitées par des marchands, & c'étoit autrefois une ville très-commerçante. Aujourd'hui elle n'a d'autre commerce qu'avec Archangel, où l'on passe dans de grosses barques, dont la rivière près de la ville est toute couverte. Le plus grand commerce est celui du chanvre, du camboui, du suif, de la potasse, & des ragosches ou nattes tissées d'écorce de tilleul. On y apporte d'Archangel toutes sortes de marchandises étrangères, qui se vendent à assez bon compte, mais qui ne sont pas abondantes, attendu que l'importation ne s'en fait que suivant la consommation annuelle du commerçant qui les fait venir. La slobode Allemande étoit autrefois plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui: il s'y étoit anciennement retiré beaucoup d'Allemands & de Hollandois; &, après la révolte de la ville de Narwa en Livonie, les Allemands s'y sont fort multipliés. La plus grande partie des habitans de Narwa, qui furent envoyés ici prisonniers, y firent peu à peu de bons établissemens; ils acquirent même insensiblement plus de liber-

(b) Si quelque Sarmate en étoit le fondateur, un savant de la trempe d'*Olaus Rudbeck*, ne manqueroit pas de faire honneur de cette origine à Ovide, dont la ville auroit porté le surnom.

té, &
service
wa, pe
étoient
part ref
dres exp
d'y reste
logda, l
toute la
plus gra
trent, c
quelques
municipa
coutume
nie à leu
ON c
trouvent
est à deu
Elles ont
UN pe
encore un
a quatre
du soldat
l'infirmeri
que l'enc
angle. H
laïcs qui
de, dans
d'été bâti
bode est h
LA po
nairement
qu'à Arch
gneux, &
des monta
LES d
sans plus
logemens
étant d'an
la politess
DANS
changel y
portance;
pédier lui
houders d
LES A

ré, & obtinrent la permission d'avoir un Ministre Luthérien, pour faire le service de leur religion. Pierre I. voulant ensuite repeupler la ville de Narwa, permit aux habitans de Wologda de s'en retourner chez eux. Mais ils étoient si bien établis, & tellement accoutumés dans cette ville, que la plupart refusèrent de la quitter, & qu'on fut obligé de les y forcer par des ordres exprès de l'Empereur. Quelques-uns cependant obtinrent la permission d'y rester. Il y avoit donc encore près de trente maisons Allemandes à Wologda, lors de l'incendie qui s'alluma dans la haute ville, & qui consuma toute la slobode Allemande avec un grand nombre de maisons Russes. La plus grande partie des Allemands ayant perdu par-là tout leur bien, en partirent, & il ne resta que quelques familles qui occupent six maisons. Depuis quelques années un chirurgien envoyé par la cour en qualité de chirurgien municipal, a augmenté le nombre de ces habitans; mais ils ne sauroient s'accoutumer à cet homme, & ils regardent cet établissement comme une tyrannie à leur égard.

VOYAGE EN
SINÉRIE.
1743.

ON comprend encore dans cette ville deux slobodes de voituriers, qui se trouvent l'une & l'autre sur le rivage droit de la Wologda. La supérieure est à deux werstes au-dessus de la ville, & l'inférieure bien plus proche. Elles ont chacune une église de bois.

UN peu plus haut que la première, sur le rivage gauche du fleuve, est encore un couvent de moines, appelé *Prilazkoi-monastir*, dans lequel il y a quatre églises de pierre. Au-dessus de la porte du couvent, est l'église du soldat Féodor, avec un clocher & une horloge sonnante. Les cellules, l'infirmerie, la boulangerie, la cuisine & la cave sont toutes de pierre, ainsi que l'enceinte du couvent qui forme un carré, muni d'une tour à chaque angle. Hors de ce mur est une autre maison de pierre, habitée par les laïcs qui dépendent du monastere. Près de ce couvent, est encore une slobode, dans laquelle il y a deux églises, une d'hiver bâtie de pierre, & l'autre d'été bâtie de bois, avec une chapelle dédiée au saint de Priluzk. Cette slobode est habitée par des paysans dépendans des moines.

LA poste d'Archangel passe par Wologda. De Moscou, elle arrive ordinairement le mercredi, & d'Archangel le jeudi. On compte de Wologda jusqu'à Archangel en droiture huit cens werstes. Le chemin est fort montagneux, & si escarpé dans certains endroits, qu'il faut descendre les traîneaux des montagnes avec des cordages.

LES deux Académiciens, résolus de continuer leur route pour Petersbourg, sans plus s'arrêter nulle part, firent ici quelque séjour, malgré l'obscurité des logemens qu'on leur avoit donnés, presque toutes les maisons de la ville étant d'ancienne construction. Ils en trouverent les habitans fort éloignés de la politesse qu'ils avoient remarquée dans ceux d'Ust-jug.

DANS le tems que cette ville étoit plus florissante, le Stadhouder d'Archangel y venoit passer l'hiver, pour terminer les affaires d'une certaine importance; mais le Wayvode qui résidoit alors à Wologda, étoit en état d'expédier lui seul plus d'affaires qu'il ne s'en présentoit; c'est pourquoi les Stadhouders d'Archangel n'y venoient plus que tous les quatre ou cinq ans.

LES Académiciens en partirent en poste le 31 Janvier vers les 5 heures

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

du soir. Ils avoient deux chemins à choisir, l'un montagneux & fort désert; l'autre qui passe par *Lietsfero*, beaucoup plus long que le premier, mais uni & fort peuplé: ils préférèrent le dernier comme le plus commode pour eux. Ils passèrent d'abord par *Jamskaja Sloboda* au-dessus de la ville, & par le village de *Priluzkoje*, appartenant au couvent de Priluzk. Ce village est composé d'environ cent habitations, & est situé sur la rive gauche de la *Wologda*, qu'ils traversèrent ici pour la dernière fois. Après avoir passé les villages de *Triphanowa* & *Tetingina*, & le ruisseau *Jatka*, qui se jette dans le lac de *Rubinskoje*, ils furent rendus à 10 heures du soir à *Hunskoje* ou *Rubenskoje-Selo*. Ce lieu, situé sur le lac, dont l'étendue est de près de cinquante werstes du Sud-Est au Nord-Ouest, en longueur, appartenoit alors à Pierre Michailowitsch Soltikow & Alexei Michailowitsch Puschkin. Il y a quatre-vingt-dix habitations de paysans qui en dépendent, & il s'y tient un marché tous les vendredis. On y voit une église de bois pour l'hiver, & on en bâtissoit une de pierre pour l'été. Le lac est poissonneux, & l'on y pêche des brochets, des perches, des loches, des lamproies & d'autres poissons particuliers au pays; il reçoit plusieurs ruisseaux & en forme d'autres. La principale rivière qui en sort, est la *Suchona*, qui court du côté de Nord-Est à dix werstes du village. La troupe Académique, obligée par la fatigue des chevaux, de s'arrêter en cet endroit, en partit le premier Février, vers les 3 heures du matin. A un werste de-là, ils trouverent un couvent de moines, appelé *Pefoschnoi-monastir*, & situé au Nord-Ouest du ruisseau *Stipinskaja* ou *Bogorodskaja* à la distance d'un demi-werste du lac. Ce couvent est entouré d'un enclos de bois; il y a trois chambres, une boulangerie & deux églises de bois, l'une pour l'hiver, l'autre pour l'été. Ils reconnurent ensuite dans leur route plusieurs villages peu remarquables, ainsi que différens couvens, & parvinrent enfin au village de *Bulanowa*, composé de sept habitations de voituriers, & qui est une poste, où l'on devoit entretenir quinze chevaux. On compte de la ville de *Wologda* jusqu'ici quatre-vingts werstes; on y arriva vers minuit.

On en partit avec des relais le 2 Février, vers 6 heures du matin, & l'on passa par les villages qui suivent: *Sakoffia*, de six maisons, dont les habitans sont obligés de fournir tous les ans, outre les droits ordinaires, un certain nombre de faucons à la cour; pourquoi on leur donne le nom de *fauconniers*, *Sokolniki*; *Krutez*, appartenant au couvent de *Kyriłow*, & d'une seule habitation; *Dijetowa*, de dix habitations; *Kischimskaja* & *Perchina*, l'un de cinq & l'autre de trois habitations de paysans, appartenant au couvent de *Pharaphont*; *Ameljanka*, sur le lac *Perschinskoi* ou *Saulumskoi*, de trois habitations; *Kriwoscheino*, d'une seule habitation; (ces deux derniers villages appartiennent au couvent de *Kirilowskoi*, qui n'est éloigné que de deux werstes.) *Kirilowskoi-monastir* est entre deux lacs, le *Dolgoi* & le *Sjawernoi*, dont le premier a environ deux werstes de longueur, sur une de largeur, d'un quart de werste, & l'autre est à peu près long & large d'un werste. Il y a le grand & le petit couvent. Dans le premier, toutes les chambres des religieux sont de pierre, & disposées en quarré, comme une forteresse, avec une tour de pierre à chaque angle. Dans l'enceinte des

quatre
pierre;
grand.
fondateur
trois cer
état, pa
seront in
ont un
couvens
& dans
couvens
pierre à
bli sur u
couvent
naltere e
air de m
dence d'
qui en de

ON q
lowa, su
Paschew
re de *Sch*
ga, près
de passer
Christ. C
pour la p
le chemin
mais peu
pieces le
werstes,
droit où e
rent dans
couvent d
Paul, av
couvent,
teutrial
ste, se je
rivage ori
Kyriłowsk
towsk, &
même riva
lés *Strug*
mens qui
que l'on p
navigable
viron au

quatre murs formés par les cellules & les tours, on compte sept églises de pierre; il y a de plus une chapelle de bois, & tout auprès un magasin assez grand. Ces deux derniers édifices sont des restes des ouvrages du premier fondateur, qui, à ce qu'on dit, les a bâtis seul de ses propres mains, il y a trois cens ans. On prétend que ces bâtimens sont encore dans leur premier état, par rapport à la sainteté de leur architecte; on ajoute même, qu'ils seront incorruptibles comme son corps. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont un air très-antique, sans être nullement dégradés. Au-dessous de ces couvens, on voit une hôtellerie pour les voyageurs, toute construite en bois, & dans son enceinte deux autres bâtimens de même construction. Les deux couvens & l'hôtellerie sont entourés d'une muraille fortifiée d'une tour de pierre à chaque angle. Il y a, dans le petit couvent, un moulin à bled établi sur un canal, qu'on a tiré du Dolgoi dans le lac Siewernoi. Hors du couvent, on trouve encore trois églises bâties de bois. Près du même monastère est une slobode d'environ quatre cens habitans. Ce couvent a un grand air de magnificence, & il paroît presque tout entouré d'eau. C'est la résidence d'un archimandrite, & l'on compte jusqu'à soixante-dix mille paysans qui en dépendent.

ON quitta cet endroit le 3 Février, & l'on traversa les villages de *Dobri-
lowa*, sur le lac *Jegorowski*; de *Wlassowa*, fief noble; *Stepanowskaja*,
Paschewa, *Wognemkoi Prichod*, sur le rivage gauche ou oriental de la rivie-
re de *Schokfna*, qui se jette dans le *Mologa*, comme celui-ci dans le *Wol-
ga*, près de *Rybinkoi-pogost*. Le chemin le plus droit pour *Bielosersk*, est
de passer le *Schokfna* aux environs d'une église, dédiée à la Nativité de Jésus-
Christ. Or cette rivière étant ouverte depuis le jour des Rois, on se servoit,
pour la passer, d'un radeau qu'on tiroit d'un rivage à l'autre, pour abrèger
le chemin. Les Académiciens s'y rendirent, pour passer de l'autre côté;
mais peu de jours avant leur arrivée, les glaçons avoient emporté & mis en
pièces le radeau. Ils furent donc obligés de faire un détour d'environ dix
werstes, en côtoyant toujours le rivage oriental de la *Schokfna*, jusqu'à l'en-
droit où elle sort du *Bielosero*, & où elle étoit débarrassée des glaces. Ils vi-
rent dans cette route le village de *Kossino*; *Paraphontowski*, appartenant au
couvent du même nom, où est une chapelle des apôtres saint Pierre & saint
Paul, avec deux étables ou écuries, & une maison habitée par un moine du
couvent, qui a l'inspection sur le lieu; *Pidma*, sur le rivage droit ou sep-
tentrional d'un ruisseau de même nom, qui, à la distance d'environ un wer-
ste, se jette dans la *Schokfna*. De-là les Académiciens longeant toujours le
rivage oriental de la *Schokfna*, passèrent les villages de *Popkowa*, *Welikofelie*
Kyrilowskago monastir, *Krochino*, appartenant au couvent de *Paraphon-
towsk*, & situé un peu au-dessous de l'embouchure de la *Schokfna*, sur le
même rivage. Ils virent près de *Krochino* quantité de gros bâtimens, appel-
lés *Strugi*, parce que c'est à cet endroit où chargent & déchargent les bâti-
mens qui vont au *Wolga*, ou qui en viennent. Les rivages de la *Schokfna*,
que l'on prétend avoir toute l'année la même profondeur, ce qui la rend très-
navigable, sont bas & unis, avec un fond pierreux. A vingt werstes ou en-
viron au-dessus de son embouchure, il y a, dit-on, une grande caracté-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

qui s'étend jusqu'à douze werstes, & sur laquelle il péricite quelquefois des bâtimens. Au reste, cette riviere est fort commode pour ces cantons, où l'on cultive peu de bled, & qui sont fort sujets à de mauvaises années, parce que, par son moyen, on peut tirer tous les ans du Wolga toutes sortes de provisions, même à peu de frais. Vis-à-vis Krochino-Selo, sur le rivage occidental de la Schokfna, on voit *Troiz-Schokfinski-monastir*, composé de trois chambres, d'une boulangerie & de deux églises de bois. Le couvent est entouré d'un enclos de bois, hors duquel est une slobode de six habitations qui appartiennent au couvent. Il y avoit de là deux werstes à faire, pour atteindre le *Bieloi-Osero*, qui étoit encore glacé; on fut obligé de côtoyer, dans l'espace d'environ neuf werstes, le rivage méridional de ce lac jusqu'à la ville, à laquelle il donne son nom. Le lac Bieloi-Osero peut avoir cinquante werstes de longueur de l'Est à l'Ouest, ou de la riviere de Schokfna jusqu'à celle de Kowfchoui; sa largeur est de vingt à trente werstes. Il reçoit un grand nombre de ruisseaux, & la *Schokfna* est la seule riviere qui en sorte. L'eau de la Sioks, par un long calme, est si claire, que, malgré sa grande profondeur, on voit les pierres qui sont au fond; mais lorsqu'il fait un peu de vent, son eau mêlée d'une glaise ou d'une argille très-fine, devient alors blanchâtre: de sorte que dans le Wolga, dont l'eau est fort noire, cette riviere forme une ligne blanche, qui s'étend fort loin. Le lac de Bieloi-Osero est fort poissonneux. Les plus petits poissons sont les *Snetki*, qu'on transporte fort loin en hiver par toute la Russie, & qui sont un mets fort agréable (c). On y pêche aussi d'excellentes perches, des sandats (*Lucio-perca*), des brèmes, une sorte d'éperlans, des loches, des sterledes, & quantité d'écrevilles qui ressemblent à celles du Wolga, mais dont le goût est un peu bourbeux.

Description
de Biel-Ose-
ro.

BIEL-OSERO est une ville du territoire de *Weliko-Nowograde*, située en ligne droite à cent trente werstes de la ville de Wologda, & à trente de *Kyrirowski-monastir*, sur le rivage méridional de Bieloi-Osero. A l'extrémité des habitations vers l'Occident, est une forteresse, qui consiste en un rempart de terre carré, muni de tourelles, & entouré d'un fossé. Il y a dans cette forteresse deux églises de pierre. On y voit aussi le palais archiepiscopal, la chancellerie, l'hôtel du Waywode, tous édifices de bois, & une prison. Tous ces bâtimens sont entourés d'un ostrog de gros pieux, d'un autre ostrog, dans lequel on gardoit autrefois les prisonniers Turcs, de quatre étangs remplis de poissons pour la cour Impériale, & de quinze habitations pour les officiers de la chancellerie & pour les soldats. A l'Est de la forteresse, il y a encore dans la ville dix-huit églises ou chapelles d'hiver & d'été, de bois & de pierre.

CETTE ville s'étend le long du lac, & renferme environ cinq cens maisons, occupées pour la plus grande partie par des marchands. Sur la place du marché, on voit une quarantaine de boutiques, où l'on vend toutes sortes de choses, ainsi que du poisson & de la viande. Du nombre des bâtimens publics, sont encore l'hôtel-de-ville & quatre cabarets.

(c) Voyez la partie Orientale & Septentrionale de l'Europe & de l'Asie de Strahlenberg, p. 420, de l'édition Allemande, au mot *Snetok*.

A env
de appel
obligée
bois pou
est un c
alors que
ple enco

LA v
& l'endr
ville où
celle-ci,
grand, la
ce & au
où elle e
sa situat
Don & p
vre est m

LES d
re après-
que séjour
tems qu'il
ver que
promptem
ment de l
forme d'un
ment, &
par Maix
vent de T
te dans le
quarante m
cidentale d
Antuschou
après-midi
ils ne pure
partirent m

ILS vire
Osero; *Pi
waja*, vill
Serskaja, d
la sortie de
gneux, res
*kowski-P
Nowoje-C
veau-lac*
le traversa
Ce couven

A environ un werste & demi de la ville, vers la Schokfna, est une slobode appelée *Jamskaja*, qui n'est pas bien considérable, puisque la porte n'est obligée d'y tenir que quinze chevaux. Dans cette slobode est une église de bois pour l'hiver. Au Sud, ou vis-à-vis de la forteresse dans les terres, est un couvent d'hommes, appelé *Spasfo-gorskoi-monastr*; il n'y avoit alors que deux religieux. L'enceinte extérieure du couvent n'est qu'un simple enclos de planches.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

La ville de Biel-Ofero a, dit-on, porté autrefois le nom de *Sosnowez*, & l'endroit où elle est située est son troisième emplacement. La première ville où résidoit Sineus, étoit sur le rivage septentrional du lac, vis-à-vis celle-ci, dans un éloignement de trente werstes. Wladimer, surnommé le grand, la fit ensuite bâtir sur l'embouchure de la Schokfna, à peu de distance & au-dessous du couvent de Troizkoi, d'où elle a été transférée au lieu où elle est, il y a environ trois cens ans. On paroît être assez content de sa situation actuelle; mais elle est un peu incommodée par les Cosaques du Don & par les Calmoucs qu'on y a mis en quartier, & dont la façon de vivre est mal assortie aux mœurs des nations policées.

Les deux Professeurs arrivèrent dans cette ville le 3 Février, à une heure après-midi; & quoique ce qu'il y avoit à voir, leur parût mériter quelque séjour, ils ne voulurent point s'y arrêter, tant par rapport au mauvais tems qu'il faisoit depuis quelques jours, que dans la crainte de ne plus trouver que de mauvais chevaux pour le reste de leur voyage. Ainsi ayant promptement ramassé leurs relais, ils en partirent dès le soir même. Au moment de leur départ, vers les 8 heures, ils virent une aurore boréale sous la forme d'un arc, éclairée en-haut & en-bas, mais sans le moindre mouvement, & qui ne paroïssoit pas devoir être de longue durée. Ils passèrent par *Maixo-Selo*, où sont vingt habitations de payfans qui dépendent du couvent de *Troiz-Schoksk*. Ce lieu est situé sur le *Maixa*, ruisseau qui se jette dans le Bieloi-Ofero. A pareille distance est *Kunus*, village d'environ quarante maisons appartenant au couvent de Kyrilow, & situé sur la rive occidentale d'un ruisseau du même nom. Plus loin est *Prisfelok-Salmassa* ou *Antuschowa-Selo*, appartenant au même couvent; ils y arrivèrent un peu après-miduit, & par la fatigue des chevaux ils furent obligés d'y coucher. Ils ne purent se remettre en route que le 4, vers les 8 heures du matin, & partirent moitié avec leurs mêmes chevaux, moitié avec des relais.

Ils virent en passant le *Mondoma*, ruisseau qui se jette dans le Bieloi-Ofero; *Piatnizkoi*, petite paroisse située sur un lac du même nom; *Stanowaja*, village de six habitations, situé sur un ruisseau; *Ruschkina* ou *Nowoferskaja*, de quatre habitations, appartenant au couvent de Nowofersk; & à la sortie de ce village, un petit bois par où le chemin étoit étroit, montagneux, rempli d'ornières & par conséquent très-mauvais. On l'appelle *Wolkowskoi-Pereselok*, parce qu'il conduit au village de *Wolkowa*, situé sur le Nowoje-Ofero, & composé de cinq habitations. Le Nowoje-Ofero, (*Nowo-iceau-lac*) a près de cinq werstes de longueur, sur trois de largeur. On le traversa jusqu'à Nowoferskoi-monastr, couvent bâti dans une île du lac. Ce couvent a deux églises de pierre, & l'on prétend y posséder le corps in-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

corruptible de St. Cyrille, Thaumaturge du lieu. Il y a, pour l'habitation des moines & de l'*Igumen* (abbé ou supérieur de la maison), vingt cellules de bois & deux de pierre, une boulangerie aussi de pierre, & une infirmerie de bois, à la place de laquelle on en construisoit une autre de pierre. Le couvent est entouré d'un enclos de bois, hors duquel est encore une église dédiée à St. Nicolas, bâtie depuis peu. On assuroit à M. Gmelin, que le Nowoje-Osero, ainsi que les lacs de Dolgoi & de Siewernoi, se gonflent quelquefois si fort, que l'eau montoit au niveau des toits des maisons, sans toutefois excéder les rivages qui sont fort bas; & causer jamais dans la campagne la moindre inondation. Ce phénomène, qui seroit un miracle, est attribué par le peuple aux saints qui sont conservés dans le couvent; aussi les invoque-t-on dans le tems des crûes, pour qu'ils ne laissent point les eaux passer les bornes qui leur sont prescrites par la nature. Si on vouloit expliquer ce phénomène par des causes purement naturelles, il faudroit supposer que ces rivages sont doués d'une vertu répulsive d'une force étonnante. Il se tient toutes les années, le jour de St. Cyrille, dans le couvent de Nowosersk, une foire, où l'on vend toutes sortes d'ustensiles, comme des traîneaux, de la poterie, &c. qui sont apportés des villages voisins. Les Professeurs & leur suite profitèrent de cet avantage, & trouverent pour relayer plus de chevaux qu'il ne leur en falloit. Ces chevaux les conduisirent d'abord à *Kobulino*, village situé à un bon werste du couvent, sur le Nowaja, ruisseau qui sort du Nowoje-Osero, & qui se jette dans le lac *Wand*. De-là nos voyageurs passerent par le village d'*Ufje*, appartenant au couvent de Nowosersk, & situé sur l'embouchure du Nowaja; puis sur le lac Wand par *Kalinina*, autre village. La route jusque-là paroissoit admirable, & les chevaux n'avoient presque point à tirer; cependant ils furent si fatigués dans ce peu de chemin, que l'on fut obligé de s'arrêter sur les dix heures du soir, & qu'on ne put continuer de marcher que le 5 à une heure après minuit. La terre, près du dernier village, entre fort avant dans le lac, que l'on passa pour éviter les détours. La largeur du Wand est de deux à quatre werstes, & sa longueur d'environ huit werstes.

DEPUIS ce lac, le chemin alloit par des bois, & les conduisit à *Priljowa*, village de six habitations; ensuite à *Posadnikowa*, village de cinq maisons, & à celui d'*Okyschewa*, situé sur une source, où la fatigue des chevaux les obligea encore de s'arrêter. M. Gmelin, dans celui-ci, remarque, outre quinze maisons, deux églises, l'une pour l'hiver, & l'autre pour l'été. Il donne encore ici la nomenclature stérile d'une quantité de villages, dont nous faisons grace au lecteur. Nos voyageurs arriverent enfin, le 8 Février, vers les 10 heures du soir, à *Jephimowa*, où ils comptent trouver des relais, parce que ce village appartient au domaine, & que les ordres de la cour sont ordinairement plus respectés dans ces sortes de lieux, que dans les terres des gentilshommes. Mais *Jephimowa* est voisin de *Podbereschje*, qu'on peut regarder comme la porte d'un repaire de bandits établis dans ce canton. En effet le seigneur du dernier village vint joindre la troupe académique à ses traîneaux avec un air égaré & fort en colère, de ce qu'on avoit pris un trop grand nombre de ses paysans pour la conduite des

voj-

voitures.
sans ne
juste de
mais lors
les furent
reau à la
& cepen

LE 9
entrent
Ignatiew
celle de S
séparées q
un canal
joint au c
mais la m
que bien

LE rest
mération
n'ont rien
passerent
kowa, vil

LE 10
construc
quentée &
de quelque
wina ou
composé d
arriverent

M. Mu
étoit déjà
lais. Il en
Waywode
moindre ap
wode dépè
mais les p
les chevaux
M. Gmelin
cette petite

Gorod-S
demi-wers
le. & au-
le Wolcho
& de pierr
brasse de p
qu'on avoit
Dans l'enc
XXIV.

voitures. On le renvoya fort sèchement, en lui faisant entendre que ses payfans ne devoient avoir aucune préférence sur ceux du domaine, & qu'il étoit juste de leur faire porter le même fardeau. Il parut céder à cette raison; mais lorsque les voitures qui portoient les bagages arriverent dans ce lieu, elles furent accueillies par dix payfans avec des torches allumées, qui, le couteau à la main, voulurent en ôter les chevaux. Ils s'en tinrent aux menaces, & cependant enlevèrent un cheval.

VOYAGE EN
SIBIRIE.
1743.

LE 9, les Professeurs & leur suite arrivés au village de *Sucha-Nowa*, entrèrent sur les terres de *Nowogrod*. Ils passèrent *Michalowa*, *Starostina*, *Ignatiowa*, *Charlowa*, & la riviere *Typhina* ou *Tichurina*, qui se jette dans celle de *Sjafs*. Comme les sources de la *Tichurina* & de la *Suda* ne sont séparées que par un marais, le Czar Pierre I avoit projeté de faire creuser un canal entre ces deux sources, & par ce moyen le *Wolga* auroit pu être joint au canal de *Ladoga* plus commodément que par le *Twerza* & le *Msta*; mais la mort prématurée de ce Prince a interrompu ce beau projet, ainsi que bien d'autres.

LE reste du voyage jusqu'à *Petersbourg* n'est encore qu'une longue énumération de villages, de couvens, d'églises, de rivières & de ruisseaux qui n'ont rien de particulier. La *Typhina*, que les Professeurs passèrent & repassèrent plusieurs fois, court dans le lac *Oferkoje*, sur lequel est situé *Koskowa*, village de quinze habitations.

LE 10 Février, ils atteignirent la grande route de *Moscou*, qui, avant la construction du chemin de *Perspective*, étoit, dit-on, la seule qui fût fréquentée & qui l'est encore beaucoup. Depuis ce point, les seuls endroits de quelque considération qu'ils rencontrèrent jusqu'à *Petersbourg* furent *Tichwina* ou *Tychina*, lieu très-commerçant, sur la riviere du même nom, composé de mille cinq cens maisons; & la ville du *Vieux-Lagoda*, où ils arriverent par le *Wolchow* sur la glace, le 11 vers le soir.

M. MULLER, qui depuis *Nowosersk* avoit toujours pris les devants, en étoit déjà parti, ce qui fit que M. Gmelin eut de la peine à trouver des relais. Il envoya pour en chercher jusqu'au *Nouveau-Lagoda*, où résidoit le *Waywode*, parce que dans le *vieux-Ladoga* il n'y avoit personne qui eût la moindre apparence d'y commander. Sur ses instances, le Secrétaire du *Waywode* dépêcha des ordres aux villages des environs pour amener des relais; mais les payfans n'obéirent qu'après avoir essuyé quelques voies de fait, & les chevaux qu'ils amenerent le lendemain, étoient pitoyables. Cependant M. Gmelin profita des circonstances qui l'arrêtoient malgré lui, pour visiter cette petite ville, qu'il décrit de cette manière.

Gorod-Staraja-Ladoga est situé sur le rivage gauche du *Wolchow*, à un demi-werste au-dessous du couvent de *Nicolai*. Près des maisons de la ville, & au-dessous de l'embouchure du *Ladoschka*, ruisseau qui s'y jette dans le *Wolchow*, on voit les restes d'une forteresse construite de pierres de grès & de pierres de chaux, de la hauteur d'environ quinze brasses, & d'une brassée de profondeur, qui étoit toute entourée d'eau, au moyen d'un canal qu'on avoit creusé, pour conduire les eaux du *Wolchow* dans le *Ladoschka*. Dans l'enclos des murs de cette forteresse, il y a deux églises. On y voit

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

environ cinquante maisons. La ville a été plus grande autrefois; mais depuis la construction du canal de Ladoga, plusieurs habitans se sont retirés au nouveau-Ladoga, & l'on y a transféré le Waywode, comme y étant plus nécessaire.

LE 12, M. Gmelin se remit en route avec ses mauvais chevaux. Il pouvoit aller par le nouveau-Ladoga & par le canal; mais il préféra le plus court chemin.

ARRIVÉ à *Tschaplina*, village situé près d'un canal, de trente habitations, & appartenant au domaine, il espéroit y trouver des chevaux; mais dès qu'on le vit, les paysans se sauvèrent dans les bois avec leurs chevaux; & les soldats qui l'accompagnoient, ayant voulu les poursuivre, en furent attaqués à leur tour à grands coups de bâton. M. Gmelin voyant qu'il ne seroit pas ici le plus fort, s'arma de patience, & se rendit tranquillement au village de *Luscha*, situé sur un ruisseau du même nom, qui, après s'être perdu dans un marais, en sort pour se jeter dans un autre ruisseau aboutissant au canal. Nos chevaux, dit-il, étoient en si mauvais état, qu'on auroit dû les coucher dans les traîneaux, & nous atteler à leur place." Il fit demander des relais au Seigneur du village; mais il en eut un refus des plus nets. Il dépêcha donc deux soldats dans les villages voisins, pour tâcher d'attraper quelques chevaux; mais une trentaine de paysans, armés de bons bâtons, s'attrouperent & détachèrent un homme d'entr'eux, chargé d'aller trouver les soldats de l'escorte & de faire semblant de tomber par hasard entre leurs mains. Les soldats lui demanderent de les mener au Staroste du lieu. Le paysan feignit de les y conduire; mais il les mena vers l'endroit où ses camarades étoient embusqués, les appella, & courant les joindre dit aux soldats: voilà le Staroste. Tous ces paysans se jetterent à la fois sur les pauvres soldats, les maltraiterent cruellement, sans épargner le voiturier qui les avoit amenés, détachèrent le cheval de son traîneau, & les forcerent tous trois de se sauver par la fuite. Ils revinrent joindre M. Gmelin dans la nuit, chacun la tête cassée. Ainsi, au lieu d'attraper dans cette expédition des chevaux, M. Gmelin en perdit un, & quatre de ses voituriers désertèrent; mais comme ils n'emmenèrent pas leurs chevaux, leur fuite ne fit pas un grand tort, parce qu'au pis-aller les soldats & les valets de l'escorte académique pouvoient faire les fonctions de voituriers. Cependant la perte du cheval enlevé par les paysans, ne pouvoit être réparée que par un autre cheval. Le hasard en procura un. Un de ces coquins qui s'étoit enivré croyant nos voyageurs partis, revint dans la nuit au village où ils couchoient. Il fut arrêté, & on lui prit son cheval, qu'on fit marcher sur le champ avec les autres qui étoient reposés.

LE 13 au matin, on fut rendu à *Woipola*, village de douze habitations, situé encore sur un ruisseau. Quant aux voitures qui portoient les bagages, elles se trouverent arrêtées dans un village à six werstes en arriere, parce que les chevaux étoient si las, qu'il n'étoit pas possible de les faire avancer. Cependant, après un peu de repos, à force de les pousser, les voitures arrivèrent dans l'après-dinée. Mais il fallut encore essuyer une aventure pareille à celle du 12. Des soldats avoient attrapé un cheval dans le village de *Sibala*, situé à deux werstes du dernier, & ils l'emmenoiert, lorsqu'une troupe de

payfans
bien,
forts.
maltrait
plemen
lui, ar
des voi
„ conf
„ plus
„ rebu
„ c'est
„ Ains
„ qu'à
„ tures.
lesquels
Février,
pour enr
LE 1
habitation
qui atten
ôta toute
faire repa
LE 15
Neva; a
viere de
ON ar
cheurs &
les chevau
passant tot
lage un fo
APRÈ
briquerie,
briques qu
consacrée
on fut ren
par des vo
de sollicita
permit pas
là jusqu'à
bientôt dan
& ensuite
„ Gmelin
„ longtem
„ santé, a
„ donner
„ de mes
„ gessé."

payfans se mit à courir après eux & les attaqua. Les soldats se défendirent bien, & les voituriers se mirent de la partie ; mais ils ne furent pas les plus forts. Les payfans reprirent leur cheval, & la plupart des soldats furent fort maltraités. Un, entr'autres, s'étant avisé de lâcher son fusil, chargé simplement à poudre, pour en imposer aux payfans, ceux-ci se jetterent sur lui, arracherent le fusil de ses mains & le lui cassèrent sur le corps. Un des voituriers eut l'os de la hanche cassé d'un coup de bâton. „ Je me „ confolois, dit M. Gmelin, en pensant que je m'approchois de plus en „ plus du corps de la place, & par la considération qu'il ne faut pas se „ rebuter d'être repoussé de tems en tems par les sorties de l'ennemi : car „ c'est ainsi que je regardois tous les obstacles qui ralentissoient mon retour. „ Ainsi, au lieu de me laisser abattre par ces petits incidens, je ne songeois „ qu'à gagner promptement Pétersbourg, pour être à l'abri de pareilles aven- „ tures. On vint enfin à bout de ramasser à *Woiwola* neuf chevaux, avec lesquels on relaya comme on put ; on se remit à marcher le même jour 13 Février, vers les 7 heures du soir, & l'on quitta le territoire de Nowogrod, pour entrer sur celui de Petersbourg.

LE 14, nos voyageurs rencontrèrent à *Wagriselka*, village d'environ dix habitations, un grand nombre de voitures chargées de stockfish pour la cour, qui attendoient des relais depuis trois fois vingt-quatre heures ; ce qui leur ôta toute idée de tenter seulement d'en avoir. Il fallut donc se contenter de faire repâître les chevaux & les laisser reposer.

LE 15, on atteignit de bonne heure l'embouchure du *Moika* & de la *Newa* ; ainsi l'on se trouva dans le chemin qui conduit le long de cette riviere de *Schlusfelbourg* à Petersbourg.

ON arriva vers le midi à *Tossna*, village sur la *Newa*, habité par des pêcheurs & des pâtissiers, & environné de hauteurs qui fatiguerent extrêmement les chevaux. Comme on marchoit avec beaucoup de lenteur, on prit en passant tous les chevaux qu'on put attraper. M. Gmelin vit à la sortie du village un fossé, qu'on lui dit être un reste d'un ancien retranchement Suédois.

APRÈS une marche fort lente de dix à douze werstes, on parvint à une briquerie, habitée par cinquante ouvriers qui fournissent presque toutes les briques qu'on emploie dans les bâtimens à Petersbourg. Il y a une église consacrée à la glorification du Christ. Le 16, vers les 2 heures du matin, on fut rendu à *Smolenskaja-Jamskoja*, village de trente maisons, habitées par des voituriers. On y trouva quelques relais, qu'on n'obtint qu'à force de sollicitations. On atteignit ensuite *Newskoi-monastir*, que l'obscurité ne permit pas à M. Gmelin de voir & dont il ne dit rien par cette raison. De-là jusqu'à Petersbourg, le chemin fut fort incommode, parce qu'on se trouva bientôt dans le chemin de *Perspective*, où l'on rencontra d'abord des sables & ensuite des pierres. „ Enfin vers 5 heures du matin, j'arrivai, dit M. „ Gmelin, dans la ville de Petersbourg, après laquelle je soupirois depuis si „ longtems. Je remerciai le Tout-Puissant de m'avoir ramené en bonne „ santé, après un voyage aussi pénible & aussi long, d'avoir bien voulu me „ donner tant de marques de sa providence, & de m'avoir fait contempler „ de mes propres yeux tant de merveilles de sa toute-puissance & de sa sa- „ gesse. ”

C H A P I T R E IV.

Extrait d'un Voyage fait en 1740 à Beresow en Sibérie, aux dépens de la Cour Impériale, par M. DE LISLE, Doyen de l'Académie Royale des Sciences, alors Professeur d'Astronomie à l'Académie de Petersbourg, pour y observer le passage de Mercure sur le disque du Soleil, & du Journal de M. Königsfeld, qui l'accompagnoit (a).

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

Départ de
M. de Lisle
de Peters-
bourg.

M. DE LISLE, avec sa suite, partit de Petersbourg le 28 Février 1740. Il étoit précédé par un officier des gardes de Sa Majesté Impériale, qui couroit en avant, pour indiquer la route, par des billets qu'il laissoit en chaque endroit, & pour faire préparer des relais. Il passa sans beaucoup de peine les montagnes appelées *Valdai-Gori*. On lui avoit exagéré les difficultés des chemins & des détours qu'elles obligeoient de faire; il ne trouva rien de tout cela.

LA seule aventure qu'il eut, avant d'arriver à Moscou, c'est l'inquiétude que donna le traîneau qui portoit la caisse Impériale, destinée pour les dépenses du voyage. Il resta quelque tems en arriere, & l'on craignoit qu'il n'eût été détourné dans un petit bois près de Nowogrod. Après l'avoir attendu l'espace d'une heure, heureusement le traîneau parut. Le soldat qui l'escortoit, s'excusa sur ce qu'étant éloigné des autres, parce qu'il avoit de plus mauvais chevaux, il avoit crié plusieurs fois, sans pouvoir se faire entendre. On en fut donc quitte pour la peur, & le soldat pour quelques coups de bâton, qui ne lui coûtèrent guere plus à recevoir, qu'il n'en coûta sans doute au major (b), qui accompagnoit les voyageurs, de les lui faire donner.

A l'occasion des chevaux Russes, M. de Lisle admiroit surtout le courage de ces animaux, & leur *infatigabilité*, si l'on veut, dit-il, lui permettre ce grand mot. On est surpris de voir ces pauvres chevaux, qui sont de la plus chétive apparence, attachés à des traîneaux fort pesans, qu'ils sembleroient ne pouvoir pas seulement remuer, venir à bout de les tirer toujours galopant pendant des heures entieres; & lorsqu'on les croit rendus, quoique le terme soit éloigné de quinze à vingt werstes, on est encore plus étonné que ces mêmes chevaux, sans se reposer, sans manger ni boire, retrouvent des forces pour faire avec autant ou plus de vitesse le reste de la traire. Les cris de leurs conducteurs, qui ne cessent pas un seul instant & qui redoublent jusqu'à la fin de la course, contribuent apparemment à les animer. Car tous les voituriers Russes, soit qu'ils veuillent pousser leurs chevaux, soit qu'ils les laissent aller leur pas, s'entretiennent continuellement avec eux, tantôt de fort bonne amitié, tantôt à grands coups de fouet ou de bâton.

LE 3, M. de Lisle fut rendu à Moscou, où l'on célébroit alors la paix

(a) Manuscrits du cabinet de M. de Lisle, maintenant au dépôt de la marine.

(b) M. Soltanow.

qui ve
feulem
vit, da
ou troi
té sér
tribue
& ses a
M. r
des Ruf
mandoit
ner mêt
complic
mangea
Ils e
après av
reuse: il
& du fu
France.

AU fo
de cent
Kouma
premiere
qui les a
genoux;
elle avoit
dedans de
des élans.
n'est pres
on y est c
pas la lan
traîner pa
de Lisle,
ter sur un
qu'il faut
échelle, e
voir passer
jour de l'a
cun jeûne.
selon M.
ble avoir e

A Santy
très-belles
Le 14
traversoien

(c) Il en

qui venoit d'être conclue avec la Suede. Il y resta très-peu de tems, & seulement celui qu'il crut devoir employer aux visites les plus nécessaires. Il vit, dans cette ancienne capitale, une église catholique, desservie par deux ou trois capucins, qui vivoient exactement dans toute la rigueur de la pauvreté séraphique. Le peu de catholiques qui se trouverent à Moscou, ne contribue pas à les enrichir. Cette maison est sous la protection de l'empereur, & ses armes sont sur la porte.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

M. DE LISLE voyageant dans l'hiver, &, qui pis est, pendant le carême des Russes, avoit quelque peine à trouver des subsistances telles que les demandoit sa santé. A Wolodimir, où l'on arriva le 7, il ne put se faire donner même des œufs & du lait. Les gens du pays craignoient de se rendre complices du péché, qu'ils imaginoient que les voyageurs auroient fait en mangeant des mets si simples.

Ils en furent dédommagés à Kufmodemianskoi, où ils arriverent le 11, après avoir passé la haute montagne de Belozerskoi, qui est rapide & dangereuse: ils y furent très-bien reçus. On leur apporta du pain blanc, du sel & du sucre, & ils en furent quittes pour quelques verres d'eau-de-vie de France.

Au sortir de la ville, ils traverserent le Wolga, & entrèrent dans un bois de cent vingt werstes, où ils ne trouverent qu'une seule habitation, appellée *Kouma* ou *Cumja*, & composée de deux ou trois maisons. C'est, dit-on, la premiere habitation des Czeremisses. Ils n'y virent cependant qu'une femme qui les attendoit avec un grand feu. Son habillement n'alloit que jusqu'à ses genoux; c'étoit une espece de calaque de gros drap gris blanc, & fort large, elle avoit des bottines de cuir noir, & un bonnet Russe fort ample, garni en dedans de peau de mouton noir. On prétend qu'il y a dans ce bois des ours, des élans, des rennes, des cerfs, des loups & des martres. Tout ce canton n'est presque qu'une longue forêt, où l'on ne trouve plus de voituriers Russes; on y est conduit par des Czeremisses ou des Tschuwaches &c. qui n'entendent pas la langue Russe, & à qui par conséquent on ne peut parler, à moins de traîner partout un interprete avec soi. Celui qui conduisoit la voiture de M. de Lisle, avoit avec lui son fils, à peine âgé de sept ans. Il l'avoit fait monter sur un des chevaux de devant; car dans les chemins étroits & tortueux qu'il faut suivre au travers de ces bois, on ne peut atteler les chevaux qu'en échelle, encore faut-il que les traîneaux ne soient pas fort larges pour pouvoir passer. Ces Czeremisses n'ont de fêtes particulieres que celle du premier jour de l'an; ils célèbrent les autres avec les Russes, mais ils n'observent aucun jeûne. Ils mangent des chevaux, & jusqu'à des chiens. Leur langue, selon M. Kœnigsfeld, a beaucoup d'analogie avec l'idiome Finnois; elle semble avoir encore emprunté quelque chose de la langue Latine & du Russe (c).

A *Santschurskoi*, où nos voyageurs passerent le 12, ils remarquerent de très-belles femmes.

Le 14, ils arriverent à *Chlinow* ou *Wiatska*, capitale de la province qu'ils traversoient. C'est un bel & grand endroit, où l'on voit plusieurs maisons

(c) Il en donne dans son journal un petit glossaire.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

de pierre, une grande église, appartenant à un monastère, bâtie en quarré, & dont le dôme qui a été doré, donne beaucoup d'éclat à la ville, vingt-sept églises toutes de pierre, une en bois, & une maison de ville assez spacieuse. On entre & l'on sort de cette ville par une tour octogone, dont la porte est formée d'un grillage de bois. Clinow est situé sur la Wetka, rivière dont les bords sont décorés de deux maisons religieuses, l'une d'hommes & l'autre de filles.

ON passa le 14 à *Karanoa*, lieu habité par des Tartares, qui de-là sont nommés *Tartares Karanoïschis*. Ils sont naturellement affables, & exercent bien l'hospitalité. Pour parvenir à leur territoire, on traverse une très-longue forêt. A l'arrivée des voyageurs, ils étoient à la mosquée; ceux-ci furent curieux de voir leurs dévotions, & y entrèrent. Ils remarquèrent dans tous les Tartares un recueillement égal au respect qu'ils ont pour ce lieu de prière; ils étoient tous à genoux sur des tapis. Les murs du temple étoient couverts d'étoffes de diverses couleurs. Il y a dans les mosquées des Tartares des lampes qui brûlent continuellement, & leurs femmes n'y entrent jamais. Ils vouloient que les voyageurs quittassent, comme eux, leur chaussure, pour y entrer; mais on n'en voulut rien faire, & chacun prit sur soi le hazard du péché.

Observations
sur les Wot-
jakes.

A trente-cinq werstes de cet endroit, à Bolschoï-Pogost, commencent les vrais Wotjakes, peuple grossier, stupide & idolâtre, dont le pays s'étend dans une forêt. Ces Wotjakes adorent dans leurs temples, nommés *Qua*, un bœuf qui représente à leurs yeux ou ne fait quelle divinité; où il n'y a point de bœuf, ils rendent ce culte à une oie. Ils n'ont aucune connoissance des tems, des jours & des heures; ils n'ont pas non plus de fêtes, quoiqu'ils aient un prêtre aussi éclairé qu'eux. Ils n'ont aucun usage de l'écriture; tout se transmet chez eux par une simple tradition orale, & c'est l'enfance de la raison. Ils ont une idée très-obscur de la création de l'homme, qu'ils racontent de cette manière. Ils prétendent que Dieu, qu'ils nomment *Alees*, fit un homme, sur lequel cracha le *Schaitan*, & que c'est de-là qu'est venue la perversité de la nature humaine. Leur mariage est absolument sans façon. Quand un homme trouve une fille de son goût, il commence par exercer les droits de mari, ensuite il la reconnoît pour sa femme, & s'établit chez son pere où il demeure jusqu'à sa mort. La coëffure des femmes consiste en un bonnet haut de deux pieds & à trois étages, ornés de petites lames d'étain ou d'argent, & de grains de verre de différentes couleurs.

AVANT d'arriver sur les terres du Baron de Stroganow, terres très-étendues (d), dont ce Seigneur avoit donné à Moscou à M. de Lisse une carte manuscrite, ce Professeur rencontra M. Fischer, avec sa femme & ses enfans, qui alloit joindre M. Gmelin. Il étoient couchés dans une voiture aussi large qu'un grand lit.

LE 18, M. de Lisse & sa compagnie joignirent à *Iginskoi-Selo*, gros bourg des mêmes terres, M. Lange, vice-gouverneur de Tobolsk, qui les

(d) M. de Lisse dit précisément que ces terres n'ont guere moins d'étendus qu'une des plus grandes provinces de France.

précédent
tôt pour

ILS
Les prik
venir.

pour y
le, dont
dit M.

leur pré
A Sludd
vans, ai
étoient
d'en rem
sur des

EN p
rent le

ques de
les habit

la polites

M. de L

canton-l

lée. On

pompes

goutières

longueur

n'est prop

& soutenu

on entrec

par son é

des planch

de bois,

plus de ce

le sel mari

SORT

dant la n

chorurie,

celle du

Tobolsk.

gnes qui s

railles; &

la foudre

après leur

core le m

viron cent

à de petit

A Selo-

précédoit immédiatement, & prirent le café chez lui; ils le quitterent bientôt pour continuer leur route.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

Ils furent bien accueillis partout sur les terres du Baron de Stroganow. Les prikatsches, ou officiers du seigneur, s'empressoient avec zèle à les prévenir. Dès qu'ils étoient arrivés dans quelque endroit assez considérable, pour y trouver un prikatsche, ils étoient conduits dans la maison seigneuriale, dont ces officiers sont ordinairement les concierges. Toutes ces maisons, dit M. de Lisle, étoient bien entretenues, bien chauffées, & d'abord on leur présentoit toutes sortes de rafraichissemens, qui ne leur coûtoient rien. A Sludowa on leur fit présent d'oies, de canards & de poulets d'Inde vivans, ainsi que de pain blanc & d'autres provisions. Ces utiles attentions étoient au moins payées de paroles, dit M. de Lisle. Nous leur promettions d'en rendre compte à leur maître, & je faisois exactement écrire leurs noms sur des tablettes.

En passant à Tumen le 18, ils virent les fonderies de cuivre, & arrivèrent le 19 à Nowosail ou Solikamskoi, gros bourg ainsi nommé des fabriques de sel, établies sur la rivière de Kama, & dont on remarque ici que les habitans sont polis & riches. Il faut peut-être dire, *riches & polis*: la politesse suit aisément l'abondance, quand celle-ci ne la fait point oublier. M. de Lisle fut curieux de voir faire le sel. En creusant la terre, dans ce canton-là, comme pour faire des puits, l'eau qu'on découvre se trouve salée. On la fait monter du fond de ces sortes de puits en haut avec des pompes très-simples, que des chevaux font agir. Elle est conduite par des goutières dans un grand réservoir carré de cinquante à soixante pieds de longueur ou de largeur, & hautes seulement d'un pied. Le réservoir, qui n'est proprement qu'une grande chaudière, est construit de feuilles de fer, & soutenu par des barres de même métal, comme sur un gril. Au-dessous on entretient un feu de bois continu, pour faire bouillir l'eau; cette eau, par son évaporation, dépose son sel, & des hommes tout nus, placés sur des planches près de la chaudière, le ramassent avec une espèce de râteau de bois, attaché à une longue perche, & le mettent en monceaux. Il y a plus de cent maisons destinées à ce travail; mais ce sel n'est pas si bon que le sel marin, & que le sel gemme.

SORTIS de Solikamskoi pour aller à l'Est, nos voyageurs passèrent pendant la nuit du 21 à Molzau, le plus mauvais pas des montagnes de Werchoturie, où finit l'Europe & commence l'Asie. La plus remarquable, est celle du *Kapat*, qu'on a percée pour y pratiquer le chemin qui conduit à Tobolsk. Ils virent près de Kirga, à droite & à gauche, de hautes montagnes qui s'élevent au-dessus des bois, & forment comme de longues murailles; & à vingt werstes du même village, un bois que dix ans auparavant la foudre du ciel avoit presque entièrement consumé. Ainsi trois semaines après leur départ de Petersbourg, ils se trouvoient en Asie. Ils passèrent encore le même jour 21 les *Pandinskoi-Kamen*, longue chaîne de rochers d'environ cent soixante-dix pieds de hauteur, dont quelques pointes ressemblent à de petites tours couvertes de mousse.

A *Selo-Spatio* ou *Wogulska*, distance de quarante-cinq werstes, com-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

mence la nation des *Wogules*, qui habitent une forêt où l'arbre, appelé *Picta*, croit en abondance. Ces peuples ressemblent beaucoup aux Calmoucks. Il y avoit alors vingt-deux ans que, par les soins du vice-roi Petrowitz Gagarin, ils avoient embrassé la religion grecque ou russe.

LE 22, M. de Lisse & sa suite arrivèrent à Werchoturie. A l'entrée de cette ville, est un passage étroit formé par la nature, dont les Russes ont fait une barrière pour empêcher que rien ne sorte ou n'entre, d'Europe en Asie & d'Asie en Europe, sans payer les droits de la douane. Nos voyageurs en furent exempts; parce qu'on ne pouvoit pas visiter leurs caisses, sans les arrêter trop longtems, & l'on s'en tint à leurs déclarations. A la sortie de Werchoturie, on rencontre encore des rochers qui s'élevent à droite & à gauche, & qu'on a joints par des palissades avec une porte pour garder le passage. C'est-là proprement l'entrée de la Sibérie.

EN passant le 23 à Turinsk, ils eurent la visite du commandant, officier Prussien ou Suédois, nommé Wedinger, qui leur fit toute sorte de politesses & les traita de son mieux. Il parloit Allemand, Latin & un peu François. Le 25, ils ressentirent un froid très-piquant; la hauteur du mercure à quatre heures du matin se trouvoit à 180 grades.

Ce même jour, après avoir passé la ville de Tumen, & les villages de Sazonowa, Pokrowska-Selo, Iska, Nerdinskoi, Lipowska-Sardawa, lieu situé sur le Tobol, & où les marchands de Sibérie sont visités, & Sertakowa, ils arrivèrent à Turbinskaja, où est la première jurte des Tartares les plus humanisés de toute la Sibérie, nommés Tartares *Jasäisch* ou *Krasnojarsis*. Ces Tartares sont propres, dit M. Koenigsfeld; ils vivent à la façon des peuples de l'Orient. Dans leurs habitations, nommées jurtes ou yurtes, du nom qu'ils donnoient à leurs tentes ou cabanes, ils ont, comme les Persans & les Turcs, des tapis étendus sur des estrades élevées d'environ deux pieds de terre, & quelques-uns de ces tapis sont de toile grise. On y voit de petits fourneaux, sur lesquels est un grand chaudron, où cuit continuellement une sorte de bouillie, qu'ils préfèrent au pain de froment, quoiqu'ils n'en manquent pas.

DE Turbinskaja, M. de Lisse & sa suite se rendirent tout d'une traite à Tobolsk. Le gouverneur avoit envoyé au-devant d'eux un soldat de la garnison, pour les conduire à la ville. On fit mettre les soldats en haie dans la grande rue, pour les recevoir, & ils furent salués des officiers qui étoient à leur tête. Aussitôt que M. de Lisse fut au quartier qu'on lui avoit destiné, un officier vint le complimenter de la part du gouverneur (e), & lui offrir tout ce qui dépendoit de lui. Il reçut encore ce jour-là beaucoup d'autres visites, & le gouverneur lui envoya les rafraichissemens du pays, consistant en deux grands vases de cuivre, l'un plein d'hydromel, l'autre rempli de biere. Le lendemain, M. de Lisse, avec tout son monde, alla rendre ses devoirs au gouverneur. Il leur fit présenter du café, des pipes & du poisson sec, en guise de massépains. Il voulut même les retenir à dîner; ce que M. de Lisse refusa, parce que c'étoit un jour maigre & qu'il avoit besoin d'alimens

(e) C'étoit M. Peters Iwanowicz Buturlin.

d'alim
honn
chan
celle
A.
M. d
Com
maîtr
regne
sée à
envoy
même
tirée à
chée d
aimabl
du par
entret
Lisse
grande
la Chi
renvoy
partiro
DE
voyage
de la v
ans.
ayant j
ci jusq
Ce Pré
fortere
habits
avoit s
métrop
LA
murail
bourgs
pied d
se, &
abonda
pierre,
cuivre
DE
seigne
résolur
le gou
ge. 1
XX

d'alimens plus sains que du poisson. Du reste, on ne peut rien ajouter aux honneurs qui lui furent rendus: on avoit posé une garde à la porte de sa chambre, & on lui avoit donné plusieurs soldats pour faire ses commissions & celles de toutes les personnes de sa suite.

Au sortir de chez le gouverneur, le chirurgien-major (M. Holtz) que M. de Lisle, accompagné de M. Koenigsfeld, alla voir, les mena chez la Comtesse Proskowia Petrowna, née Tatarinow, épouse du Comte Santi, maître des cérémonies de la cour, qui fut exilé à Ilginskoi-Ostrog, sous le regne de l'Impératrice Catherine Alexiewna. Le Comte Santi l'avoit épousée à Moscou peu de tems après y être arrivé, sans savoir qu'il devoit être envoyé plus loin. On ne lui avoit pas permis de le suivre; elle n'avoit pas même la liberté de retourner à Moscou dans sa famille, & elle vivoit fort retirée à Tobolsk. Elle avoit avec elle une sœur, dont le mari eut la tête tranchée en cette ville le 30 Juillet 1739. Cette dame, qui joignoit à la plus aimable figure beaucoup de goût pour les belles connoissances, ayant entendu parler des astronomes qui alloient à Beresow, avoit désiré les voir & les entretenir: ce fut l'objet de leur visite. Le lendemain, il vint chez M. de Lisle un domestique de sa part, portant dans des serviettes bien blanches deux grandes assiettes, l'une remplie de petits pains tous frais, l'autre d'oranges de la Chine, confites & applaties comme des poires tapées. M. de Lisle lui renvoya le soir six bouteilles de vin de France, en la faisant assurer qu'il ne partiroit pas sans prendre congé d'elle; ce qu'il ne manqua pas de faire.

DEUX jours après l'arrivée de la troupe astronomique à Tobolsk, ces voyageurs furent fort surpris d'entendre dès le matin sonner toutes les cloches de la ville, pour le métropolitain qui venoit de mourir âgé de soixante seize ans. C'étoit le dernier métropolitain qui fût dans toute la Russie. Pierre I ayant jugé à propos de supprimer cette dignité, n'en avoit laissé jouir celui-ci jusqu'à sa mort, qu'en considération de ses services & de son grand âge. Ce Prélat se nommoit Antoine. M. de Lisle l'alla voir dans l'église de la forteresse; il y étoit couché dans son cercueil à visage découvert, avec ses habits sacerdotaux, les mains jointes sur sa poitrine où reposoit un livre. Il avoit sur la tête une espece de capuchon blanc, qu'il n'étoit permis qu'aux métropolitains de porter, & qui a pris fin avec lui.

LA ville de Tobolsk est bâtie sur une montagne; elle est environnée de murailles & de tours, suivant l'ancienne maniere de fortifier. Il y a deux faux-bourgs, l'un en haut, où demeuroit le gouverneur, & l'autre en bas au pied de la montagne, dont toutes les maisons sont de bois à la maniere Russe, & fort ornées d'images. Les boutiques des marchands, où l'on trouve abondamment des marchandises de la Chine, sont dans la ville, construites en pierre, & voûtées. La cathédrale est distinguée par un dôme tout couvert de cuivre doré.

DÈS le 26, M. de Lisle, M. Koenigsfeld, le Major Soltanow, & l'Enseigne Gregoriew, tinrent conseil sur la route qu'ils avoient à prendre, & résolurent de quitter Tobolsk le 28. En conséquence M. de Lisle prit avec le gouverneur les arrangemens nécessaires pour la continuation de leur voyage. Il en obtint quinze soldats, dont quelques-uns étoient menuisiers, d'au-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

tres ferruriers, & tous charpentiers: cette dernière profession est la plus utile, & la plus étendue dans le Nord. Ainsi le séjour de nos voyageurs à Tobolsk fut très-court.

PENDANT les trois nuits qu'y coucha M. de Lisle entre deux draps & déshabillé, ce qui ne lui étoit point arrivé depuis Moscou, il fut frappé d'un symptôme extraordinaire qu'il éprouva chaque nuit. Outre que son sommeil n'étoit pas profond, il sentoît continuellement un petit tremblement par tout le corps, sans nulle douleur. Il n'y fit pas d'abord beaucoup d'attention; mais ce tremblement ayant continué la nuit suivante, il crut qu'il provenoit du balancement des fangles du lit. Il examina son lit au jour; il n'y avoit point de fangles, mais des planches très-solides & très-fermes. Enfin la troisième nuit ayant senti la même agitation, & cherchant à en découvrir la cause, il reconnut que c'étoit un mouvement imprimé à toutes les parties de son corps, par les secousses continuelles qu'il avoit reçues dans la route depuis Moscou, n'ayant dormi que dans sa voiture & toujours en chemin.

LE 27, M. Kœnigsfeld & le chirurgien-major de Tobolsk allèrent ensemble prendre du thé chez la veuve d'un Prince Tartare, mort depuis quatre ans, nommé Suberakowitsch, & de l'ancienne maison de Kusma, qui a donné des Czars à la Sibérie. Cette veuve avoit deux filles assez jolies, & proprement habillées à leur manière. Elles portoient de longues robes de damas, d'où pendoient de tous côtés des perles & de l'argent. Le soir de leur départ, elle les régala de *baïter*, sorte de gâteau ou de pain blanc.

LE premier endroit où, depuis Tobolsk, on s'arrêta le 30 Mars, dans l'après-dinée, pour prendre quelques chevaux frais, fut *Marfinski-Yurta*, à douze werstes de *Demianskoi-Jam*. Ce fut-là que nos voyageurs trouverent les premiers Ostiacks baptisés ou soumis à la religion grecque. Le lendemain, dernier du mois, ils s'arrêtèrent encore à *Philinski-Powos*, chez un Ostiack, qui leur fit voir ses armes. Elles consistoient en un arc long de sept pieds, & des fleches garnies de fer, mais assez grossièrement faites. L'une de ces fleches, dont il se servoit à la chasse des petits gris, étoit armée d'un petit cône de bois renversé, qui tue l'animal sans endommager sa peau. Ce peuple ne vit presque que de poisson; aussi tout sent-il le poisson chez eux. A deux werstes de-là, ils rencontrèrent un Ostiack allant à la chasse avec un chien qui l'aidoit à se soutenir sur la neige. Il avoit un arc de bois de cedre, & un bâton fait en forme de bêche. Le bout de ce bâton étoit garni d'un os pointu de la forme d'une dent, & d'une raquette qui empêche le bâton d'enfoncer dans la neige, comme le côté fait en bêche sert, au contraire, à la creuser, pour s'y enterrer pendant la nuit, quand le chasseur est dans les bois & qu'il veut dormir. Sur son épaule droite étoit attaché un carquois fait de peau de renne, & rempli de fleches. Ils trouverent encore sur cette route plusieurs wartes ou traîneaux d'Ostiacks tirés par des chiens. Ces chiens se ressemblent presque tous. Ils sont de moyenne taille, ont le nez pointu, les oreilles longues en pointe, & presque comme celles des loups, le dessus du corps noir, & le ventre, les jambes, le dessous du col & de la queue blancs. Ils ont des corrotes pallées autour des reins, &

sont attachés au traîneau par des cordes. Les traîneaux sont fort légers; ce ne sont que des baguettes d'osier, dont l'assemblage est cependant assez fort pour porter un homme & son équipage. C'est dans ces voitures que les Ostiacks font toutes leurs courses, tantôt attachés au traîneau, couchés, & même dormant; tantôt suivant à pied leurs chiens avec des raquettes ou de minces planches à leurs pieds, pour se soutenir sur la neige, & vêtus la plupart de peau d'élans. Ils étoient, dans cet équipage, très-utiles à nos voyageurs, auxquels ils servoient de guides. On les envoyoit souvent faire des traites de cinquante à soixante werites, pour faire préparer les chevaux qui pourroient se trouver sur la route, & ces courses étoient fort promptement faites.

A Demianskoi-Jam, & dans quelques autres endroits, où se trouvent des Russes mêlés avec les Ostiacks, les derniers s'empressoient d'apporter en présent de petites peaux de renards communs, de sables & de castors, dont ils ne vouloient rien recevoir, & l'on s'accommoda de quelques-unes.

On arriva le premier Avril au matin à *Samarowskoi-Jam*, situé sur le pied d'une haute montagne sur l'Irtisch; ce fut là que l'on quitta ce fleuve pour prendre l'Obi, qui étoit encore couvert de glace & de neige. M. Kœnigsfeld dit avoir appris en cet endroit, comme un fait aussi vrai qu'il est singulier, que sur les bords de la Konda, riviere qui tombe dans l'Irtisch, les ours couchent parmi les vaches & les moutons, sans leur faire aucun mal; au lieu qu'à Samarowskoi, ces animaux déterrent même les morts, pour les dévorer. Il se trouvoit ici un lieutenant Suédois, nommé Berg, fait prisonnier à Wibourg, qui avoit embrassé la religion Russe. Au rapport de cet officier, les Ostiacks ont un Dieu nommé *Mastrico*, dont l'idole étoit adorée autrefois depuis Narim sur l'Obi jusqu'à Samarowskoi-Jam; mais on a détruit & brûlé plus de quinze cens de ces idoles.

ARRIVÉS le 3 Avril à Linsch vers les dix heures du soir, ils y trouverent un Ostiack & sa femme, tous deux enivrés du tabac qu'ils fumoient, & dont ils avaloient la fumée, suivant leur usage. C'est-là le vomitif ordinaire qu'ils emploient pour se débarrasser l'estomac des glaires qui les incommodent, ou du poisson qu'ils n'ont pu digérer, parce qu'ils le mangent sans sel. Ils commencent par se remplir la bouche d'eau, & tirent ensuite la fumée qui leur provoque aussitôt le vomissement. Leur pipe est une petite pierre quarrée, à laquelle ils adaptent un tuyau de bois enveloppé d'une corroie & de la longueur d'un pied.

Tous les Ostiacks qu'ils rencontroient dans cette route, avoient quelques singularités. Ils en virent qui étoient couverts, hommes & femmes, de peaux de poisson d'un jaune flambé, qui faisoit un assez bel effet, ou d'autres couleurs. La plupart de ces habillemens sont de peaux de loutres, qui sont fort communes chez eux & si grandes qu'elles ont quelquefois jusqu'à trois pieds de longueur. Et croiroit-on que la vanité, qu'une sorte de luxe s'en mêlât? Les femmes savent teindre ces peaux en rouge avec le suc de certaines plantes, & orner ainsi de diverses manieres leurs habillemens & ceux de leurs maris. Leurs lits & leurs coussins sont aussi couverts de ces peaux par compartimens qui ne sont pas désagréables.

Voyage en
Sibérie.
1742.

Les huttes ou cabanes des Ostiacks, aussi nommées jurtes, ont cela de particulier, que, quoiqu'il y ait des cheminées où le feu ne manque point, on n'y est pas incommodé de la fumée comme chez les Tartares & les Russes mêmes. Au haut de ces jurtes, à la couverture, est un trou ovale, de près de deux pieds de diamètre, par où passe la fumée, & qui se bouche la nuit avec du jonc. La meche de leurs lampes est faite d'une espece de lin qu'on tire du *Talnik*, arbre assez ressemblant au saule d'Europe, & ils y brûlent de la graisse de poisson. Autour de leur chambre, regne une estrade élevée de terre d'environ un pied, & large ou profonde de cinq à six. C'est-là qu'ils établissent leurs lits, qui ne consistent que dans des nattes de joncs de différentes couleurs, avec un coussin couvert de peau de poisson & garni de plumes. Le fond de leur estrade est tapissé de ces mêmes nattes, peintes de couleurs obscures & par compartimens. Au fond de ces sombres alcoves, nous avons presque toujours vu, dit M. de Lisle; les femmes accroupies sur leurs talons, tournant le dos à la compagnie, & le nez sur leurs nattes. Est-ce timidité, pudeur naturelle, ou la crainte d'enflammer les étrangers qui sont curieux de les voir? Leur laideur est, pour leur chasteté, la sauve-garde la plus sûre.

CEPENDANT quelque hideux que soient ces gens-là, ils ont d'assez beaux enfans, dont les visages sont ronds, potelés & fort blancs; tandis que les Ostiacks, hommes & femmes, ont presque tous généralement les joues creusées, & le teint livide ou huileux; ce qui provient de la graisse des poissons, dont ils font leur principale nourriture. Il n'y a dans ces cabanes ni fenêtres, ni tables; mais quand plusieurs familles logent ensemble dans une même jurte, elle est partagée en autant de cellules, & chacune mange tranquillement à part les provisions qu'elle a faites.

LA variété du spectacle, dans ces contrées incultes & sauvages, dédommage peu le voyageur des peines & des incommodités qu'il essuie. L'officier qui avoit précédé les nôtres, n'avoit pu établir des relais pour eux qu'à peu près de cent werstes en cent werstes. Leur équipage étoit d'ailleurs augmenté, tant par les nouveaux soldats qu'ils avoient pris à Tobolsk, que par les provisions qu'ils avoient été obligés de faire pour deux ou trois mois. Les chemins étoient détestables, & les chevaux très-mal nourris ne marchent qu'avec beaucoup de peine. Ces animaux dans ce pays-là ne connoissent point l'avoine: ils n'ont que de très-mauvais foin, & le plus souvent de méchante herbe séchée, qui vaut à peine la grosse paille. Au reste, les bestiaux n'ont pas une meilleure nourriture. On ne donne à manger aux vaches que de l'écorce de saule, & l'on peut juger par-là de la qualité de leur lait.

Le 4, on atteignit à dix heures du soir Troitzkoi-monastir. Le supérieur accueillit bien les voyageurs, & leur donna, pour rafraichissement, un pain du poids de quarante livres, avec deux grandes mesures, l'une de biere, & l'autre de quas.

Ils s'arrêtèrent le 5, qui étoit le samedi-saint au soir, dans un lieu nommé *Choungorskoi-Pogost*, suivant M. de Lisle, ou *Zamofofska-Turta*, selon M. Kœnigsfeld; ils y trouverent une église & un prêtre Russe. Ils descendirent chez le prêtre, homme affable, natif de l'Ukraine, qui faisoit depuis

do
ma
lice
y a
un
en t
espe
vice
prép
paye
être
Diet
une
nes.
repré
re &
ensem
trois
bourg
M.
prom
ce lui
sur les
du che
tes, ap
clair-f
donnée
le tems
monde
LE
vo che
homme
vu une
voit ni
de faim
qu'à Tr
le nomb
les la pa
DAN
me trou
une subst
ce de sap
en quelq
pain & d
tabac en
ipie infini

douze ans les fonctions de curé parmi les Ostiacks du voisinage. Le lendemain, jour de pâques, ils se rendirent à l'église Russe, pour y entendre l'office. Tous les Ostiacks du lieu & des environs, tant hommes que femmes, y assistèrent séparés les uns des autres. Les femmes étoient cachées derrière un grand rideau de toile, & avoient encore de grandes serviettes sur la tête, en forme de voiles de religieuses. On y donna la communion sous les deux especes, suivant le rit Grec, à plusieurs enfans nouveau-nés. Après le service, ils furent invités à manger par le prêtre Russe, & quoiqu'ils eussent fait préparer leur dîner dans sa cuisine, ils acceptèrent le sien. Ils voulurent lui payer sa dépense; mais leur montrant ses images, il leur dit, qu'il croyoit être obligé de donner gratuitement ce qu'il recevoit de la providence de Dieu. Parmi ces images, il y en avoit une qui représentoit trois visages sur une seule tête, ce qui désignoit la sainte Trinité, ou un Dieu en trois personnes. Ces trois visages étoient exactement semblables, & tels que les Russes représentent ordinairement, la face de Jésus-Christ, avec une moustache noire & une barbe à deux pointes de même couleur. Les trois faces n'avoient ensemble qu'un seul front & quatre yeux, mais trois nez, trois bouches & trois mentons. On voit assez communément de ces sortes d'images à Petersbourg.

VOYAGE EN
SINÉRIE.
1740.

M. DE LISLE & sa suite, après avoir pris congé du bon curé Russe, avec promesse de venir à leur retour partager encore avec lui ce que la providence lui auroit envoyé pendant ce tems-là, continuèrent leur fatigante route sur les neiges & les glaces de l'Obi. Plus ils avançoient, plus les difficultés du chemin sembloient renaître ou s'accroître même sous leurs pas. Les jurtes, après lesquelles hommes & chevaux soupiroient, étoient de plus en plus clair-semées ou écartées les unes des autres. La plupart même étoient abandonnées, parce que celles d'été ne sont habitées que dans cette saison qui est le tems de la pêche; & dans quelques-unes de celles où ils trouverent du monde, ils virent la plus grande misère.

Le mauvais tems ayant obligé M. Koenigsfeld de s'arrêter le 8 à *Nurumow* chez un Ostiack nouvellement baptisé, qui se nommoit Constantin, cet homme, âgé de cinquante ans, lui assura qu'il ne se souvenoit point d'avoir vu une année aussi mauvaise que celle où l'on étoit alors, & qu'on ne trouvoit ni gibier, ni poisson. Il ajouta que plusieurs d'entre eux étoient morts de faim; mais que la cour Impériale avoit envoyé des ordres, tant à Beresow qu'à Troitskoi-monastir, de donner à chaque famille de la farine, suivant le nombre des bouches dont elle étoit composée, à condition cependant qu'elle la payeroient quand les années seroient meilleures.

DANS une autre jurte d'Ostiacks, à deux cent werstes de Beresow, le même trouva des gens exténués par la faim, qui, pour tâcher de se procurer une substance quelconque & s'empêcher de mourir, faisoient cuire de l'écorce de sapin, celle qui touche immédiatement le bois de l'arbre, qui lui sert en quelque façon d'épiderme. Ces pauvres gens lui demanderent un peu de pain & du tabac; il leur fit donner un pain noir & deux petits paquets de tabac en feuilles, de celui qu'on nomme *libet*; ils reçurent le tout avec une joie infinie, en disant, qu'ils alloient reprendre quelque force, & prier Dieu:

VOYAGE EN SIBÉRIE. 1740. *de le rendre semblable à l'air, c'est-à-dire apparemment impaffible; car, dans la langue des Ostiacks, l'air, le ciel, & Dieu même, sont appellés d'un même mot, qui signifie dur, impénétrable.*

Arrivée des
Astronomes à
Beresow.

ENFIN le 9 Avril, à six heures ou environ du soir, après des peines & des fatigues extraordinaires, par un froid très-vif, le vent qui étoit Nord-Est soufflant avec beaucoup de violence, & faisant tomber une neige fine très-piquante, la troupe astronomique fut rendue à Beresow (f), que M. de Lisse appelle le *non plus ultra* des chevaux. Les traîneaux chargés de bagages ne purent arriver en même tems, parce que les chevaux, obligés de nager, pour ainsi dire, dans la neige, où ils enfonçoient jusqu'au poitrail, étoient extrêmement harassés. A un werste de la ville, M. Kœnigsfeld eut le malheur de tomber dans la riviere de Soswa, sur laquelle est bâti Beresow, & un de ses chevaux s'y noya. Il fut obligé de faire dételer un autre cheval, & d'envoyer chercher dans la ville six hommes pour aider son monde à retirer son traîneau qui étoit enfoncé dans la glace. L'eau y étant entrée, son coffre étoit attaché au traîneau, & comme scellé; aussi quelques-uns de ses livres furent-ils mouillés. Du reste, on en fut quitte pour la peur & pour la perte d'un cheval.

Le Waywode ou gouverneur de Beresow, qui étoit alors Fœlor Iwanoff Schulginoff, ancien lieutenant dans le régiment des gardes Préobroginski, averti la veille de l'arrivée de MM. de Lisse, Kœnigsfeld, & leur compagnie, tant par les lettres du gouverneur de Tobolsk, que par un soldat qu'il avoit envoyé sur leur route à la dernière jurte, leur fit aussitôt distribuer leurs quartiers de logement. M. de Lisse fut logé dans la maison la plus distinguée de la ville, dans celle de l'Hetman des Cosaques. L'Hetman qui étoit un jeune homme, étoit absent de chez lui; sa mere se retira dans une petite chambre avec ses enfans, pour laisser à M. de Lisse le reste de la maison libre. On logea M. Kœnigsfeld chez un dixainier des Cosaques, & il se loua beaucoup de son hôte. A l'arrivée de nos voyageurs, chacun s'efforça de faire à M. de Lisse des présens de crème, de pieces de veau, de canards, d'oies, & de ragoûts Russes; il lui fallut dans la suite faire des provisions, telles qu'une ville assez misérable & mal fournie pouvoit en procurer & plusieurs choses étoient cheres.

IL y avoit encore douze jours jusqu'à l'observation, qui étoit le principal but du voyage. Mais on avertit les astronomes, qu'il ne leur seroit pas possible de faire venir leurs instrumens par terre, tant par la hauteur des neiges, que parce que les rennes perdent leur force en hiver, & que c'est le tems où portent leurs femelles. Ainsi la rigueur de la saison jointe à la difficulté des chemins ne permettant pas d'aller plus loin, ils résolurent de rester à Beresow, & d'y attendre les bateaux qu'on devoit leur envoyer de Tobolsk. Comme la ville est bâtie sur une montagne, le premier soin de M. de Lisse

(f) *Vue de Beresow entre l'église de Mentzikoff & la Cathédrale, dessinée de dessus la riviere de Soswa. A. ancienne cathédrale dans l'ostrog des prisonniers d'Etat. B. église*

qu'a fait bâtir le Knees Mentzikoff. C. lieu où est enterré un Saint. D. riviere de Soswa. E. Canot d'Ostiack.

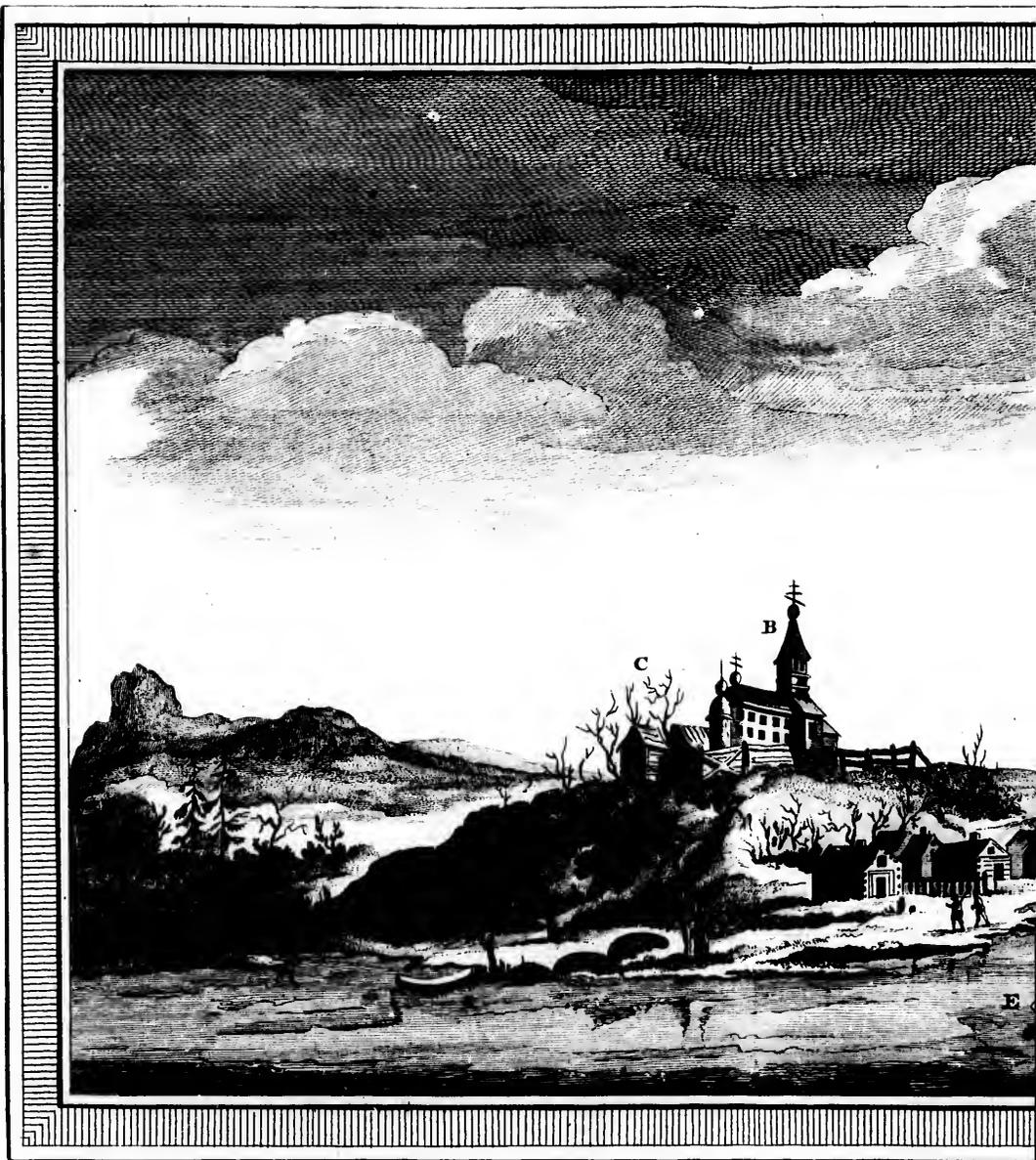


ns
é-
&
rd-
ès-
de
bi-
de
nil,
eut
ow,
val,
re-
son
fes
pour

unoff
anski,
mpa-
qu'il
leurs
guée
t un
ham-
libre.)
beau
faire
oiés,
qu'u-
cho-

ncipal
s pos-
eiges,
ns où
té des
Bere-
bolsk.
Lille

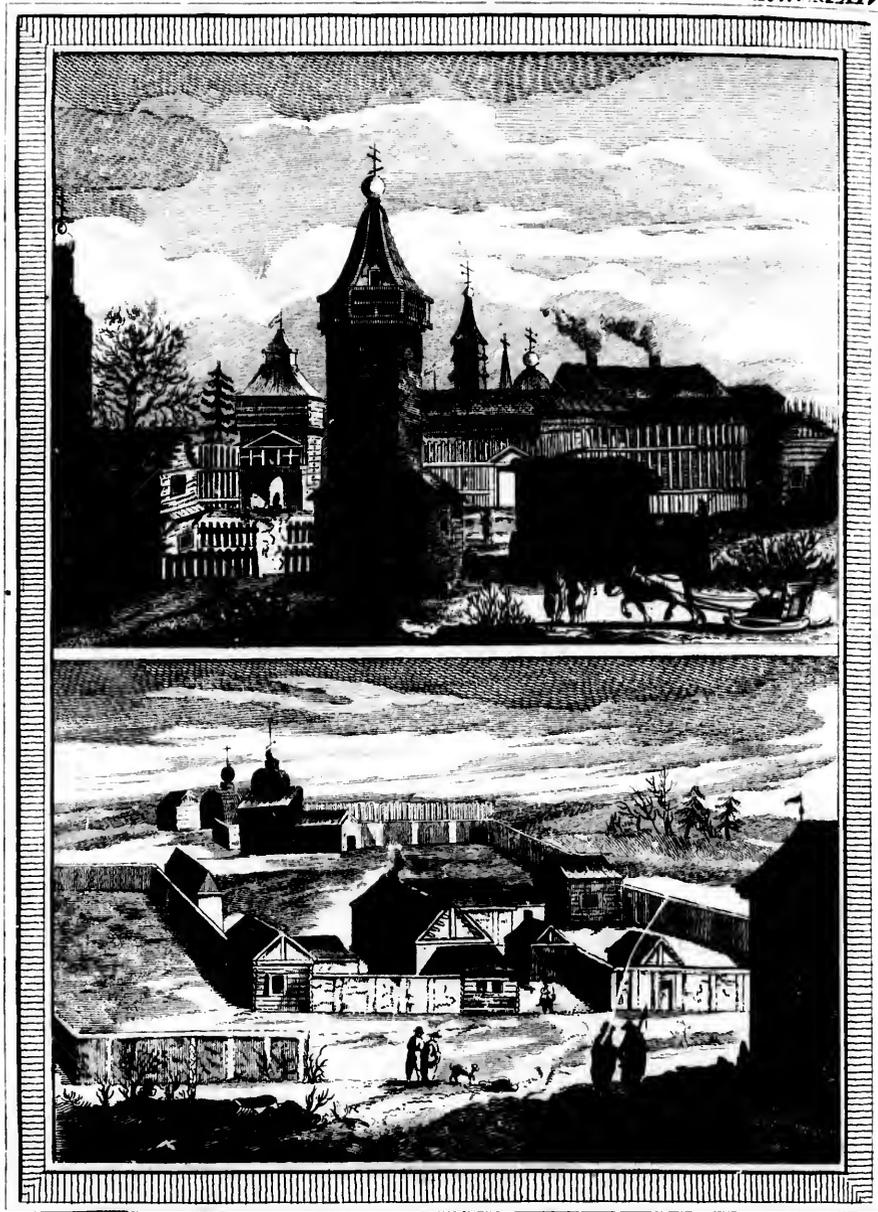
C. lieu
de Sos-



VUE DE BERESOW.



DE BERESOW.



VUE DE L'OSTROG DU WAYWODE de Beresov. VUE DE LA PRISON DU PRINCE MENTZIKOF.

fut de
 heure
 sans to
 étoit e
 L'obse
 furent
 nigsfel
 lement
 tat. I
 tenus s
 constru
 tit. Il
 sur les
 est inhu
 ILS
 tirer par
 va très-
 sent trop
 longue
 d'une co
 IL y
 un peu
 fin & be
 L'ON
 de tems
 low, fan
 39 secon
 & celui
 ON ve
 & les b
 que l'éte
 quante w
 à passer,
 cune jurte
 l'eau séjo
 est entiere
 qui fait p
 de terre
 LE 22
 étoit pré
 le ciel fu
 d'une heu
 vations,

(g) Exp
 la Vue de l'

fût de chercher un endroit propre à y élever un observatoire. Il trouva fort heureusement à deux cens pas de sa demeure une vieille maison abandonnée & sans toit (g), située sur le bord de la rivière (de la Soswa), & où l'horizon étoit entièrement libre du même côté à l'Orient, l'endroit du ciel à observer. L'observatoire fut bientôt dressé; on y établit les instrumens, & les pendules furent réglées. En attendant le jour du phénomène, MM. de Lisle & Kœnigsfeld rendirent visite au Major André Iwanowitsch Karpoff, venu nouvellement de Tobolsk avec cinquante hommes, pour garder les prisonniers d'état. Il leur fit voir du haut d'un clocher l'oïtrog où ces prisonniers sont détenus sous une forte garde, qui est changée tous les ans. Cette forteresse est construite au-delà d'une petite rivière, sur laquelle est un pont qui y aboutit. Ils virent aussi la maison du Major qui est obligé d'être continuellement sur les lieux, & l'église qu'a fait bâtir le fameux Prince Mentzikoff, qui y est inhumé sous l'autel.

ILs furent curieux d'essayer des nartes ou traîneaux du pays; ils se firent tirer par des rennés le long de la rivière à la distance de deux werstes. On va très-vite, parce que les rennes sont fort légers à la course, mais s'échauffent trop, & se lassent facilement. On les fait courir en les poussant avec une longue baguette qui se termine en bouton, & on les conduit par le moyen d'une courroie attachée à leur bois, & qu'on tient à gauche.

IL y a dans ce canton des pivoines ou bouvreuils blancs, dont le dos est un peu noirâtre, & griffonne vers l'été. Ces oiseaux ont le chant agréable, fin & beaucoup plus beau que les pivoines d'Europe.

L'OBSERVATOIRE bien établi, MM. de Lisle & Kœnigsfeld y faisoient de tems en tems des observations. Ayant pris l'élévation du pôle de Beresow, sans correction, ils trouverent qu'elle étoit de 64 degrés, 3 minutes, 39 secondes & par conséquent que la différence entre le Méridien de Bologne & celui de Beresow étoit de 3 heures 30 minutes.

ON voit quelquefois ici tomber encore de la neige vers la fin de Juin, & les bords de l'Obi ne sont entièrement secs qu'au mois d'Août. Lorsque l'été est pluvieux, ce fleuve déborde, couvre quelquefois jusqu'à cinquante werstes de terrain, & forme des ravines ou des mares très-difficiles à passer, surtout en hiver, parce qu'on ne trouve en ces endroits-là aucune jurte, & qu'on ne voit de toutes parts que le ciel & la neige. Quand l'eau séjourne trop longtems sur la terre, comme en 1737, toute l'herbe est entièrement gâtée; l'intérieur des tuyaux n'est rempli que de limon; ce qui fait périr tout le bétail, dont on trouve les intestins pleins de sable & de terre grasse.

LE 22 Avril, jour du passage de Mercure sur le disque du soleil, tout étoit préparé pour l'observation de ce curieux phénomène; malheureusement le ciel fut couvert dans le tems du passage, & le soleil ne parut que plus d'une heure après. M. de Lisle s'en dédommagea par plusieurs autres observations, dont il rendit compte à l'Académie Impériale.

(g) Explication de la Planché, contenant la Vue de l'Observatoire de Beresow. A. L'observatoire. B. L'église. C. Endroit où est enterré le Knees Dolgoroucki.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

Bouvreuils
blancs.

Mauvais suc-
cès de l'ob-
servation qui
étoit l'objet
du voyage.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

LE 12 Mai, les glaces étant fondues, on vit passer sur la Soswa plusieurs Ostiacks en canots. Ils sont ordinairement deux dans chaque nacelle; & ces nacelles, qui n'ont pas plus de sept pieds de longueur, sur deux pieds de largeur, sont si petites, que deux hommes peuvent les porter d'un lieu dans un autre. Lorsqu'ils sont sur terre, ils ont toujours avec eux deux chiens, par lesquels ils la font tirer jusqu'à ce qu'ils aient gagné quelque jurte, ou quelque autre riviere qu'ils veulent passer. Ainsi les chiens leur sont d'une grande ressource en toute saison; ce sont, pour ainsi dire, leurs esclaves. On a déjà remarqué que ces chiens ressemblent beaucoup à nos loups d'Europe, tant pour la couleur & le poil, que pour la taille. Il y en a cependant de noirs, un peu plus délicats que les gris, & dont l'habitude est de faire pendant la nuit beaucoup de hurlemens.

UNE des principales curiosités de Beresow, est le magasin des pelleteries appartenant à Sa Majesté Impériale. C'est le dépôt des pelleteries que l'on tire de six *Wolots*; & chaque *Wolot* est un district composé de six ou sept jurtes, & quelquefois d'un plus grand nombre. La principale jurte d'un *wolot* est celle du Knées ou chef des Ostiacks, qui n'a pourtant d'autre prérogative que celle de porter ce titre & de payer un tribut plus fort que les autres.

LE 13 Mai, dans l'après-dinée, pendant que les astronomes étoient occupés à faire des observations, il survint un si terrible orage, qu'ils furent obligés de convenir qu'ils n'en avoient jamais vu de pareil en Europe. L'écho duroit, à chaque coup, trente à quarante minutes. Cependant, au rapport des gens du pays, les orages sont encore beaucoup plus violens dans le mois d'Août, mais ne sont pas fréquens; ils causent même peu de dommage aux environs de la ville, attendu la rareté des habitations, & fondent ordinairement dans les forêts.

Castors de
Sibérie.

IL y a dans ce canton beaucoup de castors établis très-commodément sur les rivages des rivières, & qui ne sont pas moins ingénieux, moins bons architectes que les castors du Canada; mais on croit avoir remarqué des distinctions parmi eux. Leurs habitations ont plusieurs issues couvertes ou cachées dans la terre, à des distances assez éloignées les unes des autres; & ce sont les castors artisans, subordonnés aux autres, qui sont chargés de faire ces sortes de travaux. Ils ont, dit-on, encore des postes avancés, & des sentinelles perdues qui se relevent de tems en tems. Enfin ils n'en cedent point pour la finesse & les ruses aux castors de l'Amérique. M. Kœnigsfeld alla voir, à vingt-cinq werstes de Beresow, sur la Soswa, un de ces logemens, & découvrit quatre chemins qui y aboutissoient. Les chiens des Ostiacks savent bien empêcher ces animaux de se sauver; mais les castors encore plus fins qu'eux, s'enfoncent à leur approche dans l'eau, & par-là leur échappent.

LA nuit du 18 au 19, il y eut un ouragan furieux venu de l'Orient, qui fit sortir la Soswa de son lit, & inonda la campagne à près de sept werstes, tellement que Beresow sembloit s'élever du milieu d'un grand lac. Il fut suivi d'un si grand froid, que le lendemain matin on pouvoit, sans enfoncer, marcher sur la boue, & passer les mares qui s'étoient formées; mais comme nos astronomes avoient laissé à Tobolsk leurs thermometres, dont quelques-

uns

uns s'
porta
M.
avoien
dispos
qu'on
part f
d'ache
vres,
EN
du soir
condui
ple; e
accomp
Major
serent
escorre
feu &

LE l
œufs de
avoit le
& le ve
des ten
même n
chaloup
étoient
& l'on c

LE 2
le piece
geurs.
rame po
corde po
frais &
qu'ils n'
de-vie.

LE m
la distanc
tagnes de
tive, cor
petit Ob
comme t
diverses
dre vers
qui sont
peu à pe

XXII

uns s'étoient déjà cassés en chemin, pour ne pas les endommager en les transportant, on ne put déterminer le degré du froid.

VOYAGE EN
SIBIRIE.
1740.

M. DE LISLE ayant fait toutes les observations que les circonstances lui avoient permis de faire à Beresow, quoique la principale eût manqué, on se disposa à quitter cette ville, & à regagner Tobolsk par eau. Les bâtimens qu'on en attendoit pour ce voyage étant arrivés & en état de marcher, le départ fut fixé au 22 Mai. Deux jours auparavant, M. de Lisle eut occasion d'acheter trois dents prétendues de mammout, qui pesoient ensemble sept livres, & il les emporta.

ENFIN, le jour marqué pour l'embarquement, à cinq heures & demie du soir, M. de Lisle & sa suite entrèrent dans le dotschenick, qui devoit les conduire à Tobolsk. Ils s'éloignerent du rivage à la vue d'une foule de peuple; en partant, ils furent salués par la mousqueterie des Cosaques, & furent accompagnés à la distance de deux werstes, tant par le Waywode, que par le Major commis à la garde des prisonniers, & par un autre officier. Ils passerent pendant la nuit deux isles, dans l'une desquelles des Cosaques de leur escorte trouverent un faucon Oriental, qui avoit de grands yeux pleins de feu & des serres bleuâtres.

Départ de
Beresow.

Le lendemain, quelques-uns des mêmes Cosaques apporterent encore des œufs de canards & d'oies. Le soir, on passa l'embouchure du petit Obi. On avoit le vent en poupe, & le plus beau tems du monde; mais il faisoit froid, & le vent étoit si fort, que les vagues écumoient beaucoup. Il y avoit près des sentinelles des lanternes allumées, qui brûloient toute la nuit. Cette même nuit, on fut obligé de s'arrêter pendant trois heures, parce qu'une des chaloupes avoit été détachée par la violence des vagues, & que les Cosaques étoient allés la chercher. Aussitôt qu'ils l'eurent ramenée, on hissa les voiles, & l'on continua de marcher avec un vent favorable.

Le 24, vers midi, deux Ostiacks dans une petite nacelle, faite d'une seule piece de bois, furent poussés par le vent vers le bâtiment de nos voyageurs. Ils étoient accroupis sur leurs genoux, tenant chacun à la main une rame pointue & se balançant sur les vagues. Les Cosaques leur jetterent une corde pour les faire approcher du dotschenick. Ils apportoiient des canards frais & trois brochets vivans, dont ils ne voulurent point d'argent, parce qu'ils n'en font aucun cas, & reçurent en payement du tabac & de l'eau-de-vie.

Le même jour au soir, avant huit heures, on commençoit à distinguer à la distance d'environ vingt werstes les bords du grand Obi, ou plutôt les montagnes de l'Est, & les hauteurs de ses bords qui paroissoient dans la perspective, comme une longue suite de pyramides bleues; bientôt l'on quitta le petit Obi, & l'on entra dans l'embouchure du grand. Cette plage d'eau est comme une petite mer. Il y avoit alors une grande quantité de canards de diverses especes, & des cignes qui s'élevoient fort haut dans l'air pour se rendre vers les montagnes. La nuit étant chaude & sereine, les moucherons, qui sont au moins trois fois aussi gros que ceux de l'Europe, se ramasserent peu à peu, & devinrent si incommodés, que chacun fut obligé de prendre sa

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

coëffe de crin (h) & de s'en couvrir la tête. Le bâtiment eut beaucoup de peine à doubler le petit cap, ou le coude que forme en cet endroit l'Obi, parce que le vent qui étoit Nord, y devenoit contraire.

ENVIRON au milieu de la nuit, deux grands bateaux d'Ostiacks, qu'on nomme dans le pays *cochaaps*, aborderent encore les voyageurs, & leur apportèrent beaucoup de canards fraîchement tués & d'œufs d'oies sauvages, qui furent encore payés en tabac.

LE 25 Mai, à six heures du matin, les Cosaques de l'équipage apperçurent deux dotchenicks, qui louvoient sur le fleuve par un vent de Nord. Leur officier jugea d'abord que ces bâtimens venoient de Tobolsk. En effet, dès qu'ils se furent approchés à deux cens pas de celui de M. de Lisle, on y reconnut des soldats de Tobolsk, & l'on envoya vers eux des Cosaques pour leur demander d'où ils venoient, & où ils alloient. Ces deux bateaux, l'un chargé de sel & l'autre de blé, étoient envoyés de Tobolsk pour venir trouver les astronomes à Beresow; ils apportoit à M. de Lisle trois grands thermometres, avec un petit, dont il n'avoit pas voulu se charger dans son voyage par terre, aimant mieux les faire venir par eau, parce qu'ils couroient moins de risque d'être endommagés. On prit de ces deux bâtimens une voile, quelques cables & une ancre, qui furent échangés contre de pareils agrêts moins bons. Pendant cet échange, qui dura quelque tems, le dotchenik étant à l'ancre & le tems fort doux, MM. Kœnigsfeld & Soltanow, accompagnés de deux soldats, voulurent gravir sur les montagnes à l'Est de l'Obi, ce qu'ils ne firent pas sans peine & sans fatigue. Ils entrèrent dans une épaisse forêt, & cueillirent quelques pommes de cedre. Mais n'osant trop s'enfoncer dans les bois, de crainte de s'égarer & de rencontrer quelques bêtes féroces, soit ours; soit pestzis, sorte de renards qui s'y trouvent en grand nombre, ils regagnerent leur bâtiment au plus vite.

LE même jour dans l'après-dinée, le vent étant entièrement tombé, M. Kœnigsfeld, M. Soltanow & l'Enseigne, se mirent dans une des chaloupes à quatre rames, & firent un trajet d'environ quinze werstes le long de la côte orientale de l'Obi, jusqu'à *Schorckaskoi-Pogost*. Ils virent dans ce trajet sortir d'entre les roseaux une grande quantité de canards & d'oies sauvages, qui passoit en volant fort près d'eux; mais n'ayant point pris d'armes à feu, parce qu'ils ne s'étoient point attendu à trouver une telle abondance de gibier, ils se contenterent de les regarder. Au reste, si ce n'étoit le plaisir qu'ils auroient eu à les tirer, ils n'en valoient guere la peine, puisque chaque coup de fusil leur auroit coûté dix fois plus que ne coûte dans ces cantons un canard ou une oie sauvage, qu'on peut avoir des Ostiacks pour une pipe ou pour deux feuilles de tabac, les Ostiacks en ayant toujours qu'ils apportent aux voyageurs par demi-douzaines ou par douzaines entieres. Ils les attrapent facilement, & à peu de frais, avec des filets qu'ils tendent entre les buissons & les petits ruisseaux, & ils en prennent assez souvent d'un coup de filet quatre-vingts, & cent cinquante à la fois. Le prêtre ou curé

(h) On en a vu la description à la page 153.

du pop
étoit a
bords
pentec
Elle le
qui est
agréabl
sur une
ceau trè
gne le
font ser
il croit
tares, c
ville Et
les limi

ILS
clair qu
nuit dur

LE 2
Tobolsk
du géod

ze werst
la côte e
feld, av

& visite
uns d'en
s'en ret

à bord,
rer, par
tours de

tirant le
exacteme

heures d
dans le p

d'autres
l'hiver,
te d'été,

d'Ostiack
de diffé

M. K
mé de pl
de Ketsk
Ces isles
été donn
mé Taln

du pogost, nommé Wafil (Basile) Lewin; ne se trouva point chez lui. Il étoit allé, pour une quinzaine de jours, visiter les jurtes d'été, situées sur les bords occidentaux de l'Obi. Cependant on célébra vers le soir la fête de la pentecôte, & la femme du prêtre accueillit de son mieux les trois voyageurs. Elle leur donna des œufs de poule & d'ole, du lait bouilli & du schangis, qui est un mets Ruffien. Cette femme, gaie de son naturel, les entretint agréablement. Tandis qu'elle apprêtoit le souper, ils allerent se promener sur une haute montagne où ils cueillirent des roses d'Asie, d'un rouge ponceau très-vif. Après le souper, ils se promenerent encore au pied de la montagne le long de l'Obi. Les nouveaux géographes, dit M. Kœnigsfeld, font servir communément ce fleuve de bornes entre l'Europe & l'Asie. Mais il croit que Tobolsk bâtie sur l'Irtisch, dont la plupart des habitans sont Tartares, doit être considérée plutôt comme une ville Asiatique, que comme une ville Européenne, & que les géographes ont reculé trop loin de ce côté-là les limites de l'Europe, en les poussant jusqu'à l'Obi.

Ils rejoignirent le dotschenik à près de minuit par un tems presque aussi clair qu'en plein jour, les rayons du soleil paroissant une grande partie de la nuit durant le crépuscule.

Le 26 Mai au matin, ils rencontrèrent sur l'Obi un bâtiment marchand de Tobolsk. Ce bâtiment portoit au Nord, & conduisoit à Beresow la femme du géodesiste Kasimirow. Ils apperçurent vers le midi, à la distance de quinze werstes, *Kerskoi-Monastir*; & à trois heures, ils rangerent de fort près la côte orientale de l'Obi. Comme le vent s'affoiblit beaucoup M. Kœnigsfeld, avec quelques autres, prit encore la chaloupe pour se rendre à terre & visiter le couvent. Ils furent bien reçus du supérieur, & quelques-uns d'entre eux y acheterent des peaux de zibelines & d'autres fourrures. Ils s'en retournerent au bout d'une heure; le supérieur du couvent les vint voir à bord, & les accompagna pendant quelques werstes; ensuite il fallut se séparer, parce qu'il y avoit un calme & un *mys*, ou petit cap formé par les détours de l'Obi, qu'on fut obligé de doubler, ce qu'on ne pouvoit faire qu'en tirant le bâtiment avec des cordages. En cet endroit, les voyageurs étoient exactement à cent soixante-dix werstes de Beresow. Ils reconnurent à dix heures du soir Kurmusuganski, jurte d'hiver, où quelques-uns de la troupe, dans le passage au mois de Mars, avoient acheté des patins, des arcs & d'autres ustensiles d'Ostiacks. Cette jurte étoit abandonnée jusqu'au retour de l'hiver, les habitans ayant passé sur le bord occidental de l'Obi dans leur jurte d'été, pour faire leurs chasses & leur pêche. A minuit, deux canots d'Ostiacks vinrent aborder le bâtiment, & y rapporterent du poisson vivant de différente espece, dont on s'accommoda pour du bacun.

M. Kœnigsfeld observe que, depuis le milieu de l'Obi, ce fleuve est semé de plusieurs isles, dont une entr'autres, située à trois werstes ou environ de *Kerskoi-Monastir*, est de figure ronde & d'environ cinq werstes de tour. Ces isles n'étoient point, dit-il, marquées sur la carte du fleuve qui lui avoit été donnée à Tobolsk. Il ajoute qu'il en vit une couverte de l'arbre nommé *Talnik*, dont le verd soyeux faisoit le plus bel effet, & qu'il eut beau-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

coup de plaisir à contempler une pelouse longue d'environ trois werstes, qui formoit un magnifique aspect.

Ainsi la nature, pour varier ses tableaux, a ménagé dans les contrées les plus sauvages, & dans les lieux mêmes qui semblent n'en présenter que les ruines, des points de vue agréables; & tels quelquefois qu'on n'en trouve point dans les plus riantes contrées.

Le 28, pendant la nuit, près d'un rivage escarpé, nommé *le grand Jar*, le bâtiment de nos voyageurs donna sur un petit écueil, dont le choc les effraya beaucoup. Mais les Cosaques s'étant armés de longues perches garnies de crocs, les tirèrent bientôt de danger.

Les passèrent le 29 devant une large rivière, nommée *Wochlim*, qui vient du Nord dans le pays des Ostiacks, & va se rendre dans l'Obi. Ils avoient auparavant rencontré une île, où ils virent deux ou trois habitations d'Ostiacks qui s'y établissent dans l'été pour la pêche. M. Koenigsfeld détacha un Cosaque avec la chaloupe, pour y acheter des habillemens, ou quelques peaux de poisson. Il s'éleva dans l'après-dinée un vent de Nord peu violent, mais si froid, que chacun fut obligé de reprendre les pelisses. La nuit suivante fut très-froide, quoique le vent ne fût presque plus sensible; on courait à l'Est, & l'on avançoit peu, malgré la force du courant.

Le 30, à huit heures du matin, on se trouvoit aux environs de *Kalpatzki*. Le cap, dont l'étendue en cet endroit est en longueur de sept werstes, git ici à l'Est, & est tout couvert de longs & grands arbres. On l'aperçoit de loin à l'horizon comme une petite nuée bleue, à la distance de trente-cinq werstes, suivant l'estime des Cosaques. Il s'en voit un semblable près de la jonction de l'Irtiscn avec l'Obi; mais il s'étend au Nord-Est, & à cinq werstes vers le Sud.

La beauté du tems invita la troupe astronomique à prendre la grande chaloupe, avec quatre soldats, pour aller à l'Ouest aux jurtes Trojetski, dont on étoit éloigné de vingt-cinq werstes, le *dotchenik* tendant à l'Est. Près de ces jurtes, est une église, située sur le bord d'un ruisseau, qui est formé par l'Obi. Le prêtre du lieu reçut la troupe avec beaucoup d'affabilité, & la régala de sterlettes fraîches & de lait. La nuit qui survint les empêcha de jouir longtems du chant des oiseaux qui, dans ces cantons, sont admirables & d'une grande variété. M. Koenigsfeld, qui avoit porté son fusil, en tua quelques-uns, dont le plumage étoit le plus beau du monde. Les extrémités de leurs ailes étoient d'un verd de prez clair, & les ailes d'un bleu de saphir mêlé de ponceau. Il tua aussi d'une petite espèce d'oies sauvages, nommées *Loohe* par les Ostiacks. Ces oies ont les ailes & le dos d'un bleu foncé, ressemblant à l'émail; leur estomac est rougeâtre, & au sommet de la tête, elles ont une tache bleue de forme ovale, avec une tache rouge de chaque côté du col. Depuis la tête jusqu'à l'estomac regne une raie argentée de la largeur d'un tuyau de plume, qui fait encore un très-bel effet. Ici le bord oriental de l'Obi n'est plus si élevé, mais couvert de grands arbres, ferrés les uns près des autres, entre lesquels on voit des cedres, dont la hauteur se fait remarquer. On revint le 31, à trois heures du matin, dans le grand bâtiment, & l'on continua de marcher; mais le vent étant tout-à-fait contraire,

qui

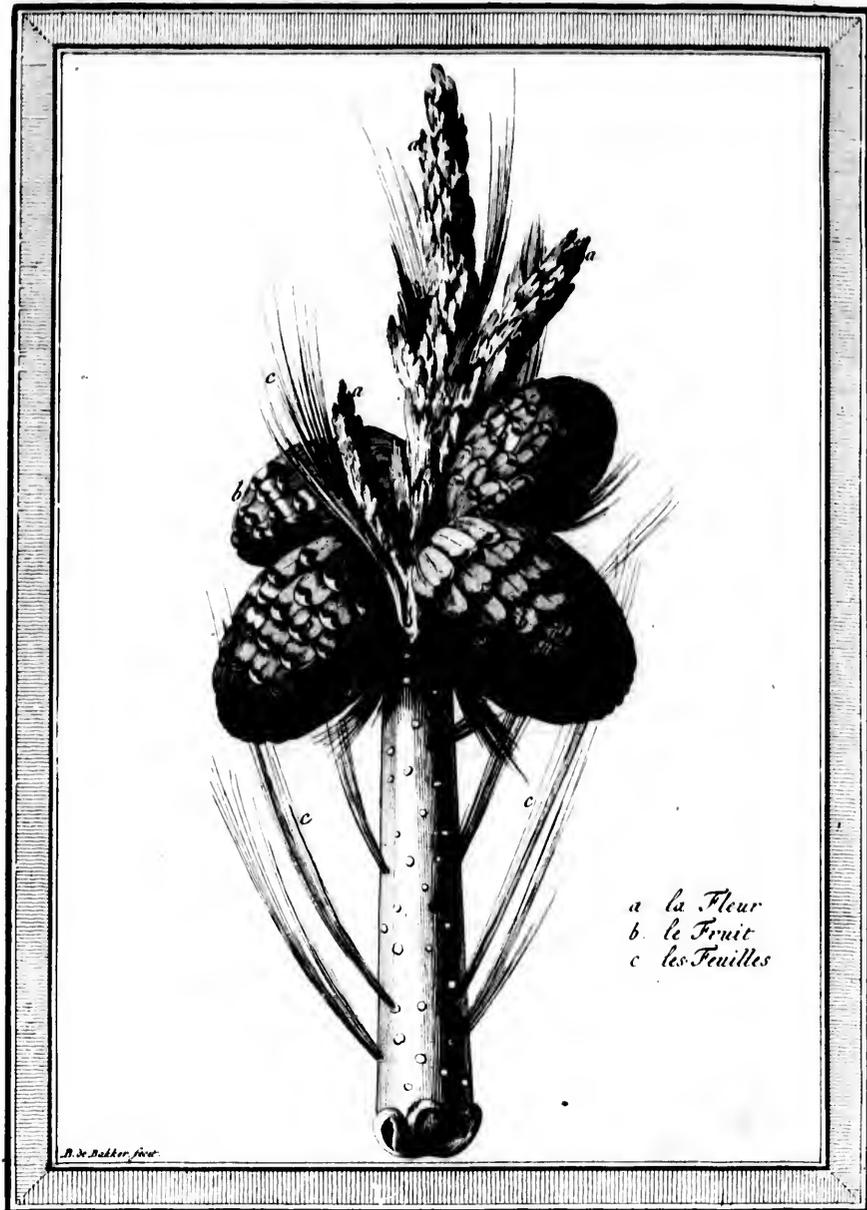
rées
que
ouve

ar,
ef-
nies

vient
oient
d'O-
a un
eaux
mais
ante
oit à

atz-
ltes,
pper-
ente-
près
& à

na-
nt on
ès de
é par
& la
a de
rables
i tua
rémi-
aphir
mées
oncé,
tère,
aque
de la
bord.
és les
e fait.
bâti-
raire.



a la Fleur
b le Fruit
c les Feuilles

B. de Bakker fecit

FLEUR et FRUIT d'un CEDRE Oriental.

on av
l'Obi
sa jonc
s'éran
arriere
enfin c
bâtime
de ma
du ma
avec l
on a
débacl
Est, c
viere d
Ainsi p
l'Obi f
même
cedre
sur l'ar
vic, de
& quel
à de pe
des am
rons, e
faire, c
ble, d'
la surfa
& beau
charma
LE
à l'Irti
L'end
pendan
de l'Ob
seu éto
dure, y
d'herbe
seu, q
les plus
ON
huit he
d'enviro
promon
la vue.
A. mi

on avança peu dans la matinée. Comme on se trouvoit alors à l'endroit où l'Obi est le plus rapide, parce qu'on n'étoit plus qu'à vingt-cinq werstes de sa jonction avec l'Irtisch, qui se fait avec une rapidité surprenante, le vent s'étant beaucoup renforcé, ainsi que les vagues, pour n'être point portés en arrière, on jeta l'ancre, & on y resta huit à neuf heures. Le vent s'étant enfin calmé, on leva l'ancre, & l'on se servit des rames. Il y en avoit sur le bâtiment dix-sept, & deux hommes à chaque rame. Les pilotes craignant de manquer l'embouchure de l'Irtisch, on avoit fait venir dès quatre heures du matin trois Ostiacks de Trojetski, qui connoissoient parfaitement le fleuve, avec leurs canots, pour conduire le bâtiment dans cette embouchure; car on a remarqué que l'Irtisch y change toutes les années de profondeur à la débacle des glaces. La plus grande profondeur de son lit est tantôt Nord-Est, tantôt Nord-Ouest, & tantôt mitoyenne en tirant au Nord. Cette rivière détruit un de ses bords, & ajoute à l'autre: elle découvre une plaine. Ainsi par ces changemens qui se font chaque année, ceux qui navigent sur l'Obi sont toujours embarrassés lorsqu'il faut passer par cette embouchure. Ce même jour, un soldat de l'équipage apporta à M. Königsfeld trois fleurs de cedre avec le fruit. Il avoit couru quelques risques, en montant fort haut sur l'arbre pour les cueillir: aussi fut-il récompensé d'une mesure d'eau-de-vie, dont il fut très-content. Les pommes de cedre ont dix à douze lignes & quelquefois plus de longueur. Le fruit qu'elles renferment ressemble assez à de petites fèves de café, & le goût en est beaucoup plus agréable que celui des amandes. Il s'éleva vers le soir une si prodigieuse quantité de mouches, que l'air en fut presque obscurci, & que l'on fut obligé, pour s'en débarrasser, de brûler de la poudre à canon. On aborda la nuit à une île fort agréable, d'environ quatre cens pas de circonférence, dont les bords au niveau de la surface de l'eau étoient fort humides. Elle étoit toute couverte de grands & beaux arbres qui sembloient se peindre dans l'eau, ce qui faisoit un tableau charmant.

Le premier Juin, après-midi, on entra dans un ruisseau qui communique à l'Irtisch, & on laissa sur la gauche le confluent de cette rivière avec l'Obi. L'endroit où se joignent ces deux plages d'eau, semble une petite mer; cependant, avec le télescope, on pouvoit encore appercevoir le bord oriental de l'Obi, & reconnoître l'embouchure de l'Irtisch. Le côté gauche du ruisseau étoit bordé d'un grand nombre de talniks, qui, par la beauté de leur verdure, y répandoient beaucoup d'agrément. A droite, étoit un long tapis d'herbe très-haute, entremêlée d'arbres; ensorte qu'en voguant sur le ruisseau, qui n'a pas plus de largeur que la petite Newa, on croyoit traverser les plus belles allées du monde.

On quitta ce ruisseau la nuit du 2 Juin, & l'on entra dans l'Irtisch. A huit heures du matin, on aperçut les montagnes de Samarow, distantes d'environ cinq werstes; mais on n'en voyoit point le pied, à cause du long promontoire qui s'avance en cet endroit dans l'Irtisch & qui en cacheoit la vue.

A midi, l'on arriva à Samarowskoi-Jam, où la troupe astronomique fit en-

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1743.

core la rencontre de M. Fischer, qui alloit se rendre par l'Obi près de MM. Gmelin & Muller.

M. de Lisse & M. Koenigsfeld s'occupèrent dans l'après-dinée à transporter leurs instrumens à terre; ils choisirent un endroit commode sur une montagne, & y établirent un observatoire en si peu de tems, que dès le même soir M. le professeur de Lisse y prit les hauteurs du soleil. Le lendemain, les deux astronomes continuerent les observations correspondantes, & déterminerent en même tems l'heure vraie de minuit.

LE 3, ils observerent encore la hauteur du soleil $a = 37$ degrés 25 minutes 30 secondes, & par le calcul ils trouverent que l'élevation du pole étoit 60 degrés 56 minutes 15 secondes de latitude boréale. Ils voulurent aussi prendre vers la nuit avec l'instrument Anglois la hauteur d'Arcturus, & sa culmination; mais le ciel se trouva couvert de nuages, & le tems paroissant se tourner à la pluie, ils abandonnerent l'entreprise & résolurent de partir.

ON s'occupa donc le 4 à embarquer les instrumens, & à quelques affaires économiques, pour remonter le soir dans le grand bâtiment. Les deux astronomes allerent prendre congé de M. Fischer, qui se dispoit à partir aussi dans la nuit, pour continuer sa route.

LE 6, il y eut un orage effroyable, mêlé de pluie, de grêle, d'éclairs & de tonnerre, qui dura toute la journée & toute la nuit. La noirceur du ciel, qui étoit entierement couvert de gros nuages bruns, teignoit l'eau de la même couleur. Il sembloit aussi de tems en tems que l'on vogoât sur une mer de feu; les éclairs en se réfléchissant dans l'eau, faisoient un effet plus effrayant que n'en produit aucun orage sur terre. On rencontra pourtant le soir un bâtiment Sibérien qui alloit à Tomsk, & dont le cours étoit Nord-Nord-Est. Il portoit un petit pavillon blanc, rouge & bleu, qui est celui des marchands de Sibérie.

LE 8, vers les six heures du soir, on passa les Kalpatsky-jurti, & comme on étoit fort près de terre, on descendit pour faire sur la verdure une promenade d'environ quatre werstes. Il fallut passer un petit ruisseau, avant d'arriver aux jurtes; c'est ce qu'on fit les uns après les autres dans un de ces petits canots d'Ostiacks, qu'un homme seul porte sans aucune peine à la distance de plusieurs werstes. Un homme de la compagnie fit renverser le petit esquif & tomba dans l'eau, mais assez près du bord. Il en fut retiré par les Ostiacks qui se trouverent à portée; mais comme le courant étoit fort rapide, par la jonction de plusieurs ruisseaux qui l'accéléroit, il fut emporté à quinze pas du lieu, où il étoit tombé. Toute la compagnie se rendit aux jurtes, & fut très-bien reçue des Ostiacks, qui sont ici plus civilisés que ceux qui vivent sur les bords de l'Obi. Elle y étoit encore, lorsqu'on aperçut à une portée de fusil de-là du côté du couchant une grande aigle orientale, toute grise, qui fondit sur un jeune canard sauvage, le prit dans ses serres jaunes comme de l'or, & s'éleva dans les airs. On se mit à crier, à frapper des mains, pour lui faire abandonner sa proie; mais elle ne s'effraya de rien, & prenant son vol vers l'Est au-dessus de l'Irtisch, on la perdit bientôt de vue. Ces jeunes canards sont si privés, qu'un domestique de la troupe les attiroit en contrefaisant les cris des vieux canards, & les prenoit avec la main.

LE
on ap
de l'a
nes qu
autres
le rapi
quelqu
ON
des Ost
fort de
trente
cinq w
d'un vi
comme
parce q
poisson
le y éto
Ils vire
le dure
en plei
LE 1
pole qu
la même
ils s'app
koi-Jan
ON v
mer des
M. Koen
conduire
me un de
de caillo
laire. Il
morphos
M. Koen
nard sauv
quelques
pour con
de Tobol
gouverna
née vers
si ardem
flots, tan
bâtiment
& deux s
ON
à huit he

LE 10, dans l'après-dinée, on passa les Semeikowl-jurti, près desquels on aperçut sur le côté plat de l'Irtisch deux arbres taillés à cinq pieds l'un de l'autre, & fort près du bord. On y lisoit les noms de plusieurs personnes qui s'étoient noyées en cet endroit, les uns dans le mois de Mai, les autres au mois de Juillet 1739. L'Irtisch est dans tout ce canton d'une telle rapidité, qu'on le prendroit pour un torrent qui se précipite du haut de quelque rocher.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

ON passa le lendemain dans la nuit la riviere de Staroi, qui vient du pays des Ostiacks, à trente werstes des bords de l'Irtisch. D'autres disent qu'elle sort de l'Irtisch même, qu'elle y rentre ensuite, qu'elle forme une île de trente werstes de circuit, & que ses embouchures ne sont éloignées que de cinq werstes l'une de l'autre. On voit sur le bord de cette riviere les ruines d'un village que les habitans ont déserté, soit parce qu'ils étoient trop incommodés des bêtes sauvages qui dévoreroient continuellement leur bétail, soit parce que les Ostiacks avoient cessé de les approvisionner de gibier & de poisson. MM. de Lisse & Koenigsfeld remarquèrent que l'élévation du pôle y étoit la même qu'à Petersbourg, c'est-à-dire, de près de 60 degrés. Ils virent le soleil se coucher à neuf heures quinze minutes, & le crépuscule durer toute la nuit, mais si clair, qu'on pouvoit écrire & calculer comme en plein jour.

LE 12 Juin, se trouvant à Philinskoi-Pogost sous la même élévation de pôle qu'à Petersbourg, ils s'attendoient à voir le matin le lever du soleil à la même heure, c'est-à-dire, à deux heures quarante-cinq minutes; mais ils s'aperçurent que leurs montres, qu'ils avoient réglées le 4 à Samarowskoi-Jam, retardoient de neuf minutes.

ON voyoit ici plusieurs rangs de talnicks s'avancer dans l'Irtisch, & y former des allées. La beauté des arbres & du coup-d'œil tenta la curiosité de M. Koenigsfeld & de quelques autres. Ils prirent la chaloupe, & se firent conduire vers ces arbres au pied du pogost, situé sur une montagne qui forme un des bords de l'Irtisch. Cette montagne, composée de terre grasse & de cailloux, est tellement escarpée, qu'elle semble être à pic ou perpendiculaire. Ils visiterent encore une jurte d'Ostiacks, qu'ils trouverent tous métamorphosés en Russes, au moins quant l'habillement. Un d'eux fit présent à M. Koenigsfeld de trois sterlettes vivantes, & d'un bonnet de plumes de canard sauvage, très-proprement cousues ensemble. Après avoir fait chez eux quelques emplettes d'arcs & d'autres ustensiles, on remonta dans le bâtiment pour continuer la route. Il passa presque aussitôt à leur vue un petit bâtiment de Tobolsk, sur lequel étoit un prêtre Russe à barbe grise, assez près du gouvernail. Il tenoit sous son bras un grand livre, & il avoit la face tournée vers l'église du pogost, dont on voyoit encore la pointe. Il prioit Dieu si ardemment, malgré la pluie qui tomboit à verse, que l'eau couloit à grands flots, tant de sa tête & de sa barbe, que de ses habits & de son livre. Le bâtiment, qui prenoit son cours vers Surgut, portoit un gentilhomme Russe & deux soldats de Tobolsk.

ON vança tellement dans la nuit du 13, à la voile, que le lendemain 14, à huit heures du matin, on se trouva vis-à-vis le bourg de Zorna-Jarcka,

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

lieu très-agréable & situé sur une montagne, comme tous ceux des bords de l'Irtisch, que le salnick orne encore ici de son verd charmant. On commence en cet endroit à semer du bled; le pain qu'on y fait est de pur orge, mais d'assez bon goût. Le soir, à huit heures, le bâtiment aborda vis-à-vis de Demianskoi-Jam, encore situé sur une hauteur considérable; & où l'on arrive par un passage étroit. Le prêtre Antoine, aumônier de la troupe, célébra l'office du soir ou les vêpres dans une des deux églises. Il fit des prières pour l'Impératrice, pour la famille Impériale; & rendit à Dieu des actions de grâces pour l'heureux retour des voyageurs. Toutes les personnes de l'expédition, étrangers & nationaux, y assistèrent avec d'autant plus de ferveur, que depuis leur départ de Beresow ils n'étoient entrés dans aucune église. L'endroit est abondant en toute sorte de vivres; on y trouve du pain, du laitage, des poules, des œufs, du mouton, du poisson, &c.

On en partit le lendemain, & l'on se rembarqua à deux heures après-midi. A un demi-werste du lieu, la Demianska se jette dans l'Irtisch. L'embouchure de cette riviere a près de quatre-vingts toises de largeur, & elle coule à l'Est-Sud-Est de Demianskoi, près d'un petit lac qui se rend aussi dans le fleuve. L'eau de la Demianska est plus noire & plus claire que celle de l'Irtisch, qui est trouble & blanchâtre; aussi la différence de leurs eaux se fait-elle remarquer, à leur confluent, par une ligne noire, qui se perd peu-à-peu dans l'Irtisch. A quatre heures, on perdit entièrement de vue Demianskoi-Jam, qu'on peut voir à la distance de quinze werstes. On vogueoit dans une courbure Nord-Nord-Ouest, & l'on passa Kakui, village situé sur un ruisseau. M. Königsfeld remarqua sur la rive gauche de ce ruisseau, dans l'étendue d'environ quinze toises, quantité de trous les uns près des autres, & de la largeur d'un rouble, qui servent, dit-on, de retraites à de petits oiseaux, nommés steschy. Ces oiseaux sont grisâtres, & plus petits de la moitié que l'hirondelle. Ils volent avec une rapidité extraordinaire, & sont très-farouches. On en voyoit environ cinq à six cens voler pêle-mêle autour de ces trous, y entrer & en sortir, & toujours en mouvement, comme des moucheron.

Isles flottantes.

Le 17, vers les dix heures du soir, on vit une isle flottante, d'environ six toises de circonférence, qui descendoit l'Irtisch. Les géodésistes de la troupe furent curieux de la voir de près, & s'y firent porter; ils estimerent son épaisseur d'environ une toise & demie. Ces isles ne sont autre chose que les pointes de terre avancées des caps que forme l'Irtisch par ses détours. Comme l'eau coule rapidement dans ces endroits-là, elle mine peu-à-peu la terre, & détache du continent ces morceaux que l'on voit flotter. Sa rapidité est aussi grande dans ce canton qu'à son embouchure dans l'Obi, & il la doit à la jonction du Tobol, qui se fait, à près de deux werstes de Tobolsk, avec plus d'impétuosité que n'en a l'Irtisch. On aperçut encore le 18 deux isles flottantes, dont l'une étoit arrêtée près des bords du fleuve. Il y avoit sur celle-ci quatre à cinq petits arbres & un pilier; l'autre portoit aussi quelques arbrisseaux & beaucoup de broussailles. Elles auroient pu contenir vingt à trente personnes; & les porter pendant un millier de werstes, sans crainte qu'elles vinsent à se dissoudre; car ces isles sont assez bien cimentées. Elles ont pour

pour b
couvert
ches, e
mouffe
ment e
jar bou
un mor
tend qu
l'eau fa
funteur
situation
entraîné
que pol
qu'aupr
surpris
ver dan

LE
contra l
de la c
cosses o
ouverte
ron troi

LE
dans le
M. Kœ
Il faiso
commo
gnée or
des apr
geur d'
devenoi

Après a
ge d'env
chap d'
personn
gagna le
les ruisse
un peu
des cris
que bêt
énorme
l'herbe,
bleu d'é
Il avoit
pouces
on laissa
XXI

pour base une sorte de tuf, que les habitans nomment turadra; elles sont recouvertes d'une mousse épaisse & entrelacée d'une infinité de petites branches, qu'on a beaucoup de peine à entamer avec la hache; & sous cette mousse, est une terre noire, tenace & pesante. Ces isles flottantes se forment encore d'une autre maniere. Ce sont quelquefois des fragmens d'un jar bourbeux, qui s'en détachent; ce qu'on nomme un jar, est un coteau ou un monticule qui s'éleve sur le bord d'une riviere ou d'un fleuve. On prétend que ces morceaux de terre couverts d'arbres & de buissons tombent dans l'eau sans dessus dessous, c'est-à-dire, la cime des arbres en-bas; que la pesanteur de la terre fait qu'ils se retournent & se retrouvent sur l'eau dans leur situation naturelle, les arbres au-dessus; qu'ensuite poussés par les vents & entraînés par le courant du fleuve, ils flottent jusqu'à ce que rencontrant quelque pointe de terre avancée, ils s'arrêtent & s'y attachent. C'est ce qui fait qu'auprès de certains villages, ou d'autres lieux connus, les voyageurs sont surpris de voir de ces isles qui n'y étoient point autrefois, & de n'en plus trouver dans certains endroits où ils en avoient vues.

Le lendemain de grand matin, on passa les jurtes Jefaalski, où l'on rencontra les premiers Tartares. L'après-dinée, comme on voguoit le long de la côte, M. Kœnigsfeld remarqua sur quelques branches de talnick des coffes ou siliques jaunes & rouges; il en cueillit quelques-unes, & les ayant ouvertes, il trouva dans chacune un ver d'un beau bleu foncé, long d'environ trois ou quatre lignes.

Le 20, on vit le dernier village Russe, nommé Slenkina, & l'on entra dans le territoire des Tartares. Comme on passa fort près de ce village, M. Kœnigsfeld & quelques autres passagers voulurent mettre pied à terre. Il faisoit une chaleur excessive, & aux moucheron qui étoient déjà fort incommodes, s'étoit joint une autre espece d'insecte, de la grosseur d'une araignée ordinaire, mais plus long, qui piquoit horriblement. Quelques secondes après la piquure, il se formoit à l'endroit piqué une tumeur de la largeur d'un ducat, qui causoit une douleur très-vive. Le lendemain, l'endroit devenoit violet, & ensuite jaune. Les Russes nomment cet insecte obidy. Après avoir marché l'espace d'un werste, on rencontra un petit ruisseau, large d'environ dix à douze toises, qu'il fallut passer & repasser dans un petit chap d'Ostiack, fait d'une seule piece, & qui ne pouvoit contenir que deux personnes à la fois. Le batelier qui suivoit, le portoit sur son dos. On gagna le village où l'on prit des provisions fraîches, & ensuite, pour éviter les ruisseaux, on marcha vers l'Est à travers un petit bois. Comme on étoit un peu dispersé, on entendit tout-à-coup quelques-uns de la troupe jeter des cris effroyables. M. Kœnigsfeld croyant qu'ils étoient attaqués par quelque bête féroce, fit courir vers eux un soldat. On lui cria qu'il y avoit un énorme serpent; il s'approcha de l'endroit, & vit l'animal se traîner dans l'herbe, avec un sifflement affreux & prodigieusement vite. Son dos étoit d'un bleu d'émail, & son ventre d'un jaune d'or foncé, parsemé de taches noires. Il avoit près de six pieds de longueur, & sa grosseur étoit d'environ deux pouces à deux pouces & demi. Comme on n'avoit point apporté d'armes, on laissa échapper ce serpent. Quand tout le monde fut rentré dans le bati-

VOYAGE EN
SIDÉRIE.
1740.

Mœurs &
coutumes des
Tartares.

ment, on fit encore trois werstes à la rame, pour se rendre aux jurtes d'été des Tartares *Karimski*, où l'on arriva vers les sept heures du soir. Ce jour étoit justement un vendredi, qui est leur dimanche; ainsi on étoit à portée de voir leurs cérémonies religieuses.

LORSQUE nos voyageurs furent à terre, la première chose qu'ils virent, fut un festin qui se faisoit chez un riche Tartare. Il y avoit dans le vestibule de sa maison cinq femmes Tartares, habillées de différentes étoffes de laine bleue à fleurs; & dont la tête étoit couverte de bonnets de diverses couleurs. Le vestibule avoit à peu près la forme d'un demi-théâtre. Ces femmes fortirent & considérèrent curieusement les voyageurs, qui leur rendirent bien leur attention. Les femmes Tartares portent sous leurs longs habits de grandes culottes, qui leur descendent jusqu'à la cheville du pied. Les hommes ont tous sous leurs bonnets des calottes vertes ou violettes, & ne se découvrent jamais pour personne. Ceux qui se trouvoient dans cette maison, étoient assis tranquillement & fumoient avec de petites pipes de cuivre, hommes & femmes; ils buvoient tous d'une certaine boisson composée d'avoine, où l'on avoit mêlé un peu d'eau-de-vie; ce qui étoit donner une petite entorse à la loi de Mahomet qu'ils professent. Le soleil étant couché, leur prière commença. Un prêtre Tartare se mit à genoux sur le bord de l'Irtitch, le visage tourné vers le Sud, se leva ensuite, récita debout quelques formules, s'agenouilla de nouveau, se prosterna la face en terre, & resta quelque tems dans cette posture. Un autre Tartare joignit le prêtre, descendit le bord de la rivière pour s'approcher plus près de l'eau, défit ses larges chausses, & se lava le derrière, les mains, le visage, puis vint se mettre à côté du prêtre pour prier ensemble. Ils jetterent leurs babouches à quelques pas d'eux, & resterent à genoux la tête couverte, avec leurs bas ou bottines de cuir. Ils étoient agenouillés vis-à-vis l'un de l'autre, tournés l'un vers le Nord; & l'autre au Sud, l'un ayant les mains étendues, l'autre les tenant élevées. Leur prière dura près d'une demi-heure, & fut faite avec beaucoup de recueillement, sans que la présence des étrangers qui les environnoient leur causât la moindre distraction. Le prêtre répétoit souvent: *Jeschowa El-lai*, formule qui revient à celle des Grecs, *Kyrie eleison mou*; l'autre répondoit, *Ufnir* ou *Amen*. De leur côté, les femmes qui n'entrent jamais dans les mosquées, ni dans aucun lieu public de prière, faisoient en même tems la leur en particulier dans la maison. La prière finie, les Tartares présenterent du thé aux voyageurs, & les congédierent fort poliment.

LES femmes Tartares se marient à treize ans. Aussitôt qu'il naît une fille, on lui donne un nom. Les garçons sont ordinairement circoncis à l'âge de cinq ans; mais la circoncision se remet quelquefois jusqu'à l'âge de quinze. Si l'enfant meurt avant ce tems sans être circoncis, ils croient qu'il est sauvé; mais passé cet âge, ceux qui meurent incirconcis, sont en état de péché & n'ont point de part au paradis de Mahomet. Les Tartares en général sont fort hospitaliers & fort humains; mais les plus civilisés de tous & les plus affables sont ceux de Tobolsk.

LE 21, au matin, on eut la vue des jurtes d'hiver de *Karimski*. L'Irtitch fait en cet endroit une des plus grandes courbures qu'il y ait dans l'étendue

J
Kuzar
concer
ses, p
koi, c
endroi
prit le
que je
deman
tendit
étoien
de tou
au-de
qu'ils
" ce p
" piec
" basé
" den
" nos
" leur
" droi
" fol
" prest
" tend
chaud
à Nafir
tuées p
le plus
mi), é
parce q
démont
ment ré
mente d
question
à sa po
Tartare
cier dor
de moi
Orienta
DE P
des leg
voyoit,
discont
survint
PEN
trente a

J'EUS un jour de grand matin la visite d'un seigneur Tartare, du nom de Kuzum, & de l'ancienne maison des Kans. Il me fit beaucoup de questions concernant l'astronomie & la géographie. Il me demandoit, entr'autres choses, pourquoi le soleil ne se couchoit point alors à Obdorskoi, ni à Nasimskoi, comme il l'avoit appris de quelques Samoiedes? Je lui fis voir que ces endroits-là sont situés au-delà du cercle polaire arctique, & d'abord il comprit les raisons de la durée du jour dans cette contrée. A la vue d'un globe que je lui montrai, pour le convaincre que la terre est sphérique, il me demanda, s'il y avoit des hommes partout sur cette surface; & lorsqu'il m'entendit assurer qu'il y avoit au dessous de nous des hommes dont les pieds étoient tournés vers les nôtres, des antipodes en un mot, après en avoir ri de tout son cœur, il me fit cette objection puérile: *s'il y avoit des hommes au-dessous de nous*, disoit-il en tenant le globe, *il faudroit nécessairement qu'ils tombassent.* „ Qu'entendez-vous, répondis-je, par tomber? N'est-ce pas lorsque perdant l'équilibre par quelque choc, ou parce que nos pieds ont rencontré quelque chose, notre corps est jetté de son long sur la base qui le portoit? „ *Oui, sans doute.* „ Tomber de cette façon, n'est donc autre chose que tendre vers la terre? Or si les hommes qui sont sous nos pieds tomboient, ce seroit sur la terre & dans le même sens: car il ne leur seroit pas possible de tomber dans un sens contraire, autrement il faudroit qu'ils eussent le don de voler comme les oiseaux; & que quittant le sol, ils s'élevassent dans l'air. Mais nos antipodes, aussi pesans que nous, pressent la terre de la même façon, & c'est le centre de gravité où nous tendons tous également. Il voulut savoir encore, pourquoi il faisoit plus chaud à Irkutsk, à Peking, à Jamischowa, &c. qu'à Tobolsk, à Beresow, à Nasimskoi. Je lui fis comprendre que les premières de ces villes étant situées plus près de l'équateur & de l'écliptique ou de la route du soleil (dont le plus grand éloignement, dans le solstice, est de vingt-trois degrés & demi), éprouvoient beaucoup plus que les autres toute la force de ses rayons, parce qu'ils y tomboient bien plus verticalement. Un miroir me servit à lui démontrer, que plus les rayons ont d'intensité directe, plus ils sont fortement repoussés, parce qu'ils sont réfléchis dans la même direction; ce qui augmente extrêmement la chaleur. Je satisfis ainsi de mon mieux à toutes les questions qu'il me fit, mon plus grand embarras étant de pouvoir me mettre à sa portée, & il parut content de moi. Après avoir pris le thé, mais à la Tartare, sans sucre, & fumé quelques pipes de *schaar*, dans des pipes d'acier dont je m'étois pourvu pour les visites de cette espece, il prit congé de moi en langue Russe, en se servant de termes ampoulés à la maniere des Orientaux.

DEPUIS notre séjour à Tobolsk, M. de Lisse faisoit presque tous les jours des leçons d'astronomie pratique aux géodésistes que l'amirauté lui envoyoit, & je lui servois d'interprete. Il fut obligé, vers la mi-Juillet, de discontinuer les leçons pour quelques jours, à cause d'une tumeur qui lui survint à la main gauche, & qui lui caufoit beaucoup de douleur.

PENDANT ces petites vacances, on me fit voir un homme d'environ trente ans, d'une taille ordinaire, mais dont la tête étoit un peu grosse. Il

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

avoit sur les os latéraux du crâne deux éminences de la longueur d'un pouce, & de nature calleuse. Cet homme étoit simple d'esprit, mais très-vigoureux. Il n'étoit pas plus vêtu dans l'hiver qu'en été, & la couleur de son corps étoit partout d'un brun foncé.

ON apprit le 16, au soir, que la princesse Dolgorowski, née comtesse de Scheremetoff, étoit arrivée par eau à Surgum, qui n'est qu'à sept werstes de Tobolsk. Toutes les dames de distinction allèrent en voitures au-devant d'elle, pour la conduire dans la ville. Mais après avoir reçu les complimens ordinaires, elle aima mieux rester dans son dotschenik, & venir par eau à Tobolsk. Elle y aborda le lendemain matin à deux heures, & elle eut pendant la journée les visites de toute la ville. Les Asiatiques ne sont guere moins cérémonieux que les Européens, & leur politesse est souvent aussi bien entendue que la nôtre. Parmi les personnes de condition & gens non-mariés, l'usage à Tobolsk est que, quand un homme baise la main d'une demoiselle, elle lui donne un baiser sur la tempe.

JE fus encore visité, le 19 Juillet, par un homme fort considéré parmi les Tartares, par Habus-Halim. Le surnom d'*Halim* est un mot Arabe, qui signifie *Pansophe*, homme qui possède toutes les sciences. Plusieurs Tartares ont de ces noms magnifiques, à l'instar des Orientaux : celui-ci m'entretint de la langue Tartare & de ses singularités. Après avoir pris le thé que je lui fis servir, comme il vit le soleil couché, & qu'il étoit par conséquent trop tard pour aller à la mosquée, afin de ne point manquer sa priere, il alla se déchauffer dans le vestibule de la maison où j'étois logé, monta dans un escalier sur le derriere, se mit à genoux sur les degrés, la face tournée vers le Midi, & pria très-dévotement, sans s'embarasser qu'on le regardât. Le lendemain, il vint me revoir, & suivant la maniere des Orientaux, pour me remercier sans doute de l'avoir reçu poliment, il me fit présent d'un manuscrit Arabe in-4. contenant l'histoire de Jésus-Christ. Je lui fis quelques questions sur ce livre : il me dit que, suivant le calcul des Tartares, le monde avoit existé avant Adam pendant 620,960 ans; & que depuis Adam jusqu'à nos jours, il y en avoit environ 7000 d'écoulés. Ce dernier calcul differe peu de celui des Russes, ou plutôt des Grecs, qui comptoient alors 7248 ans depuis la création du monde. Quant au premier, il n'y auroit pas grand avantage à disputer avec des geus si bien instruits de ce qui s'est fait avant Adam.

LE 20, fête du prophete Elie, fut un jour de solemnité qu'on célébra par des dévotions & par un grand festin. L'image de la Vierge d'Abalak fut encore portée en pompe au monastere d'Iwanowskoi. Ce couvent est dans une situation charmante. Il y a derriere les murs un petit bois, & sur la droite à une portée de fusil une petite riviere, qui répandent dans ce lieu beaucoup d'agrémens, l'un par son couvert, l'autre par la beauté de ses eaux. Nous y allâmes à cheval un peu avant le coucher du soleil, & revînmes dès le même soir.

M. DE LISLE ayant terminé toutes les recherches de géographie & d'histoire qu'il avoit pu faire à Tobolsk, on résolut le 21 d'en partir dans deux jours, & de prendre la route de Casan. Ainsi le soir même on fut averti

par

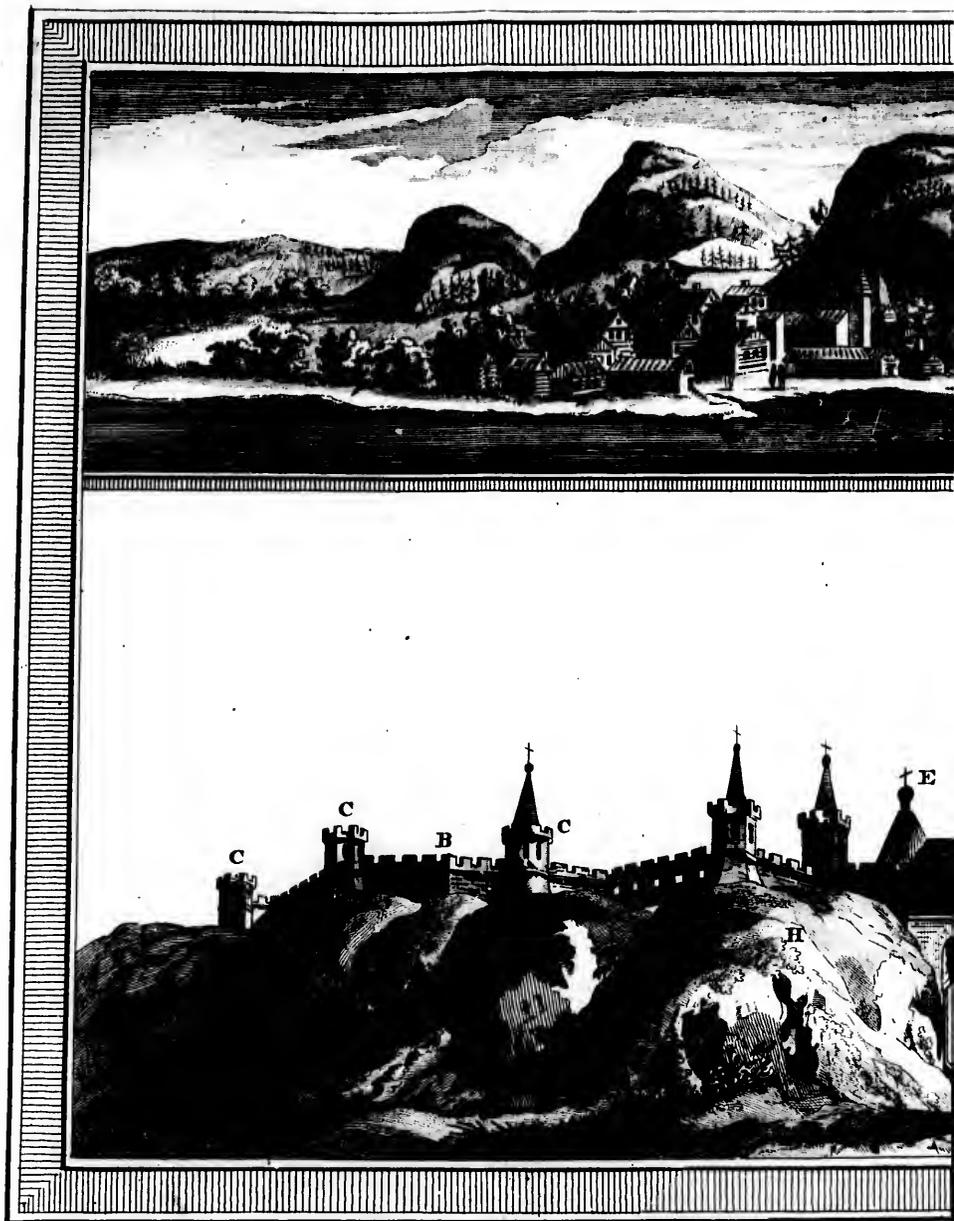
ou-
vi-
de

esse
ntes
ant
ens
u à
en-
iere
ien
ma-
noi-

rmi
qui
res
tint
e je
rop
dé-
sca-
s le
len.
me
auf-
ue-
nde
qu'à
lere
248
and
vant.

ebra
alak
est
sur
lieu
aux.
dès

l'hi-
eux
verti
par



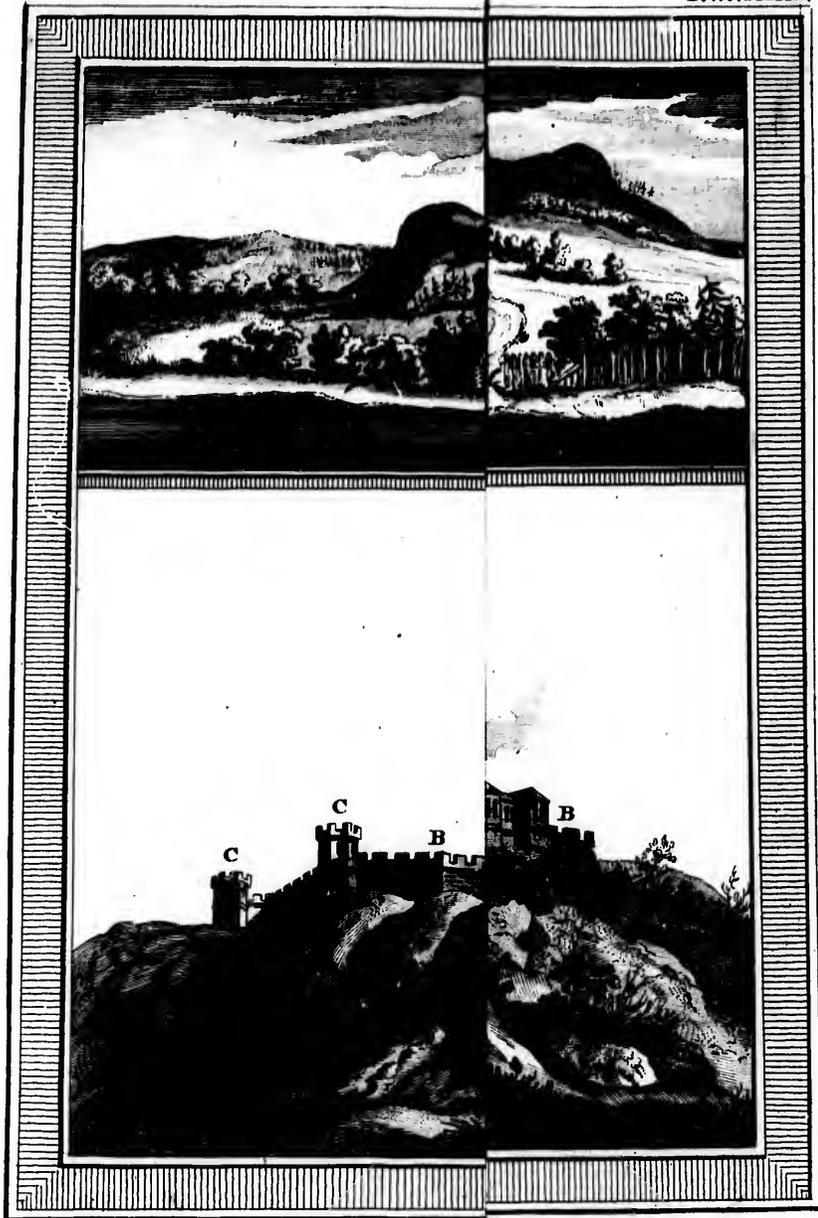
VUE DE SAMAROSKOY-JAM sur l'Irtisch.

|| V



isch.

VUE SUD-OUEST DU CHATEAU DE TOBOLSK.



VUE DE SAMAROSKOY-EAU DE TOBOLSK.

de ce
passa
viere
cinq
terre
Sud-
L
préc
dans
stes
nigsf
l'ille
vita
ces fi
doien
tic ga
envir
E
fur u
le ch
après
deux
lier e
de T
parce
aussi
métr
voir
prison
dans
eut d
une g
roues
dit-
la gr
voit
bles,
argen
les fo
tîmes
le qu
(i)
A. C
d'envi
ronde

de ce fleuve; elle étoit bien marquée sur la carte Russe. A dix heures, on passa les Natfinskaja-Sastawa, lieu près duquel coule la Natfinska, petite rivière qui tombe dans l'Irtisch, & dont l'embouchure peut avoir quarante à cinquante toises de largeur. Leur confluent est marqué par une pointe de terre, renfermée entre l'Irtisch, qui coule Sud-Sud-Est & la rivière qui va Sud-Sud-Ouest. Cet endroit est habité par des Russes & des Tartares.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1749.

LA journée du 22 fut très-chaude, quoiqu'il eût plu presque toute la nuit précédente, & les bûteliers eurent beaucoup à souffrir. On passa vers le midi dans un ruisseau qui forme, avec l'Irtisch, vers l'Est, une île de deux werstes de circonférence, où il y avoit quelques jurtes Tartares d'été. M. Kœnigsfeld ayant pris la chaloupe du bâtiment, se promena près des bords de l'île, & mit pied à terre près des jurtes. Il rencontra un Tartare, qui l'invita à entrer chez lui. Il y trouva beaucoup de femmes & de filles. Une de ces filles, entr'autres, avoit de grands cheveux noirs en tresse, qui lui descendoient jusqu'à mi-jambe, & d'ailleurs elle étoit assez jolie. Il vit encore un petit garçon d'environ un an, circoncis depuis trois semaines, dont la plaie étoit environnée d'un morceau de toile de coton, & qui faisoit un fort bel enfant.

ENFIN le 23, après-midi, l'on apperçut le château de Tobolsk, bâti sur une haute montagne, & positivement à deux heures le bâtiment arriva sous le château même, où l'on jeta l'ancre. Tout l'équipage mit pied à terre, après un mois & vingt heures de navigation depuis Beresow.

Arrivée des
Voyageurs à
Tobolsk.

Nous montâmes au château (1), dit M. Kœnigsfeld, par un escalier de deux cens soixante-dix marches, mais qui a des repos & des bancs. Cet escalier est l'ouvrage de M. Zerkaski, ministre du cabinet, ci-devant gouverneur de Tobolsk. Nous rendîmes aussitôt visite à M. Butturlin, gouverneur actuel; parce que nous nous trouvions près de son hôtel. Nous nous promenâmes aussi quelque tems dans ce château spacieux; nous visitâmes le tombeau du métropolitain Antoine, construit depuis notre départ, & nous allâmes ensuite voir un puits profond de cinquante toises, creusé dans la montagne par les prisonniers Suédois, qui en avoient donné le plan. On y trouve de la glace dans le fort de l'été; un des feux même y étoit alors tellement pris, qu'on eut de la peine à le dégager & à le tirer. Toute la machine consistoit en une grande roue que l'on faisoit tourner, en un rouleau, & en deux autres roues qui faisoient élever les feux alternativement. Le métropolitain faisoit, dit-on, tourner par des ours la maîtresse roue. De-là, nous allâmes voir la grosse cloche, que le même prélat avoit fait faire à ses frais, & qui avoit été fondue dans les forges de Demidow. Elle avoit coûté huit mille roubles, suivant l'inscription qui est en langue Russe, & dont les caractères sont argentés. Près de l'appentis de bois où on la gardoit, nous considérâmes les fondemens du nouveau clocher où elle devoit être suspendue. Nous sortîmes ensuite du château, & nous descendîmes la montagne. Arrivés dans le quartier des Tartares, nous vîmes un meefin qui du haut de la tour

(1) Renvois pour le château de Tobolsk. A. Chambre des finances. B. Murailles d'environ trois brasses de hauteur. C. Tours rondes à l'antique. D. Tour d'un cloître, dans l'intérieur du château. E. Dôme de la cathédrale. F. Chancellerie. G. Porte principale. H. La montagne. I. Chemin qui descend à la ville.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

d'une mosquée, appelloit à haute voix ceux de la religion, pour les inviter à la priere du soir.

LE 24, vers le midi, nous observâmes la distance qu'il y avoit du soleil au zénith, & nous trouvâmes qu'elle étoit de 35 degrés 12 minutes 30 secondes. Nous calculâmes ensuite l'élévation du pôle, & elle se trouva de 58 degrés 12 minutes 34 secondes; ce qui répondoit exactement aux observations faites en 1733 & 1734, par M. de Lisle de la Croycere, qui avoit aussi trouvé la différence des méridiens entre Petersbourg & Tobolsk de 2 degrés 32 minutes 0 secondes.

NOUS allâmes le 26 occuper les logemens qui nous avoient été assignés par le maître de la police. C'étoit alors M. Iwan Iwanowitsch Stragow, ci-devant échançon de la cour, depuis rélégué à Tobolsk & ensuite élevé à cette charge. Le même jour, nous commençâmes à voir la ville. Le Sieur Holtzen, premier chirurgien, nous conduisit d'abord à l'école militaire, établie par les prisonniers Suédois. La jeunesse y apprenoit à lire, à écrire, l'arithmétique, les élémens de la géométrie & les exercices du fusil. Nous vîmes un piquet composé d'élèves & une garde avec son tambour; mais leurs fusils & leurs hallebardes n'étoient que de bois. Près de cette école est un pont construit sur la riviere de Kurdumka, dont les eaux, selon les habitans, ont la propriété de faire contracter à ceux qui en boivent, le naturel des Sibériens. Le soir, nous entendîmes un grand bruit de cloches qui venoit du château: c'étoit pour annoncer l'anniversaire de la bataille de Pultowa, dont la célébration se faisoit le lendemain, & se renouvelloit tous les ans. Nous fûmes priés ce même jour 27 à dîner chez le gouverneur, qui nous reçut avec des politesses infinies.

LE 28, j'allai dans quelques maisons de Tartares, & entr'autres chez la princesse Suberakowitsch, que j'avois déjà vue à notre passage au mois de Mars; j'y trouvai le secrétaire des Tartares, qui est aussi de cette nation, & je lui présentai une piece d'argent qu'il prit sans façon. Les Tartares de Tobolsk aiment beaucoup ce métal, & l'on obtient tout d'eux avec de l'argent. A midi, je vis passer trente-cinq Tartares à cheval, bien armés d'arcs & de fleches. Ils étoient commandés pour aller contre les Baskires, qui faisoient des incursions. Chaque ville ou autre lieu de ce district fournit, pour ces sortes d'expéditions, son contingent, tant en Tartares qu'en soldats. On avoit détaché d'ici un brigadier & deux régimens, dont un de dragons.

NOUS fûmes encore invités à dîner le 29, fête de St. Pierre & de St. Paul, chez M. Alferiowitsch Zelischow, homme de justice, & nous y trouvâmes une belle compagnie de dames Sibériennes.

LE lendemain, nous allâmes rendre visite au prélat qui, depuis la mort du métropolitain Antoine, étoit le chef du monastere de Tobolsk; il se nommoit Onicky. Il nous reçut très-agréablement; il nous fit voir sa bibliothèque, composée de près de cent volumes ou manuscrits Russes d'histoire & de théologie, de quelques livres imprimés en langue Esclavonne & de plusieurs manuscrits Esclavons, contenant les vies de quelques pieux personnages. Nous traversâmes le jardin du couvent, où je remarquai une petite chapelle de bois, pour aller dans un corridor; on nous y fit voir une cor-

ne p
men
une
tach
pota
Sur
ré-s
sreiq
que
mé F
d'une
se à
digie
dans
écorc
qu'il
coûto
L
Penda
bolsk
march
habita
heure
interv
chaleu
Chine
N c
tr'autr
nois à
certain
re Ch
l'audie
Kans
pereur
march
JE
présen
horlog
beau
m'ayan
prunta
la lum
pe G
sembl
quée
bois a

ne presque entière de Mammout, à ce qu'on disoit, & plusieurs autres osse-
mens du même animal d'une grandeur extraordinaire. Nous y vîmes encore
une tête toute entière, avec la mâchoire inférieure, & les dents molaires at-
tachées à leurs alvéoles. M. de Lisse jugea que c'étoit la tête d'un Hippo-
potame, parce qu'elle lui sembloit trop petite pour être celle d'un éléphant.
Sur le mur du corridor enduit de plâtre, étoit appliquée une carte de la ter-
re-sainte, représentée en grand & coloriée. Cette sorte d'enluminure est la
fresque de Sibérie, & ne fait point un mauvais effet. Ce curieux ecclésiasti-
que nous assura que l'année précédente (1739) un marchand Sibérien, nom-
mé Fugla, avoit trouvé, près de Jeniseïsk, une tête entière de Mammout
d'une grosseur étonnante. Cette découverte avoit encore ajouté quelque cho-
se à la célébrité du marchand, déjà très-fameux à Tobolsk pour sa force pro-
digieuse. Il avoit lutté, corps à corps, avec un ours blanc, qui l'avoit saisi
dans le tems qu'il puisoit de l'eau. Il avoit tué cet animal, l'avoit ensuite
écorché, & en avoit présenté la peau au précédent gouverneur; mais avant
qu'il pût se reconnoître, l'ours lui avoit emporté les fesses, & ce combat lui
côûtoit cher.

LA chaleur commença, dès le premier Juillet, à se faire vivement sentir.
Pendant tout ce mois & jusqu'au milieu d'Août, le soleil est si brûlant à To-
bolsk, qu'il n'est presque pas possible de rien faire. Aussi les boutiques des
marchands ne s'ouvrent-elles alors que dans l'après-dinée. Les principaux
habitans sont généralement dans l'usage de faire la méridienne depuis onze
heures du matin jusqu'à trois ou quatre heures. On ne voit agir dans cet
intervalle que les esclaves & les domestiques. Tant que durèrent ces grandes
chaleurs, je ne pus manger faute d'appétit, & je ne vécus que du thé de la
Chine qui est excellent ici.

NOUS sûmes curieux de voir quelques boutiques, & nous entrâmes, en-
tr'autres, chez un marchand qui faisoit beaucoup de commerce avec les Chi-
nois à Kiakta, sur la frontière de Sibérie. Il avoit un ample magasin de por-
celaines de toutes especes. Il nous fit voir un très-beau morceau de peintu-
re Chinoise, sur du papier aussi fin que la plus fine gaze; elle représentoit
l'audience que donne l'Empereur de la Chine aux Kans des Calmoucks. Les
Kans sont à genoux, & les yeux baissés au pied du trône Impérial. L'em-
pereur est environné de sa cour & des mandarins, & sa musique est près des
marches du trône.

Je rendis aussi plusieurs visites à l'archevêque Onicky. Un jour, je lui
présentai la carte du théâtre de la guerre de Turquie, & la description d'une
horloge universelle, par Isaac-Bruchner, en Russe: il reçut mon présent avec
beaucoup de plaisir, & me donna du thé de la Chine. Une autre fois
m'ayant prié de lui faire observer la lune avec le télescope de Newton, j'em-
pruntai celui de M. de Lisse; mais ce soir-là le ciel se couvrit de nuages, &
la lune ne fut point visible. Quelques jours après, je fis porter un télesco-
pe Grégorien dans le plus haut clocher du château, & nous y montâmes en-
semble, suivis de plusieurs curieux. Je dirigeai le télescope vers une mos-
quée Tartare, éloignée au moins de vingt werstes, & située au milieu d'un
bois agréable. Nous y aperçûmes distinctement un Tartare à cheval; ce qui

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

fit bien du plaisir à l'archevêque. Ensuite nous observâmes Abalak, situé à vingt-cinq werstes de Tobolsk, & nous découvrîmes l'église de pierre, avec ses quatre dômes, ainsi que plusieurs villages au-delà de l'Irtisch.

Je montai le 6 dans l'après-dinée à cheval, & j'allai avec quelques-uns de notre compagnie à Jabalak ou Abalak, où résidoit autrefois un fameux Tartare, nommé Abala, qui avoit des troupes à sa solde. Cet endroit situé au Nord-Ouest, est sur des hauteurs qui courent de ce côté-là depuis Tobolsk. On y voit une grande église de pierre bâtie en carré, avec quatre dômes, & au milieu d'une place qui n'est point entourée de palissades, comme les ostrogs, une maison de force, où sont gardés quelques prisonniers par des soldats. L'Irtisch lave le pied de la montagne, & de-là nous considérons les grands détours que fait ce fleuve. Il subsiste encore ici quelques ruines de l'ancienne ville Tartare, qui y avoit été bâtie par les Kans de la maison de Kuzumg, & plusieurs tombeaux. Nous vîmes aussi Staraja-Sibirka, ainsi appelée d'une rivière du même nom, qui se jette dans l'Irtisch, & dont les bords, malgré sa petitesse, sont hauts de trente à quarante toises.

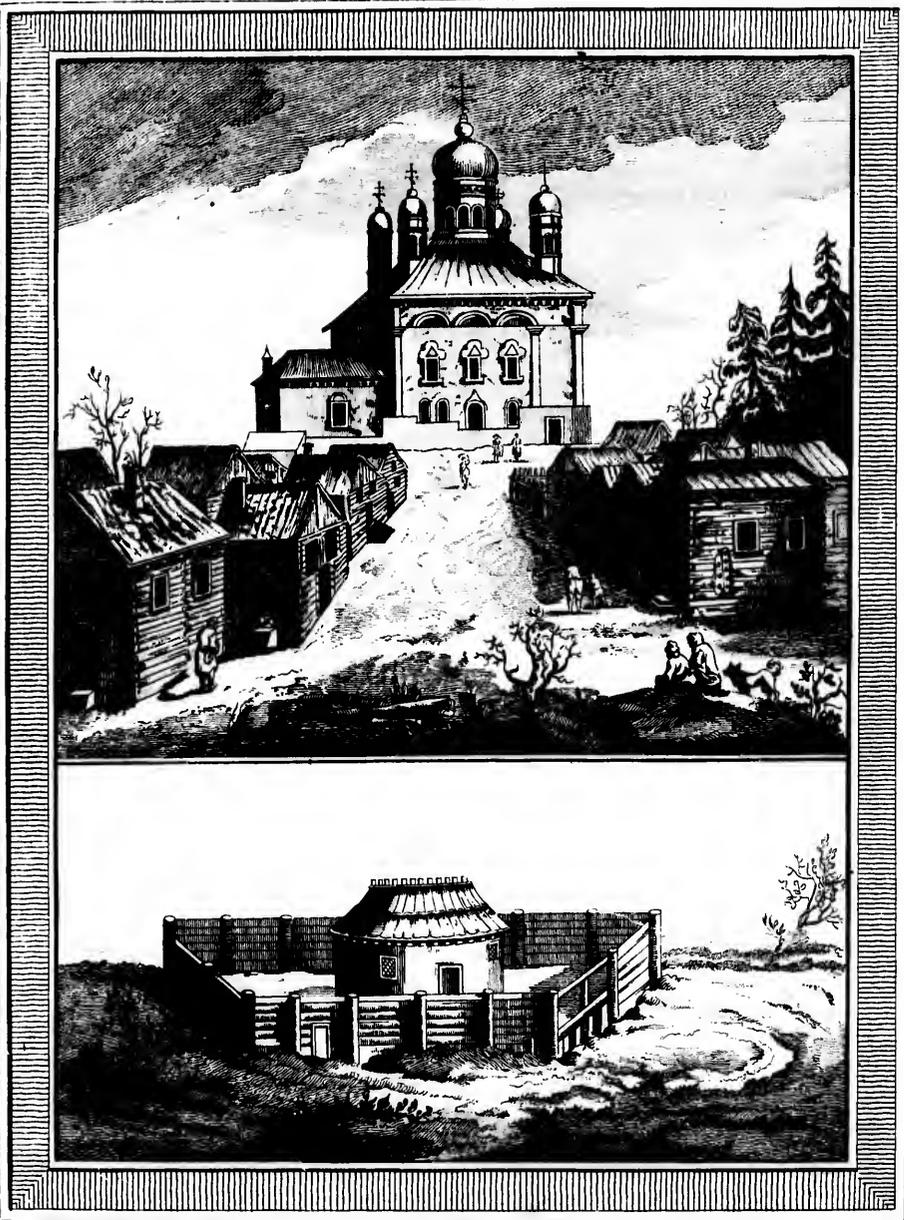
Le 8, fête de St. Procope, nous vîmes à cette occasion l'église cathédrale. Cette église est intérieurement assez propre, & elle est ornée de peintures: ce sont d'anciens peres de l'église Grecque, peints à fresque sur la muraille, avec différens attributs. L'autel est un ouvrage de sculpture bien doré. La principale cérémonie consistoit en une procession, où furent portées autour du château l'image de la vierge, & celles de quelques autres saints, avec un nombreux luminaire. C'étoit pour la troisième fois que l'on promenoit cette vierge. Dès le 6 Juillet au matin, elle avoit été portée en grande pompe à Préobragenskoi-Selo, qui est à trois werstes d'Abalak; elle y étoit restée la nuit en dépôt dans l'église du lieu, & l'on y avoit chanté matines. Plusieurs milliers de personnes des deux sexes avoient composé son cortège; il y avoit principalement tant de femmes & de filles, toutes vêtues de soie, toutes bien fardées, que, sans rien exagérer, on peut dire qu'elles étoient mille femmes contre cent hommes. La même foule suivit l'image, le lendemain 7, au monastere d'Iwanowskoi, situé à sept werstes de Tobolsk; elle y passa la nuit, & ce fut encore une belle occasion de plaisirs, sans doute innocens, pour la dévote assemblée. Enfin le 8 au matin, la vierge avoit été rapportée dans la cathédrale. Toutes les processions finies par celle de Tobolsk, l'après-midi les femmes & les filles allèrent se divertir sur l'herbe, près des fortifications de la ville.

Ces fortifications consistent en un rempart de gazon, entouré de chevaux de frise, muni d'un bon fossé & de plusieurs batteries. Ce rempart s'étend depuis le côté du fleuve Est-Nord-Est, jusqu'à l'autre bord Est-Sud-Est. Au devant est une grande plaine, capable de contenir jusqu'à cent mille hommes, qui pourroient y camper à leur aise. Elle aboutit à un petit bois, où plusieurs habitans de la ville ont des maisons de plaisance, bâties fort simplement à la Russe.

Nous y étions de tems en tems invités, & les belles Asiatiques que nous y trouvions, en faisoient le principal agrément pour nous; car tous les autres amusemens qui nous étoient offerts par les Russes, ne nous piquoient pas extrêmement.



F
AN



*EGLISE À CINQ DÔMES D'ABALACK.
ANCIEN LOGEMENT DES MOINES D'ABALACK.*

par le c
à prendr
noissance

LE 2
demie n
d'une h
de tems
quelque
passer le

P E N
nerre,
commo
trois au
stes de
musulm
ci étoit
toile de
ans, q
avec le
l'Alcor
Il préte
„ avoi
„ Chri
„ dem
„ qu'a
„ n'em
cer, le
l'Irtifc
pafsâm
qui est

A P
la Pla
kalow
laquell
foir, c
que le
entiere
la vill
situati
endro
ne &
font p
On tr
positi
d'y
nous
X

par le caporal de se tenir prêt pour le 23. La veille du départ fut employée à prendre congé du gouverneur, des personnes les plus notables & des connaissances qu'on avoit faites à Tobolsk. VOYAGE EN SIBÉRIE. 1740.

LE 23, tout le monde se rendit chez M. de Lisse, & à trois heures & demie nous fîmes de Tobolsk, accompagnés de quelques amis. Au bout d'une heure, nous arrivâmes au passage de l'Irtisch qui nous prit beaucoup de tems, parce que les bacs ne pouvoient contenir que quatre chariots & quelques chevaux. C'est pourquoi M. de Lisse & moi, nous nous fîmes passer les premiers, & nous laissâmes nos chariots sous la conduite des soldats.

PENDANT le transport, il survint une forte pluie accompagnée de tonnerre, qui nous obligea de nous réfugier sous des arbres. Sous cet ayle peu commode, nous eûmes la visite d'un achun Tartare; il étoit accompagné de trois autres prêtres de la même jurte, située dans le voisinage à quelques werstes de-là. Les achuns, sorte de dignité ecclésiastique parmi les Tartares musulmans, sont ordinairement créés à la Mecque ou en Boukarie. Celui-ci étoit revêtu d'une étoffe de soie violette, & son turban étoit bordé d'une toile de coton blanche. C'étoit un vieillard de soixante-quinze à quatre-vingts ans, qui parloit assez bien le Russe; ce qui nous fit entrer en conversation avec lui pendant qu'on passoit nos bagages. Il nous parla de Mahomet, de l'Alcoran & de Jésus-Christ, qu'ils reconnoissent pour un grand prophete. Il prétendoit „ que le plus puissant intercesseur auprès de Dieu que pussent „ avoir les hommes, étoit Mahomet, & qu'Adam, Noé, ni même Jésus-Christ ne pouvoient en servir: Adam, parce qu'il avoit violé les commandemens de Dieu; Noé, parce qu'il s'étoit enivré; Jésus-Christ, parce qu'ayant passé pour un Dieu qui avoit revêtu la nature humaine, un Dieu „ n'en pouvoit prier un autre.” Comme le tems de la priere alloit commencer, les quatre Tartares nous quitterent, & allerent se laver sur le bord de l'Irtisch. Nous poursuivîmes notre chemin; & à neuf heures du soir, nous passâmes sur un bac la riviere de Medianca, près d'un village du même nom, qui est à huit werstes de Tobolsk, & nous la repassâmes à minuit.

APRÈS avoir encore passé, les 24, 25 & 26, plusieurs autres rivieres, la Plaska, l'Opoluka, l'Engina, dont les bords sont très escarpés, le lac Baikalowo, deux fois la Tobol, la Berofouka, l'Isku, l'Ussalka, & la Tura, sur laquelle est située Tumen ou Tiumen, nous entrâmes le 26 à neuf heures du soir, dans cette dernière ville, où nous allâmes aussitôt occuper les logemens que le Waywode nous avoit assignés. Tumen, comme on l'a déjà dit, est entierement bâti de bois, excepté l'église & le monastere qui communique à la ville par un pont de bois, élevé de douze toises. Cette ville, dont la situation est très-belle, est environnée de palissades, de tours, & en quelques endroits de chevaux de frise. Elle a commerce avec toute la Sibérie, la Chine & Casan; On y fait des tapis de laine assez recherchés. Les habitans ne sont pas aussi polis que ceux de Tobolsk, & paroissent fort avides d'argent. On trouve ici de fort bons chevaux, & les vivres y sont en abondance. L'indisposition de M. Sultanow, qui eut un violent accès de fièvre, nous obligea d'y séjourner le 27. Nous en partîmes le 28, à dix heures du matin, & nous y vîmes arriver un chariot de voyage fermé, accompagné de plusieurs

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

autres voitures, dans lequel étoit un prisonnier d'état que l'on transportoit en Sibérie. Il étoit conduit par un lieutenant du régiment d'Altracan, & par trois soldats. Il y avoit à Tobolsk un major qui l'attendoit avec des ordres cachetés.

Nous arrivâmes le 29 au soir à Japanzin, petite ville située dans un pays fertile, abondant en grains & autres denrées, mais peu marchande; & dont le commerce est borné à la Sibérie. Elle venoit d'essuyer une incendie qui avoit consumé une église & soixante & douze maisons. Nous y fûmes très-bien reçus du Waywode (M. Veding). Le mauvais tems nous ayant obligés d'y passer la nuit, il nous invita le lendemain à dîner, & je n'ai jamais vu d'aussi belles & d'aussi grosses framboises que celles qui nous furent représentées par Madame la Waywode. Nous quittâmes Japanzin le 30, à six heures du soir.

Le 31 Juillet nous eûmes de très-mauvais chemins. Avant d'arriver à Vominow, village où nous nous arrêtâmes la nuit, nous passâmes sur un très-mauvais pont la rivière de Kirtimkowa, près d'un village de même nom, habitée par de nouveaux Chrétiens de la nation des Wogules. Ce pont étoit si étroit que deux chevaux ne pouvoient y passer de front, & que les roues des voitures portoient positivement sur les bords. Il fallut donc déteiler tous les chevaux, & se faire traîner, comme on put, dans l'obscurité de la nuit, malgré le danger du passage, dont quelques-uns des nôtres, qui étoient endormis, n'eurent aucune connoissance.

Après avoir passé, le premier Août, la rivière de Tagil, qui se jette dans la Tura, le village de Siderowa; où nous fîmes reposer nos chevaux, & Soldinskoi-Pogost, où l'on voit une très-belle église de pierre, que le Prince Gagarin y avoit fait bâtir à ses dépens, peu de tems après sa disgrâce, nous fûmes rendus le 2, à onze heures du matin, à la dernière ville de la Sibérie, du côté des l'Europe, à Verchoturie. Nous y vîmes M. Korsikow, qui venoit d'y être exilé; pour les affaires du Knées Czerkassen, avec sa femme, Polonoise très-aimable. Nous quittâmes cette ville à huit heures du soir.

Le 3, nous vîmes les mines de cuivre de Celi; nous passâmes à gué la Tura avec nos chevaux & nos voitures, ensuite les premières montagnes de Verchoturie, dont le pénible passage, qui est très-dangereux la nuit, se fit heureusement de jour, & nous atteignîmes fort tard, ainsi que bien fatigués, Wogulskoi-Selo, où nous nous arrêtâmes chez un Wogule nouvellement baptisé.

Le lendemain, 4 Août, nous passâmes enfin la haute & difficile montagne de Podinskoi-Kamen. Il faut monter ici continuellement environ pendant l'espace de douze werstes, & en faire en descendant le même trajet. Le chemin est rempli de rochers si raboteux, qu'on tombe d'une pierre sur une autre, & qu'on est étrangement cahotté. Avant d'arriver à cette montagne, on traverse plusieurs petites rivières, dont quelques-unes sont si profondes, que l'eau entre dans les voitures & les fait nager. Nous fûmes rendus au soleil couchant à Kirga, village appartenant au Baron de Stroganow, & du district de Casan. Le ciel étant alors fort serein, j'examinai pendant la nuit la perspective de ces montagnes, qui forment comme de hautes murailles, & s'étendent du Nord à l'Ouest en droite ligne, aussi loin que la vue peut por-

ter. Ces montagnes, au rapport des Géodésistes Russes, passant derrière Obdorskoï, vont toujours en continuant jusqu'à la côte du Nord, & s'y joignent. Du côté du Sud, elles vont se réunir au Caucase, & s'étendent jusqu'à la mer Caspienne. C'est par cette chaîne de montagnes, que l'on découvre dans un espace de quatre-vingt à cent vingt werstes (environ trente lieues de France) au-dessus des bois & des forêts, & qui paroissent en quelques endroits comme des nuages bleuâtres, que la nature a séparé l'Europe de l'Asie: c'est pourquoi je ne puis comprendre, comment certains géographes ont pu prolonger les bornes de l'Europe jusqu'à l'Obi, & pour quoi d'autres, au contraire, les ont rapprochées jusqu'à la Kama. Pour moi, je suis de l'avis de ceux qui terminent l'Europe aux montagnes de Werchoturie, & je pense que les monts Riphées (c'est leur ancien nom), sont comme de hauts murs où des bornes posées par la nature même, pour fermer aux Européens de ce côté la le passage en Asie.

Le 7, nous rencontrâmes à Ussalka plusieurs voyageurs qui venoient de Petersbourg, & à qui nous nous empresâmes d'en demander des nouvelles, comme gens qui depuis six mois, errans parmi les Ostiacks & autres Sauvages de la Sibérie, avoient été hors du monde & relégués dans les déserts du Nord. Nous arrivâmes le même jour au soir à Solikamskoi, où nous nous arrêtâmes jusqu'au lendemain matin. Pendant le court séjour que nous fîmes en cette ville, nous revîmes les salines Impériales, & je les examinai mieux que dans notre premier passage. Tout le travail s'y fait de main d'homme. On ne voit que des hommes employés à puiser l'eau jour & nuit d'une trentaine de fources ou de puits salins, & deux hommes qui se relevent sont attachés à chaque puits. Ils n'ont que trois copecs, qui sont à peu près trois sols de France, pour deux cens seaux d'eau. Les puits ont depuis trente jusqu'à quarante toises de profondeur. Les chaudières où l'on cuit le sel, sont très-grandes, & pour les chauffer, on brûle douze à treize cordes de bois. Il faut qu'elles bouillent pendant deux jours sans discontinuer, pour que le sel soit formé.

Le lendemain, M. de Lisse eut la visite du Waywode, qui étoit alors le Knées Kuropatkin; on nous amena, dans l'après-midi, des chevaux frais, & nous arrivâmes, à huit heures du soir, à Novoi-Ufool. Le prikasch ou l'inspecteur du lieu vint nous prendre dans une chaloupe, & nous fit traverser la rivière qui est la Kama; ensuite il nous assigna de très-bons quartiers. Nous étions sur les terres du Baron de Stroganow, & partout les ordres étoient donnés pour nous faire la meilleure réception.

Notre voyage jusqu'à Casan devant se continuer par eau, il fallut nous préparer un bâtiment, ce qui nous obligeoit de faire en cet endroit un séjour de quelques semaines. M. de Lisse ayant résolu de mettre ce séjour à profit, dès le 9 nous cherchâmes un lieu favorable pour faire nos observations. Il s'en trouva un à vingt pas de la rivière, où tout le côté de l'Est & celui du Sud étoient à découvert, mais où du côté du Nord il y avoit quelques bâtimens qui nous gênoient un peu. Aussitôt que nos instrumens furent arrivés, on s'occupa d'abord à réparer ceux qui étoient endommagés; ils l'étoient presque tous plus ou moins, & nous ne pouvions nous attendre à autre chose,

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

Salines de
Solikamskoi.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

dans une pareille route, nous étant hâtés comme nous avions fait, pour ne point manquer les observations de Mercure, que nous fîmes à Novoi-Ufool.

Nos instrumens furent très-promptement réparés, & dès le 11 nous commençâmes à faire quelques observations. Ce même jour, à onze heures du soir, étant chez M. de Lisle, nous aperçûmes dans le ciel, vers le Nord, une longue trace d'un rouge enflammé. Cette apparition ne trompa point quelques habitans du lieu; ils jugerent qu'il y avoit un incendie à Solikamskoï, d'où nous étions éloignés de 29 werstes. Le lendemain on apprit en effet que le feu avoit pris dans cette ville à deux magasins de poudre & que deux personnes y avoient péri.

ON ne put les deux jours suivans faire aucune observation à cause de la pluie, du vent du Nord qui étoit très-violent, & des nuages; mais le 24, le tems s'étant mis au beau, on prit non-seulement quelques hauteurs du soleil, mais encore la distance de cet astre au zénith, que nous trouvâmes de 48 degrés 34 minutes 0 secondes, d'où ayant calculé la hauteur du pôle de Novoi-Ufool, je la trouvai de 59 degrés 32 minutes 0 secondes. Nous nous étions préparés à observer la nuit les éclipses des Satellites: le ciel étoit sans nuages & seroit vers l'Est, on voyoit même distinctement, à onze heures & demie, Jupiter à l'horison; mais à minuit, lorsqu'il fut question d'opérer, il vint des nuages qui nous cachèrent le ciel.

PENDANT qu'on préparoit le bâtiment qui devoit nous transporter à Casan, nous faisons de tems en tems quelques observations, & M. de Lisle donnoit des leçons d'astronomie aux géodésistes de l'amirauté, auxquelles j'assistois toujours pour interpréter en langue russe.

LE 18, au soir, la princesse Dolgoroucki, qui alloit se rendre par eau à Nischnoi, passa par Novoi-Ufool, y séjourna le 19, & partit le 20. Un soir me retirant dans mon quartier avec un de nos interpretes, & passant près d'un chantier de bois, j'aperçus un homme de fort mauvaise mine, qui tenoit une espece de massue, & à quelques pas de lui quatre ou cinq drôles de même trempe. Nous mimés aussitôt l'épée à la main, & le soldat qui nous accompagnoit se mit en devoir de les sabrer; mais ils prirent la fuite. Nous les poursuivîmes un instant, & les ayant perdus de vue, nous ne jugeâmes point à propos de nous engager trop avant dans le chantier qui leur seroit de retraite, parce qu'il y avoit tout auprès un cabaret où il pouvoit se trouver un plus grand nombre de ces coquins. Il est d'ailleurs très-dangereux d'aller dans ces endroits-là, sans être armé. Il y a tout à craindre du peuple qui est grossier & presque toujours ivre, mais principalement de ceux qui travaillent aux salines; aussi se passe-t-il rarement une journée où il n'y ait de fortes batteries.

LE 23, le matin à trois heures, M. de Lisle observa une émerision du premier Satellite de Jupiter.

A la fin d'Août, notre bâtiment étant prêt, nous nous disposâmes à quitter Novoi-Ufool. Comme il étoit d'une longueur suffisante, nous y avions fait pratiquer un endroit particulier pour nos instrumens, & des chambres séparées pour chacun de nous. Il y avoit des deux côtés quatre grandes fenêtres, & il étoit monté de douze rames, à chacune desquelles étoient attachés deux

hommes qui rannoient sans discontinuer. On y avoit mis une bonne voile, avec un pavillon bleu, sur lequel étoit la croix de St. André, & un grand étendard blanc, placé près du gouvernail, qui portoit encore la même croix. Nous avions trente hommes qu'on changeoit à tous les endroits marqués sur la liste des lieux où l'on devoit relâcher, & deux pilotes chargés de nous conduire jusqu'à Casan. Tous les soldats & les rameurs étoient aux ordres de l'Enseigne qui nous accompagnoit, & chacun d'eux, outre son devoir actuel, étoit encore chargé de quelque fonction, comme on sçavoit que j'avois été sur mer, on me donna la direction des logemens, des pavillons & d'autres agrêts. Tout notre monde étant rassemblé, & rendu au bâtiment, le 24 Septembre, à sept heures & demie du soir, nous mîmes à la voile & nous partîmes. Nous passâmes pendant la nuit à la ville d'Orlow.

Le lendemain, vers les neuf heures du matin, nous nous trouvâmes vis-à-vis les forges de Tama, & quelques sujets de M. le Baron de Stroganow nous firent présent de trente perdrix. L'inspecteur Ziphilin, chez qui nous avions diné le jour de notre départ, nous atteignit dans l'après-dinée. Notre sentinelle l'arraisonna, & il fut reçu dans notre bâtiment.

Le 4, un coup de vent cassa le bâton de notre pavillon, qui fut rétabli sur le champ. Nous passâmes Uskotswo-Selo, dont l'inspecteur vint en bateau nous-aborder, & fit un présent à M. de Lisse de diverses sortes de poissons & d'autres vivres.

Nous arrivâmes le 5 au matin à Slutka, & nous nous rendîmes à dix heures, avec l'inspecteur Ziphilin, de l'autre côté de la Kama, pour voir l'endroit où l'on avoit projeté de faire un canal. On devoit se servir, pour cette entreprise, de deux petites rivières peu éloignées que nous vîmes, & qui sont la Lonwa & la Lacwaa. Elles tirent leur source des montagnes voisines, & s'étendent à quinze ou vingt werstes. A l'endroit où nous descendîmes, nous trouvâmes dix chevaux sellés que nous montâmes pour aller reconnoître tout le terrain. Nous avions pris nos instrumens avec nous, pour en lever le plan; mais la quantité d'arbres & l'épaisseur des bois nous empêchèrent d'opérer. Ainsi, après avoir fait environ vingt werstes, exposés au vent & à la pluie, nous regagnâmes notre bateau & nous continuâmes notre route.

Nous passâmes le 6, au matin, à Palasnoi-Selo, où commence le territoire de Zufolskoi, dont l'inspecteur a sous lui quatorze mille hommes, comme celui du territoire d'Orlow en a sous son inspection vingt-huit mille. Cette population peut faire juger combien le pays rapporte à la couronne, puisqu'à supposer que la capitation ne soit que d'un rouble par tête, elle se monteroit, pour les deux districts, à quarante-deux mille roubles, sans parler du sel qui se transporte chaque année à Nischnoi, ni de ce que la couronne tire encore des autres terres appartenantes à la maison de Stroganow.

Le 7, la violence du vent Sud-Ouest, qui dura toute la journée, ralentit beaucoup notre marche, & nous n'arrivâmes que le soir à Nischny-Muly, où nous achetâmes pour peu de chose quelques vases vernissés, qu'on y fait avec certaines racines d'arbre, & qui, à l'exception du vernis, n'en cedent point pour la propriété à ceux de la Chine. L'inspecteur du lieu nous fournit, suivant les ordres qu'il avoit reçus, toutes sortes de provisions de vivres.

VOYAGE EN
SIBÉRIE,
1740

JE montai le 8, à neuf heures & demie du soir, sur le tillac du bâtiment & trouvant le ciel assez serein, parce que le vent d'Ouest étoit tombé, je me mis à l'examiner. Je fixai ma vue sur Vénus, & je remarquai que sa réflexion, sur les eaux tranquilles de la Kama, étoit aussi forte que celle de la lune, quand elle est dans son premier quartier. Il faut observer que, suivant le méridien de Petersbourg, Vénus auroit dû se lever au Nord-Est, à trois heures du matin; or elle étoit déjà levée près de Tabar, où je la voyois, à neuf heures quarante-cinq minutes, & elle étoit à-peu-près à trente-une secondes au dessus de l'horizon.

Ce même jour 8, les leçons que M. de Lisse avoit toujours eu soin de faire aux géodésistes Russes, recommencerent sur le bâtiment, & j'y assistai comme à l'ordinaire, pour leur servir d'interprète.

ARRIVÉS à Tabarack-Selo, où nous touchâmes pendant la nuit, l'inspecteur du lieu nous fit apporter des moutons vivans, des poules, des canards & d'autres provisions. Il nous fit donner encore un homme pour avoir l'œil sur les rameurs. Le lendemain 9, nous atteignîmes à midi Belajowka-Selo; ce dernier endroit dépendant de M. de Stroganow, l'inspecteur vint, comme les autres, nous complimenter & nous fit apporter plusieurs provisions de bouche. Une heure après nous pûmes suivre notre route; & nous prîmes le chemin d'Ossa, ville Baschkire; mais avant d'y arriver, nous vîmes, du côté des plaines bordées par la Kama, Pokrowskoi, village que les Baschkires avoient détruit & brûlé lors de leur révolte en 1737. Nous arrivâmes dans l'après-dînée à Ossa (k). Cette ville est bâtie sur une hauteur; une petite rivière de même nom, qui sort de la Kama, & qui s'y rejoint à la distance d'un werste & demi, coule près de ses murs au Sud-Sud-Est. Elle est environnée d'une plaine de deux werstes ou environ d'étendue, & d'un petit bois d'où les Baschkires sortirent en 1737, & vinrent jusqu'aux chevaux de frise. Ils avoient encore fait récemment une tentative sur la ville, mais ils avoient été repoussés par la garnison, qui consistoit en cinq cens hommes de troupes régulières, tous Cosaques. Ces troupes les reçurent bravement à coups de fusil & de canon, en sorte qu'après un combat de deux heures, ils furent obligés de se retirer; mais ils ne furent point poursuivis, parce qu'outre qu'ils étoient forts de plus de deux mille hommes, ils avoient encore en embuscade, derrière le petit bois, un corps de plus de deux mille chevaux, qui fut découvert par des espions Cosaques. Nous nous arrêtâmes dans cette ville jusqu'au lendemain 10, que nous en partîmes à midi, avec une escorte de Cosaques armés d'arcs & de flèches, de pertuisans & de plumes. Nous passâmes à deux heures un village abandonné & ruiné depuis trois ans par des voleurs attroupés qui infestent le pays, & dont les bois qui sont sur les bords de la rivière, ainsi que les îles qu'on voit en quantité dans ce canton, favorisoient les brigandages. Pour nous mettre à l'abri des surprises, on prit le parti de poser toutes les nuits une sentinelle qui restoit trois heures en faction, bien armée,

(k) Vue de la ville d'Ossa, du côté de l'Orient: a, château, sur le fleuve: b, la campagne où les Baschkires ont fait incursion: c, partie de la ville sur un coteau: d, autre partie au pied du coteau: e, boutiques où se vendent les provisions de bouche: f, arsenal: g, église: h, clocher: i, chemin qui conduit à la principale porte du château: k, palissades qui environnent la ville.



VUE DE LA VILLE D'OSSA DU CÔTÉ DE L'ORIENT.

avec vingt rartouches dans sa gibeciere, & qui avoit ordre de ne laisser approcher aucun bateau plus près que de cinq toises, sous quelque prétexte que ce fût.

Le 22, étant à la vue de Seigaika-Selo, par un ciel serain & un beau soleil, pendant qu'on changeoit nos rameurs, ce qui prenoit toujours quelque tems, M. de Lisle fit porter le grand quart de cercle sur les bords de la riviere, pour observer la distance du soleil au zenith; elle fut trouvée de 56 degrés, 46 minutes, 0 secondes, d'où ayant calculé l'élevation du pole de ce lieu, je la fixai à 56 degrés, 43 minutes, 31 secondes.

La nuit suivante, comme j'étois de garde, je vis deux grands bateaux chargés de sel, que la tempête avoit jettés sur une île de la Kama, avec leurs charges, qu'on transportoit de Novoi-Usoo à Nischnoi. Ils étoient conduits & gardés par des gens du Baron de Stroganow. Ces bateaux de sel, appelés *Lodjes*, ont environ trente-cinq toises de longueur, & neuf ou quelquefois plus de largeur. Ils portent quatre-cens quatre-vingt à cinq-cens rameurs ou gens de travail, soixante à soixante & dix rames, & trois ou quatre canons.

Nous entrâmes le lendemain sur le territoire d'Ufa & sur celui des Baschkires, qui sont continuellement en course: aussi nos sentinelles faisoient-elles bonne garde. Selo-Sarapul, que nous passâmes à six heures du matin, est muni contre leurs excursions à l'Ouest, d'un mur de poutres quarrées & de chevaux de frise. Il est bâti sur le bras droit de la Kama, dans une plaine qui court Sud & Nord, & jouit d'une belle vue. Le rivage est couvert de bâtimens qui remontent & descendent sans cesse la riviere, en sorte qu'on le prendroit pour un port. Nous ne quittâmes cet endroit qu'à près d'une heure; le signal du départ fut donné par un coup de canon, & nous arborâmes aussitôt notre étendard. Nous n'avions pas encore fait un werste, que le vent redoublant de violence nous devint si contraire, qu'on fut obligé de jeter l'ancre & d'y rester environ quatre heures. Le toit de notre cuisine fut emporté d'un coup de vent & jetté dans l'eau. A midi le ciel étant devenu serain, on profita du soleil pour mettre à terre le grand quart de cercle, & nous prîmes la hauteur du pole. Le mauvais tems reprit le soir & continua le lendemain avec un vent de Nord si froid, qu'on vit de la glace sur notre bord. Nous arrivâmes dans la nuit à la petite ville de Karjacula, située positivement au Nord, sur les bords de la Kama. Karja, étant un mot Tartare qui signifie *noir*, l'endroit est ainsi nommé de l'usage où sont les habitans de porter des bonnets noirs & des souliers d'écorce d'arbre teinte en noir.

Le 15, on s'arrêta pour changer de rameurs à Pianoibor. Là finit à l'Orient le territoire d'Ufa qui s'étend du côté du Midi jusqu'à l'Ik, riviere que reçoit la Kama, & qui prend sa source dans le désert de Jaitska, confinant à la Kalmouquie.

Entre Pianoibor & le village d'Ufinski, où l'Ik se jette dans la Kama par une embouchure d'environ douze toises de largeur, que nous passâmes le 16, on voit plusieurs îles appelées *Lodjekini* & fort décriées par les meurtres qu'y commettent, pendant les nuits de l'automne, les brigands qui infestent toute cette route & qui arrêtent les moindres nacelles. La premiere de ces îles, nommée *Lodjeka*, parce qu'elle a la figure d'une nacelle, a des

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

bords fort élevés & au milieu un monticule couvert de grands arbres, d'où l'on peut découvrir de loin sans être vu tout ce qui passe sur la rivière. Il y a des chemins creusés sous terre & des cavernes, où les brigands se retirent; mais nous n'eûmes point la curiosité de descendre dans l'un pour les voir. Les Tartares Ufinski, nation très-grossière, sont dans le voisinage de ces isles, à la rive droite de la Kama.

Nous vîmes encore le 17, après avoir passé Bogatoflog, un bois de hautes futaies, fort épais, & une espèce de petit golfe, qui recéloit autrefois beaucoup de voleurs. Ce même jour au matin, nous prîmes la chaloupe avec quelques soldats, & nous nous rendîmes au monastère de Troitskoi, nommé autrement Zortowo-Gorodisk. On y voit les ruines de cinq tours de pierre, & une vieille muraille qui a trente à quarante toises de circonférence. C'étoit anciennement, dit-on, un temple d'idole à l'usage des Tartares, que le Czar Iwah-Wasilowitz fit détruire. La Kama forme ici deux isles assez grandes. A la droite de cette rivière, vis-à-vis le couvent, est Alabuga, assez grand village, que sa pêche rie rend considérable. Nous vîmes sur la rivière plus de six cents petits bateaux de pêcheurs, qui contenoient beaucoup de monde, la plupart, à ce qu'on nous dit, gens très-suspects. Le soir passant à Roschetwenskoi, nous y trouvâmes un archimandrite, qui fut curieux de voir les ordres du gouvernement concernant notre mission. Il attendoit en ce lieu l'archevêque de Casan, Lucas, qui après avoir été prédicateur du corps des cadets à Petersbourg, étoit revêtu depuis deux ans de cette dignité. Il faisoit la visite de son diocèse, & voyageoit avec une suite de soixante & dix chevaux.

Le 18, comme nous fûmes obligés de passer pendant la nuit par un ruisseau qui n'avoit pas plus de vingt-cinq toises de largeur, & dont les bords étoient garnis d'arbres épais, nous restâmes tous sous les armes, jusqu'à ce qu'on fût sorti du détroit, ce qui dura jusqu'à minuit. Nous trouvâmes à la gauche de ce ruisseau beaucoup de gens ramassés autour d'un grand feu. Notre sentinelle leur demanda qui ils étoient? Comme ils virent que nous nous tenions sur nos gardes, ils dirent qu'ils étoient des pêcheurs, & ils avoient en effet la mine d'être des *pêcheurs d'hommes*. On nous dit que ce passage étoit un vrai coupe-gorge & un repaire de voleurs. Ils avoient, au printems dernier, affomé un prêtre Russe, brûlé quelques habitans d'un village voisin & fait plusieurs vols.

Nous nous arrêtâmes le 19 à Prigorodoc-Laïscowô, pour y changer de rameurs, ce qui nous retint près de six heures. Cet endroit est situé à la droite de la Kama, qui forme ici un grand coude, & il y a vis-à-vis une assez grande isle. Le fort a deux faces tournées vers la rivière & munies de chevaux de frise, de tours de bois, & d'une muraille de fortes poutres. Derrière est une plaine unie, & à gauche un grand bois fort épais. Il s'y tient chaque année une foire où se rendent beaucoup de voleurs de grand chemin & de brigands, pour y acheter de la poudre à tirer ou d'autres provisions. On en fait pourtant une exacte recherche, & quand on en découvre, ils sont conduits à Casan où on leur fait bonne justice. Il faut d'ailleurs être bien muni d'armes, quand on passe par cet endroit, parce que les habitans sont eux-mêmes insolens jusqu'à la férocité, & ne respectent personne. Nous passâmes à trois heures de nuit l'embouchure de la Kama.

LE 20,

LE 20, à Selo-Bagoroditskoie, où nous fûmes rendus le matin, nous fîmes changer notre gouvernail, le premier ne pouvant plus nous servir sur la Wolga dont nous approchions. Ce village avoit été brûlé l'année précédente au printems; l'église, le bâtiment contigu qui appartenoit à l'archevêque de Casan, & quarante autres maisons avoient été consumées, & il n'en restoit plus que dix. Nous prîmes ici quarante rameurs, dont la moitié étoit destinée à tirer notre bateau le long du rivage avec un cable. Le pas le plus dangereux du canton, par rapport aux voleurs, est Salitskoi-Kaback, entre Casan & la Kama; nous le passâmes pendant la nuit avec toutes sortes de précautions. Toutes les armes avoient été déchargées & rechargées de nouveau. Heureusement la nuit étoit claire & la lune nous servit bien, obligés comme nous étions de ferrer la rive droite du Wolga à la portée du pistolet, parce qu'on nous tiroit à la corde. Le rivage en certains endroits avoit bien cinquante pieds d'élévation, & il étoit tout couvert d'arbres; en d'autres endroits il n'avoit pas plus de cinq pieds, mais il y avoit de même des arbres jusques sur les bords de l'eau. En quelques endroits de ce rivage, on trouve de bel albâtre fort blanc, dont je pris quelques échantillons. Cette nuit tous nos postes furent doublés, à cause de certains soupçons que l'on eut d'être attaqués par les voleurs, & ils n'étoient pas sans fondement.

Au dernier endroit où nous avons changé de rameurs, un d'eux s'informa de notre pilote, qui connoissoit parfaitement & la Kama & le Wolga, puisque c'étoit le quarante-neuvième voyage qu'il y faisoit, combien nous avions de fusils. Le pilote lui dit ingénument, qu'excepté les armes que pouvoient avoir les rameurs, nous n'en avions pas plus de vingt, & que les soldats en avoient cinq, ce qui faisoit en tout vingt-cinq coups que nous avions à tirer. Le soir la question du rameur lui étant revenue dans l'esprit, ce pilote, qui étoit honnête homme & à qui principalement ce bâtiment étoit confié, m'en fit part; nous prîmes sur cela nos mesures. La lanterne fut allumée toute la nuit; chacun eut encore de la lumière dans sa cabane & se jeta tout habillé sur son lit, les armes toutes prêtes. Quant aux rameurs, ils étoient armés, comme ils le sont ordinairement sur les batimens de la couronne, c'est-à-dire, de pertuisanes, d'arcs & de fleches.

NOUS atteignîmes le 21, à sept heures du matin, Selo-Zalanga, où nous devons changer de rameurs pour la dernière fois, & comme c'étoit un dimanche, nous eûmes assez de peine à en trouver. M. de Lisle dépêcha l'enseigne & l'interprète à cheval, pour aller à Casan donner avis de notre arrivée au vice-gouverneur, & lui montrer les ordres signés de S. M. I.

LE 22, vers les huit heures du matin, nous passâmes l'embouchure de la Kasanka; à la gauche de cette riviere nous remarquâmes une digue ou jettée qui s'avançoit dans le canal, & un peu plus loin le monastere de Silantoff, situé à trois werstes de Casan. A notre approche de cette ville, l'eau s'étant trouvée trop basse pour y faire arriver notre bâtiment, nous jettâmes l'ancre à près d'une lieue de l'amirauté. On nous envoya l'après-midi une chaloupe qui nous conduisit à la ville, & après y avoir fait quelques tours, nous retournâmes passer la nuit dans notre bâtiment; mais le lendemain nous le quittâmes, pour aller occuper les logemens qu'on nous avoit assignés.

XXIV. Part.

Yyy

Arrivée des
astronomes à
Casan.

VOYAGE EN
SIBÉRIE
1740.

NOUS commençâmes dès ce même jour 23, à faire quelques observations, & le 25 M. de Lisse continua de faire ses leçons d'astronomie aux géodésistes.

LE 26 nous calculâmes l'élevation du pôle à Casan, & nous la trouvâmes de 55 degrés 43 minutes 19 $\frac{1}{2}$ secondes. Nous vîstâmes le 29 les archives du gouvernement, pour y faire quelques recherches concernant la géographie & l'histoire. Nous n'y trouvâmes de bien curieux qu'une carte d'environ cent cinquante ans, & quelques anciennes chroniques. Mais au bureau de l'amirauté, où nous allâmes le même jour, nous vîmes une assez grande quantité de plans géographiques, dont on promit à M. de Lisse de lui communiquer la liste. Nous voulûmes aussi visiter la chancellerie de l'archevêché, mais l'archevêque nous fit dire qu'il n'y avoit absolument rien qui concernât la géographie ou l'histoire. Cependant il s'offrit de nous faire voir le séminaire qu'il avoit fondé, ce qui n'étoit pas ce que nous cherchions.

LE 2 Octobre, on célébra l'anniversaire de la prise de Casan, qui appartenoit à la Russie depuis cent quatre-vingt-huit ans, ayant été conquis sur un Prince Tartare par le Czar Iwan Wasilowits, l'an 1552. La fête du premier métropolitain de Casan, nommé Guria, fut aussi célébrée le 4. Ce prélat qui fut placé sur ce siège par le même Czar, le remplit environ vingt ans avec beaucoup de sagesse. On prétend que son corps est incorruptible. Il est déposé à la cathédrale dans un cercueil, où on le voit avec un habillement de velours cramoisi galonné d'or & la mitre sur la tête. Il a le visage couvert; mais sa main droite est exposée aux regards & à la dévotion du peuple, qui à force de la baiser l'a rendue toute noire. Le cercueil est environné d'un grillage de cuivre dont le travail est très-bon. Ce jour nous dinâmes chez l'archevêque; & dans l'après-midi M. de Lisse l'amusa beaucoup, en lui faisant voir avec le télescope grégorien divers objets éloignés de vingt à vingt-cinq werstes. Sa curiosité satisfaite, il nous invita à venir passer le reste du jour à sa maison de plaisance, nommée Jerusalem, & située à une petite lieue de la ville; en y arrivant, nous fûmes salués de neuf coups de canon. Nous y vîmes une assez belle église de pierre avec d'autres bâtimens & un jardin spacieux. Nous passâmes ensuite dans une galerie où nous entendîmes un concert de voix exécuté par des Czerkesses, qui dura bien avant dans la nuit.

LE 6, nous commençâmes à faire des dispositions pour notre départ, & le Prince Gagarin donna ses ordres pour faire préparer nos voitures. Le 9, M. de Lisse me prit avec lui pour aller rendre visite au Prince de Kaket qui venoit d'arriver à Casan. Il nous reçut très-poliment, & voulut bien nous accompagner à la slobode des Tartares, dont il entendoit la langue. Nous entrâmes dans la mosquée, où le service se fait selon le rit d'Ali, comme chez les Persans. La priere finie, nous entrâmes en conversation avec l'Abas qui nous invita à venir chez lui. M. de Lisse lui montra le manuscrit qu'il avoit acheté d'un Tartare; on lui dit qu'il n'étoit point écrit en langue Tartare, mais en langage Usarcien ou Persan, que l'Abas n'entendoit point.

LE 11, tous les chevaux nécessaires étant rassemblés, nous sortîmes de Casan à cinq heures du soir, & le lendemain vers midi nous passâmes le Wolga. Nous traversâmes le 13 le dernier village Russe de ce canton, & nous nous trouvâmes parmi les Tschuwafchis. Voici ce que j'ai remarqué de ces peuples.

Départ de
Casan.

Des Tschu-
wafchis.

LES Tschuwafchis, en général, sont de bonne taille; ils ont la tête noire & rasée. Leurs habits ont à peu près la forme de ceux des Anglois, avec un collet, bordé de rouge, qui leur pend derrière le dos. Les femmes ont, pour habillement ordinaire, une espee de souquenille de toile, faite comme une grande & large chemise. Elles portent sur la tête un bonnet garni de copecs, & recouvert d'un voile qui s'éleve en pointe comme un cornet d'épices. Elles se ceignent le corps d'une ceinture, dont les deux bouts sont garnis d'une houppie, ornés de grains de verre de diverses couleurs, & pendent derrière elles. Nous en vîmes plusieurs avec qui on auroit pu faire connoissance, qui n'étoient rien moins que farouches, qui paroissent même d'une complexion amoureuse, qui n'auroient peut-être pas été cruelles, & dont, selon les apparences, on seroit venu à bout moyennant quelques friandises. Il s'en trouve d'assez jolies, qui ont les traits du visage délicat & la taille fine. Elles ont la plupart les cheveux noirs, & sont fort propres. Elles mangent du pain & du sel, & rien de crud. Leur boisson ordinaire, appellée *auroen*, est faite d'eau & de lait aigre, mêlés ensemble en égale quantité. C'est aussi la boisson des Tartares & des Calmoucks. Ils ont encore une sorte de biere blanche qu'ils font cuire avec du miel, & dont ils s'enivrent. Nous trouvâmes dans la premiere de leurs habitations, qu'ils nomment burkes, un lieu consacré à leurs idoles. Il étoit environné de planches, & renfermoit plusieurs chènes d'où pendoient les dépouilles de quelques animaux, ou des peaux de différentes bêtes. J'y remarquai une grande table oblongue, avec un foyer ou une espee d'autel, près duquel ils tuent les animaux qu'ils immolent à leurs dieux, les rôtissent & s'enivrent. Ils ont deux fêtes principales, l'une qui se célèbre vers le tems de notre pâque, & l'autre après la moisson, pour rendre grâces à Dieu des biens qu'il leur a donnés. Dans les villages de leur district, appellés Jaal en leur langue, & toujours situés au fond des forêts, leurs maisons sont éloignées les unes des autres d'environ cinquante pas.

LE 14, nous atteignîmes, à deux heures après-midi, Zabacksaar. Cette ville est située près du rivage droit du Wolga, & par conséquent exposée aux inondations de ce fleuve, quand il se déborde au printems. Mais les maisons sont construites ici, comme dans tous les lieux bâtis sur le Wolga, relativement à cette incommodité; on monte par de hauts degrés dans les chambres. Il y a dans cette ville dix églises de pierre, & quelques maisons aussi de pierre, appartenantes à des marchands dont la plupart sont à leur aise. Elle commerce avec Astracan & Moscou, où elle envoie du cuir rouge (ce qu'on appelle apparemment *cuir de Roussi* ou de *Russie*), du suif & du bled, marchandises dont elle abonde. Elle est environnée d'habitations de Tschuwafchis, qui ne sont pas aussi civilisés que ceux des environs de Casan. Les Tschuwafchis de Zabacksaar sont sans religion & sans prêtres. Cependant, pour complaire aux Russes & n'en être point maltraités, ils font semblant d'honorer la Vierge & St. Nicolas, en leur offrant & brûlant des cierges. Leur jour de repos est le vendredi, comme chez les Tartares.

QUAND un Tschuwafchi veut manger, il se tourne vers l'Orient, & commence par faire sa priere la tête découverte. Il coupe ensuite avec ses dents un petit morceau de pain qu'il jette à terre du même côté & mange le reste.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

Je demandai à l'un d'eux, s'il savoit qu'il y a un Dieu créateur du ciel & de la terre? Il me répondit: „ comment ne le saurois-je pas? Il faut bien nécessairement qu'il y ait un être plus grand que nous tous ensemble, & qui „ a produit toutes choses. Pourquoi donc, repliquai-je, ne vous faites-vous point baptiser, & n'embrassez-vous point la religion chrétienne? ” Il se mit à rire, & toute sa réponse fut que ce n'étoit point leur usage.

Les enterremens des Tschuwafchis sont très-simples: ils ne font qu'envelopper le corps dans de la toile, & le mettent en terre; ils élevent ensuite au-dessus du côté du Levant un pilier creux, & puis se retirent. Leurs cimetières sont remplis de ces piliers, dont quelques-uns sont de pierre, avec des inscriptions en leur langue.

Mariages
des Tschu-
wafchis.

La plupart de ceux qui se marient, sont obligés d'acheter leurs femmes; & voici comment se font ces sortes de marchés. Le pere du garçon va voir celui de la fille, qui tient de la biere-prête pour le recevoir; il fait la demande pour son fils, & comme ils boivent aussitôt ensemble dans de petites jattes de bois à manche, il glisse dans le vase de celui dont il marchande la fille, avant qu'il ait bu, quelques roubles, & boit le sien après l'avoir salué. Quand le pere de la fille a vuide sa jatte & trouvé l'argent, si le prix lui convient, il remercie l'autre & le marché est conclu: sinon, il remplit de nouveau sa coupe, & boit à son tour au pere du garçon qui remet encore des roubles, jusqu'à ce que le premier soit content. Les deux peres, en faisant ce marché, s'enivrent ordinairement si bien l'un & l'autre, qu'ils ne savent plus ce qu'ils font. Quelques-uns enlèvent leurs maîtresses, & sans autre formalité s'en mettent en possession; mais de cette maniere, ils risquent assez souvent d'être assommés.

Les Tschuwafchis se tiennent chez eux assez proprement; leurs femmes sont agissantes & d'une bonne constitution, qui les fait parvenir à une grande vieillesse. Leurs maisons sont beaucoup plus propres que celles des paysans Russes. Il y a dans toutes des estrades, comme dans celles des Tartares, & un four, comme chez les Russes, avec une cheminée construite à la façon des premiers.

Le 15 Octobre, nous quittâmes Zabacksaar; mais passant, l'enseigne & moi, devant la maison du Waywode, il nous pressa d'entrer chez lui & nous fit mettre pied à terre. Il nous retint même à dîner, & comme c'étoit un jour de fête, il nous fit grande chere en poisson. Il nous donna ensuite un soldat pour nous servir de guide, avec ordre de nous conduire jusqu'à nos bagages. Quand nous les eûmes rejoints, comme il commençoit à faire nuit, & qu'il étoit tombé beaucoup de neige, nous prîmes le parti d'entrer dans la premiere burke ou habitation de Tschuwafchis, que nous rencontrâmes, tant pour y prendre un traîneau, que pour nous reposer un peu, ayant fait depuis Casan tout le chemin à cheval. Nous nous arrêtâmes quelques heures chez ces honnêtes gens, & l'hôtesse, jeune femme intelligente, fit notre souper que nous trouvâmes bon. Comme elle entendoit raillerie, nous badinâmes avec elle par le moyen de notre interprete, qui parloit très-bien leur langue. Elle avoit les cheveux d'un fort beau noir, la taille bien faite, tous les traits agréables, & un peu l'air d'une Italienne. Cette femme étoit belle-fille du Staroste, & avoit coûté à son mari dix écus. Je lui dis, comme une galanterie à son usage, qu'elle valoit bien le double & le triple de cet argent. Le mari

se mit à rire, & trouva le compliment de son goût. Nous rencontrâmes dans ce village un sergent des Préobraginski, qui conduisoit des prisonniers d'état. Ils avoient déjà des traîneaux, & comme il y avoit beaucoup de neige, nous suivîmes leur exemple; nous en prîmes aussi à Kusinodemianski, où nous arrivâmes le lendemain. Cette ville est sur la droite du Wolga. Il y a quelques églises de pierre, mais d'assez mauvaises maisons. Elle fait un petit commerce sur le fleuve, & le pain y est à très-bon marché.

Nous passâmes le 17, dans la nuit, à cinq werstes de-là, un village des Ticheremelles, appelé Jamangefek, & nous nous y arrêtâmes jusqu'au soir.

Le 19, nous vinmes à Selo-Lisky, & nous y fîmes une petite halte. Quelques personnes de la troupe y acheterent de la toile, dont il se transporte tous les ans de ce bourg une assez grande quantité au-delà du Wolga, à la foire de Mackario, distant de deux werstes, qui se tient vers la fête de St. Pierre & St. Paul. Nous passâmes vers la nuit quelques montagnes un peu froides, ainsi que plusieurs chemins non-frayés, parce qu'il n'y avoit point assez de neige pour nos traîneaux sur les chemins ordinaires & nous arrivâmes à Selo-Rabotnoi. Ce village qui appartenoit à S. A. I. la Princesse Elisabeth (depuis Impératrice de Russie), tire son nom de Rabotnoi, dont la signification en langue Russe, est *travail*, de ce que le Czar Iwan Wasilowitz y construisit de ses propres mains en quelques jours une église de bois. Il est tout près des bords du fleuve, sur lequel le bois fut charié.

Près de Selo-Katniza, où nous passâmes le 20 sur un pont de barques la Kudma, riviere que reçoit le Wolga, un de nos voituriers se cassa la jambe, & fut obligé de rester dans ce village. Nous arrivâmes le même jour à Niscknoi, & la nuit toute la ville fut illuminée pour l'avènement au trône Impérial du Prince Jean de Brunswick-Bevern. On publia le lendemain, au son du tambour, un édit concernant les incendiaires exécutés à Petersbourg le 17 Juillet 1737.

M. de Lisse ayant résolu de séjourner en cette ville jusqu'à ce qu'il y eût assez de neige pour continuer commodément notre route, nous nous disposâmes à faire des observations astronomiques, principalement sur Jupiter & sur la Lune, dont on attendoit une éclipse le 28.

Le 24, nous observâmes l'immersion du premier satellite de Jupiter, & nous trouvâmes que le Méridien de Niscknoi différoit de celui de Casan de 4 degrés. Le soir, nous allâmes rendre visite à M. Stepan Sebastianowits Krukow, Lieutenant-colonel, qui commandoit les dragons chargés de nettoyer le pays des voleurs de grand chemin, & qui parcouroit continuellement, pour cet effet, les bords du Wolga. Il nous régala d'une arboufe ou melon d'eau, & de raisins d'Astracan confits dans un sirop, qui provenoient des vignes d'un François, nommé Boset.

M. Krukow nous ayant prêté le lendemain 25 son carrosse, nous allâmes rendre nos devoirs au Major-Général Naumow, qui remplissoit alors la place du vice-gouverneur Velinski. Cet officier, qui avoit quarante ans de services, avoit obtenu sa retraite, & devoit être relevé par le Prince Gagarin. Il nous reçut très-civilement, & nous conta bien des particularités sur la façon de vivre des Kalmoucks. A midi, nous prîmes la hauteur du soleil, &

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

nous trouvâmes que l'élévation du pôle à Niscknoi étoit de 56 degrés 16 secondes 5 $\frac{1}{2}$ minutes.

L'ÉCLIPSE de la lune eut lieu le 28, à 7 heures, 39 minutes 4 secondes du matin; mais les nuages, dont le ciel resta couvert, nous empêchèrent de l'observer.

LE 29, le tems continua d'être pluvieux & neigeux; ainsi point d'observations. M. de Lisle recommença ses leçons astronomiques, qui continuerent jusqu'à notre départ, le soleil n'ayant paru qu'une fois pendant dix jours que nous restâmes ici, & le ciel ayant été couvert jour & nuit.

NOUS allâmes, le premier Novembre, rendre visite à l'archevêque de Nowgorod, qui étoit ici depuis le mois de Mars, & malade. Il pouvoit avoir cinquante ans, & parloit latin. Il envoya à M. de Lisle un pain blanc d'environ quatre pieds de longueur, avec deux cruches, l'une d'hydromel, & l'autre de petite biere, telle qu'on la boit dans les maisons religieuses.

LE 7, on publia au son du tambour la mort de l'Impératrice Anne Iwanowna, & l'élévation du Prince Iwan, son successeur, sur le trône. Le même jour les habitans prêterent serment de fidélité au nouvel empereur. Le 8, tous tant que nous étions de notre expédition astronomique, nous nous rendîmes à l'église cathédrale, & nous prêtâmes aussi le serment de fidélité à l'Empereur Iwan III. Le serment fut d'abord récité en langue Russe en présence de quelques ecclésiastiques; ensuite chacun baisa l'évangile & la croix, & mit son nom au bas de l'écrit qui contenoit le serment. Un officier du régiment d'Astracan, nommé Berens, en avoit apporté mille copies, avec quinze manifestes.

LE lendemain 9, on proclama solennellement Iwan III, empereur & autocrateur de toutes les Russies, & le duc de Courlande, régent de l'empire. Le soir, il y eut des illuminations par toute la ville.

LE 13, le tems s'étant mis à la gelée, nous partîmes de Niscknoi à trois heures de l'après dînée, & jusqu'à la nuit nous ne pûmes faire que quinze werstes, à cause des mauvais chemins. Le grand traîneau de M. de Lisle se rompit, & nous fûmes obligés de passer la nuit dans le village de Nowincky.

NOUS arrivâmes le 15 au matin à Selo-Worsmaha, & nous nous y arrêtâmes, tant pour faire réparer les traîneaux de M. de Lisle qui étoient fracassés, & pour y attendre de la neige, que pour observer l'immersion du premier satellite de Jupiter qui devoit avoir lieu le lendemain. Tout se disposa pendant la nuit le plus favorablement du monde; il faisoit une très-forte gelée, & le ciel étoit aussi clair qu'un crystal. Jupiter & ses satellites étoient si brillans, qu'on les a rarement vus d'un pareil éclat. L'immersion que nous observâmes, se fit à 1 heure 14 minutes 50 secondes suivant le tube Newtonien.

NOUS prîmes le 18 le chemin de Murom, & nous fûmes rendus le soir, à cinq heures, sur les bords de l'Occa. Nous envoyâmes nos soldats pour nous préparer le passage de cette riviere; & après avoir attendu jusqu'à huit heures, ils nous firent dire qu'il n'étoit guere possible de la passer, à cause de sa rapidité & de la glace qu'elle charioit alors abondamment. Cependant nous hasardâmes de nous faire transporter en trois colonnes à la faveur du clair de la lune, mais ce fut avec beaucoup de difficultés. Nous n'arrivâmes tous à l'autre bord de l'Occa qu'à minuit, & à Murom à une heure du matin. L'Occa est ici de la largeur d'un werste, & elle coule au pied de la ville. Mu-

rom est bâtie à la Ruffienne, & elle fait un petit commerce le long du Wolga jusqu'à Astracan, qui consiste en cordes, cables, doubles nattes & divers ustensiles de bois. Les marchands rapportent différentes sortes de poissons, & d'autres denrées d'Astracan. Les pains blancs de Murom sont fort estimés dans toute la Russie, tant pour leur bonté, que par rapport à leur grandeur.

PASSANT le 19, dans l'après-dinée, près du village de Bulatow, je vis courir après nos traîneaux une jeune fille d'environ dix ans, qui n'avoit sur elle qu'une simple chemise, quoique le froid fût excessif. Elle fit ainsi plus de cinquante pas en demandant l'aumône; mais les chevaux alloient à toute bride, & par conséquent elle étoit bien éloignée de nous atteindre. Touché de compassion, je fis arrêter mon traîneau, pour lui donner quelque chose. Comme elle me vit sensible à sa nudité, par rapport à la rigueur du tems, cette pauvre fille se courbant jusqu'à terre pour me remercier, me dit qu'elle méprisoit le froid, mais qu'elle n'avoit encore rien mangé ce jour-là, & qu'elle se trouveroit fort heureuse d'avoir tous les jours de quoi appaiser la faim. (Il est donc des créatures humaines réduites à manquer de toute subsistance, tandis qu'on ne voit point d'animaux mourir précisément de faim; que tous trouvent leur nourriture apprêtée des mains de la Providence; qu'enfin tant d'hommes dans l'abondance regorgent de biens, dont le superflu est souvent perdu pour eux mêmes & pour les vrais nécessiteux? O voies incompréhensibles de Dieu, dont je n'ose interroger la sagesse!) C'est une réflexion de l'auteur, qui ne méritoit pas d'être supprimée.

LE 20, nous nous trouvâmes sur le bord de la Klefma, riviere qui baigne Wolodimir, & dont la largeur fait environ la moitié de celle d'Occa, dans laquelle elle se jette. Nous la passâmes en cinq colonnes, parce que nous avions quarante-six chevaux, & nous nous logeâmes dans la ville pour les faire reposer la nuit. Cette ville a été bâtie par le grand-duc Wolodimir, qui lui a donné son nom. Elle est environnée d'un rempart d'une largeur & d'une élévation suffisantes, construit suivant l'ancienne maniere des Russes, avec un petit fossé.

LE 23, à cinq heures du matin, nous arrivâmes à Moscou. Nous y apprimes les révolutions qui venoient de changer la fortune du duc de Courlande & toute la face du gouvernement. Le lendemain, M. de Lisle & moi, nous allâmes rendre nos devoirs à M. le Baron de Stroganow, qui vivoit avec beaucoup d'éclat à Moscou. Nous fîmes encore le 26 notre visite au prince Usopow, alors gouverneur de la ville. Il fit le plus agréable accueil à M. de Lisle qu'il seroit étroitement dans ses bras, & nous retint à dîner. La princesse son épouse, dame très-aimable & très-spirituelle, n'entendant pas le françois, je l'entretins dans sa langue des particularités de notre voyage, & surtout des Ostiacks de Beresow, de l'Obi, des montagnes de Werschourie, &c. On fit dans la matinée l'opération de la taille à un homme de notre expédition, qui dès le troisieme jour fut en état de sortir, & presque entièrement guéri le huitieme.

M. de Lisle alla le 27 chez le vice-roi, qui étoit M. de Soltikow, & je lui servis d'interprète. Nous prîmes ses ordres, pour avoir communication des cartes géographiques & des autres plans de l'empire qui étoient dans les archives du sénat; & quatre jours après, le secrétaire du bureau me donna la liste de toutes ces pieces que je remis à M. de Lisle.

Retour à
Moscou.

VOYAGE EN
SIBÉRIE.
1740.

ON publia le 30, dans la nouvelle église, l'ordre concernant le troisieme serment que le gouvernement actuel exigeoit de tous les sujets de l'empire; & le 2 Décembre suivant, tous ceux de notre expédition qui étoient de la religion protestante, prêterent de nouveau serment de fidélité, dans cette même église, à l'empereur de toutes les Russies, Iwan III, entre les mains du pasteur Neubauer.

LE 7 Décembre, on célébra dans toutes les églises de Moscou le jour de la naissance de S. A. I. la princesse Anne, à qui la régence de l'empire avoit été déferée. On tira le canon de la grande place, & la ville fut illuminée pendant toute la nuit. Le 9, la fête du nom de cette princesse fut encore célébrée de la même maniere.

NOUS allâmes voir le 11 la tour de Suckarowa-Baschna. C'est un bâtiment public à trois étages, surmonté d'une haute tour qui en a quatre, très-solidement bâti par les anciens Strelitz, & où ils tenoient leurs assemblées. Maintenant c'est une espece de college Russe, où sont entretenus soixante-onze jeunes gens, que l'on élève & que l'on instruit dans les sciences.

LE 12, je visitai le couvent de filles situé à un quart de lieue de Moscou. Leur église est un beau bâtiment à cinq coupoles, où sont quatre grands tombeaux, & entr'autres celui de la princesse Sophie-Alexeïwna. Il est indiqué par une inscription en lettres d'or, qui se lit sur une pierre peinte en azur & encastree dans la muraille. Il y avoit dans ce monastere environ cent cinquante religieuses, tant jeunes que vieilles. L'abbesse étoit une dame âgée de soixante à soixante-dix ans. Leur chant de chœur est assez harmonieux.

J'ALLAI voir encore le 15 la grosse cloche de Moscou, qui a été endommagée dans le grand incendie, une poutre détachée du toit l'ayant fêlée en tombant. Je vis ensuite la cathédrale toute couverte de cuivre doré, qui n'a rien perdu de son éclat dans les divers embrasemens que la ville a si souvent essuyés. Cette église est aussi décorée de cinq dômes, suivant l'ancienne architecture des Russes, qu'ils tenoient apparemment des Grecs du moyen âge. Ce même jour au soir, le ciel étant fort serein, nous primes l'élévation du pôle, & nous trouvâmes qu'elle est à Moscou de 55 degrés 41 minutes 15 secondes.

NOUS dinâmes, M. de Lisse & moi, le 17, chez M. le Baron de Stroganow l'aîné. Après le dîner, il montra sa bibliotheque à M. de Lisse, & lui fit voir plusieurs livres rares, avec divers instrumens de mathématique, & un petit cabinet de médailles d'or, d'argent & de bronze. Deux jours après, il lui fit présent d'une table généalogique, contenant l'origine des Calmoucks & traduite en russe, ainsi que d'une dent de Rosmar, longue de trois pieds.

LE 23, après avoir observé un phénomène particulier à la lune, dont Snellius (1) fait mention, nous partîmes de Moscou vers minuit, par un très-grand froid. M. de Lisse fut attaqué d'un mal de gorge, qui se dissipa par le seul usage du thé chaud. Nous arrivâmes le 25, jour de noc, à Twer, où nous ne fîmes que changer de chevaux. Un de nos soldats qui ne s'étoit pas précautionné contre le froid de la nuit, eut les pieds gelés.

ENFIN, le 29 Décembre, après six jours de marche, avec quarante-huit chevaux que nous avions, nous atteignîmes Petersbourg, où nous entrâmes sains & saufs à six heures du soir.

(1) Célèbre astronome, mort à Leyde en 1626.

ro isleme
pire; &
de la re-
ette mé-
mains du

jour de
re avoit
luminée
encore

un bâti-
e, très-
emblées.
ante on-

Moscou.
ds tom-
indiqué
azur &
ent cin-
agée de
x.

endom-
élée en
qui n'a
souvent
e archi-
ge. Ce
pole,
condes.
Stroga-
& lui
& un
rès, il
cks &

Snel-
très-
par le
, où
it pas

-huit
ames

